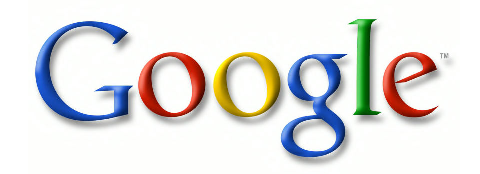
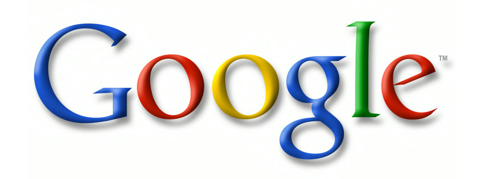
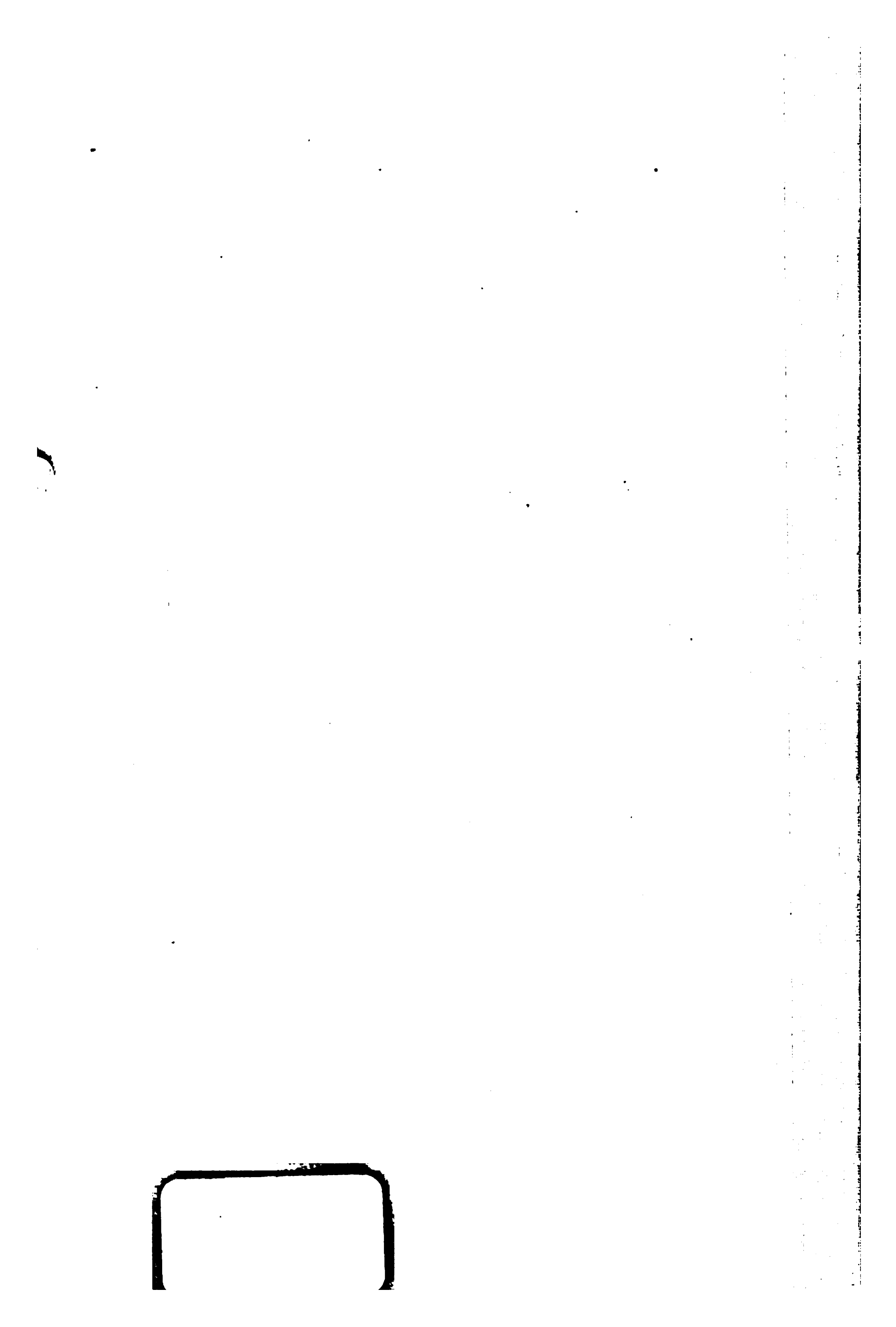








L'ÉCHO

DES

FEUILLETONS

RECUEIL DE NOUVELLES
LÉGENDES, ANECDOTES, ÉPISODES, ETC.

EXTRAITS DE LA PRESSE CONTEMPORAINE

DIRECTEURS

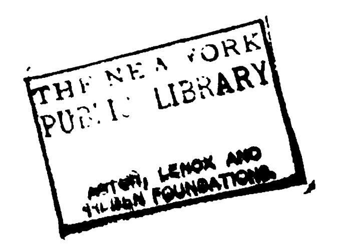
MM. DUFOUR, BOULANGER ET LEGRAND

TOME VINGTIÈME

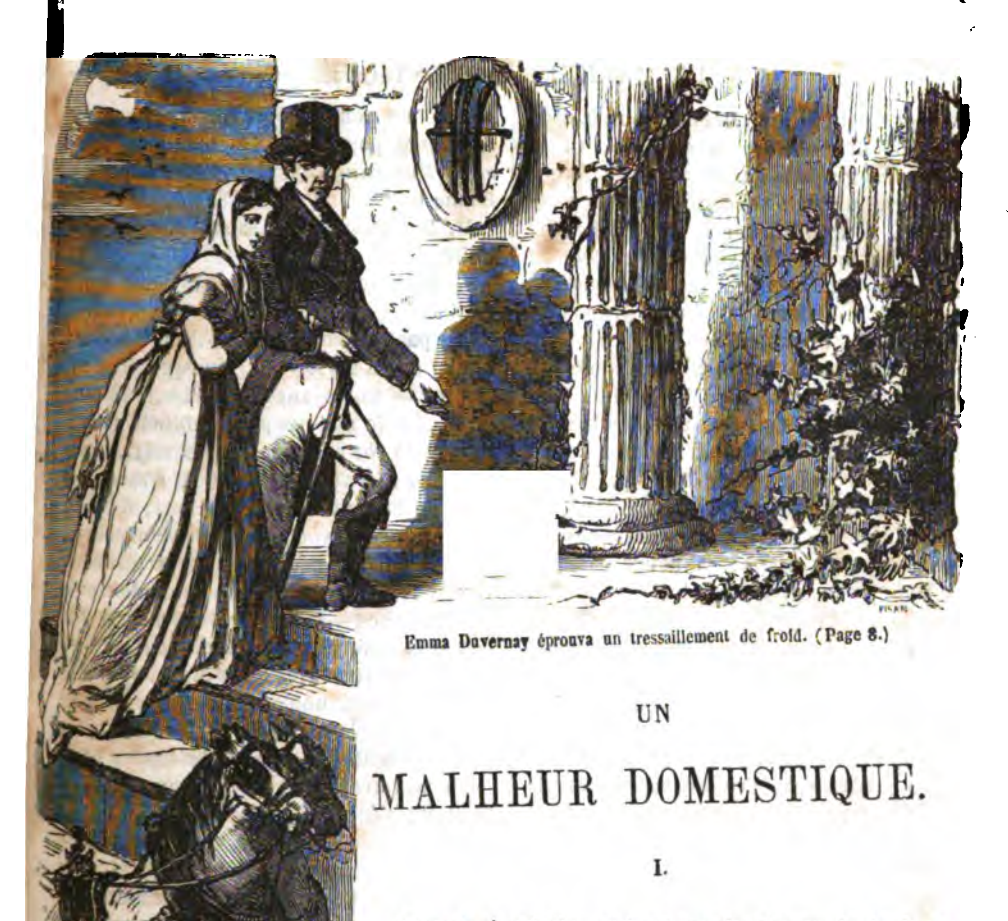
PARIS
CHEZ LES ÉDITEURS, 6, RUE DE BEAUNE
Près le Pont-Royal, (ancien Hôtel de Nesle)

1863





LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.



Emma Duvernay éprouva un tressaillement de froid. (Page 8.)

UN
MALHEUR DOMESTIQUE.

I.

Dans la nuit du 22 février de 1812, un grand nombre d'équipages stationnaient rue du Mont-Blanc ; la tête de cette file commençait à un petit hôtel situé à peu près à la hauteur de la rue Joubert.

Les salons de cet hôtel étaient encombrés d'un monde élégant. Si ce n'est une élite de têtes raisonnables retirées dans un petit salon et groupées autour de deux tables de bouillotte, tout ce monde était jeune, animé par le bruit d'un orchestre et par le prestige du bal.

La maîtresse de la maison, jeune femme de vingt-trois ans, type achevé de la gentillesse et de la grâce unies à une grande noblesse de physionomie, oubliait tous les petits manéges de la rivalité et de la coquetterie pour se livrer, joyeuse et tout affable, au bonheur du rire et de la danse.

Plusieurs des invités avaient cherché son mari et ne l'avaient point aperçu; mais, comme le mari d'une femme aimable et jolie, sachant tenir son salon, est, au milieu d'une fête, le personnage le moins important et le plus inutile, personne ne s'était mis en peine de son absence.

Deux heures du matin venaient de sonner, le roulement des voitures qui quittaient leur station commençait à dominer les bruits du bal; les salons du petit hôtel s'éclaircissaient. Une demi-heure écoulée, et la jeune femme qui en avait fait les honneurs avec tant de charme et de gaieté échangeait quelques mots d'adieu sur le seuil du dernier salon avec une belle personne étincelante de diamants, vive encore malgré la lassitude de la nuit, rieuse malgré l'humeur qu'elle voulait montrer.

— Tu le vois, petite, disait-elle en faisant

une moue dont sa jolie bouche pouvait sans inconvénient hasarder la grimace, tu le vois, je m'en vais la dernière, et M. Aubry de Molveau n'a point encore paru; de sorte que j'ai, pour m'abriter à pareille heure, mon vitchoura et la vieille comtesse de Pressac... Mon cocher peut me conduire dans la forêt de Bondy, s'il lui en prend fantaisie... Ah çà! pendant que mon chaperon descend gravement ton escalier, dis-moi un peu qu'est devenu ton ours, cette nuit. — Il se sera couché. — Oh! que non, il a le teint trop bilieux pour être un dormeur... Je ne sais pas pourquoi, mais, bien que je ne puisse pas le sentir, je m'inquiète toujours de son absence... N'as-tu pas remarqué que, depuis quelque temps, sa figure exprime une laide malice et un complot?... — Ma foi, non... je ne le regarde pas. — Tu as tort, Emma; à ta place, je le regarderais quelquefois, ne fût-ce que pour éviter une surprise. — Une surprise, Clotilde! et de quelle nature?... C'est un homme antipathique, sans affection et sans gaieté, voilà tout... Mais la pauvre madame de Pressac va s'endormir dans la voiture... Bonsoir, peureuse. — Bonsoir, petite... ta fête était délicieuse.

La jeune femme remonta ses deux grands salons déserts à petits pas, la tête inclinée comme si elle eût pensé à une chose sérieuse, et pourtant, au fond de l'âme, ni triste ni gaie, dans cet état négatif auquel l'esprit se trouve presque toujours livré après une grande agitation. Habituée à supporter de longues et successives veillées, elle paraissait cependant fatiguée, et arriva jusque dans la petite pièce où s'était tenu le jeu, sans changer son attitude rêveuse et assoupie. Près de la cheminée, elle fit un bond en arrière et laissa échapper une exclamation de surprise :

— Vous! — Pourquoi pas? répondit un homme à cheveux gris, au visage patient quoique contracté, qui était étendu dans une bergère, les deux mains appuyées sur son estomac, jointes, et faisant tourner ses pouces. — Comment! vous, Monsieur, à pareille heure?... Je ne vous attendais pas là? — Où, et quand m'attendez-vous jamais, ma chère amie? demanda le mari. (On a prévu que ce ne pouvait être que lui.) — Il est bien tard pour faire des questions, *monsieur Duvernay*... je vais vous souhaiter une bonne nuit.

M. Duvernay sourit sans y mettre d'amabilité.

— Vous voulez dire, Emma, une bonne matinée... Savez-vous, ma femme, que vous n'êtes pas curieuse? ajouta-t-il en changeant la clef de sa voix. — Et pourquoi donc curieuse? — Me voyant à cette heure, à cette place... — Je n'ai pas pour habitude de m'étonner de vos actions... Après cela, si vous le voulez, je vous dirai que, n'ayant pas paru de la nuit dans vos salons, il est en effet étrange de vous y voir en ce moment... — C'est que nous avons à causer, madame Duvernay... — Avec moi? — Sans doute... avec qui serait-ce? — Monsieur Duvernay, si vous voulez être aimable pour moi, vous me direz vite ce que vous avez à me dire... vous avez excité en moi une attente qui ressemble presque à de la crainte... Oh! dites, voyons de quoi s'agit-il? — Dans six heures d'ici, madame Duvernay, nous quittons Paris. — Plaît-il? s'écria la jeune femme, — Vous m'avez entendu. — C'est vrai, mais je ne vous ai pas compris. — Nous allons vivre en province. — En province, Monsieur! — A deux pas... à Orléans. — Ah çà, je suis bien éveillée, je ne me trompe pas... vous allez en province?... Mais votre place de maître des requêtes au conseil d'État? — Je ne le suis plus. — Disgracié?... exilé?... — Du tout, s'il vous plaît... en faveur et placé. — A Orléans! — Procureur général près la cour impériale de ce ressort. — Allons donc! — Comment, allons donc? mais c'est très-sérieux, ce que je vous dis là. — Avec plus de quatre-vingt mille livres de rente, vous prenez une place en province! — L'ambition, Madame! — Elle est tardive. — Ne s'élever que tard, c'est se mettre dans le cas de ne pas descendre ni déchoir trop jeune... — Et vous dites que vous partez?... — Nous partons dans six heures. — Voilà qui est pure plaisanterie, par exemple!... quelle nécessité de brusquer ce départ, de lui donner l'apparence d'une fuite? — Il me convient d'apprécier cette nécessité, ma chère

amie. — Mais moi, je n'ai pas besoin de m'y conformer… — Vous resteriez seule à Paris, Emma? — Seule… seule… du moins ne partirais-je pas aujourd'hui. — Si vraiment, parce que cela est convenable… Tandis que vous dansiez, j'ai fait toutes mes dispositions. — Mais, monsieur Duvernay, cette conduite envers moi est une tyrannie!… — Depuis deux ans que nous sommes mariés, Madame, c'est le premier reproche de ce genre que vous m'adressez… Il est vrai que cette conversation est peut-être la première un peu suivie que nous ayons eue ensemble… Tenez, ne faisons pas de cet événement une occasion de reproche ou de chagrin… suivons, croyez-moi, avec confiance et bonhomie le cours des choses… Vous faut-il une explication simple et claire?… J'étais bien seul ici, je m'ennuyais… j'ai voulu me distraire, changer de place, changer d'air; j'ai voulu m'utiliser… Voilà deux ans, Madame, que la vie de chaque jour, en cette maison, me fait péniblement sentir mon inutilité… Mon hôtel est réellement un caravansérail où bruissent à toute heure, et le jour et la nuit, les mirliflores, les femmes à la mode, les aventures de château, de ville, de coulisses, de salons… que sais-je? Du cabinet où je me réfugie, je suis abasourdi par le roulement des voitures qui circulent dans ma cour; après avoir étudié l'accidentelle continuité du silence, veux-je vous voir? vous êtes sortie!… Le soir, au moment où je vous suppose décidée à rester tranquillement chez vous, toutes les bougies des salons s'allument, on dresse des tables de jeu, on accorde des instruments, et, comme j'ouvre la bouche pour vous exprimer dans les termes les plus adoucis le mécontentement que m'inspire ce genre de vie, on annonce… la foule arrive!… Mais, savez-vous, madame Duvernay, que de votre part c'est aussi une tyrannie!.

Emma Duvernay était stupéfaite.

— Comment, Monsieur, vous aviez tout cela dans la tête, et n'en disiez rien? — J'attendais le moment. — Deux ans, durant! — Louez-moi de ma patience. — Elle me déconcerte à un point que je ne puis dire. — Allons, allons, ma belle amie, vous en reviendrez… — Mais, Monsieur, la nécessité de partir aujourd'hui?… — C'est que je ne veux pas avoir à lutter contre des influences… Votre tante, et les Mérival et les Glatimil, et votre comtesse Clotilde Darnetal, méchante comme une peste!… — Clotilde méchante? Vraiment, l'aimable femme ne s'en doutait pas. — Enfin j'ai dit… et ne troublez pas ma joie à l'idée de me voir bientôt en tête à tête avec une aussi jolie personne que mon Emma. — Cela fut dit avec une joie intérieure et un accent caressant qu'accompagnait un geste attractif.

Emma Duvernay, enfant gâté, femme volontaire par l'habitude d'être obéie, femme un peu altière par l'habitude d'être adorée, femme élégante au plus haut degré, et il faut convenir qu'à l'élégance s'allie trop souvent la fragilité des organes; Emma, d'une nature toute frêle, toute délicate, tout impressionnable, jusqu'à cette heure, inattentive au sérieux de la vie domestique, parce que le plus saint, comme le plus persuasif des devoirs, la maternité, n'avait point encore fait appel à ses sentiments intimes; Emma reçut le choc de cette première volonté contradictoire avec plus de résignation que son mari peut-être ne s'y était attendu. Elle serait probablement entrée avec la réflexion dans une lutte qu'auraient soutenue les influences dont venait de lui parler Duvernay; mais dans le privé, seule avec son époux, elle accepta le douloureux arrêt de la subite émigration; toutefois, lorsque, les bras étendus, la voix emmiellée, il parut vouloir l'attirer sur ses genoux, elle se leva en détournant la tête, et dit d'une voix brève, en se retirant:

— C'est bien, Monsieur, je partirai.

II.

Le baron Raoul Duvernay, nouveau procureur général près la cour impériale d'Orléans, avait fait louer, à l'avance, un grand vieil hôtel dans la rue des Minimes de cette ville: porte cochère lourde et massive, appuyée sur de lourds pilastres; une cour d'honneur pavée et *herbagée*, on peut le

dire, tant le long abandon où cette demeure avait été laissée avait facilité le progrès de la végétation. Les murs de la maison, en larges pierres de taille, étaient d'un gris sombre : l'humidité les avait rendus moussus; les appartements du premier étage, hauts de dix-huit pieds, étaient ornés de lambris qui supportaient à différentes places des vestiges de dorure; un parquet en marqueterie indiquait l'importance du prix que l'on avait dû mettre à la construction primitive; et, pour compléter l'effet que devaient produire l'ensemble et les diverses parties de cette habitation, M. Duvernay avait fait acheter un mobilier, emmagasiné dès longtemps, qui avait, avant la révolution, meublé l'évêché.

Emma Duvernay éprouva un tressaillement de froid, lorsqu'au sortir de sa voiture de voyage, elle monta le grand escalier de pierre de son hôtel; plutôt mal de nerf que rigidité de la température, elle était tremblante et fort pâle en entrant dans son vaste salon. Bientôt elle fut obligée de s'asseoir, et, les yeux pleins de larmes, elle dit à son mari :

— Je ne sais, Monsieur, en quoi j'ai mérité votre colère; mais bien certainement vous ne m'avez infligé cette maison que comme un châtiment... cette masure est un tombeau.

Le procureur général sourit et répondit sur un ton affectueux :

— La masure sera bientôt habitable, je vous le promets... Vous l'embellirez. — Jamais, Monsieur!... jamais! regardez ce salon, il ressemble à une salle de cour d'assises! — Vous y présiderez, ma chère... et, lorsque la société de cette ville viendra s'instruire près de vous aux grâces parisiennes, vous, charmante orgueilleuse, vous trouverez alors ce salon trop petit... — Vous êtes bien poli, Monsieur... mais je vous déclare que je ne résiderai pas ici! — Encore attendrez-vous bien les vacances, répliqua Duvernay avec une indulgence factice. — Dites-moi plutôt d'attendre ici la mort! s'écria la baronne, sérieusement démoralisée par l'apparence lugubre de cette maison. — Allons, allons, l'exagération n'est bonne qu'à donner de la consistance à des peines imaginaires... Comment, Emma, vous vous laissez aller à un tel découragement! Un peu de patience, croyez-moi; laissez les tapissiers ordonner cet ameublement... laissez les douces senteurs qui s'exhalent de vos jolis riens embaumer ces appartements, laissez la foule y venir... et vous y serez heureuse... j'y ferai de mon mieux.

Cette formule rendait difficile la continuation d'un accès de mauvaise humeur; la conversation fut ramenée à un ton plus doux et permit de s'entendre sur les arrangements de l'installation.

III.

— Cette tulipe est magnifique, dit M. Duvernay, qui était entré une après-midi, au retour du palais, dans la chambre de sa femme, et regardait par-dessus sa jolie tête blonde l'aquarelle qu'elle achevait. — Vous trouvez, Monsieur?... moi, je n'en suis pas contente... je la trouve terne et sans vie... le jour est si mauvais dans cette pièce!... — Que ne venez-vous travailler dans mon cabinet, il me semble mieux éclairé. — Vraiment! y pensez-vous?... peindre des fleurs, colorier de jolis bouquets, à vos côtés, tandis que vous écrirez des réquisitoires où vous demanderez des têtes... Je ne suis point assez artiste pour me plaire à de tels contrastes.

Duvernay mordit un coin de sa lèvre inférieure, ne dit mot, fit quelques tours dans la pièce, alla se placer devant la cheminée, ayant sa femme en face; puis, les mains derrière le dos, se balançant du talon sur l'orteil, il reprit d'une voix composée :

— Décidément, madame Duvernay, vous n'êtes pas contente de notre sort nouveau? — J'en suis fort mécontente. — Je vous supposais cependant de l'ambition. — Et vous la croiriez satisfaite par la charge que vous exercez? — Toute autre qu'une Glatimil s'en trouverait contente, Madame. — J'ai donc le malheur d'être de ma famille, car, de tous les emplois que vous pouviez choisir, celui de procureur général est le

pire... Il a souvent été honoré par de grandes vertus et de beaux talens; mais, plus souvent aussi, il a servi de piédestal à de médiocres capacités, à de froids ambitieux... en général, je n'aime pas les places où le dévouement, fût-ce à la loi, peut s'apprécier par le nombre des condamnés. — Voilà parler, madame la baronne, vous ne m'en avez jamais tant dit que ce matin... — Sur cette matière... allez-vous ajouter sans doute? — Non, je ne plaisante pas; entraînée par vos folles amies, par votre amour des fêtes, du spectacle et du bruit ... vous n'avez jamais honoré votre mari d'une conversation sérieuse... Vous voyez combien je suis indulgent; j'aime le sérieux dans votre jolie bouche, alors même qu'il exprime une injustice. — Une injustice, Monsieur? — Certainement... vous vous vengez sur ma robe rouge de l'ennui que vous cause ma pauvre maison noire. — Vous convenez donc qu'elle est noire? répliqua Emma en souriant tristement. — Beaucoup moins cependant que votre imagination ne vous la représente. — Et trouvez-vous cette ville un agréable séjour? — C'est de cela que j'allais vous parler, lorsque vous m'avez distrait par votre brusque attaque... Voici le printemps, et hier j'ai donné mon dernier mot pour la location à bail d'une délicieuse propriété sur les bords du Loiret.

Madame Duvernay, depuis le commencement de l'entretien, avait cessé de peindre, mais elle avait gardé son pinceau, comme maintien; à ce moment elle le déposa, regarda son mari avec une pénible surprise, et, d'une voix très-émue:

— Comment, Monsieur, vous allez m'envoyer à la campagne? — Où vous trouverez, ma chère amie, des sites charmants et de belles fleurs à copier. — Et vous avez passé marché? — Hier soir. — Sans m'en parler... — J'étais si sûr de vous plaire! — Pas si assuré que vous l'êtes, en ce moment, de me causer une peine profonde; je le vois à vos lèvres qui se contractent pour sourire.

Duvernay ramena brusquement sa physionomie qui s'oubliait; Emma quitta sa table, vint à la cheminée, s'assit à l'un des coins, força ainsi son mari à changer de posture, et, reprenant la conversation sur le ton d'une causerie de ménage:

— Est-ce bien vrai, Monsieur? ne me parlez-vous que d'un projet, ou d'une chose arrangée, conclue? — Quel motif d'en douter, Madame? — L'éloge que vous faites de cette propriété annonce une location bien lourde! — Il serait curieux que ce fût vous, Emma, qui dussiez réformer ici ma dépense! vous qui m'avez fait mener à Paris un train d'enfer! — Ah! mais dites donc cela, Monsieur, parlez donc, vous aussi, une bonne fois!... Nous ne sommes ici, l'un et l'autre, que pour satisfaire à une arrière-pensée... vous, pour me punir, et moi, pour être châtiée... Cette maison, c'est mon cachot; le premier usage que vous aurez fait de votre charge répressive, c'est contre votre femme! Quant à cette campagne que vous avez louée, c'est un complément de séquestre... — Assez! assez!... vous êtes folle, Madame, dit le procureur général en élevant la voix, comme il l'eût fait du haut de son siége, parlant à une accusée. Ce que vous dites n'a pas le sens commun. Qui vous parle de châtiment, de prison et de séquestre?... J'ai dû accepter les hautes fonctions que m'offrait l'empereur... j'ai dû profiter de mon séjour en province pour mener une vie plus en rapport avec mon caractère et mes études, et en tout conforme à la pénible gravité de ma charge... Je vous ai vue attristée par l'aspect sévère de cette maison, je me suis hâté de vous louer une charmante retraite... Voilà tout, sans exclamation et sans colère... Voyons, Emma, pour tant faire que de changer quelque chose à vos habitudes, choisissez du moins un heureux changement; vous, si rieuse et si jolie en présence de ces muguets de Paris, ne vous faites pas, à cette heure, taquine et querelleuse... Est-ce ma faute à moi si nous sommes tombés au milieu d'une population vieillotte, qui n'a ni affabilité ni savoir-vivre? — Mais, Monsieur, reprit la jeune femme sur le ton de la soumission, j'avais espéré me consoler de ce triste séjour auprès de nos amis de Paris. — Dites vos amis, je vous prie. — En est-il un seul dont vous n'ayez paru faire le vôtre? — Enfin, ne chicanons pas sur un pronom... mon

intention formelle est que vos voyages soient fort rares... J'ai reçu l'ordre de l'empereur de tenir maison; quand je l'aurai fait répéter par la ville, on viendra, soyez-en certaine... Vous m'êtes donc utile... indispensable... — Pour votre salon?... — Pour mon bonheur, Emma.

Il se pencha de côté avec assez de souplesse et déposa un baiser sur le front de sa femme.

Cette galanterie arrivait à madame Duvernay comme une araignée sur sa main; elle laissa échapper le rire froid et criard de la peur. Son mari n'en demanda pas le commentaire; il lui lança un regard sévère et sortit.

C'était la première explication orageuse qui eût encore eu lieu entre M. et madame Duvernay depuis leur mariage. La première lutte entre deux époux a un caractère tout particulier d'animosité qui a son retentissement dans l'avenir; les moindres circonstances qui s'y rattachent se gravent dans la mémoire et deviennent, plus tard, des occasions de récidive qu'il est difficile d'éviter, dont il est impossible d'affaiblir l'amertume incessamment croissante. Il semble qu'à dater de leur première querelle, entrés plus avant dans le sans-façon de l'intimité, un mari et sa femme aient déchiré le premier article de la loi écrite qui a sanctionné leur union; il semble qu'ils aient rompu, comme un réseau, ce pacte de bienséances mutuelles, principe de toute bonne sociabilité. Une nécessité réciproque, de généreux retours et le temps reforment ce réseau; mais où la main imprudente fit le trou, la maille est mal jointe; il y paraît toujours : on ne l'oublie jamais.

IV.

Du reste, ce à quoi aurait dû s'attendre le mari d'Emma, la jeune femme prit la plume, et, en moins de huit jours, plus de vingt lettres, portant les traces de ses larmes, apprirent à ceux qui l'aimaient, à son frère même, colonel de cuirassiers, à l'armée d'Allemagne, à son oncle, conseiller président de chambre à la cour de cassation et sénateur, à deux cousines dont les maris étaient chefs divisionnaires au ministère de la justice, à plusieurs de ses amies, femmes titrées et riches, la nature d'esclavage à laquelle elle allait être vouée. Ces lettres coururent; il n'y eut qu'un cri contre Duvernay... Il ne l'entendit pas, mais il devait tôt ou tard en ressentir l'effet.

Une lettre qu'elle écrivit à sa plus intime amie, mariée au comte Darnetal, aide de camp de l'empereur, et belle-sœur du *grand juge*, contenait entre autres phrases celle-ci : « Quoi de plus naturel, chère Clotilde, qu'un maître des requêtes, qui sollicite un poste dans la magistrature, obtienne celui de procureur général, loue dans sa nouvelle résidence un vilain hôtel bien noir, y installe sa femme, lui dise même, par forme de consolation : — *Je veux faire des économies... vous m'avez fait mener à Paris un train d'enfer... Vous vous abstiendrez de fréquents voyages; vous resterez sédentaire... ayant le choix de deux prisons, celle de la ville ou celle de la campagne*. Ce sont là des choses toutes naturelles, de tous les jours, et aucune femme raisonnable ne s'avise d'y trouver hautement le sujet d'une plainte. *La femme doit obéissance à son mari; elle doit le suivre*. J'en suis là, chère amie; aussi bien que personne, je comprends mes devoirs : comme toute honnête créature, j'ai l'intention de les suivre... J'en suis là et j'ai peur! mais peur sérieuse! C'est de l'effroi, c'est l'éveil sur un inévitable danger; le croirais-tu, je n'avais pas encore bien regardé M. Duvernay... Je connaissais de lui une physionomie comme tout le monde; peu de jeunesse, peu d'agréments, mais un maintien de bonne compagnie, un caractère sociable, même une humeur facile, et, dans l'entraînement de nos fêtes, de nos interminables *a parte*, à nous autres folles, je ne m'étais point arrêté devant lui... Je viens de le faire; cela n'a duré que vingt minutes : en voilà pour toute la vie... Il n'a sollicité un emploi, il ne s'est éloigné de Paris, que pour m'isoler... Il est venu à Orléans, la tête pleine de mauvaises pensées et de ressentiments; ce qu'il m'a dit me l'affirme... Était-

il jaloux?.. Mais de qui, bon Dieu! D'ailleurs il n'avait point d'amour. Les hommes disent que le soin de leur dignité leur en tient lieu; je veux les en croire! Mais M. Duvernay, en quoi ai-je blessé sa dignité? Je ne l'aime pas, c'est vrai; mais je n'ai jamais poussé l'impertinence de la véracité jusqu'à le lui dire; à cet égard, nous nous sommes trouvés l'un et l'autre à la même température, et nous nous sommes compris... Quoi qu'il en soit, mon mari me fait peur; son regard, sa parole, son sourire, me paraissent étranges et d'une étrangeté menaçante. Ai-je tort de le voir ainsi? Ce n'est pas ma faute... Il m'a donné ma bien-venue en cette ville, c'était sans doute afin de me paraître plus aimable! Oui, ma chère, ma bienvenue : une tête! une tête d'homme, un pauvre chouan, reste oublié des anciennes bandes de la Vendée... Un pauvre diable qui a eu quelque bien, et, furieux de l'avoir perdu, s'est fait, à cinquante-cinq ans, voleur de grande route, en prenant *vive le roi* pour mot de passe.

« M. Duvernay pouvait le laisser passer, laisser faire à d'autres; non, il s'en est chargé, il a porté la parole... et, ce matin, passant près de l'office, mes gens causaient, mon cocher a dit très-haut : — *Peste* — je te demande pardon du mot — *monsieur, pour son début, n'y va pas de main morte! On a répété un brave mot de lui après la condamnation :* CE CHOUAN DÉFENDAIT OBSTINÉMENT SA TÊTE, MAIS JE SAVAIS BIEN QUE JE L'AURAIS. Mes laquais ont ri, les bêtes féroces!.. Moi, je suis remontée demi-morte d'horreur. Et c'est une heure après que M. Duvernay est venu me dire de placer mon chevalet dans son cabinet, de peindre mes fleurs près de lui, qui faisait de la boucherie!

« Je viens d'écrire vingt lettres où j'ai jeté, sans ordre, des mots de détresse et de douleur. Avec toi, chère amie, je m'explique, je détaille, je dis tout, car j'ai besoin de tout dire à une amitié qui me soit dévouée... Bonne chérie, si tu ne viens pas me voir, je tomberai malade, sois-en certaine... »

Les vingt lettres de la jeune baronne Duvernay portèrent coup; son mari n'étant pas de ces hommes sympathiques auxquels on aime à trouver un bon côté, et en faveur de qui on a toujours une excuse, au milieu même de leurs fautes les plus graves, tout ce que la jeune femme laissa deviner de mauvais vouloir, de dureté, de sournoiserie, de tyrannie, chez M. Duvernay, fut, sans examen, accepté pour vrai de la part de ses amis de Paris. La comtesse Darnetal, une des illustrations de madame Campan, femme jolie, riche et vaine, née d'Ormesson, ayant d'abord fait choix d'Emma, au pensionnat, parce qu'elle était une Glatimil, plus tard l'ayant acceptée comme sienne, avec la tendresse d'une bonne sœur, et dans le monde, lui continuant une affection d'amie, assez à l'épreuve pour que les charmes d'Emma ne portassent aucun ombrage à sa coquetterie, madame Darnetal était la personne la plus entreprenante et la plus scabreuse que pût choisir madame Duvernay comme confidente de ses peines. La jeune comtesse versa des larmes sur la lettre de la belle exilée; mais elle ne s'en tint pas là. Au plus prochain cercle, aux Tuileries, elle laissa voir sur son visage une peine profonde; l'empereur, en passant les dames en revue, s'arrêta devant elle, l'examina en silence, lui fit un salut de la tête; elle ne le regardait pas, mais une petite moue bien expressive témoignait assez qu'elle restait insensible à cette faveur insigne. Comme elle sortait de ce vieux sang, objet de la préférence insensée de Napoléon, il lui était beaucoup pardonné. Napoléon sourit avec cette aménité qui, à de rares instants, illuminait sa belle figure, et, d'une voix qui quêtait presque un bon regard :

— J'ai reçu des nouvelles de l'armée, il n'y a qu'un instant, madame la comtesse... Le général est en belle santé, rassurez-vous. — Je remercie Votre Majesté. — Elle fit une révérence en rougissant. Napoléon aimait le trouble d'une jolie femme, il resta là. — Quel âge a votre fils, Madame? — Deux ans, Sire. — Ce sera un des généraux du roi de Rome... Qu'avez-vous? vous paraissez triste, reprit-il avec intérêt.

C'était ce que voulait provoquer, ce qu'attendait la hardie comtesse.

— Sire, dit-elle en élevant sur l'empereur un regard calculé pour produire plusieurs

natures d'émotion, Sire, j'ai une grande peine!... — Bah! fit l'empereur en souriant; il prit du tabac et s'éloigna; mais, en tournant ses yeux vers madame Darnetal, après cinq ou six pas, il revint brusquement à elle, et, d'un ton bref : — Qu'avez-vous? — J'ai une amie bien malheureuse! — Il n'y a plus de couvents... — Non, Sire, mais il y a de mauvais maris.

Napoléon fronça les sourcils: il répugnait à connaître des orages domestiques, lui qui en avait eu beaucoup à supporter; et il était dans ses principes de ne pas autoriser les mauvais ménages.

— Votre amie est une folle, madame la comtesse. — Et le baron Duvernay un méchant homme.

Cette réplique partit avec la rapidité d'un coup de fleuret.

Fasciné par la gracieuse femme, Napoléon voulut avoir le dernier mot.

— On dit la baronne presque aussi jolie que vous... Elle était avec vous chez madame Campan... Je parlerai au grand juge; puis il s'éloigna tout de bon.

Le lendemain, dans la matinée, on savait dans tout Paris que le baron Duvernay était un mauvais mari; l'empereur *avait dit* au cercle qu'il le ferait tancer par le grand juge... Mais un chambellan se présenta, cette matinée même, chez la comtesse, et lui transmit sur un ton officiel le motif de sa visite.

— L'empereur m'a ordonné, Madame, de vous exprimer son mécontentement pour l'algarade que vous lui avez faite hier soir. — Algarade, Monsieur? — C'est le mot dont s'est servi l'empereur. — Il est peu poli. — Depuis qu'il a passé par ma bouche, Madame, dit le fin courtisan. — Ainsi, Monsieur, il ne sera pas permis de se plaindre d'un méchant mari qui nous rendra malheureuse? — Sa Majesté pense que vous auriez pu en parler à l'impératrice. — Sa Majesté a parfaitement raison, et moi aussi... car je ne voulais pas, Monsieur, faire de ce propos un stérile commérage... je voulais mal noter M. Duvernay; il l'est, je suis contente. — Ce n'est pas moi, madame la comtesse, qui me permettrai de troubler cette satisfaction; seulement l'empereur m'a ordonné de vous dire qu'il aurait pour agréable de vous voir partir pour quinze jours à votre terre de la Ferté-sous-Jouarre. — Les arrêts forcés, Monsieur? — Forcés, Madame, dit le chambellan en s'inclinant. — Eh bien, Monsieur, veuillez redire à Sa Majesté que, soumise à ses ordres, je lui adresse l'expression de ma respectueuse gratitude pour s'être fâché tout haut contre M. Duvernay et tout bas contre moi... J'avais hier soir la volonté de me sacrifier pour mon amie. Quant à me rendre à mon château, c'est impossible, il est plein de maçons... j'irai à Orléans. — Je ne pense pas, Madame, que l'empereur y mette obstacle... il n'a voulu que vous infliger une petite pénitence. — Je la subirai, Monsieur.

Il était midi environ, lorsque le chambellan quitta la comtesse; à quatre heures de l'après-midi, elle sortait de son hôtel, en berline à quatre chevaux, précédée par un courrier. A une heure de la nuit, le lourd marteau du vieil hôtel de M. Duvernay, en la rue des Minimes, à Orléans, était ébranlé et frappait des coups aussi retentissants que ceux d'une canonnade... et, dans le grand salon, à la lueur d'un grand feu précipitamment allumé, madame Darnetal, encore emmitouflée dans son vitchoura, riait et pleurait en pressant dans ses bras Emma qui riait et pleurait comme elle. Duvernay, impatienté de cette fantaisie visiteuse, s'excusait avec politesse de l'incomplet de la réception.

— Comment donc, monsieur le baron, mais je me trouve merveilleusement... Ce salon est magnifique... on y respire l'air humide des vieilles résidences... il me rappelle le manoir de mon grand-oncle en Touraine... vrai, je suis enchantée d'être ici... Bonne chère Emma, il me semble que tu nous as quittés depuis un siècle... Tu as déjà maigri... Ah çà, mais tu me garderas bien quinze jours? — Comment donc, mais un mois, un an, si tu veux... — Non, pour ce premier voyage, quinze jours, pas un de plus... je veux reparaître le seizième. — Tu dis cela d'un air tout officiel!.. — Oh! mais c'est que c'est très-officiel, en effet!.. je suis exilée... —

vous, madame la comtesse? — Par le colonel Aubry de Molveau? dit Emma à l'oreille de son amie. — Non vraiment, par l'empereur. — Par l'empereur! — Eh! mon Dieu! Madame, le motif? — Peu de chose... *une algarade*. — Une algarade, Clotilde! — Oui, je te conterai cela... Bref, mes quinze jours d'exil, je les passe ici; à moins que M. le baron ne craigne le contact de la disgrâce. — Moi, madame la comtesse? pour le croire, vous savez trop bien l'effet de vos charmes. Sérieusement, est-ce que vous auriez mécontenté l'empereur? — Très-sérieusement, je vous assure. — Il aime peu à voir une femme hasarder ses perfections au milieu des duplicités de la politique... Vous aurez plaidé hautement pour quelque compromis? — C'est précisément ce que j'ai fait, monsieur le baron... Dieu me le pardonnera... Ah çà! mon Emma, nous sommes en province.. dans une ville d'*autrefois*, une ville arriérée... On doit sonner le couvre-feu, ici?.. Aussitôt ma chambre prête, ne te gêne pas, dis-le-moi... Baron, je ne vous causerai pas un grand dérangement, je n'ai amené que *Gros-Bois* en courrier, et Pauline, ma femme de chambre. — Je lui dis cela, ajouta-t-elle tout bas, tandis que Duvernay s'éloignait, pour ne pas effaroucher ses projets de réforme et d'économie.

L'appartement de la comtesse, préparé, elle s'y retira, mais Emma l'y suivit.

V.

—Sa chambre est-elle voisine? — Non, trois pièces nous séparent.. Aimable Clotilde, d'être ainsi accourue! — C'est bien le moins, ma belle; mais tu ne sais pas le plus beau. — Comment? — Imagine-toi que, la tête montée par ta lettre, qui m'a fait bien pleurer, j'ai fait un esclandre aux Tuileries. — Aux Tuileries!... — Devant l'empereur... Ton mari n'a qu'à y prendre garde, le voilà noté... — Seigneur Dieu!... Clotilde, mais qu'as-tu fait? — Ce que l'empereur appelle une algarade... J'ai dit tout haut que tu n'étais point heureuse. — Tu as dit cela? — Certainement... et mes paroles ont eu de la faveur... Napoléon a dit qu'il parlerait au grand juge... Tout Paris s'intéresse à toi, ta lettre fait fureur. — Oh! imprudente!... Mais M. Duvernay saura tout cela; juge des chagrins auxquels tu m'exposes. — Tant mieux! tu auras pris date; on sera averti, et quand tu demanderas le divorce, on y sera tout préparé. — Le divorce!... — Pourquoi non, si tu es malheureuse!... tu n'as point d'enfant, c'est une difficulté de moins.

Emma se prit alors à pleurer à sanglots. Il y eut un assez long silence.

— As-tu écrit à ton frère? demanda la comtesse. — Oui, dans la première émotion de la crise... Je me le reproche maintenant. — Pourquoi donc? moi, je t'approuve; le colonel Glatimil, quoique jeune, est une forte tête... Il est bon d'ailleurs qu'il soit averti à l'avance. Ton oncle est prévenu? — Oui, j'ai écrit aussi à mon oncle. — C'est au mieux... Ces quinze jours ne seront pas perdus; l'homme rouge et gris aura beau se contrefaire, se grimer, se parer, je le devinerai; et tout ce qui me paraîtra devoir justifier mes craintes et légitimer mon conseil sera enregistré, je t'assure, aussi scrupuleusement qu'un *sénatus-consulte*... Voilà bientôt trois heures; va te reposer, bonne Emma; mon apparition imprévue t'a fait du mal... Ah! les gens de robe, ils croient que deux têtes de femmes ne vaudront pas la tête d'un procureur!...

Après ces mots, les deux amies se quittèrent. Madame Duvernay ne se coucha pas; elle passa la nuit entière à interroger douloureusement l'incertitude de l'avenir.

VI.

Il ne fallut pas l'épreuve des quinze jours annoncés par madame Darnetal pour que Duvernay s'aperçût de l'influence exercée sur sa femme; il était mis en prévention : cela lui parut évident, et le courrier de Paris lui apporta, à des jours différents, la preuve de cette humiliante découverte. Une lettre de la main du grand juge contenait ce post-scriptum, tout étranger à l'objet de la dépêche :

« J'ai ordre de vous dire, monsieur le baron, que l'empereur désire voir exister la plus parfaite intelligence dans les ménages des grands fonctionnaires. Sa Majesté, sans entrer dans les motifs que vous pourriez avoir de vous plaindre de madame la baronne, serait bien aise que vous conservassiez le souvenir de l'importance morale des Glatimil, et de la faveur dont ils jouissent auprès de l'empereur. »

La tante d'Emma, femme du sénateur, titulaire d'une des plus belles sénatoreries, écrivit à son neveu, en style ménagé, quoique aigre-doux, et lui adressa, avec l'adroite phraséologie, familière aux gens bien élevés, l'équivalent de cette idée : Ce qui nous a déterminée à accorder notre jeune enfant à vos cheveux gris, c'est que votre âge mûr était pour nous la garantie des soins et des égards dont vous sauriez l'entourer. De plus, elle disait textuellement ceci : « Je vous en supplie, monsieur le baron, ne laissez pas grossir les mauvais propos; faites de votre mieux pour qu'Emma, qui inspire ici tant d'intérêt, n'ait pas à regretter d'être éloignée de nous.»

Le procureur général resta longtemps les yeux attachés sur ces deux lettres; il allait du post-scriptum du ministre à l'épître de la tante, et son teint plombé rougissait de honte, et une colère sourde gémissait dans sa poitrine. Il ne dit rien des lettres, il ne laissa rien voir de son grave ressentiment; s'il savait la faveur dont jouissaient les Glatimil, il savait aussi la puissance du crédit de madame Darnetal, la haute position qu'elle avait dans le monde, l'arrogance de tous les siens, et ne jugea pas à propos d'intéresser cette jeune femme à lui nuire ouvertement. Son visage se maintint dans son état normal, le calme et l'apparence de la froide réflexion; sa courtoisie resta ce qu'elle devait être; ses attentions pour sa femme ne furent ni négligées ni outrées; sa circonspection fut telle, que la comtesse, le matin de son départ pour Paris, dit à Emma, dans un dernier épanchement :

— Je te croirais heureuse, chère amie, si un seul des mouvements de M. Duvernay m'eût paru franc et libre; mais j'ai mis à l'observer toute la finesse dont nous sommes capables, nous autres femmes, lorsque nous soupçonnons. C'est un vieux loup habillé en *Guillot*, plus dangereux, en ce qu'il sait *ajouter la parole aux habits;* mais quelque chose *gâte son affaire*, ce sont ses yeux... et j'ai lu dans ses yeux. Crois-moi, petite, une existence qui te promet de bien tristes jours, et de plus tristes nuits, est un fardeau trop lourd et qu'il te faudra porter trop longtemps. Pense à mon conseil, saisis le moment... et, une fois le mot *divorce* prononcé par toi, je m'en charge; j'aurai pour toi l'empereur et le pape.

L'exil de l'imprudente madame Darnetal eut pour immédiat résultat de faire une diversion active entre Duvernay et sa femme; de permettre à celle-ci de prendre position, non plus à côté, mais en face de son mari... sauf aux événements à briser cette hardiesse éphémère, cette témérité mal inspirée.

Un matin, son mari la fit prier de passer dans son cabinet; elle obéit Lorsqu'elle entra, Duvernay vint à sa rencontre, lui prit la main avec affabilité, l'emmena près de son bureau, et la fit asseoir dans une bergère préparée à l'avance. Madame Duvernay, attentive à tous ses gestes et au jeu de sa physionomie, avait l'attitude roide d'une personne sur le qui-vive; son œil avait de la fixité.

—Qu'avez-vous, Emma? vous me paraissez souffrante. — Pas le moins du monde, je vous assure, répondit-elle d'une voix indécise. — Si fait, je vous trouve les nerfs malades... votre main est glacée... Possible qu'en effet cette maison, inhabitée depuis fort longtemps, malgré le soin que je prends d'en purifier l'air par la chaleur, soit malsaine pour vous... Cette crainte m'a fait hâter les préparatifs de votre installation à la campagne. — Un sourire amer dessina les lèvres devenues très-pâles de la jeune femme. Veuillez donc, Emma, faire vos petites dispositions pour partir ce soir... — Ce soir, Monsieur? — Est-ce que cela vous contrarie?... Demain matin, si vous l'aimez mieux; je ne prétends point vous imposer une presse fatigante; il y aurait à cela trop de mauvais goût de ma part. La promptitude que j'y parais mettre ne vient que de mon désir de

vous arracher à cet état de langueur, qui n'est ni de votre âge, ni de votre position... car je n'y vois rien, Emma, qui doive vous causer une tristesse sérieuse... nos habitudes un peu changées... les vôtres surtout, oui, je conviens, que vous pouvez vous trouver dépaysée... Mais un changement de place, de relations, pour une personne raisonnable, ne doit pas être le prétexte d'une longue souffrance morale... le temps de s'acclimater, et on n'y pense plus...

Emma le regardait parler, et, dans ces banalités qu'il lui adressait pour prolonger l'entretien, elle saisissait l'intention positive de la faire souffrir. Sa préoccupation lui représenta Duvernay, jouant en ce moment le rôle de l'épervier qui fait mille circuits dans l'air en enveloppant un étroit espace, et fascine, par le battement magnétique de ses ailes, le pauvre oiseau qu'il va saisir; cette comparaison lui parut si juste, qu'elle l'effraya. Elle se leva avec vivacité, et, interrompant la parole lente et méthodique de son mari :

— Soit fait, Monsieur, ainsi que vous l'avez dit; demain matin, à onze heures, je serai prête, et elle s'éloignait. — Emma? fit Duvernay d'une voix affectueuse.—Monsieur? —Vous me quittez ainsi? — Que voulez-vous de mieux que l'obéissance? — Oh! mais vous me traitez en tyran domestique!... Venez donc, chère amie, j'ai encore deux mots à vous dire... venez, ceci est pour votre satisfaction réelle... — Elle revint s'asseoir. — Allons donc, méchante, point tant de résignation, lorsqu'il s'agit pour vous d'un plaisir. La propriété que j'ai louée sur les bords du Loiret est vaste, on peut y loger commodément plusieurs familles... Dès que vous y serez convenablement installée, vous écrirez... vous qui écrivez si bien...—Il pinça ses lèvres, en articulant cet entre-parenthèses. — Vous écrirez à vos amis les plus intimes, surtout à votre tante, de venir vous distraire... et vous aurez bientôt retrouvé le calme d'esprit, la gaieté, dont votre visage a perdu l'habitude.—Je ne serai donc pas seule dans cette habitation? demanda Emma sur un ton de surprise aussi marqué que s'il lui eût été signifié à l'avance que sa campagne dût être pour elle un séquestre; et sur sa figure rayonna le plaisir d'une douce sensation; et son corps, tenu guindé par la surveillance et la peur, s'assouplit; un soupir s'échappa de sa poitrine, deux larmes brillèrent sur ses longs cils.

Duvernay remarqua ce changement subit; il comprit que la pauvre créature souffrait beaucoup du mal d'antipathie, et, d'un ton capable de ramener la sérénité parfaite :

— Chère petite, vous me paraissez avoir pris bien au sérieux la vie de province, la vieille maison et le vieux magistrat... Allons, voyons, un effort complaisant de l'imagination; colorez d'une teinte moins repoussante et moins sombre les vieux murs et le visage du vieux mari, le tête-à-tête vous paraîtra moins insupportable. — Monsieur! fit Emma, émue jusqu'aux larmes. — Quant à ce départ pour la campagne, vous le comprenez bien, mon amie, en le hâtant, je ne veux que vous rendre la solitude moins austère que n'est cette maison... L'habitation est charmante, le paysage est ravissant; vous attirerez auprès de vous vos amis... Un peu plus à moi que vous n'y étiez auparavant, vous ne serez pas entièrement séparée des plaisirs que vous affectionnez... Je commanderai les chevaux pour midi... serez-vous prête? — Oui, mon ami, répondit Emma avec confusion. — A la bonne heure, dit le mari avec une joie calme. Il prit la main de sa femme, y fixa ses lèvres pendant quelques secondes, puis, la saluant d'un geste affable : — A bientôt.

Ces brusques retours entre deux êtres vivant en communauté sont de tous les jours; ils témoignent souvent beaucoup plus d'une faculté nerveuse, impressionnable et changeante que d'un sentiment bien arrêté; mais quelle que soit leur durée, ils forment ce que l'on appelle en ménage les alternatives de l'orage et du beau temps; ils permettent des repos aux intimités souffrantes.

VII.

C'est sur la rive gauche du Loiret, au bas du village d'Ollivet, qu'était située la campagne louée par le procureur général.

Les rives du Loiret sont peuplées de maisons de plaisance du plus séduisant aspect. Emma Duvernay fut ravie en voyant ce beau paysage que n'avait cependant point encore embelli la feuillée à peine naissante : elle trouva sa maison spacieuse et jolie, elle en visita les moindres parties avec le plus grand soin.

— Du moins, lui dit son mari avec bonté, lorsque vous dresserez dans votre chambre à coucher votre table de peinture, vous aurez un jour magnifique ! et quelles inspirations, de votre fenêtre vous voyez le pont d'Ollivet, la rivière qui baigne les murs de votre jardin… — Quelle jolie maison encore de l'autre côté ! dit Emma ; savez-vous qui l'habite ? — Non, je la crois à louer… ma bonne amie, j'ai une idée qui m'agite ! — Et laquelle ? — Une fantaisie d'architecte…. ce premier étage est très-bas ; j'ai le projet de faire faire un perron qui montera jusqu'au balcon, vous n'aurez qu'une porte-fenêtre à ouvrir pour vous trouver au jardin. — Non, non, merci, répondit vivement madame Duvernay, cet embellissement ne me tente pas ; ce serait une dépense qui n'aurait pas pour seul inconvénient d'être inutile, mais nuisible… — Nuisible ! et en quoi ? — Jugez donc dans quel isolement se trouve la maison ; au milieu d'un jardin !… de sorte que le moins hardi des malfaiteurs pourrait arriver jusqu'à ma fenêtre, même sans escalade ?… — Quelle folle idée !… je ne vous savais pas peureuse… Mais êtes-vous seule ? ce cabinet noir ne conduit-il pas à mon appartement ?… votre femme de chambre ne couche-t-elle pas au-dessus ; vos gens ne sont-ils pas dispersés à tous les étages de la maison ? votre fenêtre n'est-elle pas solidement fermée par cette barre de fer de traverse ? vraiment, madame Duvernay, je ne comprends rien à vos craintes. — C'est possible, mais je m'y tiens. — Savez-vous, monsieur Duvernay, dans quel but il faudra employer un maçon ?… pour faire ouvrir une petite porte sur la grève étroite de la rivière ; voilà une idée utile. On pourra sortir pour faire une promenade sur l'eau sans faire le grand tour… — Votre porte sera ouverte demain. — Enfin, dit Emma en souriant à son mari, si cette habitation est une recluserie, un séquestre… j'aurai du moins pour me consoler de ma captivité une vue délicieuse, le parfum des fleurs, et le chant des oiseaux… — Et les soins de votre mari, Emma… et les visites de vos amies. — Merci, fit la jeune femme en étendant sa main vers M. Duvernay.

Le reste de la journée fut employé à étudier les *compartiments* de la *villa*, et, le soir, Emma, oubliant que son mari *faisait de la boucherie*, oubliant la part qu'il avait aux actes du bourreau, le garda dans sa chambre. . . . .

Vers une heure du matin, elle fit un bond dans son lit et poussa un grand cri, réveillée en sursaut par l'angoisse d'un mauvais rêve autant que par un grand bruit qui s'était fait dans l'appartement.

— Qu'est-ce ? demanda avec trouble M. Duvernay en se soulevant pour regarder. — Oh ! mon Dieu, je ne sais, mais bien certainement un corps lourd est tombé dans ma chambre ; au milieu d'un rêve, où je souffrais beaucoup, ayant les pieds dans la neige, j'ai entendu un affreux retentissement… ma tête me fait mal comme si on m'y eût porté un coup. — Je vais voir, dit M. Duvernay. Il se leva, alluma une bougie à la veilleuse, examina les portes, les meubles… — Rien de dérangé, ma bonne amie… cependant j'ai aussi entendu vaguement un bruit… ah ! voici ce que c'est ; la barre de fer de traverse sur le volet n'a pas été bien placée ; elle est tombée… cet imbécile de Baptiste est d'une maladresse !… — N'est-ce que cela ?… Ah ! tant mieux !… car j'ai eu une mortelle frayeur ! j'en suis toute glacée et toute tremblante !… Préparez-moi un verre d'eau, je vous prie… Quel vilain bruit !… quel vilain rêve ! — Pauvre amie ! dit Duvernay avec compassion. — Quelle heure est-il donc ?

La pendule au même moment sonna une heure du matin.

Bientôt le calme fut rétabli dans le retrait des époux. Le lendemain, Emma se leva, un peu courbaturée.

— Madame est bien pâle ! lui dit naïve-

ment la femme de chambre. — Oui, répondit-elle assez embarrassée de cette importune remarque; cette nuit, j'ai eu une grande peur... — Est-ce que Madame aurait entendu?... — Tomber la barre de fer de ma fenêtre certainement; vous l'avez donc entendu, aussi, vous? — Non Madame, non, ce n'est pas cela... — Quoi donc? — Ma-



Chère enfant, dit la femme du sénateur. (Page 19.)

dame n'a donc pas entendu des cris? — Non. Quels cris? que voulez-vous dire? .. — Il y a un crime qui s'est commis dans la maison d'un vigneron, à deux pas du pont... — Un crime? — Une pauvre femme a été tuée par son mari... — Tuée!... juste ciel!... s'écria Emma. — Je croyais bien que Madame avait entendu ses cris? — Elle a donc beaucoup crié la malheureuse?... — Pendant un grand quart d'heure. Le jardinier, son garçon et le cocher, sont sortis avec des fusils. . il n'était plus temps. — Affreux et étrange évé-

nement... pauvre créature... tuée?... et par son mari ! — Oui Madame, il s'est sauvé du côté d'Orléans, mais on le rattrapera .. le jardinier le connaît bien ; il dit que c'était un méchant, un homme sournois...— Quelle funeste bienvenue ! interrompit madame Duvernay : — un meurtre commis près de cette maison, la nuit même où je viens de m'y installer !... et, il faut qu'à l'heure où probablement se passait cette catastrophe, je me sois trouvée toute troublée par un rêve... Oui, je me le rappelle, les pieds nus, dans cette neige, il me semblait entendre crier, et je criais aussi... moi!... — Madame désire-t-elle prendre quelque chose ?... Madame est bien changée en un instant.. je regrette de lui avoir parlé de cela.. Où est Monsieur? — Monsieur le baron doit être au bas du jardin, avec un maçon ; je viens de le voir passer... il a envoyé tout à l'heure le piqueur à Orléans, avec une lettre, sans doute pour faire chercher l'assassin.

Il y avait bien en effet de quoi s'affliger de ce rapprochement malheureux entre l'arrivée dans la maison de campagne, et l'assassinat commis par le bûcheron. Toute la matinée madame Duvernay fut triste et inquiète ; son mari montra pour elle beaucoup de sollicitude, et la ramena à la ville passer quelques jours pour lui éviter le voisinage de l'enquête sur cette horrible affaire. Le cinquième jour, elle retourna à la *Clayette*, c'était le nom de sa maison, et n'y rentra qu'à la faveur d'une galanterie de M. Duvernay. Elle n'eut pas le pont d'Ollivet à traverser, sa voiture s'arrêta à la rive droite. Après quelques pas sur la grève, une jolie embarcation la reçut, et la conduisit au pied du mur de son habitation, devant une petite porte, dont le galant procureur général lui remit aussitôt la clef.

— Et pour que vos promenades dans ce voisinage, lui dit-il, ne soient point inquiétées par le souvenir de l'événement qui vient de s'y passer, j'ai acheté hier les neuf perches de terre et la chaumière dont le bûcheron était locataire... la chaumière n'existe plus ; elle est rasée, vous ne saurez même pas où elle a existé.

Emma fut extrêmement touchée de cette dernière attention ; et le premier instant de liberté qu'elle put avoir, elle l'employa à écrire autant de lettres d'éloges sur son époux, qu'elle en avait écrit de blâme et de plaintes contre lui.

VIII.

La comtesse Darnetal ne manqua pas de recevoir l'épître louangeuse de son amie ; elle ne la montra à personne, parce qu'elle la trouva fade et insignifiante, mais à tous ceux qui lui parlaient d'Emma, elle répondait :

— J'ai mis son mari à la raison ; il marche... elle est plus tranquille.

De sorte que, dans le monde, Duvernay passait pour un époux en surveillance, tenu en bride par les amis et les parents de sa femme.

Presque dans le même temps il vint à madame Darnetal une idée qu'elle mit aussitôt à exécution et qui lui sembla devoir protéger Emma, contre les bourrasques conjugales : elle s'imagina de donner une demoiselle de compagnie à madame Duvernay :

« Je te la cherche, lui écrivait-elle, avec un soin tout particulier ; je veux qu'elle réunisse à des talents qui lui permettront de comprendre les tiens, l'amabilité le plus en rapport avec la tienne, un cœur porté au dévouement, une instinctive aversion pour ton mari. Cette dernière qualité est d'urgence, car si elle est assez adroite pour dissimuler son antipathie, elle conservera la faculté de ne pas inspirer de défiance, et n'en sera que plus habile à déjouer les petites manœuvres de l'intimité. Le plus malveillant des hommes est réduit à l'impuissance de nuire, lorsque près de sa femme il rencontre à chaque minute de sa vie, un tiers impassible, écouteur respectueux, et menaçant par son silence même... Cette dame de compagnie aura de plus, pour toi, l'inappréciable avantage de te distraire dans tes moments de solitude, de te servir de lectrice, de musicienne... enfin, chère amie, je ne serai pas tranquille que je n'aie la certitude de voir ton exil adouci. J'ai plusieurs

personnes en vue : Rose Vaubernier, qui a été aussi chez madame Campan ; une grande blonde, fade, pâle, jolie, sévère, un peu obséquieuse, chantant bien les romances de *Blangini*, lisant correctement... aujourd'hui sans fortune, son père ayant été tué en Pologne dans un grade inférieur... J'aurais encore une dame de bonne bourgeoisie, la femme d'un employé dans les subsistances militaires ; agréable personne, fort bien élevée, n'ayant pas d'enfants, âgée de vingt-trois ans, ayant du charme et du goût dans son entretien, comme dans sa mise... mais une femme mariée : c'est trop scabreux, cela obéit à trop d'exigences : c'est son mari qu'on déplace, qui est malade, qui s'ennuie, qui veut un enfant... c'est sans fin, c'est insupportable. »

Ainsi se résumaient dans un coin de lettre, à propos d'une dame de compagnie, les éléments sociaux enseignés aux jeunes élèves de madame Campan.

Emma Duvernay, beaucoup moins *forte* que Clotilde Darnetal, beaucoup moins intrépide qu'elle, d'une nature d'esprit moins rebelle, plus timide et aussi plus gracieuse, trouvait cependant dans sa vive amitié pour la belle comtesse des raisons d'accueillir ses conseils, et de croire à ses maximes. Elle répondit courrier pour courrier, disant qu'elle trouvait l'idée charmante, qu'elle en était aux anges ; mais ajoutant qu'elle ne savait trop comment la faire agréer par M. Duvernay qui, au moment le plus brillant de sa belle humeur conjugale, pourrait bien rider son front, au soupçon d'une précaution contre lui. Madame Darnetal y avait pourvu.

Une après-midi, une chaise de poste entra dans la grande cour de la Clayette ; Emma, seule depuis trois jours, regardait tristement à la fenêtre, et s'efforçait de prendre une distraction en examinant les travaux du jardinier, lorsqu'elle entendit le roulement de la voiture.

— Ah ! fit-elle avec une impatience chagrine, voici M. Duvernay.

Le valet de chambre annonça madame de Glatimil.

Emma poussa un cri de joie, et, d'un bond, se trouva près de la porte ; on eût dit une pensionnaire que l'on vient voir après une longue absence, un enfant qui avait peur dans les ténèbres et à qui on apporte une lumière. Derrière madame de Glatimil, une belle jeune personne, élancée, un peu raide, au regard froid, les yeux d'un bleu clair, la bouche pincée, marquée sur les coins par le semblant du sourire.

— Chère enfant ! dit la femme du sénateur en étreignant sa nièce dans ses bras, viens, que d'abord je t'embrasse pour moi, pour ton oncle, pour tous tes amis !.. Oh ! non, ce serait trop long !.. Cette folle de Clotilde a raison, je te trouve changée... nous penserons à cela... je ne viens pas seule... mademoiselle Rose Vaubernier... — Mademoiselle Vaubernier ! interrompit vivement Emma en prenant les mains de la jeune étrangère. La comtesse Darnetal n'est pas aussi folle que le dit ma tante ; vous êtes vraiment fort jolie !.. c'est vous, Mademoiselle, qui consentez à venir partager ma solitude ? — Si madame la baronne veut bien m'agréer... — Comment donc !.. présentée par ma tante. — De plus, ma nièce, je te dirai que, pour ne pas gêner tes rapports avec mademoiselle, c'est avec moi qu'elle a débattu les petites raisons d'intérêt ; entre nous, c'est convenu et conclu ; j'enverrai exactement les trimestres... Je veux, t'offrant mademoiselle, te faire vraiment un cadeau.

L'installation de la dame de compagnie, à la faveur de la comtesse de Glatimil, s'effectua sans explication désobligeante ni soupçon apparent de la part de Duvernay. Au retour du palais, il avait trouvé chez lui la carte de sa tante, et s'était dit en commandant ses chevaux :

— Voilà le cortége qui défile : ils y viendront tous !

Arrivé à la Clayette pour l'heure du dîner, il se montra empressé et affectueux pour sa noble parente ; il laissa bien voir un mouvement de surprise, une hésitation de physionomie, lorsqu'il entendit la destination donnée à la jeune personne étrangère ; mais, soit insouciance, soit prudence, il risqua, au plus, deux ou trois objections sans importance, et se hâta d'entrer dans les idées de

tout le monde, à la manière de l'astucieux Figaro : *Puisque madame le veut, puisque... vous le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille aussi.*

La comtesse de Glatimil eut tellement à se louer des prévenances dont elle était l'objet, fut témoin d'une bonhomie si constante dans les habitudes de Duvernay à l'égard de sa femme qu'elle s'en montra enchantée, et gronda sérieusement sa nièce.

Emma ne crut pas qu'il fût convenable de rien relever des reproches de sa tante; elle se complut même à convenir que la conduite de son mari donnait un obligeant démenti à ses plaintes.

Après huit jours, la comtesse de Glatimil, étant au dîner, dit à Duvernay :

— Baron, je pars demain. — Déjà, Madame! — Oui, malgré l'encourageant accueil que j'ai reçu de vous... Mais il servira du moins à me rappeler plus vite... D'ailleurs, mon retour à Paris n'est pas sans utilité pour vous; mon mari, dans un conseil privé, a causé de vous avec l'empereur qui a bien voulu convenir de votre mérite, et a promis de vous faire monter au siége de premier président : « pourvu, a-t-il ajouté, que la petite baronne soit heureuse en ménage... Car il y a par le monde une certaine comtesse qui me ferait des affronts en public... » Cette imprudente révélation n'excita chez Duvernay qu'un léger mouvement du sourcil; il sourit comme si la dénonciation de la comtesse lui fût une chose connue et toute simple; Emma, qui le regardait avec inquiétude, y fut trompée au point de croire qu'il n'avait pas entendu ce que venait de dire sa tante. — Et cette promesse de Napoléon, poursuivit madame de Glatimil, je vais la faire mettre à exécution : aussitôt arrivée, j'irai aux petites soirées de l'impératrice traiter de cette affaire avec les familiers de la maison... A propos, mon cher neveu, vous ai-je dit que j'emmenais votre femme pour une quinzaine?.. — Moi, ma tante! dit Emma avec un éclat de joie. — Vous ne me l'aviez point encore dit, Madame, répondit le mari, sans y mettre autre chose que du sérieux. — Oui, je l'emmène; la reine Hortense désire la voir. Il y a une charmante fête annoncée... Vous ne me refuserez pas votre consentement, baron? — Je serais un ingrat, répondit-il d'une voix composée. Mais quinze jours! rien de plus. — Comptez, mon ami, sur mon exactitude, répliqua la jeune femme en prenant avec reconnaissance la main de sa tante. — Cette absence, dit le procureur général, en ayant l'air de causer d'affaire, je m'efforcerai d'en oublier la durée, en mettant à fin un grand travail que j'ai préparé, et dont l'effet, madame la comtesse, servira merveilleusement vos bonnes démarches pour moi. La magistrature subalterne de ce ressort judiciaire est détestable, anti-dynastique; les parquets sont ignares ou hostiles, je veux soumettre au grand juge une grande épuration... Il n'est question que de la guerre contre la Russie, du prochain départ de l'empereur; il ne convient pas, lorsqu'il va s'éloigner de son empire, que derrière lui subsistent les éléments de résistance à son action gouvernementale... Ce seraient, plus tard, autant de haies vives qui lui fermeraient le passage... C'est, pénétré de ces idées, que j'utiliserai les quinze jours de veuvage dans le silence de mon cabinet à Orléans. — Vous ne sauriez croire combien je suis touchée de votre aimable condescendance! dit Emma avec grâce. — Ah! petite Parisienne, lui répondit son mari en clignant des yeux, vous voilà bien contente!.. Le bruit, les bals, le monde, vous êtes bien heureuse! — C'est vrai, fit-elle naïvement. — Descendrez-vous à notre hôtel? — Non pas, répliqua la comtesse, c'est chez moi qu'elle viendra... Que voulez-vous qu'elle devienne, sans ses gens, dans votre maison?.. D'ailleurs, mon neveu, Emma est sous ma responsabilité... c'est à moi de vous en rendre compte. — A merveille, dit Duvernay. — Pauvre demoiselle Vaubernier, reprit la baronne avec intérêt, vous allez être bien seule, à la Clayette. — Ah! Mademoiselle, je ne vous promets pas ma société, ajouta le baron avec insouciance; vous gouvernerez ici... Chacun de notre côté, nous compterons les jours en attendant la fugitive.

Le lendemain, Emma montait dans la berline de sa tante, en éprouvant une indicible

joie de se voir affranchie, pendant quelque temps, de cette intimité bénigne, où ses perceptions de femme reconnaissaient, par lueurs, la patience qui endure, la fixité qui fascine, la malveillance qui guette, et l'hypocrisie qui se masque.

IX.

L'apparition de madame Duvernay dans le monde parisien fut une véritable *rentrée :* pour ses vingt ans, sa beauté, sa grâce, sa fortune, elle y avait toujours été très-recherchée; mais le tapage qu'avait fait l'*algarade* de la comtesse, le prodigieux effet du mot de l'empereur : *J'en parlerai au grand juge;* ses lettres, qui avaient couru; les commérages un peu vifs de madame Darnetal; tout cela contribuait à attacher sur Emma une expression d'intérêt d'un caractère tout particulier, par sa chaleur et son enthousiasme; la sollicitude alla même jusqu'à l'inconvénient : plusieurs de ces messieurs osèrent lui dire, à la faveur du pêle-mêle des contredanses :

— Madame la baronne, si j'étais votre cousin, ou votre frère, au lieu de ces gazes blanches qui vous vont à ravir, vous porteriez des gazes noires qui vous siéraient encore mieux, parce qu'on verrait percer dessous l'air du bonheur et de l'indépendance!

La femme du procureur général avait beau se révolter contre ces cruelles confidences, elles étaient faites; elles lui revenaient dans chaque salon; une unanimité désespérante la représentait comme une femme malheureuse : les uns disaient qu'elle allait divorcer; que la comtesse de Glatimil avait été l'arracher à son odieux mari; que l'empereur avait parlé très-haut contre le vieux mari, devenu tyran domestique... tant et si bien que les déclarations d'amour tombèrent en pluie de fleurs et de billets sur la pauvre baronne, saturée de flatterie, noyée dans les larmes versées à propos de son malheur, et enivrée, quoi qu'elle en eût, par cette exaltation causée par sa présence. Le coup de grâce lui fut porté aux Tuileries.

Madame de Glatimil la mena au petit cercle de l'impératrice.

Marie-Louise ouvrit longtemps sur elle ses grands et gros yeux, jusqu'à la déconcerter; ricana, en parlant à l'oreille d'une des dames d'atour; enfin s'amusa beaucoup de l'idée d'avoir devant elle le type vivant de la femme malheureuse... Plusieurs de ces dames auraient pu lui offrir la même ressemblance, si elles n'eussent craint qu'on leur eût objecté leurs moyens de consolation. La part faite largement à la curiosité, on se rallia cependant autour de la nièce d'un des grands dignitaires de l'empire, et madame Darnetal, qui était présente, n'y contribua pas peu par la vivacité de son dévouement, et l'autorité du sans-façon qu'elle devait au crédit de sa famille.

L'empereur venait assez souvent clore la séance de ces petits comités; il *y sonnait le couvre-feu*, comme il le disait en riant. Il y avait eu, dans la soirée, grand conseil privé. Napoléon, en présence des Ségur, des Daru, des Bassano, des Talleyrand, des François de Neufchâteau, etc., avait, devant la carte d'Europe, développé ses projets, exposé ses motifs, justifié ses volontés... il était fatigué, soucieux... Il embrassa bourgeoisement Marie-Louise, se plaça droit devant la cheminée, faisant face au salon, jeta un long regard à droite et à gauche, s'arrêta sur un point, s'en éloigna, y revint en fronçant les sourcils, et, de sa voix sonore et accentuée, s'adressant à la personne qui lui paraissait la plus voisine de ce point, objet de son attention :

— Monsieur de Molveau, quand partez-vous pour l'armée?

Le colonel se dressa sur ses talons, secoua légèrement ses deux épaulettes, et, après un profond salut :

— J'attends les ordres du ministre de Votre Majesté. — Vous les lirez en vous couchant, Monsieur... Les dragons de l'impératrice me seront plus utiles en Espagne que sur la place du Carrousel. — Je puis promettre à l'empereur qu'ils y feront bien leur devoir. — J'y compte, monsieur le colonel... Comtesse Darnetal, avez-vous des nouvelles d'Allemagne? Le rapprochement tout intentionnel

était incisif.—Non, Sire, depuis plus de quinze jours... — C'est fort mal au général de négliger sa femme; la qualité de bon citoyen entraîne rigoureusement celle de bon mari... Madame de Malvalette, est-ce que votre mari est malade? voilà deux conseils d'État où il ne paraît pas'—Je serais privée de l'honneur de répondre à Votre Majesté, si mon mari était malade... Il est en mission en Italie par les ordres de l'empereur. — C'est juste, vous avez raison, j'oubliais... votre mari et vous, vous faites très-bon ménage... le comte de Malvalette fera un beau chemin... — Je supplie l'empereur de ne pas oublier la prophétie, dit la jeune femme en s'inclinant.

Napoléon avait justement parlé aux trois personnes le plus rapprochées de celle qu'il guettait et ne perdait pas de vue. Il fit un silence que personne ne s'avisa de troubler, prit du tabac avec rapidité, et, en se dandinant, les mains derrière le dos, il alla droit à son point de mire; remarquant qu'il occasionnait un excessif embarras, il sourit gracieusement, fit un salut :

— Comment vous nomme-t-on, Madame?

La personne, décontenancée, balbutiait et ne répondait pas; la comtesse de Glatimil se leva, et, adressant à l'empereur une profonde révérence :

— C'est ma nièce, Sire, la baronne Duvernay... — Ah! ah! fit Napoléon, madame est charmante!... Se tournant à demi vers l'impératrice : — Louise, tu ne m'avais pas annoncé cette heureuse augmentation de ton cercle. - Revenant à Emma : —Eh bien, madame la baronne, vous m'en voulez beaucoup de vous avoir envoyée en province... Si vous aviez beaucoup voyagé, vous verriez qu'on doit se trouver toujours bien, tant qu'on est en France!... Et le baron s'humanise-t-il un peu? — Il dit cela comme s'il eût voulu le dire à l'oreille; puis, élevant le ton et montrant la comtesse Darnetal avec un sourire plein de malice : — Vous avez là une amie qui me fait des scènes, à votre sujet.. On dit que votre mari est pour vous d'une galanterie du meilleur exemple : il vous a loué une maison de plaisance délicieuse'... Oh! je sais tout! et je tiens à savoir ce qui intéresse une aimable personne comme vous, Madame... — Il salua avec une aisance respectueuse, et, en remontant le salon : — Louise, tu me feras plaisir en accueillant madame la baronne Duvernay, lorsqu'elle viendra à Paris. Il fit le tour du cercle, revint frapper légèrement sur la joue de l'impératrice, et lui dit avec affection : — Bonsoir, Louise... il est minuit, je vais me coucher.

C'était *le coup de cloche du couvre-feu ;* et, en s'éloignant, près de toucher le bouton de la porte :

— Colonel Aubry de Molvéau, demain, à deux heures, je passe votre régiment en revue.. à trois heures, vous aurez quitté Paris.

Je l'ai dit, la soirée aux Tuileries fut le coup de grâce porté à l'humilité d'Emma Duvernay. Tous les habitués du palais allèrent s'écrire chez la comtesse de Glatimil, où on savait qu'elle était. Ce n'était que le huitième jour de son séjour à Paris; c'était la veille de la fête chez la reine Hortense.

X.

Le murmure flatteur qui, partout, à Paris, accompagnait sa femme, arriva bientôt aux oreilles de Duvernay; plusieurs lettres lui donnèrent les plus étranges détails sur les succès d'Emma; une de ces lettres imprudentes, ou perfides, contenait cette phrase :

« ... Enfin, mon cher baron, votre femme serait ressuscitée, après avoir été tuée par vous, qu'elle ne recevrait pas de plus touchants compliments de condoléance sur un mari tel que vous. » Une autre missive disait encore : «... Je vous exhorte à montrer, mon ami, le visage le plus riant à madame Duvernay; à faire preuve pour elle de l'abnégation la plus absolue, de la complaisance la plus soumise; car, dans votre position, il vaut mieux être ridicule par la bonté, que d'être effrayant par la méchanceté... On fait de vous, ici, *un Barbe-Bleue...* Il n'y a pas de porteur d'épaulettes qui, à votre nom, ne fasse, devant votre femme, tinter ses éperons, et résonner son sabre... Du reste, cette situation a du bon dans ce qu'elle a de fâ-

cheux; elle vous met à même d'apprécier tous les mérites de la baronne; les adorateurs se traînent à ses genoux... c'est l'astre des salons!... Gloire à vous!... »

Voulait-on en effet qu'il se glorifiât? Ce désir, dans tous les cas, se serait trouvé étrangement déçu. Duvernay, esprit morose, quinteux et atrabilaire, n'était pas homme à accepter le plaisant ou le glorieux d'une position qui livrait son nom et sa personne à l'investigation et à la censure publique. En cela, il pouvait se montrer raisonnable; mais il ne devait pas, surtout, pardonner ces succès acquis à ses dépens, cette célébrité toute nouvelle qui, après avoir auréolé sa jeune femme, venait refléter un rayon dénonciateur sur ses cheveux gris, sur son visage austère et sur sa robe rouge. Il regarda ce voyage à Paris comme la liaison d'un complot contre son repos, son honneur conjugal, contre sa réputation tout entière... Il passa une nuit à réfléchir, à élaborer les mille idées violentes et haineuses qui se précipitaient dans sa tête... Enfin, il crut en tenir une bonne à exploiter; il la garda. Le lendemain, il se rendit à la Clayette où il n'avait paru qu'une fois, et un instant, depuis le départ de sa femme. Il arriva pour déjeuner. Pendant le repas, le premier tête-à-tête avec la demoiselle Rose Vaubernier, il analysa attentivement tout ce que pouvait promettre la froide physionomie de cette jeune personne. Cette attention soutenue déconcerta un peu la demoiselle de compagnie; il ne voulut pas la mal disposer par un silence qui pouvait rendre son regard offensant, et lui adressa avec une bienveillance étudiée différentes questions sur ses occupations, ses habitudes, ses goûts; puis la voyant entrée dans le courant d'un entretien, il lui proposa de venir avec lui faire un tour de jardin : elle accepta. Après plusieurs détours, il s'arrêta près d'un kiosque, placé à cheval sur le mur, dominant la grève et la rivière Ce pavillon était de forme octogone, point fermé du côté du jardin, seulement meublé d'un canapé en bois brut, garni d'un matelas de mousse et d'un fauteuil de jardin.

— Reposons-nous, dit-il; j'ai la tête souffrante de l'obstination que j'ai mise au travail depuis plusieurs jours, et la marche me fatigue, chaque pas me rebondit dans le cerveau.

Ils entrèrent; il fit signe à la demoiselle Rose, sans y mettre une politesse affectée, de s'asseoir sur le canapé; lui, prit le fauteuil.

— Croyez-vous que vous vous plairez ici, Mademoiselle?—Je l'espère, monsieur le baron.—Quel âge, avez-vous?... Vous êtes trop fraîche et trop jolie, pour que cette question soit indiscrète. — J'ai vingt-cinq ans, Monsieur. — Vraiment!... *Madame* en a vingt-deux, et elle paraît de beaucoup votre aînée! — Je ne l'aurais pas cru, car madame la baronne est charmante. — Vous avez été à Écouen avec elle? — J'en suis sortie peu de temps après son arrivée... A peine l'ai-je connue; il est impossible que madame la baronne puisse se souvenir de moi. — Vous êtes donc contente de ses manières avec vous? — On ne peut plus. — Et moi, Mademoiselle, comment me trouvez-vous?

Rose Vaubernier regarda Duvernay avec un calme glacial, et témoigna, par un demi-geste, qu'elle ne comprenait pas. Duvernay, qui ne voulait pas compromettre ses confidences ni se laisser tromper par un faux semblant, suivit toutes les intentions de la physionomie de la froide personne, et reprit avec aplomb :

— Oui, comment me trouvez-vous?... Craignez vous que mon vieux visage ne trouble vos jeunes idées? — Sans aller jusqu'à l'épithète que vous vous appliquez, j'ai toujours pensé, monsieur le baron, que les hommes d'un âge mûr étaient d'une société préférable à celle des jeunes gens.—Elle est intéressée pensa Duvernay... Vous aurez donc, Mademoiselle, à influencer ma femme, pour l'amener à cette sage appréciation, car elle est loin de penser comme vous. — Il m'avait semblé, au contraire, que madame attachait un grand prix aux entretiens de M. le baron. — Bien sérieusement, en huit jours que vous l'avez vue auprès de moi, vous a-t-il semblé cela?

Rose baissa son regard.

— Elle y voit clair, pensa Duvernay. Tenez, Mademoiselle, mon habitude du monde m'a appris à comprendre les physionomies... voulez-vous que nous nous comprenions tout de suite l'un et l'autre? — J'écoute, fit l'habile demoiselle d'un ton de déférence. — Je ne suis pas heureux! mademoiselle Vaubernier.

Un soupir accompagna ce cri de la souffrance intime.

— Vous! monsieur le baron? — Pire que cela! je suis malheureux. — Vous!... riche, un grand emploi... une femme toute jeune et charmante!... — Cette femme me voue à de mortels chagrins!... Les mots sont lâchés, je ne les reprends pas... On a voulu de vous pour demoiselle de compagnie, soyez mieux; prenez ici l'ascendant d'une amie... A mon âge, on peut, sans effaroucher une femme, lui dire toute sa pensée; soyez mon amie!...

Un faible rayon passa dans le regard ordinairement décoloré de l'attentive écouteuse.

— Soyez mon amie, Mademoiselle, répéta Duvernay avec une émotion des nerfs qui crispait les muscles de son visage. Mon Dieu, je sais bien, reprit-il avec cette voix demi-ton qui, bien ménagée, bien conduite, parle merveilleusement le langage d'un sentiment profond; l'amitié, qui devrait, davantage que toutes les autres passions, se passer des facultés extérieures, elle qui devrait être le moins soumise aux fantaisies ou aux privilèges de la loi physique, veut encore, pour être acceptée, le charme des beaux dehors... Ce titre d'amie, si généreux par l'abnégation, le parfait désintéressement qu'il indique, offert par un homme comme moi à une jeune femme comme vous, cesse d'être compris du moment où il ne flatte pas l'amour-propre; et, parce que vous êtes jolie, parce que vous êtes encore aux beaux jours de vos jeunes années, il vous coûterait d'appeler votre ami l'homme morose et sérieux qui a dépassé le temps où un regard de femme s'arrêtait complaisamment sur le sien?...

Il fit un repos.

Rose Vaubernier avait le sang aux joues, mais par jets; le rouge, sur sa figure, alternait rapidement avec la pâleur; sa respiration était courte, elle tenait ses paupières abaissées.

— Eh bien? demanda Duvernay avec inquiétude. — J'avoue, monsieur le baron, que je suis confuse et troublée... je ne m'attendais pas... je ne pouvais prévoir... — Qu'un époux malheureux, voyant arriver dans son intérieur une jeune femme, bien née, portant sur ses traits la dignité de son âme, l'indication de toutes les vertus utiles au bonheur domestique, la discrétion, la modestie, le goût pour les choses simples et vraies... demanderait à cette femme l'assistance morale qu'il lui est impossible de trouver ailleurs!.,. s'écria Duvernay avec l'accent de l'entraînement. — Mais madame la baronne... — Va faire le désespoir de ma vie!... — Pourquoi cette crainte? — Le mal est fait, Mademoiselle; je n'ai plus le droit consolant du doute... Une folle qui, pendant deux années, m'a traîné sans pitié à la remorque de tous les muscadins de Paris; qui s'est jouée audacieusement de mon goût pour la retraite et l'étude, au point de faire illuminer mes salons pour le bal, à l'heure même où j'arrangeais ma pensée pour suivre de sérieux travaux; qui, à mes plaintes modérées, n'opposait qu'un sourire dont la jeunesse n'effaçait pas l'impertinence... a été brusquement amenée par moi à s'amender, à adopter un train de vie plus conforme à mes penchants, à ma dignité personnelle. Le devoir était de se soumettre, d'accepter avec bonne grâce une situation nouvelle qui, au bout du compte, satisfaisait à toutes les convenances sociales. Eh bien, non, Mademoiselle, il n'en fut pas ainsi!... On frissonna dans la maison que je m'étais choisie, comme à l'air humide et froid d'un cachot... on frissonna à mes côtés comme auprès du bourreau... — Oh! monsieur le baron!... — Comme auprès du bourreau, vous dis-je!... On affecta à mes côtés un frisson de peur... on voilerait volontiers son visage pour n'avoir point à soutenir le face à face avec le juge dont on fait un exécuteur... — Hélas! Monsieur, que puis-je à cela? dit Rose avec commisération. — Ce que vous pouvez! je vous l'ai dit encore : soyez mon amie... acceptez comme une décision du sort la posi-

tion qui vous sera faite ici par mon attachement... Rendez service enfin à madame Duvernay. — Comment? fit la jeune personne sur le ton de la curiosité. — Vous imaginez-vous, reprit le mari d'Emma d'une voix ferme et grave, vous imaginez-vous qu'un mari, dans les conditions de force morale où je déclare me trouver, accepte bénignement le supplice d'une intimité avilie par la malveillance?... Vous imaginez-vous que cet homme, trompé comme je crois l'être, tolère un bruit désolant fait sur son nom et son ménage?... se soumette aux folles et imprudentes enquêtes des désœuvrés de salons?. . reçoive, à propos de sa femme, sans en éprouver un ressentiment qui bouleverse son âme, tantôt la mercuriale d'un ministre, tantôt les avis saugrenus des commères... et se trouve enfin traqué de tous côtés, pour devenir, à toujours, le point de mire du sarcasme et de la calomnie?...

Il se leva avec emportement, et s'écria sans retenue et d'une voix terrible :

— Non, mille fois non, je ne serai pas cet homme!.. — Cela dit, il parut reculer devant les pensées qu'il n'avait point articulées; il se rassit, et fut contraint au silence, voulant calmer le battement violent de ses artères.

Rose Vaubernier, inexpérimentée, à en juger par sa jeunesse, se voyait exposée en ce moment à une de ces révélations de la vie sociale, qui veulent, pour être entendues avec un esprit tranquille, une longue habitude des peines domestiques; introduite sans précédent et fortuitement dans le monde, obligée de prime abord au contact d'une intimité qui jusqu'alors lui avait été étrangère; le premier essai qu'elle en faisait la rendait confidente de la situation la plus difficultueuse et la plus complexe où pussent se trouver deux époux, et le premier entretien sérieux qu'elle avait à soutenir dans cette maison lui montrait, à face découverte, la haine conjugale, avec toute la colère qu'elle inspire et les malheurs qu'elle promet : cette haine se produisait par la voix la plus terriblement expressive, par la physionomie la plus double, la plus ingrate, la plus préméditative, qui eût pu lui être offerte. Elle entendait de ces mots qui, par leur menaçante gravité, n'appartiennent pas à la vie commune, encore moins aux prévisions d'une jeune fille... La première marque de confiance dont on l'honorait la mettait tout de suite en rivalité morale avec la femme qu'elle avait mission d'assister, si ce n'est de servir... Il y avait dans tout cela de quoi confondre sa raison, de quoi l'effrayer, de quoi livrer toute sa personne au désordre de la stupeur... Rose Vaubernier, jeune, inexpérimentée, douée d'organes qui pouvaient paraître délicats, supporta cette étrange épreuve avec un calme, une apparente faculté d'observation, capable d'aller de pair avec les énergiques vouloirs de Duvernay.

Était-ce de l'expérience avant le temps? non. Était-ce inintelligence absolue? non. Les faits à venir diront ce que ce pouvait être.

Lorsque Duvernay se replaça sur son siége, et travailla sa physionomie pour y ramener, bon gré, mal gré, le calme et la modération, elle le regarda froidement. A lui, cette impassibilité de mauvais augure convenait mieux, parce qu'elle promettait tout ce qui s'accommode avec une méchante complicité; une nature impressionnable et accidentelle l'aurait exposé à la crainte de l'indiscrétion.

Le but spécial de Duvernay restait à divulguer; beaucoup de mots avaient été dits; la confidence était commencée, il fallait l'achever.

— De sorte, reprit-il, comme s'il eût continué une phrase, qu'il me devenait indispensable de rencontrer une influence amie, dévouée, et disposée à paralyser l'effet des mensonges délateurs de ma femme, ou de l'irritation de ma juste mauvaise humeur... Que cette influence vienne de vous, *Rose!* Le nom de baptême fut prononcé avec l'abandon du sentiment, et un léger vermillon colora les pommettes de la jeune fille. — Vous êtes belle!.. vous êtes jeune!.. ajouta-t-il sur le même ton; votre éducation a été complète : vos manières attestent, dans leur froide réserve, la dignité de la pensée; vous possédez tout ce qui enchante l'imagination des hommes.. Il y a en vous tout ce qui

peut donner à une amitié sage et discrète la chaleur d'un sentiment plus vif, auquel mon âge et mes devoirs m'empêcheront toujours de me livrer... Vous pourrez donc influencer ma raison, avec d'autant plus d'autorité, que vous n'aurez point à vous faire le reproche d'une faiblesse... Rose, soyez mon amie!

Il prit les mains de mademoiselle Vaubernier, les pressa affectueusement, anima son regard au degré où le lui permettait le chaste engagement qu'il venait de prononcer... les mains de la jeune personne avaient l'immobilité et le froid du marbre; son regard cependant paraissait troublé.

— Soyez mon amie!.. vous, crédule enfant, qui aviez accepté d'être mon ennemie!..

— D'où le savez-vous donc, Monsieur? demanda Rose avec l'imprévoyance de la surprise. La question instruisait Duvernay. — Mes plaintes, répondit-il, auraient bien peu de fondement, si je n'étais assuré de toutes les menées projetées contre ma dignité et mon repos. — Les choses furent cependant convenues avec un grand mystère, dit mademoiselle Vaubernier qui voulait enfin prouver son assentiment à un pacte contre la baronne. Madame Darnetal, en me proposant cette place de demoiselle de compagnie, me dit sérieusement qu'elle seule et moi connaîtrions les motifs qui me feraient admettre... — Et ces motifs?

L'interrogation fut posée de confiance; il était clair, pour l'un pour l'autre, qu'il y avait adhésion mutuelle.

— Il ne s'agissait rien moins que de diriger madame la baronne dans une voie de résistance contre vous; de telle façon, qu'un éclat pût s'en suivre, sans que son caractère y fût compromis, et qu'elle se trouvât autorisée à laisser solliciter le divorce par sa famille... — Elle ne divorcera pas! dit le mari d'Emma avec une sombre énergie. Et c'est vous, pauvre Rose, qui étiez chargée du rôle affreux d'introduire dans ma maison la guerre domestique, ses ruses, ses hardiesses, ses éclats, son scandale!... La comtesse Darnetal a prémédité mon divorce!.. les confidences de madame Duvernay ont amené cette résolution extrême... Je ne préjuge rien de l'avenir : je ne m'occupe que du moment présent... L'enfant des Glatimil m'aurait mille fois plus offensé qu'elle n'a pu le faire encore, je ne divorcerais pas, du moment où cet acte, qui me serait pourtant salutaire, aurait été préparé par une manœuvre... Rose, ma belle et excellente amie, il faut tout de suite simplifier les choses quand on veut dissiper des incertitudes... Votre bien-être d'abord, ce fut le mot des gens qui vous ont envoyée ici, ce sera le mien : aux honoraires qu'on a pu stipuler avec vous, j'ajoute une pension de trois cents louis; si votre amitié m'aide à déjouer la trahison, il faut que la mienne se prouve par le soin de vos intérêts... Nous n'avons rien détaillé, nous n'avons arrêté aucun point de ralliement et de connivence... tout est compris... La baronne va bientôt revenir de Paris : patience et prudence.

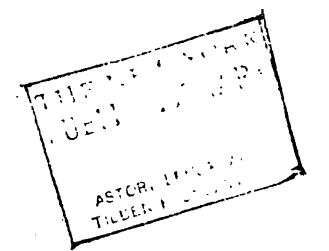
Avant de se lever, il porta à ses lèvres une main de mademoiselle Vaubernier, et, en se levant, il lui dit :

— Je retourne à Orléans... Plaignez votre vieil ami, et, l'instant venu, secourez-le.

XI.

Tandis que s'organisait cette *sainte ligue* dans la maison d'Emma Duvernay, l'aimable femme prolongeait ses triomphes dans les salons de Paris, et y mettait le comble chez la reine Hortense. Le programme de cette fête, qui devait durer jusqu'au jour, ordonnait une prise de masque à une heure, au sortir du souper. Tous les petits appartements du château étaient changés en vestiaires, où les costumières, les femmes de chambre eurent, en moins d'une heure, métamorphosé quatre cents femmes sous les mille formes imaginées par le fantaisie et les traditions historiques. Quant aux hommes, les serres avaient été disposées pour eux.

Le temps que dura cette transformation, la grande galerie où s'était donné le premier bal, changea comme par enchantement, d'aspect et de décors ; elle avait représenté l'immense et magnifique salon d'un palais : des lambris portatifs, savamment ajustés, offri-





UN MALHEUR DOMESTIQUE

rent le coup d'œil d'une splendide pagode indienne, parée comme pour la fête de *Witchnou.*

Deux heures sonnant, une bombe d'artifice fit trembler, comme le plus violent coup de tonnerre, les rives de la Seine; à mille pieds dans l'air elle éclata et illumina l'espace dans un rayon de deux lieues : c'était le signal du bal masqué; car chaque époque a ses attributs qui la caractérisent. Dans un temps où le canon était l'unique agent de la gloire, le simulacre de la bombe devait être l'appel d'une fête.

Emma Duvernay s'était beaucoup amusée, à visage découvert, pendant la première partie de la soirée; sous le masque, elle se préparait à continuer sa *folle nuit*, tout innocente et toute gaie. Elle reparut sous le costume suave, aérien, et, si on peut le dire, tout éclatant d'une blancheur virginale, sous le costume d'une fille de l'Inde! Svelte et légère comme elle l'était, elle semblait se balancer dans la blanche vapeur d'un nuage, à la voir des pieds à la tête enveloppée dans les légers contours d'un *aïk* de mousseline.

Elle venait de danser et se débarrassait d'un prétentieux Espagnol qui l'avait assistée au quadrille; lorsqu'un *Templier*, d'une taille élevée, à la démarche élégante, s'arrêta devant elle. et lui dit d'une voix trop riche d'intonations, d'un timbre trop harmonieux pour être déguisée :

— Pourquoi réaliser comme vous le faites l'idéalité de la plus délicieuse illusion..... on souffre, jeune fille, à se savoir dans un lieu de travestissement, après vous avoir vue.

Emma sourit sous son masque, et répondit à l'intention du Templier de longer la galerie, en marchant près de lui. Quelques pas déjà faits, elle n'avait point encore parlé. Des lieux de retraite, élégants boudoirs fermés par des *portières* à demi relevées, étaient pratiqués de distance en distance sur un des côtés de la galerie.

Le Templier s'arrêta devant un des boudoirs; comme si cela eût été convenu entre l'Indienne et lui; il souleva d'une main une des tentures, et. de l'autre, l'invita d'y entrer par un geste mesuré et intelligent.

Emma s'amusait de cette intimité mystérieuse; elle entra et alla s'asseoir sur un petit divan. Le chevalier du Temple se tint debout, à trois pas d'elle.

— Et maintenant, reprit-il d'une voix pleine d'émotion et de mélancolie, j'oublie entièrement ce bal, ce mensonge costumé, et je vous dis, Madame, que, demain soir, il faudra vous retrouver à Orléans. — A Orléans! répéta madame Duvernay aussi stupéfaite que si une main audacieuse lui eût arraché son masque. — N'ayez point d'effroi; cet avis n'est qu'un bon conseil. — Mais, Monsieur, vous me connaissez donc?... Qui donc êtes-vous?... À Orléans? quel événement y commande ma présence? — Aucun; mais seulement la nécessité de prévenir les intrigues de la malveillance... — Quelles intrigues?... que voulez-vous dire?... par pitié, faites tomber votre masque, vous qui m'avez ôté le mien!... Que se passe-t-il?... que se trame-t-il contre moi? pourquoi ce bon conseil?... — Qu'importe un masque sur le visage d'un homme qui vous est inconnu, que vous n'avez jamais vu!... il suffit que sa voix ne vous trompe pas; que son âme s'émeuve de ce qui peut vous être un sujet de peine... un lambeau de conversation, tandis que vous dansiez à visage découvert, m'a appris que vous étiez la belle Emma Duvernay dont je connaissais le nom..., m'a révélé que de méchants avertissements avaient été donnés à votre mari, par le courrier d'hier; que votre succès dans le monde lui était présenté comme un reproche amer de sa conduite envers vous... Si jeune et déjà si malheureuse!...

Le Templier baissait sa voix, et s'approchait d'un pas.

— Oui, croyez-moi, partez..... sacrifiez le plaisir à l'intérêt de votre sécurité.. L'épouse d'un méchant homme n'a qu'un moyen pour se protéger, c'est de vaincre le soupçon par sa présence... — Mais, Monsieur, dit Emma avec un excessif embarras, qui vous a dit que mon mari fût méchant?... Vous paraissez généreux, pourquoi accuser un absent? pourquoi hasarder devant moi un si étrange et si offensant jugement?... — Cherchez-vous à surprendre mes sentiments?...

Le soupçon était injurieux jusqu'au mauvais

goût; mais il s'expliquait par la position contrainte et douloureuse où se trouvait Emma, lorsqu'elle s'adressait à un homme masqué; soit générosité, soit insouciance, cet homme, qui pouvait se trouver offensé, se contenta de dire :

— La voix sérieuse qui vient troubler la joie dans une fête est ordinairement mal écoutée, et souvent bien injustement soupçonnée... Mon respect m'interdit de vous retenir plus longtemps; mon avis est loyal et pressant... Croyez-moi, Madame, profitez-en.

Il salua profondément et sortit du boudoir. Emma le regarda s'éloigner, et ses yeux se remplirent de larmes; elle souleva son masque pour les essuyer, et maudit le bal et maudit le nom qui l'arrachait à ses riantes impressions... puis un adoucissement à se affligeantes pensées lui revint à l'esprit : à quatre heures, les masques devaient tomber... Elle se leva précipitamment et rentra dans la galerie, décidée à chercher, à suivre le rigide avertisseur.

C'était, je l'ai dit, un *petit comité* de huit cents personnes, les *élus* entre tous les *appelés*. Emma pouvait espérer de retrouver le Templier; trois quarts d'heure s'écoulèrent avant qu'elle y eût réussi. Elle commençait à craindre qu'il ne fût parti; elle l'aperçut enfin qui se dirigeait vers un salon de jeu. Encore quelques instants, et quatre heures allaient sonner, et il serait obligé d'ôter son masque.

Elle lui saisit le bras, et, d'une voix toute séduisante :

— Ne jouez pas, venez danser.

Cette piquante invitation fit retourner vivement le grave chevalier.

— Je le veux bien, charmante Indienne!... C'était bien lui, seulement il altérait son accent, sans doute parce qu'il était rentré au milieu de la foule.

Son maintien, sa danse, avaient de la noblesse.

Au milieu d'une figure de la contredanse, douze horloges-beffrois (luxe des arts alors peu connu) sonnèrent pour la première fois, à douze points différents de la galerie, les quatre coups de quatre heures.

Il sembla qu'une baguette de fée se fût étendue sur toute cette foule; il y eut une halte dans les quadrilles, dans les promenades, dans les causeries; il se fit un silence... plus d'une main se leva et suspendit son mouvement, crainte d'en finir trop tôt avec une erreur dont on faisait son profit; crainte d'interrompre une indépendance d'idées, favorisée par le masque et secourable à la galanterie.

Mais la reine de Hollande ôta son masque, tous les masques tombèrent!... Emma Duvernay laissa échapper une exclamation de surprise dont l'intention, pour être excusée par le Templier, aurait eu besoin d'une grande indulgence. Ce Templier avait un visage fortement marqué par la petite vérole; la balafre d'un coup de sabre lui partageait, à vif, la joue gauche, et l'œil du même côté était sensiblement diminué: une balle avait effleuré sa paupière et compromis le nerf optique.

— Vous du moins, Madame, vous gagnez à ne point cacher votre charmante figure! dit le chevalier du Temple avec émerveillement. — Ce compliment, répondit Emma avec trouble, je ne l'accepte pas comme la contrepartie généreuse d'une autre idée... Mon saisissement, je vous l'avoue, a été causé par l'attente où m'avaient mise vos conseils, les preuves de votre intérêt... — Mes conseils?... mon intérêt?... mais, Madame, aurais-je été assez heureux pour vous être utile, en effet, par un bon conseil?.. par une marque de dévouement? — Pourquoi me faire supposer par votre oubli, que vous auriez pris plaisir à me tourmenter? — Moi, Madame? s'écria le Templier avec naïveté. Eh! quand, bon Dieu? me serais-je permis un si odieux plaisir?... Cette nuit?... mais depuis une demi-heure seulement, je suis arrivé. — Vous dites vrai? demanda madame Duvernay avec angoisse. — Je ne me crois jamais autorisé, Madame, à profiter de la méprise d'une femme.. et vous vous méprenez. Il y a un peu plus d'une heure, j'étais encore à Paris, auprès du maréchal Davoust dont je suis le premier aide de camp. — Mais, Monsieur, dit Emma avec un désappointement qui allait jusqu'à l'impatience, je ne vois que vous, dans ce salon, qui portiez le costume du Temple?

— Au moment où je descendais de ma voiture un Templier descendait le perron dont venait de s'approcher une voiture grise, armoriée. — C'était lui ! dit madame Duvernay avec préoccupation. — Il est possible que ce fût *lui*, répliqua l'officier avec malignité. — Grâce, Monsieur, je suis confuse... vous l'avez dit, je me suis méprise ; mais mon erreur n'entraîne pas rigoureusement l'idée d'une intrigue de bal... — Quoi qu'elle indique, Madame, j'en respecte le secret, et n'aurai qu'à m'applaudir d'avoir vu près de moi, sous le costume indien, la plus jolie femme de Paris.

Cela dit, l'aide de camp du maréchal Davoust, paraissant remarquer l'embarras de la belle Indienne, la salua et s'éloigna d'elle.

Le surlendemain de cette fête, dès sept heures du matin, madame Duvernay montait dans sa voiture, attelée de chevaux de poste, et suivait, la tête embarrassée par les idées les plus tristes, cette route d'Orléans qui lui était devenue si antipathique. Telle était sa préoccupation qu'en arrivant en ville, elle fit relayer et continua le voyage jusqu'à la Clayette. Lorsqu'elle revit le riant paysage des rives du Loiret, elle ranima son esprit ; le souvenir de la compagne donnée à sa solitude par l'amitié de madame Darnetal et la prudence de sa tante, contribua à lui rendre la confiance et la sérénité.

XII.

Rose Vaubernier était seule ; depuis son entrevue avec elle, Raoul Duvernay n'avait point reparu dans sa maison de campagne : réserve toute savante, et qui convenait à la pensée spéculative de chacune des parties contractantes.

La dame de compagnie avait entendu le roulement de la voiture ; elle affecta de se laisser surprendre par la baronne, tandis qu'elle était à peindre une aquarelle dans le salon.

— Madame ! s'écria-t-elle avec naïveté ; et, repoussant sa table et son siége, elle s'avança respectueusement pour saluer Emma qui l'embrassa avec tendresse. — Pauvre demoiselle, vous étiez bien seule ici ?... Voilà comme j'étais avant que vous y vinssiez ! Je vous dédommagerai du mieux qu'il me sera possible du long ennui de cette solitude... M. Duvernay n'est donc pas venu vous tenir un peu compagnie ? — Une seule fois, Madame, M. le baron est venu passer deux heures à la Clayette. — C'est bien mal à lui... je le gronderai... J'ai pensé à vous, Mademoiselle ; voici un nécessaire que je vous prie d'accepter... — Ah ! madame la baronne, je suis toute confuse... — Pourquoi donc ?... ne serez-vous pas mon amie ?... La comtesse Darnetal et ma tante m'ont chargée de vous dire mille choses gracieuses. — Ma reconnaissance pour ces dames s'augmentera chaque jour passé auprès de madame la baronne.

Enfin, il y eut entre ces deux jeunes femmes échange de mots obligeants. Vers les sept heures, comme elles se mettaient à table, un des garçons de service du palais de justice d'Orléans fut annoncé, porteur d'une lettre du procureur général pour mademoiselle Rose. La froide personne ressentit, quoi qu'elle en eût, l'émotion de l'inquiétude :

— Est-ce que Madame n'a pas vu M. le baron à son passage à Orléans ? demanda-t-elle à Emma. — Non, j'avais hâte de me retrouver à la campagne : la maison de ville me fait peur... Mais lisez la lettre de mon mari ; peut-être attend-il une réponse... il me croyait absente. — Quelle imprudence ! pensa la demoiselle Vaubernier en dépliant avec timidité le petit billet. Elle y jeta un rapide coup d'œil, et bientôt se trouva soulagée. Mon Dieu ! dit-elle avec naïveté, mon étonnement de recevoir un message m'a fait manquer aux convenances ; madame la baronne veut-elle bien lire elle-même ?...

Elle présentait la lettre.

— Pourquoi tant de façons ?... lisez tout uniment. Voyez ce que veut le baron.

Rose lut à haute voix :

« Mademoiselle,

« Fort inquiet de n'avoir point reçu de lettre de ma femme depuis plusieurs jours,

et dans l'espoir que vous aurez été plus heureuse, je vous prie de me faire parvenir de ses nouvelles, si vous en avez. Dans le cas où la baronne vous préviendrait du jour de son retour, vous m'obligeriez de me l'indiquer.

« Je regrette que votre arrivée dans ma maison vous ait exposée, tout d'abord, à une aussi complète solitude.

« Recevez mes respects. »

Emma rougit beaucoup en entendant cette lecture. Elle comprit que la sollicitude de M. Duvernay la rendait coupable d'une grave négligence; car, en effet, tout entière aux distractions de Paris, et, peut-être aussi, tout influencée par les discours de la comtesse Darnetal, elle avait trouvé trop insignifiante une lettre de son mari, et ne lui avait pas répondu. Mademoiselle Vaubernier trouva la situation plaisante, et, habile à voir clair dans les choses équivoques :

—Il est capable, pensa-t-elle encore, d'avoir appris le retour de sa femme!... Madame veut-elle répondre elle-même? demanda-t-elle en se levant comme pour préparer l'écritoire. — Oui... deux mots... répondit Emma un peu honteuse.

Sur le coin de la table, auprès de son assiette, elle écrivit d'une main indécise ces *deux mots :*

« Mon ami,

« Je vous remercie de votre inquiétude sur moi, qui suis une étourdie... J'arrive à l'instant à la Clayette, où je vous attends.

« EMMA. »

La prévision de Rose Vaubernier se trouvait être juste. Un homme de la poste avait averti le concierge de l'hôtel du procureur général que l'on venait d'atteler des chevaux à la voiture de la baronne; le concierge en avait à l'instant instruit son maître qui était au palais; d'où le billet porté par le garçon de salle.

Pendant toute la soirée, Emma attendit son mari, il ne vint que le lendemain sur les dix heures. L'accueil qu'il fit à sa femme fut froid et cérémonieux; aux excuses qu'elle lui adressa pour son silence, il répondit avec une voix qui cependant masquait la pensée :

— Oh! je vous excuse complétement, ma chère amie; vous n'étiez pas au milieu d'un monde où le souvenir de votre mari fût regardé comme indispensable... — Vous êtes injuste. Jamais ma tante n'a méconnu les sentiments qu'elle devait au mari de sa nièce. — Oh! votre tante est une bonne tête!... — C'est une femme d'un noble caractère, extrêmement aimable, et qui, en votre absence, montre sur votre compte bien moins d'amertume que vous n'en laissez voir ici contre elle, répondit Emma avec fermeté.

Son mari la regarda fixement, agita ses lèvres, tout en les tenant serrées l'une contre l'autre; tic qui lui était familier et qui est l'indice infaillible de la fourberie, en même temps que la mimique prétentieuse et burlesque d'une intelligence en travail de réflexion ou de combinaison.

Après un silence et un examen qui pouvaient paraître impertinents :

— Vous êtes maigrie, madame Duvernay!...
— Je me serais presque permis de dire le contraire, interrompit mademoiselle Vaubernier avec à-propos, car je trouve à madame la baronne une figure charmante et un frais coloris que peut-être elle n'avait pas à ce point lorsqu'elle est partie.

Emma tendit la main à sa secourable demoiselle de compagnie.

— Vous, du moins, lui dit-elle avec grâce, vous m'aiderez à me croire moins laide, après les sévères jugements de M. Duvernay.— Allons, allons, fit le mari en souriant sans gaieté, j'aurai désormais deux fois tort... Parlons de vos fêtes, Madame... le *Moniteur* rend compte d'un bal magnifique donné par la reine Hortense... Vous y étiez?... — C'est vrai. — Et là, tous vos amis; je sais cela... — Par conséquent tous les vôtres, Monsieur.

Duvernay se leva, fit deux tours dans l'appartement, et, comme se ravisant :

— Ah! à propos, Madame, j'ai pensé que le voisinage de mademoiselle pourrait avoir pour vous son utilité; j'ai fait *élection de domicile* dans la chambre verte, de l'autre

côté du salon : mademoiselle Vaubernier prendra ma chambre.

Emma fut intimement satisfaite de cette nouvelle disposition, mais elle ne put s'empêcher de lever sur le baron un regard étonné.

— Est-ce que cela vous contrarie? demanda-t-il avec une prétentieuse bonhomie.

— Pas le moins du monde, puisque cela vous convient, répondit-elle sèchement.

L'aigreur, la tracasserie qui se manifestaient des deux côtés étaient l'expression de deux partis pris.

— Nous allons voir, pensait le procureur général, comment s'y prend une femme qui n'a pas abjuré toute honte pour arriver au divorce. — Il est évident, pensait l'enfant des Glatimil, que la rupture est imminente : quand on arrive à se piquer d'épingles, comme les gens de mauvaise compagnie, c'est qu'on a préparé une grande scène... Je ne la provoquerai ni ne la fuirai; je me ferais trop vieille auprès d'un tel homme!

L'intérieur de Raoul Duvernay se maintint sur le pied d'une antipathie négative, et l'espace de quinze jours, sans qu'aucun incident vînt en troubler le silence ou en adoucir l'intention. Dans la durée de ces quinze jours, un grand événement absorba d'ailleurs les pensées des hommes politiques et des fonctionnaires impériaux : l'empereur (22 juin 1812) venait de quitter Paris et d'ordonner la première démonstration de l'acte qui devait être le plus redoutable de sa vie : *la campagne de Russie.*

XIII.

Un matin qu'Emma se promenait dans le jardin de la Clayette, le valet de chambre vint l'y trouver et lui remit une carte de visite, ajoutant que la personne s'était informée des heures auxquelles elle pourrait être visible.

— M. le comte de *Timoléon de Saint-Séron?...* Je ne connais pas ce nom... et cette personne, qui vous a-t-elle paru être, Jérôme? — Un homme de trente ans, environ, madame la baronne. Il était monté, m'a dit le concierge, sur un superbe cheval andalou, suivi d'un jockey... Je me permettrai de dire à madame la baronne qu'il pourrait se faire que ce fût le nouvel acquéreur de la propriété qui est vis-à-vis, de l'autre côté du Loiret... — Ah! cette charmante habitation est achetée?... — Depuis trois jours, Madame. — Il faudra faire porter cette carte à Orléans, dans la matinée.

Après que le domestique se fut retiré, Emma reprit sa promenade, descendit jusque sur la terrasse qui dominait la nappe d'eau du Loiret, resta quelques instants à examiner les rives de la *froide*[1] rivière, et, apercevant un jardinier qui travaillait à quelques pas d'elle :

— Dites-moi, mon ami, savez-vous conduire une chaloupe? — *Ives Kernès*, réformé en 1811, madame la baronne; blessé en 1805 à Trafalgar! répondit le villageois avec la sauvagerie orgueilleuse d'un ancien soldat qui s'offense de ne pas voir deviner sur ses traits la belliqueuse énergie de son premier état.

Madame Duvernay comprit cette susceptibilité, et, d'une voix toute bienveillante :

— Je serais contente de faire une petite promenade sur la rivière; mais, en vérité, je n'ose plus demander à un vieux marin... Pourquoi donc cela, Madame? interrompit le jardinier que flattait cette hésitation; je *nage* aussi bien en rivière de Loire que sur la côte du *Coromandel*... Faut-il démarrer la petite *yole?* — Je le veux bien.

La petite porte donnant sur la grève, délicate attention du baron, fut ouverte, la yole démarrée, et le vieux matelot, après avoir aidé madame Duvernay à y monter, étendit sa veste sur le banc de la petite tente en coutil qui ornait l'arrière de l'embarcation.

— Madame pardonnera... mais c'est l'habitude... un officier du bord ne se serait jamais assis dans le canot-major sans que la couverture marquât sa place d'honneur.

Emma sourit et accepta pour couverture la veste en velours du jardinier.

1. Les eaux du Loiret sont d'autant plus froides que la température astrale est chaude.

— Où va, Madame? — Où vous voudrez... — L'histoire de nager un instant... de compter les hirondelles... Ah! dame, les mouettes du Loiret ont le *plumage* des moustiques et le *chant* des maringouins!...

En faisant cette saillie de naturaliste, Ives Kernès s'assit à l'avant, prit ses avirons, et, avec la précision de mouvement d'un habile *nageur*, il fit glisser la yole sur la rivière, sans lui donner une secousse, comme l'oiseau léger qui rase l'onde en planant sans agiter son aile.

— Je ne savais pas avoir à mon service un brave marin, dit, après un long silence, madame Duvernay qui regardait avec plaisir la mâle figure du jardinier. — Seulement depuis trois jours, madame la baronne... Homme de peine, pour gratter les allées de votre jardin, brouetter vos légumes, écheniller vos arbres..... la circonstance fait l'homme! On met le cap sur les côtes d'Angleterre, puis vient un gros temps, un tremblement dans le ciel et dans l'eau; faut *pararirer*, le cap sur un potager, sur une melonnière... à cent cinquante lieues de la frégate sur laquelle on a fait son premier métier, à cent cinquante lieues du hameau où l'on a poussé son premier cri dans le monde...

Ce parler intéressait vivement la jeune femme.

— Vous êtes Breton? — Bas-Breton, madame la baronne... à deux lieues nord-ouest de Pontcroix, j'ai abattu plus de châtaignes, étant petit garçon, qu'en dix-huit ans je n'ai dressé de ris... — Et comment vous trouvez-vous jardinier, si loin de votre pays?... Quelle circonstance vous a amené chez moi? — Madame paraît bien bonne... je peux bien me permettre de lui dire ce que je ne dirais pas à M. Matois, qui est le maître jardinier de madame la baronne. Je ne me suis engagé à la Clayette que pour la quinzaine... — Ah! vous retournez en Bretagne? — Que non pas! fit Kernès en souriant, et, donnant de la tête en avant, il lança son regard de côté. Là bas, à bâbord de la yole, il y a un gros seigneur qui est mon vaisseau-amiral... Je marche dans ses manœuvres et je me rallie à lui du mieux qu'il m'est possible. — Je vous avoue, mon brave, que je me perds un peu dans les termes de votre art, dit Emma avec un sourire indulgent. De quel gros seigneur parlez-vous? — D'un capitaine de frégate de *premier rang*, ma digne et belle dame!... répondit le Breton en se redressant sur la banquette et faisant parcourir six toises de longueur à l'embarcation par un seul coup des nageoires. — Un capitaine de frégate dans les environs? demanda la baronne avec curiosité. — Le comte Timoléon de Saint-Séran... de vieux sang noble, et Breton!... Ça compte deux amiraux, trois chefs d'escadre parmi ses grands-oncles!... C'est riche comme le grand Mogol, c'est brave comme Jean-Bart, c'est doux comme un bon prêtre, c'est beau comme un dieu Mars! jeune! deux fois l'âge d'un pilotin... et c'était lieutenant de vaisseau à Trafalgar! rien que ça!... Il n'y a pas six mois, monté sur la frégate *la Junon*, bonne fille de cinquante canons, pas trop endurante, mais agile comme une hirondelle, ça désemparait une frégate anglaise de soixante, et ça coulait bas un sloop et un cutter!... l'histoire d'occuper le temps pendant notre croisière!... Oh! mais ça, madame la baronne, c'est du choisi et du meilleur... Si vrai que l'empereur, en l'abordant, lui a ôté son chapeau et l'a appelé *jeune homme*, sur le ton dont il aurait dit: Vous êtes le vainqueur de la terre... C'est là mon vaisseau-amiral, Madame. — Et qu'attendez-vous de cet officier? reprit-elle avec le désir de prolonger une sensation où son esprit retrouvait son coloris, et son âme sa chaleur. — Ce que j'en attends, madame la baronne?... Mais ce que la mouette qui vient de naître attend de sa mère!... ce que la voile du navire attend du bon Dieu : bonne brise pour faire bonne route!... Ce que le pauvre attend du riche, et ce qu'il n'attend pas en vain quand le riche n'a pas mis son cœur dans son sac, pêle-mêle avec ses louis : du pain, de l'ouvrage. — Et il vous en donnera? insista la jeune femme certaine de la réponse. — Le comte de Saint-Séran!... qui est né à *Pouldreuzic* onze ans plus tard qu'Ives Kernès!... qui a partagé avec Kernès la première galette de sarrasin qu'il ait

mangée! qui, encore enfant, est monté aux manœuvres de la frégate *la Pomone*, accroché à la ceinture de Kernès; pour qui Kernès a reçu son premier coup de hache, à bord du brick *l'Abeille*... c'est écrit en grand jambage sur mon épaule droite... Oh! c'est aussi sûr!... D'ailleurs, c'est par l'avis d'Étienne, son valet de chambre, que je suis



Mon mari et moi nous serons honorés de recevoir la visite... (Page 40.)

accouru dans ce pays... Il y a quinze jours, M. Étienne m'a dit, à Paris : Va-t'en flâner sur les bords du Loiret, un grand fleuve où des frégates de carton marchent toutes les voiles dehors, traînées par des ficelles... et un de ces matins M. le comte te pêchera dans la rivière... Compris... et me voici. — Je voudrais retourner, dit madame Duvernay d'une voix préoccupée. Nous sommes bien loin!... — Pas plus d'une lieue... — Une lieue! — Peu de chose, dit Kernès avec insouciance.

Il nagea brusquement en retraite; la yole frissonna sur le flot en reculant dans son sillage, et, d'un coup d'aviron à tribord, il la fit pivoter sur elle-même comme la girouette au souffle du vent, et la ramena contre le courant avec la même vitesse et sans plus d'efforts.

Arrivée à deux portées de fusil de sa terrasse, Emma distingua sur la grève opposée deux cavaliers, l'un des deux devant l'autre, tenant son cheval au temps d'arrêt; il considérait évidemment la marche de la chaloupe.

Ives Kernès, voyant la direction du regard de la baronne, tourna la tête, et un brillant sourire illumina sa figure, une larme étincela au soleil sur sa joue.

— Demandez à Kernès si une voile grise, qui passe sous la lunette à dix lieues au large, est de premier ou de second rang, vous verrez s'il se trompe!... Est-ce que j'ai besoin de vigie pour me signaler le comte de Saint-Séran! — Ce cavalier? — Qui se tient en selle comme un colonel de hussards! il se sera dit : Voilà un nageur qui n'est pas du pays... c'est que, sans vanité, madame la baronne, Ives Kernès s'entend à faire filer neuf nœuds à un canot... nous rangeons la grève à droite, n'est-ce pas, Madame? — Oui, sans doute...

Emma prit dans son sac une jolie petite bourse à fermoir en vermeil, l'ouvrit : il s'y trouvait un napoléon.

— Ives, dit-elle avec bonté, il est probable que vous rallierez votre vaisseau amiral au premier moment... tenez, buvez à ma santé.. pour vous souvenir de moi... Je suis enchantée de cette course. — Ce sera pour ma mère qui file du chanvre au manoir de Pouldreuzic, dit le Bas-Breton en prenant la pièce d'or.

Et Emma Duvernay rentra chez elle l'âme toute satisfaite.

XIV.

— M. le baron est ici, lui dit Rose Vaubernier; il a demandé Madame, et je crois qu'en ce moment il est allé mettre sa carte chez un nouveau voisin. — C'est de l'empressement! dit Emma surprise en effet de la hâtive courtoisie de son mari. — M. le baron a dit en lisant une carte de visite : C'est un beau nom, un homme très-distingué et particulièrement aimé de l'empereur. — Je comprends la puissance de cette dernière considération, reprit l'imprudente jeune femme. — Pauvre demoiselle Vaubernier, dit au dîner M. Duvernay, je l'ai trouvée bien solitaire, en arrivant ce matin; il y aurait eu du bon goût, Madame, à l'inviter à votre promenade nautique. — C'est vrai; je me reproche d'y être allée seule...

Et, se ravisant :

— Mais d'où savez-vous, Monsieur, l'emploi de ma matinée? — Vraiment, à vous voir glisser sur l'onde, on aurait juré que vous fuyiez à tout jamais cette demeure... N'ai-je pas été obligé de prendre ma lunette pour vous apercevoir plus longtemps!... — L'œil de la justice veille toujours! dit Emma en souriant. — Je n'avais pas cherché ce compliment, Madame. — Oh! mon Dieu, je vous en supplie, n'attachez pas trop d'importance aux mots qui m'échappent, et surtout ne faisons pas la petite guerre... j'aurais mauvaise grâce à la soutenir au moment même où j'ai à compter sur votre bienveillance... Madame de Froidfond et son mari, madame de Bininguenne et ses deux filles, m'ont écrit hier pour me demander une hospitalité d'un mois... — Impossible! fit Duvernay. — Comment, impossible? vous refusez de recevoir mes meilleurs amis? — Je refuse.

Le rouge monta au visage d'Emma; elle eut la convenance de croire sa réponse empêchée par la présence de la demoiselle de compagnie, et ne répondit rien. Lorsqu'on se leva de table, elle dit à son mari :

— Retournez-vous ce soir à la ville? — Oui; pourquoi?... — J'aurais désiré avoir avec vous un moment d'entretien. — Vous prévenez mon désir... mais c'est à Orléans que nous causerons, si vous le voulez bien. — Quelle idée?... Je n'irai certes pas coucher en ville aujourd'hui. — Possible, mais vous y viendrez demain... j'ai à causer d'affaires avec le préfet, et il a accepté un dé-

jeuner dont vous ferez les honneurs. — J'aurais grande envie de vous refuser, mais comme j'ai besoin de vous... — Vous viendrez? — J'arriverai à dix heures. — Le préfet vient à onze; à une heure nous serons libres.

Emma, en provoquant presque solennellement cette entrevue, ne s'attendait pas à ce que la même intention dût se rencontrer dans la pensée de son mari; elle fut inquiétée par ce rapprochement, et se reprocha d'avoir amené une explication qui ne pouvait que lui susciter un orage, une souffrance. Toutefois, ainsi qu'elle l'avait promis, elle se rendit le lendemain à Orléans, fit les honneurs de sa maison au premier fonctionnaire du département, homme contrefait, mais fort spirituel, en femme habituée à régner dans les premiers salons de Paris, se montra enjouée et charmante; puis, le préfet s'étant retiré, elle rentra pâle et tremblante dans le cabinet de Raoul Duvernay, qui l'y attendait.

L'arrière-pensée d'Emma avait été de brusquer les mots, de s'expliquer nettement sur l'indépendance où elle entendait rester à l'égard de ses réceptions et de ses amis, et de statuer sur sa position à venir de telle sorte qu'elle pût, les choses allant à mal, prétexter pour le monde, un voyage, et se retirer chez la comtesse de Glatimil. En cela, elle avait espéré intimider et surprendre la résistance plombée de Duvernay, ou le déterminer à ne plus attrister sa vie par son arbitraire et sa dureté, ou lui rendre secourable la pensée d'une séparation amiable.

Quant à Raoul Duvernay, bien averti par sa correspondance et par les confidences de la demoiselle Vaubernier, il pouvait de sang-froid suivre les pensées de sa femme, et leur préparer une réponse, sans se trouver engagé plus loin qu'il ne lui convenait de l'être. Mais les caractères les plus intérieurs et les plus dissimulés éprouvent aussi le besoin de ne pas paraître dupes; la vanité leur tient quelquefois lieu de franchise; et il est des circonstances où ils préfèrent se démasquer à paraître le jouet des combinaisons qui leur sont hostiles.

Emma était fort troublée en entrant dans le cabinet de son mari; non pas tant troublée de la peur que de l'irritation. Duvernay, silencieux, la fit asseoir; l'effleura du regard, et, tout en paraissant chercher dans des dossiers :

— Vous avez voulu me parler, Madame? — Oui, Monsieur. — La demande m'ayant été faite avec solennité, je n'ai pas dû exposer cet entretien à la curiosité d'un tiers... — Mais, Monsieur, vous-même, avez-vous dit, vous avez à me parler? — Aussi le ferai-je... toutefois, j'attends que vous preniez la peine de vous expliquer. — Mon Dieu, Monsieur, mon explication sera bien simple; ne lui supposez pas plus d'importance qu'elle n'en a réellement. Je voulais tout uniment vous demander comment vous voulez entendre, à l'avenir, la direction de notre maison? D'où vous vient la fantaisie de limiter nos relations, de fermer ma porte à mes amis, de me circonvenir... de dénaturer enfin mon existence... sans motifs; uniquement parce que vous avez changé de résidence? Déjà nous avons eu, à ce sujet, une conversation qui m'est encore présente; je désirerais m'éviter d'aussi fâcheuses impressions; et, une fois pour toutes, apprendre de vous, Monsieur, comment doit se considérer une femme qui porte votre nom?

Emma avait posé ces graves questions avec assez de fermeté pour laisser croire qu'elle avait pris d'avance un parti, en raison de la contradiction qu'elle aurait à éprouver : son mari le pensa ainsi, et se promit intérieurement le plaisir de *jouer* avec cette résolution tout en la détruisant.

— Voilà parler, dit-il, d'un air moitié sérieux, moitié railleur. On voit, Madame, que vous êtes encore sous l'influence belligérante, puisée dans le monde que vous avez vu dernièrement à Paris!... chacune de vos questions a une forme de défi qui convient à merveille à votre piquante figure... — Monsieur!... interrompit la jeune femme qui devenait pourpre de colère; vous oubliez certainement à qui vous parlez? cette moquerie conviendrait tout au plus à une femme de chambre. Je comprendrais qu'un homme sans générosité, et ayant une injure à venger, abusât de ses avantages et se permît la

raillerie, pour rendre l'insulte plus amère; mais vous, qui n'avez rien à venger, de quel droit me parleriez-vous sur ce ton?... — Moi, qui n'ai rien à venger? dit à demi-voix Raoul Duvernay en regardant sa femme fixement, bien que sa pose affectât l'insouciance; une de ses mains balançait nonchalamment un couteau d'ivoire; une de ses jambes croisée sur l'autre se dandinait; il n'y avait que le calme de la physionomie du procureur général qui méritât une sérieuse attention. — Rien à venger? répéta-t-il encore après un silence. — Absolument rien, dit Emma avec fermeté. — Et ensuite, Madame? — Ensuite, Monsieur, il vous reste à répondre à mes questions. — Je vous attraperais bien si je n'y répondais pas? — J'avoue qu'une telle offense me paraîtrait aussi injuste qu'indécente. — Je ne vous la ferai pas, Madame. Vous me demandez comment j'entends la direction de ma maison; comme l'exigent la parfaite convenance et mon droit; c'est-à-dire, que mon expérience des hommes et des choses, je l'utiliserai, du moins dans le privé de ma vie : quand une fréquentation, une habitude, un plaisir, me paraîtront contraires à mon honneur, à ma situation, à l'ordonnance de mes idées, je les supprimerai : quand mon train domestique marchera plus vite que ma prévoyance, je le modifierai : lorsque des résistances me paraîtront puériles et tracassières, je passerai outre; si elles s'obstinent, je surmonterai ma répugnance. Je dirai : *Je le veux!* et mon vouloir s'exécutera... — Remarquez, Monsieur, que votre dictature au petit pied pèse sur une créature innocente; que, de tous les abus, le plus pitoyable c'est celui de la force d'un homme sur une faible femme... — Vous m'accusez, Madame, de dénaturer votre existence, continua Duvernay, sans paraître prendre garde à l'interruption; je ne comprends pas bien la valeur de ce reproche; vous n'avez point apprécié les mots dont vous vous serviez. Vous habitiez Paris au milieu du bruit, de la dissipation et des fêtes; là, vous absorbiez nos revenus par un état de maison excessivement dispendieux; par un luxe d'accessoires, sans lendemain, sans souvenir, étrangers aux réels besoins domestiques; vous vous vieillissiez avant le temps par des veilles imprudentes, des émotions hors de propos, corrosives et factices, comme les fleurs dont, à toute heure, votre tête était chargée... car vous ne me laissiez pas même le plaisir de vous regarder telle que vous êtes : vous avez des cheveux charmants; j'aurais aimé à en contempler la soyeuse beauté; mais non, vos folles amies vous affublaient de bonnets *à la folle!...* Errante, comme le plus joli des insectes, vous alliez de salon en salon, ne fixant nulle part ni vos idées ni votre raison... tout le monde parlait de vous, personne n'avait le temps de vous juger; et la femme dont tout le monde parle, avant qu'elle ait eu le temps de se faire estimer, est à demi compromise; je n'ai pas voulu cela. Je vous ai arrachée généreusement à votre *nomadomanie*, aux affligeants inconvénients de la célébrité... J'ai voulu, par la vie de province, sédentaire et recueillie, calmer cette effervescence d'imagination qui, bientôt, en aurait appelé aux dramatiques inspirations des passions; j'ai voulu ramener la sérénité d'une vie silencieuse et contemplative sur votre visage qui, tant d'années encore, doit être joli... j'ai pensé que c'était, de ma part, un devoir à remplir; ce devoir s'accomplira. Vous m'avez demandé de recevoir plusieurs de vos amis à la Clayette, je ne les recevrai pas. J'ai des raisons pour vous laisser quelque temps sous le seul empire de vos propres devoirs... Toutefois, vous remarquerez que, soigneux de vous éviter de légitimes sujets de plaintes, j'ai accédé sans murmure à l'admission d'un tiers, dans mon intérieur. Vous avez désiré une demoiselle de compagnie, elle est venue, sans que j'en fusse averti... je lui ai fait accueil... Croyez-moi, Madame, pliez à cette condition, que vous fait ma prudence, votre caractère un peu mondain; après avoir été le type dangereux de la femme à la mode, soyez ici le type pur et parfait de l'épouse du magistrat... Mes goûts sont fort modestes; mon ambition, que je confesse, s'en prend à de plus positives réalités que les riens fragiles après lesquels vous m'avez, durant trois ans, fait lourdement courir... J'ai essayé du monde de cette

ville : il ne vous convient pas et me convient peu : vivons seuls... La justice de Napoléon ne m'oubliera pas sur le siége que j'occupe ici. Vous vouliez une réponse... j'ai dit... Et ensuite, Madame?

Les deux époux s'entre-regardèrent; il y eut un silence.

— Je crois rêver, Monsieur, dit enfin madame Duvernay en passant lentement ses doigts sur ses yeux. — Oh! que non, vous ne rêvez pas! — Si fait; si, je vous le jure, je rêve!... il est impossible que M. Duvernay se soit permis, à l'égard de sa femme, un *factum* tel que je viens d'en entendre un!... — Ajoutez encore, Madame, que vous en exécuterez ponctuellement les termes. — Ah! en vérité, Monsieur, s'écria la baronne en frappant dans ses mains, il est trop curieux de voir à quel point vous saisissez l'esprit de votre nouvel état!... il y a autant de tact que de dignité à vous exercer, sur moi, au réquisitoire! Fi donc, l'indignité!... parce qu'un beau jour, vous vous êtes imaginé que vous étiez ambitieux, parce qu'il vous a convenu de vous affubler d'une robe rouge, il faut que je m'entende accuser et condamner, sans avoir failli!... Vous me séquestrerez!... vous me ferez subir la tyrannie silencieuse de votre intimité!... vous jouerez au procès criminel, là, devant moi, en famille; je serai la prévenue... Mais tout Paris vous rirait au nez, si Paris vous eût entendu tout à l'heure!... — Madame! fit Duvernay en froissant les papiers sur lesquels était posée sa main. — Ai-je dissipé votre fortune ou la mienne? continua la baronne avec une incroyable énergie; ai-je ouvert ma maison à des personnes déconsidérées?... ai-je fréquenté des sociétés inavouables?... ai-je compromis votre nom?... Vous voulez décidément me rendre malheureuse!... Ma famille est puissante, Monsieur! elle n'acceptera pas le sort que vous prétendez m'infliger!... Vous jouez au juge avec votre femme? un seul procès suffit entre nous, et celui-là, je l'accepte!... — Allons donc! s'écria Duvernay avec un sourire plein de colère, dites donc cela, parlez donc nettement!... A quoi bon commencer par d'insignifiantes et insidieuses questions!

Il recula rudement son fauteuil; ainsi font les gens du *parquet* sur le plancher sonore du tribunal, au moment solennel du réquisitoire. C'est leur premier moyen *oratoire*.

— Vous voulez divorcer?... voilà le grand mot!... Voilà la moralité de ce monde où vous viviez! Vous voulez divorcer? et pourquoi?... Quels sévices ai-je commis contre vous? quelle incompatibilité flagrante nécessite le châtiment d'une pareille tache pour tous deux?... Vous traitez lestement le mariage, mesdames du grand ton!... Vous ne divorcerez pas! mais vous êtes folle!... Madame! jetez dans la Loire, ou au feu, l'anneau d'alliance que vous avez au doigt! maudissez-moi, si bon vous semble!... vous ne divorcerez pas!... vous êtes ma femme!... Déplorable qualité, quand l'amour ou la sincère amitié n'en relèvent pas le caractère! Il n'importe!... vous êtes ma femme... vous mourrez ma femme!... ou je mourrai votre mari!... Des gens que vous appelez vos amis, je n'en veux plus chez moi... Sachez vous suffire à vous-même... Vous avez une dame de compagnie, faites-en la confidente de vos griefs contre votre mari, cela vous distraira. — Eh! bien, Monsieur, reprit Emma avec empressement, quelle que soit mon opinion sur tout ce que je viens d'entendre, j'en accepterai l'effet autant qu'il sera en moi; et ma résignation ira même plus loin que vous ne l'aviez prévu : cette dame de compagnie que vous m'accordez pour confidente, je vais l'éloigner... sa présence m'importune et me gêne... Mademoiselle Vaubernier partira demain.

Le coup aurait été prémédité et en toute connaissance de cause, il n'aurait pas produit un effet plus rude; malgré son sang-froid, Raoul Duvernay ne put retenir un soubresaut dans sa marche.

— Autre chose! s'écria-t-il avec plus d'animosité qu'Emma ne devait en attendre sur ce sujet, chasser mademoiselle Vaubernier? et pourquoi? La contradiction, poussée jusqu'au caprice le plus cruel!... Demander une demoiselle de compagnie; me l'amener d'autorité dans ma maison; puis, la renvoyer ignominieusement, sans motif! avoir jugé une femme digne d'occuper une place in-

time auprès de vous, et la traiter sans plus de façon que vous n'en mettriez pour le dernier des valets de votre écurie!... cela ne sera pas. Vous avez voulu une demoiselle Rose Vaubernier dans votre intérieur? elle y est, elle y restera.

Duvernay alla vers la cheminée, sonna, et, avant que sa femme se fût remise de la mercuriale qu'elle venait de subir, le valet de chambre du baron entra.

— J'ai demandé les chevaux de madame pour trois heures. — Ils sont attelés. — Ma bonne amie, je ne vous retiens plus. Ambroise, prenez le châle de madame.

La singularité de cet ordre avait une expression d'insulte qu'il fut facile au valet d'interpréter; mais, exercé aux bienséances commandées par son état, il n'obéit pas, et dit en se retirant :

— Je vais faire avancer la voiture de madame la baronne.

Emma se sentait écrasée; elle était étreinte par le désespoir et la colère. Elle se leva, lança à son mari un indéfinissable regard, et sortit.

Pendant le trajet jusqu'à la Clayette, elle fondit en larmes.

XV.

La position de Rose Vaubernier, défendue par Raoul Duvernay, aurait pu paraître un fait significatif; Emma ne crut y voir que de la taquinerie; sa pensée irritée n'accusa d'aucune connivence coupable la demoiselle de compagnie. Toutefois elle se laissa saisir de répugnance contre elle, au point de se promettre, à son égard, un absolu silence, une complète inattention.

Madame Duvernay fut examinée par sa demoiselle de compagnie avec une persistance qui aurait pu lui paraître impertinente et hostile si elle l'eût d'abord remarquée : c'est que Rose Vaubernier avait attendu avec une extrême inquiétude le retour de la baronne. Il lui avait semblé que de cette explication entre Duvernay et sa femme devaient résulter quelque détermination grave, quelque brusque changement de position, de nature à réagir sur elle-même; elle surprit bien sur la physionomie altérée d'Emma les traces de la douleur, mais elle reconnut aussi que rien de décisif ne s'était passé entre les époux.

— Madame paraît souffrante? dit-elle avec sa voix froide. — C'est possible, lui répondit Emma avec sécheresse.

Puis elle entra dans sa chambre à coucher, en y mettant une précipitation qui annonçait clairement l'envie de ne point y être suivie. Au dîner, elle mangea peu et ne parla pas. En se levant de table, elle demanda un chapeau et un châle à sa femme de chambre; Rose lui demanda de l'accompagner.

— C'est inutile. Je vais faire un tour de jardin et serai bien aise d'être seule.

Elle marcha jusqu'à la terrasse qui dominait le Loiret, s'y arrêta quelques instants, et laissa errer son regard sur le paysage; peu après, elle descendit vers la petite porte donnant sur la grève, l'ouvrit et s'aventura à suivre à pas lents les bords de la rivière.

A l'extrémité du mur de son jardin, elle vit un homme qui relevait un filet; c'était Ives Kernès. La présence de ce marin la rassura et lui fit plaisir; elle s'approcha de lui avec confiance.

— De jardinier vous voilà devenu pêcheur? lui dit-elle en souriant avec bonté.

Ives se redressa vivement, salua la baronne.

— Madame fait sa petite promenade?... et Kernès pêche dans le Loiret des petits cailloux et un vieux soulier. — Pour un marin, c'est avoir la main malheureuse!... Vous ne travaillez plus à mon jardin? — Mais madame la baronne se rappelle que son jardinier ne m'avait arrêté qu'à la journée... j'ai repris du service chez mon capitaine.

Kernès n'aurait pas pris d'autre ton pour articuler la qualification d'un prince.

— Ce service vous laisse encore le loisir de la pêche? demanda madame Duvernay.

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres du Breton, et la traduction de ce sourire aurait sans doute expliqué pourquoi il pêchait à cette place.

— Si madame la baronne le permettait, reprit Kernès, je lui proposerais de faire nager la yole? — Pourquoi non?... Oui,

vraiment, si vous ne craignez pas d'être grondé? — Je ne le crains pas, répondit-il avec conviction.

Et il remonta en courant le bord de la rivière, démarra la chaloupe. En peu de minutes, il était revenu près de la plage où l'attendait la baronne; il l'aidait à monter dans l'embarcation. Bientôt la yole nageait en pleine eau, et avec des mouvements si doux, si réguliers, qu'Emma, assise sous la tente, rêvait doucement comme fait rêver l'eau lorsqu'elle est calme.

Une demi-heure écoulée :

— Saint Hervey de Guerveur! s'écria Kernès, il file neuf nœuds! — Qu'est-ce que c'est? demanda madame Duvernay. — Oh! rien, madame la baronne; une hirondelle... Tenez, regardez-moi cette petite voile latine, comme elle pince le vent... L'embarcation ne prend pas six lignes d'eau; une vraie coquille de noix; mais celui qui la mène tiendrait la barre d'un trois-ponts sans plus se gêner... Range à tribord! cria Kernès en s'élevant sur son banc. — Êtes-vous fou, s'écria la jeune femme, d'appeler ainsi!... Ne pouviez-vous laisser passer le canot?—Suffit, Madame, suffit... mais, là-bas, c'est compris.

Emma, mécontente de ces façons d'agir, qui, si elles étaient usuelles à la mer, n'étaient pas de rigueur sur le Loiret, allait gronder sérieusement son conducteur, lorsque le bruissement d'un sillage frappa son oreille; elle avança la tête hors de la tente, au moment même où une chaloupe rangeait la sienne à tribord : chaloupe montée par un seul homme, et cet homme, debout, saluait avec politesse.

— N'ayez aucune crainte, Madame, et surtout pardonnez à mon indiscrétion... A la manière dont nageait votre yole, je me doutais qu'elle devait être conduite par mieux qu'un matelot de rivière... et l'amour de l'art m'a rendu curieux.

Madame Duvernay arrêta son regard sur celui qui parlait : trente-trois ans environ, un teint brun, une physionomie animée, des traits réguliers et nobles, un regard rapide, une bouche aux lèvres saillantes et bien dessinées, la petite tenue de l'officier de marine à bord, moins les épaulettes, et le ruban de la Légion d'honneur à la boutonnière. L'inconnu tenait de sa main gauche la corde à voile, et, dans sa droite, la casquette marine. Emma devina aussitôt qui ce pouvait être, et, tout en rougissant un peu, elle dit en souriant :

— Je comprends, Monsieur; vous avez craint que votre matelot n'eût pris du service sous un autre pavillon que le vôtre? — Au moins étais-je sûr qu'il ne marchait pas sous pavillon ennemi... Si mon espoir n'est pas déçu, c'est à madame la baronne Duvernay que j'ai l'honneur de parler? — Oui, monsieur le comte.

L'inconnu s'inclina : il était clair que les patrons de ces deux embarcations, qui marchaient de conserve, et bord à bord, pouvaient se dire mutuellement leurs noms.

— Mais la brise est froide, les brumes du soir couvrent la rivière, reprit M. de Saint-Séran avec sollicitude; je craindrais que l'humidité ne vous fût nuisible, Madame...— J'aurais dû prévenir ce salutaire avis... La nuit approche... peut-être est-on inquiet de mon absence... je voudrais retourner... — En voyage, ce que prescrit la rigoureuse bienséance est un peu négligé... Permettez que je monte à votre bord, que je vous ramène... Kernès reconduira ma chaloupe.

Le moyen de refuser...?

Depuis l'arrivée de son capitaine, Ives avait pris une attitude de physionomie impassible : au dernier mot prononcé par le comte, il se leva, livra ses avirons et passa sur l'autre embarcation.

—Étrange manière de se présenter, n'est-il pas vrai, madame la baronne? — Si elle est toute due au hasard, elle est excusable, répondit Emma, qui avait trop de finesse dans l'esprit pour être complétement dupe des combinaisons d'un prétendu hasard.

M. de Saint-Séran comprit le reproche, mais ne voulut pas paraître le mériter.

— Ce qui peut vous certifier, Madame, qu'il n'y avait, de ma part, rien de prémédité dans cette rencontre, c'est qu'en toute ma vie il ne m'est jamais rien arrivé d'heureux qui n'eût été produit par le seul effet du hasard... Pourquoi cette dernière circonstance ferait-elle exception? — J'aime

mieux que cela soit ainsi, monsieur le comte. — Et cela dit sans mécontentement, sans arrière-pensée?...—Dès la première rencontre, à la mer, est-ce que la familiarité va jusqu'aux questions? — Dès la première? non; mais à la seconde... cela se voit. – Alors, Monsieur, dit la jeune femme avec politesse, mais froideur, vous avez dépassé l'usage. — C'est un tort que j'évite toujours, madame la baronne... et, si une seconde entrevue peut excuser ma question, je suis excusable. — Comment! fit Emma avec surprise. — Trahirai-je les mystères du bal masqué? — Vous étiez à ce bal, Monsieur? — J'y étais. — Ne sachant pas alors, probablement, qu'il existât au monde une madame Duvernay? — Le sachant, Madame... et au moment où, par un utile avis, il fallait vous épargner un chagrin. — Le Templier! s'écria Emma avec une indéfinissable expression.

Elle étendit vivement la main, par une impulsion certainement involontaire, vers le jeune marin; lui s'inclina, et, avec l'attitude discrète d'une simple courtoisie, il retint un instant cette main pour y poser ses lèvres.

— Ah! Monsieur... reprit madame Duvernay d'une voix timide et tout émue, combien votre parole m'a touchée!... Que votre sollicitude protectrice me parut généreuse et digne! — Nous arrivons, dit M. de Saint-Séran d'une voix triste et grave : n'est-il pas tard pour traverser, seule, votre jardin? — Non, oh! vraiment non... — Me permettez-vous de hâter la troisième rencontre?... — Mon mari et moi nous serons honorés de recevoir la visite de M. le comte de Saint-Séran, répondit Emma en quittant l'embarcation.

Ives Kernès était là; il amarra la yole, et remonta dans la chaloupe de son maître.

Il était nuit, nuit claire, et illuminée par les étoiles. Emma, revenue sur sa terrasse, fit une halte, prêta l'oreille.

— Je commençais à être inquiète de madame, dit une voix à deux pas d'elle. — Ah! s'écria la baronne en bondissant en arrière, quelle peur vous venez de me faire, Mademoiselle!

Et elle s'éloigna, trop mécontente de l'interruption qui était venue heurter ses idées, pour prendre garde à l'impolitesse presque cruelle qu'elle faisait à mademoiselle Vaubernier.

XVI.

Le même soir où la baronne avait fait la découverte du Templier, Rose Vaubernier lui demanda la permission de se rendre le lendemain, de bonne heure, à Orléans, pour saluer au passage une parente qui se rendait à Bordeaux. Rien que de naturel dans ce désir; la baronne y accéda; et, le lendemain soir étant venu, Rose Vaubernier était encore absente de la Clayette. Lorsqu'elle y rentra et se présenta dans le salon, la baronne avait auprès d'elle le comte de Saint-Séran en visite de cérémonie. La demoiselle de compagnie ne fit pas changer par sa présence le sujet de l'entretien; il roulait sur les environs du Loiret, sur Orléans, sur le village d'Ollivet, sur la campagne, sur rien de ce qui pût avoir un sens et offrir un motif d'intérêt.

— C'est mademoiselle Vaubernier, dit Emma avec une froide politesse. Elle m'aide autant qu'il est en elle à supporter les heures de solitude.

Le comte arrêta sur Rose un regard d'investigation que sa physionomie accompagnait d'une expression sévère jusqu'à la malveillance.

—Et votre parente, demanda madame Duvernay, l'avez-vous embrassée?... Je n'en doute pas, puisque vous êtes restée toute la journée *en ville*. — C'est au contraire ce qui affirme à madame la baronne que ma parente n'est point passée. J'avais espéré la rencontrer dans la diligence du soir... elle aura retardé son voyage... Mais madame ne sait sans doute pas que M. le baron est ici; il m'a ramenée dans sa voiture. — Ce retour, monsieur le comte, est de l'à-propos, dit la jeune femme avec empressement. M. Duvernay sera bien heureux de vous recevoir chez lui.

Elle sonna, et au domestique qui se présenta :

—Dites à M. Duvernay que M. le comte de Saint-Séran lui fait sa visite.

Le baron mit une bienséance égale dans l'accueil qu'il fit à l'étranger et dans celui qu'il fit à sa femme. Il insista pour que l'officier de marine revînt auprès de ses voisins, causa avec une grande liberté d'esprit : mais, si la volonté de paraître aimable l'avait empêché d'examiner le visiteur, Timoléon de Saint-Séran, par un motif qu'il n'est pas encore utile de produire, l'avait étudié avec une telle sagacité, qu'en se retirant il adaptait parfaitement sur le moral qui lui était connu le physique du procureur général près la cour impériale d'Orléans.

Raoul Duvernay resta trois jours à la Clayette, ne montrant à Emma qu'une indifférence sans humeur ; ne relevant rien qui pût faire allusion à leur mésintelligence, mais aussi ne donnant prise à aucune idée de rapprochement, dans le cas où madame Duvernay aurait été tentée de s'y livrer. Le second jour, il rendit à M. de Saint-Séran sa visite, et en revint fort content. Il laissa deviner la réception qui lui avait été faite, et son opinion sur l'homme, par cette phrase singulière :

— J'aime assez ce M. de Saint-Séran. Sa politesse est sèche et hautaine, son regard est impertinemment distrait, ou hostilement investigateur ; sa conversation, d'ailleurs riche de faits, tend toujours à vous monter sur la tête... N'importe, il me plaît comme cela... J'ai été fort surpris de lui trouver des connaissances positives en législation... c'est un marin remarquable ! Je le savais ! C'est un personnage fort instruit, je ne m'en doutais guère... et puis, par le temps qui court, c'est un homme à ménager. — Je ne croyais pas. Monsieur, que la nature de votre charge pût vous dicter des ménagements de position envers un officier de marine ? — Que de choses encore, Madame, auxquelles vous ne croyez pas ! dit Duvernay avec l'affectation du dédain.

Emma ne répondit rien.

Le lendemain, au déjeuner, le procureur général jeta ces mots :

— Ah çà ! mademoiselle Vaubernier, ne vous gênez pas ; au lieu de venir en ville avec la carriole, profitez de ma voiture. — Vous retournez donc à Orléans ? demanda la baronne avec étonnement. — La lettre de ma tante m'indiquait ou le samedi ou le mardi soir, répondit la demoiselle de comgnie sans hésitation. — Craignez-vous de rester seule une demi-journée, madame Duvernay ? demanda le baron sur un ton railleur. — A cet égard, Monsieur, je vous ai déjà répondu, répliqua Emma. — Mademoiselle Vaubernier, allez vous préparer ; j'ai commandé les chevaux, reprit Duvernay.

Et lorsqu'il vit Rose sortie, il eut l'air de parcourir des papiers déposés près de son couvert ; mais plutôt il observa avec soin, par des regards jetés à la dérobée, à quel sentiment appartenait la surprise témoignée par sa femme. Emma saisit plusieurs de ces regards, sourit avec amertume, et, se levant de table, dit à son mari, en cherchant ses yeux qu'alors elle ne put rencontrer :

— Dans le cas, Monsieur, où il conviendrait à mademoiselle Vaubernier de me demander mes commissions, vous lui direz que je n'en ai pas. — Je vais faire un tour de promenade.

Et elle sortit sans attendre une réponse.

Une joie intime agitait pendant cette promenade les pensées d'Emma : cette joie n'avait ni charme ni gaieté, elle tenait de près à la colère et à la vengeance.

— Oh ! si le crime de cette liaison pouvait s'accomplir ! se disait-elle en chassant avec ses petits pieds, qui précipitaient leurs pas, le sable du jardin ; si cette raison meurtrière qui s'enveloppe de moralité et de bon jugement pouvait tomber dans le bourbier, et m'autoriser par sa souillure à la fuir au grand jour ! devant tout le monde ! mon Dieu !,.. tu m'as prise en pitié, l'hypocrite se démasquera !... Est-ce un trait de la pénétration de madame Darnetal que l'envoi de cette fille en ma maison ? Clotilde aurait-elle prévu ce qu'on pouvait attendre de mademoiselle Vaubernier ? L'amitié lui aurait-elle donné du génie !

Et cette pensée dominant toutes les autres, Emma revint en hâte en son appartement, s'empara de son écritoire, et, dans une

lettre à la comtesse, raconta ses soupçons. Puis, la lettre cachetée, elle la remit à la femme de chambre, en lui donnant ordre d'envoyer un exprès à l'instant même à Orléans, pour jeter cette lettre dans la boîte de la grande poste. Elle fut obéie. Deux heures plus tard, cette lettre était dans les mains de Raoul Duvernay : Rose Vaubernier la lisait par-dessus l'épaule du baron.

XVII.

La terrasse du jardin de la Clayette, qui dominait les rives du Loiret, était devenue la promenade favorite d'Emma. Elle trouvait toujours une raison pour dispenser Rose Vaubernier de l'y accompagner ; là, plus qu'ailleurs, la solitude lui plaisait; et cet état d'atonie morale où elle semblait plongée depuis quelque temps, elle le sentait modifié, à demi dissipé, lorsqu'elle avait passé une heure à laisser errer ses regards sur les rives charmantes de la rivière.

Un matin, deux jours après avoir écrit sa lettre confidentielle à la comtesse Darnetal, elle aperçut, de l'autre côté du Loiret, deux hommes qui causaient sur une terrasse; l'un d'eux avait la tête couverte d'une casquette marine, et s'accoudait sur le parapet; l'autre, dans une pose droite et révérencieuse, tournait un chapeau de paille sur son poignet droit.

— C'est mon voisin le Templier, se dit Emma, et elle gagna lentement l'autre extrémité de la terrasse, trouvant, tout en éloignant son point de vue, un secret plaisir, une satisfaction puérile à examiner les deux causeurs.

Le jeune comte de Saint-Séran disait à Ives Kernès :

— Te voilà revenu de la ville? — Oui, capitaine. — Eh bien, que me veux-tu?

Kernès hésitait et prenait une attitude embarrassée.

— Allons, parle donc, que me veux-tu?... Est-ce que tu as trop bien déjeuné à Orléans?... As-tu retourné ta bourse?... as-tu besoin d'argent? — Non, capitaine, il me reste encore quelques pistoles, malgré le dernier quartier envoyé à ma mère... mais j'ai à confier quelque chose à mon capitaine... — Des bavardages, des commérages... je ne les aime pas... laisse-moi tranquille. — Suffit, mon capitaine, suffit... prenons qu'Ives Kernès n'a rien entendu chez ce procureur... comme ils l'appellent... — Hein?... quoi?... que dis-tu?... voyons, approche ici... Qu'est-ce qu'on t'a dit? — En arrivant ce matin à cinq heures à la ville, je me suis dit que je n'en sortirais pas sans avoir trouvé le père de ce pauvre Thomas Mignon, tombé de la hune de misaine avec une balle anglaise dans la tête, le jour de Trafalgar. Thomas avait eu le temps de me donner une commission et une petite boîte, et m'avait baragouiné que j'aurais à remettre cela, n'importe quand, en mains propres, à son père, ancien canonnier de marine, qui vivait à Orléans... Il s'est trouvé que ce Claude Mignon, père de notre gabier, est le portier de l'hôtel du baron Duvernay, ce procureur... Dame, Claude Mignon n'est pas de la première fraîcheur : il file son nœud dans les soixante-dix ans. Le cher homme a bien pleuré, sa femme aussi, et moi aussi... Enfin, nous avons voulu tous trois y voir clair, pour mieux faire connaissance; nous avons essuyé nos yeux, et le vieux canonnier a ouvert sa boîte où il a trouvé, entortillé dans un morceau de toile à voile, un scapulaire, une image de saint Nicolas, un assignat de douze cents francs, bien conservé, ma foi!... et un fin billet de banque de cinq cents francs... Ça, je l'avoue, les Mignon ont fait belle mine; à l'assignat, je ne dis pas; mais, au billet, qu'était pourtant moins profitable... ils m'ont embrassé comme si c'était ma succession qu'ils eussent palpée. Derechef, ils ont un petit brin pleuré; puis, définitivement, après deux signes de croix, le cognac d'Orléans est venu à l'appel... — As-tu bientôt fini, Kernès?... demanda M. de Saint-Séran avec impatience. — D'abord, Claude Mignon voulut savoir quelle chaloupe m'avait amené à sa porte... puis, le nom de mon patron de barque... puis, les *pourquoi*, les *comment* de mon pauvre individu... Après cela, il s'est mis à jurer en termes sacramentels et il a attaché au bout du cha-

pelet le nom du baron Duvernay... là-dessus, sa femme a mis ses doigts dans ses oreilles, comme pour ne pas entendre les jurons, et elle a dit d'un air de respect : « Le diable le brûlera, ce vilain homme rouge, pour ce qui se passe ici depuis quelque temps ! » Que se passe-t-il donc ? que je fis, comme par un temps *de bonnasse* — Une horreur! me crièrent les deux époux, dans mes deux oreilles. — Je confesse mon ignorance, a dit ensuite le père Mignon; quand je servais à bord du *Royal-Louis* la pièce n° 4, à tribord de la batterie de trente-six, je regardais comme sûr et certain que ces oiseaux de terre, qu'on appelle des magistrats, étaient d'une complexion vertueuse, et pas du tout ennemis des mœurs et de l'honnêteté... Aussi rien de plus étonné que nous de voir une charmante petite femme venue ici, avec son magistrat, dépérir, pâlir, pleurer, finalement être enterrée vivante dans une campagne voisine... Ça ne serait encore qu'un petit péché... mais voilà où la magistrature mérite tout mon mépris; une grande pâlotte, qui n'est pas la baronne, vient un matin à l'hôtel... Le cocher me dit : — V'là la demoiselle de compagnie de Madame. — Bon, que je réponds, notre chère maîtresse, elle trouvera alors à qui parler. La journée se passe; monsieur ne va pas au palais, la demoiselle lui tient compagnie... Elle revient, il y a deux jours... Savez-vous ce que j'aperçois au travers de l'œil-de-bœuf des écuries, où j'étais monté pour tendre un piége à rat? le vieux baron, tenant sur ses genoux la fillette au teint pâle, et l'embrassant comme si le notaire y avait passé... Et, dans la soirée, le petit Coutard, le fils du métayer de la Clayette, entre dans la loge; tout en jasant légumes, il me dit, avec son air de paysan, qui ne répond ni *oui* ni *non* : — Je vois que la pratique du locataire me fera acheter une belle épingle au *corsin* de Saint-Agnan!... Madame la baronne écrit des lettres à Paris; je suis payé pour les porter à la poste et je suis encore payé pour les remettre au baron... en v'là une qui me produit six francs... La grande demoiselle là haut est bien avenante. — Je n'ai rien dit au petit Coutard, mais à madame Mignon j'ai juré de mépriser les robes rouges autant qu'une cartouche mouillée... — Voilà ce que tu as entendu, Kernès? demanda le comte de Saint-Séran, d'un air rêveur. — Oui, capitaine, et j'ai tout mis sur le journal du bord. — Pourquoi, Kernès? — Pourquoi, capitaine? demanda aussi le matelot, en cherchant dans les yeux du comte de la confiance pour sa réponse, mais, capitaine... c'est afin de signaler les bancs de sable qui ne seraient pas sur votre carte marine... — Malin drôle... Pas un mot, ailleurs. — Inutile à recommander, capitaine... Si j'avais appris tout cela, pour un autre usage que le vôtre, je l'aurais déjà oublié. — Bien, Kernès... bien, mon brave... laisse-moi.

Le comte de Saint-Séran resta quelques instants dans l'immobilité; et, dans la pose contractée d'une pénible réflexion, il releva la tête, regarda au loin, et distingua parfaitement Emma Duvernay, immobile elle-même, comme lui réfléchie dans son maintien. Les yeux du jeune homme se mouillèrent de larmes.

— Voilà une belle existence qui va être flétrie, se dit-il; une femme jolie, gracieuse, délicate et encore ingénue, qui va pourrir son âme au contact des souillures domestiques. Ce loup fait homme, ce bilieux et hypocrite Duvernay, il la condamnait au séquestre; il va lui infliger la honte!... Pauvre charmante femme, que regardes-tu, à cette heure? qui regrettes-tu?... qui attends-tu?

Le soir, un peu après le dîner, on annonçait à la baronne le comte de Saint-Séran.

Après l'échange des premières civilités, la jeune femme ranima les souvenirs qui piquaient sa curiosité. Elle essaya d'examiner le visage de son visiteur : cela lui fut impossible, elle en était examinée elle-même avec une intention trop intime.

— Le temps est superbe, dit-il; madame la baronne consentirait-elle à une promenade sur sa terrasse? la lune est éclatante, et la brise de nuit est tiède comme sous les tropiques... — Sur la terrasse? oh! non, les bords des rivières sont pernicieux, la nuit... mais, si vous le désirez, je vais faire ouvrir les deux battants de la porte-fenêtre...

Elle allait sonner.

— Ne dérangez personne, Madame, se hâta de dire Timoléon.

Il leva l'espagnolette de la porte en glace qui donnait sur le balcon, ouvrit les deux battants, et madame Duvernay alla s'asseoir sur le fauteuil qu'il plaça presque en dehors de l'appartement, sur la dalle même.

— En effet, la nuit est magnifique! dit Emma avec satisfaction; il semble, ajouta-t-elle, qu'une température bénigne, un beau ciel, font mieux sentir la nuit que le jour. — Vous parlez là, Madame, d'une sensation *simple*, qui échappe aux femmes du monde : en général, elles aiment la nuit, non pour la beauté des cieux, mais à cause de l'éclat des bougies. — Votre critique n'est pas rigoureusement juste... j'ai vu bien des jeunes femmes, je vous jure, dédaigner le fatigant éclat des salons pour se reposer sous l'influence consolante d'un beau ciel de nuit... — Oui, Madame, lorsqu'elles avaient des peines... — Vous dites vrai, dit Emma à demi-voix.

Il y eut un silence.

— Notre rencontre au bal n'ayant pas eu les conséquences d'une intrigue de masques; mais l'effet d'une protection généreuse, vous ne sauriez croire, Monsieur, combien de fois j'ai rendu grâces au Templier... — Je me suis moi-même bien souvent rappelé la suave Indienne... — Votre souvenir n'avait pas, Monsieur, le charme du mien qui se reposait sur la reconnaissance due à une bonne action...

Elle fit une demi-pause.

— Et, si j'osais... reprit-elle avec hésitation. — Osez, Madame, dit naïvement Timoléon. — Oui, si j'osais, je vous demanderais de me répéter en toute sincérité les paroles que vous avez pu entendre, et qui vous ont inspiré de vous intéresser à moi... — Eh Dieu! Madame, vous parlez d'un passé déjà lointain... d'une conversation débordée par des événements plus récents. — Êtes-vous devin, Monsieur? demanda Emma d'une voix tout émue. — Non, je ne suis pas devin... répondit-il avec une chaleur comprimée, qui faisait vibrer son accentuation. Je ne suis pas devin... mais jamais je ne passe insoucieux devant une souffrance; jamais un hasard ne me livre les complots d'un traître, les confidences d'un méchant, sans que l'énergie de mon âme ne s'applique aussitôt à les déjouer, à en briser les conséquences...

Se penchant un peu vers Emma, en baissant complétement sa voix :

— Et ce que ma nature morale m'inspire de faire pour tout être en péril... Jugez, jugez, Madame, si j'ai dû le tenter pour la femme jolie et infiniment bonne que la calomnie allait livrer à la tyrannie du soupçon de son mari... Un injuste soupçon est toujours bien humiliant!... mais un injurieux soupçon, exploité par M. Duvernay!... — Silence, monsieur le comte... il y a une insinuation malveillante dans ce que vous venez de dire... Accuser M. Duvernay devant moi, ce serait me priver du plaisir que j'éprouverais à vous remercier pour le service que vous m'avez rendu...

M. de Séran laissa échapper un geste d'impatience.

— Ne trouvez-vous pas que l'air devient humide et froid? dit madame Duvernay en se levant. — Non! répondit vivement Timoléon en retenant Emma sur son siége par un mouvement sans brusquerie, mais décisif non, la nuit n'est pas assez froide, vous n'en souffrez pas, vous le savez bien... Mais vous avez peur de moi, au moment même où j'ai peur pour vous; où mon âme désolée vient vous confier son effroi et vous avertir d'un danger. — Oh! mon Dieu! Que se passe-t-il? qu'avez-vous à m'apprendre? dit la baronne en obéissant à la main qui la retenait assise. — Il y a deux jours, vous avez écrit une lettre que vous avez fait porter à la poste d'Orléans? — Oui... d'où le savez-vous? — A qui s'adressait cette lettre — Monsieur le comte, fit Emma avec sévérité. — Ma curiosité est un flambeau, Madame, qui va vous montrer un abîme! dit Timoléon avec impatience. A qui adressiez-vous cette lettre? Ce qu'elle disait pouvait-il vous compromettre aux yeux de votre mari? La plus pure des femmes a des confidences dont l'interprétation mal faite peut lui devenir funeste... Au nom du ciel! répondez-moi — Maintenant, Monsieur, me voici tout effrayée! J'écrivais à la comtesse Darnetal.

Est-ce que le porteur de ma lettre l'a égarée?... — Il l'a vendue, Madame. — Vendue!... Mais à qui?... — A M. le baron Duvernay. — M. Duvernay!... mon mari! s'écria la jeune femme, oublieuse de toute prudence; mon mari a lu cette lettre? — Et ne l'a pas lue seul... — Qui donc encore? demanda Emma en saisissant convulsivement le bras de M. de Saint-Séran. — Une abjecte créature introduite dans votre maison... — Encore une fois, silence!... dit madame Duvernay avec un accent tout particulier et en plaçant devant la bouche de Timoléon la main qu'elle avait appuyée sur le bras du jeune homme; cette lettre disait trop pour ma dignité personnelle; maintenant elle aura trop dit pour mon repos... pour ma sûreté peut-être... Vous et moi, taisons-nous là-dessus, monsieur de Saint-Séran; ne touchons pas à cette abomination... Oubliez le hasard qui vous en a rendu le confident... agréez toute ma gratitude pour ce nouvel avis...

Elle dit ces mots avec un grand trouble; bientôt, se remettant, elle continua d'une voix calme et sérieuse :

— Et comme la situation où je me trouve est de celles qu'aggrave encore l'appui de l'ami le plus désintéressé... laissez-moi me débattre toute seule... ne rendez pas notre voisinage compromettant... Leur trahison m'est en aide, je vous l'assure... et mon parti est pris.

Elle abandonna sa main dans celle de M. de Saint-Séran qui la porta respectueusement à ses lèvres en s'agenouillant.

— La lune est au ciel, la nuit est claire, dit Emma avec intention et en se reculant un peu; adieu, Monsieur... Où que je me trouve, et quoi qu'il m'arrive, je n'oublierai jamais que vous êtes un homme bon et généreux.

Timoléon s'était relevé; il s'inclina sans répondre un seul mot, rentra dans le salon, salua de nouveau en adressant un long regard plein de tendresse et de douceur à madame Duvernay, et sortit.

Il était temps pour Emma; elle avait des larmes à répandre, une nerveuse colère à laisser éclater.

— Ah! s'écria-t-elle en frappant sa petite main sur le marbre d'un guéridon, nous voilà tous à notre aise!... eux avec leur infamie!... moi, avec ma prudence qui me conseillait de fuir!... Rien qui me retienne! rien!...

Rose entra, plus pâle que de coutume, la lèvre plus serrée sur les dents, le regard plus oblique et plus fixe. Sa présence pouvait causer à madame Duvernay une crise violente; il était difficile de penser que l'épouse outragée, non plus dans son affection, mais dans sa dignité personnelle, laisserait approcher d'elle, sans faire explosion, l'indigne créature qui mettait la main sur sa correspondance.

— Mademoiselle Vaubernier, lui dit-elle d'une voix dégagée, en évitant toutefois de la regarder, je suis fatiguée, vous pouvez vous retirer dans votre chambre... Mais, avant cela, obligez-moi de faire monter le maître jardinier... — Si tard, Madame? — Comment, si tard?... il n'est pas dix heures. — Cet homme sera couché... — On le fera lever... C'est bon, en voilà assez, je l'attends... Bonsoir, mademoiselle Vaubernier.

Jamais Emma ne s'était servie à ce degré de la voix du commandement. Restée seule, la pauvre jeune femme fit un suprême effort pour dominer son agitation de plus en plus croissante; elle courut vers sa chambre, prit quelques napoléons dans son écritoire, revint dans le salon où, allant et venant, essuyant une larme, retenant un éclat de rire nerveux, comprimant, par la pression de sa main sur son cœur, les violentes palpitations qui la suffoquaient, elle attendit vingt minutes environ que le jardinier se rendît à ses ordres.

Le père Berchut vint enfin, à demi endormi, la physionomie tout inquiétée :

— Madame la baronne me demande? — Oui, père Berchut... Attendez...

Elle alla avec un flambeau fermer la double porte du salon, ouvrit la petite porte secrète, ferma une autre porte de communication au bout d'un petit corridor, mit une chaise dans l'obscurité de ce corridor, afin d'en obstruer le passage, referma la porte en placard, et s'asseyant, épuisée qu'elle était déjà, auprès du guéridon :

— Père Berchut, vous êtes un honnête

homme, j'en suis certaine; vous êtes incapable de trahir une pauvre femme qui se confierait à vous? — Si madame la baronne veut m'éprouver... d'abord je lui suis tout dévoué! — Nous allons voir... Il n'est pas bien tard, mais, au village, la veillée d'été est peut-être courte, n'importe... Voilà cent francs; vous êtes connu à Ollivet, il faut y aller de suite, y louer une carriole, un cheval pour vingt-quatre heures, l'atteler aussitôt, et, dans deux heures, au coup de minuit, être à la tête du pont, près de la grève de ce côté... Vous attendrez là. — Mais si madame la baronne voulait qu'on attelât sa carriole? — Ce n'est pas ce que je vous ai demandé. — Bien, bien... Madame a ses raisons, je n'ai rien à y voir... Je vais à Ollivet... — Sans répondre à aucune question, entendez-vous? — A aucune. — Prenez toujours ces cent autres francs... ils sont pour vous... — Mais je suis aux gages de Madame pour lui obéir... — Prenez toujours... vous avez des enfants... Pas un mot, père Berchut. — Pas un...

Et, revenant sur lui-même :

— Si Madame n'y trouve pas d'obstacle... comme mon aîné Gabriel est un bon drille qui, la nuit, n'a pas peur des loups, je le mettrais aussi dans la carriole... — C'est inutile... je ne veux que vous... Puis-je compter sur vous? — Au coup de minuit, je serai à la tête du pont.

Il sortit.

Emma Duvernay fit rapidement les préparatifs de son départ. Les larmes qui tombaient par instants sur ses mains affairées étaient froides et rares; elles ne lui causaient ni spasmes ni sanglots; elles laissaient à sa volonté sa netteté, à sa vue sa lucidité. Elle eut bientôt mis en un paquet les écrins de ses bijoux, quelques papiers, et elle attendit l'heure avec une inexprimable impatience, éprouvant alors une sensation de bien-être, parce que l'idée de sa conservation lui apparaissait plus certaine.

Un peu avant minuit, elle jeta dans l'appartement, sur son lit, un dernier regard dont la traduction ne pourrait être rendue par la phrase écrite; et, enveloppée dans un witchoura, portant à son bras l'inévitable paquet de la femme qui fuit ou qu'on enlève, ainsi que l'a remarqué Lovelace, elle descendit le perron du jardin, et arriva d'un pas rapide à la petite porte de la terrasse. Lorsqu'elle en franchit le seuil, ses jambes fléchirent un peu, une légère secousse nerveuse appesantit sa paupière et fit claquer ses dents... La crise fut courte; elle se remit, et continua sa marche vers la carriole qui attendait à la place indiquée. Le père Berchut était à la tête de son cheval.

— Allons... vite... partons, dit Emma d'une voix pressée. — C'est madame la baronne?... répliqua le jardinier. Le cheval est bon, la nuit est belle, nous ferons bonne route... Où va Madame? — Je veux être dans trois heures à la poste de Chevilly. — Nous y serons.

Madame Duvernay mit un pied sur l'*étrier* de la patache, et, comme elle s'enlevait et passait une jambe dans l'intérieur de la voiture, un cri lui échappa; elle suspendit son mouvement :

— Un homme!... il y a un homme près de moi!... — Que madame la baronne ne se fâche pas... c'est mon fils Gabriel qui a insisté... Il a dit que Madame était bien bonne; qu'elle lui pardonnerait... — Mais je vous avais défendu d'amener qui que ce fût avec vous... Je suis fort mécontente... Cette surprise m'a fait mal... — Allons, parle donc, grand imbécile! reprit Berchut avec dureté. Tu es là, au fond de cette voiture, comme un vieux chat qui guette... Parleras-tu? — Descendez... Monsieur... descendez... dit Emma avec effroi en cherchant elle-même à descendre.

Le voyageur inattendu s'agita enfin sur la paille fraîche au fond de laquelle il s'était blotti.

— Je ne voudrais pas offenser Madame... je descends... Mais j'espérais que c'te patache me conduirait aussi tout bellement place du Martrois ousqu'on guillotine demain, de grand matin, c'vigneron qu'a tué sa femme...

Emma se rejeta en arrière, son pied glissa; sans le père Berchut elle tombait à la renverse; un long cri de souffrance lui échappa. Le jardinier la soutenait, la questionnait :

— Est-ce que Madame s'est donné une en-

torse?.. Madame veut-elle que j'aille chercher du secours?... — Taisez-vous! dit-elle d'une voix éteinte... Laissez-moi là... reconduisez ce cheval... laissez-moi là... je reste... Taisez-vous... je récompenserai votre discrétion. — Mais, Madame, si c'est mon fils qui gêne, il va descendre... Veux-tu t'en aller, garnement! maudit entêté!... — Je vous dis de vous taire!... reprit la jeune femme en se reculant.

Bien que la nuit voilât l'expression de l'épouvante et du désespoir qui bouleversaient sa physionomie et ses pensées, Berchut comprit qu'il devait obéir. Avec la brutale insouciance du dévouement, qui n'est que le prix d'un salaire, il fit tourner bride au cheval.

Emma resta seule sur le gazon de la jetée; elle fléchit sur ses deux genoux, joignit ses mains, et resta longtemps dans cette attitude. Pauvre femme! elle ne priait pas, elle souffrait la torture. Lorsqu'elle se releva, on aurait dit, à la voir se traîner chancelante, pliée sur elle-même, la vieillesse infirme et souffreteuse; elle mit une grande demi-heure à retourner dans son appartement : elle eut encore la force de refermer la fenêtre du perron; mais, arrivée au milieu de sa chambre, c'en était trop... elle y tomba.

— Malheur! malheur! dit-elle avec une voix sourde et pleine de sanglots. Je suis perdue!... je suis mère!...

Elle s'évanouit.

XVIII.

Lorsqu'au jour, à l'heure où l'on avait [h]abitude d'ouvrir chez madame Duvernay, la femme de chambre se présenta, elle la [tro]uva étendue sur un canapé, tout habillée, [env]eloppée dans le witchoura qui avait dû servir de manteau de voyage, et dormant [d'un] sommeil inquiet, avec une respiration [...]e et sifflante : d'ailleurs son chapeau, [se]s écrins, ce qui aurait pu dénoncer sa [ten]tative nocturne était à sa place; rien ne [...]inait.

— Madame! dit la suivante à demi-voix avec inquiétude; Madame! répéta-t-elle. — Qu'est-ce?... que me veut-on? demanda la baronne avec une voix de frisson. — Mon Dieu, Madame, vous ne vous êtes point couchée?... êtes-vous malade?... Vous paraissez bien souffrante!... — Quelle heure est-il donc, Mariette? — Huit heures, Madame... — Je vais me mettre au lit .. J'ai froid... je souffre. — Je vais appeler mademoiselle Vaubernier... — N'appelez personne... personne, entendez-vous?... Ce n'est qu'un malaise... Ma chambre restera fermée aujourd'hui pour tout le monde... excepté pour vous et M. Lanoy, que vous allez prévenir vous-même à Orléans... vous-même, parce que vous ne verrez que M. Lanoy, vous ne parlerez qu'à lui... Avant de partir, dites tout uniment à mademoiselle Vaubernier que j'ai mal dormi, que je repose... que ma porte est défendue... prétextez une emplette... Le cabriolet est ici; que Lapierre vous conduise : vous presserez M. Lanoy...

Madame Duvernay, après s'être mise au lit, pleura longtemps; enfin, elle surmonta cette crise de faiblesse, prit son écritoire et écrivit trois lettres. Sa main mal assurée, ses pensées un peu confuses, ralentirent l'habituelle rapidité de sa plume : elle achevait seulement son courrier, lorsqu'une clef s'agita dans la serrure de sa porte, et Mariette introduisit M. Lanoy.

— Ah! merci, monsieur le docteur, pour cet obligeant empressement. — Mais, Madame, du moment où vous étiez souffrante, il devenait un devoir. — Mariette, donnez un siége au docteur... et que ma porte reste toujours fermée... Je connais votre excellente réputation, monsieur Lanoy; elle devait autoriser toute ma confiance en vous, et dès notre première entrevue elle est entière. — J'y répondrai, madame la baronne... Eh bien, qu'éprouvez-vous? qu'avez-vous? — Je crains un accident grave... un faux pas, une secousse de mon corps près de tomber, m'ont révélé que je pouvais être enceinte.

Comme elle disait cela, les larmes roulaient sur ses joues.

— Je ne vois pas là un sujet d'affliction, Madame... il est trop heureux qu'une jeune et jolie femme devienne mère... ce sont des garanties pour la beauté de son fruit. — En

vous disant, monsieur Lanoy, que je vous donnais ma confiance, j'étendais ce mot à tous les sentiments qu'il embrasse... vous êtes le talent et l'honneur mêmes, vous êtes discret; ces belles qualités ont assuré votre réputation; elles enhardissent ma timidité... Soyez mon ami.

Elle étendit sa main vers le docteur qui la pressa avec respect et tristesse, car il avait déjà compris qu'auprès de la baronne il aurait autant affaire à des peines de l'âme qu'à des souffrances du corps.

— Je vous le déclare en toute vérité, monsieur le docteur, continua Emma en rougissant, je regarderai comme un malheur un état de grossesse... comme un bonheur l'accident qui détruirait ensemble et l'enfant et la mère... — Fi! de parler ainsi... une affliction que j'ignore pervertit vos plus intimes sentiments... Voyons, puisque je suis votre ami, suivez mes conseils et répondez à ma sollicitude : parlons de votre santé... Vous craignez un avortement?

Emma ne répondit pas.

Souffrez-vous? — Pas en ce moment.. je n'ai ressenti qu'une forte douleur aussitôt suivie d'un convulsif tressaillement... La nature d'indisposition que le chagrin sans doute m'a donnée depuis près de cinq mois m'avait empêchée de croire à ma position nouvelle... —Il faut attendre... garder un repos absolu... Dans peu de jours, nous verrons bien... Je reviendrai vous voir demain... Surtout, du calme... pas d'exaltation, pas de sombres pensées... du calme, de la confiance... — Oui, docteur, de la résignation... Docteur, puis-je vous demander encore un service? — Désirez, j'obéirai. — Voici trois lettres; en rentrant en ville, mettez-les donc vous-même à la poste... — Je les mettrai.

Il se fit un peu de bruit à la porte; avant qu'elle eût été ouverte, le docteur Lanoy, instinctivement averti, avait caché les lettres. C'était Raoul Duvernay. Il s'avança, le visage sévère et pourtant agité par l'inquiétude.

— Eh bien, Madame, dit-il avec politesse, mais sans aménité, vous êtes malade?... vous gardez le lit?...

Une contraction nerveuse assez forte exprima seulement ce que cette venue faisait ressentir à la malade.

— M. le docteur Lanoy, dit-elle en présentant du geste le médecin à son mari.

Le baron s'inclina.

—Qu'est-ce donc, Monsieur?... Quel mal subit a donc saisi madame Duvernay? — Nous le saurons sous quelques jours, monsieur le baron... jusque-là, je recommande un repos complet.

Puis il salua et sortit; mais Duvernay le suivit en affectant de vouloir lui faire politesse.

— Mais enfin, Monsieur, quelle serait la cause de cette indisposition? — Une grossesse peut-être...—Une grossesse! s'écria le baron au comble de la surprise. Comment, Monsieur, ma femme serait enceinte?... — Et en danger d'une fausse couche, après avoir glissé, hier soir, sur le parquet de sa chambre. — Bah!

Cette exclamation s'adressait moins au complément des renseignements du docteur qu'à la première partie de la confidence.

— Revenez demain, Monsieur, je vous en prie... revenez.

Et, entraîné par un sentiment plus jeune que son âge, plus tendre que ne l'était son organisation, il revint à pas précipités vers la chambre d'Emma.

— Eh! madame Duvernay, dit-il avec empressement en se laissant aller dans le fauteuil approché pour le docteur, quelle nouvelle!... vous serez mère!... Ce docteur Lanoy, pourquoi l'avoir choisi sans m'avoir consulté?... Le docteur Latour m'aurait mieux convenu... — La confiance ne se commande pas.—Comment votre demoiselle de compagnie n'est-elle pas auprès de vous?... Pourquoi votre porte défendue toute la matinée? — Ayant besoin de repos, je voulais rester seule... Mais vous, Monsieur, comment avez-vous été averti de mon indisposition?

Duvernay laissa la question sans réponse; Emma ne prit pas la peine de la répéter, car le silence de son mari avait répondu. Il s'était levé pendant ses interrogations successives il allait et venait dans l'apparte-

ment: il revint se placer droit au pied du lit :

—Voulez-vous, Emma, que j'écrive à Paris? — A personne, Monsieur. — Vous avez donc écrit? — J'ai écrit... Vous êtes donc étonné de ne pas le savoir?

Elle ouvrit ses yeux sur lui et attendit sa réplique; il tourna les talons.



Ah! ah! dit Ives Kernès en se démantibulant l'omoplate. (Page 52.)

XIX.

Après sept jours, l'avortement eut lieu. Il est ordinaire de voir de pareils événements éveiller la superstition des époux, et leur inspirer pour l'avenir de leur union les plus poignantes alarmes; mais le malheur qui frappa Emma fit trois heureux : il favorisait une spéculation, il effaçait la lettre d'un devoir sacré, il brisait un lien.

Au milieu de la joie coupable et intime

qui régnait dans la maison de Duvernay, apparut inopinément l'expression du chagrin et de la peur : la comtesse de Glatimil, la comtesse Darnetal, averties par les lettres confiées au docteur Lanoy, arrivèrent le même jour à la Clayette. Le procureur général était à Orléans; il évita donc le premier assaut.

Madame de Glatimil était venue, cette fois, avec de grands projets et de grands airs; son train même avait quelque chose d'inusité pour elle : sa berline, traînée par quatre chevaux de poste, était précédée d'un courrier; deux de ses domestiques étaient assis sur le siége; elle aurait fait une tournée dans la *sénatorerie* de son mari qu'elle n'aurait pas affecté plus de tapage et d'importance.

Clotilde Darnetal aimait sincèrement Emma; et, malgré la légèreté de son caractère, elle apportait dans cette visite la sollicitude la plus tendre, l'anxiété la plus vraie. Enfin, il se trouvait auprès du lit de madame Duvernay tout ce qui pouvait adoucir l'irritation de son âme et lui inspirer de la résolution : elle le prouva.

Le lendemain, sa tante et son amie, son mari et sa demoiselle de compagnie, étaient installés dans sa chambre. Duvernay venait d'entrer, précédé de quelques instants par Rose Vaubernier.

— Ma bonne tante, dit Emma d'une voix un peu animée, j'ai un charmant projet de voyage, que je réaliserai, si vous avez pitié de moi... Dans quelques jours, lorsque je serai mieux, si rien ne vous retient à Paris, nous irons dans votre terre du Languedoc... —Et je serai du voyage! s'écria Clotilde Darnetal avec gaieté. — Est-ce convenu, bonne tante? — Je le veux bien, chère mignonne, si cela peut contribuer à rappeler l'incarnat sur tes joues si pâles, et la gaieté sur ton front soucieux. — Oh!... je goûterai donc encore quelques moments de sécurité et de joie!

L'exclamation prononcée avec un accent plaintif fut comprise : les yeux de madame de Glatimil et de madame Darnetal allèrent chercher Duvernay qui se tenait droit devant la fenêtre; Rose, qui brodait au métier, ne dérangea pas sa tête, mais son regard se détourna et glissa, interrogateur et inquiet, sur le regard de la baronne.

— La charmante partie! reprit madame Darnetal avec son habituelle assurance, et comme si elle ne se fût pas rendu compte du silence hostile de Duvernay. Nous visiterons la fontaine de *Balaruc ;* nous ferons des courses sur le lac de *Tau*... l'idée d'Emma est délicieuse! D'abord, je ne remonte en voiture que pour aller dans le Languedoc.

Le baron fit face à la conversation, et d'une voix composée :

— Est-ce que je ne serai pas du voyage, moi? — Vous, répliqua vivement la comtesse Clotilde, vous, allons donc!... — Ce serait de justice, répondit-il avec une feinte bonhomie, car, enfin, je paie les frais de la route. —Vous plaisantez, monsieur Duvernay, reprit à son tour madame de Glatimil, lorsque j'emmène ma nièce, est-ce que j'ai le mauvais goût de compter sa dépense?... Je ne suis pas de commerce, monsieur le baron.

En faisant cette dernière réflexion, la dame de Glatimil avait relevé sa tête, sa lèvre supérieure et ses sourcils.

—Je le sais, Madame, je sais d'où viennent les Glatimil... mais, de si bonne source qu'ils partent, rien ne leur fait un droit de mépriser les devoirs communs à tous, de méconnaître l'autorité d'un mari... madame Duvernay ne fera pas ce voyage.

Emma retourna sa tête du côté du mur; madame de Glatimil contracta sa bouche et retint sa réponse; madame Darnetal la laissa échapper.

— Par exemple!... voilà un bel arrêt que vous venez de prononcer là, Monsieur! Je vous conseille de le faire *enregistrer!*... La pauvre enfant est malade, chagrine, paraît atteinte d'un mal de langueur qui peut ajouter aux suites du dernier événement; toute la médecine lui conseillerait la distraction, le changement de place, le ciel de la Provence, et vous, vous conseillez l'isolement, l'ennui, la solitude, la casemate... Fi donc, Monsieur! fi!...

La comtesse Clotilde ne riait pas, en disant ces mots; Duvernay ne riait pas non plus

en les écoutant, et pourtant il dit en grimaçant l'enjouement :

— Mon Dieu, Madame, que la mutinerie vous rend piquante et jolie! — Si je dois ces avantages à la mutinerie, je les possède rarement, car le général ne m'a jamais mise dans le cas de m'y livrer... et certes ce n'est pas lui qui, s'il n'y était pas sollicité, viendrait compromettre par son importunité un voyage de santé... — Il laisserait faire aux bons soins du colonel Aubry de Molveau...— Monsieur Duvernay, ce que vous venez de dire me paraîtrait moins déplacé si le colonel était là pour y répondre... mais vous êtes de robe!

Inutile de décrire la singulière et dédaigneuse expression qu'elle donna à l'objection.

Le baron sauta poliment par-dessus l'impertinence.

— Et vous avez entendu dire, Madame, que les *parlementaires* étaient entêtés? — Oui, c'est vrai, mais vous avez entendu dire que l'empereur aimait les bons ménages. — Eh bien, Madame?... — Eh bien, Monsieur, le repos de votre ménage veut ce voyage... — Qui n'aura pas lieu... — Mademoiselle Vaubernier, veuillez vous retirer, dit Emma avec autorité en redressant sa tête.

La demoiselle de compagnie rougit un peu et obéit.

— Allons, ma mignonne, s'écria madame de Glatimil, tu vas te faire du mal, tu souffres... cette conversation t'afflige... Monsieur Duvernay, en attendant que nous reparlions du voyage, voulez-vous permettre que nous parlions d'autre chose? — Pour moi, j'ai dit, répliqua le baron avec sécheresse.

Et il sortit.

— Bonne tante, reprit madame Duvernay, charge-toi de chasser de chez moi, aujourd'hui même, mademoiselle Vaubernier. — Et pourquoi? — Chasse-la, te dis-je, et tu feras justice!... Pauvre Clotilde, tu ne sais pas quel monstre tu as placé auprès de moi. — Un monstre, Emma! — Que je meure, et elle s'appelle madame Duvernay. — Fi! l'horreur! crièrent ensemble la tante et l'amie... — Petite, reprit affectueusement la jeune comtesse, je te croirais bien malade si je te savais jalouse. — Jalouse, moi! et de qui, bon Dieu! d'un tel homme!... Non, je ne suis pas jalouse! non, je ne conteste pas à d'autres de prendre leur part dans la pitoyable destinée qui m'est faite... mais je n'accorde à personne le droit de voler mes lettres; mais je ne souffrirai pas que mes gens soient à la solde d'une étrangère pour trahir mes secrets... — Que nous révèles-tu là, mon enfant? interrompit madame de Glatimil. — Et vite, et vite, s'écria madame Darnetal, guéris-toi, descends de ton lit, montons en voiture; nous reviendrons... quand il plaira à Dieu. Mais, pour ta *camerera mayor*, je m'en charge... c'est moi qui ai eu, à bonne intention pourtant, cette folle idée de t'envoyer une demoiselle Vaubernier, je dois en arrêter les suites. — Je tombe de mon haut! reprit la tante d'Emma avec stupéfaction; comment ce rogue et pesant Duvernay se fait homme sensible!... Ce n'était pas assez de sa robe rouge, il lui faut les jupons de cette péronnelle au visage de marbre! Je n'ai jamais eu de confiance dans cette figure et froide et réfléchie... Madame Darnetal a raison; guéris, partons... Dieu et le grand juge feront le reste.

XX.

Le projet de madame Darnetal n'avait pu s'exécuter à l'égard de Rose Vaubernier, qui ne s'était point offerte à elle de la matinée; et, quelques heures plus tard, madame de Glatimil avait décidé que toute scène, toute explication seraient soigneusement évitées; que le départ de la Clayette mettrait naturellement fin à tout, sans discussion, sans orages. Quoique tenue en échec par la sécheresse d'Emma, de sa tante et de son amie, Rose se maintenait sur le pied voulu par sa charge; et, armée d'un esprit de surveillance qu'excitait son intérêt compromis, elle traduisait les gestes, les demi-mots avec une sagacité toute profitable à Duvernay. Quant à celui-ci, il ne faisait que de courtes apparitions à la Clayette; le temps de faire acte de civilité, d'épier sur le visage de sa femme

l'instant de son entier rétablissement. Le fils du métayer, le jeune Coutard, était le porteur des notes de Rose, de la campagne à la ville. Chaque jour où le baron restait à Orléans, Jérôme Coutard partait en estafette, et il allait avec la gaieté d'un homme assuré de revenir enrichi d'un écu de six francs.

Un matin, comme il passait le pont d'Olivet, des cris partis de la rivière attirèrent son attention; il s'approcha du parapet et vit un marinier qui, dans une chaloupe, faisait des efforts inouïs pour retirer un filet de l'eau. La chaloupe était à trois toises de la grève; une longue planche de bateau de Loire établissait la communication entr'elle et le rivage.

Coutard, jugeant qu'il gagnerait au moins une friture en portant secours au pêcheur, descendit en toute hâte, franchit le pont fragile et entra dans l'embarcation.

— Ah ! ah ! dit Ives Kernès en se démantibulant l'omoplate pour enlever son filet, voilà un bon gars qui vient à mon aide. — Eh bien, quoi? monsieur le pêcheur, la force vous manque pour retirer des goujons du Loiret? — Possible, mon loup de mer... Voyons, un coup de main, et ensemble... Otez votre veste, ôtez-la, vous en aurez plus de force... c'est ça, roulez-la proprement; il ne faut pas gâter ce beau velours bleu... Vous êtes un faraud, vous; est-ce que vous allez à la noce? — Allez toujours, vieux infirme; combien que vous me donnerez pour retirer vos carpes? — Un bon coup à boire, ça va sans dire, fit Kernès en souriant.

Il tenait toujours son filet.

— Un coup à boire et cinq carpes. — Va pour deux, mon négociant... Allons, oh! ensemble... doucement, sans secousse, pour ne pas rompre les mailles.

Le filet contenait forte charge, car les efforts réunis de Coutard et de Kernès ne l'enlevèrent pas, mais firent pivoter la chaloupe qui s'écarta de la planche et marcha à la dérive.

— Savez-vous nager? demanda Kernès. — Non; mais il n'y a pas de risque, répondit Jérôme en employant consciencieusement toute la vigueur de ses jeunes bras. — Eh! eh! il n'y a pas de risque, répliqua Kernès d'un air préoccupé, sept pieds d'eau exigent toujours une grande tasse. — Allons, vieux bavard, je suis pressé d'arriver à la ville... dépêchons... on voit bien que vous n'êtes pas un fameux marinier... Gage que vous n'avez jamais descendu jusqu'à Nantes?

Ives et Jérôme se cramponnèrent au filet, il remonta un peu.

— J'aurai mes carpes! cria le métayer. — Et à boire, répondit Kernès en donnant une telle secousse à bâbord, que l'embarcation chavira.

Le matelot du comte de Saint-Séran n'en était pas à son premier plongeon; il saisit le pauvre Coutard par une jambe et le ramena sur la grève sans plus de façons que s'il eût traîné une vieille planche. Toutefois, il y mit tant d'agilité, que le naufragé n'eut pas le temps de perdre connaissance.

— Et ma veste! cria-t-il aussitôt qu'il fut étendu sur la terre.

La veste, qui n'était pas encore imbibée, était maintenue sur l'eau par son velours soyeux, et descendait, manche de ci, manche de là, au gré du courant, devançant la chaloupe qui, renversée complétement, sa quille en l'air, faisait même route.

— Votre veste! votre veste! répondit Kernès d'un air désappointé, et mes carpes! et mon bateau! — Mais, pêcheur de malheur, c'est ma veste des dimanches!... et il y a dedans deux napoléons et six livres, et une grosse lettre que je portais à Orléans! — Bah! la commission est faite. — Sans profit, n'est-ce pas?... Je vous donne six francs si vous sauvez ma veste. — Et pour vous avoir sauvé, conscrit, combien me donnez-vous? — Mon Dieu! ma veste, la grosse lettre et mes quarante-six livres! cria encore Jérôme Coutard toujours étendu sur la grève, glacé, grelottant et trempé. — Allons, va pour six francs! fit Kernès en se jetant à la nage.

Il eut bientôt atteint la chaloupe, et la poussa vers le rivage, l'engagea dans le sable, puis retourna chercher le vêtement de Jérôme qui était au moment de disparaître. En le ramenant, Ives fit des voltiges nautiques, tantôt à fleur d'eau, tantôt sous l'eau.

Le fils du métayer poussa un cri de dés-

espoir en palpant par tous les bouts sa belle veste en velours bleu :

— Eh bien, quoi! demanda Kernès en se secouant avec la gaîté d'un caniche qui sort de l'eau. — Ma bourse est noyée!... — Et la lettre? — Au diable la lettre!... mais ma pauvre bourse! — Si c'était de l'argent bien gagné, mon jeune gars, le bon Dieu vous fera trouver avant Noël prochain une bourse pleine d'or.

Coutard, abasourdi par le chagrin, tout empêché par le froid de l'eau qui glaçait ses membres, ne put répondre; il regarda d'un œil stupéfait et désolé le damné pêcheur qui s'éloignait en sifflant.

Le fait est que c'était la seconde matinée où le malin Bas-Breton se tenait en vigie au milieu du Loiret; que cent vingt livres pesant tenaient son filet au fond de la rivière, et qu'en ramenant la veste à son propriétaire, il avait jeté à l'eau la bourse gagnée par trahison, et pris la lettre adressée par Rose Vaubernier à Raoul Duvernay.

Timoléon de Saint-Séran était entraîné à défendre madame Duvernay, plus par générosité chevaleresque de son imagination que par le sentiment égoïste qui excite les hommes à consoler les femmes jolies de leurs peines domestiques. Entre Emma et son mari, la guerre était déclarée de la manière la plus grave et la plus affligeante; la trahison la plus active et la plus lâche veillait sans cesse auprès de la baronne; une jeune fille intrigante en était à la fois l'inspirateur et l'agent. Saint-Séran se complut dans l'idée d'entrer dans cette lutte, avec le mystère commandé par sa position; et, pour auxiliaire, il n'aurait pu trouver mieux qu'Ives Kernès, ce matelot rusé, adroit, intelligent et dévoué à sa personne jusqu'au fanatisme.

Chaque jour, pendant le temps de la maladie de madame Duvernay, le nom du comte de Saint-Séran lui fut remis; il ne l'envoyait pas, il venait lui-même. Aussitôt que la convalescence d'Emma put rendre une invitation convenable, madame de Glatimil insista pour que le noble voisin fût engagé à dîner. Le procureur général approuva; le comte de Saint-Séran refusa, mais répondit qu'il se ferait un plaisir de se présenter le soir. Il vint, et laissa échapper, en saluant, un mouvement d'hésitation et de surprise, tant la physionomie de la baronne lui parut altérée et changée. Un triste et indulgent sourire d'Emma lui laissa voir qu'il avait été compris.

Madame de Glatimil et madame Darnetal connaissaient l'une et l'autre sa belle réputation, et lui témoignèrent un empressement plein de grâce; Duvernay se montra très-cérémonieux; Rose Vaubernier, assise un peu à l'écart, brodait à son métier et y affectait une grande assiduité.

Malgré l'émotion douloureuse que lui inspirait la vue de cette jeune femme, blanche comme le blanc peignoir de mousseline qui voilait ses formes amaigries; triste d'un mal mille fois plus destructeur que ne l'est le mal physique, il s'approcha d'elle, seulement avec l'expression de la civilité, et, après le compliment de condoléance obligé, il se livra à la conversation provoquée par madame de Glatimil.

— J'ai déjà félicité M. Duvernay, monsieur le comte, de vous avoir pour voisin... N'êtes-vous pas lié avec le comte Louis de Narbonne? — Intimement, Madame. — Votre disgrâce a fait du bruit, Monsieur, reprit madame de Glatimil. — Comme tout ce qui émane de l'empereur lui-même. — Vous eûtes, dit-on, avec lui, une scène assez violente? demanda Duvernay. Je croyais, ajouta-t-il en pinçant sa lèvre plate, qu'il n'y avait que madame Darnetal qui osât lui faire des *algarades*.

Le mot fit relever la tête aux trois dames.

— Eh! je ne vous savais pas si bien instruit! s'écria la comtesse Clotilde. Est-ce que la police judiciaire d'Orléans s'étend jusqu'aux Tuileries. — Non, mais peut-être la police maritale. — Pauvre police! dit avec amertume la tante d'Emma, lorsqu'elle s'exerce à propos d'un enfant qui ne peut faillir... — Mais, Monsieur, interrompit vivement et avec une intention de bon goût le comte Timoléon, vous aurez été trompé sur mon entrevue avec Napoléon : elle fut telle que devait l'attendre du souverain un officier qui avait toujours bien porté son pa-

villon. — On m'avait assuré qu'il s'était montré ingrat envers vous... que ses paroles avaient été dures. — On s'est complétement trompé... l'empereur insista au contraire avec une grande bienveillance sur le combat de *Trafalgar*... — Où vous fûtes un héros, Monsieur, dit avec enthousiasme madame de Glatimil.—Où ma frégate se comporta bravement, Madame. — Et que vous dit encore Napoléon? demanda Emma en rougissant un peu.—Il eut la bonté de m'offrir le commandement du vaisseau *le Vétéran*; mais c'était aux dépens d'un ami contre lequel il avait une injuste prévention, et qu'il voulait destituer. Je fis mon devoir; je défendis mon ami, et je refusai de prendre sa place... L'empereur me sut gré de l'intention, je le crois, puisque *le Vétéran* n'a pas changé de capitaine; mais, trois jours après cette audience, le ministre de la marine m'a dit en souriant : *Monsieur de Saint-Séran, l'empereur désire que vous vous reposiez un peu.* J'ai compris; je suis venu me faire villageois, riverain du Loiret, et votre voisin, Madame. —A propos, monsieur de Saint-Séran, dit Duvernay comme se rappelant de loin, en fait de riverain du Loiret, il y en a un que l'on m'a dit être un de vos gens, et bien lui en a pris, car je le faisais arrêter.—Comment! fit le marin. — Oh! c'est un maître drôle, qui a nom Ives Kernès... il a jeté à l'eau un jeune garçon, le fils du métayer de ce domaine, et lui a volé sa bourse... — Ives Kernès, jeter un homme à l'eau pour lui voler sa bourse! Il se brûlerait la cervelle si je lui disais : *Je le crois*... J'aurais peur de lui dire : *M. Duvernay l'a dit*... Je demande pardon à ces dames de ma vivacité : c'est qu'il y a dans le mensonge indigne du jeune garçon tombé à l'eau une accusation à faire tuer un homme... — Je me doutais que ce Coutard avait menti.

Emma dit ces mots avec satisfaction.

— Mille fois menti, Madame, reprit Timoléon encore ému; Kernès n'a pas plus ramassé la bourse de ce maître drôle... Je lui rends l'épithète qu'il a valu à mon pauvre matelot... Il ne l'a pas plus volée qu'il n'a volé la grosse lettre qu'il portait à Orléans... — Et qui est restée dans la rivière?... dit vivement Duvernay d'un ton questionneur.

Rose Vaubernier ne fut pas maîtresse de son anxiété, elle quitta l'aiguille du métier et regarda M. de Saint-Séran.

Madame Duvernay vit son regard, surprit son intention, et eut l'intelligence de cet incident.

—Oh! le pauvre M. Coutard! reprit en riant madame Darnetal, on l'a jeté à l'eau, au moment où il allait porter dans le creux d'un saule sa dot et sa promesse de mariage J'aurais voulu pour beaucoup connaître son style! — Il est fâcheux que les secrets d'un métayer soient aussi respectables que les nôtres, car sans cela votre curiosité serait satisfaite, Madame... Voici la dépêche.

Timoléon retira de sa poche et déposa sur le guéridon une lettre dont l'eau avait effacé l'adresse et fait sauter le cachet.

—Comment, Monsieur, reprit le procureur général, avec un embarras et un mécontentement visibles, c'est la bourse qui est perdue, c'est la lettre qui est sauvée? — Qu'en concluez-vous, monsieur le baron? demanda le marin.—Que les amours de ce M. Coutard auront de meilleures chances que sa fortune, répondit vivement la comtesse Clotilde.

Il semblait que chacun des personnages eût compris de quelle importance cette lettre pouvait être, et le danger qu'il y aurait d'en révéler le contenu. La missive était sur le marbre du guéridon, objet de curiosité et d'effroi, avec son pli beaucoup plus adroitement fait que n'aurait su le faire un villageois.

— Le bon Kermès, dit Timoléon avec laisser-aller, tout chagrin du désastre de ce métayer, a plongé plusieurs fois pour retrouver la bourse, et n'a rencontré que la lettre... Du reste, j'ai fait dire au naufragé qu'il gagnerait *honorablement* (il accentua le mot) l'équivalent de ce qu'il avait perdu en venant passer cinq journées dans mon jardin... Je lui rendrai son épître lorsqu'il viendra.

Le comte reprenait la lettre.

— C'est bien mal ce que je vais avouer, dit madame Darnetal, mais j'ai une envie démesurée de connaître la prose de M. Coutard.—Finissons cette scène, dit tout à coup madame Duvernay avec autorité et en se re-

dressant sur sa chaise longue; chacun de nous ici a compris ce qu'il avait à comprendre. Je préférerais presque un violent éclat à l'agonie du mystère... Monsieur de Saint-Séran, ce paysan ne portait pas, croyez-le bien, la confidence de ses amours; messager de je ne sais qui... il faisait une plate commission... et mieux aurait valu que le bon Kernès eût laissé la lettre aux sables de la rivière... Assez, là-dessus... Ma bonne tante, c'est aujourd'hui mardi... je me sens mieux... si vous le voulez, nous partirons jeudi. — Vous partez, Madame? fit Timoléon avec surprise. — Oui, pour un voyage de santé... Je crains les rives du Loiret trop humides... Nous allons parcourir le Languedoc et la Provence.

M. de Saint-Séran ne dit pas un mot; Duvernay n'objecta rien; son inquiétude l'attachait à l'écrit dont *le voisin* était possesseur.

Enfin la soirée s'acheva sans que l'esprit dont étaient douées les personnes qui occupaient ce salon pût rappeler la vive causerie, habituelle aux gens du monde; c'est qu'en effet la lettre jetée sur la table était là pour l'effroi et la curiosité de plusieurs.

Lorsque le comte Timoléon se retira, Raoul Duvernay affecta un sujet de causerie à continuer plus loin que le salon, et, sans y mettre les façons cérémonieuses qui eussent empêché le comte de se laisser reconduire, il l'accompagna jusqu'à la tête du pont d'Ollivet. Au moment de le quitter :

—Ah ! j'y pense, monsieur de Saint-Séran, si vous le désirez, j'avertirai demain matin cet imbécile de Coutard de se rendre à vos ordres. et je lui remettrai sa lettre.

La nuit voilait l'expression de physionomie qui accompagnait cette proposition.

— Je vous l'aurais demandé, répondit le capitaine avec bonhomie.

Et il remit la lettre à Duvernay, en ajoutant :

— Conseillez, je vous en prie, à ce garçon, de ne pas accuser de vol un homme dont je réponds... et de ne plus passer par la rivière, pour porter ses dépêches.

Le procureur général revint chez lui à pas lents se demandant avec anxiété :

— Cette lettre, l'a-t-il lue?... est-ce une confrontation qu'il a prétendu faire?... Diable soit des femmes qui écrivent!...

Aussitôt rentré dans son appartement, il examina avec soin le message de Rose Vaubernier. Le premier feuillet, écrit sur le recto et sur le verso n'avait pas six lignes que l'eau eût laissées lisibles; mais ces six lignes contenaient, malgré quelques interruptions de mots lavés, tout un acte d'accusation, tout un drame :

« Son obstination est au moins p rai-sonnable que la vôtre. A quoi bon la retenir; et si vous, istez à la retenir, que voulez-vous que devienne, dans le cas où ce que je soupçonne, dirai-je ce que je crains, se réaliserait? Que compteriez donc faire de la mère et de l'enfant, en la gardant ici? Réfléchissez sérieusement à cette question. Pourquoi rester si sans venir à la Clayette? Ces trois femmes me mettent torture... »

— Autre tourment! s'écria Duvernay en froissant la lettre et la présentant tout entière au feu de la bougie. Certes, pensa-t-il, si un voyage doit avoir lieu, le moment serait mal choisi... trois mois plus tard et dans le cas de la grossesse de Rose, il sera opportun.

XXI.

Toute la journée du lendemain, madame Duvernay, sa tante et son amie, la passèrent en préparatifs de voyage. Le baron était retourné à Orléans, faisant dire à sa femme qu'il reviendrait dans la soirée. Emma, qui croyait sérieusement que l'ascendant de madame de Glatimil l'avait emporté sur le mauvais vouloir de son mari, agissait, dans ses préparatifs, comme si la santé lui eût été complétement rendue, comme si le seul motif du plaisir eût présidé à ce départ.

— Partent-elles, en effet? se demandait Rose Vaubernier avec inquiétude. M. Duvernay en a-t-il pris son parti?... Pourquoi ne m'a-t-il rien dit hier? Que signifie cette insouciance?

Il était minuit. Duvernay n'était point revenu de la ville. Sa femme veillait; elle se tenait dans sa chambre à coucher, assise dans une bergère, près de la fenêtre ouverte, le coude sur le bras du siége, une joue appuyée sur sa main, les jambes négligemment allongées dans la pose abandonnée d'une personne qui, certaine d'être seule avec ses pensées, ne se préoccupe que d'elle, laisse là le corps, la matière, la convention, l'arrangement, et s'en va, en esprit, bien loin, bien loin, tout là-haut, dans les espaces, pleurer ou sourire, selon l'influence qui l'a conduite.

En faisant descendre ses regards, du ciel dans l'appartement, Emma aperçut un filet de lumière sous la porte qui donnait dans le salon; et, avant qu'elle se fût levée, la porte s'ouvrit : c'était Raoul Duvernay.

—Vous, Monsieur!— Pas encore couchée!

Ces deux exclamations se croisèrent; le baron entra, referma la porte, alla déposer son flambeau sur la cheminée, vint à la fenêtre, qu'il ferma aussi; et, cela fait, avant que madame Duvernay, stupéfaite, saisie d'une inexplicable épouvante, eût prononcé une parole, il traîna un fauteuil auprès de la bergère.

— Allons, madame, remettez-vous... c'est une visite d'ami... Nous avons à causer. — Pourquoi choisir cette heure, Monsieur? demanda la jeune femme d'une voix inquiète. —C'est, je pense, dans la matinée de demain que vous partez? — Oui, Monsieur, vous le savez bien.—Emmenez-vous votre demoiselle de compagnie?—Je vous la laisse, Monsieur, répondit Emma avec une telle vivacité, qu'elle paraissait se réveiller en sursaut. — C'est trop d'obligeance; mais sa société nous sera utile à tous deux... Vous restez. — Jamais! s'écria la baronne.

Elle se dressa; la main de son mari la saisit au poignet et la ramena par une secousse sur son siége.

— Oh! mais vous m'avez fait un mal affreux, Monsieur! — C'est votre précipitation à vous lever qui en est cause. — Je vous l'ai déjà demandé; voyons, que voulez-vous de moi?... Dites vite; cette séance est trop imprévue, trop longue, elle me tue... s'il faut qu'elle se prolonge quelques instants encore, je ne réponds plus de ma tête; je pousserai des cris qui éveilleront ma maison... Faut-il vous le dire? Eh bien! vous me faites peur... Avec vous, désormais, il me faut le grand jour, du monde, un entourage...; ce n'est pas folie, vous m'effrayez! Avez-vous pris un masque, ou bien avez-vous jeté bas celui que vous portiez? Je ne sais, mais je vous vois maintenant tout autrement que je ne vous avais vu... Tout s'exprime par un mot: vous me faites peur!... On ne raisonne pas la peur. Par grâce, par pitié, laissez-moi, retirez-vous de ma chambre... N'abusez pas de l'incroyable effet que vous produisez sur moi... laissez-moi respirer, laissez-moi prendre l'air... j'étouffe!...

Par un mouvement aussi prompt que la parole, elle fit sauter l'espagnolette, ouvrit d'une secousse les deux battants de la fenêtre, saisit d'une main la balustrade; alors, comme si sa main eût posé sur le bras d'un ami courageux; comme si, malgré la nuit et la solitude, elle eût eu à portée de son appel et en vue, des témoins, des défenseurs, elle se tourna de trois quarts, du côté de l'appartement, vers son mari, qui, lui aussi, s'était levé, s'était reculé jusqu'au milieu de la pièce, et debout, immobile, une main dans son gilet, l'autre derrière le dos, examinait, silencieux. Un faible rayon parti de la bougie éclairait d'un ton tranché un côté de sa face, c'était du cuivre; l'autre côté, au contre-jour, c'était du bronze bruni.

— Ah! fit Emma en arrachant de sa poitrine un soupir plein de souffrance; ah! je renais!... — Et de quoi mouriez-vous donc? folle que vous êtes! — D'effroi. — La tactique est nouvelle, Madame! et, en vérité, j'admire les ressources d'une femme pour arriver, contre raison et mari, aux fins coupables qu'elle se propose!... de sorte que vous me ménagez le spectacle de ce délire convulsif, aussi souvent qu'il me conviendra de me rendre auprès de vous?... Madame Duvernay, changez de plan; le vôtre est trop fatigant; vous n'y tiendriez pas... et j'y résisterais parfaitement, je vous en préviens. Vous voulez partir... voyager?... Vous ne voyagerez pas, vous ne partirez pas. — Je

Philippoteaux del — E. Leguay sc

[illegible]

UN MALHEUR DOMESTIQUE

vous assure, Monsieur, que cette inconcevable tyrannie échouera cette fois contre ma persistance et la volonté de ma tante. — Colère de roman!... N'allez-vous pas vous donner des airs de Clarisse, et me prendre pour un Lovelace!... Vous allez voir que votre tante osera vous disputer à mon autorité? J'ai pitié de vous! — Pitié, Monsieur! — Pitié, c'est le mot.. Ce que d'autres font par débauche, vous allez le faire uniquement par mauvaise tête!... Vous allez vous précipiter dans un abîme : vous n'y tomberez pas; cette main qui vous effraie vous soutiendra malgré vous... Ce divorce que votre folie vous promet, vous ne l'obtiendrez pas... et mon indulgence arrive encore à votre secours... Vous avez commis un crime, je vous le pardonne. —Moi!... juste ciel!... moi, un crime! s'écria Emma.—Comment appellerez-vous l'acte d'une mère qui porte un enfant dans son sein, et le tue? — Moi!... grand Dieu! moi, j'ai tué mon enfant!

Elle s'élança vers Duvernay, le saisit intrépidement par le bras, et, d'une voix où se mêlaient l'âme d'une mère et l'énergie d'un homme :

— Me redirez-vous encore l'atrocité que vous venez de prononcer?... Parlez, dites encore, parlez, dites à la pauvre Emma qu'elle a tué son enfant!

Elle fit un mouvement violent comme pour l'attirer vers la lumière.

— Voyons, venez, osez-le, vous qui accusez! venez voir qui de nous deux rougira, moi du crime! ou vous du mensonge!

Duvernay se maintenait à sa place, et reprenait son impassibilité.

—Il fallait, Madame, pour me faire mentir, ne pas préméditer une fuite honteuse du toit conjugal... ne pas vous livrer la nuit aux mains de vos salariés... ou, le faisant, ne pas perdre courage, ne pas chanceler, ne pas tomber, ne pas briser le lien qui unissait une pauvre créature à votre existence... — Il dit vrai!... mon Dieu!... il dit vrai... il a encore raison!... Il me torture à petit bruit, il me tue en détail... et il a toujours raison!... Non, reprit-elle avec des cris, avec des larmes, non, vous n'avez pas raison!... Le pauvre enfant, ce n'est pas moi qui l'ai détruit, c'est vous!... certainement, c'est vous! Est-ce que c'est possible que ce soit moi!... Est-ce que ce n'est pas vous qui me forciez à fuir? Est-ce que ce n'est pas vous, misérable, qui nourrissez une fille sous le toit conjugal? Est-ce que ce n'est pas vous qui, de concert avec elle, volez mes lettres?... — Taisez-vous, malheureuse! s'écria Duvernay.

Il lui appliqua fortement sa main sur sa bouche; elle recula vers la fenêtre, voulant crier et respirer... Impossible, il la poussait avec colère, et la renversa à demi sur la balustrade.

— Taisez-vous, Madame! répétait-il d'une voix sourde.

Emma parvint à jeter un faible cri. Trois coups de sifflet prolongés, aigus jusqu'à dominer la tempête, lui répondirent de dessous la fenêtre.

La terreur saisit Duvernay. Il lâcha prise; Emma garda sa pose, et, tout en frissonnant, attendit.

Son mari parut calmé, ou du moins entraîné vers une autre anxiété.

— N'ayez aucune crainte, Madame, je vais vous envoyer votre femme de chambre et faire fouiller le jardin.

Il se retira après avoir, avec sang-froid, allumé deux bougies.

XXII.

Raoul Duvernay ne fit pas fouiller le jardin, si inquiétants que dussent lui paraître les trois violents coups de sifflet, lancés au plus fort de cet orage domestique, où pour la première fois, la hardiesse de l'injure et du geste avait marqué la haine entre les deux époux. Il semblait que le mari d'Emma craignît de rencontrer le témoin de sa fureur, et que ce témoin eût pu accepter, sans crainte, les conséquences de son flagrant délit, en se portant dénonciateur des sévices de Duvernay.

Lorsque Mariette, réveillée par le baron, entra dans la chambre de sa maîtresse, elle la trouva à genoux sur son tapis de lit, la tête renversée sur les draps, qui étaient pleins de sang; une hémorragie avait suivi

cette crise : sorte d'accident où la nature physique trouve ordinairement un soulagement, mais qui ajoute presque toujours à la torpeur de l'esprit. Emma n'était pas évanouie, elle était anéantie.

Mariette, intelligente et dévouée, ne poussa pas un cri, n'appela personne ; elle ranima sa maîtresse, la soigna, la fit mettre au lit, puis s'installa, silencieuse et garde de nuit, auprès du chevet de la pauvre malade.

Malade, en effet ; une encéphalalgie sérieuse se déclara. Le projet de voyage était ajourné ou rompu. Madame de Glatimil, au désespoir de l'état de sa nièce, lui tint fidèle compagnie ; la comtesse Clotilde aurait persévéré dans son assistance, mais le général Darnetal venait d'arriver à Paris, envoyé par l'empereur auprès des ministres ; elle avait dû quitter brusquement la Clayette.

Duvernay, pendant la maladie d'Emma, qui dura cinq semaines, ne mit pas les pieds dans l'appartement de sa femme ; la porte lui en était interdite avec autorité par le médecin lui-même ; car le bon docteur Lanoy, l'honneur de la cité d'Orléans, n'avait pas seulement l'intelligence des causes pathologiques, il comprenait aussi les causes morales ; science inintelligible pour les égoïstes, qui font de leur noble profession un métier, et ne jugent du mal qu'aux signes extérieurs et aux battements du pouls. Rose Vaubernier ne paraissait pas davantage devant le lit de la baronne ; les devoirs de sa charge étaient suspendus. La scène nocturne n'ayant pas été révélée à madame Glatimil, celle-ci, tout en dispensant Rose de tous soins pour sa nièce, crut lui devoir encore des ménagements, et se promit de ne lui retirer sa charge qu'en l'emmenant avec elle à Paris.

Mais madame Darnetal, vive et indiscrète amie, ne garda pas le silence. La comtesse n'avait rien à raconter de positif ; elle procéda par induction, et fit valoir ses conjectures au point d'attirer l'attention du grand juge. Le procureur général reçut un matin une lettre ministérielle qui l'invitait à se rendre à Paris dans le plus court délai possible. Raoul Duvernay crut à quelque grande mesure judiciaire ; il partit sans en donner avis à personne, si ce n'est à Rose Vaubernier, et, trois jours après la réception de l'avertissement ministériel, il entrait dans le cabinet du ministre.

Le premier accueil n'indiqua pas au procureur impérial que l'on eût une marque de confiance à lui donner ; la froide civilité empreinte sur la physionomie du comte M*** n'autorisa aucune démonstration préalable de zèle et de sympathie.

— Veuillez-vous asseoir, monsieur le baron... La cour impériale d'Orléans est assez malintentionnée pour le gouvernement : l'empereur le sait... Sa Majesté avait droit de compter que, sortant de son conseil d'État, vous exerceriez sur vos adhérents une influence salutaire. — Mais, Monseigneur, l'agent le plus responsable aux yeux de Votre Excellence, comme à ceux de l'empereur, devrait être le premier président. — Le premier président, Monsieur, a la confiance entière du gouvernement et jouit de l'estime particulière de Sa Majesté. — Je crains, dit le mari d'Emma avec une humeur mal déguisée, je crains que Votre Excellence ne se préoccupe en ce moment de bruits calomnieux, et ne s'arrête à des choses indignes de son attention... — C'est-à-dire, monsieur le procureur général, que je ne connais ni la portée de mes idées ni la valeur de mes paroles ?... Je suis dans mon bon sens, Monsieur !

On sait quelle expression devait mettre à ces mots un ministre s'adressant à son subordonné, et un ministre de Napoléon, l'organe de la justice du souverain qui venait de sortir de Dresde où des rois avaient fait antichambre à son lever !

— Oui, monsieur le baron, je possède tout mon bon sens, j'exprime la vérité avec toute l'importance qu'elle mérite. Votre femme n'est pas heureuse... votre femme est malheureuse, Monsieur !

Voyant que Duvernay redressait la tête :

— Votre femme est excessivement malheureuse, et il faut que cela ait un terme. — Monseigneur !

La teinte mate et livide du visage de Duvernay se jaspa de blanc et de rouge.

— De bonne foi, monsieur le procureur général, pensez-vous qu'un ministre de la

justice s'exposerait sans prudence à un équitable démenti? adresserait au hasard à un des chefs de la magistrature de ces reproches qui touchent au privé de la vie et effleurent la considération?... C'est trop bien instruit, c'est très-sérieusement que je vous parle : la situation de madame Duvernay doit changer, elle n'est pas tenable... Madame Duvernay est alliée à une des familles les plus importantes de l'empire... elle tient aux deux noblesses... Le comte de Glatimil, son oncle, est revêtu de la haute confiance de l'empereur; c'est un des membres les plus influents du sénat... les malheurs domestiques de sa nièce produiraient le plus fâcheux éclat... le bon exemple doit venir d'en haut... J'insiste, Monsieur, comme membre du pouvoir exécutif, pour que vous honoriez votre charge par les qualités qui en doivent relever l'autorité... Rendez à madame Duvernay l'existence moins triste et moins solitaire... que ses parents, que ses amis, ne soient plus autorisés à vous reprocher le triste état de sa santé... Je vous le déclare très-officiellement, l'empereur veut que votre union soit heureuse. A son dernier travail, le matin de son départ pour la grande armée, il m'a jeté, entre deux ordres, cette phrase : *Monsieur le grand juge, vous me rendrez compte du ménage de notre procureur impérial, à Orléans,* et, pour obéir, monsieur le baron, j'attends le bon résultat de mes conseils.

Raoul Duvernay, profondément blessé de ce qu'il regardait comme un abus d'autorité, résolut de s'en défendre par une démarche énergique et libératrice.

— Monseigneur, dit-il, parce que je me crois obligé à la conservation de mon indépendance domestique, en tant qu'elle est conforme aux lois et aux devoirs généraux, je suis prêt à lui sacrifier tous les honneurs, toutes les fonctions, qui m'exposeraient à la voir altérée... Je supplie humblement Votre Excellence d'accepter ma démission.

Duvernay s'était levé. Le grand juge était resté assis, sans émotion, sans humeur; il regarda Duvernay bien en face, et, d'un geste qui signifiait ensemble la persuasion et le commandement, il l'invita à se rasseoir; puis, sur le ton de la force qui se confie :

— Vous m'offrez votre démission, monsieur le baron?... Je ne vous ferai pas l'injure de supposer que vous préférez à la protection du souverain l'odieux plaisir de faire souffrir, ainsi qu'on l'assure, une jeune femme digne de tout amour et de tous respects... Non, je ne croirai pas cela; mais, quant à votre démission... je la refuse. — Cependant, Monseigneur, sous les gouvernements les plus despotiques, les agents supérieurs du pouvoir ont conservé la faculté de se démettre de leur charge. — Qu'en concluez-vous, monsieur le baron? — Qu'avec la plus sincère intention de me maintenir dans les termes du respect vis-à-vis de Votre Excellence, je suis amené à protester contre sa décision et à déposer à l'instant ma robe rouge. — Cette robe, que vous voulez obstinément déposer, je ne vous la clouerai pas, comme on dit, sur les épaules; mais, si elle tombe, vous aurez à la regretter... ne fût-ce que pour vous en abriter contre l'air humide du donjon de Vincennes. — Vincennes, monsieur le comte! s'écria Duvernay stupéfait.

Son humeur acariâtre l'excitait à la discussion, à la dépréciation, à la résistance, à la querelle... mais il était lâche. Arrivée à un certain degré, cette résistance, une fois mise en péril, s'affaissait, pâlissait, se taisait et s'agenouillait.

— A Vincennes, Monseigneur, répéta-t-il avec anxiété. — Oui, si vous donnez votre démission sous le vain prétexte d'une contrariété dans vos arrangements domestiques, je scinderai la question qui n'était qu'une, tout à l'heure : homme, je recommanderai l'enfant des Glatimil à la protection de la Providence; ministre, je vous ferai arrêter. —Arrêter!... Mais, Monseigneur, où sommes-nous?... — Chez moi, Monsieur, chez moi, interrompit le grand juge avec hauteur; et tous deux nous avons sous les yeux une pièce qui dénonce l'un de nous à la sévérité des lois.

Il prit une petite clef dans un tiroir du bureau, alla ouvrir un carton à serrure, en tira une lettre et la présenta à Duvernay, qui fit un bond en arrière.

— Connaissez-vous cela, Monsieur?

Il replaça avec précaution le papier dans un lieu de sûreté.

— Vous comprenez bien, monsieur Duvernay, toute la clémence de Sa Majesté... — Comment! l'empereur...? — C'est lui-même qui m'a remis cette lettre. Ainsi, Monsieur, le gouvernement impérial, qui vous voit un de ses grands fonctionnaires, sait l'inimitié que vous lui portez, le fol espoir que vous nourrissez, et la manière dont vous interprétez les actes qui vous sont commandés par vos devoirs. Vous avez fait guillotiner le chevalier de Valbor, et vous en demandez pardon à la famille du vicomte *d'Acher!* et vous justifiez votre réquisitoire par les raisons les plus injurieuses à l'empereur... et vous chargez les gens de représenter en *haut lieu* que la tête de Valbor *valait trop peu par elle-même pour nécessiter de périlleux ménagements, et suffisait cependant pour exciter la pitié sur un parti malheureux, et compromettre, en tombant, le gouvernement qui l'avait impérieusement demandée!* .. Ce sont vos expressions... Oh! vous n'êtes pas le premier traître que la clémence de Napoléon tolère dans sa charge, dans ses honneurs et dans sa liberté... Mais il convient, mais il faut que j'aie l'œil sur vous: vous êtes dangereux, monsieur Duvernay, et la seule tranquillité que me laisse votre hostilité, c'est la certitude qu'elle est découverte. Lorsqu'une campagne hasardeuse et lointaine commence, lorsque le chef de l'empire expose sa destinée aux chances capricieuses des batailles, c'est à ses ministres qu'il appartient de veiller sur ce qu'il laisse derrière lui, et de lui rendre certaines les voies du retour que la trahison voudrait lui fermer... Tout ceci est grave, vous le comprenez? Votre position, votre sûreté sont dans vos mains. Une démarche malencontreuse et malintentionnée de votre part, j'en réfère à l'archichancelier, le conseil s'assemble, et vous êtes décrété d'arrestation. Du repentir, un retour sincère de dévouement, une active participation à ce qui existe, et je vous donne un siége de président, et le sénat vous est ouvert. C'est mon ultimatum. Examinez maintenant si j'ai le droit de vous demander un service : le bonheur de madame Duvernay. Monsieur le procureur général, je vous ai dit toute ma pensée.. Je suis au regret de vous quitter; mais il faut que j'aille présider le conseil d'État.

Raoul Duvernay, accablé, ne trouvait ni mouvement ni paroles. Toutefois, suffisamment averti que son audience était terminée, il fit un effort, salua avec respect et se retira, la rage, le désespoir dans le cœur.

XXIII.

Le procès du chevalier de Valbor fut un événement judiciaire et politique sans importance apparente, et pourtant ne laissa pas que de retentir jusque dans la cour du *prétendant*, parce que ce Valbor, que des *spéculations personnelles* avaient obstinément maintenu dans le brutal exercice de la chouannerie, avait été confident de beaucoup de projets, avait servi à des tentatives de coups de main; il était de plus l'allié du vicomte d'Acher, cet intrépide instrument des dernières conspirations royalistes.

Duvernay connaissait beaucoup M. d'Acher; des émissaires *d'Hartwel*, venus jusqu'à Paris, avaient plusieurs fois emporté des lettres qu'il lui adressait alors qu'il était déjà attaché au conseil d'État. Cette correspondance avait assez exprimé pour qu'un parti vaincu et proscrit, disposé à accueillir tout ce qui pouvait ranimer son existence, y trouvât, sans trop d'illusions, l'espoir d'un nouvel auxiliaire. A l'apparition, dans le *Moniteur*, de la nomination de Duvernay aux fonctions de procureur général; peu après, lorsque fut publié son réquisitoire contre Valbor, les royalistes, *membres du comité*, voulurent une explication, demandèrent, par un agent adroit et sûr, ce que signifiait ce coup de couteau de la guillotine, et exigèrent que le baron de l'empire se prononçât d'une manière non équivoque. Duvernay, déjà compromis dans la cause occulte des Bourbons, craignit de se perdre en ne s'y compromettant pas davantage; il écrivit la lettre que le grand juge tenait dans ses cartons. Comment y était-elle en-

trée, après être parvenue à sa destination? Après avoir été lue *en haut lieu*, et avoir été bien et dûment enregistrée, elle avait été classée dans les dossiers, *pierres d'attente*, destinées à la reconstruction du régime de la monarchie légitime : c'est, arrivée à cette phase bureaucratique, qu'un sous-archiviste du prétendant, jeune homme intelligent, organisé pour manger des deux mains, l'avait vendue, sauf expédition par procédé autographique, à un *fondé de pouvoir* du gouvernement impérial. Du cabinet de l'empereur elle avait passé dans les cartons du ministre de la justice.

Il était difficile de se trouver plus étroitement garrotté que ne l'était Raoul Duvernay, et, bien qu'en eût dit le chef de la justice, sa robe de procureur général lui était réellement clouée sur les épaules. La préoccupation que lui causait son incommode et grave situation politique le détourna presque de ses ressentiments privés, ou plutôt le contraignit à un nouveau système de conduite.

Aussitôt de retour à Orléans, il fit de nombreuses visites. On avait su sa courte absence, il en parla avec la satisfaction qu'aurait inspirée une réussite; et partout laissa entrevoir une fête magnifique qu'il donnerait prochainement à la Clayette, pour célébrer, disait-il, l'entrée en campagne de l'empereur et la convalescence de madame Duvernay.

Emma, en effet, allait mieux. La première réparation qui lui fut accordée par son mari, lorsqu'il reparut devant elle, fut de lui annoncer l'éloignement de Rose Vaubernier.

— Ce qui s'est passé, lui dit-il avec intérêt, ne peut se renouveler; il peut y avoir entre nous discordance d'âges, antipathie d'humeur, froideur de rapports; il ne peut y avoir continuellement guerre, menaces et crises de la nature de celle qui vous a rejetée dans votre lit. Votre demoiselle de compagnie vous paraît nuisible à votre repos, qu'elle retourne à Paris.

Le matin même, une lettre de la comtesse Darnetal à son amie lui disait :

« Je serai bien étonnée si le loup ne se fait pas mouton; je m'y suis prise de telle sorte, que le grand-juge n'a pu manquer de s'en mêler. On le fait venir, on lui fait une *algarade*, et, par un motif que j'ignore, on se croit en position de lui faire courber la tête aussi bas que cela paraîtra convenable. Ton oncle Glatimil a été charmant dans cette affaire; il a fait de mes commérages le meilleur usage, il en a causé en *grande chancellerie*... Bref, nous avons justice en attendant vengeance. »

Emma ne fut donc pas étonnée lorsqu'elle entendit le baron Duvernay faire en quelque sorte amende honorable, et lui promettre de purger sa maison de la femme qui semblait y usurper un droit. La comtesse de Glatimil, avertie de son côté par une lettre du sénateur, se prêta d'assez bonne grâce à un semblant de réconciliation, et, lorsqu'on lui parla d'une grande fête, elle promit d'y assister.

Quant à Rose Vaubernier, elle prit congé simplement par une lettre où, remerciant des bonnes intentions qu'on lui avait témoignées, elle regrettait de n'avoir pu en recueillir le fruit. Sa place à la diligence avait été ostensiblement retenue et payée par le valet de pied de la baronne; elle avait quitté la Clayette avec ses cartons, ses paquets; on l'avait reconduite au bureau des messageries, installée en voiture : elle était bien réellement partie.

Moins de quinze jours après, à cent toises de la porte Bannier, à moins d'un quart de lieue de la route de Paris, dans une très-petite maison de construction élégante, venait s'installer une jeune veuve, madame Darenton : c'était Rose Vaubernier.

A cette fête promise, et pour laquelle le procureur général ne dépensa pas moins de deux mille écus, au grand étonnement d'Emma, assistèrent beaucoup de Parisiens du grand ton, tous les notables d'Orléans, et le comte Timoléon de Saint-Séran qui, pendant toute la durée de la maladie de la baronne, comme la première fois, s'était fait inscrire, mais ne l'avait point encore revue.

La nuit allait finir; il n'était cependant que trois heures. Raoul Duvernay, pour satisfaire à une exigence jalouse, inspirée par

la crainte de l'influence sympathique d'une fête où l'idéalité des choses s'introduit dans les sentiments, avait quitté la Clayette à deux heures. Dans le jardin, illuminé à toutes places, surtout par un temple en verres de couleurs, édifié sur la terrasse, et qu'une inscription au fronton dédiait *à la Victoire* (c'était le symbole de Napoléon), se promenait lentement, enveloppée dans une mantille, Emma, ayant à ses côtés le comte de Saint-Séran.

— Savez-vous, monsieur le comte, que ce pays n'est pas sûr? — Hélas! Madame, depuis que je l'habite, je sais que l'on y souffre... — Et moi aussi, murmura la jeune femme; mais, reprit-elle avec intention, je ne voulais pas vous parler de ces maux qu'il faut taire pour ne pas importuner les autres; c'est tout simplement une histoire de voleurs que j'avais en tête. — Racontée par vous, elle doit être dramatique. Voulez-vous me la dire? — Je vous en prie, ne plaisantez pas, c'est comme à un intéressé, comme à un voisin que je vous parle de cela; je vous proteste que le pays n'est pas sûr... que des malfaiteurs se sont introduits, il y a quelque temps, dans cette habitation... — Ils s'adressent mal en venant se placer sous la main d'un procureur général. — C'est justement, sans doute, parce qu'ils savent qu'il n'y réside pas, que j'y suis toujours seule... — Mais ces malfaiteurs, quelle preuve vous ont-ils laissée de leur venue? — Trois coups de sifflet tellement aigus, qu'ils auraient dominé le bruit de l'orage... Votre sourire est triste, monsieur le comte; mais enfin vous souriez.. pourquoi? — C'est peut-être le voleur de la bourse de ce Coutard... — Ah! s'écria Emma avec abandon, j'ai bien compris la confrontation que vous avez eu le courage de faire entre deux indignes personnes!... Mon Dieu!... comment vous trouvez-vous mon confident, mon protecteur?.. Qui a permis cela?... je ne l'ai ni désiré ni prévu. Mais vous, qui m'êtes en aide, et toujours à propos... dites, que pensez-vous de ces coups de sifflet lancés dans la nuit?... — Vous étiez éveillée? demanda Timoléon. — Oui... oh! oui!... ma fenêtre était ouverte... — Et vous n'avez distingué personne?—Pouvais-je seulement penser et voir en cet affreux moment!... la voix qui m'insultait, l'œil qui m'épouvantait, la main qui m'étouffait, me laissaient-ils la faculté d'un regard ou d'une idée?... — Épouvantable scène! fit Timoléon. — N'est-ce pas, reprit vivement madame Duvernay entrée, à son insu, dans une entière confidence, et ne paraissant pas s'étonner de la part que M. de Saint-Séran avait prise dans cet événement. N'est-ce pas qu'elle fut atroce?... que la voix de cet homme prononça des mots odieux?... Oh! si vous saviez ce que j'ai souffert! — Ce que nous avons souffert, Madame... reprit le comte avec une émotion douloureuse et tendre. — Et sans vous... mon Dieu! sans vous, que ne m'arrivait-il pas?... Mais qu'est-ce que je dis donc?... juste ciel, qu'ai-je dit là?... mais c'était donc vous?

C'est en toute ingénuité qu'Emma fit ce retour sur ses idées.

— Silence! lui répondit Timoléon sur ce ton impératif et intime qui signale une union parfaite entre deux volontés, entre deux âmes, silence!... plus un mot. Je n'ai rien entendu, ou j'ai tout oublié, excepté la torture que j'ai endurée... excepté ma fureur!... — A votre tour, monsieur le comte, silence!... le droit de partager les douleurs d'une femme est un droit défendu; ne me forcez pas à redouter la pensée d'une amitié généreuse éveillée sur mon malheur...

Elle pleurait et cachait sa tête dans ses mains; Timoléon se taisait.

— Songez donc, reprit-elle, à quel point il faut que j'oublie les mystérieuses circonstances qui vous ont initié à mes tristes secrets... Mais savez-vous que si j'y arrêtais ma réflexion, ce serait à supposer en vous une puissance surnaturelle!... — Hélas! Madame, votre imagination s'élèverait trop haut... les circonstances qui nous ont amenés l'un devant l'autre sont bizarres, sans doute... mais comment croire à une puissance surnaturelle trop timide pour briser la main qui vous opprime? — C'était vous!... fit Emma devenue toute pensive. A cette heure, à cette place, à cet instant même où mon âme éperdue invoquait un secours?... vous? et j'eus peur!

Elle dit ce mot avec un charme indicible.

Le comte le recueillit, mais en silence : il reprit avec calme :

— Ce sifflet est habitué à lutter contre l'orage; c'est celui d'Yves Kernès, et, dans plus d'un combat, et dans plus d'une tempête, il a parlé plus haut que le tonnerre ou le canon. — Et M. Duvernay qui pouvait vous trouver dans le jardin... vous pouviez recevoir un coup de fusil... quelle imprudence!... La plus infranchissable des barrières n'est pas le plus élevé des murs, ni la plus épaisse des portes, je le sais... Mais, par grâce, ne venez plus ainsi nous exposer tous deux, moi au soupçon, vous à la mort! —Cette nuit-là, Madame, mon inquiétude a surmonté ma prudence.... Je savais que votre mari avait laissé échapper des termes menaçants, que ce voyage l'irritait... Son départ de la ville à près de minuit me semblait étrange et indiquer un projet alarmant: enfin, j'ai fait taire mes scrupules, je suis entré dans ce jardin... Il faut croire aux pressentiments. — Tous ces feux menteurs pâlissent, voici le jour, dit Emma avec tristesse; remontons cette allée. — Cette fête fut superbe, dit M. de Saint-Séran d'un air distrait. — Oui, dit Emma, sourire et danser, lorsqu'on a le désespoir dans l'âme!... Mais voici le bon docteur Lanoy qui me cherche pour me gronder.

Il la gronda en effet d'être exposée au froid du matin, et rompit ainsi un entretien où, toute mesure gardée, une intelligence s'était établie entre deux âmes. L'avenir en devait décider.

XXIV.

Si l'on savait combien de jeunes personnes sorties du brillant pensionnat de madame Campan se sont étiolées dans les bras du vice, combien aurait mérité d'être flétrie la responsabilité de cette ancienne femme de chambre de Marie-Antoinette, qui, après avoir compromis sa souveraine, avoir tripoté avec les constituants et les conventionnels, s'était instituée maîtresse de belles manières au profit des états-majors ou des dignitaires impériaux!

Rose Vaubernier était de ce nombre.

Raoul Duvernay se livrait à sa maîtresse comme on se livre, à tout âge, à tous les sentiments réactifs, avec violence, sans mesure. Il n'aimait pas : à cinquante ans, l'amour n'est plus qu'une vanité, ce qui sert, d'ailleurs, à nourrir sa force, mais ne permet aucune délicatesse instinctive et soutenue. Il n'aimait pas, mais il cédait à l'étrange attraction d'une femme à qui l'indifférence avait conservé la jeunesse des formes, et dont le caractère impérieux savait se modifier, se nuancer selon que le lui conseillait son habileté.

Quant au comte de Saint-Séran, il aimait madame Duvernay avec tout l'entraînement d'une âme ardente lorsqu'il était loin d'elle; auprès d'elle, il restait dans les termes d'une circonspection si vigilante, qu'il était difficile d'y surprendre un mot, un geste, un regard, capables d'éveiller le soupçon. Timoléon se conduisait avec Emma, à tous les moments de leurs fréquentes entrevues, comme il l'aurait fait avec une personne suspendue au-dessus d'un abîme, et qu'un éclat de voix, un bruit inattendu, un geste hasardé et maladroit auraient pu surprendre, faire chanceler et précipiter dans le gouffre.

Il avait jugé prudent de se tenir au courant de tous les pas du baron, et Ives Kernès, avec son intrépidité, sa finesse, sa vivacité d'exécution, servait merveilleusement le désir de son maître.

Duvernay ne se rendait jamais que le soir chez *la veuve Darenton*. Il sortait de la ville par la porte Madeleine, enveloppé dans une grande redingote à large taille. A vingt pas de cette porte, il prenait, dans une espèce d'auberge, un petit bidet de village, acheté pour le seul besoin de cette course, et, faisant un assez long circuit, il arrivait à *sa petite maison* par une basse porte de potager.

Kernès dix fois l'avait rencontré dans ce chemin de traverse; il savait sa destination, il savait le nom réel et l'état de grossesse de l'habitante de la maisonnette, et le vieux

loup de mer, habitué à siffler tranquillement son équipage au plus fort des tempêtes et des batailles, ne craignant que Dieu et Timoléon, s'était plusieurs fois amusé à plaisanter, à la faveur de la nuit, avec le chef de la justice orléanaise. Un soir entre autres, vers les dix heures, il joua l'homme ivre, et se complut à courir des bordées sur le petit chemin, de manière à gêner le passage du porte-choux.

— Dites donc... eh! cavalier?... doucement, n'écrasez pas les voyageurs!... Vous trottez à l'amble comme un marchand de bestiaux qui s'en va en foire! Est-ce que vous allez marchander des vins de Beaugency, là-bas dans la forêt d'Orléans? — Passe ton chemin, l'ami... Je crois te reconnaître à ta voix, nous nous sommes déjà rencontrés sur cette route... Tu as trop soupé, mon garçon, répliqua Duvernay en cherchant de l'aplomb sur ses étriers. — J'ai trop soupé... c'est possible... mais si vous me reconnaissez, faut pas en parler à ma femme, entendez-vous? — Allons, range-toi, l'ami, laisse-moi passer, je suis pressé. — Je vous dis de ne pas en parler à ma femme. — Tu as donc peur de ta femme? — Comme d'un procureur. — C'est-à-dire que tu crains les procès? Eh bien, passe ton chemin, si tu ne veux pas en avoir un... Tu demeures par ici, sans doute? — Puisque vous me connaissez, vous le savez bien... — C'est-à-dire je reconnais ta voix... — Vous me faites l'effet d'un malin et d'un bon enfant... et puisque vous m'appelez votre ami, vous me ferez bien la conduite un bout de cent toises... J'ai peur des voleurs. — Ah çà, mais tu as donc peur de tout? — Riez-en à votre aise... Je vous dis, moi, qu'il n'y a pas de justice à Orléans, ou que la justice devrait y être pendue, pour laisser ce sentier où nous sommes si malfaisant. — Je n'y ai cependant jamais rencontré que toi pour me parler au passage, ou arrêter ma marche comme tu fais ce soir... — Plaignez-vous-en!... Si vous me rassurez, je vous rassure peut-être bien un petit brin... l'un portant l'autre... — Oui, mais nous n'avançons guère... et tu jases trop ce soir... Laisse-moi aller à mes affaires... et va aux tiennes... — Moi, je vas voir ma bonne amie... — Et tu perds autant de temps en route? demanda le grave Duvernay en souriant. — Bah! je le rattraperai jusqu'au matin... — Mauvais sujet!... fit le baron. — Pourquoi donc ça, mauvais sujet? est-ce que je sais où vous allez, vous?... C'est bien sûr pas pour dire la messe de minuit que vous trottez à l'amble si souvent dans ce chemin!... C'est ça, insulter un pauvre bûcheron! Je m'en plaindrai à la justice, parce que d'abord l'heure est mauvaise, la route n'est pas frayée, et c'est la troisième fois que je vous y prends!...

Cela dit, le damné Kernès s'éloigna, riant sous cape, et se disant à part lui :

— De sorte que voilà M. le baron embarrassé de sa personne sur ce petit sentier, il n'osera prendre la grande route... il ira par eau!... Et puis, il n'est pas mal de lui avoir jeté les voleurs aux oreilles, parce que, si ça peut faire plaisir à mon capitaine, au premier soir je lui ferai emporter des coups de bâton avec la layette de son petit.

Cette nuit-là, le procureur général arriva tout inquiet auprès de Rose Vaubernier.

— Je saurai, lui dit-il, quel est l'animal qui prend ses habitudes sur cette route et m'interpelle au passage... La moindre contestation avec lui serait imprudente : c'est un ivrogne et un braillard. Il est cependant essentiel que je déblaye le chemin pour arriver à toi, car je n'ai pas d'autre passage. — Comme il est flatteur, Monsieur, lui répondit Rose avec une sécheresse calculée, comme il est flatteur pour la mère de votre enfant de penser que vous avez besoin du mystère de la nuit et des chemins perdus pour arriver à elle?... — Il faut bien s'y conformer, puisque cela est ainsi... — Pour se servir de cette excuse, il faudrait n'avoir jamais su prendre de parti, n'avoir jamais travaillé à détruire une chose, une idée, un sentiment existants... et vous n'en êtes pas là, mon ami... Votre vouloir est sérieux et décisif quand vous le voulez, je le sais... Pourquoi ne divorcez-vous pas? — Mais, méchante enfant, comment veux-tu que je divorce?... Voyons, dis-le moi : montre-moi la chose possible, et j'y souscrirai... Impossible, de toute impossibilité!

Deux voies sont offertes par la loi : divorce pour cause déterminée ; divorce pour cause indéterminée. La première veut l'adultère prouvé, les sévices, les plus violents traitements; la seconde est tout à l'amiable, en vérité; le consentement mutuel des époux peut faire provoquer la rupture définitive. Ainsi, Rose, tandis que dans le secret de ma



Savez-vous, monsieur le comte, que ce pays n'est pas sûr? (Page 62.)

pensée, je souffre de savoir flétrie pour une qualification repoussante la tendresse que tu m'inspires, veux-tu qu'au tribunal je me proclame convaincu de ce qu'ils appelleront adultère? Dis, le veux-tu? est-ce ton intention que j'aille aux côtés de madame Duvernay dire en pleine audience à des juges : « Nous sommes deux abjectes créatures; de notre incompatibilité d'humeur sont nés des vices contradictoires qui rendent nos deux abjections intolérables l'une pour l'autre; et tous deux, d'un consentement mutuel, nous

venons vous demander d'isoler nos souillures, d'accorder à nos turpitudes morales la liberté de se propager ailleurs!... » Je suis magistrat, j'ai un rang dans le monde; je suis homme, à tous les titres qui font considérer la créature humaine vivant en société! dois-je me ravaler au rôle de la brute?...Voyons, Rose, le veux-tu?

Duvernay s'était animé; Rose Vaubernier s'était refroidie. Lorsque le bruit de sa voix eut cessé, elle dit ces mots, comme si elle se fût parlé à elle-même:

— Ce comte de Timoléon de Saint-Séran est aimable et de bon air... c'est un dangereux voisin... — Et pour qui, dangereux? demanda le baron, brusquement amené sur un terrain qu'il n'avait point encore aperçu.

Rose se taisait.

— Pour qui donc?... Je vous en prie, évitez ces demi-mots qui sont à eux seuls tout un commentaire, ou dites-les tout entiers, clairement.

Il alla s'asseoir auprès de mademoiselle Vaubernier, la regarda fixement...

— O mon ami, baissez les yeux, vous me faites peur.

Elle se voila le visage avec ses mains.

— Est-ce pour éluder une réponse?... vous avez tort; rien n'arrive à une intelligence sérieuse, qui n'ait pour elle un sens et un but... Ce que vous avez dit, voyons, redites-le: le comte de Saint-Séran est un dangereux voisin... pourquoi? — Mon Dieu! allez-vous maintenant m'obséder?... Sais-je si j'ai dit cela?... Si je l'ai dit, si j'ai eu tort de conjecturer ainsi, si cela vous offense, si cela vous chagrine, laissons tomber mes imprudentes paroles... ce que je veux avant tout, c'est que vous ayez l'âme tranquille, afin que votre visage s'éclaire, que vos yeux ne m'effraient plus comme ils l'ont fait tout à l'heure.

Elle prit les mains de Duvernay.

— Je suis une sotte... C'est bien la baronne, dans l'état de découragement, d'ennui où elle se trouve, qui ira se prendre de passion pour un homme qu'elle connaît à peine... l'adultère se prouve contre une pauvre fille comme moi!... Allez donc accuser d'adultère madame la comtesse Darnetal, mais on vous rirait au nez. — Rose, je ne perdrai pas la trace, je vous en préviens. A quoi faisiez-vous allusion tout à l'heure? Que savez-vous sur madame Duvernay?...— Moi? rien. Que saurais-je... rien absolument. mais toutes choses possibles existant, que vous importe? Quel compte avez-vous à lui demander, à cette jeune femme, de ses attraits que vous trouvez passés, de vos droits dont vous ne voulez plus?...

Elle s'arrêta court: trois coups violents furent frappés à la porte cochère. Il était une heure du matin.

XXV.

Après des pourparlers assez longs entre la jardinière et ceux qui frappaient, la porte fut ouverte, et la villageoise fit jouer la clarté de sa petite lanterne sur trois gendarmes.

— Allons donc, la mère Sabotier, vous vous faites bien tirer l'oreille pour souhaiter le bonsoir à la gendarmerie...

C'était le brigadier.

— Tiens, c'est M. Birotte... Ah bien! fallait que le sommeil m'ait bouché les oreilles, de ne pas reconnaître votre voix... — Ah çà! c'est pas tout ça, mère Sabotier; le service de l'empereur avant la culture de la salade... M. le procureur-général est ici?— Pas plus de procureur-général que je ne sais quoi; qu'est-ce que vous voulez qu'un procureur général vienne faire dans cette bonbonnière? — Y chercher des poulettes, ma commère, fit le gendarme sur le ton de l'*a-parte*, en se voilant la bouche avec sa main, et puis enfin, c'est ici la maison des Trois-Peupliers? — Oui. — Habitée par une dame Durenton? — Oui. — Connu... Eh bien! mettez vos sabots dans votre bonnet, et montez vite auprès du monsieur qui cohabite avec votre dame, et dites-lui correctement: C'est le brigadier Birotte qui apporte une dépêche de la part de l'empereur. — De l'empereur, M. Birotte! — Rien que cela, madame Sabotier; et dépêchons. — Le pauvre cher monsieur qu'est là-haut, c'est peut-être une bonne place qui lui arrive! —

C'est possible... Il n'y a que les patrouilles de gendarmerie pour porter bonheur aux gens, dit le gendarme en ricanant. Allons, la vieille.

Refuser de recevoir cette dépêche, nier sa présence, c'était impossible; la bonne gendarmerie a la subtilité du furet et la sagacité de la femme jalouse; ses rencontres ont de l'à-propos, et ses recherches de la réussite. D'ailleurs le brigadier ne venait pas de si loin sans avoir reçu une instruction formelle. Raoul Duvernay ne voulut cependant pas avoir à rougir devant le sabre de justice; il donna le reçu demandé, le signa avec confusion; et, tout inquiet, tout agité, il passa le reste de la nuit, non pas à distraire Rose Vaubernier de ses perplexités maternelles, mais à songer avec colère aux incidents malencontreux qui troublent parfois les plaisirs et la sécurité de l'adultère.

Tandis que Raoul Duvernay s'abandonnait à froid à la culpabilité du fait, *l'intention* se manifestait à l'âme d'Emma Duvernay par les visions du rêve, la mélancolie du réveil, par le charme nouveau qu'elle trouvait dans la solitude, par les regards qui allaient se perdre, confiants, dans les regards de Timoléon de Saint-Séran. Le rapprochement des deux voisins n'était plus un accident, mais une habitude; ils observaient les convenances dans toute leur rigidité : ils ne se voyaient qu'à la promenade, mais ils se voyaient tous les jours. Emma sortait en voiture; Timoléon suivait à cheval; les promenades sur l'eau leur permettaient une causerie plus intime; mais encore Mariette était-elle auprès de sa maîtresse.

Une après-dînée, la baronne et le capitaine Timoléon avaient poussé leur promenade jusqu'à deux lieues au-dessus d'Ollivet; elle en calèche, lui à cheval. Peu de mots avaient été échangés entr'eux : l'un et l'autre paraissaient absorbés dans une pensée affligeante; cette pénible préoccupation était surtout plus visible chez Timoléon. Il maintenait toujours son cheval près de la portière, mais ce soin qu'il prenait n'avait pas de but apparent, car, à demi-courbé sur lui-même, la tête inclinée sur sa poitrine, il ne témoignait aucune sollicitude pour Emma; on eût pu le croire dans un isolement complet.

— M. de Saint-Séran! fit Emma d'une voix impatientée en frappant de sa petite main la garniture du panneau de la calèche.

Cet appel était trop intentionnel pour ne pas réveiller Timoléon; il rangea son cheval bien plus près de la portière, fit le geste de prendre un point d'appui et de retenue : sa main se posa sur celle d'Emma. Il faisait nuit; les deux mains enhardies par l'obscurité ne se dérangèrent pas; un léger frissonnement rendit leur contact plus immédiat.

— Vous êtes brûlante! dit le marin à demi-voix. Qu'avez-vous? souffrez-vous? — Oui, répondit madame Duvernay avec un accent qui vibra dans le cœur de Saint-Séran. — Voulez-vous descendre? — Non... il est tard : quelle heure est-il? — Neuf heures viennent de sonner à Ollivet; dans peu de minutes vous serez rentrée. — Je vous garde jusqu'à dix heures.

Elle dit cela d'un ton décidé.

Timoléon ne répondit pas; lorsque madame Duvernay descendit de voiture, il l'accompagna.

— Et maintenant, vous-même, qu'avez-vous? demanda la baronne avec une sorte de brusquerie qui dissimulait mal un intérêt bienveillant. Pendant toute cette longue promenade, pourquoi pas un mot? pourquoi cette tristesse?... Je suis brûlante, avez-vous dit? votre main était glacée... souffrez-vous?...

Saint-Séran comprit le sens réel de ces paroles prononcées avec vivacité, et sa joie profonde fut triste; deux larmes roulèrent sous ses paupières. Emma les vit, baissa les yeux, et perdit aussitôt son assurance.

— En effet, Madame, je suis triste.

La baronne était émue et ne tenait pas à approfondir le mal qui tourmentait l'un et l'autre; elle reprit avec une insouciance affectée :

— Quoique la soirée ait été belle, l'atmosphère se ressent de l'influence de l'automne... Vous aurez eu froid?... — Tant de causes, Madame, pour altérer l'humeur la plus égale, pour détourner, ne fût-ce qu'un instant, la pensée la plus ferme et la mieux

établie... un souvenir, un projet... — Un souvenir, oui, vous l'avez dit, un souvenir, répliqua Emma. Oh ! le mot qui vous est venu le premier est le plus vrai, le plus déterminant... A qui pensiez-vous, voyons?... Cette vie solitaire que je vous vois mener contrarie de secrets penchants, n'est-ce pas?... Vous vous surprenez à regretter des lieux, des personnes que vous avez quittés, et alors la tristesse s'empare de vous?... Oh! je comprends... oui, les souvenirs!... Je n'en ai pas, moi; il n'y a personne dont je puisse me souvenir; mais, c'est égal, je comprends... Eh bien, utilisez la bonne volonté de votre voisine; dites, pour vous consoler... parlez de vos souvenirs...

Un étrange sourire passa sur les lèvres de Timoléon. Il prit la main d'Emma; cette fois elle voulut la retirer, il la retint.

— Quels sont vos projets, Madame, pour cet hiver? — Je ne forme qu'un souhait, c'est de passer la saison dans ma solitude. — Vraiment! — Vous vous en étonnez, Monsieur? — Non, mais je craignais tant qu'il en fût autrement! — De sorte qu'au milieu des bals et des fêtes, il vous sera agréable de penser que madame Duvernay, retirée comme un passereau dans le trou d'un vieux mur, ou sous la toiture d'un chaume, pense solitairement aux joies du monde et à vos plaisirs?... — De quelles joies, de quels plaisirs parlez-vous?... Est-ce que je ne reste pas ici cet hiver? répliqua vivement Timoléon. — Vous? oh! non, non, vous partez; il le faut... — Je ne le puis plus! s'écria le comte. — Je vous dis qu'il le faut... je le veux... — Voudrez-vous me donner la force d'obéir?... elle me manquera; j'aurai des inquiétudes, des peurs, des impatiences, d'insurmontables tristesses, et j'accourrai... — Oh! n'importe, il faut partir... Imprudent! comment expliquer votre séjour à la campagne? — Ma disgrâce. — Vous étiez en disgrâce lorsque je vous vis au bal de l'impératrice, on ne manquerait pas de remarquer alors que je suis à la Clayette et que nous sommes voisins... Si vous voulez, Monsieur, nous reprendrons notre premier sujet de conversation; vous me direz quel triste sentiment vous occupe.

— Vous me le demandez encore? dit M. de Saint-Séran.

Et comme si c'eût été une affaire dès longtemps convenue entre eux, comme si leur intimité eût du le dispenser d'un préambule, il laissa librement s'épancher sa parole confiante et tendre, ne retenant que sa voix, ne modérant que l'animation de ses regards.

— Emma, c'est pourtant bien vrai et bien compréhensible, je vous aime!... Ce qui me rend triste, c'est vous!... ce qui me préoccupe, c'est vous! Vous souffrez, comment voulez-vous que je ne souffre pas? Il y a dans votre existence un monstrueux déplacement, comment voulez-vous que je n'en sois pas au désespoir?... Vous savez et mon souvenir et le sentiment avec lequel je veux vivre et mourir... Ce n'est point assez : qu'allez-vous faire? qu'allez-vous devenir?... Cette situation où vous êtes ici, là, à cette place, cette situation n'est pas tenable... votre organisation n'est pas faite pour elle, je le vois bien; il faut que cela change. Comment? par quel moyen?... Il y a moins d'un an, riante, enjouée, respectée, adorée; maintenant sombre, décolorée, effrayée, solitaire, trahie, avilie, menacée, outragée!.. pourquoi? Voilà qu'à Paris on semble s'habituer à vous savoir malheureuse; comme il arrive aux gens toujours malades, on ne s'afflige plus de vos peines; on se contente d'en avoir pitié... et, malgré votre nom, votre rang, votre fortune, le nombre de vos admirateurs, de vos amis, vous marchez toute seule dans la vie, dans un sentier ronceux, laissant çà et là jeunesse, santé, bonheur, espérance, redoutant une chute, un abîme, une violence... et moi, Madame, je vous rencontre : en un instant, de vos chagrins, je sais tout... Enfin, que vous dirai-je, Emma, je vous aime! je ne vous demande en retour que la permission de veiller sur vous, de rester à petite distance, assez près pour entendre un appel, assez près pour m'élancer près de vous et saisir corps à corps ce malheur, cet homme!

Il s'était animé; il se leva, laissa monter sa voix, et, avec un geste terrible :

— Cet homme! ce punisseur des criminels, il y a un crime sur son visage.

Madame Duvernay avait caché sa tête dans ses mains et pleurait; elle s'élança de son siége, et, se jetant éperdue au-devant de Timoléon, elle lui cria avec un accent déchirant :

— N'est-ce pas que cet odieux visage promet un crime?... je l'avais bien dit!... j'en étais sûre!...

M. de Saint-Séran l'enveloppa doucement dans ses bras : elle ne se défendit pas.

— Ne crains rien, chère et belle créature, ne crains rien, je te défendrai... Appelle-*moi, s'il* te menace, entends-tu bien? appelle-moi; je le tuerai. — Silence!

Et la main d'Emma s'appuya sur la bouche de Timoléon.

— Silence, mon ami; ne pensons pas à mal... ne songeons qu'à souffrir. — Ce délicieux moment n'en fait pas naître la crainte, Emma!

Il l'étreignit contre sa poitrine; il inclinait sa *tête* sur le front si blanc, si pur de la jeune femme, et, timide, il n'osait y poser ses lèvres.

On frappa légèrement à la porte du salon; puis la porte s'ouvrit : c'était Mariette.

— Madame, un homme est là qui arrive en courrier de Paris... il ne remettra, dit-il, qu'à Madame la lettre qu'il apporte.

A peine si madame Duvernay avait eu le temps de se remettre de l'agitation où l'avait surprise l'entrée de sa femme de chambre.

— Un homme venant en courrier de Paris? répéta-t-elle avec embarras, mais est-ce bien pour moi?... de quelle part?... Voulez-vous permettre qu'il entre, monsieur le comte? — Je me retire si je vous suis importun, dit Timoléon.

Emma ne fut pas maîtresse de son regard; elle le laissa se reposer heureux et confiant sur le visage de M. de Saint-Séran, tout en disant à Mariette :

— Faites entrer.

XXVI.

— Ah! c'est Joseph! s'écria la baronne. Cette lettre est de madame Darnetal? — Oui, Madame. — Et elle vous envoie en courrier? — J'ai quitté Paris à midi... et madame la comtesse m'a dit en propres termes : Si une autre personne que madame la baronne Duvernay veut te prendre ma lettre des mains, coupe-lui la figure à coups de fouet... C'est ce qui serait arrivé ce soir pour M. le baron s'il avait insisté davantage, parce qu'avec ma maîtresse il faut suivre la consigne. — Comment, M. le baron? — C'est que j'ai fait une halte à l'hôtel de Madame, à Orléans, et, comme j'y arrivais, Monsieur en sortait. Là-dessus un colloque : Ah! c'est toi, Joseph? — Oui, monsieur le baron. — Eh! par quel hasard, mon garçon? — Mais par l'hasard d'un petit voyage. — Tu apportes une lettre? — Oui, monsieur le baron. — Donne-la-moi donc. — Faites excuse, c'est pour madame la baronne. — Raison de plus, je la lui remettrai. — Je n'ai pas fait trente lieues à cheval pour mal faire ma commission; si madame n'est pas à Orléans, j'ai ordre d'aller jusqu'à la Clayette. — Joseph, un double napoléon pour t'épargner deux lieues. — Impossible, monsieur le baron; ma fortune serait faite si, chaque fois que le général m'a envoyé en courrier, j'avais voulu ramasser des pièces d'or. — Je vous ordonne, Joseph, de me remettre cette lettre. — Oh! pour lors, que je fis, monsieur le baron connaît mal son paroissien... J'ai cassé la tête, un jour, à une vedette hongroise qui voulait m'empêcher de passer.. Je ne connais que ma consigne. M. le baron m'a tourné les talons en grommelant entre ses dents; j'ai parlé au suisse, et me voici.

— Mariette, faites dîner Joseph à l'office, et veillez à ce qu'on lui prépare une chambre.

— Si madame la baronne veut faire une réponse, j'ai ordre de repartir à sept heures demain matin.

Emma déposa la lettre sur la cheminée et dit à Timoléon :

— Cette missive, en tout autre temps, aurait été pour moi un événement; à l'heure où elle est apportée, elle ne me trouve ni empressée ni curieuse.

M. de Saint-Séran prit bien délicatement dans ses deux mains la tête de madame Duvernay, et, avec la tendre bonhomie d'un bon frère, il l'embrassa au front; puis, beau-

coup plus impressionné que ne le révélait la modération de cette caresse, il s'agenouila, éleva, radieuse, vers la baronne, sa belle physionomie, et dit d'une voix pleine de puissance et d'amour :

— Je n'entreprendrai rien qui offense la dignité de ton âme, je le jure!... Pour ta défense, je donnerai ma vie!... M'aimes-tu?

Emma plaça sa main sur la tête du capitaine, comme si elle eût pris là son point d'appui : toute sa pensée était dans ses yeux; sa main frissonnait, sa poitrine palpitait fortement; elle resta ainsi quelques instants sans parler.

— J'ai recueilli votre serment, Timoléon; il me rend forte et heureuse...

Et, faisant violence à la profonde sensation qui peu à peu faisait fléchir son corps, ses regards, sa voix, sa volonté peut-être :

— Je vais lire cette lettre.

Sa main quitta la chevelure de Timoléon, pour se glisser sur sa bouche; ensuite elle l'invita du geste à se relever.

— Oh! qu'est-ce que cela? fit-elle après avoir lu. Mon ami, un conseil, je vous en prie. Écoutez un peu ce que m'écrit Clotilde.

« Cher ange, il faisait à peine jour chez moi, ce matin, à onze heures, lorsque j'ai reçu la visite de *M. Bouloy*, mon notaire; visite qui ne souffrait pas de retardement, m'avait-il fait dire : le digne monsieur avait grand'raison de l'entendre ainsi; et moi, tout attendrie de sa probité et de son zèle pour tes intérêts, je t'écris, dare, dare, le motif de cette visite.

« Le Duvernay en est aux *algarades;* mais les siennes sont beaucoup trop fortes pour les laisser passer. La pire espèce de gens, c'est celle des *moraliseurs* et des hommes de sang-froid; leurs coups sont d'une audace surprenante! Je te donne en cent à trouver ce que ton mari a imaginé. Un *Rolet,* de son intimité, s'est présenté chez le bon M. Bouloy, hier dans l'après-midi, et lui a dit : Voici des pleins pouvoirs de M. le baron Duvernay, procureur général près la cour impériale d'Orléans, lequel m'autorise à passer préalablement acte entre vos mains, de la donation, à titre de *libéralité*, et sous forme de viager, à une demoiselle Vaubernier, fille majeure, qui l'accepte, d'une rente de *vingt-quatre mille francs*, produit d'un contrat hypothécaire déposé en votre étude. » Juge, petite, si j'étais tout oreilles, puisque j'ai retenu ce grimoire! Le notaire a vérifié le pouvoir; il était en règle : l'objet donné, bien que résultant de ta *communauté*, peut, avec de l'adresse ou de la violence, devenir disponible. M. Bouloy, peu préparé à cette étrange ouverture, a demandé au Rolet de dresser lui-même un projet d'acte, et l'a ajourné à deux fois quarante-huit heures. Puis cet honnête homme, ne se faisant pas scrupule de révéler la confession d'un fripon, est venu me conter l'affaire.

« De sorte, pauvre chère amie, que maintenant il y va de ta fortune; c'est peu que la Rose Vaubernier soit enveloppée dans la robe rouge, elle aura désormais une part dans tes revenus! Qui sait où cela peut s'arrêter!

« Je n'ai rien voulu dire aux Glatimil sans ton aveu. Tout bonnement, en me répondant par Joseph, autorise-moi à t'envoyer en poste un homme de loi qui recevra tes *dires* et *opposition*.

« Il faudra décidément museler le loup, sans cela il ne fera de toi qu'un repas.

« Le général est parti... Les affaires s'embrouillent, si j'en juge par les physionomies du faubourg Saint-Germain. Je suis toute triste. Que vas-tu devenir cet hiver?... Je t'avouerai que mon mari a emporté une demande qui aurait pour effet de ramener M. Duvernay à Paris... ne me gronde pas de cette démarche.

« Ta Clotilde, etc. »

— Eh bien, monsieur de Saint-Séran? fit Emma en laissant retomber ses mains. — Cela ne m'étonne pas... les choses devaient en venir là. — Mais cette liaison me paraissait rompue depuis le départ de cette demoiselle Rose. — Elle n'est pas partie. — Comment! elle n'est pas partie? — Non, elle habite aux portes d'Orléans. — Cette femme! s'écria Emma avec dégoût; et depuis quand? — Elle y était installée quinze

jours après avoir quitté cette maison. — Oh!... comment le saviez-vous? — Je ne l'ai point perdue de vue un seul instant... tous les pas de M. Duvernay, je les compte. Il fallait cette surveillance pour ne pas vous laisser surprendre par l'attaque d'une rivalité honteuse... Ives Kernès est adroit. — Croiriez-vous, Timoléon, dit lentement madame Duvernay, que cette pitoyable circonstance, répétée sans doute dans un millier de ménages riches, se présente à moi avec un caractère plus alarmant que ne peut l'être la plus grave des questions d'argent... Je ne sais pas pourquoi, il me semble que petit à petit se resserre autour de moi un grand cercle de fer qui doit m'écraser... Ces misères de la vie commune ont à mes yeux quelque chose de prémédité, de sérieux... je n'ose pas vous dire jusqu'à quel point j'en ai peur!... — Dites-le nettement, Emma, et j'aurai bientôt rompu le cercle, répliqua M. de Saint-Séran avec énergie. — Non, mon ami, non; ni colère ni violence : cela porterait malheur à tous deux... Mais cet homme de loi, où le prendre? — Je m'en charge. — Vous? — Je serai parti demain matin; je verrai le notaire, je m'entendrai avec lui, et vous pourrez hardiment signer l'écrit que vous présentera un homme vous remettant l'autre moitié de cette croix.

Il prit dans la poche de son gilet une petite boîte plate couverte en maroquin rouge, l'ouvrit : elle contenait une croix d'honneur; il la brisa en deux morceaux.

— C'est l'empereur qui me l'a donnée, ne l'égarez pas, mon amie... Et maintenant l'heure permise est écoulée, je vais vous quitter... Mon absence sera courte; lorsque je reviendrai, la stipulation des vingt-quatre mille livres de rente sera détruite. — Allez donc, et soyez-moi en aide.

La sortie de Timoléon fut presque brusque. Emma n'eut le temps ni de recueillir le regard qu'il lui adressa en s'éloignant, ni de lui dire un de ces mots qui tiennent compagnie pendant l'absence. Il n'était plus là, la baronne attendait encore un adieu.

Le surlendemain au matin, Ives Kernès se présenta devant elle, et, en lui montrant une moitié de la croix de son maître, il lui remit deux papiers qu'elle devait signer aussitôt.

— Venez-vous donc de Paris? demanda la baronne. — Non, Madame; un des gens de M. le comte est arrivé en courrier au point du jour... — Il a quitté M. de Saint-Séran en bonne santé? — Parfaite, Madame. — Et revenant?... — Avant peu... quoiqu'en prison... — En prison!... s'écria Emma avec terreur, en prison!... lui!... mais pourquoi? — Ne vous alarmez pas, madame la baronne... Monsieur, craignant que vous ne l'apprissiez par la voie des journaux, m'a autorisé à en instruire Madame... — Comment, il n'a point écrit?... — A moi, Madame, fit Kernès avec une réserve intelligente. — A vous! dit Emma sur un ton d'envie et de reproche. Mais en prison! reprit elle. — Oh! le temps nécessaire pour que l'on reconnaisse que l'on s'est trompé... Une conspiration a éclaté; des mécontents ont été arrêtés, et, comme mon maître arrivait à Paris à l'heure même où les conspirateurs se promenaient dans les rues, on le suppose mécontent : on l'a arrêté. — Ne court-il aucun danger? — Est-ce que je serais ici? M. le comte n'est pas même au secret : ces papiers que j'apporte l'attestent à Madame.

Emma signa, voulut ajouter un billet, regarda Kernès qui suivait tous ses mouvements, rougit et n'écrivit pas.

— Cet homme qui retourne à Paris est-il sûr? — Comme tous les gens de monsieur; il se ferait tuer pour lui. — Faites-lui donc dire à M. de Saint Séran combien je suis chagrine de cet événement. — Impossible : le piqueur ne sait pas qu'il a couru pour Madame, et je n'irai pas dire ce que Monsieur n'a pas voulu qu'on sût. — Kernès?... demanda la baronne avec une grande hésitation. — Madame. — Si vous partiez vous-même pour Paris?... — Impossible; j'ai ordre de rester en vigie, un pied sur la route d'Orléans, l'autre sur la grève du Loiret... S'il arrivait quelque chose à Madame, M. le comte s'en prendrait à mon absence des environs de la Clayette.

Emma, tout émue, referma la dépêche, la rendit au matelot, et lut clairement dans les

yeux du dévoué Kernès qu'elle était l'objet de toute sa sollicitude.

Le général Mallet, le jour même où Napoléon et son armée évacuaient Moscou (23 octobre 1812), venait de tenter l'échauffourée la plus hardie qui jamais ait attaqué la constitution d'un empire et l'existence d'une dynastie.

Les chefs mêmes de la haute surveillance du pays, le ministre de la police et le préfet de police ayant été arrêtés, il leur fallut une petite revanche; et, sauf éclaircissement, un grand nombre d'arrestations eurent lieu. Timoléon de Saint-Séran entrait par la barrière d'Enfer à l'heure même où la dixième cohorte manœuvrait sous les ordres des conspirateurs; il arrivait sur un bidet de poste, à franc étrier, suivi de son piqueur, comme accourant à un rendez-vous. Il était de famille noble, non de la *veille*, mais d'autrefois; sa non-activité le faisait considérer comme un opposant à l'état de choses; et aussitôt que M. Pasquier, revenu de la Force, eut assez repris ses sens et son bon sens pour consulter les rapports et les renseignements, il envoya saisir le comte de Saint-Séran.

Le prisonnier fut conduit par l'agent de M. Desmaret, chez le duc de Rovigo; celui-ci, qui savait parfaitement à quoi s'en tenir sur Timoléon, lui dit avec une gaieté significative :

— Oh! je sais, monsieur le comte, qu'il n'y a pas que les conspirateurs pour courir la poste... je sais aussi que tous les secrets ne sont pas du domaine de la police... Cependant, puisque le préfet de police vous a fait arrêter, il faut vous soumettre et laisser éclaircir ce malentendu.. Que voulez-vous!.. c'est *la journée des dupes*... je ne vous oublierai pas; allez en paix et en prison.

Le ministre tint parole; l'officier de marine fut interrogé, confronté avec *Mallet*, *La Horie*, *Guidal*, et le général *Lamotte*, puis relâché après deux jours d'*arrêts-forcés* à l'Abbaye, mais avec la facilité de communiquer au dehors.

M. de Saint-Séran, libre, vit M. de Glatimil; le notaire Bouloy fut appelé à cette entrevue, et les pouvoirs, procurations, opposition de madame Duvernay en mains, il fut pris toutes les mesures conservatrices des droits de la baronne contre l'injuste prétention de son mari.

Le comte Timoléon, inopinément retenu par une affaire personnelle, se trouva dans l'impossibilité d'effectuer son retour avant le 15 novembre. Le soir de ce jour, un important événement se passa dans la maison de la prétendue veuve Durenton; Rose Vaubernier fut saisie, au terme de moins de sept mois et demi, par les douleurs de l'enfantement; une sage-femme du bourg de *Chevilly* fut appelée. Le lendemain, confiante dans l'autorité que lui donnait sur Raoul Duvernay son titre de mère, Rose fit inscrire son enfant (c'était un garçon) à la municipalité de ce même bourg de Chevilly, sous le nom de *Henri Duvernay*.

Ce ne fut point un hasard qui donna pour témoins à l'inscription du nouveau-né, sur les registres de l'état civil : *Ives Kernès, soldat de marine, retraité; Claude Mignon, ancien canonnier de marine, actuellement concierge à Orléans*.

L'excès de zèle avait, dans cette dernière démarche, égaré le jugement de Kernès; il n'avait pas prévu les conséquences que pourrait avoir la révélation de sa présence auprès de la maison de la veuve Durenton.

Raoul Duvernay, n'ayant pas obtenu de Rose une réponse satisfaisante sur la formalité devant l'état civil, se rendit à Chevilly, vérifia l'inscription, et revint auprès de sa maîtresse dans un état de stupeur et de colère, qui altérait son visage au point de le rendre effrayant pour la nouvelle accouchée.

— La fièvre de lait est passée, n'est-ce pas? demanda-t-il rudement à la garde. — Oui, Monsieur. — Retirez-vous; allez faire un tour dans le jardin. — Qu'est-ce qu'il y a donc, Monsieur? demanda à son tour Rose Vaubernier avec angoisse. — Il y a, Mademoiselle, il y a, de votre part, pire qu'une inconséquence, une indélicatesse peut-être — M. Duvernay, interrompit la jeune femme avec fermeté, je suis bien faible; une révolution peut me tuer ou me rendre folle n'importe, continuez, j'écoute. — Je n

veux ni vous tuer ni vous rendre folle, répliqua le baron avec moins de dureté; mais enfin, il est mal à vous d'avoir abusé de mon nom, d'avoir trahi ma confiance et mon secret... Je vous avais exprimé assez formellement mes intentions... pourquoi cet enfant porte-t-il mon nom? — C'est son droit, Monsieur. — Son droit... son droit... marmotta Duvernay; non, ce n'est pas son droit... ce n'est pas celui que lui reconnaît la loi... la loi le lui refuse... Il aura ceux que lui garantit ma tendresse pour vous, ce sont les seuls qui lui soient acquis... Vous avez compromis ensemble et mon caractère et ma situation sociale...

Un sourire tout ridé par le mépris déforma la bouche de Rose Vaubernier.

— Je ne vous ferai pas reconnaître ce qui était plus convenable, reprit Duvernay; vous avez mis dans votre tête d'agir ainsi que vous avez fait, il n'y a pas à y revenir... mais, du moins, m'expliquerez-vous quel instinct de perfidie vous a poussée à donner pour témoins à l'inscription au registre de l'état civil un valet du comte de Saint-Séran et mon portier... — Quoi!... que dites-vous là? s'écria Rose Vaubernier; qui a osé cette infamie!... Faites appeler la nourrice... — Allons, Rose, voyons, du calme... vous vous ferez du mal... — Du tout, Monsieur, du tout, point de silence, point de calme... Je veux savoir ce qui s'est fait...

Elle tira violemment le cordon de sonnette de son lit; ce fut la nourrice qui vint.

— Oh! mon Dieu! fit la villageoise avec un accent pitoyable, est-ce que Madame veut se faire mourir? comme elle est rouge! — Vous m'avez dit que l'adjoint de Chevilly vous avait proposé deux témoins?... Connaissiez-vous ces hommes?... — Hélas! non, chère dame; mais c'étaient des gens déjà *anciens*, et bien respectables. — Vous êtes une imbécile, sortez. — Mauvais moyen pour savoir ce qui s'est passé, objecta Duvernay. — C'est madame Duvernay qui m'a joué ce tour-là! s'écria Rose en frappant de ses mains sur la couverture. — Ma femme! s'écria à son tour le baron avec irréflexion et colère. — Votre femme, oui, Monsieur, oui, votre femme, de complicité avec ce comte de Saint-Séran... Oh! cela devait m'arriver; leur liaison devait m'attirer des chagrins, et vous susciter quelque bonne avanie; je m'y attendais!... De sorte qu'enhardie par son officier de marine, voilà la baronne qui se venge... Le tour qu'elle nous joue, à tous deux, est odieux! C'est peu de vous tenir en surveillance, elle a voulu par deux témoins à ses gages être maîtresse de notre secret!... Monsieur Duvernay, si vous ne châtiez pas ce comte, vous êtes déshonoré.

L'évidence était flagrante; le mari d'Emma le comprit, et, tandis que Rose laissait aller ses paroles haineuses et provocatrices, lui, sentait fermenter en son âme une de ces fureurs internes que nul bruit ne révèle, qu'aucun raisonnement n'affaiblit, et qui ne se calment que dans l'effort même d'une vengeance.

Au moment même où Kernès s'était permis sa compromettante démarche près de la municipalité de Chevilly, Duvernay se décidait à envoyer sa femme passer l'hiver à Paris; il changea d'intention : du reste il ne renvoya pas Claude Mignon, son concierge; il ne lui laissa pas supposer qu'il connût sa participation au témoignage. Il fit une visite à M. de Saint-Séran; et, dans cette entrevue que la nature de ses soupçons devait lui rendre bien pénible, il se montra calme et causeur; la politique parut le préoccuper beaucoup : il dit là-dessus beaucoup de choses alarmantes. Le comte Timoléon, qui se serait défié de lui, quand il ne l'aurait pas détesté, ne répondit à rien d'une manière précise; fut poli, sans y mettre un empressement menteur, et, avec une grande adresse, sonda ses secrètes émotions.

— Vous allez sans doute partir pour Paris? lui demanda le baron. — Demain je quitte la campagne. — Vous avez même attendu un peu tard. — Je vais si peu dans le monde... Mais madame Duvernay est bien autrement exemplaire; il paraît qu'elle se dévoue à une complète solitude... Je n'en blâmerai que vous, Monsieur... — Moi? et pourquoi? — C'est qu'on croira difficilement qu'une jeune et jolie femme, qui a fait l'ornement du grand monde parisien, se détermine, de son plein gré, à vivre aussi cruel-

lement retirée... — Aimeriez-vous mieux que je la laissasse seule au milieu de ces messieurs de Paris? — Vous me faites, monsieur Duvernay, une interpellation étrangement directe, dit Timoléon avec hauteur. Après cela, reprit il en humanisant un peu son regard, si c'est mon avis que vous me demandez tout uniment, je vous dirai que je ne vois pas où serait l'inconvénient de confier madame Duvernay à la digne comtesse de Glatimil? — Oh! sans doute, à ma place beaucoup de maris le feraient. — Et ne s'en trouveraient pas plus mal. — Et s'en trouveraient mieux, vous alliez dire? — C'est encore possible. — Comme le mieux est ennemi du bien, je trouve fort raisonnable le parti pris par ma femme, et je me résigne volontiers à un blàme qui serait injuste, (faisant une saute d'idées) : On m'a dit que vous n'emmeniez pas tous vos gens à Paris? — Tous, ci ce n'est Kernès. — Ah! ah! votre matelot?... c'est un drôle de corps. — Vous lui en voulez un peu, monsieur le procureur général, pour le bain qu'il a fait prendre au fils de votre métayer... Vous avez tort, c'est le meilleur garçon de la terre... — Qui fait tout ce que vous lui dites, répliqua Duvernay avec plus d'intention que Timoléon n'en pouvait prévoir sur ce sujet. — Tout... son obéissance égale sa fidélité. — Vous êtes bien heureux d'avoir un tel serviteur. — Et, avant de quitter la campagne, ne me donnerez-vous pas, monsieur le comte, cette après-midi? — J'irai ce soir prendre congé de madame Duvernay. — Elle vous regrettera. — Je n'ose m'en flatter, Monsieur, répondit Timoléon avec un parfait sang-froid. — Parbleu! pensa le baron en se dirigeant vers la Clayette, je ne serai pas fâché de les voir à l'instant des adieux.

Sa curiosité ne fut que médiocrement satisfaite. Emma et M. de Saint-Séran se conduisirent avec une prudence, une mesure, qui mirent en défaut ses regards jaloux.

— Il faut, Madame, revenir à Orléans, dit le baron, la Clayette vous serait un séjour trop triste; quant à M. de Saint Séran, il a peur de la campagne après la chute des feuilles; il part demain.

Emma ne sourcilla pas; une violente palpitation la saisit; seule, elle aurait laissé échapper un cri de détresse. Elle regarda Duvernay et lui dit avec indifférence :

— Le départ de M. de Saint-Séran ne prouve qu'une chose, c'est qu'il peut aller où bon lui semble; moi, qui n'ai pas son indépendance, plutôt que d'aller où j'éprouverais un mortel ennui, à Orléans, par exemple, je reste ici : ici, du moins, je n'ai rien à craindre que mes propres pensées. — Mais vous, monsieur Duvernay, reprit Timoléon avec un grand laisser-aller, ne serez-vous pas tenté de faire avec Madame un voyage à Paris? — Ç'avait été mon intention ; j'ai fait sonder le grand juge, il a dit non : les événements lui paraissaient trop graves pour permettre aux fonctionnaires de quitter leur résidence. D'ailleurs, toute réflexion faite, et à la veille d'un ébranlement ministériel rendu probable par cette affaire *Mallet*, il vaut mieux rester oublié... Vous ne m'avez rien dit, monsieur le comte, de votre aventure aux barrières de Paris? — Presque rien, une plaisanterie de la police... Et comment l'avez-vous sue?... Ah! je comprends, la police civile doit des confidences à la police judiciaire...—C'est qu'en effet, reprit Duvernay avec l'intention trop marquée d'obtenir un éclaircissement, votre cavalcade avait de l'inopportunité...—Vous trouvez? fit Timoléon d'un ton presque railleur.—J'aurais presque soupçonné comme a soupçonné le préfet de police.—Vous me prouvez, dit Raoul avec une politesse sérieuse, que la plus honorable des convictions est sujette à l'erreur... Mais ma ridicule aventure occupe trop vos souvenirs, et je voudrais y marquer ma place par un fait moins disgracieux, par une bonne action... J'ai une vieille parente, la duchesse de Vassan, dont il y a plusieurs années vous avez, je le sais, fréquenté le salon; ma parente est riche et s'ennuie, elle m'écrit de lui chercher dans cette province, et de m'adresser à vous pour y être aidé, une jeune fille honnête et bien élevée, dont elle ferait sa demoiselle de compagnie.

Timoléon parlait lentement.

— Eh bien! fit Duvernay en fronçant ses sourcils. — Eh bien, voulez-vous prendre la

peine de recommander à la duchesse de Vassan cette jeune demoiselle que j'ai vue auprès de madame la baronne?

Raoul Duvernay se sentit piqué aux paupières, comme si elles eussent été mises en contact avec la chaîne électrique; obligé de se défendre, il n'eut plus le loisir du rôle d'observateur, il ne vit pas le redressement spontané de la tête d'Emma, le regard étincelant et altier qu'elle lança sur lui, comme lorsqu'on voit un ennemi dangereux recevoir un coup décisif; à peine s'il put se rendre compte de la portée de cette demande faite, non pas d'une voix conciliante, mais avec une froideur sévère; il lui parut évident que M. de Saint-Séran se plaçait là comme sur *le terrain*, prenant tout au sérieux et prêt à riposter.

— Voulez-vous, Monsieur, rendre à ma parente ce service; je serai de moitié dans la recommandation?.. — Mais, Monsieur, je ne comprends pas votre demande. Mademoiselle Vaubernier n'est plus ici; elle a déplu à Madame qui l'avait introduite dans ma maison... Que ma femme vous dise ce qu'elle est devenue... — Moi! s'écria avec oubli et emportement madame Duvernay; moi!... donner des nouvelles de cette créature!... — Je n'insiste plus, se hâta de dire Timoléon. J'espérais rendre service à une personne qui pouvait se recommander de vous; du moment où il y a mésintelligence à propos de ce nom, je me repens de l'avoir prononcé...

Et, s'inclinant cérémonieusement devant Emma:

— Je prendrai vos commissions, Madame, si vous daignez m'en confier.— Pas d'autres, monsieur de Saint-Séran, que d'assurer madame la duchesse de Vassan de ma profonde répugnance pour la demoiselle Vaubernier, dans le cas où cette fille oserait se recommander de moi.

Après les mots d'usage, pour prendre congé, le capitaine Timoléon se retira aussi calme, aussi complétement maître de lui, que s'il se fût séparé d'une vieille femme, n'inspirant aucune sorte d'intérêt.

Duvernay, trop irrité pour reprendre aussitôt l'aplomb que lui avait fait perdre l'étrange demande de Timoléon, aima mieux se livrer à une folle démarche qui satisferait sa colère, que d'observer la loi de prudence qui lui commandait de se taire. Comme il l'avait fait en une autre occasion, et avec autant d'inopportunité, il reconduisit son voisin jusque sur le pont d'Ollivet : là, il s'arrêta, et, d'une voix convulsive, à force d'être comprimée :

— Voulez-vous, Monsieur, que nous parlions à cœur ouvert? — Pourquoi non, Monsieur, si cela vous est aussi possible qu'à moi. — Sans que je m'en explique la cause, vous êtes mon ennemi; et, avant même que j'aie eu le temps de le prévoir, vous me l'avez prouvé de la manière la plus significative et la plus cruelle... Moins que personne vous vous étonnerez de ce qui, pour vous, n'est point une découverte nouvelle : oui, c'est vrai, j'ai une maîtresse; mademoiselle Vaubernier m'a plu; des raisons qu'il me convient de reconnaître m'ont entraîné à un acte de faiblesse... Qui vous a donné le droit de le censurer? De quoi vous autorisez-vous pour me surveiller? Quel intérêt avez-vous à faire constater, comme vous l'avez fait, la naissance d'un enfant?.. Je suis honoré de recevoir en ma maison un homme de votre distinction, mais comment voulez-vous que j'envisage vos assiduités, après la connivence que vous m'avez laissé voir ce soir... — Connivence, Monsieur! fit Timoléon d'une voix sourde.

Il était au supplice. Moins attaché à madame Duvernay, il aurait fait taire Raoul Duvernay dès sa seconde phrase; amant heureux, il aurait insulté le mari, peut-être; *ami* d'Emma, il craignit de compromettre l'innocence de la jeune femme par une violence qui eût autorisé tous les soupçons; il se contint donc.

— Connivence, avez-vous dit? répéta-t-il avec netteté. Mais savez-vous que si je ne parlais à M. Duvernay lui même, je me ferais un devoir de châtier un mot que je qualifierais alors de lâche calomnie... Quant à votre maîtresse, je m'abstiendrai; je ne chercherai pas même le sens de ce reproche d'avoir fait constater la naissance de votre enfant... — Comment! s'écria Duver-

nay avec une rage concentrée. Vous n'avez pas envoyé votre matelot, au village de Chevilly, servir de témoin à la présentation de l'enfant devant l'état civil! — Moi!... Ah çà, mais vous êtes fou!... Moi, traîner mon nom, représenté par mes gens, derrière les enfants de vos maîtresses!... Je n'écoute plus un mot; votre ennemi? de ce moment je le suis, parce que vous m'avez mis dans le cas d'entendre ce que jamais homme n'a osé m'adresser. Je mets ensemble votre vie et la mienne en question, si vous prononcez une parole, une seule, entendez-vous bien? Calomniez votre femme! la honte en retombe sur vous, et vous restez impuni! homme antipathique et sans passions, ayez des maîtresses : la honte en retombe sur vous, et vous restez impuni! Inscrivez votre adultère à l'état civil : la honte en retombe sur vous, et vous restez impuni! mais me demander froidement compte de ma conduite, et ajouter l'insulte!.. Demandez-moi raison, Monsieur, et que toute explication cesse.

Duvernay était sous l'influence d'une de ces lâches fureurs dont le paroxysme enfante les crimes, les assassinats. Il faisait nuit, nuit noire, et d'hiver; la solitude sur le pont et sur les deux rives du Loiret était complète; point de bruit, point de témoins; le procureur général près la cour impériale d'Orléans aurait eu les bras aussi robustes que l'était, en ce moment, sa volonté, Timoléon de Saint-Séran était précipité par dessus le pont; il était poignardé, si Duvernay avait porté un poignard. Faute de force et faute d'arme, Duvernay s'avoua vaincu et sans courage; vaincu, en se taisant; sans courage en s'éloignant brusquement.

— Pauvre Emma! se dit Timoléon avec angoisse, va-t-il être brave auprès d'elle! va-t-il la supposer criminelle, pour autoriser une brutale vengeance.

Troublé par cette idée, il se hâta de rentrer chez lui, prit la clef de la porte du jardin de la Clayette, et dit à son valet de chambre :

— Que l'on éveille Ives Kernès, s'il dort.

Ives Kernès ne dormait pas; il contait dans la cuisine des histoires de *courils* et de *revenants* aux domestiques; il se trouva bientôt près de son capitaine.

—Tu vas *nager;* cours placer tes avirons.

En moins d'un quart d'heure, Timoléon traversait le Loiret. Il parcourut avec précaution toute la longueur du jardin de Duvernay, se glissa sous la fenêtre d'Emma. Les persiennes, les volets intérieurs pouvaient en être fermés et intercepter toute lumière, et étouffer toute voix qui n'aurait pas poussé des cris : sagacité de la femme qui aime! Emma s'était doutée de l'inquiétude qu'inspirerait à Timoléon la colère probable de Duvernay; elle avait prévu qu'il viendrait écouter... Bien doucement elle avait ouvert les volets déjà fermés par le domestique; elle avait relevé les petits rideaux et placé deux bougies sur un chiffonnier près de la fenêtre.

Regardant de bas en haut, M. de Saint-Séran put la distinguer, malgré les persiennes, se tenant droite derrière la vitre.

— Elle est seule, elle est calme, se dit-il tranquillisé.

A l'extrémité du bâtiment, la chambre de Duvernay était éclairée par une faible lumière, sa veilleuse, pensa-t-il. Le moment de sa rentrée était seul à craindre. Il sortit du jardin; remonta dans sa chaloupe :

— Kernès, malgré le froid, nous avons à causer, nage au courant.

Et, après avoir parcouru l'espace de plusieurs brasses :

— Kernès, dans les termes du traité occulte qui existe sur nous, j'ai droit de vie et de mort sur toi? — C'est vrai, mon capitaine. — Sur terre, et te prenant en flagrant délit de trahison à ma personne, ou d'un acte contraire à l'honneur, je puis te brûler la cervelle, comme je le ferais sur mon bord à un matelot en révolte armée? — C'est vrai, mon capitaine, répondit encore Kernès, d'une voix moins ferme, cette fois, parce qu'il remarquait que la voix du maître était émue par la colère. — Qu'as-tu été faire au bourg de Chevilly? — Une action méritoire, capitaine; j'ai aidé un municipal à reconnaître l'entrée au monde d'un petit enfant... — Misérable! s'écria Timoléon en se dressant à l'arrière de la yole, qui t'a

chargé de ce soin? — Le diable sans doute... et l'envie de faire une niche à ce sournois de magistrat, dit le matelot avec bonhomie. — Et tu as signé l'acte civil? — Oui, capitaine. — Sans m'en prévenir, sans me demander mes ordres?... — Comme c'était une niche, j'ai pensé que le capitaine ne voudrait pas en être... — Et si ton insolente maladresse fait naître dans l'esprit de M. Duvernay d'injustes soupçons contre sa femme et contre moi; si madame Duvernay en devient plus malheureuse! — Je n'y avais pas pensé, maître. — Ton habituelle finesse a fait défaut... Mais sais-tu, animal, que ce Duvernay vient, il y a moins d'une heure, de me chercher querelle, et que tu en es cause?

Kernès rompit la régularité du mouvement de ses rames; de l'une d'elles il frappa le flot sur le plat, avec une telle force, qu'il la cassa et couvrit d'eau son capitaine.

— Se battre avec vous, monsieur le comte, et par la faute de Kernès? Est-ce que je puis le souffrir? Je serai fusillé ou guillotiné, mais, avant ce duel honteux, je ferai boire le magistrat... — Silence, butor : ta faute est irréparable... C'était bien assez de surveiller cet homme et sa maîtresse, sans compromettre mon nom par ta signature; ce coup de plume donné par un autre rameur que toi, et de deux que nous sommes dans la yole je revenais seul. En retraite, et range à la côte.

Duvernay s'était défié de lui-même; en rentrant chez lui, il n'avait pas voulu revoir sa femme. Retiré dans son appartement, il avait passé la plus grande partie de la nuit à examiner la situation périlleuse vers laquelle le poussait peu à peu la combinaison des événements.

Au lever du jour, il se sentait pour sa femme une haine froide et raisonnée. De tous les motifs d'irritation puisés dans la conduite d'Emma, il n'y en avait pas un qui ne se trouvât à un plus haut degré dans le caractère de Rose Vaubernier; mais il n'était pas en disposition de les reconnaître.

De grand matin, Raoul Duvernay quitta la Clayette en faisant dire à Jérôme Coutard de venir lui parler à la ville, à quelques heures de là.

Jérôme Coutard se souvenait du bain que lui avait fait prendre le *vieux matelot* (c'est la dénomination baptistaire que Kernès avait reçue des campagnards, riverains du Loiret), ce jeune villageois avait de l'astuce et de l'avidité; c'était, malgré les conséquences qui étaient résultées de sa première mésaventure, le meilleur espion que Duvernay pût se donner pour surveiller les habitants de la Clayette. La dignité du magistrat s'effaçait devant les triviales passions de l'homme : on a toujours vu le bas espionnage, ignoble expression de la turpitude morale, être l'arme des méchants; le fils du métayer reçut quelques cents francs pour donner du mérite aux avances galantes qu'il avait ordre de faire à Mariette, la femme de chambre; et cela, dans le but de tout savoir des moindres mouvements et démarches de la baronne.

Les soupçons du procureur général se changèrent bientôt en certitudes, lorsqu'il reçut de Paris l'avis des mesures conservatoires prises au nom de sa femme, en opposition à la cession importante du contrat indivis de vingt-quatre mille livres de rente, au profit de la demoiselle Vaubernier. Bien que Timoléon eût fait agir, et ne se fût pas présenté en personne, Duvernay parvint, par les soins de son agent, à connaître l'intervention positive du comte de Saint-Séran; il résultait de cette précaution anticipée que le baron savait la résistance d'Emma, et voyait combattre ses intentions, avant même qu'il les eût réellement manifestées. Placé, lui aussi, dans la fausse voie des confidences, il dit à Rose le contre-temps qui mettait obstacle à sa donation; et, comme il craignait d'être accusé de mauvaise foi par cet esprit inquiet, exigeant et soupçonneux, il voulut prouver la sincérité de ses intentions généreuses en laissant parler toute sa colère, en divulguant tous les motifs qui l'animaient.

Rose Vaubernier n'était pas organisée pour demander beaucoup aux plaisirs de la prostitution; elle en voulait les dédommagements : son fils donnait du relief à ses pré-

tentions; elle avait reconnu, dès l'origine de cette liaison, que se montrer soumise, c'était se préparer le rôle de victime : qu'affecter le désintéressement, c'était se mettre dans le cas d'être pauvre, après sa faute; et, comme un entraînement d'imagination n'avait pu affaiblir sa raison, elle exerçait ses facultés spéculatives à tous les instants de son intimité sans passion.

— De sorte, Monsieur, dit-elle à Duvernay sur un ton délibératif, de sorte que voilà votre enfant dépouillé, le voilà indigent dès le berceau. Votre équité vous permettait une donation, à laquelle votre grande fortune ne donnait pas même l'importance d'un sacrifice; vous avez promis ce don à l'enfant que je mettais au monde, et maintenant vous vous faites faible pour vous soustraire à l'effet de votre parole!... — Mais non... mais ce n'est pas cela, Rose; avec votre tête d'enfer, vous allez toujours plus loin que la vérité!... Je ne me fais pas faible, je ne cherche pas à me soustraire à l'effet de ma parole... j'y tiens, j'y tiendrai... seulement, je rencontre un obstacle. — Dans l'amant de votre femme! — Dans l'amant! s'écria Duvernay en contractant ses mains; ne dites pas ce mot, Mademoiselle, ne le dites pas! ajouta-t-il avec colère. — Eh! pourquoi donc cela, Monsieur? Faut-il encore honorer dans madame Duvernay la vertu qui lui manque, par cela seul qu'elle est votre femme? Mais elle ne veut pas l'être votre femme... elle ne le veut pas!... elle vous l'a dit, elle vous l'a fait dire... elle vous l'a prouvé, elle vous le prouve... Elle vous l'a prouvé de la manière la plus cruelle, par cette tentative de fuite où elle a tué son enfant... elle vous le prouve en prenant un amant... Ce coup de sifflet, parti dans la nuit, sous sa fenêtre .. vous y trompez-vous? croyez-vous encore à d'audacieux voleurs?... ce coup de sifflet, mais c'est ce Saint-Séran qui l'a lancé... — Vrai!... oui, vrai, vous l'avez dit!... vous avez raison! interrompit le baron d'une voix criarde, hors de lui, et devenant tour à tour pourpre et blafard; cet homme entrait chez moi, la nuit, heure indue, par escalade!... Cette scène m'est présente; madame Duvernay, en se jetant contre la fenêtre, savait que son amant était là, qu'il entendait tout! elle voulait qu'il vînt à son secours!... Son amant! certainement son amant! ce mot, je l'accepte; il me couvre de honte, il me châtie dans ce que j'ai de plus cher, ma considération aux yeux du monde... — A la bonne heure! fit Rose avec une accentuation étrange.

Duvernay n'y était plus; il continua :

— Cette fuite? mais cette fuite, qui sait jusqu'où elle la menait? dans les bras de cet homme, peut-être!... Parbleu, mais c'est sûr! Que devait produire l'influence funeste de cette peste de comtesse Darnetal? Que devaient produire les grands airs révoltés à contre-sens de cette imbécile dame de Glatimil? et les commérages de Paris... tout ce qui est arrivé!... Maintenant, j'y suis : ce marin n'est pas venu au hasard s'installer sur les bords du Loiret!... Mon parti est arrêté. Je vais en référer au grand juge, puis je divorcerai.

XXVII.

Emma Duvernay croyait aussi, elle, avoir pris son parti. Elle s'imaginait pouvoir effectuer, sans trop en souffrir, son projet d'isolement pendant cet hiver; le vide de son âme étant enfin comblé par une pensée tendre et exaltante, elle avait espéré n'avoir plus à se préoccuper de l'emploi de ses heures, ni de la sombre tristesse de la saison. Timoléon de Saint-Séran, même absent, devait emplir sa solitude, l'animer, comme il animerait son esprit.

Elle écrivit à madame Darnetal une longue lettre où elle se plaignait de son oubli, de la cruelle insouciance de tous les siens : sa dernière phrase fut celle-ci : « Tu n'es pas sans savoir que M. de Saint-Séran est à Paris. » Plusieurs fois, par l'intermédiaire de Mariette, elle fit venir Kernès, ne sachant que lui dire, mais comptant assez sur le tact de cet homme, pour en obtenir des renseignements qu'il lui était impossible de provoquer. Ce fut par lui qu'elle apprit le départ de son mari pour Paris; car il n'y

avait que trois heures que Raoul Duvernay était monté en voiture, et aucun de ses gens n'était venu encore de la ville à la campagne.

Peu après son entrevue avec le vieux matelot, Emma se fit conduire à Orléans pour y faire une emplette. Sa venue dans le magasin de nouveautés de madame Jacquet, rue Royale, causa une forte sensation. Devant les comptoirs étaient assises plusieurs dames s'inquiétant de tout, sachant tout, parlant de tout, et fort au courant du désordre survenu dans la maison du procureur général. Tous les regards se portèrent sur l'épouse délaissée que l'on soupçonnait à demi consolée. Elle, remarquant que ce n'était que curiosité, y répondit par l'expression de la plus froide insouciance. Comme on déroulait sous ses yeux une pièce de mérinos, une jeune femme, qui venait d'entrer, dit d'une voix brève en attirant l'étoffe à elle.

— Voilà un gris perle qui me convient, j'en prends six aunes sur la pièce.

Madame Duvernay se retourna et se vit face à face avec Rose Vaubernier. Celle-ci resta impassible; Emma frissonna des pieds à la tête; une de ses mains tenait un des plis du mérinos, sa main tomba sur le comptoir. Le premier effet de la rencontre fut pour elle douloureux, mais rapide; sa dignité se releva bientôt de cette terreur involontaire; elle tourna le dos à la maîtresse de son mari, et, s'adressant au commis :

— Je vous ai dit, Monsieur, que je prenais toute la pièce. — Mais, Madame, il y en a trente aunes, objecta le marchand, et, si vous le permettiez, je pourrais satisfaire en même temps madame et vous? — Du moment où ce qui m'aurait plu devient du goût de cette fille, j'y renonce, répliqua la baronne d'une voix aussi émue que sa physionomie était insultante.

Et elle sortit du magasin avant que Rose eût pu demander à sa présence d'esprit une réponse capable d'exprimer sa colère.

Pour les personnes qui se trouvaient là, il était clair que *cette fille* n'était autre que la demoiselle de compagnie; aussi une vieille dame noble dit-elle à haute voix :

— Bien adressé ! j'en ai fait autant dans ma jeunesse à une danseuse qui avait dépensé trente mille écus avec mon mari.

Force fut au sang-froid de la demoiselle Vaubernier de fléchir devant la crudité d'une pareille attaque; elle se retira, se soutenant à peine, anéantie par le premier affront qui lui eût déduit les termes précis de sa condition. Elle emporta, avec son ressentiment, la volonté de se venger.

L'imprudente amitié de madame Darnetal stimula dans le même moment la haine de la maîtresse de Duvernay. La comtesse se souvenait par hasard, ne cessait pas d'aimer, mais avait dans son affection de folles bouffées qui voulaient se manifester à tout prix, qu'importe l'inopportunité. Venant à se rappeler qu'Emma souffrait toujours, et désormais par le fait de Rose, elle prit le préfet de police à part, dans le salon du grand-juge, lui fit des mines charmantes en lui remettant une petite note, et obtint, même avant examen, que la foi conjugale serait protégée; que la demoiselle Vaubernier serait, par mesure de précaution, dûment avertie.

Le préfet eut occasion de rencontrer le lendemain Raoul Duvernay, et lui dit :

— J'ai, monsieur le baron, un bon office à vous rendre; certaine personne, mauvaise tête, entreprenante, et de plus jouissant d'un très-grand crédit, désire que j'enferme à Saint-Lazare une demoiselle Vaubernier, qui est de vos connaissances, à ce que je crois... — Comment ! à Saint-Lazare ! s'écria Duvernay. — Mais, indulgent aux faiblesses du cœur, et soigneux de ne point affliger les personnages de votre caractère, je ferai précéder d'un salutaire avis la mesure que l'on m'invite à prendre. Faites voyager la demoiselle Rose. — Compléterez-vous votre obligeance pour moi, monsieur le préfet? — Avec empressement. — Ne négligez pas vos grandes affaires, pour vous faire l'instrument de la haine d'une femme; ne vous occupez pas de mademoiselle Vaubernier.

Cette naïveté fit sourire M. P**.

— Vous vous souciez peu, à ce que je vois, si le pauvre chef de la police se fera, pour vous plaire, des ennemis puissants. — Ces ennemis, qui sont-ils? — Il ne vous

manque que de savoir leur nom, pour avoir le droit de blâmer mon indiscrétion... Croyez-moi, monsieur le procureur général, guérissez-vous de cet amour, éloignez cette femme ; car, en vérité, je connais telle tête mal faite qui me forcerait la main pour obtenir un ordre d'arrestation... — Mais c'est un intolérable despotisme !.. — Je sais bien; je l'ai pensé comme vous... Que voulez-vous que j'y fasse? Dans ce cas, je ne puis qu'obéir, et vous, profiter de mon conseil; car je suis bien trompé, si vous n'avez pas de grands ménagements à garder vis-à-vis du grand-juge...

Le préfet de police dit cela avec une telle mesure, qu'il était impossible de ne pas le supposer instruit de choses plus sérieuses que l'illégitimité de la liaison de Duvernay.

Dans le *compte* de la colère du procureur général contre sa femme, l'avis du préfet de police prit son rang; et il était impossible que cette colère ne fût pas à son comble, car la situation de Duvernay s'était empirée de toutes les imprudentes démarches des amis d'Emma.

Il retombait dans le positif de sa vie privée; Rose Vaubernier l'y rappela par une lettre qui réclamait sa présence aux environs de la Clayette, à jour précis.

Le fils du métayer avait rempli la mission qui lui avait été confiée, avec ruse et habileté. Il était dans les bonnes grâces de Mariette : il en obtenait, sans paraître les désirer, les détails les plus circonstanciés sur la façon de vivre de la baronne. La lettre pressante de Rose à Duvernay était l'effet de ces confidences.

La tête tournait à Emma Duvernay. Elle aimait; ses liens, sa solitude, son asservissement, son impuissance, lui donnaient des vertiges; sans s'expliquer autrement, elle ordonna un matin à Mariette de préparer l'indispensable pour un voyage; de disposer deux malles, de faire mettre en état la vache de sa voiture. Depuis quelque temps, dans ses mains, ni livres ni pinceaux; elle passait des journées, des soirées entières, les bras abandonnés sur ses genoux, la tête inclinée sur son épaule, immobile... Et, à ces instants de la plus complète impassibilité de son corps, sa tête en feu concevait les idées les plus désordonnées.

Mariette vint interrompre une de ces crises douloureuses.

— Madame, Ives Kernès est là, qui a, dit-il, quelque chose à vous demander.

La femme de chambre s'étant retirée, Ives présenta une lettre à la baronne qui, après y avoir jeté un coup d'œil, s'écria avec explosion :

— Il est ici !

Puis, tout émue, tout heureuse, elle reprit sa lecture.

— Oui, certainement !.. dites-lui bien, Kernès, que j'ai dit oui.

Vers les trois heures de l'après-midi, malgré un froid rigoureux, elle sortit seule de la Clayette, et dirigea sa promenade vers Ollivet. Au milieu de la côte, elle tourna à gauche dans un petit chemin vicinal, mal entretenu, à peine fréquenté; et, après avoir marché un quart d'heure encore, elle arriva près d'une petite maison de vigneron. Elle n'eut point à frapper; la porte était entrebâillée, elle s'ouvrit à son approche. La baronne, peu maîtresse de son trouble, se précipita dans l'intérieur; Timoléon de Saint-Séran la reçut dans ses bras.

Il la conduisit en la soutenant avec précaution sur un siége auprès d'un grand feu, alla fermer la porte et revint auprès d'Emma. Il n'avait point encore parlé. Il s'agenouilla près d'elle qui, suffoquée par son émotion, par la vivacité du froid, pouvait à peine respirer. Il déroula doucement les plis épais du witchoura qui enveloppait la jeune femme, et rejeta ce vêtement sur le dossier de la chaise; il dénoua les rubans du chapeau, l'enleva sans offenser la coiffure, le déposa près de lui; et alors contemplant avec ravissement la charmante tête de madame Duvernay :

— Emma ! maintenant, un mot ! un seul ! Emma !..

Il lui tenait les mains, les pressait convulsivement; sa physionomie dans l'attente épiait le premier mot... Emma tressaillit légèrement, parut se ranimer, se reconnaître, et, d'une voix toute mélancolique :

— Entre votre lettre et ma venue en cette

maison, monsieur de Saint-Séran, il n'y a pas même le temps d'arrêt d'une réflexion... Je voulais tant vous voir!...— Emma! —Oh! oui, Emma, c'est elle; toujours bien triste, portant toujours sur son visage la trace de ses ennuis, de sa douloureuse solitude... Mais vous, monsieur le comte, vous venez de Paris; vous sortez de ses salons, de ses fêtes qui ont



Du moment où ce qui m'aurait plu devient du goût de cette fille, j'y renonce. (Page 79.)

distrait et égayé vos pensées!... — Rien de cela... — Cependant la comtesse Clotilde m'écrit vous avoir rencontré... — Partout où elle était, je voulais lui parler de vous. — Et vous en avez parlé : je le sais... Moi, Timoléon, je suis seule; personne qui m'entende, me réponde... Pourquoi je me suis résignée à cette existence inouïe!... je ne sais; je ne me rends pas bien compte... il me semble vraiment que peu à peu je me détache de la vie; je n'affectionne qu'un être et qu'un sentiment impossibles pour moi...

Son regard, bien que voilé par le chagrin, épanchait sur le regard de Timoléon les trésors de sa tendresse.

— Je pars! dit Timoléon d'une voix oppressée. — Vous partez!... Comment, vous partez! — La France a besoin de tous ses soldats pour la défendre; l'empereur me l'a dit hier en me nommant capitaine de vaisseau, colonel d'un régiment de marins de sa garde. — Timoléon! Emma cria ce mot avec déchirement, de sorte que plus rien ne me soutiendra! Et si tu meurs!

Les lèvres de son amant étouffaient sur ses lèvres tremblantes l'expression de sa détresse. Elle le repoussa doucement, et franchissant tout de suite les idées qui auraient servi de transition dans une conversation étudiée:

— C'est étrange! il semble que j'aie deviné cela... Hier aussi, j'ai ordonné que l'on fît mes malles. Mes malles sont faites... Hé!... — Eh bien? fit le comte avec inquiétude. — Eh bien, je pars... — Toi! — Je te suis. — Toi! répéta Timoléon entraîné dans la voie d'enthousiasme où s'élançait l'amour de madame Duvernay.

Il revint encore sur cette joie trompeuse.

— Hélas! mon Dieu!... comment me suivre? est-ce possible?... ce n'est plus sur mon bord que je recommence la guerre! nos désastres ont laissé de grands vides dans les rangs de l'armée de terre, c'est la marine qui doit les combler... Comment t'avoir à mes côtés... — Comment me laisser ici... j'y mourrai! je te dis que j'y mourrai; j'ai là, devant mes yeux, le spectacle de ma mort à la Clayette... — Mais ton nom, ton rang, ta famille? objecta Timoléon. — Je te dis que je t'aime, et que je ne veux pas mourir! s'écria Emma avec transport.

Il la saisit dans ses bras, la pressa contre sa poitrine, couvrit de baisers ardents le charmant visage de sa maîtresse, qui ne résistait pas à des caresses dont la vivacité n'affaiblissait qu'à peine l'innocence.

— Tu vivras! lui dit-il en pleurant, tu vivras! non pas avec moi, près de moi, mais sous mon toit! sous ma garde. Ta destinée a permis que tu fusses malheureuse dans le devoir! sois heureuse avec mon amour! Tu vivras! mon ange, ma bien-aimée, mon Emma... Écoute, j'ai pour toi une cachette où tu attendras en toute sécurité la fin de la guerre... Dans le Finistère, dans un canton retiré, j'ai un petit domaine, tu iras l'habiter. — Oui, mais quand? — Je pars demain. — Et moi aussi, répondit madame Duvernay avec un entraînement plein de joie. — Mes ordres m'envoient d'abord à Brest pour la formation de mon régiment... Brest est à moins de vingt lieues du *Meskosker*, où tu résideras... Je prendrai la route de Nantes, toi celle de Rennes; nous nous rencontrerons à Quimper... et, pour veiller sur toi, je te laisserai Kernès; le brave homme sera près de son chaume: il sera heureux. — Mon Dieu! j'aurais nié que l'on pût éprouver tant de bonheur à mal faire! dit Emma en regardant Timoléon avec confiance.

M. de Saint-Séran aurait eu, dès le commencement de cette entrevue, la pensée de s'emparer de sa belle conquête, maintenant il la repousserait: madame Duvernay, renonçant à tous ses devoirs pour le suivre, se donnait réellement à lui; il aurait eu honte de hâter le moment... et, reprenant une attitude calme, bien contrastante avec l'exaltation permise à un pareil tête-à-tête:

— Il faut bien, Emma, descendre aux soins sérieux, et arrêter ma prévoyance sur un événement possible... Il faut me permettre de vous faire cession de ce petit manoir de Meskosker... — Êtes-vous fou, mon ami! à quoi bon cette générosité? — C'est afin que vous ne quittiez cet asile que le jour où il vous conviendra d'en sortir. — Je l'entends bien ainsi. Mais quelle étrange idée! Est-ce qu'il peut vous prendre fantaisie de m'en chasser? — Vous ne le craignez pas... Mais si je suis tué? — Tué! cria la baronne en jetant ses deux mains sur les épaules de Timoléon, et le considérant avec désespoir, tué!... Mais cela peut-il arriver ce que tu dis là? — Napoléon va se trouver dans la nécessité d'exagérer son système de guerre. C'est en précipitant des masses contre ses ennemis qu'il parviendra seulement à les intimider... Il y tombera bien du monde! — Si tu meurs, Timoléon!... — Tu me pleureras, n'est-ce pas? — Peu de temps, je te le jure...

ma condition souffrante, et où cependant n'était point engagé le plus puissant des sentiments, me faisait dépérir! juge ce qu'il adviendrait d'Emma si elle venait à te perdre!

Expansive et confiante, elle appuyait son front sur la poitrine de son amant; elle osait, autant qu'osera toute femme aimante auprès de l'homme assez discret pour ne montrer de son amour que le dévouement qui en exprime la vérité.

— Timoléon, reprit Emma en faisant signe à M. de Saint-Séran de s'asseoir à ses côtés, mon ami, j'aime à prolonger cette situation où nous sommes à cette heure; j'y trouve à la fois de la tristesse et du charme; je me plais à m'y reposer... je suis si fatiguée!... j'ai tant vécu depuis un an! Inconcevable effet des événements de la vie! comme ils changent les dispositions de l'esprit!... Si l'on m'eût dit: Tu aimeras, j'aurais ri de pitié; j'aurais insulté à la hardiesse d'une prophétie qui m'aurait fait entrevoir la mésestime des autres et la honte de moi-même... Rien de cela maintenant, ni peur, ni faiblesse, ni honte : je t'aime avec une sécurité qui va jusqu'à la conviction d'un droit.

Timoléon ne troublait pas ce murmure flatteur de l'âme épanchant ses secrets, ses émotions; il se contentait d'attirer sur ses lèvres brûlantes les mains de la jeune femme.

— Et nous partons demain! s'écria madame Duvernay toute joyeuse. — Demain, dit Timoléon, mais, Emma, la nuit approche, le ciel est bien sombre; il fait grand froid; il faut rentrer, faire tous vos préparatifs... Les heures vont s'écouler vite... Je vais vous suivre de loin, ma bien-aimée, jusqu'à la Clayette... Voici une carte, l'adresse de l'hôtellerie où, en arrivant à Paris demain soir, vous vous ferez conduire : là, je vous donnerai un passe-port pour vous, Mariette et Kernès...

Emma ne bougeait et réfléchissait.

— Allons, ma bien-aimée, il ne faut pas attendre la nuit ici.

Il prit le chapeau de madame Duvernay et le lui présenta; elle le reçut, mais le déposa sur ses genoux.

— Savez-vous, Timoléon, à quoi je songe? — J'écoute, mon amie. — A partir ce soir. — — Ce soir! mais vos arrangements? — Je n'ai que mes diamants à prendre. — Encore y a-t-il quelques dispositions... — Point, aucune. Je pars ce soir, répliqua-t-elle avec netteté, et aussi avec une impatience chagrine. — Mais pourquoi cette soudaine volonté? — Je ne sais; elle m'arrive pressante, impérieuse, et j'y cède. — Mon Dieu, ma bien belle amie, lui dit-il en s'agenouillant encore près d'elle qui restait assise, et en la regardant comme s'il eût eu besoin de l'attendrir pour l'attirer vers lui, voyez comme l'intention la plus bienséante est souvent près du ridicule; comme la sollicitude la plus tendre et la plus vraie peut passer pour calcul et froideur! c'est moi qui vous retiens loin de moi, c'est moi qui retarde l'heure de votre liberté et de mon bonheur!... Pourquoi précisément à demain? Est-ce superstition de marin? est-ce inquiétude? est-ce raison? je ne sais; mais il faut attendre à demain. Vous êtes maîtresse de maison, vous avez mille soins de précautions à prendre... Je ne veux pas avoir à me reprocher une imprévoyance qui plus tard pourrait vous être nuisible. — Mais si M. Duvernay revient cette nuit, s'écria la baronne avec effroi. — Hier encore, il était à Paris, occupé pour plusieurs jours... Tous ses pas, toutes ses démarches me sont connus... Hier matin, l'archichancelier l'avait fait prévenir que, sous quarante-huit heures, il le recevrait. — Il faut donc que je reste cette longue nuit sous l'impression funeste qui m'assiége? dit Emma avec une résignation pleine de tristesse. Le froid me gagne, ajouta-t-elle avec un demi-sourire d'une étrange expression.

Elle put se lever et se coiffa.

— Maintenant, Timoléon, sortons d'ici.

Le ciel, chargé de brumes grises, menaçait de neige; le vent soufflait du nord-ouest, la bise était pénétrante; moins d'une heure encore, et la nuit serait noire.

A l'extrémité du chemin vicinal qui aboutissait à la grande route d'Olivet, Timoléon s'arrêta, saisit le bras de madame Duvernay:

— Oui, dit-il avec vivacité, oui, j'ai eu tort; le sentiment de délicatesse qui me contraignit à exiger de vous, Madame, une heure encore de réflexion, s'éteint devant une pen-

sée plus pressante et plus vraie... Une nuit de plus à la Clayette, étant inutile, sera de trop... Je vous en conjure, obéissez à votre première inspiration, rentrez, prenez vos diamants, terminez ce qui est d'urgence, et nous reviendrons ensemble à la chaumière; elle est à nous jusqu'à demain... Le veux-tu?

Toute une période persuasive était dans l'inflexion qu'il mit à prononcer ce dernier mot.

— Non, répondit madame Duvernay avec un effort que l'émotion de sa voix faisait comprendre. Votre insistance nouvelle me persuade moins que ne m'a persuadé votre résistance à mon premier désir... Ce n'est point humeur, ce n'est point caprice.

Elle prit une main de Timoléon, la pressa, la garda dans la sienne.

— Non, ce n'est point une pénitence que je vous impose, c'est un parti pris, voilà tout. Allons, voyons, à votre tour, mon ami, soyez raisonnable... Les heures s'écouleront vite... Vous aviez dit vrai, j'avais des dispositions à prendre; la nuit entière ne sera pas trop pour y suffire... Votre main reste insensible; vous me boudez... Le baiser du bonsoir, mon noble ami.

Elle s'approcha bien près du comte, et, lorsqu'elle présenta sa joue, deux larmes glacées y tombèrent...

— Bonsoir! s'écria-t-elle en s'éloignant.

M. de Saint-Séran resta atterré. Après une minute écoulée, il entendit tinter la cloche, puis crier le battant de la grille qui se refermait: il ressentit, à ce bruit, comme une violente secousse. Il y a des moments dans la vie où l'âme surexcitée est attentive à tous les incidents, à tous les spectacles, et leur donne une signification explicative ou prophétique: alors, déception et malheur! car l'imagination veut toujours apercevoir plus loin que la vérité, par delà l'horizon; elle exagère la joie ou ajoute à la douleur.

Un cri plaintif s'échappa de sa poitrine; il voulut revoir sa maîtresse. Il s'élança; il allait sonner, le roulement d'une voiture qui débouchait du pont d'Olivet frappa son oreille: la voiture tourna à droite sur la chaussée de la Clayette; il n'eut que le temps de se glisser derrière le tronc d'un orme; et, tandis que l'équipage, arrêté, attendait que l'on ouvrît la grille après l'appel du cocher, M. de Saint-Séran reconnut, à la clarté des lanternes, le baron Raoul Duvernay.

Le fils du métayer avait rempli les intentions de Duvernay avec autant d'ardeur et de ponctualité que Kernès avait pu en montrer pour servir M. de Saint-Séran; et le procureur général, retrouvant à Paris de faciles moyens d'espionnage, avait été instruit du départ de Timoléon, moins d'une heure après que celui-ci se fût mis en route.

Emma était rentrée dans ses appartements, transie de froid, toute souffrante d'une excessive agitation morale, elle était presque indignée contre Timoléon; elle était chagrine du tour qu'avait pris cette dernière entrevue; elle se sentait découragée : elle doutait de son amant et d'elle-même; puis elle avait peur. Ce triste sentiment lui arrivait depuis qu'elle habitait la Clayette, chaque fois qu'elle éprouvait une émotion un peu vive. Par quoi était-il motivé? Elle n'aurait pas pu le dire avec assurance : mais ce soir-là, sa peur, sans avoir un objet plus déterminé que de coutnme, portait davantage sur ses nerfs, et, aggravant les effets physiques de l'atmosphère, elle glaçait son sang.

Mariette entra précipitamment dans le salon où madame Duvernay avait fait une halte, comme pour respirer, et où elle s'était arrêtée, assise devant le feu, pensive, immobile, la tête abandonnée sur une épaule.

— Madame, madame!.. M. le baron descend de voiture! — Lui! fit Emma avec angoisse. — Si Madame veut m'en croire, elle me laissera lui ôter sa pelisse, son chapeau... Il est inutile que Monsieur s'informe pourquoi Madame est sortie.

La baronne la laissait faire et ne répondait rien.

Mariette était passée dans la chambre à coucher pour y ranger les vêtements d'Emma. La porte du salon s'ouvrit : un domestique portant deux flambeaux entra, les déposa sur la cheminée. Après qu'il se fût retiré, madame Duvernay aperçut son mari qui, avec des mouvements compassés et lents, défaisait ses gants à l'autre extrémité

de la pièce. Son mari près d'elle, et elle venait de quitter son amant! son mari, au moment même où elle allait déserter sa maison! elle implora dans son âme l'assistance providentielle, le courage et l'esprit d'à-propos, et, commandant à son trouble, elle attendit.

— Comment se porte madame Duvernay?

En disant cela, le procureur général s'installait sur un siége à l'autre coin de la cheminée.

— Tout doucement, Monsieur; je vous *suis obligée*. — Je viens vous demander à dîner... car vous n'avez point encore dîné?

— Je ne me mettrai point à table, je souffre.

— Je vous trouve cependant une mine charmante.

Elle osa le regarder, pour opposer à ce compliment une expression dédaigneuse.

« Si je pouvais, pensa-t-elle au même instant, si je pouvais, provoquant et soutenant une scène violente, l'irriter au point de le contraindre au départ. »

Et cette pensée venue, elle s'y confia.

— J'arrive de Paris, reprit Duvernay avec calme, et je vous apporte les compliments de plusieurs de vos amis. — J'en suis étonnée, Monsieur. — Comment! vous vous étonnez que l'on pense à vous? — Non, mais de ce que les personnes qui y pensent vous voient. — La solitude aigrit le caractère, je le sais, et me montrerai indulgent; élevant la voix : D'ailleurs, madame Duvernay, je vous préviens que je me présente à vous avec des idées tellement pacifiques, que la plus mauvaise volonté du monde ne m'arracherait pas une brusquerie.

Emma tressaillit en entendant cette assurance; elle sentit le découragement amollir sa résolution, et les larmes vinrent à ses yeux : son mari eut l'air de n'y pas prendre garde.

— Décidément, Madame, dînerez-vous? — Non, Monsieur.

Il sonna.

— Dégarnissez ce guéridon et mettez-y mon couvert, je dînerai ici, dit-il au domestique. — Moi, Monsieur, je me retire dans ma chambre. — Non pas, s'il vous plaît.

Ramenant sa voix :

— Je vous demande en grâce de me tenir compagnie, nous avons à causer. — Mais je vous dis, Monsieur, que je souffre; toute conversation me serait insupportable.

Elle se leva, prit un des flambeaux. Duvernay marcha vers elle, posa sa main sur celle d'Emma, la pressa entre la tige du chandelier qu'il ramena sur la cheminée.

— Je vous assure que nous avons à causer, et d'affaires urgentes... Le temps presse; je repars ce soir.

La pauvre femme ne fut pas maîtresse de la sensation; sa bouche s'entr'ouvrit, contenant à peine une exclamation de joie; un beau rayon illumina ses yeux : Duvernay pressentit la joie, et, à travers le rayon, comprit le regard.

— Restez-vous? demanda-t-il avec douceur. — Je reste! fit-elle en se rasseyant et presque haletante sous la torture de cette urbanité de la haine.

Pendant le service, un silence complet fut gardé entre les deux époux; le procureur général abrégea son repas, puis revint à sa place, près de la cheminée.

« Souvenir de Timoléon, viens à mon aide, » se dit mentalement et avec ferveur madame Duvernay.

Son mari tira des papiers de sa poche.

— Auriez-vous l'obligeance, Madame, de prendre votre écritoire. — Volontiers, Monsieur.

Comme elle était dans sa chambre, son mari y entra après elle en portant les deux autres bougies; puis, paraissant se raviser :

— Tenez, nous sommes à merveille ici, ce petit bureau sera plus commode que le guéridon; vous avez quelques signatures à me donner... — Mais, Monsieur, interrompit Emma avec un embarras marqué, pourquoi dans ma chambre? — Puisque nous y sommes. — Nous étions mieux dans le salon.

Duvernay ferma la porte, disposa deux siéges auprès du bureau.

— Allons, Madame, point de fantaisies; ayant à vous parler d'affaires sérieuses, il n'y a pas de mal que mes pensées soient adoucies par l'impression des lieux où repose une jolie femme. — Je ne m'arrêterai pas, Monsieur, au dégoût que m'inspire votre

façon de parler... De quelle affaire pouvez-vous avoir à m'entretenir?.. Vous étiez à Paris, hier, que ne vous adressiez-vous à mon oncle?—Pourquoi donc cela, Madame?.. pourquoi aurais-je importuné M. de Glatimil, lorsque vous-même lui épargnez le soin de vos intérêts?... Est-ce lui que vous chargez de vos pouvoirs?.. N'avez-vous pas aussi vos gens d'affaires? — Quand cela serait? dit Emma avec hauteur. — Cela constate, du moins, que vous reconnaissez des contestations possibles entre nous... je viens au-devant de cette opinion; mais, par économie, j'y viens en personne. Vous avez refusé de souscrire à la vente d'une propriété dont le produit m'est indispensable en ce moment?

Emma, pour être seule et libre à cette heure, pour être débarrassée de la vue de cet homme qui lui inspirait tour à tour une indicible épouvante, de l'aversion, de la colère, aurait choisi entre deux crimes, se serait armée d'un couteau, ou aurait présenté sa joue aux baisers de son mari : mieux encore aurait valu le couteau pour la dignité intime de la pauvre femme; car, dans leur situation respective, les lèvres de Raoul Duvernay sur les chairs d'Emma, c'aurait été pour elle une bien humiliante flétrissure! Pourtant, s'il lui eût dit : « Un baiser, et je pars, » elle se laissait souiller, pourvu qu'il partît. Elle n'avait ni meurtre à commettre, ni baiser à recevoir, elle n'avait qu'à abandonner une part de son bien, et au moment où, dans le désordre de la passion qui la dominait, elle allait chercher deux trésors : la liberté et l'amour.

—Monsieur Duvernay, dit-elle avec netteté, avec un aplomb, avec une dignité puisés dans le sentiment de la défense, je vous en crois sur parole; vous êtes entré ici avec des idées pacifiques, une mauvaise volonté même ne vous arracherait pas une brusquerie... Il y a des misérables qui, voulant dépouiller et leur femme et leurs enfants, se sont présentés le pistolet au poing dans la chambre conjugale... ont demandé la signature ou la vie à de malheureuses mères éperdues, et leur ont fait signer le consentement à leur spoliation, l'acceptation de la misère... Vous n'êtes point de ces infâmes; vous n'avez point de pistolet caché; non, vous êtes tout pacifique, vous venez dans le calme de votre raison, avec l'autorité de votre haute sagesse, me dire : « J'ai besoin « de vingt-quatre mille livres de rente, « pour faire un sort à une malheureuse et à « l'enfant qu'elle m'a donné » Soit, Monsieur, je vous les donne... Votre acte.

Elle s'était assise devant le bureau, avait pris la plume et étendait une autre main pour recevoir le papier... Le baron, sur le qui-vive, aux écoutes de toutes ses paroles, aurait bien volontiers frappé la main qui lui donnait ainsi; il fit deux tours dans l'appartement, comprima la fureur qui fermentait en lui, et, se jetant brusquement dans une bizarrerie, seulement compréhensible chez les jeunes imaginations :

— Emma, vous voulez m'insulter, me mépriser, je le vois; c'est évident : Eh bien! je vous trouve charmante...

Elle ramenait sa main, il la saisit : impossible de la retirer; la tendresse de Duvernay avait la pression du fer.

— Si vous ne me lâchez pas, je crie! — Et si je vous embrasse?... — Horreur!

Emma avait, d'une secousse, renversé son corps en arrière sur le bras du fauteuil, et, à demi retournée sur elle-même, faisant face à son mari, elle le regardait dans le silencieux effroi que lui aurait inspiré l'apparition d'un spectre.

— Oui! s'écria-t-il avec transport, oui! je veux sortir de ces sentiments haineux qui ont perdu nos deux existences, je veux recommencer ma vie par un de ces bonheurs où tout renaît : la vivacité du jeune âge, le prestige des belles années, la confiance, l'attachement... Emma, je ne sors de cette chambre que demain matin... — Êtes-vous fou! cria madame Duvernay en se dressant. — Peut-être, fit-il avec un dernier effort de calme et d'indulgence. — Je vous demande si vous êtes fou? cria encore la baronne. Vous, passer la nuit dans une chambre où je serai?... vous, retrouver des droits sur moi... vous, dans un accès de vertige, prétendre me presser dans vos bras!... pour m'étouffer, j'y consens. Est-ce que vous ne voyez pas que je serais morte à votre ré-

veil?... Mais, voyons, qui vous amène ici?... qu'attendez-vous de moi?... Tenez, écoutez ce vent de la tempête qui fait tout gémir dans cette maison, vous êtes venu avec lui... M. Duvernay, vous vouliez vingt-quatre mille livres de rente, je vous les donne... Voulez-vous, de mes diamants, ceux que vous m'avez donnés? je vais vous les rendre... puis, après, par grâce, par pitié, laissez-moi, retirez-vous...

Raoul Duvernay était loin de songer à partir.

— Ah! vous donnez maintenant ces vingt-quatre mille livres de rente que vous me refusiez auparavant?... Vous me rendez vos diamants? Ah çà, mais cette générosité subite trouve sa source dans un étrange espoir!... Vous avez donc fait fortune?... une main mystérieuse vous rendra donc les diamants que je vous ôterais?... — Faites de votre femme une fille, une Vaubernier! Vous avez du tact, Monsieur. — Madame Duvernay, on trouve du moins parmi les filles, les Vaubernier, si vous le voulez, des créatures qui soignent les fruits de leur amour, qui s'évertuent à leur épargner les fâcheuses conséquences de leur origine; tandis que chez des femmes comme vous, on trouve d'indignes épouses, tuant leur enfant dans une fuite... — Ah! vous êtes atrocement méchant, Monsieur!

Elle ne changeait pas d'attitude.

— Tenez, Madame, laissons les autres pour ce qu'ils sont, et voyons ce que nous sommes l'un à l'autre... Deux êtres qui ont marché deux ans, tranquillement, côte à côte, sans se voir, et qui, du jour où ils se sont regardés, se sont compris, détestés mutuellement... — Et méprisés, Monsieur... — Audacieuse! cria Duvernay en s'avançant, la main haute.

Emma ne bougea pas; sa vue était voilée; ses idées s'exaltaient, montaient, montaient; mais dans une obscurité toujours croissante, comme il arrive à l'heure des imprudences irréparables, jusqu'à un degré où, voulant monter plus haut, on n'y voit plus rien: c'est la nuit, c'est un abîme.

— Quand je vous disais, Monsieur, que vous feriez au besoin l'office du bourreau.

— Ah! que vous voudriez bien me pousser à un honteux sévice! que de grand cœur vous accepteriez le soufflet, pour montrer à votre amant la marque de ma justice!... Ah! Madame, vous avez un amant!... Eh bien, j'en veux voir la trace de cet homme! je veux voir à quel point vous devez vous croire quitte envers moi.

Il courut au fauteuil, près de la fenêtre, saisit la barre de fer, et, d'un bras jeune et vigoureux, frappant le couvercle du nécessaire placé sur la commode, il l'enfonça, le broya. Sous sa main une petite boîte en maroquin rouge; il déposa la barre sur le marbre, ouvrit la boîte... C'étaient les deux morceaux de la croix de Timoléon. Emma, haletante, perdait la respiration. Raoul Duvernay poussa un éclat de rire.

— Ah! ceci, Madame, a une expression! une croix d'honneur brisée? Il a bien fait, le misérable hypocrite! il a bien fait!...

Il lança la boîte et les morceaux de la croix par la fenêtre.

— Je n'en désire pas davantage, c'est bien!...

Ses gestes avaient tant de promptitude, qu'il avait traîné un fauteuil auprès de la baronne et s'y était assis, avant qu'elle eût pu le prévoir ni changer de place: il lui posa la main sur ses genoux; elle poussa un cri aussi fort que si la dent d'un dogue eût entamé ses chairs.

— Criez, pleurez, sanglotez, je suis ici, c'est mon droit; écoutez-moi, c'est votre devoir. Si j'ai souffert, Madame, des mille coups d'épingles que vous avez osé me porter depuis mon mariage; s'ils ont suffi pour altérer mon humeur, vous pouvez vous imaginer ce que doit m'inspirer le témoignage de votre infamie et de l'outrage que vous m'infligez... Ce que je ferai demain, je l'ignore; ce que je ferai cette nuit? Madame Duvernay, je ne vous aime pas, vous qui ne me voyez pas seulement tel que je suis, vieux et laid, mais difforme et méchant, ce que je ne suis pas; je ne vous aime pas... Certain de voir en vous une prostituée, je vous méprise... Je vous méprise! répéta-t-il avec un contentement cruel... Et afin que votre amant trouve à vous posséder une hu-

miliation, je reste ici cette nuit... La contradiction humaine se reproduira, j'y consens, dans ma conduite envers vous... Soin de moi-même, froideur de mes sens, dignité même de ma juste colère, j'oublie tout! je me fais jeune... Cette femme n'est pas mal, et je m'y tiens!

En prononçant ces derniers mots, il avait passé insolemment la main sous le menton de madame Duvernay, et s'était levé.

Madame Duvernay, cette fois, avait senti le sang remonter vers son cœur.

— Lâche! cria-t-elle avec désespoir, et joignant ses mains : Mon Dieu, mon Dieu!... comment, quand un mari est infâme à ce point, le devoir, la loi, défendront à la pauvre femme de crier à l'aide!... Monsieur Duvernay, si vous faites un pas de plus pour aller pousser le verrou de cette porte, je me jette par la fenêtre...

Duvernay fit encore un pas; elle fit un bond en avant.

— Grimace, Madame! il y a vingt pieds de haut... Laissez tomber la neige, et vous...

La saisissant par un bras et lui donnant une violente secousse en arrière :

— Et vous, ne tombez que là!...

Elle alla glisser sur ses genoux, près du lit. Le cri qu'elle poussa fut perçant.

Mais le moment était suprême; la destinée de cette aimable femme devait y être brisée, ou le crêpe qui l'enveloppait être déchiré par une main hardie et secourable.

Emma rebondit comme sous le coup de la charge électrique; elle vit, de cet œil mystérieux et pénétrant de la seconde vue, elle vit son amant, là, sous la tempête, écoutant, attendant le moment... elle accepta — funeste effet du désespoir — elle accepta la fin de ce drame déplorable au prix d'un combat, d'une catastrophe!

— A l'aide! cria-t-elle d'une voix perçante.

Raoul Duvernay était près de la porte, à deux pas de la fenêtre; il se retourna, sa face accusait la possibilité de tous les crimes; il était ivre : à ce point la fureur portait le désordre en son cerveau.

— Oui, à l'aide!... encore un coup de sifflet dans la nuit, n'est-ce pas?

Il courut à la fenêtre, la tête en dehors, et lançant sa voix dans l'espace :

— L'entendez-vous? elle appelle!...

Les deux bouts d'une échelle tombèrent d'aplomb sur la balustrade; une voix formidable cria d'en bas :

— Me voici! — Écoutez! fit Emma avec l'abandon du dernier espoir. — Ah!... c'est lui, le voilà! je l'ai entendu!

Raoul Duvernay dit cela en sons inintelligibles; mais ses mouvements rapides furent adroits, précis; la fenêtre et les volets furent fermés sur l'espagnolette... L'homme intellectuel avait disparu, le tigre était enfermé avec sa proie.

L'horrible crime qui alors se consomma ne demande pas à être détaillé : c'est assez que les archives d'un tribunal de cour souveraine en aient gardé l'épouvantable récit. Entre cet instant et un coup de barre de fer qui brisa l'épaule gauche d'Emma Duvernay, il ne s'écoula pas deux secondes...

— O Monsieur... Monsieur! criait Mariette éperdue et cherchant à soulever sa maîtresse, madame vit encore!... grâce! — Non! répondit Raoul Duvernay en relevant la barre...

Ce fut ce second coup, féroce assassinat, qui ouvrit la tête d'Emma.

XXVIII.

Certainement, la justice informa; mais la première réponse que l'enquête recueillit du procureur général fut celle-ci :

— Stupéfié par le fracas de ce pan de cheminée, jeté bas par le vent, je me tins aux écoutes de la tempête, renonçant à mon travail et déposant ma plume... Peu après, j'entendis un cri; sachant ma femme peureuse, je traversai deux pièces pour arriver auprès d'elle... Elle était baignée dans son sang, la tête renversée sur le couvre-pied du lit; la barre des volets était, toute rouge, sur le parquet; la fenêtre était ouverte, et, au jour, les témoins vous l'ont confirmé, une échelle se trouva dressée contre la fenêtre. Des pas de venue et de retour furent remarqués sur la neige, depuis le pied de

cette échelle jusqu'à la porte de mon jardin donnant sur la grève du Loiret. Un petit écrin contenant des diamants ne s'est point retrouvé; il était habituellement enfermé dans le nécessaire que vous voyez brisé sur cette commode.

Ceci se disait dans la chambre d'Emma, *devant elle* et près de la barre de fer, et la majesté de la douleur stoïque était empreinte dans la voix grave et calme, sur le visage livide, mais au repos, de M. Duvernay.

— Les pas de deux hommes ont été signalés par la neige, depuis cette porte jusqu'au pont d'Ollivet, et ces deux fragments de croix d'honneur ont été trouvés non loin de l'échelle, fit observer didactiquement le juge de paix.

Les domestiques, tous présents, excepté Mariette qui était atteinte d'une fièvre chaude, rappelèrent tour à tour les coups de sifflet entendus une nuit; un d'eux produisit un bouton de métal doré arraché à un habit; et, pendant ces dires, ces confrontations, Raoul Duvernay ne fut pas seulement maître de lui, il fut austère. L'influence qu'il exerça sur l'enquête fut telle, qu'à peine la justice paraissait-elle oser fouiller dans cette catastrophe, ou même y arrêter longtemps ses regards. L'autre justice, celle de *tout le monde*, si souvent menteuse et si souvent trompée, fit son bruit, car c'est tout ce qu'elle peut faire, mais avec peu de ménagements; elle agita cet assassinat dans tous les sens; elle essaya la barre de fer dans les mains de tous ceux qu'elle soupçonnait avoir eu intérêt à y toucher; mais à personne la barre de fer ne parut, selon elle, mieux aller qu'aux mains courtes et aux chairs molles de Raoul Duvernay. La justice ministérielle porta jusqu'au respect les égards pour la douleur du mari d'Emma; la justice de l'opinion publique prit Duvernay, le tourna, le retourna, interrogea son humeur, ses habitudes, ses précédents, ses mœurs... Elle commenta avec sagacité la subite disparition de Timoléon de Saint-Séran et d'Ives Kernès, et, tout en les ramenant l'un ou l'autre aux pieds de l'échelle, tout en ajustant leurs pieds dans les empreintes laissées sur la neige, elle ne s'avisa pas de mettre du sang sur leurs mains : ils étaient venus là pour autre cause.

Le mandat d'amener venait d'être préparé contre Raoul Duvernay, procureur général près la cour criminelle d'Orléans; il y manquait la signature du grand juge... Napoléon signa son abdication à Fontainebleau...

La chute d'un gouvernement est toujours profitable à ceux qui se trouvaient compromis devant lui.

Tout ce qui tenait à la cour des Bourbons s'appliqua à consoler Raoul Duvernay dans son veuvage, à le retirer peu à peu de dessous le crêpe que la prévention avait étendu sur lui... *Henry Duvernay* grandissait sous les yeux de mademoiselle de Vaubernier, et Rose se disait heureuse, enrichie par le père de son fils.

HIPPOLYTE BONNELLIER.



MON PAUVRE.

I.

Un jour du dernier printemps, je cédai, comme tout bon Parisien, au désir de faire l'école buissonnière. Mes yeux avaient soif du spectacle des blés verts et des feuilles naissantes.

Ces jours-là, quand l'arome des grandes plaines vous monte de ressouvenir à la tête, on quitte Paris à l'aventure, au gré de la première voiture qui passe, sans souci de la direction qu'elle va prendre.

On part pour partir; pourvu que le véhicule qui vous emporte franchisse la barrière sur un point cardinal ou sur un autre, tout est bien.

Le temps était si bon! un de ces temps d'avril ni trop chauds ni trop froids. Il y avait des intermittences d'ombres grises et de grand soleil qui ne sont ni l'été ni l'hiver.

Une heure après, j'étais en haut de la colline de Montreuil. Paris avait complétement disparu. Le bruit s'était éteint; le silence de la solitude me berçait de ce doux murmure que l'âme perçoit si bien. Les terres fraîchement retournées exhalaient leurs senteurs généreuses; l'alouette chantait, les maraîchers se parlaient d'un sillon à l'autre; de grandes plaques de soleil couraient follement sur les guérets, et, le long des clos épars sur la côte, il neigeait des fleurs de pêcher, que la brise du matin me jetait au visage.

En montant vers les hauteurs de Nogent, je rencontrai des ruines, — quelques demeures abattues pour agrandir le champ voisin, — sur lesquelles je m'assis au passage.

Les ruines autour de Paris sont si rares que la rencontre d'un mur éboulé devient un événement.

Pendant que je rêvais, les doigts amoureusement plongés dans l'herbe, une jeune fille que je n'avais point vue venir poussa un cri derrière moi. Je me détournai rapidement et je la vis courir pieds nus dans la ruine, à la recherche des fleurs que le vent ou l'oiseau du dernier automne y avait semées.

Au bout d'un quart d'heure, la main chargée d'une poignée de violettes, elle s'envola dans la direction de Saint-Maur, effleurant à peine sous son pas rapide la terre meuble des sillons.

Rien que pour cette charmante apparition si vite évanouie, je n'aurais pas échangé mon après-midi contre les plus belles journées de Longchamps.

Le soir, je rentrai par le chemin de fer de l'Est, pris je ne sais plus où; je regagnai Paris, l'immense fournaise, en quelques minutes, et je descendis lentement le boulevard de Strasbourg au doux ressouvenir de la fillette aux pieds nus.

A la hauteur de l'emplacement qui avait

été la rue Neuve-de-la-Fidélité, je m'arrêtai tout à coup devant un autre souvenir que ma présence sur les lieux éveillait sans doute. Peut-être à la place même où posaient mes pieds avait vécu six ans auparavant un pauvre cœur dévoué, un martyr.

Moi aussi, je me trouvai au milieu des ruines d'un passé récent; comme la fillette, je cueillais une fleur des ruines, fleur de souvenir tout embaumée des plus purs parfums du cœur.

Au lieu des violettes que j'avais oublié de cueillir en route, je retrouvais une douce histoire oubliée.

Et c'est celle que je vais vous dire.

II.

En 1844, le soir des Cendres, deux jeunes gens, deux frères, étaient assis côte à côte près d'un foyer sans feu, dans une petite maison d'une des rues les plus désertes de Toulouse.

Ils arrivaient du cimetière, où ils avaient, dans l'après-midi, reconduit leur vieille mère veuve depuis moins d'un an.

Rien n'est triste comme ces retours vers le foyer désert que viennent de quitter pour jamais nos chers morts.

— Et maintenant, Gabriel, quelle est ton idée? demanda le plus âgé des deux. — Je coucherai ce soir au grand séminaire, si l'on veut bien m'y recevoir. — Vieille et persévérante, mais excellente idée! Tu es faible, mal portant; tu as peur du monde; le frôlement d'une robe de soie te donne la chair de poule, et les fillettes n'ont ni plus de simplicité, ni moins de hardiesse virile que toi. Tu as toujours été le plus fort dans tes classes; tu sais le grec et le latin comme plus d'une Faculté. Gabriel, si tu n'es pas chanoine avant dix ans, évêque avant quinze, c'est qu'il n'y a plus de justice au monde ou c'est que tu seras mort. — Alcide, nous sortons du cimetière, et je trouve que tu te hâtes de plaisanter. — Mais, mon bon ami, voyons à quoi peut nous mener une éternelle douleur? Nous voilà seuls au monde; nous avons à nous partager une dizaine de mille francs de succession, ce n'est pas le Pérou, mon cher; il nous reste à travailler. Tout à l'heure, nous allons nous serrer cordialement, fraternellement la main sur le seuil de cette maison et chacun de nous prendra sa route. Souviens-toi que nous sommes Gascons et que si les positions sociales manquaient à tout le monde, Dieu ferait un miracle pour nous en offrir une à l'heure voulue. Un Gascon bien tourné comme nous qui ne réussit pas est une fable. — Alors, tu sais où tu vas? — Chez maître Chanéac l'avoué. Je suis son premier clerc à partir de lundi prochain. Dans quatre ans, j'aurai mon diplôme d'avocat; à la trentaine je serai la lumière d'un barreau quelconque, et ma femme m'apportera vingt-cinq mille francs de revenu. Tu comprends que, dans une telle position, je ne puis avoir pour frère qu'un évêque, ou, tout au moins, un chanoine en passe de le devenir. — Alcide, n'oublie pas que la fosse de nos chers morts n'a pas de marbre, et que tu t'es réservé le soin de leur faire élever une tombe. — C'est mon affaire.

Une heure plus tard, les deux frères se quittaient sur le seuil de la maison déserte. Gabriel se retourna pour jeter pieusement un dernier regard dans ce doux nid ravagé par la mort et il pleura.

Alcide lorgnait effrontément une gentille ouvrière, qui, sa journée finie, arrosait un pot de giroflées sur la fenêtre de sa mansarde.

Et, ce même soir, l'un s'établissait dans une chambre presque somptueuse de la rue Sainte-Ursule, tandis que l'autre prenait possession d'une petite cellule sous les toits, au grand séminaire.

Alcide et Gabriel étaient fils d'un ancien capitaine en retraite, vivant de sa pension modique, mais qui, grâce à sa position sociale, avait pu faire élever ses deux enfants au collége de Toulouse.

A l'heure où nous sommes, Alcide, l'aîné, n'avait pas encore vingt-quatre ans. Au sortir du collége, où il avait appris Virgile à force de le copier en pensums, il était entré chez un huissier; puis de ce modeste cabi-

net, il avait été admis chez l'avoué Chanéac en qualité de quatrième clerc.

Chaque année il monta d'un degré jusqu'à la première place.

C'était un beau garçon, rieur et sympathique comme toutes ces braves natures qui vivent toutes voiles dehors. Il avait déjà des dettes par-ci, par-là dans Toulouse, et menait une existence quelque peu désordonnée; mais comme il promettait de devenir quelque chose, il jouissait d'une sorte d'impunité dont il usait jusqu'à l'abus.

On disait: C'est un viveur qui jette sa gourme, une nature qui lance par-dessus bord son excès de vie, une jeunesse qui fleurit dans le désordre, pour donner, comme fruit, un homme de mérite.

Et le clerc d'avoué riait au nez de ses dupes.

Gabriel atteignait à peine sa majorité. Prenant le contre-pied de son frère, il avait fait d'excellentes études, et, comme pour montrer que les belles natures ont tous les dons, il jouait du violoncelle comme un maître.

Le théâtre avait essayé de le séduire; mais le pauvre enfant souffreteux ne put se résoudre à mettre le pied dans le temple des joies mondaines pendant que son père agonisait lentement sur sa couche indigente, pendant que sa mère surtout, devenue veuve, pleurait à toute heure l'absence du mort adoré.

Il végéta deux ans dans cette atmosphère d'affliction.

Mais cette vie sur laquelle avait débordé la douleur, comme les terrains inondés, devint féconde et Gabriel enfanta les plus énergiques résolutions pour l'avenir.

Dès les premiers mois, il s'était promis à lui-même de se consacrer à Dieu dans le sacerdoce.

Quand il eut reconduit au cimetière le dernier cercueil de la famille, il entra au séminaire qu'il étonna par son savoir et qu'il édifia par sa conduite.

Il fit son cours de philosophie, reçut la tonsure et commença ses études théologiques.

Il vivait dans une austérité exemplaire, et sa santé si frêle n'était que le moindre de ses soucis.

Alcide se traitait mieux.

Il faisait son chemin dans la vie d'une manière si rapide que, pour se retrouver un jour ou l'autre, sans doute, il suivait l'exemple du Petit-Poucet des contes: il semait des pièces d'or pour reconnaître son chemin. Mais ces pièces d'or, le plaisir, la débauche, toute la volée des mauvaises passions les dévorèrent, comme les oiseaux du ciel firent des miettes du Petit-Poucet.

La route en zigzags fut si longue que sa propre fortune ne put suffire: celle de Gabriel y passa.

Le pauvre lévite se laissa persuader que son frère avait besoin de tout cet argent pour arriver à son but, et s'appauvrit pièce à pièce sans y regarder.

Un jour, il y eut dans Toulouse un scandale énorme dont les échos répercutés de rue en rue franchirent les hautes murailles du séminaire.

Voici ce qui était arrivé.

Alcide, qui vivait haut et menait la vie à grandes guides, ne dédaignait pas néanmoins, à ses heures de loisir, l'amour heureux et chantant des mansardes.

De la maison paternelle il avait vu souvent la fillette aux giroflées, et, comme un excellent connaisseur qu'il était, il la jugea la plus jolie des grisettes de Toulouse.

Il osa revenir dans cette rue, en face de cette maison si pleine encore des récentes douleurs de la famille pour continuer ses observations et se faire remarquer.

Mais la mansarde de Pauline était une forteresse imprenable.

La petite raccomodeuse de dentelles gagnait facilement à l'aiguille son pain de chaque jour et le mil de son oiseau chéri. Elle n'avait d'autre luxe que les fleurs de sa fenêtre, et pour se donner des giroflées, un œillet ou des pois de senteur, pas n'était besoin de mettre au Mont-de-piété du vice son innocence et ses gaies chansons.

Alcide fit en règle le siége de la place, dressa ses batteries les plus formidables et perdit son temps.

Il résolut de tenter un assaut.

C'était risquer d'aller expier sa victoire en prison, mais que voulez-vous? il avait parié qu'il aurait Pauline vive ou morte, et ce soir-là, messieurs les clercs, ses confrères, tenaient sérieusement le pari.

L'assaut fut donné, la porte de la mansarde enfoncée, la jeune fille surprise pendant la première heure de sommeil; mais le voisinage vint aux cris de la vaincue, et la pauvrette déshonorée pour le monde n'eut pour se consoler que la conscience de sa suprême victoire et le sentiment de sa vertu sauvée.

Elle était orpheline, libre de sa personne et sans appui. Elle s'envola, colombe effarouchée, le lendemain de l'odieux attentat, et personne à Toulouse ne sut ce qu'elle devint.

La justice qui ne rit point avec ces audaces de jeunesse se mêla de la partie. Mais Alcide avait dans les abords du parquet de chaleureux amis. Il sortit sain et sauf de cette aventure.

Gabriel redoubla d'austérités et pria pour le coupable bien-aimé. Dans les rêves de sa muette solitude, il vit passer bien des fois l'ombre éplorée de la fillette qu'il avait connue jadis et il lui demanda pardon bien humblement pour le mal qu'on avait tenté de lui faire.

Quelques mois plus tard, le pauvre abbé fut conduit à l'infirmerie. Il n'avait aucune maladie précise; le mal n'était nulle part et était partout. Il mourait comme meurent les roses, comme s'éteint la lampe où l'huile fait défaut..

Pour mieux dire, il ne mourait pas, il cessait d'exister.

Alcide, prévenu à temps, vint voir son frère à l'infirmerie. Il prit la chose gaiement et fit une énorme dépense d'esprit. Les bons séminaristes qui remplissaient les fonctions d'infirmiers se figurèrent que le brillant jeune homme essayait ainsi de consoler et de faire sourire le moribond.

Avant de se retirer, le clerc se pencha sur le lit du malade et lui parla tout bas.

— Une plume! demanda Gabriel après quelques minutes.

Un des infirmiers apporta une plume trempée dans l'encre.

— Là, fit Alcide en désignant une place sur un papier oblong qu'il venait de tirer de son portefeuille.

Quand l'abbé, de sa main défaillante, eut signé son nom sur la feuille blanche, Alcide salua gracieusement, pirouetta sur ses talons et se retira suivant les formes les plus rigoureuses de la politesse mondaine.

Il emportait une simple signature au bas d'une feuille blanche; mais, au moyen de quelques lignes habilement libellées, cette feuille allait devenir un billet à ordre de mille francs à échéance d'un mois.

Gabriel était encore malade, quand un jour un homme vêtu de noir, accompagné du supérieur de la maison, vint faire à l'infirmerie une visite inattendue.

Était-ce un médecin?

Personne ne le connaissait.

Le supérieur invita les infirmiers à sortir, et l'homme en habit noir, avec tous les égards dus à un lévite, avec tous les ménagements auxquels a droit un malade, interrogea Gabriel.

Il s'agissait du fatal papier timbré.

Gabriel ne savait rien. Dans sa pieuse simplicité, le pauvre abbé raconta ingénument le fait de la signature donnée à son frère, et sa modestie lui reprocha secrètement, comme un crime de vanité, l'aveu de cette bonne action que son frère, dit-il, eût faite en pareil cas pour lui.

A la fin pourtant il comprit. Son cœur fraternel et peureux devina le juge sous les dehors polis du visiteur

— J'ai signé, je paierai! s'écria-t-il. Ce que je possède est à mon frère!

Le juge, en souriant, essaya de calmer son émotion.

Mais il tenait la vérité.

Alcide avait non-seulement abusé du bon cœur de son frère en faisant une lettre de change du blanc-seing de Gabriel, mais il avait encore, et c'était ce qui avait motivé des poursuites et l'arrestation du coupable, demandé des ressources factices à d'autres manœuvres auxquelles a songé la sollicitude du Code pénal.

L'affaire de la lettre de change, comme

l'histoire de Pauline, n'était qu'un accessoire de l'acte d'accusation.

Le procès tira en longueur. Alcide était un homme du monde doublé d'un procureur. Il avait d'avance prévu les susceptibilités de la justice et s'était armé pour les combattre.

Mais pour être retardée d'un mois ou deux, pour être même amoindrie dans ses conséquences, l'issue du procès n'en fut pas moins terrible.

Le brillant clerc d'avoué fut condamné à trois ans de prison.

Quand le pauvre malade du séminaire apprit cette condamnation, il se leva de son lit, s'enveloppa d'une couverture et regagna sa cellule en s'appuyant aux murailles des corridors.

Puis après avoir revêtu ses habits laïques, il descendit au milieu de l'émotion générale, traversa les cours en trébuchant comme un homme ivre et se dirigea, les deux mains appuyées sur son bâton, vers la porte de la rue.

Cette résolution soudaine était si étrange que personne ne songea d'abord à l'arrêter.

Enfin le supérieur, revenu de sa surprise, essaya de barrer le passage au pauvre moribond :

— Place à mes hontes de famille, Monsieur ! fit Gabriel d'une voix creuse. La soutane ne doit point les cacher. Et puis, cher père, ce malheureux va souffrir de la faim dans sa prison. Comme je n'ai plus rien en ce monde, il faut bien que je travaille pour payer sa cantine !

Et il franchit la porte.

III.

Six mois plus tard, Gabriel était à Paris.

Ce qui l'avait entraîné vers la grande ville, ce n'était ni le besoin de se produire, ni l'envie de faire fortune, c'était encore son amour fraternel.

Alcide, étourdi d'abord de son malheur comme un coup de massue, n'avait pas tardé à retrouver son incurable insoumission et sa morgue hautaine jusque sous la brutale menace du geôlier. L'ignoble milieu dans lequel il vivait forcément le poussa bientôt à des révoltes extravagantes ; il devint la terreur des ateliers de prison. L'intraitable révolté se moqua des cachots et des punitions, si bien que de maison centrale en maison centrale on l'amena jusqu'à Melun pour le dépayser. Les lions perdent, dit-on, de leur force et de leur fierté sous des cieux moins chauds que ceux des grands déserts.

Le prisonnier, d'ailleurs, finit par se dire que la loi ne pouvait avoir finalement le dessous et que mieux valait se soumettre silencieusement au régime de la détention pour passer le moins mal possible le reste de sa captivité.

Gabriel allait le voir tous les mois et ses bons conseils furent sans doute pour beaucoup dans les belles résolutions du détenu.

Il avait pris, rue Neuve-de-la-Fidélité, juste sous les toits, une pauvre mansarde qui lui rappelait la petite cellule du grand séminaire de Toulouse. Sans expérience de la vie et ne sachant point encore le prix de l'argent, il vécut d'abord des quelques débris de son héritage, attendant des occupations imaginaires et travaillant son violoncelle du matin au soir, et bien souvent du soir jusqu'au matin.

Au reste, sous prétexte de se guérir complétement, il retardait sans cesse l'heure de se présenter à quiconque eût pu lui prêter aide ; cette vie de cénobite, cette solitude toute pleine de doux rêves et de mélodies inspirées lui paraissait le bien suprême.

Ce reclus mystérieux qui portait sur toute sa personne comme un parfum des cieux étrangers, intrigua fortement les concierges de sa maison. En un mois, la curiosité de la loge atteignit au paroxysme. A quoi se préparait donc ce petit locataire rêveur et taciturne, inoccupé dans un quartier travailleur, enfermé dans sa mansarde avec un violoncelle ?

L'instrument qui chantait si bien était-il un but ou simplement une distraction ?

Personne ne le savait, mais, à coup sûr, le petit musicien devait être autre chose qu'un homme ordinaire.

Il s'était donné en entrant le nom de Gabriel Monsignac ; était-ce le voile ou le nom de l'homme ?

D'abord, Gabriel fut certainement un proscrit.

Puis, quand on entendait son divin instrument chanter, le proscrit devenait un grand artiste qui se préparait dans l'ombre pour de magnifiques destinées.

D'autres fois, Gabriel était un conspirateur, un rogneur de pièces d'or, peut-être un bandit...

Un regard, une parole du pauvre jeune homme faisait évanouir ces suppositions malveillantes. Il avait le regard si doux, la parole si bonne, qu'on regrettait de l'avoir accusé.

Sur le même palier que lui demeurait une jeune fille qui raccommodait la dentelle et qui vivait dans le plus profond mystère, comme le musicien.

On l'appelait mademoiselle Pauline.

Elle était en grand deuil et ne sortait jamais que le visage couvert d'une épaisse voilette.

Au reste, à part les courses obligées qu'elle faisait de loin en loin pour son travail, elle ne sortait ni la semaine ni le dimanche.

Un soir, la concierge se rapprocha mystérieusement de son mari perché sur sa table de tailleur, et, frappant dans ses deux mains, elle lui dit :

— J'ai deviné ! — Quoi donc ? — Nos deux petits locataires des mansardes ! — Eh bien ? — Tu ne devines pas, toi ? — Non. — Paire de pigeons, mon cher ! — Tu crois ? Ah ! ce serait drôle... Pourtant la petite était dans la maison trois mois avant le musicien. — Manége d'amoureux ! — Qui diable les force à se cacher ? — Enfin, enfin... j'en aurai le cœur net.

En ce moment, la jeune fille en noir descendait pour porter du travail en ville. Comme une averse commençait à tomber, elle demanda la permission d'attendre quelques minutes à la loge. Son sixième était si haut !

Mademoiselle Pauline, lui dit la concierge avec intérêt, dormez-vous bien à côté de votre jeune homme ? — Quel jeune homme ? — Celui de la mansarde. — Sans doute ; pourquoi pas ? — Il fait de la musique si tard ! — Pauvre artiste, son instrument est peut-être son seul ami ! — Vous croyez ça, vous ? — Je n'en sais rien.

En ce moment, le facteur jeta une lettre sur le tablette du guichet :

— Gabriel Monsignac... six sous ! fit-il. — Ah ! oui, pour le musicien, dit la concierge en appuyant par une habitude invétérée du pouce et de l'index sur les tranches de la lettre.

Le mari paya le facteur.

— Vous dites qu'il s'appelle... ? hasarda Pauline. — Gabriel Monsignac. — Savez-vous d'où il est ? — Il doit venir du midi, comme vous.

Pauline sortit de la loge en courant et gagna la rue, malgré la pluie battante.

Cet incident n'eut pas de suites appréciables pour la loge ; mais néanmoins les portiers restèrent convaincus que Pauline était une jeune patronne d'un magasin de Marseille et que l'artiste était le premier commis qui s'était sauvé avec elle.

Ils racontèrent confidentiellement cette histoire à tout le voisinage.

Le mois qui suivit, Alcide le détenu demanda de l'argent d'une manière presque impérative. Il lui fallait du tabac et des cigares, des romans et des plats supplémentaires. A la centrale, tout cela coûtait trois fois sa valeur, parce que les gardiens, qui vendent d'abord leur conscience pour frauder la règle, gagnent ensuite cent pour cent sur les fournitures qu'ils introduisent.

Gabriel, ce jour-là, s'aperçut que sa caisse tarissait.

Bon gré, mal gré, il fallut sortir pour essayer de satisfaire au présent et d'assurer l'avenir.

Un éditeur de musique, devant qui l'artiste descendit à se faire entendre, complimenta le violoncelliste et lui promit de lui faire gagner de l'argent dans les concerts de la saison, dans les messes des grandes solennités, dans quelques autres réunions musicales ; il alla même jusqu'à promettre une place fixe dans un orchestre de théâtre.

Sur la foi de ce protecteur banal, qui n'avait tant promis que pour se débarrasser de l'artiste besoigneux, Gabriel remonta joyeusement dans sa mansarde et travailla désormais dix-huit heures par jour. Ce qu'il dépensa de volonté, de patience et d'énergie pendant les longs mois de cet hiver ne saurait se redire. Un témoin de cette vie cloîtrée, pleine de radieux espoirs, d'abattements soudains, d'ambitions infinies et de lassitudes morales se fût dit que l'artiste ne pouvait vivre ainsi longtemps.

La faim grondait sourdement déjà; mais les divines mélodies du violoncelle étouffaient sa plainte importune.

Le reclus chanta des semaines et des semaines avec l'insouciance de la cigale, faisant patienter son cher détenu, ne s'inquiétant point de l'épuisement de sa réserve, souriant toujours dans sa profonde misère.

Son archet ne s'arrêta court qu'au dernier écu.

Alors, il retourna chez l'éditeur, qui, dans l'intervalle, avait cédé ses affaires; il ne put donc le voir.

Mais le génie est plus fort que la faim.

Gabriel, rentré chez lui, prit son archet et chanta.

Aux premières phrases, l'exécution se ressentit du malaise de la situation, et l'instrument divin raconta, dans une mélodie poignante, les désespoirs du reclus, sa misère profonde, sa solitude oisive, le désir qu'il avait de mourir.

Puis l'âme se révoltait contre ces faiblesses; le désespéré remontait vers la vie, et l'archet, plus léger, racontait en trilles brillantes les joies d'un avenir resplendissant.

Mais ces retours vers la lumière, vers la joie, vers la vie ne duraient guère, et l'instrument reprenait, comme de lui-même, son chant de désespoir et sa plainte navrante.

Derrière la cloison il se passait une scène muette qui n'avait que Dieu pour témoin.

Pauline, rentrée depuis une demi-heure, était collée à la cloison, les yeux pleins de larmes, les bras pendants, immobile comme la statue de la Douleur.

Un mot de la concierge lui avait donné le sens de cette mélodie douloureuse.

— Le voisin du sixième n'est pas gai, lui avait-elle dit par le carreau de la loge. — Le musicien? — Oui, M. Gabriel. — Est-ce qu'il est malade? — Pauvre garçon, il n'a même pas de quoi payer ses ports de lettres.

— Mon Dieu! mon Dieu! pria Pauline en s'agenouillant derrière la cloison, lui... ce n'est pas son frère... il n'a jamais fait de mal.... ayez pitié de sa misère!

Gabriel chantait toujours.

Alors, Pauline essuya ses larmes et chercha dans ses poches.

Elle en tira deux pièces de cinquante centimes.

— C'est toute ma fortune ce soir, murmura-t-elle en ouvrant sa porte sans bruit, mais nous allons partager!

IV.

Le violoncelle chantait à faire pleurer les anges.

Pauline, l'œil au trou de la serrure de l'artiste, ne savait ce qu'elle devait faire. Entrer dans cette chambre de garçon, c'était presque donner tort à la justice en faveur d'Alcide le condamné.

La pudeur fut plus forte que la charité.

Après vingt secondes de réflexion, elle se baissa en retenant son souffle et glissa sous la porte une petite pièce de cinquante centimes.

Puis elle rentra chez elle sur la pointe des pieds pour écouter encore, l'oreille collée à la muraille.

— Ah! se disait-elle, pourvu que le pauvre enfant aperçoive la pièce blanche qui vient d'entrer dans sa mansarde!

L'instrument venait de s'arrêter.

— Allons, disait Gabriel à mi-voix, je ne suis pas tout à fait dénué. Je n'ai ce soir ni de quoi boire ni de quoi manger, c'est vrai, mais il me reste deux allumettes et une demi-bougie. Il y a plus pauvre que moi!

Pauline frissonna.

— Éclairons notre détresse! continua l'artiste. Ah! bah! s'écria-t-il dans un transport

de folle gaieté, déjà des mirages! J'ai donc le délire de la faim, le vertige? Une pièce de dix sous! Arrière, monnaie tentatrice! je n'ai pas faim.... Évanouis-toi, tu n'es qu'une ombre vaine, je ne crois pas en toi! Pourtant... elle sonne juste, se reprit Gabriel en la laissant tomber de sa hauteur sur le carreau de sa chambre. Après tout,



Parlons tout bas, dit Pauline. (Page 101.)

ajouta-t-il, continuant son monologue à haute voix, j'ai été riche, très-riche! Je me suis connu des centaines de ces pièces. Celle-ci sans doute est un débris égaré de mon ancienne splendeur. C'est un dernier rayon que la fortune aura laissé tomber par mégarde en abandonnant ma solitude, et ce rayon d'argent me fera dîner.

Et il descendit quatre à quatre.

En passant devant la loge, il paya le port de sa dernière lettre et s'en alla chercher un bol de lait chaud avec du pain.

Il remonta chez lui pour dîner.

Un quart d'heure après, il reprit son archet. L'estomac ne criait plus famine; la tête et le cœur étaient libres.

Cette fois, ce fut une longue et douce chanson d'amour.

Pauline écoutait les mains jointes ces phrases mélodieuses à l'unisson desquelles vibraient involontairement toutes les fibres de son âme.

Le lendemain, l'ouvrière diligente travaillait depuis plus de deux heures quand elle entendit un craquement dans la mansarde voisine.

Gabriel s'éveillait et se retournait sur son lit.

Le soleil entrait dans sa chambre à pleine fenêtre. Son premier regard fut pour ce bon soleil, ami qui lui restait fidèle dans sa misère et dans son abandon.

Des myriades d'étincelles pulvérulentes se démenaient follement dans ce large rayon matinal, elles tournoyaient, se fuyaient, s'accrochaient et cherchaient leur place pour créer sans doute quelque monde atomique encore à l'état d'ébauche.

L'artiste, suivant de l'œil tous ces ébats de la poussière lumineuse, dit en souriant :

— O monades! si vous créez un monde, n'y placez jamais que des gens heureux!

Cette rêverie philosophique dura plus de vingt minutes, tout un siècle pour la patience de la voisine. L'artiste ne se pressait point de ramener sa pensée dans la vie réelle, où la faim, la soif, tous les besoins physiques grouillaient comme d'immondes reptiles dans une mare croupie.

A la fin pourtant son regard nonchalant descendit dans la direction du spectre solaire jusque sur le carreau de la mansarde.

— Décidément, s'écria-t-il en bondissant sur son lit, la Fortune aura mué dans ma chambre et laissé quelques-unes de ses plumes précieuses. Encore cinquante centimes!

C'était réellement une nouvelle pièce de dix sous qui miroitait sous le rayon matinal.

Gabriel s'habilla dans la joie, se demandant, dans une longue causerie avec lui-même, comment cette pièce d'argent avait pu s'introduire dans son domicile: la porte et la fenêtre étaient fermées.

— Bah! conclut-il, où l'huile a passé les taches restent. Cet argent, comme celui d'hier, était au fond de quelqu'une de mes poches. Les miracles ne se font pas autrement.

Et il alla chercher une tasse de lait chaud pour achever, en déjeunant, son pain de la veille.

— Si je trouvais ainsi dix sous par jour, se dit-il, je serais capable de faire des économies en attendant la besogne.

Le lendemain, troisième pièce de dix sous.

Celle-là fut ramassée près de la fenêtre, sous une pantoufle. Elle avait dû être glissée sous la porte avec une certaine force.

— Par exemple, exclama le jeune homme, je finirai par n'y plus rien comprendre. Un jour ou l'autre, je les trouverai dans mes cheveux. Assurément, celle-ci ne tombe pas du plafond.

Ce mystère providentiel préoccupa l'artiste toute la journée; en fin de compte, ces trouvailles journalières, à part toute idée de miracle, avaient quelque chose d'étrange.

Gabriel, en sa qualité de philosophe, aimait à voir le fond des choses. Il voulut s'assurer que la source des pièces blanches était réellement dans quelque coin de sa mansarde. L'idée que ce filet d'argent coulait du dehors chez lui ne lui vint même pas une minute.

Dans la journée, il passa consciencieusement la revue de sa mansarde, carreau par carreau, visita son lit, ses chaises, sa malle, ses habits, ses poches, tout ce qui lui parut susceptible de contenir un corps de la grosseur d'une pièce de cinquante centimes.

A dix heures du soir, il recommença la même revue avec le même soin que dans la journée.

Puis il se mit au lit, dans la pensée qu'il était au bout des heureuses surprises et que la poule aux œufs d'argent était bien morte.

De toute la nuit il ne dormit que d'un œil; mais il n'entendit absolument rien.

La première chose qui frappa son regard le lendemain au réveil, fut une pièce de cinquante centimes toute flambante neuve q

brillait comme un diamant sous les rayons du soleil.

— O bonne Providence ! je t'avais oubliée, dit-il en joignant les mains. Ta main maternelle jette aux oiseaux chanteurs le grain de chaque jour. Je chante comme les oiseaux; bonne Providence, merci !

Tout le jour, le violoncelle chanta, tantôt gai, tantôt triste.

Un mois durant, le grain de mil tomba chaque matin dans la mansarde, sous la forme d'une pièce de cinquante centimes, et l'artiste s'y accoutuma si bien qu'en s'éveillant il cherchait d'abord où pouvait être tombée la pièce providentielle.

Mais au fond de cette douce et poétique nature, le syllogisme de la philosophie avait déposé au passage un levain de positivisme qui fermenta lentement et presqu'à l'insu du musicien. Sa nonchalance maladive n'eût pas mieux demandé que de recevoir éternellement la manne mystérieuse, sans se préoccuper d'où elle venait; mais la raison s'éveilla un beau matin, curieuse, intriguée, décidée à voir clair dans le mystère.

Si pourtant ce miracle n'était qu'une aumône habilement faite ?

Au dehors de la fenêtre et à hauteur d'appui, courait une large gouttière sur laquelle non-seulement la voisine, mais encore les habitants des maisons adjacentes pouvaient s'aventurer sans danger.

Or, la fenêtre du musicien, comme toutes celles de ces pauvres nids bâtis sous les toits, ne fermait qu'à demi : même, quand l'espagnolette était bien tournée, la plus grosse main d'homme eût pu passer au-dessus des deux battants.

Gabriel se souvint d'avoir lu dans la Bible une ruse qu'employa le prophète Élisée pour confondre l'imposture des prêtres idolâtres. Il descendit dans la rue, sur le soir, et ramassa dans les pavés quelques poignées de sable qu'il sema dans la gouttière avec de grandes précautions.

La Providence aumônière devait laisser la trace de ses pieds sur cette couche pulvérulente, si c'était par ce chemin qu'elle se risquait à passer pendant la nuit.

Pour plus de sûreté, Gabriel étendit un de ses draps en forme de rideau devant la profonde embrasure de sa fenêtre.

Le lendemain, au jour, la pièce miraculeuse était encore là; mais, comme si les précautions prises l'eussent effarouchée, elle était venue tout près du lit de l'artiste.

Gabriel visita son rideau, sa fenêtre et le sable de la gouttière : aucune trace ne s'y faisait remarquer.

— Bon! dit-il, maintenant j'ai la certitude que le don du ciel vient par la porte.

Et, le soir, il calfeutra sa porte avec le soin minutieux d'un homme qui va s'asphyxier.

Il ne restait pas même de jour par le trou de la serrure.

Pauline avait suivi de l'oreille tout ce travail d'intérieur et avait, de son côté, fait la revue de sa mansarde.

Puis, satisfaite sans doute du résultat de son inspection, elle s'agenouilla pieusement pour égrener son chapelet à l'intention du pauvre artiste aimé, plaça une nouvelle pièce neuve dans une coquille sur la cheminée et se mit au lit.

Contre son habitude, Gabriel était levé le lendemain avant le soleil. En descendant du lit, il posa le pied sur un corps froid, dont il se hâta de constater la nature.

C'était encore une pièce de dix sous

Cette fois il n'osa pas rire. Il y avait là de l'inexplicable. Le syllogisme était en pleine déroute avec la raison.

Il économisa cette journée sur sa nourriture pour acheter une bougie. Il avait l'intention bien arrêtée de passer la nuit prochaine tout entière, afin de découvrir, si c'était une chose humainement possible, d'où venait le mystérieux envoi.

A la nuit, il plaça sa malle au bas de son lit et s'y assit avec inquiétude, bien résolu à ne pas fermer l'œil jusqu'au matin. La bougie allumée était posée sur le carreau, juste au milieu de la chambre.

L'horloge de Saint-Laurent venait de sonner trois heures, et rien n'avait encore sollicité l'attention de Gabriel. Son attitude devenant fatigante à la longue, il s'appuya les coudes sur les genoux et le menton dans la paume des mains. La chambre était si

bien éclairée que, tout rêveur qu'il était, son regard abaissé embrassait une certaine surface du carrelage.

Il était bien convaincu que cette nuit, la pièce miraculeuse n'oserait point venir.

— Je vais tuer ma poule aux œufs d'argent, se dit-il.

Et son regard, pour ne pas dormir, se promenait lentement sur la surface éclairée. Mais ramenés, dans ces évolutions, sur la portion de carrelage placée entre les deux pieds du veilleur, ses yeux tombèrent sur une pièce de dix sous.

— Ma foi! s'écria le musicien, pour le coup je ne veux plus rien savoir; que cet argent vienne d'où il voudra, j'en remercie la Providence et je vais dormir!

V.

Gabriel se résigna paresseusement à ramasser chaque matin la pièce merveilleuse. La Providence occulte, dont la tendresse semblait ne pas vouloir se démentir, ne mit pas même dans ce bienfait quotidien la condition, pour le protégé, de recueillir la manne avant le lever du soleil. Plus heureux que le peuple de Moïse au désert, Gabriel, qu'il se levât tôt ou tard, était sûr de trouver son pain du jour.

Comme pour le récompenser de sa facile résignation, la main mystérieuse qui le nourrissait déjà conduisit au délaissé quelques mères de famille en quête d'un maître de musique. Avant la fin du premier mois, Gabriel eut, par semaine, un revenu fixe de vingt-cinq francs.

C'était peu de chose, si vous voulez, mais la pièce blanche venait toujours, et, comme sa garde-robe était à peu près complète, la nourriture et le loyer n'emportaient que six à sept francs sur cette somme.

Les envois de secours pour le détenu de Melun recommencèrent donc sans interruption.

Dans cette nouvelle situation, c'était plaisir de l'entendre dans sa mansarde! L'archet avait cessé de pleurer, et le violoncelle, comme s'il eût fini son deuil, semblait avoir changé de voix. La plainte de jadis devenait un cantique; la note pleureuse, un chant d'amour.

Pauline suivait avec le fiévreux intérêt d'un cœur de vingt ans ces heureuses métamorphoses; on eût dit qu'elle tenait encore davantage à garder l'incognito. Cette musique du cœur lui produisait l'effet de ces pieux orchestres cachés sous les draperies d'un reposoir; à l'émotion musicale se joignait la poésie du mystère.

Le musicien, pour elle, n'était pas loin d'être un ange; pour rien au monde elle n'eût quitté sa mansarde aux heures de cette musique enchanteresse dont son cœur apprenait tous les airs.

Un jour, de mercière en bourgeoise, de bourgeoise en ouvreuse, d'ouvreuse en camériste, de camériste en diva, Pauline fut appelée chez une cantatrice célèbre, qui avait déchiré ses dentelles dans une scène de jalousie.

Il se trouva que, malgré ses jalousies d'amour, l'actrice était une excellente femme. Elle descendit familièrement jusqu'à l'ouvrière, et se sentit retenue par ce parfum méridional qui formait comme une atmosphère sympathique autour de la jeune fille de Toulouse.

Pauline fut bientôt à l'aise auprès de la donna, qui ne trouvait rien de bien fait que ce qu'elle faisait. Après les dentelles outragées, vinrent d'autres chiffons, puis encore autre chose; si bien que la cantatrice eut besoin presque chaque jour d'apercevoir au réveil cette figure parlante aux yeux noirs, aux lignes si pures, à la voix si vibrante.

L'ouvrière n'eut pas la pensée que ce caprice de la grande dame pouvait la mener loin sur le chemin de la fortune; elle ne songea qu'aux intérêts de son voisin bien aimé.

Une chose étrange, inouïe, inexplicable intrigua fortement l'actrice. Vingt fois elle avait offert une loge, sa propre loge à l'ouvrière: Pauline avait toujours refusé d'aller au théâtre.

Quelle pouvait être la raison de ces refus constants? Était-ce donc que sous une charmante enveloppe la jeune fille n'avait pa

d'âme? Mais cent fois à mains jointes elle avait conjuré l'artiste de chanter un air, et tapie dans un coin comme une statue de l'extase, elle avait écouté jusqu'à la dernière note en retenant son souffle et elle avait pleuré.

Pourquoi pleurait-elle à cette musique du matin, quand elle refusait d'assister aux représentations du soir?

L'actrice était femme avant tout, elle voulut savoir.

Un jour elle dit à Pauline:

— Demain soir, je suis libre, j'aurai à vous parler ici. — A quelle heure? demanda la jeune fille, dont le visage et la voix trahissaient l'inquiétude. — Mais, je ne sais, à huit heures. — Impossible. — A neuf heures alors. — Une fois sept heures sonnées, je ne sors plus. — Tenez, gasconne, je m'acharne à percer un mystère d'enfant. Voici deux billets pour le spectacle d'aujourd'hui. — Mais, Madame, je ne vais pas au théâtre. — Il a donc l'horreur du spectacle? Il est donc goutteux? il est donc aveugle, sourd et muet? — Il? fit l'ouvrière en rougissant; je ne comprends pas, madame. — Je parle de votre... comment dirais-je bien? Votre seconde âme, l'autre vous-même, votre compagnon d'existence, enfin! — Je vis toujours seule avec des fleurs et mon pinson. — Ah! gasconne! petite fille de Tartufe!

Pauline sentait son secret lui échapper. Le cœur débordait. — Si vous saviez, si vous saviez! dit-elle avec des larmes dans la voix, vous ne m'accuseriez pas ainsi! Dieu sait bien qu'*il* ne m'a jamais vue en face. — Le *il* existe donc? — A mon sixième étage, Madame, derrière la cloison qui nous sépare, chante le soir un violoncelle comme vous n'en avez jamais entendu. Oh! vous riez!... — Dame! écoutez donc, petite, c'est l'éternelle histoire de la femme que vous racontez là! Le violoncelle chanterait comme une corneille enrouée qu'il chanterait encore mieux que les harpes éoliennes, si la main qui tient l'archet appartient à quelque beau garçon de vingt ans. Nous savons cela, ma belle! Quel âge a donc votre chérubin, petite? — J'ai eu tort de parler, dit tristement Pauline. Vous riez. — Enfin qu'est-ce que ce jeune homme? Vous voyez bien que je ne ris pas. — Ce jeune homme est un grand artiste inconnu. De votre vie vous n'avez entendu pareille musique. — Et il chante tous les soirs? — Tous les soirs. — Demain à huit heures, ce n'est pas vous qui viendrez chez moi; c'est moi qui monterai chez vous, sansfaçon. Vous m'intriguez énormément. — A deux conditions, Madame; c'est que vous le placerez dans votre théâtre, d'abord; puis qu'après l'avoir placé, vous ne lui direz jamais que je vous ai parlé de lui. — A demain, petite.

Si invraisemblable que paraisse cette démarche, l'actrice fut à la mansarde avant huit heures le lendemain. C'était une petite débauche de curiosité.

— Parlons tout bas, dit Pauline, l'oiseau chanteur est plus farouche que mon pinson.

L'actrice comptait bien entendre un de ces innombrables musiquets qui s'abattent sur Paris comme des moineaux francs dans un buisson; l'inconnu ne pouvait être qu'un virtuose d'Agen.

Elle fut donc profondément surprise quand le violoncelle reprit ses chants du soir, et elle partagea l'émotion de Pauline.

— Mais vous avez cent fois raison, mignonne; ce n'est pas un musicien, cela, c'est un grand artiste! — Chut!... n'est-ce pas, Madame? — Oh! il aura de mes nouvelles! — Ne lui parlez pas de moi. — Il a besoin d'une place? — On me l'a dit. — Bon. Non-seulement je ne lui parlerai pas de vous, mais je ferai quelque chose de plus drôle: il faut qu'il reçoive sur la tête une heureuse tuile, sans qu'il sache d'où elle est tombée. Adieu, petite!

Grâce à sa position dans le théâtre où elle était plus directeur que le directeur lui-même, l'actrice fit trouver à Gabriel et dans les vingt-quatre heures une place parmi les musiciens de l'orchestre.

Le pauvre violoncelliste ne sut ce que tous ces bonheurs voulaient dire. Le directeur prétendit qu'il le cherchait depuis longtemps et qu'il était fort heureux de l'avoir trouvé.

C'étaient vingt-cinq nouveaux francs par

semaine, en tout deux cents par mois, une véritable fortune !

Et la pièce de dix sous arrivait toujours.

Tout autre que ce doux et simple artiste eût abandonné sa mansarde et vécu comme un grand seigneur. Lui n'y songea pas. Il aimait le nid de sa pauvreté, sa chambre au miracle et son existence sans bruit. D'ailleurs, son frère allait arriver, et l'amour fraternel lui prêchait l'économie.

De son côté, Pauline tenait plus que jamais à garder sa mansarde ; mais elle ne refusa plus les billets de spectacle et passa dorénavant toutes ses soirées au théâtre.

Un soir qu'il y avait relâche, elle s'apprêtait à veiller chez elle et allumait son feu. Tout à coup, dans le silence, un doigt léger frappa deux petits coups sur sa porte.

Elle vint ouvrir en maugréant dans son âme contre la visite importune qui interrompait ses douces rêveries solitaires.

C'était l'actrice.

— Vous avez l'air contrarié, mignonne ; est-ce que je vous dérange ? — Oh ! non... non... mais je ne m'attendais pas à vous voir ici ce soir, répondit la jeune fille à voix basse. — Pourtant c'est moi ! fit la grande dame en furetant du regard dans tous les coins de la mansarde avant de s'asseoir près du feu. Vous ne devinez pas ce que je cherche ? — Non, Madame. — Je fais l'école buissonnière. Autrefois, quand j'étais fillette, mon père avait une maisonnette perdue dans les mille replis des haies d'aubépine. Pendant les bonnes fêtes de Pâques, nous courions, trois ou quatre enfants écervelées, dans les chemins creux, dans les jardins pleins d'arbres, jusque sur la lisière des bois ; nous cherchions des nids partout ! Pour être devenue cantatrice et grande dame, Pauline, on ne se souvient pas moins de ses joies d'enfance. Je fais aujourd'hui ce que je faisais petite. Les fêtes de Pâques, il est vrai, sont passées, mais le printemps dure encore. Aujourd'hui je m'échappe et je cherche des nids. Y en a-t-il un dans vos buissons, mignonne ? — Oh ! vous ne le croyez pas ! — Dame ! petite, si je ne l'avais pas cru, je ne serais pas ici. — On ne se parle jamais !

Le violoncelle préludait dans la mansarde voisine. Tout à coup l'instrument s'arrêta sans finir sa phrase, et les deux femmes entendirent un cri de surprise.

Ce cri partait de la chambre de l'artiste.

Voici ce qui arrivait.

Le matin de ce jour, contre l'habitude, la pièce miraculeuse n'était point descendue du ciel et le musicien qui, s'était juré de ne plus approfondir le mystère, s'en était inquiété.

Cette pièce était comme le gage divin de son bonheur.

Mais voici qu'à la lumière de la bougie un reflet d'argent venait de briller tout en bas de la cloison qui séparait les deux chambres.

La pièce était bien là, toute honteuse, à demi cachée sous le plâtre.

Gabriel se baissa pour regarder.

Comme le lapin de garenne qui passe et repasse mille et mille fois dans la même trace, et finit par manquer son chemin, les pièces blanches en glissant sous la cloison avaient limé le carrelage sur lequel on distinguait une sorte de rainure.

Gabriel avait compris que sa providence était de l'autre côté de la muraille et que les pièces quotidiennes étaient arrivées par ce chemin non remarqué jusque-là. Il prit la petite pièce blanche qu'il suspendit tant bien que mal à son cou, comme une médaille bénie, et vint tout tremblant mettre l'œil au trou de la serrure de l'ouvrière inconnue.

Malgré lui-même, il poussa un second cri. C'était Pauline !... Il n'eut pas le temps de se sauver. L'actrice, qui l'avait entendu, ouvrit rapidement la porte et saisit la main que tendait instinctivement le jeune homme.

— Ah ! fit ce dernier, je ne vous savais pas si près de moi ! — Non, pas moi ! répondit l'actrice. — Quoi ! Mme N... ici ! — Mon cher artiste, vous ne me vendrez pas ; je faisais ma visite à votre petite Providence — Pauline ! Pauline ! Ah ! mon Dieu, j'aurais dû m'en douter ! Son image passait la nuit au travers des murailles et venait me sourire dans mes rêves. Votre main, mon bon ange béni !

Confuse, interdite, l'ouvrière se cachait

derrière la grande dame ; mais l'actrice la prit par le cou, et, rapprochant dans une étreinte les deux têtes de ces beaux enfants :

— C'est la saison des nids dans l'aubépine et des saintes amours, dit-elle ; aimez-vous, dites-le-vous tout le jour et mettez dans votre vie si bonne ce bonheur que je n'ai jamais eu. Pauline ! c'est moi qui veux être votre mère, chère enfant !

VI.

Huit jours après, un général russe enlevait à son théâtre et à son directeur la protectrice de Pauline pour le compte de Sa Majesté l'autocrate de toutes les Russies.

On sait que la Russie à cette époque ne recrutait guère autrement les célébrités de la scène. Un général en off arrivait en catimini, faisait l'inspection des lieux et chassait au miroir. Seulement le miroir était un monceau d'or, et le tour était fait.

Un procès s'en suivit. Le directeur, à la première minute de cet abandon, pensa même à casser aux gages le violoncelliste de son orchestre, pour se venger de la fugitive, mais Gabriel valait encore plus par lui-même que par les recommandations, et il resta.

Cet incident jeta comme un voile de tristesse sur la douce existence des deux mansardes. Ni Gabriel ni Pauline ne pouvaient se consoler de la fuite de la bonne fée marraine de leurs amours. Pourtant, abandonnés à eux-mêmes, ils se voyaient plusieurs fois le jour sur le carré. C'était un terrain neutre où les mains se serraient au passage, où s'échangeaient des mots timides, mais où l'on n'osait point encore, dans la crainte d'un coup de vent, bâtir les châteaux de cartes de l'espérance.

Pauline remarqua même avec terreur que son voisin devenait de jour en jour plus inquiet, plus tourmenté, plus sombre. C'est que l'époque de la libération d'Alcide arrivait, et que le pauvre artiste ne savait comment faire pour le recevoir chez lui, dans le voisinage de Pauline.

La raison lui disait bien de quitter la maison, de quitter même la rue Neuve-de-la-Fidélité pour empêcher une rencontre dangereuse, mais qu'est-ce qu'une raison de vingt-quatre ans ? L'amour récrimina si fort que cette pauvre raison, sentant qu'elle allait avoir tort, n'osa plus rien conseiller.

Après tout, Alcide ne devait pas rester éternellement chez son frère. Avec son caractère ouvert, sa hardiesse et cette confiance en lui-même qui frisait l'effronterie, l'ancien clerc d'avoué trouverait à se caser en moins d'une semaine. Une fois placé près ou loin de son frère, il prenait une chambre à lui dans un quartier plus pimpant que le haut du faubourg Saint-Martin, s'éloignait nécessairement beaucoup du nid amoureux et n'était plus à craindre.

Après bien des hésitations, le pauvre Gabriel finit par avertir Pauline. Abasourdie d'abord et tremblante, la jeune fille le rassura comme si elle n'eût pas eu besoin d'être rassurée elle-même, et promit de se faire si petite, si muette, si invisible dans la maison, qu'Alcide ne se douterait jamais qu'elle y fût.

Alcide arriva donc, mais plus à craindre que jamais. A Toulouse il n'avait été qu'un écervelé, un fou, un vantard ; son crime de papier timbré n'avait été que le résultat d'une folie de jeunesse. Mais, comme cela ne manque pas d'arriver, la prison avait achevé de le corrompre. Le sens moral avait fait naufrage dans les bas-fonds de la maison centrale.

En fin de compte, il était l'aîné. Un aîné, même quand il sort de prison, ne peut guère s'habituer à perdre l'autorité qu'il croit avoir sur un frère plus jeune, et l'échappé de Melun se fit le tyran de Gabriel. Il trouva la chambre mesquine, le lit étroit et dur, le sixième étage trop élevé. Il décacheta les lettres, voulut connaître les ressources de son frère et refusa péremptoirement de manger dans la mansarde. Il chercha même un restaurant, et dans un moment d'humeur donna congé de la chambre aux concierges.

Gabriel était aux abois.

— Mais, je tiens à ma pauvre cellule ! dit-il en dissimulant à peine ses larmes. — Et

moi je ne veux pas être ainsi gêné! — Mais tu auras sans doute une place avant peu et tu te logeras suivant tes goûts. — Je ne travaillerai que l'année prochaine; la détention m'a énervé. J'ai besoin de reprendre mon assiette. — Veux-tu faire un marché? — Lequel? — Partageons mes revenus! — Tout de suite. — Mais, mon pauvre frère, tout de suite c'est trop tôt. Je n'ai pas cent sous de reste. Le mois finit dans trois jours, nous pourrons partager. — Bon, je patienterai trois jours. Au reste, j'irai voir un peu ton directeur, moi! Ce n'est pas douze cents francs, c'est le double qu'il devrait t'accorder. Croit-il donc que Toulouse lui fournira des sujets comme toi dans les prix doux? — Garde-t'en bien... dit Gabriel en tremblant, tu me ferais remercier.

Alcide haussa les épaules, demanda deux francs, prit sa canne et descendit le boulevard.

Quand l'artiste partit, une heure après, pour son théâtre, il avait des éblouissements et sentait ses jambes se dérober sous lui. On eût dit un homme ivre.

Avait-il donc le pressentiment que son cher nid d'amour allait être odieusement ravagé?....

Après avoir lorgné les femmes et dîné dans un restaurant à trente-deux sous, Alcide remonta vers la rue Neuve-de-la-Fidélité. Une mauvaise pensée le rappelait au logis avant l'heure: il tenait à savoir, en fouillant tous les coins de la mansarde, si l'artiste ne possédait rien de plus que ce qu'il avouait.

En haut du palier, il remarqua la porte de l'ouvrière et se demanda quel bel oiseau pouvait habiter cette cage mystérieuse.

Curieux comme un prisonnier, il regarda longtemps, longtemps par le trou de la serrure, et crut reconnaître l'ouvrière qui travaillait en rêvant.

Ce fut une tempête dans son âme.

Pourquoi la jeune fille de Toulouse se trouvait-elle dans cette maison, juste à côté de Gabriel? Ce sournois de musicien lui volait donc son ancienne maîtresse?...

Et son esprit chevaucha sur cette mauvaise pensée.

Le soir, il fit semblant de dormir quand son frère rentra. S'il eût dit un mot, ce mot n'eût été qu'une injure ou une menace.

Le lendemain, nouvelle inspection par la serrure, question à la loge, instruction complète.

C'était bien Pauline la Toulousaine!

Alcide s'arrêta un moment à l'idée de faire une scène violente à son frère, de le chasser même de sa chambre.

Mais cette scène pouvait avoir un mauvais dénoûment pour le prisonnier libéré.

Après tout, puisque la jeune fille était ainsi venue sans vergogne se poser à côté de Gabriel, c'est qu'apparemment elle n'était plus aussi farouche que par le passé.

D'induction en induction, il conclut que si Pauline était là pour son frère, elle était là aussi quelque peu pour tout le monde. Ces vertus de mansarde ont l'amour de l'humanité tout entière!

Néanmoins, avant de prendre un parti, le Gascon hésita trois jours sans dire mot à personne de sa découverte.

Le quatrième, sur les onze heures du soir, il gratta timidement à la porte de l'ouvrière.

Pauline hallucinée crut que c'était le bien-aimé, elle ouvrit. En reconnaissant son ancien ennemi dans le visiteur, elle se jeta en arrière toute tremblante.

Alcide en entrant avait fermé la porte sur lui.

Ce qui se passa dans la mansarde pendant une demi-heure n'eut pas de témoins...

A la fin pourtant, dans un violent effort, la victime de ce lâche attentat vint à bout d'écarter le mouchoir qui la bâillonnait et de pousser un grand cri qui réveilla la maison.

L'infâme essaya de dompter cette résistance du désespoir et donna le temps aux voisins d'accourir.

Les vêtements de Pauline étaient en lambeaux!

Alcide, qui avait la figure profondément labourée et sanglante, fut lié, garrotté, livré à la police et conduit au poste.

Gabriel arrivait peu après, tout souriant, pensant apercevoir son bel ange au passage.

Depuis l'arrivée d'Alcide, on ne se voyait

plus qu'à cette heure tardive pour se serrer la main dans l'ombre et se murmurer le mot convenu: Toujours!

Pauline pleurait dans sa chambre ouverte, entre deux voisines. En apercevant l'artiste, elle s'agenouilla pour demander grâce..., puis, se précipitant en dehors, elle serra convulsivement la main de Gabriel pour lui dire un adieu suprême et se lança dans la cage de l'escalier.

L'artiste tourna rapidement sur lui-même et la saisit par ses vêtements déchirés, en appelant à l'aide, car il ne retenait plus le cher fardeau que d'une main...

L'autre main avait porté à faux, l'artiste avait le poignet gauche brisé...

Brisé, hélas! pour toujours!

VII.

Si j'avais fait cette histoire au lieu de la trouver toute faite, le dénoûment de cette catastrophe eût souri comme le soleil après un orage. Alcide eût été puni, sans doute, il le méritait bien, et le temps, ce souverain baume, eût ramené du bonheur dans les petites mansardes ouvertes l'une sur l'autre par une porte dans la cloison.

Mais je dis les faits tels que je les tiens de mon pauvre lui-même.

Neuf mois, jour pour jour, après l'attentat infâme, Alcide partait pour le bagne de Brest; Gabriel, dont l'avant-bras gauche était à tout jamais paralysé, descendait résolûment de sa mansarde pour aller s'asseoir sur le territoire de la rue Neuve-de-la-Fidélité, à l'angle du passage du Désir, afin de demander aux valides la charité pour l'amour de Dieu.

Pauline était morte dans la nuit en donnant le jour à une petite fille.

L'artiste invalide avait vieilli de vingt ans depuis ces neuf mois: ses cheveux avaient presque entièrement blanchi sur les tempes.

Lui, l'ancien tonsuré du séminaire de Toulouse; il regardait comme épouvantable le crime de son frère; mais il savait aussi qu'il existe un autre crime plus grand qu'un pareil attentat, le péché du Saint-Esprit, selon la Bible, — le crime irréparable du suicide.

Il ne songea point à déserter le poste de douleur qu'il avait dans la vie; Dieu pouvait, à son jour et à sa guise, souffler sur sa frêle existence, et l'éteindre, mais lui n'avait pas à s'en occuper. Il vivait d'ailleurs pour la pauvre petite orpheline qu'une laitière de Montreuil avait emmenée chez elle.

Près de cinq ans, il fit sa faction de douleur par les soleils brûlants, par les froids rigoureux, à la pluie battante, sur la neige, à toutes les inclémences du ciel parisien.

Deux fois la semaine je passais dans sa rue et je m'habituai à lui; à force de me voir il me reconnut, et c'est après m'avoir dit merci pour un sou, qu'il me raconta son histoire, un jour qu'il souffrait un peu moins que d'ordinaire.

Au commencement de 1855, je fis une absence de quelques semaines, et quand je repassai dans la rue Neuve-de-la-Fidélité, la place de mon pauvre était vide.

Étaient-ce les démolitions prochaines, était-ce la mort qui avait fait disparaître l'invalide?

Je pris des informations, et des voisins me racontèrent que Gabriel le Pauvre, un soir de janvier, était tombé de sa chaise sans pousser un cri. On le trouva agenouillé sur la neige, la main tendue vers les passants. On essaya de le relever, il était mort de froid.

Vous souvenez-vous de la fillette aux pieds nus qui cherchait des violettes dans les ruines de Montreuil?

Cette pauvre petite, qui s'appelle Pauline, et qui se souvient de son oncle Gabriel, aura onze ans quand mûriront les pêches.

Un de ces jours-là, j'irai lui porter un bouquet: un ami du moins lui souhaitera sa fête.

Et maintenant, quand je rencontre un pauvre dans la rue, qu'il soit jeune ou vieux, si je n'ai qu'un sou dans ma poche, je le lui donne en souvenir du pauvre artiste et peut-être aussi pour retrouver une autre histoire.

Faites de même; donnez au hasard, donnez toujours. Si l'invalide que vous secourez ne vous rembourse ni par une histoire, ni même par un simple merci, votre créance ne court aucun risque: quand le pauvre oublie de rendre, c'est Dieu qui paie la dette.

HIPPOLYTE LANGLOIS.

LE VALLON SUISSE.

I.

La canonnade et la fusillade avaient retenti toute la journée dans les montagnes qui entourent le village de Rosenthal, près du lac de Zurich, en Suisse. On était alors au mois d'août 1799; les Français soutenaient contre les Austro-Russes une de ces guerres de géants qui sont la gloire de l'époque. Le bruit qui frappait de terreur des contrées toujours si paisibles résultait d'un engagement entre un détachement de l'armée de Masséna et un petit corps de l'armée autrichienne, commandé par l'archiduc Charles, manœuvrant alors pour s'emparer de la ville de Zurich. La lutte avait été opiniâtre, à en juger par les détonations incessantes répétées par l'écho des rochers; des nuages de fumée blanchâtre s'élevaient sans relâche du fond des gorges comme d'autant de volcans en éruption. Cependant vers les quatre heures du soir, les décharges cessèrent peu à peu, et bientôt on n'entendit plus que de rares coups de feu, semblables à ceux que tiraient, en temps ordinaire, les chasseurs à l'affût.

Le combat était fini, mais quels étaient les vainqueurs? Voilà ce qu'ignoraient les bons habitants de Rosenthal; et en l'absence de nouvelles positives, ils se livraient à des inquiétudes exagérées. La plupart s'étaient cachés avec leurs femmes et leurs enfants dans la pièce la plus retirée de leurs jolis chalets. Les fileuses et les dentellières ne se montraient plus sur les balcons de bois avec leurs costumes pittoresques et leurs grands yeux bleus; les enfants demi-nus ne jouaient plus dans l'étroite rue du village. A peine si un volet s'entr'ouvrait timidement par intervalles pour épier un passant qui revenait en se glissant le long des maisons, après avoir poussé une reconnaissance jusqu'à l'autre extrémité de Rosenthal.

La journée avait été brûlante. Un vieillard d'aspect vénérable, portant le petit manteau noir et le rabat de pasteur protestant, s'était assis sur un banc de pierre à la porte de sa maison, et aspirait un peu d'air frais venu du lac, malgré les avertissements charitables de ses tremblants voisins. Cependant, depuis plus d'un quart d'heure déjà, sa témérité restait impunie, quand des voix effrayées crièrent tout à coup derrière lui :

— Les Français! les Français!

Cette fois le bonhomme se leva précipitamment et posa la main sur le bouton de sa porte, mais, avant d'entrer, il eut la curiosité de jeter un regard vers la route par laquelle devait arriver l'ennemi.

Il attendit encore un instant, et rien ne paraissait. Il croyait déjà à quelque fausse alerte, comme les poltrons de Rosenthal en avaient donné plus d'une dans le cours de la journée, quand un individu porteur d'un

uniforme français se montra réellement à peu de distance.

C'était un capitaine de grenadiers, jeune et bien fait, mais en fort piteux équipage. Ses vêtements étaient déchirés, couverts de poussière; sa tête n'avait d'autre coiffure que ses longs cheveux dénoués et sans poudre. Une de ses mains, qu'il tenait appliquée contre sa poitrine. était souillée de sang, ainsi que la manche de son habit. Sous l'autre bras il portait un sabre nu, dont la dragonne d'argent était comme hachée. Une de ses épaulettes, atteinte sans doute par une balle, retombait en arrière et pendait au bouton. Il marchait avec effort, retournant fréquemment la tête, comme s'il eût craint d'être poursuivi.

Le ministre s'attendait à voir paraître quelques soldats à la suite de l'officier; mais, à son grand étonnement, il reconnut bientôt que le prétendu conquérant de Rosenthal était complétement seul. Ne croyant rien avoir à craindre d'un homme évidemment épuisé de fatigue et blessé, il ne songea plus à rentrer chez lui, et demeura sur le seuil de sa porte pour voir ce qui allait arriver.

Le Français fit halte à l'entrée du village, fort embarrassé de savoir s'il devait avancer ou revenir sur ses pas. Toutes ces maisons fermées et silencieuses n'avaient pas un aspect bien hospitalier, et il était dangereux de s'engager au milieu d'une population hostile peut-être. D'un autre côté, le pauvre militaire, à en juger par sa pâleur et son épuisement apparent, se trouvait tout à fait dans l'impuissance d'aller plus loin.

Sa perplexité se manifestait dans sa contenance, sans toutefois dégénérer en crainte puérile. Pendant qu'il réfléchissait au meilleur parti à prendre, son air ouvert et martial, une sorte de dignité répandue dans toute sa personne et annonçant un homme bien né, avaient disposé en sa faveur l'honnête pasteur de Rosenthal. Celui-ci fit un mouvement qui attira l'attention de l'inconnu.

En apercevant un vieillard de bonne mine et décemment vêtu, l'officier s'avança rapidement vers lui, porta la main à son front pour formuler un salut militaire, et demanda dans un allemand assez peu orthodoxe :

— Ne pourriez-vous, mein herr, accorder dix minutes de repos et un verre d'eau, dans votre maison, à un soldat blessé?... Je compte ne vous causer aucun embarras; et je serai prêt à vous dédommager de vos peines. — Volontiers, monsieur, répliqua le pasteur en français; mais dans votre intérêt même, je dois d'abord vous adresser une question... — Ah! vous parlez français? s'écria l'officier dans sa langue maternelle, pendant que son visage s'épanouissait; à la bonne heure! Eh bien, dites vite, car ces maudits Autrichiens ne nous laisseront probablement guère le temps de causer. — En deux mots, les Français ont-ils été vainqueurs ou battus là-bas, au défilé de l'Albis? — Est-ce à dire que si le sort nous avait été contraire, vous me fermeriez votre porte? demanda le capitaine avec un sourire jovial; je reconnais là la prudence ordinaire de vos compatriotes; ils n'aiment pas à se compromettre! — Peut-être les jugez-vous mal, ainsi que moi... Je vous le répète, cette question est toute dans votre intérêt. — bien! supposez que nous ayons fait une immense fricassée de Kaiserlichs à ce damné poste de l'Albis; mais qu'enfin, accablés sous le nombre... — Ainsi donc vous êtes en retraite? — Je n'en disconviens pas, et j'avouerai même que je ne suis pas en état d'aller bien loin. — Mais du moins vous avez connaissance de quelque corps d'armée auquel vous pourrez vous rallier d'ici à ce soir? — Malheureusement non; mes grenadiers et moi nous formions l'arrière-garde, et l'ennemi occupe les passages entre ce village et la division du général Lecourbe, à laquelle j'appartiens. — Eh bien! ne pourriez-vous réunir quelques-uns de ces soldats que vous commandiez pour tenter ensemble de vous faire jour jusqu'à votre division? — Impossible! ils sont tous morts. — Que me dites-vous? demanda le ministre avec horreur. — La vérité... J'avais ordre de retenir l'ennemi le plus longtemps possible dans les gorges de l'Albis, et j'ai exécuté fidèlement ma consigne. Nous avons été canonnés la journée entière dans notre petite redoute, tant

et si bien que je me suis aperçu, il y a une heure, qu'il me restait à peine six hommes debout... Nous étions cernés, on nous criait de nous rendre... Bah! nous avons sauté par-dessus les palissades, et nous avons cherché à nous ouvrir passage le sabre à la main. Mes pauvres diables de grenadiers y sont tous restés; moi seul j'ai eu la chance de m'en tirer, sans trop d'éclaboussures. Ce n'est pas ma faute; car, sur ma parole, j'ai espadonné avec plus d'un de ces mangeurs de choucroute, et... Mais en voilà assez interrompit l'officier d'un ton d'humeur. Êtes-vous enfin disposé à m'accorder ce que je vous demande, ou faut-il aller chercher plus loin, au risque de ne pas trouver? — Entrez, entrez, brave jeune homme, dit le prêtre protestant avec émotion; ce n'est pas pour moi que j'ai des craintes.

Il introduisit le Français dans une salle basse, et appela sa fille, qui accourut avec empressement. Une bouteille d'un vin généreux fut apportée sur la table, tandis que le vieillard déchirait lui-même des bandes de toile pour envelopper le bras blessé. En quelques minutes les secours les plus nécessaires furent prodigués à l'étranger.

— Malheureusement vous ne pouvez rester ici, reprit le pasteur en achevant sa tâche; les Autrichiens vont sans doute s'emparer du village, et je m'attends à voir d'un moment à l'autre paraître leurs fourriers. — C'est fort probable, répliqua le Français avec sang-froid; c'est même certain. — Comment le savez-vous? — Oh! mon Dieu! rien de plus simple... les Autrichiens m'ont donné la chasse, ils m'ont vu me diriger de ce côté, et ils savent que je ne peux aller bien loin; aussi suis-je étonné qu'ils ne soient pas encore venus me relancer ici. — Quoi! jeune homme, pouvez-vous parler ainsi d'un danger aussi grand? il faut partir sans retard.

Le capitaine achevait de vider, à petits coups, un verre de bordeaux dont la chaleur ramenait déjà un léger incarnat sur ses joues pâles.

— Hem! dit-il gaiement en se renversant dans son fauteuil de bois de sapin, le gîte n'est pas des plus mauvais, le vin a un bouquet délicieux; et l'hôtesse, continua-t-il en fixant ses yeux un peu effrontés sur la grande et blonde Suissesse qui le servait, est aussi fraîche qu'avenante. Ma foi, j'ai envie d'attendre les Kaiserlichs!

Cette détermination, appuyée sur de semblables motifs, fit froncer le sourcil au vieux ministre.

— Quoi! monsieur, demanda-t-il, vous résignez-vous si aisément à être envoyé comme prisonnier de guerre dans quelque bourg misérable de la Croatie, ou dans les sombres forteresses des bords du Danube? — Vilaine perspective en effet, monsieur. Mais ne pouvez-vous me cacher ici dans quelque coin, dans quelque armoire, jusqu'à ce que ces maudits Allemands soient passés? — Il n'y faut pas penser; ma maison est petite et ne contient aucune retraite sûre; d'ailleurs, les gens du village, postés derrière leur fenêtre, vous ont vu entrer chez moi, et ils vous trahiraient inévitablement... Enfin, monsieur, je suis seul ici avec ma femme vieille et infirme, couchée dans la chambre qui est au-dessus de nous, et ma fille Claudine, que vous voyez: voudriez-vous nous exposer aux vengeances d'une soldatesque irritée, si l'on venait à vous découvrir? — Vous avez raison, répliqua le Français en se levant avec vivacité, votre bonne action pourrait alors avoir pour vous et pour votre famille les conséquences les plus graves... Je me retire donc, et je vous prie de recevoir mes remercîments pour les secours que vous m'avez donnés dans ma disgrâce.

Il salua le père et la fille et se dirigea vers la porte; mais le pasteur, rassuré par ce généreux procédé, le retint doucement:

— Un moment, un moment, dit-il avec bienveillance; je ne peux vous garder ici mais je n'en suis pas moins disposé à vous rendre tous les services qui dépendront de moi. Où comptez-vous aller? — Ma foi! je n'en sais rien; ce pays m'est inconnu: je marcherai à l'aventure; j'irai tant que je pourrai pour échapper aux Autrichiens mais s'ils m'attrapent, il faudra bien prendre en patience les bourgs de Croatie et les forteresses du Danube.

Le ministre réfléchit un moment

— Si seulement, reprit-il enfin, vous aviez la force de faire deux lieues dans les montagnes, par des chemins difficiles, je vous conduirais en peu d'heures à Zurich.— Ce serait trop demander à mes pauvres jambes, dit l'officier tranquillement. La présence de votre charmante fille et votre délicieux bordeaux m'ont un peu ranimé; mais trente-six heures de veille, douze heures de combat acharné, et une blessure peu grave, il est vrai, mais qui a saigné depuis ce matin, me rendent tout à fait incapable d'un pareil effort; il faut chercher autre chose... Voyons, n'existe-t-il pas dans le voisinage quelque chalet bien isolé, exhalant à une lieue à la ronde une odeur de fromage et de vacherie, où l'on puisse me cacher pendant un jour ou deux? Ma venue serait une bonne fortune pour l'honnête Suisse qui m'accorderait l'hospitalité, car ma bourse est bien garnie. — Les maraudeurs allemands vont se répandre dans la campagne, et vous seriez infailliblement découvert... Cependant il y a par ici quelqu'un qui pourrait peut-être, s'il le voulait, vous accorder une retraite sûre... — Quel est ce personnage? — Un homme paisible qui habite, à un quart de lieue de ce village, un endroit introuvable pour d'autres que des gens du pays. On le croit Français, car il parle fort bien votre langue, et il est de la religion catholique. Peut-être serait-il possible de l'intéresser à un compatriote; mais sa bizarrerie ne permet de compter sur rien de certain.—Et d'où vient cette bizarrerie? — Dieu le sait, Monsieur; c'est un solitaire, aux habitudes mystérieuses, qui disparaît de sa demeure souvent pendant plusieurs jours, sans qu'on puisse dire où il va. Néanmoins, comme il est obligeant, charitable... — Mon père, interrompit en allemand la jeune fille tout effarée en refermant la porte de la maison, voici les soldats de l'empereur qui arrivent! — Où est mon sabre? s'écria l'officier.

Le pasteur lui arracha l'arme meurtrière.

— Y pensez-vous, Monsieur? dit-il; la résistance en pareil cas serait de la folie... Allons, il n'y a plus à hésiter; suivez-moi. — Où donc? — Au chalet de M. Guillaume, la personne dont je vous parlais tout à l'heure... Mais attendez, il est bon de prendre quelques précautions.

Il jeta sur les épaules du capitaine un petit manteau noir, de manière à cacher complétement son uniforme, et il lui couvrit la tête d'un chapeau à larges ailes. Ainsi accoutré, le jeune et sémillant Français ne ressemblait pas mal à un puritain genevois, et d'autres que d'épais soldats autrichiens eussent pu s'y laisser prendre à distance. Le vieillard lui rendit aussi son sabre, en lui recommandant de le cacher avec soin, et de ne s'en servir dans aucun cas. Puis il ouvrit une porte de derrière qui donnait sur un petit jardin fleuri, et invita son hôte à l'attendre, pendant qu'il irait s'assurer si le passage était libre de ce côté.

L'officier se trouva donc une minute seul avec la jolie Claudine, qui avait regardé bouche béante sa transformation.

— Mademoiselle, lui dit-il d'un ton de galanterie parfaite, comment vous exprimer ma reconnaissance de toutes vos bontés?... Je n'en avais pas besoin cependant pour conserver à jamais le souvenir d'une aussi belle et aussi gracieuse personne!

L'étourdi avait oublié en parlant ainsi que la belle Suissesse entendait fort mal le français. Elle restait toujours immobile, les yeux baissés, les joues rouges de pudeur virginale. L'officier, s'apercevant de sa faute, serra doucement la taille de Claudine de la main qui lui restait, et prit deux gros baisers sur ses joues rebondies. Il était sûr au moins que ce langage-là serait compris.

En ce moment le vieillard rentra; il n'avait rien vu.

— Partons, partons, dit-il, pendant que nous le pouvons encore... Une nuée de Croates va s'abattre sur Rosenthal. — Me voici, dit l'officier.

Il salua Claudine encore tout effarouchée de son dernier compliment, et, s'enveloppant de son étroit manteau, il suivit le pasteur. Après avoir traversé le jardin, ils franchirent une porte en treillis qui s'ouvrait sur la campagne, et ils prirent un sentier qui conduisait aux montagnes.

Ils avancèrent rapidement pendant quel-

ques instants sans prononcer une parole. Ils entendaient derrière eux les cris sauvages des Croates qui déjà envahissaient Rosenthal, et ces détonations isolées qui, en temps de guerre, dénotent toujours l'approche de troupes indisciplinées. En même temps, on frappait des coups furieux aux portes des maisons, et des voix tremblantes répondaient de l'intérieur.

— Hein! reprit l'officier avec ironie, en jetant un regard oblique sur le village, vos amis les Allemands ne s'annoncent pas chez vous avec une exquise politesse... J'en apprécie d'autant mieux le sentiment généreux qui vous a fait quitter votre demeure, en pareille circonstance, pour servir de guide à un pauvre fugitif. — Oh! nous n'allons pas loin, et si nous trouvons M. Guillaume tant soit peu traitable, je pourrai revenir à temps pour protéger ma famille.

Ils gagnèrent bientôt un enfoncement où ils ne pouvaient être aperçus. Le sol était obstrué de buissons et d'aspérités, au milieu desquels le chemin, devenu large et commode, formait mille détours. En face des voyageurs se dressaient des rochers à pic, bizarrement superposés et des montagnes peu élevées, mais inaccessibles. Aucun bruit de la plaine, alors inondée de gens de guerre, ne parvenait plus dans ce paisible lieu; le murmure d'un torrent qu'on ne voyait pas, tant il était profondément encaissé, et les chants du merle de roche troublaient seuls d'une manière poétique le silence de cette solitude.

— Ah çà! demanda le Français, qui, malgré l'insouciance de son caractère, n'était pas fâché de recueillir quelques détails sur le personnage de qui allait dépendre sa liberté et peut-être sa vie, cet homme a donc des raisons bien importantes pour se cacher ainsi? — Je l'ignore. Peut-être M. Guillaume est-il une de ces âmes blessées qui recherchent la solitude après de longues traverses... Comme il paraît peu communicatif, on en est réduit aux conjectures. Il est fort riche, dit-on; mais il répand autour de lui d'abondantes aumônes et se fait aimer de tous ses voisins; aussi on ne le tourmente pas et on le laisse vivre à sa guise. — Il est seul? — On ne lui connaît ni parents ni serviteurs. — Tout cela est fort original, et dans un autre pays on voudrait tirer au clair les affaires de votre M. Guillaume... Y a-t-il longtemps qu'il habite ce canton? — Quinze ans environ. — Ce ne peut donc pas être un émigré, répliqua l'officier tout pensif. Enfin, quel qu'il soit, peu nous importe, s'il se montre hospitalier... Mais, pour Dieu! mon digne monsieur, où m'avez-vous conduit? ajouta-t-il en s'arrêtant; l'inquiétude aura sans doute distrait votre attention, et nous nous serons égarés, car il me paraît impossible d'avancer d'un pas de plus de ce côté.

En effet, le chemin était fermé tout à coup par d'énormes rochers tombés des cimes supérieures, et l'on voyait là les traces d'un de ces grands éboulements si fréquents dans les Alpes. Évidemment la route devait aller autrefois par delà cet obstacle; mais le dernier bouleversement l'avait coupée par une muraille infranchissable de cinquante à soixante pieds de hauteur.

Le ministre protestant, dans son impatience d'arriver, ne laissa pas à son compagnon le temps d'examiner ces ruines imposantes de la nature. Il le prit par la main, et lui montra un sentier latéral que le jeune homme n'avait pas remarqué au milieu des houx et des broussailles.

— Par ici, lui dit-il en souriant; nous voici arrivés au Val-Perdu, et la maison de M. Guillaume n'est pas loin. — Le Val-Perdu? répéta le militaire; le lieu où nous sommes porte-t-il ce nom? ma foi! il le mériterait à plus d'un égard. — Le Val-Perdu est là, ou plutôt était là, derrière ces rochers... C'était l'endroit le plus délicieux de la Suisse entière, Monsieur. Imaginez un petit vallon, accessible seulement par un côté, et où l'on jouissait d'un printemps presque perpétuel. Les rayons du soleil s'y concentraient, comme cela arrive dans certains cantons favorisés de nos montagnes, et y entretenaient une température méridionale. En tous temps on y voyait de la verdure et des fleurs; la vigne y réussissait à merveille, et l'on m'a assuré que les orangers eux-mêmes y portaient d'excellents fruits. Nos bonnes gens de Rosenthal vous en parleraient en-

core aujourd'hui comme d'un véritable Paradis terrestre, et on lui donnait autrefois en effet le nom de *Paradis*. Ce vallon appartenait à M. Guillaume, qui y avait fait bâtir une habitation charmante, où il comptait s'établir. Mais les travaux étaient à peine terminés, quand, par une nuit d'orage, on entendit à Rosenthal un bruit épouvantable; la terre tremblait; on eût dit que le monde entier s'écroulait. Le lendemain matin, on apprit qu'un gros rocher s'était détaché pendant la tourmente et avait comblé le val ainsi que la gorge qui y conduisait. Heureusement M. Guillaume était alors absent, car il eût infailliblement péri sous les débris. A son retour, il s'installa au chalet où nous allons le trouver; et depuis ce temps le Paradis s'est appelé le Val-Perdu. — Le *Paradis perdu* serait plus dans le goût biblique de vos paroissiens, monsieur le pasteur, répliqua le voyageur gaiement. Mais personne n'a-t-il cherché, depuis cette catastrophe, à savoir ce qu'il était advenu de ce joli coin de terre? — Vous le voyez, monsieur, le défilé est complétement obstrué, et l'on présume que l'éboulement n'a pas épargné l'intérieur du vallon; c'est là du moins l'opinion de M. Guillaume, et, en sa qualité de propriétaire, il a dû s'assurer du fait. On n'a donc pas jugé à propos de commencer des recherches, quand celui qu'elles intéresseraient le plus se montre si insouciant à cet égard. Cependant des chasseurs, qui parvinrent un jour jusqu'à la cime d'une des montagnes avoisinant le Val-Perdu, affirment le contraire. Mais ils racontent des choses si extraordinaires à ce sujet, que leurs récits ne méritent aucune croyance. — Et qu'ont-ils vu, Monsieur? demanda le Français avec intérêt. — Toutes sortes de merveilles, dignes des *Mille et une Nuits*: des jardins enchantés, des palais de fleurs, des hommes et des femmes changés en pierre; que sais-je?... Mais laissons pour ce qu'ils valent les contes bleus de pareilles gens, ajouta le ministre avec dignité; il n'appartient pas à un homme de ma robe de les répéter, et vous avez autre chose à faire qu'à les écouter en ce moment, car nous voici arrivés chez M. Guillaume.

En effet, pendant cette conversation, fréquemment interrompue par les ronces, les crevasses et autres obstacles qui se multipliaient sous les pas des voyageurs, ils avaient tourné la base des rochers, et ils étaient parvenus à un massif de châtaigniers et de hêtres sous lequel s'abritait un petit chalet de simple apparence. Aucun bâtiment d'exploitation, aucune étable n'attenait à cette modeste construction. Le sol était inculte alentour, excepté à un angle où l'on entrevoyait, à travers la haie touffue, un informe essai de jardin. Les grands arbres couvraient tout cela d'une ombe épaisse que les rayons du soleil ne pouvaient percer.

A l'approche des étrangers, un chien d'énorme taille, portant au cou un collier hérissé de pointes de fer, s'élança vers eux en grondant; mais, quand il eut reconnu le pasteur, il quitta son air menaçant, et vint frotter son museau contre la main du vieillard. Puis il précéda les visiteurs dans une salle basse où se trouvait le maître du logis.

L'intérieur de la maison n'annonçait pas l'abondance et la richesse dont avait parlé le ministre protestant. Les meubles étaient propres, mais rustiques, comme on en voyait alors chez les fermiers suisses un peu aisés. M. Guillaume lui-même n'avait rien de remarquable dans sa personne. Il ne pouvait avoir dépassé de beaucoup cinquante ans, et il paraissait conserver encore toute la force d'un âge moins avancé. Son visage était frais, blanc et reposé. Un léger embonpoint lui donnait une douce gravité sans l'alourdir. Il portait un habit brun, des culottes de drap à boucles d'argent; ses cheveux étaient soigneusement poudrés. Enfin, son extérieur avait une décence, une distinction même qu'on se fût peu attendu à trouver chez un individu ainsi séquestré du monde. Ses lunettes d'argent sur le nez, il compulsait un gros registre à fermoirs de cuivre, et on eût pu le prendre, en tout autre lieu, pour un intendant de bonne maison se préparant à rendre ses comptes à un maître de haut rang.

A la vue des étrangers, il referma son registre et le poussa avec empressement dans un tiroir ouvert à côté de lui; puis, se levant

poliment, il s'avança, le sourire sur les lèvres, vers le ministre, à qui il serra la main.

Sans perdre de temps, le pasteur de Rosenthal lui apprit de quoi il s'agissait. A mesure qu'il parlait, la sérénité empreinte sur les traits du solitaire s'altérait visiblement. M. Guillaume examina le jeune officier, et parut réfléchir :

— Mon cher monsieur Penhofer, dit-il enfin, je m'associerais volontiers à votre bonne action ; mais cette maison est bien mal pourvue de ce qui est nécessaire à un blessé, et d'ailleurs nous sommes ici trop près de Rosenthal pour qu'elle offre une retraite tout à fait sûre. Cependant, comme la nuit est proche, je puis offrir un asile à votre protégé jusqu'à demain matin ; je suppléerai par ma bonne volonté à ce qui lui manquera. Seulement, entendez bien, jusqu'à demain matin, car... — Une nuit de repos et de sommeil me suffira, interrompit le militaire ; je ne veux pas vous être à charge, monsieur, plus que le temps rigoureusement nécessaire Demain, aux premières lueurs du jour, je prendrai congé de vous, et j'emporterai une vive reconnaissance du service que vous m'aurez rendu.

Cette réponse parut être du goût de M Guillaume ; ses traits reprirent leur bienveillance et leur aménité habituelles.

— Allons ! c'est convenu, reprit le ministre avec satisfaction. J'étais sûr que nous n'aurions pas compté en vain sur le dévouement de notre voisin. Eh bien ! maintenant que vous êtes en sûreté, pour le moment du moins, je vais retourner à Rosenthal, où ma femme et ma fille peuvent se trouver fort embarrassées... — Oui, mon digne protecteur, dit le Français avec effusion, vous avez trop longtemps oublié des personnes chères... Partez donc, et si nous ne nous revoyons pas, songez que votre souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. — A mon tour, Monsieur, demanda le pasteur en lui serrant la main, ne pourrai-je savoir le nom de celui que j'ai eu le bonheur d'obliger ? — C'est juste, c'est juste. Je m'appelle Armand Verneuil... Le capitaine Verneuil n'est pas tout à fait inconnu dans la 62e demi-brigade.

M. Guillaume s'avança précipitamment.

— Verneuil ! répéta-t-il. Ne seriez-vous pas le chevalier de Verneuil, fils de l'amiral du même nom qui est mort en pays étranger.

Ce fut le tour de l'officier de se montrer étonné.

— Auriez-vous connu mon père ? s'écria-t-il. — Moi ? non ; seulement j'ai entendu souvent parler de lui là-bas, en France, à Paris.

M. Penhofer allait partir, quand un léger bruit de pas et un frôlement de feuilles sèches se fit entendre au dehors ; la fille du ministre, la blonde Claudine, les cheveux flottants sur ses épaules, le visage animé par une course rapide, entra tout essoufflée.

— Père, dit-elle en allemand, cachez bien vite le Français ; les voilà qui viennent. — Qui donc, mon enfant ? — Les soldats de l'empereur ; avant le temps de réciter un psaume ils seront ici. — Qui ça ? les Kaiserlichs ? s'écria Armand stupéfait : comment diable ont-ils pu me dépister si vite ?

La jeune Suissesse parut deviner le sens de ces paroles prononcées en français.

— Il paraît, répondit-elle les yeux baissés, qu'ils sont fort exaspérés d'avoir été arrêtés si longtemps au pied de l'Albis par une poignée de Français, et ils en veulent particulièrement à l'officier qui leur a causé tant de mal. Ils l'ont suivi de loin pendant qu'il se dirigeait vers Rosenthal. En arrivant au village, ils ont menacé de tout mettre à feu et à sang si on ne leur livrait le fugitif. Quelques personnes, cachées derrière les fenêtres, avaient vu le Français entrer dans notre maison, et elles se sont empressées de le dire. Les soldats sont venus en force, et ont fait un vacarme horrible, qui nous a grandement effrayées ma pauvre mère et moi ; il a bien fallu leur ouvrir, et alors on m'a accablée de questions... Je ne savais que répondre, quand le major autrichien s'est souvenu qu'en entrant à Rosenthal, il avait vu deux hommes en costume de ministre protestant s'enfuir précipitamment. Aussitôt plusieurs voix se sont écriées que le Français devait être l'un des deux... — Maudites soient ces traîtresses montagnes, où l'on ne peut faire un pas sans être aperçu de trois lieues à la ronde ! grommela le

capitaine. — Mais comment ont-ils su que nous nous étions réfugiés chez M. Guillaume? demanda le pasteur à sa fille. — La menace du pillage avait frappé nos voisins de terreur, et ils montraient une grande ardeur pour amener l'arrestation de l'étranger. En apprenant que vous vous étiez enfuis de ce côté, ils se sont écriés que vous



Le Val-Perdu.

étiez chez M. Guillaume, et plusieurs se sont proposés pour servir de guides. Le major a accepté, et on s'est mis en route... Quant à moi, j'ai profité du moment où l'on ne m'observait plus; je me suis échappée par le jardin, et je suis venue ici toujours courant pour vous prévenir... Les Autrichiens battent les buissons chemin faisant et posent des sentinelles à tous les passages... Mais j'ai pris une route connue de moi seule à travers le bois, et grâce au ciel je suis arrivée à temps!

En parlant ainsi, elle rajustait son petit jupon court et son fichu légèrement dérangés par les ronces et les épines.

— Vous êtes un ange! *Engel, Engel, Jungfrau!* s'écria Armand de Verneuil avec chaleur, en appelant à son secours tout ce qu'il savait d'allemand, et en pressant contre ses lèvres les mains un peu rouges de Claudine.

Bientôt des aboiements furieux s'élevèrent à deux cents pas environ du chalet : c'était Médor, qui, après avoir caressé un moment la jolie messagère, était ressorti précipitamment à la découverte.

— Ils viennent, dit M. Guillaume avec anxiété; il est temps de prendre un parti. — Ma foi! reprit le capitaine, cette chasse à courre commence à me lasser. Je ne veux pas compromettre plus longtemps la sûreté des honnêtes gens qui s'intéressent à moi... je vais me rendre à cet officier ennemi si acharné à me poursuivre, et j'espère encore qu'il respectera en moi le droit de la guerre. — Il sera toujours temps d'en venir là, si la fuite est réellement impossible, dit le pasteur. — *Nicht, nicht, Gefangener!* murmura Claudine les larmes aux yeux. — Eh bien donc! faut-il me jeter dans les buissons qui nous entourent, et jouer à cache-cache avec ces enragés? demanda le Français résolûment; le jour baisse, et peut-être, à la faveur de l'obscurité, parviendrai-je à leur échapper... Néanmoins, s'il faut l'avouer, je ne trouverais pas pour le moment grand plaisir à ce jeu. — Sans compter que vous pourriez y attraper une balle, répliqua M. Guillaume avec gravité, et vous faire tuer, ce qui serait dommage, car, malgré votre apparente légèreté, vous êtes un bon et brave jeune homme. Il y a un autre moyen.

Au grand étonnement du ministre et de sa fille, il conduisit le capitaine Verneuil dans un coin de la salle, et lui dit tout bas :

— Le danger que vous courez, Monsieur, me fait passer par-dessus des considérations de la plus haute importance. Je peux et je veux vous sauver... si vous voulez accepter mes conditions. — Quelles sont-elles? — C'est que, dans le lieu où je vais vous conduire, vous promettiez de ne jamais ouvrir la bouche pour blâmer ou railler, quelque bizarres que vous paraissent les choses que vous pourrez voir ou entendre; c'est, enfin, quand vous en serez sorti, de garder un secret inviolable sur cette aventure. — Voilà de singulières exigences! Si cependant ma conscience... — On n'attend rien de vous qui puisse répugner à la conscience d'un honnête homme. — Eh bien! soit. Ceci est d'un romanesque achevé; mais comme je n'ai pas le choix des moyens de salut, je promets... — Vous jurez sur votre foi de chrétien? — Sur ma foi de chrétien. — Sur votre honneur de gentilhomme? — Sur mon honneur de gentilhomme et d'officier de la 62e demi-brigade. — Il suffit. — Préparez-vous à me suivre.

M. Guillaume se rapprocha du ministre et de sa fille.

— Mon bon Penhofer! dit-il en affectant un air tranquille, je viens de trouver un expédient pour sauver notre protégé; mais je vous l'expliquerai plus tard, les instants sont précieux... Claudine et vous, vous n'avez rien à craindre des soldats autrichiens. Retenez-les ici pendant cinq minutes comme vous pourrez... Au bout de cinq minutes ne conservez aucune inquiétude, notre ami sera à l'abri de toute poursuite. — Mais, Monsieur, demanda le ministre, je ne puis comprendre...

Les aboiements de Médor devinrent plus furieux et plus rapprochés; puis on distingua des voix humaines, un cliquetis d'armes, un bruit de pas lourds.

— Allons! dit Guillaume.

Et il entraîna Verneuil hors de la maison. Ils s'enfoncèrent d'abord dans un fourré presque inextricable, qui semblait être l'ouvrage de l'homme plutôt que celui de la nature. Après l'avoir traversé, ils se trouvèrent au pied d'un de ces grands rochers qui formaient l'enceinte du Val-Perdu. Guillaume s'arrêta et posa la main dans une touffe de lierre adhérente au roc; le son faible d'une cloche se fit entendre distinctement au milieu du silence.

Les deux hommes attendirent pendant une minute environ. Enfin quelque chose s'agita au-dessus de leurs têtes. Le capitaine

leva les yeux avec inquiétude; à une trentaine de pieds du sol, une longue échelle sortait du rocher comme par magie; elle glissa lentement vers la terre, et vint s'appliquer toute seule contre la muraille granitique.

— Montons, dit M. Guillaume en prêtant l'oreille aux clameurs qui partait alors du chalet même; j'aimerais mieux dix fois perdre la vie que de laisser pénétrer ce secret sans nécessité!

Il se mit à gravir les échelons avec une agilité qu'on ne pouvait guère attendre de son embonpoint. Armand de Verneuil le suivit, aiguillonné par la curiosité et par le désir d'échapper aux Autrichiens. Bientôt ils se trouvèrent l'un et l'autre sur une plate-forme, à l'extrémité de laquelle on apercevait une grotte obscure. Guillaume siffla légèrement. Aussitôt l'échelle remonta le long du rocher et disparut dans une rainure invisible d'en bas, sans qu'on pût reconnaître quelle force la mettait en mouvement.

Mais le guide ne donna pas à Verneuil le temps de faire des observations; il le prit par la main et l'introduisit dans la grotte. Au bout de quelques pas l'obscurité devint complète. Cependant il sembla au capitaine qu'une herse de fer s'était abaissée, qu'une porte épaisse s'était refermée derrière lui. Étourdi, confondu par tout ce qui lui arrivait, il croyait rêver et se sentait pris de vertige. Les ténèbres épaisses au milieu desquelles il marchait lui semblaient avoir une densité surnaturelle. Cette main qui l'entraînait lui paraissait vigoureuse et puissante comme celle d'un géant. Les idées les plus extravagantes bouillonnaient dans son cerveau; les images les plus monstrueuses flottaient devant ses yeux endoloris.

Mais cette espèce d'hallucination fut de courte durée; bientôt la lumière du jour reparut, et la voix douce du guide murmura près de l'oreille d'Armand :

— Remerciez Dieu, vous êtes sauvé! vous voici au Val-Perdu.

Au même instant, ils se trouvèrent en plein air, à l'extrémité d'une charmante avenue de tilleuls s'étendant à perte de vue. Un peu remis de son étourdissement, le capitaine se retourna pour examiner le passage qu'il venait de traverser; mais le rocher s'était déjà refermé derrière lui sans laisser aucune trace de porte ni de souterrain. Il allait demander des explications à son conducteur, quand une exclamation d'étonnement et presque de terreur partit à deux pas de lui et détourna son attention.

Celui qui l'avait poussée ressemblait d'une manière si frappante à l'habitant du chalet, qu'on le reconnaissait tout d'abord pour le frère de M. Guillaume. C'était le même costume, la même contenance modeste, les mêmes traits doux et bienveillants.

Seulement, en ce moment, tandis que le visage de M. Guillaume conservait sa sérénité ordinaire, celui de son frère était bouleversé par une violente émotion.

— Guillaume, demande le portier mystérieux du Val-Perdu, mon cher Guillaume, à quoi pensez-vous? Je me serais attendu à voir ces montagnes s'abîmer avant de voir mon frère introduire un étranger parmi nous!... *Il* en mourra de chagrin et de colère.

M. Guillaume secoua la tête en souriant.

— Rassurez-vous, Victorien, dit-il, je *lui* expliquerai mes motifs, et *il* les approuvera. J'ai été plus loin que vous dans ses confidences, et je réponds de tout... Allons néanmoins le trouver sans retard. — Bien volontiers, mon frère; je n'oserais jamais affronter seul son mécontentement.

M. Guillaume, toujours souriant, ajouta quelques mots à voix basse, et passant son bras sous celui de Victorien, il parut se disposer à s'éloigner avec lui. Puis se tournant vers le militaire ébahi :

— Monsieur le chevalier, dit-il avec politesse, les circonstances qui m'ont déterminé à vous conduire ici étaient impérieuses, et je n'ai pas eu le temps de prendre les ordres de celui qui commande au Val-Perdu. Souffrez donc que mon frère et moi nous remplissions ce devoir; vous n'attendrez pas longtemps, je l'espère... Montez par ici, continua-t-il en indiquant un sentier vert et fleuri qui serpentait autour de la base du rocher; là-haut vous trouverez un siége, et vous pourrez vous reposer

jusqu'à notre retour... Un peu de patience!

Il s'inclina sans attendre de réponse, et les deux frères s'éloignèrent en causant avec vivacité. Bientôt le bruit de leurs voix et de leurs pas s'éteignit dans l'éloignement.

Se rappelant l'invitation de M. Guillaume, Armand gravit le sentier et atteignit un petit belvédère moitié verdure, moitié construction, d'où l'on dominait toute la vallée. Là il s'assit sur un banc rustique et promena ses regards autour de lui.

A mesure qu'il se livrait à cet examen, son visage exprimait tour à tour les émotions les plus diverses; l'étonnement, l'admiration, l'embarras s'y succédaient avec rapidité; sa raison était confondue.

II.

C'était en effet un féerique et merveilleux tableau qui s'offrait aux yeux éblouis du capitaine Verneuil.

Au-dessous de lui s'étendait un riche et plantureux bassin, protégé de tous côtés par des montagnes et des rochers médiocrement élevés, mais infranchissables. Les montagnes étaient elles-mêmes couvertes de verdure souvent jusqu'au sommet, et des bouquets d'arbustes fleuris tapissaient les blocs isolés. Ce magnifique encadrement embrassait la vallée d'une demi-lieue de circuit, qui semblait à la fois un jardin anglais, une solitude riante et un délicieux verger. La main de l'homme, il est vrai, avait essayé d'ajouter au charme de la nature; mais l'art prenait dans ce lieu ravissant des grâces si simples, des allures si naïves, qu'il se confondait aisément avec l'œuvre de Dieu.

Un torrent, descendu des hauteurs en cascades de neige, formait là un courant rapide sur les cailloux blancs, plus loin un joli lac aux eaux paisibles, aux rives fraîches, émaillées de salicaires et de glaïeuls; il murmurait quelquefois sous des voûtes de saules au feuillage argenté, ou il glissait en silence sous des ponts rustiques formés d'un tronc d'arbre moussu; et enfin, après mille méandres, il venait s'engloutir dans un gouffre à l'autre extrémité du val. A droite et à gauche du torrent, le regard errait sur des boulingrins immenses, des bosquets d'arbres exotiques au feuillage de diverses couleurs, des champs fertiles, des espaliers chargés des fruits les plus savoureux que puissent produire la France et l'Italie. Au milieu de ces prairies, de ces massifs de verdure apparaissaient çà et là des statues blanches de dieux de la fable et de nymphes, immobiles sur leurs piédestaux. Des pavillons chinois au toit garni de sonnettes, des kiosques de marbre, des belvédères de clématite et de liserons étaient disposés partout où il y avait un site à admirer, une particularité pittoresque à remarquer. Dans les clairières silencieuses on voyait des ifs, taillés à la serpe en forme de berceaux, d'obélisques, de vases antiques; ou bien un jet d'eau projetait sa gerbe de cristal, avec un bruit monotone et doux, jusqu'au sommet des marronniers odorants groupés autour de son bassin de gazon.

On découvrait aisément la demeure de l'habitant ou des habitants de ce séjour enchanté, au centre d'un parterre de fleurs, symétriquement dessiné. C'était un vaste et élégant chalet, au toit d'ardoises, aux galeries à jour et aux balcons ouvragés, aux larges fenêtres munies d'innombrables vitres en losange. Une vigne étalait ses pampres verts sur la façade, et projetait victorieusement quelques branches par-dessus le toit. Dans le lointain et à une certaine distance de la maison principale, on entrevoyait, cachés derrière un rideau d'arbres, des bâtiments plus considérables mais moins somptueux, sans doute des étables pour les beaux troupeaux de bœufs et de moutons, occupés à paître au pied des montagnes.

Une température tiède et voluptueuse régnait dans ce petit Éden. Le soleil, qui touchait encore le sommet des pics voisins, dorait le paysage de teintes chaudes, sans altérer l'étonnante transparence de l'air. Une brise légère commençait à s'élever sur le lac, chargée de senteurs délicieuses; c'était comme l'odeur de l'oranger et du jasmin, mêlée aux parfums du nard et de l'églantier des Alpes. Mille bruits mélodieux s'élevaient

de toutes parts ; sous la feuillée on entendait gazouiller les oiseaux des bois ; le cliquetis clair des jets d'eau dominait le murmure sourd des cascades, et le son argentin des clochettes des vaches se mêlait par moments à ces douces harmonies.

On comprendra aisément que le soldat de la République, l'imagination encore remplie des scènes d'horreur et de carnage dont il venait d'être acteur et témoin, se crut le jouet d'un rêve ou d'une hallucination. Ce monde brillant, impossible, au milieu duquel il se trouvait transporté d'une manière si singulière, ne pouvait être réel ; et il cherchait par un effort de volonté, à lui enlever son prestige en isolant chaque détail de l'ensemble. Mais ces efforts étaient impuissants ; il attendait vainement que le mirage cessât, que cette contrée fantastique s'effaçât pour reprendre les tristes proportions d'un désert ; l'éblouissant tableau était toujours là, immobile, invariable, dans sa splendeur et sa riche poésie.

Tout à coup le son d'un flageolet, qui jouait un air traînant et langoureux, se fit entendre à quelque distance. Puis l'instrument se tut, et une voix fraîche, quoique un peu inculte, chanta sur le même air les paroles suivantes, que tout d'abord Armand reconnut pour être de La Fontaine :

> Citoyens de cette onde,
> Laissez votre naïade en sa grotte profonde,
> Venez voir un objet mille fois plus charmant.
> Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle.
> Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
> Vous serez traités doucement ;
> On n'en veut point à votre vie.
> Un vivier vous attend, plus clair qu'un fin cristal,
> Et quant à quelques-uns l'appât serait fatal,
> Mourir *pour mon Estelle* est un sort que j'envie.

L'officier cherchait des yeux ce chanteur inconnu qui mettait en musique les fables de La Fontaine et les faisait répéter aux échos d'alentour. Il l'aperçut enfin dans un bateau, sur le lac dont une ramification venait mourir dans les joncs et les roseaux à ses pieds. Le bateau, peint de couleurs éclatantes et tout enjolivé de dorures, avait la forme d'une galère antique ; sa proue, semblable au cou onduleux d'un cygne, s'élevait au-dessus du niveau de l'eau bleue qu'elle fendait lentement. Mais si extraordinaire que fût l'existence de cette barque de parade dans un pareil endroit, le costume du batelier était plus extraordinaire encore ; c'était absolument celui que portaient les *Colin* et les *Lucas* d'opéra-comique au dernier siècle : bas de soie, culotte ornée de rubans, veste légère et chapeau garni de fleurs. Ajoutez des cheveux poudrés qui faisaient ressortir la figure arrondie et rosée d'un garçon de dix-huit ans, et vous aurez idée du pastoureau qui, assis dans sa nef élégante, s'occupait à relever des filets où frétillaient de belles truites, et répétait langoureusement :

> Mourir pour mon Estelle est un sort que j'envie.

La barque s'éloigna peu à peu, et disparut derrière les arbres qui bordaient la rive du lac.

Armand commençait à croire sérieusement que toutes ces visions étaient le résultat de la fièvre qui avait pu s'emparer de lui à la suite de tant de fatigues et de souffrances... Il voulut donc essayer si la marche ne calmerait pas l'effervescence de son sang, et s'éloigna du belvédère en prenant une direction opposée à celle qu'il avait suivie déjà. Mais avant même d'avoir fait cinquante pas, il retomba dans ses incertitudes et ses angoisses.

D'un buisson d'églantier et d'aubépine qui s'élevait devant lui partit une voix jeune et gaie, une voix de femme qui chantait :

> Le pinson dans ses bosquets verts,
> Sur cet ormeau la tourterelle,
> L'alouette au milieu des airs,
> Le grillon sous l'herbe nouvelle,
> Chantent : Craignez de perdre un jour
> De la belle saison d'amour.

— Bon ! voilà du Florian maintenant ! murmura l'officier avec une impatience comique. Ma foi, comprenne qui pourra ; je suis lancé dans le pays des chimères ; sachons en prendre notre parti... Pour compléter la pastorale, il faudrait que je découvrisse derrière cette touffe d'arbustres quelque jolie bergère musquée, gardant ses petits

moutons blancs... Allons, morbleu! il me faut la bergerette, ou la fée qui commande ici est une laideron qui n'entend rien à son métier!

Il s'avança sur la pointe du pied, et écartant les branches du buisson, il jeta les yeux dans une petite clairière du bocage d'où la voix était venue.

Il fut servi au delà de ses souhaits; au lieu d'une bergère, il y en avait deux.

On eût cru à la réalisation d'un tableau de Boucher ou de Wateau. Les jeunes filles, car elles étaient toutes les deux jeunes et charmantes, portaient exactement le costume des bergères de trumeaux : robe courte et tunique de satin, corset de soie lacé sur la poitrine, laissant les bras et les épaules nus; coiffure compliquée à la poudre, et tout petit chapeau de paille, posé de côté, avec une guirlande de fleurs naturelles. L'une était svelte, brune, mélancolique; sa paupière, frangée de longs cils, voilait en partie son œil noir et humide. Elle se tenait debout, dans une attitude pensive, appuyée contre un chêne qui la couvrait de son ombre. Près d'elle était sa houlette à lance d'argent, surchargée de nœuds et de roses. A ses pieds dormait un grand lévrier blanc, marqué de feu, avec un collier fait de cristal de roche et de baies rouges d'églantier. L'autre, celle-là précisément qui venait de chanter, était assise à quelques pas sur l'herbe, et, la tête appuyée sur sa main, elle regardait sa compagne en souriant. C'était une petite blonde, vive et rieuse, à la physionomie espiègle, au regard mutin. Un léger panier, renversé à côté d'elle, laissait échapper des flots de bluets et de coquelicots. Autour de ces ravissantes créatures, des moutons d'une blancheur de neige, aux colliers de faveur, aux grelots d'argent, véritables moutons de comédie, broutaient du bout des lèvres les cimes tendres du jeune gazon. Toute cette petite scène, paysage et personnages, avait les charmes un peu maniérés, les allures naïvement prétentieuses de la fantaisie pastorale, traduite en vers par certains poëtes, en tableaux et en statues par certains artistes du règne de Louis XV.

Les deux bergères causaient confidentiellement, et la conversation de ces belles personnes méritait bien qu'on l'écoutât. Armand prêta l'oreille, retenant son haleine :

— Cesse, ma sœur Estelle, disait celle qui était debout à la blonde enfant assise sur le gazon, cesse de chercher à égayer, par tes chansons, la pauvre Galathée... Tu es heureuse, toi; tu aimes Némorin, et tu es aimée de lui; tu deviendras son épouse, et vous vivrez dans la paix..., tes désirs ne sont jamais allés au delà de l'enceinte de cette vallée. Les plus grands chagrins de ta vie ont été la mort de ton chevreau favori, la perte de ta tourterelle blanche, emportée par un aigle des montagnes. Quand le matin tu as trouvé sur ta fenêtre un beau bouquet de plantes sauvages, cueilli par ton berger pendant ton sommeil, quand le vénérable Philémon a appuyé ses lèvres sur ton front, tu pars joyeuse avec ton troupeau, tu t'en vas tout le jour chantant et riant par les sentiers, le long du ruisseau, cueillant des fleurs. Tu chantes encore le soir quand nous rentrons au logis, et ta nuit est paisible, comme le lac en l'absence du vent... Il n'en était pas ainsi de moi!

La bergère soupira. Estelle, émue, se leva par un mouvement gracieux, et, courant à sa sœur, elle l'embrassa avec vivacité.

— Pourquoi cette tristesse, Galathée? dit-elle en la retenant dans ses bras et en éloignant un peu sa figure mutine de celle de l'autre bergère; pourquoi n'es-tu pas heureuse comme nous tous? Je veux enfin le savoir... Que te manque-t-il? N'aimerais-tu pas Lysandre, ton berger, celui que la volonté suprême de Philémon t'a destiné pour époux? Voyons, dis-moi la vérité; ne lui préférerais-tu pas (ici la voix de la jeune fille s'altéra) son frère Némorin, mon fiancé, mon... Mais n'importe! si cela était, Galathée, il faudrait me le dire, et je renoncerais à Némorin pour toi, et j'irais moi-même supplier Philémon...

Galathée secoua la tête et sourit d'un air de mélancolie. Sa sœur l'embrassa de nouveau avec transport :

— Tu n'aimes pas mon Némorin, ma bonne, ma chère, ma généreuse Galathée!



Philippoteaux del — Follet sc

Fesset, imp faub St Jacques 19.

LE VALLON SUISSE

une musique vive et enivrante, je me sens emportée dans les tourbillons d'une danse joyeuse; partout autour de moi le mouvement, le bruit, le plaisir... Quand ces sé-

d'une foule enthousiaste! — Et moi, un tel amant me ferait peur, dit Estelle avec une mine dédaigneuse; j'aime bien mieux mon pauvre Némorin, si simple et si timide,

s'écria-t-elle ; ah ! tant mieux, vois-tu ? car j'en serais morte... Mais, en effet, Némorin est trop joyeux, trop étourdi pour te plaire. Lysandre, au contraire, est grave, réfléchi, ami de la solitude comme toi-même : il lui arrive souvent, comme à toi, de passer des journées entières seul dans les lieux les plus écartés du vallon. D'ailleurs Lysandre t'aime, tu n'en saurais douter... Souviens-toi, ma sœur, de cette soirée où un orage terrible éclata tout à coup sur le Val-Perdu. Le torrent, grossi par la pluie, déborda et emporta nos ponts rustiques, pendant que tu étais réfugiée au kiosque de Pan, de l'autre côté de l'eau ; ce fut Lysandre qui, à travers le courant furieux, accourut à tes cris, et te sauva du danger de passer une nuit dans ce réduit ouvert à tous les vents... L'hiver dernier encore ne te défendit-il pas contre un ours affamé, descendu, je ne sais comment, du haut des montagnes, et qu'il tua avec son épieu de chasseur ? Quelles preuves d'amour exigerais-tu de plus ? — Tu te trompes, Estelle, réplliqua Galathée tristement; Lysandre, en effet, n'a pas hésité à risquer sa vie pour me rendre service ; mais il ne m'aime pas comme Némorin t'aime, et moi, s'il faut l'avouer, je ne l'aime pas comme tu aimes Némorin... Nous avons l'un pour l'autre une affection fraternelle, rien de plus ; nous nous en sommes expliqués avec franchise. Lysandre, plus âgé que nous tous, est en proie à des peines secrètes qu'il se refuse à révéler. De mon côté, chère Estelle, j'éprouve parfois, depuis quelque temps, d'étranges agitations. Je vois en rêve ce monde inconnu qui existe, dit-on, au delà de ces montagnes, et dont parlent ces beaux livres que Philémon nous lit souvent le soir. Je me représente par la pensée les fêtes qui se donnent dans les palais brillants d'or et de lumières des grandes villes ; je me vois moi-même, parée de bijoux et de fleurs, au milieu d'un essaim nombreux de femmes belles, spirituelles, aimables, de cavaliers jeunes, braves et galants ; j'entends une musique vive et enivrante, je me sens emportée dans les tourbillons d'une danse joyeuse ; partout autour de moi le mouvement, le bruit, le plaisir... Quand ces séduisantes images m'apparaissent, la douce monotonie de notre existence, le calme de notre solitude, le silence qui règne autour de nous, m'attristent et me pèsent. Je regarde les petits nuages blancs qui passent là-haut, dans l'azur du ciel, et je les envie, parce que le vent les emporte loin d'ici ; je regarde les oiseaux, et j'envie leurs ailes, parce qu'ils peuvent voler sans cesse partout où les pousse leur caprice.

Galathée posa sa tête sur l'épaule blanche d'Estelle pour cacher la rougeur que cet aveu avait appelé sur son front.

— Je ne te comprends pas, Galathée, répliqua naïvement sa sœur. Que peux-tu souhaiter hors de notre délicieuse vallée ? Pourquoi désirer ce que tu ignores? Souviens-toi combien Philémon hait et méprise ce monde où il a passé une partie de sa vie, et quel affreux tableau il nous en a fait cent fois !... Ah ! Galathée, tu n'aurais pas ce dégoût profond pour notre tranquille demeure si ton cœur était plein d'amour ! — Peut-être, soupira Galathée bien bas. — Alors, reprit Estelle, pourquoi ne pas aimer Lysandre, si doux, si bon, si modeste ? Ma sœur, dans ce monde auquel tu penses toujours, croirais-tu pouvoir trouver un époux préférable à Lysandre ? — Je l'ignore, Estelle ; et cependant Lysandre, malgré ses nobles qualités, ne ressemble pas au portrait ébauché par mon imagination de celui que je dois aimer... — Eh bien ! fais-moi ce portrait, ma petite sœur, ma chère Galathée ; oh ! je t'en prie, continua Estelle avec une curiosité enfantine. dis-moi comment tu rêves ton amant. — Je me représente un jeune et beau guerrier qui irait au combat comme à une fête, qui ferait trembler tous les autres et ne tremblerait que devant moi... un chevalier valeureux comme Gonsalve de Cordoue, le fidèle Tancrède, ou le paladin Renaud..... un époux grand par l'autorité et par le courage, qui me reviendrait toujours chargé de lauriers, couvert d'armes magnifiques, aux applaudissements d'une foule enthousiaste ! — Et moi, un tel amant me ferait peur, dit Estelle avec une mine dédaigneuse ; j'aime bien mieux mon pauvre Némorin, si simple et si timide,

que j'afflige ou que je console d'un regard...

Pendant que les deux bergères se livraient à ces douces confidences, le capitaine Verneuil restait en extase dans son buisson. En dépit de cette immobilité, sa présence fut enfin éventée par le beau lévrier couché aux pieds de Galathée. Néanmoins, l'animal sociable et civilisé ne donna pas l'éveil par des aboiements brutaux, des bonds furieux, comme eût fait immanquablement un chien vulgaire. Il se contenta de soulever son museau effilé au-dessus des hautes herbes, et tournant ses yeux brillants comme des escarboucles vers l'indiscret, il poussa un petit grondement sourd; on eût dit plutôt un avertissement qu'une menace.

A ce bruit les deux sœurs s'éloignèrent vivement l'une de l'autre.

— Qui peut venir ici ? demanda Galathée avec effroi ; qui songerait à épier nos secrets ? — Bah ! je devine, dit Estelle : Némorin se sera hâté d'aller relever ses filets, pour nous faire quelque espièglerie. — Diane n'eût pas donné l'alarme pour Némorin. — C'est donc Philémon qui vient nous chercher, car le soleil est déjà caché derrière la montagne, et l'heure de rentrer est venue. — Non, non, Estelle, répliqua Galathée tremblante ; voyons qui nous écoutait... Je mourrais de honte si un autre que toi avait pu m'entendre !

Elle prit sa compagne par la main, et elles se mirent en devoir de tourner le bosquet. Armand reconnut qu'il allait être surpris, et dans une situation assez peu honorable. Il s'empressa de reculer de quelques pas, et jeta un regard sur sa personne, avec une inquiétude toute féminine, pour s'assurer s'il était en état de paraître convenablement devant ces charmantes créatures. Hélas ! son costume contrastait misérablement avec leurs riches toilettes ! Cependant il enroula son bras blessé dans le petit manteau genevois du ministre Penhofer, il arrangea ses cheveux d'un revers de main, et rajusta son uniforme, un peu froissé par ses marches précipitées. Au moment où il achevait ses préparatifs, il se trouva en présence des deux bergères.

A sa vue, elles s'arrêtèrent brusquement. La vive Estelle voulut s'enfuir ; mais la sentimentale Galathée eut le courage de rester. Toutes les deux se serraient l'une contre l'autre, comme deux enfants effrayées.

Le capitaine Verneuil, pour ne pas les effaroucher, s'était arrêté aussi ; ôtant son chapeau, il les salua avec grâce et attendit, dans l'attitude la plus respectueuse, qu'on lui adressât la parole. Cette tactique réussit ; les jeunes filles commencèrent à ne plus trembler.

— Étranger, qui êtes-vous ? demanda Galathée timidement ; comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ? — Mesdemoiselles, ou plutôt aimables bergères, répliqua Armand d'un ton caressant, j'ai été introduit dans ce jardin par un M. Guillaume que vous connaissez, sans doute... Je suis soldat au service de la République française, et je réclame de mes compatriotes l'hospitalité pour une nuit. — Un soldat, un guerrier, un fils de Mars ! dit la petite Estelle tout à fait rassurée, en regardant malicieusement sa compagne.

Galathée ne répondit pas et pâlit; elle venait d'apercevoir à la manche de l'officier de larges taches de sang.

— Il est blessé, dit-elle vivement. Grand Dieu ! une bataille aurait-elle eu lieu dans le voisinage ? — Pas une bataille, répliqua Verneuil en souriant, mais une escarmouche passablement chaude, et je suis surpris que le bruit n'en soit pas venu jusqu'ici... Cependant rassurez-vous, charmantes filles, ma blessure n'est pas dangereuse, et depuis que je suis près de vous je ne la sens plus. — Quel joli mensonge ! Némorin n'eût pas trouvé cela ! dit naïvement Estelle. Allons, ma sœur, il faut conduire ce jeune guerrier à notre chaumière... Philémon, qui sait tout, saura bien le guérir.

Galathée avait arraché de ses épaules une écharpe de soie bleue à franges d'or, dont elle entourait le bras malade avec toutes sortes de précautions délicaies. Armand mit un genou en terre pour recevoir cette faveur ; quand le dernier nœud fut achevé, il baisa avec reconnaissance la main divine de la bergère. — A quoi ne s'exposerait-on pas, dit-il à Galathée, rose de pudeur, pour mé-

riter des soins si doux? — Il parle vraiment comme le galant Amadis, ma sœur, remarqua Estelle à demi-voix. Mais partons, partons... Appuyez-vous sur moi, étranger, continua-t-elle en s'emparant du bras d'Armand; ne craignez pas de me fatiguer, je suis forte, et la chaumière n'est pas loin.

Armand céda aisément aux désirs de ces créatures enchanteresses, et se laissa conduire vers les hautes futaies qui s'élevaient dans la direction de l'habitation. D'un côté, la jolie Estelle réglait sa marche sautillante sur celle de l'officier; de l'autre, Galathée qui avait abandonné son troupeau à la garde du chien, s'avançait les yeux baissés.

La pétulante Estelle n'était pas d'humeur à garder longtemps le silence.

— Étranger, dit-elle enfin, excusez ma curiosité; mais si vous êtes un soldat, un guerrier, comment se fait-il que vous n'ayez pas un casque brillant surmonté d'un beau panache, une cuirasse d'or et un bouclier d'argent, avec une longue lance ornée des couleurs de votre belle?

Cette question naïve fit sourire Armand.

— Les soldats de la République, ma belle enfant, répliqua-t-il, ne sont pas tout à fait équipés comme les chevaliers du temps passé. Nous n'avons plus ni panaches ni boucliers; nos habits, comme vous voyez, ne sont pas somptueux, et jamais, jusqu'ici, ajouta-t-il en jetant un regard expressif à Galathée, je n'avais eu le bonheur de porter les couleurs d'une belle.

Galathée, plus sérieuse et plus réservée, essaya de réparer l'étourderie d'Estelle.

— Pardonnez à ma sœur, balbutia-t-elle; nous sommes de jeunes filles ignorantes; c'est pour la première fois que nous voyons un étranger dans notre vallée, et nous n'avons aucune idée du monde où vous avez vécu sans doute.

Pendant qu'elle parlait encore, deux hommes parurent à l'extrémité du bois; l'un était M. Guillaume, le premier guide d'Armand; l'autre, qu'on jugeait au premier coup d'œil être un personnage d'importance, mérite une mention particulière.

C'était un vieillard de soixante-dix ans environ, mais de haute taille, vigoureux et plein de prestance. Il avait la tête nue; une profusion de cheveux blancs flottait sur ses épaules et lui paraissait être une protection suffisante contre l'intempérie des saisons. Une longue barbe, également blanche, retombait sur sa poitrine. Néanmoins, l'éclat de son œil gris, son teint basané, certaines rides de son visage austère, trahissaient une âme forte qui était loin de s'être engourdie sous les glaces de l'âge. Son costume, très-simple, ressemblait à celui de Guillaume et de Victorin, sauf la finesse de l'étoffe et quelques bijoux de prix comme oubliés dans sa toilette. Il tenait à la main un long bâton, qui ne lui était pourtant pas nécessaire pour soutenir sa marche, car il s'avançait d'un pas ferme et assuré A sa contenance majestueuse, on eût dit un patriarche. — Voici Philémon! murmurèrent les deux jeunes filles avec un sentiment de respect et de crainte; mon Dieu! que va-t-il penser de notre hardiesse?

Et elles s'éloignèrent vivement du blessé, d'un air de confusion.

De son côté le vieillard, en les apercevant, avait fait un mouvement de surprise; mais il surmonta aussitôt cette impression, et quand il eut rejoint les bergères tout émues, il leur dit d'un ton bienveillant:

— Rassurez-vous, mes filles; je ne vous blâmerai pas d'avoir deviné les devoirs de l'hospitalité que vous n'avez jamais eu l'occasion de pratiquer... En vous conseillant de conduire à notre chaumière, sans attendre mes ordres, un soldat blessé, fugitif et malheureux, votre cœur vous a bien inspirées.

Puis, se tournant vers Armand, il ajouta avec solennité:

— Soyez le bienvenu parmi nous, jeune homme; vous ne trouverez ici que des amis!

Il tendit la main à Verneuil et l'embrassa d'un air grave. Cette réception n'était pas tout à fait suivant les usages du monde, mais elle était en harmonie avec ce qu'Armand avait déjà vu et entendu dans ce singulier endroit, et il ne songea pas à s'en plaindre. Il remercia donc, dans les termes qu'il jugea le plus capables de flatter les manies pastorales de ses hôtes et avec une appa-

rence de modestie, qui ne parut pas déplaire au patriarche du Val-Perdu.

Cependant la nuit approchait; les premières étoiles commençaient à se montrer à travers les branches des hautes futaies. Philémon dit quelques mots bas à Guillaume, qui s'inclina avec soumission et s'éloigna dans la direction du passage secret. Puis le vieillard reprit en s'adressant aux bergères :

— Songez à votre troupeau, mes filles, et laissez-moi le soin de conduire l'étranger à notre demeure... La rosée du soir est malsaine pour les brebis.

Estelle et Galathée obéirent d'un air de regret et retournèrent sur leurs pas, tandis que Philémon, portant d'une main le sabre d'Armand et soutenant de l'autre bras la marche du blessé, prenait le chemin de l'habitation.

Ce changement de guide n'était pas absolument du goût de l'officier. En dépit des manières bienveillantes de Philémon, il y avait dans ce grand vieillard quelque chose de sec et d'étudié qui lui imposait.

Ils marchèrent un moment en silence sous ces beaux ombrages, où frémissait la brise du soir.

— Jeune homme, dit enfin Philémon d'un ton ferme, vous voilà donc devenu mon hôte... Je ne vous le dissimulerai pas, s'il m'eût été permis d'agir autrement, je n'eusse jamais risqué de perdre le fruit de mes longues et minutieuses précautions en admettant ici un étranger... Mais le zèle peut-être excessif de mon serviteur fidèle, les devoirs de l'humanité et aussi des considérations particulières sur lesquelles je désire ne pas m'expliquer, m'ont déterminé à faire pour vous ce que je ne ferais volontiers pour nul autre. Je vous rappellerai cependant à quelles conditions cette hospitalité vous est accordée... Ceux qui habitent cette vallée ne forment tous qu'une famille; inconnus au monde, ils ne savent rien du monde lui-même. Grâce à mes efforts, le souffle corrupteur du dehors n'est jamais arrivé jusqu'à ce fortuné coin de terre. On y vit dans l'innocence de l'âme, la simplicité du cœur, dans ces mœurs primitives qui ont dû être celles de l'humanité avant sa chute. Comme Adam et Ève dans le paradis terrestre, ceux que j'ai réunis ici sont calmes et heureux, parce qu'ils n'ont pas mangé les fruits de l'arbre de la science du bien et du mal. Ne soyez pas le serpent tentateur qui leur montre ces fruits maudits et les invite à en manger! Peut-être, malgré mes ordres, des questions vous seront-elles adressées; respectez la candeur de ces âmes vierges, la douce ignorance de ces honnêtes enfants. Si, par vos railleries ou vos imprudentes révélations, vous veniez à les faire rougir de l'état où ils ont vécu, à éveiller des désirs, à exciter des regrets dans ces intelligences pures, vous auriez causé leur malheur; vous auriez commis une mauvaise action, dont, malgré ma faiblesse apparente, je pourrais peut-être encore vous punir!

Le capitaine Verneuil se hâta de répéter la promesse qu'il avait déjà faite à Guillaume, et il assura *Monsieur* Philémon de ses efforts sincères pour ne heurter en rien les idées et les habitudes de ses nouveaux amis.

— Appelez-moi simplement Philémon, dit le vieillard avec plus de douceur, ces dénominations de vaine politesse n'ont pas cours parmi nous... Eh bien! je vous crois, Armand de Verneuil, ajouta-t-il d'un ton presque amical, car, je le sais, vous sortez d'une race noble et loyale... Devenez donc un de mes enfants jusqu'à ce que, votre blessure étant guérie, il vous soit possible de rejoindre sans danger l'armée française. Prenez part à nos joies paisibles, à notre félicité modeste, et peut être, quand vous devrez nous quitter, ne le ferez-vous pas sans regrets.

Pendant cette conversation, ils étaient arrivés à cette habitation que Philémon appelait une chaumière. Si elle avait frappé de loin l'étranger par son élégance, cette impression se changea en admiration quand il put l'examiner de près. On n'eût pu trouver une position plus aérée, plus salubre, plus délicieuse, des bâtiments plus coquets et plus commodes. Une exquise propreté régnait au dehors, comme sans doute au dedans, et rien de ce qui dépoétise les alentours des habitations campagnardes ne venait offenser les yeux. Une cour plane et

cour la séparait du jardin. Un côté de cette cour était occupé par une vaste serre, remplie de plantes exotiques, et par une magnifique volière où mille espèces d'oiseaux des bois saluaient de leur ramage les approches de la nuit. De l'autre côté, un petit édifice, avec deux fenêtres et une porte en ogive surmontée d'une croix dorée, indiquait une chapelle. Ce signe que le vallon était habité par des chrétiens n'était pas absolument inutile car sans lui on eût pu croire, à la profusion des statues des dieux de la fable, disséminées dans les jardins, que le paganisme, oublié depuis dix-huit siècles, avait retrouvé des sectateurs au Val-Perdu.

Mais l'officier ne put donner qu'un coup d'œil à ces détails. Sur un banc de pierre, près de la porte de la maison, étaient assis deux jeunes gens qui se levèrent à son arrivée. Dans le moins âgé des deux, Armand reconnut aussitôt Némorin, le batelier dont le costume un peu théâtral l'avait tant frappé une heure auparavant. L'autre, plus grand et plus robuste, était remarquable par sa belle et mâle physionomie, où se reflétait une intelligence supérieure. Néanmoins sa personne avait un caractère de tristesse et de contrainte; son regard était morne; ses mouvements trahissaient l'abattement. Son costume différait peu de celui de Némorin; mais on n'y remarquait pas ces fleurs, ces rubans qui faisaient ressembler son jeune frère à un marié de village; enfin son extérieur était austère et mélancolique comme son visage.

Tous les deux regardaient l'étranger avec une curiosité extrême; mais quand il fut proche, ils baissèrent les yeux.

— Mon père, dit Némorin avec respect en s'adressant au vieillard, je suis allé pêcher dans l'étang avec les nouveaux filets tissés par Estelle, et la pêche a été abondante. — C'est bien, répondit Philémon.

Et il tendit la main à Némorin, qui la baisa.

— Mon père, dit l'autre jeune homme en s'avançant à son tour, j'ai conduit les bœufs aux pâturages d'Io et tout le troupeau est maintenant en bonne santé dans l'étable. — C'est bien, Lysandre, répéta le patriarche. Puis il tendit la main à Lysandre comme à Némorin.

— Et maintenant, mes enfants, ajouta-t-il en leur montrant Verneuil, embrassez un hôte, un ami que Dieu vous envoie.

Les deux jeunes gens obéirent, Némorin avec cette gaucherie de l'adolescent campagnard que la présence d'un étranger embarrasse, Lysandre avec l'assurance modeste de l'homme qui pense et qui sent.

— Il suffit, dit Philémon; maintenant allez au-devant de vos bergères, je vous le permets.

Les deux frères s'inclinèrent et s'éloignèrent aussitôt, le plus jeune avec un empressement joyeux, l'aîné avec sa docilité sereine, et ils disparurent dans l'avenue de tilleuls.

L'attitude si différente de ces jeunes gens n'avait pas échappé à Armand de Verneuil. Il enviait le bonheur expansif de l'un, mais il se sentait attiré vers l'autre par une vive sympathie. Il eût bien voulu adresser des questions à Philémon sur ce Lysandre, si réservé, si soumis et pourtant si triste; mais l'air du vieillard ne l'encourageait pas à manifester sa curiosité, et il résolut, dans l'intérêt même de cette curiosité, d'attendre un moment plus favorable pour la laisser voir.

Quelques instants après, le capitaine était installé dans une chambre proprette et bien rangée, au premier étage de la maison. Après lui avoir offert quelques aliments réconfortants, on avait pansé sa blessure, fort légère du reste, avec plus de soin que n'avait pu faire le bon pasteur de Rosenthal; et bientôt, couché dans des draps blancs et parfumés d'un excellent lit, Armand fut libre de passer en revue les événements inconcevables de cette journée si bien remplie.

III.

Avant d'aller plus loin, il est bon peut-être de faire connaître au lecteur l'origine et le caractère du jeune militaire appelé à être le héros de cette véridique histoire.

Armand de Verneuil, comme nous l'avons dit déjà, était le fils de l'amiral de Verneuil,

mort pendant un voyage d'exploration autour du monde. Quand ce malheur arriva, Armand était déjà privé de sa mère; il se trouva à l'âge de dix ans orphelin et sans fortune. Madame de Verneuil, originaire de l'Inde anglaise, n'avait pas de parents en Europe. La famille d'Armand, du côté paternel, était, au contraire, nombreuse et riche; mais des discussions d'opinions et d'intérêts avaient éloigné l'amiral de ces parents puissants, et son fils leur était inconnu.

Un seul, le comte de Rancey, qui alors habitait Paris, parut prendre quelque pitié de l'orphelin. Par son crédit, il fit obtenir à Armand une bourse dans une école militaire, et de temps en temps il s'informait de son jeune protégé. Mais le comte de Rancey avait lui-même plusieurs enfants; d'ailleurs c'était, disait-on, un homme humoriste, capricieux, soupçonné même d'un grain de folie. Au bout de quelques années, il cessa tout à coup de donner de ses nouvelles. Quand les administrateurs de l'école, protecteurs naturels d'Armand, s'informèrent du comte, on leur annonça qu'après avoir réalisé toute sa fortune, il était passé en pays étranger avec ses fils, et qu'on avait perdu sa trace. Une dernière fois cependant, le jeune Verneuil sentit les effets de la bienfaisance excentrique de M. de Rancey. Le jour où il reçut sa commission de sous-lieutenant au régiment de X..., qui devint plus tard la 62e demi-brigade, on lui adressa, par une voie inconnue, la somme de deux cents louis, avec une lettre remplie de bons conseils sur sa conduite à venir, mais sans signature. Depuis cette époque, il n'avait eu aucun rapport direct ou indirect avec ceux qui lui étaient alliés par le sang.

Il était déjà grand jour quand il s'éveilla après une nuit calme et réparatrice; mais les épais rideaux dont son lit était entouré ne laissaient arriver jusqu'à lui qu'une faible lumière.

— Où diable suis-je? pensa-t-il; je n'ai pas entendu la *diane*, et mon brosseur n'est pas venu m'éveiller.

En ce moment on entr'ouvrit la porte, et quelqu'un avança la tête avec précaution dans la chambre.

— Qui va là? demanda le capitaine machinalement.

Aussitôt Philémon entra, et écartant les rideaux, vint s'informer avec politesse comment Verneuil avait passé la nuit. Le jeune officier, ébloui par cette clarté subite et la tête alourdie, n'avait pas encore des idées bien nettes. Pendant qu'il balbutiait quelques paroles inintelligibles, Philémon enleva l'appareil de sa blessure et l'examina avec attention:

— Tout est pour le mieux, dit-il d'un air satisfait, il n'y a plus ni fièvre ni inflammation; dans trois jours vous serez entièrement guéri... En attendant, vous pouvez sans inconvénient vous lever, pour célébrer avec nous la solennité du dimanche.

Armand tressaillit. La mémoire lui revint tout à coup, et ses yeux brillèrent de plaisir.

— Quoi! s'écria-t-il, pourrai-je revoir ces aimables personnes dont l'image m'a poursuivi jusque dans mon sommeil? Pourrai-je encore parcourir vos délicieux jardins avec ces jolies bergères, avec cette divine Galathée?... — C'est aujourd'hui dimanche, jour de fête et de repos, répondit simplement Philémon; les enfants le passeront en divertissements et en jeux de leur âge; vous serez maître de vous joindre à eux. Mais avant de nous livrer à une joie profane, nous devons remercier Dieu, dans notre chapelle, des bienfaits dont il nous comble sans cesse... De votre côté, Armand, vous avez aussi à le remercier ce Dieu puissant qui, hier encore, vous a protégé si efficacement au milieu du feu des batailles! — En effet, Monsieur... c'est-à-dire sage Philémon, je me soumettrai à vos usages, quoique, à vrai dire, je n'aie pas eu depuis longtemps l'occasion d'entrer dans une église. — Je sais, je sais, répliqua le vieillard d'une voix sourde et pénétrante; j'ai appris quel avait été le résultat des doctrines impies de vos philosophes, où avaient abouti les écrits si profonds de vos savants orgueilleux; ils ont couvert le monde de ruines et de sang; ils ont renversé l'autel et égorgé le prêtre... Mais quittons ce sujet, s'interrompit-il brusquement; que m'importent les intérêts de ce monde, où tout est faux, corrompu et dé-

tourné de sa voie? Parlons de vous, Armand, et laissez-moi vous faire part des nouvelles que l'on vient de me transmettre.

En même temps il apprit à son hôte la suite des perquisitions faites la veille par les Autrichiens au chalet de Guillaume. Le pasteur Penhofer et sa fille avaient pu retourner chez eux sans être inquiétés; mais les Allemands, après avoir infructueusement visité les bois et les rochers du voisinage à la recherche du fugitif, étaient revenus s'établir à Rosenthal, qu'ils occupaient militairement, et où ils comptaient séjourner. Il résultait de là que le Français ne pourrait quitter de sitôt le Val-Perdu, à moins qu'un nouveau mouvement de l'ennemi ne dégageât la route de Zurich. — Eh bien, je ne me plaindrai pas de cette circonstance, vénérable Philémon, dit Verneuil avec gaieté, si seulement vous éprouvez autant de plaisir à me garder ici que je m'en promets à y rester... Cependant, ajouta-t-il d'un air de réflexion, je vous demanderai un service. — De quoi s'agit-il? — Si un voyageur ne peut passer à travers les postes ennemis, une lettre le pourra peut-être. — A qui voulez-vous écrire, et qu'écrirez-vous? demanda le patriarche du Val-Perdu en fixant sur Verneuil un regard inquisiteur; personne au monde ne doit savoir le lieu de votre retraite. — Il s'agit d'un simple billet pour rassurer un excellent camarade qui me croit mort, sans doute... Il n'y a là aucun mystère, et je puis vous remettre ma lettre ouverte. Ce ne sera pas long; vous allez voir.

Il étendit le bras et prit sur une table voisine un carnet dont il arracha un feuillet, puis il écrivit au crayon :

« Je suis vivant, mais légèrement blessé, et cerné par l'ennemi. Je vous rejoindrai le plus tôt possible. Adieu.

« Verneuil. »

Il passa le feuillet à Philémon, qui ne sourit pas en lisant cette épître, modèle de concision militaire. Après l'avoir retournée avec soin et s'être assuré qu'elle ne portait aucune date, le vieillard la plia tranquillement et la plaça devant Armand.

— Mettez l'adresse, dit-il.

Armand écrivit rapidement : « Au citoyen Ravaud, lieutenant à la 62e demi-brigade, présentement à Zurich. »

— Il suffit, dit Philémon en prenant le papier; ce soir même votre ami sera rassuré sur votre compte. Comme vous l'avez deviné sans doute, je suis obligé d'avoir à l'extérieur des agents secrets qui communiquent seulement avec mon fidèle Guillaume; l'un d'eux va être chargé de votre commission... Est-ce tout ce que vous désirez?

Verneuil le remercia vivement de sa complaisance, et le patriarche du Val-Perdu se retira en invitant son hôte à rejoindre la famille au plus tôt.

Quelques instants après, une espèce de petit domestique entra pour aider Armand à s'habiller. Le capitaine eut encore un sujet d'étonnement en s'apercevant que le jeune valet de chambre était muet.

— Allons, pensa-t-il, décidément, dans cette étrange maison, tout est au rebours de ce que l'on est habitué à voir ailleurs... Ce domestique-là, du moins, ne trahira pas les secrets de ses maîtres!

Pendant son sommeil, on avait mis à portée du militaire du linge blanc d'une grande finesse, appartenant sans doute à quelqu'un des jeunes gens. Son uniforme avait été brossé, son ceinturon poli, ses bottes à revers avaient été cirées par des mains invisibles. En moins d'un quart d'heure, le petit muet, après l'avoir aidé à se revêtir de ses habits, l'eut rasé, coiffé et poudré comme eût pu faire le plus habile valet de chambre de l'ancien régime. Le bras blessé fut enveloppé d'une façon toute galante dans l'écharpe bleue, présent de Galathée. Sa toilette achevée, Armand se regarda dans une petite glace de Venise suspendue à la muraille, et content de sa bonne mine, malgré un reste de pâleur, il se hâta de quitter la chambre.

La famille était réunie dans une salle du rez-de-chaussée, lambrissée en sapin et ornée de jolies gravures représentant des sujets de la vie pastorale. Le vieillard, assis dans un grand fauteuil de bois, feuilletait un missel pour y chercher les prières du jour. Les

bergers tressaient des corbeilles de jonc, les jeunes filles chuchotaient dans un coin. Tous étaient revêtus de leurs habits les plus somptueux. Lysandre et Némorin portaient des vestes élégantes à boutons d'argent, des ceintures de soie aux couleurs éclatantes, de fins souliers à boucles d'or. Les bergères, de leur côté, avaient des robes d'une grande fraîcheur, avec une profusion de rubans et de dentelles. Leurs chapeaux de paille étaient ornés de fleurs nouvelles; à leur cou et à leurs poignets pendaient des guirlandes de perles et de corail, ce qui, en dépit de Boileau, ne dépare pas non plus les bergères. Un air d'animation et de contentement régnait sur les visages. L'arrivée d'un étranger jeune, beau et enjoué, semblait avoir réveillé toute cette petite colonie, qui s'assoupissait parfois dans l'uniformité de son bonheur.

A la vue d'Armand, on se leva avec empressement. Les jeunes gens l'embrassèrent avec cordialité; Estelle et Galathée vinrent elles-mêmes lui présenter timidement leurs fronts purs.

— Merci, merci! mes bons garçons, mes charmantes filles! dit le capitaine transporté. Sur ma parole, on se ferait tuer pour avoir dans le vrai paradis la moitié du bonheur que l'on trouve dans le vôtre! — Silence! et pas de blasphème, jeune étourdi, interrompit Philémon d'un ton sévère. Maintenant rendons-nous à la prière.

On traversa la cour, et l'on entra dans la petite chapelle dont nous avons parlé. Elle était simple à l'intérieur comme une église de village; quelques cierges brûlaient à l'autel; des feuilles de roses jonchaient les dalles; quelques grains d'encens fumaient dans une cassolette d'argent. Philémon, les jeunes gens et l'étranger s'agenouillèrent sur les marches de l'autel; Guillaume et Victorien, le petit muet et une autre jeune fille qu'Armand n'avait pas encore aperçue, et qui, par une nouvelle singularité, était aussi muette, se prosternèrent derrière eux : c'était toute la population du Val-Perdu.

Philémon commença la prière du matin, à laquelle les assistants répondaient respectueusement. Puis il récita l'office du jour, et la cérémonie s'acheva par une allocution courte et bien sentie du prêtre, chef de famille sur les devoirs de l'hospitalité.

La prière finie, on retourna au chalet, où un repas, composé de laitage et de fruits, attendait la famille. On déjeuna gaiement. La conversation roulait sur ces bagatelles, ces petits incidents que fournit naturellement un repas pris en commun. Le déjeuner tirait à sa fin, quand on agita la question de savoir à quel divertissement on emploierait le reste de la journée.

— Le temps est délicieux, dit Lysandre: pourquoi n'irions-nous pas chasser aux filets dans les taillis de la montagne grise?... Tout sera bientôt prêt; nous prendrons des ramiers et des colombes. — Et moi, dit naïvement Estelle, je propose d'aller danser sous les charmilles de l'allée verte. Armand nous dira si nous dansons à la mode des bergères de son pays. — Je suis de l'avis d'Estelle, dit Némorin; de plus, Lysandre et moi nous pourrons nous exercer à la course et au saut. Le prix du vainqueur sera un baiser de nos bergères. — A mon tour, dit Galathée, je crois qu'une promenade en bateau sur le lac serait délicieuse, sitôt que la chaleur sera un peu tombée... Nous pourrions chanter en chœur dans cette petite anse où il y a un si bel écho. — Vous ne vous entendez guère, mes enfants, reprit Philémon avec bienveillance; chacun de vous ouvre un avis différent. Eh bien, rapportons-nous-en à notre nouvel ami, et qu'il choisisse lui-même. — Beaux bergers, aimables bergères, demanda Armand, consentez-vous à me prendre pour arbitre? — Oui, oui! s'écria-t-on de toutes parts. — Alors danses, concerts, chasse aux oiseaux, promenades sur le lac, j'accepte tout avec enthousiasme, et je propose de nous mettre à l'œuvre sur-le-champ.— C'est cela; vivat pour notre joyeux hôte!

On se leva aussitôt, et on quitta la maison pour se répandre dans la ravissante campagne du Val-Perdu.

La journée se passa pour Armand de Verneuil dans un véritable enivrement, et quand elle se fut terminée, le soir, par une promenade sur l'eau au clair de la lune, quand

l'on fut rentré en chantant au chalet, le jeune militaire convint avec lui-même que bien peu de personnes pouvaient en compter une pareille dans toute leur existence.

Il n'entre pas dans le cadre de cette histoire de relater ce qui se passa heure par heure au Val-Perdu pendant une semaine environ. Nous dirons seulement que plus Armand vivait au milieu des jeunes solitaires, plus la singularité de leurs mœurs et de leur genre de vie renversait toutes ses idées. Leur simplicité et leur innocence, entretenues par l'isolement, étaient inconcevables. Malgré la galanterie superficielle et la douce liberté qui régnaient dans leurs relations, rien n'égalait la réserve des jeunes gens, la pudeur modeste des jeunes filles. Ils n'avaient du monde qu'une idée vague, souvent monstrueuse, peu capable d'éveiller leurs désirs. Ils n'avaient non plus aucune notion de géographie, d'histoire et à plus forte raison des événements contemporains. Chose étrange! aucun d'eux ne savait lire, et Philémon paraissait prendre soin de leur dérober cette science vulgaire. En revanche, chaque soir, au retour des champs, le vieillard lisait à haute voix des extraits choisis de Florian, de Gesner, de Fontenelle et des autres auteurs anciens ou modernes qui vantent ces douceurs de la vie pastorale à laquelle il avait voulu façonner ses enfants et ses pupilles. Mais le capitaine Verneuil, qui assistait à ces lectures, observa que des passages étaient souvent tronqués; certaines peintures étaient modifiées, certaines expressions adoucies, de manière à ne pas exciter trop vivement des imaginations ardentes. Philémon s'arrêtait de préférence aux descriptions de scènes champêtres, aux morceaux où l'on célébrait les charmes d'une bonne conscience dans la solitude; souvent aussi il intercalait dans ses lectures des préceptes fort étrangers aux auteurs auxquels il les attribuait, mais qui probablement avaient une portée spéciale pour ses jeunes auditeurs.

Pendant la semaine qui venait de s'écouler, la blessure du jeune militaire s'était à peu près guérie; mais, au rapport de Guillaume, qui s'informait exactement des nouvelles du dehors, les Autrichiens, postés dans le voisinage, continuaient à fermer tous les passages. Armand prenait fort en patience les obstacles qui s'opposaient à son départ. Chaque jour amenait une nouvelle fête. Une douce familiarité s'était établie rapidement entre lui et les jeunes gens. Estelle et Némorin le traitaient comme un frère. Lysandre et Galathée, plus âgés et plus réservés dans leurs épanchements, s'efforçaient incessamment de lui rendre la vie douce et facile. Depuis que le jeune officier habitait le Val-Perdu, un grand changement s'était opéré dans le caractère et les habitudes du berger et de la bergère. Le fils aîné de Philémon ne manifestait plus cette timidité triste, ce goût absolu d'autrefois pour la solitude. Il recherchait la compagnie d'Armand, se plaisait avec lui, et, sans le questionner encore, semblait prendre plaisir à l'écouter. De même Galathée avait perdu sa vague expression de mélancolie. Elle était devenue gaie, vive, causeuse comme sa sœur; le contentement éclatait sur son beau visage, et Armand n'eût pu reconnaître en elle la langoureuse bergère dont il avait surpris les confidences si peu de jours auparavant. Ces observations n'avaient pas échappé à l'œil jaloux de Philémon, et sans doute elles avaient une signification particulière pour le patriarche, car elles parurent le frapper vivement.

Un matin, à l'issue du déjeuner, au moment où bergers et bergères se préparaient à conduire les troupeaux aux pâturages, Philémon, qui s'était montré plus taciturne et plus rêveur qu'à l'ordinaire, leur fit signe de reprendre leurs places autour de la table. Ils obéirent en silence et avec quelque étonnement.

— Mes enfants, dit le vieillard d'un ton solennel, j'ai une communication à vous faire, qui intéresse votre bonheur.

Armand voulut se retirer par discrétion.

— Restez, dit Philémon: vous êtes notre ami, vous devez avoir part à nos joies de famille.

L'officier s'inclina et se rassit, fort intrigué de savoir où aboutiraient ces préparations singulières.

— Mes enfants, continua le patriarche du

Val-Perdu, en pesant chacune de ses paroles, le moment est venu où les liens qui nous unissent tous doivent être resserrés d'une manière plus étroite... Jusqu'ici, vous le savez, je n'ai fait aucune différence dans mes affections entre mes propres fils et les filles de ce vénérable ami qui, en mourant, me confia le soin de veiller sur elles. Néanmoins, il me reste encore un devoir à remplir. Mon fils Lysandre, je vous ai fiancé dès l'enfance à ma pupille Galathée, et vous, Estelle, vous êtes promise de même à Némorin. Je ne veux pas retarder davantage l'heure attendue par tous peut-être avec une secrète impatience... Vous êtes d'âge à être mariés; vous le serez dans huit jours.

Les jeunes gens tressaillirent; mais personne n'osa interrompre le patriarche avant qu'il eût achevé.

— Pour cette circonstance grave, continua Philémon, il faudra nécessairement enfreindre la règle qui interdit l'entrée de notre vallée aux personnes du dehors. Un prêtre catholique, dont la discrétion m'est garantie, sera introduit par Guillaume, et le même jour il bénira ce double mariage dans notre chapelle... Préparez-vous à cette sainte cérémonie.

Un seul cri de joie se fit entendre; il était poussé par Némorin, qui, dans ses transports d'allégresse, lança son chapeau jusqu'au plafond; mais les autres fiancés restèrent muets. Lysandre était pâle; Galathée, les yeux baissés, semblait frappée de la foudre; Estelle faisait une petite moue de mauvaise humeur. Il n'était pas jusqu'au capitaine Verneuil, à qui pourtant le projet du vieillard devait être indifférent, qui ne parût profondément consterné.

— Mon père, dit enfin Lysandre avec un effort de courage, permettez-moi de vous rappeler les aveux que j'ai déjà osé vous faire une fois... Je ne suis pas encore parvenu, je le crains, à mériter l'affection entière de Galathée; c'est ma faute, sans doute, je le reconnais humblement... Je vous prie, néanmoins, d'attendre encore un peu de temps. Je suis plein de respect pour votre autorité, mais je vous supplie de songer...

— Vous êtes trop modeste, Lysandre, interrompit sèchement Philémon; vous vous abusez sur les sentiments de ma pupille... Voyez, c'est une fille douce, obéissante; elle ne songe pas, comme vous, à élever la voix en ma présence!

La pauvre Galathée, en effet, terrifiée par ce regard sévère, était incapable de prononcer une parole de protestation.

— Il suffit, dit enfin le vieillard; il y a une chose plus forte que ma volonté dans cette affaire, c'est la nécessité. Maintenant, que chacun de vous se rende à ses occupations, comme à l'ordinaire; et si quelqu'un de vous, mes enfants, blâmait dans son cœur ma détermination irrévocable, il comprendrait à la réflexion que je suis le plus vieux, le plus sage, que j'ai pour tous une affection paternelle, et que personne ne peut être meilleur juge de votre bonheur.

En même temps, il prit son grand bâton derrière la porte et sortit.

Estelle et Némorin ne tardèrent pas à sortir aussi moitié riant, moitié se querellant. Galathée, appuyée contre le dossier d'un fauteuil, ne semblait ni voir ni entendre ce qui se passait autour d'elle. Des larmes descendaient lentement le long de ses joues. Armand s'approcha et voulut lui prendre la main. Elle se détourna avec vivacité.

— J'en mourrai, murmura-t-elle d'une voix étouffée, j'en mourrai!

Et elle s'échappa précipitamment.

Verneuil, ému, allait la suivre, mais la voix de Philémon qui se fit entendre au dehors lui rappela la nécessité de la prudence. Au même instant on le toucha légèrement, et Lysandre lui dit à l'oreille:

— Armand, mon ami, mon frère, j'attends de vous un signalé service... Venez me joindre dans la journée au Rocher-Blanc, où je dois conduire mes troupeaux; j'aurais des choses importantes à vous apprendre... Surtout, gardez qu'on ne vous suive et qu'on ne vous voie avec moi!

Le capitaine promit; Lysandre lui serra la main et disparut.

IV.

Peu d'instants après cette scène, le capitaine Verneuil sortait de la maison d'un air d'insouciance et d'ennui trop affecté pour être sérieux. Il portait sous son bras un léger carton contenant du papier et tout ce qu'il fallait pour dessiner, son délassement ordinaire quand ses jeunes hôtes étaient aux



Galathée était assise rêveuse et morne. (Page 130.)

champs. Il s'enfonça dans les bosquets et les plantations dont les détours lui étaient déjà familiers.

Armand s'avançait avec des précautions infinies dans le plus épais du bocage, prenant grand soin de ne pas fouler les hautes herbes qui eussent gardé l'empreinte de ses pas. Quand il arrivait à ces clairières, à ces *salles de verdure*, qui de distance en distance coupaient la monotonie de ces lieux solitaires, et au centre desquelles s'élevaient tantôt un petit temple de marbre, tantôt une

fontaine en rocailles, tantôt une statue de Pomone ou de Cérès, il s'arrêtait, scrutant de l'oreille et des yeux les profondeurs du bois. Puis il soupirait et se perdait de nouveau, semblable à une ombre silencieuse, dans les massifs de feuillage.

Comme il approchait du lac, dont il apercevait les eaux limpides miroitant à travers les arbres, ses recherches furent enfin couronnées de succès.

Entre le taillis où Armand se tenait encore abrité et la rive paisible du lac, s'étendait une belle prairie, émaillée en tous temps de pâquerettes, de boutons d'or et de mille autres fleurs sauvages; on l'appelait le pré des Anémones. Sur ce moelleux tapis bondissaient quelques agneaux turbulents dont les mères dormaient dans le gazon. Galathée était assise, rêveuse et morne, à l'ombre d'un saule dont le feuillage argenté retombait presque jusqu'à terre. Les couleurs vives de ses vêtements de soie la trahissaient seules, à travers les vergettes pendantes de l'arbre, car elle ne faisait aucun mouvement. Une de ses mains soutenait son visage baigné de pleurs, l'autre était posée sur la tête de son chien, paisiblement endormi à son côté. Son petit pied, chaussé d'une mule de maroquin, s'échappait furtivement des plis onduleux de sa tunique.

Armand était si près d'elle qu'il pouvait voir jusqu'aux larmes qui roulaient en perles liquides sur les joues de la bergère. Mais il n'osait avancer d'un pas de plus, saisi de respect pour cette douleur si profonde et si calme.

Tout à coup il lui sembla que les lèvres entr'ouvertes de la jeune fille venaient de laisser échapper un nom faiblement articulé. Était-ce réalité? Était-ce erreur d'une imagination fortement surexcitée? Armand avait cru reconnaître le sien. Un frémissement parcourut ses membres; son cœur battit avec violence. Le corps penché en avant, le cou tendu, il prêta l'oreille.

— Armand! répéta Galathée, et cette fois d'une voix claire et distincte.

C'était donc vrai! C'était lui qui occupait la longue rêverie de la belle Galathée, c'était lui qu'elle appelait au milieu de ses souffrances secrètes. Il se fit dans son être comme une explosion de joie; la tête lui tourna, il devint fou. Il s'élança d'un bond vers la bergère, et, tombant à ses genoux, il s'écria avec un accent dont rien ne saurait rendre l'entraînante énergie:

— Me voici, Galathée, disposez de moi... mon âme, ma vie, tout vous appartient, car je vous aime.

La jeune fille, effrayée par cette subite et impétueuse apparition, s'était levée tremblante.

— Armand, demanda-t-elle, vous étiez là? vous m'avez entendue?... De grâce, retirez-vous, on pourrait nous surprendre! — Je braverais l'univers entier!... Oh! laissez-moi à cette place, et, je vous en conjure par tout ce que vous avez de plus cher, dites-moi comment je dois interpréter ce nom prononcé tout à l'heure dans le silence de vos méditations!... — Je n'ai rien dit, balbutia la jeune fille en détournant son visage qu'elle couvrit de ses deux mains; je... je ne vous comprends pas... — Enfant, s'écria Verneuil, soyez franche et bonne comme vous l'avez toujours été! N'essayez pas de mentir; votre bouche et votre cœur s'y refuseraient également... Oh! je n'osais même concevoir une telle espérance!... Mais pourtant, vous ai-je bien entendue? Ne me trompé-je pas? Galathée, répondez, de grâce! Est-il possible que vous m'aimiez?

Elle se tut un moment.

— Eh bien! Armand, reprit-elle enfin sans se découvrir le visage, si par malheur vous aviez deviné juste, vous et moi que pourrions-nous attendre de ce fatal amour?

Et les larmes de la bergère recommencèrent à couler à travers ses doigts effilés.

— Ce que nous pouvons en attendre? répéta le militaire avec feu; mais le bonheur, Galathée! un bonheur pur et sans bornes... Ah! Galathée, si vous m'aimiez comme je vous aime, vous ne demanderiez pas ce que nous avons à attendre de cet amour! — Ne parlez pas ainsi, Armand, dit tristement la bergère; il est trop tard maintenant pour vous cacher la vérité... Du premier moment où je vous ai vu, j'ai cru avoir trouvé en vous ce type de grandeur, de noblesse et d

courage dont les beaux livres de Philémon m'avaient donné l'idée; je me suis sentie irrésistiblement entraînée vers vous... J'ai tort, sans doute, d'avouer cela; mais comment faire, puisque c'est vrai?... Cependant pour l'un et pour l'autre, il eût mieux valu refouler ces aveux au fond de nos cœurs, car bientôt, demain peut-être, nous devrons nous quitter pour ne plus nous revoir... Je ne puis jamais être à vous; je suis déjà la fiancée d'un autre. — Qu'importent les obstacles! s'écria le jeune homme chaleureusement; aimez-moi, chère Galathée, et viennent les difficultés, nous les renverserons. Je vous dis que rien n'est impossible à ceux qui s'aiment... Écoutez; pour rester près de vous, je serais capable de renoncer au monde, aux honneurs, à la gloire; je m'établirais dans ce désert, vous me tiendriez lieu de tout le reste... Si l'on voulait nous séparer, je deviendrais comme un lion; je vous arracherais d'ici par ruse ou par force, je vous emporterais loin de ceux qui osent s'arroger des droits sur votre volonté... Oh! ne doutez plus, Galathée! Confiance! L'amour vrai triomphe des hommes et de la destinée!

Il la força doucement de se rasseoir sur l'herbe et il prit place à côté d'elle.

Alors ce fut, sous l'ombrage mouvant de ce saule, un murmure de tendres propos, de doux serments, de promesses sans fin, comme en échangent deux amants dans toute la candeur de la jeunesse et la fraîcheur de l'âme; ce fut comme un roucoulement de ramiers sous la feuillée, et une fauvette, qui se mit à gazouiller gaiement du haut d'un chêne voisin, mêla ses chants à leur babillage amoureux.

Quelques minutes s'étaient passées ainsi, quand il se fit un léger bruit sur le lac, dont la surface paisible se brisa en mille lames brillantes; on eût dit de deux avirons frappant l'eau à intervalles réguliers. La fauvette se tut; les amoureux écoutèrent:

— Armand, dit enfin Galathée, c'est Philémon... Fuyez; il m'a défendu de me trouver seule avec vous. — Que nous font les ordres de ce vieillard grondeur? Ne pouvons-nous causer en liberté sous ces frais ombrages sans exciter sa tyrannique défiance? — Philémon est mon secoud père, dit la bergère timide: son mécontentement m'attriste et ses reproches m'épouvantent... D'ailleurs, songez-y, Armand, il nous séparerait! — Je m'éloigne donc; mais promettez-moi du moins que nous nous reverrons bientôt... ce soir!... — Ce soir?... Armand... — Pourquoi non, puisque tout le jour, à toute heure, nous sommes exposés à un insupportable espionnage?... Galathée, la chambre que vous partagez avec Estelle donne dans la serre, dont la porte est toujours ouverte. Il vous sera facile de sortir par là quand votre sœur sera endormie. Moi, de mon côté, je franchirai aisément ma fenêtre, peu élevée au-dessus du sol, et j'irai vous attendre sous le grand oranger... Vous viendrez, n'est-ce pas? Promettez-moi de venir. — Armand, murmura la jeune fille d'un air irrésolu, ce que vous demandez est mal, bien mal, j'en suis sûre! — Galathée, que pourriez-vous craindre? — Je ne sais... Eh bien! je verrai, je réfléchirai... Mais partez, partez; Philémon approche. — Vous viendrez? — Peut-être. — Adieu donc, ma Galathée, adieu... à ce soir!

Il appuya sa bouche contre les lèvres de la bergère, et s'enfuit, la laissant toute rouge et palpitante.

Il était temps; au moment où Verneuil disparaissait dans le taillis, la proue dorée du bateau écartait les touffes d'iris et de nénufars qui couvraient le rivage du lac, et Philémon, se penchant sur les rames, jetait un regard soupçonneux dans le pré des Anémones.

Armand, non moins ému que Galathée elle-même, courait à travers les plantations sans s'inquiéter où il allait. Il avait mené une vie trop active et trop agitée jusqu'à ce jour pour avoir pu se blaser dans les vulgaires amours de garnison. Il aimait donc sincèrement pour la première fois, et ce sentiment se manifestait avec l'énergie d'un cœur jeune et vierge. Il n'avait rien prévu, rien préparé de ce qui venait de se passer. Il avait cédé à l'inspiration du moment, sans calculer où pouvait le conduire une passion que tant de motifs eussent dû l'en-

gager à combattre. Sa confiance n'était pas feinte ; il n'avait pas réfléchi aux obstacles qui le séparaient de Galathée, et il croyait de bonne foi les surmonter aisément quand il voudrait le tenter.

Ainsi rêvant, le jeune officier était arrivé à l'extrémité du vallon. Là le paysage prenait un caractère d'âpreté et de grandeur. Les bosquets soigneusement taillés, les plantations symétriques, les sentiers sablés et savamment conduits à travers les pittoresques inégalités du terrain, cessaient tout à coup. De grands rochers, entassés comme par la main d'un géant, se dressaient vers le ciel. Cependant, ces rochers avaient un aspect plutôt majestueux que sombre.

Verneuil s'était arrêté devant cette imposante barrière, et il la contemplait machinalement, absorbé qu'il était par ses pensées amoureuses. Pendant qu'il restait ainsi immobile, on marcha près de lui, et Lysandre se montrant tout à coup, lui prit amicalement la main.

— Je savais bien que vous viendriez, dit-il avec reconnaissance.

Le jeune militaire avait complétement oublié le rendez-vous convenu le matin avec le fils de Philémon, et le hasard seul l'avait conduit de ce côté. Quand les paroles du berger lui eurent remis cette promesse en mémoire, il n'en éprouva pas moins quelque embarras de se trouver en présence de l'honnête et bon jeune homme à qui il venait de ravir l'amour de sa fiancée. Il retira sa main, et regarda derrière lui. Lysandre se méprit sur ses intentions.

— Ami, ne craignez rien, reprit-il en souriant ; Philémon est occupé sur le lac à relever les filets, il ne peut venir de sitôt nous surprendre, et nous aurons le temps de causer... Suivez-moi.

Il conduisit Armand vers une espèce de grotte peu profonde, tapissée de mousse et de capillaires, où régnait, par cette température tropicale, une agréable fraîcheur. Il s'assit sur un banc de pierre, et invita son compagnon à prendre place près de lui.

— Vous voyez mon cabinet d'étude, dit le berger ; c'est ici que j'ai passé de longues et tristes journées, seul avec ma pensée et avec Dieu... C'est ici aussi que j'aurai la consolation, pour la première fois de ma vie, de parler de mes chagrins secrets et de me montrer enfin tel que je suis.

En ce moment Lysandre n'avait plus rien de cette simplicité un peu farouche, de cette contrainte mélancolique d'autrefois. Sa parole était nette, son geste hardi, sa contenance grave et noble ; Verneuil, fort surpris, ne se relâchait pas néanmoins de sa réserve embarrassée avec ce jeune homme qui lui montrait tant de confiance et d'affection. Lysandre sembla deviner le motif de cette froideur.

— Avant toute chose, Armand, reprit-il, nous devons nous expliquer franchement sur un sujet délicat... Vous aimez celle que mon père m'avait choisie pour fiancée ; vous aimez Galathée ?

Le capitaine fit un mouvement.

— Comment savez-vous... ? Qui a pu vous dire... ? — Je l'ai vu, mon cher Armand, et plaise au ciel que j'aie été seul à m'en apercevoir ! car Philémon est difficile à tromper... Ami, que cette apparente rivalité ne soit pas un motif de discorde entre nous. Méritez l'amour de Galathée, et je serai le premier à prier mon père de combler vos vœux. Je ne me ferai même pas un mérite de ce sacrifice auprès de vous ; je n'ai pour Galathée qu'une amitié fraternelle, et de son côté, je le sais, elle voit avec chagrin les projets de Philémon.

Armand fut désarmé ; il serra à son tour la main de Lysandre.

— Vous êtes un loyal et généreux garçon, lui dit-il avec cordialité ; aussi vous avouerai-je sans détours que vous ne vous êtes pas trompé : j'aime Galathée et j'ai l'espoir d'être aimé d'elle. En me donnant la certitude que je puis me livrer sans remords à un sentiment irrésistible, vous me soulagez d'un grand poids, et je voudrais vous témoigner ma reconnaissance d'une conduite si droite et si digne, fût-ce au risque de ma vie ! — Je ne demande pas tant, répliqua Lysandre avec un sourire ; je vous supplie seulement de m'écouter un instant avec patience ; puis j'implorerai vos conseils et peut-être votre appui. — Mes conseils ! Com-

ment le sage et judicieux Lysandre pourrait-il en avoir besoin ? Je serais bien aveugle si je n'avais déjà remarqué en lui cet esprit juste, cette maturité de raison qu'on devait si peu s'attendre à trouver chez un jeune homme élevé comme lui dans une retraite absolue.

Un sentiment de satisfaction se refléta sur la belle et sereine physionomie du fils de Philémon.

— Ainsi donc, reprit-il, vous m'avez deviné ?... Eh bien, je ne m'en cacherai pas, Armand, j'en conviendrai avec un légitime orgueil, je ne suis pas ce que je parais être. L'isolement, l'étude et la réflexion ont suppléé pour moi à la pratique des hommes et à l'enseignement de l'instituteur. J'ai beaucoup médité sur ce que je savais, beaucoup deviné de ce que je ne savais pas... D'ailleurs, ajouta-t-il en baissant mystérieusement la voix, j'ai eu un moyen de m'instruire qui a manqué à mon frère et à ces pauvres jeunes filles, séquestrés du monde comme moi... Armand, ce que personne ici ne soupçonne, ce qui attirerait sur moi toute la colère et l'indignation de mon père, s'il venait à découvrir mon secret, je vous le dirai à vous : Armand, je sais lire !

Le capitaine Verneuil ne put s'empêcher de sourire de l'air pénétré de Lysandre en lui révélant une chose aussi simple.

— Vous riez, reprit le berger avec tristesse : ah ! vous ne savez guère quels soins, quelles peines, quels prodiges de patience, m'a coûtée la connaissance de ces caractères familiers aux plus petits enfants de l'autre côté de ces montagnes ! Quand mon père se décida à quitter la grande ville et la maison que nous habitions, pour venir s'établir ici avec ses fils et ses pupilles, j'avais six ans à peine. A cet âge les souvenirs s'effacent vite. Aussi ai-je oublié promptement tout ce qui eût dû me frapper : les personnes qui nous entouraient, le rang de mon père, et jusqu'aux noms que nous portions alors et qui étaient différents de ceux d'aujourd'hui. Une seule chose m'était restée : je devais aux soins d'une bonne vieille gouvernante qui m'avait élevé, car j'ai à peine connu ma mère, les premières notions de lecture. Dès que nous fûmes enfermés dans cette vallée, Philémon s'efforça d'arracher de ma mémoire ces faibles germes d'instruction. Aucun livre n'était laissé à ma portée : ni Victorien, ni Guillaume, serviteurs et confidents dévoués de mon père, n'eussent voulu transgresser ses ordres en me donnant les indications nécessaires. Je paraissais donc condamné à une ignorance absolue. Cet excès de rigueur même fut ce qui me sauva. D'abord par le sentiment frivole de contrariété inhérent à l'enfance, plus tard par une vague intuition de l'importance de l'instruction, je m'étudiai en cachette à me rappeler les leçons de ma gouvernante : le moindre fragment de papier imprimé, la légende d'une gravure, servaient de texte à mes patientes recherches. Sans doute, la fréquentation des hommes modifierait encore en moi bien des jugements, rectifierait bien des idées fausses ; mais tel que je suis, il me monte encore des bouffées d'orgueil quand je songe à ce que je pourrais être ! — Vous avez raison, Lysandre, dit Armand avec admiration, et il doit y avoir de grandes joies pour vous dans ces études solitaires où vous consommez votre vie ! — Des joies, dites-vous ? répliqua le jeune homme d'un air d'accablement ; cela devrait être, en effet, ami, mais cela n'est pas... Les années sont bien longues dans une prison, si riante que cette prison semble d'abord ! — Vous avez peut-être raison, reprit Verneuil après un moment de réflexion, d'autant plus que, si j'ai bonne mémoire, vous n'êtes pas le seul ici à qui cette existence soit devenue insupportable... Eh bien ! Lysandre, parlez sans crainte ; vous attendez de moi, n'est-ce pas, que je vous facilite les moyens de fuir du Val-Perdu ? — Vous n'y êtes pas encore, répliqua Lysandre avec un faible sourire ; vous oubliez, Armand, que, vivant toujours seul, je suis habitué à ne compter que sur moi-même... Je n'employais pas ici tout mon temps à l'étude, ajouta-t-il d'un ton mystérieux ; ma main n'était pas plus oisive que ma tête. Malgré les précautions de mon père pour rendre ce vallon inaccessible, malgré la fidélité inébranlable de ses serviteurs, je ne suis que prisonnier

volontaire. Demain, ce soir, dans une heure, je puis, si je le veux, être en liberté hors de l'enceinte du Val-Perdu !

Et comme Armand le regardait tout effaré :

— Voyez-vous ces rochers? continua-t-il en désignant du doigt les hauteurs voisines; un chamois semblerait seul capable de les franchir ; cependant, à force de temps et de travaux, j'ai tracé un sentier à travers ces blocs si serrés en apparence les uns contre les autres... Quand la pente était trop roide, je pratiquais des marches dans le granit ou je creusais des tranchées souterraines. Cette œuvre m'a coûté trois années de fatigues, et elle est encore bien imparfaite. De l'endroit où nous sommes on n'en découvre nulle trace ; du sable et du gravier couvrent les marches, des plaques de gazon cachent les tranchées. Je ne pouvais prendre trop de précautions pour dérober mon travail à l'inquisition de mon père; mais en quelques minutes le sentier peut être déblayé, et il me serait facile d'arriver à Rosenthal aussi vite que par le passage dont Guillaume est le vigilant gardien.

Verneuil était presque épouvanté de la prodigieuse énergie de ce jeune homme, qui avait pu concevoir et exécuter d'aussi grandes choses.

— Mais, alors, demanda-t-il, comment restez-vous encore ici après avoir préparé avec tant de peines vos moyens de fuite ? — Ne le devinez-vous pas? répondit Lysandre avec émotion. Je suis le fils aîné de Philémon, la pierre angulaire de ses projets pour l'avenir ; c'était à moi qu'il devait confier la direction de cette petite colonie, quand l'âge et les infirmités lui auraient rendu sa tâche impossible; et mon cœur se serre à la pensée du chagrin que lui causerait mon abandon. Philémon nous aime, malgré l'étrangeté de sa conduite envers nous; notre bonheur l'occupe sans cesse, et s'il s'est trompé sur les moyens de l'assurer, il n'y aurait pas moins d'ingratitude à méconnaître ses intentions... Voilà, Armand, ce qui m'a retenu au Val-Perdu, malgré l'ennui qui me ronge parfois. Au moment d'exécuter mon projet de fuite, le courage me manquait toujours quand je me représentais mon vieux père au désespoir... D'ailleurs, je ne dissimulais pas les immenses difficultés qui m'attendaient hors d'ici. Qui guiderait mes premiers pas dans ce monde nouveau? où aller? comment vivre parmi ces milliers d'individus qui s'arrachent les moyens d'existence? Je me souviens à peine d'avoir vu, dans ma plus tendre enfance, ces pièces de métal avec lesquelles tout s'achète là-bas, même la vie et la conscience des hommes. Je ne pouvais donc raisonnablement rien tenter avant d'avoir trouvé un ami pour m'éclairer et me défendre au milieu de ces premières et difficiles épreuves. Cet ami, Armand, j'ai espéré tout d'abord le rencontrer en vous, quand par une circonstance que je croyais impossible, vous êtes inopinément arrivé dans cette vallée. Cependant j'eusse peut-être encore tardé à vous faire ces confidences, si ce matin mon père, en me signifiant impérieusement ses ordres, ne m'eût décidé à précipiter l'exécution de mon plan. Maintenant vous savez mes secrets, Armand, et c'est à vous de voir si vous êtes disposé à me servir. Dans le cas où certains scrupules de conscience vous le défendraient, je n'oserais pas m'en plaindre... — Pas un mot de plus à ce sujet, mon brave garçon, interrompit le capitaine Verneuil; mes engagements avec votre père ne sauraient me déterminer à une lâcheté... Malheureusement, dans les circonstances actuelles, j'ai plus de bonne volonté que de pouvoir pour vous venir en aide. Soldat, et exposé aux caprices de la guerre, dans un pays ennemi, il me sera difficile, peut-être, de vous accorder une protection très-efficace; mais il n'importe! Vous pouvez compter sur moi ; courage, ami, et espérons que tout s'arrangera à notre gré... Mais il faut maintenant nous séparer. Philémon me surveille avec une sorte d'opiniâtreté, et il pourrait prendre ombrage de mon absence. — En effet, répliqua Lysandre avec inquiétude, la journée s'avance, et nous nous sommes oubliés dans ces longues confidences... Éloignez-vous sans tarder... C'est miracle que nous n'ayons pas déjà été surpris !

Les jeunes gens convinrent de se revoi

bientôt, et ils se quittèrent après s'être embrassés comme deux frères.

A peine Armand eut-il fait cinquante pas dans le bocage, qu'il rencontra Philémon, tête nue et son long bâton à la main, suivant sa coutume.

Le vieillard paraissait fort agité. En reconnaissant Verneuil, il lui lança un regard pénétrant; mais aussitôt, donnant à son visage une expression placide et bienveillante :

— Je vous ai beaucoup négligé aujourd'hui, mon cher enfant, dit-il doucereusement; pendant toute cette journée, je vous ai laissé livré à vous-même... Excusez-moi; j'espère désormais remplir mieux les devoirs de l'hospitalité.

Ces mots contenaient une menace; Armand le sentit; mais il répondit avec beaucoup de sang-froid qu'il serait désolé de déranger Philémon de ses travaux ordinaires, et que, quant à lui, il savait prendre son parti de la solitude.

— Fort bien, mon hôte, répliqua le patriarche du Val-Perdu; mais de quel côté aviez-vous donc porté vos pas, qu'il était si difficile de vous retrouver? — Je suis allé au Rocher-Blanc prendre quelques croquis. — A merveille... Vous êtes un habile artiste, Armand, et j'ai un goût particulier pour vos esquisses; ne pourriez-vous me montrer celles que vous avez faites aujourd'hui?

Armand s'aperçut alors qu'il avait perdu le portefeuille contenant son papier et ses crayons.

— C'est bizarre, dit-il avec embarras; j'aurai laissé tomber mon carton là-bas dans ces rochers glissants, où je trébuchais à chaque pas. — Je l'ai trouvé dans un buisson du pré des Anémones, dit Philémon en lui présentant l'objet égaré.

Puis il salua sèchement et continua son chemin.

Le militaire resta un moment en place, tournant et retournant le carton entre ses mains.

— Philémon se doute déjà de quelque chose, murmura-t-il; nous veillerons!

V.

Deux ou trois jours s'écoulèrent encore pendant lesquels Philémon exécuta à la lettre ses menaces de rigoureuse surveillance. A peine Armand était-il levé, que le bonhomme, négligeant ses occupations habituelles, s'emparait de lui, le comblait de politesses, et, sous prétexte de lui faire honneur, ne le quittait pas d'un instant jusqu'au soir. Vainement Verneuil essayait-il d'échanger un signe furtif, un mot à la dérobée avec Lysandre et surtout avec la charmante Galathée. L'impitoyable vieillard était toujours là, interceptant les sourires et les regards.

Néanmoins il ne s'offensait pas de l'espèce de familiarité cordiale qui régnait en sa présence entre les jeunes gens et l'officier; quand on se trouvait réunis aux heures des repas ou des récréations, la conversation pouvait prendre des allures vives, enjouées, presque galantes; Philémon ne s'y opposait nullement, et semblait, au contraire, s'efforcer d'égayer ces réunions, peut-être pour distraire ses enfants et ses pupilles de certaines réflexions secrètes. Les moments de plaisir et de repos devenaient même de plus en plus fréquents, à mesure que l'époque prescrite pour le mariage approchait. Les joyeuses parties de chasse et de pêche se multipliaient; on dansait le soir au son du flageolet ou de la flûte. Aussi, malgré la gêne qu'Armand était obligé de s'imposer, trouvait-il toujours un grand charme à ce genre de vie, et il ne pouvait sans effroi en prévoir le terme prochain.

Un soir la petite colonie, sous la conduite de son patriarche, était allée souper au pavillon de Diane, à l'extrémité du vallon. Le pavillon de Diane consistait en un kiosque de clématites et de jasmin, situé au sommet d'un monticule factice d'où l'on découvrait tout le Val-Perdu. On y arrivait par un sentier tournant bordé d'aubépine et de chèvrefeuille. A l'extrémité de ce sentier s'élevait une statue de Diane d'un travail peu remarquable, mais d'un effet pittoresque; elle

donnait son nom à ce charmant belvédère. Les jeunes gens, après avoir gaiement soupé sous la verdure avec les fruits et le laitage apportés par les domestiques muets, après avoir admiré le lever de la lune derrière les grands rochers noirs qui bornaient l'horizon, les traînées lumineuses et scintillantes que projetait l'astre des nuits sur la cascade, le tremblotement des étoiles dans le lac légèrement agité, entendirent, non sans regrets, Philémon donner le signal de la retraite, et l'on se mit en devoir de retourner au chalet.

C'était une de ces nuits italiennes, tièdes et parfumées, où l'air, d'une transparence merveilleuse, permettrait presque de compter ces myriades de pointes de diamants qui parsèment le velours bleu du ciel; aussi les montagnes, les sommets des arbres étaient-ils éclairés d'une lumière douce et nacrée, comparable à celle du jour. Mais dans les creux de la vallée, sous les bosquets touffus, régnait une obscurité profonde; et c'était cette circonstance peut-être qui avait décidé le prudent vieillard à rentrer de si bonne heure. Il s'avançait le premier entre Lysandre et Galathée, à qui il expliquait certains phénomènes de la marche des astres, et qui ne l'écoutaient pas. Armand venait ensuite avec Estelle et Némorin; les deux fiancés, se tenant par la main, chantaient avec toute la gaieté expansive de l'amour heureux une romance de Florian, sans s'inquiéter de leur compagnon rêveur et silencieux. Le muet et la muette fermaient la marche, portant dans de grands paniers les débris du souper.

On s'était enfoncé dans le bois, et c'était à peine si l'œil pouvait reconnaître à sa couleur plus pâle le chemin qui conduisait à la maison.

Estelle, intimidée par l'obscurité, garda le silence et se pressa contre Némorin, qui ne s'en plaignit pas. De son côté, Verfeuil songeait à profiter de ces ténèbres épaisses pour se rapprocher de Galathée. Une conversation animée s'était établie entre Lysandre et son père, et, à la faveur de cette discussion, il espérait que la jeune fille pourrait s'échapper une minute sans être observée. Ses suppositions se trouvèrent justes; à peine eut-il fait quelques pas en avant avec de grandes précautions, qu'une ombre svelte se dessina sur son passage; il étendit les bras; sa main effleura une épaule nue, douce comme du satin.

— Galathée! murmura-t-il. — Armand! soupira une voix bien connue.

Leurs lèvres se rencontrèrent, puis ils se mirent à marcher côte à côte, les mains jointes, serrés l'un contre l'autre. Ils ne se voyaient pas, ils ne se disaient rien, et cependant leurs âmes se confondaient dans une ineffable félicité.

Galathée eut le courage de rompre ce silence plein de charme:

— Armand, dit-elle, Lysandre parle confidentiellement à son père, et sans doute il plaide notre cause en même temps que la sienne; puisse-t-il réussir! Nous séparer, mon Armand, ce serait notre mort à tous deux, n'est-ce pas? — Oui, oui, chère Galathée, la mort en effet... Cependant nous ne devons pas compter sur l'intercession de Lysandre. Cet inflexible Philémon ne consentira jamais à combler nos vœux; il faudra adopter enfin le parti extrême dont je vous ai parlé... Galathée, êtes-vous décidée à me confier sans réserve le soin de votre sort? Êtes-vous prête à me suivre? — Je vous suivrai, Armand, répliqua la bergère; hélas! mon sort maintenant n'est-il pas pour toujours uni au vôtre? Mais, répondez-moi, êtes-vous sûr que Lysandre, le sage Lysandre, consente à favoriser nos projets? Vous ne lui avez pas dit, vous n'avez pas osé lui dire... — Il sait que nous nous aimons, et il est généreux... Cependant, je l'avoue, mon ange, je redoute quelques difficultés de la part de Lysandre. Je lui ai parlé vaguement du cas où une autre personne, habitant le Val-Perdu, voudrait profiter du chemin qu'il a tracé en secret dans les montagnes pour s'enfuir avec nous. Il m'a répondu avec son assurance tranquille que le sentier serait tout à fait impraticable pour une femme; que d'ailleurs il ne se résoudrait jamais à porter un coup mortel à Philémon, en le privant à la fois de son fils et d'une de ses pupilles. — Il faut donc renoncer à la fuite?

— Non, non, Galathée; Lysandre exagère certainement les difficultés; il veut sans doute vous forcer à rester pour consoler son père quand lui-même ne sera plus ici. — Si cependant il refuse... — Nous parviendrons à le convaincre au dernier moment. Il nous verra si bien déterminés à partir, nous le presserons, nous le supplierons tant, qu'il ne saura pas résister... D'ailleurs, avec votre consentement, je vous emmènerais d'ici malgré la terre entière! — Et moi, Armand, je vous préférerais à tout... Cependant mon cœur se brise à la pensée de ce départ. Abandonner ce pauvre vieillard, cette naïve et bonne Estelle, ces lieux où j'ai passé de si heureux jours!... Espérons plutôt encore que Philémon se laissera fléchir. — Espérons, Galathée... pourvu que je sois près de toi, que m'importe le reste?

En ce moment, le murmure régulier de la conversation qui avait lieu à quelques pas en avant, changea de nature. Une voix chaleureuse et irritée fit tressaillir les couples amoureux dans le bocage.

— Non, jamais! jamais! disait Philémon hors de lui; nul ne remplacera mon fils aîné, mon héritier, le chef futur de ce petit monde que je suis parvenu à créer avec tant d'efforts. Ne me parle plus de ce projet, Lysandre; ne m'en parle jamais, si tu ne veux faire périr avant le temps ton malheureux père!... D'ailleurs on t'a trompé; celui qui se propose pour prendre ta place dans ma famille et dont mon cœur ne saurait tenir longtemps un pareil engagement; sa passion insensée l'aveugle; il t'a abusé, te dis-je, ou il s'est abusé lui-même!

Lysandre prononça quelques mots qu'on n'entendit pas.

— Non, non, assez, mon fils, interrompit le vieillard avec autorité; je t'ai écouté trop longtemps. Tu ne peux pas songer à me quitter, tandis qu'un autre... Silence, encore une fois!... Néanmoins je te dois des remerciements; je sommeillais, ignorant la grandeur du danger, tu m'as éveillé... J'agirai, et bientôt!

Lysandre n'osa rien ajouter, et les deux interlocuteurs continuèrent leur chemin en silence.

— Vous avez entendu, Galathée? murmura Verneuil avec un mélange d'insouciance et de regrets; il me repousse... nous devons prendre un autre parti. — Que faire donc, mon cher Armand? — Lysandre compte fuir cette nuit même... Qu'il y consente ou non, vous nous accompagnerez. — Armand, de grâce n'exigez pas... — Si pénible que soit ce sacrifice, il faut vous y décider, Galathée, ou nous serions à jamais perdus l'un pour l'autre... Vous le voyez, Philémon se propose d'agir sans retard; il faut le prévenir. Trouvez-vous donc à minuit sous le grand oranger, comme à l'ordinaire, et soyez prête. — J'y serai, répliqua la bergère d'une voix étouffée par les larmes.

Verneuil allait lui adresser quelques consolations, quand Lysandre et Philémon atteignirent un endroit découvert où ils étaient éclairés en plein par les rayons de la lune. Le patriarche se retourna d'un air de défiance; aussitôt Galathée se retrouva à ses côtés, comme si la discrétion seule l'eût forcée de rester un moment en arrière pendant cette conversation confidentielle du père et du fils.

On arriva au chalet. La soirée, si joyeusement commencée, se terminait dans les plus tristes préoccupations. Philémon était livré à une sombre méditation; Galathée, Lysandre et Armand gardaient le silence. Il n'était pas jusqu'à Estelle et Némorin dont cette tristesse n'eût glacé la gaieté; ils regardaient avec étonnement les visages consternés, sans comprendre la cause de ce changement imprévu.

Au moment où l'on traversait le vestibule obscur, Lysandre arrêta Verneuil par le bras.

— Vous savez que nous avons échoué, lui dit-il à l'oreille. — Je le sais. — Ce sera donc pour cette nuit, comme nous en étions convenus... A minuit vous me trouverez à l'entrée de l'avenue de tilleuls. — J'irai vous y joindre. — Oui, mais seul, répliqua Lysandre avec intention.

Verneuil feignit de n'avoir pas entendu cette recommandation, et ils entrèrent dans la salle. A la lueur d'une lampe ils virent Philémon qui s'était jeté dans un fauteuil

d'un air accablé. Il était très-pâle, l'œil fixe, les bras pendants.

Les jeunes gens, pleins de respect pour sa douleur, n'osaient l'interroger. Après avoir attendu vainement qu'il leur adressât la parole, chacun d'eux prit le bougeoir que la petite muette leur présentait, et ils vinrent successivement embrasser le vieillard, suivant l'usage établi. Philémon reçut leurs caresses avec le calme et l'immobilité d'une statue.

Cependant ce soir-là les baisers de Lysandre et de Galathée furent plus tendres et plus affectueux que d'ordinaire. Le jeune homme était fort ému quand il murmura d'une voix étouffée: — Adieu, mon père.

Galathée avait les yeux humides quand elle vint dire à son tour: — Adieu, Philémon.

Puis chacun se retira, le cœur navré, laissant le patriarche du Val-Perdu dans le même état de torpeur et d'insensibilité.

Retiré dans sa chambre, Armand lui-même était très-agité. Il n'était pas sans inquiétude au sujet de l'enlèvement de Galathée. Comme on l'a déjà vu, Lysandre s'était prononcé nettement, tout à l'heure encore il avait recommandé à Verneuil de venir seul au rendez-vous. Or, le fils aîné de Philémon se montrait inflexible dans ses résolutions quand il s'agissait de l'accomplissement d'un devoir de conscience. Il était donc à craindre que l'honnête Lysandre s'opposât au départ de la bergère, d'autant plus que l'objection tirée de l'impossibilité, pour une jeune fille délicate, de gravir d'âpres rochers, au milieu de la nuit, pouvait être réelle. Armand comptait voir ces difficultés disparaître au moment décisif; mais qu'arriverait-il si le sentier était vraiment impraticable pour Galathée, ou si le fils de Philémon, avec cette opiniâtreté calme et patiente dont il avait déjà donné tant de preuves, s'obstinait à ne pas associer sa jeune compagne à leurs projets de fuite?

Ces réflexions et d'autres pareilles occupèrent l'officier pendant plus d'une heure. Enfin, il se décida à faire ses préparatifs à tout événement. Il forma un petit paquet de ses effets, sans oublier l'écharpe bleue, présent de Galathée. Il posa sur la table une pièce d'or pour le domestique muet, générosité inutile, car à quoi pouvait servir l'or dans ce désert? Ces dispositions prises, il alla et vint un moment dans la chambre comme pour faire croire qu'il se couchait; puis, après avoir éteint sa lumière, il s'assit près de la fenêtre entr'ouverte et attendit en silence l'heure convenue.

Le calme le plus profond régnait au dehors, et dans la maison tout paraissait dormir d'un paisible sommeil. Seulement, un rayon lumineux, s'échappant à travers les vitres de la salle basse, se jouait encore sur les premiers arbres du jardin.

Il entendit tout à coup plusieurs personnes monter l'escalier avec précaution. La porte s'ouvrit, et Philémon entra dans la chambre suivi de Guillaume et de Victorien qui portaient des flambeaux.

VI.

Une pareille visite au milieu de la nuit et dans un moment aussi critique pouvait bien donner à penser.

Philémon avait maintenant un air de fermeté et de résolution bien différent de la sombre douleur dont il était accablé au commencement de la soirée. Quand Guillaume et Victorien eurent posé leurs flambeaux sur la table, il leur fit signe de se tenir près de la porte de la chambre, et, se tournant vers Armand, qui attendait, tout effaré, l'explication de cette intrusion bizarre:

— Encore éveillé, mon hôte? demanda-t-il d'un ton de gaieté forcée. En vérité, je n'espérais pas vous trouver sur pied à cette heure. — La chaleur est accablante, balbutia l'officier, et je prenais l'air à cette fenêtre... Permettez-moi de vous faire observer, cher Philémon, continua-t-il en s'enhardissant, que mon insomnie est moins extraordinaire que votre visite. — Je l'avoue, Armand, répliqua le patriarche avec bonhomie; mais vous m'excuserez aisément lorsque vous connaîtrez certaines nouvelles que je vous apporte. — Ces nouvelles n'auraient-

elles donc pu attendre jusqu'à demain matin? — Peut-être... Vous allez en juger.

Il prit un siége, et invita Verneuil à l'imiter. Le jeune homme, rassuré par la tranquillité de ce début, ne put retenir un geste d'impatience.

— Voyons donc ces nouvelles qui tombent ainsi des nues, à l'heure où l'on devrait dormir, répliqua-t-il en tambourinant une marche avec ses doigts sur la table. — Je ne vous croyais pas si grand dormeur! reprit Philémon d'un air sarcastique; mais vous allez changer de ton tout à l'heure... Or donc, Guillaume a eu ce soir des renseignements importants sur ce qui se passe à l'armée. J'ai voulu vous en faire part de suite, quoique ces derniers jours, Armand, vous ayez paru vous occuper fort peu de vos compatriotes et de leurs mouvements militaires... — Que se passe-t-il donc? demanda l'officier avec plus d'attention. — D'abord, un certain capitaine de grenadiers, appartenant à la 62e demi-brigade, a été mis à l'ordre du jour de l'armée des Alpes pour sa brillante défense des défilés de l'Albis, et il a été nommé chef de bataillon par le général en chef Masséna. — Serait-ce de moi que vous parlez? demanda Armand, dont les yeux brillèrent d'orgueil et de joie; je n'ose espérer... je ne puis croire... — Lisez, répliqua Philémon en lui présentant un bulletin imprimé; Guillaume s'était défié de votre modestie, et il vous a apporté des preuves.

Armand parcourut rapidement la proclamation, puis il la rendit au vieillard en lui disant avec émotion:

— Vous avez raison, mon père; ce sont là, en effet, de bonnes et grandes nouvelles. Je vous remercie de... — Attendez, interrompit Philémon; ne vous hâtez pas de vous réjouir et de vous féliciter; il y a un revers à la médaille; ce qui me reste à dire sera probablement beaucoup moins de votre goût... Pour couper court, jeune homme, il paraît que votre disparition, après le combat de l'Albis, a été interprétée d'une manière fâcheuse. Malgré les distinctions dont vous avez été l'objet dans le premier moment, les bruits les plus honteux circulent déjà sur votre compte... — Quels sont ces bruits? demanda impétueusement le militaire. — Vous allez le savoir; mais, avant tout, il faut que je vous rende compte de quelle manière ils sont venus à notre connaissance. Ces jours derniers, les Autrichiens ont été débusqués de Rosenthal, et un détachement de votre demi-brigade s'est cantonné dans ce village. Les officiers qui le commandent ont pris les informations les plus minutieuses sur votre personne; l'un d'eux même a poussé jusqu'à la maison de Guillaume, qu'on lui avait indiquée comme le lieu de votre dernière retraite, et il a accablé mon pauvre serviteur de questions pour savoir le lieu de votre résidence actuelle. — C'est Charles Ravaud, interrompit Verneuil; c'est certainement mon excellent camarade, le lieutenant Ravaud, à qui j'ai donné de mes nouvelles le premier jour de mon arrivée au Val-Perdu.

Guillaume, de l'autre extrémité de la chambre, fit un signe d'assentiment.

— Le lieutenant Ravaud donc, continua Philémon, ne s'est pas contenté de la fable que Guillaume lui a contée comme aux autres, à savoir qu'après vous avoir donné asile pendant une nuit dans un lieu secret connu de lui seul, vous aviez dû rejoindre les avant-postes français le lendemain matin. Votre ami a soutenu, avec force jurons et blasphèmes, que la chose était impossible, que Guillaume avait un intérêt quelconque à vous cacher, et il a fini par le menacer de lui casser la tête d'un coup de pistolet s'il ne lui révélait pas sur-le-champ ce que vous étiez devenu. — Je reconnais Ravaud à cet acte de violence, dit Verneuil avec un demi-sourire; et alors, sans doute, Guillaume a cédé? — Toute l'armée de Masséna réunie ne saurait arracher à Guillaume les secrets de son maître, de son ami, répondit Philémon avec fierté. Croyez-vous donc, vous autres militaires, avoir seuls le privilége du courage et du mépris de la vie? Guillaume, le pistolet sur la gorge, a répété tranquillement ses explications. — Ravaud, malgré sa vivacité, eût été incapable d'assassiner ainsi un homme sans défense... Mais, après une pareille épreuve, il n'a pu conserver de

doutes sur la sincérité de Guillaume? — Malheureusement non; il a reçu des indications d'une jeune fille du voisinage, que votre disparition occupe au dernier point. Cette jeune fille vous croit victime de quelque machination, et on suppose qu'elle aura communiqué ses craintes ridicules à votre compagnon d'armes; vous savez sans doute de qui je veux parler?

Armand se souvint alors de Claudine, la fille du pasteur de Rosenthal.

— Quoi qu'il en soit, continua le vieillard, le lieutenant Ravaud, ne s'est pas tenu pour battu. Passant de la menace à la prière, il a supplié mon fidèle serviteur de vous faire remettre une lettre ouverte, en affirmant qu'il y allait de votre honneur, de votre avenir. Guillaume était honteux de tous ses mensonges; d'ailleurs il voyait dans l'officier tant d'intérêt véritable et d'affection pour vous qu'il en a été touché: sans rien promettre, sans donner aucune explication, il a pris la lettre que voici: elle vous apprendra mieux que personne ce que vous désirez savoir. — Voyons-la, donnez vite, dit Armand avec impatience.

La lettre était ainsi conçue:

« Si le commandant Verneuil lit ces lignes, « je le supplie instamment, au nom de l'honneur, et quelles que soient les causes qui « le déterminent à se cacher, de se rendre « sans retard au quartier-général. Il est en « butte à d'indignes soupçons. On ose prétendre qu'ayant été pris, à la suite de l'affaire de l'Albis, par un détachement de « l'armée de Condé qui, assistait à ce combat, il a fait cause commune avec les émigrés français, et s'est décidé à changer de « drapeau. Il est bien malheureux que sa « qualité de ci-devant noble, les ménagements qu'il a toujours eus pour les émigrés, chaque fois que le sort en a fait « tomber entre ses mains, et enfin le secret « si bien gardé de sa retraite actuelle, aient « donné une apparence de fondement à « cette accusation. La présence seule du « brave Verneuil suffira pour la détruire; « mais il n'y a pas un instant à perdre. En « attendant, il peut compter, pour protester « contre ces odieux mensonges, sur le dévouement à toute épreuve de son ami.

« Ravaud, lieutenant à la 62e. »

— C'est un mensonge! s'écria Armand en froissant la lettre qu'il venait de lire; j'ai eu pour ces émigrés l'indulgence qui était due à leur déplorable position entre leur patrie et la conscience d'un devoir sacré; mais l'humanité n'est pas de la trahison... Je ne me laisserai pas déshonorer aux yeux de mes camarades, aux yeux de toute l'armée; je veux sans retard imposer silence à mes ennemis... Je vais partir, je vais me rendre à Zurich, et malheur à celui qui oserait répéter en ma présence... — Bien, bien, dit Philémon avec une vive satisfaction; j'étais sûr qu'après la lecture de cette lettre vous ne voudriez pas retarder d'une heure, d'une minute, à vous laver de ces dangereuses accusations; aussi ai-je pris mes mesures en conséquence... Guillaume et Victorien vont vous accompagner avec moi hors de la vallée, et cette nuit même, vous pourrez être à Rosenthal, au milieu de vos camarades.

Cet empressement extraordinaire éveilla la défiance de Verneuil, et le fit aussitôt rentrer en lui-même. Il examina avec plus d'attention le papier qu'il tenait encore à la main.

— C'est, en effet, l'écriture et la signature de Ravaud, pensait-il; il ne peut y avoir là de supercherie, d'autant plus que la jalousie de certains Jacobins de la 62e explique aisément les bruits répandus sur mon compte... Cependant Philémon paraît désirer bien ardemment mon départ immédiat: se douterait-il de la vérité?

Puis s'adressant au vieillard d'un ton calme:

— Je vous remercie de votre intérêt pour moi, dit-il; mais je serais désolé de troubler votre paisible maison en partant ainsi brusquement au milieu de la nuit. Quelques heures de plus n'aggraveront pas la situation. Renvoyez vos serviteurs à leurs lits; je ne partirai que demain. — Ce sang-froid m'étonne, reprit Philémon sèchement et j

vous aurais cru plus chatouilleux sur votre honneur de soldat... Auriez-vous donc un motif secret de prolonger votre séjour ici ? — Eh! quel motif aurais-je, répondit l'officier en affectant un air d'insouciance, sinon peut-être le désir de prendre congé amicalement d'une aimable famille qui m'a comblé de soins et de prévenances? — Celui de renouveler vos intrigues, d'adresser encore une fois à de malheureux jeunes gens sans expérience les venimeuses paroles qui les égarent! répliqua Philémon en éclatant. Armand de Verneuil, je ne suis plus votre dupe; vous m'avez trompé indignement; vous avez manqué à vos promesses en suggérant à mon fils aîné des idées d'orgueil et de révolte. — Philémon, je vous jure que Lysandre n'avait pas besoin... — N'essayez pas de vous justifier. Qui donc, si ce n'est vous, aurait appris à mon fils que notre genre de vie est efféminé, égoïste, indigne d'un homme de cœur? Comment aurait-il su qu'il est un âge où l'on peut heurter la volonté d'un père, traiter de chimériques ses projets et ses espérances? Mais ce n'est rien encore; votre tort le plus grand, Armand de Verneuil, a été d'inspirer par caprice et par désœuvrement à une enfant innocente un amour que vous ne partagiez pas... — Qui a dit cela? s'écria l'officier, qui ose avancer que je n'aime pas Galathée de toute la force de mon âme?

Ce mouvement chaleureux produisit quelque impression sur Philémon.

— S'il en est ainsi, reprit-il, comment donc tout à l'heure étiez-vous si empressé de nous quitter, pour aller défendre votre réputation attaquée?

Verneuil baissa la tête.

— Non, continua le patriarche du Val-Perdu, vous n'aimez pas Galathée, et je vais vous en donner la preuve. Supposez que je n'aie pas repoussé définitivement une proposition présentée aujourd'hui par Lysandre, sans doute en votre nom; supposez que maintenant je vous dise ceci : « Armand, je vous reçois au nombre de mes enfants. Renoncez au monde, bravez ses jugements, laissez croire que vous êtes mort ou transfuge; établissez-vous pour toujours dans cette paisible vallée; changez ce costume guerrier pour une veste légère, ce grand sabre pour une houlette de berger; résignez-vous à vivre parmi nous sans regrets du passé, sans crainte de l'avenir; et la main de ma pupille est à ce prix! » Si je vous disais cela, jeune homme, que répondriez-vous?... Ne me trompez pas, n'usez ni de subterfuges ni de mensonges; que répondriez-vous?

La veille encore, Armand, fasciné par son amour, eût accepté avec enthousiasme une pareille proposition. Mais les souvenirs du monde extérieur, de sa gloire, de ses amis venaient d'être subitement ravivés. D'un autre côté, le vieillard avait employé, à dessein peut-être, ces expressions de *transfuge*, de *berger*, qui réveillaient en lui des idées ridicules ou odieuses. Trop loyal pour faire une réponse contraire à sa pensée, il se tut.

— Vous voyez bien! dit Philémon avec amertume.

Et il se mit à se promener lentement dans la chambre.

— Monsieur, reprit l'officier après une pause, il me serait facile d'expliquer ma conduite, mais je devrais pour cela récriminer contre vous-même, vous démontrer le vice et l'injustice de la condition que vous avez faite à vos fils et à vos pupilles; je préfère m'abstenir de toute discussion sur ce sujet délicat. Le temps vous prouvera que mes torts, si j'en ai, sont moins graves que vous ne le pensez... Quoi qu'il en soit, demain vous serez délivré de ma présence. — Pourquoi pas tout de suite? demanda le vieillard; pourquoi tant d'insistance à rester ici cette nuit, quand un devoir impérieux vous appelle à Rosenthal, quand le maître de cette maison vous traite avec une dureté voisine de l'affront? Cette résignation a lieu d'étonner de la part du capitaine Verneuil.

Il jeta un regard investigateur autour de lui.

— Ce costume complet à pareille heure, ce paquet, cette pièce d'or sur la table... Oh! il se tramait ici quelque chose pour cette nuit même... Capitaine Verneuil, continua-t-il d'un ton ferme, puisque aussi bien

vos préparatifs de départ sont achevés, mes serviteurs et moi nous sommes à vos ordres pour vous conduire où vous désirez aller.

Comme on le voit, Philémon, sans se rendre compte nettement de ce qu'il avait à craindre, voulait couper court à des machinations dont la trace était visible. Armand sentit dans quel mortel embarras son départ précipité allait jeter Galathée et Lysandre.

— Voilà, dit-il d'un air de fierté blessée, une singulière façon de pratiquer l'hospitalité... J'avais toujours cru que *monsieur* Philémon, avant de s'établir au Val-Perdu, avait été un homme du monde; mais je m'étais trompé sans doute, ou la rusticité de ses habitudes actuelles aura déteint sur son caractère... Eh bien, s'il ne me plaisait pas à moi de céder à un insultant caprice? Croit-on qu'un officier de la république française, un capitaine de la 62e, se laissera ainsi mettre à la porte, au milieu de la nuit, comme un laquais fripon? Non, de par tous les diables! je ne bougerai pas d'ici.

Il s'assit superbement et croisa les bras sur sa poitrine.

— Fort bien, dit Philémon avec un sourire ironique.

Il fit signe à Guillaume et à Victorien; sans hésiter, ils se jetèrent sur Armand avant qu'il eût pu prévoir leur intention. Le vieillard lui-même vint en aide à ses gens, et nous savons qu'il était encore vigoureux. En un instant Verneuil fut saisi et garrotté.

— Lâches coquins! s'écria-t-il en se débattant, je vous romprai les os... je vous apprendrai...

Il n'en put dire davantage, Philémon, craignant que ses cris ne répandissent l'alarme dans la maison, lui avait posé un mouchoir sur la bouche; puis il donna à voix basse un ordre aux deux frères.

Aussitôt Armand fut enlevé dans leurs bras et transporté hors de la maison.

Sans s'arrêter, on traversa la cour et on se dirigea vers l'avenue de tilleuls conduisant au passage souterrain.

Verneuil, convaincu de l'inutilité de la résistance, s'abandonnait à son sort. Néanmoins, au moment où ses porteurs traversaient la cour, il souleva péniblement la tête et jeta autour de lui un regard d'angoisse. A l'extrémité du parterre, sous un oranger qui dominait les autres, il entrevit, à la clarté de la lune, une personne appuyée d'une manière mélancolique au tronc de l'arbre; c'était Galathée. Sans doute, inquiète et tremblante, elle attendait, ignorant ou ne comprenant pas ce qui se passait... A cette vue Armand s'agita de nouveau convulsivement; il voulait courir à Galathée, lui donner un avertissement, lui dire un mot d'adieu; mais des liens solides retenaient ses membres, un bâillon étouffait sa voix. Épuisé, haletant, il demeura enfin immobile, et une larme s'échappa de ses yeux.

Bientôt on le remit sur pied et on l'obligea de marcher. Mais la surveillance de ses gardiens ne se relâchait pas. Ils l'entouraient, prêt à réprimer toute tentative d'évasion. On arriva ainsi à la galerie creusée dans le rocher. Philémon précéda la troupe afin d'ouvrir les portes secrètes. Au bout de quelques minutes on se trouva sur la plateforme extérieure qui dominait le chalet de Guillaume. Là, Philémon ordonna de délier le prisonnier.

— Maintenant, dit-il avec ironie, notre cher hôte est libre de faire toutes les extravagances qu'il jugera convenables... Seulement il est averti qu'il y a au-dessous de lui un abîme de quarante pieds de profondeur où un faux pas peut le précipiter.

Armand, tout à fait dompté, restait impassible et taciturne pendant que l'on faisait jouer le mécanisme au moyen duquel l'échelle qui servait de communication avec la plaine sortait de sa rainure et venait s'appliquer contre le rocher.

Alors Philémon se tourna vers le jeune officier, et lui dit d'un ton sombre :

— Nous devons nous séparer ici, Armand de Verneuil; mon fidèle Guillaume, qui a mes instructions, est chargé de vous conduire en sûreté auprès de vos amis... N'accusez que vous-même de l'acte de violence auquel vous m'avez réduit : peut-être, pour le bonheur de la petite colonie dont je suis le chef, ai-je trop tardé à prendre cette mesure décisive... Adieu donc... Au milieu

des agitations de la guerre et de l'ambition, vous oublierez bien vite sans doute le Val-Perdu et ses habitants. Souhaitez qu'on vous y oublie de même!

Sans attendre de réponse, il rentra précipitamment dans le passage avec Victorien, et une porte solide, masquée par des arbustes, se referma sur eux.

Guillaume, resté seul avec le militaire, l'invita doucement à le suivre. Verneuil, immobile et rêveur, ne paraissait pas l'entendre.

— Philémon a raison, murmurait-il avec tristesse, il s'est décidé trop tard à cette mesure énergique... J'ai été bien coupable! Pauvre Lysandre! chère Galathée! qu'allez-vous devenir?

Enfin il céda aux sollicitations de Guillaume et descendit l'échelle, qui disparut derrière eux dès qu'ils eurent posé le pied sur la terre ferme.

On se mit en marche aussitôt pour se rendre à Rosenthal. Chemin faisant, Verneuil voulut s'assurer si le guide serait disposé à le servir dans quelqu'un des projets qu'il méditait déjà. Mais aux premiers mots qu'il prononça, Guillaume l'interrompit :

— Monsieur le chevalier, dit-il avec fermeté, j'ai reçu ordre de ne répondre à aucune de vos questions et de ne me charger d'aucun de vos messages. Depuis quarante ans le maître du Val-Perdu est mon bienfaiteur et celui de ma famille; vous avez pu déjà vous assurer jusqu'où va mon dévouement à sa personne... N'essayez donc pas d'ébranler ma fidélité dans une circonstance qui touche à ses plus chers intérêts. Je me suis déjà cruellement repenti d'avoir trop écouté ma pitié en vous introduisant au Val-Perdu sans son aveu; cette faute que je déplore, je ne l'aggraverai pas en trahissant de nouveau sa confiance. Ainsi donc épargnez-vous des instances inutiles.

Armand vit bien que ni prières ni menaces n'obtiendraient rien du confident de Philémon, et il garda le silence pendant le reste du voyage.

Arrivés en vue de Rosenthal, Guillaume prit congé de lui avec politesse, lui remit le sabre et les effets dont il avait eu soin de se charger, et revint rapidement sur ses pas.

VII.

A cette heure matinale, une demi-obscurité régnait encore dans l'unique rue de Rosenthal, et la plupart des habitants étaient endormis. Mais on apercevait au loin le cordon de vedettes qui gardait les abords du village; et une sentinelle, qui se promenait en long et en large devant un bâtiment de bonne apparence, indiquait le poste principal occupé par les Français.

Armand s'avança sans hésiter dans cette direction. Telle était sa préoccupation, qu'il passa insoucieux devant cette maison du pasteur où il avait reçu un accueil si empressé; il n'eut même pas une pensée pour cette jolie Claudine qui, depuis sa disparition, prenait un vif intérêt à son sort, et quand on cria *qui-vive?* il ne répondit pas.

Un vieux soldat était alors en faction; la tête alourdie par la fatigue et l'insomnie, il observait avec attention le personnage qui le bravait avec tant d'imprudence. Mais le grand chapeau et le manteau d'Armand empêchaient de le reconnaître. La sentinelle répéta d'une voix forte :

— Halte-là!... Qui-vive?

Par instinct de profession, Verneuil parut vouloir s'arrêter; ses lèvres remuèrent pour répondre. Peut-être, en effet, crut-il s'être arrêté et avoir répondu; mais le souvenir de Galathée remplissait sa pensée. Il se demandait s'il n'y avait aucun moyen de pénétrer secrètement dans le Val-Perdu, d'enlever la bergère et de la soustraire au pouvoir de son opiniâtre tuteur. Plus il réfléchissait à ce projet, plus il lui semblait praticable. Il se proposait de découvrir le chemin tracé par Lysandre, chose facile, vu les renseignements qu'il tenait du fils de Philémon lui-même, et alors...

— Qui-vive? répéta pour la troisième fois le factionnaire.

Aussitôt l'explosion d'un fusil de munition ébranla le village endormi et retentit jusqu'aux montagnes voisines.

Bien en prit au rêveur que la sentinelle n'eût pas la main très-assurée; il n'était plus alors qu'à dix pas du poste, et la balle, sifflant à ses oreilles, emporta une aile de son grand chapeau genevois.

Sans s'émouvoir, Verneuil s'avança, le sourire sur les lèvres, vers le factionnaire; celui-ci, après avoir fait feu, s'était mis en garde pour se défendre à la baïonnette et appelait le poste aux armes.

— Eh bien, eh bien, mon vieux Lafiloche, dit l'officier gaiement, tu tires sur ton ancien capitaine? Si tu emploies ainsi tes cartouches, au diable celui qui garnira ta giberne!

Le soldat l'examina tout effaré, et de saisissement laissa tomber son arme à terre.

— Vous! capitaine Verneuil! balbutia-t-il. Que l'arc-en-ciel me serve de cravate si je n'ai pas la berlue!... Ce ne peut pas être le véritable capitaine Verneuil qui tombe ainsi sur nous, en temps de guerre, sans répondre au qui vive? — C'est pourtant bien moi, répliqua Armand un peu confus; je ne savais vraiment où j'avais la tête... Mais qui commande ici? Où est le lieutenant Ravaud?

Lafiloche n'eut pas le temps de répondre. Tout était en rumeur dans le bâtiment occupé par les Français. Les soldats accouraient avec leurs fusils et se rangeaient précipitamment en bataille devant la porte. La même agitation régnait dans le village, où le coup de feu et les cris de la sentinelle avaient donné l'alarme. On entendait les fenêtres s'ouvrir et se fermer à grand bruit; des hommes, des femmes et des enfants se montraient sur les balcons de bois, oubliant le désordre de leurs toilettes, et s'informaient de l'événement qui avait troublé leur sommeil.

Mais à peine les soldats eurent-ils reconnu Armand, que, sans s'inquiéter de l'alerte donnée par Lafiloche, ils manifestèrent la joie la plus franche; ils quittèrent leurs rangs et entourèrent bruyamment l'officier.

Au milieu de ce brouhaha, qui étonnait fort les paisibles habitants du village, une grosse voix s'éleva dans l'intérieur de la maison, et demanda avec impatience d'où venait cet infernal vacarme.

— C'est le capitaine qui vient d'arriver, et cet imbécile de Lafiloche l'a canardé comme un lapin, répondit-on. — Le capitaine qui? le capitaine quoi? demanda la grosse voix; qui donc a été canardé par Lafiloche? — Eh pardieu! le capitaine Verneuil.

On entendit un juron effroyable, capable de faire crouler la maison, puis la porte s'ouvrit impétueusement, et un grand gaillard maigre, aux longues jambes, aux cheveux crépus, avec une épaisse moustache en croc comme un sergent recruteur du quai de la Ferraille, vêtu seulement d'un pantalon et d'une botte à retroussis, s'élança vers Armand, bousculant tout sur son passage. Avant même que Verneuil l'eût vu venir, il sentit les épaisses moustaches lui brosser vigoureusement les joues, et la grosse voix lui corna aux oreilles :

— Mille tonnerres! capitaine... six cent mille diables! commandant... Gredin de Lafiloche!... Ah! Verneuil, mon ami, mon cher ami!

Armand se dégagea, à demi étouffé par les embrassades de son ancien lieutenant; car on a deviné que le nouveau venu était Ravaud, le commandant du détachement qui occupait le village.

— Mais d'où venez-vous? où avez-vous passé ces quinze mortels derniers jours? reprit Ravaud avec volubilité; quelle duchesse émigrée vous avait enlevé? quel enchanteur vous avait mis en mue pour couver des œufs? où étiez-vous? que faisiez-vous? où vous cachiez-vous?

Et comme Armand lui pressait cordialement la main sans écouter ce flux de questions :

— Sacrebleu! que je suis bête! s'interrompit le lieutenant: comme si vous pouviez parler devant ce tas de flandrins... Venez avec moi, là-haut dans ma chambre; nous causerons entre un fromage et un jambon... Et vous, braillards, demi-tour à gauche; à vos postes, marche!... Mais un moment, qu'est-ce que cette histoire d'un coup de fusil tiré par Lafiloche? où est le sergent Labrune pour me faire son rapport?

Le sergent Labrune raconta en peu de mots la méprise qui avait causé l'alarme.

— Huit jours de garde du camp à Lafiloche, dit le lieutenant indigné, et il mériterait de passer à un conseil de guerre pour avoir tiré sur son officier. — Mais si l'officier a bravé la consigne, dit Armand en souriant, Lafiloche n'est plus coupable... Lieutenant Ravaud, je vous prie de ne pas punir ce pauvre diable de mes torts.



Galathée fit un signe de croix. (Page 152.)

Et il expliqua comment sa distraction avait déterminé la méprise du vieux soldat. Mais Ravaud manifesta énergiquement ses doutes.

— Ce ne peut pas être ça, dit-il en secouant la tête; vous, capitaine, vous, si ponctuel, si ferré sur la discipline, ne pas répondre au *qui-vive* d'un factionnaire! Vous avez répondu. — Mais je vous assure... — Vous avez répondu, vous dis-je, ou vous seriez un véritable conscrit.

Et il cria, pour conclusion, d'une voix de tonnerre :

— Quinze jours à Lafiloche, pour avoir

osé insinuer que le capitaine Verneuil était un conscrit.

Et il entraîna Armand dans la maison, pendant que Lafiloche reprenait piteusement sa faction au milieu des rires goguenards de ses camarades.

Armand et Ravaud traversèrent le corps de garde, où les hommes de service se livraient aux délices de la paille, des cartes et de la pipe; et ils entrèrent dans une pièce où se trouvait un grabat foulé comme un champ de bataille. Sur une table boiteuse brûlait une mauvaise chandelle, dont la flamme tremblottante luttait avec le jour naissant. Un sabre, un shako, mille petits objets d'équipement traînaient par terre ou sur les meubles. Le lieutenant eut quelque peine à trouver un siége pour son ami. Après avoir ordonné à un planton d'apporter des provisions, il resta seul avec Armand, et vint s'asseoir en face de lui.

— Eh bien, demanda-t-il d'un ton mystérieux, vous avez donc reçu ma lettre? — Oui, répliqua Verneuil laconiquement. — Ah! ah! je me doutais bien que ce gros sournois, qui s'est cantonné là-bas dans les rochers comme une marmotte, en savait plus long qu'il n'en avait l'air... Cependant, je n'aurais jamais songé à me défier de lui, malgré sa mine hypocrite, si une personne qui s'occupe beaucoup de vous ne m'eût donné la consigne... Ah! Verneuil, vous avez là une fière amie!

Et le lieutenant poussa un si gros soupir, qu'il en éteignit la chandelle. Armand ne parut pas s'apercevoir de cet accident et de l'émotion de Ravaud.

— Ainsi donc, reprit-il distraitement, les bruits les plus injurieux pour mon honneur commençaient à se répandre dans l'armée? — Oui, Armand; vous savez qu'il ne manque pas de jaloux; votre conduite à la dernière affaire, l'avancement qui en a été le prix, ont aiguisé contre vous les mauvaises langues. Vous voyez donc bien qu'il était temps de rejoindre. Enfin, vous voici, et tout va marcher comme sur des roulettes.

Armand fit un geste d'assentiment silencieux; il était tombé dans les réflexions dont l'événement qui avait marqué son arrivée à Rosenthal n'avait pu le distraire qu'un moment. Le lieutenant Ravaud l'observait avec surprise :

— Il me semble, Verneuil, reprit-il, que vous n'avez plus avec votre vieux camarade cette confiance et ce laisser-aller d'autrefois. Vous ne m'avez même pas dit encore où vous vous étiez tenu si bien caché ces derniers temps? — J'étais dans un coin inconnu de ces montagnes, occupé à guérir une blessure légère. — Ouiche! et pendant que les bavards clabaudaient à plaisir sur votre compte, pendant que l'on se battait à quelques lieues de vous, vous restiez confit dans la plume comme un poulet? Non, non, je ne croirai jamais cela... Je connais mon capitaine Verneuil... il y a autre chose. — Eh bien, oui, Ravaud, il y a autre chose, dit Armand d'un ton amical, et j'aurai peut-être besoin de votre secours dans une affaire qui touche à mes sentiments les plus chers. — Une affaire... d'amour? demanda Ravaud avec une grimace. — D'amour, oui. — Je m'en doutais... hein? ce sera dur à passer.

Le lieutenant poussa un nouveau soupir et avala un verre d'eau-de-vie.

— Enfin, les amis sont des amis, reprit-il piteusement. De qui êtes-vous amoureux, capitaine?... Ce que je vous demande là, c'est pour la frime, car je ne le sais que trop, voyez-vous... Pour qui donc en tenez-vous si fort, capitaine Verneuil? — J'aime la plus belle, la plus gracieuse, la plus adorable bergère de ces montagnes... — Aïe! aïe! je suis touché, grommela Ravaud. C'est justement l'affaire, quoique je n'aie jamais entendu dire que la petite ait gardé les moutons... Ah çà, et vous, Armand, vous êtes aimé à votre tour... aimé chaudement? — C'est tendrement que vous voulez dire? Oh! oui, mon ami, bien tendrement. — Allons, c'est fini, dit le lieutenant d'un air tragique, il faut se résigner... Ma foi, capitaine Verneuil, je ne peux m'empêcher de convenir que vous êtes diablement heureux; je connais votre infante, et j'avoue... — Vous la connaissez? demanda Armand en tressaillant. — N'est-ce pas la fille du pasteur protestant qui demeure au bout du village? Je m'étais douté tout d'abord de la

chose en l'entendant parler son joli petit charabias, où revenait sans cesse votre nom. Quel bon goût vous avez, capitaine! C'est ça une femme, et non pas vos poupées françaises ou italiennes que l'on casse seulement à vouloir les toucher! — Ah çà, Ravaud, à qui en avez-vous donc? demanda Verneuil. Je ne vous ai pas parlé de la fille du pasteur, je ne crois pas avoir prononcé le nom de Claudine. — Comment! ce ne serait pas elle qui... que... — Ce n'est pas elle que j'aime.

Ravaud renversa la table, avec les bouteilles et les verres dont elle était chargée, et s'élançant au cou d'Armand, il le serra à l'étouffer.

— Ah! mon ami, mon bon Verneuil, s'écria-t-il hors de lui, vous êtes mon bienfaiteur, mon sauveur! je me ferai tuer pour vous quand vous voudrez... Mais renoncez-vous pour tout de bon à la petite Suissesse? me la cédez-vous sans arrière-pensée? car enfin, si vous ne l'aimez pas, elle vous aime, elle; et, je vous connais, vous ne seriez pas homme à la laisser mourir de langueur. — Ravaud, vous vous serez trompé; cette jeune fille ne m'a vu qu'un instant; vous avez pris pour de l'amour un intérêt vulgaire... Quant à moi, je n'aimerai jamais d'autre femme que ma chère Galathée. — Galathée! répéta le lieutenant; voilà un nom de roman qui me rappelle un tas de sensibleries hétérogènes... Mais, où se cache cette étonnante personne qui a pu changer ainsi mon joyeux ami le capitaine Verneuil? — Non loin d'ici, dans un endroit délicieux, où la nature a prodigué toutes ses beautés et tous ses trésors, dit Armand avec enthousiasme, en se laissant entraîner au charme de ses souvenirs. Puis, tout à coup et s'adressant à Ravaud : Vous commandez seul ici, n'est-ce pas? — En effet, car le capitaine Durand a été mandé au quartier général pour mission secrète... Mais où voulez-vous en venir? — Voici : vous allez réunir tous les hommes qui ne sont pas absolument nécessaires à la garde du poste, et les mettre en sentinelles dans tous les chemins et les sentiers voisins du lieu appelé le Val-Perdu. Ils surveilleront soigneusement les passages, et, s'ils aperçoivent les personnes dont je leur fournirai le signalement, ils les conduiront avec beaucoup d'égards dans une des maisons les plus décentes du village pour y attendre notre retour. — Et quelles sont ces personnes? — Une jeune fille et un jeune homme, peut-être ensemble, peut-être séparément...

Ravaud, en ce moment, eût pu poser pour une statue de l'Étonnement.

— Eh bien, dit-il enfin, pendant que les braves de la 62e exécuteront cette belle consigne, vous et moi où irons-nous? — Vous et moi, Ravaud, nous chercherons un sentier inconnu qui conduit au Val-Perdu; et si nous avons le bonheur de le découvrir, nous pénétrerons dans les lieux délicieux qu'habite Galathée. Peut-être n'a-t-elle pu s'échapper la nuit dernière avec Lysandre; nous la déciderons à nous suivre... — Mon cher ami, mon brave camarade, je vous suis dévoué jusqu'à la mort; mais réfléchissez, de grâce! Vous êtes militaire comme moi, vous êtes même mon supérieur, et, vous le savez, il nous est défendu de sacrifier la consigne à des intérêts privés. J'ai reçu l'avis du quartier général que le général en chef songeait à reprendre l'offensive; d'une minute à l'autre le capitaine Durand peut revenir, des ordres de marcher peuvent arriver... Jugez si, en pareille circonstance, il m'est permis de disséminer mes hommes dans les landes et les halliers du voisinage, d'abandonner moi-même le poste qui m'est confié, pour aller avec vous à la recherche de gens que nous ne trouverons pas?

Armand se leva.

— C'est juste, lieutenant Ravaud, dit-il sèchement; restez à votre poste... Mais moi, je n'ai pas encore repris mon service, je puis agir à ma guise, et j'agirai seul, puisque je ne dois plus compter sur un ami. — Ne me parlez pas ainsi, Verneuil, s'écria l'officier hors de lui, pendant qu'une larme brillait dans ses yeux; ne me parlez pas ainsi, ou, le diable m'emporte si, fussiez-vous dix fois timbré, je ne faisais pas tout ce que vous voudriez, dussé-je ensuite être souffleté avec mes épaulettes et fusillé comme un capon pour avoir manqué à mon devoir!

Et pourvu que nous ne soyons pas longtemps absents, pourvu que nous ne nous éloignions pas trop d'ici… — Deux heures suffiront, et nous ne nous éloignerons jamais assez pour ne pouvoir entendre un coup de fusil tiré à Rosenthal. — A la garde de Dieu, donc!

Le lieutenant éleva sa voix formidable, de manière à être entendu dans le corps de garde voisin :

— Sergent, cria-t-il, envoyez battre le rappel dans le village, et que nos hommes prennent les armes… Vivement!

Aussitôt il se fit un brouhaha et un cliquetis de fusils dans le poste; puis les tambours commencèrent un vacarme à réveiller les trépassés qui dormaient leur dernier sommeil dans le modeste cimetière de Rosenthal.

Au bout de cinq minutes, Ravaud fut complétement habillé et équipé; il plaça deux pistolets dans le ceinturon de son sabre, avala un dernier verre d'eau-de-vie, et se tournant vers son ami, il dit simplement :

— Voilà!

Armand, toujours absorbé par ses rêves, ne songea même pas à le remercier; il se contenta de lui serrer distraitement la main, et ils sortirent.

Les soldats du poste étaient déjà rangés en bataille devant la maison, tandis que les hommes logés dans le village accouraient à l'appel du tambour. Ils étaient environ deux cents, tous braves et aguerris, dignes enfin de ces immortelles armées de la République qui vainquirent tant de fois l'Europe ameutée contre la France.

Verneuil ne put se dispenser d'échanger quelques mots avec ceux de ses anciens compagnons d'armes qu'il n'avait pas encore vus. Pendant ce temps, Ravaud avait pris à part le sergent Labrune, qui devait commander le détachement en son absence, et il lui donnait les instructions les plus minutieuses. Après lui avoir indiqué de la main les hauteurs où il convenait de placer de nouvelles vedettes, et avoir recommandé de retenir toute personne, homme ou femme, qui se présenterait pour traverser le village (manière assez adroite, disons-le en passant, de dissimuler ce que les exigences de Verneuil avaient d'extraordinaire), il ajouta d'un ton bref :

— Le capitaine Verneuil et moi, nous allons pousser une reconnaissance vers ce pâté de rochers là-bas où l'ennemi aurait pu s'embusquer… Nous serons bientôt de retour. Si on vous attaquait, en notre absence, tenez ferme, défendez-vous jusqu'à la mort. Les premiers coups de fusil que vous tirerez nous feront accourir aussi vite que des lévriers en chasse.

Labrune, sans en demander davantage, allait faire demi-tour, quand Ravaud aperçut à quelque distance le pauvre Lafiloche. tout penaud et l'oreille basse, appuyé sur son fusil.

— Un moment, Labrune, reprit le lieutenant; vous ne vous presserez pas trop d'envoyer Lafiloche à la garde du camp pour sa frasque de tout à l'heure, car il ne m'est pas encore bien prouvé que le capitaine Verneuil… Enfin, peut-être ce vieux jacobin n'est-il pas aussi coupable qu'il en a l'air… Suspendez donc la punition jusqu'à nouvel ordre; vous m'entendez? — Oui, mon lieutenant.

Et Labrune se mit en devoir d'exécuter la consigne avec ponctualité, pendant que Ravaud et Armand s'éloignaient d'un bon pas.

Au moment où ils allaient s'engager dans les rochers qui dominaient le village, Claudine se montra sur la galerie extérieure de la maison; elle les regardait de loin d'un air de surprise et de joie.

Le brave lieutenant envoya un gros soupir vers les nuages.

— Ah! Verneuil, dit-il avec sa franchise soldatesque, malgré tout, je comprends qu'on peut perdre la tête pour une femme… et que le diable m'espingole si, pour cette belle fille qui est là-bas, je ne me sentirais pas prêt à faire tout seul les bêtises que je fais à vos sollicitations.

VIII.

Le jour était déjà grand quand les deux officiers de la 62[e] quittèrent Rosenthal; mais

d'épais nuages cachaient le ciel, et c'était à peine si une légère teinte fauve marquait la place où le soleil venait de se lever. Cependant ces vapeurs se soutenaient dans les régions supérieures de l'atmosphère et ne voilaient aucune partie du paysage. A mesure que les voyageurs montaient, la perspective s'élargissait jusqu'aux proportions de l'immensité et du grandiose.

Ils gravissaient en ce moment les hauteurs qui servaient de contre-forts aux rochers du Val-Perdu, mais dans la direction opposée à celle du chalet de Guillaume. De ce côté, la montée était âpre et rude; les pentes n'offraient plus aux regards ces tapis de gazon, ces bouquets de houx et de coudriers qui donnaient tant de charmes à l'autre revers. Le sol était aride, pierreux, déchiré par de profonds ravins; de loin en loin seulement, des touffes de fougères ou de polypodes égayaient un peu cette triste stérilité. De cette élévation, on pouvait nettement distinguer jusqu'aux soldats qui allaient et venaient devant leur corps de garde, et les habitants du village, qui paraissaient fort inquiets de ces mouvements belliqueux. Mais aucun des bruits résultant de cette agglomération d'hommes ne s'étendait au delà d'une certaine limite : soldats et villageois semblaient s'agiter dans le silence.

Ce fut cette partie du tableau qui attira principalement l'attention du lieutenant Ravaud.

— Je crois vraiment, dit-il en souriant, que j'ai mis la puce à l'oreille de cet honnête sergent Labrune; les armes sont en faisceaux, les hommes ont le sac au dos; tout est prêt comme si l'on s'attendait à voir paraître l'ennemi... Pauvres gens! s'ils savaient que, d'après les rapports, les Autrichiens sont à plusieurs lieues de nous, et que ce remue-ménage a lieu pour nous permettre de chercher, dans ces abominables déserts, une bergère d'une beauté divine, couverte de dentelles et de satin... Hum!

Pendant ce temps, Verneuil observait avec grand soin les pics décharnés qui se dressaient devant lui :

— Oui, oui, murmura-t-il, ce doit être là le rocher blanc; je le reconnais à cette pointe rugueuse qui le domine; c'est de ce côté que doit exister le sentier tracé par Lysandre. Mais comment le découvrir au milieu d'un pareil chaos?

Il se remit à monter avec ardeur, et Ravaud le suivit. La route devenait de plus en plus difficile, et il semblait presque impossible d'avancer davantage, quand Verneuil s'arrêta en poussant une exclamation de joie. Son compagnon accourut et le trouva agenouillé devant une pente si rapide qu'elle effrayait l'imagination.

— Regardez, dit Armand transporté. — Que voulez-vous que je regarde? — Quoi! vous ne voyez pas là des marches visiblement faites de main d'homme? — Ma foi! je vois un léger sillon qu'on dirait creusé par le nez d'une taupe, si une taupe pouvait entamer ce satané rocher. — Eh bien, ce sillon est notre chemin. — Peste! et ce beau chemin-là doit-il nous conduire loin? — Jusqu'au haut de ces pics, répondit naïvement Verneuil en élevant la main. — Mais diable d'homme, répliqua le lieutenant avec impatience, songez donc qu'il y a de quoi se rompre cent mille fois le cou avant d'arriver au sommet de cette infernale pyramide... Voyons, Verneuil, soyez raisonnable; les belles choses que vous avez racontées sont impossibles; il n'y a derrière ces rocs maudits ni jardins enchantés, ni orangers en fleurs, ni jets d'eau, ni bergères en bracelets de corail, ni bergers en culotte de soie, ni rien qui ressemble à tout cela; il y a seulement des pierres pour nous assommer et des précipices pour nous engloutir... — Vous êtes libre, mon cher, répondit froidement Verneuil, de croire ce qu'il vous plaira de mes confidences, et rien ne vous oblige à aller plus loin; restez donc ici si vous avez peur!

Et il commença à gravir aussi rapidement que possible ces marches grossières.

— Peur, moi? dit Ravaud en passant la main sur sa grosse moustache noire; sacrebleu! ce serait du nouveau!

En quelques enjambées il rejoignit Verneuil, qui semblait déjà avoir oublié le motif de cette petite querelle, et ils cheminèrent bon train, aussi souvent sur les genoux et sur les mains que sur les pieds.

Arrivés au tiers environ de leur ascension, les deux amis furent obligés de s'arrêter dans une espèce d'enfoncement tapissé de mousse et de fougères, pour respirer un instant. Ravaud, couché sur le ventre, soufflait comme un cachalot. Armand lui-même était haletant, et son front ruisselait de sueur. Ni l'un ni l'autre n'avaient plus la force de parler.

Pendant cette halte forcée, Verneuil vit briller quelque chose à deux pas de lui, dans la verdure. Il étendit la main, et ramassa une boucle de soulier en argent, richement ciselée.

— Lysandre a passé par là! s'écria le capitaine avec une vive émotion; je reconnais cette boucle pour lui avoir appartenu... Regardez, Ravaud, douterez-vous encore? — Cette boucle a pu être perdue par quelque chasseur. — Alors cette perte ne doit pas remonter au delà d'une heure ou deux, car le métal humide a conservé son éclat. Mais je reconnais cette boucle, vous dis-je... Ainsi donc Lysandre a déjà gagné le village; comment se fait-il que nous ne l'ayons pas rencontré? — Ma foi, je l'ignore, répondit l'officier en tournant les yeux vers la partie la plus éloignée du paysage, car l'élévation du rocher lui donnait le vertige. Mais si celui que vous alliez chercher si haut et si loin est déjà parti, il ne nous reste plus qu'à revenir sur nos pas. — Lysandre, en effet, s'est enfui du Val-Perdu, répliqua Armand, je n'ai aucun doute à ce sujet; mais à mesure que nous avançons, j'acquiers aussi une certitude : c'est que ma bien-aimée Galathée n'a pu s'enfuir avec lui par ce dangereux chemin. En le construisant on n'avait pas prévu le cas où il devrait servir à une jeune fille faible et délicate... Galathée est donc encore prisonnière. — Quand cela serait, pourriez-vous pour elle plus que M. Lysandre? Espéreriez-vous lui faire franchir ces pics inaccessibles? — Hélas! non, et il faudra trouver d'autres moyens de lui rendre la liberté... Mais je songe, ami, qu'en ce moment elle doit être plongée dans le plus profond désespoir. Ma disparition étrange, le départ subit de Lysandre ont dû lui porter un coup funeste; sans doute elle m'accuse d'ingratitude, elle me maudit... Oh! si seulement je pouvais l'apercevoir du haut de ces rochers, me montrer, lui faire signe que je ne l'ai pas abandonnée, que je l'aime toujours, que je m'occupe de sa délivrance!... C'est l'heure où elle conduit son troupeau au pré des Anémones; de cet endroit on distingue aisément le rocher blanc sur lequel nous sommes. Laissez-moi seulement arriver jusque là-haut, et je vous promettrai de ne pas pousser plus loin mes tentatives avant d'en avoir conféré avec Lysandre, que nous retrouverons sans doute à Rosenthal.

Depuis un instant, le lieutenant Ravaud paraissait très-occupé de ce qui se passait dans la plaine au-dessous d'eux. Tout à coup il saisit le bras d'Armand et le pressa avec force.

— Capitaine Verneuil, dit-il d'une voix sourde, à votre tour pourriez-vous m'expliquer ce que j'aperçois là-bas dans ces arbres, au bord du lac de Zurich, à une lieue environ de nous?

Les yeux de Verneuil prirent machinalement la direction indiquée. Il aperçut alors une masse mobile qui s'allongeait comme une caravane du désert dans les passages étroits, ou s'éparpillait à droite et à gauche quand la route devenait plus large.

— Il n'y a pas à s'y tromper, répondit-il avec tranquillité, c'est un corps d'armée en marche. — Et vous pouvez dire cela sans que tout votre sang bouillonne dans vos veines? s'écria impétueusement Ravaud; triple corne du diable! il me semble... voyons, cependant... sans doute vous ignorez de quoi se compose ce corps d'armée, à quelle nation il appartient et quelle est sa destination probable? — Mais, répliqua Armand avec le même ton d'insouciance, il vous est facile, comme à moi, de reconnaître d'ici les uniformes blancs des Autrichiens et les uniformes verts des Russes. La division se compose d'infanterie, de cavalerie, et peut-être d'artillerie, si j'en juge par ces espèces de chariots engagés dans les arbres. Quant à la direction qu'elle suit, évidemment elle se porte sur le village de Rosenthal. — C'est bien cela, s'écria le lieutenant: on va nous attaquer, et ces précautions que

j'avais jugé à propos de prendre sans motifs raisonnables était une inspiration du bon Dieu... Allons, capitaine Verneuil, continua-t-il avec entraînement, il n'est plus temps de nous occuper de sornettes et de folies amoureuses; au diable les bergers et les bergères! retournons à Rosenthal... L'ennemi est nombreux, mais la 62e n'est pas composée de conscrits; d'ailleurs, postés dans les maisons, nos tirailleurs en jetteront plus d'un par terre avant qu'on en vienne à la baïonnette... Voyons donc, Armand redevenez vous-même; vous êtes un brave soldat; et non pas un soupirant langoureux. A l'ennemi, morbleu! Notre présence va doubler l'ardeur de nos hommes; nous frotterons la division austro-russe; que je sois grillé comme un boudin de Noël, si nous ne la frottons pas!

Ce langage soldatesque, cette ardeur électrique du brave lieutenant eussent vivement impressionné Verneuil en toute autre circonstance, et malgré l'espèce de fascination à laquelle il obéissait, il hésita un moment.

— Un quart d'heure, Ravaud, dit-il enfin d'un ton saccadé, je ne vous demande qu'un quart d'heure... Puis je serai tout à vous.

Et sans attendre de réponse, il se remit à grimper; Ravaud proféra d'horribles blasphèmes.

— Verneuil, criait-il, vous vous déshonorez, vous méritez l'épithète de... Mais, par le ciel! le malheureux va se tuer! Pas si vite, pas si vite donc, puisqu'il faut absolument que vous arriviez au sommet de cet effroyable casse-cou!... Si je l'abandonne en ce moment, continua-t-il à lui-même, le pauvre diable se tuera. D'un autre côté, on ne se battra pas avant une heure d'ici, et le sergent a pris pour la défense du détachement toutes les mesures nécessaires; tâchons donc d'atteindre cet enragé; ce serait une honte pour moi de revenir sans lui.

Il cria donc à Armand de l'attendre; mais Armand faisait la sourde oreille. Le lieutenant, qui avançait avec beaucoup plus de prudence, était encore très-loin en arrière, que Verneuil atteignait déjà le sommet du rocher.

Bientôt cependant Ravaud s'arrêta de nouveau pour examiner le progrès de l'ennemi. Le corps d'armée venait de se diviser en deux parts. L'une, la plus considérable, composée d'infanterie et de cavalerie, continuait sa marche en droite ligne vers le village; l'autre, formée d'un demi-bataillon d'infanterie légère, filait rapidement derrière les bois qui avoisinaient la demeure de Guillaume, comme pour tourner le Val-Perdu.

Le lieutenant la suivit de l'œil.

— Oui, oui, se dit-il à lui-même en hochant la tête, je comprends parfaitement cette manœuvre; ils veulent nous prendre à revers tandis que le gros de la troupe nous attaquera de front; on nous mettrait ainsi entre deux feux et on nous couperait la retraite en cas de déroute... Pas mal, mes bons amis les mangeurs de choucroute; malheureusement pour vous, la mèche est éventée; on vous a vus, mes farceurs, et la ruse ne vous réussira pas... J'aperçois là-bas un petit poste dans les rochers d'où, avec une trentaine de lurons, je me fais fort d'avaler votre demi-bataillon d'une bouchée... Laissez-moi seulement amadouer tant soit peu ce pauvre Verneuil, et si une bonne fois il se met de la partie, nous vous donnerons du fil à retordre, ou la peste me crève!... Mais que diable fait-il là-haut, Verneuil, à lever les bras et à remuer la tête comme un pantin d'un sou? continua-t-il en regardant la cime du pic. Le voilà qui appelle et qui parle comme s'il y avait quelqu'un pour lui répondre... Voyons, finissons-en, car toutes ces folies pourraient amener de vilaines choses!

En ce moment, en effet, Verneuil éprouvait de poignantes angoisses au haut du Rocher-Blanc.

Parvenu au terme de sa périlleuse ascension, il avait revu enfin cette campagne charmante où il avait passé récemment de si heureux jours. Le Val-Perdu étalait au-dessous de lui ses jardins fleuris, ses charmilles fraîches, son chalet en broderies de bois, ses belvédères aériens, ses fontaines, ses statues, son lac aux détours capricieux, tous ces détails gracieux qui, au milieu d'un

désert sauvage, en faisaient comme une habitation de fées.

Pendant qu'il s'agitait inutilement, il vit quelqu'un sortir précipitamment du chalet de Philémon et s'enfuir à travers la campagne. On eût dit d'une ombre glissant avec rapidité à la surface du sol, et dépassant les uns après les autres les tilleuls de l'avenue. Bientôt elle prit à gauche, comme pour se rapprocher du lac ; Armand poussa un cri... il venait de reconnaître Galathée.

La malheureuse enfant était pourtant bien différente d'elle-même. Elle n'avait plus son élégant chapeau de paille toujours si coquettement posé de côté ; ses cheveux sans poudre retombaient épars sur son sein ; la longue écharpe de soie, jetée sur ses épaules, flottait en arrière dans la rapidité de sa course. Sa contenance trahissait le désespoir et l'égarement ; elle tournait fréquemment la tête vers la maison, comme si elle eût craint d'être poursuivie.

A cette vue, Armand ne put se contenir, et, montant sur la pointe la plus élevée du pic, il s'écria avec force :

— Galathée ! ma chère Galathée !

La jeune fille continuait sa course erffénée sans lever les yeux.

— Galathée ! répéta-t-il en donnant à son organe toute la puissance dont il était susceptible et en agitant son mouchoir ; Galathée, je suis là... je ne vous ai pas abandonnée ; je vous aime toujours !

Malgré le calme de l'air, la jeune fille ne paraissait pas entendre ces paroles, ou, si elles arrivaient jusqu'à elle, les sons en étaient trop faibles, trop indistincts pour attirer son attention ; elle courait toujours, légère comme Atalante.

— Où va-t-elle ainsi ? mon Dieu ! où va-t-elle ? murmurait Armand pâle de terreur.

Et il redoubla ses cris, mais inutilement ; sa voix s'égarait dans l'espace. Lors même que Galathée eût levé la tête, elle n'eût pu l'apercevoir, perdu qu'il était sur une crête de ce cirque immense, comme un point noir dans les nuages.

Une fois, cependant, il eut une lueur d'espoir ; la bergère venait de s'arrêter au pré des Anémones, à l'ombre d'un de ces saules où, peu de jours auparavant, Verneuil lui avait fait l'aveu de son amour. Peut-être, à cette heure de désolation suprême, ces souvenirs cruels et doux lui venaient-ils à la mémoire, peut-être se demandait-elle comment celui qui avait glissé à ses oreilles de si tendres paroles avait pu l'abandonner... Elle se tourna successivement vers le buisson de roses où Armand s'était tenu caché, vers l'arbre bienheureux à l'ombre duquel ils s'étaient assis tous deux : immobile et rêveuse, elle semblait se complaire dans les idées de bonheur que l'aspect de ces lieux réveillait en elle.

Armand eut bientôt deviné tout cela, et, oubliant la distance qui les séparait, il disait avec chaleur :

— Je tiendrai mes serments ; je t'aime encore, je t'aimerai toujours !

Enfin, la jeune fille parut s'arracher avec effort à cette contemplation ; elle se dirigea vers une petite roche qui s'élevait à l'extrémité d'une étroite langue de terre, au bord de l'étang. Là, elle s'arrêta de nouveau, joignit les mains et regarda un moment le ciel, comme si elle adressait à Dieu une prière.

Armand ne respirait plus ; penché sur l'abîme, il attendait dans une anxiété terrible.

Tout à coup il n'eut plus de doutes. Galathée fit un signe de croix, ramena chastement ses vêtements autour d'elle et s'élança dans l'endroit le plus profond du lac.

Le bruit de sa chute ne put être entendu d'Armand ; mais il vit les lames fortement agitées se soulever et se refermer sur la pauvre fille. Il poussa un rugissement qui n'avait plus rien d'humain. Puis, fou de désespoir et de rage, sans réfléchir qu'un précipice de cinq cents pieds de profondeur s'enfonçait au-dessous de lui, il allait s'élancer en avant et se tuer misérablement, quand une main vigoureuse le saisit et le ramena en arrière.

C'était Ravaud, à qui les cris et les mouvements désordonnés de son ami avaient donné l'alarme, et qui était arrivé à temps pour retenir Armand. Il l'emporta dans un

creux du rocher. Verneüil se débattait avec fureur.

— Laissez-moi, disait-il, au nom de Dieu! laissez-moi voler à son secours!... Elle se noie, vous dis-je, elle se noie! — Mais qui donc se noie? — Elle... Galathée, ma Galathée! — Ah! encore? fit Ravaud avec une impatience ironique.

Le lieutenant n'avait rien vu de la scène qui venait de se passer. Un seul et rapide regard jeté dans le Val-Perdu n'avait pu changer en rien sa conviction que Verneuil était radicalement fou.

— Laissez-moi donc. Faudra-t-il que je tire mon sabre?... Laissez-moi, je veux la sauver ou périr avec elle! — Vous périrez, et vous ne sauverez personne. Voyons, Armand, revenez à vous; à quoi peut vous servir de vous précipiter du haut en bas de ces rochers? — Hélas! c'est vrai, il est trop tard maintenant... elle est morte... morte!... Eh bien, continua-t-il avec un effort convulsif pour se dégager, puisqu'elle est morte, je veux mourir aussi... Je ne veux pas survivre à Galathée!

Ravaud, malgré sa vigueur, avait toutes les peines du monde à contenir ce forcené. Tout à coup un bruit épouvantable monta jusqu'à eux de la plaine; ce bruit, répercuté par d'innombrables échos, ressemblait à celui du tonnerre. Les deux militaires reconnurent le fracas d'une vive fusillade, auquel se mêlèrent bientôt les détonations de l'artillerie.

— Entendez-vous, Armand? s'écria le lieutenant avec émotion; on attaque déjà le village. Notre brave 62ᵉ est cernée par l'ennemi, qui va l'écraser sous le nombre. Si vous êtes résolu à mourir, vous trouverez là-bas une mort glorieuse, au lieu de cette mort obscure et lâche que vous cherchez ici.

Armand se leva d'un air égaré.

— Vous avez raison; oui, oui... cela vaut mieux, partons.

Mais, quand il fut debout, il voulut se rapprocher de la petite plate-forme d'où l'on dominait le Val-Perdu.

— Où allez-vous? demanda Ravaud en le retenant par la main. — Voir encore une fois... m'assurer.. — A quoi bon? Armand, il n'y a pas une minute à perdre... Entendez-vous comme le feu redouble?... Il y va de notre poste, du salut de l'armée peut-être... Voyez, voyez; le village est entouré de fumée; si vous ne vous hâtez pas, nous arriverons trop tard pour mourir! — Partons donc! dit Verneuil avec une sombre énergie.

Et il bondit avec l'agilité d'un chamois sur le versant qui dominait Rosenthal, glissant plus souvent qu'il ne marchait, franchissant les obstacles, sans réfléchir qu'un faux pas pouvait lui briser le crâne contre les blocs de granit. Ravaud le suivit avec moins d'impétuosité, mais de manière à prouver toutefois qu'il s'inquiétait peu de sa propre sûreté.

Cependant le lieutenant hors d'haleine, les mains et les pieds meurtris, fut bientôt obligé de s'arrêter encore une fois, pendant que Verneuil, infatigable, poursuivait sa course effrénée.

Un dôme de fumée couvrait toujours le village et cachait la position des Français; on jugeait seulement, à l'irrégularité de la fusillade, qu'ils s'étaient retranchés dans les maisons, et que de là ils faisaient un feu bien nourri sur l'ennemi. Celui-ci occupait les hauteurs qui s'élevaient en avant du village. Deux pièces d'artillerie avaient été mises en batterie sur le mamelon principal, et les boulets traversaient comme des murs de toile les frêles constructions de Rosenthal. Néanmoins il était visible que les Austro-Russes attaquaient avec une sorte de mollesse. Soit que, pleins de confiance dans leur nombre, ils ne crussent pas avoir besoin de grands efforts pour venir à bout d'une poignée d'hommes, soit, ce qui était plus probable, qu'ils attendissent le résultat de leur diversion sur les derrières de l'ennemi, ils ne poussaient pas l'attaque bien vigoureusement. C'était à peine si quelques tirailleurs, postés dans les gorges et les ravins, répondaient au feu des Français. Le gros de la troupe observait, l'arme au bras, l'effet de la canonnade; à un quart de lieue en arrière brillaient, dans les buissons, les sabres de la cavalerie qui attendait le moment favorable pour charger à son tour.

Ravaud vit d'un coup d'œil ce que nous

avons été forcés de décrire un peu longuement; mais, chose singulière! ce ne fut pas la situation de ses braves soldats qui le toucha d'abord.

— Comme la jolie Suissesse doit avoir peur! murmura-t-il; pourvu que la chère enfant ait eu le temps de fuir ou de se cacher!

Ce tribut payé à la faiblesse humaine, il continua en hochant la tête :

— Le sergent Labrune tient bon; mais il pourrait se trouver fort empêché s'il continuait longtemps ce jeu-là... L'ennemi n'a encore employé qu'une partie de ses forces, et je commence à voir paraître là-bas, dans les ravins, les sournois qui manœuvrent pour nous tourner. Allons, il est temps que nous entrions en danse. Pourvu que ce diable de Verneuil me laisse ma petite part de gloire! Il a promis de se faire tuer, et il est homme à prendre à la lettre une pareille promesse... Mais, bah! il y aura de l'ouvrage pour tout le monde; en avant donc! et jouons des mains... Ah! si la belle Claudine pouvait me voir!

Et le galant officier, dégainant son sabre, continua sa course vers Rosenthal, où Armand l'avait déjà précédé. A mesure qu'il approchait, il rencontrait des femmes, des enfants, des vieillards qui s'enfuyaient pour échapper aux scènes d'horreur et de carnage dont le malheureux village était en ce moment le théâtre.

IX.

Le lieutenant Ravaud, en arrivant dans la grand'rue, eut quelque peine d'abord à se reconnaître au milieu de la fumée noire et épaisse qui couvrait Rosenthal comme d'un voile sinistre. Il aperçut enfin, à quelque distance, Verneuil occupé à faire sortir les soldats des maisons où ils s'étaient embusqués, et à les ranger en bataille. Il avait le sabre à la main; sa tête était nue, car il avait perdu son grand chapeau genevois dans sa course précipitée; son visage était pâle comme la mort, mais calme et intrépide. Ravaud allait le joindre, quand il rencontra sur son chemin quatre soldats portant un blessé. Celui-ci, quoiqu'il eût une jambe fracassée, jurait, pestait, se débattait pour obliger ses porteurs à l'abandonner et à retourner au feu. Ravaud reconnut le sergent Labrune.

— Quoi donc! mon vieux, dit-il avec un accent de regret en lui touchant la main, déjà content?... Du diable! si vous ne vous êtes pas trop pressé de retirer votre épingle du jeu! — Ah! c'est vous, mon lieutenant, dit Labrune d'un air de satisfaction, je ne suis pas fâché de vous voir, vous et le capitaine Verneuil, reprendre la queue de la poêle; elle est décidément trop chaude pour moi... J'ai reçu un vilain atout, et me voilà réduit à jouer à cloche-pied pour le reste de mes jours; mais ça ne fait rien; vive la République!... Ah çà, vous avez eu une fière idée ce matin de nous mettre en garde; car, si nous nous étions laissé surprendre par ces coquins, nous serions maintenant fricassés sans rémission... Mais quand a-t-on pris le capitaine Verneuil ou le lieutenant Ravaud au dépourvu? — Allons, vous êtes un vieux flatteur, répliqua Ravaud avec un peu de confusion; mais nous avons autre chose à penser... Sergent, il me faut trente bons drilles qui ne boudent pas, pour aller s'embusquer là-bas dans les broussailles, et cela vivement, car nous sommes cernés. — Entendez-vous ça, vous autres? reprit Labrune avec agitation en s'adressant à ceux qui le portaient. Posez-moi tout doucement contre cette muraille, la figure tournée vers l'ennemi; mettez à côté de moi mon fusil et ma giberne, et emboîtez le pas avec le lieutenant, mille jambes de bois! — Mais, sergent... objecta timidement un des soldats. — Mais vous êtes des poltrons; vous faites les empressés autour du sergent Labrune afin de ne pas vous trouver à l'endroit où les balles et les boulets tombent dru comme grêle... Posez-moi là, vous dis-je, et allez à votre besogne, tas de fainéants!

Et quand les grenadiers eurent enfin cédé à ses instances en l'asseyant sur des herbes sèches au pied de la muraille, il grommela d'un air de satisfaction :

— Je suis, pardieu, bien à plaindre! Me voilà établi comme un pacha à trois cent

quarante-deux queues et demie sur des trognons de choux! Ma parole d'honneur, il ne manque plus que la pipe... Avec ça que je ne me lèverai pour personne, et que si le général Souwarow lui-même venait me faire visite, je le recevrais assis sur mon trône, comme un véritable empereur de pommes cuites... Ah! ma foi, on se dorlote un peu; on n'est pas blessé tous les jours, et quand on l'est, on se la passe douce!

Pendant que le sergent exprimait à sa manière sa résignation soldatesque, Ravaud avait rallié rapidement quelques hommes débandés; puis, après avoir chargé l'un d'eux de rendre compte à Verneuil, chef actuel du détachement, de l'importante mission qu'il allait remplir, il se porta au pas de course, avec son peloton, sur le point menacé. Il était temps; moins de dix minutes après son départ, on entendit une vive fusillade dans cette direction.

De son côté, Verneuil avait rangé en bon ordre le reste du détachement à l'autre extrémité du village, en laissant seulement une ligne de tirailleurs pour tenir l'ennemi en haleine. Celui-ci, surpris de voir le feu se ralentir ainsi, semblait se défier de quelque piége; d'ailleurs, il attendait, pour agir sérieusement, comme on l'a dit déjà, l'effet de sa manœuvre sur les derrières de Rosenthal. Il résulta de tout ceci une espèce d'hésitation dans l'attaque et la défense, comme un calme sinistre entre deux tempêtes.

Armand n'adressait à ses gens que des paroles brèves, et son air sombre, presque fatal, n'encourageait personne à l'interroger. Quand il les vit en rang, il dit d'une voix sourde et saccadée :

— Soldats de la 62e, si nous restons ici, dans moins d'une heure nous serons tués ou prisonniers. La seule chose à faire est de marcher résolûment en avant et de prendre l'offensive. Je me suis mis en tête d'aller chasser l'ennemi de ses positions et de m'emparer des deux pièces de canon qui nous font tant de mal... Me suivrez-vous? — Oui, oui, capitaine! dirent les soldats tout d'une voix; conduisez-nous! — Fort bien, reprit Verneuil, dont le visage commençait à s'animer, mais souvenez-vous de l'affaire de l'Albis; alors je revins seul de mon détachement; cette fois je compte ne pas revenir.

Cette terrible allusion au combat dont Armand avait été récemment le héros refroidit un peu quelques jeunes conscrits; mais deux ou trois grognards répondirent sans hésiter :

— N'importe, n'importe... nous vous suivrons! — Nous vous suivrons! répétèrent les autres. — En avant donc! et vive la République!

Le capitaine s'élança le premier en brandissant son sabre; les tambours battirent la charge, et la troupe s'ébranla avec un élan irrésistible.

Au moment où la colonne se mettait en marche, deux cris perçants partirent de la maison du pasteur, située, comme on le sait, à l'entrée du village.

— Mein got! disait une jeune fille dont on n'apercevait que les yeux bleus et les mains jointes à travers le soupirail d'une cave, le capitaine Verneuil va se faire tuer!

Mais on la ramena vivement en arrière, et la gracieuse figure disparut dans l'obscurité du souterrain.

— Armand, mon cher Armand, criait en même temps un homme qui se montra à une fenêtre brisée du premier étage, je suis ici... attendez-moi!... Au nom du ciel, souvenez-vous que vous êtes mon seul appui!

Le tumulte de la bataille, les roulements des tambours, les petillements de la fusillade empêchèrent cette double interpellation d'être entendue. Armand continua sa course sans se retourner, emporté dans le tourbillon d'une charge furieuse.

Alors celui qui venait de parler, jeune homme agile et dispos, franchit légèrement la fenêtre peu élevée, s'élança dans la rue et rejoignit les troupes françaises qui déjà escaladaient les rochers.

Cependant l'ennemi attendait toujours dans ses positions que le détachement envoyé pour tourner le village donnât des signes de son approche. Le ralentissement du feu des Français lui faisait croire que la 62e était déjà aux abois; aussi, quand les coups de fusil qui éclatèrent à l'arrière dans les montagnes annoncèrent le succès de la manœu-

vre, espéra-t-il n'avoir qu'à se montrer pour couper court à toute résistance. Quel fut donc son étonnement quand le rideau de fumée qui couvrait les alentours s'écarta tout à coup, et quand il aperçut les troupes républicaines s'avançant en bon ordre pour le chasser des hauteurs!

L'audace de cette entreprise était telle, que le général autrichien, avec sa prudence et son flegme germaniques, se fortifia dans la pensée qu'on lui tendait quelque piége. Il ne pouvait comprendre qu'une poignée d'hommes osât venir l'attaquer dans des conditions où son extermination complète paraissait certaine. Il s'informa auprès de ses officiers si la garnison de Rosenthal n'avait pu recevoir des renforts. Lui-même promena sa lunette sur le paysage environnant pour rechercher ce qui avait pu justifier cet acte de folle témérité. Enfin, bien convaincu que les Français obéissaient seulement à cet instinct belliqueux, à cette *furia* nationale qui en fait les premiers soldats du monde, il commanda de repousser énergiquement l'attaque.

L'ordre fut exécuté aussitôt; mais Verneuil avait mis à profit le moment d'hésitation causé par sa manœuvre hardie. Quand les balles et la mitraille recommencèrent à siffler sur la tête de ses gens, ils étaient déjà arrivés au pied des hauteurs où les roches éparses et les buissons les abritaient d'une manière sensible. D'ailleurs une épaisse fumée ne tarda pas à envelopper de nouveau la colline; les deux partis ne se voyaient plus, et l'on tirait presque au hasard. Aussi, quand, plus tard, le vénérable pasteur de Rosenthal racontait, assis devant sa porte, aux villageois réunis, les détails de cette lutte terrible, leur disait-il dans son langage biblique, en leur montrant la colline, qu'elle lui était apparue alors « comme le mont Sinaï couvert de nuées, de foudres et d'éclairs. » Le bonhomme oubliait de mentionner qu'elle lui était apparue ainsi à travers le soupirail de sa cave.

Verneuil avait recommandé à ses soldats de ne pas perdre de temps à décharger leurs armes, mais d'avancer rapidement en réservant leur feu pour le moment décisif. Lui-même marchait toujours en tête, sans s'apercevoir qu'un homme qui ne portait pas l'uniforme français le suivait assidûment et semblait veiller sur lui avec une sollicitude fraternelle. Le capitaine ne jetait jamais un regard en arrière; enivré par cette atmosphère de poudre et de fumée, il dévorait l'espace, agitant son sabre avec une sorte de frénésie; et dans les rares intervalles des décharges, on l'entendait crier de sa voix retentissante :

— En avant! en avant!

Néanmoins le feu des Autrichiens avait fait essuyer de grandes pertes aux assaillants; plusieurs avaient été précipités en bas de la colline; d'autres s'accrochaient tout sanglants aux rochers pour éviter le même sort. Mais ce fut surtout quand la 62ᵉ atteignit le sommet de la hauteur, et dut s'arrêter pour se reformer, qu'elle éprouva des dommages considérables. En une minute, le sol fut jonché de morts et de blessés; le canon emportait des files entières; le sang ruisselait de toutes parts.

Au milieu de cette scène de carnage, Armand ne semblait occupé que du soin de réunir ses hommes et de les mettre promptement en ligne. Il y parvint enfin, et aussitôt il les lança sur les rangs autrichiens. Arrivé à trois pas d'eux, il commanda feu à son tour, et une effroyable explosion ébranla la campagne.

L'effet de cette décharge générale fut magique; la plupart des coups, tirés presque à bout portant, avaient fait plusieurs victimes. Les Austro-Russes parurent comme foudroyés. Verneuil, sans leur donner le temps de se reconnaître, ordonna d'en venir à la baïonnette, cette arme si redoutable dans des mains françaises. Lui-même se précipita vers les canons, objets de sa convoitise, et se mit à sabrer les artilleurs sur leurs pièces.

La lutte prit alors un caractère nouveau; on se battait corps à corps et à l'arme blanche; mais le combat, pour être moins bruyant qu'auparavant, n'en était pas moins terrible. L'ennemi, cruellement décimé par la décharge à bout portant, conservait pourtant l'avantage du nombre, et chaque Fran-



Philippoteaux del. Roze sc.

A Bellet imp. q. de la Tournelle 33

LE VALLON SUISSE

civilisés ne me fait pas désirer de vivre plus

[illegible] Français déboucha tout à coup en bon ordre du côté de Rosenthal. C'était

çais devait faire face à plusieurs adversaires. Aussi, malgré la valeur et l'acharnement des assaillants, nul n'eût pu prévoir encore quel parti serait définitivement vainqueur.

Dans ce moment de crise, Armand s'exposait avec une témérité explicable seulement par son désir bien arrêté de mourir. Comme nous l'avons dit, il s'était jeté sur les artilleurs allemands, et il ne s'inquiétait pas si ses hommes étaient à portée de le soutenir. Le visage enflammé, l'œil en feu, il venait de renverser un des chefs de pièce, quand un autre artilleur arma son mousqueton et le coucha en joue. Le capitaine ne vit pas ce mouvement; une voix déchirante s'écria derrière lui :

—Prenez garde à vous, capitaine Verneuil!

En même temps quelqu'un s'élança, et deux bras se serrèrent autour de son corps. Ne sachant encore s'il avait affaire à un nouvel ennemi, l'impétueux Verneuil s'efforçait de se dégager de cette étreinte imprévue; mais un coup de mousquet partit tout près de lui; aussitôt les bras se détendirent d'eux-mêmes, et celui qui le pressait tomba frappé d'une balle à la poitrine.

Armand se retourna enfin, et devina que quelqu'un venait de se dévouer pour lui. Son sauveur était renversé par terre, tout sanglant; c'était le jeune homme qui l'avait suivi depuis Rosenthal, et dont il n'avait pas remarqué la présence au milieu du désordre de la mêlée. Cette fois, à peine le militaire eut-il jeté un regard sur ce visage, déjà pâle de la pâleur de la mort, qu'il poussa un cri déchirant.

— Lysandre, mon cher Lysandre, dit-il en laissant tomber son sabre, est-ce bien vous? — Oui, c'est moi, répliqua le blessé avec un sourire douloureux; vous m'aviez quitté, je suis venu vous chercher. — Mais comment se fait-il?... Oh! mon Dieu! cette blessure paraît fort grave... Vous aussi mourir, mourir pour moi... c'est impossible! — Ami, reprit Lysandre avec sa douceur inaltérable, voilà un terrible réveil après tant de beaux rêves!... mais je ne m'en plains pas; ce que je vois des hommes civilisés ne me fait pas désirer de vivre plus longtemps au milieu d'eux... D'ailleurs, ma mort aura été utile à celui de tous que j'aime le mieux, et elle effacera l'inutilité de ma vie. — Mais je ne veux pas que vous mouriez, moi, s'écria Verneuil au désespoir; je ne veux pas avoir été cause de la perte de tous ceux qui m'ont témoigné de l'affection dans cette heureuse solitude du Val-Perdu... La science fera un miracle pour vous sauver! on vous sauvera, ou je brûlerai la cervelle au major! Attendez...

Il se mit en devoir de charger Lysandre sur ses épaules et de l'emporter hors du champ de bataille.

— Armand, c'est inutile, répliqua le jeune homme en se débattant faiblement; songez à votre propre sûreté... Ah! mon pauvre père avait raison, le monde est bien méchant!

Cette scène extraordinaire avait lieu au milieu des rangs ennemis; mais les Français s'étaient ralliés autour de leur chef, et le protégeaient avec efficacité pour le moment.

— Armand, continua le blessé, ne songez plus à moi, et conservez-vous pour Galathée, qui vous aime. J'ai dû partir ce matin sans la prévenir; mais que deviendrait-elle si vous étiez perdu pour elle sans retour? Ma mort va sans doute changer bien des choses... Un peu plus tard, bientôt, osez vous présenter à mon père. Le chagrin aura brisé son âme opiniâtre; il vous accordera la main de Galathée, et tous ensemble vous donnerez quelquefois un souvenir de regret au pauvre Lysandre.

— Galathée! répéta Verneuil avec égarement, vous ne savez donc pas... Oh! oui, ajouta-t-il plus bas comme à lui-même, qu'il ignore cette terrible catastrophe, qu'il l'ignore toujours!

Il saisit le blessé dans ses bras et se mit en marche pour le village, où il comptait trouver des secours. Dans l'impuissance où il était de se défendre avec un pareil fardeau, il ne fût pas allé bien loin peut-être, si la fortune ne se fût enfin déclarée pour lui.

Tandis que la bataille se prolongeait ardente et acharnée sur le plateau, un petit peloton de Français déboucha tout à coup en bon ordre du côté de Rosenthal. C'était

Ravaud, qui, après avoir dispersé le détachement chargé de tourner le Val-Perdu, accourait de toute sa vitesse pour prendre part à l'affaire principale. La panique s'empara des Austro-Russes; ils crurent que ce peloton était l'avant-garde de renforts plus considérables envoyés par l'armée française, qui était campée à quelques lieues de là, et ils se débandèrent aussitôt, abandonnant leur artillerie et leurs bagages.

Indifférent à la victoire, Armand laissa ses hommes poursuivre les fuyards, et il continua de descendre vers le village. A mi-chemin environ, il rencontra Ravaud et sa troupe qui s'empressaient pour achever la déroute des Autrichiens.

— Eh bien! Verneuil, s'écria le lieutenant avec un accent de triomphe, je vous disais bien que nous les frotterions! A vous l'honneur, pourtant, car vous les avez menés rondement... Mais qui diable est ce blessé que vous emportez là? il n'appartient certainement pas à la 62e!

Armand ne répliqua pas et passa, tandis que le lieutenant continuait son mouvement en sens inverse. Ravaud arriva encore à temps pour couper court à certaines velléités de résistance que montraient des groupes ennemis, et les Français restèrent décidément seuls maîtres du champ de bataille.

Le capitaine Verneuil atteignit avec son fardeau cette hospitalière maison du pasteur où il avait déjà trouvé un asile. La porte était enfoncée et béante. Au moment où il entra dans la salle basse, M. Penhofer et sa fille, rassurés par l'éloignement des combattants, venaient de quitter leur cachette souterraine, et examinaient avec tristesse les ravages de la guerre dans leur paisible demeure. Les meubles étaient brisés, les fenêtres n'avaient plus de châssis; un boulet de canon avait ouvert le toit, à travers lequel on apercevait le ciel.

A la vue d'Armand, tous les deux néanmoins firent un mouvement de joie.

— Il est vivant! il n'est pas blessé! s'écria Claudine en allemand. — Vous vous êtes enfin souvenu de vos amis, capitaine Verneuil, dit le pasteur en s'avançant pour lui serrer la main; allons, il vaut mieux tard que jamais... Grand Dieu! ajouta-t-il en voyant le capitaine déposer doucement Lysandre sur un matelas dont les soldats s'étaient servis récemment pour amortir l'effet des balles, qui nous apportez-vous ici? — Un pauvre enfant bien digne de votre généreuse pitié, monsieur Penhofer. C'est en me protégeant qu'il a reçu cette affreuse blessure; il m'a sauvé la vie.

Aussitôt Claudine s'empressa auprès de Lysandre pour lui porter les premiers secours; mais, dès qu'elle l'eut envisagé, elle fit un geste d'étonnement.

— Mon père, dit-elle, ne le reconnaissez-vous pas? C'est... c'est... — C'est ce jeune Français, si modeste et si timide, qui est arrivé ce matin à Rosenthal, dit le pasteur; nous n'avons pu savoir ni qui il était, ni d'où il venait; il s'est adressé à nous tout d'abord pour s'informer si vous aviez reparu au village. On disait alors que vous étiez allé faire une reconnaissance dans le voisinage avec le lieutenant Ravaud. Ce mystérieux jeune homme nous a demandé la permission de vous attendre ici; il paraissait fort impatient de vous voir et de vous parler. Mais on a attaqué Rosenthal, et au milieu de cet épouvantable tumulte, j'ignorais ce qu'il était devenu.

Tout en parlant, le digne homme avait découvert la poitrine de Lysandre et examinait la blessure. Il secoua tristement la tête.

— La balle a offensé le poumon, murmura-t-il; il respire à peine; il suffoque... Il n'y a plus d'espoir. — Je vais aller chercher le major de notre demi-brigade, dit Armand avec une vivacité fébrile; c'est un homme habile, il parviendra peut-être... Un cheval! il me faut un cheval!

M. Penhofer le retint par le bras.

— C'est inutile, dit-il d'un ton solennel, ne vous éloignez pas... Aussi bien le malheureux paraît reprendre un peu connaissance et vouloir vous parler... sans doute pour vous dire adieu...

En effet, Lysandre s'agitait convulsivement, ses yeux s'étaient rouverts et se fixaient sur Armand comme pour l'appeler près de lui. Armand se rapprocha en silence.

— Galathée! soupira le jeune homme en cherchant à lui prendre la main, n'oubliez pas Galathée... elle vous aime... Dites à mon père...

Il ne put achever; un léger souffle glissa à travers ses lèvres livides, et il retomba sans mouvement.

Verneuil poussa un cri déchirant, et se jeta le visage contre terre, en proie au plus affreux désespoir. Le pasteur et Claudine s'étaient agenouillés près du cadavre, et priaient en pleurant.

. . . .

Le lendemain, une division de l'armée française vint renforcer la garnison de Rosenthal, et le général commandant félicita publiquement Verneuil de son courage, aux acclamations de tous les soldats réunis sur la place du bourg.

— Ils appellent cela du *courage!* murmurait Armand avec un sourire amer.

X.

Quelques années après les événements que nous venons de raconter, un jour de printemps de l'année 1805, une voiture de poste, attelée de quatre chevaux, montait rapidement les coteaux qui s'étagent en vastes gradins du lac de Zurich au village de Rosenthal. Deux domestiques en livrée, assis sur le devant de la voiture, annonçaient des voyageurs de quelque importance, et l'aspect des maîtres eux-mêmes ne démentait pas cette opinion. C'étaient deux Français, deux militaires, comme on pouvait en juger, malgré leur costume bourgeois, à leurs manières un peu roides, à leur parler brusque, à leur prodigalité. Ils venaient de France par Genève, et, tout le long de la route, ils avaient laissé l'or glisser entre leurs doigts avec autant d'insouciance que des pièces de cuivre. Le plus jeune des deux, celui qui paraissait le personnage principal, portait la rosette d'officier de la Légion d'honneur, et cette distinction, alors beaucoup plus rare qu'aujourd'hui, avait fait merveille sur leur passage. L'indiscrétion des domestiques, qui laissaient croire volontiers que leur maître était un ami intime de l'empereur, avait achevé de mettre les têtes en fermentation; aussi, de Genève à Zurich, était-on persuadé que le voyageur dont il s'agit était un ambassadeur en titre, ou du moins un de ces aides de camp qui sillonnaient incessamment l'Europe dans tous les sens pour en préparer la transformation au gré des caprices de Napoléon.

A mesure que la voiture approchait de Rosenthal, ceux qui en occupaient l'intérieur donnaient des signes d'agitation et de vive curiosité. On commençait à entrevoir dans le lointain les toits rouges des maisons du village et les pointes de rochers qui le dominaient. Le militaire à la rosette ne quittait plus la portière, contemplant d'un œil avide le riche paysage qui formait devant lui un majestueux amphithéâtre. Mais il semblait que ce magnifique tableau lui suggérât seulement des idées pénibles. Sa figure brune et martiale s'était assombrie; il gardait le silence, et deux ou trois fois il avait porté la main à son front, geste ordinaire de ceux qui souffrent ou qui veulent chasser de douloureux souvenirs.

Rien cependant ne rappelait plus autour du village des scènes de meurtre et de dévastation. Les hauteurs qui avaient été le théâtre du combat, et du sommet desquelles l'artillerie avait tonné pendant plusieurs heures sur les habitations de Rosenthal, étaient de nouveau couvertes de sureaux fleuris et de verdure. Le village lui-même n'offrait aucune trace de ses désastres passés. Les brèches ouvertes par les boulets avaient été réparées, les maisons ruinées avaient été rebâties; tout avait repris un air tranquille et riant qui faisait plaisir à voir.

Ces changements ne paraissaient pas impressionner le second voyageur de la même manière que son compagnon de route, et il examinait toutes choses avec une satisfaction évidente. Celui-ci, dont les volumineuses moustaches et la rude chevelure frisée nous rappellent une ancienne connaissance, n'avait guère que quatre ou cinq ans de plus que l'autre; mais son teint couperosé et son ventre proéminent, qui manifestait une forte

tendance à l'obésité, lui donnaient l'air beaucoup plus âgé. Cependant une large cicatrice qui lui partageait le front, noire sur un fond bistre, et le ruban de chevalier qui ornait aussi sa boutonnière, prouvaient que, malgré ces signes de maturité, il savait encore être homme d'action et de résolution au besoin.

Penché à l'autre portière, il avait plusieurs fois laissé échapper des exclamations de joie que son ami n'avait pas paru entendre.

— Ah! colonel, dit-il enfin en se frottant les mains, ces lieux doivent vous rappeler, comme à moi, de fiers souvenirs! Les kaiserliks ont reçu là une de ces brûlées qui ne s'essuient pas d'un coup de mouchoir... ça fait plaisir à voir et à se rappeler; ça ravigote, comme une goutte de schnique sur l'estomac, pendant une marche forcée!

Celui à qui il s'adressait se jeta en arrière sur les coussins de la voiture, et se couvrit les yeux de ses deux mains en poussant un profond soupir.

— Vous n'avez jamais aimé à parler de cette affaire, continua le voyageur, quoique ce soit celle où vous avez acquis le plus de gloire; cependant, colonel, permettez à un vieux camarade de vous dire qu'il ne s'est rien passé ici dont vous ayez à rougir ou que vous ayez à regretter...

Le balafré s'interrompit en voyant le front de son interlocuteur se rembrunir encore davantage.

— Eh bien, laissons ce sujet s'il vous déplaît, continua-t-il. Cependant votre inexplicable aversion pour le village de Rosenthal me chagrine d'autant plus que je ferai ici peut-être une halte indéterminée... — Que dites-vous, Ravaud? demanda avec distraction Armand de Verneuil, que le lecteur a sans doute déjà reconnu dans le colonel mélancolique; voudriez-vous quitter le service de l'empereur? — Ma foi, je ne dis pas non, et, le cas échéant, le congé de semestre que j'ai obtenu pour vous accompagner en Suisse deviendrait un congé définitif... Écoutez donc, mon cher Verneuil, je ne suis pas comme vous du bois dont on fabrique les généraux et les maréchaux de France; j'ai près de quarante ans, je suis capitaine et décoré, je ne peux guère aller plus loin; je n'ai de chance désormais que pour me faire tuer ou déferrer d'un membre dans quelque bataille. D'ailleurs, le métier m'ennuie depuis que je ne peux plus être votre compagnon de tous les instants comme autrefois. Je suis donc résolu, si les choses tournent bien, à laisser là l'uniforme et à m'installer dans cette paisible bourgade. Moitié bourgeois, moitié paysan, j'aurai une femme, des enfants, des lapins; je boirai de la bière, je vendrai du fromage, et je serai heureux. — Mais enfin, Ravaud, pourquoi vous retirer ici, en Suisse, plutôt qu'en France, votre pays natal? — Ah çà! vous avez donc oublié la petite Claudine, la fille du pasteur protestant? dit Ravaud en jetant un regard oblique au colonel. Si cela est, tant mieux; car, bien que depuis plusieurs années vous passiez pour un Caton de sagesse, je me souviens, moi, que la chère enfant avait un faible pour vous, et ma foi! l'occasion... Mais puisque vous n'y songez plus, tout s'arrange. Sachez donc, mon cher Verneuil, que le jour où nous quittâmes le village, après la frottée en question à l'adresse des kaiserliks, je provoquai une explication avec ma jolie Suissesse. Nous eûmes de la peine à nous entendre, car elle parle assez mal le français, et je ne suis pas fort comme un Turc sur la langue allemande; cependant je lui déclarai ma flamme du mieux que je pus, et je parlai de mariage pour mon retour, qui devait avoir lieu à la fin de la campagne. On me promit de m'attendre. Malheureusement la guerre nous a donné force besogne depuis cette époque, et je n'ai pu encore venir sommer Claudine de tenir sa parole. Mais me voici, enfin. La petite, d'après mon calcul, ne doit pas avoir plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans : c'est la fleur de l'âge et de la beauté. — Puisse tout vous réussir à souhait! murmura Verneuil.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel on n'entendit que le roulement de la voiture sur le pavé et les claquements de fouet du postillon.

— Véritablement, mon cher Armand, reprit enfin Ravaud, je ne m'explique pas encore comment, avec l'extrême répugnance

que vous avez montrée pour ce voyage, vous vous êtes décidé à l'entreprendre. Jusqu'ici, je n'ai pas osé vous presser de questions; mais... — Rien n'est plus simple pourtant, répondit le colonel; je vous ai déjà dit, Ravaud, que c'était l'ordre de l'empereur, et cette raison est péremptoire pour des soldats comme nous. — Sans doute, sans doute;



L'hôte et sa femme, petite mère rondelette. (Page 161.)

cependant vous êtes convenu que vous n'aviez aucune mission diplomatique auprès du gouvernement suisse?

— Non, mais il y a huit jours environ, je me rendis à la réception des Tuileries. Sitôt que l'empereur m'aperçut, il vint à moi, et m'entraîna dans une embrasure de fenêtre.

« — Colonel de Verneuil, me dit-il de ce ton bref que vous lui connaissez, j'ai eu de vos nouvelles ces jours passés, et je me suis beaucoup occupé de vous. Voyez Z***; il

vous veut du bien, et il vous dira mes intentions à votre égard.

« Là-dessus, il me quitta, et il alla recevoir un ambassadeur qu'on venait d'annoncer.

« Pour moi, je restai interdit et inquiet. Malgré la bienveillance apparente de l'empereur, j'avais cru voir percer dans son ton une ironie de mauvais augure.

« Je passai une nuit fort agitée; le lendemain matin, je courus chez M. Z***, qui est, vous le savez, un des ministres les plus influents, et lui demandai de quoi il s'agissait.

« M. Z*** me reçut amicalement, et me dit:

« — Il n'y a rien dans tout ceci qui doive vous alarmer, mon cher colonel, et, comme vous allez le voir, vous avez bien plutôt sujet de vous réjouir. L'empereur aime à se mêler des affaires de ceux de ses officiers pour lesquels il a une estime et une affection particulières; à ce titre, il devait penser à vous. Vous n'ignorez pas qu'il cherche en ce moment à relever l'ancienne noblesse, et, autant que possible, à opérer sa fusion avec la nouvelle. Vous appartenez à une famille qui remonte aux croisades; votre mérite personnel vous rend digne de devenir le chef et le restaurateur de votre illustre maison. C'est pour vous donner les moyens d'atteindre ce but que l'empereur a résolu de vous marier, et qu'il a voulu lui-même vous chercher une femme.

« Ici le ministre s'arrêta et me jeta un regard oblique. J'étais troublé; cependant je répondis respectueusement que, malgré ma vive reconnaissance pour les bontés de l'empereur, je jugeais les devoirs de mon service militaire incompatibles avec le mariage. »

— Comment! interrompit Ravaud avec une espèce d'effroi; vous avez osé refuser une femme choisie par l'empereur lui-même? — Cela ne vous étonnerait pas, mon ami, répliqua le colonel avec mélancolie, si vous n'aviez pas considéré comme des visions mes aventures dans ces montagnes... Mais laissez-moi achever.

« — M. de Z*** sourit de son sourire fin de vieux diplomate:

« — Attendez, me dit-il, vous ne savez pas encore ce que vous refusez.

« Et il se mit à me détailler les avantages qu'aurait pour moi le mariage projeté. La femme que l'on me destinait était mademoiselle de Sancy, fille du marquis de Sancy, qui avait été longtemps grand-maître de l'artillerie sous Louis XV. Restée orpheline de bonne heure, elle avait été élevée par un ancien ami de son père, qui l'avait emmenée avec lui en émigration. Depuis son retour, elle vivait avec sa famille d'adoption dans une province éloignée. Elle était pourvue de tous les talents qui font une femme accomplie, et sa beauté, disait-on, surpassait l'imagination. De plus, elle avait une dot de deux cent mille écus, et l'empereur, pour me prouver sa satisfaction de cette alliance, me donnait à moi cent mille francs avec le titre de baron pour cadeau de noces.

« Ces offres magnifiques ne me séduisirent pas d'abord; je répétai au ministre que je ne voulais pas me marier, et j'employai toutes sortes de raisonnements pour justifier ma résistance; mais M. de Z*** ne se rebuta pas. Il me fit entendre que si j'avais dans le cœur quelque ancienne passion, ce ne pouvait être une raison de refus; qu'on se mariait plus souvent par convenance que par affection; que j'encourrais le mécontentement de Sa Majesté en paraissant mépriser ses généreuses intentions à mon égard, et que tout mon avenir pourrait être compromis par une semblable faute. Enfin, il me retourna de tant de manières, employant tour à tour la persuasion et la menace, que je finis par céder, et que je promis d'obéir.

« Quand M. de Z*** m'eut amené à ce point, il me sembla voir briller dans son œil gris quelque chose de cette ironie que j'avais cru remarquer déjà dans le regard de l'empereur; mais ce ne fut qu'un éclair.

« — Écoutez encore, colonel Verneuil, reprit-il bientôt; la politique doit avoir sa part dans les faveurs dont on vous comble; aussi l'empereur désire-t-il qu'à l'occasion de votre mariage avec mademoiselle de Sancy, vous lui présentiez, un jour de grande réception, ceux de vos nobles parents et alliés qui boudent aujourd'hui la cour impériale...

« J'interrompis brusquement M. de Z***.

« — Mais, monseigneur, lui dis-je, je n'ai jamais eu de relations avec les parents dont vous parlez ; je ne les connais pas, et quand j'étais enfant et orphelin, aucun d'eux n'a songé à me tendre la main.

« — Bon, interrompit le ministre en souriant, raison de plus pour qu'ils vous reconnaissent quand ils vous retrouveront riche et puissant... Vous ferez une démarche près d'eux, et vous verrez l'effet. Dans tous les cas, il est impossible que vous ne vous présentiez pas à l'autel assisté de mon ancien ami le comte de Rancey, qui, si je ne me trompe, a été votre tuteur.

« J'affirmai à M. de Z***, ce qui est vrai, que je n'avais jamais vu le comte de Rancey, et que, depuis plus de quinze ans, mes relations avec lui étaient complétement interrompues.

« — Eh bien ! reprit le ministre, ce sera moi qui me chargerai de découvrir son adresse. Rancey possède encore de grands biens en France, grâce à la précaution qu'il a prise autrefois de mettre ses propriétés sous des prête-noms; je découvrirai aisément soit à Paris, soit en province, les banquiers ou gens d'affaires chargés de percevoir ses revenus. Je vais écrire sur-le-champ à mon collègue de la police. Revenez me voir dans quelques jours; j'aurai certainement des nouvelles à vous donner... Vous savez, mon cher colonel, continua-t-il confidentiellement en me reconduisant, que Sa Majesté tient beaucoup, mais beaucoup, à ce que l'on voie aux Tuileries le comte de Rancey et quelques autres personnes de votre parenté, dont les noms ont figuré dans les fastes de la France.

« Mon audience finie, je me retirai. Trois jours après, je reçus un mot qui m'invitait à passer à l'hôtel du ministre ; j'y courus; M. de Z*** m'attendait.

« — Bonne nouvelle ! me cria-t-il aussitôt qu'il m'aperçut ; Fouché a fait merveille ; notre sauvage est retrouvé, malgré ses minutieuses précautions pour se rendre introuvable. J'ai acquis la certitude qu'il s'est réfugié en Suisse, dans le canton de Zurich, au village de Rosenthal.

« — Rosenthal ! répétai-je involontairement.

« Le ministre me regarda fixement.

« — Ah ! oui, je sais, reprit-il avec un petit signe de tête ; ce lieu a été le théâtre d'un de vos plus beaux faits d'armes... aussi, il doit vous plaire, et vous n'hésiterez pas à partir sans retard.

« — Sans retard, Monseigneur ! Mais ne faut-il pas que j'obtienne congé de l'empereur, que je me fasse délivrer un passe-port ?

« — Tout est prévu, répliqua M. de Z***, en me présentant un papier signé du ministre de la guerre ; voici les pièces nécessaires ; vous devez être bien et dûment marié avant la campagne qui se prépare, et cette campagne est plus prochaine, peut-être, qu'on ne le pense. L'empereur m'a chargé de vous transmettre l'ordre de prendre la poste sur-le-champ, et il tient particulièrement à ce que toutes ses prescriptions soient remplies.

« Malgré ma soumission absolue aux volontés de mon illustre bienfaiteur, j'avais bien des objections à présenter contre ce voyage subit, bien des explications à demander ; mais je n'en eus pas le temps. On vint avertir le ministre qu'il était attendu au conseil. Il s'empressa de me serrer la main ; il me répéta encore que toute résistance de ma part pourrait avoir des conséquences fâcheuses, et il me quitta brusquement.

« Ce fut alors que je vous invitai à m'accompagner, mon cher Ravaud. Je me sentais incapable d'entreprendre seul un voyage qui devait me rappeler tant d'émotions douloureuses ; je me défiais de ma faiblesse ; je voulais avoir près de moi un ami éprouvé pour me soutenir au besoin. Vous étiez alors en congé ; sitôt que je vous ai eu fait entendre que votre présence me serait agréable, vous vous êtes décidé à me suivre, sans demander d'explications. Le lendemain de ma conversation avec le ministre, nous étions en tête à tête dans cette voiture, comme nous y sommes maintenant. »

Ravaud avait écouté ces explications avec une grande attention, lissant sa moustache ou se grattant l'oreille à certains passages. Cependant l'honnête militaire avait pris les choses au pied de la lettre, et n'était aucu-

nement frappé des particularités passablement mystérieuses de ce récit.

— Ma foi, colonel, dit-il après un moment de réflexion, il n'y a pas là de quoi se tourmenter beaucoup... L'empereur veut vous marier avec une jolie fille, pourvue d'une grosse dot, il faut le laisser faire; il veut encore que vous lui ameniez votre vieux noble de parent (quelque ancien marquis à culotte brodée et à ailes de pigeon, j'imagine!) je n'y vois pas de mal, si toutefois vous parvenez à mettre la main sur l'oiseau. Seul, je ne trouverai pas mon compte à cet arrangement, et décidément il ne me reste qu'à m'enterrer ici avec une femme, des enfants et des lapins... — Et pourquoi cela, mon bon Ravaud? — Pourquoi? répliqua le capitaine d'une voix altérée, en serrant vigoureusement la main de Verneuil, parce que la différence des grades nous avait déjà bien assez éloignés l'un de l'autre, Armand! Quand une fois vous aurez épousé une demoiselle de haut parage, quand vous serez baron et entouré de vos parents les aristocrates, vous ne pourrez plus avouer pour ami un troupier sans culotte, comme moi, qui jure, qui sacre sans cesse à se démonter la mâchoire, un butor destiné à vivre avec des butors comme lui... Aussi, je vous le répète, je me fais paysan, je donne ma démission... j'aime mieux ça...

Et une larme brilla sur la joue bronzée du militaire.

Armand lui rendit chaleureusement sa pression de main.

— Me jugez-vous si mal, Ravaud? reprit-il avec cordialité; ce mariage que je n'ai pas souhaité, et qui peut-être contribuera à augmenter mes chagrins secrets, pourrait-il aussi m'obliger à sacrifier une amitié longue et éprouvée comme la vôtre? Je ne sais ce qu'il adviendra de tous ces plans; mais souvenez-vous que, dussé-je épouser une duchesse, mon vieux compagnon d'armes aura toujours sa place à mon foyer et dans mon cœur. — Ah! que c'est bien dit! s'écria Ravaud transporté. Je vous remercie, Armand. Oui, oui, vous êtes un brave garçon, et vous m'ôtez de l'estomac un poids de cinq cents livres .. Mais il n'importe; je sais ce qui me reste à faire. C'est assez; motus... Ah çà, ajouta-t-il d'un ton plus calme en s'essuyant les yeux, comment comptez-vous vous procurer des renseignements positifs sur ce comte de Rancey? — On m'a assuré que tout le monde, à Rosenthal, pourrait m'indiquer sa demeure... Rendons-nous donc à la principale auberge, et là sans doute on nous renseignera.

Ils entraient en ce moment dans le village, et les habitants, attirés par les claquements de fouet du postillon, accouraient sur les portes pour voir une chaise de poste, spectacle assez rare alors dans cette partie de la Suisse. En passant devant l'ancienne demeure du pasteur, Ravaud remarqua que la maison avait été rebâtie à neuf; mais des visages inconnus se montraient seuls sur les galeries. Le cœur du pauvre capitaine se serra.

— Je ne vois pas Claudine, murmura-t-il, en proie à de sombres pressentiments.

Pendant ce temps, le colonel observait, dans le petit cimetière que longeait la voiture, un somptueux monument de marbre, fort remarquable au milieu des humbles croix de bois dont le sol était parsemé.

— Pauvre Lysandre! dit-il en levant les yeux au ciel.

Mais la chaise de poste passa comme la foudre. Au bout de quelques minutes, elle s'arrêta devant une grande et belle auberge située au centre du village, à l'enseigne des *Trois Cigognes*. L'hôte et sa femme, petite mère rondelette qui portait sur ses bras un enfant encore au berceau, tandis que trois autres plus âgés la tiraillaient par son tablier, étaient accourus pour recevoir ces opulents voyageurs. Des oisifs, des curieux et grand nombre de marmots se pressaient déjà autour d'eux.

Ce fut au milieu de ce concours universel des habitants de Rosenthal que le colonel et Ravaud mirent pied à terre. L'hôte, gros homme rouge, au nez camard, et qui exhalait une forte odeur d'aigre, car il cumulait les fonctions de marchand de fromage avec celles d'aubergiste, ôta gauchement son bonnet, pendant que sa femme faisait une humble révérence. Au moment où les arrivants

pour se soustraire à cette curiosité importune, entraient dans la maison, Ravaud se trouva face à face avec la féconde hôtesse. A peine l'eut-il envisagée, qu'il pâlit, chancela et s'écria d'un ton d'anxiété :

— De par tous les diables! c'est... ce ne peut être qu'une sœur ou une parente de ma chère Claudine Penhofer!

XI.

Le colonel Verneuil ne remarqua pas l'émotion de son compagnon, car lui-même était fort agité, et il s'empressa de demander une chambre. L'aubergiste le conduisit à la chambre d'honneur, située au premier étage de l'hôtel, pendant que Ravaud se glissait furtivement vers une sombre pièce du rez-de-chaussée, où il venait de voir entrer la maîtresse du logis.

— Mon ami, demanda Armand en se jetant dans un fauteuil, êtes-vous établi dans ce village depuis longtemps? — Depuis cinq ans environ, répliqua l'hôte au nez camard en baragouinant le français; oui, je me suis marié moins d'une année après le sanglant combat où Rosenthal fut presque abîmé par les Français!... — Vos amis les Allemands eurent bien quelque part à ce désastre, répliqua le colonel avec un léger sourire; mais s'il en est ainsi, vous devez connaître les principaux habitants du pays? — Tous, Monsieur, répliqua l'hôte en se rengorgeant; tous, grands et petits, à plusieurs milles à la ronde. — Alors vous connaissez nécessairement le comte de Rancey, ou du moins vous avez entendu parler de lui? — Si je connais le comte de Rancey! Oui, oui, monsieur; un vieux et respectable seigneur qui habite à un quart d'heure de marche de Rosenthal, et qui est, dit-on, assez riche pour acheter tout le canton... Oui, je le connais, et non-seulement lui, mais encore le vicomte de Rancey son fils, et la vicomtesse sa belle-fille, et aussi le petit monsieur Charles, le plus aimable enfant du monde .. C'est une belle famille, Monsieur, et qui fait du bien autour d'elle. Le comte a traversé le village, il y a deux jours, en revenant de France, même qu'il avait dans sa voiture une dame voilée dont la présence a fort intrigué les curieux du village. — Il arrive de France, dites-vous, reprit Verneuil surpris en songeant aux difficultés qu'il avait éprouvées à Paris pour découvrir son parent qui se trouvait alors si près de lui. Il ne réside donc pas habituellement parmi vous? — Il y a sa demeure, Monsieur; mais je dois convenir que lui et les personnes de sa famille se mettent assez souvent en voyage... Dame! écoutez donc, on dit que ce sont des émigrés, et ils sont enchantés d'aller, par intervalles, respirer un peu d'air natal de l'autre côté des montagnes. — Il suffit, mon ami, lui dit-il. Maintenant pourriez-vous me fournir quelqu'un pour me conduire sur-le-champ à l'habitation du comte de Rancey? — Rien de plus facile, Monsieur; je vais prévenir Fritz, notre premier garçon; le temps de passer son habit des dimanches, et il sera à vos ordres. — C'est bien; allez vite.

L'aubergiste s'éloignait déjà, après s'être incliné jusqu'à terre; Armand le rappela.

— Un moment, dit-il; il est d'autres personnes à Rosenthal dont le sort m'intéresse, et dont je serais heureux d'avoir des nouvelles... Le vénérable pasteur Penhofer existe-t-il encore! — Quoi! vous avez connu M. Penhofer? demanda l'aubergiste d'un air étonné; alors vous apprendrez avec chagrin que le pauvre vieillard est mort depuis trois ans. — C'était un digne et excellent homme, répliqua le colonel tristement, et je n'oublierai jamais les services qu'il m'a rendus, les consolations qu'il m'a données dans des circonstances terribles... Mais sa fille, la jolie Claudine? qu'est-elle devenue? — Quoi! vous avez aussi connu Claudine? s'écria l'hôte en reculant d'un pas. Comment cela se fait-il? Je n'avais jamais entendu parler... — Qu'y a-t-il de surprenant en cela? demanda le colonel, qui ne put s'empêcher de sourire de la mine effarée de son interlocuteur. — Monsieur, balbutia l'aubergiste, vous ne savez donc pas que Claudine, la fille du pasteur...

En ce moment, un effroyable vacarme, parti du rez-de-chaussée de l'auberge, interrompit la conversation. C'était un mélange

discordant de voix d'hommes et de femmes, des criailleries d'enfants, un cliquetis de casseroles et de chaudrons, roulant sur les dalles. L'aubergiste prêta l'oreille avec inquiétude.

— Que se passe-t-il donc en bas? dit-il; excusez-moi, Monsieur, il faut que j'aille voir...

Mais avant qu'il eût gagné la porte, le bruit retentit sur l'escalier même, et quelqu'un monta d'un pas précipité en jurant et en maugréant d'une façon formidable. Ravaud, tout débraillé, les yeux en feu, la bouche écumante, entra dans la chambre sans voir l'aubergiste, qui restait immobile et glacé d'effroi à l'écart.

— Ah! mon ami, quelle honte! quelle infamie! s'écria Ravaud hors de lui; ce n'était ni sa sœur ni sa parente; c'était elle-même, l'ingrate! la sotte! la perfide! Je ne voulais pas le croire d'abord, mais elle a tout avoué! Oh! pourquoi ne l'ai-je pas tuée après un pareil aveu? — Mais de quoi s'agit-il, Ravaud? demanda Verneuil; d'où vient cette colère? de qui parlez-vous? — Parbleu! je parle de Claudine, de Claudine Penhofer, de l'abominable Claudine! — Qu'a donc fait cette pauvre fille pour mériter de semblables injures! — Ce qu'elle a fait! ne le devinez-vous pas? elle s'est parjurée, elle ne m'a pas attendu... Peu de mois après mon départ, elle a donné ma place à un autre... Tout à l'heure elle a eu le front de me soutenir en face qu'elle ne m'avait rien promis; que nous ne nous étions pas compris dans notre dernière explication, attendu que je ne savais pas l'allemand et qu'elle savait fort mal le français; comme si je n'avais pas employé des arguments que l'esprit le plus obtus pouvait comprendre, la menteuse! Enfin, Armand, elle a épousé un grand benêt, dont elle a déjà quatre enfants et un cinquième prêt à venir... Si ce n'est pas honteux! Oui, mon ami, et maintenant il faut que j'étrangle le butor qui m'a soufflé Claudine. Oui, triple tonnerre! il faut que je l'extermine, que je l'écrase, que je le broie sous mes pieds...

Le pauvre aubergiste se renfonçait dans son coin, n'osant souffler. Ravaud, en allant et venant avec une irritation extrême, aperçut enfin le malencontreux époux de Claudine. Il s'élança vers lui, le bras levé.

— Ravaud! s'écria Verneuil, est-ce là la conduite d'un homme d'honneur, d'un militaire?

L'influence puissante d'Armand sur le capitaine ne manqua pas son effet encore cette fois, Ravaud parvint à se modérer et baissa la main.

— C'est juste, colonel, reprit-il; on sera sage; vous allez voir... Comment vous appelez-vous? demanda-t-il à l'aubergiste. — Sigismond Wolff, répliqua le malheureux tout tremblant. — Eh bien! monsieur Sigismond Wolf, vous m'avez insulté, et vous me devez une réparation... Demain matin, je vous attendrai avec un ami, derrière le mur du cimetière de Rosenthal; je vous laisse le choix des armes!

Ces paroles furent prononcées d'un ton majestueux qui annonçait, de la part de Ravaud, le sentiment d'une grande magnanimité. L'aubergiste, un peu rassuré par cette apparence de modération, répondit d'un ton tragi-comique :

— Eh! comment vous aurais-je insulté, Monsieur? Est-ce en épousant ma femme et en la rendant mère de beaucoup d'enfants? — Tais-toi, ne parle pas de cela, tonnerre et diable! s'écria l'officier un peu déconcerté par la naïveté de cette question. Enfin, vous m'avez entendu? A demain matin. — Je ne peux pas me battre : je suis père de famille. — Raison de plus; vous devez l'exemple du courage à vos enfants. — Je suis bourgeois de Zurich; j'invoquerai la protection des lois de la Confédération. — Et moi, j'aurai l'honneur de casser les reins à M. le bourgeois de Zurich; je jetterai par la fenêtre ce qui lui reste de meubles, et je mettrai le feu à sa bicoque. — Oh! pour le coup, c'est trop fort, s'écria Wolf poussé à bout. Eh bien! puisqu'il le faut, je me battrai... J'ai été vivandier dans les Suisses de l'ancienne garde royale, et l'on verra si je manque de courage, *saperment terteifle!*

Sans doute le poltron révolté espérait bien, en montrant tant d'assurance, trouver jusqu'au lendemain quelque expédient pour

faire manquer la rencontre. Mais sa fanfaronnade eut un résultat inattendu. Claudine, qui était aux écoutes sur l'escalier, entra tout à coup, traînant par la main sa ribambelle de marmots qui piaillaient et pleuraient à rendre sourds tous les assistants. Elle vint se jeter aux pieds du colonel en s'écriant d'un ton lamentable :

— Ah! mein herr Ferneuil, ayez bitié de nous... Saufez-nous de ce fou sanguinaire qui feut me rentre feufe et rentre mes bedits orphelins... Sur ma voi de chrétienne, che ne lui ai rien bromis... Che ne safais bas barler le vrançais, comme auchourd'hui, gand il me fit ses pelles brobositions, il y a zix ans. Che n'ai bas bu lui tire gue che l'adendrais, buisque che ne l'aimais bas. Si c'eût été fous, che ne tis pas non, barce que vous étiez pon, vous... Mais lui, che le troufais prusque et laid... Défendez-nous donc gontre ce méjant homme, qui feut duer mon bauvre mari!

En même temps elle embrassait les mains du colonel, et les enfants continuaient leurs discordantes clameurs.

Armand était fort impatienté de cette scène qui retardait l'exécution de ses projets. Cependant il releva Claudine avec bonté, et l'assura en souriant qu'à sa considération, Ravaud ne pousserait pas les choses à une extrémité fâcheuse.

— Ne demandez pas cela, Verneuil, s'écria son ami avec emportement; on verra si l'on se moquera impunément d'un vieux soldat de la République. J'aurai la vie de ce vilain marchand de fromages, ou il aura la mienne!
— Il feut duer mon pien-aimé Sigismond! s'écria madame Wolf en fondant en larmes.
— Il feut duer notre baba! répétèrent les bambins en redoublant leurs cris.

Tout à coup le terrible Ravaud partit d'un grand éclat de rire. Sa fureur ne tint pas contre cette scène d'un pathétique si ridicule. Claudine, avec sa taille déformée, son costume peu coquet et ses traits fatigués, ne ressemblait plus à la belle et grande blonde, si fraîche et si leste, d'autrefois. Le reste de la famille, les enfants barbouillés et pleurants, le père avec sa figure ignoble, ses manières communes et sa lâcheté étaient plus dignes d'exciter la moquerie que la colère.

— Parbleu! s'écria l'amant éconduit, j'étais bien fou de me monter la tête! Voilà donc ce que je serais devenu si j'étais entré en ménage... La jolie existence que j'eusse menée là, moi, un des crânes de l'armée d'Italie! pouah!

Puis, se tournant vers Claudine :

— Allons, ma chère, reprit-il avec gravité, le capitaine Ravaud ne fera ni des veuves ni des orphelins à l'auberge des Trois Cigognes... Continuez à croître et à multiplier, vous avez ma permission pour cela... D'ailleurs les reproches sont inutiles; en comparant votre mari à moi, vous devez être assez punie de votre précipitation.

Le brave capitaine lissa sa moustache et posa galamment le poing sur la hanche, tandis que la femme et les enfants mangeaient de caresses le pauvre chef de famille échappé à un danger si imminent.

Enfin Claudine se dégagea de ces embrassements et s'approcha timidement du colonel :

— Merci, mon pon mein herr Ferneuil, reprit-elle d'un ton où perçait une ancienne tendresse, fous êtes notre saufeur... Sans fous, il serait beud-édre arrivé ici de crans malheurs. Ah! mon pauvre père et moi nous fous avions pien jugé dès le premier jour de votre arrivée à Rosenthal, et si fous afiez foulu... — Excusez-moi, ma chère madame Wolf, interrompit Armand, qui ne pouvait plus modérer son impatience; nous causerons bientôt plus à loisir de nos souvenirs de jeunesse. Nous parlerons de votre digne père, et vous me conterez l'histoire de votre mariage. Pour le moment, de graves intérêts exigent toute mon attention... Je vous avais demandé, Monsieur, continua-t-il en s'adressant à l'aubergiste à peine remis de sa dernière alerte, un guide pour me conduire à l'habitation du comte de Rancey. — Le gomde te Ranzey! répéta Claudine, que ne le disiez-fous, mon bon mein herr te Ferneuil! L'intendant du gomde est en pas, tans la salle passe, attendant que fous puissiez le recevoir.

En ce moment un homme entra. A son

air modeste, à ses traits placides, à son costume propre et soigné, Armand reconnut du premier coup d'œil M. Guillaume, le gardien du Val-Perdu, l'ami et le confident de Philémon.

Il se leva brusquement et poussa un cri de surprise, pâlissant et rougissant tour à tour. M. Guillaume, au contraire, s'avança vers lui d'un pas égal, s'inclina fort bas et attendit en silence qu'on lui adressât la parole.

Le colonel parvint enfin à dominer son émotion.

— Vous! dit-il d'une voix altérée; c'est vous qui êtes aujourd'hui l'intendant de M. de Rancey?

Guillaume fit un signe d'assentiment.

— J'espère, dit-il, avec un sourire respectueux, que monsieur le chevalier de Verneuil m'aura pardonné la manière un peu brutale dont j'ai été obligé d'user avec lui, la dernière fois que nous nous sommes vus? — J'avais mérité ce traitement rigoureux, répliqua le colonel, et les malheurs épouvantables qui suivirent mon départ, prouvèrent assez combien j'étais coupable... Mais, de grâce, monsieur Guillaume, continua-t-il en se rapprochant de lui et en baissant la voix, donnez-moi des nouvelles de ce pauvre vieillard dont j'ai si mal reconnu l'hospitalité? Existe-t-il encore? Estelle et Némorin, ses chers enfants, sont-ils près de lui pour adoucir les chagrins de ses derniers jours? — Ils existent, Monsieur. Mais, vous le savez peut-être, il est des chagrins qui défient toute consolation. — Je le sais, Guillaume, je ne le sais que trop, répliqua Armand d'un ton douloureux; eh bien, si malheureuses que soient les victimes de mes imprudences passées, elles souffrent certainement moins que moi; elles n'éprouvent que des regrets, et moi je ressens des remords... Monsieur Guillaume, reprit le colonel, après une pause, nous reviendrons sur ce sujet, qui touche aux sentiments les plus vivaces de mon cœur; mais je ne dois pas tarder davantage à m'informer de mon parent de Rancey; êtes-vous vraiment chargé de quelque message pour moi? — En effet, monsieur le chevalier, ces cruels souvenirs m'avaient fait oublier pourquoi j'étais venu... M. le comte et ses enfants, c'est-à-dire le vicomte et la vicomtesse de Rancey, ayant appris, par une lettre arrivée de Paris ce matin même, que leur honorable parent serait probablement aujourd'hui à Rosenthal, le prient de considérer leur maison comme la sienne pendant tout le temps qu'il jugerait à propos de rester dans ce pays: je suis chargé de l'inviter à m'accompagner sur-le-champ à l'habitation du comte, où il est attendu.

Armand réfléchit quelques secondes.

— C'est là, reprit-il enfin, une attention pleine de grâce à laquelle je ne saurais me refuser; ma famille ne m'a pas habitué à tant de courtoisie... Je vais donc vous accompagner, monsieur Guillaume; mais je ne suis pas seul ici, et sans doute l'invitation de M. de Rancey ne concerne que moi. — Il est vrai, l'habitation du comte est si étroite... — Je me contenterai donc d'amener mon valet de chambre, qui portera mes effets... Excusez-moi, Ravaud, continua-t-il en s'adressant au capitaine; vous voyez dans quel embarras je me trouve. Vous resterez ici; mais j'entends que vous vous traitiez le mieux possible. — Ne vous inquiétez pas de moi, mon cher Armand, répliqua le capitaine. Franchement je ne suis pas fait pour frayer avec des comtes et des vicomtesses; je me trouverais fort mal à l'aise en pareille compagnie. Au bout d'une demi-heure, les jurons qui me viennent sans cesse à la bouche et qu'il faudrait ravaler m'auraient infailliblement étranglé.

XII.

Armand de Verneuil et son guide suivirent la grande rue du village, dans la direction des hauteurs où, six ans auparavant, la 62e avait battu si glorieusement une division ennemie. Quand on eut dépassé les dernières maisons, Guillaume indiqua de la main une route large et commode, qui s'enfonçait au milieu des rochers; Verneuil le regarda d'un air presque épouvanté.

— Mais c'est le chemin du Val-Perdu,

dit-il. — C'est vrai, répliqua doucement Guillaume.

Et il continua d'avancer.

La route, élargie et parfaitement entretenue, semblait fréquentée par des voitures; les ronces et les pierres qui l'encombraient autrefois avaient disparu. On eût dit l'avenue d'un château seigneurial ou même d'une opulente bourgade. Armand, tout effaré, tournait la tête à droite et à gauche avec anxiété.

— Où me conduisez-vous donc? balbutia-t-il enfin. — Je pensais que M. le chevalier l'avait deviné, répliqua Guillaume; nous allons au Val-Perdu. — Chez Philémon? — Chez M. de Rancey. — Quoi! M. de Rancey demeure-t-il...

Guillaume sourit mystérieusement.

— Monsieur le chevalier, reprit-il, je puis avouer maintenant ce qu'il m'était défendu de vous révéler devant des témoins... Le personnage que vous connaissez sous le nom de Philémon n'est autre que votre parent, le comte de Rancey.

Armand pâlit.

— Serait-il vrai? murmura-t-il; comment ce secret aurait-il été si bien gardé? comment mon parent se serait-il caché de moi, dont il avait comblé l'enfance de bienfaits? — Souvenez-vous, dit Guillaume, dans quelles circonstances vous fûtes admis au Val-Perdu... Ce fut seulement quand vous eûtes prononcé votre nom devant moi que je me décidai à vous sauver en vous introduisant dans la retraite de Philémon. Je ne vous le cache pas, je reçus d'abord des reproches sévères; votre parent vous affectionnait véritablement, mais il connaissait de longue main votre légèreté; il tremblait que vous ne jetassiez du trouble parmi ces enfants innocents, élevés dans la haine du monde et dans l'ignorance de la société... Vous n'avez que trop justifié ses craintes; votre séjour au Val-Perdu a été la ruine de ses espérances et la cause des plus terribles catastrophes. — C'est vrai, mon Dieu! c'est vrai! Ainsi donc cet infortuné Lysandre, dont j'ai recueilli le dernier soupir, était... — Votre cousin au second degré, monsieur le chevalier; et si vous vous approchiez de ce tombeau de marbre que nous voyons d'ici, dans le cimetière de Rosenthal, vous pourriez lire pour épithaphe : *Ci-gît Charles-Antoine, vicomte de Rancey.*— Et... et... cette malheureuse jeune fille, balbutia Armand avec effort, cette belle et touchante Galathée? — C'était la pupille du comte de Rancey, répliqua Guillaume laconiquement.

Ils firent encore quelques pas en silence, tout à coup Verneuil s'arrêta.

— Je n'irai pas plus loin, dit-il avec résolution en s'essuyant les yeux; je manquerais de courage pour affronter les reproches de ce malheureux père... Retournez près de lui, mon cher Guillaume; dites-lui que, pénétré du sentiment de mes fautes, j'ai compris combien ma présence pourrait lui être pénible... Je vais descendre à Rosenthal et reprendre sans retard la route de France. — Y songez-vous, monsieur le chevalier? et la mission que vous êtes venu remplir ici sur l'ordre de l'empereur? — Quoi! connaît-on aussi cette circonstance au Val-Perdu? demanda le colonel au comble de l'étonnement. — Monsieur le comte est bien servi par ses agents de France, répliqua l'intendant avec quelque embarras; d'ailleurs, lui-même est arrivé récemment de Paris, et il a pu entendre dire... — Enfin peu importe comment cette nouvelle est parvenue jusqu'à lui... Toujours est-il qu'aucune considération d'intérêt personnel ne me décidera à tenter une démarche qui serait presque une insulte pour mon parent, même la crainte de déplaire au plus puissant souverain du monde... Non, continua-t-il avec égarement, je ne reverrai pas les lieux jadis si paisibles où j'ai porté le deuil; je craindrais que les rochers du Val-Perdu ne croulassent sur ma tête.

Guillaume conservait son attitude modeste et sereine.

— Monsieur le chevalier, reprit-il humblement, s'exagère ses propres torts, ou, tout au moins, il se trompe sur les dispositions du comte de Rancey à son égard. Si en effet mon maître avait contre vous la colère que vous lui supposez, vous eût-il prié par ma bouche d'accepter dans sa maison une cordiale hospitalité? — Vous avez raison, Guillaume; et pourtant M. de Rancey me

cesse autour des travailleurs pour en écarter les curieux et donner le change à quelques observateurs opiniâtres. De la sorte, tout s'exécuta rapidement et sans éclat, comme l'avait désiré M. de Rancey, et la plupart des habitants de Rosenthal n'eurent aucune connaissance de ce qui venait de s'accomplir si près d'eux.

« Mais ce n'était pas assez encore pour rassurer l'inquiète prévoyance de mon maître; il voulait mettre entre le monde et lui une barrière infranchissable. A l'entrée du défilé, qui donnait seul accès au Val-Perdu, surplombaient d'énormes roches isolées. Les travaux intérieurs étant finis, ces roches furent secrètement minées, de manière à rendre leur chute imminente; puis de grands pieux de bois sec furent enfoncés dans la partie où elles adhéraient au flanc de la montagne, comme cela se pratique pour les blocs de grès qui servent à faire des meules de moulins. Au premier orage, les coins de bois, gonflés par la pluie, détachèrent les rochers qui croulèrent avec un épouvantable fracas. Le défilé fut entièrement obstrué, et il ne resta plus d'autre entrée au Val-Perdu que l'entrée secrète qui vous est connue. On fut persuadé à Rosenthal que la vallée entière avait été abîmée pendant cette terrible tourmente, envoyée par le ciel pour servir nos plans, et, comme vous pouvez le penser, je n'ai jamais contredit cette opinion.

« Ces mesures prises, j'écrivis à mon maître que tout était prêt pour le recevoir. Le comte, de son côté, avait bien employé le temps; il avait réalisé la plupart de ses immenses propriétés, et il avait placé les fonds en provenant sous mon nom et sous celui de mon frère Victorien, qui lui étions dévoués jusqu'à la mort. Quant à celles qui n'avaient pu être vendues, il nous les avait cédées par acte authentique, et les fermiers devaient, chaque année, nous en adresser les revenus comme aux véritables propriétaires. Ces précautions eurent le plus heureux résultat, plus tard quand éclata la révolution; alors que tant de fortunes territoriales passaient, à titre de biens d'émigrés, entre les mains de la nation, M. de Rancey perdait seulement des sommes modiques ou des arrérages insignifiants. Pendant bien des années, j'ai été dépositaire sans contrôle de ces importants intérêts, et, aujourd'hui encore, je gère les biens du comte avec un zèle dont ses héritiers ne se plaindront pas. »

Ici le bon Guillaume prit lentement une prise de tabac dans sa boîte de corne; et après avoir jeté un regard oblique sur le colonel en souriant, il continua :

« — Ce fut par une nuit obscure que le comte de Rancey arriva à mon petit chalet, situé, comme vous savez, hors de l'enceinte du Val-Perdu. Outre ses deux garçons, dont le plus âgé avait six ans à peine, il amenait avec lui ses deux pupilles, pauvres petites orphelines que la tendresse de leur mère mourante lui avait confiées; vous les avez connues l'une et l'autre sous le nom d'Estelle et de Galathée. Il était seul avec ces quatre enfants dans une voiture soigneusement fermée, et mon frère Victorien conduisait lui-même les chevaux depuis Zurich, afin de ne mettre aucun domestique dans la confidence. Nous transportâmes les enfants endormis à l'habitation du Val-Perdu, puis Victorien ramena la voiture à la ville, sans que personne dans les pays environnants eût remarqué l'arrivée de ces voisins mystérieux. De la sorte, le secret de mon maître fut bien gardé, et il n'était pas à craindre qu'aucun importun vînt troubler son bonheur dans la retraite charmante où il allait le cacher.

« Je n'entrerai pas dans le récit de l'éducation que M. le comte donna à ces jeunes enfants et des idées qu'il chercha à leur inculquer. Je dus m'incliner devant ses lumières supérieures et sa volonté toute-puissante. Vous avez vu le résultat de cet étrange système... Je vous dirai seulement, pour ce qui vous concerne, qu'en votre qualité de pupille du comte de Rancey, on eut aussi un moment la pensée de vous donner place dans la jeune colonie du Val-Perdu. Mais vous étiez d'un âge trop avancé pour oublier le monde comme les autres enfants. D'ailleurs, élevé dans une école militaire, vous passiez pour avoir un caratère vif, résolu, parfois indocile. Ces considérations

décidèrent mon maître à vous laisser à l'écart, et l'expérience a prouvé que cette exclusion était sage. »

Pendant que M. Guillaume parlait, on était arrivé à la muraille de rochers qui entourait le Val-Perdu; mais à la place des masses abruptes qui coupaient le chemin autrefois, on voyait une large grille de fer à lances dorées, dont la porte ouverte laissait libre passage à tous venants. Derrière cette grille, à l'extrémité d'une longue avenue de jeunes arbres, s'élevait la maison occupée par Philémon et sa famille.

— Comme vous le voyez, monsieur le chevalier, reprit Guillaume avec sa placidité habituelle, les choses sont bien changées ici; aujourd'hui les enfants du village viennent jouer jusque dans cette enceinte autrefois impénétrable... Mais vous trouverez bientôt des changements plus étonnants encore. Ce n'est plus Philémon avec son charmant essaim de bergers et de bergères, qui habite le Val-Perdu, c'est le noble comte de Rancey et sa famille.

Ils avaient franchi la grille et s'engageaient déjà dans l'avenue, quand Verneuil aperçut à quelque distance un groupe de personnes qui s'avançaient de son côté. Un vieillard à la contenance majestueuse, entièrement vêtu de noir, s'appuyait d'un côté sur un jonc à pomme d'or, de l'autre sur le bras d'une dame vive et rieuse, mise à la dernière mode de Paris. Derrière eux marchait un jeune homme, de tournure élégante, conduisant par la main un charmant enfant d'environ cinq ans, aux cheveux longs et bouclés.

— Les voici qui viennent au-devant de vous, murmura Guillaume précipitamment; eh bien, monsieur le chevalier, pendant que nous sommes seuls encore, permettez-moi de vous donner un avis : ne vous étonnez de rien, quoi qu'il arrive, et restez fidèle au culte de vos souvenirs... vous n'en aurez pas de regret.

Le colonel n'eut pas le temps de réfléchir sur cet avertissement énigmatique. Le jeune homme élégant dont nous avons parlé et dans lequel, malgré la différence du costume, Verneuil avait déjà reconnu Némorin, s'élança vers lui et l'embrassa avec effusion tandis que le petit garçon, se haussant sur ses pieds, saisissait la main du voyageur, la collait contre ses lèvres roses et disait avec gentillesse :

— Soyez le bien venu, mon bon ami; nous vous aimerons de tout notre cœur.

Armand rendit avec chaleur ces affectueuses caresses; puis il s'avança, entre le jeune homme et l'enfant, au-devant du comte de Rancey que la lenteur de sa marche avait retenu un peu en arrière. Estelle, car on a sans doute deviné quelle était la conductrice du vieillard, lui sourit amicalement; M. de Rancey le salua d'un air de réserve et de tristesse.

— Monsieur le comte, mon généreux parent, dit le colonel d'une voix altérée en s'inclinant profondément, ce n'est qu'en tremblant que j'ose revenir dans une maison où mon passage a été marqué autrefois par de grands malheurs... M'est-il permis d'espérer que la part que j'ai prise à ces funestes événements n'y excitera désormais contre moi ni haine ni colère? — Vous n'avez rien à craindre de pareil, colonel de Verneuil, répliqua M. de Rancey avec émotion; pour entretenir contre vous ces sentiments de haine et de colère, il faudrait se souvenir des torts d'un vieillard imprudent dont l'opiniâtreté fut la cause première de ces catastrophes... Déplorons donc les fautes passées, versons des larmes sur ceux qui ne sont plus, mais ne récriminons contre personne. — Cette tâche me sera facile ici, dit Armand en jetant un regard douloureux autour de lui; ah! monsieur le comte, un ennemi mortel ne pourrait m'adresser de plus amers reproches que moi-même, à l'aspect de cette vallée!

Ces regrets si vifs et si vrais achevèrent de faire évanouir la réserve un peu hostile de M. de Rancey. Il tendit à son tour la main au colonel, et murmura en fixant sur lui son regard perçant :

— Vous pensez donc encore à celle que vous avez perdue? — Elle est toujours présente à mon esprit, répliqua Armand en détournant la tête pour cacher l'excès de sa faiblesse.

Le vieillard garda le silence pendant une minute environ, comme pour lui laisser le temps de se remettre. Enfin il reprit d'un ton d'urbanité parfaite :

— C'est assez nous occuper de ces pénibles souvenirs ; je ne dois pas oublier, mon cher parent, que vous venez de faire un long voyage et que vous devez avoir besoin de repos... Marchons donc, et si votre réception dans ma modeste maison est moins joyeuse qu'au temps où deux bons et gracieux enfants l'embellissaient encore, l'accueil n'en sera pas moins cordial de ma part et de la part des enfants qui me restent.

En même temps il passa son bras sous celui du colonel et on prit à pas lents le chemin de l'habitation.

Il semblait que les assistants eussent redouté l'effet de cette première entrevue. Jusqu'à ce moment Estelle et Némorin, ou plutôt le vicomte et la vicomtesse de Rancey, avaient manifesté une sorte d'inquiétude, comme s'ils eussent craint de voir éclater brusquement un dissentiment entre les deux interlocuteurs. Guillaume lui-même avait attendu avec anxiété le résultat de cet entretien. Les démonstrations amicales qui le terminèrent rassurèrent tout le monde, et on respira plus librement. Les deux jeunes époux se rapprochèrent de leur père, et la conversation, devenant générale, s'établit sur un ton de confiance et de douce familiarité.

Le soleil s'était couché, et la campagne prenait les teintes foncées du crépuscule. Cependant il restait encore assez de jour pour qu'Armand pût reconnaître, à droite et à gauche de la nouvelle avenue, les sites enchanteurs qu'il avait tant admirés, six ans auparavant. Il entrevoyait en passant des statues, des jets d'eau, des massifs d'arbres exotiques dont le souvenir était gravé dans sa mémoire. Une fois il aperçut, à travers un rideau de saules, un coin de ce lac si beau et si funeste où s'était précipitée la pauvre Galathée ; son cœur battit avec violence, la voix lui manqua tout à coup. Mais on s'efforça aussitôt d'effacer cette première impression en détournant son attention. Estelle, qui avait conservé son humeur vive et mutine d'autrefois, l'accablait de questions sur Paris et la cour impériale ; le vicomte lui parlait des joyeuses parties de pêche et de chasse auxquelles il voulait le faire assister. Le vieillard seul était retombé dans une taciturnité qui semblait lui être habituelle depuis ses malheurs.

On atteignit enfin la maison, et bientôt le colonel fut introduit dans cette salle à manger où se réunissait autrefois la famille de Philémon. Un souper, qui ne rappelait plus en rien la table frugale des patriarches, l'y attendait. Mais, malgré les instances polies de ses hôtes, il lui fut impossible de faire honneur à ces mets choisis, servis dans des plats de vermeil par des laquais aux riches livrées. En face de lui était une place vide, et, à cette place, il se représentait la belle et mélancolique image de Galathée... Alors sa respiration devenait pénible, ses yeux se gonflaient de larmes, et c'était à peine s'il pouvait répondre par monosyllabes aux caresses de ses hôtes.

Le vicomte et la vicomtesse, reconnaissant l'inutilité de leurs efforts, cessèrent bientôt de chercher à l'égayer. D'ailleurs, en dépit de leur innocent bavardage, ils paraissaient, l'un et l'autre, éprouver une gêne secrète qui nuisait à la franchise de leurs allures. Fréquemment, en parlant, ils regardaient leur père, afin sans doute de s'assurer s'ils obtenaient son approbation. Verneuil était trop absorbé pour remarquer ces détails ; mais il en résultait une sorte de malaise général qui aggravait encore ses douloureuses préoccupations.

Aussi, à l'issue du souper, s'informa-t-il si son valet de chambre était venu de Rosenthal avec ses bagages ; et, sur la réponse affirmative, il demanda la permission de se retirer ; M. de Rancey se leva.

— Je vous ai fait préparer la chambre que vous connaissez déjà, colonel, dit-il avec une gaieté affectée, en prenant lui-même un bougeoir des mains d'un domestique ; mais, en raison de la manière un peu fâcheuse dont nous quittâmes autrefois cette chambre, je prétends vous y conduire moi-même..... Ce sera une réparation, si vous voulez.

Armand s'inclina, et, après avoir pris congé du vicomte et de la vicomtesse, il suivit le vieillard en silence.

La chambre était absolument telle qu'il l'avait laissée : mêmes meubles, même simplicité propre et scrupuleuse.

— Mon cher chevalier, dit le comte en s'asseyant à côté d'Armand qui s'était jeté avec accablement dans un fauteuil, je ne veux pas vous retenir longtemps, lorsque vous paraissez avoir si grand besoin d'être seul. Je dois dire pourtant dès à présent, afin de tranquilliser votre esprit, que je connais le but de votre voyage, et que je suis tout disposé à combler vos vœux, en me conformant aux ordres de l'empereur.

Verneuil tressaillit.

— Quoi ! s'écria-t-il, vous savez... mais c'est juste, c'est juste, reprit-il aussitôt avec un sourire forcé ; je ne peux m'habituer à cette idée que ce qui est un grand secret à Paris soit déjà connu au Val-Perdu... Eh bien ! monsieur le comte, connaissant votre amour de la solitude et votre horreur pour le monde, cette complaisance de votre part m'étonne, je l'avoue. Sans doute, vous ignorez l'étendue du sacrifice que j'avais d'abord l'intention de réclamer de mon tuteur... Mais depuis que j'ai retrouvé Philémon dans le comte de Rancey, je ne veux plus songer aux misérables intérêts personnels qui m'ont ramené ici. — J'y songerai donc pour vous, colonel ; et si vraiment le vieux et illustre nom dont je suis l'humble dépositaire peut jeter quelque éclat sur votre union, je vous accompagnerai à Paris, je me montrerai à la cour impériale, avec mon fils et ma fille. L'héritière de l'ancienne maison de Sancy est un excellent parti ; j'ai connu sa famille, et je suis fier pour vous d'une pareille alliance. D'ailleurs la jeune fille, dit-on, est charmante, et peut-être l'aimez-vous déjà...

Armand secoua la tête.

— Je ne l'ai jamais vue, murmura-t-il. — Mais du moins vous savez qu'elle est riche et que la faveur de l'empereur sera le prix de votre soumission... Il n'est pas sage de regretter éternellement ses affections de jeunesse, et une femme pourvue d'autant d'avantages que mademoiselle de Sancy devra compenser aisément... — Ah ! Monsieur, interrompit Armand avec un éclat de douleur, comment pouvez-vous me parler de mon union avec une autre femme, ici, dans cette maison qui est toute pleine de Galathée !

Et il se cacha le visage dans ses deux mains. Le comte l'observait d'un air inquisiteur.

— C'est juste, dit-il enfin, en se préparant à sortir, il faut que les premiers moments se passent ; mais vous serez déjà plus calme demain matin. Adieu donc, mon cher Verneuil ; nous reprendrons cette conversation ; en attendant, ayez courage ; tout ira bien.

Il embrassa Armand et se retira.

Un moment après, le valet de chambre vint offrir ses services, mais Verneuil le congédia définitivement, et put s'abandonner sans contrainte à ses réflexions.

Son sang était en ébullition, son front brûlait. Il s'approcha de la fenêtre pour respirer un peu d'air frais.

Cette fenêtre, encore encadrée de branches de vigne, était celle où il s'accoudait jadis, en attendant l'heure d'aller joindre Galathée au jardin. Il retrouvait les espaliers qui lui servaient autrefois d'échelons pour sortir et rentrer pendant la nuit. Aucune modification importante n'avait été faite autour de la maison. Le jardin était toujours là, avec ses plates-bandes remplies de fleurs, avec ses boulingrins bordés d'orangers et de lauriers roses dans leurs caisses vertes. La lune, qui se levait en ce moment, éclairait d'un reflet pâle les vitraux de la serre. Partout régnait le calme le plus profond.

Peu à peu Armand se crut revenu à l'une de ces veilles délicieuses où, caché derrière le rideau de mousseline, sans lumière, et palpitant d'impatience, il guettait furtivement sa chère Galathée. C'était même calme dans l'air, même sérénité dans le ciel, mêmes émanations suaves de la campagne. Son imagination supprimait le temps et les événements passés. Armand n'avait pas quitté le Val-Perdu depuis six ans ; Galathée vivait ; elle était encore brillante de fraîcheur et de jeunesse ; elle céderait aux instances de

son amant; elle allait se glisser tremblante, à pas timides, retournant la tête au moindre bruit, vers le grand oranger. L'œil fixé sur cet arbre prédestiné, Verneuil cherchait à entrevoir une forme svelte et légère; il épiait un mouvement du feuillage ou un pan de robe ondulant doucement à la brise nocturne.

Tout à coup il pâlit et se pencha en avant comme s'il allait tomber; sa bouche s'ouvrit pour pousser un cri; mais le son n'arriva pas jusqu'à ses lèvres. Haletant, les cheveux hérissés sur la tête, il serrait convulsivement l'extrémité d'une branche de vigne qui se trouvait à portée de sa main.

C'est que l'illusion s'était faite réalité. La forme svelte et légère venait en effet de se montrer au pied de l'oranger, blanche et vaporeuse comme la sylphide des traditions allemandes. Les rameaux parfumés se balançaient au-dessus de sa tête, et le pan de sa robe de soie chatoyait aux rayons de la lune.

Armand posa la main sur ses yeux, et les tint fermés un moment; puis il les rouvrit de nouveau. Il revit l'apparition à la même place.

Le colonel de Verneuil passait pour un des plus braves soldats de cette grande armée qui comptait tant de milliers de braves; cependant, son visage était baigné de sueur, et il frissonnait.

Il eut néanmoins un éclair de réflexion :

— Quoi d'étonnant, pensa-t-il, que quelqu'un se promène dans le jardin par cette magnifique nuit? Il n'y a là, sans doute, qu'une circonstance toute naturelle.

Alors, comme si elle eût deviné ses pensées, l'apparition sortit lentement de l'ombre épaisse que projetait l'oranger et s'avança vers lui. C'était une femme, c'était Galathée; Galathée telle qu'il l'avait vue autrefois, avec son petit chapeau de paille, sa tunique de satin, son écharpe bleue, ses beaux bras nus aux bracelets de corail. La lune l'éclairait tout entière, et Armand pouvait aisément reconnaître des traits si bien gravés dans sa mémoire. Elle était plus pâle et plus frêle qu'autrefois, mais son visage n'avait jamais resplendi d'une beauté plus céleste. Elle semblait affligée et levait fréquemment ses mains diaphanes d'un air de douleur.

Armand poussa un cri sourd et posa le pied sur l'appui de la fenêtre pour s'élancer dans le jardin. Mais, au milieu de sa frénésie, une sorte d'instinct l'arrêta. Il recula vivement et, cachant sa tête dans les couvertures de son lit, il murmura d'une voix entrecoupée :

— Il n'y a plus de doute. . je suis fou, mon Dieu! j'ai perdu la raison.

Après avoir employé quelques instants à se remettre de son trouble et à se répéter qu'il était dupe de son imagination exaltée par la fièvre, il revint à la fenêtre.

Cette fois le fantôme avait disparu. Verneuil attendit plus d'une heure encore sans que rien troublât le silence et l'immobilité de la nuit.

XIII.

Aux premiers rayons du jour Armand fut debout, et il se hâta de descendre dans la cour pour échapper aux visions effrayantes qui l'avaient poursuivi toute la nuit. A cette heure matinale, les maîtres du logis semblaient encore se livrer au sommeil, et les fenêtres étaient closes. Cependant une certaine activité régnait déjà autour de la maison. Un palefrenier promenait dans la grande avenue deux magnifiques chevaux de main couverts de housses écarlates; des laboureurs ou des jardiniers, leurs outils sur l'épaule, se rendaient à leurs travaux; on entendait au loin les beuglements des bestiaux qui allaient aux pâturages, sous la garde de bergers bien différents de Lysandre et de Némorin. La solitude s'était peuplée; l'Arcadie d'autrefois, devenue une bergerie suisse, avait perdu son mystère et son élégance, mais non tout a fait son charme et sa poésie.

Verneuil désirait ardemment de revoir seul les lieux où s'étaient passées les principales scènes de cette histoire. Il redoutait les regards curieux qui eussent pu, dans cette espèce de pèlerinage, épier ses impres-

sions et gêner sa douleur. Aussi, après s'être assuré que personne ne semblait avoir remarqué sa sortie, s'engagea-t-il rapidement dans cette ancienne allée de tilleuls qui conduisait à la partie la plus solitaire du Val-Perdu.

Le colonel visita ainsi la clairière où il avait rencontré les deux bergères, où il avait



Elle était plus pâle et plus frêle qu'autrefois. (Page 176.)

surpris leurs tendres confidences, le cabinet de verdure qui servait aux joyeux soupers du soir, la grotte où travaillait Lysandre. Chacune de ces stations, comme on peut le croire, avait éveillé en lui bien des sentiments douloureux, bien des pensées amères; mais il n'avait pas osé encore approcher du lieu qui résumait à la fois ses plus doux et ses plus poignants souvenirs, de ce Pré des Anémones où il avait déclaré son amour à Galathée et où plus tard il avait vu la jeune fille pour la dernière fois.

Cependant une force irrésistible l'entraînait vers cet endroit fatal; il lui semblait que ce fût un devoir sacré pour lui de revoir ce rocher de tragique mémoire, d'où l'infortunée bergère s'était élancée dans l'abîme. Quoique son cœur se brisât à la seule pensée d'accomplir ce devoir, il voulut à tout prix l'accomplir. Il se fraya donc passage à travers les mauvaises herbes qui s'étaient multipliées, particulièrement dans cette partie solitaire de la vallée, et il atteignit enfin la lisière du pré des Anémones.

Arrivé là, Armand fut pris d'un saisissement inexprimable. Il s'arrêta et, s'appuyant contre un abre, il resta plusieurs minutes sans oser jeter les yeux autour de lui.

Il s'y décida enfin par un effort de courage. Bientôt il se trouva sur l'étroite langue de terre à l'extrémité de laquelle s'élevait la pierre maudite. Un monument fort simple désignait cette pierre à la religion des habitants du Val-Perdu; c'était une petite pyramide en maçonnerie surmontée d'une croix de fer doré. En face était disposé un banc rustique où l'on pouvait s'asseoir pour prier ou pour méditer. L'isolement de ce lieu, le calme profond qui y régnait, et surtout les souvenirs qui s'y rattachaient, eussent inspiré du recueillement aux personnes les plus étrangères au drame dont il avait été le théâtre. Qu'on juge de l'effet que dut produire ce tableau mélancolique sur l'esprit du malheureux Armand!

— Elle est là! murmura-t-il; ils l'ont enterrée dans le lieu même où elle a péri... Oh! ma Galathée! c'est donc là ton tombeau!

Il allait s'agenouiller devant la croix, quand il s'aperçut qu'il ne serait pas seul à remplir ce devoir pieux. Une personne, que la déclivité du sol lui avait cachée jusqu'à ce moment, était à genoux devant l'humble mausolée. Verneuil reconnut le petit Charles, dont il avait reçu la veille un accueil si affectueux. L'aimable enfant portait une élégante tunique de velours noir sur laquelle retombaient les longues boucles de sa chevelure blonde. Son chapeau à plumes était posé près de lui sur le gazon. Les mains jointes, les yeux tournés vers la croix, il récitait à voix haute une prière naïve dont quelques paroles frappèrent le colonel.

— Mon Dieu, disait-il, ayez pitié de la pauvre femme qui, à cette même place, a osé attenter à l'existence que vous lui aviez donnée. Pardonnez-lui comme elle-même a pardonné à tous ceux qui furent la cause involontaire de cette action coupable; étendez sur eux et sur elle votre miséricorde infinie. La prière de l'enfance vous est agréable, parce que l'enfance est pure et innocente. Exaucez-moi donc en répandant vos bénédictions sur ceux que j'aime, et accordez-leur les prospérités terrestres en attendant le bonheur du ciel. Ainsi soit-il.

Pendant que le petit garçon priait ainsi avec une onction extraordinaire, Verneuil restait comme frappé de stupeur. Mais cette rencontre inattendue, dans ce lieu funèbre, n'était pas la seule cause de son émotion. La veille, il n'avait fait qu'entrevoir ce gracieux enfant, et il l'avait à peine remarqué au milieu des préoccupations de son arrivée au Val-Perdu; maintenant seulement il s'apercevait de la ressemblance étonnante du jeune Charles avec la pauvre Galathée.

C'était même pureté dans les lignes, même finesse dans l'expression, même mélancolie dans le regard. Tout, jusqu'au son de voix plaintif et bien timbré, rappelait l'infortunée bergère; et cette observation dans un semblable lieu, au moment où les facultés de Verneuil étaient violemment tendues, renversait sa raison.

Comme le petit Charles, après avoir fait un signe de croix, se levait pour se retirer, Armand s'élança vers lui et l'embrassa avec transport sans prononcer une parole.

L'enfant avait paru d'abord un peu effrayé de l'apparition subite du colonel et de ses caresses convulsives; mais bientôt il se rassura et lui sourit avec candeur :

— Quoi! mon bon ami, dit-il, vous êtes donc venu ici faire votre prière avec moi? Vous avez bien raison; on m'a dit que cet endroit était saint comme une église, et que le bon Dieu m'y entendrait mieux que partout ailleurs. — Vous savez donc, mon enfant, demanda Verneuil d'une voix très-

altérée, quelle est la malheureuse femme enfermée dans ce tombeau? — Un tombeau! répéta Charles avec un mouvement de terreur, ce n'est pas un tombeau, mon bon ami; c'est seulement un petit monument, comme l'appelle M. de Rancey, destiné à conserver la mémoire d'un événement bien triste. — Et vous venez souvent ici? — Tous les matins; petite maman le veut. — Cette prière que vous récitiez tout à l'heure, qui vous l'a apprise? — C'est petite maman, et, en me l'apprenant, elle pleurait. — Bonne et aimable Estelle!... Elle a cherché à perpétuer son affection pour sa sœur infortunée en la transmettant à son fils.

Charles regarda le colonel avec ses grands yeux limpides.

— Oh! mais que dites-vous donc là, mon bon ami? reprit-il, petite maman ne s'appelle pas Estelle.

Armand, qui croyait savoir d'où provenait l'erreur de l'enfant, répondit seulement par un sourire mélancolique, et, posant la main sur sa tête blonde, il tomba dans une profonde rêverie.

Quelques minutes se passèrent. Charles n'osait bouger de peur de déranger cette main caressante. Enfin, il demanda timidement :

— Si vous retournez à la maison, monsieur de Verneuil, me permettrez-vous de vous accompagner?

Ne recevant pas de réponse, il releva doucement la tête; une larme tomba sur sa joue comme une goutte de rosée. L'enfant manifesta une douloureuse surprise.

—Vous pleurez, mon bon ami, s'écria-t-il; moi, je suis un petit garçon et je pleure souvent; mais vous, un homme, un militaire, comme il faut que vous ayez du chagrin!... Oh! ne soyez pas triste, je vous en prie; tenez, embrassez-moi vite, mais ne pleurez plus.

Et, prêt à pleurer lui-même, il se soulevait pour offrir au colonel son front blanc et pur. Armand le contempla avec une indicible tendresse.

— Oui, murmura-t-il, c'est un ange qu'elle m'a envoyé pour adoucir ma douleur; et afin de le rendre plus irrésistible, elle lui a donné sa voix et les traits de son visage.

En même temps il serra de nouveau Charles contre sa poitrine et le dévora de baisers.

Un cri faible, mais où semblait se résumer toutes les félicités de la terre, se fit entendre à quelque distance. Armand se redressa vivement. Ce cri, il ignorait d'où il était parti; il lui avait paru à la fois sortir du lac et s'échapper des touffes de buisson qui bordaient le pré des Anémones; cependant il avait cru reconnaître, jusque dans ce son inarticulé, la voix de Galathée.

Il regarda de tous côtés. A l'autre extrémité du promontoire se montrait une jeune fille chargée de veiller sur le petit Charles. Il courut à elle et demanda brusquement :

— Est-ce vous qui tout à l'heure...?

Sans lui donner le temps d'achever, la jeune fille posa son doigt sur sa bouche d'une façon particulière. Alors seulement Verneuil reconnut la sourde-muette, autrefois caméristе d'Estelle et de Galathée.

— Insensé que je suis, murmura-t-il avec accablement, j'ai pris les clameurs bizarres de cette pauvre créature pour... Oh! ma raison, ma raison!

Il se frappa le front et s'éloigna rapidement de ce triste lieu.

L'enfant, n'osant parler, se mit à trottiner à côté de lui, tandis que la bonne muette les suivait à quelques pas en arrière.

On quitta le pré des Anémones et on gagna l'avenue de tilleuls. Armand ne tournait pas les yeux vers son petit compagnon de route, comme s'il eût craint que la frappante ressemblance de Charles avec celle qui occupait ses pensées n'augmentât encore le désordre de son esprit. Charles interrompit le premier ce silence obstiné.

— Mon bon ami, reprit-il avec timidité, seriez-vous mécontent de moi? J'en serais fâché, car je vous aime bien... — Et pourquoi m'aimeriez-vous? demanda Armand avec brusquerie; on a dû pourtant vous dire que j'étais dur, cruel, et que les malheurs arrivés au Val-Perdu étaient mon ouvrage! — On ne m'a jamais dit cela, répliqua l'enfant d'un ton angélique; est-ce qu'il y a des méchants?

Comment auriez-vous pu faire tant de mal, vous qui paraissez si bon?

La rudesse du colonel ne résista pas à cette touchante naïveté; il regarda l'enfant et lui sourit avec tristesse.

On atteignit enfin la maison. La famille de Rancey était déjà réunie pour le déjeuner. Quand Verneuil parut, conduisant Charles par la main, il y eut comme un mouvement de surprise. Néanmoins tout le monde vint s'informer affectueusement s'il était remis des fatigues du voyage. Armand s'efforça de répondre d'une manière convenable à ces témoignages d'intérêt, mais, en dépit de lui-même, ses paroles et ses actions trahissaient un véritable égarement. La vicomtesse l'observait à la dérobée d'un air de pitié, et quand on se leva pour se mettre à table, elle dit bas à son père :

— Voyez comme il est pâle et défait!

Le vieillard lui imposa silence d'un geste impérieux.

Pendant le déjeuner, on ne fit aucune allusion aux causes secrètes de l'agitation d'Armand. La conversation roulait comme la veille sur Paris, sur la cour impériale, sur les chances possibles d'une nouvelle guerre. Le colonel répondait à peine ou répondait de travers aux questions qui lui étaient adressées par ses hôtes dans l'intention bienveillante de le distraire. Il ne mangeait pas, et son regard était presque toujours baissé. Quelquefois aussi ses yeux s'arrêtaient sur le petit Charles, placé en face de lui, avec une fixité qui embarrassait fort le pauvre enfant et appelait sur ses joues une vive rougeur.

Armand avait témoigné le désir de monter à cheval, et le vicomte s'était empressé de donner des ordres en conséquence. Dès que le repas fut fini, on vint annoncer que le cheval était prêt. Armand se leva et s'excusa de quitter sitôt la compagnie sur le besoin qu'il ressentait d'un peu d'exercice violent, afin de chasser les vapeurs qui obstruaient son cerveau.

On l'accompagna jusqu'au perron où le cheval attendait. Le colonel sauta en selle avec impétuosité, salua MM. de Rancey et la vicomtesse, puis, enfonçant son chapeau sur ses yeux, il partit comme le vent. En une minute il eut franchi l'avenue qui conduisait à la grande grille, et disparut dans un nuage de poussière.

— Comme il mène mon pauvre alezan, dit le vicomte d'un ton de regret; le malheureux animal sera fourbu avant d'être arrivé au village!

Cependant Armand continuait sa course effrénée vers le village. Les pentes les plus rapides, les tournants les plus dangereux n'avaient pu le décider à ralentir le galop de sa monture. Il entra dans Rosenthal avec toute la rapidité de son généreux coursier, dont les pieds faisaient jaillir du pavé des milliers d'étincelles.

Arrivé devant l'auberge des *Trois Cigognes*, il sauta à terre, remit la bride à une espèce de valet d'écurie qui était accouru au bruit, et, après lui avoir fait signe de donner quelques soins à la noble bête couverte de sueur et d'écume, il demanda le capitaine Ravaud. Sans attendre de réponse, il franchit le seuil de la maison, gravit l'escalier et entra brusquement dans la chambre qu'il avait dû occuper la veille.

Ravaud était assis devant une table sur laquelle se trouvaient une bouteille de Johannisberg et toutes les espèces de fromages alors connues en Suisse, depuis le classique gruyère jusqu'au fétide neufchâtel. Maître Wolf, l'hôtelier au nez camard, le mari de Claudine, lui faisait compagnie; ils trinquaient en ce moment comme deux vieux amis. De plus, l'accommodant capitaine tenait sur ses genoux un des marmots de la maison qui pêchait gravement dans son assiette, tandis qu'un autre plus petit le tiraillait par les basques de son habit.

Ravaud parut un peu confus d'être surpris dans cette situation. Il s'empressa de se débarrasser des enfants et s'avança vers le colonel en souriant.

— Ma foi, mon cher Verneuil, vous me voyez en train de cimenter la paix avec M. Wolf et sa famille. Je tiens à prouver que je n'ai pas de rancune, et ce brave homme vous dira... Mais laissez-nous, Wolf continua-t-il d'un ton plus sérieux en remarquant les traits bouleversés d'Armand

nous reprendrons une autre fois cette discussion savante sur le mérite de vos productions indigènes; je crois que le colonel désire me parler.

Verneuil fit un signe de tête et se laissa tomber sur un siége. L'aubergiste n'eut pas besoin qu'on lui répétât cette invitation. Après avoir préalablement vidé son verre, il prit ses marmots par la main, salua et sortit à reculons.

— A votre air consterné, mon cher Verneuil, dit Ravaud amicalement, je devine que les choses prennent une mauvaise tournure... Votre parent serait-il par hasard un noble encroûté qui ne fait aucun cas des ordres de l'empereur?

Le colonel gardait toujours un silence farouche. Il dit enfin :

— Vous êtes mon compagnon d'armes et mon ami depuis dix ans, Ravaud, et malgré la différence de nos caractères, nul n'a jamais eu une aussi large part dans ma confiance... Je vous prie donc de répondre avec franchise et sincérité à la question peut-être étrange que je vais vous adresser. Avez-vous observé que j'aie jamais donné des signes de bizarrerie, d'égarement, enfin que j'aie perdu la raison?

Le capitaine ouvrit de grands yeux effarés.

— Que diable me demandez-vous là? répliqua-t-il; sans doute vous ne parlez pas sérieusement? — Très-sérieusement, au contraire; et c'est au nom de notre vieille amitié que je vous prie instamment de me dire si vous avez reconnu en moi quelque tendance à devenir visionnaire ou fou.

La question était précise. Le brave militaire se gratta l'oreille d'un air d'embarras, sans remarquer que son hésitation était passablement désobligeante pour son ami.

— Eh bien, ma foi, Verneuil, balbutia-t-il enfin, je ne voudrais pas vous offenser, mais il y a quelques années, dans ce même village de Rosenthal où nous sommes maintenant, je crus un moment que vous aviez reçu un mauvais coup sur la tête là-bas, à l'affaire de l'Albis; véritablement, à cette époque, vous parliez de bergers et de bergères, de Philémon, de Némorin et d'autres particuliers de ce genre, plus qu'il ne convenait à un homme sensé. — Il faut alors, mon cher Ravaud, que l'influence de ce pays me soit particulièrement funeste, répliqua Armand, car à peine y ai-je mis le pied, que je suis disposé à penser moi-même ce que vous en pensiez il y a six ans.

Comme le capitaine semblait l'interroger du regard, Verneuil lui apprit en peu de mots les événements qui s'étaient passés au Val-Perdu et la singulière situation où il se trouvait avec la famille de Rancey; enfin, il lui raconta quelles angoisses lui avaient causées la vision de la soirée précedente et l'étrange ressemblance du jeune Charles avec Galathée.

Ravaud écoutait en rongeant sa grosse moustache d'un air d'attention extrême.

— Eh bien! mon ami, ajouta le colonel avec une naïveté presque enfantine en terminant, que pensez-vous de tout cela? Éclairez-moi, car j'ai grand besoin de conseils, et ma pauvre tête se brise à sonder ces mystères... A votre avis, ai-je été la dupe de mon imagination? la fièvre a-t-elle abusé mes sens au point de me montrer ce qui n'existe pas? ou bien serait-il possible qu'une puissance occulte, surhumaine.....

— Allons donc! interrompit brusquement Ravaud, je puis croire à Dieu, mais je ne croirai jamais au diable... Écoutez, colonel, je ne suis pas un savant; et, sauf l'art de donner un coup de sabre, de griffonner un rapport, ou peut-être de dire quelques mots à ma compagnie au moment de la conduire au feu, mes talents ne vont pas loin. Cependant, à en juger avec mon gros bon sens, il y a dans vos aventures des choses qui ne sont pas tout à fait selon l'ordonnance. Ainsi, par exemple, vous vous étonnez peut-être à tort de cette grande ressemblance d'un enfant avec sa proche parente que vous avez connue; rien n'est plus naturel, et votre effroi provient uniquement du hasard qui vous a fait rencontrer cet enfant dans le lieu où a péri votre maîtresse. De même expliquerait-on peut-être les autres événements qui ont produit tant d'impression sur vous. Néanmoins, tout en laissant une large part aux jeux du hasard et aux écarts de votre esprit fatigué, je ne puis m'empêcher

de soupçonner qu'il y a dans cette affaire quelque machination, quelque tricherie..... — Y pensez-vous, Ravaud? Qui aurait intérêt à me tourmenter ainsi? — Il ne m'appartient pas de prononcer là-dessus. Néanmoins, je voudrais qu'il me fût permis de rester près de vous pour avoir l'œil ouvert sur vos affaires : je parierais ma moustache que nous finirions par découvrir quelque vilain pot aux roses. — Et moi, Ravaud, je sens que votre présence me serait d'un grand secours... Vous êtes calme, brave, dévoué; vous me soutiendriez contre moi-même. Depuis quelques heures, je suis faible et pusillanime comme une femme; je me trouve lâche! — Triple tonnerre! voilà une épithète qui me paraît fièrement saugrenue, à moi qui sais comment vous avez gagné votre double épaulette à graine d'épinards... Mais voyons, colonel, n'y a-t-il aucun moyen de m'introduire dans cette maison hantée par les revenants? Un hôte de plus ne causerait pas un grand embarras dans une famille aussi riche... — J'ai entendu dire que le comte et ses enfants étaient logés fort à l'étroit. — Allons donc, je suis militaire, et je sais au besoin tenir peu de place; un grenier, une soupente, un chenil, tout me sera bon. — Eh bien! j'essaierai, je vous le promets. — Essayez, colonel; il vous sera facile de toucher quelques mots à votre vieux parent d'un de vos amis qui serait enchanté de faire sa connaissance. Dès ce soir, je prendrai garnison chez lui; et, s'il y avait du louche, on verrait qu'il n'est pas facile d'attraper des lapins comme nous, quand ils sont deux.

Ils s'entretinrent encore un moment sur ce sujet. Armand redoutait un peu le sans-gêne soldatesque et républicain de son compagnon d'armes. Néanmoins, il se contenta de recommander au capitaine de ne pas se présenter au Val-Perdu avant d'avoir acquis la certitude qu'il y serait le bienvenu, et il partit en lui promettant de lui faire savoir, le jour même, le résultat de sa requête.

Armand, en revenant au Val-Perdu, ne donnait plus à sa monture les allures fougueuses qu'elle avait en venant à Rosenthal. Une réaction complète s'était opérée en lui. Son esprit s'était rasséréné; la raison avait repris son empire. Maintenant il voyait sous leur aspect simple, et terre à terre, les circonstances qui avaient jeté la perturbation dans son intelligence, et il espérait, avec le secours de son fidèle Ravaud, ne plus céder à de semblables faiblesses.

Il était dans cette situation d'esprit quand il entra dans la cour de l'habitation. Il demanda au valet, qui vint prendre la bride de son cheval, où se trouvait en ce moment M. de Rancey; ayant appris que le comte était dans la serre, il se dirigea aussitôt de ce côté.

La serre, à cette époque de l'année, était à peu près vide; il n'y restait plus qu'un certain nombre de plantes tropicales, trop délicates pour affronter la fraîcheur des nuits de printemps dans cette contrée montagneuse. Ses murailles nues et ses parois de verre lui donnaient une sonorité telle que le bruit des pas de Verneuil sur les larges dalles de granit éveillait mille petits échos. A ce bruit, le comte, qui, armé d'un sécateur, élaguait les feuilles flétries d'un magnifique ananas, se retourna lentement. En reconnaissant le colonel, il fit un mouvement de surprise, mais il se remit aussitôt.

— Vous voyez, mon cher Armand, dit-il en s'avançant au-devant de lui, que le comte de Rancey a conservé les goûts de l'horticulteur Philémon.

Puis, prenant la main du colonel, il le fit asseoir auprès de lui sur un banc au-dessus duquel des lianes rouges et jaunes, dont la graine provenait des forêts vierges de la Guyane, formaient un joli berceau, c'était la place favorite de M. de Rancey pour lire ses vieux livres de philosophie et pour méditer.

Jamais encore le vieillard n'avait montré à son parent autant de laisser-aller et de bienveillance. Aussi Armand crut-il le moment favorable pour parler de Ravaud; il demanda la faveur de présenter son ami au Val-Perdu comme une chose toute simple et qui ne pouvait soulever aucune objection. Quel fut son étonnement de voir les traits

du comte se rembrunir, et son sourcil se froncer ?

— C'est impossible, dit M. de Rancey avec quelque sécheresse. Y pensez-vous, colonel ? introduire un étranger dans notre intérieur, où tant de souvenirs palpitent, où tant de passions frémissent sous une apparence calme !... D'ailleurs, je suis parfois morose, taciturne, et je ne voudrais pas faire peser sur un hôte les caprices de cette humeur sombre... Vous m'obligerez donc de ne pas insister à cet égard.

Et comme le colonel restait étourdi de ce refus inattendu :

— Serait-il donc vrai, mon cher parent, continua le comte amicalement, que vous vous ennuieriez déjà parmi nous, et que vous chercheriez, en dehors de votre famille, des distractions qu'elle ne peut vous fournir ? — Oh ! ne croyez pas cela, répliqua Armand ; je ne saurais éprouver au Val-Perdu rien qui ressemble à de l'ennui ; mais, en revanche, je suis incessamment obsédé de réflexions pénibles, de regrets amers, je suis découragé, abattu, et... — Je comprends, dit le vieillard ; *mais il faut* qu'il en soit ainsi ; car si, à la vue des lieux où vous avez commis d'aussi grandes fautes, vous n'aviez pas senti les aiguillons de votre conscience, ces fautes seraient sans excuse. Ne vous plaignez donc pas de vos souffrances secrètes ; elles seules peuvent vous absoudre aux yeux de celui que vous avez offensé... je veux dire aux yeux de Dieu.

Le comte s'exprimait avec une exaltation presque haineuse, bien capable de justifier les soupçons de Ravaud. Il continua d'un ton plus calme :

— Néanmoins, mon cher Armand, je m'efforcerai d'abréger votre supplice dans cette maison autrefois si paisible, si heureuse... Prochainement nous la quitterons tous, je vous le promets. — Quoi ! monsieur, vous êtes décidé... — Les gazettes arrivées aujourd'hui de France contiennent de graves nouvelles. D'un moment à l'autre, la guerre européenne peut recommencer, et votre alliance avec la famille de Sancy serait indéfiniment ajournée. Nous devons donc nous hâter de profiter des bonnes dispositions de votre empereur.

Armand ouvrit la bouche comme pour combattre ce projet ; mais, se ravisant aussitôt, il reprit avec agitation : — Eh bien ! soit ; que ce mariage s'accomplisse, puisqu'il le faut ! Qu'importe un arrangement d'ambition où le cœur n'entre pour rien ? Je n'aimerai jamais cette orgueilleuse héritière ; mais puisque l'univers entier se réunit contre moi, je l'épouserai... Mes amis, ma famille et mon puissant bienfaiteur ne peuvent exiger davantage. — Je savais bien que vous finiriez par vous résigner ! dit M. de Rancey avec un sourire d'ironie.

Pendant cette conversation, ils avaient quitté la serre. Au moment où ils allaient rentrer dans la maison, ils en virent sortir le vicomte et la vicomtesse, accompagnés d'un personnage convenablement vêtu qui se faisait remarquer par ses gestes affectés et par une politesse ridiculement démonstrative. Armand ne put retenir un mouvement de surprise et de mécontentement ; il venait de reconnaître le capitaine Ravaud.

— Qui nous arrive là ? demanda le comte d'un ton irrité en s'arrêtant. Monsieur de Verneuil, votre ami n'aurait-il pu attendre au moins mon autorisation pour s'introduire chez moi ? — Excusez-le, monsieur, répliqua Armand avec confusion ; peut-être n'a-t-il d'autre intention que de faire une courte visite de politesse ; mais si sa présence vous est désagréable, je le prierai.... Seulement, de grâce, n'oubliez pas que c'est un homme de cœur et de sens, qui mérite des égards.

En ce moment, ils furent rejoints par la compagnie ; Ravaud vint respectueusement saluer le comte, sans s'inquiéter des regards furieux que lui lançait Armand.

— Je ne vous ai pas fait l'injure, monsieur, dit-il avec une grande assurance, de douter un seul instant que le compagnon d'armes, l'aide de camp du colonel Verneuil, ne fût bien accueilli dans votre maison. Le colonel a dû vous parler déjà de Ravaud, du capitaine Ravaud de l'ex-soixante-deuxième... (Il salua de nouveau.) C'est moi. J'ose espérer donc que monsieur de Rancey m'excusera de venir m'installer ici sans façon

avec mon chef de file; car, ainsi que je le disais tout à l'heure à cet honnête monsieur et à cette aimable jeune dame, qui aime saint Roch aime son chien, et l'on ne peut chasser Ravaud à coups de fourche là où l'on reçoit amicalement Armand de Verneuil.

L'effronterie du soudart et sa manière passablement originale de se présenter lui-même eurent pour effet de déconcerter un peu la roideur compassée du comte.

— A ce que je vois, monsieur, dit-il en se tournant vers le vicomte et la vicomtesse, mes enfants ont cherché déjà à me suppléer en vous faisant les honneurs de mon logis... et je les félicite de leur empressement.

Le vicomte parut embarrassé; mais la mutine Estelle repartit avec vivacité:

— En cela, mon père, nous avons prévenu vos volontés; vous ne nous eussiez pas pardonné de manquer d'égards envers un militaire distingué, qui s'annonçait comme l'ami de notre cher parent de Verneuil.

M. de Rancey punit d'un regard foudroyant cet excès de hardiesse.

— Capitaine Ravaud, dit Armand à son tour d'un ton sévère, je ne comptais pas vous revoir de sitôt. Vous pouviez craindre, en effet, que votre présence chez M. de Rancey fût un embarras, une gêne... — Quel embarras? quelle gêne? répliqua Ravaud avec son sang-froid merveilleux, quoiqu'une imperceptible rougeur lui eût monté au front; je ne suis pas un hôte d'importance, et je n'ai qu'un but partout où je suis, excepté toutefois sur un champ de bataille, c'est de passer inaperçu. L'ordinaire d'un simple soldat me suffit, quoique je puisse aussi bien m'accommoder de celui d'un empereur; et quant à un gîte, je voudrais que vous vissiez le peu de place qu'occupe ma valise dans votre chambre, et le mince matelas que j'ai disposé pour moi au pied de votre lit; un caporal en campagne ne pourrait se contenter de moins... D'ailleurs, vous savez bien que pour l'honneur de la 62[e], il faut que je reste près de vous. Est-ce ma faute à moi si j'ai un colonel courageux comme un lion devant l'ennemi, mais qui est sujet aux mauvais rêves?

Cette allusion aux événements de la nuit précédente fit rougir Verneuil à son tour; et sans doute elle fut comprise des autres assistants, car ils baissèrent la tête d'un air d'embarras, tandis que la vicomtesse se détournait pour cacher un sourire. Ravaud jouit un moment du succès de sa saillie. Le comte, paraissant enfin dominer un violent dépit, reprit avec un enjouement affecté:

— Décidément le capitaine Ravaud est homme d'esprit... Il a appris qu'il y avait de ce côté une horde de solitaires farouches, inhospitaliers, de véritables sauvages, chez lesquels s'était fourvoyé son ami le colonel Verneuil; il s'est dévoué; il s'est introduit, moitié par force, moitié par ruse, dans le repaire des anthropophages, au risque d'être dévoré tout vif... Eh bien, soit; les cannibales se montreront de bonne composition; ils accueilleront également bien l'un et l'autre, et ils ne croqueront personne... Vous êtes chez vous, capitaine Ravaud, continua-t-il d'un ton de dignité, en tendant la main à l'étranger. Les raisons que j'avais de me confiner, pour le moment, dans une solitude rigoureuse, ne peuvent vous concerner en rien. Restez donc près du colonel, qui m'a déjà fait connaître son attachement à votre personne. De notre côté, nous tâcherons de vous rendre notre maison aussi agréable que possible... J'espère, notamment, vous fournir un ordinaire un peu plus substantiel que celui du simple soldat, et vous offrir une couche plus convenable que celle que vous avez choisie vous-même. — Pour ce qui regarde l'ordinaire, Monsieur, répliqua Ravaud avec le même flegme, vous avez toute liberté; mais quant aux matelas, j'y tiens particulièrement, et je vous prie de ne rien changer aux petites dispositions que j'ai jugé à propos de prendre déjà. — N'en parlons plus, n'en parlons plus, répliqua le comte en réprimant avec effort un nouveau mouvement de dépit; vous agirez comme vous l'entendrez... Mais si vous êtes mal, vous n'aurez pas du moins à vous reprocher longtemps de n'avoir pas accepté mes offres, car demain matin ma famille et moi nous sommes dans la nécessité de partir pour la France. — Demain! répéta le vicomte avec étonnement. — Quoi! mon père, demanda

la jeune femme, vous voulez... — Demain, répéta M. de Rancey d'un ton péremptoire; que tout le monde se tienne prêt... Mes enfants, ajouta-t-il, je vous laisse le soin de faire les honneurs de la maison. Pour moi, j'ai des arrangements à prendre que notre prochain départ ne me permet pas d'ajourner. Nos hôtes m'excuseront.

En même temps, il salua et rentra dans la maison, sans pouvoir cacher tout à fait un mécontentement profond. Après son départ, le vicomte et la vicomtesse échangèrent quelques mots à voix basse, tandis que Ravaud disait au colonel, en essuyant son visage baigné de sueur :

— Ah! Verneuil, Verneuil, à quelle humiliation me suis-je exposé pour vous! Mais je m'y attendais. car j'étais sûr qu'on ne me verrait pas ici d'un bon œil, et je m'étais résigné d'avance à supporter les avanies. Enfin me voici dans la place, et je gage que je trouverai bientôt moyen de me venger... Patience !

XIV.

Le reste de la journée se passa sans encombre; le souper fut même assez gai, grâce à Ravaud, qui se mettait à l'aise comme si sa présence eût été fort souhaitée au Val-Perdu. A la vérité, le comte lui-même paraissait avoir tout à fait pris son parti de cette intrusion scandaleuse, et pendant le repas, où les meilleurs vins de France et d'Allemagne ne furent pas épargnés, l'ami d'Armand avait été particulièrement l'objet de ses attentions. A l'issue du souper, M. de Rancey, prétextant encore la nécessité de se préparer au voyage du lendemain, rentra chez lui; les deux militaires, après avoir demandé poliment congé à leurs hôtes, se mirent en devoir de se retirer dans la chambre qu'ils devaient occuper en commun.

Il était déjà tard, et, depuis le retour de la nuit, le colonel était retombé peu à peu dans son humeur noire. Ravaud, au contraire, légèrement ému par ses libations nombreuses, se montrait bruyant et causeur. Au moment où, précédés d'un domestique qui portait un flambeau, ils traversaient le vestibule pour gagner l'escalier, quelqu'un qui se tenait dans l'ombre souhaita d'une voix douce une bonne nuit au colonel.

— Une bonne nuit, monsieur Guillaume, répéta Verneuil avec un sourire mélancolique en reconnaissant le confident du comte; croyez-vous que cette nuit, comme les autres, puisse être bonne pour moi? — Oui, monsieur le chevalier, répliqua l'intendant à voix très-basse, si vous vous souvenez de mes avis. — De quels avis parlez-vous?

Mais Guillaume posa un doigt sur sa bouche et disparut précipitamment, comme s'il eût craint d'en trop dire.

Les bavardages de Ravaud, qui parlait à haute voix en montant l'escalier, l'empêchèrent de remarquer ce petit incident. Quand on fut arrivé à la porte de la chambre, le capitaine arracha la bougie des mains du domestique, le congédia sans beaucoup de cérémonie, et les deux amis se trouvèrent enfin seuls.

Néanmoins ils ne se pressèrent pas d'échanger leurs idées. Armand s'était assis, et, la tête appuyée sur sa main, il réfléchissait en silence aux paroles ambiguës de M. Guillaume. Pendant ce temps, Ravaud, tout en chantonnant un air bachique, remplaçait ses bottes par de légers escarpins, sa longue redingote bleue par une veste du matin. Puis il tira de sa valise une paire de pistolets anglais, et, après en avoir renouvelé l'amorce, il les déposa sur la table en disant gaiement :

— Et maintenant, mon cher colonel, quand vous voudrez, nous commencerons la chasse aux fantômes. — Que dites-vous, Ravaud? demanda Verneuil en sortant de sa rêverie; quel est donc votre projet? vous ne prétendez pas vous servir de ces armes ici, cette nuit? — Qui sait? si nous avons réellement affaire à des êtres de l'autre monde, ils doivent se soucier fort peu de nos moyens d'attaque; si, au contraire, nous sommes joués par des gens de celui-ci, il ne serait pas mal de leur prouver que le jeu est dangereux. — Mais songez-vous aux ac-

cidents qui peuvent résulter de l'emploi de pareilles armes dans une maison amie, aux suites possibles d'une méprise, d'un mouvement précipité?... Serrez ces pistolets, Monsieur, serrez-les, je vous en prie. — Comme vous voudrez, colonel, reprit Ravaud avec humeur; mais je comptais vous trouver moins scrupuleux envers ceux qui se raillent impudemment de vous. — J'ai beau chercher, Ravaud, je ne devine pas dans quel but on se plairait à me tourmenter si cruellement; et, à moins que vous ne parveniez à m'expliquer... — Je ne vous expliquerai rien du tout, colonel, car je ne puis me donner à moi-même la moindre explication raisonnable de ce qui se passe ici... Seulement nous avons affaire à un vieil original, têtu comme un mulet, et dans la tête duquel peuvent s'implanter les idées les plus biscornues... Mais vos persécuteurs vont sans doute se remettre à l'œuvre, il est temps de nous préparer à les recevoir. — Vous pensez donc, Ravaud, que je dois m'attendre encore à quelque apparition dans le genre de celle de la nuit passée? — J'oserais presque dire que j'en suis sûr.

Le colonel s'approcha de la fenêtre. Le ciel était noir et chargé de nuages; la lune ne se montrait pas, et la campagne était plongée dans une profonde obscurité. Verneuil en fit l'observation d'un air pensif. — Raison de plus pour qu'on vous donne une nouvelle représentation de la comédie d'hier; elle sera plus facile à jouer. — Mais savez-vous bien, Ravaud, dit Armand avec agitation, que c'était vraiment Galathée que j'ai revue la nuit dernière?... Oh! c'était bien elle; j'ai reconnu ses traits, quoiqu'ils fussent pâles et amaigris; c'était sa tournure, son attitude triste et gracieuse... — Permettez-moi de vous dire, colonel, que je ne me fie pas à vous... La nuit, la moindre ressemblance de costume peut aisément faire illusion, surtout quand on a la tête montée... Enfin, vous devez souhaiter comme moi l'éclaircissement de tous ces mystères, et nous y arriverons, je vous le promets, si vous voulez vous laisser conduire. Voici mon plan : nous allons éteindre cette lumière, puis je descendrai dans la cour au moyen des espaliers de la vigne, et j'irai me mettre en embuscade dans un massif de rosiers et de chèvrefeuilles, à quelques pas seulement du grand oranger. J'ai parfaitement examiné les lieux, et je saurai prendre mes dispositions malgré l'obscurité. Pendant ce temps, vous resterez à la fenêtre comme hier, et vous attendrez que l'ombre, le spectre, vous apparaisse à l'endroit accoutumé. Si notre revenant se montre, je m'emparerai de lui, et il faudra qu'il soit bien leste ou bien vigoureux pour m'échapper. Au premier appel, escaladez lestement la fenêtre à votre tour, et venez me joindre. Si alors nous n'avons pas le mot du logogriphe, je veux être fusillé! — Vous avez raison, Ravaud, répliqua Verneuil enfin convaincu. Mon bonheur est intéressé à ce que je déjoue une supercherie qui peut me couvrir de ridicule... Eh bien! je consens à tout; seulement vous me promettez de ne faire aucun éclat, de n'user d'aucune violence inutile... — C'est entendu; fiez-vous à ma prudence..... A l'ouvrage donc, car nous perdons un temps précieux.

Il souffla la bougie, après avoir préparé néanmoins ce qu'il fallait pour la rallumer promptement; puis, s'aidant du treillis de la vigne, il descendit sans accident dans le jardin, où il se glissa d'un pas furtif.

Armand de Verneuil s'était accoudé sur l'appui de la fenêtre. Peu à peu ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, et il parvint à reconnaître vaguement quelques-uns des objets environnants; le grand oranger apparaissait comme une masse noire et compacte, arrondie par le haut, et les vitres de la serre envoyaient encore un reflet terne et blafard. Tout le reste se confondait en masses sombres, d'où l'imagination pouvait faire surgir les formes les plus monstrueuses et les plus effrayantes.

Un long espace de temps s'écoula, et le capitaine Ravaud n'avait donné aucun signe de sa présence dans le jardin; sans doute, tapi derrière une touffe d'arbustes, il se tenait prêt à s'élancer quand le moment serait venu. De son côté, Verneuil, livré à lui-même, retombait insensiblement sous le coup des idées rétrospectives que cette veille

nocturne était si bien faite pour inspirer. Ses souvenirs de Galathée lui revenaient en foule; il songeait combien de fois, à pareille heure, à cette même place, il avait attendu la bergère; et son cœur se serrait à la pensée de ne plus la revoir.

Tout à coup il crut entendre derrière lui un léger bruit, comme celui d'une porte qui s'entr'ouvre avec précaution. Il se retourna vivement; mais la plus complète obscurité régnait dans la chambre, et il ne vit rien. Après un moment d'attention, il soupira et reprit sa place à la fenêtre.

Alors, soit réalité, soit illusion, il lui sembla que son soupir était répété faiblement à l'autre extrémité de la chambre. Il regarda de nouveau, il n'aperçut rien encore.

Enfin, une voix douce et plaintive appela près de lui d'une manière distincte :

— Armand de Verneuil !... Armand !

Le colonel fit un pas en avant les bras tendus, les cheveux hérissés sur la tête ; il avait reconnu, de manière à ne pouvoir s'y tromper, la voix de Galathée.

— N'avancez pas, reprit-on, ou je disparaîtrai, et vous ne saurez pas ce que j'ai à vous dire..

Verneuil resta immobile.

— Qui êtes-vous, balbutia-t-il avec effort? au nom de Dieu, je vous adjure de me dire qui vous êtes ! — Je suis celle que vous avez vue, du haut du rocher Blanc, se précipiter dans le lac du Val-Perdu, il y a six ans !

Cette réponse devait naturellement raviver, dans l'esprit troublé du colonel, les idées superstitieuses qui y germaient depuis la veille; mais, par un bizarre effet de la contradiction humaine, il éprouva un sentiment tout opposé.

— A-t-on réfléchi, demanda-t-il avec colère, au danger de choisir un pareil sujet de plaisanterie? Que l'on prenne garde de me pousser à bout et de me mettre dans la nécessité d'employer la force pour savoir... — Vous menacez, colonel Verneuil, et cependant, je le sais, vous avez reconnu ma voix... on le devine au seul tremblement de la vôtre.

L'observation frappait juste, et Armand en fut un moment réduit au silence.

— Cette voix, répliqua-t-il enfin, frappe sans cesse mon oreille depuis que je suis de retour ici; une fois déjà j'ai cru la reconnaître dans celle d'un jeune enfant, puis dans les sons inarticulés que pousse une sourde-muette; quoi d'étonnant que je croie l'entendre encore?

Après une nouvelle pose, on demanda avec émotion :

— Ce jeune enfant dont vous parlez n'a-t-il pas trouvé le chemin de votre cœur par cette seule circonstance qu'il ressemblait à... à une personne qui, autrefois, vous était chère? — Que vous importent mes affections ou mes haines? répliqua le colonel d'un ton d'impatience. — Vous êtes irrité, faut-il que je me retire? — Oh ! non, non, restez... Malgré l'étrangeté de cette aventure, il y a en vous un charme irrésistible que je ne saurais définir. Je ne puis ni vous voir ni vous toucher; vos paroles me confondent et m'épouvantent; et cependant j'éprouve du bien-être à vous savoir près de moi. — Vous m'aimez donc encore? reprit-on avec vivacité. — Homme ou femme, ange ou démon, voulez-vous me rendre fou? — On oublie si vite ! continua l'inconnue en soupirant; autrefois vous juriez un amour éternel à une pauvre fille qui vous avait donné son âme, qui voulut mourir quand elle se crut lâchement abandonnée par vous, et aujourd'hui vous allez chasser de votre cœur jusqu'à son souvenir. Dans un but de fortune et d'ambition, vous allez accorder à une autre ce titre d'épouse qui lui était dû à elle; puis vous aimerez comme vous avez aimé... — Non, cela n'est pas ! cela ne sera jamais ! interrompit Verneuil impétueusement. Nulle autre femme n'occupera jamais dans mes affections la place de ma chère Galathée... Mais, où me laissé-je entraîner? continua-t-il avec une espèce de colère contre lui-même; de quel droit vient-on me demander compte de mes sentiments les plus intimes, les plus délicats? Encore une fois, il y a de l'imprudence à braver ainsi un homme robuste et résolu. — Eh ! quel usage pourrait faire le colonel Verneuil de

son courage et de sa force envers sa malheureuse amie? dit l'inconnue avec un accent de reproche. — Encore! répéta Armand.

Cependant ses jambes fléchissaient sous lui et ses dents claquaient.

— Vous ne me croyez pas? répliqua-t-on; je vais donc dissiper vos doutes... Une nuit, à quelques pas d'ici, sous le grand oranger, vous eûtes avec Galathée une conversation que nulle créature humaine n'a pu entendre, que nulle bouche n'a pu répéter. Dans cette nuit solennelle, vous jurâtes à Galathée de ne jamais épouser d'autre femme qu'elle, et Galathée à son tour vous jura de ne jamais appartenir à un autre que vous. Vous lui offrîtes de lui écrire ce serment et de le signer de votre sang; la pauvre enfant refusa; elle ne savait pas lire... Vous en souvenez-vous? — C'est vrai, mon Dieu! c'est vrai! répliqua Armand glacé de terreur. — Alors, continua la voix, vous tirâtes de votre doigt une bague en cornaline, dernier présent de votre mère mourante, et vous la passâtes au doigt de Galathée en lui disant : « Voici votre anneau de fiançailles; morte ou vivante, je suis à vous. » Armand de Verneuil, avez-vous prononcé ces paroles?

Cette fois, le colonel n'eut pas la force de répondre.

— Étendez la main, reprit-on.

Verneuil obéit machinalement, et il sentit une main douce effleurer la sienne.

— Galathée vous rend votre serment, dit l'inconnue avec un accent douloureux. Cet anneau, vous l'offrirez librement à la femme que vous avez choisie... Adieu.

La voix s'affaiblissait comme si la personne qui parlait s'éloignait lentement. Armand, exalté jusqu'à la frénésie, s'avança les bras ouverts, en s'écriant :

— Galathée! ma chère Galathée!... c'est donc toi? — Adieu, murmura l'interlocutrice tristement.

Verneuil s'élança vers l'endroit où la voix se faisait entendre. Mais il sentit ses pieds arrêtés par un obstacle invisible; ses bras n'embrassèrent que le vide, et il tomba évanoui en poussant un cri déchirant, qui retentit au loin dans le silence de la nuit.

Quand Armand revint à lui, il se trouva sur son lit. Une bougie éclairait la chambre, et Ravaud, debout à côté, lui prodiguait les soins les plus empressés. Les vêtements légers du capitaine étaient humides de rosée, et cependant une sueur abondante coulait sur son front balafré.

— Eh bien! cela va-t-il mieux, mon cher Armand? demanda-t-il, en voyant enfin le malade rouvrir les yeux. Le diable m'emporte si jamais j'ai vu une pâmoison aussi tenace! pendant un moment je vous ai cru mort... Mais buvez ceci, ça achèvera de vous remettre du cœur au ventre.

Il insinua entre les dents serrées du colonel le goulot d'un flacon d'eau-de-vie, et Verneuil dut en avaler quelques gouttes, malgré sa résistance. Cette liqueur réconfortante, bien qu'elle ne fût pas précisément ce qui convenait le mieux à son état, le ranima un peu.

— Sommes-nous seuls, capitaine? demanda-t-il en promenant autour de lui des yeux égarés; êtes-vous sûr que nous soyons seuls? — Et qui diable! pourrait pénétrer ici, à moins de prendre le chemin que j'ai pris moi-même, celui de la fenêtre? La porte est fermée à double tour, et personne ne saurait entrer sans notre permission. — On est entré pourtant, et je n'oublierai jamais la visite que j'ai reçue ici, tout à l'heure... Mais où étiez-vous, Ravaud, pendant que j'avais si grand besoin de votre présence et de vos encouragements? — Ma foi, Verneuil, répliqua Ravaud d'un air embarrassé, je commence à croire comme vous que cette maudite maison est ensorcelée. En vous quittant, je suis allé me mettre en embuscade dans un buisson, à quelques pas du grand oranger; mais voyez le guignon! A peine y étais-je installé, que j'ai senti une invincible envie de dormir. Sans doute, le vin que j'ai bu ce soir était d'une qualité particulièrement capiteuse, ou bien, ce qui est plus probable, on y a mêlé quelque drogue soporifique, car j'ai tenté vainement de lutter contre le sommeil. D'ailleurs, ma mission m'interdisait toute espèce de mouvement pour faire circuler mon sang engourdi; je suis donc resté sottement étendu sur l'herbe humide jusqu'au moment où le

cri que vous avez poussé m'a réveillé en sursaut. Alors je suis parvenu à secouer un peu l'espèce de torpeur qui s'était emparée de moi, et j'ai grimpé jusqu'ici à grand'-peine... En ce moment encore, je ne sais ce que j'ai; ma tête bourdonne comme un pot d'eau sur le feu, et je puis à peine me soutenir.

En même temps, il étendit les bras et bâilla à se démonter la mâchoire.

— Et quand vous êtes entré ici, Ravaud, demanda le colonel avec agitation, n'avez-vous vu personne ? — Eh ! qui diable aurais-je pu voir ? La chambre était noire comme un four... Je vous ai appelé, vous n'avez pas répondu. Je me suis empressé d'allumer la bougie, et je vous ai trouvé les pieds entortillés dans le matelas qui devait me servir de lit, le visage contre terre, pâle et sans mouvement comme un cadavre. La peste me crève, Armand, j'ai été sur le point de perdre la tête en vous voyant dans cet état... Mais enfin vous voici mieux, et je vous prie de m'expliquer ce qui s'est passé pendant que je ronflais là-bas sur le gazon. Il s'agit encore de quelque revenant, j'en jurerais !

Armand lui conta d'une voix faible, non sans des soubresauts et des tressaillements fréquents, l'étrange visite qu'il venait de recevoir, et sa conversation avec la personne inconnue. Ravaud écoutait bouche béante.

— Je m'y perds, parole d'honneur ! dit l'honnête capitaine en laissant tomber ses bras contre son corps; c'est la bouteille à l'encre; je barbote, je n'y suis plus du tout... A moins, continua-t-il d'un air de réflexion, que vous ne soyez décidément sujet à rêver tout éveillé ! — Oh ! non, non, Ravaud, cette fois, j'en suis certain, répliqua Verneuil avec assurance : pendant que cette voix surnaturelle me parlait, je me souvenais de vos conseils; malgré mon trouble, j'avais le courage d'analyser mes impressions. Non, mes sens ne m'ont point trompé, et je jouissais, en ce moment de crise, du plein exercice de mes facultés. D'ailleurs, ajouta-t-il en dégageant son bras des couvertures, ne puis-je pas vous fournir une preuve irréfutable de la vérité de mes assertions ? Regardez.

Et il montrait à son doigt la bague en cornaline qu'il avait recouvrée d'une manière si incompréhensible.

Cette preuve était décisive, et Ravaud se remit à se gratter le front, afin de faciliter le travail de sa pensée.

Armand lui adressa un sourire triste et lui serra la main.

— Excusez-moi, mon vieux camarade, lui dit-il; je dois vous faire pitié, je le sens; mais vous ignorez combien un amour profond change notre nature et peut aisément fausser nos facultés... Enfin, nous causerons plus à loisir de tout ceci demain matin. Vous paraissez accablé de sommeil, et moi-même je me sens fort abattu... Adieu donc : demain, au jour, nous serons mieux en état de reconnaître la vérité.

Le capitaine ne put que balbutier de faibles objections contre cette proposition. En dépit de lui-même, ses paupières étaient appesanties et ses sens engourdis. Il se résigna donc à suivre le conseil d'Armand; laissant la bougie allumée pour le cas où le spectre jugerait à propos de se montrer de nouveau, il se jeta tout habillé sur son matelas, et ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil presque léthargique.

Le reste de la nuit se passa tranquillement. Néanmoins, Verneuil, dévoré d'une fièvre ardente, ne fit que s'agiter en prononçant par intervalles des mots entrecoupés et sans suite. Dès que le jour parut, il se leva avec effort, alla appeler son domestique, couché dans une pièce voisine, et l'envoya s'informer si M. de Rancey était visible. Le domestique revint bientôt annoncer que le comte était déjà sur pied et s'occupait des préparatifs du départ.

Armand acheva de s'habiller avec le secours de cet homme et le congédia. Puis il se prépara à quitter la chambre, quoiqu'il fût blanc comme un suaire et que ses jambes eussent peine à le porter. Ravaud, assis sur son matelas, l'observait avec un vif intérêt.

— Colonel, demanda-t-il, que comptez-vous faire ? — Vous le saurez, mon ami ; accompagnez-moi ; car aussi bien il me serait impossible de marcher sans aide.

Ils descendirent en silence. Dans la salle

basse, ils trouvèrent M. de Rancey, son fils et sa fille, entourés de paquets qu'on se disposait à charger sur une lourde berline stationnant dans la cour.

A la vue du colonel, le vicomte et la vicomtesse ne purent retenir un cri d'effroi. Le vieillard lui-même eut comme un mouvement de regret.

— Grand Dieu! mais il se meurt, dit Estelle en regardant son père. — Est-il possible, dit le vicomte, qu'en si peu de temps...? Asseyez-vous, mon cher colonel, ajouta-t-il en avançant un siége avec empressement, vous respirez à peine.

Armand s'assit. M. de Rancey, qui avait eu le temps de se remettre d'une première impression, s'approcha à son tour :

— En effet, monsieur de Verneuil, dit-il froidement, vous paraissez avoir mal dormi. Seriez-vous malade? Voilà une circonstance fâcheuse au moment de nous mettre en voyage. — Monsieur le comte, répliqua le colonel d'un ton ferme, il ne peut plus être question du voyage projeté... Je vous remercie de vos bonnes intentions à mon égard : mais je n'en profiterai pas.— Y songez vous, Armand? et votre mariage qui manquera peut-être, et votre fiancée qui vous attend! — Elle m'attendra vainement, Monsieur, car j'ai une fiancée dont les droits sont plus anciens et plus sacrés.

Le vieillard le regarda fixement.

— Quelle est cette nouvelle folie, colonel? dit-il d'un air mécontent; la fiancée dont vous parlez peut-elle entrer en parallèle avec mademoiselle Louise de Sancy, une des plus belles, des plus riches, des plus nobles héritières de France? — Avec de pareils avantages, mademoiselle de Sancy est en droit d'exiger de son futur époux un attachement réel que je ne saurais lui apporter. — Mais avez-vous bien réfléchi, mon cher enfant, aux suites probables d'une telle rupture? Votre avenir militaire peut en recevoir une grave atteinte.

Ravaud étouffa à moitié un gros juron.

— Peu m'importent maintenant la gloire et la fortune! reprit le colonel avec abattement: je ne pense pas que désormais mon existence doive être bien longue... Si l'on me refusait l'honneur de chercher la mort à la tête du régiment que je commande, nul du moins ne pourrait m'empêcher de la chercher dans les rangs obscurs du soldat. — L'entendez-vous, Monsieur? l'entendez-vous? s'écria Ravaud hors de lui en s'adressant au comte. Voilà où ont abouti ces persécutions inouïes, ces apparitions, ces fantômes de contrebande! Il parle de braver l'empereur comme de boire un verre d'eau fraîche! — Monsieur le capitaine Ravaud me permettra de traiter librement avec mon parent de nos affaires de famille, interrompit le comte avec beaucoup de dignité. Armand de Verneuil, ajouta-t-il en s'adressant au colonel, vous ne me contesterez peut-être pas le droit de vous demander la cause d'une résolution aussi désespérée; quelle est cette personne pour laquelle vous renoncez si aisément à votre brillante carrière et à la faveur d'un protecteur tout-puissant? — Une femme dont un seul regard eût pu autrefois me récompenser amplement de ces sacrifices, et qui maintenant ne règne sur moi que par le souvenir... car elle est morte!

Une espèce de frémissement courut parmi les auditeurs.

— Vous ai-je bien compris? serait-ce de Galathée, de ma malheureuse pupille, que vous voulez parler? — C'est d'elle, en effet, monsieur le comte; je l'aimais, je lui avais juré de n'épouser jamais d'autre femme qu'elle; et, pour gage, je lui avais passé au doigt l'anneau de ma mère. Cette promesse, je n'avais pas cru l'éluder en consentant à donner mon nom à la jeune fille inconnue dont une volonté souveraine m'imposait l'alliance... Mais je m'étais trompé; la nuit dernière les morts sont sortis du tombeau pour me reprocher ma faute... Je resterai toujours le fiancé de Galathée.

Il y eut un moment de silence à la suite de cette déclaration explicite. Mais Ravaud ne put contenir longtemps son indignation, et s'écria avec ironie en se tournant vers le comte :

— Eh bien, Monsieur, êtes-vous enfin satisfait du résultat de vos machinations? votre malheureux parent vous semble-t-il avoir suffisamment la cervelle à l'envers?.. Et

l'on croit que je laisserai faire, moi; que je permettrai plus longtemps de torturer et de mystifier un brave camarade! Non, de par la peau du diable!... A nous deux, mon vieux Monsieur, si vous le voulez bien... Vous allez nous dire sur-le-champ quel est le but des sottes mascarades qu'on voit ici depuis l'arrivée du colonel Verneuil; oui, vous le direz, entendez-vous? quand je devrais, pour vous y forcer, mettre le feu aux quatre coins de cette bicoque et assommer tous ceux qui tenteraient de la défendre!

Les assistants paraissaient stupéfaits de cet éclat, que les circonstances justifiaient pourtant jusqu'à un certain point.

— Au nom du ciel! modérez-vous, dit la vicomtesse à voix basse en se glissant derrière Ravaud; vous allez tout perdre. — Capitaine, dit Verneuil d'un ton de reproche, est-ce ainsi que vous tenez vos promesses? Mais vous rétracterez, je l'espère, ces paroles inconvenantes, et vous demanderez pardon à M. le comte... — J'en suis bien fâché, Armand, mais je ne rétracterai rien, et je n'ai pas l'habitude de demander pardon; vous êtes mon chef au régiment, mais ici vous n'êtes que mon égal.

M. de Rancey conservait une attitude calme et dédaigneuse.

— Le capitaine Ravaud oublie où il est et à qui il parle, dit-il. — Je n'oublie rien et je sais ce que je fais, s'écria le militaire hors de lui; je me conduis comme un brutal et un grossier soldat, c'est possible! J'en rendrai raison plus tard à vous, à votre fils, à Armand lui-même, à l'univers entier, s'il le faut... mais je ne laisserai pas achever ce qu'on a si bien commencé... Monsieur le comte de Rancey, vous allez vous expliquer sur-le-champ; vous allez nous faire connaître le motif de ces ridicules pasquinades que l'on a eu le malheur de prendre au sérieux... Voyons, parlez; il faut en finir... — Et qu'arriverait-il, Monsieur, demanda le vieillard avec hauteur, si je ne pouvais ou si je ne voulais répondre à une sommation aussi insolente? — Ce qui arriverait? répéta Ravaud l'œil en feu et la bouche écumante, vous allez le voir, vieil insensé, qui sacrifiez l'existence et la raison d'un des plus braves soldats de l'empereur à de stupides chimères!

Il s'élança vers M. de Rancey avec impétuosité comme pour le frapper. La vicomtesse poussa des cris perçants. Le vicomte et Armand lui-même se jetèrent sur Ravaud pour le retenir, mais ils fussent difficilement venus à bout du capitaine, dont la force était doublée par la rage, si M. Guillaume et quelques domestiques n'étaient entrés dans la salle, attirés par le bruit. Avec leur aide, Ravaud fut assis de force dans un fauteuil; on ne lui laissa la liberté de ses mouvements que lorsque, épuisé de fatigue, haletant et déjà repentant, il eut donné sa parole de renoncer à la violence.

Le comte de Rancey était resté froid et impassible pendant cette scène; on eût dit que des réflexions amères l'empêchaient de ressentir toute l'indignation qu'elle devait naturellement lui inspirer. Quand il eut vu le capitaine tout à fait calme, il fit signe aux domestiques de se retirer, et il dit avec dignité :

— Monsieur Ravaud, avant de m'outrager ainsi dans ma propre maison, en présence de ma famille, aurait dû songer peut-être que son ami ne tirerait aucun avantage de cet inqualifiable procédé... Ne vous défendez pas, colonel Verneuil; pour votre honneur, je veux croire que vous êtes entièrement étranger à cet acte de lâcheté... Cependant vous ne trouverez pas mauvais que je refuse de m'exposer de nouveau à d'offensantes démonstrations.

Il salua et quitta la salle.

— Ah! Monsieur, qu'avez-vous fait? dit la vicomtesse à Ravaud en fondant en larmes; cette épreuve était la dernière, et bientôt... Mais voilà mon père irrité de nouveau; et si vous saviez combien il est opiniâtre dans ses colères! — Madame, dit le vicomte d'un ton grave, c'est à moi de demander compte au capitaine Ravaud de ce qui vient de se passer, et nous traiterons tout à l'heure cette affaire à loisir... Le plus pressé, pour le moment, est de voir mon père et de tâcher de l'apaiser. Venez donc, et prévenons s'il est possible de nouveaux malheurs.

Il prit la main de sa femme et l'entraîna précipitamment.

Restés seuls, Armand et le capitaine gardèrent un pénible silence, sans se regarder; enfin, Ravaud se leva et s'approcha de son ami, en lui disant d'un air humble et contrit :

— Eh bien, Verneuil, est-ce que vraiment vous m'en voudriez pour...? — Laissez-moi, répliqua le colonel brusquement; vous venez de briser en quelques minutes une affection de quinze années; tout est fini entre nous; laissez-moi! — Allons, bien; me voilà dans de beaux draps! dit Ravaud d'un ton piteux; tout le monde tombe sur moi à la fois parce que j'ai osé défendre en homme l'existence et le repos d'un brave camarade... Voyons, Armand, la main sur la conscience, pouvez-vous me garder ainsi rancune d'un excès d'amitié pour vous? — Votre amitié est comme celle de l'ours de la fable, qui prend un pavé pour écarter les mouches... Mais il suffit; le capitaine Ravaud comprendra sûrement qu'après avoir ainsi outragé le maître de cette maison, il serait sage à lui de ne pas s'exposer à de déshonorantes représailles. — C'est juste, reprit Ravaud avec amertume, et, dans ce cas-là, je ne pourrais sans doute compter sur l'appui du colonel Verneuil... Eh bien, je pars, Armand. Je suis entré presque de force dans cette maison, espérant pouvoir vous être utile : j'en sors maintenant honteusement chassé pour avoir embrassé trop chaudement vos intérêts; vous vous en souviendrez peut-être un jour... Adieu.

Il tendit la main au colonel, qui ne la serra pas et détourna la tête. Les yeux de Ravaud devinrent humides; mais il salua en silence, et il allait s'éloigner quand la vicomtesse rentra. A l'air consterné de Ravaud, elle devina tout de suite de quoi il s'agissait.

— Ne nous quittez pas si vite, capitaine, dit-elle en souriant; vous n'êtes peut-être pas un aussi grand criminel que l'on a l'air de le croire, et je ne désespère pas de faire bientôt votre paix avec mon père; peut-être ne sera-t-il pas trop difficile sur les excuses qu'il est en droit d'attendre, car il paraît avoir enfin conscience de certains torts, sinon envers vous, du moins envers quelqu'un de votre connaissance. — Ah! Madame, dit le pauvre Ravaud avec un gros soupir, ce n'est pas M. de Rancey qui est ici le plus injuste et le plus sévère pour moi! — Bah! courage, répliqua la pauvre petite femme; votre ami, en ce moment aigri par la souffrance, pardonnera à tous ceux dont il aura cru avoir à se plaindre quand il sera complétement heureux... Et il le sera avant la fin de cette journée, je vous l'affirme. — Heureux! moi? dit Verneuil. — Ne secouez pas ainsi la tête, mon cher cousin; oui, je vous le répète, aujourd'hui même vos chagrins finiront... Mais ne me questionnez pas; j'ai promis le secret, et je me sauve, de peur de manquer à ma promesse. Pour vous, retirez-vous dans votre chambre, et tenez-vous prêt à vous rendre au pré des Anémones quand on vous fera prévenir. — Au pré des Anémones! balbutia Armand; quel rapport peut avoir ce lieu sinistre avec... — C'est l'ordre de mon père, et aussi bizarres que soient ses fantaisies, on est habitué ici à s'y soumettre aveuglément... Faites comme nous, et cette fois vous ne vous en repentirez pas. — Madame, dit Ravaud timidement, le colonel Verneuil est bien faible, et l'endroit dont vous parlez est éloigné... — Eh! le colonel n'a-t-il pas votre bras si robuste et si dévoué pour lui servir d'appui?... D'ailleurs, si sa démarche est chancelante quand il ira au pré des Anémones, je vous garantis qu'au retour il marchera d'un pas fier et assuré... Mais je finirais par en trop dire; courage, Armand, courage!

Et elle s'enfuit.

Verneuil se perdait dans un chaos de réflexions contradictoires. Enfin il se leva, et, posant la main sur l'épaule de son ami, comme s'il n'y avait pas eu entre eux une récente querelle, il lui dit d'un air d'égarement :

— Ravaud, mon cher Ravaud, est-ce que je rêve encore? — J'espère que non, répliqua avec émotion le brave militaire. Je commence même à croire que vos prétendus rêves étaient des réalités.

Armand darda sur lui un regard de feu.

— Ravaud, murmura-t-il, auriez-vous aussi le soupçon que Galathée... — Eh bien, oui. Que le fait soit possible ou non, il me paraît résulter nécessairement de tout ceci que votre Galathée est encore vivante. — Vivante ! dites-vous ? répliqua le colonel en se jetant dans ses bras et en fondant en larmes ; Galathée vivante !... Mes yeux m'auraient-ils trompé ? un miracle se serait-il accompli ? — Miracle ou autre chose, c'est maintenant la seule explication raisonnable que je puisse trouver à ce qui vous arrive... Mais ne nous hâtons pas de nous réjouir ; le but des manœuvres du comte commence à m'apparaître assez clairement !... Défions-nous des piéges, Armand ; on veut peut-être encore nous tromper.



Sur l'autre était agenouillée une femme. (Page 195.)

XV.

Les deux amis, tout à fait réconciliés, étaient enfermés dans leur chambre et cau-

saient avec chaleur, quand on gratta doucement à la porte. Ravaud alla ouvrir, et le petit Charles, dans sa plus pimpante toilette, les cheveux fraîchement bouclés, entra en sautillant. Il courut au colonel et lui baisa la main.

— Mon bon ami, lui dit-il avec sa gentillesse naïve, voulez-vous me permettre de vous conduire au Pré des Anémones?... il est temps. — Quoi! mon petit homme, demanda Ravaud étonné, est-ce vous qui devez nous servir de chef de file? Vous êtes encore bien jeune pour marcher devant les officiers de l'empereur. — Allons donc, capitaine, reprit l'enfant en se redressant d'un air martial, ne m'a-t-on pas dit qu'il y avait dans l'armée de l'empereur des tambours qui n'étaient pas plus grands que moi? — Bravo! bien répondu, s'écria Ravaud émerveillé; sur ma parole, ce petit drôle est un prodige pour son âge!

Et, prenant l'enfant dans ses bras, il lui râpa les joues avec sa rude moustache. Le colonel souriait.

— Pourquoi ne le suivrions-nous pas? dit-il; un pareil messager ne peut annoncer que joie et succès... Partons.

On descendit dans la cour. Aucune personne de la famille de Rancey ne se présenta; le jardin et les alentours de la maison étaient déserts. L'enfant se dirigea résolûment vers l'avenue de tilleuls, et les deux militaires le suivirent en silence.

Le temps était beau; néanmoins, des nuages blancs passaient par intervalles sur le soleil, et formaient dans le Val-Perdu mille accidents de lumière. Armand, dévoré d'impatience, cherchait à percer du regard les massifs d'arbres qui s'élevaient à droite et à gauche; mais cette partie de la vallée paraissait abandonnée, comme le reste.

En désespoir de cause, il se tourna vers le petit Charles, qui marchait gaiement à son côté.

— Eh bien, mon garçon, lui demanda-t-il d'un ton caressant, ne pouvez-vous me dire ce que nous allons voir là-bas, au Pré des Anémones? — Quoi! vous ne le savez pas, mon bon ami? dit l'enfant en levant sur lui ses yeux aussi bleus que l'azur du ciel; il y a une grande grande fête... — Et qui assistera à cette fête, mon cher enfant? demanda Ravaud, devinant l'intention du colonel. — D'abord, il y aura M. de Rancey, puis mon oncle le vicomte, puis ma tante la vicomtesse, et puis ma petite maman... — *Votre tante* la vicomtesse, interrompit Armand avec précipitation; que dites-vous donc, étourdi? Est-ce qu'Estelle, c'est-à-dire la vicomtesse de Rancey, n'est pas votre mère?

Charles sourit d'un air fin.

— Comme vous êtes *enfant*, mon bon ami! dit-il; vous savez bien que ma tante la vicomtesse est ma tante. — Mais alors, quelle est votre mère, à vous? où demeure-t-elle? — Elle demeurait en France, là-bas, bien loin, bien loin; mais elle est revenue depuis peu de jours... Elle est bien bonne pour moi; toujours elle me prend sur ses genoux, et elle m'embrasse, elle m'embrasse... — Mais son nom? je vous ai demandé comment elle s'appelait. — Elle s'appelle petite maman.

Armand regarda Charles pour s'assurer s'il ne répétait pas une leçon apprise d'avance; mais l'adorable innocence empreinte sur le visage de l'enfant ne lui laissa aucun soupçon à cet égard. Il se tourna vers Ravaud :

— Avez-vous entendu? demanda-t-il avec agitation. Estelle n'est pas sa mère... Ami, comprenez-vous combien cette circonstance inconnue jusqu'ici peut me donner à penser? — Prenez garde, colonel; nous avons déjà fait assez de suppositions passablement hasardées pour nous en abstenir désormais. Patience donc! nous n'attendrons pas longtemps.

— C'est juste, murmura Verneuil en soupirant.

Ils continuèrent d'avancer en silence. Tout à coup Charles s'arrêta, et regarda la main d'Armand qui retenait délicatement la sienne.

— Mon bon ami, dit-il d'un ton boudeur, pourquoi donc avez-vous pris la bague de petite maman?

Le colonel tressaillit.

— Quoi! mon enfant, demanda-t-il en lui

montrant la bague en cornaline qu'il portait à son doigt, ce bijou aurait-il appartenu à votre mère? — Oh! je le reconnais bien; quand nous étions là-bas en France, maman regardait souvent cette bague; quelquefois elle la baisait et elle me la faisait baiser, puis elle pleurait. — Plus de doutes, Ravaud! s'écria Verneuil dans une agitation extrême; en effet, quand je rapproche les événements et les époques, il me semble que cet aimable enfant, dont les traits me rappelaient ceux d'une personne chère, vers lequel je me sentais entraîné avec tant de force, pourrait être... Mais non, non, vous avez raison, continua-t-il en repoussant Charles avec une sorte de colère, ne nous arrêtons pas à de pareilles pensées; le désenchantement serait trop affreux!

Et il se remit à marcher à grands pas. Ravaud le suivit en hochant la tête :

— Oui, oui, de par tous les diables! la chose est assez claire maintenant, grommelait-il; les momeries de ces derniers jours avaient pour but de réveiller une ancienne passion dans le cœur du pauvre colonel et de le dégoûter adroitement du grand et riche parti choisi par l'empereur. Maintenant qu'il est bien pris, on va vouloir l'embâter d'une femme et d'un enfant qu'il aura oubliés dans son ancienne garnison; il consentira à tout parce qu'il a la tête tournée, et sa fortune, son avenir militaire seront perdus... C'est là un méchant tour du vieux, une véritable trahison; comment faire pour empêcher Armand de se sacrifier? S'il n'y avait que la mère, on tâcherait... Mais il aime déjà cet enfant, et vraiment le drôle est gentil comme un amour!

Et, tout en grondant, l'honnête officier, qui voyait le petit Charles s'efforcer vainement de les atteindre, l'enleva dans ses bras et l'emporta, avec toutes sortes de précautions, pour ne pas le blesser aux épines et aux ronces du chemin.

On atteignit ainsi la lisière du Pré des Anémones. Armand, qui marchait le premier, s'arrêta brusquement d'un air effaré. Ravaud se hâta de le rejoindre avec l'enfant, et tous ensemble contemplèrent avec étonnement un spectacle inattendu.

Ce lieu, autrefois si sauvage, avait maintenant un aspect imposant et animé. Des guirlandes de verdure couraient d'arbre en arbre autour de la prairie, et chaque tronc était en outre décoré de gros bouquets de fleurs fraîchement cueillies; à voir cette prodigieuse quantité de festons, on s'expliquait à quoi les gens de service avaient été occupés depuis le matin. Mais ce qui attirait d'abord l'attention, c'était une grande tente de soie pourpre qui s'élevait sur le bord du lac, précisément au-dessus du petit monument commémoratif. La roche elle-même avait disparu sous de riches tentures garnies de dentelles, et formait un somptueux autel que dominait la croix. Un calice précieux et d'autres vases sacrés décoraient cet autel; des cierges brûlaient dans de magnifiques candélabres d'argent; et quand le vent soulevait par intervalles les voiles du fond, on apercevait le ciel lumineux et les eaux miroitantes de l'étang.

A l'entrée de la tente, on avait étalé un tapis des Gobelins et deux coussins de velours à crépines d'or. L'un de ces coussins était inoccupé; sur l'autre était agenouillée une femme de mise élégante, mais soigneusement enveloppée d'une gaze épaisse qui la cachait tout entière. Debout, à son côté, se tenait un vieux prêtre catholique, revêtu de ses ornements sacerdotaux; il semblait attendre quelqu'un pour commencer une pieuse cérémonie. Le comte de Rancey, en habit à la française, décoré du cordon bleu qu'il avait reçu autrefois des mains de Louis XV, le vicomte et la vicomtesse, en brillants costumes de salon, occupaient des fauteuils derrière la dame voilée. Enfin, M. Guillaume, son frère Victorin, et un personnage grave qui semblait être un homme de loi, formaient, à quelques pas, un petit groupe immobile et respectueux.

Ce tableau, où la nature et l'art confondaient leurs magnificences; ces riches étoffes et cette verdure émaillée de fleurs, ces bougies parfumées et ce ciel éblouissant, ces voiles de pourpre, ces ornements d'or, en regard de cette fraîche prairie, de ces eaux tranquilles, de ces lointains pittoresques, étaient bien capables de frapper vivement

l'imagination; l'attitude solennelle des personnages qui environnaient la tente ajoutait encore à cette impression. Mais les regards d'Armand s'étaient portés exclusivement sur la femme agenouillée au pied de l'autel, et son cœur avait bondi dans sa poitrine.

— C'est elle, s'écria-t-il, ce ne peut être qu'elle ! — C'est petite maman, s'écria l'enfant en s'échappant des bras de Ravaud.

Et il se mit à courir vers le monument. Verneuil allait l'imiter; le capitaine le retint :

— Je ne devine pas à quoi tend cet appareil, dit-il tout bas; mais, de par le diable ! Armand, ne vous pressez pas trop de faire ce qu'on exigera de vous...

En ce moment, le comte s'avançait vers eux. Il devina les soupçons que Ravaud cherchait à inspirer au colonel, et il lui adressa un sourire dédaigneux :

— Je vois, dit-il, que monsieur Ravaud conservera jusqu'à la fin ses injustes défiances... Heureusement, je l'espère, il n'est pas parvenu encore à les faire partager à son ami. — Non, non, mon cher parent, répliqua Armand avec agitation; mais, de grâce, que signifient ces étranges apprêts ? Quelle est cette femme que je vois là-bas prosternée à cet endroit fatal ?... — Armand, il s'agit d'une expiation au lieu même où de grandes fautes ont été commises... L'une des coupables est prête; son complice voudra-t-il se joindre à elle ? — Au nom du ciel ! monsieur, cessez de me parler par énigmes... Cette femme, quelle est-elle ? — On ne songe pas à vous cacher ce secret plus longtemps... C'est une pauvre créature, autrefois innocente et pure, dont vous avez flétri l'existence, dont vous avez abusé la jeunesse candide. Réduite au désespoir, elle osa attenter à ses jours; mais elle fut sauvée miraculeusement des eaux par mon fils qui l'avait suivie de loin... — Elle a été sauvée ! c'est donc vrai !... Ah ! Ravaud, Ravaud, que de douleurs vous m'eussiez épargnées depuis six ans, si vous m'aviez permis d'observer, du haut du rocher blanc, les suites de la terrible catastrophe dont le hasard m'avait rendu témoin !... Mais qu'importe, puisqu'elle existe ? Tout est oublié, tout est pardonné. Conduisez-moi près d'elle, monsieur le comte. Mais pourquoi se cache-t-elle ? pourquoi ne paraît-elle pas s'apercevoir de ma présence ? — C'est qu'aujourd'hui les remords sont venus; elle voudrait cacher la rougeur de son front à celui-là même qui fut cause de sa honte. Elle ne montrera son visage qu'après avoir obtenu au pied des autels la réparation à laquelle elle a droit, et qu'elle attend... — Marchons, monsieur, je suis prêt ! dit Verneuil impétueusement. — Un moment, colonel, pas tant de précipitation ! s'écria Ravaud avec chaleur; on n'épouse pas, comme ça, le *conjungo* sur la gorge, sans avoir eu le temps de se retourner..... L'empereur ne plaisante pas, et, quand il apprendra le sot mariage qu'on veut vous faire contracter, il sera fort irrité, je vous en avertis. — Il y a quelque chose, dit M. de Rancey sévèrement, qui parle plus haut que le plus puissant prince du monde, c'est la voix de l'honneur et de la conscience... Armand de Verneuil, vous devez un époux à la malheureuse fille séduite; vous devez un père à votre enfant. — Mon enfant ! répéta Verneuil les larmes aux yeux; ah ! je n'hésite pas... Galathée et mon enfant me tiendront lieu de tout le reste.

Il prit le vieillard par le bras et l'entraîna vers la tente. Ravaud se décida à les suivre en grommelant.

A l'approche du colonel, les assistants s'étaient levés; le vicomte lui serra furtivement la main, la vicomtesse lui adressa un sourire; la dame voilée seule n'avait fait aucun mouvement. Quand Verneuil vint s'agenouiller en silence sur le coussin vide à sa droite, elle parut éprouver un léger tremblement et elle s'affaissa comme si elle allait tomber à la renverse; mais, par un effort de volonté, elle se redressa aussitôt et reprit son immobilité de marbre.

— Galathée, ma chère Galathée, vous que j'ai tant pleurée, vous m'êtes donc rendue ! murmura Armand à son oreille.

Une respiration précipitée agita le voile épais qui couvrait l'inconnue; mais elle ne répondit pas.

Sur un signe du comte, le prêtre monta à l'autel, et la cérémonie commença.

Rien ne troubla le recueillement général jusqu'au moment où Verneuil dut offrir l'anneau nuptial à sa future épouse. Dégageant lentement son bras des voiles qui l'enveloppaient, elle avança une main blanche, d'une forme divine. Le colonel, tremblant lui-même, passa la bague en cornaline, dont il a été parlé tant de fois, au doigt de sa fiancée; puis, cédant à un transport irrésistible, il porta vivement à ses lèvres cette main chérie. La dame voilée s'empressa de la retirer avec confusion, en murmurant :

— Oubliez-vous donc que vous êtes en présence de Dieu ?

Le trouble d'Armand augmenta encore en entendant cette voix dont les inflexions lui étaient si connues. Son enivrement n'avait pas eu le temps de se dissiper, quand le prêtre lui demanda, selon l'usage :

— Armand de Verneuil, consentez-vous à prendre pour femme... *Louise de Sancy ?*

Le colonel pâlit et se leva d'un bond.

Louise de Sancy ! répéta-t-il avec indignation, on me trompe, on s'est joué de moi... Jamais ! jamais !

Cet éclat subit parut consterner une partie de l'assemblée. Cependant, le prêtre impassible attendait gravement que le fiancé eût repris sa place, et M. de Rancey se contentait de sourire avec ironie. La vicomtesse, qui se trouvait le plus près d'Armand, lui dit à demi-voix :

— Colonel, prenez garde... c'est un sacrilége ! — Si je commets un sacrilége, reprit Verneuil avec énergie, que la faute en retombe sur ceux qui se sont joués de ma crédulité !... J'en demande pardon à cette jeune fille inconnue, complice involontaire, sans doute, de cette honteuse supercherie; mais ce mariage ne s'accomplira pas !

Plusieurs voix s'élevèrent pour donner à Armand des explications, mais elles furent toutes couvertes par celle plus forte et plus animée de Ravaud :

— Louise de Sancy ! s'écria-t-il, ceci change joliment la thèse..... Laissez-vous faire, Verneuil... épousez, morbleu ! Pour cette fois, j'en réponds, on joue de franc jeu !

Mais le colonel, exaspéré d'un pareil abus de confiance, n'écoutait pas; le scandale menaçait de se prolonger, quand la fiancée, immobile jusque-là comme une statue, parut enfin s'animer. Elle écarta son voile, et montra à Verneuil un beau et noble visage inondé de larmes. L'effet de cette action fut instantané; les passions violentes qui crispaient le front d'Armand s'effacèrent tout à coup; il retomba à genoux en disant :

— Pardonnez-moi, mon Dieu; j'ai douté un moment de mon bonheur..... Il est si grand !

Le silence se rétablit aussitôt dans l'assemblée; l'officiant recommença ses questions, et la cérémonie s'acheva sans autre contre-temps.

A peine les dernières paroles sacramentelles étaient-elles prononcées, que M. de Rancey se leva :

— Armand de Verneuil, dit-il avec solennité, en prenant la nouvelle épouse et le petit Charles par la main, vous pouvez maintenant embrasser votre femme et votre fils... Vous n'avez plus à rougir d'eux, et ils n'ont plus à rougir de vous.

Galathée était déjà dans les bras de son mari, qui délirait de joie. Puis, vint le tour de l'enfant, que le père et la mère dévoraient de caresses. Les assistants contemplaient avec attendrissement cette scène touchante.

— Ma chère Galathée, disait le colonel dans une sorte d'extase, c'est donc toi ?... Tu es vivante, tu es ma femme, la mère de mon enfant ?... Oh ! pourquoi m'as-tu laissé si longtemps dans l'affreuse conviction que tu n'existais plus ? Pourquoi surtout, depuis mon retour au Val-Perdu, t'es-tu plu à me torturer, à faire saigner mes blessures ? — Ne m'accusez pas, Armand, répliqua Galathée avec chaleur; pendant les terribles épreuves de ces derniers jours, je souffrais autant et plus que vous peut-être; mais notre réunion était au prix de ma soumission. Nous avions trop cruellement offensé notre vénérable tuteur pour ne pas respecter ses volontés, tout impitoyables qu'elles parussent... — Madame de Verneuil a raison, dit le comte de Rancey; seul je suis coupable des mesures extrêmes, mais salu-

taires, dont vous vous plaignez, et j'ai eu besoin d'une grande énergie pour assurer votre bonheur comme je l'entendais. Il me fallait me roidir contre ses douleurs et contre les vôtres; j'avais à résister aux représentations incessantes de mes propres enfants; ce matin encore, j'ai reçu à bout portant une bordée un peu brutale du capitaine Ravaud... Cependant j'ai tenu bon, et j'ai eu la satisfaction de voir tout réussir selon mes vœux. — Mais, encore une fois, monsieur, pourquoi ces mystères? Pourquoi, pendant ces six années, ne m'avez-vous pas rappelé mon devoir, qui était de donner mon nom à mon enfant, et de rendre à Galathée la considération du monde? Pourquoi, depuis mon retour, cette fantasmagorie nocturne, ces incidents romanesques?... — Réfléchissez un peu, mon cher colonel; le lendemain même du combat de Rosenthal, vous quittâtes le pays. Depuis ce temps, vous avez été forcé de suivre les armées françaises d'une extrémité à l'autre de l'Europe; à quoi eût donc servi cet avertissement? D'ailleurs, j'ignorai longtemps que vous fussiez persuadé de la mort de Galathée, et votre silence augmentait encore mon irritation contre vous; plus tard seulement, j'ai appris que vous vous croyiez certain d'avoir vu périr d'une façon tragique la pauvre bergère du Val-Perdu. Je vous laissai cette conviction, pensant avec raison qu'elle produirait sur vous une impression forte, favorable à mes desseins.

Cependant, les terribles catastrophes que votre présence avait fait éclater dans ma petite colonie m'avaient éclairé sur la folie de la réclusion à laquelle je m'étais condamné avec ma famille. Après un rêve délicieux de quinze ans, je me réveillais entre ma pupille déshonorée et le cadavre sanglant de mon fils aîné... Je fis un retour sur moi-même; des réflexions cruelles, des remords vinrent m'assaillir; je m'accusais de tous ces malheurs que je n'avais pas pu prévoir. J'avais voulu refaire une société dans l'idéal et la poésie, l'inexorable réalité l'avait brusquement anéantie. Je revins donc au terre-à-terre des idées reçues; je répudiai de décevants mensonges; les barrières que j'avais élevées entre le monde et moi furent pour toujours renversées. Après avoir uni mon fils et la plus jeune de mes pupilles, je les conduisis en France avec Galathée. Là, ils reçurent l'éducation dont je n'avais pu les priver qu'en les déshéritant d'un droit sacré... Hélas! si je n'avais pas opiniâtrément méconnu ce devoir, Lysandre vivrait peut-être encore, et serait devenu mon orgueil et ma joie!

La voix du vieillard s'altéra à ce souvenir, et il garda un moment le silence.

— Mais à quoi bon revenir sur ces tristes événements? reprit-il enfin avec plus de calme; votre fiancée, colonel Verneuil, fut instruite en vue du rang qu'elle devait occuper plus tard dans le monde, quand elle serait reconnue pour votre femme : vous apprécierez bientôt les nombreux talents qu'a acquis pour vous plaire l'ignorante bergère Galathée. Mais, si l'on s'est efforcé de la rendre digne de vous, c'était un devoir aussi de constater si vous étiez vraiment digne d'elle. Je vous savais inconstant, léger, et j'avais cru reconnaître en vous une grande ambition; avant de vous confier le sort de ma pupille, je voulais juger si l'affection que vous aviez montrée pour elle était vive et profonde comme une passion, ou frivole comme ces liaisons éphémères que les militaires oublient si vite; je voulais m'assurer surtout si l'amour de la gloire, les goûts changeants et l'humeur vagabonde inhérents à votre profession n'étoufferaient pas les sentiments de famille. Telle est la cause des diverses épreuves que vous avez eues à subir depuis votre retour ici, et dont vous vous êtes tiré à votre avantage. Je vous ai trouvé pénétré de la conscience de vos fautes, fidèle au souvenir d'une femme qui s'était donnée à vous avec abnégation; votre cœur m'a laissé entrevoir des trésors de tendresse paternelle pour le pauvre enfant innocent dont vous ignoriez encore l'existence... Vous voyez le résultat de mes observations.

Ce que M. de Rancey n'avouait pas, mais ce que l'on a compris sans doute, c'était que les malheurs dont Armand de Verneuil avait été l'occasion au Val-Perdu avaient laissé

dans le cœur du comte de sourdes et tenaces rancunes. Ce sentiment avait fini par s'affaiblir avec le temps, mais il avait duré jusqu'au moment où le vieillard avait été désarmé par la douleur et la résignation de sa victime.

Le colonel devina peut-être la vérité ; mais il se garda bien de le faire paraître.

— Oublions le passé, mon digne parent, dit-il avec une cordialité respectueuse ; je suis trop heureux maintenant pour m'informer par quels chemins je suis arrivé au comble de mes vœux ! Quelles que soient les voies par lesquelles vous nous avez conduits tous, soyez béni pour notre joie présente.

Cependant Ravaud allait et venait autour de la tente d'un air d'anxiété véritable. Il profita d'un moment favorable pour tirer le colonel un peu à l'écart et lui demander d'un ton perplexe :

— Par charité, Verneuil, dites-moi donc qui, décidément, vous avez épousé ? Est-ce votre bergère d'autrefois, ou la riche demoiselle Louise de Sancy ?

Armand se mit à rire.

— Ma foi, mon cher Ravaud, répliqua-t-il, je vous avouerai bonnement que je n'en sais rien. Seulement, j'adore ma femme et je l'adorerai toute ma vie.

Le capitaine fit un bond.

— Quoi ! vous ignorez...? Par exemple, voilà du nouveau ! C'est à n'y pas croire, sur ma parole !

M. de Rancey soupçonna de quoi il s'agissait, et s'avança en souriant ;

— Ah ! ah ! dit-il, je vois que le capitaine Ravaud, toujours positif, s'attend à de nouvelles explications... Eh bien, que ferait-il, s'il avait la certitude que son ami a réellement épousé Louise de Sancy ? — Je donnerais de bon cœur aux époux ma bénédiction, et je me plaindrais seulement qu'on n'eût pas attendu l'empereur pour bâcler convenablement la chose.

Tous les assistants semblaient s'amuser fort de l'étonnement du brave Ravaud ; Armand seul le partageait encore.

— En vérité, mon cher parent, balbutia-t-il, je vous avoue que je ne puis comprendre... — Vous ne comprenez pas que les pupilles du comte de Rancey, connues de vous autrefois sous les noms d'Estelle et de Galathée, portent dans le monde ceux de Louise et Ernestine de Sancy ? répliqua le vieillard avec gaieté. Je savais votre ignorance à cet égard, Armand, et j'en ai profité pour vous dérouter et vous amener à mes fins. — Mais l'empereur ? répéta l'opiniâtre Ravaud, comment l'empereur s'est-il mêlé de tout ceci ? — Rien de plus simple : Je suis allé récemment à Paris, et j'ai causé de mes plans avec mon ancien ami, le ministre Z..., qui me promit d'intéresser l'empereur à ce mariage. Tout ce qui a été fait et dit pour vous décider à partir, mon cher colonel, était concerté d'avance entre M. Z.. et moi. Quand vous entriez dans son cabinet, j'en sortais par une autre porte. Aussitôt que votre départ pour Rosenthal a été décidé, je me suis mis moi-même en route avec Louise, afin de vous précéder ici. Maintenant que tout a réussi, je puis donner au colonel, et surtout à son ami, qui s'intéresse particulièrement à ces détails, connaissance d'une pièce que M. le bailli, ici présent, voudra bien consigner dans le contrat de mariage.

Il tira de son portefeuille un papier de grand format sur lequel il lut :

« L'empereur approuve que, pour les raisons à lui données, le mariage du colonel Armand de Verneuil avec mademoiselle Louise de Sancy soit célébré sans retard en Suisse. Il accorde au colonel de Verneuil cent mille francs de dot, sur son domaine privé, avec le titre de baron pour lui et ses héritiers.

Signé : NAPOLÉON. »

Et plus bas : « Le ministre Z***. »

Verneuil et Ravaud étaient stupéfaits. Tout à coup le capitaine jeta son chapeau en criant d'une voix de Stentor :

— Vive l'empereur !

Mais il se calma aussitôt, et, se retournant vers M. de Rancey :

— Ah ! monsieur le comte, lui dit-il tout confus, j'ai été bien coupable envers vous,

et... — N'en parlons plus, capitaine, interrompit le vieillard en lui serrant la main, vous m'avez en effet traité un peu rudement, mais les amis comme vous sont rares, et il faut bien leur passer quelque chose... Maintenant écoutons le contrat de mariage, que va nous lire le bailli de Rosenthal. Vous verrez que le colonel n'a pas fait encore un aussi mauvais mariage que vous le pensez, en épousant Galathée.

Le contrat fut lu, en effet, et signé sur un banc rustique. Louise de Sancy apportait à son mari une dot de six cent mille livres en propriétés

Pendant que la famille se livrait à la joie la plus vive, Guillaume s'approcha timidement du colonel :

— Eh bien, monsieur le baron, lui dit-il avec son humble politesse, je vous avais bien prévenu qu'il ne faudrait vous étonner de rien !

Et la petite vicomtesse, se glissant sournoisement vers Armand, murmurait avec malice :

— Mon frère, c'est cette fois que vous allez vous faire berger !

Trois jours après, la famille entière partit pour Paris. Armand voulait présenter sa femme à l'empereur, et le remercier de ses bienfaits. Le journal de la cour impériale annonça à grand bruit que l'illustre famille de Rancey avait été reçue en audience solennelle aux Tuileries.

Armand était général de division, et allait obtenir le bâton de maréchal de France, quand il fut tué glorieusement à Waterloo.

ÉLIE BERTHET.

HISTOIRE D'UNE COLLINE.

I.

La diligence de *Golden-Cross*, partie de Londres le 14 juin 1836, avait passé le délicieux village de Bucks, sur la route d'Oxford, et s'arrêtait en rase campagne devant un *cottage* isolé. Il était trois heures après midi.

Le cocher remit le fouet et les rênes au jeune homme qui avait l'honneur d'être assis à côté de lui, sur son siége, quoique ce jeune homme ne fût pas *gentleman*, et quoiqu'il portât des gants de couleur. Cette infraction à la discipline du *coach* n'avait pas été remarquée, parce que le jeune homme ressemblait assez à un gentleman, et que le secret de son humble condition était dissimulé par une figure distinguée, un chapeau *qui capit ille facit, water-proof* gris, acheté chez Phytian. D'ailleurs, le cocher connaissait et estimait beaucoup son compagnon de siége; c'est ce qui l'avait décidé à sauter à pieds joints sur une des lois conservatrices de la vieille Angleterre, ce pays de l'égalité pour quiconque a le bonheur d'être riche ou d'avoir des gants blancs.

John Lively, c'était le nom du jeune homme, ne parut pas extrêmement sensible à l'honneur de tenir, par *interim*, le fouet et les rênes, quoiqu'il ne fût pas gentleman. Il laissa flotter le fouet, tendit les rênes machinalement, par distraction, et les chevaux

anglais, qui maintenant profitent de la moindre occasion pour faire des équipées, tant ils sont furieux contre les chemins de fer! les chevaux, dis-je, se cabrèrent, et un cri de malédiction s'éleva du *out-side* contre l'usurpateur John Lively, qui tenait le fouet et n'était pas gentleman.

Le cocher, qui buvait un verre de *sherry* dans le cottage, accourut au bruit combiné des chevaux et des voyageurs, et se vit contraint à destituer sir John Lively.

— Tant mieux! dit John Lively, je vais descendre pour boire un verre de *soda-water*.

Il entra dans le cottage, et demanda du *soda*.

Une jeune dame vint le servir, c'était la maîtresse du logis : une dame de vingt-deux ans, belle, même parmi d'autres Anglaises, et brune contre l'usage du pays; une véritable apparition, comme on n'en rêve que la nuit, quand on ne dort pas; une femme qui aurait pu passer pour idéale, si elle n'eût rayonné de charmes terrestres. Ses cheveux noirs coulaient, comme de l'ébène en fusion, sur des épaules qu'on ne rencontre que sur les gravures des *keepsakes;* elle livrait beaucoup à l'œil avec toute l'insoucieuse ignorance d'une jeune *miss* qui sort de pension. Sa figure rappelait ces types extraordinaires des femmes de Chester, les reines du Lancashire; de grands yeux noirs avec un cil léger, comme un arc délié fait à l'encre de Chine; un nez désespérant de perfection, et pourtant bien éloigné du modèle grec, des joues dont l'incarnat arrivait, par de merveilleuses dégradations, à la nuance du lis; une bouche en cœur comme une feuille de rose découpée; et puis un ensemble qui résumait admirablement ces harmonieux détails, et un sourire à dorer de rayons les nuits d'Young. Ajoutons avec l'histoire qu'elle avait une robe de popeline si bien ajustée, qu'elle aurait pu être signée Palmyre. Cette robe sortait pourtant des ateliers de Betty Chelding; elle avait été originairement fort mal faite, mais le corps était si beau qu'il avait corrigé la robe. Ce fut cette femme qui servit pour trois *pence* de *soda-water* à John Lively.

Notre jeune homme buvait le *soda* et tenait ses yeux fixés sur cette Anglaise incroyable; depuis longtemps même il avait fini de boire, et il avait laissé ses yeux où ils étaient : le soir l'eût trouvé dans cette position, si le cocher, qui n'aimait pas les Anglaises, parce qu'il était Irlandais, ne l'eût rappelé à son poste de voyageur. John Lively se laissa remorquer jusqu'à la voiture, et prit un coin de banquette en *out-side*, derrière le siége où un véritable gentleman l'avait remplacé.

Les quatre chevaux, les crinières au vent, se précipitèrent sur la route d'Oxford. John Lively ne remarqua pas les airs de fierté que prenait avec lui le gentleman; il regardait fuir le cottage qui semblait courir à l'horizon vers Bucks, tandis qu'il était emporté, lui, en sens contraire; il se croyait écartelé à quatre chevaux.

— Ils vont bien lentement ces chevaux, dit le gentleman.

A cette parole, John Lively tressaillit de pitié, et lança un sourire dédaigneux à son fier remplaçant du siége.

— Vous trouvez que mes chevaux vont bien lentement, monsieur Copperas, dit le cocher. — Ils vont toujours lentement les chevaux, répondit M. Copperas : enfin ils font ce qu'ils peuvent, ces pauvres bêtes! ils ne sont pas à la vapeur. — Ils ne font pas explosion non plus, monsieur Copperas. — Vous parlez comme un cocher. — Et vous comme un ingénieur du chemin de fer de Manchester.

M. Copperas se retourna vers John Lively, haussa les épaules, et se mit à siffler un air qui n'existait pas.

On arrivait, en ce moment, à l'entrée d'un bois, sur le sommet de la montagne d'où l'on découvre l'immense et magnifique plaine du comté d'Oxford. John Lively jeta un dernier coup d'œil sur la cime des arbres qui s'abaissaient derrière lui, et poussa un long soupir.

Le cocher avait entendu le soupir de Lively, et il en avait pris note : Lively était Irlandais comme lui; le cocher attendit l'heure du dîner à Oxford pour lui donner quelques consolations, ainsi que cela doit se faire entre compatriotes, en pays étranger.

A Oxford, la diligence s'arrêta devant *Swann-inn*. M. Copperas descendit du siége et le cocher débarrassé d'un voisin importun, dit à Lively : ce M. Copperas est bien fier, il vous a fait de la peine : je l'ai compris.

— Ce voyageur, dit Lively, vous vous êtes trompé Patrick, je n'ai pas pris garde à lui. — Ah! c'est un homme bien méchant! Encore vingt hommes comme lui, et il n'y a plus un seul cocher en Angleterre. Ils tueront les cochers! — Ce M. Copperas a tué des cochers? — Il en a tué cent déjà! — Cent cochers! et on ne l'a pas pendu! — Est-ce qu'on pend quelqu'un maintenant?... Mais descendons, et allons dîner, nous parlerons de cela plus tard.

Le dîner attendait les voyageurs, à l'inverse de France, où les voyageurs attendent le dîner. Le *land-lord*, en habit noir enrichi de manchettes, découpa une colline de bœuf rôti et fit écumer le porter *BarklayPerkins* dans tous les verres. John Lively mangea peu, et sortit pour acheter une paire de gants blancs, et rêver à la dame du cottage de Bucks.

On se remit en route pour Birmingham à l'issue du dîner.

— M. Copperas s'arrête à Oxford, dit le cocher à Lively, vous pouvez vous asseoir sur le siége.

Lively mit ses gants, roula ses cheveux d'un blond de flamme, assujettit fièrement sur sa tête son *qui capit ille facit* de castor fin, et prit le siége d'assaut. Les chevaux exécutèrent un quatuor de hennissements, comme une ouverture de départ, et firent trembler sous leurs bonds la double file de colonnades moresques, espagnoles, gothiques, italiennes, qui bordent la merveilleuse rue d'Oxford.

A toutes les vitres des kiosques et des balcons suspendus aux riantes maisons de cette rue s'étaient encadrées d'immobiles têtes d'Anglaises qui regardaient passer la voiture; on aurait cru voir, sur un étalage monumental, cent livraisons à l'aquarelle des femmes de Shakspeare et de Byron. Lively feuilleta tout cet album avec ses yeux et se retourna vers le midi en soupirant. Oh! la dame du cottage aurait fait briser de jalousie toutes ces vitres si elle se fût montrée un seul instant à Oxford!

La diligence entre dans la campagne sur la route de fleurs de gazon, de pins, de cerisiers, qui conduit au charmant village d'*Old-Wostook*. On aperçoit bientôt les hauts massifs d'ombrages qui couronnent le château du Vieux-Wostook, où personne ne se souvient de Cromwell. Soyez Cromwell après cela!

John Lively ne pensait pas à Cromwell. Un fantôme le suivait au vol dans cette route gracieuse où le soleil couchant d'été laissait tomber tant d'amour pour la nuit.

— Vous pensez donc toujours à votre aventure? dit Patrick à Lively; vous êtes taciturne comme un Anglais, monsieur l'*Irishman!* — Je regarde la campagne, dit Lively; elle est assez belle, mais j'aime mieux notre Erinn. — Ah! je le crois bien! nous n'en voudrions pas de ce Vieux-Wostook pour y loger des pourceaux. Avez-vous revu notre Irlande, monsieur Lively, depuis la mort de votre père? — Non. Qu'irais-je faire en Irlande? souffrir et voir souffrir. — Vous avez raison. C'était un bien honnête homme, votre père! Je l'ai conduit cent fois de Liverpool à Birmingham, avant l'invention de ces maudits chemins de fer. Votre père ne doit pas vous avoir laissé grand'chose, il était si honnête! — Il ne m'a rien laissé du tout; moins que rien, une cabane du côté de Strafford, sur la route de Manchester. — Et c'est là que vous vivez? — Oui, Patrick, c'est là que je meurs. Le mois dernier encore, je travaillais à Manchester, dans la manufacture de soie de M. Lewis Schwabe; mais il a renvoyé ses ouvriers. Cependant, je me trouve plus heureux que nos frères qui se couchent, à jeun, sur le seuil des palais de *Sakville-Street*; je dors, moi, dans une cabane qui m'appartient. — Vous aviez été chercher du travail à Londres? — Oui. — Et vous n'avez rien trouvé? — Je n'ai passé que deux jours à Londres. Londres m'étouffait. Un verre de wisky et une patate de mon petit jardin, pour tout repas, dans ma cabane, j'aime mieux cela que mon couvert mis dans le palais du duc de Northumberland, à *Charing-Cross*. — Oui, voilà parler

en brave Irlandais!... Pourtant, quand il faut vivre... — Il n'est pas très-nécessaire de vivre. — Vous n'êtes donc pas marié? vous n'avez point d'enfant? — Non. Est-ce qu'un Irlandais doit se marier?... je me marierai quand je pourrai faire baptiser mes enfants au son de toutes les cloches de Dublin, dans la belle église de Saint-Patrick. — Vous mourrez garçon. — C'est plus facile que de mourir marié. — Vous n'avez passé que deux jours à Londres, monsieur Lively? vous n'avez donc rien vu? — J'ai trop vu... j'ai vu la femme avilie, et saint Paul apostat. Le troisième jour, je n'avais plus rien à voir, je suis parti. — Comment vous ont-ils traité les Anglais que vous avez vus? — J'étais Irlandais et pauvre. — Assez. — Croiriez-vous bien, Patrick, que le premier jour de mon arrivée, j'aurais pu me persuader que les Anglais avaient fait une pièce de théâtre contre moi? Écoutez. En arrivant, j'étais descendu à la *Croix-d'Or*, devant l'église Saint-Martin, autre apostat; je me fis indiquer *Faringdon-Street*, où j'avais une connaissance; on me dit: « C'est bien loin, prenez le *Strand*, à droite, et marchez deux milles devant vous. » Au bout de *Fleet-Street*, je vis beaucoup de gens qui lisaient de grandes affiches de toutes couleurs. Figurez-vous mon étonnement, lorsqu'en jetant les yeux sur la première de ces affiches, je lus : *Théâtre d'Adelphi; grande attraction; première représentation de* l'IRLANDAIS A LONDRES, *farce en un acte*. Un nuage me tomba sur les yeux; je ne vis plus rien; mon cœur se fondit, ma poitrine se brisa. Je marchai au hasard; je passai devant *Faringdon-Street*, large comme *Sakville*, et je ne le vis pas; j'entrai dans une rue en face de moi, et je ne sortis de mon rêve que devant Saint-Paul. Ce temple est noir, comme si Dieu l'avait foudroyé; il est entouré d'une ceinture de courtisanes et d'autres femmes folles de leur corps. Devant cette grande humiliation d'une église catholique, j'oubliai mon humiliation; je pardonnai à ceux qui avaient outragé Saint-Paul, la *farce* de l'*Irishman in London*; mais je vis bien qu'il m'était impossible de vivre plus longtemps dans cet air, et mon départ fut arrêté pour le lendemain. Ce matin, je suis sorti de Londres en secouant la poussière de mes pieds, et je n'y rentrerai plus. — Oh! vous y rentrerez, monsieur Lively. — Oui, quand les Anglais auront inventé le *comfortable* de l'âme, eux qui ont épuisé leur génie à songer au corps. — Ah! il faut être juste, monsieur Lively, même envers les Anglais; voyez s'il est possible de rencontrer une route mieux tenue: les chevaux mêmes s'en réjouissent, ils sont heureux de voyager. Regardez cette rivière charmante qui coule devant ce joli village de Stratford; regardez ce pont que nous allons passer; j'aime mieux ce pont que *London-Bridge;* c'est un pont à mettre sous cloche; un pont si mignon et qui est divisé en trois allées, avec des rampes pour les piétons, et deux trottoirs. Regardez cette route qui descend à Hamley : c'est une allée de jardin, et à droite et à gauche, toujours des trottoirs, avec une bordure de fleurs, pour les piétons; pauvres malheureux! on leur a mis du velours sous les pieds... — Et du bronze dans le cœur, Patrick. Et puis, où mène-t-elle, cette route? à Londres, où la prostitution coule sur les trottoirs; à Birmingham, où l'industrie a égorgé Dieu avec un couteau d'acier. — Ah! monsieur Lively, le malheur a aigri votre caractère; si vous étiez riche, vous seriez plus tolérant. On est triste à jeun et joyeux après dîner. Moi, je suis quelquefois comme vous. Quand le chemin de fer me chassa de la route de Liverpool, je voulus me noyer dans la Mersey. Je ne me noyai pas, et je fis bien. On me donna du service sur la route de Birmingham à Londres, et je vécus. — Oui, mais l'an prochain, pauvre Patrick, le *rail-way* te chassera de la route de Londres, et tu voudras te noyer dans cette jolie rivière de Stratford que tu admires aujourd'hui. Ce n'est pas sur la route de Birmingham à Manchester qu'on te donnera du service, puisqu'on travaille à l'embranchement; on te chassera de partout. L'industrie est une belle chose, mais elle fait vivre le fer et mourir l'homme. Un jour, M. Copperas, l'ingénieur, te fera passer un wagon sur le corps. — Vous avez raison, monsieur Lively... et ce n'est pas moi que je plains... je plains mes pauvres chevaux, qui seront forcés de quitter cette belle route qu'ils aiment tant! On les enverra à Londres;

ils stationneront à *Hay-Market* ou à *Trafalgar-Place*; ils sécheront d'ennui devant un cabriolet *patent-safety*; ou bien, ce qui est pis, ils traîneront un omnibus de *Mantion-House* à *Kensington-Garden*. Oh! les larmes me viennent aux yeux... Je voudrais voir ce M. Copperas roué vif! — Patrick, souviens-toi que tu es catholique! Tu dois pardonner à M. Copperas. — Soit! je lui pardonne; mais qu'il ne tombe jamais sous ma main!

Les deux Irlandais cessèrent de parler au tomber du jour. Entre le village d'Hamley et Birmingham, John Lively rompit le silence, et il dit à Patrick :

— Vous arrêtez-vous quelquefois à ce petit cottage de Bucks, où nous avons pris du *soda-water*? — Oui, monsieur Lively, quelquefois; tantôt je m'arrête à *Chepping-Wicombe*, tantôt à *High-Wicombe*, tantôt à *Bucks*. — Connaissez-vous cette dame qui nous a versé du *soda*? — Non, c'est la première fois que je la vois; elle m'a paru très-belle, cette dame. — Ne trouvez-vous pas singulier qu'une femme si belle et si bien mise fasse un pareil métier, dans un pareil endroit? — Mais... oui, je le trouve singulier, à présent que vous m'en parlez... Est-ce que vous êtes amoureux de cette dame, monsieur Lively? — Tais-toi, Patrick; cette femme m'étonne, voilà tout. Je donnerais les cinq livres qui me restent dans ma bourse pour connaître l'histoire de cette dame. — Ce serait peut-être trop payé. — Je les donnerais volontiers. — Eh bien!... je crois pouvoir vous économiser cette dépense... attendez... mon frère est aubergiste au *Lion-Rouge*, à Wycombe; les aubergistes savent tout; je le questionnerai demain sur la dame du cottage, et nous saurons tout comme lui! — Oh! tu me rendras service, Patrick... Oui... vois-tu... ceci se rattache à une autre histoire... un mystère... — N'allez pas plus loin, monsieur Lively; vous êtes embarrassé, mettez-vous à votre aise... Où logerez-vous à Birmingham? — A *Hart-Inn*, sur la place du Marché, en face de la statue de Nelson. — Je vous reverrai dans trois jours. — Oh! mon cher Patrick, je te serrerai la main de bon cœur. — Ah! monsieur Lively, ce n'est pas du *soda* que vous avez bu, c'est du poison anglais.

John Lively ne répliqua pas.

— Voilà Birmingham, dit Patrick.

Le ciel était pur, et aux clartés sereines de la lune et des étoiles, on pouvait distinguer confusément le palais gothique de *Grammar-Schoott* et les chapiteaux aériens de *Town-Hall*, deux merveilles modernes de l'architecture antique. L'immense ville se détachait sur l'horizon du ciel et semblait s'asseoir sur la *Grande-Ourse*, ce fauteuil de sept étoiles, et dormir à l'air comme un ouvrier laborieux qui se prépare aux fatigues du lendemain.

II.

Quatre jours après, John Lively se promenait sur la grande route de Birmingham à Hamley, six heures avant le passage de la diligence de *Golden-Cross*; il espérait ainsi la faire arriver plus tôt, et il ne se trompait pas : pour devancer l'heure d'arrivée d'une voiture, il faut aller au-devant d'elle jusqu'à son mi-chemin.

Le soleil était descendu à ce point de l'horizon où il se laisse regarder en face, et où il semble s'arrêter pour sourire aux impatients qui attendent son coucher. John Lively n'avait que cette montre céleste à consulter, et lui demandait l'heure à chaque instant, comme l'écolier au quart d'ennui qui précède la récréation. John Lively aurait bien voulu faire l'inverse du miracle de Josué, mais il lui fallut se résigner à son impuissance. Tous les bruits qui venaient de la plaine à son oreille se transformaient en roulement de voiture. Cette campagne, qui n'est qu'un haras magnifique où bondissent des chevaux nus, gais et libres, lui envoyait des hennissements lointains qui le faisaient tressaillir : « Le voici, disait-il, je reconnais la voix des chevaux de Patrick! » Et il brûlait de ses regards la grande route, silencieuse et nue comme un ruban de sable découpé au désert et jeté capricieusement sur la plus belle verdure du monde.

Enfin le soleil disparut à l'horizon, en lé-

guant quelques rayons au crépuscule éternel des étés du nord. A l'extrémité du chemin, il y avait des masses d'arbres arrondis comme un arc triomphal de verdure : c'était le point que John Lively dévorait du regard, et qu'il croyait voir luire dans l'ombre, en y lançant la flamme de ses yeux. Un corps noir et informe se détacha de cette voûte d'arbres; un piétinement bien connu, mêlé à des cris d'essieux et de roues, annonça la voiture de Patrick. Lively s'élança au-devant des chevaux; Patrick ne le reconnut pas dans l'obscurité; il vit un homme fou qui courait à un suicide équestre, et il arrêta brusquement ses chevaux, comme sur le bord d'une montagne à pic.

— Avez-vous une place pour moi en *outside?* dit Lively d'une voix haletante. — Ah! c'est vous, monsieur Lively!... Non, pas une place! Nous avons deux voyageurs de plus. Il m'est défendu de m'arrêter. Adieu : dans une heure à Birmingham.

Et les chevaux, comprimés quelque temps, bondirent sous les rênes détendues.

— A Birmingham! dit Lively; et il allongea le pas sur le grand chemin.

« Que va-t-il m'apprendre à Birmingham? disait Lively dans un monologue intérieur... A Birmingham? Patrick a appuyé sur le mot. Il a deviné que j'avais été saisi à la vue de cette femme, et il a prononcé Birmingham avec un accent qui, je crois, signifiait : Soyez tranquille, j'ai quelque chose d'heureux à vous annoncer... Birmingham! *adieu ; dans une heure à Birmingham!* Quel mystère! une divinité du ciel qui vend du *sodawater* en rase campagne, et qui paraît fort contente de son état!... Patrick sait déjà tout; son secret vient de passer au galop, là, devant moi. Une pensée a été donnée à cette adorable femme, là dans cet air que je respire et que je bois... Voilà donc l'amour! il vous arrête, comme un bandit sur une grande route, et vous dit : Meurs sans moi, ou vis avec moi!... Faut-il mourir, faut-il vivre?... Courons à Birmingham. »

John Lively avait dans le cœur toute la fougue d'un Irlandais de vingt-quatre ans; mais à cet âge il avait déjà perdu un trésor d'illusions, parce que la pensée et le malheur précoce lui avaient tenu lieu d'expérience. Il apportait au monde le naturel inquiet et orageux du solitaire qui est descendu de la montagne pour bâtir sa hutte au bord de la mer : le grand spectacle de l'Océan du nord; la campagne irlandaise, avec ses ondulations de verdure; ses lacs mystérieux où le ciel vient boire, comme dans une coupe taillée dans la montagne; cette nature énergique, encore défendue contre la civilisation par une ceinture de rochers, d'abîmes, de tempêtes, tout donne à l'Irlandais le caractère puissant de l'homme primitif, et lui assure la vénération des peuples, à une époque où les peuples ne vénèrent plus rien. John Lively était plus malheureux qu'un autre de ses compatriotes, parce qu'il était sorti de sa citadelle et qu'il venait se heurter, avec ses passions, aux angles d'une société qui ne le comprenait pas. C'était un épisode vivant jeté dans le drame industriel de l'Angleterre.

John Lively s'était assis contre la grille du grand marché de Birmingham, et il attendait Patrick qui pansait ses chevaux. La nuit était sombre, et tout homme qui passait devant *Hart-Inn* était Patrick pour John Lively.

Enfin le cocher irlandais arriva; il était essoufflé, car il avait gravi, en courant, la rue escarpée qui monte au monument de Nelson. Lively le reçut dans ses bras, et son silence et ses serrements de main étaient plus désireux de réponse que vingt points d'interrogation.

— Grande nouvelle! dit Patrick; grande nouvelle! Laissez-moi me remettre un peu. — Ah! dites! je vous écoute... Remettez-vous... Montons dans *New-Street*, nous serons plus à notre aise... Grande nouvelle! voyons! — Oui, monsieur Lively, grande nouvelle! L'embranchement du chemin de fer de Manchester n'aura pas lieu. — Ah! — Je viens de conduire M. Copperas d'Oxford à Birmingham. M. Copperas s'était arrêté à Oxford pour consulter un célèbre étudiant qui étudie les chemins de fer, et pour voir trois des plus riches actionnaires; il m'a tout dit, tout. En voyage, on n'a pas de secrets. Figurez-vous que du côté de Stafford ou de Witmore, je

ne sais pas bien, il y a des marécages, des *pols* de cent pieds de profondeur avec du gazon par-dessus; les ingénieurs ont sondé le terrain, et ils se sont enfoncés dans le gazon jusqu'au nez. J'aurais donné une *couronne* pour voir cela... et ensuite... — Avez-vous vu votre frère l'aubergiste du *Lion Rouge*, à Wycombe ! dit Lively. — Oui, oui, attendez... Les ingénieurs ont dit : Il est impossible d'établir des *rails* sur ces marécages; que ferons-nous donc ? Nous ne ferons rien. Un autre a dit : Il faut détruire ces marais et les dessécher à la vapeur; c'est un savant celui-là. Il a demandé vingt ans pour les dessécher. Laissons-les faire, ils se dessécheront sur ces marais, eux, et en attendant, le cocher vivra, le cheval vivra honorablement; l'aubergiste ne mourra pas de faim. Nous sommes sauvés pour vingt ans. — Et que vous a dit votre frère sur la dame du cottage de Bucks? — Ah ! j'ai vu mon frère... oh ! je n'ai pas oublié votre commission ! — Eh bien ! que vous a dit votre frère sur la dame du cottage ? — Il ne m'a rien dit du tout. — Rien ? — Absolument rien ; mon frère ne la connaît pas, mon frère ne l'a jamais vue et n'en a jamais entendu parler. — Mais n'avez-vous pas questionné d'autres voisins parmi vos connaissances? — Oui, j'ai questionné beaucoup de monde; personne ne connaît cette dame. Ce matin, je me suis arrêté chez elle pour la questionner; je lui ai demandé un verre de Porto : je l'ai bu ; je lui ai offert mon argent, elle l'a refusé, comme elle me fait toujours, dans l'espoir que je lui amènerai des pratiques ; je connais cette finesse. Il y avait dans le *cottage* trois membres de la société de *titotal-abstinence*, de Liverpool, qui voyagent, à pied, dans le Middlesex, pour recruter des sociétaires. Ces trois membres ont bu vingt pintes de porter *wite-bread*, deux flacons de wisky, et trois de claret, pour célébrer l'abstinence. Quand ils se sont levés pour payer, la dame a refusé l'argent; c'est encore une finesse pour attirer chez elle toute la société de *titotal-abstinence*, qui se compose de cinq cents membres, tous buveurs renommés. Voilà tout ce que je puis vous dire aujourd'hui. — Tu n'as donc pas parlé à la dame? — Je n'ai pas eu le temps; et puis, elle m'a regardé avec tant de bonté, que je n'ai pas eu le courage de lui adresser la parole; un ange est plus redoutable qu'un démon. — Ainsi, nous ne sommes pas plus avancés qu'il y a cinq jours ! — Pas davantage. Cependant, je vous apprendrai qu'elle portait ce matin une robe de soie feuille morte, et qu'elle avait des roses dans ses cheveux. — Et que penses-tu de cette femme ? — Je pense que c'est la femme d'un lord qui a fait un pari. — Tu la crois mariée ? — Elle n'a pas l'air d'être mariée; et cependant quand on la regarde bien, elle n'a pas l'air d'être demoiselle ; c'est fort embarrassant. Je la crois veuve pour tout arranger. — Veuve, si jeune ! — On peut être veuve à seize ans, si le mari meurt après un an de mariage. Enfin, puisque vous tenez tant à cette dame, monsieur Lively, allez prendre un logement à Bucks, et vous irez tous les jours boire du *soda* chez elle; à la fin de la semaine, vous en saurez plus peut-être que vous n'en voudrez savoir. — Ce bon Patrick ! j'irai m'établir à Bucks, comme un lord, moi ! Il me reste trois guinées, mon ami..., c'est trois jours à vivre. — Vendez votre cabane. — Pour mille livres, je ne la vendrais pas... Mon père y est mort! — C'est différent. Si j'avais de l'argent, je vous en prêterais ; mais... — Merci, Patrick... merci... j'attendrai. Patrick, je ne dors pas depuis trois nuits... — Ah ! vous êtes pris, ça se voit, je reconnais là mon Irlandais. — Le souvenir de cette femme m'inquiète... je serais plus tranquillle, si je lui avais parlé une seule fois. — Allez à Bucks. — Non, non, j'irai chez moi : et puis j'irai à Manchester, je travaillerai ; je gagnerai de l'argent, dussé-je faire des briques à Salford ! je vivrai de peu pour gagner davantage. — Et quand vous aurez ramassé quelques *souverains*, vous irez au cottage ; vous le trouverez vide; quelque fils de lord, acheteur de femmes, aura passé par là. — Oh ! si cette figure d'ange mentait, il n'y aurait plus de vertu sur la terre ! — La vertu pauvre est bien exposée sur un grand chemin. — Elle est plus exposée dans les villes... Cette femme est, en plein air, sous la garde de Dieu. — Que Dieu la garde bien ! — Patrick, je te

remercie de tout ce que tu as fait pour moi... Que tout soit fini là... J'ai oublié un instant ma misère; moi, le pauvre Irlandais! J'ai songé à l'amour, à la femme habillée de soie, au mariage, au bonheur!... Quelle folie! j'ai dormi; me voici réveillé. Adieu, Patrick, je vais rentrer dans ma cabane; le tombeau de mon père me donnera de sages conseils.

John Lively serra la main de Patrick, et il regagna mélancoliquement sa modeste auberge sur la place du Marché.

Le lendemain, il avait recommencé sa vie d'anachorète, dans sa cabane, non loin du village et du château de Stafford.

La solitude, au lieu de calmer les grandes passions, les alimente; l'homme n'entend gronder la tempête de son cœur que dans le silence du désert. Aux cités, les plaisirs faciles; aux campagnes, les passions inexorables. Lively se promenait le soir sur une petite colline couverte de cailloux, de bruyères et de plantes épineuses, et qui s'élevait derrière sa cabane. Là, jamais il ne donnait un regard aux belles plaines du Lancashire, ni à cet horizon vaste, où l'inclinaison des terres annonce le voisinage de la mer. Cependant l'Irlande, son doux pays, nageait sous cette zone! Pauvre Irlande! elle était oubliée! Les yeux du jeune homme ne se détachaient pas des montagnes brumeuses, limites de l'Oxfordshire. C'est là qu'il y avait une vie, un amour, un mystère, un paradis.

Cependant les cinq guinées avaient disparu. Il fallut que John Lively descendît des hauteurs de la pensée aux détails ignobles de l'existence prosaïque; il lui restait trois choses à choisir : la misère, le suicide ou le travail.

Lively serra vivement ses bras contre sa poitrine, et dit :

— Demain j'irai faire rougir des briques au bourg de Salford.

Il n'avait pas remarqué, dans ses contemplations, deux hommes qui étaient descendus de cheval devant la porte de sa cabane; il tressaillit même dès qu'il les aperçut si près de lui, surtout en reconnaissant l'un d'eux, M. Copperas, son ennemi de voyage. Ce qui le rassura, c'est que M. Copperas avait un air riant, et qu'il saluait avec une affabilité tout irlandaise ou française.

— Nous nous excusons bien de nous présenter ainsi, sans nous faire annoncer, dit M. Copperas : c'est à monsieur John Lively que nous avons l'honneur de parler? — Oui, dit le jeune homme d'un ton sec.

M. Copperas ne remarqua pas le ton.

— Sir John Lively, poursuivit M. Copperas, vous êtes, m'a-t-on dit, le propriétaire de cette campagne? — On vous a trompé. Cette cabane appartient au tombeau de mon père; la campagne appartient à la famille de Stafford. — Je vous en félicite. Cette campagne n'est qu'un marais; vous devez avoir des fièvres en été? — Je n'ai jamais eu la fièvre, Monsieur. — C'est que le voisinage des marécages est très-dangereux. — Liverpool a été bâti sur un marais; son nom l'indique bien. — Oui, le *marais* du *Liver*; ce sont même les armes de la ville : un *Liver*, qui n'est autre chose qu'un héron ou une grue, en *pal*, sur un *champ* d'azur marécageux. Mais depuis cent cinquante ans, le marécage a disparu. — Est-ce que nous allons faire une longue dissertation sur les marécages? dit Lively en croisant les bras. — Non, non, sir Lively, nous venons vous proposer une petite affaire. Avez-vous quelque petit terrain à vendre, au vol du chapon, quelque arête de colline, quelque peu de gravier, un rien? Je vais vous parler franchement, parce qu'en affaires la meilleure finesse c'est la franchise. Nous avons quelques pieds de *rails* de l'embranchement à faire passer de ce côté; ici, ou un peu plus loin, si je ne m'arrange pas avec vous. Nous cherchons quelques toises de terrain sec, qui n'aient pas trempé dans cette espèce de conspiration que les marécages ont faite contre nos chemins de fer. — Monsieur, je ne puis rien vous céder, par une excellente raison : je ne possède rien. — Ah! vous ne possédez rien!... Au reste, si vous possédiez, nous aurions le désagrément de ne pouvoir vous enrichir; nous voulions faire un appel à votre patriotisme... — Je n'appartiens pas au comté, Monsieur. — Mais vous appartenez à la nation; vous êtes Anglais?... — Irlandais. — Irlandais, encore mieux; un client

du grand O'Connell, un fils de la verte Erinn. Mon aïeul était Irlandais; j'ai du sang irlandais dans les veines, et deux actions dans le chemin de fer de Kingston à Dublin. Vous voyez que nous sommes à peu près compatriotes. — Soit. — A qui appartient cette colline où vous vous promeniez? — A moi, Monsieur; vous voyez que je ne mens pas en vous disant que je ne possède rien. — Au fait, cela ressemble assez à la bruyère des sorcières de Macbeth. On ne retirerait pas dix shillings des chardons de cette colline. Permettez-vous que nous l'examinions un instant? — Examinez-la; je vous défie d'y faire pousser un grain de seigle. — Pierres sur pierres, pierres sur pierres; pas un atome de terre végétale!... Il doit y avoir des insectes venimeux au mois d'août... Ah! voilà de la ciguë! *cicuta*, prenez bien garde de toucher à cette plante!... Notre projet serait d'écorner un tant soit peu cette colline, pour y loger à sec quelques toises de *rail;* de cette manière, le chemin passerait sous votre croisée, ce qui donnerait subitement une valeur considérable à votre propriété. Nous n'exigeons rien pour ce travail; nous sommes ravis d'être utiles à un brave Irlandais. — Ah! vous n'exigez rien; c'est fort généreux, vraiment. Et croyez-vous donc, Monsieur, que je ne tiens pas à ma colline, moi, tout indigente qu'elle est? C'est la colline de mon père; le premier coup de marteau que vous donneriez dans ses entrailles, je le ressentirais dans les miennes. Et vous faites sonner bien haut votre générosité qui ne me demande rien pour que je vous laisse éventrer ma chère colline! voilà qui est singulier! — Ces Irlandais sont tous les mêmes : voyez quel feu! quelle charmante colère! Eh bien, voyons : nous ferons verser la mesure, nous vous offrirons quelque chose; nous couperons votre colline, là, nous vous ferons un vallon; vous aurez deux collines au lieu d'une, sans compter l'avantage que vous retirerez de la proximité du *rail-way*, et nous vous donnons cinquante livres comptant.

John Lively fixa la terre, et puis tourna ses yeux vers le midi.

— Cinquante livres, dit-il, c'est bien peu. — Mais notez bien que nous vous laissons deux collines; nous vous achetons le droit de passer dans le vallon. — Mettez cent livres, et tout est dit; je signe. — Savez-vous, sir, que le *rail-way* nous coûtera cent cinquante mille livres? — Ajoutez-en cinquante, cela ne vous ruinera pas. — Cent livres! sir Lively, vous n'êtes pas rond en affaires. — Je suis pauvre, Monsieur. — Vous êtes pauvre, sir Lively! vous êtes pauvre! oh! alors c'est une affaire conclue. Adjugé pour cent livres! Montez le cheval de mon ami, et allons signer le contrat. Il n'est jamais trop tôt pour faire une bonne action. A cheval!

Copperas fit courir le mouchoir sur ses yeux, comme s'il eût essuyé des larmes d'attendrissement.

Et se tournant vers son ami, pendant que Lively fermait la porte de sa cabane :

— Comment le trouves-tu, lui dit-il, celui-là? Il est plus stupide qu'un Irlandais ordinaire; on pourrait en faire deux Irlandais.

John Lively leva ses yeux au ciel pour le remercier, monta à cheval et suivit la direction de Manchester. A l'angle du chemin de Stafford, il se retourna du côté de Birmingham, comme pour lui dire : A demain!

III.

Lorsqu'on traverse la campagne anglaise, on est étonné du nombre incroyable de troupeaux qui couvrent les pâturages; mais ce qui étonne encore davantage, c'est l'absence des bergers. Il n'y a pas de bergers. On vous dit bien que cette profession pastorale a dû être supprimée depuis l'anéantissement des loups, mais cela n'explique pas assez l'anéantissement des pasteurs. D'ailleurs, le paysage y perd, et la poésie bucolique aussi. Cependant on m'a montré, sur la route de Crewe, un monsieur couvert d'une longue redingote bleue, à double collet,* avec des bottes à l'écuyère, un castor de baronnet, un jabot, des gants et une canne à pomme; ce monsieur était un berger, un Tityre anglais. En effet, il conduisait une douzaine de brebis à Crewe, et lisait le *Times*. Le

berger anglais dédaigne donc la prairie, et ne hante que le grand chemin.

John Lively portait ce costume pastoral que je viens de détailler lorsqu'il sortit d'Oxford, avec douze *bank-notes* de cinq livres en portefeuille; il avait dépensé le reste à Manchester, en diverses emplettes de première nécessité. Notre jeune homme avait



Il lui semblait que son amour grandissait. (Page 209.)

quitté la voiture à Oxford, et envoyé sa malle de cuir pleine d'effets neufs à l'auberge du *Lion Rouge*, à Chepping-Wycombe. Il achevait son voyage à pied, et dans une sorte de déguisement.

A quatre heures du soir, il découvrit à l'horizon la chapelle bâtie sur la colline de Bucks, et les grands arbres qui bordent à droite le grand chemin. Il est inutile de parler des palpitations de son cœur et du trouble de son esprit. Il lui semblait que son amour grandissait avec la plaine, et

qu'il embrassait, de toute l'immensité de l'horizon, ce cottage isolé, divin palais d'une femme. Un air tiède, et tout retentissant du murmure des arbres et du chant des oiseaux, l'accompagnait comme un céleste ami, et semblait apporter à son oreille d'exquises confidences d'amour. Qu'allait-il faire au cottage? Il ne le savait pas; il n'avait point combiné de plan; sa jeune expérience lui disait que, dans les grandes occasions, l'homme doit se laisser faire par le hasard, cet habile régulateur de tout. Aussi, la moindre hésitation ne l'arrêta pas sur le seuil de la porte du cottage; il entra lestement, comme un piéton ordinaire qui vient se désaltérer, et demanda du porter d'un ton délibéré qu'il s'était noté artificiellement depuis Oxford.

Il s'assit épuisé de l'effort; il lui sembla qu'il avait rendu son âme dans un seul mot; sa tête reposait sur ses mains. Un pas léger et un frissonnement de satin le firent tressaillir; un bras d'ivoire s'allongea sous sa figure inclinée, et déposa sur la table une pinte de porter.

John Lively saisit d'une main convulsive l'anse qui luisait comme de l'argent neuf, et aspira le porter d'un trait; puis sa tête retomba sur ses mains.

Un instant après, il entendit encore le même pas et le même frôlement de robe, et un bras divin déposa sur la table une seconde pinte de porter. Oh! cette fois, il se retourna vivement, mais il ne vit pas la figure de la femme. La mystérieuse inconnue marchait vers la porte; elle s'arrêta sur le seuil et regarda le grand chemin : si elle se fût retournée en ce moment, elle aurait surpris Lively dans une crise d'extase digne de pitié.

La dame regardait toujours le grand chemin, et Lively regardait la dame dans l'immobilité du ravissement; elle ne se doutait pas que tant de silencieuse passion rugissait autour d'elle; sa pose était pleine de nonchalance; sa robe largement échancrée laissait à découvert les épaules, où deux tours d'un collier de jais se déroulaient capricieusement, comme une incrustation d'ébène sur une amphore d'albâtre. Cette robe était une de ces étoffes aériennes que l'Irlande envoie aux étalages d'Everington à *Ludgate-Street*; la soie voluptueuse et fluide accompagnait les ondulations du corps avec tant d'aisance, qu'on devinait que pas un pli de l'étoffe n'avait prémédité un mensonge et ne recélait une erreur.

L'arrivée d'un voyageur obligea la dame inconnue de rentrer au cottage. Son visage se révéla soudainement à Lively, comme le soleil quand il s'élance d'un nuage; elle illumina la salle; elle l'embauma comme un temple; elle sema des reflets d'or sur le bois et l'argile; elle ennoblit toutes les viles choses de sa profession. C'était une déesse qui demandait des autels aux mendiants de la grande route.

Le nouveau voyageur était un mendiant, et sans doute un habitué de la maison, car il s'assit et ne demanda rien, et fut servi avec une promptitude qui confondit John Lively. Bien plus, la dame lui présenta la pinte d'*hafnaff* avec un sourire divin. Le mendiant but et dit :

— Il fait bien chaud aujourd'hui.

A l'instant, la dame lui servit une seconde pinte d'*hafnaff*.

— Il paraît, pensa Lively, que la seconde pinte est par-dessus le marché. — Très-bon, l'*hafnaff*, dit le mendiant, meilleur que le porter, et plus rafraîchissant en été.

La dame s'inclina, comme pour le remercier de ce compliment flatteur; le mendiant reprit son bâton à la porte et sortit sans payer.

Lively saisit l'occasion au vol pour entrer en conversation.

— Madame, Madame, il ne vous a pas payé, ce... voyageur! — Oui, je le sais, dit la dame avec un sourire céleste; que puis-je lui demander? c'est un pauvre voyageur.

C'était la première fois que Lively entendait cette voix. Jamais la brise du midi dans les pins de l'Irlande, l'harmonie des nuits sur les collines maternelles, la voix lascive des vagues de Kingston, cette voix qui vient des îles voisines et meurt dans le golfe; jamais les mélodies agrestes qui montent des lacs de l'Erinn n'avaient ravi le cœur de Lively, comme ces paroles qui venaient de

glisser sur le velours rose des lèvres d'une femme. Il aurait voulu recueillir l'air odorant où s'était évaporé le son de cette voix musicale, sortie d'un timbre d'or. Il se tut avec une sorte de honte, car il aurait craint de profaner par son organe rude cette atmosphère retentissante encore d'une suave mélodie, cette enceinte sacrée, où l'ange avait laissé tomber un écho du ciel.

Il se leva, faible et tremblant, et présenta, les yeux baissés, une demi-guinée à la dame inconnue.

— Gardez votre argent, mon ami, lui dit-elle; vous en aurez besoin.

Lively n'osa insister; il sortit machinalement, et marcha, par instinct plutôt que par intention, sur la route de Wycombe. Il ne savait à laquelle de ses pensées donner audience; elles lui arrivaient à flots, et chaque pensée avait un voile de mystère; il ne rencontrait que l'inconnu. Au bout de toutes ses conjectures, il ne voyait jamais que deux vérités évidentes : une femme adorable et un amour désespéré.

Sur la porte du *Lion Rouge* il trouva l'aubergiste, qui lui dit :

— Vous êtes John Lively, si je ne me trompe?

Il regarda fixement l'aubergiste, et fit un signe affirmatif.

— Voilà une lettre pour vous, dit l'aubergiste.

Lively prit la lettre avec nonchalance, l'ouvrit et lut :

Birmingham, 28 juin 1836.

« Sir John Lively,

« D'après les ordres que vous m'avez donnés, je me suis établi chez vous pour surveiller les travaux que M. Copperas fait exécuter sur votre colline. J'ai déjà eu trois disputes avec M. Copperas. A la première, il vous avait traité d'imbécile, devant moi; à la seconde, il avait insulté mes chevaux; à la troisième, c'était plus grave. Vous savez qu'il est convenu qu'il ne coupera la colline que sur un côté, afin de vous laisser une colline à peu près entière, sauf un petit morceau. Pas du tout; je l'ai surpris, ce matin, faisant des plans et un tracé pour couper votre colline en deux parties égales. — Qu'allez-vous faire, lui ai-je dit, Monsieur? vous oubliez nos conventions; je ne souffrirai pas cela; je me ferai plutôt couper en deux moi-même. Il m'a menacé d'un poing, je l'ai menacé de deux, et si ce n'eût été par respect pour votre cabane, je l'aurais assommé comme un bœuf. — Si c'est votre droit, faites-le valoir, m'a-t-il dit. — Bien! ai-je répondu. Et j'ai couru à Birmingham pour amener deux *policemen*. Avant de repartir, j'ai voulu vous écrire pour vous demander vos ordres. Mes *policemen* sont prêts. Prompte réponse, ou votre colline est perdue.

« Votre dévoué intendant,

« PATRICK. »

« Adressez votre réponse à Arthur Graves, cuisinier à *Royal-Hotel*, *New-Street*, à côté du théâtre, à Birmingham. »

— Que m'importe ma colline! s'écria Lively en jetant la lettre de Patrick.

L'aubergiste s'avança et lui dit :

— Vous avez une réponse à me remettre; le courrier va passer. — Eh bien! dit Lively, qu'ils en fassent ce qu'ils voudront! — De quoi? — De ma colline. — Quelle colline? Au diable!... attendez... excusez-moi; je suis distrait... — Vous êtes malade; voulez-vous une tasse de thé? — Donnez-moi du papier et une plume. — Vous ne voulez pas de thé? — Non. — Entrez au salon, vous trouverez ce qu'il faut pour écrire. — C'est bien.

Lively écrivit :

« Mon cher Patrick,

« Laisse mettre ma colline en pièces, et ne te mêle plus de rien. »

— Voilà la réponse que vous me demandez, dit-il à l'aubergiste. — Cette réponse est pour mon frère, je sais. — Ah! oui, c'est juste! vous êtes le frère de Patrick; excusez-moi, j'ai pris un coup de soleil; je n'ai pas ma tête à moi. — Mon frère m'a déjà parlé de vous. — Oui, oui, à propos de... — A propos de cette dame de là-bas. J'ai pris des informations... — Ah! de nouvelles informations... Voyons, dites; que sa-

vez-vous? — Il y a trois mois que cette dame a acheté ce cottage. — Est-elle mariée? — Elle vit avec un vieux monsieur qu'elle appelle son père. — Un vieux monsieur? très-vieux? — Soixante ans. — Qui est son père? — A ce qu'on dit. — Après? — Elle dépense beaucoup d'argent à sa toilette. — Elle gagne donc beaucoup? — Elle ne gagne pas mal; mais elle donne à boire gratis à tous les mendiants de la route; ce qui fait qu'il y a, par-ci, par-là, quelques riches fermiers avares qui vont boire au cottage, et ne paient pas. Moi, je la crois folle. — Folle, parce qu'elle est charitable! — C'est une idée que j'ai. Je ne crois pas les aubergistes charitables. — Mais c'est une femme! Savez-vous bien ce que c'est, une femme? un ange? une providence de grand chemin? — Oui, oui; quand on paie, je suis une Providence aussi; mais quand on ne paie pas, je fais mettre en prison. — Voilà tout ce que vous savez?... Je vous remercie... Faites-moi conduire à ma chambre; j'ai besoin de repos. Je vais essayer de dormir un peu. — Vous trouverez votre bagage dans votre chambre, n° 19. Je vous souhaite une bonne nuit... Vous ne soupez pas? — Non, j'ai bien dîné, là-bas... avec du porter... Bonne nuit!

Le lendemain, c'était un dimanche. Lively, délivré de ce sommeil agité qui continue les émotions de la veille, ouvrit sa croisée, pour faire sa prière du matin. Le paysage qui se déroulait devant lui était magnifique. Plaines et collines verdoyaient au soleil levant; le village de Wycombe, couronné de tuiles rouges et riantes, et tout empanaché de tilleuls et de peupliers, semblait avoir revêtu un habit de fête. La grande route, bordée d'arbres et semée d'ombres flottantes, courait jusqu'à Buks, dont le château dormait encore dans sa vaste alcôve de verdure. Le dimanche était écrit dans l'air: fête à la terre, fête au ciel.

Lively descendit à la salle basse, où l'aubergiste, déjà levé, lui servit une jatte de lait chaud et le félicita sur sa tournure de gentleman. Lively était habillé comme un riche manufacturier de Manchester; il avait des projets de visite.

— Sir Lively, dit l'aubergiste, si vous fussiez descendu une heure plus tôt, vous auriez vu passer la belle dame en calèche, avec deux chevaux de poste:

Lively laissa tomber la jatte de lait sur la table, et il ouvrit la bouche pour faire une exclamation; mais sa langue se colla aux lèvres.

— Sir Lively, prenez ce verre de wisky, dit l'aubergiste, vous êtes pâle comme la mort! — Elle est donc partie! dit le jeune homme avec un effort de voix éteinte. — Cela me rappelle, sir Lively, une chose que je ne vous ai pas dite hier soir, et que je ne sais que depuis trois jours... Prenez ce verre de wisky... voici... Le dimanche, la belle dame ferme le cottage, et passe la journée à Londres; on dit qu'elle va entendre la messe à l'église de la Cité... — Elle est...!

Lively tomba de faiblesse sur un fauteuil.

— Elle est catholique! murmura-t-il tout bas. — Catholique, comme vous et moi; mais moi, je ne vais pas à la messe; je suis aubergiste. — Elle est catholique!... Oh! c'est un ange du ciel! Dieu devait un miracle au pauvre enfant de la pauvre Irlande! Dieu a pris pitié de moi: il m'a choisi, entre tous mes frères qui souffrent, pour me donner un peu de ce bonheur qui accable tant d'hommes indignes de lui! Elle est catholique!... elle devait l'être; j'aurais dû le deviner; la prédestination rayonne dans ses yeux.

Lively se leva dans le délire de l'exaltation.

— Je dis, s'écria-t-il...

L'aubergiste accourut.

— Un cheval! donnez-moi un bon cheval; en deux heures, je puis être à Londres, n'est-ce pas? — Oui, sir Lively. Je vais vous donner un cheval dont vous serez content — Londres! je ne croyais plus le revoir Oh! qui se flattera de pouvoir conduire sa vie? La vie est entre les mains de Dieu!.. Vite! vite! votre cheval!... point de selle donnez-le-moi nu, sans bride... — Il n'a pas bu... — Il boira l'air. Vite! vous dis-je chaque minute de retard m'ouvre une veine — Voilà!... j'ai donné l'ordre, on vous le prépare; un peu de patience, sir Lively

l'an prochain, vous aurez le chemin de fer qui passera là, devant vous. — Elle est catholique! Oh! femme sainte et bénie!... Elle observe les œuvres de miséricorde; elle donne à boire à ceux qui ont soif!... Ah! voilà le cheval! merci!... Où puis-je descendre, dans la Cité, près l'église catholique? — A *White-Horse*, dans le *Cheapside*. L'aubergiste est Irlandais. — Justement mon cheval est blanc, je ne l'oublierai pas.

Et il s'élança, comme le vent, sur la route d'Uxbridge.

En entrant à Londres, Lively fut obligé de ralentir le pas de son cheval. Comme il passait devant l'église, au clocher aigu, qui ferme *Regent-Street*, un *policeman* lui cria de chevaucher plus décemment, pour respecter la sainteté du dimanche. Il aurait fallu voir quel torrent de mépris tomba de la face de l'Irlandais à cette recommandation qui sortait d'une bouche impie.

— Je respecte la sainteté des lois, dit-il fièrement; et il mit son cheval au pas.

De quel regard il contempla cette tristesse que donne le dimanche à la Babel des hérésies! Comme il tressaillait de pitié en écoutant, sur son passage, les cloches de Saint-Martin et de Sainte-Marie du Strand, qui appelaient les infidèles à l'autel des iconoclastes!

— La prostitution même s'est mise à l'ombre aujourd'hui! dit-il; à quel saint exilé du ciel adresse-t-elle aussi sa prière de dérision?

Enfin, de désert en désert, il arriva dans le *Cheapside*, et de là il ne fit qu'un bond à l'église catholique de la Cité.

C'était comme au temps de Dioclétien. Quelques fidèles se glissaient furtivement sous le porche et semblaient avoir peur de leur religion, dans cette ville où Rome a baptisé cinq cents églises; où l'on aperçoit de la seconde arche de *London-Bridge* cinquante clochers qui furent catholiques. John Lively entra, la tête haute, dans ces catacombes modernes, et s'agenouilla sur le parvis. Sa première pensée fut pour Dieu; la seconde... il rougit de honte de traîner sa passion dans le temple saint.

Six cierges brûlaient sur un autel indigent; quelques lambeaux de tenture cramoisie pendaient aux pilastres du sanctuaire; un vieux Christ, largement percé au cœur par Longin et Henri VIII, était enseveli dans l'ombre de l'abside. Un prêtre, à cheveux blancs, comme le Marcellin de la première persécution, monta les marches de l'autel et commença l'*Introït*. On entendait, par les vitres brisées, le son lent et lugubre de la cloche de Saint-Paul, qui demandait pardon à Dieu pour les hommes.

Le jeune Irlandais ne jeta pas un seul regard autour de lui. Il suivit les prières de la messe, versets par versets, comme s'il n'y avait eu dans l'église que le prêtre pour célébrant et lui pour acolyte. A l'*Ite, missa est*, il crut entendre comme une voix intérieure qui lui disait : « Ton sacrifice est sublime, et Dieu t'en tiendra compte un jour. »

La messe dite, il se leva et jeta un rapide coup d'œil dans l'église : elle était presque déserte; aussi, du premier coup d'œil, il aperçut à six pas de lui la belle et sainte inconnue qui priait. Sa mise était d'une simplicité qui pouvait passer pour de la négligence; elle avait enfoui la richesse de ses cheveux sous un bonnet de tulle, sans grâce et sans fleurs; elle portait une robe de l'étoffe la plus grossière et des mitaines de filet noir. Lively ne l'aurait pas reconnue, s'il l'avait moins aimée; heureux de lui avoir donné un seul regard, il sortit de l'église, et l'attendit dans la rue. Le quartier était désert.

Il n'attendit pas longtemps. Lively la vit se lever sous le porche, comme l'étoile de la mer; mais il se sentit chanceler, lorsque la ravissante inconnue le regarda fixement avec un léger sourire. L'Irlandais se troubla; sa figure se contracta de rires et se mouilla de larmes; puis, cédant à une inspiration qu'il n'avait pas le temps de peser, il s'avança vers la dame du cottage, et, moitié pantomime, moitié paroles décousues, il lui offrit son bras.

— Je vous ai vu prier à l'église, et j'accepte, dit la dame. Donnez-moi le bras jusqu'à *Post-Office*. — Jusqu'au bout du monde, dit Lively à voix basse. — Monsieur a le bonheur d'être catholique? — Oui, Madame. — Irlan-

dais, n'est-ce pas? — Oui, Madame. — Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que je vous ai vu quelque part. — C'est possible, Madame. — Je ne vous ai jamais vu à la messe, le dimanche à notre église. — Je n'habite pas Londres ordinairement. — Vous avez de belles églises à Dublin? — Oui, Madame. — Ici, la nôtre est dans un état déplorable. Si j'avais quatre mille livres, je les donnerais pour la rendre digne du culte. — Mais, Madame... quatre mille livres, à Londres, ce n'est pas difficile à trouver... — Oui, chez les non-conformistes, chez les dissidents; mais chez les catholiques, c'est impossible. — Oh! pourquoi impossible? — Monsieur, si j'avais un million, je ferais beaucoup de largesses de ce genre. Par exemple, je ferais rebâtir Notre-Dame-des-Sept-Douleurs sur la colline de Bucks. — Oui, moi aussi, j'aime beaucoup la colline de Bucks. — Ah! la richesse est une belle chose, quand on s'en sert pour gagner le ciel. — Oh! oui, la richesse est une belle chose! je voudrais avoir tout l'argent qui dort là, tout près, dans *Royal-Exchange*, pour le mettre aux pieds de quelque divinité terrestre qui se chargerait de mon salut. — Monsieur, je vous remercie bien de votre complaisance; voilà *Post-Office*, je suis chez moi.

Lively salua, balbutia quelques paroles, et, trop délicat pour espionner une femme qui garde quelque réserve avec un inconnu, il se retourna brusquement vers Saint-Paul.

— Combien me reste-t-il dans mon portefeuille, dit-il... Cinquante guinées!... Avec cela il faut gagner quatre mille livres sterling! C'est difficile, mais Dieu est grand!

IV.

John Lively était assis à table dans la salle à dîner de *White-Horse*. Il mangeait par habitude et non par besoin. A son côté s'ébaudissaient quelques-uns de ces joyeux convives qui mangent et boivent à heure fixe, et dont l'épiderme est à l'épreuve du chagrin, comme la cuirasse est à l'épreuve du menu plomb.

La salle retentissait de ces paroles nauséabondes qu'on appelle les charmes de la conversation. Chacun voulait user de son dimanche, jour d'abstinence pour le travail et d'intempérance pour la parole. Les deux voisins de Lively, surtout, faisaient une grande consommation de phrases dans cette orgie de propos; ils paraissaient pourtant avoir dépassé l'âge des folies; on les aurait même pris pour deux hommes sages avant le dîner. Lively n'eût pas voulu écouter ce qu'on disait à ses oreilles; il lui semblait qu'il commettait une indiscrétion; il écoutait donc comme il mangeait, sans le savoir.

— Oui, mon cher, disait l'un; il a suivi mon conseil, et il a bien fait. — Ah! certes, il a très-bien fait, disait l'autre; je l'ai rencontré l'autre soir, au foyer de Drury-Lane, avec ses quatre maîtresses, comme un Grand Turc: quatre femmes grandes comme moi, avec des robes de cachemire, et des pieds comme ma main. — Mon Dieu! il pense sagement. Il est jeune et il est riche; il fait litière de *bank-notes;* il boit du claret comme nous de l'eau; il dîne trois fois la semaine à *Stard and Carter* à Richmond, avec ses quatre maîtresses, où il dépense vingt livres comme nous dépensons ici trois schillings. — C'est un vrai Mahomet, un petit Byron. — Et qui plus est, Highgate est son bourg-pourri; nous le verrons aux Communes aux prochaines élections. Il a acheté la moitié d'une rue à Highgate; vous savez, depuis le *Club-Room* jusqu'au pont qui passe sur la route de Bedford. Ce mauvais sujet de Mawbrick ne donnerait pas maintenant sa fortune pour deux cent mille guinées; il a une action dans la brasserie Barclay qui lui rapporte deux mille livres. — Il a aussi une bonne qualité, Mawbrick; c'est la reconnaissance. Il se souvient qu'il me doit sa fortune; et voici un fait qui l'honore; le mois dernier je fus un peu gêné aux échéances; il me manquait dix mille livres sterling; je lui écrivis un petit mot, et il me les envoya par son domestique. — Ah! c'est très-beau! je ne connais pas ce trait. — J'en fus si touché, moi, que je voulais le

faire annoncer dans les papiers publics; il s'y opposa, lui, parce que, me dit-il : « Cela vous portera tort. » Je cédai. — Très-bien! — Vous avez poussé aussi le petit Sheffield, vous! — Comment donc! vous savez qu'on parle de lui pour remplacer sir William Bentinck aux Indes. — Possible? — Le lord-chancelier le protége et il sera nommé. Sheffield a acheté l'autre jour, au comptant, soixante colonnes du *Quadrant* et la moitié de *Regent's-Circus*. L'an dernier, il n'avait pas un schilling, pas un penny. — Je le crois bien! il avait mangé tout son patrimoine avec cette fameuse Betty de *Long acre*, une femme qui a dévoré trois fils de lord. — Sheffield m'emprunta trente livres pour acheter une action sur un *Fly* qui allait d'Hungerford-Market à la Tour. Au bout de la semaine, il avait doublé son argent, au bout d'un mois il avait acheté le *Fly*; il le vendit et acheta un arpent de terrain à *Tottennham-Road*, qu'il vendit le lendemain à un boucher d'Hampstead six mille livres. Une fois parti comme ça, vous savez que la fortune vous pousse sur un *rail-way*; il n'y a que le premier million qui donne de la peine. Sheffield est aujourd'hui un Sardanapale. Je l'ai rencontré hier soir devant le *Zoological garden*; il était avec deux écuyères d'Athsley, dans une calèche de Milne, ce fameux carrossier *Eydward-Road*, vis-à-vis Hyde-Park. — Et notre ami Sterr, aussi, comment a-t-il commencé! — Avec rien. — Avec moins. Je lui prête un souverain, il va au club de Crawford, dans le *Strand*; il gagne mille livres au creps. Bien. Il sort, et va manger des écrevisses chez Moss. Bien. Il rentrait chez lui par *Leicester-Square*, lorsqu'il entend tinter des couronnes au second étage d'une maison du *Square*; il monte et gagne six mille livres en un instant; en six parolis, comme disent les Français. Il sort et va manger un rumsteack et du saumon fumé, au coin de *Castle-Street*. Bien. Il ne s'arrête pas là. — « Puisque j'ai été heureux deux fois, dit-il, j'irai à trois; courons au salon de Piccadilly. » On jouait là un jeu d'enfer. Il y avait trente femmes, trente soleils : ces femmes l'animent; il gagne dix mille livres, et donne vingt guinées à chacune; elles le portèrent en triomphe à *Marborough-Street*, où il demeurait. Le rusé coquin n'a plus joué. Il s'est mis dans dans le commerce, et aujourd'hui c'est un nabab...

Ce convive s'arrêta court, en prenant un air amical :

— Faites moi le plaisir, dit-il à Lively, de me faire passer le jambon. — Très-volontiers, dit Lively qui avait fini par s'intéresser à cette conversation, d'autant plus qu'elle n'avait pas du tout l'air d'être improvisée pour lui. — Vous n'en prenez pas de jambon, vous, Monsieur? dit le convive à l'innocent Lively. — J'en prendrai. — Je vais vous en couper une tranche; à Londres, le jambon est exquis. — Exquis. — Vous n'êtes pas de Londres, vous, Monsieur? — Non, je suis... du Lancashire. — Ça vaut bien le Kent. Les femmes sont fort belles dans le Lancashire. Monsieur est sans doute un armateur de Liverpool? — Non, je voyage pour mon plaisir et pour mon instruction. — Heureux! heureux! C'est bien employer sa jeunesse. Excusez-nous, Monsieur... monsieur? — Lively. — Monsieur Lively, excusez-nous, nous avons fait beaucoup de bruit à votre côté; nous vous avons étourdi d'un bruit de paroles. Eh! que faire le dimanche? il faut manger, boire et parler. Parler, c'est ce qui coûte le moins. — Mais, Monsieur, vous m'avez fait au contraire beaucoup de plaisir. J'aime les histoires des gens qui font fortune. — Oh! nous vous en raconterions à l'infini de ces histoires-là. Qui ne fait pas fortune aujourd'hui? — Moi. — Vous, sir Lively; avec votre âge, votre figure, votre position, vous ferez fortune quand vous voudrez, si vous ne l'avez pas faite déjà... Mais brisons là, c'est par complaisance que vous écoutez cette conversation : parlons d'autre chose... Mon Dieu! que le dimanche est ennuyeux! on ne sait que dire; on épuise tous les sujets. On parle de ses affaires, ce qui est permis; mais on parle aussi des affaires d'autrui, ce qui souvent est défendu par la stricte probité.

« Voilà un parfait honnête homme, se dit Lively, et un homme bien amusant en conversation. »

Après le dîner, le convive amusant se leva et dit à Lively : — Monsieur, vous m'avez fait l'honneur de me dire votre nom; je vous dirai le mien : je suis Saint-Alban, Anglais de la vieille roche, puisque Alban est un saint anglais. Je dîne tous les jours à *White-Horse*, et j'ai mon comptoir dans Cornhill, ici tout près, devant la banque. Si vous avez quelque opération en tête, demandez Saint-Alban au premier cocher. Adieu, Monsieur.

Il sortit avec son ami.

Lively s'accouda sur la table, et donna un libre cours à ses pensées.

« La richesse a été inventée par le démon, se disait-il à lui-même, et pourtant il faut être riche pour vivre! Est-il heureux ce M. Saint-Alban?... Si j'avais quatre mille livres je serais plus heureux que lui! Oh! oui... quatre mille livres! Je ne puis maintenant que répéter ces trois mots... avec quatre mille livres, je commanderais un maître-autel de marbre blanc, un tableau de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs à un peintre de Paris, six chandeliers d'argent, un ostensoir de vermeil, un calice d'argent, un ornement de soie brodée en or pour les fêtes de première classe, un ornement plus commun pour la semaine, et un autre de laine fine, blanche et noire, pour les messes de mort. Avec mes quatre mille livres, notre église catholique serait un bijou; et j'irais au cottage, et je dirais à la belle dame : Regardez maintenant cette église, voyez comme elle est riche et décente : eh bien! c'est votre lot.

« Et je l'épouserais le lendemain! »

Lively ne parla plus qu'en soupirs, toute la soirée. Il essaya de penser pour prendre un parti pour le lendemain, mais il ne sut à quoi se résoudre. Il voulut rafraîchir son front à l'air du soir; mais, à peine eut-il mis les pieds sur le *Cheapside*, qu'une mélancolie intolérable lui arriva des quatre points de l'air : il ne vit que des rues immenses et sans peuple, une Thèbes rebâtie et exilée au désert par ses habitants. La nuit descendait, sourde et orageuse. Le gaz prodiguait des trésors de lumière aux briques rouges des façades et aux marteaux de cuivre poli; le gaz avait la bonté d'éclairer le néant. Rien de triste comme ce silence, cette solitude, et ce jour inutile sous le dôme plat et noir de la nuit.

John Lively rentra à *White-Horse* pour y attendre le jour et demander au soleil une favorable inspiration.

Il trouva bientôt dans sa chambre un ami sur lequel il ne comptait pas, et qui le prit en traître : le sommeil; il ne rêva que millions, banque, fortune, torrents de guinées où il s'abreuvait; églises de marbre qu'il bâtissait; cottages pavés de pierreries; nuages de *bank-notes;* arabesques de diamants; il se réveilla pauvre et nu.

— Avec cinquante livres, dit-il, je serai mangé par Londres en quatre jours; on peut vivre une quinzaine de plus à Wycombe, et... la voir!... Point de faiblesse; vite, à cheval! et à Wycombe! Vive le soleil, c'est lui qui donne de l'énergie au cœur!

Et il descendit à la salle pour prendre du thé.

M. Saint-Alban déjeunait à la fourchette.

— Ah! vous voilà! monsieur Lively, s'écria-t-il familièrement, et serrant la main du jeune homme; voulez-vous déjeuner avec moi? — Oh! vous êtes bien honnête... Monsieur... je ne sais comment... — Allons, mettez-vous là; je déjeune à la mode française, moi : il me faut de la viande froide le matin, une friture avec un verre de punch glacé. J'ai pris ces habitudes à Paris, lorsque je traitais l'emprunt Aguado pour la reine d'Espagne. — Moi, je prends du thé habituellement. — A votre fantaisie, sir Lively... C'est bien, on va vous servir du thé... Avez-vous lu les papiers, sir Lively? — Non, Monsieur. — Il paraît que nous avons la guerre avec les Birmans. Cela m'inquiète; j'ai des fonds à Jagrenat... Sir Lively, que faites-vous après déjeuner? — Après déjeuner... mais... je me promène, je... fais... Que fait-on à Londres après déjeuner? — On fait tout; chacun suit ses petites habitudes de digestion. Moi, je vais à mon petit club de *Chandos-Street :* un véritable club d'amis, le club de Socrate. Nous sommes là quelques banquiers; il y a des hommes charmants; nous secouons un instant la poussière du comptoir. Nous causons, nous traitons une affaire, nous faisons

un whist, un whist léger, pour passer le temps, à une livre la fiche, deux livres. Ah! nous ne sommes pas joueurs, dans le commerce! La première vertu d'un commerçant, c'est la haine du jeu. Sir Lively, si j'ai un conseil à vous donner, ne jouez jamais!... Vous ne prenez rien après le thé, sir Lively? — Absolument rien, monsieur Saint-Alban... — Que faites-vous donc, sir Lively? laissez-moi donc payer... Remettez votre portefeuille en poche... Justement, il faut que je change un billet de *five pounds*... Ah! je ne changerai pas mon billet! Je me trouve fort heureusement une demi-guinée sur moi. Voici... Maintenant, mon bonheur est de traverser *Fleet-Street* et le *Strand* dans toute leur longueur. Je flâne, comme dit le Français. Arrivé à la hauteur d'*Agar-Street*, je prends à droite, j'entre dans *King-William*, et je tombe dans mon petit club *Chandos-Street*. C'est une promenade un peu longue, comme vous voyez; voulez-vous la faire avec moi?

John Lively, comme tous les hommes de la nature, subissait, à son insu, l'ascendant impérieux d'un homme de société. Ce ton décidé, ces allures hardies, ce langage dominateur avaient cent fois plus de puissance qu'il n'en fallait pour entraîner un ingénu campagnard. Lively, d'ailleurs, se sentait honoré, tout fier qu'il était, de marcher en compagnie d'un homme qu'il regardait comme son supérieur de tout point. Il s'inclina devant le génie de Saint-Alban, et sortit avec lui.

Que Dieu sauve Lively!

V.

Saint-Alban conduisit Lively à son petit club de *Chandos-Street*, et le présenta à trois banquiers graves et d'un âge assez avancé.

John Lively s'inclina devant ces millionnaires et jeta un coup d'œil rapide dans la salle. Ce club ne brillait pas par l'ameublement : chaises et tables étaient d'un bois fort commun; il n'y avait de remarquable que deux statues de plâtre tricolore qui avaient l'intention de représenter Wellington et Napoléon, couronnés de lauriers.

— Vous voyez que c'est bien simple, dit Saint-Alban à Lively; le strict nécessaire. Nous appelons cela notre club du matin. Le soir, nous allons au grand club de *Pall-Mall*. Oh! ici nous avons nos coudées franches; c'est nous qui l'avons fait bâtir; les six colonnes d'ordre Pœstum de la façade nous ont coûté deux mille livres. Elles sont en marbre sombre des carrières du Lancashire, votre pays. Voulez-vous bien vous asseoir, sir Lively?

Saint-Alban se tourna vers un des banquiers, et lui dit :

— Qu'avez-vous fait cette nuit au club de Westminster, sir Clayton? — J'ai perdu. — Beaucoup? — Non, une misère, mille livres. J'aurais dû en perdre quatre. On n'a jamais joué d'un malheur pareil... Figurez-vous que j'ai perdu douze *robs*. — Vraiment! — Je perds toujours, moi, toujours. Mais fort heureusement je ne joue que pour m'amuser. Vous, Saint-Alban, c'est tout le contraire; vous avez fait un pacte avec la fortune. — Il est vrai, sans vanité, que je suis assez heureux.— D'ailleurs, vous jouez bien; vous ne perdez jamais un point par votre faute. — Eh bien, avant-hier, chez le duc de Sunderland, j'ai perdu un *rob* par une singulière distraction. On avait épuisé les *atouts*; il ne restait plus que le *roi* et le *neuf*; j'avais le *roi*... Connaissez-vous le jeu, sir Lively? — Moi... mais... oui... un peu... — Bien!... J'avais le *roi* et cinq *levées*; j'oublie de faire *atout* et *passe-cœur*; je joue *cœur*, on me le coupe; nous étions quatre à quatre, et je perdis le *trick*. Cela me fit une différence de cent vingt livres, de la perte au gain.— Oh! le meilleur joueur a ses distractions. — Mon Dieu! oui... Ah! voilà midi qui sonne à Saint-Martin... Il faut que j'aille à un rendez-vous aux bureaux de *Regent's-Circus*; il y a une réunion des actionnaires de l'entreprise des voitures de Windsor. — Est-ce que vous ferez un petit *rob*? le *rob* de midi, comme nous l'appelons? — Diable!... c'est qu'il est fort tard... Aurons-nous fini à une heure? — A une heure, on vous remplacera. Notre monde va

venir. Samedi, nous étions cinquante-sept à midi et demi, je vous comptais. — Allons, soit, un petit *rob*... Mais, je vous préviens, à petit jeu. — Une livre la fiche... C'est bien modeste. — C'est singulier, entre amis je n'aime pas jouer gros jeu. Vous savez, sir Lively, que nous ne jouons ici que le whist à trois; c'est une mode que j'ai rapportée de France... Voulez-vous faire un troisième, sir Lively, ou bien voulez-vous prendre une action dans mon jeu? — Oh! je ne suis pas assez fort pour jouer, et... — Voulez-vous être mon associé? Vous me donnerez des conseils; perte ou bénéfice, nous partagerons. — Je veux bien.

Et il se dit tout bas :

— Au fond, je ne risque pas grand'chose : si je perds, je serai ruiné quelques jours plus tôt; si je gagne, je vivrai quelques jours de plus. — Sir Saint-Alban, dit Lively, est-il bien nécessaire que je reste ici pendant le jeu?... — Oh! indispensable! Comment donc!... si j'ai un coup scabreux, je veux être corroboré de la présence de mon associé. — C'est que je suis appelé par une petite affaire là tout près, derrière Saint-Martin, à l'office des *Coaches* de *Golden-Cross*. — L'affaire d'un instant, n'est-ce pas? — D'un instant. — Ne vous gênez pas, sir Lively, nous commencerons sans vous; nous sommes à cinquante pas de *Golden-Cross*. Il est donc convenu que nous sommes associés? — C'est dit... au revoir dans l'instant...

La partie commençait lorsque Lively quitta le club de Socrate.

John Lively courut à l'office de *Golden-Cross*, dans l'espoir d'y rencontrer Patrick, qui devait avoir repris la grande route à la réception du dernier billet. En effet, on lui dit que le cocher Patrick était arrivé à onze heures, et qu'aussitôt il avait été obligé de courir au *Cheapside* pour une affaire des plus importantes.

— Au *Cheapside!* dit Lively; c'est moi qu'il cherche; il ne peut chercher que moi.

Deux partis se présentaient : attendre le retour de Patrick à l'office, ou remonter le *Strand* jusqu'à *Temple-Bar*, en allant au-devant de lui. John Lively prit le parti des impatients. Il se jeta dans le *Strand*.

Au coin de *Wellington-Street*, il rencontra Patrick qui descendait le trottoir au galop.

— Patrick! sir Lively!

Et quatre mains se serrèrent. Un lord qui venait de manger un homard sur le pouce, à la poissonnerie d'Adelphi, s'arrêta net, tout scandalisé de voir un gentleman serrant la main d'un cocher.

— Ah! sir Lively, dit Patrick, que de choses!... Venez; allons sur *Waterloo-Bridge*, nous serons plus libres pour parler... Ah! sir Lively!

Lively était muet; son silence seul interrogeait.

— D'abord, je vous annonce que M. Copperas devient fou; il ne peut pas se tirer des marécages, mais il est têtu comme un Anglais. Il va couper votre colline en deux; vous l'avez permis : c'est bien; je ne me plains pas; je vous ai obéi : vous êtes le maître de votre colline. Quand je suis parti, cent ouvriers travaillaient sur elle à coups de pioche comme des démons. — Ensuite, ensuite, Patrick? — Voici la suite : ce matin, en passant à Bucka, j'ai vu le cottage... Vous savez ce cottage?... — Oui... oui... — Entouré de monde. Il y avait sur la porte un vieux monsieur qui pleurait; il y avait un homme de loi qui écrivait sur une table, et une grande quantité de pauvres gens, hommes et femmes, qui disaient : « C'est une horreur! nous l'assommerons; oui, nous l'assommerons, ce M. Igoghlein! » — Qu'est-ce que M. Igoghlein? ai-je demandé à quelqu'un. — C'est l'ancien propriétaire du cottage, m'a-t-on répondu. Madame O'Killingham lui doit encore cent cinquante livres, et elle ne peut pas les payer. Madame O'Killingham est à Londres; on l'attend pour la mettre en prison. — En prison, pour cent cinquante livres! — Attendez un peu... Il y avait aussi un jeune homme de bonne tournure, qui disait au vieux monsieur : « Tenez, voilà mon portefeuille, il y a trois cents livres, payez et envoyez promener cette canaille. Je me charge de la chasser à coups de cravache, moi! » Et le vieux monsieur baissait les yeux et repoussait le portefeuille. On disait dans la foule : « Ce jeune homme,

c'est M. William Bersley, du château de Bucks: c'est l'amant de madame O'Killingham. — On disait cela, Patrick? — Ne faites pas attention, sir Lively; la foule ne sait jamais ce qu'elle dit. Moi, je me suis avancé alors, et j'ai dit à l'homme de loi : « Attendez jusqu'à ce soir; M. Igoghlein sera payé.» J'ai pensé à vous, sir Lively, j'ai couru chez mon frère à Wycombe; vous étiez parti pour Londres; j'ai crevé mes chevaux, et me voici. Il faut sauver madame O'Killingham. — Oh! s'écria Lively, si j'avais la force de sauter par-dessus ce parapet, je serais déjà dans la Tamise!

Et il tomba de faiblesse sur une banquette de pierre du pont.

— Ce n'est pas pour rien qu'on a fait des parapets de cinq pieds de haut... Sir Lively, tranquillisez-vous... il y a de l'espoir... Combien vous reste-t-il des cent livres de M. Copperas? — La moitié. — Je vendrai mes chevaux. — Tais-toi, Patrick; tu me tues!... Cent cinquante livres! toujours de l'argent!... Toujours... Patrick, il me reste une ressource... accompagne-moi jusqu'à *Chandos-Street*... J'ai là des fonds engagés dans une entreprise. Dieu m'aura été favorable peut-être... Viens avec moi... Tiens-toi prêt à cheval, tout prêt à partir. — Tout à vous, sir Lively.

Le jeune Irlandais, appuyé sur le bras de Patrick, arriva à la maison du club; il monta lentement l'escalier pour se remettre et se composer un visage. D'une main convulsive il ouvrit la porte et marcha silencieusement vers la table de jeu.

— Ah! vous voilà, dit M. Saint-Alban, votre absence a été bien longue, mon cher associé. Devinez ce que nous faisons? — Nous perdons! dit Lively d'une voix émue. — Non! sir Lively, nous gagnons cent livres; j'ai joué d'un bonheur inouï. Je donne des revanches à ces messieurs... L'assemblée de *Regent's-Circus* est renvoyée à demain; cela me donne du loisir... Si je gagne le *rob*, nous gagnerons cent quarante livres... Asseyez-vous donc, sir Lively. — Ne prenez pas garde... — Voyons... tout dépend de ce coup... J'ai trois points... Il me faut les *honneurs*, et j'ai gagné; c'est la dernière partie. Nous partagerons cent quarante livres, probablement... De quoi retourne-t-il? Du carreau!... c'est ma couleur favorite. Mon *mort* n'est pas beau : voyons le *vivant*... Quatre d'honneurs contre moi!... et le *trick!* J'ai perdu... — Vous me portez malheur, sir Lively! voilà notre bénéfice réduit à soixante livres!... — Oui, je vous porte malheur; cela ne m'étonne pas... Continuez, continuez, monsieur Saint-Alban, je vais faire un tour de promenade au parc Saint-James. — Voulez-vous tenir mon jeu? — Non, non, jouez; je suis à vous dans la demi-heure. — Vous paraissez inquiet, sir Lively? — Moi; oh! non!... Il fait très-chaud ici... je vais respirer sous les arbres. — Nous irons dîner à *Sceptre and Crown* à Greenwich. — Où vous voudrez, monsieur Saint-Alban. A bientôt. — Ou à *Blacke-Hall*, si vous aimez mieux.

Lively était sorti. Patrick l'attendait en estafette devant *Saint-Martin-Court*. — Avez-vous les cent cinquante livres? dit-il à Lively. — Je vais les avoir dans quelques instants... Descends de cheval, Patrick. — Non, j'irai voir à *White-Horse*, s'il ne vous est rien arrivé à Wycombe. J'ai recommandé à mon frère de vous écrire sur-le-champ, s'il y avait du nouveau. — Oui, bien pensé; va, je te rejoindrai ici. — Ah! monsieur Lively! je voyais bien, moi, que cette pauvre femme se ruinerait; depuis trois mois elle désaltère gratis l'Angleterre et l'Irlande, et il fait bien chaud cet été. — Pars, cours au *Cheapside*, mon ami. — Comme le vent, sir Lively: regardez-moi, je vais écraser les omnibus.

Lively, resté seul, marcha au hasard, pour consommer une demi-heure; à chaque minute il consultait les quatre cadrans du clocher de Saint-Martin, qui, tous, semblaient avoir arrêté leurs aiguilles sur le même point. Il regardait autour de lui pour découvrir quelque existence fiévreuse en harmonie avec la sienne. Autour de lui tout était calme, hommes et maisons. Des ouvriers taillaient des pierres sur la place de Trafalgar; des cochers dormaient sur leurs siéges; un frotteur polissait la grille à candélabres de fer qui protége les murs de Saint-Martin; les Anglais bâillaient nonchalamment der-

rière leurs vitres luisantes comme de l'acier poli; les omnibus se croisaient à l'embouchure du Strand; quelques Français regardaient la statue équestre de Charles Ier, ou la façade vénitienne du palais de Northumberland, surmontée d'un chien qui se croit lion; un concierge demandait un schilling à l'étranger qui entrait au Musée pour voir des tableaux absents; deux *policemen* examinaient les gravures au coin de la galerie vitrée du Strand; des courtisanes en haillons et à gants jaunes tourbillonnaient au soleil en mangeant des colimaçons crus; un vieillard automate promenait un placard de *Hat-Washable* que personne ne lisait; c'était une foule sans cohue, une agitation sans bruit, une lumière sans éclat, un travail sans ferveur, une prostitution sans volupté, une vie morte; c'était le cœur de Londres, grande artère qui n'a point de sang.

— Si le bonheur n'est que l'absence du malheur, disait Lively, tous ces gens-là sont plus heureux que moi, et pourtant je ne les envie pas.

Et il monta au club de Socrate, bien résolu, cette fois, à partager le bénéfice, quel qu'il fût.

Comme il allait ouvrir la porte, il entendit un grand tumulte dans le club; il lui sembla que les banquiers se disputaient vivement; la voix de Saint-Alban dominait les autres voix.

— Ce n'est pas pour moi que je plaide, disait-il, c'est pour mon associé, un digne jeune homme que je ne connais que d'hier, et que je regarde comme mon fils. — Oh! entrons vite, dit le généreux Lively. — Bien! s'écria Saint-Alban, vous voilà fort à propos, sir Lively. Ces messieurs sont strictement dans leur droit, je commence par le reconnaître... Laissez-moi parler, monsieur Spiegalt. Nous avons donné trois revanches à ces messieurs, sir Lively; maintenant la fortune a tourné; nous demandons une seule revanche, une seule; ces messieurs la refusent net, sous prétexte qu'ils ont une affaire dans la Cité. Diable! j'avais une affaire moi aussi, et pourtant je me suis montré délicat. — Nous avons donc perdu? dit Lively tremblant. — Peu de chose; mais c'est la délicatesse que je juge et non la perte. — Combien? dit Lively tremblant. — Cent livres chacun. Donnez cent livres à M. Spiegalt, et brisons là.

La cervelle tinta dans la tête de l'Irlandais.

— Cent livres? dit-il comme un écho qui redit ce qu'on lui jette. — Oui, dit Saint-Alban; si vous n'avez pas la somme entière, je comblerai le déficit, et vous me rembourserez à *White-Horse*.

Lively, comme un homme qui survit à lui-même, tira machinalement son portefeuille de sa poche et dit : — Voilà cinquante livres...

— C'est bon! dit Saint-Alban; je réponds du reste... jusqu'à demain.

Lively sortit de sa stupeur par une crise d'émotion. Il se précipita sur les mains de Saint-Alban et les serra tendrement.

— Vous me sauvez l'honneur, lui dit-il en pleurant.

Saint Alban se retourna pour essuyer quelques larmes qui ne coulaient pas.

— Excusez-moi si je vous quitte, dit Lively. On m'attend à *Saint-Martin-Court*. Où vous reverrai-je pour vous remercier? — Ce soir, au foyer de Drury-Lane; je dîne à Greenwich. — Je serai à Drury-Lane. Mille grâces, monsieur Saint-Alban : je vous ai porté malheur. — Bah! ne soyez pas superstitieux comme ça, nous prendrons notre revanche demain.

Lively courut aussi lestement qu'il put à *Saint-Martin-Court*, et trouva Patrick à cheval, tout prêt à partir.

— Ruiné! ruiné! mon cher Patrick! Criblé de dettes, pour comble de malheur! — Que dites-vous, sir Lively? — Ruiné! te dis-je; descends de cheval, descends... C'est maintenant que je me jetterais à la Tamise, si je n'avais une dette d'honneur à payer! — Et la dame du cottage? — Ah! tais-toi, Patrick, tais-toi!... Londres maudit, ville de frotteurs et d'impies! Quel démon m'a poussé dans ce tas d'ordures passé au vernis? — Voulez-vous que je vende mes chevaux? — Oui; va te ruiner pour moi; je me vendrais plutôt! N'achète-t-on pas les hommes dans cette ville où l'on achète tout?... As-tu quelques nouvelles de Wy-

combe? — Non; il n'y a rien... L'aubergiste de *White-Horse* m'a dit qu'un monsieur était venu vous demander. — Moi? — Oui. — Qui peut me demander... Personne ne me connaît à Londres... Ce monsieur reviendra-t-il? — Il a dit qu'il reviendrait. — Quitte ton cheval, et allons à *White-Horse;* nous verrons... j'ai besoin d'un compagnon; viens avec moi, je ne veux pas être seul. — Sir Lively, je vous suivrai partout. — Bon Patrick!

Arrivés à *White-Horse*, on leur dit que le monsieur n'avait pas reparu.

— Attendons, dit Lively.

Et, s'asseyant sur la pierre de la porte, il se plongea dans ses réflexions.

A l'heure du dîner, l'aubergiste remit à Lively une lettre qui venait d'arriver. Elle était du frère de Patrick, l'aubergiste de Wycombe. En voici le contenu :

« Sir Lively,

« Vos affaires vous ont sans doute retenu à Londres. Mon frère doit vous avoir dit ce qui s'est passé au sujet d'une dame irlandaise qui vous intéresse. Elle vient d'arriver au cottage. M. Igoghlein a été inflexible; cependant il a consenti à donner un répit de vingt-quatre heures, si je servais de caution à madame O'Killingham. J'ai pensé à vous, et j'ai donné caution. J'espère que vous ne me laisserez pas dans l'embarras. C'est un service que je vous rends à vous; je ne m'intéresse pas, moi, aux femmes folles qui se ruinent en toilette, et qui font manger leur bien au premier venu qui veut le boire.

« Thomas Heyler. »

« *P. S.* Demain à midi, il faut que vous m'apportiez cent cinquante livres et mon cheval. »

— Patrick, dit Lively, aujourd'hui tous les démons anglais conspirent contre moi. J'en mourrai, c'est sûr. Il me faut deux cents livres demain! La mort est plus facile à trouver. Fais-moi enterrer en terre sainte, Patrick. — Vous n'avez aucune idée dans la tête, sir Lively? — Quelle idée veux-tu que j'aie? Est-ce qu'on paie ses créanciers avec des idées? — Je sais bien; mais une idée vaut de l'argent quelquefois. — Deux cents livres! — Mangez, sir Lively, vous avez besoin de prendre des forces. — Oui... et il faut que j'aille à Drury-Lane ce soir! Oh! il le faut! Que dirait ce bon M. Saint-Alban?... Cet homme peut me sauver! Oui!... il s'intéresse à moi; il est riche; je m'ouvrirai à lui; que sont deux cents livres pour un banquier?... A quelle heure s'ouvre Drury-Lane? — A sept heures, je crois... Vous avez de l'espoir sur M. Saint-Alban? — Un grand espoir. — Tant mieux! — C'est un millionnaire de la Cité... Il faut bien enfin que la Providence fasse quelque chose pour moi! — Ce serait juste. — Et tardif... Voilà qui est arrêté; je dévoilerai tout à Saint-Alban. Rien ne calme le sang comme une résolution prise; je respire, je renais!

A l'heure du spectacle, Lively ramassa quelques débris épars de sa petite fortune, une livre et quelques shillings, et il prit le chemin de Drury-Lane.

L'Irlandais ne donna aucune attention à cette salle magnifique, toute décorée de tentures écarlates, tout éblouissante de lumières et de colliers de diamants; il resta sourd à la musique, au chant, aux applaudissements de la salle; il ne cherchait que Saint-Alban; il faisait ouvrir toutes les loges, montait, descendait, remontait haletant, pâle, convulsif, ne pouvant pas trouver son espoir, ne coudoyant que des inconnus joyeux, sortes d'échos ambulants qui répétaient les refrains du théâtre. Emporté par la foule de l'entr'acte, il tourne autour de la balustrade circulaire de l'escalier, et entre au foyer avec toute l'ardente jeunesse qui roulait des vomitoires. Là, il recula d'effroi, de surprise, de pudeur, d'admiration. Il se crut transporté dans la salle du festin de Balthazar, telle que Martinn l'a rêvée; il crut voir sortir de leurs tombeaux toutes les courtisanes de Babylone; il s'imagina qu'on allait commencer une de ces orgies dévorantes, où l'insulte de la terre provoquait le tonnerre du ciel. Cent femmes, dans tout l'éclat cynique de la beauté, vêtues comme des reines sur leur trône, parées des dé-

pouilles des deux Indes, la flamme aux yeux, l'incarnat aux joues, l'impudeur sur le front, le sourire aux lèvres, allaient, venaient, s'asseyaient, se levaient avec des frémissements de satin et de velours, emportant après elles, devant elles, au milieu d'elles, des flots de jeunes gens ivres et fous, victimes dévorées par ce tourbillon vivant de cheveux blonds, de frais visages, de bras nus, de pierreries, de soie, de parfums!

— Oh! s'écria Lively, mon Dieu! donne-moi un instant; il y a un juste dans Gomorrhe; le feu du ciel va tomber, et je ne veux pas périr avec eux!

Et il glissa légèrement sur l'escalier blanc et poli comme du satin, les yeux fermés pour ne plus rien voir. Au péristyle, il s'arrêta devant la statue de Shakspeare, et lui dit :

— C'est donc pour ce peuple, ô William! que tu as créé Ophelia!

Tombé dans le *Strand*, Lively se fit cette question : — Que suis-je venu faire à Drury-Lane?

Dix heures sonnaient à Sainte-Marie.

— Ah! M. Saint-Alban! dit-il... Oui, je me souviens : allons au club de Socrate, il y sera.

Il monte l'escalier du club, et ouvre la porte. Un seul flambeau éclairait la petite salle; elle était déserte. Un domestique dormait.

Lively le réveille.

— Mon ami, lui dit-il, M. Saint-Alban viendra-t-il ce soir? — Saint-Alban, dit le domestique en ouvrant les yeux; je ne le connais pas. — Ce monsieur qui jouait au whist, ce matin, ici. — Eh bien! je ne le connais pas. — Et les autres banquiers, les connaissez-vous? — Non; c'est la première fois que je les vois. — Ce n'est pas le club de Socrate, ceci? — Non. Il n'y a point de Socrate ici. — Samedi, il n'y avait pas cinquante-sept banquiers à midi et demi? — Il n'est venu personne, samedi. — Mais ce n'est pas un club... — C'est un *club-room* pour fumer. — Savez-vous que j'ai perdu cent livres, ce matin? — Ah! oui, je vous reconnais; vous êtes sorti deux fois; ces messieurs m'avaient dit de me mettre à la fenêtre pour les avertir quand je vous verrais venir. — Et en mon absence que faisaient-ils? — Ils riaient, ils chantaient, ils lisaient les journaux... — Ils ne jouaient pas? — Non. Ils prenaient les cartes quand vous arriviez. — Je suis volé!... Plus d'espoir! plus d'espoir! Il frappa son front et sortit.

VI.

C'était l'heure où Londres est plein de lumières et de ténèbres, comme un écu immense, écartelé de sable et d'or. Les ténèbres tombent du ciel et s'arrêtent aux toits des maisons basses; la lumière monte des pavés, et s'arrête aux toits. John Lively, pâle comme un mort galvanisé, se mêla au tourbillon de fantômes qui descendaient silencieusement aux bocages du parc Saint-James. A *Portland-Place*, le soleil hydrogène à mille rayons, qui blanchit la colonne du duc d'York, comme une planète, jeta ses gerbes de clarté joyeuses dans ce troupeau d'ombres errantes: elles descendirent, ces tristes ombres, l'escalier babylonien de *Carlton-House*, en passant devant la sentinelle qui protége les orgies calmes et muettes du jardin royal. John Lively, sous les allées du parc, se secoua vivement, comme pour se délivrer d'un rêve affreux : il vivait de deux existences : l'une l'accablait de sa réalité désespérante; l'autre était toute pleine des tableaux incohérents du songe ou de la folie. Aux lueurs du gaz répandues sous les arbres, et qui semblaient tamisées à travers un crêpe violet, John Lively découvrit, autour de lui, un monde nouveau, sans forme et sans nom; tous les squelettes anglais de la prostitution ténébreuse défilaient devant lui, en lui montrant des visages hideux sur lesquels le sourire du métier faisait craquer un reste d'épiderme, comme du parchemin. Des nuages de haillons couraient sous les arbres et semblaient quelquefois prendre des formes de femmes, comme les nuages fantastiques du ciel dans un crépuscule d'orage; des murmures gutturaux, soupirs des sépulcres, tintaient dans l'air; on n'entendait ni bruit de pas, ni bruit de voix : ces êtres glissaient comme des se-

paritions sur le sable des allées ; ils appartenaient à un sexe inconnu, et pourtant, au pâle reflet du gaz, on voyait, par intervalles, luire un visage charmant, enveloppé de guenilles, comme une rose épanouie dans une toile d'araignée. Rien ne donne une plus exacte idée des lieux profonds auxquels toutes les religions condamnent les âmes en peine. C'était l'Élysée au bord du Léthé, ou les Limbes des chrétiens morts avant le baptême. A travers le rideau des arbres, on voit étinceler les ondes ridées de la grande pièce d'eau, comme un fleuve de l'enfer païen, et de l'autre côté, l'œil s'arrête sur les colonnades thébaines de *Carlton-Terrace*, le palais sans roi.

John Lively poussa le cri d'Hamlet devant le fantôme. A ce cri un *policeman* accourut et menaça l'Irlandais de la prison s'il continuait le rôle d'Hamlet. Le mot de prison, peu usité dans les rêves, rappela ce jeune homme aux réalités de la vie ; il s'élança sur l'escalier, et sortit du parc Saint-James pour aller où Dieu le conduirait. Il passa sous la voûte sombre du vieux palais, au moment où l'horloge sonnait minuit, cette horloge qui sonna l'agonie de Charles Ier devant *White-Hall*. L'Irlandais courait dans *Parliament-Street* comme Oreste poursuivi par les furies; et toujours, et partout, il retrouvait ces tourbillons d'âmes folles, ces processions de fantômes, ces guirlandes de haillons, ces ruisseaux de prostitution fétide qui changent les nuits de Londres en nuits de l'Érèbe et du Ténare. Il remonta vers *Charing-Cross*, et les rêves l'accompagnaient encore; ils s'acharnaient sur ses pas ; ils l'étreignaient de leurs images fantastiques. Le gaz joyeux leur prodiguait sa lumière. Un croissant de lune les favorisait comme il eût fait pour les scènes d'amour; des palais superbes, des jardins frais et recueillis servaient de cadre à tant d'incroyables scènes, et honoraient leur misère du voisinage de leur opulence. John Lively, parfois arrêté sur le large trottoir resplendissant de gaz, et absorbé dans une méditation qui le rendait fou, se croyait transporté dans une autre planète, et regardait tourner la terre dans la profondeur des cieux. L'aube, qui rend la raison aux imaginations délirantes, lui rendit aussi les soucis cuisants de la veille ; les rêves se retirèrent devant les premiers nuages dorés par l'aurore, et Lively se réveilla face à face avec la réalité de son malheur et de son néant..

Il monta lentement les rues qui conduisent au *Cheapside ;* un seul homme était debout dans la rue immense, où le gaz s'éteignait par respect pour l'aurore. Cet homme était Patrick.

Le cocher irlandais avait veillé sur *Waterloo-Bridge* pour prévenir un suicide ; à l'aube, il était rentré dans la Cité, le désespoir au cœur. Deux cris de joie retentirent dans la rue solitaire. Les deux amis s'étaient embrassés.

— Vivant ! vivant ! s'écria Patrick. — Oui, dit Lively ; vivant comme un cadavre qui marche ! — Et qui ressuscitera ! dit Patrick ; j'ai cent livres sur moi ; elles sont à vous. — Cent livres ! Patrick... Qu'as-tu fait pour les avoir ?... — J'ai vendu mes chevaux, hier.

Lively serra Patrick sur sa poitrine.

— Il nous manque cinquante livres, Patrick. — Mon frère nous les avancera : M. Igoghlein sera payé avant midi. — Oui, c'est bien ! cours à Wycombe, prends la voiture de *Golden-Cross ;* délivre cette femme, ne parle pas de moi, surtout : qu'elle ignore la source du bienfait. — C'est entendu. — Je t'attends à Londres, moi ; les heures seront des siècles ; mais après ces siècles, le calme et le bonheur peut-être. — Une idée ! sir Lively, je veux aller voir M. Copperas à Stafford ; je lui emprunterai de l'argent ; je lui parlerai des chemins de fer avec enthousiasme, il sera mon ami, je serai le sien. Je m'engagerai à travailler pour ses marécages pendant un an. — Bon Patrick ! va, pars, suis tes inspirations, adieu. Avant tout, vois ton frère à Wycombe, et sauve une femme de la prison. — A demain, sir Lively.

Un espoir vague de bonheur tranquillise l'homme le plus désespéré. Dans les terribles circonstances de la vie, tout devient planche de salut ; on s'y cramponne, et on respire un moment ; le moindre rayon est un soleil.

A huit heures, Lively fut appelé par son nom, dans le vestibule de *Withe-Horse.*

L'aubergiste montait l'escalier : — Sir Lively, dit-il, ce monsieur qui est venu vous demander hier deux fois, est encore là. Voulez-vous lui parler? — Je descends, dit Lively. Si c'est M. Saint-Alban, poursuit-il à voix basse, qui vient réclamer ses cinquante livres, je l'assomme d'un coup de poing, et j'en demande pardon à Dieu.

Ce n'était pas Saint-Alban, c'était Copperas.

— Ah ! sir Lively, dit Copperas, en étendant ses mains vers lui, je vous demande à tous les échos de Londres. Où diable vous enterrez-vous? On m'a indiqué votre domicile à Wycombe, et je viens vous faire une petite visite en passant. — C'est bien de la bonté, monsieur Copperas, dit Lively froidement. — Il est bientôt neuf heures, sir Lively; voulez-vous accepter une tasse de chocolat, chez Verey, à Regent's-Street? — Je vous accompagnerai, monsieur Copperas. — Vous n'avez jamais pris du chocolat chez Verey? On y est fort bien ; c'est le seul café de Londres. Je vous montrerai mademoiselle Grisi qui arrose tous les matins ses fleurs, sur le balcon, en face de Verey. Aimez-vous le talent de Grisi? Fréquentez-vous *King's-Theatre*? Avez-vous entendu Grisi chantant :

Son vergin verrosa
In veste di Sporra.

dans les *Puritains*, *I Puritani*? Allons, venez donc, enfant. A propos, nous allons bien là-bas, sur la colline ; nous marchons. Le marécage se dessèche. Nous ferons un mille à terrain sec. Il est fâcheux, sir Lively que vous n'ayez pas un acre de terre végétale de ce côté, vous le vendriez comme une mine d'or... Tenez-vous toujours à votre petite cabane? — Toujours, monsieur Copperas. — Une hutte de Lapon, un wigwam de Mingo. Enfin, n'importe ; vous y tenez. Si vous n'y teniez pas, je vous l'aurais bien payée vingt livres. Elle ne vaut pas dix schillings, convenez? — J'y tiens et la garde. — Gardez, gardez. Voyons, que faites-vous à Londres, sir Lively? Comment nous amusons-nous? Fréquentons-nous le théâtre? Hantons-nous les clubs? Avez-vous dîné au club de la Réforme? on y dîne royalement. J'y ai vu O'Connel, le mois dernier; il mange très-bien. Savez-vous que chaque Irlandais lui donne un *penny* par semaine à O'Connell, ce qui lui constitue un revenu de quatre mille livres par mois. Hein! Si nous avions cette fortune-là, nous ne creuserions pas la terre avec nos griffes... Savez-vous que votre colline est dure comme du bronze? Nos ouvriers y perdent leurs hoyaux. C'est du fer, de l'airain... Enfin, nous en viendrons à bout... Et que ferez-vous des deux tronçons de colline que nous vous laissons? — Que voulez-vous que j'en fasse? — Je ne sais pas, moi ; au lieu d'une colline, vous en aurez deux ; vous vous promènerez comme le colosse de Rhodes, un pied sur chaque tronçon. — Je me promènerai. — Avec nos marécages, la terre nous manquera ; c'est un pays de plaine ; il nous faut de la terre pour dessécher le marais... Ah! il me vient une idée !... Cédez-nous ces deux moitiés de colline, ces deux tronçons. — Pourquoi voulez-vous que je vous les cède? — Oh ! mon Dieu! si vous voulez les garder, gardez-les ; au fond, ce que je vous en donnerais, d'ailleurs, ne vaudrait pas la peine que vous me cédassiez votre bien. — Et que m'en donneriez-vous, monsieur Copperas? — Diable! cela ne s'improvise pas... Je ne suis pas préparé à la demande... Voyons, que peuvent valoir ces deux monticules de gravier?... Rien... rien du tout... Je vous en donne trente livres... — C'est trop peu. — Trente livres chaque tronçon, cela fait soixante livres ! — Trop peu. — Voyons ; faisons une petite affaire... entrons chez Verey ; nous prendrons du chocolat... Tenez... voilà le balcon de mademoiselle Grisi.

Vien diletto in ciel e luna.

Il faut que je vous conduise aux *Puritani*. Et quel duo!

Suoni la tromba intrepido!

Et la romance

Lasciate mi morir!

Grisi est ravissante... voilà son balcon, avec des fleurs .. Il faut que je vous présente à Rubini... vous l'entendrez quand il chante

Non parlar di lei ch' adoro,
Di valor non mi spoliar.

Et Tamburini, oh !

Del sogno beato !

Êtes-vous nerveux, sir Lively ? la musique me crispe, moi !... Comment trouvez-vous le chocolat ?... Excusez-moi, j'ai oublié... ah ! nous parlions de votre colline... je vous donne cent livres de votre colline et de vos deux



Lively tomba aux genoux de l'Irlandaise. (Page 230.)

tronçons... c'est une folie ! que voulez-vous ? le chocolat me monte à la tête ! cent livres ! qu'en pensez-vous ? — Je pense. — Pensez... voulez-vous du beurre frais ? du beurre d'Hampstead, de Cricklewoold, d'Highgate, du beurre exquis ? — Merci... j'ai pensé... voici ma réponse, monsieur Copperas. Hier, j'ai rencontré un monsieur qui m'a parlé absolument comme vous ; on vous prendrait pour son frère. Hier, j'ai été... trompé... excusez le terme... vous me parlez de mademoiselle Grisi, des *Puritains*, de *King's Theatre*, que

sais-je moi? du tout... cela me met en garde; je suis vieux depuis hier; j'ai vingt-quatre heures d'expérience, et c'est beaucoup pour un montagnard irlandais... vous êtes adroit, monsieur Copperas, mais vous avez le malheur d'arriver après M. Saint-Alban... — Quel est ce M. Saint-Alban, sir Lively? — Un homme qui m'a gagné cent livres au whist. — Cela n'a rien de commun avec moi... je ne joue jamais... Vous disiez donc... — Je disais que votre proposition me paraît suspecte, à vous parler franchement. Je crois que votre visite cache un but que je ne comprends pas, mais qui existe. Certes, j'ai besoin d'argent, mais je refuse net vos cent livres. — Sir Lively, croyez-vous par hasard que j'aie découvert une mine d'or dans votre colline? — Je ne crois rien; je me tiens en garde; je ne vois maintenant partout que des Saint-Alban. — Que vous connaissez peu les hommes, sir Lively! — Oh! je les connais très-peu, c'est vrai. — Vous êtes jeune; vous reviendrez de vos jugements. Convenez pourtant qu'il y a une conduite déraisonnable à se méfier d'un homme qui offre cent livres en échange de rien. Sir Lively, je veux faire une épreuve sur le cœur humain... Voulez-vous accepter deux cents livres? — Non. — Trois cents. — Non. — Ah! voilà de la folie!...

Lively mit sa tête sur ses mains.

— Monsieur Copperas, dit-il, vous m'offrez trop pour que j'accepte. — Et si je veux faire votre bonheur, m'en empêcherez-vous? Mais dans quel siècle vivons-nous donc! Il n'a donc plus de culte pour la philanthropie! On ne peut donc faire une offre d'obligeance sans être suspect aux yeux de l'obligé!... Sir Lively... je ne vous dirai plus qu'un mot, mais après ce mot, je me retire et je vous laisse à vos remords. Notre société a besoin de votre terrain; notre société est millionnaire; elle ne veut laisser sur son chemin aucun propriétaire froissé, aucun agriculteur spolié. Comprenez-vous? Elle veut que le *rail-way* coure au milieu des bénédictions du *Lancashire*. Ma dernière offre est de cinq cents livres. Acceptez-vous? — Je vous demande une heure de réflexion. — Prenez garde que je ne réfléchisse aussi, moi, et que je ne revienne à cent! — Où m'attendez-vous, monsieur Copperas? — Au *Quadrant*. — Je reste chez Verey.

M. Copperas sortit.

C'était l'heure de la distribution des journaux de France et d'Angleterre. Les garçons du café éparpillaient sur les guéridons les feuilles encore humides. John Lively saisit la première venue et qui se trouvait par hasard la plus intéressante pour lui, puisqu'elle venait du comté. Cette feuille était *Liverpool-Review*. Il la parcourut négligemment, et arrivant à l'article *Rail-way*, il lut la nouvelle suivante:

« On vient de découvrir, sur le *rail-way* d'embranchement de Manchester, une mine de houille dans une colline appartenant à M. John Lively. C'est au hasard qu'on doit cette découverte si importante pour les services qu'elle peut rendre à la localité, puisqu'elle approvisionnera les convois. Le *railway* passera dans le vallon formé par la coupure de la colline. On estime à cent mille livres sterling cette propriété. »

John Lively garda son sang-froid; après cette lecture, il jeta les regards autour de lui, pour voir si quelque mystificateur ne lui avait pas fait passer le journal; il relut l'article et examina la date; la feuille était datée de la veille.

— Si c'est un miracle, dit-il, il arrive fort à propos; mais ne nous réjouissons pas; c'est maintenant que nous allons voir ce que dira Copperas. Son arrivée et ses propositions concordent bien avec le journal; si je me trompe cette fois, je ne fais plus de conjectures de ma vie, voyons!

Au bout de *Regent's-Street*, et sous la première arcade du *Quadrant*, il trouva Copperas, et se composa un visage sans émotion.

— Eh bien! sir Lively, dit Copperas, avez-vous fait vos réflexions? — Oui. — Acceptez-vous les cinq cents livres? — Non, monsieur Copperas. — C'est donc fini entre nous? — Si c'est fini avec vous, je recommence avec un autre. — Croyez-vous qu'un autre sera plus généreux que moi? — Je le crois. — Et combien estimez-vous donc votre propriété? — Je l'estime ce qu'elle vaut. — Et que vaut-elle? — Cent cinquante mille livres sterling.

Un grand éclat de rire de Copperas ébranla la voûte du *Quadrant*.

John Lively croisa les bras et attendit la fin de l'éclat de rire.

— Avez-vous assez ri, monsieur Copperas?

— Oh! laissez-moi recommencer, sir Lively.

— Recommencez... et maintenant lisez cet article de *Liverpool-Review*, et allez le rendre au café de Verey... Ah! vous ne riez plus, monsieur Copperas!... — Écoutez, sir Lively; tôt ou tard, vous auriez appris cette nouvelle, et nous sommes trop délicats pour avoir voulu spéculer sur une surprise. Je voulais seulement vous engager, par une avance, à traiter avec la société, sauf ensuite à terminer à un prix raisonnable, et sur le pied d'une estimation faite par experts. J'espère que vous ne vous fierez pas à l'estimation du journal. — Non, mais je crois que ma colline vaut maintenant plus de cinq cents livres. — Sir Lively, promettez-moi de ne traiter qu'avec nous et sur l'estimation de vos experts et des nôtres, et je vous livre sur le champ mille livres sterling. — Oh! j'accepte, cette fois. — Nous signerons demain le contrat. Voilà mon portefeuille; vous y trouvez mille livres, dont vous voudrez bien me faire un petit reçu pour la forme. — Très-volontiers; je reconnais toujours avoir reçu ce qu'on m'a donné. — A quelle heure nous reverrons-nous demain? — Je quitte Londres à l'instant, et vous me trouverez demain matin à dix heures, au *Lion-Rouge*, à Wycombe. — Très-bien! et serrons-nous les mains, sir Lively. — De tout mon cœur. Adieu.

VII.

— Au *Cheapside!* cria Lively à un cocher d'Hay-Market, et il ouvrit l'armoire du cabriolet *Patent-Safety* et il s'y blottit, serrant son portefeuille contre son cœur.

Le bonheur qui tombe comme la foudre est étourdissant comme le malheur; le bonheur étonne même davantage, parce que l'homme sage n'y compte jamais. Une fortune inespérée ne donne pas, au cœur de soudaines extases, comme le croient les infortunés qui attendent; elle suspend les fonctions de l'esprit, et communique une sorte d'inquiétude; il semble que cette conversion subite du destin cache un piége, et qu'on va rebondir du haut de la roue dans la fange où l'on végétait.

— Je cours de rêve en rêve, se disait Lively, mais je crois que le dernier est beau. Je crois aussi que tout ce qui m'entoure ne dort pas, et que je vois parfaitement les objets au clair du soleil : il n'y a jamais du soleil dans les rêves. Je pourrais bien être parfaitement réveillé, quoique je n'aie pas dormi la nuit dernière... Mon cabriolet court comme le vent... il me réveillerait si je dormais... Voilà bien Somerset-House... Voilà bien Sainte-Mary... Voilà Saint-Clément, avec son joli clocher couronné de dentelles... Voilà Temple-Bar... Voilà l'autre église Saint-Dunstan... Voilà l'église de Saint-Martin de *Ludgate-Street*... Voilà Saint-Paul, noir à la tête et blanc au pied... Jamais rêve n'a été aussi exact; tout est bien à sa place... je ne dors pas... Voilà le coin de *Post-Office*, où j'ai quitté dimanche cette adorable femme... Voilà le Cheapside... Oh! je suis réveillé! je suis riche! je suis heureux! Pardon, mon Dieu! j'ai douté! Dieu sauve l'Irlande!... Cocher! arrête-toi devant l'église de Bown.

Il donna sa dernière couronne au cocher, et courut à *White-Horse*. Par des émotions ainsi graduées, il était arrivé au délire de la joie. Londres lui appartenait.

— Mon ami, dit-il à l'aubergiste, où trouve-t-on des chaises de poste toutes prêtes? — A louer? dit l'aubergiste. — Oui. — Dans tous les *livery-stables*... Chez M. Cross, à *Witcombe-Street*, elles sont excellentes, ou chez Newman, à *Regent's-Street*. — Quel est le prix de la poste? — Un shilling et demi par mille, et trois pence par mille aux *Post-Boys*. — Je donnerai le double... Ah! si ce bon Patrick n'avait pas vendu ses chevaux... — C'est moi qui ai acheté les chevaux de Patrick. — C'est toi! où sont-ils? les as-tu revendus? — J'allais les revendre; je les avais achetés par complaisance, par amitié... par... — Bien! bien! vingt livres de bénéfice, et donne-les-moi... et vite, vite! la chaise de poste, les quatre chevaux de Patrick; mon cheva-

blanc de Wycombe à la portière, avec un domestique à la livrée... une demi-heure pour tout apprêter. Voilà vingt livres en sus pour les premiers frais, et cinq livres de gratification pour toi...

Après avoir donné ces derniers ordres, Lively ne fit qu'un bond de *White-Horse* à l'église catholique; il se prosterna sur le pavé du temple et pria devant l'autel d'une chapelle... En levant les yeux, il vit un vieux tableau représentant un évêque avec l'auréole des saints; au bas du cadre on lisait : *Saint Alban, évêque et martyr de l'Église d'Angleterre*.

— Grand saint! s'écria Lively, glorieux frère de Thomas qui fut assassiné sur les marches de l'autel de Cantorbery, c'est toi qui as intercédé pour moi auprès de Dieu; que ton nom soit béni!

Et il déposa cinquante livres dans le tronc de la chapelle :

— Je les dois à l'homme, dit-il, et je les paie au saint.

Tout était prêt devant *White-Horse*, chevaux, chaise, postillon, domestique, piqueur. Lively s'élança dans la voiture, en criant : — A Wycombe! route d'Uxbridge! suivez le vent!

La chaise traversa Londres au vol; les chevaux de Patrick, agiles comme des hippogriffes, foulant la route connue, et flairant leur maître dans l'air, laissaient, à chaque bond, des arpents de rue après eux. Londres, cette ville qui s'éternise et se perpétue en faubourgs, en cottages, en jardins, et arrache tous les jours une prairie à la campagne, Londres avait enfin expiré aux limites de son ambition; on eût dit que les chevaux lançaient des épigrammes contre le chemin de fer qui naissait sur la route de Birmingham. Onze heures sonnaient au clocher d'Uxbridge, et cette délicieuse ville aurait pu passer aux yeux de Lively pour un faubourg de Londres, tant l'espace intermédiaire avait été promptement dévoré! Voir Uxbridge et l'atteindre de leurs seize pieds, ce fut l'affaire d'un instant pour les chevaux; tout à coup, les intelligents animaux hennirent en quatuor, et s'arrêtèrent tout court sur le pont, comme si le pont avait eu cinq arches d'aimant. Un homme arrivait d'Uxbridge sur la tête du pont : c'était Patrick.

— Mes chevaux! s'écria-t-il avec l'accent du désespoir, et il fit un mouvement pour se précipiter dans la rivière. — C'est moi, Patrick! s'écria Lively.

A ce cri le cocher s'élança sur le parapet, et du parapet dans la calèche découverte :

— C'est vous! vous! sir Lively, avec mes chevaux. — Avec tes chevaux! ils sont rachetés! ils sont à toi! — C'est donc un miracle, sir Lively! — Un miracle de Dieu! — Oh! sir Lively, mon frère n'est pas mon frère; il a refusé les cinquante livres. Dans une heure. la dame du cottage... Il faudra revendre mes chevaux. — Non, non, Patrick; je suis riche et je suis un lord; Dieu a jeté tout exprès pour moi une mine de houille dans ma pauvre colline. J'ai des millions. Le Lancashire est à moi!... A Wycombe! à Wycombe! cria-t-il au postillon, et plus vite que jamais! Eh bien! Patrick, tu es immobile comme une statue; tu me regardes avec des yeux vitrés! Que veux-tu! j'étais arrivé à la limite du malheur, il fallait bien un changement. — Vous avez des millions, sir Lively? — Oui, mon ami, et tu vois que je ne suis pas fier.. L'industrie est une belle chose, n'est-ce pas? — Une chose admirable, sir Lively. — Et les chemins de fer qu'en penses-tu? comme ils conduisent promptement un homme à la fortune! — C'est vrai, vive le chemin de fer! — Je te ferai nommer inspecteur de l'embranchement... — Et que fait-on quand on est inspecteur? — Rien du tout. — On inspecte cependant? — Si on inspectait, on ne serait pas inspecteur. On reçoit deux cents livres par an et on les mange à Londres. Ce métier te plaît-il? — Et mes chevaux? — Tes chevaux vivront en bourgeois, en rentiers, je leur achèterai une prairie à Wimore; ils brouteront jour et nuit, et regarderont passer les wagons. — Vous arrangez tout... Laissez-moi vous regarder, sir Lively... vous êtes beau comme le fils aîné d'un lord... Comme la richesse change un homme!... Vous avez six pieds, milord Lively. — Patrick, connais-tu ces deux peupliers qui forment un W, là-bas, à l'extrémité de la route? —

Ce sont des peupliers comme les autres. — Non, Patrick ; c'est l'initiale de Wycombe dans l'air. — Crevez mes chevaux ! s'écria Patrick. — As-tu gardé tes cent livres ? — Elles sont là, sur ma poitrine, et timbrées avec mon scapulaire. — Ce M. Igoghlein est donc un chien ?... — N'insultez pas les chiens, sir Lively !... J'ai fait proposer cent livres à ce démon de créancier, cent livres ! les deux tiers de la dette ! Il a refusé ! — Misérable !.. il aura tout aujourd'hui, et la honte par-dessus le marché ! Voilà Wycombe ! — Je suis à vos ordres, milord Lively. — Porte ces cent cinquante livres à ton frère; il fera de l'obligeance à peu de frais. Moi, tu m'attendras au *Lion-Rouge*... Je vais aller au cottage à cheval.

Jamais le paysage dessiné par la main de Dieu, dans cette campagne, n'avait paru plus beau à Lively. Son cœur se fondait de joie et d'amour. Quel obstacle pouvait-il craindre encore ? La Providence lui traçait un chemin de fleurs. Sa pensée était pleine d'azur et de sérénité comme l'horizon. Il sentait en lui une satisfaction délicieuse ; il y avait une fête dans son cœur.

Les abords du cottage étaient déserts et silencieux. Il descendit de cheval avec inquiétude ; ce calme l'effrayait. Il ne s'étonna point de trouver la porte fermée, parce qu'il présuma que, dans l'état de ses affaires, madame O'Killingham avait suspendu ses libéralités.

Un cri perçant qui partit de l'intérieur de la maison l'arrêta devant la grille du jardin. Tout à coup la porte s'ouvrit, et un homme qui lui était inconnu sortit en faisant un geste de menace.

— Madame, dit l'inconnu, la main à la poignée de la porte, puisque cela est ainsi, vous serez ce soir emprisonnée à *Surrey-Jail*.

— C'est M. Igoghleim, dit tout bas Lively ; et il saisit le bras du féroce créancier. — Monsieur, lui dit-il, on n'emprisonne que les tigres à la ménagerie de Surrey. Allez à Wycombe, l'aubergiste Thomas Helyer vous paiera ; prenez mon cheval, vous serez remboursé plus tôt, cela vous fera du bien, car vous paraissez bien animé. — Qui êtes-vous, monsieur? dit Igoghlein. — Que vous importe ! Puisque je vous confie mon cheval, pour que vous alliez chercher vos fonds, que risquez-vous de garder mon cheval ? — Est-ce mon père qui arrive ? dit une voix éplorée qui sortait du cottage. — Non, madame, dit Lively en entrant tête nue et les yeux baissés : c'est un de vos frères d'Irlande, le plus indigne, mais le plus dévoué ; c'est sir John Lively, fils du noble Arthur O'Tooley, qui fut proscrit et condamné pour rébellion... — Le fils d'Arthur O'Tooley ! s'écria la dame du cottage, le fils d'un des martyrs de notre Irlande ! Oh ! soyez le bienvenu. — J'ai juré de ne reprendre le nom de mon père que devant l'autel de Saint-Patrick, le jour que j'épouserai une femme catholique ; car il est écrit dans les livres saints que la *race des justes sera bénie*. — Mais c'est bien vous, sir Lively, que j'ai vu dimanche à Londres dans notre église ! — Je priais pour vous, madame, et pour moi. — Et quelle inspiration vous a conduit ici au moment où cet infâme... ? — On arrive toujours à propos quand on marche avec Dieu... Madame, j'ignore les usages du monde, excusez-moi si je parle et si j'agis à l'inverse d'un homme de société. Je viens ici, comme Éliézer au bord du puits, vous apporter un collier et un anneau de mariage. L'homme qui a jeté les yeux sur vous est Irlandais, catholique, riche, et il vous aime comme on aime dans le ciel.

La belle Irlandaise regarda fixement John Lively, avec des yeux pleins de larmes ; et le jeune homme, debout, les yeux baissés, attendait une réponse, sans impatience et résigné.

— Je suis veuve depuis trois ans, dit-elle d'une voix sanglotante, et je puis disposer de ma main, sir John Lively ; mais j'ai consacré mon existence à mon père ; les malheurs de l'Irlande ont tellement altéré sa raison et sa santé, que sa fille seule peut lui donner des consolations et le servir. Je cesse d'être sa fille si je prends un époux. — Non, madame, dit vivement Lively, votre père aura un enfant de plus. — Sir Lively, écoutez-moi... Nous vivons dans un temps de persécution qui me permet de laisser en oubli quelques-unes des convenances sociales ; il suffit d'ail-

leurs que vous soyez un bon et fervent catholique, et le fils d'un confesseur de notre foi, pour que je vous regarde déjà comme une ancienne connaissance, comme un frère. D'un autre côté, vous vous êtes présenté si noblement à moi, votre figure m'inspire tant de confiance, que je crois devoir vous tenir le langage d'une sœur. Peu de jours se sont passés depuis trois mois sans que je me sois effrayée, en disant ma prière du soir, de mon isolement et de ma faiblesse. Je défends mon père, et personne ne me défend. Je suis depuis trois mois exposée à l'insulte du passant comme le peuplier du chemin. Tantôt encore... oh!... je n'ose achever... un infâme... m'a proposé de déchirer ma créance.. et à quel prix!!! — Comment, madame! ce misérable... — Écoutez, écoutez, sir Lively... Dieu vous a envoyé à mon secours... l'infâme a osé porter ses mains sur moi! Il s'est arrêté au bruit de vos pas...

Lively ferma sa main droite et y appliqua ses dents avec un râle sourd.

— Sir Lively, point d'idée de vengeance; priez pour lui... Et s'il était seul! Mais il y a là-bas un château qui recèle des êtres abominables; on a su que le malheur m'accablait, on m'a fait des offres impies... Sir Lively, j'ai vendu hier ma dernière robe, ma dernière bague.

Lively fondait en larmes.

— Et j'ai rapporté au cottage une bouche pure qui pouvait prier. Sir John Lively, mon frère, voulez-vous être mon protecteur?

Lively fit un effort pour parler.

— Votre protecteur, madame... votre protecteur? — Acceptez ce titre, sir Lively, vous vous en applaudirez un jour.

Lively étendit la main sur la tête de la belle Irlandaise.

— Madame, dit-il, je dormirai aux étoiles sur le seuil de votre maison. — Donnez-moi votre main, sir Lively. Vous êtes un digne Irlandais. — Me permettez-vous, Madame, de vous faire une question que je crois fort naturelle. Puisque vous avez été si souvent exposée, dans ce désert, aux insultes des hommes, pourquoi ne vous êtes-vous pas réfugiée dans les villes? — J'attendais cette question, et je vais vous répondre... pourvu que nous ne soyons pas interrompus par les huissiers de cet infâme... — Madame, il est payé... — Qui l'a payé? Vous, sir Lively? — Madame... je..? — Vous ne savez pas mentir; c'est vous!... Au moins, je n'en rougis pas.. Sir Lively, vous m'avez sauvé bien plus que l'honneur, vous avez sauvé la vie de mon père. C'est maintenant que je dois répondre à votre question. Écoutez: c'est un secret que je vous confie, et je ne l'ai confié qu'à vous. Le 21 mars dernier, nous allions de Londres à Chester, mon père et moi, en chaise de poste. Nous venions de vendre les débris de notre fortune. Mon père était mourant. Minuit sonnait à Wycombe, lorsque nous passâmes là, devant ce cottage. Je dormais; mon père me réveilla en saisissant ma main convulsivement. A la lueur de nos lanternes, je le vis pâle comme un cadavre; il venait de vomir le sang. Jugez de ma terreur. « Ma fille, me dit-il, j'ai soif, je meurs de soif; une goutte d'eau fraîche me sauve la vie. » Je m'élance sur la grande route; je regarde dans les ténèbres et je ne découvre qu'une plaine immense et sans habitations. « Oh! m'écriai-je, ma vie pour un peu d'eau! » et tombant à genoux, je fis un vœu à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs; je lui jurai, si elle sauvait mon père, de donner à boire à ceux qui avaient soif, et de recevoir là, pendant tout un été, et dans mes habits de fête, les pauvres, qui sont les amis de Dieu.

Lively tomba aux genoux de l'Irlandaise.

— Écoutez, sir Lively: je ne sais si la Vierge m'envoya un ange; mais un voyageur passa, portant à sa ceinture une outre pleine d'eau qu'il venait de puiser à la fontaine de Wycombe; mon père y puisa la vie, et le voyageur disparut. Le lendemain j'achetai ce terrain; je fis bâtir ce cottage, je me revêtis de ma plus belle robe, et je commençai mon œuvre de miséricorde. Que m'importaient les railleries, je savais que Dieu était content de moi. Hélas! mes ressources se sont épuisées; j'avais trop présumé de ma pauvre richesse. J'ai succombé à mi-chemin de mon vœu. Dieu me pardonnera.

Et elle leva les yeux au ciel. Lively recula

de respect; il crut voir un ange qui remontait vers Dieu.

— Dites, sir Lively, croyez-vous que dans ma position si étrange une pauvre femme puisse penser au mariage? — Non, Madame, vous avez un vœu à remplir, et vous devez le remplir jusqu'au bout. Malheur à moi, si je jetais encore un mot profane, une idée mondaine dans votre sainte mission. Sir John Lively sera votre second ange gardien; il veillera sur vous, les yeux ouverts, la main haute, la prière aux lèvres et dans le cœur; jamais, dans les trois mois qui vont suivre, il ne troublera d'un regard la sérénité de votre asile; John Lively en fait vœu, et il unit ce vœu au vôtre. Continuez, sainte femme, à donner une goutte d'eau et un sourire à ceux qui souffrent, sans leur demander leur nom et le nom de leur Dieu.

Puis, tirant son portefeuille de sa poche, il ajouta: — Puisque vous m'avez confié votre secret, permettez, Madame, que je m'associe à vos bonnes œuvres; voilà pour les pauvres.

Et il déposa son portefeuille sur une table.

—Je l'accepte, dit la belle Irlandaise émue aux larmes, je l'accepte de mon frère catholique et de mon fiancé devant Dieu.

Sir John Lively tint son serment, et la belle veuve remplit son vœu. Trois mois après les cloches de Dublin sonnaient à toutes volées. On célébrait le mariage du millionnaire John Lively avec la pauvre Irlandaise du cottage. Dieu avait fait un miracle, et l'Irlande espéra.

MÉRY.

LE SCARABÉE D'OR.

J'eus autrefois pour ami un certain William Legrand. Il descendait d'une ancienne famille huguenote et avait été riche, mais une série de malheurs l'ayant jeté dans la misère, il voulut échapper aux mortifications que lui aurait causées sa mauvaise fortune et quitta la Nouvelle-Orléans, sa patrie, pour l'île Sullivan, près de Charleston, dans la Caroline du Sud.

Singulière île que Sullivan! Formée presque uniquement de sable, elle est longue d'environ trois milles, large, au plus, d'un quart de mille. Un chenal à peine visible, qui filtre doucement à travers un chaos de roseaux et de vase, retraite favorite des poules d'eau, la sépare du continent. Sa végétation est, comme on pense, maigre ou du moins rabougrie: pas un arbre qui mérite ce nom. Vers l'extrémité occidentale où s'élèvent le fort Moultrie et quelques maisonnettes de bois habitées pendant la bonne saison par les personnes qui fuient la poussière et les fièvres de Charleston, on rencontre bien le palmier nain sétigère, mais le reste de l'île, à l'exception de cette extrémité et d'une ligne de grève blanche et ferme qui s'étend sur la côte, est couvert d'un épais fourré de ces myrtes odorants que recherchent les horticulteurs d'Angleterre. Cet arbuste y atteint souvent une hauteur de quinze à vingt pieds et forme un taillis parfumé presque impénétrable.

Dans un des endroits les plus solitaires, non loin de l'extrémité orientale et par conséquent la plus reculée de l'île, Legrand s'était bâti lui-même une petite cabane qu'il

habitait déjà, lorsqu'un hasard me fit faire sa connaissance. Cette connaissance se changea vite en amitié, car il était digne d'estime et d'intérêt. On le trouvait savant, doué d'une intelligence peu ordinaire, mais infecté de mysanthropie et sujet à des accès bizarres et alternatifs de mélancolie et d'enthousiasme. Il possédait force livres dont il usait peu. Ses principaux amusements étaient la chasse et la pêche ou bien la promenade le long de la grève à travers les myrtes où il cherchait des coquillages et des échantillons entomologiques : un Swammerdam eût envié sa collection d'insectes. Dans ses courses, Legrand était toujours accompagné d'un vieux nègre appelé Jupiter, affranchi autrefois par sa famille, mais que rien ne pouvait décider, ni promesses, ni menaces, à abandonner ce qu'il considérait comme son droit : la surveillance du jeune *massa* Will. Il n'est pas impossible que les parents de Legrand, lui supposant l'esprit un peu dérangé, n'eussent excité l'obstination de Jupiter.

A Sullivan les hivers sont rarement bien rigoureux et, sur la fin de l'année, avoir besoin de feu est un événement. Vers le milieu d'octobre 18.., il y eut cependant un jour de fraîcheur remarquable. Au coucher du soleil je gagnai, en traversant les buissons toujours verts, la cabane de mon ami à qui je n'avais pas rendu visite depuis plusieurs semaines, car je demeurais alors à Charleston, à neuf milles de Sullivan, et le passage était loin d'être facile comme aujourd'hui. Je frappai selon ma coutume, et ne recevant pas de réponse, je cherchai la clef à l'endroit convenu, j'ouvris la porte et j'entrai. Un beau feu flambait dans la cheminée. Je quittai mon pardessus, j'approchai un fauteuil des bûches pétillantes, et j'attendis patiemment le retour de mes hôtes.

Ils arrivèrent bientôt après et m'accueillirent cordialement. Jupiter, souriant jusqu'aux oreilles, se mit à faire cuire avec empressement quelques poules d'eau pour notre dîner. Legrand était dans une de ses crises (de quel autre nom les appeler?) d'enthousiasme. Il avait trouvé un bivalve de genre nouveau et — découverte plus précieuse encore — pris et mis en sûreté, avec l'aide de Jupiter, un scarabée qu'il croyait entièrement inconnu et sur lequel il voulait avoir mon opinion le lendemain matin.

— Et pourquoi pas ce soir? demandai-je en me frottant les mains devant le feu et en donnant au diable toute la tribu des scarabées. — Ah! si j'avais pensé vous trouver! dit mon hôte, mais il y a si longtemps qu'on ne vous a vu ! Comment prévoir que vous me feriez une visite, précisément ce soir même? En revenant ici, j'ai rencontré le lieutenant G., du fort, et j'ai eu l'étourderie de lui prêter mon coléoptère. Vous ne pouvez donc pas le voir avant demain. Passez la nuit avec nous et j'enverrai Jupiter le chercher au lever du soleil... C'est la plus charmante chose de la création. — Quoi! le lever du soleil? — Mais non! l'insecte! Il est gros comme une noix d'Amérique et magnifiquement doré. Il a deux raies noires comme du jais à une extrémité du dos et une autre raie un peu plus longue à l'autre extrémité. Les antennes sont... — Il n'y a pas d'étain[1], massa Will, interrompit Jupiter. Je vous parie que le scarabée est en or massif, tout entier, au dedans et au dehors, excepté les ailes. Jamais je n'ai vu de scarabée si lourd! — C'est bien, Jup, c'est bien! répliqua Legrand, d'un ton à mon avis un peu trop sévère. Est-ce une raison pour laisser brûler les poules?... Sa couleur, continua-t-il en se retournant de mon côté, suffirait vraiment à justifier les paroles de Jupiter. En attendant, je puis vous donner une idée de sa forme.

Il s'approcha d'une petite table où étaient de l'encre et une plume, mais point de papier. Il chercha vainement dans un tiroir.

— N'importe, dit-il, ceci fera l'affaire.

Et il tira de sa poche un chiffon que je pris pour du papier à envelopper, et y fit un grossier croquis à la plume. Cependant j'étais resté assis au coin du feu, car j'avais encore froid. Le dessin terminé, il me le passa sans bouger de place. Au moment où

1. Jeu de mots intraduisible.

je le prenais, on entendit un hurlement suivi de grattements à la porte de la cabane. Jupiter ouvrit, et le gros terre-neuve de Legrand se précipita dans la chambre, me mit ses pattes sur l'épaule et m'accabla de caresses, car dans mes visites précédentes je lui avais témoigné un grand intérêt. Ces gambades terminées, je jetai les yeux sur le papier, et, à dire vrai, je fus passablement étonné du dessin de mon ami.

— Mais, dis-je après l'avoir considéré quelques minutes, voilà un étrange scarabée. J'avoue qu'il m'est inconnu; je n'ai jamais rien vu de semblable, si ce n'est un crâne ou une tête de mort... Oui, ce dessin-là représente plutôt une tête de mort que toute autre chose. — Une tête de mort! répéta Legrand... Ah! oui, c'est vrai : sur le papier ce scarabée doit ressembler à une tête de mort. Les deux taches noires supérieures sont les yeux; la tache inférieure plus longue, la bouche; et d'ailleurs la forme est bien un ovale. — Peut-être, dis-je, mais, Legrand, j'ai peur que vous ne soyez guère artiste. J'attendrai pour me faire une idée de sa véritable forme, que je puisse voir l'insecte lui-même. — Je ne vous comprends pas, répondit-il un peu piqué : je dessine d'une manière supportable; je le devrais du moins, car j'ai eu de bons maîtres, et je me flatte de ne pas être tout à fait tête de bois! — Mais, mon cher, alors c'est que vous plaisantez, dis-je. Voici en effet un crâne supportable, je dirai même un excellent crâne s'il faut croire les notions vulgaires d'anatomie, et votre scarabée doit être le plus bizarre du monde s'il ressemble à son portrait. Nous pourrons, avec cela, faire le bonheur des gens superstitieux. Je présume que vous appellerez l'insecte *scarabeus caput hominis* ou que vous lui donnerez quelque nom de cette espèce; il y a beaucoup de dénominations analogues dans l'histoire naturelle... Mais où sont les antennes dont vous parliez? — Les antennes! dit Legrand, qui s'échauffait étonnamment pour si peu de chose, je suis sûr qu'on voit les antennes. Je les ai faites aussi distinctes qu'elles le sont dans l'original et je pense que c'est assez. — Bon, bon! dis-je. Ce doit être la vérité, bien que je ne les aperçoive pas, et je lui passai le papier sans ajouter aucune autre observation, désirant ne pas l'irriter; mais j'étais fort étonné de la tournure que cette affaire avait prise. Sa mauvaise humeur m'embarrassait, et quant au malheureux dessin, on n'y voyait positivement point d'antennes, et le tout avait une ressemblance frappante avec les contours ordinaires d'une tête de mort.

Il reçut le papier d'un air bourru et l'aurait sans doute chiffonné et jeté au feu, lorsqu'un coup d'œil jeté par hasard sur le croquis sembla tout à coup y river son attention. D'abord il devint pourpre, et de suite après, blême. Pendant quelques minutes, sans bouger de place, il examina minutieusement le dessin, puis il se leva, prit une lumière et s'assit sur un coffre, au coin le plus éloigné de la chambre. Là il se livra de nouveau à un examen soigneux du papier, et le retourna en tous sens. Toutefois il restait silencieux, et sa conduite m'étonnait fort. Je trouvai prudent néanmoins de ne pas exaspérer par quelques commentaires sa mauvaise humeur naissante. Enfin, il tira de sa poche un portefeuille, y serra avec soin le papier, et posa l'un et l'autre dans un pupitre qu'il ferma à clef. Il se montra dès lors plus calme, mais son enthousiasme était passé. Il semblait alors plus distrait que fâché. A mesure que la nuit avançait, il se plongeait de plus en plus dans une rêverie dont je ne pus le tirer. J'avais eu l'intention de passer la nuit à la cabane, comme cela m'était souvent arrivé, mais voyant mon hôte dans cette disposition, je jugeai convenable de le quitter. Il ne me retint pas, mais, à mon départ, il me serra la main plus amicalement encore que de coutume.

Un mois environ après cette soirée, mois pendant lequel je n'avais pas entendu parler de Legrand, je reçus à Charleston la visite de son nègre Jupiter. Jamais je n'avais vu au bon vieux un air si accablé, et je craignis que quelque grand malheur ne fût arrivé à mon ami.

— Eh bien, Jupiter, dis-je, qu'y a-t-il donc? comment se porte votre maître? — Vraiment, pour ne pas mentir, massa, il n'est pas aussi

bien qu'on pourrait le désirer. — J'en suis fâché. Et de quoi se plaint-il? — De rien. Pourtant il est bien malade. — Bien malade, Jupiter, pourquoi me l'avez-vous caché? Est-ce que massa est au lit? — Non, il n'est pas au lit. Il ne se trouve bien nulle part : c'est là justement que le bât me blesse. J'ai vraiment l'esprit bien tourmenté au sujet du pauvre massa Will! — Jupiter, je voudrais bien comprendre ce que vous me contez là. Votre maître, prétendez-vous, est malade : ne vous a-t-il pas dit quel est son mal? — Eh! massa, ce n'est pas la peine de vous rompre la tête pour cela. Massa Will dit qu'il n'a absolument rien; mais alors qu'est-ce qui le fait rôder ainsi, regardant çà et là, la tête basse et les épaules hautes, blanc comme une oie? Et puis, il passe tout son temps à faire des chiffres [1]. — A faire quoi, Jupiter? — A faire des chiffres et des figures sur l'ardoise, les plus baroques figures que j'aie jamais vues. Vraiment, je vous assure, je commence à m'inquiéter; il faut que je le surveille sans cesse avec une attention... L'autre jour il m'a planté là avant le lever du soleil, et est parti pour toute la sainte journée. J'avais apprêté un solide bâton pour lui donner à son retour une volée du diable... Mais je suis si bête, que je n'en ai pas eu le courage : il a l'air trop malheureux. — Ah! vraiment... je comprends... Après tout, je crois que vous avez bien fait de n'être pas trop sévère pour ce pauvre garçon. Ne le battez pas, Jupiter : il aurait sans doute de la peine à le supporter... Mais m'avez-vous aucune idée de ce qui cause ce mal, ou plutôt ce changement de conduite? Lui est-il arrivé quelque chose de fâcheux depuis que je ne l'ai vu? — Non, massa, il ne lui est rien arrivé de fâcheux depuis lors; mais je crains bien qu'avant... tenez, justement le jour que vous êtes venu. — Comment? que voulez-vous dire? — Eh bien, massa, je veux dire le scarabée, voilà! — Le quoi? — Le scarabée... Je suis bien sûr que massa Will a été mordu quelque part à la tête par le scarabée d'or! — Et qu'est-ce qui vous fait faire une pareille supposition, Jupiter? — Des pinces, il en a bien assez, et une bouche aussi, massa. Jamais je n'ai vu si diabolique scarabée... Il égratigne et mord tout ce qu'il trouve à sa portée. Massa Will l'avait d'abord saisi, mais il a été obligé, je vous assure, de le lâcher bien vite; c'est à ce moment-là qu'il a sans doute été mordu. La mine de ce scarabée ne me revenait guère, à moi, ni sa bouche non plus : aussi n'ai-je pas voulu le prendre avec les doigts; je l'ai saisi avec un morceau de papier qui se trouvait par terre; je l'ai entortillé vivement dans ce papier et je lui en ai fourré un petit morceau dans la bouche. Voilà comment j'ai fait! — Et vous pensez que votre maître a été réellement mordu par cet insecte, et qu'il est malade de cette morsure? — Je ne dis pas cela, je ne dis pas cela; mais qu'est-ce donc qui le fait toujours rêver d'or, s'il n'a pas été mordu par le scarabée d'or? J'avais déjà entendu parler de ces scarabées d'or. — Mais comment savez-vous qu'il rêve d'or? — Comment je le sais? Parce qu'il en parle même dans son sommeil. Voilà comment je le sais. — Bien, Jup; peut-être avez-vous raison. Mais à quelle heureuse circonstance dois-je l'honneur de votre visite? — Comment, massa? — M'apportez-vous quelque message de M. Legrand? — Non, massa; je vous apporte la lettre que voici.

Et, ce disant, Jupiter me remit un billet conçu en ces termes :

« Mon cher,

« Pourquoi ne vous ai-je pas vu depuis si longtemps? J'espère que vous n'êtes pas assez fou pour vous offenser de mes petites brusqueries; non, ce n'est pas possible.

« Depuis votre visite, il m'est survenu un grand sujet d'anxiété. J'ai quelque chose à vous dire et à peine sais-je encore comment vous le dire, ni même si je vous le dirai.

« J'ai été un peu malade ces derniers jours et le pauvre Jupiter m'a horriblement tourmenté par ses bonnes attentions. Le croiriez-vous? Il avait préparé l'autre jour un énorme bâton pour me punir de lui avoir échappé, et d'avoir, seul, passé la journée parmi les collines sur le continent. Je crois

[1] Encore un jeu de mots intraduisible.

vaiment que ma mauvaise mine m'a seule évité une bastonnade.

« Je n'ai point augmenté mes collections depuis que nous nous sommes vus.

« Pour peu que cela vous soit possible, revenez avec Jupiter.

« Oui, venez ; je désire vous voir ce soir même pour une affaire de la plus haute importance.

« Toujours à vous,

« William Legrand »

Il y avait dans le ton de cette lettre quelque chose qui m'embarrassait. Ce n'était pas là le style ordinaire de Legrand. A quoi pouvait-il rêver ? Quelle nouvelle lubie s'était emparée de son irritable cerveau ? Sur quelle affaire de la plus haute importance pouvait-il me consulter ? Le récit de Jupiter ne présageait rien de bon. J'eus peur que, sous la pression prolongée de la mauvaise fortune, la raison de mon ami ne se fût à la longue dérangée tout à fait. Aussi, sans balancer un instant, je m'apprêtai à accompagner le nègre.

En arrivant au quai, j'aperçus dans notre barque une faux et trois bêches évidemment neuves.

— Que signifie tout cet attirail, Jup ? demandai-je. — C'est une faulx, massa, et des bêches. — Je le vois bien, mais que font-elles ici ? — C'est la faux et les bêches que massa Will m'a chargé d'acheter pour lui à Charleston, et je les ai payées diablement cher ! — Mais, par tout ce qu'il y a de mystérieux, qu'est-ce que votre massa Will prétend faire de faux et de bêches ? — C'est plus que je n'en sais, et je veux que le diable m'emporte si je ne crois pas que c'est plus qu'il n'en sait lui-même. Mais tout cela vient du scarabée !

Voyant que je ne tirerais rien de Jupiter, dont toute l'intelligence semblait absorbée par le scarabée, j'entrai dans la barque et tendis la voile. Grâce à une bonne brise favorable nous ne tardâmes pas à entrer dans la petite crique, au nord du fort Moultrie, et une marche d'environ deux milles nous conduisit à notre but. Il était environ trois heures de l'après-midi quand nous arrivâmes. Legrand nous attendait impatiemment. Il me saisit la main avec un empressement nerveux qui m'alarma et confirma mes soupçons. Il était horriblement pâle, et ses yeux enfoncés brillaient d'un éclat surnaturel. Après quelques questions sur sa santé, je lui demandai, ne trouvant rien de mieux à dire, si le lieutenant du fort lui avait rendu le scarabée.

— Oh ! oui, répliqua-t-il en rougissant ; il me l'a rendu le lendemain matin. Pour rien au monde je ne me séparerais du scarabée. Savez-vous que Jupiter a tout à fait raison quand il parle de lui ? — Que voulez-vous dire ? demandai-je, le cœur saisi d'un affreux pressentiment. — Quand il suppose que le scarabée est en or !

Legrand dit ces paroles avec un calme qui m'attrista d'une manière inexprimable.

— Ce scarabée d'or fera ma fortune, continua-t-il avec un sourire triomphant. Il me rétablira dans les biens de ma famille. Est-il étonnant que j'y tienne si fort ? Puisque la fortune juge à propos de me faire ce don, je n'ai qu'à m'en servir avec adresse et je trouverai l'or dont il est l'indice. Jupiter, apporte-moi le scarabée ! — Quoi, le scarabée, massa, je ne veux pas toucher au scarabée ! Allez le chercher vous-même !

Legrand se leva d'un air grave et majestueux et m'apporta l'insecte, qu'il tira d'une boîte de verre. C'était un beau scarabée, alors inconnu des naturalistes et d'un grand prix au point vue scientifique. Il avait deux taches noires et rondes à une extrémité du dos et une longue à l'autre. Ses élytres étaient dures et brillantes, et elles avaient tout à fait l'apparence de l'or bruni. Le poids de l'insecte était très-remarquable, et, tout bien considéré, je ne pouvais guère blâmer Jupiter de son opinion, mais je ne concevais pas l'approbation de Legrand.

— Je vous ai envoyé chercher, dit-il d'un ton imposant lorsque j'eus terminé l'examen de la bête, je vous ai envoyé chercher afin d'avoir votre conseil et votre aide dans l'accomplissement des vues que la fortune et le scarabée ont sur moi. — Mon cher Legand, m'écriai-je en l'interrompant, vous êtes malade et vous feriez mieux de prendre quelques précautions. Il faut vous mettre au lit :

je resterai avec vous quelques jours jusqu'à ce que vous soyez mieux. Vous avez la fièvre, et... — Tâtez-moi le pouls, dit-il.

Je lui tâtai le pouls, et, à vrai dire, je ne trouvai pas le plus petit indice de fièvre.

— Vous pouvez être malade et n'avoir pas la fièvre, dis-je. Permettez-moi aujourd'hui de vous donner des ordres. D'abord, il faut vous mettre au lit, ensuite... — Vous vous méprenez, s'écria-t-il, je suis aussi bien qu'on peut être dans l'état de surexcitation où je me trouve. Si réellement vous désirez me voir bien portant, il faut soulager cette surexcitation. — Et que dois-je faire pour cela? — C'est facile. Jupiter et moi nous partons pour une expédition à travers les montagnes, dans cette expédition, nous avons besoin de l'aide d'une personne en qui nous ayons toute confiance. Vous êtes le seul à qui je puisse me fier, que je réussisse ou non. La surexcitation que vous voyez à présent sera bientôt passée. — J'ai vraiment le désir de vous obliger, répliquai-je, mais cet infernal insecte a-t-il quelque rapport avec votre expédition dans les montagnes? — Assurément. — Alors, Legrand, je ne puis prendre ma part dans une action aussi absurde. — J'en suis fâché, car il nous faudra l'essayer seuls. — Essayez donc... Il est fou!... mais voyons, combien de temps pensez-vous être dehors? — Probablement toute la nuit. Nous partirons tout de suite et nous serons, sans doute, revenus au lever du soleil. — Voulez-vous me jurer sur l'honneur que ce caprice passé, et l'affaire du scarabée terminée à votre satisfaction, vous reviendrez chez vous et vous m'écouterez comme si j'étais votre médecin? — Je vous le jure, et maintenant partons, car nous n'avons pas de temps à perdre.

J'accompagnai Legrand, le cœur plein de tristesse. Nous partîmes vers quatre heures, Legrand, Jupiter, le chien et moi. Jupiter portait la faux et les bêches dont il avait voulu se charger, plutôt, à ce qu'il me sembla, par crainte de laisser quelqu'un de ces instruments dans les mains de son maître que par excès de complaisance. Il était d'une humeur massacrante et les seuls mots qui sortirent de sa bouche pendant le voyage furent: « Satané scarabée! » J'avais pris deux lanternes sourdes. Legrand tenait le scarabée attaché au bout d'une ficelle et il le tournait en marchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, avec l'air sérieux d'un homme qui fait des conjurations. En observant cette dernière particularité, preuve évidente de folie, j'eus peine à retenir mes larmes. Toutefois, je jugeai plus sensé de me conformer à sa fantaisie, au moins pour le moment, jusqu'à ce que je pusse prendre, avec quelques chances de succès, des mesures plus énergiques. Cependant j'essayai, mais toujours en vain, de savoir le but de notre expédition. Sûr maintenant de mon aide, il semblait peu disposé à s'entretenir d'objets moins importants, et ne daignait répondre à toutes nos questions que par ces mots : Vous verrez bien!

Notre bateau traversa la crique au bout de l'île. Alors nous escaladâmes les terrains montueux de la côte continentale et nous nous avançâmes dans une direction nord-ouest, à travers un pays extrêmement sauvage et désolé, où l'on n'apercait aucune trace humaine. Legrand dirigeait notre marche avec assurance. Il ne s'arrêtait que rarement et pendant quelques secondes pour consulter certains points de repère qu'il avait probablement déterminés lui-même dans une autre expédition.

Nous marchâmes ainsi environ deux heures, et le soleil était près de se coucher lorsque nous nous engageâmes dans une région infiniment plus triste que toutes celles que nous avions parcourues jusqu'alors. C'était une espèce de plateau s'étendant presqu'au sommet d'une montagne très-escarpée, couverte de bois épais du pied à la cime et parsemée d'énormes quartiers de rocs qui semblaient poser sur le sol sans y pénétrer, et que souvent les arbres auxquels ils s'appuyaient empêchaient seuls de rouler dans les vallons inférieurs. Des ravines profondes couraient en tous sens et donnaient à ces tristes lieux un air solennel.

La plate-forme que nous avions escaladée était tapissée d'une épaisse couche de ronces, à travers lesquelles nous vîmes bientôt qu'il eût été difficile de se frayer un passage, au-

trement qu'avec la faux ; aussi Jupiter, d'après l'ordre de son maître, se mit-il en devoir de nous ouvrir le chemin jusqu'au bas d'un tulipier gigantesque qui s'élevait, entouré de huit à dix chênes, sur le plateau, et qui les dépassait de beaucoup ainsi que tous les arbres que j'avais vus jusqu'alors par sa hauteur, par l'épaisseur de son feuillage, par la longueur de ses branches et par l'aspect majestueux de son ensemble. Quand nous fûmes arrivés au pied de cet arbre, Legrand se tourna vers Jupiter et lui demanda s'il croyait pouvoir y monter. Le vieux bonhomme sembla d'abord un peu étonné de cette question et demeura quelques minutes sans répondre; enfin il s'approcha de l'énorme tronc, en fit le tour et l'examina avec une minutieuse attention. Ces préparatifs terminés il se contenta de dire :

—Oui, massa, Jup a grimpé sur tous les arbres qu'il a vus! — C'est bien, monte, et le plus tôt possible car il fera bientôt trop nuit pour y voir clair. — Jusqu'où faut-il monter, massa? — Monte d'abord jusqu'en haut du tronc; je te dirai de quel côté il faudra... ah! un moment!... emporte avec toi le scarabée. — Le scarabée! massa Will, le scarabée d'or! Pourquoi faut-il que j'emporte le scarabée sur l'arbre? Dieu me damne, si je l'emporte! — Si un grand et gros nègre comme toi, Jupiter, a peur de toucher un petit insecte inoffensif, mort, eh bien! tu peux le tenir au bout de cette ficelle, mais si tu ne l'emportes pas avec toi d'une manière quelconque, je me verrai dans la nécessité de te casser la tête avec cette bêche! — Eh bien! pourquoi vous emporter, massa? dit Jupiter ramené à la complaisance par la honte; faut-il donc toujours chercher querelle à votre vieux nègre? Je voulais seulement plaisanter : moi, avoir peur du scarabée! Je me moque bien du scarabée!

En disant ces mots il prit avec précaution l'extrémité de la ficelle, écarta l'insecte de sa personne autant que le permettaient les circonstances, et se prépara à monter sur l'arbre.

Le tulipier ou *Liriodendron Tulipiferum*, le plus admirable des arbres forestiers d'Amérique, a dans sa jeunesse un tronc tout à fait lisse, et s'élève souvent à une grande hauteur sans branches latérales, mais à mesure qu'il vieillit, son écorce devient noueuse et inégale parce qu'alors paraissent une multitude de petites branches. Aussi la difficulté était-elle, dans ce cas, plus apparente que réelle. Jupiter embrassant le plus étroitement possible avec ses bras et ses genoux l'énorme cylindre, s'accrochant des mains à certaines saillies et appuyant ses orteils nus sur d'autres, finit, après avoir manqué une ou deux fois de tomber, par se hisser jusqu'à la première grande fourche, et parut dès lors considérer l'entreprise comme virtuellement accomplie. En effet les dangers véritables étaient passés quoique cette escalade eût porté le nègre à soixante ou soixante-dix pieds environ au-dessus de nos têtes.

— Où faut-il aller maintenant, massa Will? demanda Jupiter. — Suis la plus grosse branche, celle que tu vois de ce côté, dit Legrand.

Le nègre s'empressa d'obéir et, à ce qu'il me parut, sans trop d'inquiétude, s'élevant toujours, si bien que nous le perdîmes entièrement de vue au milieu de l'épais feuillage qui enveloppait son corps accroupi. Enfin nous entendîmes de nouveau sa voix.

— Jusqu'où faut-il aller? — A quelle hauteur es-tu? demanda Legrand. — Assez haut, répondit le nègre, pour apercevoir le ciel à travers la cime. — Au lieu de t'inquiéter du ciel, fais attention à mes paroles. Regarde sous toi, vers le tronc, et compte de ce côté les branches que tu verras. Combien en as-tu passé? — Une, deux, trois, quatre, cinq! J'ai passé cinq grosses branches, massa. — Bien, monte une branche plus haut.

Au bout de quelques minutes, nous l'entendîmes annoncer qu'il touchait la septième branche.

— Maintenant, Jupiter, s'écria Legrand d'une voix émue, il faut t'avancer sur cette branche le plus loin possible. Si tu trouves quelque chose d'extraordinaire, préviens-moi.

Le léger doute que je pouvais avoir encore sur le compte de mon pauvre ami disparut complétement. Je ne pouvais lui supposer

autre chose que de la folie et je commençai à m'inquiéter sérieusement des moyens de le reconduire. Comme j'y réfléchissais, la voix de Jupiter parvint jusqu'à nous :

— Je n'ose pas m'avancer bien loin sur cette branche; cette branche est morte. — Ne dis-tu pas que cette branche est morte? cria Legrand d'une voix tremblante. — Oui, massa, elle est morte, bien morte, complétement morte. — Au nom du ciel! que dois-je faire? demanda Legrand avec désolation. — Ce qu'il faut faire? dis-je, saisissant cette occasion de placer quelques mots, parbleu! retourner chez vous et vous mettre au lit. Venez, vous serez un brave garçon; il commence à se faire tard, et puis vous vous rappelez votre promesse? — Jupiter, cria-t-il sans faire la moindre attention à mes paroles, m'entends-tu? — Oui, massa Will, je vous entends. — Sonde le bois avec ton couteau. Est-il bien pourri? — Certainement, il est assez pourri, massa, répliqua bientôt le nègre, mais pas autant qu'on l'aurait supposé. Je veux bien m'avancer un peu sur cette branche, mais seul. — Seul, que veux-tu dire? — Parbleu! je veux dire le scarabée; il est très-lourd, le scarabée. Si je le lâche, ce n'est pas le poids d'un nègre qui fera casser la branche. — Infernal coquin, dit Legrand évidemment rassuré, que veux-tu dire avec toutes ces imbécillités? Si tu lâches le scarabée, sois sûr que je te tordrai le cou! Voyons, Jupiter, m'entends-tu? — Oui, massa, il n'est pas besoin de traiter si durement le pauvre nègre. — Eh bien, alors écoute-moi. Si tu veux te risquer sur la branche aussi loin que tu crois pouvoir le faire et ne pas lâcher le scarabée, je te ferai cadeau tout à l'heure d'un dollar. — Massa Will, m'y voilà, répondit le nègre aussitôt. Me voilà au bout. — Au bout? s'écria Legrand, veux-tu dire que tu es au bout? — Presqu'au bout, massa, o-o-o-oh! Seigneur Dieu miséricorde! qu'est-ce que je vois? — Ciel, cria Legrand transporté de joie, qu'est-ce? — Ce n'est rien, c'est seulement un crâne; quelqu'un a laissé sa tête sur l'arbre et les corbeaux en ont becqueté la chair. — Un crâne, dis-tu? bien! bien! Comment tient-il sur la branche? — Je vais voir, massa. Ah! voici une chose vraiment curieuse, sur ma parole! Il y a un grand et gros clou enfoncé dans le crâne et qui le retient sur l'arbre. — Bien, Jupiter. Allons, maintenant fais tout ce que je te dirai. M'entends-tu? — Oui, massa. — Attention donc. Trouve l'œil gauche du crâne. — Hum! oh! oh! voilà qui est drôle, mais il n'y en a pas d'œil gauche! — Trêve d'imbécillités! distingues-tu ta main droite de ta main gauche? — Sans doute, c'est avec ma main gauche que je fends le bois. — Certainement, puisque tu es gaucher, et ton œil gauche est du même côté que ta main gauche. Maintenant, tu peux trouver, je pense, l'œil gauche du crâne ou du moins sa place? L'as-tu trouvée?

Il y eut un moment de silence; enfin le nègre demanda :

— L'œil gauche du crâne est-il aussi du même côté que la main gauche du crâne? C'est que le crâne n'a pas de main... Mais n'importe, j'ai trouvé l'œil gauche; voici l'œil gauche : qu'en faut-il faire? — Fais-y passer le scarabée, et laisse-le descendre autant que possible, mais prends bien garde de ne point lâcher la ficelle. — C'est fait, massa Will; c'est chose bien facile de passer le scarabée à travers le trou : voyez comme il descend.

Pendant ce colloque, on n'apercevait pas Jupiter, mais le scarabée qu'il faisait descendre brillait alors au bout de sa ficelle comme un globe d'or bruni, car les derniers rayons du soleil couchant éclairaient encore un peu l'éminence sur laquelle nous étions. L'insecte se balançait au milieu des branches, et, sans la main de Jupiter, serait tombé à nos pieds.

Legrand prit la faulx et s'en servit pour débarrasser un espace circulaire d'environ trois ou quatre yards de diamètre, juste sous le scarabée, puis il ordonna à son nègre de lâcher la ficelle et de descendre.

Après avoir enfoncé une cheville dans le sol avec une scrupuleuse exactitude, juste sur l'endroit même où le scarabée était tombé, mon ami tira de sa poche un ruban à mesurer, le fixa par un bout sur le tronc de l'arbre, au point le plus rapproché de la cheville, le déroula jusqu'à ce qu'il eût at-


Philippoteaux del — J Schrœder sc

Fossetimp Faub St Jacques,19

LE SCARABÉE D'OR

tint cette cheville, et continua ensuite à le dérouler dans la direction déjà établie par ces deux points, l'arbre et la cheville, jusqu'à une distance d'environ cinquante pieds. Jupiter déblayait à mesure les ronces avec sa faulx. Au point marqué, Legrand posa une seconde cheville et, autour de celle-ci prise comme centre, décrivit tant bien que mal un cercle d'environ quatre pieds de diamètre, puis, saisissant une bêche et remettant les deux autres à Jupiter et à moi, il nous pria de creuser le plus activement possible.

A dire vrai, je n'eus jamais une grande passion pour ce genre d'exercice, et ce soir-là surtout je m'en serais volontiers dispensé, car la nuit venait et j'étais fatigué; mais je ne vis aucun moyen d'échapper à cette mortification, et je craignis de troubler par un refus la sérénité de mon ami. Si j'avais pu véritablement compter sur l'assistance de Jupiter, je n'aurais pas hésité à reconduire de force le pauvre fou chez lui; mais je connaissais trop bien le vieux nègre pour espérer qu'il m'aiderait, sous aucun prétexte, dans une lutte personnelle avec son maître. Il me sembla hors de doute que ce dernier était infecté par une des nombreuses superstitions du Sud au sujet de trésors enfouis, et que son imagination s'était fortifiée dans cette croyance par la découverte du scarabée, ou peut-être même par l'obstination de Jupiter à soutenir que c'était un scarabée vraiment d'or. De pareilles suggestions devaient égarer facilement un esprit déjà disposé à la folie, surtout si elles s'accordaient avec des idées favorites préconçues. Je me rappelais aussi les paroles du pauvre garçon, qui voyait dans le scarabée l'indice de sa fortune. Par-dessus tout cela, j'étais vivement contrarié et inquiet; mais enfin je me décidai à faire de nécessité vertu, à bêcher de bonne volonté pour arriver ainsi plus promptement à convaincre le visionnaire, par une démonstration visible, de l'inanité des espérances qu'il avait nourries.

Les lanternes allumées, nous nous mîmes tous à l'œuvre avec un zèle digne d'une cause plus raisonnable, et comme la lumière se projetait sur nos personnes et nos outils, je ne pus m'empêcher de me figurer quel groupe pittoresque nous devions former, et combien notre besogne aurait paru étrange et suspecte à quiconque serait tombé par hasard au milieu de nous.

Nous bêchâmes pendant deux heures consécutives. On causa peu; on était gêné surtout par les aboiements du chien, qui paraissait prendre à notre besogne un vif intérêt. Il devint même si bruyant, que nous eûmes peur, ou plutôt que Legrand eut peur de donner l'alarme à quelques rôdeurs du voisinage, car pour moi j'aurais été fort heureux d'une interruption qui m'eût mis à même de ramener le coureur chez lui. Enfin ce vacarme fut apaisé par Jupiter, qui s'élança hors du trou d'un air furieux et délibéré, serra le museau de la bête avec une de ses bretelles, et revint au travail en grimaçant un sourire.

Au bout du temps susdit, nous avions atteint une profondeur de cinq pieds, et aucun vestige d'argent ne se montrait encore. Il y eut une pause générale, et je conçus l'espoir que cette plaisanterie tirait à sa fin. Cependant mon ami, quoique évidemment très-déconcerté, s'essuya le front d'un air pensif et reprit sa bêche. Notre excavation embrassait le cercle entier de quatre pieds de diamètre : nous en agrandîmes légèrement les bords et poussâmes en profondeur à deux pieds plus loin. Rien n'apparut encore. Le chercheur d'or, qui commençait à m'inspirer une sincère pitié, grimpa enfin hors du trou, le plus amer désappointement peint sur son visage, et se mit en devoir, quoique lentement et comme à regret, de remettre son habit. Pour moi, j'avais garde de faire aucune observation. Jupiter, sur un signe de son maître, ramassa les outils, démusela le chien, et nous reprîmes dans un profond silence le chemin de la maison.

Nous avions fait peut-être une douzaine de pas dans cette direction, lorsque Legrand s'élança, avec un effroyable juron, sur Jupiter et le saisit par le cou. Le nègre, stupéfait, ouvrit autant que possible ses yeux et sa bouche, laissa tomber les bêches et s'affaissa sur ses genoux.

— Coquin, dit Legrand faisant siffler les

mots entre ses dents serrées, infernal coquin de nègre, parle, te dis-je, réponds-moi vite et sans détour! Allons, quel est ton œil gauche? — Ah! grand Dieu, massa Will, voici bien sûrement mon œil gauche! hurla Jupiter épouvanté en mettant la main sur son œil droit et l'y appuyant avec une obstination désespérée, comme s'il eût craint de voir son maître le lui arracher. — Je le savais! j'en étais sûr! Hourra! se mit à vociférer Legrand en lâchant le nègre pour exécuter une série de gambades et de cabrioles, au grand étonnement de son domestique qui s'était relevé et promenait ses yeux sans rien dire de son maître à moi et de moi à son maître. Venez, dit celui-ci, il faut retourner là-bas; tout n'est pas désespéré!

Et il reprit le chemin du tulipier.

— Jupiter, dit-il quand nous fûmes arrivés au pied de l'arbre, viens ici! Le crâne était-il cloué sur la branche la face en dehors, ou la face contre la branche? — La face en dehors, massa; de sorte que les corbeaux n'ont pas eu de peine pour dévorer les yeux. — Bien! alors est-ce par cet œil-ci ou par celui-là que tu as fait tomber le scarabée?

Et Legrand montrait tour à tour les deux yeux de Jupiter.

— C'est par cet œil-ci, massa, l'œil gauche, comme vous me l'aviez dit.

Et c'était encore son œil droit que le nègre touchait en parlant ainsi.

— J'avais raison, il nous faut essayer encore!

Là-dessus mon ami, dans les idées duquel je vis ou crus voir une certaine suite, recula la cheville dont il avait marqué la place où était tombé l'insecte, d'environ trois pouces à l'ouest de sa première position; puis, fixant son ruban à mesurer au point du tronc le plus rapproché de la cheville, et mesurant comme la première fois, en droite ligne, une distance de cinquante pieds, il marqua un nouveau point à quelques yards de celui où nous avions bêché.

Autour de cette nouvelle position fut tracé un cercle un peu plus grand que le premier, et nous reprîmes la bêche. J'étais horriblement las, mais, sans bien me rendre compte de ce qui avait produit ce changement dans mes idées, je ne me sentais plus une si grande aversion pour le travail qui m'était imposé. Je me trouvais inexplicablement intéressé, je dirai même surexcité. Peut-être, dans la conduite extravagante de Legrand, y avait-il quelque chose de délibéré, d'inspiré qui me gagnait. Je bêchai vigoureusement, et de temps à autre je me surpris à regarder avec un sentiment qui ressemblait beaucoup à de l'espérance, si je n'apercevrais pas l'imaginaire trésor dont la vision avait tourné la tête de mon infortuné camarade.

Comme ma pensée errait ainsi, et que nous étions à l'ouvrage depuis environ une heure et demie, nous fûmes de nouveau interrompus par les hurlements du chien. La première fois, ce n'avait été sans doute qu'un transport de gaieté ou un caprice; mais maintenant il le prenait sur un ton vraiment sérieux. A une nouvelle tentative de Jupiter pour le museler, il opposa une résistance énergique, se précipita dans le trou, et de ses griffes gratta la terre avec fureur. En quelques secondes il eut mis à découvert une masse d'os humains formant deux squelettes complets mêlés à quelques boutons de métal et à quelque chose qui semblait être la poussière d'une étoffe de laine décomposée. Un ou deux coups de bêche mirent au jour la lame d'un large couteau espagnol, et, en creusant davantage, nous vîmes paraître quelques pièces éparses de monnaie d'or et d'argent.

A leur aspect Jupiter montra une joie immodérée, mais la contenance de son maître portait l'empreinte d'un extrême désappointement. Il nous pressa toutefois de continuer notre travail et à peine avait-il fini de parler que je trébuchai et tombai en avant, car le bout de ma botte s'était pris dans un large anneau de fer à demi caché par la terre fraîchement remuée.

Nous nous mîmes alors à travailler sérieusement, et je n'ai jamais passé dix minutes dans un état de plus vive exaltation. Nous découvrîmes un long coffre de bois qui, à en juger par son état parfait de conservation

et de dureté avait été soumis à quelque procédé de minéralisation, peut-être à celui du bichlorure de mercure. Ce coffre était long de trois pieds et demi, large de trois, profond de deux et demi. Il était solidement garni de bandes de fer rivées et formant une espèce de treillage. De chaque côté de la partie supérieure du coffre, il y avait trois



Nous comprîmes de suite l'impossibilité d'enlever un pareil poids. (Page 241.)

anneaux de fer, en tout six, qui devaient permettre à six personnes de le saisir solidement. Nos efforts réunis ne servirent qu'à déplacer légèrement le coffre dans son lit. Nous comprimes de suite l'impossibilité d'enlever un pareil poids; heureusement les seules attaches du couvercle consistaient en deux verrous : nous les poussâmes, tremblants et haletants d'anxiété. Tout à coup un trésor d'une incalculable valeur brilla à nos regards, et quand les rayons des lanternes tombèrent au fond du trou il en remonta

des reflets éclatants jetés par un amas confus d'or et de pierres précieuses qui éblouirent vraiment nos yeux.

Je n'essaierai pas de décrire les sentiments que j'éprouvai à ce spectacle : l'étonnement fut sûrement celui qui domina. Legrand semblait épuisé par l'exaltation et disait peu de mots. Le visage de Jupiter fut d'abord, autant qu'on pouvait l'observer sur un nègre, d'une pâleur mortelle ; il semblait stupéfié, foudroyé. Puis il tomba à genoux au fond du trou, et plongeant ses bras nus dans l'or jusqu'aux coudes, les y laissa comme s'il jouissait des plaisirs d'un bain voluptueux. Enfin il s'écria avec un profond soupir et dans une sorte de soliloque :

— Et dire que tout cela vient du scarabée d'or, du gentil scarabée d'or, du pauvre petit scarabée d'or, que vous avez brutalisé si injustement ! N'êtes-vous pas honteux, nègre ? répondez-moi !

Il fallait enfin tirer de leur extase le maître et le domestique pour aviser aux moyens d'emporter le trésor. La nuit avançait : se hâter, mettre tout en lieu sûr avant le jour était de la dernière importance. Nous éprouvâmes quelque difficulté à prendre un parti. Enfin nous allégeâmes le coffre des deux tiers à peu près de sa charge, ce qui nous permit, quoique encore avec peine, de le tirer hors de la fosse. Ce que nous en sortîmes fut déposé parmi les ronces et nous le confiâmes à la garde du chien, avec l'ordre précis donné par Jupiter de ne bouger de place sous aucun prétexte et de ne pas même ouvrir la gueule jusque notre retour. Cela fait, nous nous hâtâmes de regagner la maison avec le coffre, et nous arrivâmes sains et saufs, mais épuisés de fatigue, à une heure du matin.

Il n'eût pas été possible à notre pauvre nature humaine d'en faire plus. Nous nous reposâmes deux heures et nous soupâmes. Immédiatement après nous repartîmes pour les collines munis de trois grands sacs qui, par bonheur, se trouvaient dans la maison. Arrivés auprès de la fosse un peu avant quatre heures nous partageâmes entre nous aussi également que possible le reste du butin et, sans songer à combler les deux trous, nous repartîmes vers la maison, où nous déposâmes pour la seconde fois notre fardeau d'or, juste au moment où les premières lueurs du crépuscule commençaient à blanchir, du côté de l'orient, la cime des arbres.

Nous étions abattus, mais la fièvre nous empêcha de reposer. Après un sommeil agité d'environ trois ou quatre heures, nous nous levâmes comme si nous nous étions concertés d'avance, pour faire l'inspection du trésor.

Le coffre avait été rempli jusqu'aux bords et nous passâmes la journée entière et la plus grande partie de la nuit suivante à examiner en détail le contenu. Aucun ordre, aucun arrangement. Tout y était pêle-mêle. Notre examen soigneusement fait, nous nous trouvâmes possesseurs d'une fortune qui dépassait encore nos suppositions. En espèces monnayées plus de quatre cent cinquante mille dollars*, estimation des pièces faite aussi exactement que possible au moyen des tables de réduction de l'époque. Pas un atôme d'argent. Or de date ancienne et de grande variété : monnaies françaises, espagnoles et allemandes, avec un petit nombre de guinées anglaises et quelques jetons à nous inconnus. Plusieurs grandes et lourdes pièces tellement frustes qu'il nous fut impossible d'en déchiffrer les inscriptions. Pas de monnaie américaine. L'évaluation des pierreries nous embarrassa davantage : il y avait cent dix diamants dont plusieurs remarquables par leur poids et leur limpidité et pas un véritablement petit, dix-huit rubis d'un vif éclat, trois cent dix émeraudes toutes magnifiques, vingt et un saphirs, une opale. Toutes ces pierres avaient été arrachées de leurs montures et jetées à même le coffre. Les montures elles-mêmes, que nous séparâmes du reste de l'or, semblaient avoir été aplaties à coups de marteau comme pour empêcher de les reconnaître. Nous trouvâmes aussi une grande quantité d'objets en or plein : environ deux cents bagues et boucles d'oreilles massives, de lourdes chaînes au nombre de trente, s'il m'en souvient, quatre-vingt-trois crucifix très-hauts et très-pe-

sants, cinq beaux encensoirs d'or, un immense bol à punch du même métal, orné de figures repoussées qui représentaient des guirlandes de vigne et une bacchanale; enfin deux poignées d'épées délicieusement ciselées et une foule d'autres articles moins importants dont le détail échappe à ma mémoire. Le poids de ces valeurs excédait trois cent cinquante livres, et dans cette estimation je n'ai pas compris cent quatre-vingt-dix-sept magnifiques montres d'or, dont trois valaient à coup sûr cinq cents dollars pièce. Plusieurs étaient anciennes et leur mécanisme avait plus ou moins souffert de la corrosion du temps, mais toutes étaient richement garnies de pierreries et enfermées dans des boîtes d'un grand prix. Nous estimâmes cette nuit-là le contenu total du coffre à un million et demi de dollars, et lorsque, plus tard, nous vendîmes les pierreries et les bijoux après en avoir retenu quelques-uns pour notre usage personnel, il se trouva que nous avions évalué le trésor bien au-dessous de sa vraie valeur.

Lorsque nous eûmes terminé notre inventaire et que l'excitation du moment se fut un peu calmée, Legrand s'aperçut que j'attendais avec une impatience fébrile la solution de cette étrange énigme, et il entra dans le détail complet de toutes les circonstances qui s'y rapportaient.

— Vous vous rappelez, dit-il, le soir où je vous remis la grossière esquisse que j'avais faite du scarabée; vous vous rappelez aussi combien je fus piqué de votre insistance à trouver que mon croquis ressemblait à une tête de mort. La première fois que vous émîtes cette opinion, je crus que c'était une plaisanterie, mais ensuite je me souvins des taches obscures que l'insecte avait sur le dos, et je convins en moi-même que votre remarque n'était pas absurde. Cependant l'air moqueur avec lequel vous parliez de mes talents graphiques m'avait ennuyé, car je passe pour un amateur d'une certaine force, et voilà pourquoi, lorsque vous me remîtes le chiffon de papier, je fus sur le point, dans ma mauvaise humeur, de le froisser et de le jeter au feu. — Le chiffon de papier? interrompis-je. — Non pas. On eût dit que c'était du papier et au premier abord je le supposai, mais, en dessinant, je m'aperçus que c'était un morceau de parchemin très-mince. Vous vous rappelez combien il était sale. Or, comme j'allais le chiffonner, mes regards tombèrent sur l'esquisse que vous aviez regardée, et vous pouvez vous figurer quel fut mon étonnement lorsque j'aperçus en effet une tête de mort, juste à l'endroit où il me semblait avoir dessiné un insecte. D'abord je fus trop abasourdi pour suivre le fil de ma pensée. Je savais que mon dessin différait beaucoup de celui-ci par les détails, quoiqu'il y eût dans le contour général une certaine similitude. Je pris alors une chandelle et j'allais m'asseoir à l'autre bout de la chambre pour examiner de plus près le parchemin. En le retournant, j'aperçus mon propre dessin juste comme je l'avais fait. Mon premier sentiment fut une grande surprise de la ressemblance vraiment extraordinaire des couleurs, de la singulière coïncidence cachée dans ce fait qu'à mon insu il y eût eu un crâne de l'autre côté du parchemin, précisément à l'opposé de mon croquis du scarabée, et que ce crâne, non-seulement par les contours, mais aussi par les dimensions, ressemblât si exactement à mon dessin. Je dis que la singularité de cette coïncidence m'étourdit un moment, car c'est là l'effet ordinaire de ces sortes de coïncidences. L'esprit s'efforce d'établir une connexité, un enchaînement de cause à effet, et dans l'impossibilité de rien trouver, subit une espèce de paralysie momentanée. Mais, en revenant de cette stupeur, je sentis poindre en moi une conviction qui me jeta dans un saisissement bien plus fort. Je commençai à me rappeler positivement et clairement qu'il n'y avait aucun dessin sur cette feuille lorsque je fis mon croquis du scarabée. J'en étais parfaitement sûr, car je me rappelais l'avoir retournée des deux côtés pour en chercher le plus propre. Si ce crâne y eût été, je n'eusse certainement pas manqué de l'apercevoir. Il y avait là en effet un mystère inexplicable; mais, à ce moment même, il me parut que dans les recoins les plus secrets de mon intelligence il s'élevait une idée lointaine et faible comme la lu-

mière d'un ver luisant, de cette vérité dont l'aventure de la nuit dernière nous a fourni une si magnifique démonstration. Je me levai brusquement, et serrant le parchemin en lieu sûr, j'attendis d'être seul, pour continuer mes réflexions.

Après votre départ et lorsque Jupiter fut profondément endormi, je procédai à une investigation plus méthodique. D'abord je cherchai à me rappeler comment le parchemin était venu en ma possession. Nous avions découvert le scarabée sur la côte continentale à un mille environ à l'est de Sullivan et à une faible distance au-dessus des limites de la haute marée. L'insecte m'ayant mordu avec force, je le laissai tomber. Jupiter, garçon prudent comme de coutume, avant de mettre la main sur l'animal qui s'était envolé de son côté, chercha des yeux autour de lui, soit une feuille, soit quelque autre chose de cette espèce avec quoi il pût le saisir. Ce fut alors que ses yeux et les miens tombèrent sur ce bout de parchemin que je pris pour un morceau de papier. Il était à moitié enterré dans le sable d'où il sortait par un coin. Près de cet endroit je remarquai les débris d'une coque qui me parut celle d'une chaloupe. L'épave semblait être là depuis longtemps, car c'est à peine si l'on pouvait distinguer les membrures d'une embarcation.

Jupiter ramassa donc le parchemin, y mit le scarabée et me le donna. Bientôt après nous reprîmes le chemin de la maison et nous rencontrâmes le lieutenant G. Je lui montrai l'insecte et il me pria de le lui laisser emporter. Avec ma permission, il le fourra incontinent dans la poche de son gilet, me laissant l'enveloppe que je continuais à tenir pendant son examen. Peut-être craignait-il que je ne changeasse d'idée et crut-il prudent de s'assurer bien vite de la prise : vous savez comme il est enthousiaste de tout ce qui a quelque rapport avec l'histoire naturelle. C'est alors que, sans avoir conscience de cet acte, machinalement je dois avoir mis le parchemin dans ma poche.

Vous vous souvenez sans doute que lorsque j'approchai de la table, dans l'intention de faire l'esquisse du coléoptère, je ne trouvai point le papier là où on le mettait d'habitude. Je regardai dans le tiroir et n'en trouvai pas non plus. Je fouillai dans mes poches, espérant y rencontrer quelques vieilles lettres : j'y rencontrai le parchemin. Si je détaille ainsi la manière exacte dont ce parchemin est venu en ma possession, c'est que les circonstances m'ont frappé avec une force singulière.

Vous me traiterez sans doute de visionnaire ; mais, dès ce moment j'avais établi une espèce de connexité, j'avais joint deux anneaux d'une grande chaîne. Une chaloupe avait échoué sur cette côte ; près de la chaloupe se trouvait un parchemin — non un papier — et sur ce parchemin était dessiné un crâne. Vous me demanderez sans doute quelle est la connexité. Je vous répondrai que le crâne ou la tête de mort est l'emblème bien connu des pirates. Le pavillon à tête de mort est hissé dans tous leurs engagements.

J'ai dit que c'était un morceau de parchemin et non de papier. Le parchemin est durable, presque impérissable. Des choses de peu d'importance s'écrivent rarement sur le parchemin, car pour les simples usages vulgaires du dessin et de l'écriture, il est loin de valoir le papier. Cette réflexion me suggéra l'idée que la tête de mort devait avoir une certaine signification, une certaine portée. Je ne manquai pas non plus de remarquer la forme du parchemin. Bien qu'un de ses coins eût été détruit par quelque accident, il était facile de voir que sa forme primitive avait dû être oblongue. C'était donc une de ces bandes que l'on choisit pour y inscrire une note, un souvenir de quelque chose qu'on veut se rappeler longtemps et conserver avec soin. — Mais, interrompis-je, vous dites que le crâne n'était pas sur le parchemin quand vous y fîtes le croquis du scarabée. Comment donc établissez-vous un rapport quelconque entre la chaloupe et le crâne, puisque ce dernier, d'après vos propres aveux, doit avoir été dessiné, Dieu seul sait comment et par qui! après que vous eûtes fait votre esquisse? — Ah! voilà, reprit Legrand, sur quoi roule tout le mystère; mais pour ce point j'eus

relativement peu de peine à en expliquer le secret. Ma marche était sûre et ne pouvait produire qu'un résultat. Voici, par exemple, comment je raisonnai.

Après que j'eus terminé le croquis je vous le passai et ne vous perdis point de vue jusqu'au moment où vous me le rendîtes. Or vous n'aviez pas dessiné le crâne, et il n'y avait près de nous personne qui eût pu le faire : ce crâne n'était donc point dû à quelque action humaine, et néanmoins ce crâne était là !

Quand je fus à ce point de mes réflexions je voulus me rappeler et me rappelai en effet avec une parfaite clarté chacun des incidents qui eurent lieu pendant la période en question. Le temps (oh! rare et heureux accident) était froid, et un bon feu flambait dans l'âtre. Pour moi, échauffé par l'exercice que je venais de prendre, je m'assis près de la table, tandis que vous aviez poussé votre chaise tout près de la cheminée. Au moment où je venais de vous donner le parchemin et où vous l'examiniez, Wolf, mon terre-neuve, entra et se lança sur vos épaules. De votre main gauche vous le caressâtes tout en l'écartant, tandis que votre droite qui tenait le parchemin tomba négligemment entre vos genoux et se trouva ainsi très-rapprochée du feu. Un moment je crus que la flamme l'atteindrait et j'allais vous en avertir, mais avant que j'eusse pu dire un mot, vous l'aviez retirée et aviez repris votre examen. En considérant toutes ces particularités, je ne balançai pas un instant à admettre que la chaleur était l'agent qui avait rendu visible sur le parchemin le crâne que j'y voyais dessiné. Or vous savez qu'il existe et qu'il a existé de temps immémorial des préparations chimiques, à l'aide desquelles il est possible d'écrire, soit sur du papier, soit sur du vélin, de telle sorte que les caractères ne deviennent visibles que si on les soumet à l'action du feu. Le safre digéré dans l'eau régale, puis étendu de quatre fois son poids d'eau, s'emploie souvent et donne une teinte verte. Le régule de cobalt dissous dans l'esprit de nitre en donne une rouge. Ces couleurs disparaissent plus ou moins longtemps après le refroidissement de la matière sur laquelle on écrit, mais redeviennent apparentes par une nouvelle application de la chaleur.

Je me mis à examiner avec soin la tête de mort. Les contours extérieurs, ceux qui se trouvaient le plus rapprochés du bord du vélin étaient beaucoup plus distincts que les autres. Évidemment l'action du calorique avait été incomplète ou inégale. J'allumai sur-le-champ du feu et je soumis chaque partie du parchemin à une chaleur ardente. Tout d'abord le seul effet que j'obtins fut de rendre plus vigoureuses les lignes restées faibles dans les contours du crâne; mais ensuite je vis paraître, au coin de la bande diagonalement opposée à celui où était la tête de mort, une figure que je pris d'abord pour celle d'une chèvre. Toutefois un examen plus attentif me convainquit qu'on avait eu l'intention de dessiner un chevreau.
— Ah! ah! dis-je, je serais sûrement mal fondé à me moquer de vous, — un million et demi comptant est chose trop sérieuse pour prêter à la plaisanterie, — mais vous êtes loin ce me semble d'établir un troisième anneau à votre chaîne et vous ne trouverez guère de rapports particuliers entre vos pirates et une chèvre. Les pirates, vous le savez, n'ont rien de commun avec les chèvres, qui sont du ressort des fermiers. — Mais je viens de dire que cette figure n'était pas une chèvre.
— Eh! bien soit, un chevreau, n'est-ce pas à peu près la même chose? — A peu près, mais pas tout à fait. Vous devez avoir entendu parler d'un certain capitaine Kidd? Je vis sur-le-champ dans le dessin de l'animal une espèce de signature, en rébus ou hiéroglyphe. Je dis signature car sa position sur le vélin m'en suggéra l'idée. De cette manière la tête de mort sur le coin opposé était un sceau ou un timbre. Mais ce qui me chagrina beaucoup fut l'absence de tout le reste, du corps même de ce document supposé, du texte de mon contexte. — Je présume que vous espériez trouver une lettre entre l'estampille et la signature. — Quelque chose d'approchant. Le fait est que je me sentis irrésistiblement entraîné par le pressentiment de quelque immense bonne fortune imminente. Il m'eût semblé difficile de

dire pourquoi. Peut-être était-ce plutôt un désir qu'une conviction faite, mais croiriez-vous que les sottes paroles de Jupiter à propos du scarabée produisirent sur mon imagination un effet singulier ? Et puis cette série d'accidents et de coïncidences était par trop extraordinaire. Remarquez-vous quel étrange hasard avait accumulé tous ces événements dans le seul jour de l'année où il eût fait et où il eût pu faire assez froid pour qu'on allumât du feu, et que sans ce feu, ou même sans l'intervention de Wolf, juste au moment où il apparut, je n'aurais jamais eu connaissance de ce crâne et n'aurais jamais découvert le trésor ? — Mais continuez donc, je bous d'impatience. — Bien. Vous connaissez certainement les nombreuses histoires qui courent, les mille vagues rumeurs qui circulent, au sujet d'argent enterré quelque part sur les côtes de l'Atlantique par Kidd et ses associés. En vérité ces rumeurs devaient avoir quelque fondement. Il me sembla que ces rumeurs ayant existé si longtemps et avec tant de persistance, le trésor enfoui ne devait pas être encore ressuscité. Si Kidd eût caché le fruit de ses rapines quelque temps seulement et fût venu le reprendre ensuite, ces rumeurs ne seraient probablement pas parvenues jusqu'à nous sous leur forme actuelle invariable. Vous remarquerez que les récits parlent tous de chercheurs de trésors, mais non de trouveurs de trésors. Si le pirate avait retrouvé son argent l'affaire en serait restée là. J'imaginai que quelque accident, la perte par exemple de la note qui indiquait les localités, l'avait privé des moyens de le retrouver et que ce malheur était venu à la connaissance de ses compagnons qui, sans cela, n'auraient probablement jamais entendu parler de trésors cachés et qui, s'épuisant en tentatives vaines, par ce qu'elles étaient faites sans indice capable de les guider, avaient donné naissance d'abord, puis crédit général à ces histoires aujourd'hui si répandues. Avez-vous jamais entendu dire que quelque trésor important eût été déterré sur la côte ? — Jamais. — Il est pourtant bien avéré que les richesses amassées par Kidd étaient immenses. Je considérai donc comme certain que la terre les renfermait encore, et vous apprendrez sans trop d'étonnement que je sentis un espoir qui s'élevait presque jusqu'à la certitude que le parchemin trouvé d'une façon si étrange contenait l'indication égarée du lieu de dépôt. — Mais que fîtes-vous alors ? — Je mis de nouveau le vélin près d'un feu plus ardent, mais rien n'apparut. Je pensai alors que l'épaisse crasse dont il était couvert était pour beaucoup dans mon insuccès. Je le nettoyai donc avec soin en y versant de l'eau chaude, puis je le plaçai dans une casserole de fer blanc, le crâne en dessous, et je posai la casserole sur un fourneau de charbon de bois allumé. Au bout de quelques minutes, la casserole étant complétement chauffée, je retirai la bande de parchemin, et je m'aperçus avec une joie inexprimable qu'elle était mouchetée à plusieurs endroit de figures qui semblaient disposées en lignes. Je le remis dans la casserole et l'y laissai encore une minute. Quand je le retirai il était exactement tel que vous allez le voir.

A ces mots, Legrand chauffa de nouveau son parchemin et me le tendit. J'y lus les caractères suivants, grossièrement tracés avec de la couleur rouge, entre la tête de mort et le chevreau.

53===7305))6(;4826)4=.)4—);806(;4878!60)
)85;1=);:=(8783)88)5(7;46);88(96(?;8)(=);4
85);5(72:(;4956(2)5(—4)8!8(;4069285);)678)4
===;1)=9;48081;8:8=1;48785;4)4857528806
(81)=9;48;)88;4)=734;48)4=;161;:188;=?;

— Mais, dis-je, en lui remettant le parchemin, je suis toujours dans les mêmes ténèbres. Dussent toutes les pierreries de Golconde m'être données pour prix d'une solution de cette énigme, je suis parfaitement sûr que je serais incapable de les gagner. — Et pourtant, dit Legrand, cette solution n'est pas si difficile que vous pourriez le croire à une première inspection superficielle des caractères. Ces caractères, comme le premier venu le supposerait facilement, forment un chiffre, c'est-à-dire comportent un sens, mais dans le cas actuel, ce que l'on sait de Kidd ne me permettait pas de le supposer capable d'une combinaison cryptographique

des plus abstruses. Je compris de suite que celle-ci était d'une espèce simple, telle toutefois qu'elle devait à l'intelligence grossière du marin paraître absolument insoluble sans l'aide d'une clef. — Et vous l'avez vraiment résolue? — Avec facilité. J'en ai déchiffré d'autres dix mille fois plus compliquées. Les circonstances et une certaine prédisposition m'ont conduit à m'intéresser à ces sortes d'énigmes, et il est permis de douter que l'ingéniosité humaine parvienne à en construire une que l'ingéniosité humaine ne puisse résoudre avec une application suffisante. Dès que j'eus établi une série de caractères suivis et lisibles, ce fut à peine si je m'occupai de la mince difficulté d'en découvrir le sens.

Dans le cas présent, et du reste dans tous les cas de cryptographie, la première question à vider concerne l'idiome dans lequel le chiffre a été écrit, car les principes de solution, en tant surtout qu'il s'agit de chiffres simples, varient avec le génie particulier de chaque langue. Généralement, il n'y a d'autre alternative que d'essayer, en se guidant d'après les probabilités, chacune des langues connues de celui qui cherche la solution, jusqu'à ce qu'il trouve la vraie. Mais avec le chiffre que voilà, toute difficulté était éliminée par la signature, car le jeu de mots sur le nom Kidd n'est praticable dans aucune autre langue que la langue anglaise.

N'était cette circonstance, j'aurais essayé d'abord l'espagnol et le français, les deux langues dans lesquelles il eût été le plus naturel qu'un secret de cette espèce fût consigné par un pirate des mers espagnoles. Je supposai donc que le cryptogramme était anglais.

Vous remarquerez qu'il n'y a pas de séparation entre les mots. S'il y avait eu des espaces, la tâche eût été comparativement facile. J'aurais alors commencé par collationner et analyser les mots les plus courts, et si j'avais rencontré un mot d'une seule lettre, comme cela est très-probable, par exemple *a* ou *i*, j'aurais considéré la solution comme assurée. Mais, ne trouvant aucune division, je dus d'abord établir quelles étaient les lettres les plus fréquentes, et quelles les moins fréquentes. En les comptant toutes, je construisis la table que voici.

Le caractère 8 est employé trente-trois fois.

8..............	33 fois.
;..............	26 —
4..............	19 —
=)..........	16 —
(..............	13 —
5..............	12 —
6..............	11 —
7....1..........	8 —
0..............	6 —
9....2..........	5 —
: ...3..........	4 —
?..............	3 —
!..............	2 —
. —...........	1 —

Or, la lettre qui en Anglais se rencontre le plus fréquemment est l'*e*. Ensuite elles se présentent dans la succession suivante :

a o i d h n r s t u y c f g l m w b k p q x z.

L'*e* domine d'une façon si remarquable, qu'il est rare de trouver une phrase de quelque étendue dans laquelle il ne soit pas le caractère le plus employé.

Voici donc que nous avons, et cela dès le commencement, une base pour quelque chose de plus que de simples conjectures.

L'usage qu'on peut faire en général de cette table saute aux yeux, mais dans ce chiffre particulier nous ne nous en servirons que rarement. Notre caractère prédominant étant 8, commençons par le considérer comme représentant la lettre *e* de l'alphabet naturel. Pour vérifier cette supposition, voyons si nous rencontrons souvent le 8 accouplé, car l'*e* se double très-fréquemment en Anglais, comme dans ces mots : *meet*, *fleet*, *speed*, *seen*, *been*, *agree*, etc. Dans le cas actuel, nous le voyons doublé jusqu'à cinq fois, bien que le cryptogramme soit court. Considérons donc 8 comme représentant *e*. Or, de tous les mots de la langue, *the* est le plus répandu. Voyons s'il n'y a pas quelque combinaison de trois caractères réunis toujours dans le même ordre, et dont le dernier soit 8. Si nous découvrons de ces répétitions, il est probable que les lettres ainsi combinées représenteront le mot *the*.

Or, il n'y a pas moins de sept combinaisons de ce genre, dont les caractères sont ;48. Nous pouvons donc admettre que ; représente *t*, que 4 représente *h*, et que 8 représente *e*, ce qui confirme d'autant notre supposition sur ce dernier caractère. Voici donc un grand pas de fait.

Mais, tout en établissant ce seul mot, nous voici à même d'établir un point extrêmement important, à savoir les commencements et fins de divers autres mots. Prenons, par exemple, l'avant-dernier cas où se présente la combinaison ;48 près de la fin du cryptogramme. Nous savons que le ; qui vient immédiatement après, est le commencement d'un mot et des six caractères qui suivent ce *the*, nous n'en connaissons pas moins de cinq. Écrivons donc ces caractères en les remplaçant par les lettres que nous savons qu'ils représentent, et en laissant un espace pour l'inconnue.

t.eeth

Nous pouvons immédiatement distraire de ces cinq lettres le *th* qui ne fait pas corps avec le mot commençant au premier *t*, vu que, en essayant successivement toutes les lettres de l'alphabet pour remplir la lacune, nous ne trouvons aucun mot dont ce *th* puisse faire partie. Nous voilà donc réduits à n'avoir que

t.ee

Essayant de nouveau l'alphabet entier comme tout à l'heure, nous arrivons au mot *tree* comme seule version possible. Nous gagnons ainsi une nouvelle lettre l'*r*, représentée par) avec les deux mots *the tree* juxtaposés.

A la suite de ces mots et près d'eux, nous trouvons encore la combinaison ;48, et, la faisant servir de fin à ce qui précède, nous avons l'arrangement suivant :

thetree;4=)?34the

ou bien, en substituant les lettres naturelles là où nous les connaissons :

thetreethr=?3hthe.

Or, si à la place des caractères inconnus nous laissons un blanc, ou si nous les remplaçons par des points, nous aurons :

thetreethr...hthe

où le mot *through* se présente sur-le-champ et d'une manière évidente, mais cette découverte nous donne trois nouvelles lettres *o*, *u*, *g*, représentées par = ? et 3.

Si maintenant nous cherchons attentivement dans le reste de la note des combinaisons de caractères connus, nous trouvons, non loin du commencement, l'arrangement que voici :

83)88 ou *egree*

ce qui est évidemment la fin du mot *degree*, et nous donne une lettre nouvelle *d* représentée par 7.

Quatre lettres plus loin que le mot *degree* nous trouvons cette autre combinaison :

;46);88

ce qui, en traduisant les caractères connus et remplaçant par des points les inconnus donne

th.rtee

arrangement qui suggère immédiatement l'idée du mot *thirteen*, et nous fournit encore deux caractères nouveaux *i* et *n* représentés par 6 et (.

Si maintenant nous revenons au commencement du cryptogramme, nous trouvons la combinaison :

53===7

et en la traduisant comme tout à l'heure, nous obtenons.

. good

Il est temps maintenant d'arranger ce que nous savons de la clef, sous forme de table, afin d'éviter la confusion. Ce sera :

5 représente	a
7...........	d
8...........	e
3...........	g
4...........	h
6...........	i
(...........	n
=...........	o
)...........	r
;...........	t

Nous avons donc non moins de dix des plus importantes lettres et il est inutile de pousser plus loin les détails de la solution. J'en ai dit assez pour vous convaincre que des chiffres de cette nature sont faciles à deviner, et pour vous donner un aperçu de la méthode rationnelle dont on use pour en

découvrir le sens. Mais soyez assuré que l'échantillon que nous avons sous les yeux est de l'espèce la plus simple. Il ne me reste donc plus qu'à vous donner l'entière traduction des caractères du parchemin comme si nous les avions déchiffrés ensemble. La voici :

« *A good glass in the bishop's hostel in the devil's seat forty-one degrees and thirteen minutes north-east and by north main branch seventh limb east side shoot from the left eye of the death's-head a bee line from the tree through the shot fifty feet out* [1]. »

— Mais, dis-je, l'énigme me paraît en de tout aussi mauvaises conditions. Comment tirer quelque chose de tout ce jargon de siége du diable, tête de mort, hôtel de l'évêque? — J'avoue, répondit Legrand, que la chose paraît encore assez sérieuse quand on l'examine superficiellement. Il me fallut d'abord chercher les divisions naturelles comme les entendait le cryptographe. — C'est-à-dire ponctuer? — Quelque chose comme cela. — Mais, par quel moyen? — Je pensais que l'auteur avait, pour accroître les difficultés, supprimé toute division. Or un homme vulgaire poursuivant un tel but l'avait certainement outre-passé. Si, dans le cours de son travail, il arrivait à une coupure naturelle, à un endroit où il aurait fallu un trait ou un point, il devait être invinciblement porté à rapprocher les caractères beaucoup plus étroitement. Si vous voulez jeter un coup d'œil sur le manuscrit, vous découvrirez de suite cinq endroits remarquables par ce rapprochement insolite. J'établis donc les divisions que voici :

« *A good glass in the bishop's hostel in the devil's seat — forty-one degrees and thirteen minutes — north-east and by north — main branch seventh limb east side — shoot from the left eye of the death's-head — a bee line from the tree through the shot fifty feet out* [2]. »

— Cette division même, dis-je, me laisse encore dans les ténèbres. — Elle m'y laissa aussi, répliqua Legrand, quelques jours que j'employai en recherches actives dans le voisinage de Sullivan, pour découvrir un bâtiment désigné sous le nom de *bishop's-hôtel*, car je ne tins pas compte de l'orthographe vieillie du mot hostel. N'obtenant aucune réponse, j'allais étendre la sphère de mes investigations et procéder d'une manière plus systématique lorsque, un matin, il me vint tout à coup en tête que cette expression de *bishop's-hostel* pouvait bien avoir quelque rapport avec une ancienne famille du nom de *Bessop* qui, de temps immémorial, possédait une habitation à quatre milles environ au nord de Sullivan. Je me rendis donc à la plantation et je recommençai mon enquête parmi les vieux nègres de l'endroit. A la fin, une des plus vieilles d'entre les femmes dit qu'elle avait entendu parler d'un lieu nommé *Bessop's-castle* et qu'elle pourrait sans doute m'y conduire, mais que ce n'était pas un château ni un hôtel, mais un roc élevé.

Je lui offris de la bien payer pour sa peine, et, après quelques hésitations, elle consentit à m'accompagner. Nous trouvâmes ce lieu sans trop de difficulté, et, renvoyant la négresse, je commençai mon inspection. Le castel se composait d'un assemblage irrégulier d'écueils et de rochers, dont un remarquable par sa hauteur aussi bien que par son isolement et son air de construction artificielle.

J'en escaladai la cime, et ne me sentis pas alors médiocrement embarrassé de ce qui restait à faire.

Comme j'étais plongé dans ces réflexions, mes yeux s'arrêtèrent sur une étroite saillie de la face orientale du rocher, à un yard environ du sommet sur lequel j'étais debout. Cette saillie s'avançait de dix-huit pouces environ et n'avait guère qu'un pied de large, tandis qu'une espèce de niche creusée dans le roc, précisément derrière,

1. Un bon verre à l'hostel de l'Évêque dans le siége du diable quarante et un degrés et treize minutes nord-est-quart-nord principale tige septième branche côté est lâcher de l'œil gauche de la tête de mort une ligne d'abeille depuis l'arbre à travers le projectile cinquante pieds plus loin.

2. Un bon verre à l'hostel de l'Évêque dans le siége du diable — quarante et un degrés et treize minutes — nord-est-quart-nord — principale tige septième branche côté est — lâcher de l'œil gauche de la tête de mort — une ligne d'abeille depuis l'arbre à travers le projectile cinquante pieds plus loin.

lui donnait une grossière analogie avec ces chaises à dossier rond en usage parmi nos ancêtres.

Je ne doutai pas un instant que ce fût là le siége du diable auquel faisait allusion le manuscrit, et il me sembla tenir enfin toute la solution de l'énigme.

A good glass ne pouvait évidemment signifier autre chose qu'une lunette d'approche, car le mot *glass* est rarement employé par les marins dans un autre sens. Je compris donc immédiatement qu'il s'agissait de braquer une lunette à un point de vue déterminé, invariable. Je n'hésitai donc pas à admettre que ces expressions quarante et un degrés treize minutes, et nord-est-quart-nord, désignaient la direction qu'il fallait faire prendre à cette lunette. Surexcité par une aussi grande découverte, je courus chercher une lunette, et revins le plus vite possible au siége du diable.

Je m'assis sur la corniche, et trouvai qu'il était impossible d'y demeurer, excepté dans une certaine position, ce qui confirma d'autant ma première idée. Je pris ensuite la lunette. Les quarante et un degrés treize minutes ne pouvaient signifier que la hauteur par-dessus l'horizon visible, la direction horizontale étant clairement indiquée par les mots nord-est-quart-nord. J'établis cette dernière au moyen d'une boussole de poche, puis, pointant la lunette le plus près possible de l'angle indiqué, je l'élevai et l'abaissai alternativement et avec précaution, jusqu'à ce que mon attention fut attirée par une sorte de percée circulaire dans le feuillage d'un grand arbre qui dépassait de sa cime tous les arbres voisins. Au milieu de cette percée je vis une tache blanche, sans pouvoir distinguer d'abord ce que c'était. Ajustant avec soin le foyer de ma lunette, je regardai encore, et me convainquis que c'était un crâne humain. Cette découverte faite, je ne balançai plus à considérer l'énigme comme résolue, car les mots : « principale tige, septième branche, côté est, » ne pouvaient se rapporter qu'à la position du crâne sur l'arbre, tandis que « lâcher par l'œil gauche de la tête de mort » n'admettait également qu'une seule interprétation qui pût se rapporter à la recherche d'un trésor enfoui. Je compris qu'il s'agissait de laisser tomber une balle par l'œil gauche du crâne, et que « ligne d'abeille», ou en d'autres termes ligne droite, menée depuis le point le plus rapproché du tronc à travers le projectile (ou plutôt à travers l'endroit où tomberait la balle), et prolongée de là jusqu'à une distance de cinquante pieds, indiquait un point déterminé, et je pensai que, sous ce point, il était au moins possible qu'un dépôt précieux fût caché.

— Cette interprétation, dis-je, est parfaitement claire, simple et explicite, tout en étant ingénieuse. Que fîtes-vous donc lorsque vous eûtes quitté l'hôtel de l'Évêque? — Je retournai chez moi, après avoir relevé avec soin la position de l'arbre. Au moment où je quittai le siége du diable, la percée circulaire disparut, et je ne pus l'apercevoir de nulle autre part, quelle que fût la façon dont je me tournai. Ce qui me semble surtout le comble de l'habileté est précisément ce fait, car des expériences répétées m'ont bien démontré que c'est un fait, que l'ouverture circulaire en question ne soit visible d'aucun autre point abordable que celui offert par une saillie étroite sur la face du roc.

Dans cette expédition à *Bessop's-Castle* j'avais été guetté par Jupiter, qui remarquait sans doute depuis plusieurs semaines ma préoccupation, et qui mettait un soin particulier à ne pas me laisser seul. Mais le lendemain, m'étant levé de bonne heure, je lui échappai et partis vers la colline à la recherche de mon arbre. Après beaucoup de fatigue, je parvins à le trouver; quand je rentrai le soir, Jupiter cherchait à me donner quelque correction. Pour le reste de l'aventure, vous le connaissez, je pense, aussi bien que moi.

— Je suppose, répondis-je, qu'à notre première fouille nous manquâmes le trésor par la bêtise de Jupiter qui lâcha le scarabée de l'œil droit du crâne. — Justement. Cette méprise faisait une différence d'environ deux pouces et demi relativement au projectile, c'est-à-dire dans la position de la cheville voisine du tronc, et si le trésor avait été enfoui près du point où tomba le

scarabée, l'erreur aurait eu peu d'importance; mais ce point, combiné avec le point le plus voisin du tronc, formait seulement un repère pour établir une ligne droite, en sorte que l'erreur, sans gravité d'abord, croissait à mesure que nous prolongions cette ligne, et nous dérouta complétement quand nous eûmes atteint une distance de cinquante pieds. Sans mon inébranlable conviction qu'un trésor était caché dans ces parages, nos peines eussent peut-être été perdues.— Mais vos grands airs, votre emphase, votre conduite en portant l'insecte? Quelle bizarrerie!... Je vous crus fou. Et pourquoi vouliez-vous absolument faire tomber du crâne l'insecte au lieu d'une balle? — Eh bien, franchement, j'étais un peu contrarié de vos soupçons, et je tenais a vous punir tranquillement, selon ma coutume, par quelques heures de mystification. Voilà pourquoi je fis tourner l'insecte et commandai à Jupiter de le jeter du haut de l'arbre. Cet ordre m'avait été suggéré par une observation que vous fîtes vous-même sur son poids extraordinaire.—Je comprends. Il n'y a plus maintenant qu'un seul point qui m'embarrasse. Que penser des squelettes enfouis avec le trésor? — C'est une question qui m'embarrasse autant que vous. Je n'y vois qu'une seule réponse admissible, et vraiment c'est épouvantable de croire à de pareilles atrocités. Il est sûr que Kidd (si, comme j'en suis convaincu, c'est Kidd qui a caché le trésor) dut se faire aider dans son travail. Mais, ce travail terminé, peut-être a-t-il jugé convenable de supprimer tous ceux qui partageraient son secret. Un ou deux coups de pioche ont suffi sans doute pendant qu'ils étaient au fond du trou; peut-être en a-t-il fallu une douzaine... Qui le saura?

EDGAR POE.

Traduit de l'anglais par ALPHONSE PAGÈS.

LE COLIBRI.

Quand le voyageur égaré
Loin des rives de sa patrie,
Écoute à la branche fleurie
L'oiseau vert au corset doré,
Il voit sur la robe changeante
Du colibri, qui vole et chante,
Un rayon pur et gracieux;
Soudain son âme se console
Et son chagrin fuit et s'envole
Devant le messager des cieux.

Ainsi dans le vaste univers,
Toujours auprès de la souffrance,
Dieu glisse un rayon d'espérance
Qui calme nos chagrins amers.
Le colibri, c'est une femme
Dont le nom reste dans mon âme
Et le souvenir dans mon cœur;
Rêveuse et poétique image,
C'est un doux et charmant visage,
Un bon ange consolateur.

N. B.

JACQUES DE BRANCION.

I.

Dans cette partie de l'ancienne province de Champagne qu'on nommait avant la révolution le Bassigny, et qui forme à présent le département de la Haute-Marne, se trouve, à cinq quarts de lieue environ de la petite ville d'Arc-en-Barrois, un village de deux cent cinquante à trois cents feux, appelé Saint-Révérien. Situé au centre d'une étroite et profonde vallée, entouré de tous les côtés de hautes montagnes couvertes de forêts, arrosé par des sources nombreuses qui jaillissent des bois et descendent avec un harmonieux murmure pour se jeter dans un lac d'une centaine d'arpents d'étendue, ce village réunit tout ce qui constitue le pittoresque.

Ses deux cent cinquante ou trois cents maisons sont groupées à l'extrémité du lac, sur la droite et sur la gauche d'un large chemin vicinal qui traverse la vallée dans toute sa longueur. Une église qui ne manque pas de caractère, un presbytère assez coquet, et une auberge à enseigne illustrée par un vitrier de Chaumont, où on loge à pied et à cheval, complètent ce village, tel qu'il s'offre aux regards du très-petit nombre de voyageurs qui le traversent aujourd'hui.

Les choses n'étaient point ainsi il y a quarante-quatre ans, époque à laquelle remonte la date du commencement de notre histoire. Saint-Révérien était bien déjà un joli village gracieusement situé entre deux hautes collines couvertes de belles forêts, mais il laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la prospérité de ses habitants. Les levées en masse et les enrôlements volontaires de la révolution l'avaient épuisé d'hommes; les réquisitions forcées en nature avaient mis dans la gêne ses propriétaires aisés, et enfin l'émigration de l'ancien seigneur avait réduit à la misère trente ou quarante familles de journaliers qui vivaient jadis des bienfaits du proscrit.

Ce seigneur, ou pour parler d'une manière plus exacte, ce bienfaiteur était le chef de l'ancienne et noble famille de Brancion. Jeune encore quand la révolution avait éclaté, il s'était tenu à l'écart dans son château de Saint-Révérien, jusqu'au jour où il avait cru de son devoir d'aller à Paris défendre la France attaquée dans la personne du roi.

Blessé à la journée du 10 août, le comte de Brancion avait pu quitter Paris avant les massacres de septembre, et il était revenu à Saint-Révérien, bien décidé à ne pas émigrer. Il y reprit sa vie paisible et ses habitudes de bienfaisance, et au milieu de la perturbation générale, pendant qu'on pillait et qu'on incendiait les châteaux de ses voisins, il aurait eu une existence tranquille s'il avait pu distraire son noble cœur des malheurs de sa patrie et des crimes de ses concitoyens. Triste du présent, découragé de l'avenir, il ne fit pas moins de bien qu'au-

trefois, mais il s'isola davantage. L'envie et la cupidité, qui veillaient comme elles veillent toujours, cherchèrent des ingrats pour leur venir en aide; on devine qu'elles en eurent bientôt trouvé. Il avait une jeune femme qu'il adorait, un fils de quatre ou cinq ans en qui se résumaient toutes ses espérances d'avenir : il ne voulut pas exposer ces deux têtes si chères à des dangers qu'il aurait bravé s'il eût été seul. Averti *officieusement* qu'on devait l'arrêter, il se décida à passer en Suisse, où il arriva sain et sauf dans le courant de mai de l'année 1793, accompagné de sa femme et de son enfant.

Il était temps, car la nuit qui suivit son départ, accompli du reste avec le plus profond mystère, les habitants de Saint-Révérien, ameutés et conduits par un ancien valet de chambre du comte, devenu maire du village, vinrent piller et brûler ce château d'où étaient sortis tous les bienfaits dont leurs ancêtres et eux-mêmes avaient vécu et vivaient depuis des siècles.

Plus tard, les biens du comte émigré, qui avaient été confisqués suivant la coutume d'alors, furent vendus comme propriété nationale. L'ancien valet de chambre et quelques paysans, ses complices, s'en rendirent acquéreurs à des prix dérisoires. L'État retint des bois trop considérables pour trouver des acheteurs, et le château, mis cependant en adjudication, ne fut pas vendu : le pillage et l'incendie en avaient fait un séjour presque inhabitable : personne n'en voulut.

Ce château, vieille construction féodale du XIIIe ou du XIVe siècle, s'élevait au sommet d'une masse imposante de rochers qui fermait hermétiquement, du côté du nord, la petite vallée de Saint-Révérien. Le lac, dont nous avons dit quelques mots, le séparait du village, et l'on communiquait de l'un à l'autre soit par eau, au moyen de petites barques toujours amarrées des deux côtés, et au service de tout le monde, soit par terre, en suivant un des chemins tracés entre les collines boisées et les deux rives du lac. Vu de Saint-Révérien, l'antique manoir des comtes de Brancion offrait un coup d'œil d'une sévérité majestueuse; contemplé des fenêtres du château, le village, au contraire, formait un ravissant point de vue.

Le pillage et l'incendie du mois de mai 1793 avaient bien commencé la dévastation du château de Saint-Révérien; mais, depuis, chaque jour y avait ajouté quelque chose, rapine hardie ou timide qui s'accomplissait tantôt à la face du soleil et tantôt dans l'ombre de la nuit. Les habitants du village, ayant bu toute honte en une seule fois, ne s'étaient pas fait faute d'achever en détail l'œuvre de leur folie et le crime de leur ingratitude. Après le mobilier, enlevé d'abord sous l'ingénieux prétexte de le sauver des flammes, étaient venues les portes et les fenêtres que le feu avait épargnées, mais que la moisissure pourrait atteindre; puis les ferrures, les solives noircies, les poutres à demi consumées; enfin quelques individus, plus impudents encore que les autres, s'étant mis en tête de bâtir, et manquant de matériaux, avaient, sans scrupule, envoyé des maçons démolir tantôt une tour, tantôt un escalier, quelquefois même un corps de logis tout entier. Une circonstance singulière arrêta ces désordres, en donnant des gardiens inattendus aux débris de la vieille demeure féodale de la maison de Brancion. Deux ou trois familles nombreuses, qui vivaient entassées dans des chaumières pour lesquelles elles payaient un loyer, ce qui n'arrivait pas du reste avant l'émigration du comte, trouvèrent plus commode et plus lucratif de s'établir sans façon au château. Un certain nombre de pièces voûtées situées au rez-de-chaussée étaient encore à peu près habitables. Ces familles s'en emparèrent avec une confiante bonhomie, et une fois installées, elles défendirent le reste comme leur propriété.

Au milieu de ces violences et de ces rapines, la demeure des pauvres proscrits n'était cependant pas restée un seul jour complétement abandonnée. Une vieille femme de charge du comte avait été laissée par lui au château, avec l'ordre exprès d'en sortir à l'instant même si sa sûreté l'exigeait. Cette femme avait assisté au pillage et à l'incendie, mais ni l'un ni l'autre n'avait pu la déterminer à quitter la place. Poursuivie d'étage en étage et de chambre en

chambre par les déprédateurs, la fidélité de son dévouement avait fatigué la persévérance de leur ingratitude, et de guerre lasse on lui avait laissé la jouissance d'une des ailes du château, dont peu de personnes avaient la permission d'approcher. Elle avait réuni dans cette retraite, que son courage faisait inabordable, quelques meubles et quelques portraits de famille sauvés miraculeusement le jour du sac du château, ou depuis rachetés par elle. Cette femme, qui se nommait Adrienne Petit-Jean, était toujours seule. Symbole vivant de la fidélité assise sur des ruines, devenue en quelque sorte ruine elle-même, elle pleurait souvent, espérait parfois et priait toujours.

II.

Dans le chapitre qui nous sert d'introduction, nous avons dit, en finissant de décrire la petite vallée de Saint-Révérien, que le village de ce nom avait l'honneur de posséder une auberge.

L'enseigne de cet établissement représentait un gros gaillard joufflu, rougeaud, pansu, ayant une espèce de cornet pendu à son côté, une manière de fusil sur l'épaule, et menant en laisse deux quadrupèdes qu'on pouvait supposer, vu la position qu'ils occupaient, devoir être des chiens.

Au bas de ce tableau où le vert dominait, même dans les chiens, on lisait ces mots en superbes majuscules :

AU GRAND SAINT-HUBERT.

Et plus bas, en caractères plus petits :

Denis, aubergiste. Bon logis à pied et à cheval, prend les chiens en pension, les dresse : remède secret contre la rage.

Le sieur Denis était un ex-piqueur du comte de Brancion.

Comme la révolution lui avait fait perdre sa place, il s'était résigné à réparer cette injustice du sort à son égard en achetant à vil prix quelques-unes des terres confisquées sur son ancien maître.

Mais il avait commis cette action, d'une honnêteté douteuse, avec une sage mesure. Denis n'était pas un de ces coquins aveugles qui tirent imprudemment d'un crime tout ce qu'il peut produire. C'était un habile, un *finot*, incapable de provoquer le mal, mais, une fois le mal fait, sachant très-bien l'exploiter à son profit.

Au physique, c'était un petit homme d'une cinquantaine d'années, noir, sec, alerte et prodigieusement actif. Quant au moral, Denis était conteur, causeur, gouailleur, spirituel, et très-bien élevé pour un homme de sa classe.

Grâce à ses acquisitions de biens nationaux, Denis avait parfaitement de quoi vivre sans rien faire; mais il n'entrait pas dans ses idées qu'on pût dire qu'il était assez riche pour rester oisif.

III.

Or, le 6 janvier 1803, sur les sept heures du soir, l'auberge du *Grand Saint-Hubert* présentait un aspect assez animé. La pièce principale de cet établissement, bien qu'elle servît tout à la fois de cuisine et de salle à boire et à manger, réunissait l'élite de la population de l'endroit. Un grand feu pétillait dans une immense cheminée; une longue table en bois de chêne, placée en travers du foyer, était couverte de bouteilles vides et pleines, et de verres sans cesse en mouvement. Des deux côtés de cette table se tenaient accoudés sur elle, et assis sur des bancs grossiers, une demi-douzaine d'individus.

Parmi ces six villageois, deux attiraient particulièrement l'attention, et méritent par conséquent que nous consacrions quelques lignes à faire connaître leurs personnes et à donner une idée générale de leurs antécédents.

Le premier était un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans, mais paraissant avoir beaucoup plus que cet âge. Il était de taille moyenne, maigre, déjà voûté, et tout en lui annonçait une constitution débile ou usée par les soucis ou la maladie. Ses mou-

vements étaient brusques et saccadés comme des tressaillements involontaires : ils semblaient annoncer un perpétuel effroi ou de soudaines inquiétudes. L'ensemble était repoussant et même sinistre.

Cet homme était, depuis le mois de novembre 1792, maire de Saint-Révérien, et par conséquent le premier de l'endroit.

Il se faisait appeler le citoyen Brulard ; mais les paysans, qui le détestaient, ne le nommaient jamais, à son grand dépit, que le père Brulard : nous saurons tout à l'heure qu'on lui donnait aussi, de temps en temps, un autre nom qui lui était encore moins agréable.

Brulard était un orphelin que le père du comte de Brancion, émigré, avait recueilli et fait élever.

Devenu grand, le fils de son bienfaiteur l'avait gardé comme valet de chambre.

Plus tard, le jeune comte de Brancion s'étant marié, Brulard voulut aussi prendre femme. Le comte dota la fille d'un de ses fermiers et la lui donna.

Madame Brulard accoucha quelques mois avant la comtesse, de sorte qu'elle put devenir nourrice de l'enfant que celle-ci mit au monde.

Malgré tout cela, ou à cause de tout cela, qui sait? quand la révolution éclata, Brulard se fit révolutionnaire.

Ce fut lui qui provoqua la dénonciation du comte et l'obligea à émigrer pour sauver sa tête!

Lui qui ameuta les paysans de la contrée, et les conduisit au pillage et à l'incendie du château de son ancien maître!

Lui enfin qui, le premier, osa donner l'exemple d'acheter à vil prix les biens confisqués sur la famille émigrée.

Le soir dont nous parlons, il était venu à l'auberge de son ancien camarade, l'ex-piqueur, en compagnie de maître Larue, le notaire du village.

Brulard et Larue étaient les deux inséparables.

Ils ne s'aimaient guère et ne s'estimaient pas beaucoup; mais ils se voyaient souvent parce qu'ils ne croyaient pas qu'il fût de leur dignité de fréquenter d'autres personnes à Saint-Révérien.

Quand ces deux notabilités villageoises étaient entrées dans la grande salle de l'auberge, elles n'y avaient trouvé personne, à leur grande satisfaction.

Mais, peu de moments après leur installation, quatre paysans étaient arrivés et avaient pris place à la même table.

Ces quatre individus complétaient les six dont nous avons parlé dans les premières pages de ce chapitre.

Trois d'entre eux étaient de ces bons paysans comme on en rencontre partout, soit qu'on traverse la France de Lille à Bayonne, ou de Brest à Strasbourg.

Leurs physionomies offraient cet heureux mélange de bonhomie et de finesse qui forme le type le plus commun de l'habitant des campagnes.

Nous n'en dirons pas autant du quatrième. Celui-là était un grand gaillard d'une trentaine d'années, dont le visage remarquablement beau avait une rare expression d'énergie et de bonté. Ses yeux noirs, largement fendus, étaient vifs et doux, son front élevé et droit était couronné par une chevelure brune légèrement bouclée sur les tempes et derrière les oreilles. Il avait les joues pleines et chaudement colorées d'un bistre rougeâtre qui annonçait la vigueur et la santé : l'une d'elles, la gauche, était sillonnée par un magnifique coup de sabre partant du haut du front, passant par-dessous l'œil, et venant se perdre dans la moustache, laquelle était noire et touffue. La cicatrice profonde que cette blessure avait laissée, loin d'être désagréable à la vue, donnait à la physionomie de notre personnage un charme tout particulier, et l'aurait fait reconnaître pour un militaire, alors même que l'on n'eût pas remarqué qu'il portait une cravate de taffetas noir bordée d'un liseré blanc, et qu'un parement de drap cramoisi sortait de la manche droite de la blouse de toile bleue qu'il avait passée par-dessus ses vêtements.

Cet homme était effectivement un ancien soldat : il se nommait Vivant Beaugey.

Enrôlé volontaire au mois de juin 1793, il avait reçu récemment son congé, et il était

arrivé le soir même à Saint-Révérien après dix années d'absence.

En reconnaissant Brulard, à son entrée dans la salle de l'auberge, son visage ouvert et calme s'était subitement assombri. Brulard, de son côté, avait manifesté une sorte de trouble qui s'était trahi par l'altération soudaine de sa physionomie : ses yeux presque toujours inquiets étaient devenus hagards, et ses joues creuses, habituellement livides, avaient pris une teinte cadavérique.

IV.

Le sentiment de répulsion qui s'était peint sur les traits de l'ancien soldat, en reconnaissant Brulard, et l'effroi que ce dernier n'avait pu dissimuler, étaient restés un secret pour les témoins de ce petit incident, et chacun semblait à peu près dans son état naturel au moment où nous trouvons tous nos personnages réunis.

— Est-ce que vous ne venez pas boire un verre de vin avec nous, maître Denis? demanda Vivant à l'aubergiste. — Très-certainement, mon garçon, répondit l'ex-piqueur, je ne demande pas mieux que de trinquer à ton heureux retour dans tes foyers. Diable! il paraît que tu en as vu de ces pays depuis dix ans.

Ceci répondait à une rapide relation de ses campagnes que venait de faire le soldat congédié.

Et Denis, prenant une chaise, alla s'asseoir au bas bout de la table, près de Vivant et de ses trois compagnons.

On peut supposer qu'il s'attendait à cette invitation, car il se trouva un verre tout préparé pour lui.

— A ta santé, mon garçon! dit-il, ma foi, je suis bien aise de te revoir! — Merci, et à la vôtre, maître Denis!

Et les verres se choquèrent avec un bruit joyeux.

— Mon brave, je bois aussi à votre bienvenue, ajouta Brulard en avançant la main pour trinquer avec son dédaigneux voisin. — Monsieur le maire, je vous salue, répondit sèchement le soldat en reposant sur la table son verre qu'il avait vidé d'un trait pendant que Brulard parlait.

Et il se mit à raconter la campagne d'Égypte dont il avait déjà dit quelques mots pendant que Denis était devant la cheminée.

Puis il demanda ce qu'avait fait celui-ci, ce qu'était devenue celle-là; quel ancien du village était mort, quelle jeune fille s'était mariée ; qui avait été tué à l'armée, et qui en était revenu ; mais en s'informant de toutes ces choses, on sentait à la distraction avec laquelle il écoutait les réponses qui lui étaient faites, qu'il avait dans l'esprit une préoccupation dont il ne parlait pas, une secrète inquiétude sur laquelle il ne jugeait pas à propos de s'expliquer encore. Enfin ses questions devinrent si insignifiantes, qu'il semblait vraiment qu'en les faisant il eût l'espoir que Denis, ou l'un des trois paysans qui l'écoutaient, devinerait sa pensée et irait au-devant de son secret désir.

Mais il n'en fut rien : on se borna à le satisfaire sur les demandes qu'il formulait nettement.

Enfin n'y tenant plus, il s'écria d'une voix frémissante d'impatience :

— Mais le château! le château! pourquoi ne m'en dites-vous rien?

A cette brusque interpellation, Brulard, qui n'avait pas perdu un seul mot de tout ce qui avait été dit, se tordit comme un chacal qui reçoit un coup de fusil dans le flanc.

— Le château? repartit Denis: que veux-tu que je t'en dise, mon pauvre Vivant? Il est toujours là-haut sur les rochers... un peu plus en mauvais état, par exemple, que lors de ton départ. — Il n'y a donc personne pour en prendre soin? demanda le soldat, dont la mâle physionomie exprima tout à coup une vive sensibilité mêlée à son impatience. — Oh! ce n'est pas le monde qui y manque, reprit l'ex-piqueur. Il y a d'abord la vieille Adrienne Petit-Jean qui n'en a pas bougé... tu sais? l'ancienne femme de charge du... du... enfin, n'importe, tu me comprends... ensuite il y a encore le père Lory son gendre, sa fille, son fils et sa bru avec tous leurs enfants; ton cousin Dorier aussi... — Et qu'est-ce qu'il fait là mon cousin? interrom-

pit brusquement le soldat. — Ce que font les autres : il est allé s'y loger pour n'avoir pas de loyer à payer. — Eh bien ! moi, j'irai lui dire demain que ce n'est pas là sa place. — Il est bien capable de te répondre que tu te mêles de ce qui ne te regarde pas, dit un des paysans. — C'est ce que nous verrons' s'écria Vivant ! Ah ! çà ! poursuivit-il en frappant du



Toute la population de Saint-Révérien accourut. (Page 265.)

poing sur la table, le pillage dure donc toujours ? Mais l'autorité qu'est-ce qu'elle fait ? Est-ce qu'il n'y en a plus dans ce village ? — Les autorités de la république ne sont pas chargées de protéger les biens des traîtres, dit Brulard.

Vivant se retourna comme un lion, et posant sa mâle figure en face du visage livide du maire, arrêtant sur les yeux ternes et vagues de celui-ci son regard énergique, indigné et flamboyant, il repartit d'une voix terrible :

— Je ne vous parle pas, citoyen Brulard! et à la manière dont je vous ai répondu plusieurs fois, vous avez dû voir que je ne me souciais pas d'entrer en conversation avec vous. Je vous défends de m'adresser la parole! ajouta-t-il avec plus de force. Je suis ici avec des amis, et... — Vous n'avez pas toujours été si fier, balbutia Brulard en se reculant par précaution jusqu'au bout du banc qu'il occupait. — C'est vrai, reprit Vivant avec la même fermeté, sa voix ayant cependant une expression plus mélancolique; mais c'est parce que j'ai eu le malheur de vous écouter une fois dans ma vie, que je ne veux plus le faire : tâchez de vous en souvenir, et laissez-moi tranquille.

Et il tourna de nouveau le dos au maire qui semblait terrifié.

Vivant promena autour de lui un regard interrogateur et fier qui semblait dire à ses trois compagnons : « Vous ne me soutenez pas? mais après tout que m'importe? »

— Puisqu'il faut vous mettre les points sur les i, reprit-il avec une fermeté de voix égale à l'assurance de son regard, je vous demanderai si, depuis que la paix est rétablie partout, on a eu des nouvelles du ci-devant comte de Brancion?

Au nom de son ancien maître, la physionomie de Denis parut s'émouvoir. Sa bouche, sur laquelle errait le plus souvent un sourire exprimant une jovialité railleuse, se contracta avec un léger tremblement des lèvres, et son œil vif se voila d'un nuage de tristesse.

— Le ci-devant comte... le ci-devant comte... dit-il : tu veux savoir... — Eh! oui, morbleu! je veux savoir si on soupçonne ce qu'il est devenu, et je ne vous ai parlé de son château que pour que vous me répondiez en me parlant de lui-même. Enfin, que s'est-il passé à ce sujet? tous les émigrés rentrent, pourquoi, lui, n'est-il pas déjà ici? — Il n'a écrit à personne de nous depuis le jour de son départ, répondit Denis d'une voix grave... Mais, dis-moi, Vivant, continua-t-il après quelques secondes de silence, par quel hasard prends-tu comme cela des informations?... Je croyais...

En ce moment Brulard fit un signe au notaire qui était resté témoin muet de cette scène, et tous deux se levèrent comme des gens qui se disposent à partir.

Effectivement, le premier solda la dépense qu'ils avaient faite, puis il s'approcha lentement de Vivant Baugey et il lui dit :

— Citoyen Baugey, comme je ne puis prendre au sérieux vos paroles de tout à l'heure, je veux bien vous dire qu'il va y avoir une place de garde champêtre à donner, et qu'il ne dépend que de vous... Vous devez me comprendre...

Et il se mit à rire de ce rire que nous connaissons déjà.

Mais il se tut tout à coup, glacé par le regard méprisant avec lequel Vivant le toisa de la tête aux pieds.

— Eh bien! cela ne vous va pas? balbutia-t-il. Trois cents francs par an sont pourtant bons à prendre... — Vous m'avez acheté une première fois, vous ne m'achèterez pas une seconde! s'écria Vivant d'une voix de tonnerre. Et si jamais vous vous avisiez de m'offrir encore votre place de garde champêtre, ou toute autre qu'il faudrait devoir à la protection d'un homme tel que vous... je vous écraserais sous mes pieds comme une chenille! tenez-vous-le pour dit.

Brulard fit un bond en arrière au moment où le soldat, terminant sa menace, se soulevait sur son banc comme s'il allait l'exécuter. Le notaire suivit le mouvement de retraite de son ami le magistrat, et ils disparurent tous les deux.

— Comme tu y vas, mon garçon! dit l'expiqueur. Mais, après tout, il n'y a pas de mal à cela; il fait un peu trop d'embarras. Seulement tiens-toi ferme sur tes deux jambes, car tu as maintenant en lui un ennemi mortel. — Je ne le crains pas! son temps est, Dieu merci, passé. — Il voudrait bien encore mordre, reprit Denis; mais ses dents sont comme celles des mâchoires de loups clouées à ma porte : si elles grincent toujours, elles ne serrent plus... Voyons, à ta santé encore, Vivant! ajouta-t-il en remplissant les verres; et maintenant que nous sommes entre amis, parlons le cœur sur la main. — Ce n'est pas à ma santé qu'il faut boire, repartit le soldat en soulevant son verre. J'en

ai une autre à vous proposer... une autre qui doit vous être chère à tous... — Je devine, poursuivit aussitôt Denis en baissant la voix et en avançant la tête pour parler de plus près aux personnes assises à sa droite et à sa gauche. Je devine, répéta-t-il, tu veux boire aux absents! — Oui, maître Denis! oui, je veux boire aux absents, et vous le voulez aussi, n'est-ce pas, mes amis? — C'est vrai que c'était du brave monde, dit l'un des paysans. — Et charitable! ajouta vivement l'autre. — Et pas fier! continua le troisième. — Moi d'abord, je n'ai jamais cessé de les aimer, reprit à son tour Denis; et ce n'est pas ma faute s'ils ont quitté le pays. — Vous êtes bien heureux, maître Denis, de pouvoir parler ainsi... moi je ne peux pas en faire autant! — Je sais que le jour du feu, tu es allé là-bas comme tous ceux du village, quand tu as vu que ça commençait à *clairer;* mais, après tout, il valait encore mieux prendre ces meubles que de les laisser brûler comme des *chenevottes*. — Je ne suis pas allé là-bas avec les autres... j'y étais avant eux... murmura le soldat avec une sorte d'accablement dans la voix. — Ah! fichtre! fit Denis en reculant sa chaise comme pour s'éloigner de Vivant. — Vous me comprenez donc? demanda celui-ci. — J'en ai peur, répondit Denis. Mais c'est égal, ajouta-t-il aussitôt en se rapprochant de la table, si tu as fait le mauvais coup que je pense, il y avait sûrement quelqu'un derrière toi pour te pousser au mal? — C'est la vérité. — Et celui-là, c'était Brulard? — Vous l'avez dit. — Ce qui fait que tu l'as en horreur, et que tu voudrais... — Me venger de lui? non, non, maître Denis... c'est-à-dire j'en aurais bien envie, mais il se trouve de par le monde quelqu'un qui me l'a défendu, et j'ai donné ma parole... seulement je n'ai pas promis de ne pas le mépriser et de lui cacher que je le hais. — Ah! tu as donné ta parole de ne pas lui faire de mal? qui diable peut s'intéresser à lui? Je ne vois qu'une personne qui en soit capable, et celle-là tu n'as pas pu la rencontrer. — Qu'en savez-vous? — Tu l'as vu? — J'ai vu le ci-devant comte! je l'ai vu, et c'est pour cela que je voudrais, au prix de la moitié de ma vie, qu'il fût de retour, afin de pouvoir lui consacrer l'autre. Malheureusement, poursuivit-il avec un abattement qui contrastait avec la chaleur qu'il venait de montrer, malheureusement mes nouvelles ont déjà sept ans de date. — Sept ans! fit Denis en secouant la tête : tu n'es guère plus avancé que moi, mon pauvre Vivant! mais enfin conte-moi ce que tu sais, et s'il y a moyen d'aller les chercher, de leur envoyer de l'argent... eh bien! nous arrangerons cela à nous deux. — Écoutez-moi donc.

Denis remplit son verre, déboucha deux ou trois bouteilles qu'il alla prendre sur un buffet, jeta quelques grosses souches sur le foyer, et quand il eut repris sa place à table, Vivant commença en ces termes :

V.

— Ce n'est pas seulement une histoire que j'ai à vous raconter; c'est d'abord une confession que j'ai à vous faire, dit l'ancien soldat d'une voix grave et triste.

« Vous avez cru, maître Denis, et vous aussi peut-être, camarades, que le jour de l'incendie et du pillage du château j'avais seulement fait comme les autres... c'est une erreur... le feu a été mis par moi!

« Vous vous souvenez de Louise Thévenin, la nièce du citoyen Brulard? je l'aimais et elle m'aimait aussi; mais elle était riche et moi j'étais pauvre. Cependant, je la demandai en mariage à ses parents et elle me fut accordée. Nos bans étaient déjà affichés à la mairie, on devait les publier à la messe le lendemain, lorsque le père de ma fiancée vint me dire qu'il me retirait sa parole et que le mariage ne se ferait pas. Je le questionnai vivement sur ses raisons, il ne voulut pas me les faire connaître; je m'adressai à sa femme, elle fut aussi silencieuse que lui. Ne sachant où donner de la tête, je courus chez le citoyen Brulard, alors valet de chambre du château, sous le nom de Champagne, comme vous le savez, et je le suppliai d'intercéder pour moi auprès de sa sœur et de son beau-frère, et tout au moins de savoir d'eux les motifs de leur conduite à mon égard. Brulard eut l'air de s'intéresser vivement à mes pei-

nes, et il me promit de remuer ciel et terre pour me servir. Quelques jours après il vint me trouver dans la futaie du *grand Breuil* où je travaillais. En le voyant de loin je jugeai qu'il n'avait pas de bonnes nouvelles à me donner, car il marchait lentement et sa tête était inclinée sur sa poitrine. Je posai ma cognée contre un chêne et je l'attendis. J'avais le cœur bien serré, comme vous pouvez croire. Ses premières paroles ne me rassurèrent pas.

— Mon pauvre Vivant, me dit-il en me serrant la main, il faut te guérir de ton amour : Louise ne sera jamais ta femme. — Mais pourquoi, mon Dieu ? lui demandai-je. — Pourquoi, mon garçon ? je ne sais trop que te répondre : tout ce que je puis faire, c'est de t'assurer que Thévenin et sa femme n'ont rien contre toi, et que si cela ne dépendait que d'eux tu serais leur gendre; mais... — Mais quoi ! m'écriai-je. — Mais tu es un brave garçon, et ils ne veulent pas te tromper, à ce qu'ils disent : voilà tout ce que j'ai pu savoir d'eux.

« Ces paroles qui me semblèrent accuser Louise me mirent au désespoir. Je pressai Brulard de questions; il persista à m'assurer qu'il ne savait rien d'une manière positive, et il me laissa en proie à toutes les peines de la jalousie et de l'incertitude.

« J'ai oublié de vous dire que le matin même du jour où le père Thévenin était venu me signifier que je ne devais plus compter sur la main de sa fille, on avait fait partir Louise, soi-disant pour aller chez sa marraine dans les Vosges. Il me fut donc impossible d'avoir une explication avec la seule personne qui me l'aurait, j'en suis sûr, donnée franche, et je restai avec tous mes tourments.

« Ceci se passait au mois de novembre 1792. La révolution marchait grand train, comme vous savez. On pillait et on brûlait tous les châteaux du voisinage, et on nous répétait que c'était justice de châtier ces nobles qui depuis si longtemps opprimaient le peuple de toutes les manières. Quelques paroles que Brulard laissa échapper devant moi, et dont il eut l'air de se repentir ensuite, m'avaient fait supposer que le comte de Brancion, auquel je n'avais jamais fait de mal, que j'aurais défendu au prix de mon sang si on fût venu l'attaquer, avait été pour quelque chose dans la rupture de mon mariage. Cette pensée une fois entrée dans ma tête n'en sortit plus. Je la retournai de toutes les façons et bientôt elle se changea en un soupçon horrible. Brulard, devenu maire du village, avait cessé ses fonctions de valet de chambre du château, mais il en fréquentait toujours les habitants qu'il avait l'air de protéger. L'hiver s'écoula ainsi : je ne travaillais plus, et pour tâcher d'oublier mon chagrin je partageais mon temps entre le cabaret et la société populaire du village. Ma haine pour les nobles grandissait chaque jour.

« Un soir, vers la fin d'avril, je sortais de la maison commune où se tenait, comme vous devez vous en souvenir, la société populaire, et je retournais chez mon oncle Dorier qui m'avait donné asile, lorsque je fus rejoint par Francis Leblond.

— Il y a du nouveau, me dit-il en m'abordant; mais c'est un grand secret dont il ne faudra parler à personne. — De quoi s'agit-il ? — Nous avons la preuve que le ci-devant comte correspond avec les émigrés, et le citoyen Brulard ne veut pas le dénoncer au comité révolutionnaire de Chaumont qui lui ferait son affaire tout de suite. — Eh bien ! je ne le blâme pas, répondis-je. Qu'on chasse les nobles, qu'on les tue même s'ils font résistance, mais les dénoncer... fi donc ! — Si tu savais quelque chose que je sais, moi, repartit Francis, tu ne parlerais pas comme tu parles.

« Ces mots étaient à peine prononcés, que l'image de Louise se présenta à ma pensée. Le sang me monta au visage ; je me sentis frémir de la tête aux pieds, et saisissant Francis par le bras, je lui dis à moitié fou :

— Que sais-tu ? — On m'a fait promettre que je ne le dirais pas. — Dis-le ou je te tue !

« Et tirant le sabre que je portais toujours à mon côté, dans ce temps-là, j'en appuyai la pointe sur la poitrine de Francis.

« Nous étions seuls, mon mouvement avait été si prompt que Francis n'avait pas eu le temps de se mettre en défense ; il eut peur et céda.

— Eh bien ! me dit-il en abaissant mon

arme, tu trouves que c'est mal de dénoncer les nobles qui conspirent, et le ci-devant comte de Brancion ne s'est pas gêné pour t'enlever ta fiancée. — C'est donc vrai! m'écriai-je. — Mais sans aucun doute. Le citoyen Brulard connaît tous les détails de l'affaire; il en a eu les preuves entre les mains. — Il t'avait défendu de me le dire? — Oui, il prétendait que tu ferais des folies.—Adieu, Francis. — Où vas-tu? — Chez le citoyen Brulard. — Pourquoi faire? — Pour lui rappeler une promesse qu'il m'a faite. — Si tu lui dis que je t'ai tout avoué, ajoute que tu m'y as forcé le pistolet sur la gorge. — Sois tranquille!

« Dix minutes après j'entrais chez le citoyen Brulard qui logeait à la maison commune.

« Il eut l'air surpris de me voir, et cependant le monstre m'attendait!

« Il était assis devant une grande table couverte de papiers. Un énorme pistolet d'arçon était posé à sa gauche sur la table, un sabre nu se trouvait à sa droite à la portée de sa main.

« Il était vêtu d'une carmagnole couleur sang de bœuf; un immense bonnet rouge couvrait son front.

« Je vous ai dit que mon arrivée avait paru lui causer de la surprise.

-Que veux-tu? me demanda-t-il brusquement. — Te rappeler une promesse que tu m'as faite, lui répondis-je avec la familiarité révolutionnaire. — Parle vite! la patrie est en danger! je n'ai pas une minute à perdre! quelle est cette promesse?—C'est de me dire pourquoi Louise Thévenin n'a pas voulu m'épouser. — Mais si je ne le sais pas? — Tu le sais. — Qui te l'a dit? — Francis Leblond. — Je te dirai tout ce que je sais, mais c'est à une condition, fit-il. — Je ne veux pas de conditions: tu parleras, et moi je ferai de tes paroles tel usage qu'il me plaira d'en faire. — Eh bien! Louise Thévenin te trahissait. Quand ses parents t'ont retiré leur parole, ils le savaient; quand ils t'ont dit qu'ils l'avaient envoyée chez sa tante, ils mentaient pour moins te chagriner... Elle avait disparu la nuit précédente — Où est-elle allée? — Personne ne le sait. — Qui l'a enlevée? — Que t'importe? Elle ne t'aimait pas; elle t'a trompé; le reste n'a aucune importance. — C'est justement ce reste que je veux savoir: ce que tu m'as dit, je m'en doutais déjà.

« Je me disposai à sortir: Brulard me retint par un geste.

— Ne va pas faire de bêtises au moins, me dit-il, d'une voix sévère. — Le ci-devant m'a frappé dans mon bonheur, je le frapperai dans le sien! — Tu ne peux pas lui enlever sa femme comme il t'a enlevé ta promise. — Je le sais bien; mais je puis aller chez lui demain avec mon fusil à deux coups, tuer la comtesse sous ses yeux et le tuer ensuite.— C'est une affaire qui mérite réflexion, me dit-il: promets-moi d'attendre vingt-quatre heures au moins. — Je ne promets rien. — Conduis-toi comme tu voudras; mais alors je te préviens que je ferai avertir le ci-devant comte d'avoir à se tenir sur ses gardes, et alors tu perdras tout, au lieu qu'en m'écoutant... — Eh bien! je te promets d'attendre, répondis-je, mais pas longtemps

« Je m'éloignai là-dessus, bien décidé à ne différer ma vengeance que pour la mieux assurer et la rendre plus terrible si cela se pouvait.

« Le lendemain, Brulard me fit appeler.

— J'ai bien fait hier de t'engager à attendre, car j'ai appris une chose importante depuis, me dit-il. — Laquelle? — Louise ne t'a pas trompé. — Tu mens pour sauver le comte! tu es un faux patriote! — Je ne cherche pas à protéger le comte, dit-il. C'est toujours lui qui a enlevé Louise... Seulement elle ne l'aimait pas, elle ne l'a jamais aimé, et elle repousse toujours son coupable amour. — Es-tu bien sûr de ce que tu dis là? m'écriai-je transporté de bonheur, mais plus que jamais décidé à me venger, puisque je la vengeais aussi. — Comme de mon existence. — Alors que faire? — Forcer le ci-devant comte à émigrer, ou l'envoyer à la guillotine en le dénonçant. — J'aimerais toujours mieux le tuer. — Je ne te dis pas le contraire; mais si, comme j'ai lieu de le croire, la pauvre Louise est dans un des souterrains du château, et que le comte seul le sache, il emportera ce secret dans la tombe, et alors, tu comprends... — Mais si on l'envoie à la guil-

lotine, ce sera la même chose. — A peu près. Cependant, comme il sera interrogé au tribunal révolutionnaire, on pourra savoir où est la malheureuse enfant ; mais de tous ces moyens, le plus sûr serait encore l'émigration. — Il n'a qu'à emmener Louise avec lui. — Il s'en gardera bien, sa femme l'accompagnera. — C'est juste..... Mais dans tout ça, il ne sera pas puni, et moi je ne serai pas vengé. — Pas vengé ! laisse donc, imbécile ! me dit Brulard : pas vengé ! quand il sera proscrit, errant ; qu'il verra mourir de faim sa femme et son fils sur la terre étrangère, ou qu'il sera obligé de mendier pour les nourrir ! pas vengé ! pas vengé ! mais tu le seras presque trop. — Ils pourront revenir un jour. — S'ils reviennent, ce sera pour trouver la misère ici, ce qui leur fera plus de mal au cœur encore que de la subir à l'étranger.

« Dans ma haine aveugle, dans mon désir insensé de revoir Louise et de la venger de tout ce qu'elle avait dû souffrir, il me semblait que Brulard avait raison dans tout ce qu'il disait, et je m'abandonnai à lui les yeux fermés.

« Que vous dirai-je de ma vie pendant quinze jours ? J'étais devenu une machine, un instrument que Brulard faisait agir ou paralysait à son gré. Je n'avais pas même la volonté terrible de l'homme qui sait faire le mal parce qu'il désire le faire ; j'étais l'arme brutale qui obéit au bras qui la pousse sans savoir pourquoi elle frappe. Brulard ne put trouver personne pour aller dénoncer le comte à Chaumont ; ne voulant pas y aller lui-même à cause de sa position d'ancien domestique, il me dit d'y courir à sa place, et comme j'hésitais à faire cette odieuse commission, il me fit entendre qu'il avait découvert la retraite où le comte cachait Louise, et qu'il me l'indiquerait si je lui obéissais... J'obéis !

Denis et les trois paysans poussèrent en même temps quatre exclamations, qui toutes exprimaient l'horreur à divers degrés.

— Vous avez raison de me regarder comme un grand coupable, dit avec douceur l'ancien soldat... et cependant vous ne savez pas encore tout ce que j'ai fait.

« Quelques jours après, continua-t-il, Brulard vint me trouver.

— Ça va mal, me dit-il. — Pourquoi ? — Le comité révolutionnaire de Chaumont ne veut pas faire arrêter le comte de Brancion, sous prétexte que son arrestation soulèverait le pays : il faut qu'il émigre absolument. Nous n'avons plus que ce moyen de nous en débarrasser. — Mais comment le forcer à partir ? — Rien n'est plus facile, pourvu que tu veuilles m'aider. — Ça me fera-il retrouver Louise ? — Sans aucun doute. — Eh bien, je suis tout prêt : que faut-il faire ? — Viens chez moi ce soir, à la tombée de la nuit, et je t'expliquerai l'affaire.

VI.

« Je fus trop exact au rendez-vous que Brulard m'avait donné, car le soleil se couchait à peine quand j'arrivai à la maison commune, où je vous ai dit qu'il demeurait depuis que l'élection l'avait fait maire.

« Quand j'entrai dans la salle où il se tenait habituellement, il était en conférence avec Thévenin, le père de ma prétendue, de ma pauvre Louise.

« Ils étaient assis tous les deux devant la grande table qui servait de bureau à la mairie, et ils paraissaient tellement absorbés dans l'examen d'une immense pancarte étendue devant eux, qu'ils ne s'aperçurent pas d'abord de ma présence.

« Cette pancarte était le plan général de la seigneurie de Saint-Révérien, ce que nous appelons le finage de la commune.

« Ils étaient assis l'un à côté de l'autre, appuyés sur la pancarte qu'ils paraissaient examiner avec la plus grande attention.

— C'est bien entendu comme cela, disait Brulard à Thévenin : il faut bien laisser quelque chose pour les autres, afin qu'ils ne crient pas.

« Ces paroles dont je ne compris pas le sens...»

Ici Vivant Beaugey fut interrompu dans son récit par l'ex-piqueur qui lui dit :

— Pardon, mon garçon, si je te coupe la parole, mais ces mots que tu n'as pas com-

pris, je puis te les expliquer : Thévenin est, après Brulard, celui du pays qui a le plus acheté des biens du ci-devant comte; ils se faisaient chacun leur part d'avance, les gredins qu'ils sont! comme s'ils ne pouvaient pas attendre. — Vous devez avoir raison, maître Denis, répondit le soldat. Et dire que je ne voyais rien de toutes ces manigances! que j'étais l'instrument aveugle de la coquinerie de ces brigands-là!...

« Brulard m'aperçut debout devant lui et Thévenin, et il eut l'air contrarié de ma présence.

— D'où diable sors-tu? me demanda-t-il vivement en arrêtant sur moi ses vilains yeux de chat effaré. — J'arrive. — Depuis quand es-tu là? — Je ne fais que d'entrer. — Est-ce que tu m'espionnais, par hasard?

« Cette question, qui me montrait clairement le peu d'estime que Brulard faisait de moi, me blessa profondément : je n'y répondis qu'en haussant les épaules.

« Thévenin se leva pour s'en aller. Comme il passait près de moi, j'ouvris la bouche pour lui parler de sa fille : un geste impérieux de Brulard me réduisit au silence. Cet homme me gouvernait à sa fantaisie.

— Va fermer la porte à double tour, me dit-il, et écoute-moi avec attention.

« J'obéis à l'ordre qui m'était donné, et je voulus m'asseoir en face de mon individu.

— Je n'aime pas qu'on me regarde dans le blanc des yeux quand je parle, me dit-il, viens te mettre ici.

« Et il m'indiqua la place que le père Thévenin venait de quitter.

— Vois-tu, me dit-il, il faut en finir. Le comité révolutionnaire de Chaumont n'est qu'un tas de guenilles dont on ne peut rien faire. Il n'ose pas ordonner l'arrestation du ci-devant comte, sous prétexte qu'il fait du bien dans le pays. La république ne peut pas marcher comme cela.

« Il s'arrêta pour attendre ma réponse.

— Est-ce que ce n'est pas ton avis? me demanda-t-il au bout de quelques secondes. — Je t'ai dit que j'étais prêt à tout pour sauver Louise et la venger. — C'est bien; voici à quoi j'ai pensé : le ci-devant comte, qui a toujours confiance en moi, m'a demandé hier un homme sûr pour faire des rondes, la nuit, autour de son château. Demain tu iras t'établir chez lui en qualité de *garde-nuit*, c'est ainsi qu'il a qualifié lui-même le service que tu devras faire. Montre-toi d'une grande vigilance pendant deux ou trois jours... puis, à la quatrième veille, crie au feu... Ils prendront peur, c'est sûr, et le lendemain ils émigreront. — Crier au feu s'il n'y a pas de feu... à quoi cela nous mènera-t-il? demandai-je. — Tu as raison; mais j'ai pensé qu'on pourrait sans inconvénient brûler une des tours de cette vieille baraque... celle des archives, par exemple, où ces orgueilleux renferment ce qu'ils appellent leurs titres... ça flamberait comme de la paille... Tu crierais donc pour jeter l'alarme; nous viendrions au secours en masse depuis le village; nous les sauverions pour cette fois; mais le coup serait porté, ils prendraient peur, et avant huit jours ils auraient quitté le pays sans que nous leur ayons, en réalité, fait aucun mal.

« J'avoue à ma honte que ce projet ne m'inspira aucune horreur. Convaincu que Brulard m'exciterait à un crime bien plus grand, j'éprouvais presque une sorte de soulagement quand je sus qu'il ne s'agissait, après tout, que d'effrayer un homme dont j'avais plus d'une fois souhaité la mort. Il me sembla que Brulard était plus humain que moi, et je pris intérieurement la résolution de ne plus même discuter les mesures qu'il me prescrirait.

« Je prononçai quelques paroles d'approbation qui lui montrèrent le succès qu'il venait d'obtenir.

— J'ai pensé à tout, reprit-il : ils ont leurs passe-ports. Je les ai remis moi-même hier au ci-devant comte. Il a commencé par les refuser en me disant qu'il ne s'éloignerait pas, qu'il ne craignait personne; mais je lui ai nommé son parent, le marquis de Courcelles, dont on a massacré la femme et les enfants, et il a mis les passe-ports dans sa poche. Brûlons les archives, et il partira. — J'y mettrai le feu moi-même! m'écriai-je avec une sombre résolution. Mais Louise! si elle allait être logée dans cette partie du

château? — Je suis sûr du contraire! interrompit vivement Brulard. Elle est dans le souterrain de la chapelle, d'où nous la ferons sortir à la faveur du désordre qui suivra nécessairement l'incendie. »

— Vous voyez, continua Vivant en suspendant son récit pour s'adresser plus directement à ses auditeurs, vous voyez la ruse infernale de cet homme : il me montrait la délivrance de Louise comme le prix certain, immédiat du *mauvais coup* que j'allais faire. — Ah! l'infâme gueux! s'écrièrent les trois paysans avec une franche indignation. — Ce qui ne l'empêche pas d'être riche aujourd'hui, ajouta Denis d'un ton qui exprimait tout à la fois un blâme timide et un secret sentiment d'envie. Continue, mon garçon, cette histoire m'intéresse beaucoup.

Le soldat reprit :

« Le lendemain, je me présentai au château, où je fus accueilli avec une franche bonté dont j'aurais dû être bien touché, et dans laquelle je ne vis cependant que cette hypocrisie que Brulard m'avait signalée. Le ci-devant comte me dit que je serais nourri de sa table, sa femme me permit de fumer ma pipe dans le château, et le petit Jacques grimpa à califourchon sur mon dos en disant qu'il ferait la ronde toutes les nuits avec moi. Le premier jour je résistai assez bien; mais au bout de vingt-quatre heures, je commençais à réfléchir sur l'infâme commission dont j'étais chargé, quand une découverte que je fis par hasard me raffermit dans la résolution que j'avais prise d'obéir aveuglément à Brulard.

« Je venais de souper à l'office, et je me retirais dans le logement que j'occupais dans les communs du château, lorsqu'en passant à l'entrée d'un long corridor dont l'autre extrémité aboutissait à la chapelle, j'aperçus la femme de charge Adrienne, qui semblait épier l'instant de ma sortie, cachée dans la sombre embrasure d'une fenêtre. Je ne saurais dire ce qui se passa en moi, mais il me sembla tout à coup que la présence de cette femme ne devait pas être étrangère à l'objet de mes constantes inquiétudes. Je n'eus pas l'air de l'avoir vue, et je continuai à m'acheminer vers la porte de sortie que j'ouvris et que je fermai bruyamment tout en restant dans l'intérieur. Alors j'éteignis la lanterne que je portais et qui me servait pour mes rondes de nuit. J'ôtai mes souliers avec précaution, et, retenant mon souffle, marchant à pas de loup, j'allai me placer en embuscade derrière un gros pilier d'où je pouvais voir tout ce qui se passerait dans le corridor dont je vous ai parlé. Tout y était sombre et silencieux. Je restai là une demi-heure à peu près, sans rien voir et sans rien entendre. Enfin une porte s'ouvrit lentement à peu de distance de moi, et je vis un bras tenant une lumière, puis la tête de la femme de charge s'avança, regardant à droite et à gauche dans le corridor. Évidemment elle voulait s'assurer s'il n'y avait personne. Elle se retira; mais presque aussitôt elle reparut portant à deux mains une grande planche carrée recouverte d'une serviette et chargée d'une bouteille, d'une carafe, d'un morceau de viande froide et de quelques autres objets. Une petite lampe à réflecteur était posée sur la planche, projetant sa clarté en avant, mais laissant dans l'ombre tout ce qui se trouvait derrière la personne qui la portait. Adrienne s'arrêta encore pour examiner de nouveau le corridor, puis elle se dirigea du côté de la chapelle. Je m'élançai alors sur ses traces, protégé par l'obscurité qui régnait autour de moi. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à la porte du souterrain que Brulard m'avait indiqué comme le lieu où le ci-devant comte avait fait enfermer Louise. Là, Adrienne soutint son fardeau d'une main, et de l'autre, au moyen d'une clef qu'elle tira de sa poche, elle ouvrit cette porte, qu'elle referma ensuite derrière elle.

« Brulard ne m'avait pas trompé. Telle fut l'unique réflexion qui se présenta à mon esprit : vous comprenez qu'il ne me resta plus d'incertitude sur ce que je devais faire.

« Le lendemain, je courus annoncer ma découverte à Brulard, et je lui dis que j'agirais la nuit suivante; ainsi, qu'il n'eût qu'à se tenir prêt à me seconder comme cela avait été convenu entre nous.

« Pendant toute la journée, j'évitai les

habitants du château qui, de leur côté, ne se montrèrent pas.

« Au coucher du soleil, j'étais dans la cour, lorsque je vis venir à moi le comte, la comtesse et le petit Jacques. Je voulus les éviter encore, mais ils m'appelèrent et je fus obligé d'aller à eux.

— Nous sommes très-contents de vous, Vivant, me dit le comte, et si jamais je suis en position de récompenser votre zèle, je le ferai certainement.

« Sa voix avait quelque chose d'extraordinaire ; je le regardai avec attention, et je remarquai que ses yeux étaient remplis de larmes. Sa femme était pâle et toute tremblante.

« Je balbutiai quelques paroles sans savoir ce que je disais ; le comte reprit :

— La soirée est belle, nous allons faire une longue promenade dans les bois. Jacques, embrasse ton ami Vivant ; remercie-le de toutes les complaisances qu'il a eues pour toi depuis deux jours.

« Le petit bonhomme se jeta à mon cou ; et comme je détournais la tête, il me la prit à deux mains, et, malgré moi, il appuya sur mes lèvres sa bouche fraîche comme une cerise.

— A bientôt, Vivant, me dit le comte avec un sanglot étouffé.

« La comtesse me fit de la main un geste amical, et tous les trois disparurent.

« Moi, je courus au village pour me recorder avec Brulard et lui dire que j'étais plus résolu que jamais.

« Quand je revins au château, je rencontrai la vieille Adrienne qui me dit que ses maîtres, rentrés très-fatigués de la promenade, s'étaient couchés en lui recommandant de me prier de veiller cette nuit-là avec un soin tout particulier.

« A onze heures et demie, je mis le feu aux quatre coins de la salle des archives.

« Dix minutes après, je criai au secours, presque aussitôt le tocsin du village me répondit...

— Vous savez le reste, mes amis, reprit Vivant après quelques instants de silence, toute la population de Saint-Révérien accourut, conduite par l'infâme Brulard. On chercha d'abord les maîtres du château, on ne les trouva pas, alors on pilla le mobilier sous prétexte de le sauver.

« Dès le commencement du tumulte, je m'étais hâté de courir aux souterrains de la chapelle. La porte en était ouverte et le souterrain était vide.

« Je cherchai des traces de la présence de Louise, et je trouvai un vieux livre de prières et une soutane en lambeaux.

« Je crus que je deviendrais fou de rage et de désespoir, et cependant je ne savais pas encore que j'avais été trompé de la manière la plus indigne.

« Au point du jour, on s'était rendu maître du feu, ou plutôt il s'était éteint de lui-même, vaincu par ces vieilles murailles qui avaient bravé des siècles. Je pus donc joindre Brulard, occupé dans la cour à faire entasser des meubles sur des voitures.

— Eh bien ! me dit-il, ils étaient partis depuis hier soir. — Et Louise ! Louise ! m'écriai-je, en lui serrant le bras à le broyer.— Est-ce qu'elle n'était pas dans le souterrain de la chapelle ? me demanda-t-il : dans tous les cas, tu peux être sûr qu'ils ne l'auront pas emmenée. Va trouver le père Thévenin, il sait peut-être quelque chose.

« Et se dégageant de mon étreinte, il alla se mêler à la foule qui dansait la carmagnole autour d'un tonneau défoncé et déjà à moitié vide.

« Je demandai le père Thévenin, personne ne l'avait vu... je l'appelai, il ne me répondit pas... En le cherchant dans l'intérieur du château dévasté, je me trouvai en face de la vieille Adrienne.

VII.

— Comment, mon pauvre Vivant, c'était toi qui avais mis le feu ? interrompit Denis. Eh bien ! franchement, mon garçon, je n'aurais jamais cru ça de toi... car, enfin, tu ne les savais pas partis. — Hélas ! non, je ne les savais pas partis ! répondit le soldat avec un accent douloureux. Ils avaient quitté le château la veille, au moment où ils me dirent qu'ils allaient faire une grande promenade

dans les bois, vous savez, lorsque le comte pleura et que le petit Jacques m'obligea à l'embrasser... Mais à propos, maître Denis, où étiez-vous donc pendant toutes ces affaires? — Je peux en convenir aujourd'hui, dit Denis en baissant la voix : M. de Brancion m'avait confié ses projets de départ, et j'étais allé préparer ses relais jusqu'à Béfort. — Vous êtes bien heureux! murmura Vivant : vous avez aidé à les sauver, et moi j'ai la certitude que je pouvais les perdre. Brulard, j'en ai eu la preuve, voulait les tuer! — Je l'ai toujours pensé, reprit Denis... mais continue, mon garçon; tu en étais au moment de ta rencontre avec la vieille Adrienne. — Écoutez-moi donc encore.

« En m'apercevant, la femme de charge poussa un cri d'horreur, et s'élançant sur moi comme une lionne furieuse, elle me saisit par le collet de ma veste et elle me dit :

— Misérable! tu nous trahissais donc!

« Je balbutiai quelques paroles pour essayer de me justifier de cette accusation, mais elle m'interrompit aussitôt en reprenant :

— Ne mens pas, lâche! j'ai tout vu! j'étais à cette fenêtre; tu es entré dans la salle des archives, et tu n'y étais pas depuis cinq minutes, qu'elle brûlait déjà... alors tu es sorti en criant au secours pour faire croire que tu n'avais pas fait le coup... Brigand et lâche! voilà ce que tu es... Et tu ne les savais pas partis! reprit-elle avec plus de force, tu voulais les faire tuer, les faire tuer, eux qui, hier soir, me parlaient de toi comme d'un bon et fidèle serviteur... — Je l'étais, interrompis-je, mais pourquoi le ci-devant comte m'a-t-il pris ma prétendue, ma Louise? — Tu es ivre! me dit-elle avec colère et dégoût, sors d'ici! il n'y a plus personne à assassiner, et il n'y reste plus rien à voler!

« Et elle me poussa dehors par les épaules, sans que je songeasse à lui résister ou à me justifier davantage.

« Pendant la journée, il me fut impossible de rejoindre Brulard qui était allé à Chaumont faire son rapport au représentant du peuple. Le soir, j'allai me mettre en embuscade sur le chemin par lequel il devait revenir : je voulais absolument m'expliquer avec lui.

« Je l'aperçus bientôt : Francis Leblond l'accompagnait.

« Je mis hardiment la main sur la bride du cheval qui conduisait sa carriole, et je le sommai de descendre.

« Il me menaça de me brûler la cervelle : je répondis à sa menace en le couchant moi-même en joue.

« Alors, il se décida à mettre pied à terre.

— Que signifie cette violence? me demanda-t-il. J'ai voulu te servir et toi... — Tu m'as trompé, misérable! m'écriai-je. Louise n'était pas au château. — Est-ce ma faute si elle n'y était plus? interrompit-il à son tour. Je ne savais pas qu'elle en fût partie; adresse-toi au citoyen Thévenin, et faites vos recherches ensemble : vos affaires ne me regardent pas. — La vérité se fera jour tôt ou tard, répondis-je, et malheur à toi si tu m'as trompé! — Malheur à toi plutôt si tu bronches! je suis tout-puissant, et d'un mot, d'un geste, je puis t'envoyer à la guillotine!

« Le lendemain, de bonne heure, j'allai chez le père de Louise; il n'y était pas, mais je trouvai sa femme.

« C'était, comme vous savez, une bonne créature, simple, pieuse, incapable de faire du mal à un poulet; elle me reçut avec amitié et tristesse.

— Écoutez, maman Thévenin, lui dis-je, vous n'avez jamais voulu que je sache pourquoi mon mariage avec votre fille a été rompu : il faut que vous me le disiez aujourd'hui. — C'est impossible, me répondit-elle, j'ai juré que je ne parlerais jamais de ce qui s'est passé. — Vous m'aviez juré aussi que vous me donneriez la main de Louise, et cependant vous avez manqué à votre parole. — Nous n'avons pas pu agir autrement, crois-moi, mon pauvre Vivant, et même que nous t'avons bien regretté... mais vois-tu, dans le temps où nous sommes, on fait bien des choses qu'on ne voudrait et qu'on ne devrait pas faire.

« Hélas, je le savais!

— Mais, enfin, m'écriai-je, où est Louise? — Chez sa marraine, à Remiremont. Nous t'avons toujours dit la vérité à cet égard. —

m'aime-t-elle encore? — J'espère pour elle que non. — Pourquoi cela? — Parce qu'elle est mariée. — Mariée! — Depuis deux mois. — Vous me trompez! — Lis cette lettre, mon pauvre Vivant, tu auras la preuve du contraire.

« Et la mère Thévenin tirant un papier de sa poche, me le présenta.

— C'était une lettre de Louise.

« Elle y parlait de son mari, et elle disait qu'il était très-bon pour elle, et que c'était avec bonheur qu'elle se sentait s'attacher à lui.

« La vérité commençait à se faire jour : je voulus la connaître complète.

— Le citoyen Brulard savait-il tout cela? demandai-je à la mère Thévenin. — Ne parle pas du citoyen Brulard! s'écria-t-elle avec un accent qui exprimait la plus vive terreur. Il ne s'est mêlé de rien, il ne savait rien, nous ne lui avons jamais confié la moindre chose! Ainsi, ne t'avise pas de nous compromettre avec lui... de nous faire dire des choses que nous n'avons pas même pensées!... Ah! mais, c'est que je te démentirais joliment! Je n'ai envie ni d'envoyer mon homme à la guillotine, ni d'y aller moi-même. — Puisque vous avez peur du citoyen Brulard, vous ne craindrez peut-être pas le ci-devant comte de Brancion, qui est parti, repris-je, et alors, vous me direz s'il est vrai qu'il ait voulu séduire Louise... — Lui! séduire Louise? quel horrible mensonge! fit-elle avec indignation. — Ma foi, c'est le citoyen Brulard qui me l'a dit; il m'a même assuré que le ci-devant avait enlevé Louise et qu'il la retenait prisonnière au château. — Alors, alors, fit-elle avec une vivacité pleine de trouble, si c'est le citoyen Brulard qui l'a dit, il doit y avoir quelque chose de vrai là dedans. Moi, je ne réponds que du présent, et pour le présent, j'affirme que Louise est mariée.

« Je sortis indigné de la pusillanimité de cette femme, sans songer que ma crédulité égalait au moins sa faiblesse, et qu'après tout un traître est encore plus méprisable qu'un poltron, car si Thévenin avait été aussi l'agent de Brulard, du moins, il n'avait pas été, comme moi, l'exécuteur de ses vengeances.

« A dater de ce moment, je ne vis plus ni l'un ni l'autre de ces deux hommes, et trois mois après, quand la Convention appela de nouveau la patrie aux armes, je courus au district pour m'engager, et je fus incorporé dans le dix-huitième régiment de dragons, dont on formait les escadrons de guerre à Pont-à-Mousson : je rejoignis immédiatement.

« La vie militaire, à la fois si régulière et si active, calma mes ressentiments et modéra l'ardeur de mes principes révolutionnaires. L'armée était bien républicaine, mais son patriotisme était honnête, et elle ne négligeait aucune occasion de manifester sa profonde horreur pour les crimes qui déshonoraient le pouvoir qu'elle servait cependant avec fidélité.

« Il y avait six semaines que j'étais au régiment; on venait de me nommer brigadier, lorsqu'un jour, parmi des recrues que nous recevions, je reconnus Francis Leblond, l'ancien secrétaire de la mairie de Saint-Révérien, et le vil espion du citoyen Brulard.

« On le mit justement dans ma compagnie et même dans mon escouade.

« Il fut, comme vous pouvez penser, médiocrement satisfait de se trouver sous mes ordres, et notre entrevue ne fut pas joyeuse et amicale comme celle de deux *pays* qui se retrouvent. »

— Si tu te conduis bien, lui dis-je, je serai juste; mais si tu caponnes comme là-bas, pour flatter l'un et l'autre, je te solderai l'arriéré et le présent. — Pourquoi me parles-tu comme ça, Vivant? me demanda-t-il. — Parce que c'est toi qui le premier...

« Il courba la tête avec un air de confusion si grande, que je n'eus pas la force de continuer sur le même ton. »

— Écoute, lui dis-je plus doucement, veux-tu faire ta paix avec moi pour toujours? — Oui! s'écria-t-il avec une franchise qui me plut. — Eh bien! conte-moi tout sans détour, et après nous nous serrerons la main, et nous n'y penserons plus. Il ne faut pas qu'il soit dit que deux enfants du même village se haïssent et se méprisent. — Tu vas tout savoir, et ça ne sera pas long. — Mais là,

ce qui s'appelle la vérité? — Je te le jure sur mon honneur! — Marche! que je lui dis.

VIII.

« Francis me serra énergiquement la main, comme s'il voulait m'engager de nouveau sa foi, puis il reprit :

— Tu te souviens sans doute d'une violente dispute que tu eus un soir avec Brulard, dans le cabaret de la mère Pichelin? — Oui, répondis-je après un moment de réflexion : c'était le lendemain de l'arrivée du ci-devant comte, qui revenait de Paris, à la suite des affaires du 10 août, où il avait été blessé en défendant le tyran. — C'est cela même. Brulard disait que tous les nobles étaient des brigands, dont il fallait purger le sol de la république, et que pour son compte il ne voudrait pas qu'on en épargnât un seul. — Pas même celui que vous servez en qualité de valet de chambre, monsieur Champagne? que tu lui répliquas. — Pas même celui-là, répondit-il, pâle de rage. — Eh bien! si vous aviez le malheur de lui arracher un seul cheveu de la tête, repris-tu, je vous tuerais comme un chien! — Il y avait une vingtaine de paysans qui parlèrent comme toi, de sorte qu'il fut obligé de se taire et de quitter le cabaret peu d'instants après.

« Deux mois se passèrent, continua Francis. Champagne, qui ne se faisait plus appeler que le citoyen Brulard, fut nommé maire de Saint-Révérien et me prit pour son secrétaire. Le lendemain de son installation, il arriva tout essoufflé à la maison commune pour me dire de ne pas afficher tes bans avec Louise Thévenin, attendu que le mariage était rompu. Je répondis que c'était trop tard, et je lui montrai l'affiche posée derrière son grillage de fil de fer, ajoutant que plusieurs habitants l'avaient déjà lue. Il jura comme un possédé et s'en alla furieux. Le jour suivant, qui fut le dernier dimanche où l'on dit la messe chez nous, ton mariage ne fut pas non plus annoncé en chaire, et à la sortie de l'église, c'était le bruit général que l'affaire était manquée, et que ta bonne amie avait quitté le pays, le matin même. Je fus quelque temps sans savoir ce qui s'était passé, mais enfin je le découvris : Brulard et Thévenin s'étaient entendus pour forcer le comte à émigrer afin d'acheter ses propriétés. Mais pour cela il fallait te gagner à leur cause, parce qu'il aurait suffi d'un luron comme toi dans le village pour les empêcher de faire tranquillement leur affaire. Ça fut donc convenu entre eux que Thévenin te retirerait sa parole, et que Brulard te ferait entendre adroitement que le ci-devant comte avait enlevé sa fille. Ce qu'ils avaient prévu arriva : tu devins l'ennemi du château au lieu d'être son défenseur, et à dater de ce jour Brulard te fit tourner comme il voulut. Voilà, ni plus ni moins, comment tout s'est passé. J'aurais dû te prévenir, ajouta Francis en courbant la tête... au lieu de cela, j'ai aidé à te tromper, puisque c'est moi qui le premier...

« Francis s'arrêta : il avait l'air si malheureux, que je n'eus pas le courage de l'accabler de mes reproches : je ne me sentais d'ailleurs d'indignation que contre la crédulité avec laquelle j'avais ajouté foi aux fourberies de cet infâme Brulard.

« Nous devînmes amis, Francis et moi, et souvent, pendant les longues marches du régiment, ou les nuits passées au bivouac, nous parlâmes encore de cette malheureuse affaire.

« En 1795, au mois de mars, mon régiment quitta l'armée de Pichegru, qui venait de conquérir la Hollande, pour aller renforcer les troupes que nous avions sur le Rhin. Là, mon chagrin, que le mouvement de la guerre avait assoupi, se réveilla plus vif que jamais...

« La veille du combat de Berstheim, j'avais reçu une balle dans l'épaule; mais comme nous avions perdu beaucoup d'officiers, je ne voulus pas aller à l'ambulance. Le lendemain, je montai à cheval le bras en écharpe; un quart d'heure après, nous croisions le sabre avec un corps de cavalerie noble, commandé par les trois ci-devant princes de Condé.

« La chose fut terrible! la mêlée affreuse! pendant les dix campagnes que j'ai faites, je n'ai rien vu de semblable. Les chevaux se battaient comme les hommes! les blessés ne

voulaient pas quitter la partie! les mourants cherchaient à se rejoindre sur le sol pour s'achever! une division d'infanterie autrichienne contemplait ce spectacle, immobile, l'arme au bras! plusieurs fois les trompettes des deux partis avaient sonné le ralliement: personne n'avait obéi à cet appel. N'ayant de libre qu'une seule main, j'étais obligé de tenir à la fois les rênes de mon cheval et mon sabre, de sorte que je n'étais bon à rien au milieu de cette tuerie. Mon colonel m'aperçut et m'ordonna de me retirer sur les derrières, dans des termes qui ne me permirent pas de désobéir.

« Je sortis donc de la mêlée et je m'éloignai lentement : dans ces moments-là, quand on a du cœur, on n'est jamais bien pressé.

« J'étais dans un chemin creux, et comme on se battait en arrière, je ne supposais pas qu'il y eût des ennemis en avant; cependant je vis un cavalier venir à ma rencontre.

« Je crus d'abord que c'était un des nôtres; mais le cavalier ayant fait quelques pas encore, je reconnus distinctement un officier de la cavalerie noble.

« C'était un vieillard d'une soixantaine d'années au moins, dont la tournure était encore leste et dégagée toutefois; en m'apercevant, il avait mis son cheval au petit galop, et il arrivait sur moi, le sabre suspendu par la dragonne et le pistolet au poing.

« Je continuai ma route au petit pas : je n'avais que cela à faire, et ne voulant pas me retourner et fuir, mon sort me paraissait peu douteux.

« Nous fûmes bientôt botte à botte l'émigré et moi : le peu de largeur du chemin ne nous eût pas permis de faire autrement, alors même que nous l'eussions voulu.

« Je criai vive la République!

« Il ne dit rien, mais il leva son pistolet dont le canon n'était pas à six pouces de ma poitrine, du côté de mon bras en écharpe.

« Tout à coup je vis l'arme s'abaisser et disparaître dans la fonte; puis le vieux cavalier, relevant le bras auquel pendait son sabre, m'ôta son chapeau et me salua en me disant : — Vous êtes blessé, camarade! Pardieu! j'allais faire un joli coup! bonne chance!

« Et il s'éloigna.

« Je n'avais pas fait cinquante pas, que j'entendis deux coups de feu, puis le galop d'un cheval derrière moi. Je me retournai sur ma selle, et je vis revenir à toutes jambes la monture abandonnée du cavalier qui venait de me laisser la vie si généreusement. Je l'arrêtai par la bride, et je frissonnai d'horreur en apercevant sur sa crinière noire un énorme fragment de cervelle!

« Deux fantassins qui avaient fait ce beau chef-d'œuvre, embusqués derrière une haie, vinrent réclamer le cheval comme leur propriété. Je ne voulus pas le leur rendre, mais je leur payai le prix qu'ils me demandèrent, quatre écus de six francs, je crois, et je l'emmenai avec moi!

« Le soir même, mon camarade de lit, que j'avais chargé de ma capture, vint me rapporter deux ou trois objets qu'il avait, dit-il, trouvés dans les fontes de la selle. C'était d'abord ce pistolet dont la balle aurait dû me tuer, et qui était chargé encore; puis il y avait un petit livre de prières tout déchiré, et un vieux portefeuille en soie jadis blanche sur lequel étaient brodées des roses et des pensées.

« J'ouvris d'abord le livre de prières, et vous comprendrez, mes amis, ce que je dus éprouver en lisant ces mots écrits en tête de la première page : *J'appartiens au chevalier Robert de Brancion.*

— Comment! s'écria Denis, c'était monsieur le chevalier de Brancion! Un si digne homme! Un si bon veneur! Très-certainement, nous avons fait plus d'une fois le bois ensemble. Est-ce que tu ne l'avais pas reconnu, Vivant? Il venait souvent au château : c'était le propre oncle de monsieur le comte... du ci-devant, ajouta l'ex-piqueur en se reprenant. — Je ne l'avais pas reconnu, reprit Vivant, quoique sa figure ne me parût pas étrangère tout à fait; mais ayant ouvert aussi le vieux portefeuille, il ne me resta plus de doute sur la parenté du défunt avec nos anciens seigneurs, car je trouvai dans une des poches la lettre que je vais vous lire.

« Et Vivant, tirant de dessous sa blouse un papier sale et déchiré, lut ce qui suit :

Hanau, le 1er mars 1796.

« Mon cher oncle,

« J'ai perdu l'ange consolateur qui faisait « ma force et mon bonheur sur cette terre... « Ma femme est morte ce matin à cinq heures. « Les douleurs de l'exil et ses inquiétudes « constantes sur l'avenir de nos pauvres en-« fants l'ont tuée.

« Mon désespoir est au-dessus de tout ce « que je pourrais vous dire ; mais je suis « chrétien et je vivrai.

« Aussitôt que j'aurai trouvé un asile pour « Jacques et Hélène, j'irai rejoindre mon « drapeau. Veuillez le dire à son altesse séré-« nissime monseigneur le prince de Condé, « en lui faisant part du coup affreux qui « vient de me frapper.

« Le comte DE BRANCION. »

— Ainsi la pauvre dame n'existe plus, et il paraît qu'elle avait eu encore un enfant depuis son départ !

Ces paroles furent prononcées par l'ex-piqueur avec une véritable émotion.

— C'est vrai que c'est des nouvelles ça ! dirent les paysans : nous n'en n'avions pas tant entendu depuis dix ans. — Bah ! vous ne savez rien encore, fit Vivant.

Et il reprit son récit un moment interrompu.

IX.

« A dater de ce jour, dit Vivant, il n'y eut plus de repos pour moi. Cette phrase de la lettre du ci-devant comte de Brancion : *Les douleurs de l'exil et ses constantes inquiétudes sur l'avenir de nos pauvres enfants l'ont tuée !...* était sans cesse présente à mon esprit.

« Je me regardais comme le bourreau de cette femme qui ne m'avait jamais fait que du bien ! Je voyais en moi l'auteur de la ruine d'une famille, que le malheur n'aurait peut-être pas atteinte sans ma coupable crédulité !

« Dans le courant de l'été de 1796, je fus envoyé avec quelques autres sous-officiers, pour exercer des recrues en Alsace. Nous formions un petit détachement commandé par un capitaine, et nous arrivâmes dans un gros bourg nommé Saint-Amarin : c'était là que nous devions trouver nos recrues ; mais comme nous avions doublé deux étapes, nous fûmes les premiers au rendez-vous ; quelques hommes seulement nous avaient devancés.

« En causant, le jour de mon arrivée, avec le bourgeois chez lequel j'étais logé, j'appris que Saint-Amarin n'était qu'à une dizaine de lieues de Remiremont, en passant par ce qu'on appelle *les Balons des Vosges*. L'idée me vint alors de demander une permission de quarante-huit heures pour aller voir Louise dont Francis m'avait dit le nom de femme.

« Mon capitaine m'accorda ce que je lui demandais, sans même m'adresser une question.

« Je marchai toute la nuit et j'arrivai à Remiremont comme le soleil se levait.

« Je laissai s'écouler deux heures environ et je m'acheminai vers la demeure du mari de Louise, qu'un passant m'avait indiquée.

Je frappai à la porte... Une voix bien connue m'invita à entrer.

« J'ouvris, j'étais en présence de Louise.

« Elle était seule, assise près d'une fenêtre, et elle berçait un petit enfant sur ses genoux.

« Elle poussa une exclamation qui exprimait une grande surprise mêlée d'un peu de joie. J'aurais voulu que la surprise fût moins grande et que la joie le fût d'avantage.

« Puis elle se leva et elle vint à moi, son enfant dans les bras.

— Je vis qu'elle était heureuse et que le souvenir de notre amour passé était à jamais mort dans son cœur. Je compris alors tout ce que j'avais perdu. — Louise, lui dis-je, je ne viens pas pour vous faire des reproches. — Je le crois, Vivant, me répondit-elle avec un doux sourire, eh bien ! moi, je ne vous en ferai pas non plus.

« Ces mots si simples me donnèrent l'éveil et je me promis intérieurement d'en de-

mander l'explication dans quelques instants.

« Savez-vous, mes amis, ce qu'elle m'apprit cette explication? Que l'on avait déterminé Louise à quitter Saint-Révérien et à renoncer à moi, en lui disant que je la trahissais et que je ne voulais l'épouser que pour sa fortune.

« Ainsi, pour me pousser à un crime, on m'avait accusé d'une infamie.

« A mon tour je contai tout à Louise.

« Elle m'écouta en silence et avec calme. Son beau visage ne perdit pas son expression de bonheur tranquille, mais il me sembla voir briller une larme dans ses yeux pendant que sa bouche souriait toujours.

— Je suis heureuse pour vous de ce que vous me dites là, Vivant, me répondit-elle, car vous pourrez être mon ami, puisque vous ne m'avez pas trompée. Mon mari sait que je vous ai aimé; mais il vous verra avec plaisir parce qu'il sait aussi que je l'aime à présent.

« Je m'imposai la punition de passer un jour tout entier entre ces deux êtres qui n'avaient rien à se reprocher. Louise me fit promettre de pardonner à ses parents, et de ne jamais chercher à me venger de Brulard.

« Le lendemain j'étais de retour à Saint-Amarin; trois mois après nous repassions le Rhin, pour rejoindre le régiment, toujours en Allemagne.

« En arrivant j'eus un plaisir et un chagrin: j'appris que notre colonnel avait été nommé adjudant général, et que l'armée de Condé faisait encore partie des troupes de la coalition qui nous étaient opposées.

« La guerre continuait avec plus d'acharnement que jamais. Tout émigré pris les armes à la main était immédiatement fusillé.

« Il est vrai que presque tous se faisaient tuer avant de se rendre. Faible consolation pour moi, comme vous pouvez penser, mes amis.

« Le lendemain même de ma rentrée au corps, nous fûmes attaqués vigoureusement par l'avant-garde de l'armée commandée par l'archiduc Charles, et pendant toute la journée nous n'eûmes, Dieu merci, affaire qu'à des *Kinserliks*; aussi je tapais de bon cœur, je vous le promets, et je n'étais pas triste en voyant mon sabre ensanglanté.

« Nous fûmes vainqueurs! Belle victoire, mes amis! car en traversant le champ de bataille couvert de morts, que nous venions de conquérir, je ne vis pas un seul uniforme des corps émigrés.

« L'armée autrichienne se retirait en désordre, ne défendant plus que mollement ses dernières positions, et nous la poursuivions l'épée dans les reins, sans nous donner beaucoup de peine.

« La nuit était arrivée, mais nous allions toujours en avant, ramassant des prisonniers, prenant des canons et des drapeaux. Nous nous disions que si ça continuait ainsi, nous finirions par coucher à Vienne.

« Tout à coup les troupes légères qui formaient nos têtes de colonne revinrent en désordre. La fusillade, depuis quelques instants languissante du côté de l'ennemi, se ranima terrible et meurtrière; bientôt nous commençâmes à perdre du terrain.

« Un aide de camp arriva au galop en tête de notre régiment qui marchait par quatre sur la grande route, et il cria en passant:

— Colonel, formez vos escadrons et portez-vous rapidement en ligne! Le corps d'armée des émigrés vient d'arriver: il soutient la retraite des Autrichiens! Il faut lui passer sur le corps, l'exterminer, ou la bataille peut encore être perdue pour nous!

« Et il passa pour aller porter le même ordre à d'autres régiments de dragons qui venaient derrière nous.

« Pendant qu'il parlait j'avais senti tout mon sang refluer glacé vers mon cœur; je songeais au combat de Berstheim et à ce pauvre chevalier de Brancion tué presque sous mes yeux.

« Mais je n'eus pas le temps de réfléchir beaucoup: les commandements se succédaient sans interruption, et les mouvements s'exécutaient aussitôt.

« Nous entrâmes dans des terres labourées à la lueur de la canonnade et des feux de mousqueterie; les escadrons étaient formés, prêts à charger.

« Depuis que l'aide de camp était passé, nous avions déjà perdu une trentaine

d'hommes, et il en tombait à chaque instant.

« Le colonel m'appela.

— Beaugey, me dit-il, mon porte-étendard vient d'être tué, vous allez le remplacer : c'est à votre capitaine que vous devez...

« Il n'eut pas le temps d'achever. Un chef de brigade arriva à bride abattue sur notre front en poussant le cri : En avant !

« Les trompettes sonnèrent la charge, et nous nous ébranlâmes aux acclamations mille fois répétées de vive la république !

« Des cris de vive le roi ! nous répondirent...

« Je pressai la hampe de mon étendard contre mon cœur, comme pour le remercier de me dispenser de tenir mon sabre !

« La lune s'était levée dans un ciel sans nuages : on y voyait aussi clair qu'en plein jour.

« Nous arrivâmes sur un bataillon carré, immobile et silencieux comme une muraille.

« Le premier rang avait la baïonnette croisée, le second et le troisième tenaient l'arme haute prêts à faire feu.

— Des Autrichiens auraient déjà tiré dans l'espoir d'effrayer nos chevaux, me dis-je en moi-même. Ce sont des Français !

« Notre premier escadron arriva sur les baïonnettes sans pouvoir en faire fléchir une seule, alors il se sépara pour laisser passer le second qui ne fut pas plus heureux.

« Le troisième et le quatrième échouèrent également dans leur attaque.

« Nous allâmes nous reformer à trois cents pas en arrière pour recommencer : nous n'avions perdu que des chevaux et quelques prisonniers.

« Les trompettes sonnèrent la charge une seconde fois, et nous repartîmes plus ardents que la première.

« Mais avant que nous fussions arrivés sur le front du bataillon, une volée de mitraille vint mettre quelque désordre dans nos rangs ; au même instant, une charge de cavalerie tomba furieuse à l'improviste sur notre flanc gauche, et nous fûmes culbutés et ramenés en désordre avec une perte considérable.

« Mon cheval reçut une balle et s'abattit.

« Je parvins à me relever et à ressaisir mon drapeau. Je le fis passer dans ma main gauche, et, débarrassé du soin de tenir une bride, je tirai mon sabre de ma main droite.

« Deux cavaliers arrivaient sur moi en ce moment.

— Rendez-vous, dragon ! me dit l'un d'eux d'une voix ferme ; il ne vous sera fait aucun mal. Je suis Français. — Jamais ! m'écriai-je. Vive la république ! — *Prisonnir ! prisonnir !* cria l'autre cavalier, qui était un hussard autrichien.

« Je me tournai vers celui-là, et je plongeai jusqu'à la garde mon sabre dans le poitrail de son cheval.

« Mais, au même instant, un nuage s'étendit sur mes yeux, mon sabre et mon drapeau s'échappèrent de mes mains... Je tombai.

« J'entendis encore confusément comme un cliquetis d'armes et un échange de paroles violentes autour de moi, puis je n'entendis plus rien.

« J'avais reçu ce coup de sabre qui m'a partagé la figure en deux.

« Quoique je fusse grièvement blessé et aux trois quarts évanoui, j'avais cependant une connaissance vague de ce qui se passait. Ainsi, je distinguai parfaitement qu'on me soulevait comme pour m'emporter, et je sentis, à un balancement doux et régulier, que je changeais de place à l'aide d'un moyen de transport quelconque que je ne pouvais pas bien définir.

« J'essayai d'ouvrir les yeux ; mais j'en avais un qui était comme couvert d'un nuage, et l'autre ne pouvait même pas remuer sa paupière supérieure : un lambeau de la peau de mon front le recouvrait.

« Mon sang coulait en abondance ; ma raison incertaine s'en allait par degrés ; bientôt je fus complétement évanoui : j'aurais pu mourir sans m'en apercevoir.

« Quand je revins à moi, je sentis seulement que j'étais couché dans un bon lit et qu'un épais bandeau couvrait mon front, mes yeux et se prolongeait sur une partie de mon visage.

« Ma tête était lourde, endolorie, et tout mon corps brisé ; mais je reconnaissais parfaitement que les sources de la vie n'étaient pas taries en moi.

« Deux souvenirs se présentèrent alors



Philippoteaux del.

Bertet imp. q. de la Tournelle 35 Paris

JACQUES DE BRANCION

·viction m'eût rend·
:t joint celle q·

e une de

... pas le silence.

« Je me tins tranquille et j'attendis.

« J'ai su depuis que mon ...

mon esprit, c'est que le cavalier qui m'avait blessé était un Allemand, et que je n'avais pas frappé celui qui m'avait dit en français de me rendre en me promettant la vie sauve.

« Cette double conviction m'eût rendu bien heureux, s'il ne s'y fût joint celle que j'avais perdu mon drapeau.

« J'appelai pour faire une de ces questions



Enfin ils arrivèrent au bas de l'escalier. (Page 287.)

bien naturelles dans l'état où j'étais : une voix de femme me répondit dans un jargon moitié allemand, moitié français, que M. le docteur avait dit que je mourrais si je ne gardais pas le silence.

« Je me tins tranquille et j'attendis.

« Quelques heures s'écoulèrent. Je sentis qu'on introduisait une cuiller entre mes lèvres et je reconnus le goût du bouillon mêlé au vin.

« Je m'endormis.

« J'ai su depuis que mon sommeil avait été

long et paisible. J'en fus tiré par un chuchotement de voix : deux ou trois personnes causaient doucement auprès de mon lit.

« A un mouvement que je fis, une de ces personnes força un peu son accent et me dit en très-bon français :

— Eh bien ! dragon, comment vous trouvez-vous ?

« Je répondis que je me sentais assez bien.

— Alors, nous allons vous panser, reprit la même voix.

« On me souleva ; je sentis qu'on mettait des oreillers autour de moi pour me soutenir, puis une main adroite commença à défaire l'appareil qui entourait ma tête.

« Quand il fut entièrement enlevé, je vis avec un de mes yeux que j'étais dans une de ces chambres de paysans aisés, comme on en trouve beaucoup en Souabe.

« Deux personnes se tenaient à mes côtés : l'une était une vieille paysanne, l'autre un jeune homme en uniforme.

— Je suis chirurgien dans l'armée du prince de Condé, me dit ce dernier ; mais soyez bien tranquille, mon camarade, vous serez soigné comme si vous étiez un des nôtres. — Je voudrais mourir, répondis-je... j'ai perdu mon drapeau. — La balafre que vous avez sur la figure vous excuse et de reste, mon garçon, reprit-il. Ne vous chagrinez pas, car je vous réponds que lorsque vous retournerez à votre régiment, marqué glorieusement comme vous l'êtes, vous serez bien reçu. Allons ! allons ! ça va très-bien, continua-t-il en approchant une lampe de ma blessure, car c'était le soir. Ce n'est qu'un *abreuvoir à mouches* ; par exemple, il est de taille. Avant quatre jours vous serez sur pied.

« En ce moment, un troisième personnage, que je n'avais pas encore aperçu, sortit d'un endroit obscur de l'appartement et se rapprocha avec précaution de mon lit.

« Il portait un uniforme vert foncé et une culotte de peau blanche toute mouchetée de gouttes de sang.

— Voilà votre libérateur, me dit le médecin. Cretle, s'écria-t-il en s'adressant à la vieille femme, donnez vite la tasse au vinaigre ! Il s'évanouit !

« J'avais reconnu le comte de Brancion !

X.

L'intérêt de l'auditoire avait toujours été croissant depuis le commencement du récit de Vivant, et quand ce dernier, d'une voix émue et vibrante, prononça ces mots : *« J'avais reconnu le comte de Brancion ! »* un cri qui exprimait à la fois la surprise, la joie et l'émotion sortit des poitrines haletantes de l'ex-piqueur et de ses trois amis, et Denis dit vivement :

— C'est-y bien Dieu possible ! le comte de Brancion ! celui d'ici ! mon ancien maître ? Voyons, Vivant, pas de menteries dans une affaire comme celle-là. — Je ne mens pas, papa Denis[1], c'était M. le comte lui-même, répondit Vivant en appuyant sur chaque mot comme s'il voulait donner plus de force à ses paroles ; c'était lui qui m'avait défendu au péril de sa vie contre le hussard autrichien qui voulait m'achever après m'avoir blessé ! lui qui m'avait chargé sur ses épaules et porté en lieu sûr à une longue distance, et à travers mille dangers peut-être ! lui enfin qui me faisait soigner par le chirurgien-major de son régiment, comme si j'eusse été un de ses soldats favoris. Certainement, si le bon Dieu venait sur la terre, il ne pourrait pas en faire plus pour un pauvre pécheur.

Denis se détourna pour essuyer furtivement une larme avec la manche de sa veste, les trois autres buveurs frappèrent la table du poing avec des exclamations diverses, et Vivant continua en reprenant le ton du récit qu'il avait quitté pendant un moment pour répondre aux interpellations de ses compagnons.

« En reconnaissant le ci-devant comte, dont les formes vagues et confuses se dégageaient peu à peu de l'obscurité, je crus que c'était un spectre vengeur qui s'approchait de moi. Les gouttes de sang qui mouchetaient sa culotte de peau blanche, et l'extrême pâleur de son visage m'avaient sans doute

1. Cette expression de papa est souvent employée en Champagne et en Bourgogne par des jeunes gens envers des hommes plus âgés. Elle est une marque d'affection et de respect.

fait croire à une apparition : je n'avais pas vu qu'il souriait en avançant, et je ne savais pas que ce sang était celui qui avait coulé de ma blessure pendant qu'il me portait sur ses épaules à travers le champ de bataille de Biberach.

« Je m'étais complétement évanoui, malgré le vinaigre que le docteur m'avait mis sous le nez et sur les tempes pour me ranimer.

« Quand je repris connaissance, une obscurité profonde, un silence complet m'environnaient de nouveau : l'appareil avait été replacé sur ma blessure, et on eût dit qu'il n'y avait personne dans la chambre.

« Pendant la nuit, une fièvre violente se déclara avec les symptômes les plus graves.

« J'eus le délire, un délire vraiment terrible, et les rêves les plus affreux vinrent tourmenter mon imagination, à la fois affaiblie et surexcitée.

« Cet état, à l'exception de quelques rapides instants de répit, dura plusieurs jours, pendant lesquels ma vie courut les plus grands dangers; enfin, il fit place, je ne dirai pas au bien-être de la tranquillité, mais au calme morne d'un anéantissement presque complet : j'existais sans sentir pour ainsi dire l'existence.

« Je ne voyais plus, je n'entendais plus; je n'avais pas même la faculté de penser : à force de me saigner, on m'avait réduit à cet état; il paraît que c'était le seul moyen de me sauver.

« Un matin, je fus étonné de voir à peu près ce qui se passait autour de moi; les bruits du dehors arrivaient aussi confusément à mon oreille. Pendant la nuit, on avait enlevé une partie de l'appareil qui couvrait le haut de mon visage, et l'un de mes yeux était complétement dégagé, bien qu'un peu trouble et un peu incertain encore.

« Un joyeux rayon de soleil éclairait ma chambre, où il me semblait que j'étais seul.

« Ce rayon de soleil avait d'abord attiré mes regards du côté de la fenêtre. J'étais si heureux de contempler la lumière après plusieurs jours d'obscurité, que je ne songeais pas à voir autre chose.

« Je voulus m'appuyer sur mes poignets pour me mettre sur mon séant et reprendre ainsi possession de la vie par quelques mouvements, mais je sentis qu'une douce pression comprimait ma main gauche et me maintenait sur mes oreillers.

« Je restai encore quelques instants immobile dans la même position, n'osant pas chercher à me rendre compte de l'obstacle qui me retenait : j'avais peur de ce que je pourrais voir.

« Enfin, je me retournai lentement du côté où j'étais maintenu, qui était celui de mon œil encore fermé, et j'aperçus le comte de Brancion assis au chevet de mon lit... c'était lui qui pressait ma main dans les deux siennes.

— C'est bien moi, Vivant, me dit-il de cette voix affectueuse et noble que vous connaissez... moi, ton compatriote, qui ai eu le bonheur de te sauver la vie. Embrassons-nous, mon ami... Dieu merci, nous ne sommes plus ici sur le champ de bataille.

« Je voulus porter une de ses mains à mes lèvres, mais il ne le souffrit pas, et sa joue pâle s'appuya contre ma joue mutilée, pendant qu'un de ses bras, passé derrière mon dos, me pressait sur son cœur que je sentais battre contre le mien.

— Vous voulez donc me faire mourir de honte et de douleur? balbutiai-je, en cherchant à me dégager de sa cordiale étreinte. Je suffoquais réellement de remords et de désespoir. — Je veux, au contraire, te consoler, te réconcilier avec toi-même, mon pauvre Vivant, me répondit-il avec une chaleureuse douceur. Tu n'as plus le droit de t'en vouloir, puisque je t'ai pardonné, ajouta-t-il en me serrant de nouveau la main. — Vous m'avez pardonné ! m'écriai-je; mais c'est qu'alors vous ne savez rien ! c'est sûr, c'est sûr, monsieur le comte, vous ne savez rien... vous ne pouvez rien savoir. — Je sais au contraire plus de choses que toi, puisque je peux t'apprendre que le mal que tu crois m'avoir fait serait arrivé sans ta participation. Quand tu es entré chez moi, mon départ était décidé depuis huit jours : tu m'as même rendu le service de le hâter, parce que je n'ai pas tardé à voir, mon pauvre

garçon, que tu n'étais pas sincère et que tu subissais de mauvaises influences; mais je ne pouvais pas t'en vouloir, tu me croyais des torts envers toi.

« C'en était trop! ajouta Vivant; non-seulement il m'avait sauvé la vie à moi son ennemi! non-seulement il m'avait pardonné à moi le serviteur infidèle qui l'avait trahi! mais encore il cherchait à me persuader que je m'exagérais mes torts! il voulait me consoler, ainsi qu'il l'avait dit.

— Je ne veux plus vous quitter, monsieur le comte! m'écriai-je avec plus de force que je n'avais pu en trouver encore dans mon corps affaibli. Ma vie est à vous! disposez-en! je ne pourrais plus...

« Il m'interrompit en posant sa main sur mon bras avec une autorité douce et paternelle, puis il me dit d'une voix dont la gravité était bienveillante :

— Ta vie ne t'appartient pas, mon ami. Comme je me suis arrangé de manière que tu ne fusses pas considéré comme prisonnier; si tu te dispensais de rejoindre ton corps, tu passerais pour déserteur, et un Français, quelle que soit la cause qu'il serve, ne doit jamais quitter son drapeau. Il y a, hélas! des partis, mais il n'est qu'un honneur... tu sais cela comme moi, en ta qualité de soldat, mon bon Vivant. — Mon drapeau! murmurai-je, il n'existe plus! et c'est dans mes mains qu'il a péri! dans ces mains coupables qui ne méritaient pas de le sauver.

« Le comte me serra la main, sourit et ne répondit rien; je lui demandai alors des nouvelles de ses enfants : ce fut en tremblant un peu, comme vous pouvez bien penser.

— J'espère qu'ils sont en bonne santé, me répondit-il avec une vivacité pleine de gratitude; mais comment sais-tu que j'en ai un second? — Je l'ai appris d'une bien triste manière et en même temps que j'apprenais aussi un grand malheur... la mort de madame la comtesse... celle qui fut pour moi, misérable ingrat, une si bonne maîtresse.

« Il leva les yeux au ciel avec une douloureuse résignation; j'avais touché la plus sensible de ses blessures.

« Je lui contai alors ce qui m'était arrivé au combat de Berstheim.

— Mon pauvre oncle! mais enfin il n'avait pas d'enfants, lui... tandis que moi, si j'étais tué comme lui, je laisserais deux orphelins sans pain et sans protection...

« Il s'arrêta, et une grosse larme, se détachant de sa paupière, roula sur sa joue pâlie et creusée par la fatigue, les chagrins et les privations.

« Je gardai le silence pendant quelques instants, me demandant tout bas si tout ce que je voyais, si tout ce que j'entendais n'était pas une vision consolante succédant aux visions terribles qui m'avaient poursuivi quelques jours auparavant.

— Enfin, où sont vos enfants, monsieur le comte? demandai-je à mon libérateur, autant pour entendre le son de sa voix que pour connaître sa réponse. — Ils étaient à Constance; mais ils ont dû en partir quand l'armée républicaine y est entrée, et Dieu seul peut savoir où ils sont maintenant! j'attends de leurs nouvelles d'un moment à l'autre.

« Telles furent ses paroles, mes amis... mais pour les bien comprendre il faudrait avoir comme moi le souvenir de l'accent avec lequel elles avaient été prononcées.

« Vous comprenez bien, mes amis, continua Vivant, qu'en voyant le ci-devant comte si bien disposé pour moi, je n'hésitai pas à lui conter tout ce qui s'était passé, c'est-à-dire quels moyens avaient été employés pour changer en haine et en trahison l'affection et le dévouement que je lui portais. Ces détails le rendirent heureux, car il ne savait que les faits sans explications par une lettre de la vieille Adrienne, écrite peu de temps après son départ : depuis, il n'avait eu aucune autre nouvelle.

— Tu vois bien, me dit-il, que je n'avais pas même quelque chose à te pardonner, puisque tu croyais avoir à te venger de moi : cette circonstance diminue bien tes torts. Quant à ce pauvre Champagne, maintenant le citoyen Brulard, reprit-il avec une malice remplie de bonté, comme toutes ses actions et toutes ses paroles, je ne puis m'expliquer sa conduite envers nous que par la conviction où je suis qu'il

a complétement perdu la tête. Élevé par ma famille, toujours bien traité par moi, père nourricier de mon fils, je vois en lui bien plus un fou qu'un ingrat. Si la raison lui revient plus tard, il aura alors une vieillesse bien malheureuse, car je le crois honnête au fond; il n'est qu'égaré, il faut le plaindre. — N'attendez rien de bon de cet homme, monsieur le comte; c'est un monstre infâme, et si je n'avais pas promis à Louise de le laisser tranquille quand je retournerai au pays... — Si tu ne l'avais pas promis à Louise, tu me le promettrais à moi, interrompit-il avec une sorte d'autorité, et ce serait absolument la même chose. — Comment! quand vous rentrerez, vous lui pardonnerez le mal qu'il vous a fait? — Vivant, le roi a pardonné à ses bourreaux! il a fait plus, il a imposé à ses héritiers et à ses serviteurs l'exemple de la miséricorde. — Je lui pardonnerai donc aussi. — Merci, mon ami, me dit-il.

« Et en prononçant ces mots, il reprit ma main et la serra de nouveau dans les deux siennes.

— Nous allons nous quitter bientôt, mon pauvre Vivant, continua-t-il d'une voix moins ferme, comme s'il regrettait de se séparer de moi. L'armée à laquelle j'appartiens se retire, et celle dont tu fais partie occupera, selon toute apparence, ce village dans la matinée d'aujourd'hui. Tu pourras donc rejoindre ton régiment sans difficultés, tout blessé que tu es. Il faut que tu reparaisses avec honneur au milieu de tes camarades, comme il convient à un brave soldat de ton espèce... Prends ceci, Vivant, ajouta-t-il avec un peu d'hésitation, en me présentant un paquet enveloppé dans un mouchoir ensanglanté... c'est le drapeau de cette république qui a tué mon roi, qui m'a proscrit, dépossédé, et que je combattrai tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines! Il me fait horreur! mais on te l'avait confié, tu l'as défendu au péril de ta vie, au prix de ton sang, et moi j'ai exposé mes jours pour l'arracher aux mains de l'étranger qui l'avait enlevé sur ton corps inanimé! Adieu, Vivant, quand tu retourneras dans notre cher pays, si quelqu'un s'y souvient encore de moi, tu pourras lui dire quels sont les sentiments de mon cœur pour la patrie qui me repousse et les concitoyens qui m'ont méconnu... Adieu, mon frère!... adieu!

« Je voulus parler, les sanglots étouffèrent ma voix! j'essayai de me soulever pour me jeter aux genoux de ce juste, deux fois mon libérateur, mes forces trahirent ma volonté. L'admiration, la reconnaissance ne me fournirent que des larmes.

— Il est probable, reprit le comte, que je ne reverrai jamais la France; car, en supposant que le canon m'épargne, la douleur m'a déjà frappé. Eh bien! si tu es plus heureux que moi, tu te chargeras de faire savoir à ceux qui se sont enrichis de mes biens que je leur pardonne de tout mon cœur, et que je les prie seulement de se souvenir de l'usage que ma famille a toujours fait de cette fortune qu'ils possèdent aujourd'hui. Puis, si mes enfants... deux pauvres orphelins, reviennent un jour guidés par cet instinct qui conduit les oiseaux au nid où le hasard les a fait éclore, il faudra les bien accueillir et ne pas oublier que leurs pères ne fermèrent jamais leur porte aux malheureux. — On le fera! on le fera, monsieur le comte! m'écriai-je. Et pour ce qui me regarde, je vous jure que dussé-je leur consacrer tout le travail de mes bras, ils ne manqueront de rien! mais vous reviendrez! votre fortune vous sera rendue, et nous serons encore tous...

« J'allais prononcer le mot *heureux*, mais le souvenir de sa femme qu'il aimait tant, arrêta cette parole sur mes lèvres. Embarrassé, je laissai retomber sur mon chevet ma tête affaiblie par toutes ces émotions... quand je la relevai j'étais seul! le comte avait disparu, et je n'entendis plus dans le lointain que la musique d'un de nos régiments qui jouait la terrible et sublime *Marseillaise*. »

Il y eut un moment de silence profond. Le soldat de la république semblait anéanti par le poids de ses souvenirs. Denis et les trois paysans ne trouvaient pas d'expressions pour rendre les sentiments qui venaient d'éclore dans leurs cœurs.

— Et il n'est pas revenu! s'écria enfin Vivant en reprenant brusquement son éner-

gie. Et nous ne le verrons peut-être jamais! Ah! si je l'avais pensé... car le père mort, il ne faut pas compter sur les enfants. — Nous ne devons pas désespérer encore, mon bon Vivant, répondit Denis en faisant circuler la bouteille, comme s'il voulait réconforter les âmes à l'aide de ce moyen. — Il aurait donné de ses nouvelles, reprit Vivant en secouant la tête d'un air de tristesse. Ceux qui n'ont pas encore obtenu la permission de rentrer peuvent au moins écrire: je n'ai plus d'espoir! et moi qui comptais... — Écoute, mon garçon, interrompit l'ex-piqueur, si quelqu'un a des nouvelles dans le pays, c'est la vieille Adrienne. Eh bien! couche ici cette nuit, et demain, dès la pointe du jour, monte au château pour lui parler. Tu auras de la peine à l'approcher; si elle consent à t'ouvrir la porte, elle te recevra mal, j'en sais quelque chose; mais tu lui conteras ton histoire tout à la bonne morguienne, comme tu viens de nous la conter, et je suis sûr que vous serez tout de suite une paire d'amis. Vois-tu, c'est absolument comme à la chasse: au moment où l'on croit que ça va le plus mal, c'est alors que ça va le mieux. — Je suivrai vos conseils, je suivrai vos conseils, maître Denis, répondit vivement l'ex dragon, dont le visage s'illumina soudain d'un rayon d'espérance. Ah! si je pouvais apprendre quelque chose! — Ce serait aussi un grand bonheur pour nous! dit un des paysans en vidant son verre tout d'un trait. — Et pour tout le village en général! ajouta un autre en imitant le mouvement du premier. — Et qu'ils seraient tous les trois joliment bien reçus! fit le troisième en frappant sur la table un coup de poing qui mit en branle tout le matériel bachique qui la couvrait. — Vous dites donc, maître Denis, que tout a été vendu? demanda Vivant qui avait repris sa gravité triste. — Ce qui ne l'a pas été ne mérite pas qu'on en parle, mon pauvre garçon. Quelques parcelles de terre trop maigre pour nourrir seulement un levraut: deux ou trois boqueteaux où les écureuils sont à pied, faute de chênes pour se percher: le tout ne vaut pas mille écus. — Mais les grands bois? qui a pu les acheter? un si gros morceau... riposta Vivant. — Personne: c'est la république qui en jouit, et ce qu'elle tient, elle le garde. — Tiens, vous croyez encore à la république, vous autres? repartit Vivant d'un ton goguenard. La république, aujourd'hui, c'est le premier consul qui la fait marcher au doigt et à l'œil. — C'est toujours la même chose, dit Denis. — Non, mille millions de bombes! ce n'est pas la même chose, s'écria Vivant. La république, c'était un tas de voleurs et d'assassins, tandis que le premier consul est un brave soldat qui entend la raison et la justice... Ah! si on pouvait lui glisser seulement quelques mots dans le tuyau de l'oreille... — Oui, mais c'est là la difficulté, grommela Denis: qui oserait? — Qui oserait? moi, par exemple: oh! quand une fois je suis décidé... — Toi? interrompit Denis d'un air d'incrédulité. — Je me gênerais, peut-être! ça ne serait pas la première fois que je lui aurais parlé... mais nous n'en sommes malheureusement pas encore là, reprit Vivant avec tristesse... si au moins nous savions ce que sont devenus ces deux pauvres enfants, papa Denis. — C'est encore la mère Adrienne, elle seule qui peut le dire. Vois-tu, mon garçon, tant que tu ne l'auras pas fait causer tu ne peux être sûr de rien; mais, par exemple, si elle n'a pas de nouvelles, tout doit être fini. — Hier, en passant à Vassy, on m'a dit que madame la marquise de Viéville, la tante de monsieur le comte, vivait toujours et qu'elle n'avait pas émigré: on pourrait peut-être avoir des renseignements près d'elle, dit Vivant. — J'en doute, répondit Denis en secouant la tête. Le ci-devant comte ne voyait plus sa tante depuis qu'elle avait donné sa démission de dame d'honneur de l'ex-reine. — C'est égal, reprit Vivant, je m'adresserai toujours à elle, ne fût-ce que pour lui faire honte si elle a mal agi à l'égard de son neveu. Voyez-vous, papa Denis, tant que je n'aurai pas eu entre les mains leurs trois extraits mortuaires, je ne me tiendrai pas tranquille. Quel âge peut avoir au juste le petit Jacques? vous devez savoir cela, comme ancien serviteur du château. — Comme je savais mon *Pater* dans le temps qu'il était permis de le dire à volonté, répondit l'ex-piqueur, qui n'avait pas encore pris au sérieux le récent rétablissement

du culte catholique : M. Jacques est né le 2 janvier 1788, à neuf heures du soir : à preuve que nous avions pris un grand sanglier le matin dans les vieilles ventes de Noncourt. — Par conséquent, le petit Jacques a quinze ans faits : c'est presque un homme, dit Vivant, comme s'il se parlait à lui-même. Mais, hélas ! le reverrons-nous jamais ?

Comme il prononçait ces derniers mots à demi-voix, on frappa un coup vigoureux à la porte de l'auberge qui donnait sur la grande rue du village.

Les cinq buveurs se levèrent à la fois, comme si une même commotion électrique les eût frappés.

— Qui peut venir à une pareille heure ? dit Denis ; il faut que ce soit un étranger.

Et il se hâta d'aller ouvrir.

XI.

Denis rentra presque aussitôt dans la salle ; il précédait un homme de haute taille dont le large chapeau de feutre noir et la blouse de toile bleu foncé étaient constellés de nombreux flocons de neige qui disparaissaient rapidement sous l'influence de l'atmosphère plus chaude de l'auberge.

A l'aspect de cet homme, Vivant Beaugey, un moment émotionné par le coup frappé à la porte, s'était assis au coin du feu, et les trois paysans ses compagnons avaient quitté l'auberge pour regagner leurs demeures, situées à une certaine distance dans le village.

Le nouveau venu se débarrassa de son chapeau et de sa blouse, puis il se rapprocha du foyer où resplendissait un magnifique brasier.

— C'est bien ici l'auberge du *Grand Saint-Hubert*, tenue par le sieur Denis, ex-piqueur du ci-devant comte de Brancion ? demanda-t-il en interrogeant tour à tour du regard le maître de la maison et son ami Vivant. — Très-certainement, répondit le premier. — Et vous êtes sans doute l'aubergiste ? reprit l'inconnu en glissant une main dans la poche de sa carmagnole. — Pour vous servir, si j'en suis capable. — Alors voici une lettre pour vous. Il suffira de me dire si vous voulez, oui ou non, faire ce que vous demande la personne qui vous l'écrit.

Denis prit la lettre et se rapprocha de la table sur laquelle il y avait une chandelle.

A peine eut-il jeté les yeux sur le papier que sa figure, habituellement joviale et railleuse, s'altéra subitement.

Il continua cependant à lire, et quand il eut terminé, il fit signe à l'inconnu de venir lui parler, et le colloque que nous allons rapporter eut lieu entre eux à voix basse.

— Vous êtes l'homme de confiance de madame... de la ci-devant marquise de Viéville ? dit Denis. — Depuis dix ans, répondit son interlocuteur. — Alors vous savez ce que contient cette lettre ? — Oui. — Eh bien, mon camarade, il n'y a absolument rien à *frire*, ni pour la ci-devant marquise de Viéville ni pour d'autres ; et vous auriez pu aussi bien remettre votre voyage au beau temps, ou même ne pas le faire du tout, c'eût été absolument la même chose. — Mais tout n'a pas été vendu cependant, quand le diable y serait ; ainsi, pour ne parler que d'une chose par exemple : le château et ses dépendances... — Le château et ses dépendances ! miséricorde ! des ruines dont il tombe un morceau tous les jours, soit qu'il fasse du soleil ou du vent, de la gelée ou de la pluie ! Ah çà ! d'où sortez-vous donc, mon brave homme, que vous ne savez pas que le château de Saint-Révérien n'est plus qu'un morceau de pierres ? — Excusez-moi, maître Denis ; *un chacun* peut se tromper. Passons à un autre article : il y a des terres... — Oh ! pour le coup, vous y êtes, mon vieux, interrompit l'ex-piqueur d'un ton dont la goguenardise allait croissant ; il y en a au moins douze bichetées[1], et des fameuses ! les cailloux y poussent tout seuls, et tant plus on en ôte, tant plus il en vient : c'est une bénédiction. — Mais les bois ? reprit l'homme de confiance de la ci-devant marquise de Viéville. — Ah ! ils y sont encore, et si vous ne craignez pas de vous mouiller les pieds, vous pourrez aller vous y promener demain matin ; seulement, c'est la na-

1. Mesure en usage dans quelques provinces.

tion qui en jouit pour le quart d'heure : vous n'êtes pas sans savoir qu'elle a hérité de bien du monde depuis une dizaine d'années. — Enfin ce qu'il y aura nous le prendrons : nous ne voulons que la justice, maître Denis. — Ça se voit clair comme le jour, et dans ce cas vous n'avez pas besoin de moi. — J'espère que vous pourrez du moins m'indiquer la demeure du maire, le citoyen Brulard, et celle du notaire, le citoyen Larue. — Très-certainement, mon camarade; à preuve que si vous étiez arrivé il n'y a pas tant seulement une heure, vous les auriez trouvés ici les coudes sur la table; mais je peux vous faire conduire jusque chez eux, ajouta Denis avec une vivacité qui témoignait d'un vif désir de se débarrasser du visiteur. — J'accepte votre proposition. Pourrai-je ensuite revenir souper et coucher chez vous? Je crois qu'il n'y a pas d'autre auberge que la vôtre dans le village. — C'est la vérité; mais pour ce soir c'est absolument comme s'il n'y en avait pas du tout, car je n'ai qu'un lit qui a déjà été retenu par ce jeune homme, *un pays*, revenu aujourd'hui même de l'armée.

Et Denis désigna de la main Vivant, toujours assis au coin du feu, et tellement plongé dans ses réflexions mélancoliques, qu'il n'avait pas entendu un seul mot de cette conversation, bien que les deux interlocuteurs eussent élevé la voix de temps en temps.

— Dans ce cas faites-moi conduire bien vite où je vous ai dit que je désirais aller, repartit le messager d'un ton mécontent. On me donnera peut-être un lit et un verre de vin, dans l'un de ces deux endroits.

Denis alla ouvrir la porte d'un cabinet noir, puis il appela à deux ou trois reprises différentes un individu du nom assez peu commun de *Cascaret*.

Une voix d'enfant, grondeuse et engourdie, répondit, mais seulement après plusieurs sommations : *On y va! on y va, not' maître!*

Moins d'une minute après un petit drôle d'une douzaine d'années, dont la physionomie intelligente et malicieuse étincelait de pénétration sournoise, quoique ses yeux fussent encore à demi clos par le sommeil de plomb de l'enfance, sortit du cabinet noir, sa veste dans une main, son pantalon dans l'autre, et ses sabots sous les bras.

— Habille-toi en un temps et deux mouvements, mon garçon; puis tu iras conduire du même train ce voyageur chez le citoyen Brulard et ensuite chez le notaire. Quand tu reviendras je te permettrai de coucher pieds nus pour ta récompense.

Cascaret fit la grimace tout en passant ses vêtements avec une dextérité merveilleuse, et en un clin d'œil il fut prêt à partir.

Pendant ces quelques minutes, l'homme de confiance de la marquise de Viéville avait reprit sa blouse et son chapeau, et il sortit avec Cascaret.

— Vivant, mon pauvre Vivant! s'écria Denis dès qu'ils se retrouvèrent seuls, je viens de recevoir une bien mauvaise nouvelle... du courage, mon garçon... le ci-devant comte, notre bon maître, dont nous parlions tout à l'heure... — Eh bien! que lui est-il arrivé? s'écria à son tour d'une voix de tonnerre, Vivant en bondissant de son siége jusque auprès de la table à côté de laquelle était resté Denis. — Il est mort, repartit celui-ci avec l'accent de la plus profonde consternation. Hélas tu n'avais que trop raison dans tes craintes! — Mort! mort! comment le savez-vous? c'est-à-dire qui vous l'apprend? — Cette lettre, mon garçon, reprit l'ex-piqueur en montrant le papier qu'il avait posé sur la table. — Je m'en doute bien : mais qui vous l'écrit? est-ce une personne qui mérite confiance? nommez-la! nommez-la, je vous en prie. Mon Dieu! mon Dieu! — C'est madame la marquise de Viéville, la tante de notre malheureux maître; celle à qui tu voulais aller demander des renseignements sur lui. Tiens, lis ce qu'elle m'écrit et ce qu'elle me demande, mon pauvre garçon; et tu verras qu'il n'y a plus moyen de douter.

Vivant saisit d'une main que la douleur rendait frémissante le papier que Denis lui tendait, et d'une voix étouffée d'abord par l'émotion, et ensuite par la colère, il lut ce qui suit :

« Mon cher Denis,

« Comme ancien serviteur de la famille de Brancion à laquelle j'appartiens, comme vous savez, j'espère que vous ne vous refuserez pas à me faire savoir de la manière la plus positive en quoi consiste ce qui n'a pas été vendu nationalement de la ci-devant seigneurie de Saint-Révérien, que feu mon frère avait cédée de son vivant à son fils. Je viens d'apprendre, par une voie qui mérite toute confiance, que mon neveu est mort en Pologne, il y a déjà quelques années, et comme mon second frère, le chevalier Robert de Brancion, est également décédé en émigration, je me trouve la seule héritière de tous leurs droits de quelque nature qu'ils soient, et je désire être dans le plus bref délai en mesure de me mettre en possession d'un héritage que personne ne peut me disputer aujourd'hui.

« Les lois de l'ancien régime traitaient fort mal les filles nobles, de sorte qu'il sera bien juste que je retrouve quelque chose; ce qui ne m'empêche pas de déplorer les événements auxquels je devrai peut-être une augmentation de fortune.

« Croyez, mon cher Denis, à tous mes sentiments pour vous.

« Brancion de Viéville. »

P. S. « Sans en avoir la complète certitude, je suis fondée à croire que le fils de mon neveu est mort avant son père; quant à sa femme, elle n'existe plus depuis longtemps. Je fais faire au surplus des recherches en Allemagne, afin d'en arriver à établir mes titres sur des actes authentiques. »

Le papier s'échappa des mains crispées de Vivant, qui ne l'eut pas plutôt vu à terre qu'il le foula aux pieds avec une sorte de rage.

— Mais c'est une indignité! s'écria-t-il, une honte! une infamie! Denis, c'est à nous d'empêcher l'accomplissement de cette lâche action. Voulez-vous me venir en aide pour cela? — Très-certainement que je le veux. Mais, mon pauvre Vivant, que pourrons-nous faire si la loi est pour cette vieille sorcière. Jamais nous n'aurons assez de malice à nous deux pour lutter contre une bossue qui n'a jamais eu une bonne idée dans sa vie. — Mon pauvre maître! mon pauvre maître! reprit Vivant en se tordant les mains avec désespoir; ah! il avait bien dit qu'il ne reverrait jamais la France! cette France ingrate et cruelle qu'il aimait tant, malgré tout le mal qu'elle lui a fait! Que résoudre, mon Dieu! — Si tu avais entendu ce que j'ai dit tout à l'heure à cet envoyé de la marquise, reprit Denis, tu aurais vu que j'ai travaillé de mon mieux pour le décourager ainsi que sa maîtresse. Malheureusement il s'est rendu en sortant d'ici chez cette canaille de Brulard, et il est à craindre que celui-ci ne détruise tout ce que j'ai cherché à faire, en affirmant qu'il n'y avait pas d'héritage, puisque tout avait été vendu. C'est vrai d'une manière, mais si nous pouvons empêcher que le peu qui reste... — Je pense à une chose, interrompit vivement l'ex-dragon : les droits de madame de Viéville sont nuls tant qu'elle n'aura pas l'acte mortuaire de M. le comte. — C'est clair comme le jour, mon garçon; mais elle peut toujours prendre ses mesures en attendant. Je la connais, c'est une commère qui ne s'embarque pas sans savoir où elle va, et avant de lever son pied gauche, elle sait déjà où elle posera le droit. — Voilà encore une idée qui me vient! s'écria Vivant avec un accent presque joyeux. — Voyons. — Dans cette lettre elle ne parle que de l'existence de M. Jacques, l'enfant né avant l'émigration. — Eh bien! — Cela prouve qu'elle ignore que plus tard M. le comte a eu aussi une fille... la petite Hélène... Mille bombes! je me chargerai de lui préparer cette surprise! — Ça pourra l'inquiéter un moment, mais si elle te demande des preuves, et tu peux être sûr qu'elle t'en demandera, comment feras-tu? — Comment je ferai? s'écria l'ancien dragon d'une voix de tonnerre : oh! je n'aurai pas besoin de me déranger beaucoup : je lui mettrai sous le nez cette lettre de M. le comte, trouvée dans le portefeuille de son pauvre oncle le chevalier, et gardée précieusement par moi. — C'est mordieu vrai! et moi qui n'y pensais plus! Allons, allons, mon brave Vivant, rien n'est encore désespéré, et, en attendant mieux, faisons

toujours endiabler la marquise. — Oh! je sais que nous pourrons peut-être empêcher cette méchante femme de s'emparer des dépouilles de cette chère famille... Mais, hélas! à quoi cela nous servira-t-il, si le père est mort et les enfants perdus pour toujours peut-être?... Et dire que c'est moi qui suis cause... Quand j'y songe, il me prend envie de me briser la tête contre les murailles de l'endroit où je me trouve! Misérable Brulard! — Voyons, voyons, mon garçon, un peu de courage, mordieu! il ne faut pas se déconforter comme cela, autrement on n'aurait cœur à rien. Il faut bien se dire aussi que le diable n'est pas toujours à la porte du pauvre monde. M. le comte avait beaucoup d'amis dans l'émigration, puisque tous les nobles de France s'en sont allés de l'autre côté; eh bien! tôt ou tard un de ces amis ramènera les enfants. — Mais puisqu'il y a des années que le père est mort, et que depuis on n'a pas entendu parler des pauvres petits... — Je conviens que le *défaut* est un peu long pour relever la *voie* facilement, répondit l'ex-piqueur, qui ne perdait jamais une occasion de glisser des termes de chasse dans ses phrases; mais on a le nez bon, l'oreille fine, et avec du temps, de la patience...

Les deux amis causèrent ainsi jusqu'au retour du petit *Cascaret;* puis, Denis ferma avec précaution la porte et les contrevents de son auberge, et il conduisit ensuite dans sa *chambre haute* son camarade Vivant, qui se hâta de se coucher, dans l'espoir que le sommeil abrégerait le temps qu'il avait à passer jusqu'à son entrevue avec la vieille Adrienne.

XII.

Le lendemain, longtemps avant le jour, c'est-à-dire vers les six heures du matin environ, le piqueur et l'ancien soldat, se trouvaient de nouveau réunis, comme la veille au soir, dans la grande salle de l'auberge. Un bon feu petillait dans l'âtre de la haute cheminée, et une large cruche, pleine d'un petit vin blanc gaillard, s'étalait entre deux tasses d'argent qui avaient fait déjà plus d'une fois le chemin de la table aux lèvres de Vivant et de Denis.

— Où trouverai-je la vieille Adrienne? demanda Vivant. — Tu te souviens de la tour du commandeur? la grande tour carrée dont les fenêtres donnent sur le mail planté en tilleuls. — Si je m'en souviens! c'est là que logeait ce pauvre petit Jacques..: Ce cher enfant du bon Dieu... Il me semble encore l'y voir. — Eh bien! c'est justement là que demeure la vieille femme de charge, seulement je ne sais pas au juste dans quelle chambre. Essaie d'ouvrir toutes les portes, s'il y en a une qui résiste, tu pourras te dire que tu as trouvé le *rembuché*. Il ne s'agira plus que d'obtenir qu'on t'ouvre, ce qui ne sera pas une petite affaire. Il y a dix ans que la mère Adrienne ne parle à personne. — C'est ça une brave femme! s'écria Vivant avec enthousiasme: ah! quand je pense que j'aurais pu faire comme elle. — C'est vrai qu'elle est brave, interrompit Denis; mais elle pourrait l'être autant sans se montrer aussi originale... Dix ans sans parler! Il y en a neuf, onze mois et trente jours, moins cinq minutes que je serais mort s'il m'avait fallu en faire autant... Allons, mon garçon, buvons encore un coup et mets-toi en route. Je t'attendrai pour manger la soupe sur le coup de midi.

Quelques instants après, Vivant parcourait la grande rue du village de Saint-Réverien, encore déserte et silencieuse à cette heure matinale.

Quand Vivant jugea que l'aurore ne tarderait pas à poindre, il se décida à s'engager dans un des nombreux sentiers tracés sur le flanc des rochers. Tous les dix pas sa marche était entravée, là par des ronces entrelacées ici par des débris de murailles, tombés évidemment du château; dans un endroit une haute persienne placée en travers du passage formait une véritable barrière qu'on aurait pu croire mise là tout exprès. Ces divers obstacles, les réflexions qu'ils firent naître dans l'esprit de Vivant, et une certaine hésitation qui s'emparait de tout son être et de tous ses mouvements à mesure qu'il approchait du but, retardèrent considérablement son ascension, de sorte qu'il était presque grand

jour quand il posa le pied dans la première cour du château.

C'était la partie la moins délabrée du vaste édifice, car c'était justement celle où quelques familles du village avaient jugé à propos de s'établir depuis quelques années. Elles n'y avaient rien réparé, mais elles s'étaient appliquées à y régulariser la dévastation, à l'instar des révolutions qui organisent le désordre pour dissimuler les ravages qu'elles ont faits. Une sorte d'activité régnait dans cette cour, livrée à ce mouvement matinal qui a lieu chaque jour dans les fermes. Là une porte ouverte laissait voir un grand feu autour duquel se pressaient deux ou trois enfants à demi nus encore; ici des bœufs se dirigeaient lentement vers un abreuvoir, dont une femme brisait la glace à l'aide d'une énorme bûche; plus loin un petit garçon d'une douzaine d'années jetait du fourrage par la lucarne d'un grenier, et arrivé à la fin de sa besogne, descendait avec l'agilité d'un chat une échelle d'une hauteur vraiment effrayante.

Vivant, qui ne voulait pas s'arrêter dans cette cour, de peur d'y rencontrer son cousin Dorier auquel il était décidé à reprocher son usurpation, Vivant, disons-nous, fut frappé du costume de l'enfant dont nous venons de parler, et il ne put s'empêcher de suspendre un moment sa marche pour l'examiner avec plus d'attention.

Ce vêtement consistait en un bonnet, une veste, un gilet et un pantalon, le tout taillé dans la forme la plus ordinaire du costume des paysans de ce temps-là; aussi la singularité qui avait attiré l'attention de Vivant n'était-elle pas dans la coupe, mais dans la couleur de cet habillement : l'enfant était de la tête aux pieds du plus beau et du plus brillant jaune serin.

Cette bizarrerie détermina Vivant à adresser quelques questions au jeune drôle.

— Qui es-tu? lui demanda-t-il avec une brusquerie qui avait sa source dans le pressentiment qu'il se trouvait en présence du fils d'un des pillards du château. — Je suis Cadet Dorier, le fils à Jean Dorier, répondit l'enfant en regardant l'ancien soldat avec hardiesse, malgré sa physionomie imposante et sévère. — Et vous demeurez au château? — Tiens, pourquoi pas? — Parce qu'il n'est pas à vous. — A qui donc *qu'il* est? demanda l'enfant d'un air narquois.

Vivant allait répliquer, peut-être même prendre son petit cousin Cadet Dorier par les oreilles, pour lui donner quelques notions sur le *tien* et le *mien*, quand il fit la réflexion que le pauvre enfant ne pouvait être que ce qu'on l'avait fait, et qu'il valait mieux réserver sa leçon de morale pour ses parents qu'il verrait probablement bientôt; toutefois, il ne put se décider à le quitter sans lui parler de son costume vraiment extraordinaire et dont il paraissait tout orgueilleux.

— Où diable as-tu pris ces habits? lui dit-il. — Ces habits? c'est le grand carosse; vous savez bien le grand carosse qui était sous la remise? on dit que c'est là dedans qu'ils *allions* à l'église.

Vivant regarda alors de plus près l'étoffe dont Cadet Dorier était habillé, et il reconnut un velours d'Utrecht à petits ramages dont était doublée une des voitures du comte, celle dont il se servait effectivement pour se rendre à l'église avec sa femme et son fils.

« Quelle honte! pensa-t-il en s'éloignant avec une sorte de dégoût; mais, hélas! quand je leur reprocherai leur indigne conduite, et je le ferai, que ne seront-ils pas en droit de me repondre? mais n'importe, je suis venu ici pour tout oser et tout subir! »

Comme cette dernière réflexion se formulait dans son esprit, il arrivait au pied de la tour du Commandeur, dans laquelle demeurait la vieille Adrienne, suivant le dire de Denis.

La porte d'entrée était ouverte; elle donnait issue sur un escalier de pierre en colimaçon qui conduisait aux étages supérieurs, au nombre de quatre.

Vivant visita le premier, il était vide.

Il en fut de même du second.

De même encore du troisième.

« Denis se serait-il trompé? » pensa Vivant en posant le pied sur la première marche du quatrième étage.

En ce moment, il crut entendre un murmure confus au-dessus de sa tête.

Il prêta l'oreille et il distingua positivement les sons d'une voix humaine.

« Elle est là! elle est là! » se dit-il à lui-même.

Et il s'élança dans l'escalier.

XIII.

Parvenu à la porte qui donnait entrée dans l'unique pièce dont était composé le quatrième étage de la tour du Commandeur, Vivant s'arrêta un moment pour prêter de nouveau l'oreille et délibérer sur ce qu'il avait à faire.

« Dois-je frapper? se demanda-t-il mentalement, en passant à plusieurs reprises sa main sur son front soucieux. — Au fait, pourquoi pas? c'est toujours par là qu'il faut commencer en pareille circonstance. Si elle refuse de m'ouvrir, eh bien! j'aurai recours à la force, et quand cette porte serait de fer, elle finira par céder. »

Sa résolution ainsi prise, il frappa discrètement, mais cependant de manière à ne laisser aucun doute sur ses intentions.

— Ouvrez, s'il vous plaît, madame Adrienne, dit Vivant avec une expression suppliante.

— Je n'ouvre à personne, lui répondit-on. Qui que vous soyez éloignez-vous et ne troublez plus les morts dans leurs tombeaux. — Si vous saviez... — Je ne veux rien savoir. — Mais je suis un ami. — Mensonge! je n'ai pas d'amis, pas de parents; je suis seule au monde, ou plutôt je ne suis plus de ce monde. — Le ciel m'est témoin que je n'ai que de bonnes intentions, madame Adrienne. Ouvrez-moi, je vous en conjure. — Au nom du Dieu puissant, qui donc êtes-vous? — Qui je suis... qui je suis... murmura le soldat entre ses dents. Arrive ce qui pourra! ajouta-t-il avec force : Je suis Vivant Beaugey... vous savez?...

Un cri aigu, sauvage, un cri dans lequel le débordement subit d'une indignation violente se mêlait à l'explosion d'une colère qui allait jusqu'à la rage, interrompit brusquement la courte explication que le pauvre Vivant avait cru devoir ajouter à l'aveu de son nom, vint arrêter la parole sur ses lèvres et glacer l'espérance dans son cœur. Presque aussitôt un pas lourd et cependant rapide dans sa pesanteur retentit dans l'intérieur de la tour, la porte s'ouvrit avec fracas, et Vivant n'avait pas encore eu le temps de se recueillir une seconde pour préparer sa contenance, qu'il se trouva face à face avec celle qu'il était venu chercher de si loin.

Une robe noire presqu'en lambeaux couvrait son corps amaigri, et semblait visiblement insuffisante pour le garantir des intempéries de la saison; ses cheveux, blancs comme la neige, retombaient en longues mèches par derrière, tandis que, coupés court au contraire sur le devant, ils faisaient l'effet de se hérisser sur son front; ses mains décharnées, démesurément longues, et en quelque sorte transparentes comme celles d'un squelette, étaient étendues en avant dans une pose menaçante, comme si elles se préparaient à ajouter la malédiction du geste à celle de la parole.

— Vivant Beaugey... dit-elle d'une voix sombre, en faisant trois pas en avant avec une lenteur solennelle. Vivant Beaugey... reprit-elle après un repos de quelques secondes. Oh! je savais bien que tu reviendrais un jour... les soldats de ton espèce ne meurent jamais sur les champs de bataille... c'est au pied de la potence que le démon vient ramasser leur âme dans la boue, pour la jeter toute souillée dans le feu éternel!

— Il faut que vous disiez vrai, madame Adrienne, répondit Vivant avec une douceur et une dignité qu'il puisait peut-être dans l'exagération de ces reproches, il faut bien que vous disiez vrai, reprit-il une seconde fois, car je n'ai jamais pu trouver la mort des braves quoique je l'aie bien souvent cherchée. — Tu espérais donc trahir le diable et brûler l'enfer? reprit la femme de charge avec l'amertume de la plus haineuse ironie. — Non; je voulais seulement mettre fin à mon désespoir et à mes remords; mais depuis, Dieu a eu sans doute pitié de mes longues douleurs, car il m'a manifesté sa miséricorde en m'accordant la grâce inespérée du pardon de mon maître. — De quel maître parles-tu? Qui peut être assez méprisable pour avoir eu un serviteur tel que toi!

Mais je suis folle de te le demander! ce maître ne saurait être que Brulard! — J'ai le droit d'appeler mon maître, non pas le scélérat qui m'a associé à ses crimes, mais la victime miséricordieuse qui les a effacés par son pardon. Vous savez maintenant que c'est du comte de Brancion et non d'un autre que j'ai entendu parler. — Mais tu l'as donc vu? s'écria la femme de charge d'une voix dont l'accent plus doux annonçait un changement subit dans ses dispositions. — Oui, je l'ai vu, madame Adrienne! cette main coupable a été serrée par sa main généreuse; ce cœur dévoré de remords a reçu l'étreinte de sa noble poitrine; sa voix a versé la consolation dans mon âme et la paix dans mon esprit. Consentez à m'entendre et je vous dirai tout. — Que Dieu me pardonne, Vivant, si je manque au serment que j'ai fait de ne jamais laisser pénétrer personne dans cette chambre; mais quelque chose me crie là que vous avez le droit d'y entrer... Maintenant, prenez pitié de moi en me contant bien vite ce que vous savez de nos chers maîtres.

Et la pauvre femme, vaincue par la lutte qu'elle venait de soutenir, et troublée par une situation si nouvelle pour son esprit, se laissa tomber sur son fauteuil en indiquant de la main un siége à Vivant, dont la persévérance et la douceur obtenaient enfin une première récompense.

Quand Vivant, ayant raconté fidèlement sa vie depuis le jour où la vengeance lui avait inspiré la coupable pensée de la trahison, en fut arrivé à son entrevue de la veille avec Brulard dans le cabaret de Denis, il retraça avec une énergique et noble indignation la scène que nous avons rapportée avec détail dans les premiers chapitres de cette histoire; mais là il s'arrêta. L'idée d'avoir à parler de la lettre de madame de Vérille, et de tout ce qu'elle contenait de douloureux lui causait un trouble bien facile à comprendre, en face de cette femme dévouée, dans l'âme de laquelle il venait peut-être de ranimer une lueur d'espérance après des années de désolation.

— Écoutez, Vivant, lui dit Adrienne, comme si elle avait lu dans sa pensée incertaine, une seule chose dans ce que vous venez de m'apprendre n'est plus douteuse pour moi, c'est le pardon de mon pauvre maître qui vous absout devant Dieu et devant les hommes... il ne m'est donc plus permis de vous regarder comme un ennemi ou comme un coupable, ajouta-t-elle en faisant un visible effort pour prononcer ces dernières paroles. Quant à me réjouir... quant à espérer même, je ne le puis, je ne le pourrai jamais. Ma bonne maîtresse est morte, ce que je savais déjà, et je mettrais ma main dans ce brasier que son mari n'aura pas tardé à la suivre dans le tombeau... En douter ce serait faire un outrage à sa mémoire.

Vivant baissa la tête et un soupir douloureux s'échappa de sa poitrine : cet aveu muet fut aussitôt compris.

— Vous savez qu'il est mort aussi, n'est-ce pas? reprit Adrienne, sans montrer ni plus de surprise, ni plus de douleur. Oh! vous pouvez en convenir comme de tout le reste. Mes yeux l'auraient vu couché dans sa bière, mes mains l'auraient cousu dans son linceul, mes genoux se seraient enfoncés dans la terre de sa fosse, que je ne serais pas plus sûre que je le suis qu'il ne doit jamais revenir. J'ai pleuré sur lui comme sur elle toutes les larmes de mes yeux... Voyez, Vivant, ils sont secs comme ces vieilles murailles, et ni douleur ni joie ne les rendra plus humides désormais... — Ne dites pas cela, madame Adrienne! ne dites pas cela, mon Dieu! s'écria Vivant. — Que voulez-vous que j'espère encore?... — Le retour des enfants. — Le retour des enfants... murmura Adrienne. Rêve... folie... — Mais, pourquoi? — Pourquoi, Vivant? parce que les fils de l'homme ne sont pas comme les petits des hirondelles, qui retrouvent leurs nids malgré l'espace, les brouillards et les tempêtes. Croyez-moi : jamais le pied d'un Brancion ne foulera les rochers désormais maudits de Saint-Révérien, et... — Non, tout espoir n'est pas perdu! interrompit, avec une sorte d'exaltation inspirée, Vivant qui venait de comprendre qu'il pouvait aborder la partie douloureuse de son récit. Écoutez cette lettre, madame Adrienne! et si odieuse, si triste que vous la trouviez, vous convien-

dres avec moi qu'elle nous dit que tout n'est pas fini sans retour, et qu'il nous reste encore des devoirs à remplir.«

Et Vivant lut sans hésiter davantage et d'une voix forte et vibrante la lettre de madame de Viéville, que par réflexion il avait reprise la veille au soir après l'avoir foulée aux pieds avec indignation.

Adrienne écouta attentivement cette lecture, et, quand elle fut terminée, la pauvre femme secoua lentement la tête, comme pour faire comprendre qu'elle persistait dans sa douloureuse incrédulité.

— Tout cela ne tient qu'à un fil, Vivant, dit-elle après quelques instants de silence. Les enfants doivent être morts aussi, et c'est ce qui pouvait leur arriver de plus heureux... Que deviendraient-ils? de pauvres orphelins...— C'est vrai d'une manière, madame Adrienne. Cependant, tant que nous ne serons pas sûrs qu'ils ne sont plus de ce monde, nous devons agir comme si nous les savions vivants, c'est-à-dire réunir les débris de leur héritage, les défendre contre ceux qui voudraient s'en emparer, enfin nous conduire comme des serviteurs fidèles et courageux, et pour commencer dès à présent à montrer ce que nous sommes, il faut que les misérables qui ont osé venir habiter ce château...— Mais comment pourrez-vous...? — Je n'en sais rien; je n'y ai pas encore pensé; seulement, si dans deux jours ils sont encore ici, dites que je ne m'appelle pas Vivant Beaugey, et que tout ce que je vous ai appris n'est qu'un tas de mensonges. — Nous conserverons donc ces murailles jusqu'à ce que nous soyons aussi froids et aussi insensibles qu'elles... Que le bon Dieu vous récompense toujours dans l'autre monde, s'il ne le fait pas dans celui-ci, mon pauvre Vivant!... Moi je le bénirai de m'avoir montré encore un honnête homme sur la terre.

Et, ayant prononcé ces paroles avec une sorte d'affection, elle tendit sa main osseuse et décharnée à l'homme qu'elle avait en quelque façon maudit et chassé de sa présence peu d'instants auparavant.

— Voilà qui est parlé! s'écria celui-ci avec la cordialité sympathique qui était comme le fond de sa nature ardente et loyale. Ainsi, vous ne vous défiez plus de moi ? ajouta-t-il en attachant sur son interlocuteur un regard à la fois limpide et pénétrant. Maintenant que vous savez tout, je ne vous pardonnerais plus de douter de mon cœur, et ça n'arrangerait pas les affaires. Voyons, si vous avez encore quelque chose dans l'âme, dites-le bien vite; mais qu'il n'en soit plus question entre nous par la suite, autrement nous ne ferions rien de bon. — Vous avez raison, Vivant : du moment que je vous ai tendu la main, et j'en suis encore à me demander comment cela s'est fait, il ne doit plus y avoir de mauvaises pensées dans nos têtes, et c'en serait une peut-être que de vous cacher une chose que vous serez sans doute bien aise d'apprendre. — Vous avez donc aussi des nouvelles ! s'écria Vivant en se levant avec la promptitude de l'éclair. — Vous savez bien que non... mais j'ai un secret. — Si ce secret ne les regarde pas, je ne tiens pas à le savoir, car il me sortirait de l'idée tout de suite. — Et croyez-vous qu'il serait resté dans la mienne s'il ne les regardait pas?... Vivant, vous allez avoir la preuve que j'ai confiance en vous... mais si cette confiance était une erreur ou une faiblesse, puisse cette tour s'écrouler à l'instant même et nous écraser sous ses débris!

Tout en parlant, la vieille femme de charge s'était aussi levée de son siége, et quand elle fut debout, Vivant la vit, non sans quelque surprise, prendre sur la tablette de la cheminée une lampe de cuivre, et se baisser vers le foyer comme pour l'allumer, ce qu'elle fit en effet.

Puis elle se dirigea vers le côté opposé de la tour, en faisant signe au soldat de le suivre.

— Dérangez ce vieux bahut, dit-elle à Vivant, en lui désignant un immense buffet en ébène sculpté, dont la couleur primitive avait peu à peu disparu sous la poussière accumulée des siècles.

Le dragon se mit en devoir d'obéir, mais ce ne fut pas sans de grands efforts qu'il en vint à bout complétement.

— Maintenant prenez cette barre de fer

essayez de soulever cette dalle, reprit la femme de charge.

La dalle fut soulevée sans trop de difficultés, et Vivant aperçut les premières marches d'un obscur, étroit et rapide escalier qui descendait à pic dans les profondeurs de la tour.

— Malédiction sur vous et sur moi, si jamais vous révéliez ce que vous allez apprendre! dit Adrienne d'une voix sourde.

Un geste énergique et indigné de Vivant répondit à cette dernière marque de défiance de la femme de charge, qui reprit aussitôt avec un accent plus ferme :

— Suivez-moi!

Et, sa lampe à la main, Adrienne s'engagea dans l'espèce de gouffre ouvert devant elle.

Quand elle eut descendu quelques degrés, elle se retourna, souleva sa lampe à la hauteur de son visage, et parut satisfaite en apercevant Vivant immédiatement derrière elle.

La descente fut longue et, en quelques endroits, difficile, car plusieurs marches étaient brisées ou chancelantes. Adrienne, malgré son grand âge, semblait familiarisée avec ces obstacles, et si elle s'arrêtait en les rencontrant, c'était pour les indiquer à Vivant et l'aider à les franchir.

Enfin, ils arrivèrent au bas de l'escalier, et Vivant sentit sous ses pieds un sol uni, mou et un peu élastique comme celui des caves.

Il se rappela alors avoir entendu dire dans son enfance que de vastes souterrains partant du château s'étendaient en tous sens sous la montagne de Saint-Révérien, et avaient leurs sorties dans les bois à de grandes distances.

Il se souvint aussi que Brulard, à l'époque de leurs coupables rapports, lui avait parlé de ces souterrains avec une sorte d'effroi, affirmant avec beaucoup de sérieux qu'on y entendait, pendant les longues nuits d'hiver, les gémissements plaintifs des nombreuses victimes de la tyrannie des seigneurs de Saint-Révérien : comme certains esprits forts, Brulard, qui niait Dieu, se dédommageait en croyant aux revenants, par respect pour les lumières du siècle.

Adrienne, qui marchait d'un pas rapide devant son compagnon, s'arrêta brusquement et dit :

— Prenez cette lampe, Vivant; plongez la main qui la tiendra aussi profondément que vous pourrez, dans cette espèce de cuve en pierre, en vous penchant vous-même sur le bord, puis regardez au fond jusqu'à ce que vos yeux habitués à l'obscurité puissent distinguer quelque chose.

Vivant exécuta ces ordres avec une ponctualité toute militaire.

— C'est bien cela, reprit Adrienne... Eh bien! que voyez-vous? ajouta-t-elle, après quelques secondes d'attente. — Ce que je vois... ce que je vois, bonté divine! Ah! madame Adrienne, quel malheur si ces chers enfants ne revenaient pas. — C'est vrai, Vivant; car il y a là de quoi les faire riches, en dépit de ce que les méchants et les ingrats leur ont si lâchement volé!... mais, je vous l'ai déjà dit, ils ne peuvent pas revenir... ils ne reviendront pas... et ce trésor... ce trésor.

Et Adrienne, reprenant la lampe des mains de Vivant, se dirigea vers l'escalier qui ramenait au quatrième étage de la tour. Quelques instants après, son compagnon et elle étaient de nouveau installés aux deux coins de la grande cheminée de pierre, et continuaient leur intéressante conversation.

XIV.

— Dès ce soir je viendrai demeurer ici avec vous, si vous le permettez toutefois, dit Vivant.

La vieille femme de charge exprima son consentement par un geste douloureux.

— Et, en attendant reprit Vivant d'un ton significatif, je vais toujours balayer le château pour qu'il soit propre à tout hasard, ce sera autant de fait. Si vous entendez du tapage par là-bas, tenez-vous tranquille chez vous : ce sera les balayures qui crieront; mais on en viendra facilement à bout.

Et le brave soldat se leva d'un air résolu qui en disait plus que les paroles qu'il venait de prononcer.

— Ne faites pas d'imprudence, au moins,

lui dit Adrienne d'une voix affectueuse. Maintenant que j'ai trouvé un ami pour parler d'eux, il me semble que je serais fâchée de le perdre.

Et elle tendit sa main décharnée à Vivant, qui s'éloigna avec la promptitude d'un homme qui a hâte de mettre un projet à exécution.

Quand il fut sorti de la tour, il se dirigea vers la partie du château où il avait vu, quelques heures auparavant. le jeune garçon habillé de velours d'Utrecht jaune, qui lui avait dit être le fils de son cousin Dorier, l'un des envahisseurs du manoir.

Il le retrouva à la même place, occupé à se tresser un fouet avec une poignée de chanvre grossier.

— Où est ton père? lui demanda-t-il d'un ton qui trahissait une secrète impatience.— Là-bas, répondit l'enfant en désignant de la main une porte au rez-de-chaussée du château.

La distance était courte; Vivant l'eut bientôt franchie. Les pieds, les mains et la langue lui brûlaient.

Il entra dans une grande pièce, qui était autrefois la salle à manger du château, et il marcha droit à une table autour de laquelle était réunie une famille de paysans, prenant son repas du matin.

— Salut à la compagnie, dit-il en soulevant son chapeau d'assez mauvaise grâce.

Les paysans l'examinèrent en silence pendant quelques secondes, puis l'un d'eux s'écria avec une grosse voix joviale :

— Mais c'est le cousin Beaugey!

Et l'homme qui avait prononcé ces paroles, se levant, vint à la rencontre du soldat, la main cordialement tendue en avant.

— Renvoie ton monde, dit Vivant en fronçant le sourcil; je voudrais te parler en particulier. — Tu as joliment pris l'habitude du commandement à l'armée, répliqua le paysan. Voyons, vous autres, continua-t-il en se retournant vers la table, allez garnir les chevaux, je vous rejoindrai tout à l'heure.

Une femme, deux garçons de quinze à seize ans, et un valet de charrue se levèrent et quittèrent la chambre.

— Qu'as-tu fait de la maison de ton père? demanda Vivant à Dorier, aussitôt qu'ils furent seuls. — Je l'ai louée au pâtre du village, répondit le paysan avec une lenteur qui dénotait la surprise que lui causait cette question faite à brûle pourpoint.—Et celle-ci, qui te la loue? reprit Vivant.— Personne.— Alors de quel droit l'habites-tu? — Je n'en sais rien; mais, au fait, cela ne te regarde pas, et... — Cela ne me regarde pas! s'écria Vivant d'une voix de tonnerre. C'est ce que nous verrons! En attendant, si tu n'as pas vidé les lieux dans la journée, je t'en chasserai comme un chien galeux. Je ne veux pas de voleurs dans ma famille. — Et si je te répondais que je supporte bien des brûleurs dans la mienne, que dirais-tu? — Je te briserais les os, misérable coquin! — Ce serait cependant la vérité, cousin.— Vérité ou mensonge, tu t'en iras d'ici. Ce château appartient aux héritiers du comte de Brancion.— Est-ce que tu les as dans ta poche les héritiers de ton comte? Alors, fais-les voir et on leur parlera. — Écoute, Dorier, répondit Vivant d'une voix calme mais terrible, je suis venu ici avec la résolution bien arrêtée d'en faire sortir tous ceux qui y sont sans avoir le droit d'y rester... Il faut donc que tu sortes, ou je ferai un malheur. — Les Lorry y sont aussi. — Et ils en sortiront comme toi, de force ou de gré. — Eh bien! quand ils seront partis, je partirai... mais d'abord il faut que je consulte. — Consulter pour savoir si tu peux disposer du bien d'autrui! Ah çà! la Révolution n'est donc pas encore finie dans ce village? — Dame, je ne sais pas; mais comme on ne nous dit rien, nous restons. — Et ta conscience? — C'est des bêtises d'autrefois; tu dois le savoir mieux qu'un autre, cousin Vivant. — J'ai appris le contraire, Dorier... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Veux-tu, oui ou non, t'en aller! — Je veux d'abord consulter. — C'est ton dernier mot? — Oui. — Eh bien! voici le mien! s'écria Vivant.

Et sautant sur une coignée qui était accrochée à la muraille, il s'élança vers la porte, la ferma derrière lui, et revint vers Dorier en brandissant son arme au-dessus de sa tête.

— Ne me tue pas, dit le paysan en tremblant de tous ses membres, et expliquons-nous tranquillement. — Tout est expliqué: ce château ne t'appartient pas; il faut que

tu en sortes aujourd'hui même. — Je le ferai, dit Dorier. — Jure-le-moi sur la vie de ta femme et de tes enfants. — Je te le jure!

Vivant jeta la coignée loin de lui: ses traits contractés par la violence de sa colère se détendirent; il se rapprocha de Dorier et lui tendit la main.

— Tu me remercieras un jour, cousin, lui



Hélène, je crois que nous sommes arrivés. (Page 300.)

dit-il d'une voix tremblante encore, mais cependant affectueuse. Tu me remercieras, car je te fais faire une bonne action. Assieds-toi là, verse-moi un verre de vin et causons comme de vieux amis.—Puis-je rappeler ma femme et mes enfants? demanda Dorier qui ne paraissait pas encore très-rassuré par ce brusque changement. — Fais ce que tu voudras, je compte sur ta parole; et maintenant que nous sommes d'accord, je t'expliquerai tout en bon camarade.

XV.

Dorier, que Vivant venait de traiter avec tant de rudesse, n'était, au fond, ni un méchant, ni même un malhonnête homme. Le ciel l'avait tout simplement doué d'une de ces natures obtuses et cupides de paysan, qui restent volontiers dans le doute sur les notions du *tien* et du *mien*, afin de pouvoir à l'occasion dire en se grattant la tête d'un air niais : « Dame, monsieur le juge, je ne savais pas que j'étais fautif. »

Toutefois, nous rendrons à Dorier cette justice qu'il n'eut pas été plutôt mis, par son expéditif parent, au fait de la véritable situation des choses, qu'il témoigna sa satisfaction et même sa reconnaissance qu'on eût bien voulu lui dire nettement ce qu'il devait faire pour rentrer dans les voies de la probité, peu fréquentées par lui jusqu'alors. Il fut aidé en cela par sa femme, douce et soumise créature, à qui il était arrivé plus d'une fois de se demander si leur présence dans ce château, qui ne leur appartenait pas, était parfaitement régulière. Rappelée par son mari, elle avait assisté à toutes les explications données par Vivant, et bien que ce dernier ne fût pas entré dans autant de détails que dans ses entrevues avec Denis et la vieille femme de charge, il en avait cependant dit assez pour toucher le cœur naturellement bon de la paysanne, déjà avertie par ses scrupules de conscience. Elle fit donc franchement cause commune avec le cousin Vivant, et Dorier, tout à fait convaincu qu'il n'était pas dans son droit, en usant d'un bien qui ne lui appartenait pas, entra si complétement dans les inspirations loyales et courageuses de Vivant, qu'il s'offrit à lui prêter son concours dans sa campagne contre le père Lorry.

— Ça n'ira pas tout seul chez les Lorry, dit Dorier tout en quittant sa blouse de toile blanche pour prendre sa carmagnole des dimanches ou plutôt des décadis. Le vieux est un sournois, et les fils sont des chiens finis. Si tu veux, cousin Vivant, je dirai au Jean, mon charretier, de venir avec nous. Il tape dur quand il faut. — Ça aurait l'air de les craindre, de venir comme ça en troupe, répondit Vivant. Le bon droit ne doit se fâcher que quand il ne peut pas faire autrement. Allons d'abord tranquillement tous les deux : nous verrons après.

La portion de bâtiments que la famille Lorry avait trouvé bon de s'adjuger, n'était qu'une partie des anciens communs du château; mais comme elle était d'une construction beaucoup plus récente que tout le reste, et qu'elle n'avait pas été atteinte par l'incendie, elle se trouvait dans un excellent état de conservation, et paraissait presque neuve en comparaison des débris plus ou moins informes qu'il fallait traverser pour arriver jusqu'à elle.

Vivant, en voyant cet état de choses, se dit que ce serait peut-être là que devraient habiter les enfants s'ils revenaient jamais : il est inutile d'ajouter que cette réflexion ne le disposa à aucun ménagement envers les Lorry.

— Voilà justement tout notre monde, dit Dorier à son cousin en lui désignant de la main une grange dans laquelle les quatre fils Lorry battaient du blé à tour de bras, tandis que le père les examinait, debout devant la porte et les mains derrière le dos.

Au bruit des pas des deux voyageurs, se mêlant à celui des quatre fléaux qui frappaient l'aire de la grange à coups redoublés, le père Lorry se retourna.

En voyant Dorier accompagné d'un inconnu, sa première pensée, comme toujours en semblable circonstance, fut que c'était le ci-devant comte qui revenait au pays. On voit que le vieillard était moins engourdi dans son usurpation que son voisin.

La taille, la démarche et le costume de l'ex-dragon le rassurèrent promptement, bien qu'il ne retrouvât pas d'abord en lui une ancienne connaissance.

— Voisin Lorry, lui dit Dorier avec cet air de considération rancunière que le paysan ne manque jamais de prendre vis-à-vis de son semblable plus riche que lui, je vous amène quelqu'un que vous ne serez peut-être pas fâché de voir.

Ces dernières paroles renfermaient une

de ces épigrammes sournoises que l'honnête habitant des champs ne se refuse jamais dans l'occasion.

— Et qui est celui-là, voisin? demanda le père Lorry en toisant l'ex-dragon de la tête aux pieds. — C'est mon cousin Vivant Beaugey, répondit Dorier; vous savez bien, un de ceux qui sont partis dans les temps de la levée en masse? — Eh! morguienne, je me le remets parfaitement, repartit le vieillard d'un ton jovial, parce qu'il venait de reconnaître un ancien complice. C'était un de nos bons alors, ajouta-t-il comme pour répondre à sa pensée secrète.

Et il tendit la main à Vivant.

Mais celui-ci, de même qu'il avait fait en entrant chez son cousin, ne répondit pas à cette démonstration amicale, et il se borna à exécuter un salut militaire avec toute la gravité imaginable.

Le père Lorry, se méprenant sur le motif de cette réserve qu'il prenait pour du respect, continua :

— Oh! tu peux me toucher la main, mon garçon; nous sommes tous égaux à présent.

Le mâle visage du soldat s'empourpra à cette insolence de parvenu, mais il eut la force de se contenir en réfléchissant au motif sérieux qui l'amenait.

— Père Lorry, fit-il en portant de nouveau la main à son front, le cousin Dorier et moi nous voudrions vous dire deux mots en particulier. C'est pour une affaire. — Ça va tout seul, mes enfants. Allons près du poêle, je tirerai un pot de vin blanc, et nous causerons tout à notre aise.

Pour expliquer cet empressement du vieillard, il est utile d'ajouter qu'il faisait l'usure depuis qu'il était devenu riche, et que le vin blanc était son associé dans cet honnête métier.

— Vous n'avez pas besoin de vous déranger, vous autres, dit-il à ses fils.

Et il se dirigea vers un petit perron de quelques marches qui conduisait dans le logis qu'il habitait.

Il congédia par un geste brusque quatre ou cinq femmes réunies autour d'un poêle de fonte, rouge à force d'être chaud, et après avoir présenté des siéges à ses hôtes, il les quitta pour aller à la cave.

— Il ne se doute de rien, dit Dorier à voix basse; sans ça il ne nous offrirait pas à boire.

Vivant ne répondit pas: son attention était pour le moment absorbée dans la contemplation de cinq ou six portraits de la famille de Brancion, suspendus à la muraille de la pièce où le père Lorry les avait introduits.

Le vieillard revint, son pot de vin blanc à la main; il le posa sur une table, rangea des verres à l'entour et invita ses convives à se rapprocher de lui.

Quand ils furent tous les trois assis et accoudés, Vivant prit la parole.

— Père Lorry, dit-il, il me semble que vous êtes plus *cossu* qu'autrefois. Vous avez donc fait un héritage? — J'ai acheté des terres et des prés, et je les ai payés en beaux assignats, ma foi, répondit le vieillard en clignant de l'œil.—Et avez-vous acheté aussi cette maison? demanda Vivant qui avait hâte d'en venir au fait.—Je l'achèterais bien tout de même, mais elle n'est pas à vendre.— Ah! fit le soldat : et pourquoi n'est-elle pas à vendre? — La nation a pensé qu'elle n'en valait pas la peine, alors, ma foi, chacun en a pris sa part. — Et vous la plus grosse? — Comme tu dis, mon garçon. A ta santé. — Ce qui fait, reprit Vivant, que vous êtes le plus gros voleur du village.

Le vieillard posa son verre à moitié vide, et arrêta un regard scrutateur sur le dragon, comme s'il voulait lire dans sa pensée.

— Que veux-tu dire? lui demanda-t-il après quelques secondes de silence. — Comment! vous ne me comprenez pas? — Ma foi, non. — C'est cependant bien clair. — Explique-toi mieux. — Oh! qu'à cela tienne! s'écria Vivant. Puisque ce château n'a pas été vendu et que vous l'habitez, vous jouissez du bien d'autrui, ce qui n'est pas le fait d'un honnête homme. — Mais, monsieur le maire m'en a donné la permission par écrit, ainsi... — Encore une fameuse canaille que votre maire, interrompit Vivant. — Alors ton cousin Dorier en est une aussi? — Mon cousin Dorier a reconnu qu'il était dans son tort, et il déménage aujourd'hui. — Et tu viens me dire d'en faire autant. — Vous y

êtes tout droit. — Eh bien! tu peux t'en retourner : je n'en ferai rien. — C'est ce que nous verrons.— C'est tout vu.— Père Lorry, je ne voudrais pas molester un homme de votre âge; je respecte vos cheveux blancs; mais, mille millions de bombes, vous vous en irez d'ici. — Je me moque de toi et de tes bombes. — Père Lorry, ménagez vos termes... ou sinon...— Ah! çà, tu as donc envie de brûler le château une seconde fois, que tu veux en renvoyer tout le monde? — Oh! je savais bien que vous me jetteriez cette lâche action au visage; mais puisque j'ai vécu dix ans avec mes remords, je peux bien supporter vos reproches pendant cinq minutes, car je me dis que le brûleur repentant vaut mieux que le voleur incorrigible.— Si mes garçons étaient là, tu ne me parlerais pas ainsi. — Allez les chercher, si vous voulez, je ne vous en empêche pas : le bras qui a croisé le fer avec les Prussiens, les Russes, les Mamelucks et antres *Raiserlicks*, n'aura pas peur de vos quatre fils, tant braves soient-ils.

Le vieillard fit le geste de se lever, Dorier lui posa la main sur le bras et l'obligea à se rasseoir.

— Voyons, père Lorry, dit-il, tâchons de nous entendre sans nous fâcher, si c'est possible. — Mais d'abord qu'il ne vienne pas m'insolenter chez moi. — C'est vrai qu'il a été un peu vif en commençant. Tu as été un peu vif cousin, reprit Dorier. Donne-lui tes raisons, comme tu me les a données, il les comprendra peut-être. Le père Lorry est un ancien qui connaît les affaires. — Ici, il n'y a qu'une chose à connaître, c'est l'honnêteté, interrompit Vivant. Ce château n'a pas été vendu; les anciens propriétaires peuvent revenir d'un moment à l'autre...— Eh bien! s'ils reviennent, on s'arrangera avec eux, interrompit le père Lorry, à son tour; mais jusque-là je ne me dérangerai pas.— Et s'ils ne viennent jamais? — Alors, je resterai toujours. — Et vous pourrez mourir tranquille? — Tiens, pourquoi pas? Puisque les corbeaux et les chouettes font leurs nids dans ces pierres, je peux bien y faire le mien aussi... mais, j'y songe... en vertu de quel titre viens-tu ici me faire la loi? As-tu une procuration, une lettre, un papier quelconque!— Je n'ai rien de tout cela, père Lorry; mais j'ai pensé qu'en venant vous dire qu'aujourd'hui, demain, un jour ou l'autre enfin, je ne sais pas quand, deux pauvres enfants sans pain, sans asile, pourraient revenir pour essayer de vivre où leurs parents ont vécu, vous comprendriez que le peu qu'ils possèdent encore ne doit pas être dans des mains étrangères... J'aurais peut-être mieux fait de commencer par là... Mais que voulez-vous? Quand j'ai vu ces portraits qui leur appartiennent encore plus que tous le reste; ces portraits, que je regarde comme des reliques aujourd'hui, et qui ne sont pour vous qu'une décoration pour la muraille; quand j'ai reconnu ces meubles qui leur ont servi pendant tant d'années; ces chers meubles qu'ils considéraient comme de vieux amis, et dont vous usez avec indifférence... Quand je vous ai entendu parler de cette maison comme si elle était le patrimoine de vos pères, l'héritage de vos enfants, votre chose enfin... ma foi, le sang m'a monté à la figure, la patience que je m'étais promis d'avoir m'a échappé, et au lieu de chercher à vous faire entendre raison, au lieu de vous expliquer tranquillement les choses, je vous ai dit des sottises. Ça pouvait être franc, mais ça n'était pas politique. Excusez-moi, mon ancien, car je ne suis qu'un soldat, qui trouve toujours plus court de se servir de ses mains nues, que de perdre son temps à mettre des mitaines.

Cette rude et fière justification de sa conduite, prononcée par Vivant avec une sorte de bonhomie résolue, parut faire un peu d'impression sur le père Lorry, non qu'elle l'eût convaincu, mais elle lui avait donné le temps de réfléchir sur les inconvénients de sa situation illégale.

— C'est bon, c'est bon, grommela-t-il entre ses dents. Il n'y a que les enfants et les ivrognes qui se fâchent pour des mots; mais nous qui sommes des hommes, nous devons agir d'une autre manière. Tu m'as appelé voleur, à ce que je crois; moi, je t'ai riposté en t'appelant incendiaire, ou quelque chose comme cela : nous sommes donc à peu près quittes. Eh bien! jouons la belle à présent.

—Qu'entendez-vous par là?—Tu veux que je m'en aille d'ici, n'est-ce pas?— C'est la vérité. — Et moi, je ne veux pas m'en aller.— C'est du moins ce que vous m'avez dit, mais ce ne sera pas votre dernier mot. — Il ne tient qu'à toi que j'en dise un autre à la minute même. — Que faut-il que je fasse pour cela? — Tu as un pré qui me joint et qui est amodié à Émiland Bérard, moyennant cinquante écus par an. — C'est toute ma fortune, avec quelques louis d'or que j'ai rapportés de l'armée. Mais, père Lorry, je ne vois pas quel rapport il peut y avoir... — Cède-moi ton pré à bon compte, et je quitterai le château dès ce soir. — Bien vrai! s'écria Vivant. — C'te bêtise! puisque je t'en fais la proposition. C'est aussi vrai que voilà un pot de vin blanc à moitié vide, et que je m'appelle Jean-François-Guillaume-Urbain Lorry. — Alors touchez là, morbleu! reprit Vivant dont le visage rayonnait de joie : c'est une affaire conclue. — Pas encore, pas encore, répondit le vieux paysan. Tu ne m'as pas dit ton prix; jusque-là il n'y aura rien de fait, quand nous en parlerions huit jours. — Mais le prix m'est indifférent, père Lorry. — Ta, ta, ta,... je ne me laisse pas prendre à ces beaux semblants. Quand je fais une affaire, je veux la voir jusqu'au fond et de tous les côtés. — Je cherche si peu à vous surprendre, risposta Vivant avec un léger mouvement d'impatience, que votre prix sera le mien. Fixez-le vous-même. — Ton pré... ton pré... Voyons qu'est-ce qu'il peut bien valoir par le temps qui court? Il y en a deux *fauchées* et demie; le sol est un peu fatigué, il est sujet aux inondations; le regain n'y pousse pas bien dru... mettons cent pistoles pour l'acheter à prix d'argent.

C'était à peu près la moitié de sa valeur en l'estimant très-peu consciencieusement.

— Va pour cent pistoles, fit le soldat avec une insouciance magnifique. — Oui, mais tu comprends, reprit le père Lorry, que, consentant à quitter le château pour te faire plaisir, je dois te demander une petite diminution... les temps sont durs, l'argent est rare... et puis je te paierai comptant, ce qui ne se trouve pas tous les jours. Ma foi tu auras le fin fond de mon sac. — Eh bien! voulez-vous que ce soit cinquante pistoles au lieu de cent? dit Vivant. Vous voyez, père Lorry, que je n'y vas pas par quatre chemins, et que si vous êtes coulant, je le suis aussi.

Si le vieux paysan eût hésité seulement une seconde, il avait le pré pour rien; mais Dorier, qu'il examinait du coin de l'œil, ne se contenait qu'avec peine; il pouvait s'échapper tout à fait : Lorry prit son parti résolûment.

— Allons, va pour cinquante pistoles, répondit-il. Mes enfants *me jureront* un peu; mais, après tout, je suis le maître, et entre *pays*, il ne faut pas non plus se montrer trop regardant. Dorier, je te prends à témoin que c'est une affaire faite. Capon qui s'en dédit! Buvons un coup là-dessus.

Les verres furent remplis, choqués, vidés. Vivant se serait plutôt fait couper en morceaux que de retirer sa parole ainsi engagée.

— Maintenant, reprit Lorry, nous allons écrire ça en quatre lignes en attendant l'acte par-devant notaire, que nous ferons plus à loisir; et la journée ne sera pas finie, que nous aurons déménagé d'ici. En toutes choses il ne s'agit que de s'entendre. Tu n'as pas de regret, Vivant? — Fi donc! du regret, père Lorry! me prenez-vous pour un enfant? On m'offrirait maintenant mille pistoles au lieu de cinquante, qu'il n'en serait ni plus ni moins. Quand j'ai dit un mot, c'est comme si le notaire y avait passé.

Le vieux paysan rassuré par ces paroles, et surtout par le ton de franchise avec lequel Vivant les avait prononcées, se leva alors avec empressement pour aller chercher dans une pièce voisine tous les objets nécessaires à la rédaction d'un sous seing privé.

— Mais, tu es donc sourd? mais tu es donc aveugle? dit Dorier à voix basse, aussitôt que le père Lorry fut hors de la chambre. — Pourquoi cela? — Parce que tu n'as pas vu que je te faisais des signes : parce que tu n'as pas entendu que je me remuais sur ma chaise comme un écureuil dans sa cage; parce que tu ne t'es pas douté finalement que je voulais te marcher sur les pieds. — Et dans quel but faisais-tu toutes ces évolutions? — Pour t'avertir qu'on te prenait une

puce sur le nez, comme dit M. Larue, le notaire de Saint-Révérien. — Puisque ça me convenait. — D'accord ; mais tu es volé comme dans un bois. — Qu'est-ce que ça me fait? j'ai ce que je voulais. — En jouant un peu plus serré, tu l'aurais eu tout de même, c'était facile à voir ; il ne fallait que regarder.

En ce moment, le père Lorry rentra, ce qui mit naturellement fin à cette conversation.

L'acte provisoire fut promptement libellé. Le bonhomme, tout en causant sur un ton d'indifférence, trouva encore moyen d'y faire insérer deux ou trois stipulations tout à son avantage, contre lesquelles Vivant protesta d'autant moins, que l'habile acquéreur eut le soin de ne les mettre sur le tapis qu'après l'insertion de la clause qui l'obligeait à quitter le château le jour même : lui, sa famille, ses bestiaux et son mobilier. A dater de ce moment, le digne soldat ne s'inquiéta plus d'autre chose, et il aurait donné son dernier sou et sa moustache si on les lui eût demandés. Il était, à la lettre, ivre de joie, fou de bonheur ; en un mot aveugle et sourd, comme l'avait dit l'instant d'auparavant son cousin Dorier.

— Voilà qui est fait, grommela le père Lorry en ôtant ses lunettes après avoir signé. Je n'aurai pas peur des voleurs cette nuit, ajouta-t-il avec un soupir, et en jetant un regard douloureux sur son sac d'argent. — Je compte venir coucher ici ce soir, répondit Vivant en signant à son tour les deux doubles du sous seing privé. Je pense que la journée vous suffira pour faire votre déménagement. Si vous avez besoin d'un coup de main, je vous le donnerai par-dessus le marché. — Ah! ah! c'est donc pour toi que tu as travaillé? fit le vieux paysan d'un ton goguenard. J'aurais dû m'en douter à ton empressement. Après tout, cela te regarde. Mon affaire, à moi, est de te laisser la place nette, et tu peux compter qu'elle le sera. Merci de tes offres de service, mon garçon. Avec mes quatre fieux et mes brus nous aurons de belle heure fini.

Vivant, qui avait perdu jusqu'à sa rancune dans son marché ; Vivant, dont tous les sentiments haineux étaient concentrés sur Brulard, serra la main du père Lorry avec une franche cordialité ; puis il sortit accompagné de son cousin Dorier, dont le visage assombri annonçait un sourd mécontentement.

XVI.

Les deux cousins cheminèrent côte à côte pendant quelques instants sans prononcer une seule parole : l'un semblait absorbé dans sa joie, l'autre réfléchissait sur la manière dont il s'y prendrait pour épancher sa mauvaise humeur.

Quand ils furent arrivés près de la partie du château où était située la demeure de Dorier, celui-ci, voyant que Vivant se disposait à prendre congé de lui, l'arrêta par un geste brusque et lui dit :

— Tu as ma promesse, Vivant ; je ne la rétracterai pas, et ce soir je serai aussi dehors d'ici, peut-être même avant ceux dont tu as acheté si cher la complaisance ; j'ai donc le droit de te dire que tu as mal agi envers moi, en me faisant céder *gratis* ce que tu as payé à un autre qui ne t'est rien du tout. Cependant le père Lorry a du bien, tandis que moi, ton parent, je ne suis qu'un pauvre diable. — Voyons, cousin, touche là de bon cœur, afin qu'il ne soit pas dit que nous nous quittons fâchés le jour où nous nous sommes revus. Je te dédommagerai plus tard, sois-en sûr, sans compter que tu te seras fait un ami de moi par la manière dont tu as agi.

Pour que nos lecteurs comprennent le sens de ces bienveillantes paroles, il est nécessaire de leur rappeler qu'après la courte scène de violence qui avait eu lieu entre les deux cousins, Dorier s'était vraiment montré honnête et sensible pendant le récit que Vivant lui avait fait de ses aventures en Allemagne.

— Je ne te garde pas de rancune, cousin, dit le paysan d'un air de bonne humeur, et si tu ne me dédommages pas, ce sera tout de même. Seulement, tu comprends, j'aurais autant aimé que ce pré, qui vient de notre grand-père, ne fût pas donné à un autre pour un morceau de pain : c'est de la justice et rien de plus. Au revoir, cousin.

Dorier rentra chez lui pour procéder sans retard à son déménagement, et Vivant courut en toute hâte vers la tour du Commandeur.

Il n'eut pas de peine, cette fois, à se faire ouvrir la porte du quatrième étage ; la vieille femme de charge l'attendait debout sur le seuil.

— Victoire ! victoire ! madame Adrienne ! cria Vivant d'une voix entrecoupée par son émotion et la rapidité de sa course. — Qu'avez-vous donc obtenu ? — Ce que je vous avais dit. — Quoi ! ils consentent à s'en aller ? — Précisément : ça n'a pas demandé bien du temps, comme vous voyez. — Et quand partent-ils ? — Dès ce soir. — Comment avez-vous pu faire, mon Dieu ? reprit la vieille femme de charge, les mains jointes et les yeux levés au ciel. — Je n'en sais rien, mais j'ai réussi. — Que la Vierge et les saints vous en récompensent, Vivant, dans ce monde et dans l'autre ! car jamais homme ne le mérita mieux que vous ! Quoi ! demain je pourrai parcourir ces chères ruines en plein jour, sans avoir la crainte d'y rencontrer ces vilaines gens ! Ah ! je croyais mon cœur mort à la joie, mais je sens qu'il ne l'est pas tout à fait encore.

Et Vivant crut voir briller une larme au bord des paupières désséchées d'Adrienne.

— Vous êtes donc heureuse ? lui demanda-t-il avec un profond attendrissement. — Heureuse, mon enfant ? non, mais je suis moins triste, parce qu'il me semble que ce n'est pas pour rien que le bon Dieu fait tout cela après tant d'années pendant lesquelles j'avais pu croire qu'il les avait abandonnés. — Eh bien ! si vous êtes un peu contente, madame Adrienne ; si vous pensez aussi que tout espoir n'est pas perdu sans retour ; si vous croyez que j'ai fait quelque chose pour vous, ce matin, faites à votre tour quelque chose pour moi. — Si c'est possible, mon garçon, je ne demande pas mieux. Voyons, de quoi s'agit-il ? — Consentez à voir Denis. Il a bien des torts, je le sais, et lui-même en convient ; mais il peut nous être utile dans bien des choses, il est resté attaché à nos chers maîtres, et dans leur intérêt qui doit... — Je le verrai, Vivant, je le verrai... mais je ne réponds pas de lui faire amitié tout de suite. Il a été bien lâche, bien intéressé, et s'ils n'étaient pas partis, ces chers bons maîtres, il aurait peut-être fini par les trahir aussi. Quand un homme manque de courage, il ne faut rien attendre de bon de lui. — Je ne vous dis pas le contraire ; mais il est bien revenu de tout cela, je vous en réponds. — Il est riche, et Brulard n'est plus à craindre, dit Adrienne avec amertume ; mais enfin, je le verrai, Vivant ; je n'ai rien à vous refuser : vous pouvez lui dire de venir quand il voudra ; monsieur le comte et madame la comtesse l'aimaient tant ! — Je cours lui annoncer ça, madame Adrienne ; puis je prendrai mes effets chez lui ; je me procurerai dans le pays tout ce qui sera nécessaire pour m'établir ici, et un soldat n'a pas besoin de grand'chose ; et ce soir, à la tombée de la nuit, nous nous réunirons pour ne plus nous quitter.

Lorsqu'il traversa les cours du château, le digne soldat eut la satisfaction de voir que partout les promesses qu'on lui avait faites étaient en voie d'exécution. Une partie du mobilier de son cousin Dorier était déjà réunie au milieu de la chambre principale de son logis : et plus loin deux grands chariots stationnaient devant le bâtiment occupé par la famille Lorry.

Toutefois Vivant fut obligé de faire une halte dans cet endroit, pour calmer le père Lorry, qui, dans son ardeur de déménagement, enlevait les portes et les fenêtres de la maison qu'il abandonnait.

— Ah ! dame, je ne savais pas, répondit-il à l'observation que Vivant lui fit, que des portes et des fenêtres n'étaient pas des meubles. C'est si vieux tout ça, ajouta-t-il ; mais je ne demande pas mieux que de le laisser. Vous entendez, garçons, qu'on ne touche ni aux volets ni aux portes. Quant aux serrures, c'est différent, comme je les ai fait mettre, j'ai le droit de les emporter.

Vivant acquiesça par un signe de tête à cette dernière déprédation ; puis il s'éloigna à grands pas : cette ténacité de rapine lui inspirait un profond dégoût.

Une demi-heure après, Vivant rentrait

dans le cabaret du *Grand-Saint-Hubert*. En ce moment midi sonnait à l'église de Saint-Révérien.

— Tu es exact au rendez-vous comme un chasseur, mon garçon, dit l'ex-piqueur. Eh bien! as-tu réussi à te faire ouvrir la porte de la mère Adrienne. — Mieux que cela, papa Denis! mieux que cela! je vais dès ce soir demeurer avec elle. — Ah! bah!!! — C'est comme je vous le dis : la paix est faite; faite pour moi et mes alliés, comme dit le premier Consul; car la mère Adrienne consent à vous voir. — Si tu t'y prends aussi bien avec les jeunes qu'avec les vieilles, mon garçon, tu as dû avoir des bons moments dans ta vie, répondit le piqueur. Allons, c'est affaire à toi. Il n'y a plus qu'une chose qui me tracasse à présent : tu vas demeurer au château, dis-tu, alors prépare-toi à te disputer du matin au soir. — Me disputer! et avec qui? — Avec ton cousin Dorier, et le père Lorry qui est le plus grand sournois qu'on puisse trouver à vingt lieues à la ronde. — Mais ils s'en vont! à l'heure qu'il est, ils déménagent! Ce soir, il n'y aura plus au château que la mère Adrienne et moi. — Comment! les Lorry... les Dorier... — M'ont cédé le champ de bataille! ça a bien manqué de chauffer dur; mais ils ont fini par entendre raison, et à l'heure qu'il est, comme je viens de vous le dire, ils plient bagage sans tambours ni trompettes. Le dix-huitième dragon a triomphé sur toute la ligne, pour n'en pas perdre l'habitude même dans ses foyers. — Quand Brulard va savoir tous ces changements, et j'aurai soin qu'il n'attende pas trop, il va joliment tirer les oreilles à son chien, la queue à son chat et mettre sa pauvre petite fille en pénitence. — Comment cela? — C'est sa manie, sa consolation : depuis qu'il ne peut plus faire de mal aux hommes, il en fait aux bêtes, et il tourmente sa fille, la plus douce, la plus jolie créature... et qu'il aime bien cependant... — Ah! c'est vrai, interrompit Vivant avec distraction, il avait effectivement un enfant de cinq ou six ans quand je suis parti. — C'est ça même... la petite Francine, la sœur de lait de M. Jacques : elle a quelques mois de plus que lui. Son père en a fait une demoiselle avec un nom de la révolution; il l'appelle maintenant Clématite... mais on ne peut pas dire le contraire, c'est un vrai bijou, un amour. — Maintenant, dit Vivant, il faut que je me procure un petit mobilier pour m'installer là-haut. Comment dois-je m'y prendre? — Ça ne sera pas difficile, mon garçon. Sans sortir du village tu trouveras des meubles qui connaissent le chemin du château comme toi et moi. — Toujours le pillage... — Dame, que veux-tu! quand les idées sont à la débandade, les hommes ne font que des sottises. C'est comme une meute qui aurait volé le fouet du piqueur et qui chasserait toute seule. — Eh bien, papa Denis, chargez-vous de me trouver tout ce dont j'ai besoin : un lit, une table, deux ou trois chaises... ce que vous jugerez à propos. Si je cherchais cela moi-même, je me ferais encore des disputes, bien sûr, et il vaut mieux que cela ne soit pas. — Tout ce que tu voudras, mon garçon. De plus je t'offre ma charrette pour mener tous tes effets au château. Je t'accompagnerai, je t'aiderai à t'organiser et je ferai, par la même occasion, ma paix avec la mère Adrienne. En voilà de la besogne dans un jour! A ta santé encore.

Le reste de la journée fut employé conformément à ce qui venait d'être décidé entre les deux amis. Denis n'eut besoin que de se présenter dans deux ou trois maisons, avec quelques écus de six livres dans sa poche, pour se procurer tout ce dont pouvait avoir besoin son camarade.

Quand Vivant revint chez Denis, celui-ci achevait de charger sur sa charrette les acquisitions qu'il avait faites. Peu d'instants après, tous deux se mirent en route pour se rendre au château.

Le jour baissait quand ils y arrivèrent, car la route praticable pour les voitures faisait un grand détour sur le revers opposé de la montagne. A mi-côte ils avaient rencontré Dorier qui s'était hâté de leur dire qu'il ne restait plus personne au château. Vivant lui sauta au cou.

L'entrevue de l'ex-piqueur et de la vieille femme de charge se passa beaucoup mieux qu'il n'était permis de l'espérer. Denis avoua franchement ses torts, mais il se dépêcha

d'ajouter, ce dont il fournit la preuve, qu'il avait, à diverses reprises, envoyé de l'argent à ses maîtres émigrés; puis il termina en disant qu'il ne se regardait que comme le dépositaire des biens achetés par lui : on lui rendrait ce qu'il avait payé pour les avoir, si les enfants revenaient et tout serait dit.

Adrienne accueillit froidement ces explications, parce que l'ex-piqueur, en les donnant, ne se départit pas de ce ton goguenard qui lui était habituel. Cependant, quand il eut fini, la vieille femme de charge lui dit qu'elle était bien aise de le voir et qu'il serait toujours le bienvenu au château.

On s'occupa alors de l'installation de Vivant. Il fut décidé qu'il occuperait le premier étage de la tour du commandeur, dont le rez-de-chaussée servirait de magasin pour les provisions du ménage et les outils que Vivant comptait se procurer dès le lendemain pour commencer des travaux qu'il méditait.

A sept heures tout était fini; Denis retournait au village, et Vivant répétait de nouveau, en pressant sur son cœur les mains de la vieille femme de charge : « Je vous avais bien dit, madame Adrienne, que je balayerais le château. »

XVII

Trois mois et demi se sont écoulés et les beaux jours sont revenus. Une brise tiède, dont l'haleine vivifiante est embaumée de senteurs printanières, agite doucement les flots limpides du lac de Saint-Révérien, et épanche sur les riantes collines qu'ils reflètent la neige éblouissante et parfumée des cerisiers en fleurs.

C'est le soir; l'horloge du village vient de sonner lentement sept heures et tinte aussitôt l'angelus.

En ce moment un homme à cheval côtoie les bords du lac, dans la partie qui avoisine les rochers, au sommet desquels s'élèvent, toujours majestueuses, les gigantesques ruines du château de Saint-Révérien.

Cet homme est Denis, qui a été nommé depuis quelques semaines aux fonctions de garde des bois confisqués par la république, sur le comte de Brancion, émigré.

Denis avait obtenu cette place malgré les intrigues de Brulard qui la sollicitait pour une de ses créatures, et il ne s'était décidé à l'accepter qu'après avoir consulté son ami Vivant et la vieille femme de charge, avec lesquels il vivait dans une harmonie que rien n'était venu troubler depuis le jour où nous les avons vus réconciliés.

Denis chemine au petit trot, en sifflant une fanfare qui lui rappelle le beau temps où, la trompe sur l'épaule et le couteau de chasse sur la hanche, il voyait marcher sous son fouet une des plus vaillantes meutes du royaume.

Arrivé à l'endroit du lac d'où il pouvait également et à son gré se diriger vers le village ou monter au château, il se détermina pour ce dernier parti, et il s'engagea dans le sentier tracé au milieu des rochers.

Ce sentier, bien différent de ce qu'il était quelques mois auparavant, lorsque Vivant l'avait parcouru pour aller affronter l'indignation de la fidèle femme de charge, attestait dès le premier abord, les efforts persévérants d'une main intelligente et laborieuse. Débarrassé des ronces, des ruines et des quartiers de rocs qui l'obstruaient à l'époque dont nous venons de parler, il offrait un libre passage au cavalier comme au piéton. De jeunes plantations, déjà verdoyantes, s'élevaient partout où la nature du sol avait raisonnablement permis de creuser la terre; les pentes avaient été adoucies avec art en plusieurs endroits, et dans quelques places, jadis envahies par le buis et le serpolet des montagnes, des carrés de sainfoin naissant témoignaient d'heureuses tentatives de culture.

Il ne fallut que quelques minutes à Denis, pour franchir la distance qui sépare le lac du château.

Il se dirigea à travers les cours désertes et les bâtiments en ruine et abandonnés du côté de la tour du Commandeur. Là, il mit pied à terre, attacha son cheval Bijou à un anneau de fer scellé depuis des siècles dans la muraille, et monta avec une légèreté juvénile l'escalier que nous connaissons.

Au bruit de ses pas, la porte du premier

étage s'ouvrit discrètement, et Vivant parut, une lampe à la main.

Les deux amis se serrèrent la main avec une rustique cordialité; puis, Denis entra dans le logis de Vivant.

— Eh bien! qu'avez-vous appris? demanda ce dernier d'une voix qui trahissait les anxiétés d'une longue et pénible attente. — Rien de fâcheux, mon garçon; au contraire. — Madame de Viéville... — Madame de Viéville, s'est fait un peu tirer l'oreille : les vieilles femmes qui n'ont jamais eu d'enfants sont tenaces comme les biches bréhaignes[1]; mais, enfin, elle renonce pour le moment à vous intenter un procès, et c'était là l'essentiel. — A-t-elle appris quelque chose de nouveau? demanda Vivant, d'une voix plus calme. — Rien absolument, et elle m'a avoué que, quoiqu'elle ne crût pas possible que les enfants de son neveu fussent encore vivants, elle n'avait cependant aucune certitude de leur mort. Elle a ajouté qu'elle faisait faire des recherches en Allemagne et en Pologne, et elle m'a chargé de vous remercier tous les deux des soins que vous donnez aux débris de la fortune de ses pères : ce sont ses propres paroles que je te rapporte là. Nous autres chasseurs nous ne mentons jamais que quand la vérité est inutile. — Dieu soit loué! dit Vivant, du ton d'un homme qu'on allége d'une lourde et poignante inquiétude. Je pourrai donc travailler encore avec courage, puisque tout espoir n'est pas perdu sans retour! Maintenant, qu'y a-t-il de vrai relativement à monsieur le comte? — Pour ce qui est de monsieur le comte, mon pauvre garçon, il n'y a malheureusement plus de doute à avoir. J'ai tenu dans mes mains et j'ai lu de mes yeux l'extrait certifié de son acte mortuaire. Il a été tué en Allemagne au mois de mars 1797. — Six ans! Denis, c'est affreux de penser ce que ces pauvres enfants ont pu devenir pendant ce temps-là... Six ans!!! — Vois-tu, mon garçon, s'ils se sont tirés d'affaire les trois premiers mois, il n'y a pas de raison pour que cela n'ait pas duré jusqu'à aujourd'hui. C'est comme un chevreuil chassé, vois-tu! Quand il a tenu quatre heures, on peut parier cent contre un qu'il en réchappera. J'ai vu ça plus de mille fois dans ma vie. — Je ne demande qu'à le voir une, répondit Vivant; mais enfin, ajouta-t-il, comme s'il voulait donner un autre cours à ses pensées, pourquoi madame de Viéville nous a-t-elle fait écrire, par son avoué de Chaumont, cette lettre qui nous a mis la mort dans l'âme? — C'est encore ce misérable Brulard qui l'a poussée à cette démarche, en lui faisant savoir par-dessous main, que si elle ne nous poursuivait pas, dès à présent, elle aurait beaucoup plus de peine à se mettre en possession plus tard, si elle avait la preuve authentique qu'elle est décidément héritière de son neveu. — Cet homme me fera devenir fou! dit Vivant, d'une voix que la colère rendait à peine intelligible. Ah! si je n'avais pas promis à mon pauvre maître... — Bah! il joue de son reste comme un vieux renard sur ses fins. Tout le monde le connaît et chacun le méprise; de plus pour l'achever, j'ai appris à Chaumont qu'il était destitué de ses fonctions de maire. Le piéton de la préfecture lui en apportera la nouvelle à sa première tournée; mais tu peux regarder dès à présent la chose comme faite. — La justice de Dieu commencerait-elle enfin? murmura à voix basse Vivant, comme s'il se parlait à lui-même. — Ma foi, je le crois! reprit Denis avec sa jovialité habituelle; car je vais t'apprendre une petite affaire qui n'est pas indifférente du tout. — Ah! parlez vite mon, bon Denis! j'ai besoin de savoir de bonnes nouvelles. Ces six années passés depuis la mort de monsieur le comte me pèsent toujours sur le cœur. — Tu sauras donc, mon garçon, que notre garde général, que je suis allé voir en passant à Arc, m'a annoncé que par suite d'une décision de l'administration supérieure des eaux et forêts de la Haute-Marne, tous les bois de la ci-devant seigneurie de Saint-Révérien, confisqués sur nos pauvres maîtres, seront mis en haute futaie... — Eh bien! qu'est-ce que ça peut nous faire? interrompit Vivant avec un mélange d'indifférence et d'étonnement. — Ce que ça peut nous faire, morbleu? cela signifie qu'on n'y coupera pas seulement de quoi faire une baguette de fusil ou un lien de gerbes, de

1. Biches qui n'ont jamais porté.

sorte que si ces chers enfants reviennent un jour, et qu'on leur rende leurs bois, ils se trouveront plus riches qu'auparavant; et, comme c'est moi qui les garde, tu peux être sûr qu'il n'y manquera pas la valeur d'un cure-dent, quand je devrais les parcourir du matin au soir et du soir au matin jusqu'à ce que Bijou ait les sabots usés jusqu'au paturon. Je te charge de le dire à madame Adrienne.

Le lendemain de bonne heure, la vieille Adrienne vint trouver Vivant qui surveillait au dehors une demi-douzaine d'ouvriers occupés à déblayer les cours du château : c'était sa besogne de tous les jours depuis trois mois.

Vivant lui répéta fidèlement ce que Denis lui avait appris la veille, et, comme il s'y attendait, la pauvre femme de charge ne vit qu'une chose dans tout ce qu'il lui contait, c'est que le comte étant mort depuis six ans, le retour de monsieur Jacques et de la petite Hélène était moins probable que jamais.

Elle en dit tant sur ce sujet que Vivant, d'habitude si confiant en l'avenir, sentit l'espérance défaillir dans son cœur.

Triste, découragé, la vue de ses ouvriers qui travaillaient avec ardeur augmenta son malaise moral, et comme Adrienne retournait à la tour du Commandeur, il la suivit en silence, cherchant en son esprit une solution consolante aux doutes qui l'obsédaient avec ténacité pour la première fois.

Ils arrivèrent, sans échanger une parole, jusqu'à une petite esplanade, sorte de promontoire aérien qui s'avançait dans le vide à l'endroit le plus escarpé des rochers de Saint-Révérien.

La vue qu'on avait de ce point élevé était délicieuse. Elle s'arrêtait d'abord sur le lac et sur les collines environnantes; puis elle se prolongeait jusqu'au village, pittoresquement groupé sur la rive opposée, et, enfin, elle avait pour perspective lointaine la route d'Arc qui se dessinait en courbes gracieuses dans une vaste et riante prairie, parsemée çà et là de groupes de saules et de peupliers.

Pendant qu'ils regardaient ce paysage, un spectacle aussi étrange qu'inattendu vint frapper leurs regards.

XVIII.

Il consistait dans l'arrivée d'un petit cortége, qui eût fourni à un peintre de genre le sujet du plus ravissant tableau.

Un cheval moucheté de fauve sur un fond blanc de lait, dont la taille n'excédait pas quatre pieds et quelques pouces, mais dont tous les membres, admirablement proportionnés dans leur exiguïté, annonçaient l'agilité unie à la vigueur, s'avançait d'un pas à la fois vif et prudent, chargé d'un de ces immenses paniers doubles qui sont d'un si fréquent usage dans les pays montagneux, où les bêtes de somme sont plus souvent employées que les animaux de trait.

Le panier de droite contenait quelques bagages rangés avec ordre et intelligence; dans celui de gauche, se tenait assise une petite fille de huit à dix ans, dont on ne voyait que la tête à moitié cachée par un vaste chapeau de paille, et les épaules, sur lesquelles ruisselait une longue chevelure blonde et bouclée, que le zéphir agitait et que le soleil faisait scintiller.

Immédiatement derrière le petit cheval moucheté, et touchant presque sa croupe, marchait d'un air délibéré un jeune et beau garçon, dont toute la personne élégante et robuste respirait la grâce séduisante de l'adolescence à son aurore.

Il était grand, élancé, souple et nerveux. Son œil noir, largement fendu, avait de la fierté et de la douceur; sa bouche résolue et spirituelle annonçait de la franchise et de la bienveillance. La vie circulait active et puissante dans ses veines fortement accusées, et déjà un léger duvet châtain brun projetait une ombre presque mâle sur sa lèvre supérieure et sur ses joues, brillantes du coloris de la jeunesse et de la santé sous le hâle qui les couvrait.

Le costume qu'il portait faisait merveilleusement valoir tous ces brillants avantages. Il consistait en une espèce de tûnique en drap bleu barbeau, ouverte sur la poitrine et serrée au niveau des hanches par une ceinture de soie blanche et rouge. Cette tunique, qui s'arrêtait un peu au-dessus du

genou, laissait voir un pantalon de peau de daim gris-perle, que terminaient de solides brodequins en cuir rougeâtre de Hongrie. Le chapeau était de forme haute et conique, et à bords légèrement relevés, ce qui ajoutait l'air déterminé de l'inconnu, dont l'épaule droite supportait une carabine, et sur le flanc gauche duquel descendait, suspendue par un cordon vert, une poire à poudre en corne transparente.

Quant au costume de la petite fille assise dans le panier, on n'en voyait rien de plus que son large chapeau de paille, sur lequel s'épanouissaient, fraîches, coquettes et toutes brillantes encore de la rosée du matin, deux grosses touffes de fleurs sauvages, cueillies peut-être dans les fentes des âpres rochers de Saint-Révérien.

Quand le petit cheval fut à quelques pas de l'esplanade, le jeune garçon qui le suivait se dirigea vivement vers sa tête et l'arrêta par la bride.

Puis il s'appuya contre le panier dans lequel la petite fille était assise, et après avoir contemplé en silence la tour pendant quelques secondes, il dit à l'enfant, dont il semblait le protecteur.

— Hélène, je crois que nous sommes arrivés. — Ah ! quel bonheur ! s'écria la petite fille en se dressant dans son panier et en frappant l'une contre l'autre ses mains mignonnes, soigneusement gantées. — Maintenant que faire? reprit le jeune garçon. Ces ouvriers que nous avons rencontrés tout à l'heure m'ont dit que nous trouverions du monde près de la tour, et je ne vois personne à qui je puisse m'adresser.

Mais en ce moment le jeune garçon, qui, jusqu'alors, n'avait porté son attention que sur la tour, tourna ses regard vers la petite esplanade, et aperçut, quittant leur place pour venir à sa rencontre, Vivant et la vieille femme de charge.

Ceux-ci, chose bizarre et presque incompréhensible, ont avoué depuis, qu'ils n'avaient eu cependant aucun soupçon en voyant le petit groupe qui stationnait à quelques pas d'eux.

Mais leur indifférence ou leur incertitude à cet égard ne fut pas de longue durée, car le jeune garçon, franchissant résolûment la moitié de la distance qui les séparait les uns des autres, souleva son chapeau avec grâce et noblesse, et dit, d'une voix dans laquelle la fermeté s'alliait à la douceur.

— Les enfants des exilés seront-ils les bienvenus parmi vous, mes amis ? — Les enfants des exilés ! balbutia Adrienne avec une sorte d'égarement. La vérité lui apparaissait confuse, mais son esprit troublé n'osait ou ne pouvait la définir. — Je suis Jacques de Brancion, répondit le jeune garçon avec une noble confiance; puis, se retournant et désignant la petite fille debout dans son panier, il ajouta : Et voilà ma sœur Hélène. — Monsieur Jacques ! mon Dieu, soyez béni et faites-moi la grâce de ne pas mourir de joie...

Et la pauvre Adrienne, qui avait prononcé ces paroles avec un accent intraduisible, tomba à genoux et leva les mains vers le ciel.

— C'est ma bonne Adrienne, j'en suis sûr ! s'écria Jacques d'une voix émue.

Et s'inclinant vers la fidèle femme de charge, il la prit dans ses bras, la releva et la pressa avec une mâle tendresse sur son cœur.

— Monsieur Jacques embrassez aussi ce brave homme, dit Adrienne en désignant, au milieu de son ivresse, Vivant qui se tenait à l'écart recueilli dans son bonheur. — De tout mon cœur ! fit le jeune Brancion en tendant les bras à Vivant.

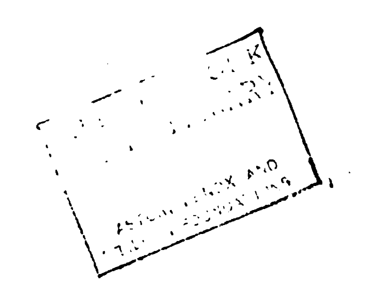
Puis quand il le tint contre sa poitrine il ajouta :

— Je n'ai pas besoin de savoir votre nom puisque vous êtes son ami.

Et il montra Adrienne, qui accourait près d'eux, apportant la petite Hélène qu'elle venait d'aller chercher dans son panier.

— Mes amis, dit Jacques, je ne vous remercie pas de votre accueil, car je m'y attendais. N'est-ce pas, Hélène, que je vous ai toujours assuré que nous serions bien reçus ? ajouta-t-il en se tournant vers sa sœur. — Oh ! c'est bien vrai, mon frère, répondit la petite fille avec un sourire rayonnant.

Adrienne, qui tenait la main du jeune Brancion, s'inclina et l'appuya contre ses lèvres en sanglotant.





Philippoteaux del. Mocquet sc.

Fosset imp. Faub. St Jacques 19 Paris

JACQUES DE BRANCION

... vous étiez-vous adressé ? demanda Vivant dans l'esprit duquel venait de

... Nous commencerons par lui. — Ensuite, reprit Jacques, nous irons voir la petite Francine, ma sœur de lait ; la fille de ce

— Je sais ce qui vous afflige, reprit Jacques. Vous nous retrouvez orphelins et pauvres... mais j'ai revu mon pays, mon cher pays! cette belle France que mon père aimait tant! Adrienne ne pleurez plus. — Vous serez mal ici, mes pauvres enfants! — Mal, ma vieille amie! s'écria Jacques; mais regardez donc ce beau ciel bleu! ces montagnes verdoyantes que je parcourais dans mes rêves et que je revois de mes yeux! toute cette contrée, à l'aspect de laquelle je me suis agenouillé tout à l'heure quand elle a reparu à mes regards, belle et souriante comme le jour où je l'ai quittée! Je devrais gagner ici mon pain et celui de ma sœur à la sueur de mon front, ou le demander à la charité fraternelle de mes compatriotes, qu'il faudrait encore se réjouir avec moi de mon retour! Ah! vous n'avez jamais été exilée, vous...! vous n'avez jamais eu l'oreille déchirée par les accents de l'étranger et le cœur meurtri par sa pitié dédaigneuse! Vous n'avez jamais essuyé, sur le visage désolé d'un père, les larmes amères et brûlantes de la proscription! Mal ici, mal ici, ma bonne Adrienne! quand j'ai été élevé dans la sainte croyance qu'une tombe de gazon dans un coin obscur du cimetière de mon village valait mieux qu'un palais de marbre hors de mon pays!

Et Jacques, se levant brusquement de la place qu'il occupait entre Vivant et Adrienne, courut auprès de la fenêtre qui était toute grande ouverte, et tendit les bras dans la direction de Saint-Révérien.

— Voilà qui est parler! s'écria avec enthousiasme Vivant en se levant à son tour pour se rapprocher du jeune gentilhomme. Mais, excusez-moi si je vous interroge, comment se peut-il que vous ne soyez pas revenu plus tôt? — On m'a écrit qu'on nous recevrait mal; que nous ne serions pas en sûreté ici; et, ma foi, à cause de ma petite sœur, j'ai toujours différé jusqu'à ce que j'aie deviné et compris que celui qui me disait que la terre natale repousserait de son sein deux orphelins ne pouvait être qu'un calomniateur, et alors nous nous sommes mis en route. — A qui donc vous étiez-vous adressé? demanda Vivant dans l'esprit duquel venait de se glisser un soupçon. — Au magistrat du pays, au maire, comme on dit maintenant, je crois? — Quoi! vous ne saviez pas qu'il existait à Saint-Révérien des gens dont vous deviez vous défier? — Non, mon ami. — Le comte votre père ne vous a jamais parlé d'un nommé Brulard? — Jamais; mais la lettre que j'ai reçue était signée de ce nom. — Ainsi, c'est ce misérable qui vous a empêché de suivre le mouvement de votre cœur. — Lors de la dernière lettre que je lui ai adressée, et c'est la seule à laquelle il ait répondu, j'en avais ajouté deux, l'une pour ma bonne Adrienne, l'autre pour Denis, l'ancien piqueur de mon père; eh bien! ce monsieur Brulard m'a assuré que c'était après les avoir consultés qu'il m'engageait à ne pas revesnir... mais je vous conterai tout cela, mes bons amis, quand j'aurai parcouru ce cher château que je n'ai fait qu'entrevoir. Pendant que je ferai cette tournée avec vous, Vivant, Adrienne nous préparera à déjeuner, — ma bonne amie, ajouta Jacques en revenant près de la femme de charge, je vous confie Hélène pour quelques instants.

Et il sortit suivi de Vivant dont le visage était radieux : tous ses rêves d'ambition et de bonheur se trouvaient enfin et tout à coup réalisés.

Ce ne fut pas sans de nouvelles et bien vives émotions que le jeune châtelain revit, si différents de ce qu'ils étaient autrefois, les lieux où il avait passé les quatre premières années de son enfance. Le souvenir qu'il conservait de cette heureuse époque était assez confus dans sa mémoire, mais il s'y réveillait avec puissance et lucidité à mesure qu'il se retrouvait en présence des objets qu'il croyait se rappeler.

— Maintenant que j'ai vu ce qui me reste de notre château, dit Jacques à son guide, en regagnant la tour du Commandeur, j'ai hâte aussi de revoir le village. Vous m'y conduirez ce soir ou demain, mon ami. — Et je me flatte que vous y serez joliment reçu, répondit Vivant. — Je veux d'abord aller chez Denis, dont mon pauvre père m'a si souvent parlé. — Nous commencerons par lui. — Ensuite, reprit Jacques, nous irons voir la petite Francine, ma sœur de lait; la fille de ce

pauvre Champagne, qui, je l'espère, est encore de ce monde. — Si vous voulez aller là, monsieur Jacques, ce ne sera pas moi qui vous montrerai le chemin, interrompit Vivant.

Le visage du jeune Brancion s'empourpra légèrement, mais il réprima aussitôt ce mouvement d'impatience, et il dit avec une gravité douce :

— Et pourquoi me refusez-vous de m'accompagner, mon ami? — Parce que ce Champagne n'est autre que ce misérable Brulard qui vous a écrit de ne pas revenir en France, et cela parce qu'il est l'acquéreur de presque tous vos biens, et qu'il a fait mille coquineries dans le pays. Je vous le ferai connaître, monsieur Jacques, continua Vivant. — Eh bien ! nous attendrons, répondit Jacques avec une affectueuse dignité.

Et ils entrèrent tous les deux dans la tour du Commandeur, où le déjeuner des orphelins était préparé. Hélène attendait son frère avec impatience.

XIX.

Tous les habitants de la tour avaient épuisé les premières émotions de leur bonheur : un peu de gaieté expansive put donc se mêler au sentiment plus recueilli de leur satisfaction intime.

Au nombre des projets qui furent discutés entre nos quatre personnages, ceux qui concernaient l'établissement des orphelins dans le manoir de leurs ancêtres reçurent naturellement une solution immédiate. Jacques, qui avait reconnu en visitant les environs du château qu'une partie était encore fort habitable, n'en décida pas moins, malgré les protestations d'Adrienne et de Vivant, qu'Hélène et lui s'établiraient dans les deux étages de la tour encore vacants. Il choisit le second pour lui, et désigna le troisième pour sa sœur, qui se trouverait ainsi entre son logis et celui de la vieille femme de charge. Le rez-de-chaussée devait être converti en salle à manger et en cuisine, ce qui ne demandait que quelques réparations peu coûteuses. Cela décidé, Vivant fut chargé par son jeune maître de chercher le jour même, dans le village de Saint-Révérien, une fille douce, honnête et pauvre, qui seconderait la bonne vieille Adrienne dans les travaux du ménage, et à laquelle on conférait plus particulièrement le soin de servir la petite Hélène, dont la vivacité réclamait la présence assidue d'une personne plus alerte que la digne femme de charge.

Ce point important réglé, Jacques rappela à ses deux fidèles serviteurs qu'il leur avait promis le récit des principaux événements de son existence aventureuse, depuis le jour où l'appui paternel lui avait manqué.

Il invita, en termes affectueux, Adrienne et Vivant à prendre place à ses côtés, et il commença ainsi :

« Il y a de cela environ six ans et demi, mon père, qui avait eu deux fois le chagrin d'apprendre que les troupes victorieuses de la république étaient entrées dans les villes où il nous avait placés, pendant que le corps d'armée dont il faisait partie guerroyait aux environs, se détermina, par suite des difficultés qu'il avait eu à vaincre pour nous rapprocher de lui, à nous confier à la femme d'un chirurgien-major de son régiment, qui ne quittait pas les bagages et les ambulances, toujours à une demi-journée de marche en arrière du quartier général. Nous n'eûmes d'abord qu'à nous louer de ce nouvel arrangement. Madame Lerry, notre protectrice, était la meilleure et la plus dévouée des femmes; puis deux jours ne s'écoulaient jamais sans que mon père vînt passer quelques instants avec nous, instants pendant lesquels il paraissait oublier tous ses chagrins. Tenant ma sœur sur ses genoux, il s'adressait plus particulièrement à moi, qui étais assis sur un tabouret à ses pieds, et il nous parlait de ma pauvre mère qu'il voyait dans le ciel, disait-il, et de la France où il espérait nous ramener un jour. Vous ne pouvez vous imaginer, mes bons amis, jusqu'à quel point sa figure devenait rayonnante lorsque l'espoir du retour dans sa patrie se réveillait dans son cœur.

« Un jour cependant mon père vint, comme de coutume, passer quelques moments avec nous, mais il me sembla triste

et préoccupé. En embrassant ma sœur il avait des larmes dans les yeux, et en causant avec moi il ne me fit pas entendre une seule parole d'espérance pour notre avenir de proscrits.

« Je lui demandai ce qu'il avait, car, tout enfant que j'étais, je voyais bien que quelque chose le tourmentait; il y avait tant d'années que nous souffrions ensemble !

« — Conduis ta sœur chez madame Lerry, me répondit-il à demi-voix, ce que j'ai à t'apprendre pourrait l'effrayer, la pauvre petite.

« J'obéis, et quand je revins, mon père, sans attendre que je le questionnasse de nouveau, me dit :

« — Jacques, je suis horriblement inquiet; mais, pour que tu puisses comprendre pourquoi, il faut que tu m'écoutes avec la plus grande attention et que tu rassembles tout ce que Dieu t'a donné d'intelligence.

« Je promis à mon père de faire tout ce qu'il me demandait, et il reprit :

« — J'ai acquis hier la certitude d'un malheur et d'un danger que je soupçonnais depuis longtemps... c'est que nos alliés nous trahissent. Notre petite armée est un embarras pour eux, parce qu'elle est perpétuellement attaquée, ce qui les oblige à faire au moins semblant de venir à son secours, et ils sont décidés à la laisser écharper à la première occasion.

« — Nous paierons cher, mon enfant, le malheur d'avoir appelé à notre secours les éternels ennemis de notre patrie, continua mon père avec un profond sentiment d'amertume. Pourquoi faut-il, ajouta-t-il encore, que le sort ne nous ait permis de choisir qu'entre le pacte avec l'étranger et le bourreau ? Ah ! je crains que nous n'ayons pas pris la meilleure part !

« Ne pouvant lui rendre du calme par mes raisonnements, je cherchai à le consoler par mes caresses; mais le seul résultat que j'obtins fut de le voir pleurer en me serrant contre son cœur, comme il avait pleuré quelques minutes auparavant en embrassant Hélène.

« — Je cherche de nouveau un asile pour vous, me dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots. Il faudra nous séparer encore, mes pauvres enfants !... Si du moins ce sacrifice pouvait assurer notre réunion plus tard...

« Il n'en put dire davantage; son cœur paraissait brisé, et par un geste douloureux il me fit signe d'aller chercher ma petite sœur dans la pièce voisine.

« Il passa encore quelques heures avec nous, et, bien qu'il nous promît de revenir le lendemain, il était évident cependant que cette courte séparation lui causait un serrement de cœur inaccoutumé. Enfin il s'arracha de nos bras en prononçant ces paroles, les dernières que j'aie entendues de sa bouche : « Jacques, je te recommande ta sœur... mes enfants, aimez-vous bien !... »

« Et il s'éloigna au galop de son cheval. Je le suivis longtemps des yeux, et quand il eut disparu dans un tourbillon de poussière, je pressai Hélène contre ma poitrine oppressée; puis, et sans trop savoir ce que je faisais, je lui jurai de l'aimer toujours et de la défendre, s'il le fallait, jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

« Il me semblait entendre une voix intérieure me dire que bientôt nous serions seuls au monde.

« Il y avait une heure à peine que mon père était parti, quand nous vîmes s'arrêter à la porte du commandant de notre petite colonne, qui demeurait vis-à-vis chez nous, un cavalier d'ordonnance dont la monture était blanche d'écume.

« Quelques minutes après, notre cantonnement, d'habitude si paisible, fut sens dessus dessous. Les trompettes sonnaient, les tambours battaient; on chargeait les bagages dans les fourgons; on entassait les malades et les blessés sur des charrettes couvertes de paille ; les officiers parcouraient les logements pour s'assurer qu'il n'y restait aucun traînard.

« La bonne madame Lerry, pâle et les traits bouleversés, vint nous dire qu'il fallait nous préparer à partir; effectivement, peu d'instants après, nous montâmes avec elle dans une petite calèche, dont elle se servait habituellement pour suivre, de loin, l'armée dans ses marches.

« Bientôt quelques coups de canon se firent

entendre; mais comme c'était derrière nous, cette nouvelle circonstance n'augmenta pas l'inquiétude.

« Le bruit du canon se rapprocha insensiblement, et celui de la fusillade ne tarda pas à s'y mêler de la façon la plus lugubre et la plus terrifiante.

« Enfin le moment arriva où les quelques hommes de notre escorte durent se porter à notre arrière-garde pour repousser l'ennemi qui nous poursuivait.

« Ceux de nos blessés qui pouvaient tenir une arme quelconque se joignirent à eux, faible secours, hélas ! ajouté à une bien impuissante défense.

« La nuit vint, sur ces entrefaites, ajouter l'horreur de son obscurité à celle de notre situation.

« Toutefois nous pûmes croire un instant qu'elle nous serait favorable, car, grâce à elle, il nous fut possible de quitter la grande route, et de nous réfugier dans un bois à quelques centaines de pas sur notre gauche.

« Nous passâmes là le reste de la nuit, dans une perplexité affreuse. On se battait tout autour de nous. Nous entendions les cris de joie des vainqueurs, les imprécations des vaincus, les plaintes déchirantes des mourants. A plusieurs reprises les combattants vinrent se heurter à une faible distance de notre retraite, et de nombreuses balles sifflèrent à nos oreilles.

« Un peu avant le jour, la bataille sembla se ralentir et s'éloigner. Les coups de fusil et de canon retentissaient à des intervalles moins rapprochés et à une plus grande distance de nous. Madame Lerry, plus calme, étendit ma sœur en travers sur ses genoux et l'engagea à dormir. Hélène ne se fit pas prier, et moi je suivis bientôt l'exemple qu'elle me donnait.

« Notre sommeil ne dura pas bien longtemps, mais il fut profond : si profond que je croyais seulement rêver que la bataille durait encore, tandis qu'elle recommençait en réalité à quelques pas de nous.

« Tout à coup il me sembla que notre équipage, immobile au moment où je m'étais endormi, nous emportait à un train insensé. Je me mis sur mon séant, et mon premier mouvement fut de me retourner pour demander à notre cocher le motif de la rapidité de cette course. Jugez de mon effroi, mes amis : le siége était vide de notre conducteur, et nos chevaux avaient pris le mors aux dents. Je cherchai à ressaisir les guides que j'apercevais accrochés à un des ressorts de la voiture, mais je retirai promptement mes mains avec un cri d'horreur... elles s'étaient ensanglantées en touchant le coussin du siége. La vérité m'apparut alors, et je me tournai vers madame Lerry, dont l'immobilité et le silence m'étonnaient un peu, au milieu d'un péril qui se manifestait par des secousses à nous faire croire à chaque minute que notre calèche allait voler en éclats.

« Je l'appelai à voix basse, elle ne me répondit pas.

« Je tirai les rideaux de cuir qui fermaient la calèche, et, aux premières clartés du crépuscule matinal, je vis un spectacle qui me pétrifia de terreur.

« Madame Lerry avait la tête penchée sur la poitrine et elle paraissait privée de la vie.

« Hélène, toujours couchée en travers sur ses genoux, était inondée de sang.

« Je la crus morte aussi et je poussai un cri aigu. A ce cri, qui retentit jusqu'à son petit cœur, elle s'éveilla, se mit sur son séant, et, dans l'ignorance des scènes de meurtre qui nous environnaient, elle me jeta deux baisers entre deux sourires.

« — Tu n'as donc pas de mal ? m'écriai-je en la prenant dans mes bras. Ma sœur, ma sœur, dis-moi que tu n'as pas de mal ! — Quel mal puis-je avoir ? répondit-elle. J'ai fait un si bon somme.

« Je reconnus alors que le sang dont elle était couverte provenait de la pauvre madame Lerry, frappée mortellement d'une balle à la tête pendant que nous dormions Hélène et moi.

« Mais je n'eus pas le temps de réfléchir beaucoup sur ces malheureuses circonstances, car, en ce moment, deux coups de fusil se firent entendre près de nous, et notre voiture, après une secousse plus violente que toutes les autres, s'arrêta brusquement.

« Presque aussitôt j'entendis une grosse voix prononcer les paroles suivantes :

« — Hein ! Brutus, est-ce bien tiré, ça ? Chacun le nôtre, ma foi ! Voyons maintenant ce qu'il y a ans cette boîte.

« Je glissai un coup d'œil furtif hors de la calèche, et j'aperçus à quelques pas deux soldats revêtus d'un uniforme qui m'était tout à fait inconnu.



N'entends-tu rien d'extraordinaire du côté du village? (Page 314.)

XIX.

« Je ne fus pas longtemps dans l'incertitude sur ce qui allait se passer, car les deux soldats qui venaient de nous sauver du danger d'être entraînés peut-être dans un précipice, en tuant nos chevaux emportés, se présentèrent immédiatement à la portière de notre voiture.

« A l'aspect de la pauvre madame Lerry morte, et de ma petite sœur couverte de

sang, les rudes visages de ces deux hommes exprimèrent à l'instant même un sentiment non équivoque de compassion.

« — Oh ! quel malheur ! dit l'un d'eux ; une femme tuée et des enfants orphelins ! — Est-ce votre maman, mon petit ami ? me demanda l'autre.

« Je répondis que c'était une personne aux soins de laquelle mon père nous avait confiés.

« — A la bonne heure, reprirent-ils ensemble, c'est un peu moins malheureux comme ça. Mais qu'allez-vous devenir, mes pauvres enfants ? — Nous irons rejoindre mon père, répondis-je avec l'énergie du désespoir. — Votre père, mon petit ami ? reprit le premier soldat qui avait parlé : êtes-vous bien sûr qu'il soit encore de ce monde ? c'est qu'on en a joliment tué depuis hier soir de ces pauvres émigrés !

« L'idée que j'avais pu perdre mon père pendant le combat qui s'était en quelque sorte livré sous mes yeux, ne s'était pas encore présentée à mon esprit, mais les paroles du soldat me montrèrent la possibilité de ce nouveau malheur, et je me précipitai hors de la fatale voiture, tenant ma sœur dans mes bras et poussant des cris perçants.

« Hélène ne comprenait rien à la cause de mon désespoir, mais en m'entendant crier elle s'était mis à crier aussi.

« Les soldats nous offrirent de nous conduire à leur capitaine, et sur mon refus ils s'éloignèrent en me souhaitant de réussir à retrouver mon père.

« Nous nous retrouvâmes donc seuls, ma sœur et moi, seuls sur un champ de bataille, entre les cadavres de nos chevaux et le corps de notre pauvre protectrice.

« J'eus le courage de remonter dans la voiture pour savoir si elle était bien réellement morte, car pour rien au monde je n'aurais voulu la quitter tant qu'un signe de vie se serait manifesté en elle. Mais le doute à cet égard ne me fut pas longtemps permis. La malheureuse madame Lerry avait reçu une balle au milieu du front, et le froid de ses mains déjà roidies m'indiqua qu'elle n'existait plus.

« Je revins auprès d'Hélène, que j'avais cachée dans un champ de blé dont les épis dépassaient de beaucoup sa tête, et me blottissant à côté d'elle entre deux sillons, je me mis à réfléchir à ce que je devais faire.

« Après avoir formé vingt projets absurdes, il me sembla qu'il n'y en avait qu'un seul raisonnable, qui consistait à prendre ma sœur par la main, tant qu'elle pourrait marcher, à la charger sur mes épaules quand ses forces seraient épuisées, et à cheminer ainsi jusqu'à ce que le hasard nous eût fait rencontrer quelqu'un qui pût nous donner des nouvelles de l'armée de Condé en général, et des chasseurs de Bussi en particulier : c'était le régiment dans lequel servait mon père.

« Je demandai à Hélène si elle voulait me suivre, elle se leva ; si elle n'aurait pas peur, elle m'assura qu'avec moi rien ne l'effrayait : je l'embrassai tendrement et nous nous mîmes en route à l'instant même.

« Après un quart d'heure de marche, nous arrivâmes dans le petit bois où nous nous étions cachés la veille au soir, et nous eûmes le chagrin d'y trouver le corps de notre pauvre cocher, gisant à la place même que notre voiture avait occupée. J'ai toujours pensé qu'il avait été atteint en même temps que madame Lerry, et que ses chevaux, ne se sentant plus contenus, et effrayés d'ailleurs par le vacarme de la bataille, s'étaient emportés jusqu'au moment où deux balles françaises les avaient arrêtés dans leur course furibonde.

« A peu de distance du petit bois, nous nous retrouvâmes sur le même grand chemin que nous suivions lorsque la vivacité toujours croissante du combat avait déterminé notre protectrice à chercher un refuge à l'écart.

« Ce chemin, si bruyant quelques heures auparavant, était morne et solitaire quand nous le rejoignîmes. On voyait seulement quelques cadavres d'hommes et de chevaux dans les champs environnants.

« Qu'étaient devenus les nôtres ? Mis en déroute, avaient-ils été tous pris ? Assez heureux pour s'être tirés d'affaire, de quel côté s'étaient-ils dirigés ? A défaut d'un renseignement ou d'un indice, notre salut dépen-

dait peut-être d'une bonne inspiration à cet égard.

« Je priai le bon Dieu de me la donner, et nous nous remîmes en marche dans la direction que nous aurions suivie si rien n'avait mis obstacle à notre voyage.

« Il pouvait être environ midi quand j'aperçus dans l'éloignement le clocher aigu d'une église et les toits bas et plats d'un village.

« Cet aspect me redonna un peu de courage, et j'en avais besoin, car Hélène ne marchait plus depuis longtemps, et j'entrevoyais déjà le moment où il ne me serait plus possible de la porter.

« Je redoublai d'efforts, et enfin j'atteignis les premières maisons du village, dont j'avais vu de loin les toits à moitié cachés dans la verdure.

« Une porte était ouverte, au milieu d'un pavillon de construction élégante; j'entrai dans une pièce au rez-de-chaussée, et je déposai ma sœur sur une chaise... il était temps : j'allais succomber à la fatigue.

« Une jeune femme qui allaitait un tout petit enfant me demanda d'une voix douce qui nous étions et ce qu'elle pouvait faire pour nous être utile.

« Je lui racontai notre lamentable histoire, dans mon incorrect allemand d'émigré, et j'eus la satisfaction de voir que mon récit faisait couler des larmes.

« Elle remit avec précaution dans son berceau l'enfant qui s'était endormi sur son sein, puis elle alla dans une pièce voisine, d'où elle revint bientôt apportant du lait, du beurre, des fruits et du pain, qu'elle plaça devant nous, en nous invitant, dans les termes les plus affectueux et les plus compatissants, à prendre un peu de nourriture.

« Tout en mangeant, je lui adressai quelques questions sur le mouvement des armées; mais elle ne put me donner aucun renseignement, si ce n'est qu'on s'était battu la veille dans les environs : hélas! je le savais aussi bien qu'elle, et probablement beaucoup mieux.

« Quand je me sentis ranimé par un bon repas, je demandai à Hélène comment elle se trouvait, et sur sa réponse qu'elle se sentait à merveille, je me levai pour partir, et dans cette pensée je pris ma sœur par la main, et m'approchant de notre hôtesse je la remerciai de sa gracieuse hospitalité.

« Elle me demanda où nous avions le dessein d'aller; je lui répondis que je n'en savais rien, mais que j'étais décidé à marcher jusqu'à ce que j'eusse trouvé mon père.

« Je vis de nouveau briller dans ses yeux bleus deux grosses larmes d'attendrissement, puis elle me répondit que ma résolution faisait le plus grand honneur à mon courage, mais qu'elle la croyait périlleuse, et qu'elle me suppliait à mains jointes d'attendre que son mari, qui était sorti pour une heure ou deux, fût de retour.

« — Il vous donnera de bons conseils, dit-elle en terminant sa petite exhortation de prudence; puis, comme il est bourgmestre, il est très-possible qu'il ait appris quelque chose sur la marche des armées, ajouta-t-elle; mais dans tous les cas, croyez-moi, mes pauvres enfants, le mieux est de ne pas vous remettre en route que vous n'ayez vu mon bon Johan.

« Il me sembla que cette excellente femme me donnait un avis sensé, et je me décidai à ne pas partir que son mari ne fût revenu.

« Il rentra peu de moments après, et sa femme n'eut pas besoin de prononcer beaucoup de paroles pour le mettre au fait de notre douloureuse situation.

« Il commença par l'approuver de nous avoir gardés jusqu'à son retour, puis il me demanda quelques explications que je lui donnai du mieux qu'il me fut possible.

« — Mon enfant, me dit-il avec bonté, je m'oppose absolument à ce que vous partiez. — Vous n'en avez pas le droit, lui répondis-je avec ma fierté de dix ans. — Je le sais, mon enfant; mais je le prends dans votre intérêt. Que désirez-vous? Savoir ce que votre père est devenu? Eh bien! si je vous l'apprends sans que vous bougiez d'ici, cela ne vaudra-t-il pas beaucoup mieux?

« Je fus obligé de convenir qu'il avait raison, et je lui promis de me gouverner d'après ses conseils; alors il me dit :

« — Je fais pour vous, mon enfant, ce que je voudrais que votre père fît pour le mien,

s'il se trouvait dans le même cas que vous. Vous allez rester sous la garde de ma bonne Marie-Lise, et moi, dès ce soir, je me mettrai en campagne pour tâcher de savoir ce qui vous intéresse, et, bonnes ou mauvaises nouvelles, je vous promets de vous en rapporter quelques-unes. Allons, allons, il faut espérer qu'elles seront bonnes, reprit-il en remarquant que mon cœur se gonflait. Puis je l'entendis murmurer à voix basse : *Pauvres enfants !*

« Ainsi qu'il me l'avait promis, je le vis quelques instants après monter à cheval en m'annonçant qu'il allait à la découverte. Sa femme lui demanda s'il reviendrait le soir même, il lui répondit qu'il le désirait vivement, mais qu'il ne pouvait pas en être tout à fait sûr.

« Le reste de la journée et la soirée s'écoulèrent tristement ; le bon Johan ne revint pas.

« La matinée du lendemain se passa aussi pour nous dans une vaine attente.

« Marie-Lise faisait tout ce qu'elle pouvait pour nous distraire de nos inquiétudes, mais nous ne répondions que par des larmes à ses efforts ; j'avais le pressentiment que je ne reverrais plus mon bien-aimé père, et Hélène pleurait en voyant l'anxiété peinte sur mon visage.

« Le soir de ce jour, un exprès apporta une lettre de Johan à sa femme. Il la chargeait de nous dire que l'armée des émigrés avait éprouvé un rude échec ; que ses pertes étaient considérables, et enfin qu'ayant appris où se trouvait le corps des chasseurs de Bussi, il espérait le joindre avant la nuit close.

« Ce que je n'ai su que longtemps après, c'est que cette lettre contenait dans un post-scriptum d'une ligne ces sept mots de sinistre augure : *Le corps en question a été abîmé.*

« Enfin, le quatrième jour après son départ, Johan revint, et je vis, du premier coup d'œil que je jetai sur lui, qu'il n'avait rien de bon à nous apprendre.

« Il portait sous son ample redingote un ou deux paquets qu'il remit en grand mystère à sa femme, puis ils se renfermèrent et passèrent près d'une heure en tête-à-tête.

« Au bout de ce temps la porte de la chambre où ils s'étaient retirés s'ouvrit, et je vis Johan se diriger lentement vers moi, tenant contre sa poitrine une épée dans son fourreau.

« — Jeune homme, me dit-il d'une voix grave, votre père est mort glorieusement au champ d'honneur, et moi, bourgmestre de Kopitz, je vous remets son épée que j'ai reçue de sa main défaillante.

« Je me précipitai en sanglotant sur cette arme, et je la pressai contre mon cœur avec le plus douloureux respect.

« — Quoi ! je ne le verrai plus ! m'écriai-je en proie au plus affreux désespoir ? — Hélas ! non, mon pauvre enfant ! répondit le digne bourgmestre ; mais enfin il est mort avec calme, car je lui ai promis de ne pas vous abandonner. — Mort ! mort pour toujours ! reprenais-je avec plus de force. Qu'allons-nous devenir, mon Dieu !

« Et Hélène, sanglotant comme moi, répétait : « Mort ! mort pour toujours ! qu'allons nous devenir, mon Dieu ! »

« La nuit qui suivit la nouvelle de cet irréparable malheur, je fus pris d'une fièvr violente, d'un délire furieux : on crut qu j'allais aussi mourir, et il me semble que dans le désordre de ma raison, je souhaitai que cela arrivât.

« — Il n'en fut, grâces à Dieu, rien, me bons amis, continua Jacques en tendant droite et à gauche les deux mains à Vira et à Adrienne. Le ciel a permis que je vi pour la sœur qu'il m'a donnée et pour le amis qu'il m'a rendus. Je ne passerai jama un seul jour sans l'en remercier du fond d mon âme. Je reprends mon récit, qui ser bientôt terminé maintenant, ajouta Jacque après quelques instants de silence.

XX.

« Je fus pendant quinze jours dans le pl imminent danger, et ma convalescence traîna péniblement l'espace de six semaine J'avais prodigieusement grandi ; j'étais d'u faiblesse extrême, d'un anéantissement pre que total, et j'ai la profonde conviction q

sans l'assiduité infatigable des soins de la bonne Marie-Lise, je n'aurais pas échappé à cette crise terrible.

« Enfin on reconnut que j'avais assez de forces pour supporter sans inconvénient le choc d'une nouvelle émotion; alors M. Johan Hecker, c'est le nom du bourgmestre de Kopitz, vint s'asseoir un matin près de mon lit, et voici ce qu'il nous raconta.

« Le lendemain du jour où il nous avait quittés, et après avoir eu bien des difficultés à vaincre, il rejoignit enfin l'armée de Condé qui battait en retraite, faisant comme toujours dans ce cas, l'arrière-garde de l'armée autrichienne. Arrivé aux avant-postes, il apprit d'un colonel, en faction comme un simple soldat, que le régiment des chasseurs de Bussi, dont il s'informait, avait été écrasé dans le combat de l'avant-veille, et que le meilleur moyen d'avoir des nouvelles d'une personne appartenant à ce corps était d'aller tout droit à l'ambulance générale de l'armée. Ce colonel ajouta qu'il lui semblait avoir entendu dire que le comte de Brancion avait été tué, ou du moins grièvement blessé.

« Le bon M. Hecker se remit en route, muni de ces indications assez peu consolantes, et le soir même il atteignit la petite ville où se trouvait l'ambulance générale du corps des émigrés.

« Après des efforts inouïs et une multitude de faux renseignements, M. Hecker, servi par un hasard providentiel, rencontra enfin mon père, au moment même où il allait renoncer à continuer ses infructueuses recherches.

« Mon pauvre père était étendu sur une charrette, entre deux soldats de son régiment, blessés et mourants comme lui. Une balle lui avait traversé la poitrine de part en part, et un coup de sabre lui avait fait une profonde entaille dans la face... il était expirant au moment où M. Hecker s'approcha de lui et lui apprit ce qui l'amenait.

« A la nouvelle que ses enfants vivaient et étaient en lieu sûr, il eut la force de se soulever et de remercier M. Hecker qui lui apportait cette consolation suprême.—C'est Dieu qui vous envoie, lui dit-il, que ce soit lui qui vous récompense! Je vous les confie, ces chers et malheureux enfants! ajouta-t-il d'une voix qui s'affaiblissait visiblement. Guidez-les dans leurs démarches, s'ils en ont jamais à faire pour rentrer dans leur patrie; puis élevez-les chrétiennement: des proscrits n'ont pas besoin d'autre chose.

« M. Hecker répondit qu'il acceptait cette mission dans toute son étendue, qu'il en comprenait tous les devoirs, et mon père reprit après avoir cherché quelque chose dans la paille de la charrette:

« — Cette bourse contient douze mille francs en or: c'est tout ce qui me reste. Prenez-la et faites-en l'usage que vous jugerez le plus convenable dans l'intérêt de mes enfants. Prenez aussi cette épée, que le sang d'un compatriote n'a jamais souillée, j'en atteste l'honneur. En la remettant à mon fils, dites-lui que quoi qu'il arrive il ne doit jamais la sortir du fourreau que pour le service de la France... Il a, et j'en bénis le ciel, d'autres devoirs à remplir que ceux qui m'ont été imposés par la fatalité des circonstances... Plus tard il comprendra ce que je veux dire aujourd'hui.

« M. Hecker prit la bourse et l'épée, et protesta à mon père que ses intentions seraient religieusement remplies. Il allait aussi lui faire entendre quelques paroles d'espérance sur la possibilité de guérir de ses blessures, quand des cris d'alarme, auxquels se mêlait le bruit de la fusillade, retentirent autour d'eux. Les Français arrivaient... M. Hecker dut se réfugier dans une maison de la ville, où il resta caché jusqu'au soir.

« Quand il put sortir de sa retraite sans danger pour lui, il se hâta de courir à l'endroit où il avait laissé mon père.

« Une bien douloureuse nouvelle l'y attendait.

« Tous les blessés appartenant à l'armée de Condé avaient été égorgés dans la chaleur du combat... »

Ici Jacques fut interrompu par un cri d'horreur que poussa Adrienne.

En même temps l'ancien soldat de la république se voila le visage de ses deux mains.

— J'ai aussi vu cela, murmura-t-il comme

s'il se parlait à lui-même... ah! si j'avais été là pour le couvrir de mon corps...

Jacques serra la main de Vivant, pendant qu'Hélène, assise sur les genoux d'Adrienne, se suspendait à son cou, comme si elle voulait lui faire oublier l'émotion poignante qu'elle venait de ressentir.

Après quelques instants de silence, Jacques reprit son récit où il l'avait laissé.

« M. Hecker, dit-il, chercha le corps de mon pauvre père parmi les morts qu'on avait réunis dans une prairie hors de la ville pour leur donner la sépulture. Il le retrouva vêtu encore de son uniforme, et percé de trois nouvelles balles, qui avaient dû le tuer sans lui faire subir de nouvelles souffrances.

« Comme les troupes françaises s'étaient retirées, M. Hecker put obtenir de son collègue le bourgmestre de l'endroit l'autorisation d'enlever le corps de mon père, auquel il fit creuser une tombe séparée dans le cimetière de la ville : un prêtre assista à l'enterrement qui eut lieu le lendemain.

« Ainsi nous étions orphelins! continua Jacques. Plus qu'orphelins, puisqu'au malheur de ne plus avoir de famille, se joignait pour nous celui de n'avoir pas de patrie! M. Hecker fut admirable dans cette circonstance. Il n'insulta pas à notre irréparable malheur en nous offrant des consolations banales, mais sa femme et lui promirent de ne jamais nous abandonner, dût notre vie entière s'écouler près d'eux.

« Je prolongerais ce récit jusqu'à demain, mes amis, que je ne finirais pas de vous raconter tout ce que ces deux êtres excellents ont fait pour nous. Soins de tous les instants, attentions délicates continuelles, sollicitude éclairée, nous avons tout trouvé là, avec une suite qui ne s'est pas démentie un seul jour pendant six années, et il a fallu que l'amour de la terre natale fût bien puissant dans mon cœur pour ne s'être point évanoui dans l'hospitalité si tendre du bourgmestre de Kopitz.

« Quand il s'est agi de faire quelques démarches pour rentrer en France, ce fut M. Hecker qui m'engagea à m'adresser aux autorités du pays. Vous m'avez expliqué, Vivant, comment il s'est fait que mes lettres sont restées sans réponse. Plus tard, lorsque j'ai éprouvé le besoin impérieux de mettre moi-même fin à mon exil, M. Hecker n'a point traité ce projet de folie, et ses observations ont eu plutôt pour but d'en régler l'exécution que de m'en détourner. Au moment de notre départ il m'a remis intacte la somme que mon père lui avait confiée, et quoi que j'aie pu lui dire il a absolument voulu nous accompagner les deux premiers jours de notre longue route. »

— C'est ça un homme! s'écria Vivant avec un attendrissement enthousiaste. Et dire qu'un bourgmestre *kinserlick*, qui ne vous était rien du tout, a été si bon, tandis que des misérables, que votre père...

« Notre voyage, interrompit Jacques en reprenant son récit, ne fut signalé par aucun accident fâcheux. Partout nous trouvions aide et protection au premier abord, et, quand on savait notre histoire, c'était à qui nous adresserait des vœux ou nous ferait des présents. Le plus souvent les aubergistes ne voulaient pas recevoir le prix de la dépense que nous avions faite chez eux, et quelquefois ils nous pressaient de nous reposer pendant quelques jours sous leur toit. Mais je marchais vers la France, et à chaque pas qui me rapprochait d'elle, je sentais croître ce désir insatiable de la revoir qui dévorait mon cœur depuis des années.

« Enfin ce rêve chéri devint une réalité!

« Il y a de cela huit jours aujourd'hui, qu'en sortant d'une gorge de la Forêt-Noire, nous nous trouvâmes sur le bord d'un grand fleuve qui roulait ses ondes calmes et transparentes entre des collines couvertes de la douce verdure du printemps. Les hauteurs de la rive opposée, qu'éclairaient les dernières lueurs du soleil à son déclin, me parurent mille fois plus belles que la contrée que nous laissions derrière nous. Ce ne pouvait être encore la terre de l'exil qui resplendissait ainsi. La route que nous suivions aboutissait à un large pont de bateaux, vers lequel je dirigeai notre cheval en pressant son pas.

« Arrivé sur l'autre bord, j'aperçus à quelque distance un grand poteau bariolé.

de plusieurs couleurs : je m'en approchai, et, sur une planche arrondie que supportait celle de sa face qui regardait la route, je lus ce mot... ce seul mot : FRANCE!...

« Ma vue se troubla... mon cœur bondit dans ma poitrine comme un agneau qui aperçoit sa mère... Je pris ma sœur dans mes bras frémissant de joie, et je tombai à genoux sur le bord du chemin...

« Quand nous eûmes cheminé une heure environ, nous atteignîmes un grand village, à l'entrée duquel se trouvait un corps de garde, dont la sentinelle nous arrêta.

« On nous fit entrer au poste, où un officier me demanda avec une politesse affectueuse ce que j'étais.

« — Français, et fils d'émigré, répondis-je. — Et vos parents, que sont-ils devenus? reprit l'officier avec un accent plus affectueux encore. — Ils sont morts en exil. — Où sont vos papiers? — Je n'en ai pas. — Quoi! l'ambassadeur de la république française dans le pays d'où vous venez ne vous a pas fait parvenir l'extrait de votre acte de radiation? me demanda l'officier d'un ton qui trahissait une véritable sollicitude. — Non! repartis-je un peu inquiet de ces difficultés que je n'avais pas prévues. Je n'avais rien demandé et l'on ne m'a rien envoyé. — Mais, mon pauvre garçon, je vais être obligé de vous faire reconduire à la frontière, me dit l'officier.

« En entendant ces terribles paroles, je crus que j'allais mourir de douleur, comme j'avais failli mourir de joie une heure auparavant.

« — Non, vous n'aurez pas le cœur de commettre un acte de barbarie semblable! répondis-je avec désespoir à l'officier qui me contemplait d'un air profondément triste, et qui reprit : — Ce sera malgré moi, croyez-le bien; mais mes ordres sont positifs, et j'espère que vous ne m'obligerez pas à employer la violence pour vous contraindre à retourner sur vos pas. — La violence!... retourner sur mes pas!... m'écriai-je tremblant de colère.

« Et m'élançant sur un râtelier d'armes qui se trouvait à ma portée j'y pris un fusil, je l'armai, et plaçant la crosse à mon épaule, j'ajoutais avec plus de calme, mais d'un ton résolu :

« — Le premier qui avance je le tue... on me tuera après, je le sais, mais du moins je serai mort en France.

« Hélène, qui était restée dehors, sur notre cheval, ne me voyant pas revenir, avait mis pied à terre, et elle entra dans le corps de garde.

« Mon attitude, ma figure enflammée de fureur, lui dirent que quelque chose d'extraordinaire se passait, de sorte qu'après avoir hésité un moment, elle se jeta aux pieds de l'officier, et elle lui cria d'une voix déchirante :

« — Monsieur, ne faites pas de mal à mon frère! il est si heureux de revoir la France...

« — Hélène! criai-je à mon tour sans quitter ma position défensive, veux-tu mourir ici ou retourner en exil? — Je veux mourir avec toi si tu meurs...

« Telle fut sa réponse. Et elle vint m'entourer de ses petits bras.

« Je jetai un regard sur l'officier, et je vis qu'il avait de grosses larmes dans les yeux.

« — Quel âge avez-vous donc, que vous êtes si brave? me demanda-t-il. — Est-ce qu'il y a un âge pour être brave? J'ai eu quinze ans au mois de janvier dernier. — Quinze ans! s'écria l'officier. Mais alors la loi ne vous concerne pas, mon enfant. Posez ce fusil et venez m'embrasser.

« Je ne me fis pas répéter cette bonne parole, et je sautai au cou de l'officier. Ma taille l'avait trompé sur mon âge.

« Il nous conduisit à la meilleure auberge du village, et il voulut absolument nous donner à souper pour entendre notre histoire.

« C'est lui qui m'a tracé notre itinéraire jusqu'ici. J'espère que je le reverrai un jour. »

— Maintenant, mes amis, continua Jacques, je n'ai plus rien à vous apprendre, mais j'ai à vous dire que rien ne manque à mon bonheur, puisque je suis près de vous pour ne plus vous quitter.

prirent par la main et se mirent à danser autour.

Adrienne elle-même, emportée dans cette ronde, dansa comme une jeune fille de quinze ans.

Et à chaque instant le cri de *vive monsieur Jacques !* s'élevait et s'en allait au loin porté sur les ailes de la brise.

On dépouilla un ormeau de ses branches, chacun en prit une, et on se mit en marche vers le château.

Pendant que cette forêt vivante cheminait sur la rive du lac, un homme assis dans un petit jardin fermé par quatre murailles s'étonnait des clameurs joyeuses qui arrivaient jusqu'à lui dans la direction du village.

— Qu'ont-ils donc à se réjouir comme cela ? se demanda-t-il avec inquiétude.

Il écouta encore, puis il éleva la voix et il dit :

— Clématite, mon enfant, où es-tu ? — Me voici, mon père, répondit une ravissante jeune fille qui arriva en courant. — N'entends-tu rien d'extraordinaire du côté du village ? — J'entends des cris et des chants; on dirait maintenant que cela se dirige vers le château. — Je crois que tu as raison. Fais-moi le plaisir de monter au premier, et si tu vois quelque chose tu me le diras.

Moins d'une minute après la jeune fille reparut à une fenêtre d'où elle cria :

— Oh ! mon père, ce que je vois est bien beau ! c'est comme une procession. Il y a des hommes, des femmes, des enfants, et chacun tient une branche d'arbre à la main. J'entends aussi ce qu'on crie. — Que crie-t-on ? — *Vive monsieur Jacques !* — En es-tu bien sûre ? — Très-sûre : écoutez vous-même.

L'homme écouta, et en effet le cri de *vive monsieur Jacques !* arriva distinctement à son oreille.

— Malédiction ! murmura-t-il d'une voix sourde, le jeune homme est revenu !

Nos lecteurs ont dû reconnaître Brulard.

XXII.

Peu de jours après la scène que nous avons racontée, Jacques et sa sœur furent informés, avec force précautions oratoires, par Adrienne et Vivant, de l'existence du trésor que la prévoyance de leur père avait amassé. Les deux enfants ne témoignèrent d'abord pas plus de joie de cette découverte qu'il n'était raisonnablement permis d'en attendre d'un âge où l'on est encore indifférent à la fortune; mais Jacques, dont l'esprit était d'une solide maturité, n'eut pas besoin que ses serviteurs lui donnassent de bien grandes explications pour comprendre dans toute leur étendue les changements heureux que cette circonstance allait amener dans leur position. Le trésor, enlevé du réduit mystérieux où il était resté caché pendant une douzaine d'années, fut apporté en secret dans l'intérieur de la tour, et rangé sur les rayons d'une vieille armoire de chêne à la formidable serrure. On profita naturellement de cette occasion pour comparer l'état du trésor avec les notes laissées par le comte à Adrienne, et le tout se trouva de la plus grande exactitude. La somme, ou plutôt les sommes économisées par le père et l'aïeul de Jacques formaient, tant en or qu'en argent, un total de trois cent soixante mille francs.

Ce n'était pas là, à coup sûr, une fortune comparable à celle dont avait joui autrefois la famille de Brancion; mais après tant de malheurs, et alors qu'on s'était en quelque sorte vu en face de la perspective d'une ruine complète et irrémédiable, ce secours inespéré pouvait passer à bon droit pour une éclatante réparation du sort. Il ne s'agissait plus que d'en régler l'emploi d'une façon convenable. L'ex-dragon conseilla à son jeune maître d'en employer la majeure partie au rachat de ceux de ses biens que les habitants du village étaient disposés à lui revendre, les uns, en rentrant simplement dans leurs déboursés; les autres en stipulant un léger bénéfice; un petit nombre au prix de la valeur réelle. On ferait ainsi un assez beau domaine encore, au centre duquel s'élèverait le château, dont on restaurerait définitivement la portion la moins endommagée. Le résultat de cette sage détermination fut de faire rentrer en la possession des deux enfants des biens pour une

valeur de six cent mille francs, qui ne leur coûtèrent guère que le quart de cette somme.

Une année s'était écoulée dans les démarches que ces différentes transactions exigèrent. Enfin la terre de Saint-Révérien étant reconstituée en partie, on songea alors à la restauration du château. Un corps de logis, dont la construction ne remontait qu'à la minorité de Louis le Grand, fut jugé par un architecte intelligent, assez solide pour pouvoir être réparé sans grands frais. On l'isola de tous les débris qui le pressaient de toutes parts, et quand il fut débarrassé de ce triste voisinage de ruines croulantes et noircies, on fut frappé de son aspect à la fois élégant et noble. Ce n'était plus l'imposant et sombre manoir des sires de Brancion, mais c'était encore une belle demeure, dans laquelle rien ne sentait le parvenu. Pour qu'on ne s'y trompât pas, la tour du Commandeur, qui s'élevait à quelque distance, fut laissée debout, et n'en parut que plus fière dans cette sorte d'isolement. Austère témoin d'une époque close dans l'histoire, elle se montrait dans un silence majestueux et triste comme les faits héroïques d'un passé évanoui.

Les réparations et les embellissements du nouveau manoir, accomplis avec une sage lenteur, avaient employé encore deux années : ils venaient d'être terminés entièrement au moment où nous reprenons notre récit.

Ces trois ans écoulés avaient achevé la maturité physique et morale de Jacques. Une vie active et sévère, des habitudes laborieuses et une inaltérable sérénité d'âme s'étaient réunies pour le transporter rapidement de l'adolescence à la virilité. On pouvait dire de lui qu'il était devenu homme sans avoir presque jamais été enfant. Sa sœur, douée d'une organisation analogue à la sienne, avait vu, par des habitudes à peu près semblables, le même miracle s'opérer en sa faveur. Jacques, à dix-huit ans, paraissait en avoir vingt-cinq; Hélène, à treize ans et demi, aurait pu en accuser dix-sept au moins.

Sa beauté était merveilleuse. En prenant l'éclat sérieux de la jeunesse, elle avait gardé le doux rayonnement de l'enfance. Son grand œil bleu étincelait d'esprit et de bonté; sa chevelure blonde s'était enrichie des teintes chatoyantes de l'or bruni. Grande, mince et souple comme son frère, leur air de famille frappait au premier abord : on les reconnaissait comme appartenant à la même souche; seulement, dans l'un on voyait la maîtresse branche de l'arbre, et dans l'autre la plus belle fleur.

Rien de plus charmant, de plus égal et de plus simple que leur vie. Jacques partageait son temps entre l'administration de leur fortune, la chasse et de fréquentes excursions dans le village, où sa sœur l'accompagnait presque toujours. Hélène s'occupait des détails intérieurs du ménage, aidée en cela par Adrienne, comme son frère l'était par Vivant. Leur dépense était calculée sur la moitié de leur revenu; le reste se répandait en bonnes actions autour d'eux.

XXII.

La maison qu'habitait l'ex-valet de chambre Champagne, maintenant M. Brulard, après avoir été dans l'intervalle de ces deux phases de sa vie le citoyen-maire de la commune de Saint Révérien, était l'ancien presbytère du village, qui avait été aussi vendu nationalement pendant cette sanglante orgie de dix années, qu'il est convenu d'appeler la Révolution française. C'était un vaste pavillon carré, solidement construit en pierres de taille, dont l'apparence robuste ne manquait pas d'une certaine légèreté élégante. Le rez-de-chaussée, auquel on arrivait par un large perron de cinq marches et à deux montées, protégées par une grille massive mais assez bien travaillée, se composait d'un vestibule et de quatre pièces servant de salon, de salle à manger, de chambre à coucher et de cuisine. Au premier étage, cette distribution était exactement semblable, mais les appartements avaient une autre destination : ils étaient consacrés à loger les personnes étrangères à la maison qui y venaient temporairement. Le second contenait des logements de do-

mestiques ou d'hôtes moins distingués; enfin le vide laissé sous la toiture, dont l'élévation était considérable, s'utilisait en un vaste grenier qui s'étendait dans toute la longueur du bâtiment, lequel était éclairé, au nord et au midi, par sept belles fenêtres, dont les deux du milieu étaient ornées de balcons au premier étage, et servaient de portes communiquant avec la cour et le jardin au rez-de-chaussée.

Lorsque Brulard avait acheté, au prix de quelques milliers d'assignats avariés, cette habitation, la plus belle, sans contredit, de tout le village après le château, les dehors ne répondaient pas à la description que nous venons de faire de l'intérieur. Du côté du nord un immense portail, fermé par une haute barrière en palissade, donnait entrée dans une cour pavée plus longue que large, et encadrée, resserrée à droite et à gauche par deux rangées de constructions irrégulières dans lesquelles se trouvaient les dépendances de la maison. Cette cour, naturellement triste, était de plus habituellement fort négligée; l'herbe y croissait entre les pavés: on y voyait des vieilles charrettes, des vieux tombereaux, des brouettes vermoulues et des arrosoirs disloqués. Telle était donc la vue qu'on avait des fenêtres de la maison, du côté du nord. La façade du midi était un peu moins maltraitée, car elle n'avait pour perspective qu'un affreux petit jardin, enterré comme une citerne entre quatre grandes murailles; mais si laid qu'il fût, c'était du moins de la verdure pendant la belle saison.

Tel était l'état des choses lorsque Brulard avait fait l'acquisition du presbytère, et il n'y avait rien changé pendant les premières années de sa possession; mais plus tard, soit dépit d'apprendre par le bruit public, qui les exagérait, comme cela arrive toujours, les embellissements qu'on faisait au château, soit pour procurer une joyeuse surprise à sa chère petite Clématite, qui devait revenir de son pensionnat dans quelques mois, Brulard s'était brusquement résolu à embellir sa demeure extérieurement et intérieurement. La barrière en palissade avait été remplacée par une porte cochère en bois de chêne peint en vert-olive; la cour, repavée, nettoyée, s'était agrandie par la démolition d'une partie des bâtiments qui l'étouffaient, enfin le jardinet avait vu tomber son enceinte de murailles, et s'était ainsi trouvé réuni à un clos de sept ou huit arpents, ce qui avait amené la complète transformation de son dessin primitif. Les plates-bandes avaient cédé la place à une pelouse, les arbres fruitiers à des massifs de lilas et de faux ébéniers; Brulard, en parlant de cet ensemble, qui laissait cependant beaucoup à désirer, pouvait dire, et il ne s'en faisait pas faute : *J'ai maintenant un parc.*

Ces changements étant complétement terminés quelques semaines avant l'arrivée de Clématite, rien ne manqua à la joie que ce retour causa à son père. La jeune fille fut immédiatement installée en qualité de maîtresse de maison, et Brulard signifia en termes fort rudes *à ses gens* qu'ils eussent à obéir à sa fille comme à lui-même. Cet ordre fut accueilli avec une satisfaction sincère, car on y entrevit l'espoir d'une autorité plus douce, soit qu'elle s'exerçât directement, soit qu'elle fût simplement destinée à tempérer celle du maître.

Ceci nous amène tout naturellement à apprendre à nos lecteurs que mademoiselle Clématite Brulard était la plus charmante jeune fille qui se puisse imaginer.

Et en effet, s'il y avait à vingt lieues à la ronde une jeune fille qui pût rivaliser de beauté avec Hélène de Brancion, c'était, à coup sûr, Clématite Brulard. Plus âgée de quelques années, mais paraissant beaucoup plus jeune que son âge, Clématite avait dans toute sa personne une distinction naturelle que la plus fière patricienne eût pu envier. Les traits d'Hélène étaient plus fins peut-être, son teint aussi avait plus d'éclat, mais la beauté de Clématite compensait ces avantages par une régularité à la fois sévère et douce, et par une carnation d'une délicatesse sans pareille. Quoique ses yeux fussent noirs et ses cheveux brun foncé, sa peau était d'une blancheur éblouissante et d'une transparence qui permettait de distinguer ses plus imperceptibles veines. Moins grande qu'Hélène, sa taille, en revanche, avait plus de fermeté et ses mouvements

plus d'harmonie. Ses mains étaient belles, ses pieds petits, toutes ses attitudes dignes et gracieuses; enfin, à la voir près de son père, on ne pouvait s'empêcher de penser qu'il l'avait peut-être aussi volée pendant la révolution, comme tout ce qu'il possédait.

Les premiers jours du retour de la jeune fille sous le toit paternel, s'écoulèrent à la satisfaction de tous deux. On était heureux de se revoir, on avait des milliers de choses à se dire; mais bientôt le complet isolement dans lequel vivait Brulard frappa péniblement sa fille, qui finit aussi par remarquer que, dans les rares excursions qu'ils faisaient dans la campagne, les gens qu'ils rencontraient ne les saluaient pas et affectaient même de les éviter.

— Vous n'avez donc pas revu M. Jacques? lui dit-elle un jour. — Que veux-tu que je voie ce monde-là, qui fait le fier avec les bourgeois et qui se laisse toucher la main par les paysans? Croirais-tu que M. Jacques est allé dimanche dernier au cabaret du Grand-Saint-Hubert, et qu'il y a trinqué avec tous les *gouspins* du village? Il y a des gens qui ne savent pas tenir leur rang. Son père était déjà la même chose. — C'est bien gentil à lui de n'être pas fier, répondit Clématite avec l'accent de la sensibilité. — Pas fier... pas fier... c'est une question : moi je crois que s'il fréquente ces gens-là, c'est pour se dispenser de voir ceux qui se rapprochent davantage de lui. Au surplus, ça m'est bien égal, et je le laisse bien pour ce qu'il est, lui, sa mijaurée de sœur, son brutal de Vivant et sa vieille folle d'Adrienne. — Eh bien! mon père, je ne pense pas comme vous, répondit Clématite avec une fermeté douce, et, à votre place, j'aurais voulu faire ma paix avec le château. Vous avez été élevé là; M. Jacques est mon frère de lait; ils ne vous ont jamais fait de mal.... — Tu veux que je m'expose à une humiliation... Si cela te faisait bien plaisir, je risquerais une démarche, mais tu peux être sûre d'avance qu'elle sera mal accueillie. — Vous m'avez mal comprise, mon père. C'était dans les premiers temps de leur retour au pays qu'il fallait faire comme tout le monde, aujourd'hui ce serait peut-être trop tard, et je crois qu'il ne nous reste plus qu'à attendre une occasion favorable, qui peut, au surplus, se présenter d'un moment à l'autre.

Brulard attacha sur sa fille un regard pénétrant; mais presque aussitôt il baissa les yeux, comme s'il craignait de la laisser lire dans sa pensée, puis il se leva brusquement de table, courut à sa fille les bras ouverts, et la serra contre sa poitrine, en lui disant à demi-voix :

— Tu es un amour d'enfant, et si le diable ne se mêle pas trop de nos affaires tout ira bien un jour... eh... eh... eh...

XXIII.

Le lendemain de cette conversation, et comme cinq heures du matin sonnaient à l'église de Saint-Révérien, Jacques et Hélène, tous deux à cheval, descendaient au pas la large route par laquelle les voitures arrivaient au château, du côté opposé au village.

Le soleil avait paru depuis quelques minutes déjà au-dessus des montagnes qui forment la vallée, et ses rayons, qu'aucun nuage ne voilait, coloraient d'une riche teinte d'or les flots du lac de Saint-Révérien et les toits de quelques-unes de ses maisons, un peu moins perdues que leurs voisines dans la verdure. On était en plein été, alors que les jours commencent à raccourcir sensiblement le matin et le soir, sans rien perdre de leur charme et de leur éclat. Jacques et sa sœur cheminaient côte à côte, humant la brise avec délice, contemplant le soleil avec amour, comme s'ils échangeaient un regard avec l'œil de Dieu; en un mot, s'épanouissant au milieu de l'atmosphère qui les environnait, comme les fleurs de l'églantier dont les branches s'entrelaçaient dans la haie voisine. De temps en temps ils se jetaient une parole, expression franche et naïve du recueillement joyeux que leur inspirait le spectacle de la nature; de temps en temps aussi leurs chevaux inclinaient l'encolure l'un vers l'autre, comme pour se communiquer la satisfaction qu'ils éprouvaient de parcourir une belle route presque

unie, sous des cavaliers qui ne les maltraitaient jamais.

Quand la petite troupe fut arrivée au bas de la montagne, elle s'engagea, sans presser son allure, dans une route plus étroite, qui conduisait toujours, au milieu des bois, au sommet des hauteurs voisines, que les deux orphelins atteignirent après une demi-heure de marche environ.

Le lieu où le hasard les avait conduits était d'un aspect sauvage et presque désolé. La végétation s'y montrait pauvre et maladive sur les quelques bouleaux rabougris qui s'élevaient çà et là parmi de maigres bruyères et des genêts étiolés. Partout le sol trahissait sa misère, et l'arène sablonneuse qui le composait repoussait en bouffées brûlantes les rayons du soleil, comme s'ils étaient une insulte à son infécondité.

— Je crois que nous nous sommes égarés, dit Hélène en promenant ses regards autour d'elle. — C'est aussi mon avis, répondit Jacques; mais, dans tous les cas, il ne nous sera pas difficile de retrouver notre chemin, car j'aperçois là-bas le toit de chaume d'une hutte de charbonnier. Dirigeons-nous de ce côté, où l'on nous dira sans doute quelle est la route la plus directe pour retourner au château.

Les chevaux furent remis en mouvement, et, en quelques minutes, Jacques et sa sœur arrivèrent à une vingtaine de pas de la hutte, dont la porte, qui leur faisait face, était ouverte.

Deux chèvres étiques broutaient à quelque distance, sous la garde d'une petite fille en haillons.

Jacques s'approcha de la petite fille, et il vit que son visage était inondé de larmes.

Il lui demanda ce qu'elle avait.

L'enfant essaya de répondre, mais des sanglots étouffèrent sa voix; alors elle étendit la main dans la direction de la maison, et son regard suppliant sembla inviter Jacques à y entrer.

— Ma sœur, dit celui-ci en s'adressant à Hélène, je crois que nous allons faire quelque triste découverte; cette pauvre enfant a l'air au désespoir. — Eh bien, mon frère, voyons ce que c'est, répondit Hélène.

Tous deux mirent pied à terre, attachèrent leurs chevaux au tronc d'un petit arbre, et se dirigèrent vers la maison, dont ils atteignirent bientôt le seuil.

XXIV.

Le désespoir de la petite fille fut bientôt expliqué aux deux orphelins : ils n'avaient eu, pour cela, besoin que de jeter un coup d'œil dans l'intérieur de la hutte.

Sur un misérable grabat placé tout au fond de l'unique chambre qui composait cette pauvre demeure, un homme encore dans la force de l'âge, mais ravagé par la misère et la maladie, semblait se débattre, à l'aide des efforts d'une nature jadis puissante, contre les premiers symptômes des convulsions qui précèdent la mort.

Le visage de cet homme était effrayant. Ses yeux, démesurément ouverts, étincelaient des ardeurs dévorantes de la fièvre: une forêt de cheveux grisonnants se dressait en mèches compactes sur son front ruisselant de sueur; son nez recourbé et proéminent était déjà pincé par la mort: le souffle de la vie n'y passait plus; de temps en temps des paroles incohérentes, dans lesquelles on saisissait quelques imprécations furieuses, s'échappaient de sa poitrine haletante et de sa bouche contractée quoique ouverte; enfin, malgré les lambeaux de laine grossière de toutes couleurs qui couvraient son corps, on reconnaissait une maigreur qui attestait de longues souffrances et peut-être d'affreuses privations.

A ce terrifiant spectacle, Jacques jeta un coup d'œil rapide sur sa sœur pour savoir si elle était de force à le supporter, et il continua à s'avancer vers le grabat, car Hélène, bien que vivement émue, n'avait rien perdu de son énergie habituelle.

Tous deux furent bientôt près du mourant, qui était seul dans sa misérable maison.

— Mon ami, dit Jacques d'une voix forte, vous paraissez bien souffrant. Que pourrions-nous faire pour vous?

A ces accents inconnus pour lui, le mo-

ribond se remit sur son séant et arrêta un regard sombre sur Jacques et Hélène, debout à son chevet.

— Qui êtes-vous? que voulez-vous? leur demanda-t-il avec défiance et colère. — Le hasard nous a conduits ici, répondit Jacques, et j'en serais bien heureux si je puis vous être utile dans votre triste position. — Je n'ai besoin de rien, et ma position n'est pas triste puisque je vais mourir... Laissez-moi... ou, si vous voulez absolument me rendre un service, emmenez Pâquerette, une petite fille qui doit être assise par là dehors. — Voyons, mon ami, reprit-il de sa voix la plus persuasive, laissez-moi faire pour vous tout ce que je voudrais qu'on fît pour moi si j'étais dans votre position..... et d'abord, qu'avez-vous ici? ajouta Jacques en promenant son regard autour de la hutte, où tout annonçait le plus affeux dénûment. — Rien, répondit le moribond. Je ne possédais que mon travail, et depuis six mois, je n'ai pas pu quitter mon lit pendant deux jours. — Mais alors, peut-être succombez-vous à la faim autant qu'à la maladie! s'écria Hélène. Jacques, mon ami, courez de toute la vitesse de votre cheval jusque chez nous, et faites apporter sur-le-champ du vin, du sucre, du bouillon... Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi ne sommes-nous pas venus ici plus tôt qu'aujourd'hui?

Jacques baisa sa sœur au front avec un attendrissement visible, puis se rapprochant du malade, il lui dit :

— Mon ami, puisque vous voulez bien accepter nos services, je vais bien vite me procurer tous les secours dont vous pouvez avoir besoin... mais vous ne serez pas seul pendant mon absence : ma sœur reste avec vous. — Quoi! murmura-t-il, cette belle demoiselle consent à rester avec moi? Mais qui donc êtes-vous, mon Dieu! pour avoir ainsi pitié de celui que tout le monde abandonne? — Nous sommes des enfants du pays, répondit Jacques en se dirigeant vers la porte. Au revoir, mon ami. Hélène, je serai de retour le plus vite possible.

Et Jacques sortit.

Il trouva la petite fille à la place où il l'avait laissée quelques instants auparavant et comme il parvint à la consoler un peu en lui disant qu'il allait chercher des secours pour le malade, il put en obtenir quelques renseignements.

Le malade était son père; ils n'avaient pas de parents, pas d'amis; leurs dernières ressources étaient épuisées, le lait de leur chèvre tari : l'enfant avait demandé l'aumône à Saint-Révérien, et partout on l'avait repoussée durement.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allée au château? lui demanda Jacques. — Mon père me l'avait bien défendu, mon bon monsieur; et d'ailleurs, je ne l'aurais jamais osé.

Jacques pensa qu'il avait des choses plus pressantes à faire que de réclamer l'explication de ces paroles, quelque singulières qu'elles lui parussent, et, après avoir prié la petite fille de lui indiquer le chemin le plus court pour regagner le château de Saint-Révérien, il remonta à cheval et s'éloigna au grand galop.

Il marcha avec la même vitesse jusqu'à ce qu'il eût atteint les hauteurs qui dominaient le lac en face de son habitation; là, il fut obligé de ralentir sa course, pour descendre un sentier dont la rapidité n'eût pas permis une allure vive sans danger.

Comme il était à peu près à la moitié de la descente, il entendit le bruit du pas d'un cheval derrière lui.

Il tourna la tête avec inquiétude, croyant que c'était Hélène qui le rejoignait, ce qui eût été d'un bien mauvais augure. Il ne réfléchissait pas que la rapidité avec laquelle il avait marché jusque-là rendait cette supposition peu vraisemblable.

Il fut aussitôt rassuré en apercevant Denis qui s'avançait monté sur son fidèle Bijou et précédé par Bruno, vieux limier qui était comme l'ombre de l'ex-piqueur.

Jacques s'arrêta pour l'attendre, en lui faisant signe d'avancer le plus vite possible.

En quelques secondes, ils furent l'un à côté de l'autre, et Jacques dit vivement :

— Puisque vous voilà, mon bon Denis, vous allez me rendre un service. — Deux, s'il le faut, monsieur Jacques. Très-certainement, je suis à vos ordres, au bois comme à la

plaine. Mais quel *débucher* venez-vous donc de faire, que votre cheval est couvert d'écume ?

Jacques lui conta rapidement ce qui venait de se passer, et le pria d'aller en toute hâte chercher le médecin du village ainsi que M. Lavesvre, le curé, pendant que lui irait au château faire préparer d'autres secours.

— Ah! il va donc aussi rendre ses comptes, celui-là, répondit Denis. Monsieur Jacques, très-certainement, si vous m'en croyez, vous le laisserez crever comme un chien qu'il est, car il ne mérite pas davantage. — Faites toujours ce que je vous ai dit, si vous tenez à m'être agréable, repartit Jacques avec fermeté. Il n'y a pas d'homme qu'on doive abandonner sur son lit de mort.

Moins d'une heure après, Jacques reprenait au galop le chemin de la hutte du moribond ; un de ses domestiques le suivait à une distance aussi courte que possible, chassant devant lui Farfadet, ce petit cheval tigré qui avait servi aux deux orphelins pour leur long voyage, trois ans auparavant. Farfadet portait, dans un double panier de bât, tout ce que l'on avait pu réunir, en peu d'instants, d'objets pouvant servir au soulagement d'un malade et à l'adoucissement d'une pauvre famille en proie aux horreurs du besoin.

Jacques trouva le malade un peu plus calme, et il lui sembla qu'Hélène, qui se tenait assise au pied du lit, était vivement émue.

Il annonça l'arrivée prochaine du secours qu'il était allé chercher, et il fit entendre quelques paroles de consolation et d'espérance au moribond.

— Que la volonté de Dieu soit faite! murmura celui-ci ; mais dans tous les cas, si j'en réchappe, je pourrais toujours dire que j'ai vu un des anges du paradis.

Et sa main décharnée désigna Hélène.

Celle-ci se leva et se dirigea vers la porte de sortie, en faisant signe à son frère de la suivre.

— Jacques, lui dit-elle, tâchons que ce pauvre homme ne sache pas notre nom. — Le hasard seul pourrait le lui apprendre tout à l'heure, quand toutes les personnes que j'ai demandées seront ici ; mais je veillerai à ce que cela n'arrive pas...

Quelques instants après, le médecin arriva, et, prenant Jacques à part, il lui dit que M. Lavesvre, le curé, l'avait accompagné, mais qu'il restait auprès de la petite fille, toujours assise dehors, pour lui donner quelques consolations. Jacques recommanda au médecin de ne pas le nommer au malade.

— Vous savez donc qui il est? demanda le docteur.— Non. — N'importe, je me conformerai à votre recommandation.

Et il alla près du malade, qu'il se mit à questionner sur son état.

—Je suis perdu, n'est-ce pas? lui demanda celui-ci.

Le médecin hésita.

— Oh! vous pouvez parler, reprit-il; je voudrais déjà être mort.— Eh bien! je crois qu'il y a bien peu de ressources pour vous, et, si vous avez quelques dispositions à prendre, il ne faut pas trop tarder.— Des dispositions... moi! ah! oui, c'est vrai, j'en ai une : que l'on conduise ma fille aux Enfants-Trouvés.

Le docteur se rapprocha des deux orphelins qui s'étaient retirés sur le seuil de la hutte, et il leur dit à demi-voix :

— Il a absolument voulu savoir la vérité sur son état, et je ne la lui ai pas cachée : il n'a pas une heure à vivre. Je lui ai demandé s'il avait quelques dispositions à prendre ; il s'est borné à me répondre qu'après sa mort il faudrait mettre sa fille aux Enfants-Trouvés. — Vous ne lui avez pas dit que monsieur le curé était là? fit Jacques. — Je venais prendre vos ordres à cet égard. — Mon frère, si vous le trouvez bon, interrompit vivement Hélène, je me chargerai de ce soin. Cet homme m'a témoigné une sorte de confiance pendant que j'étais seule avec lui, et il est possible qu'il m'écoute plus favorablement qu'une autre personne. — Faites ce que vous voudrez, chère enfant. Toutefois j'aurais bien voulu vous épargner encore cette nouvelle émotion. Regardez, docteur, comme elle est pâle.

Le docteur fit une de ces réponses banales de médecin, qu'il est inutile de rappor

ter ici, parce que tout le monde les connaît pour les avoir entendues souvent.

Hélène rentra dans la hutte, dont elle ferma la porte derrière elle, et elle s'approcha du lit du moribond, qui parut éprouver de la satisfaction de son retour près de lui.

— Vous m'avez confié les tourments de votre conscience, mon ami... voulez-vous



Alors il se redressa avec précaution. (Page 334.)

maintenant me permettre de vous offrir les moyens de les soulager, lui dit-elle affectueusement. — C'est impossible, ma petite demoiselle; je mourrai dans le désespoir.—Cela n'arriverait pas, croyez-moi, si vous consentiez à déposer vos douleurs dans le sein d'un prêtre. — Qu'est-ce que vous voulez qu'un prêtre me fasse? Il n'enlèvera pas de ma mémoire le souvenir du crime que j'ai commis. — Non, mais il vous en accordera le pardon au nom de Dieu, et vous pourrez mourir en paix, ou vivre moins malheureux

si vous guérissez. — Mais le pardon des hommes... murmura le moribond d'une voix sombre. — Il est renfermé dans celui de Dieu, répondit Hélène d'une voix ferme. — Je ne crois pas cela. — Il faut le croire. — Celui qui a égorgé un mourant ne mérite pas de pardon à son lit de mort. Ah! si vous aviez vu comme moi celui que j'ai frappé, me regarder sans pâlir et me dire, en expirant, qu'il aurait plutôt cru que j'eusse été son libérateur que son assassin, vous ne me parleriez pas aujourd'hui d'oubli et de miséricorde... Voyez, voyez ces mains... elles sont encore couvertes de son sang!!! et ce sang, il n'y a pas de puissance, ni dans ce monde ni dans l'autre, qui puisse l'effacer... Je suis maudit... maudit... — Ne parlez pas ainsi, je vous en conjure! reprit Hélène en se rapprochant vivement. Vos mains sont couvertes de sang, dites-vous? et bien! cachez-les dans les miennes, et ce sang vous ne le verrez plus.

Et elle essaya de couvrir de ses doigts mignons les poings osseux et crispés du mourant, qui ne fit aucune résistance.

— Mais, enfin, qui êtes-vous donc? lui demanda-t-il d'une voix faible. — Si je vous le dis, ferez-vous ce que je vous demande? répondit vivement Hélène.

Le mourant hésita.

— Est-ce donc une chose si pénible, reprit Hélène avec l'accent le plus persuasif, que de voir un bon vieux prêtre qui pleurera avec vous et vous donnera sa bénédiction après que vous lui aurez avoué vos... fautes. — Oh! dites mes crimes sans vous gêner... Eh bien! voyons, nommez-vous, et vous pourrez ensuite faire entrer le curé, car je présume qu'il est par là dehors.

Hélène, qui avait quitté les mains du moribond, les reprit, et elle se mit à les presser énergiquement, comme pour mieux captiver son attention, puis elle lui dit :

— Écoutez-moi avec calme, et ne voyez dans ce que vous allez apprendre qu'une preuve de la miséricorde de Dieu... Je suis la fille de celui...

Le mourant poussa un cri étouffé, et retirant vivement ses mains, il les étendit sur son visage.

— Sa fille... sa fille... murmura-t-il douloureusement. Ainsi, ce jeune homme qui est venu avec vous, serait... — Mon frère, reprit Hélène avec force. Eh bien! si moi, qui ne suis qu'une pauvre et faible créature, je vous pardonne, douterez-vous encore du pardon de Dieu? — Non... non... répondit le mourant d'une voix entrecoupée de sanglots, faites de moi tout ce que vous voudrez, chérubin du paradis!

Hélène courut à la porte, l'ouvrit, fit un signe, et presque aussitôt le visage placide d'un vieux prêtre se montra à côté du sien.

Le prêtre, après qu'elle lui eut dit quelques mots à l'oreille, entra dans la hutte dont la porte se referma de nouveau.

Hélène alors alla rejoindre son frère, le médecin et quelques autres personnes qui entouraient la petite fille et cherchaient à la consoler.

— Vous avez donc réussi, chère sœur? dit Jacques en portant la main d'Hélène à ses lèvres. — Sans trop de difficultés, grâce au ciel. Jacques, quand vous rentrerez auprès de ce malheureux, il faudra que vous lui disiez quelques bonnes paroles... il est vraiment bien à plaindre. — Et pourquoi ne les lui dirais-je pas, Hélène? je n'ai aucune raison pour changer mes habitudes à son égard. — C'est vrai, répondit Hélène en rougissant... mais un oubli, une distraction...

Jacques sourit doucement, et les deux jeunes gens s'occupèrent de la petite Paquerette, dont le désespoir était vraiment touchant.

— Que vais-je devenir, mon Dieu! répétait-elle à chaque instant en se tordant les mains avec angoisse. — Je vous l'ai déjà dit, reprit Jacques, si vous avez le malheur de perdre votre père, eh bien! vous viendrez au château, où nous aurons bien soin de vous. — Ah! mon bon monsieur, c'est impossible!

Et la petite fille éclatait en sanglots toujours plus violents.

Hélène emmena son frère à quelques pas de distance.

— Vous consentirez donc à ce que no

la gardions au château, mon frère? lui demanda-t-elle avec une sorte d'inquiétude. — Mais sans doute, Hélène; vous me faites des questions bien singulières depuis quelques instants. On dirait en vérité que vous ne croyez plus à la bonté de mon cœur. En quoi vous ai-je donné le droit d'en douter? — Oh! pardon! pardon! mon ami, vous avez raison, je ne sais pas ce que je dis.

En ce moment, la porte de la hutte s'ouvrit, et le prêtre, qui parut sur le seuil, appela le médecin dans des termes qui témoignaient de l'urgence de son retour auprès du malade.

— Hélène, si vous m'en croyez, dit Jacques, vous laisserez votre cheval attaché à cet arbre, et vous vous en retournerez à pied à Saint-Révérien avec cette pauvre petite fille. Il paraît, d'après ce que dit M. le curé, qu'il n'y a plus d'espoir pour son père.

Le curé confirma ces dernières paroles, en disant que le malade avait perdu connaissance aussitôt après s'être confessé et avoir reçu l'absolution, avec les sentiments les plus chrétiens.

Ce ne fut pas une petite affaire que de déterminer l'enfant à quitter ce lieu de désolation. Elle voulait à toute force retourner auprès de son père, le revoir encore une fois, et veiller son corps s'il devait mourir. Enfin, les caresses affectueuses d'Hélène et les exhortations du curé vainquirent sa résistance, et elle consentit à prendre le chemin du château, non sans regarder plus d'une fois derrière elle en pleurant.

Après le départ de sa sœur, Jacques rentra dans la hutte avec le curé.

Le malade avait repris connaissance, mais la parole ne lui était pas revenue : évidemment l'instant fatal approchait, ce qui fut d'ailleurs confirmé par un geste très-significatif du médecin.

Jacques s'approcha du lit avec gravité et recueillement, et il fut frappé de la sérénité répandue sur les traits du mourant.

Toutefois, quand celui-ci l'eut reconnu, il sembla à Jacques que sa physionomie subissait une certaine altération.

— Vous êtes plus calme, mon ami, lui dit-il avec un accent sympathique. C'est une si bonne chose que d'avoir le cœur en paix! Maintenant, ajouta Jacques, pour vous mettre aussi du calme dans l'esprit, je vous apprendrai que ma sœur a emmené votre petite fille chez nous. Quand vous serez mieux, elle reviendra... Si vous étiez plus mal, nous la garderions... Dans tous les cas, dites-vous bien qu'elle a trouvé en nous des soutiens qui ne lui feront jamais défaut.

Le mourant entr'ouvrit la bouche comme s'il allait parler, mais un son rauque et sans signification sortit seul de son gosier déjà contracté par les affres de la mort, et tout ce qu'il put faire fut de lever les yeux au ciel avec une expression non équivoque de gratitude; puis son regard retomba sur un petit crucifix, que le bon curé avait placé dans ses mains jointes, et il ne se releva plus.

Quelques instants après, Jacques, conduisant en main la jument d'Hélène, reprenait, à cheval, le chemin du château. Fingal, le fidèle chien danois des deux orphelins, avait suivi les jeunes filles peu de moments auparavant.

Quand Jacques, encore ému de la scène douloureuse à laquelle il venait d'assister, entra dans le vestibule du château, il entendit dans une pièce voisine, qui était la bibliothèque, où sa sœur et lui se tenaient habituellement, le bruit d'une discussion animée et presque violente.

Il prêta l'oreille et reconnut d'abord la voix grondeuse de la vieille Adrienne; alors il écouta plus attentivement.

— Vous ferez ce que vous voudrez, mademoiselle, s'écriait la femme de charge, dont l'organe était frémissant de colère; mais vous n'obtiendrez pas de moi que je sois témoin d'une chose semblable.

Jacques n'eut pas besoin d'en entendre davantage pour comprendre que son intervention était nécessaire, et ouvrant brusquement la porte de la bibliothèque, il entra, décidé d'avance à donner raison à sa sœur, bien qu'il ne sût pas encore de quoi il s'agissait.

En apercevant Jacques, Adrienne s'écria :

— Monsieur le comte, on veut vous tromper et moi je ne le veux pas. — Et qui veut me tromper? demanda Jacques.— Mademoiselle! — Ma sœur? cela me rassure, ma bonne Adrienne, et tu devrais m'imiter dans ma confiance. Dit-elle vrai, ma sœur? reprit Jacques en s'adressant à Hélène, qui semblait aussi vouloir parler. — Oui, mon frère... Toutefois mon cœur me dit que vous me pardonnerez de ne vous avoir pas prévenu plus tôt.—Parlez donc, Hélène. — Eh bien! mon ami, quand vous m'avez eu laissée seule avec cet homme, et que j'eus appris de lui qu'il succombait plus encore de misère et de besoin que de maladie, je lui ai reproché avec douceur, comme vous m'avez appris à le faire, de n'être jamais venu demander de l'assistance au château. Alors, il a poussé un cri de désespoir, et, pressé de questions par moi, il a fini par m'avouer qu'un jour, dans un petit village d'Allemagne, étant soldat de l'armée de la République française, il avait reconnu, sur une charrette remplie de blessés, le comte de Brancion, ancien seigneur de son village... et que... — Assez, Hélène... dit Jacques... et qu'avez-vous fait? — Je me suis reculée avec horreur, mon frère! que Dieu me le pardonne... Mais ensuite j'ai songé à cette âme criminelle qui allait comparaître devant son juge suprême; je me suis rappelée tous les exemples de miséricorde que vous m'avez transmis, après les avoir reçus de notre pauvre père... et je me suis rapprochée du mourant, à qui j'ai renouvelé, en votre nom et au mien, la promesse de ne pas abandonner son enfant... Quelques instants après, vous êtes revenu avec le médecin et le curé. Je vous ai demandé de me laisser encore une fois seule avec ce malheureux, que j'ai supplié alors d'intercéder le pardon du ciel. Il ne voulait pas croire qu'il fût possible de l'obtenir... Il voyait toujours ses mains couvertes du sang de sa victime! Ne sachant plus comment le persuader, j'ai pris ses mains dans les deux miennes, je lui ai dit qui nous étions, et quand il a compris que moi, pauvre créature, je lui pardonnais son crime, il n'a plus douté du pardon de Dieu. Vous savez le reste, mon frère : autorisée par vous, je suis revenue avec l'enfant, et j'ai supplié Adrienne, qui connaissait l'action de cet homme, de vous en faire un mystère, si cela était possible. J'ai eu tort, n'est-ce pas, de douter ainsi de votre bonté? — Hélène! Hélène! s'écria Jacques, toute l'âme de mon pauvre père revit en vous... Que Dieu vous bénisse, chère enfant.

Et, prenant sa sœur dans ses bras, il l'étreignit contre sa poitrine en demandant de nouveau, mais cette fois à voix basse, à Dieu de la bénir.

Puis, se tournant vers Adrienne, il lui dit avec une autorité bienveillante :

— Je te remercie, ma bonne amie, d'avoir pensé que ce secret terrible devait m'être révélé. Et maintenant, si tu nous aimes, ma sœur et moi, si tu as vraiment du respect pour la mémoire de tes anciens maîtres, sois bonne pour cette pauvre petite fille qui va vivre désormais sous notre toit. Ne lui apprends pas le crime de son père, si elle l'ignore; et si elle le connaît, s'il en a laissé échapper l'aveu dans les tortures de ses remords, ne le lui reproche jamais... Entends-tu bien, Adrienne? jamais! c'est mon père qui te le demande par ma bouche. — Monsieur le comte, monsieur le comte, balbutia la vieille femme de charge, excusez-moi... mademoiselle Hélène ne m'avait pas parlé comme elle vient de le faire devant vous... Ah! vous êtes des anges tous les deux... je ferai tout ce que vous voudrez... tout ce que vous voudrez.

Et, saisissant la main de Jacques, elle la porta à plusieurs reprises contre ses lèvres en sanglotant, puis elle sortit avec précipitation.

— Vous venez de remporter une belle victoire, mon frère, dit Hélène en souriant et en désignant de la main la porte par laquelle Adrienne venait de sortir, après avoir donné à ses jeunes maîtres une preuve si éclatante et si nouvelle de sa complète soumission.

Jacques allait répondre et remercier encore sa sœur de tout ce qu'elle avait fait de noble et de courageux dans une circonstance si forte pour son âge, lorsque la vieille femme de charge rentra.

Elle tenait la petite Paquerette par la main : c'était renouveler l'engagement qu'elle avait pris de s'associer à la bonne action de Jacques et d'Hélène.

C'est bien, ma bonne amie, lui dit le premier avec attendrissement. Maintenant, ajouta-t-il à voix basse, laisse-nous un peu seuls : il faut que j'apprenne à la pauvre petite qu'elle est orpheline.

Adrienne ressortit, et Jacques, ayant fait signe à sa sœur de s'asseoir, se plaça sur un fauteuil à côté d'elle, et prit sur ses genoux la petite Paquerette, dont les grands yeux, voilés de larmes, l'interrogeaient avec une douloureuse anxiété.

— Mon enfant, lui dit-il en posant la main sur son front, ton pauvre père ne souffre plus.

Et comme il vit que la petite fille, abusée par ces paroles, allait sourire à l'idée que son père était mieux, il reprit aussitôt :

— Il est mort !... mais il est au ciel !

Paquerette éclata en sanglots déchirants. Son malheureux père lui avait appris ce que c'était que la mort, mais il ne lui avait jamais parlé du ciel : il en avait peur tout en se disant qu'il n'y croyait pas.

— Nous aurons bien soin de toi, reprit Jacques en faisant passer Paquerette de ses genoux sur ceux de sa sœur. Tu resteras avec nous toujours, et jamais tu ne manqueras de rien.

Paquerette leva ses beaux yeux obscurcis, et elle vit tant de bonté dans ceux d'Hélène, qui étaient attachés sur elle, qu'elle l'enlaça de ses deux bras comme si elle lui disait : *Je me donne à vous.*

—Hélène, murmura Jacques à l'oreille de sa sœur, quelle bizarre destinée est la nôtre ! Vivant est notre meilleur ami, et cette petite fille va devenir notre enfant. — C'est que Dieu nous bénit, mon frère, en nous éprouvant de la manière la plus douce.

Quelques instants après, Paquerette étant plus calme, Jacques sortit du château : après tant d'émotions, il éprouvait le besoin d'être seul.

Au bas de la montagne, il rencontra deux de ses charriots chargés de gerbes ; Vivant les suivait, une fourche de fer sur l'épaule. Jacques l'arrêta et lui conta ce qui s'était passé depuis qu'ils s'étaient quittés : Vivant lui dit qu'il le savait déjà.

Eh bien ! me blâmes-tu aussi ? — Non, morbleu, s'écria Vivant ; M. le curé m'a expliqué toute l'affaire ; mais seulement j'ignorais que mademoiselle Hélène vous eût confié... — Ah çà, vous vous entendiez donc tous ? — Il le fallait bien. Ne nous avez-vous pas défendu de jamais vous parler de ceux qui vous avaient fait du mal autrefois ? Alors, quand ce malheureux Dufour est revenu il y a deux ans au pays, on s'est borné à lui interdire d'y rester, et on ne vous a rien dit. Lui, voyant ça, est allé se cacher dans les bois comme un loup.—Mais comment a-t-on su ?... interrompit Jacques.— N'a-t-il pas eu le front de s'en vanter en plein cabaret, chez le père Denis, le soir de son arrivée... C'est ce qui a fait qu'on l'a chassé... Oh ! il y a encore du *mic-mac* là-dedans ; mais ça se saura un jour.

Et Vivant pressa le pas pour rejoindre ses charriots qui gravissaient lentement la montagne.

Jacques suivit pendant quelques instants les bords du lac, puis il prit un sentier qui s'enfonçait dans les bois, et toujours rêvant aux événements de cette journée, il arriva dans une vaste clairière d'où l'on apercevait le parc et la maison de Brulard.

Le soleil commençait à pencher vers l'horizon et la soirée promettait d'être magnifique.

XXV.

La clairière au milieu de laquelle était arrivé Jacques, toujours marchant un peu au hasard devant lui, et plongé dans les réflexions qu'avaient fait naître dans son esprit les événements de cette journée si remplie d'émotions diverses, était un des sites les plus remarquables de la vieille et pittoresque forêt de Saint-Révérien.

Jacques venait de s'asseoir à l'endroit d'où le regard pouvait le plus complétement embrasser l'ensemble du riant panorama qui se déroulait devant lui, inondé des splendides lueurs du couchant, lorsque sa vue errante,

et jusqu'alors distraite rencontra un peu sur sa gauche, et à l'entrée du village à demi noyé dans les brumes du soir qui commençaient à envahir le fond de la vallée, le parc et la maison de Brulard.

Cette apparition n'était pas de nature à changer le cours de ses idées, et il le sentit si bien qu'elle le fit tressaillir.

— Brulard... murmura le jeune Brancion, comme s'il répondait à sa propre pensée. — Qui sait, reprit-il, si celui-là ne me reviendra pas aussi quelque jour, sincère et repentant? Eh bien! je lui tendrai la main comme je l'ai tendue aux autres, bien qu'il soit plus coupable.

En ce moment, Fingal, le beau et fidèle danois, qui s'ébattait aux environs, revint au galop, tout embaumé de thym et de serpolet, et posa par derrière sa tête spirituelle et caressante sur l'épaule de son maître, toujours abîmé dans ses réflexions.

Jacques se tourna pour rendre un témoignage d'affection au bon animal, et remarqua, non sans surprise, que son compagnon n'était pas seul à son côté.

Une petite levrette, gracieusement frémissante, se tenait un peu en arrière de Fingal, regardant autour d'elle avec une coquetterie mutine, sous laquelle perçait la constante anxiété de cette race vouée à l'agitation.

Elle était blanche comme la neige immaculée des sommets inaccessibles; ses membres fins, jusqu'à la transparence, fléchissaient gracieusement sous son corps souple et nerveux : ses oreilles diaphanes se dressaient et se couchaient tour à tour avec une vivacité singulière, et l'éclair jaillissait de ses prunelles enflammées, dont l'éclat eût fait pâlir un charbon ardent.

Jacques se pencha pour prendre cette ravissante petite créature et la caresser, mais d'un seul bond elle fut à dix pas de là.

Jacques se leva précipitamment, afin de courir après ce prodige de grâce et d'élégance; mais quand il crut pouvoir la saisir, la levrette lui échappa une seconde fois, prenant avec Fingal l'étroit et mystérieux sentier qui conduisait à la fontaine des Rossignols.

— Je t'atteindrai, petite folle! s'écria Jacques.

Et il s'élança de nouveau sur les traces des deux chiens.

En moins d'une minute il eut atteint le pied du rocher, du haut duquel tombait la source avec un doux murmure.

Là, il dut s'arrêter brusquement à l'aspect d'une jeune fille assise au bord du bassin de pierre dont nous avons parlé.

Sa tête était penchée sur un livre posé sur ses genoux, et sa main vint s'appuyer avec une distraction pleine de grâce sur le dos de la levrette qui s'était réfugiée à ses pieds.

Jacques contempla pendant quelques instants ce tableau gracieux, incertain sur ce qu'il devait faire.

Peut-être allait-il s'éloigner sans laisser soupçonner sa présence, lorsque la jeune fille se retourna.

A son tour elle aperçut Jacques, immobile et silencieux à quelques pas d'elle.

— Monsieur de Brancion! dit-elle en se levant.

Jacques s'avança à pas lents : son noble et beau visage exprimait un vif sentiment de plaisir mêlé à un profond attendrissement.

— Vous êtes mademoiselle Clématite Brulard, répondit-il en soulevant son chapeau avec la plus gracieuse dignité. Permettez-moi de vous dire que je suis heureux de cette rencontre.

La jeune fille fit aussi quelques pas en rougissant.

— Pourquoi ne m'appelez-vous pas Francine? demanda-t-elle d'une voix aussi tremblante que le corps de sa levrette. — Parce que vous m'avez appelé M. de Brancion, repartit Jacques avec un affectueux sourire; alors j'ai cru que vous aviez oublié qu'autrefois vous me nommiez votre frère. — Non, non, je ne l'ai pas oublié! s'écria Clématite... Croyez bien que ce souvenir m'est toujours cher, et que je déplore les événements... les malheurs...

Elle ne put achever : les paroles expirèrent sur ses lèvres frémissantes, et deux grosses larmes descendirent le long de ses

joues, dont la rougeur se dissipait graduellement pour faire place à la pâleur d'une poignante émotion.

— Oh! je sais que vous avez un noble cœur! reprit Jacques en saisissant chaleureusement la main de Clématite Eh bien! puisque vous n'avez pas perdu le souvenir du nom que vous me donniez dans notre enfance... faites comme moi, ma sœur : oublions tout ce qui s'est passé depuis, et aimons-nous comme il y a treize ans, lorsque nous venions nous asseoir à cette même place où je vous retrouve. — Mais vous ne devez pas m'aimer, monsieur Jacques! — J'ignore si je le dois, mais il me semble bien que je le puis.

Clématite voulut parler, mais les sanglots étouffèrent sa voix, alors Jacques reprit :

— Écoutez, Francine, ce moment devait arriver tôt ou tard, et je regarde comme un bonheur que vous n'ayez plus à le subir. Quant à moi, je vous jure qu'il me rend heureux, et vous blesseriez mon cœur si vous ne partagiez pas ce sentiment qui le réjouit. — Me réjouir, monsieur Jacques! mais quand je pourrais tout oublier comme vous, ne me resterait-il pas le chagrin de penser que je ne puis être jamais pour vous qu'une étrangère... presque une ennemie... Ne se rencontrer que pour se dire qu'il ne faut plus se voir... mieux vaut mille fois ne s'être pas vus! songez donc que... — Je songe que le même lait nous a nourris; que les mêmes bras nous ont portés; que ma mère vous nommait sa fille, comme la vôtre m'appelait son fils! Tout notre passé peut tomber dans le néant, hormis ces souvenirs, Francine. Quant à ne pas nous revoir, il me semble que nous sommes bien jeunes pour avoir cette crainte — Vous ne pourrez jamais braver la réprobation qui s'attache au nom que je porte, monsieur Jacques! — Je ne sais pas ce que je ferai, répondit Jacques avec tristesse et fermeté, mais il me semble que je ne rougirai jamais de vous... Voulez-vous mon bras pour retourner à Saint-Révérien? On nous rencontrera ensemble, et si quelqu'un s'en étonne, je lui dirai qu'autrefois nous faisions le même trajet en nous tenant par la main. — C'est impossible! mon père doit venir au devant de moi... Par pitié, épargnez cette épreuve à celle que vous venez de nommer votre sœur.

Comme Francine prononçait ces mots, le petite levrette et Fingal se mirent à aboyer.

— Le voilà! le voilà! reprit la jeune fille. Monsieur Jacques, je vous en conjure, éloignez-vous!

On entendit un pas lourd qui gravissait le sentier par où l'on arrivait à la fontaine des Rossignols, et presque aussitôt la face livide et décharnée de Brulard apparut à l'angle du Rocher.

Jacques, qui avait quitté la main de Francine, la reprit comme pour l'obliger à rester près de lui.

Le vieillard s'avança lentement, appuyé sur un jonc à pomme d'or.

— Ah! tu n'es pas seule, Minette, dit-il. Eh! eh! eh!..

Son ricanement expira dans sa gorge : il avait reconnu Jacques.

— Monsieur Brulard, dit celui-ci, le hasard m'a fait rencontrer votre fille, et je ne vous dissimulerai pas que j'ai éprouvé un véritable plaisir en la revoyant. Adieu, Francine, ajouta-t-il en donnant à sa voix une expression plus affectueuse; je ne rétracterai jamais une seule des paroles d'amitié que mon cœur vous a adressées : ne l'oubliez pas. — Monsieur, Brulard, le ciel vous a donné une noble fille.

Et Jacques s'éloigna après avoir salué le vieillard, stupéfait de cette rencontre inattendue.

— Il paraît qu'il a été très-bon pour toi, balbutia-t-il après quelques instants de silence. Voyons, ma petite Clématite, il ne faut pas pleurer comme cela, eh! eh! eh! — Mon père, interrompit vivement la jeune fille, ne m'appelez pas Clématite. Ce nom n'est pas le mien, et je veux avoir une patrone pour me protéger. — Je comprends... tu désires reprendre celui qu'il t'a donné... Eh! eh! eh! ça n'est pas si maladroit... Eh bien! comme tu voudras, Minette... Eh c'est par hasard que vous vous êtes rencontrés ici? — Mon père, m'aimez-vous? demanda Francine avec une sombre impétuosité. — En peux-tu douter,

cher amour? — Alors prouvez-le-moi! — Comment? — En vendant tout ce que vous avez dans ce pays, si toutefois vous croyez avoir le droit de le vendre. — Et après? balbutia Brulard. — Après, vous m'emmènerez bien loin et pour toujours! — Mais tu es folle! — Je vous le demande en grâce?

Et Francine tomba à genoux devant son père.

— Nous parlerons de cela demain, ma mignonne, dit Brulard avec une sorte d'anxiété dans la voix, — c'est un grand parti que tu me conseilles là. Je ne dis pas non... Allons, allons, relève-toi, prends mon bras. Il se fait tard... tu me conteras tout, chemin faisant.

XXII.

Ce fut en vain que Brulard pressa Francine de questions, pendant le trajet qu'ils avaient à parcourir pour regagner leur demeure. La jeune fille se renferma dans un silence absolu, après avoir dit que M. de Brancion avait été pour elle d'une bonté parfaite, et qu'elle garderait un éternel souvenir de cette rencontre.

De retour chez eux, et de nouveau réunis pour le repas du soir, Brulard manifesta à plusieurs reprises, et même avec une sorte d'irritation qu'il ne montrait jamais vis-à-vis de sa fille, bien qu'elle fût dans son caractère, la volonté formelle de reprendre son interrogatoire.

— Voyons, ma petite Clé... non, Francine, je me trompe... voyons, ma petite Francine, qu'est-ce qu'il t'a dit? — Vous voulez absolument le savoir, mon père? — Oui... oui. — Eh bien! mon père, il m'a dit que le même lait nous a nourris, que les mêmes bras nous ont portés, et qu'autrefois sa mère me nommait sa fille, comme la mienne le nommait son fils. — Et il est sans doute parti de là pour ajouter...

Brulard sembla hésiter; sa pensée était que Jacques avait dû dire beaucoup de mal de lui, après avoir rappelé ces souvenirs qui étaient la condamnation de sa conduite.

— Pour ajouter, reprit Francine avec émotion, qu'il n'existait aucun motif pour ne pas nous aimer, lui et moi, comme dans notre enfance. — Mais il a raison! s'écria Brulard, dont la physionomie sinistre s'illumina soudain du reflet d'une joie intérieure. Et toi, ma Minette, qu'as-tu répondu? — J'ai pleuré de tant de générosité, et..... — Ah! tu appelles cela de la générosité! interrompit Brulard; je voudrais bien savoir pourquoi.

Francine garda le silence, en attachant sur son père un regard suppliant et douloureux.

— C'est qu'il ne me conviendrait pas, poursuivit Brulard, les yeux toujours fixés sur Francine, que ce jeune homme s'amusât à te faire la cour. — Mon père, vous calomniez M. de Brancion! s'écria Francine d'une voix indignée, et en se levant pour quitter la table. — Les hommes sont capables de tout pour se venger, dit imprudemment Brulard. — C'est donc bien vrai que vous lui avez fait beaucoup de mal, murmura Francine, puisque vous lui supposez des pensées de vengeance? — Il est entouré de gens qui me détestent, balbutia Brulard, qui comprit la gaucherie qu'il venait de commettre. — Mais au surplus, peu importe, ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je ne m'oppose pas à ce que vous vous aimiez, seulement je veux que tu saches que dans ta position, avec ton éducation et ta fortune, tu es l'égale de M. Jacques, et que... hé... hé..., si tu lui plais, il ne doit pas te donner des rendez-vous à la fontaine des Rossignols, comme si tu étais la fille d'un paysan du village. C'était bon autrefois, mais aujourd'hui..... — Mon père, ce que vous dites là est affreux! interrompit Francine en sanglotant. J'ai vu ce soir M. de Brancion pour la première fois, et je vous jure que c'est le hasard seul... — Je te crois, je te crois, mon enfant, s'écria Brulard, effrayé du désespoir de sa fille, et faisant en toute hâte le tour de la table pour aller se placer auprès d'elle. — Ne sais-je pas, ajouta-il en s'essayant à son côté, et en prenant une de ses mains qu'il pressa dans ses doigts décharnés, ne sais-je pas que tu es pure comme le cristal, ma Minette! que tu respectes les cheveux blancs de ton vieux père, qui n'a que toi au monde! Voyons ma petite Francine... Francine, entends-tu? Cette fois je ne me trompe pas... ne pleure plus..... Je ferai tout ce que tu dé-

sireras, mon amour. Veux-tu que j'aille trouver M. de Brancion, et que je lui dise que puisqu'il a pardonné à ce brutal de Vivant et à ce finot de Denis, il peut bien me pardonner aussi... Alors vous pourrez vous voir comme autrefois, car je suis sûr que c'est là ce qui te chagrine. S'il me repousse, eh bien! tu iras seule au château. Mais plus de larmes, ma fille, je t'en conjure à genoux! Je n'ai de joie que ta joie! Si tu cessais de sourire quand je te regarde, ce serait comme si le soleil disparaissait du ciel! Ne me punis pas d'avoir tout sacrifié pour que tu ne fusses pas la fille d'un pauvre domestique! Si j'ai été coupable d'ingratitude, c'est pour toi, mon enfant! si.....—Ne dites pas cela, mon père! interrompit Francine d'une voix étouffée. Ne faites aucune démarche, je vous en supplie! Je ne veux pas, je ne dois pas aller au château! Restons dans notre isolement, et puisque ma gaieté est nécessaire à votre bonheur, quittons ce pays où tout le monde nous est hostile, à tort ou à raison..... je sens que j'y serai toujours malheureuse.—Écoute, Francine, dit Brûlard, je réfléchirai à tout cela, sans perdre de vue que je n'ai pas d'autre intérêt que toi en ce monde... et si, à la dernière extrémité... à la dernière extrémité, comprends-moi bien, il faut absolument, pour ton bonheur, que nous quittions ce pays, eh bien! je ne t'emmènerai pas, mais tu t'en iras, et je te suivrai, riche ou dépouillé à ton choix.

Il y avait dans l'accent de Brulard, pendant qu'il prononçait ces paroles, quelque chose de si profondément senti et de si douloureusement tendre, que Francine, qui, depuis sa rencontre avec Jacques, n'avait pas donné un seul témoignage d'affection à son père, et que tout avait blessée dans la conversation qu'ils venaient d'avoir ensemble, se sentit remuée jusqu'au fond de l'âme par l'abnégation surhumaine de cet homme, et, pour le lui montrer, elle se jeta dans ses bras avec un abandon plus éloquent que tout ce qu'elle aurait pu lui dire.

— Tu m'a compris, n'est-ce pas, ma Minette? continua Brulard en promenant sa main osseuse sur le visage altéré de sa fille. Je n'ai qu'une pensée, vois-tu, c'est ton bonheur; ne l'oublie jamais et sois toujours sincère avec moi.

Francine remercia son père par un sourire; puis elle lui demanda la permission de se retirer, ce que Brulard lui accorda d'autant plus volontiers, qu'il éprouvait au moins autant qu'elle le besoin d'être seul.

Après son départ, il resta pendant quelques minutes abîmé dans ses réflexions; puis il appela Carmagnole, à qui il fit signe d'enlever le couvert.

— Il y a là un homme qui veut parler à Monsieur, dit Carmagnole à son maître, qui s'était remis à marcher de long en large dans la salle à manger. — Qui est-ce? fit Brulard. — C'est celui qui est déjà venu ce matin. Il dit comme ça que ça presse.—Conduis-le au jardin, je vais l'y joindre. Dépêche-toi.

Peu d'instants après la sortie de Carmagnole, Brulard quitta aussi la salle à manger, et se dirigea à pas de loup vers un berceau de plantes grimpantes, près duquel un grand gaillard vêtu d'une blouse blanche se tenait debout.

— Il y a du nouveau, monsieur Brulard, dit cet homme avec une sorte de mystère. — Dufour a tourné l'œil.—Dieu soit loué! fit Brulard du ton d'un homme délivré d'un souci qui l'obsédait.—Si le bon Dieu ne vous rend jamais que des services comme ça, vous avez joliment raison de ne pas aller à la messe.—Que veux-tu dire? demanda Brulard précipitamment.— Il a vu le louveteau avant de mourir.—En es-tu bien sûr?—C'te bêtise, monsieur Brulard! ça fait assez de bruit dans le village.

Brulard se frappa le front avec désespoir.

— Crois-tu qu'il ait parlé? demanda-t-il ensuite d'une voix qui trahissait une poignante anxiété. — Ah! pour ce qui est de ça, on ne peut pas trop savoir; tout ce que j'ai entendu dire, c'est qu'ils l'ont fait confesser comme *un capon*, et que sa petite fille est maintenant au château. Moi, je croirais bien qu'il leur a dit que c'était lui qui avait fait le coup, et, pendant qu'il était en train, il aura peut-être bien pu leur conter aussi... —Tais-toi, malheureux! interrompit Brulard en cherchant l'appui du berceau car ses jam-

bes fléchissaient sous lui. — Heureusement, reprit-il comme s'il cherchait à se rassurer, qu'il n'avait pas de preuves.—Il en avait, répondit le paysan avec insouciance. — Il en avait! et lesquelles? balbutia Brulard. — La lettre que vous lui avez écrite à l'armée, et qu'il m'a montrée il n'y a pas plus de huit jours, quand je suis allé lui dire de votre part que vous ne pouviez rien faire pour lui. — Pourquoi ne la lui as-tu pas prise pour me la rendre? — J'ai essayé; mais il a sauté sur sa cognée, tout malade qu'il était, et je n'ai eu que le temps de gagner la porte. — Malédiction! dit Brulard entre ses dents, et dans un pareil moment encore! — Vous n'avez pas voulu me croire quand je vous disais de ne pas abandonner ce pauvre diable, répondit l'homme à la blouse blanche.—Et cette lettre, où la mettait-il? demanda Brulard. Tu dois le savoir, puisque tu dis qu'il te l'a montrée. —Il l'avait tirée de sa paillasse et je présume qu'il l'y a remise.—On pourrait peut-être... — Mais puisqu'il est mort. —Raison de plus... je fais ta fortune si tu... — Vous me donneriez toute la vôtre que je ne consentirais pas à entrer dans une chambre où brûle un cierge, et il y en a un dans la sienne. — Comment le sais-tu? — Je viens de le voir en passant. M. le curé qui l'a veillé jusqu'à présent en sortait. — Écoute, Pierriche, j'irai avec toi... — Ça n'empêchera pas le diable d'être entre nous deux, au contraire.

— Mais reprit Brulard, tu n'entreras pas dans la maison? je ne te demande que de faire sentinelle à la porte. — Je l'aurais plutôt assassiné de son vivant, que de faire ce que vous exigez de moi à présent, répondit Pierriche. — Mets le prix que tu voudras à ce service... C'est plus que ma vie que je te demande là. — Je ne dis pas non; et puis, voyez-vous, si on était sûr que la lettre fût toujours là, on pourrait peut-être... Mais faire un coup comme ça pour rien... — Que t'importe, si la récompense est la même? — Je ne veux pas, monsieur Brulard, quand je n'aurais que ce moyen de donner du pain à mes enfants. — Puis-je au moins compter que, toi, tu ne me vendras pas, ni à présent, ni plus tard? — Comme il faudrait me vendre aussi en même temps, et que, Dieu merci, on ne sait rien sur moi, parce que je ne me suis pas vanté comme cet imbécile de Dufour, vous pouvez être tranquille. — Réfléchis encore : veux-tu m'accompagner? — Non. — Je te donnerai à perpétuité la jouissance du domaine des Chapperets; tu seras censé m'en payer le louage, mais tu ne me paieras rien. — Bonsoir, monsieur Brulard. — Le misérable! balbutia Brulard entre ses dents, tandis que le paysan s'éloignait peut-être de peur de céder à la tentation. Mais tout ce qu'il m'a dit est horrible! Je ne puis pas rester ainsi, le doute seul me tuerait! ce n'est pas pour moi que je crains la révélation d'un crime de plus! Mais ma fille! ma fille! Plus que jamais je dois songer!!! Cette lettre, si on la trouve... tout sera fini... Il ne faut pas qu'un semblable malheur plane sur la tête de mon enfant! Eh bien! s'il en est temps encore, je l'empêcherai à moi seul! L'amour paternel m'en donnera la force et le courage! Ma fille! ma fille!

Et Brulard, en proie à la plus violente agitation, rentra chez lui à pas précipités.

Quelques minutes après, il traversait de nouveau son jardin, en se dirigeant vers une petite porte qui ouvrait sur les bois de Saint-Révérien. En ce moment l'horloge du village sonnait dix heures.

XXVII.

Brulard n'était rentré chez lui que pour s'assurer que sa fille était couchée, et pour ordonner à Tronquette la femme de chambre, à la cuisinière et à Carmagnole d'en faire autant, disant qu'il ne rentrerait probablement que fort tard, attendu qu'il voulait faire une ronde aux alentours d'un domaine éloigné, où on lui avait volé quelques gerbes la nuit précédente; il ajouta, pour achever d'écarter tout soupçon, que c'était Pierriche qui venait de lui donner connaissance de ce délit.

Il prit dans les bois le sentier le moins fréquenté, et il se dirigea d'un pas rapide vers l'endroit solitaire de la forêt où était située la masure du pauvre Dufour.

Il en était à moitié chemin à peu près,

lorsqu'il entendit distinctement le bruit de la marche de deux personnes qui venaient à lui en causant.

Il n'eut que le temps de se jeter dans une épaisse touffe de genets et de genévriers : il avait reconnu à la voix Vivant et Denis ; alors il se mit à écouter avec anxiété.

— Voyez-vous, papa Denis, disait le premier, on ne m'ôtera pas de l'idée que ce pauvre Dufour, qui s'est vanté d'avoir égorgé M. le comte, a été poussé à faire ce mauvais coup, car il n'était pas méchant, lui. — Ça se pourrait, mon garçon, répondait le vieux piqueur ; mais ça ne lui a pas rapporté grand'chose, puisqu'il est mort de misère. Et qui soupçonnes-tu ? — Est-ce que ça se demande ? — Brulard, n'est-ce pas ? — J'en mettrais ma main au feu. — Et peut-être bien qu'elle y aurait chaud, mon garçon. Mais qu'est-ce qui te fait penser cela ? — J'ai rencontré une fois Dufour à l'armée de Sambre-et-Meuse, en Allemagne, et il m'a dit qu'il avait reçu des nouvelles du pays par Brulard, même que nous avons manqué nous aligner, parce que je lui ai répondu que son Brulard était un gueux fini. C'est le grand Pierriche qui nous a arrangés.

En ce moment les deux interlocuteurs se trouvaient à la hauteur des buissons dans lesquels Brulard était blotti, et ils s'arrêtèrent un instant, comme font parfois les personnes qui causent en marchant.

— Tout ça est possible, mon garçon, reprit Denis ; mais quand nous en aurions la preuve, il n'en serait ni plus ni moins : il n'y a pas de punition pour les brigands de ce temps-là. — Et moi, papa Denis, répliqua Vivant en baissant la voix, mais pas tellement que Brulard, blotti à quatre pas, ne pût saisir chacune des paroles de l'ex-dragon, je compte cependant lui jouer un tour, et, s'il s'en doute, il sera malin : demain, quand on aura conduit Dufour au cimetière, j'irai tout retourner dans sa cabane, et ce sera bien le diable si... — L'idée n'est pas mauvaise, fit Denis en se remettant en marche, mais ne laisse pas *refroidir la voie*, autrement tu ne relèveras pas le défaut.

Bientôt les voix se perdirent dans l'éloignement, et Brulard, sortant de sa cachette, reprit sa course, plus convaincu encore qu'il ne l'était quelques minutes auparavant de la nécessité de son entreprise, et bénissant le hasard qui lui avait inspiré la pensée de la mettre à exécution le soir même.

Après une heure et demie de marche environ, il aperçut, au milieu de la petite lande inculte, la pauvre masure où reposait le corps du malheureux Dufour.

La lune éclairait en plein le toit de chaume délabré, et quelques faibles rayons de lumière intérieure se montraient entre les troncs d'arbres disjoints qui servaient de murailles.

A cet instant seulement, Brulard commença à entrevoir toutes les difficultés et tous les périls de l'action qu'il allait commettre.

D'abord, l'obscurité des bois ne le protégeant plus, il lui fallait traverser la lande nue et traîtreusement éclairée par la lune, ce qui n'était pas sans inconvénients.

Ensuite, bien que Pierriche lui eût dit que, depuis le départ du curé, qu'il avait vu sortir de la cabane, personne ne veillait plus près du mort, le curé avait bien pu envoyer quelqu'un pour le remplacer aussitôt son retour au presbytère.

Il se jeta donc à plat ventre et se mit à ramper comme une couleuvre ; parvenu aux broussailles, il se borna à marcher plié en deux, s'abritant du mieux qu'il lui fut possible, bref il parvint sur l'une des faces de la cabane, à peu près sûr qu'il n'avait pas été vu.

Alors il se redressa avec précaution et jeta un coup d'œil rapide et anxieux dans l'intérieur.

Un gros cierge placé dans un chandelier de bois l'éclairait.

A la lueur tremblottante de la petite flamme qui entourait la mèche enfouie dans la cire, Brulard acquit la certitude que personne ne veillait le mort.

Le cadavre était étendu sur un mauvais grabat, le visage découvert et tenant entre ses mains jointes sur sa poitrine un petit crucifix de cuivre.

Brulard se traîna jusqu'à la porte d'entrée, qui n'était fermée qu'au loquet.

Là il se recueillit un moment, comme pour rassembler tout ce qu'il avait de force d'âme; il murmura entre ses lèvres frémissantes et glacées le nom de Francine, et il entra.

Après avoir refermé avec précaution la porte derrière lui, il s'arrêta à quelques pieds de ce grabat qui renfermait peut-être la destinée de son enfant.

— Pardonnez-moi, mon Dieu! murmura-t-il de nouveau en tombant à genoux.

Il se releva et fit deux ou trois pas en chancelant comme un homme frappé de vertige.

Le visage du mort avait pris cette placidité qui est comme le repos des tortures physiques et morales de l'agonie; les yeux étaient fermés; la bouche à demi-ouverte, mais sans contraction, semblait adresser une prière au petit crucifix que serraient les deux mains entrelacées.

Brulard se pencha, frêle et épuisé, sur ce corps deux fois plus lourd que le sien, l'enlaça de ses deux bras, le souleva, retomba avec lui, le détacha de nouveau de sa couche, et, après des efforts inouïs, finit par le rejeter au delà de l'ouverture qui occupait le centre de la paillasse.

Puis Brulard s'élança sur le grabat, au fond duquel il plongea, avec une sorte de délire, ses bras jusqu'aux épaules.

Longtemps ses recherches furent infructueuses, et plus elles se prolongeaient sans résultat, plus le visage bouleversé du vieillard perdait ce qu'il avait encore conservé d'humain; ses forces s'épuisaient; encore quelques instants et le grabat aurait porté deux cadavres au lieu d'un!

Enfin, un rayon d'espoir illumina la face livide de Brulard, et sa main droite sortit des entrailles de la paillasse, serrant convulsivement un petit rouleau de fer-blanc.

Il se laissa tomber du lit, anéanti, et se traîna comme un spectre jusque auprès du cierge.

Alors il ouvrit le rouleau, et il en tira, avec des difficultés inexprimables, car ses mains lui refusaient le service, quelques papiers qu'il se mit à parcourir avec des yeux égarés

— Je suis sauvé! dit-il. — Mon Dieu, je vous...

Il n'eut pas la force d'achever; il avait reconnu deux lettres de lui, les seules qu'il eût écrites à Dufour, enveloppées dans le congé de l'ancien volontaire de la Haute-Marne.

Il cacha ces précieux papiers dans son sein, remit le rouleau vide dans le fond de la paillasse, puis il procéda avec une nouvelle énergie, qu'il avait puisée dans la satisfaction de son succès, à l'opération difficile de ramener le cadavre à sa place.

Il y parvint après vingt minutes d'un labeur surhumain, mais quoi qu'il pût faire, il ne réussit pas à remettre entre les doigts rebelles du mort le crucifix qui était tombé pendant cette lutte impie; alors il le posa sur la poitrine, à portée des mains toujours entrelacées, de manière qu'on pût croire qu'il s'était échappé de lui-même.

Quand Brulard se glissa hors de la cabane, il vit avec une indicible satisfaction que le temps s'était couvert; il put donc espérer que son retour chez lui s'effectuerait sans fâcheuse rencontre.

Effectivement, il atteignit la petite porte de son jardin avec la certitude presque complète de n'avoir pas été vu; dans sa maison tout le monde dormait; rien ne l'empêcherait donc de dire le lendemain, si cela était nécessaire, qu'il avait été de retour de son excursion avant minuit, bien qu'il fût trois heures du matin.

Il se détermina à conserver ces papiers jusqu'au jour où il pourrait les mettre sous les yeux de Pierriche, en lui faisant observer que si la vérité venait à se découvrir, ce ne pourrait être que par lui. Les papiers furent donc mis dans le secret d'une caisse de fer, où Brulard gardait ses titres de propriété, et dont lui seul avait la clef.

Au point du jour Brulard se coucha. Ses membres étaient brisés, un tremblement nerveux agitait tout son corps, des visions sinistres traversaient à chaque instant son imagination terrifiée. Toutefois, au milieu de sa fatigue physique et de ses tortures morales une pensée douce et consolante se faisait jour : Brulard croyait avoir rendu pos-

sible le bonheur à venir de son enfant.

Aussi, quand il revit Francine, il la pressa avec ivresse sur son cœur, et il lui répéta encore, sans y être sollicité, qu'il n'avait pas d'autre pensée que de la rendre heureuse, et qu'il la suppliait d'être toujours sincère avec lui.

Dans la journée il vit passer sous ses fenêtres l'enterrement de Dufour, et il jugea, à l'attitude paisible des quelques paysans qui le suivaient, que l'on ne soupçonnait rien de ce qui s'était passé. Cette certitude morale acheva de le remettre, et il put songer, avec une sorte de satisfaction intérieure, que Vivant ne trouverait rien dans la maison du mort.

Vivant y avait cependant trouvé quelque chose.

XXVIII.

Le soir même de ce jour, Vivant, qui, depuis quelques heures, semblait en proie à une agitation extraordinaire, arriva au cabaret du *Grand Saint-Hubert*, et trouva Denis qui allait se mettre à table pour souper.

Au premier regard que le vieux piqueur jeta sur l'ex-dragon de la République, il comprit que celui-ci devait avoir quelque chose à lui confier, et il se hâta d'ordonner à son petit domestique Cascaret de s'en aller manger son écuelle de soupe dans la rue, ajoutant qu'il n'y avait rien de meilleur que la rosée du soir pour faire pousser la mauvaise herbe.

Quand les deux amis furent seuls, et que la porte eut été refermée sur eux par Denis, qui était prudent comme un diplomate octogénaire, Vivant se laissa tomber sur une chaise, avec la brusquerie d'un homme de mauvaise humeur, et il grommela entre ses dents :

— Je suis arrivé trop tard. — Je te l'avais prédit, mon garçon : le vieux loup *t'aura éventé*, — ils n'en font jamais d'autres. — Mais il s'entend donc avec le diable? — Très-certainement, et ce n'est pas d'aujourd'hui que tu devrais le savoir : le diable et lui, ça ne fait qu'un, et ils n'ont pas besoin de se déranger ni l'un ni l'autre pour se parler à l'oreille. — Figurez vous, papa Denis, reprit Vivant, que dès les trois heures du matin j'étais en vedette à dix pas de la maison de Dufour. Au soleil levant j'ai vu arriver la mère Mathelie l'ensevelisseuse, et peu de temps après, Pichard le menuisier qui apportait la bière. Je suis entré auprès d'eux, et je les ai aidés à faire leur besogne, afin d'être bien sûr qu'ils ne toucheraient à rien. A midi, M. le curé est venu avec son marguillier, deux enfants de chœur, le père Poyer, le maître d'école, et cinq ou six métayers du château, que M. Jacques envoyait là, pour que Dufour ne soit pas enterré comme un galérien. Quand ils ont été tous partis avec le corps, j'ai fermé la porte et je me suis mis à remuer la paillasse. Au premier coup, j'en ai tiré cette cartouche de fer-blanc. J'ai dit : « Bon! voilà mon affaire. » Je l'ouvre, elle était vide. Je recommence à fouiller dans tous les sens. Rien! rien! J'allais abandonner la partie, lorsque je me sens piqué jusqu'au sang, et j'amène au grand jour, fiché dans la paume de ma main, cet affreux bijou, que vous reconnaîtrez comme moi.

Et Vivant montra à Denis une grosse épingle en or dont la tête représentait un petit trophée composé d'une hache et d'un bonnet de la liberté.

— Très-certainement, s'écria Denis, c'est comme si je voyais *une voie de bon temps!* l'animal a passé par là.— Cette *saloperie* est bien à Brulard, n'est-ce pas? demanda Vivant, en jetant l'épingle sur la table devant laquelle ils étaient assis, et en accompagnant cette action d'un geste de dégoût. — Ah! tu peux bien le dire : la dernière fois que je l'ai rencontré, il la portait encore. C'est son enseigne. — Ainsi, il a rôdé là-bas? — Comme tu dis, mon garçon.— Mais quand? Monsieur le curé n'est parti qu'à la brune, et moi je suis arrivé avant la pique du jour.—Eh bien! et la nuit? — Comment! vous croyez qu'il aura osé... — Je n'en sais rien; mais l'épingle est à lui, tu l'as trouvée dans la paillasse de Dufour, et ça serait un peu drôle si elle y était venue toute seule. — Que faut-il

faire? — Rien. — C'est cependant une preuve, et une fameuse. — Pour toi, pour moi, pour tous ceux à qui tu conteras l'affaire : eh bien! après? est-ce que tout le monde ne sait pas que c'est un brigand? ah! s'il y avait eu des papiers... — Tenez, papa Denis, interrompit Vivant d'un air sombre, je suis désolé d'avoir manqué mon coup, car si j'avais réussi, j'aurais pu empêcher une chose que nous verrons bientôt... Brulard finira par aller au château. — Pas possible! s'écria Denis en se levant brusquement, comme si une commotion électrique l'eût fait bondir sur sa chaise. — Enfin pourquoi as-tu cette crainte aujourd'hui. — Hier soir, après vous avoir quitté au bas de la montagne, j'ai fait, comme de coutume, ma ronde autour du château pour savoir si tout était bien en ordre, et, comme je revenais le long de la tour du Commandeur, j'ai entendu M. Jacques et mademoiselle Hélène qui causaient dans la grande charmille de gauche; vous savez bien la grande charmille sous laquelle se trouve le banc favori de pauvre défunte madame la comtesse?

Denis fit un signe de tête affirmatif, comme pour dire : — *Je vois ça d'ici.*

— Je me mis donc à écouter, et je compris que M. Jacques disait à mademoiselle Hélène qu'il venait de rencontrer la petite Brulard à la fontaine des Rossignols, et qu'il la trouvait très *comme y faut.* — Le vieux sournois est capable d'avoir manigancé cette rencontre, interrompit Denis.

Vivant fit un geste d'approbation, puis il reprit :

— M. Jacques disait encore à sa sœur, que si Brulard n'était pas si ours, on pourrait l'engager à venir au château; que la petite était sa sœur de lait, et qu'elle n'avait rien à se reprocher; qu'il était sûr que si son pauvre père vivait encore, il leur aurait déjà pardonné depuis longtemps; qu'on ne pouvait pas toujours habiter le même village sans jamais se parler; qu'il faudrait bien que ça finisse tôt ou tard; *et ci et l'autre*, si bien que je m'en rongeais les poings de rage pour ne pas leur crier ce que je pensais. — Tu as raison, grommela Denis entre ses dents, nous verrons un jour Brulard au château. Et dire que tout réussit à ces gueux-là! — Ne m'en parlez pas! ajouta Vivant d'un ton farouche.

En ce moment la porte du cabaret s'ouvrit, et une espèce de colporteur entra en demandant l'hospitalité pour la nuit.

La présence d'un étranger mit naturellement un terme à la conversation toute confidentielle que nous venons de rapporter, et Vivant se disposa à retourner au château.

Denis était grand questionneur de sa nature, de sorte que, lorsque le colporteur se fut débarrassé de sa balle, il lui demanda ce qu'il y avait de nouveau dans le pays.

— Il y a répondit cet homme, qu'on attend demain l'empereur à Chaumont. — L'empereur! s'écria Vivant, qui, en ce moment, se dirigeait vers la porte pour s'en aller. — Lui-même : quand je suis parti aujourd'hui à midi, on posait une affiche à la porte de la mairie, pour annoncer la nouvelle aux habitants. Toute la ville était déjà sens dessus dessous. — Bonsoir, papa Denis, fit Vivant qui avait paru écouter avec un vif intérêt les paroles du colporteur. — Eh bien! tu pars, mon garçon? répondit le vieux piqueur. Nous nous reverrons bientôt, n'est-ce pas? en attendant, va doucement dans tout ce que tu m'as dit. Au revoir.

Vivant reprit le chemin du château, et à la rapidité avec laquelle il marchait, on pouvait supposer qu'il avait quelque chose de très-urgent à faire en arrivant.

Il traversa sans s'arrêter les cours, où d'habitude il faisait toujours une pause pour examiner si tout était en ordre, et il se dirigea tout droit vers la bibliothèque où se tenaient habituellement ses jeunes maîtres.

Il frappa discrètement à la porte, et parut satisfait en reconnaissant la voix de Jacques qui l'invitait à entrer.

Le jeune comte était seul : assis devant une table, il lisait à la clarté de deux bougies placées devant lui.

Il accueillit Vivant avec un sourire affectueux, et il ne sembla nullement surpris quand l'ex-dragon lui demanda de vouloir bien lui accorder quelques instants d'attention.

— Tu sais, répondit-il, que je n'ai jamais

plus de plaisir à causer avec quelqu'un qu'avec toi. Prends cette chaise, mon vieux camarade; je t'écoute. — Monsieur le comte, je viens d'avoir une fameuse idée, dit Vivant.— Tu en es bien capable. — Une idée qui vous donnera cinquante mille livres de rente de plus, et ça, bien entendu, sans faire tort à personne. — Quelle folie! s'écria Jacques en riant aux éclats. — L'empereur arrive demain à Chaumont, reprit Vivant sans se laisser décourager par l'interruption de son maître. Et je suis très-bien avec l'empereur. — Eh bien! mon bon Vivant, si tu veux aller le voir, je ne m'y oppose pas. Tu prendras un de mes chevaux, je ferai ta besogne ici, et tout sera pour le mieux. Va brosser ton uniforme. — J'irai voir l'empereur, monsieur le comte; mais vous y viendrez aussi avec moi. — Mais moi je ne le connais pas, répliqua Jacques en riant de nouveau du meilleur de son cœur. — Vous ferez connaissance en lui demandant qu'il vous rende la forêt de Saint-Révérien, qui est bien à vous, et qui vous fera les cinquante mille livres de rente dont je vous parlais tout à l'heure. —Ton idée n'est peut-être pas mauvaise, dit-il en prenant un maintien grave et réfléchi. — Elle est excellente! s'écria Vivant avec enthousiasme. — Cependant, reprit Jacques, en ma qualité d'ancien noble et de fils d'émigré, je ne sais pas trop jusqu'à quel point je puis compter sur la bienveillance de l'empereur, qui est l'enfant de la Révolution. — Lui, l'enfant de la Révolution! Oh! pour ce qui est de ça, monsieur le comte, vous me permettrez de de vous dire : non! La Révolution!... N'est-ce pas lui, au contraire, qui l'a écrasée sous sa botte comme une chenille venimeuse, après l'avoir muselée comme une bête féroce? Je vous réponds, moi, Vivant Beaugey, ancien maréchal des logis au 18e régiment de dragons, que l'empereur vous recevra comme l'enfant de la maison, et qu'il vous rendra vos bois comme il a rendu aux pauvres gens leurs églises et leurs prêtres. Je ne suis qu'un paysan et un soldat, monsieur Jacques; mais je connais un peu l'histoire de mon pays, et je me dis que l'homme qui a rempli le monde du bruit de son nom, doit aimer et estimer les descendants de ceux qui ont agrandi la France à coups d'épée, et dont le sang a rougi tous les champs de bataille de l'univers.

Vivant s'était levé en prononçant ces paroles énergiques, et Jacques, électrisé par lui, se trouva en même temps debout à son côté.

— J'irai avec toi à Chaumont, mon vieil ami, dit-il en serrant avec émotion la main du brave soldat; mais je veux que ce soit toi qui me présentes à l'empereur. Je ne sais pas encore si je lui demanderai quelque chose, mais je le remercierai de m'avoir rendu une patrie où j'ai retrouvé des cœurs comme le tien. Nous partirons demain dès le point du jour. Va donner des ordres en conséquence.

Vivant sortit transporté de joie du succès de son inspiration, et Jacques alla faire part de sa résolution subite à Hélène, qui était dans sa chambre pieusement occupée à consoler la petite Paquerette.

Hélène, dont l'âme était comme l'écho fidèle de tous les sentiments de son frère, donna une entière approbation au voyage projeté. Adrienne elle-même ne le blâma pas Elle pensait que l'empereur ferait à son jeune maître un accueil qui désolerait ce qui restait encore du vieux parti révolutionnaire dans le pays; puis elle se souvenait combien elle avait été fière le jour où le feu comte et sa femme avaient été présentés à la cour de Louis XVI. Sa politique n'allait pas au delà, car elle se résumait dans la splendeur de la maison de Brancion.

Le lendemain matin, comme les premières teintes de l'aurore doraient le sommet de la tour du Commandeur, Jacques et Vivant partaient pour Chaumont, et Hélène, accoudée entre deux rosiers blancs sur le balcon de sa chambre à coucher, les suivait du regard pendant que la petite calèche qui les emportait descendait au grand trot les pentes gracieuses de la montagne de Saint-Révérien.

XXIV.

Jacques et Vivant arrivèrent de bonne heure à Chaumont et descendirent à l'hôtel de l'Aigle impériale, autrefois la Fleur de lis.

Il n'y avait pas une demi-heure que Jacques était arrivé, lorsqu'il reçut une petite députation de jeunes gens de la ville, qui, ayant appris sa présence à Chaumont, venaient lui demander de se mettre à leur tête pour aller à la rencontre de l'empereur.

Jacques refusa d'abord cette distinction, en disant que d'autres en étaient plus dignes que lui; mais le jeune homme qui portait la parole au nom de ses caramades, ayant répondu à Jacques qu'on voulait surtout honorer en lui la mémoire de son père, il se rendit sans plus de résistance, et peu de minutes après, grâce à Vivant qui lui avait procuré un cheval, il put paraître convenablement sur la place publique, où la petite troupe était déjà réunie.

L'empereur et l'impératrice firent leur entrée à Chaumont, aux acclamations enthousiastes de tous les habitants de la ville et des campagnes environnantes, au son des cloches et au bruit de deux canons rouillés qui n'avaient pas fait feu depuis le sacre de Louis XVI, et que la République, dans une de ses rares distractions, avait oublié de convertir en gros sous.

Vingt minutes après son arrivée, l'empereur rentrait à la préfecture où il logeait : il avait déjà visité les établissements publics, ordonné des travaux utiles, passé une revue et accordé des récompenses méritées. Il montrait, comme partout et toujours, inspiré en cela par la rare sagacité de son génie, tout ce qu'il y a de fécond et de vif dans un pouvoir intelligent, quand il n'est pas contrecarré par des médiocrités hargneuses et incapables.

Presque aussitôt les réceptions commencèrent.

Comme elles allaient finir, l'empereur se tourna vers le préfet, qui se tenait à son côté, et lui dit :

— Pourquoi n'ai-je pas encore vu le jeune homme qui commandait ce matin la garde d'honneur qui est venue au-devant de moi?

— Sire, il attend les ordres de Votre Majesté.

En ce moment, Napoléon aperçut, par une porte ouverte, Jacques et Vivant qui attendaient dans un salon voisin.

— Le voilà, reprit-il. Allez, monsieur le préfet, lui annoncer que je veux le voir à l'instant même.

Le préfet se hâta d'aller prévenir Jacques, qui s'avança aussitôt, suivi du fidèle Vivant.

L'empereur fit quelques pas à leur rencontre, et Jacques s'arrêta en s'inclinant.

— Votre nom? lui dit l'empereur. — Jacques de Brancion, Sire. — Quel âge avez-vous? — Dix-huit ans, Sire. — Vous êtes fils d'émigré, n'est-ce pas? — Oui, Sire. — Est-ce que vous n'avez plus votre père? — Non, Sire... il a été tué en Allemagne : je suis orphelin.

Le beau regard de l'empereur s'attacha sur le jeune homme avec une expression d'intérêt affectueux.

— Avez-vous retrouvé de la fortune? — Oui, Sire, assez pour mes goûts. — Il ne s'est donc pas rencontré des gens pour acheter les biens de votre famille et s'enrichir de vos dépouilles? cela ferait bien honneur au pays et au souvenir que vos ancêtres y ont laissé. — Sire, ceux qui ont acheté l'héritage de mes pères, me l'ont noblement rendu, répondit Jacques d'une voix profondément émue. — Pardon, Sire, dit alors Vivant, en portant la main à son casque, car il n'avait pas négligé une si belle occasion de revêtir son uniforme de dragon.

L'empereur arrêta un regard sévère sur l'interrupteur, mais presque aussitôt ce regard s'adoucit et un sourire bienveillant le remplaça.

— Tu étais à Marengo? dit-il. — Oui, Sire, et à Rivoli, et à Mantoue, et aux Pyramides, et en bien d'autres endroits encore. — Je te connais; que voulais-tu me demander? — Rien pour moi, Sire; mais je veux apprendre à mon empereur que M. de Brancion, ici présent, ne lui dit pas la vérité quand il affirme que tous ceux qui se sont emparés

de ses biens les lui ont rendus. Il y en a encore en retard. — Et qui donc? demanda l'empereur brusquement. — La nation, Sire.

L'empereur fronça le sourcil, comme si une expression malsonnante avait frappé son oreille.

Vivant ne remarqua pas cette impression qui fut, du reste, fugitive comme la pensée la plus rapide, et il reprit :



Il s'agenouilla près de la pauvre enfant. (Page 342.)

— Oui, Sire, la nation garde toujours les bois de Saint-Révérien, qui sont la légitime propriété de M. de Brancion; mais maintenant que la nation, c'est vous, j'ai pensé qu'il suffirait qu'un vieux soldat comme moi vous dise la chose pour...

A ces mots : la nation, c'est vous, le visage sévère de l'empereur s'était illuminé subitement; il s'approcha du brave maréchal des logis, le prit par l'oreille et lui dit en l'interrompant :

— Ainsi, tu m'ordonnes une restitution?

— Ma foi, oui, Sire. Rendez à mon maître ses vieux chênes, il vous restera encore vos lauriers qui grandissent tous les jours.

L'empereur se retourna vivement.

— Maret, dit-il à un personnage qui se tenait debout à quelque distance, dans une attitude respectueuse, je rends à M. de Brancion tous ses biens non vendus dont l'État est encore détenteur. Vous présenterez ce matin même à ma signature l'acte de cette restitution.

Le ministre s'inclina, et l'empereur, se rapprochant de Jacques, reprit :

— Et vous, jeune homme, ne me demanderez-vous rien ? Car enfin ce n'est pas à votre requête que j'ai fait droit. Craindriez-vous d'être personnellement mon obligé ? — Non, Sire, repartit Jacques avec une vivacité pleine de noblesse ; mais quand on approche un grand homme comme Votre Majesté, et qu'on a l'honneur de s'appeler Brancion, ce n'est pas une augmentation de fortune qu'on lui demande. — Et que lui demande-t-on ? — Une épée, Sire ! — Vous l'aurez, monsieur de Brancion, répondit l'empereur d'un ton pénétré : je vous nomme sous-lieutenant dans les chasseurs de ma garde ; vous rejoindrez dans huit jours le dépôt du régiment qui se trouve à Paris, et quand votre éducation militaire sera suffisante, vous viendrez me trouver en Allemagne. Je vous donne rendez-vous, dans trois mois, à Berlin, et me charge de votre carrière. Messieurs, continua l'empereur, en élevant la voix de manière à être entendu de toute l'assistance, qui était nombreuse et n'avait pas perdu un seul détail de tout ce qui s'était passé ; voilà cependant les descendants de ces familles que la révolution avait égorgées ou proscrites. Malheur à la France, si elle retombait jamais sous le joug de ces idéologues sanguinaires qui ont été sa honte pendant quatre ans ! Chaque fois que ces hommes apparaissent, la liberté recule d'un demi-siècle : ne l'oublions pas ! Monsieur de Brancion, vous dînerez aujourd'hui avec moi.

Il y avait dans la foule qui environnait l'empereur bon nombre d'anciens révolutionnaires : la vérité veut que nous disions qu'ils ne furent pas les moins bruyants dans l'approbation unanime que tout ce qui était là donna aux énergiques paroles du maître.

Après le dîner, l'empereur se rapprocha encore de Jacques et le questionna avec intérêt sur sa famille et les événements douloureux de son enfance, dont le préfet lui avait parlé à table. Jacques répondit avec précision, et son illustre interlocuteur, souvent impressionné par ses réponses, lui répéta encore qu'il se chargeait de sa carrière. « Je refais la France, lui dit-il entre autres choses frappantes, et pour la refaire comme je l'entends, j'ai besoin d'hommes tels que vous. »

Au moment où Jacques allait se retirer, il fut surpris en apercevant Vivant qui arrivait, précédé par un officier d'ordonnance de l'empereur.

Dès que celui-ci aperçut l'ex-dragon, il alla droit à lui, la main dans la poche de sa culotte de casimir blanc.

— Tu as fait une sottise, mon brave, lui dit-il. — C'est bien possible, Sire ; mais laquelle ? — De quitter le service avant l'institution de la Légion d'honneur ; enfin, cela peut se réparer. Tiens, attache cette croix à ta boutonnière : elle est tout à la fois la récompense de tes bons services comme soldat, et le prix de ta fidélité à tes anciens maîtres. Adieu : je vois à ton regard que nous pourrons nous retrouver encore un jour sur les champs de bataille.

Le soir même, à minuit, Jacques et Vivant rentraient à Saint-Révérien : le premier n'était pas sans inquiétude sur l'accueil que ferait Hélène aux nouvelles qu'il lui apportait.

La jeune fille, qui avait reconnu de loin le bruit de la voiture de son frère, accourut à sa rencontre, toute joyeuse de ce prompt retour.

— Eh bien, mon frère, lui dit-elle, êtes-vous content ? — Oui, chère Hélène, comme toujours quand je vous retrouve. — Vous avez vu l'empereur ? — J'ai dîné avec lui. — Et nos bois ? — Nous les avons... mais, ma chère enfant, il faudra que nous nous séparions bientôt... dans huit jours. — Je le savais. — Comment ! vous le saviez ? — Oui,

Jacques; quand je vous ai vu partir ce matin, je me suis dit que l'empereur vous offrirait une épée, et que vous ne pourriez pas... — Il ne me la pas offerte, Hélène, interrompit Jacques avec un embarras plein de grâce. — Vous la lui avez demandée! s'écria Hélène. Mon frère, pardon... mais je suis si fière, que j'en suis heureuse!

Et Hélène, pleurant et riant à la fois, se suspendit au cou de Jacques en murmurant :

— Je ne suis pas inquiète, parce que je suis sûre que Dieu te protégera.

XXV.

Le jour suivant, à une heure peu avancée de la matinée, un cheval blanc d'écume depuis le bout de l'oreille jusqu'à la naissance du sabot s'arrêtait à la porte de la mairie de Saint-Révérien, et un gendarme en grande tenue mettait pied à terre.

Ce gendarme, expédié par le préfet de la Haute-Marne, sur les ordres exprès de l'empereur, apportait et remit au maire de la commune une copie en bonne forme du décret impérial qui restituait aux héritiers du comte de Brancion, *mort au champ d'honneur*, tous leurs biens non vendus, dont l'État avait encore la jouissance, en vertu des lois révolutionnaires.

A ce message officiel, qui devait tôt ou tard figurer au *Bulletin des lois*, s'en trouvait joint un autre d'un caractère plus particulier : c'était une lettre du secrétaire d'État Maret, depuis duc de Bassano, adressée directement au jeune émigré.

Voici ce que cette lettre contenait :

« L'empereur me charge, Monsieur, de vous exprimer toute la satisfaction qu'il éprouve de l'acte réparateur par lequel il a pu reconnaître les longs services que votre famille a rendus à l'État, à toutes les époques de la monarchie. Sa Majesté, qui n'est étrangère à aucune des gloires de la France, si vieilles qu'elles soient, savait, quand vous vous êtes présenté devant elle, que vos ancêtres vous avaient transmis des droits à la reconnaissance de la patrie, et avec la rare sagacité qu'elle montre en toutes circonstances, elle a deviné que ces droits ne périraient pas entre vos mains.

« Je suis heureux, Monsieur, d'être l'interprète de ces sentiments dont vous êtes si digne, et je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« MARET. »

Le maire de Saint-Révérien porta lui-même ces heureuses nouvelles au château, après avoir répandu dans le village celle qui annonçait l'importante restitution faite aux deux orphelins.

Jacques fut profondément touché de cette justice si prompte dont le prix était doublé par la grâce délicate qui l'accompagnait; mais il le fut à la manière des âmes élevées et fortes, c'est-à-dire qu'il en reporta le mérite à ses pères, et qu'il se promit d'en être digne un jour par lui-même.

Puis il annonça au maire que son intention et celle de sa sœur étaient que le revenu de la première année des biens qu'on leur rendait fût consacré à l'établissement d'une école gratuite dans la commune, et à la fondation à perpétuité de deux lits destinés aux pauvres de Saint-Révérien dans l'hospice d'Arc-en-Barrois, qui était la ville la plus voisine.

Pendant toute la journée ce fut une procession continuelle d'habitants du village, venant au château pour complimenter les deux enfants du pays, comme on les appelait, et vers le soir, Denis, tardivement averti parce qu'il était absent, arriva à son tour, plus joyeux que tous les autres, car l'événement le touchait d'une façon plus directe.

— Eh bien, mon vieux Denis, te voilà donc encore une fois à notre service? lui dit Jacques en l'apercevant — Très-certainement, monsieur le comte, je savais bien que ça finirait par là tôt ou tard. Ainsi, vous ne me renvoyez pas? — Te renvoyer! et qui donc garderait mes bois comme toi? Mais pas de sévérité, entends-tu bien? Deux choses dans mes bois appartiennent à tout

le monde : c'est l'herbe et les branches mortes, ne l'oublie pas.

La physionomie joviale de Denis prit une expression de mécontentement qui n'échappa point au jeune comte; aussi se hâta-t-il d'ajouter :

— Sois tranquille, mon vieux; il y a quelquefois plus de profit à tolérer une chose qu'à la défendre : au surplus, si ma facilité amène des abus, nous y mettrons bon ordre. — Et monsieur le comte ne va-t-il pas remonter un véritable équipage de chasse, comme pauvre défunt son père? demanda l'ex-piqueur. — Plus tard, mon ami; pour le moment il ne me faut qu'un équipage de guerre. A mon retour, nous verrons. En attendant, si tu veux avoir quelques chiens de plus pour te remettre en haleine, je ne m'y oppose pas, et j'en supporterai volontiers la dépense. Demain, nous ferons ensemble la tournée de mes bois.

Denis se retira à moitié satisfait : il avait rêvé une existence émaillée de procès-verbaux et d'hallalis, et on le condamnait à remplir son devoir avec indulgence, et à chasser modestement comme les bourgeois des environs, ce qui ne faisait pas du tout son affaire, car il était fort aristocrate.

Dès le lendemain, Jacques s'occupa de ses préparatifs de départ, en commençant par chercher le moyen de régler tout ce qui avait rapport à sa sœur. Une conversation sérieuse eut lieu entre Hélène et lui sur ce point délicat, et ils tombèrent d'accord qu'en son absence la jeune fille ne pouvait rester seule au château.

L'idée d'une pension fut provisoirement écartée sans discussion.

Celle d'une institutrice, ou plutôt d'une dame de compagnie, obtint les honneurs d'un examen plus approfondi; mais Jacques devait partir dans huit jours, et dans un aussi court délai il était bien difficile de trouver un sujet convenable.

Après une mûre délibération, les deux orphelins reconnurent que ce qu'ils avaient de mieux à faire était de s'adresser à leur grand'tante, la marquise de Viéville, qui habitait seule dans un petit manoir situé à quelques lieues de Saint-Révérien.

On lui proposerait d'abord de venir s'établir au château, où elle serait souveraine et maîtresse, et si elle montrait quelque répugnance à se déplacer, Hélène irait chez elle.

Madame de Viéville aurait peut-être autant aimé que son neveu et sa nièce ne revinssent pas de l'émigration; toutefois, lors de leur retour, elle les avait parfaitement accueillis, et depuis cette époque leurs rapports, sans être très-fréquents, étaient très-affectueux dans toutes les occasions qui les mettaient en présence les uns des autres.

Il fut donc décidé que, dès le lendemain, Hélène et Jacques feraient une visite à la marquise, et qu'ils lui parleraient tout franchement de la marque d'intérêt qu'ils osaient attendre d'elle.

Ils la trouvèrent dans les meilleures dispositions, bien qu'elle n'approuvât pas le parti qu'avait pris son neveu de s'enrôler sous les drapeaux de l'usurpateur : c'était ainsi qu'elle appelait l'homme qui avait puisé dans sa gigantesque ambition la force d'arracher la France au joug humiliant de la révolution.

— Allons, mon neveu, avait répondu madame de Viéville en haussant les épaules, nous vous verrons chambellan du *Corse*. — Vous oubliez, ma tante, que c'est dans la garde de l'empereur, et non dans sa domesticité, que j'ai accepté un emploi. Je lui ai demandé une épée; s'il m'eût offert une *clef* ou une plume, j'aurais refusé : je suis fier, Dieu merci, mais je ne suis pas vaniteux.

Le soir même, le frère et la sœur retournèrent à Saint-Révérien.

Les jours suivants s'écoulèrent avec une désolante rapidité, au milieu des occupations nombreuses qu'imposait à Jacques le devoir de mettre toutes ses affaires en ordre avant son départ. Un honnête paysan du village, qui avait toute la confiance de Vivant, fut choisi pour remplacer ce dernier en qualité d'homme d'affaires; Adrienne reçut confidentiellement de son jeune maître l'ordre de lui écrire en secret, si par malheur Hélène ne se trouvait pas heureuse avec madame de Viéville; une procuration, qui donnait à

cette dernière personne, fort entendue comme beaucoup de femmes de l'ancien régime, les pouvoirs très-étendus pour administrer la fortune des deux orphelins en l'absence de Jacques, fut rédigée par les soins de maître Larue, ce notaire ancien ami de Brulard ; d'autres détails moins importants furent encore réglés, de sorte que, lorsque la marquise arriva, son neveu n'eut plus qu'à lui rendre compte de tout ce qu'il avait fait pour lui transmettre son autorité, se bornant à passer sous silence ses recommandations à la vieille femme de charge.

La veille du jour définitivement fixé pour son départ, Jacques alla de bonne heure trouver Hélène dans sa chambre.

Ils s'appuyèrent tous deux sur la grille d'un balcon, du haut duquel la vue embrassait toute la campagne environnante ; Jacques passa son bras sous le bras d'Hélène, puis il lui dit :

— Ma sœur, nous allons donc nous quitter pour la première fois... Ce moment est bien douloureux, car je ne prévoyais pas qu'il pût jamais arriver dans ma vie une circonstance qui fût de nature à me faire regretter nos jours d'infortune.

Hélène laissa tomber sa tête sur l'épaule de Jacques, et elle recommença à pleurer, mais silencieusement, comme toutes les natures énergiques, dont les souffrances se sentent trop durables pour s'exhaler en plaintes violentes, ordinairement éphémères.

Après quelques secondes d'étreinte muette, Jacques reprit :

— Je suis très-profondément malheureux de ce départ, chère sœur... Mais il était nécessaire... — Oh ! je le sais, Jacques ! interrompit Hélène. Dieu, qui vous a doué de qualités si brillantes, ne pouvait pas permettre qu'elle restassent enfouies dans ce château, et j'avais toujours pensé qu'un moment viendrait où nous devrions nous séparer ; seulement je trouve que le moment est trop tôt venu.

XXVI.

Ils réglèrent d'un commun accord tout ce qui concernait la petite Pâquerette, qui était devenue l'enfant chéri de la maison, car elle se montrait en toute occasion douce, sensible et reconnaissante. Il fut convenu qu'elle resterait au château une année encore, puisqu'on l'enverrait aux Ursulines de Nancy, où elle recevrait une éducation dont elle pourrait tirer parti un jour pour s'établir convenablement ; jusque-là Hélène devait s'occuper de débrouiller son intelligence, qui, bien qu'un peu sauvage et très-inculte, paraissait pleine de séve et promettait d'être tout à la fois ardente et docile.

— Est-ce là tout ce que vous avez d'important à me recommander, mon cher frère ? demanda Hélène. — Mais il me semble que oui... Au surplus, si j'oubliais quelque chose, vous êtes bien capable d'y suppléer. — Vous ne m'avez plus rien dit de Francine Brulard, depuis ce soir où vous m'avez parlé de votre rencontre avec elle, reprit Hélène.

Le visage de Jacques s'empourpra, et il se hâta de répondre :

— Comme je ne l'ai pas rencontrée depuis, je n'ai plus rien à vous en dire, chère Hélène. — Mais si, en votre absence, il se présentait pour moi une occasion naturelle et convenable de me rapprocher d'elle, est-ce que je ne devrais pas la saisir ? L'isolement dans lequel elle vit me cause une profonde pitié, et il me semble qu'il y a vraiment une sorte de cruauté à nous... — Vous ferez tout ce que votre cœur vous inspirera à cet égard, interrompit Jacques avec une vivacité singulière, et vous pouvez être sûre que je ne vous démentirai pas, si vous êtes bonne et généreuse comme toujours. Je trouve aussi, comme vous, qu'il n'est pas juste de rendre la pauvre enfant solidaire des torts de son père, à qui d'ailleurs le nôtre avait pardonné, je le sais.

L'arrivée de Vivant, qui venait demander quelques nouvelles instructions à Jacques, concernant leur départ du lendemain, mit un terme à cette conversation que le hasard avait rendue de nouveau fort délicate. Le jeune comte sortit avec le fidèle dragon, dont l'activité, si grande toujours, était devenue dévorante depuis qu'il avait été décidé qu'il accompagnerait son maître à l'armée.

Jacques consacra cette dernière journée à

faire ses adieux à tous les habitants du village, et en visitant chaque ménage dans sa demeure, il laissa partout des témoignages délicats et intelligents de son adorable bonté. Sa dernière visite fut pour M. Lavesvre, le bon curé de Saint-Révérien : elle se prolongea longtemps. Quand Jacques sortit du presbytère, le vieux prêtre l'accompagna jusqu'à l'extrémité de son petit jardin, et ses dernières paroles furent celles-ci : « Mon enfant, Dieu récompensera votre courage, et moi je prierai pour vous tous les jours. »

En quittant le presbytère pour retourner au château, Jacques se rappela qu'il avait oublié dans sa tournée d'adieux un petit hameau de quatre ou cinq maisons, situé à quelque distance du village, sur la lisière des bois. Il tira sa montre, vit qu'il avait encore le temps, en se pressant un peu, de faire cette course ; en conséquence, il quitta le grand chemin qui côtoyait le lac, pour prendre la route plus étroite par laquelle on se rendait à l'endroit qu'il voulait visiter.

Le temps était d'une pesanteur accablante, l'atmosphère chargée d'électricité, le ciel couvert de gros nuages noirs de l'aspect le plus menaçant, et déjà quelques éclairs livides étaient presque aussitôt suivis de coups de tonnerre à chaque instant plus violents.

Jacques hâta sa marche afin d'arriver au château avant l'orage qui ne pouvait tarder à éclater.

Il n'était plus qu'à une centaine de pas de la fontaine des Rossignols, lorsque le vent s'éleva ; presqu'en même temps de larges gouttes de pluie, mêlées à quelques grêlons, frappèrent bruyamment les feuilles des arbres sous lesquels marchait Jacques, qui se mit à courir à toutes jambes, excité par l'espoir de trouver un abri contre les rochers qui entouraient la fontaine.

Mais quelque diligence qu'il fît, quand il les atteignit l'orage était déjà dans toute sa force, et il arriva trempé.

La pluie tombait à torrents ; les coups de tonnerre se succédaient sans interruption, toujours plus terribles ; l'obscurité augmentait de minute en minute, et paraissait plus profonde après chaque éclair.

Jacques, qui se sentait aussi mouillé qu'il était possible de l'être, allait bravement continuer sa route, quand des gémissements plaintifs arrivèrent à son oreille au milieu du fracas incessant de la tempête.

Il regarda autour de lui avec une vague inquiétude, et à la lueur incertaine et changeante du crépuscule mourant et des éclairs, il aperçut la petite levrette blanche qui courait çà et là avec tous les signes de la plus vive anxiété.

Jacques se précipita vers elle : quelque chose lui disait que la pauvre petite bête cherchait du secours.

Effectivement, au lieu de fuir Jacques comme la première fois, elle s'élança à sa rencontre, se dressa sur ses pattes de derrière pour lui lécher les mains, puis elle se mit à courir devant lui, la tête tournée de son côté, comme si elle l'invitait à la suivre.

Il n'hésita pas un seul instant, et en quelques secondes la levrette l'eut conduit près d'un hêtre gigantesque, au pied duquel Francine était étendue sans mouvement.

Jacques crut d'abord que la foudre l'avait frappée, et son cœur se serra avec une inexprimable angoisse !

Il s'agenouilla près de la pauvre enfant sous les torrents de pluie et de grêle qui tombaient, et il la supplia de lui dire qu'elle vivait encore.

Ne recevant pas de réponse, il la souleva dans ses bras pour aller la mettre à l'abri sous les rochers, et dans ce moment il crut sentir les battements de son cœur.

— Elle n'est pas morte ! s'écria-t-il. Mon Dieu, soyez béni !

Cette lueur d'espoir doublant ses forces, il courut vers les rochers presque aussi vite que s'il n'eût rien porté. Arrivé là, il déposa Francine sur la mousse, s'agenouilla de nouveau près d'elle, et se mit à presser les mains de la jeune fille contre sa poitrine afin de leur rendre un peu de chaleur.

Un quart d'heure s'écoula ainsi, avec des alternatives déchirantes de joie et de douleur. Tantôt Jacques croyait que Francine n'était qu'évanouie, tantôt il se figurait qu'elle n'existait plus, et il tombait dans le plus affreux désespoir.

Enfin il lui sembla que les petites mains

qu'il serrait sur son cœur reprenaient un peu de vie, et il les étreignit avec plus de force.

— Francine, ma sœur, dit-il d'une voix toute vibrante d'anxiété et d'affection, je vous en conjure, parlez-moi ! — Parti ! murmura Francine ; parti ! — Revenez à vous, ma sœur ! reprit Jacques, l'orage est moins fort ; je vous reconduirai chez votre père. Revenez à vous.

Francine ouvrit les yeux ; à la lueur d'un éclair elle reconnut Jacques, et un cri déchirant, un de ces cris dans lesquels l'âme laisse deviner les sentiments les plus contraires, s'échappa de son sein.

En même temps elle retira brusquement ses mains, que Jacques serrait toujours contre sa poitrine.

En ce moment un bruit confus de voix retentit dans le sentier qui aboutissait à la fontaine, et parmi ces voix, on reconnaissait celle de Brulard qui appelait sa fille avec angoisse.

Jacques, qui avait autant de droiture dans l'âme que de résolution dans l'esprit, s'élança au-devant du vieillard, afin de bien lui montrer qu'il n'avait aucune raison de dissimuler sa présence, ce qui lui eût été bien facile cependant.

Mais Brulard ne fit pas attention à lui ; il marchait comme un insensé, criant toujours : Ma fille ! ma fille !

Jacques comprit qu'il n'y avait pas d'explication à donner à un homme dans cet état ; il se borna donc à le prendre par le bras et il le conduisit vers l'endroit où était sa fille.

Francine s'était remise sur son séant, et en voyant Brulard s'approcher, elle dit d'une voix faible, mais distincte :

— Mon père, calmez-vous ; il ne m'est rien arrivé de grave.

Brulard se précipita sur elle, l'entoura de ses deux bras en se prosternant à son côté, et s'écria :

— Tu n'as pas de mal ! tu n'as pas de mal, ma fille ! Oh ! dis-le-moi ! dis-le-moi ! Lève-toi ! marche ! parle ! sans cela, vois-tu, je vais mourir ! Que t'est-il arrivé ? Je t'avais bien dit de ne pas sortir. Mon enfant, mon enfant, tu n'as jamais pitié de ton vieux père ! de ton vieux père qui se tuerait s'il avait le malheur de te perdre ! Tu ne sais donc pas que quand Dieu tient sa foudre, la fille de Brulard ne doit pas sortir. Tu ne sais pas, Francine... — Remettez-vous, mon père, interrompit la jeune fille, effrayée de la direction que prenait l'esprit troublé du vieillard. Remettez-vous, et remerciez M. de Brancion, car je crois que c'est lui qui m'a sauvée. — M. de Brancion ! où est-il ? démanda Brulard avec une sorte d'égarement. — En effet, il me semble que je l'ai aperçu... mais je croyais que c'était une vision... que .. que... Quoi ! Monsieur, poursuivit-il avec un peu plus de calme, vous avez sauvé mon enfant ! vous ! vous !... Que voulez-vous que je fasse pour vous témoigner ma reconnaissance ? Francine, dis ce que tu veux... — Monsieur Brulard, vous ne me devez rien, interrompit Jacques à son tour. Emmenez bien vite mademoiselle votre fille, et laissez-moi bénir le hasard qui m'a conduit près d'elle dans un moment où elle pouvait avoir besoin de moi. Ce souvenir me sera bien doux. — Adieu, ma sœur, ajouta Jacques avec émotion en se tournant vers Francine. J'espère que cet accident n'aura pas de suites fâcheuses pour votre santé.

Et Jacques disparut dans l'obscurité de la forêt, augmentée en ce moment de celle de la nuit.

Il trouva, pour la première fois de sa vie, Hélène inquiète, et il eut quelque peine à lui faire comprendre qu'elle ne devait pas voir un triste pressentiment dans cette petite aventure, sur laquelle, au surplus, il ne donna pas d'autres détails que ceux qu'offraient ses vêtements mouillés, ses mains meurtries par la grêle, et sa chevelure ruisselante et en désordre.

La soirée s'écoula au milieu de toutes les tristesses navrantes d'une douloureuse séparation, bien que chacun dissimulât ses impressions avec un courage surhumain.

Hélène et Jacques ne se quittèrent pas un seul instant pendant ces dernières heures si précieuses. Quand madame de Viéville se retira, vers minuit, ils la reconduisirent jusqu'à son appartement, et revinrent ensuite

dans la bibliothèque, où ils passèrent le reste de la nuit.

A cinq heures du matin, les chevaux de poste arrivèrent.

Quelques minutes après, Jacques s'arrachait des bras d'Hélène.

XXVII.

Le voyage de Jacques à travers la Champagne ne tarda pas à lui offrir une puissante diversion aux pensées mélancoliques qui remplissaient son âme. Vivant lui nommait tous les régiments avec lesquels ils se croisaient sur le chemin, et lui racontait à sa manière les combats homériques où il les avait vus se couvrir de gloire.

Le troisième jour ils arrivèrent à Paris, et descendirent dans un petit hôtel du quartier de l'École militaire, où le dépôt des chasseurs de la garde impériale était caserné.

Le lendemain, Jacques alla faire sa visite au major qui commandait le dépôt, et se mit en rapport avec quelques-uns de ses compagnons d'armes.

Au bout de quinze jours, sa conduite simple et digne, son exactitude sévère dans l'accomplissement de tous ses devoirs, sa générosité intelligente et délicate envers ceux de ses camarades moins favorisés que lui du côté de la fortune, lui avaient gagné tous les cœurs : les soldats l'aimaient comme leur enfant et le respectaient comme leur père.

Chaque jour des détachements partaient pour l'armée, et dans ces occasions-là, le vieux major Blanquefort ne manquait jamais de dire à Jacques, en lui frappant amicalement sur l'épaule :

— Monsieur de Brancion, si vous continuez à marcher aussi carrément, votre tour viendra bientôt.

Jacques rougissait de bonheur et redoublait de zèle et d'application.

Pour donner une idée de la vie qu'il menait et des dispositions de son esprit, nous citerons quelques fragments de sa correspondance avec Hélène.

Il lui écrivait à la date du 15 août :

« Vos lettres font ma joie, ma belle petite sœur. Quand je dis ma joie, ne serait-ce pas plutôt ma consolation que je devrais dire, car je suis toujours triste de ne plus vous voir.

« Ce que j'ai vu de Paris, jusqu'à présent, me charme peu, parce que les ruines que la révolution y a faites sont encore trop visibles. L'empereur déploie cependant une activité prodigieuse dans la tâche de les réparer, mais il faut au génie des années pour relever ce que la barbarie a détruit en quelques jours. J'ai visité tous nos parents du faubourg Saint-Germain : ils m'ont bien reçu ; toutefois, je crois que je n'abuserai pas de la permission qu'ils m'ont donnée de regarder leurs maisons comme la mienne. Il ne m'a pas paru qu'ils approuvassent le parti que j'ai pris d'entrer au service.

« A propos, vous me reprochez de vous avoir fait un mystère de ma rencontre avec mademoiselle Brulard, la veille de mon départ de Saint-Révérien. Eh bien ! la main sur la conscience, je ne crois pas qu'il y ait eu de ma part intention bien arrêtée de vous cacher cette petite aventure. J'étais rentré très-ému, je devais vous quitter le lendemain, et nous avions tant de choses à nous dire... Pourquoi ne m'apprenez-vous pas de quelle manière vous avez été instruite de cet événement qui a marqué les dernières heures de mon séjour près de vous. Il paraît qu'elle a été malade, la pauvre enfant, puisque vous me dites qu'elle est mieux. Ne manquez pas, chère Hélène, de me donner de ses nouvelles dans votre prochaine lettre. Vous me demandez encore si vous devez chercher à vous rapprocher d'elle. Je ne sais trop que vous conseiller à cet égard, si ce n'est de vous confier à vos inspirations qui vous trompent si rarement. Que sa vie doit être triste auprès de ce père qui est l'objet de la réprobation universelle. Quand cette pensée me vient, elle me serre douloureusement le cœur. Je ne m'explique pas comment cet homme nous a fait tant de mal, lui dont le cœur est si tendre pour son enfant, et je n'oublierai jamais dans quel désespoir je l'ai vu quand il la croyait morte, ni quelle joie délirante il a montrée quand il

a pu comprendre qu'elle était sauvée. J'espère bien que jamais Dieu ne le punira par là. »

Quarante-huit heures après le départ de cette lettre, Jacques écrivait celle-ci, que nous citerons encore :

« Chère Hélène, le bon major Blanquefort a enfin trouvé une variante au refrain de sa chanson. Ce matin, à la manœuvre, il m'a dit, toujours en me donnant sa petite tape sur l'épaule : « Monsieur de Brancion, graissez vos bottes ; vous partirez après demain « avec un détachement de soixante chevaux, « pour rejoindre le régiment qui se trouve « avec l'empereur à Mayence, ou quelque « part par là : ça vous est égal et à moi « aussi, pourvu que vous finissiez par le « rattraper. »

« Pardonnez-moi, ma sœur bien-aimée, mais en entendant ces paroles vibrer à mon oreille, j'ai tressailli de joie sur mon cheval.

« Je vais donc rejoindre cette grande armée qui a déjà accompli tant de prodiges, prendre ma part de ses travaux et voir peut-être figurer mon nom dans ses bulletins immortels !

« J'ai passé ma journée à faire mes préparatifs de départ.

« Les journaux de ce matin font pressentir que les hostilités ne sauraient tarder à commencer. Dieu veuille que la paix ne soit pas déjà signée quand j'arriverai à l'armée ! »

Le surlendemain du jour où cette lettre avait été écrite, les badauds rassemblés sur le pont de Charenton regardaient défiler un magnifique détachement des chasseurs à cheval de la garde impériale, et admiraient la bonne mine de l'officier qui marchait à sa tête.

XXVIII.

Huit jours après le départ de Jacques pour l'armée, madame de Viéville et Hélène sont assises devant une table ronde dans la bibliothèque du château de Saint-Révérien. La première fait du filet, la seconde travaille à un ravissant ouvrage en chenille, invention toute nouvelle, fort à la mode à cette époque.

Une lampe Carcel, récente découverte aussi, répand, grâce au capuchon vert qui la recouvre, une vive clarté sur les mains aristocratiques des deux nobles ouvrières, mais laisse leurs visages dans l'ombre.

A huit ou dix pieds d'élévation la zone obscure de cette pièce cesse de nouveau, parce qu'une partie de la lumière de la lampe s'échappe par le haut du capuchon, et l'on aperçoit au milieu d'un des panneaux de la boiserie peinte en gris-perle qui recouvre les murailles, un magnifique portrait en pied du comte de Brancion, père de Jacques et d'Hélène.

Ce n'est que depuis la veille qu'il est placé dans la bibliothèque, et voici de quelle manière il y est arrivé.

C'était l'anniversaire de la naissance d'Hélène, et quelques jours auparavant Francine lui avait demandé la permission de lui faire un présent, ce qui avait été gracieusement accordé.

Hélène avait oublié cette circonstance, lorsqu'en entrant le matin dans la bibliothèque, son regard rencontra ce portrait dont elle ne soupçonnait même pas l'existence.

Il représentait son père, tel qu'elle se souvenait de l'avoir vu pendant son enfance, alors qu'il quittait ses cantonnements de l'armée de Condé, pour venir visiter ses enfants chez la bonne madame Lerry.

Hélène fut saisie d'une émotion à la fois douce et poignante en apercevant cette chère image, et convaincue que c'était sa tante de Viéville qui lui en avait fait don, elle se tourna de son côté pour la remercier, car elles étaient entrées ensemble dans la bibliothèque.

Mais madame de Viéville, debout près de sa nièce, s'était arrêtée comme cette dernière, sinon aussi profondément émue qu'elle, du moins aussi surprise.

Elle n'y comprenait rien non plus.

D'où pouvait venir ce don si précieux ? On appela Adrienne pour le savoir.

Adrienne dit en sanglotant qu'elle ne savait rien non plus, mais qu'elle se souvenait

d'avoir vu autrefois ce portrait qui avait été fait en 1792, pendant le dernier séjour du comte à Paris, et rapporté par lui à Saint-Révérien, lors de son retour après la catastrophe du 10 août. Adrienne se souvenait aussi qu'il n'avait jamais été encadré, et qu'il était resté roulé, en attendant des temps plus heureux, sur un des rayons de la salle des archives. Elle croyait qu'il avait été brûlé ou qu'il avait disparu, volé ou brûlé, pendant la nuit de l'incendie et du pillage du château.

La marquise de Viéville, Hélène et Adrienne se perdirent en conjectures sur cet inexplicable événement; tous les domestiques du château furent successivement appelés et questionnés; mais la lumière ne jaillit pas de leurs réponses.

Revenons à la soirée du lendemain.

— Sept heures, disait la marquise de Viéville en posant sa navette sur la table pour écouter l'horloge du village, dont les sons lointains arrivaient portés par un vent du nord vif et léger... Francine ne viendra plus ce soir, ajouta-t-elle après que le dernier coup du timbre eut cessé de vibrer dans les airs. — Elle était un peu souffrante hier, répondit Hélène en regardant une ravissante rose blanche qui venait d'éclore sous ses doigts mignons. Ne trouvez-vous pas, chère tante, qu'elle change visiblement depuis quelques jours ? — Je n'osais pas vous en parler, mon enfant; mais puisque vous l'avez remarqué aussi, je puis en convenir avec vous. Je suis sûre que la pauvre petite a des chagrins. — Elle me l'aurait dit, répliqua Hélène, car elle sait que je lui suis bien tendrement attachée. — Comme elle a cinq ou six ans de plus que vous, repartit madame de Viéville, il est possible qu'elle n'ose pas vous confier tout ce qui l'afflige. Vous n'êtes encore qu'un enfant, Hélène, et Francine est déjà une jeune fille.

Hélène allait répondre, lorsque la porte de la bibliothèque s'ouvrit et laissa voir Francine Brulard derrière un domestique qui la précédait : Phœbé, la petite levrette, piaffait coquettement en se serrant contre elle.

Hélène se leva vivement pour aller à sa rencontre, et l'embrassa avec la plus expansive tendresse, en lui disant :

— Nous parlions de vous, chère Francine, et nous nous affligions déjà, ma tante et moi, de ne pas vous voir. Comment êtes-vous aujourd'hui ? — Oh ! très bien, mademoiselle, répondit précipitamment Francine en rougissant un peu.

Et elle alla baiser la main de madame de Viéville, qui lui fit un accueil gracieux, dont la nuance légèrement protectrice n'avait rien de blessant de la part d'une femme de son âge.

Francine se débarrassa de son châle et de son chapeau, puis elle vint prendre place à côté d'Hélène devant la table à ouvrage, sur laquelle elle posa un carton à dessin, une boîte à couleurs garnie de fins pinceaux dans un de ses compartiments, et une de ces palettes en porcelaine dont on se sert pour la peinture à l'aquarelle, qu'on appelait la *gouache* dans ce temps-là.

Elle ouvrit son carton pour en tirer une ébauche de paysage, puis elle le disposa en pupitre devant elle, et quand ce fut fait, elle sortit pour aller chercher un verre d'eau dont elle avait besoin pour préparer sa palette.

— Je suis vraiment inquiète, chère tante, dit Hélène à voix basse, aussitôt que Francine eut fermé sur elle la porte de la bibliothèque. Hier elle paraissait seulement souffrante, aujourd'hui elle a l'air tout à fait malade. — Je pense comme vous, ma chère enfant, que cela commence à devenir très-grave, et qu'il serait plus que temps... — C'est vrai, interrompit Hélène; mais d'un autre côté, ne courons-nous pas le risque de l'alarmer si nous lui parlons de nos inquiétudes.

Hélène ne put achever, Francine rentrait en ce moment à pas comptés, portant devant elle son verre d'eau, dont l'agitation trahissait le tremblement de sa main.

Avec cette intuition infaillible des organisations délicates, la jeune fille devina qu'elle faisait le sujet de la conversation, que son retour venait d'interrompre, et elle laissa errer de madame de Viéville à Hélène un regard reconnaissant, en même temps

que son visage s'empourprait de nouveau pour quelques instants.

Quand elle eut repris sa place devant la table, Hélène se pencha vers elle pour jeter un coup d'œil sur son ouvrage.

— Mais c'est la fontaine des Rossignols ! s'écria-t-elle. Voyez donc, chère tante, comme c'est frappant de vérité. — On ne saurait davantage, dit madame de Viéville à qui Hélène avait passé le châssis de bois sur lequel était tendu le paysage. — Et voilà Fingal qui joue avec Phœbé ! reprit Hélène avec la même vivacité joyeuse. Comme ils sont ressemblants tous deux ! Ma bonne Francine, si vous n'avez pas disposé déjà de ce paysage, vous seriez bien gentille de me le donner. Il est ravissant ! — Je vous le destinais, répondit Francine avec ce rayonnant sourire des êtres qui n'ont de joies que celles qu'ils répandent autour d'eux. — Et c'est pour cela que je venais le finir près de vous.

Et Francine se mit à préparer sa palette.

— Vous êtes adorable, reprit Hélène ; mais il faut que vous fassiez encore quelque chose pour moi.

La jeune fille ne prononça pas une seule parole, mais elle attacha sur Hélène un regard qui semblait lui dire : — *Vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser*.

— Je voudrais envoyer ce délicieux paysage à mon frère, continua Hélène qui avait compris ce muet consentement. — Quoi ! vous ne le garderez pas ? dit Francine avec une imperceptible altération dans la voix, que ces deux interlocutrices pouvaient prendre pour l'expression d'un regret. — Je puis voir la fontaine des Rossignols tous les jours, repartit Hélène, au lieu que ce pauvre Jacques, dont c'est la promenade favorite, ne la reverra pas de bien longtemps. — Puis, je suis sûre, ajouta-t-elle après s'être arrêtée un moment, comme pour chercher une câlinerie capable de décider Francine, qu'il sera ravi d'avoir le portrait de Phœbé, car il a une véritable adoration pour cette gracieuse petite bête... il m'en a fait l'aveu dans une de ses lettres. — Il me semble, ma chère, dit à son tour madame de Viéville, que vous ne pouvez guère vous refuser au désir si naturel de ma nièce, de procurer un plaisir à son frère. — Oh ! Madame, je ne refuse pas, balbutia Francine avec une visible contrainte ; une fois que j'aurai donné ce petit barbouillage à mademoiselle Hélène, elle sera bien la maîtresse d'en faire tout ce qu'elle voudra.

Quelques minutes après, madame de Viéville, sa nièce et Francine travaillaient toutes trois avec ardeur.

L'ouvrage de Francine avançait rapidement, prenant plus de grâce et de vérité à chaque coup de pinceau qu'elle lui donnait, et il était facile de voir qu'elle tenait à le terminer le soir même. Enfin, Francine eut la joie de pouvoir tracer, dans le coin le plus obscur de son ouvrage, l'initiale de son nom de baptême et le millésime de 1806. La place dont elle fit choix pour ces derniers coups de pinceau était le tronc d'un petit saule pleureur, dont les rameaux retombaient avec une grâce mélancolique dans le bassin de la fontaine.

— Voilà, Mademoiselle, dit Francine en tendant à Hélène son ouvrage achevé. Je suis bien heureuse de vous être agréable. — Je le crois ! je le crois ! s'écria Hélène avec une effusion enfantine. Regardez donc, ma tante, comme c'est joli ! continua-t-elle en se penchant sur l'épaule de madame de Viéville, qui s'était emparée du paysage. Comme ces rayons qui se glissent à travers les branches sont brillants ! comme cette eau miroite ! comme cette herbe chatoie ! Ah ! Francine, que mon frère sera heureux et reconnaissant ! — C'est à vous qu'il le devra, reprit Francine, qui semblait en ce moment absorbée par le soin de rétablir de l'ordre dans sa boîte à couleurs. — Eh bien ! vous partagerez sa reconnaissance, fit madame de Viéville. Mais quel dommage, ma nièce, que votre frère ne vous ait pas encore, ainsi qu'il vous l'avait promis, fait connaître son itinéraire, vous lui auriez envoyé sur sa route ce chef-d'œuvre de grâce et de vérité. — Nous pouvons encore avoir une lettre ce soir, répondit Hélène. Denis est allé à Arc, et je lui ai bien recommandé d'attendre le courrier. — Il devrait déjà être de retour, fit observer madame de Viéville, en montrant

du bout de sa navette la pendule qui marquait neuf heures. — Le voilà peut-être! s'écria vivement Hélène, on vient d'ouvrir la porte du vestibule. — Ce pas n'est point celui de Denis, reprit madame de Viéville. — C'est un pas plus jeune, balbutia Francine en se levant pâle et tremblante.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit brusquement; Francine retomba anéantie sur son siége; la première elle avait deviné Jacques.

— Mon frère! s'écria Hélène.

Et elle courut se suspendre au cou du jeune officier, qui s'était arrêté sur le seuil de la bibliothèque.

XXIX.

— Mais quel bonheur! reprit Hélène avec une ivresse qui croissait à mesure que les témoignages successifs de tous ses sens lui prouvaient que c'était bien Jacques qu'elle avait devant les yeux. Comment cela s'est-il fait, chère frère? d'où venez-vous? Mon Dieu! que je suis heureuse!

Madame de Viéville s'était hâtée aussi de venir au-devant de son neveu qui, pressé et embrassé par sa tante et sa sœur, n'avait pu encore s'avancer que de quelques pas dans l'intérieur de la bibliothèque.

Il expliqua en termes rapides et chaleureux que s'il n'avait pas écrit pour indiquer l'itinéraire que devait suivre son détachement, c'est que, cet itinéraire le faisant passer à quelques lieues de Saint-Révérien, il voulait faire la douce surprise d'une petite visite à tous ceux qu'il aimait.

Arrivé le matin même à Saint-Thiébault, où son détachement avait un séjour, il en était reparti sur-le-champ, et il pouvait rester au château jusque vers le milieu de la matinée du lendemain.

Pendant que Jacques, souvent interrompu par les exclamations de joie d'Hélène et les questions de la marquise, donnait cette explication de sa présence inespérée, Francine Brulard avait, sans paraître s'intéresser à ce qui se passait autour d'elle, repris son châle et son chapeau, et elle guettait l'occasion de sortir de la bibliothèque, sans être remarquée, si cela était possible.

Mais sa retraite cessa d'être possible, car Hélène, se rappelant tout à coup sa présence, courut à elle, la prit par la main et l'amena auprès de Jacques, en disant :

— Mon frère, grondez-la : elle allait partir sans vous dire qu'elle est heureuse aussi de vous voir, et je suis sûre cependant qu'elle le pense.

Francine paraissait au supplice. A demi cachée derrière Hélène, le front incliné vers la terre, le visage couvert d'une pâleur mortelle, elle faisait vraiment peine à contempler.

— Ma sœur a raison, mademoiselle Francine, dit Jacques avec un accent de voix affectueux et grave, c'est mal à vous de ne pas vouloir prendre votre part du bonheur que nous éprouvons tous en ce moment : vous en avez cependant bien le droit.

Francine leva ses grands yeux noirs sur le jeune officier, et ses lèvres s'entr'ouvrirent lentement comme si elle allait répondre.

Mais, en cet instant, Jacques poussa une exclamation de surprise et de joie : il avait aperçu le portrait de son père.

— Hélène! ma sœur! s'écria-t-il en se précipitant vers le portrait et en s'agenouillant sur un fauteuil placé au-dessous du cadre, au nom du ciel! d'où vous vient ce trésor? Mais c'est lui! c'est notre pauvre père! Qui l'a donc assez bien connu pour nous le rendre aussi frappant de ressemblance? — Mon ami, je n'en sais pas plus que vous. — Mais enfin, depuis quand ce portrait est-il ici? — Depuis hier matin, jour anniversaire de ma naissance, comme vous savez; nous étions tous allés à la messe et c'est à notre retour que nous l'avons trouvé là à cette place, comme s'il y avait toujours été. — Et les domestiques restés au château n'ont pu vous donner aucun renseignement? Ils ont dû voir ou entendre ceux qui ont voulu... — Ils ont tous juré leurs grands dieux qu'ils n'avaient rien vu, rien entendu, interrompit Hélène. — Et vous n'avez pas de soupçon? demanda Jacques en se retournant et en promenant son beau re-

gard sur sa tante et sur Francine, comme pour les interroger.

Madame de Viéville soutint cette épreuve avec l'aplomb de l'innocence qui ne se doute même pas qu'on l'accuse en secret; mais Francine baissa les yeux.

— Quoi! Hélène, vous n'avez pas deviné? s'écria Jacques. — Mais non, mon frère. — Eh bien! voilà la coupable!

Et Jacques désigna de la main Francine, qui semblait aussi confuse que si elle eût commis une mauvaise action.

Hélène courut à elle et lui sauta au cou.

— Oui, oui, vous avez raison, mon frère! c'est elle! je me souviens à présent qu'elle m'avait dit qu'elle me ferait un présent. — L'idée de cette surprise ne m'appartient pas, balbutia Francine, en cherchant avec douceur à se soustraire aux caresses dont Hélène accompagnait ses paroles, je me suis bornée à en préparer l'exécution, et j'aurais bien voulu que l'on n'eût pas soulevé le voile qui... — Je ne me repens pas de l'avoir fait, interrompit Jacques avec une vivacité remplie de grâce et d'émotion, car il m'eût été pénible de ne savoir sur qui reporter ma reconnaissance pour le plus grand bonheur que j'aie éprouvé depuis bien des années. Donnez-moi votre main, ma sœur de lait, et croyez...

Francine avançait timidement sa main vers Jacques, qui s'était rapproché d'elle; mais elle la retira aussitôt avec un mouvement de terreur: Adrienne, avertie de l'arrivée inattendue de son jeune maître, entrait en ce moment.

Jacques alla à sa rencontre et l'embrassa cordialement.

La présence de la vieille femme de charge renouvela la scène de confusion joyeuse qui avait eu lieu quelques minutes auparavant, lorsque Jacques s'était montré si inopinément à la porte de la bibliothèque. Adrienne ne pouvait se lasser d'admirer le jeune officier; elle faisait remarquer à madame de Viéville et à Hélène avec quelle grâce il portait son uniforme, et combien ses traits, depuis qu'ils avaient pris une expression plus mâle, rappelaient ceux de son pauvre père; puis elle finit par dire, avec une intention marquée et en jetant un regard malveillant sur Francine, qu'Hélène tenait toujours par le bras :

— Comme ça va être gentil de souper en famille, après avoir pensé que vous seriez si longtemps sans jouir de ce bonheur! Mademoiselle Brulard, continua-t-elle vivement, comme si elle craignait que Francine n'eût pas compris le trait qu'elle venait de lui décocher sur le peu d'opportunité de sa présence au château en ce moment, il y a déjà une demi-heure que votre domestique vous attend pour vous ramener chez vous: votre papa va être inquiet.

Francine se dégagea par un mouvement convulsif de l'étreinte affectueuse d'Hélène, et elle se dirigea vers la porte, au milieu du silence général de tous les assistants, et suivie par le regard triomphant et railleur d'Adrienne.

Quelques instants après, un domestique vint annoncer que le souper était servi. Jacques offrit un de ses bras à sa tante et l'autre à sa sœur, et tous les trois passèrent dans la salle à manger.

Nous rejoindrons maintenant Adrienne, réunie, à l'office, à Vivant qui avait accompagné son maître : une heure environ s'est écoulée et le souper est fini.

Elle venait de lui conter le tour qu'elle avait joué à Francine, en lui faisant entendre qu'elle ne devait pas rester plus longtemps au château ce soir-là.

— Et vous avez joliment bien manœuvré, madame Adrienne! s'écria Vivant, car voyez-vous, si nous n'étions pas là, toutes ces amitiés finiraient par des bêtises. Je l'ai déjà dit à M. le comte, à Paris, quand il m'a annoncé le bel ouvrage que madame de Viéville avait fait, en attirant cette petite mijaurée au château... je les vois venir, elle et son vieux serpent de père; mais nous sommes là... — Vous avez donc toujours vos idées là-dessus? demanda Adrienne. — Plus que jamais... et si ce misérable Brulard pouvait se douter de ce que je sais... — Sauriez-vous quelque chose? interrompit Adrienne avec une curiosité pleine d'inquiétude. — Je sais que M. le comte a dix-huit ans, et que, pendant les trois mois que nous avons passés ensem-

ble à Paris, tous les deux libres comme l'air, il a vécu comme une religieuse. — Eh bien! fit Adrienne du ton d'une personne qui ne comprend pas ce qu'on cherche à lui faire entendre. — Eh bien! cela prouve que le comte de Brancion est amoureux de la fille de l'ancien valet de chambre Champagne. — Vivant, ce n'est pas possible! — Ce n'est pas possible, mais cela est, madame Adrienne. — J'aimerais mieux le voir mort! murmura sourdement Adrienne, en levant vers le ciel ses deux mains décharnées.

En ce moment, Denis entra. Des paysans, qui avaient reconnu Jacques sur la grande route, venaient de lui apprendre cette heureuse nouvelle, et il accourait en toute hâte au château pour savoir si elle était vraie.

La présence de Vivant ne lui permit plus d'en douter; l'ex-dragon lui conta aussitôt l'heureuse circonstance qui leur avait laissé la faculté de venir passer quelques heures à Saint-Révérien.

Denis promena son regard pénétrant et questionneur d'Adrienne à Vivant, et s'étonna de ne les pas trouver plus expansifs dans leur joie.

— Vous avez l'air *tout chose*, leur dit-il. Qu'est-ce que cela signifie, puisque M. le comte est ici? — Ça signifie... ça signifie, répondit Vivant, que nous n'avons pas sujet d'être bien tranquilles.

Et il mit Denis au courant de leurs inquiétudes, en lui rappelant qu'un soir déjà il les lui avait à demi confiées.

Denis ne montra ni étonnement, ni indignation, sa nature prudente et son caractère sceptique le rendant étranger à toutes les impressions vives, et peu s'en fallut que son flegme ne lui attirât une violente sortie de la vieille Adrienne, qui, en ce moment était hors d'elle-même, bien qu'elle fît les plus grands efforts pour se contenir.

— Très-certainement, dit Denis, il y a une petite amourette sous jeu; mais ce n'est pas une raison pour que ça finisse par un mariage. Nous connaissons ça, Vivant, pas vrai? Au surplus, ne soyez pas inquiets : si jamais le vieux Brulard, car c'est lui qui manigance tout ça, sa fille n'est que son limier; si jamais le vieux Brulard parvient à rembûcher M. le comte, moi je me charge de lui faire faire buisson creux, et la petite en sera pour ses soupirs et ses œillades: elle coiffera sainte Catherine, je vous en réponds.

Comme il prononçait ces mots, la porte de l'office s'ouvrit lentement et montra Brulard debout sur le seuil.

Adrienna poussa un cri d'horreur; Vivant se leva de son siége, prêt à se jeter sur l'homme qu'il haïssait jusqu'à la rage; Denis seul, resta impassible dans son étonnement.

XXX.

En apercevant Adrienne, Vivant et Denis, Brulard s'était arrêté subitement sur le seuil de la porte de l'office; il était évident qu'il ne s'attendait pas à les trouver là, et que ce n'était pas eux qu'il cherchait.

Nous avons dit que Vivant s'était dressé terrible et menaçant, au cri d'horreur poussé par Adrienne: une fois debout, il avait saisi brusquement la barre du dossier de sa chaise, comme s'il allait la lever au-dessus de sa tête et s'en servir pour écraser Brulard.

Denis lui posa la main sur le bras, et lui dit à demi voix :

— Pas d'esclandre, mon garçon. Monsieur le comte t'en voudrait beaucoup, crois-moi. — Je ne veux pas que cette bête venimeuse vienne ramper ici! répondit Vivant d'un ton assez haut pour que Brulard ne perdît pas une seule de ses paroles. Arrière, misérable! ajouta-t-il en brandissant la chaise au-dessus de sa tête, malgré les efforts de Denis pour le retenir. Arrière! reprit-il avec un accent étouffé par la rage, ou je te brise les os!

Le visage décharné et habituellement livide de Brulard prit l'aspect hideux d'un cadavre dans lequel la décomposition commence, c'est-à-dire que de larges taches violacées vinrent marbrer son affreuse pâleur.

Mais en dépit de ces signes non équivoques de fureur et d'effroi, il resta immobile

à son poste comme un homme décidé à tout braver, et il promena un œil calme, et presque dédaigneux et fier sur Adrienne et Vivant.

Cette fermeté apparente en face d'un péril aussi imminent fit une certaine impression sur Vivant, car il laissa redescendre lentement sa chaise; puis il se croisa les bras comme pour laisser à Brulard le temps de s'expliquer, s'il avait une raison quelconque à donner pour justifier sa présence au château.

Denis crut devoir alors prendre la parole, afin de mettre un terme à cette situation violente.

— Très-certainement, monsieur Brulard, dit-il, vous avez cru aller ailleurs quand vous êtes venu ici; et je vous engage de tout mon cœur à tâcher de retrouver votre chemin. L'air est un peu vif pour vous sur cette montagne. — Merci du conseil, monsieur Denis; mais c'est bien ici que j'ai entendu venir, et tant que ceux qui, seuls, ont le droit d'y donner des ordres ne m'en chasseront pas, j'y resterai. — Alors que demandez-vous? reprit Denis, étonné de ce sang-froid et de cette résolution chez un homme qu'il avait toujours connu comme lâche et prudent dans sa méchanceté. — Je demande à être conduit près de M. de Brancion, car j'ai à lui parler et je sais qu'il est ici. — Tu veux parler à mon maître! dit Vivant avec un mélange de mépris, d'ironie et de menace. — Je ne vous tutoie pas, maître Vivant, repartit Brulard, et je vous prie de faire de même avec moi. — Tu veux parler à mon maître! répéta Vivant avec une accentuation plus marquée. Et que peux-tu avoir à lui dire? quelle infamie viens-tu lui proposer, assassin et spoliateur de sa famille? — Vous le saurez, s'il juge à propos de vous l'apprendre, répondit Brulard avec fermeté.

La fureur de Vivant ne connut plus de bornes, il leva de nouveau sa chaise; et se recula comme pour prendre son élan: il était facile de voir qu'il ne se connaissait plus.

— Malheureux, que vas-tu faire? cria Denis de toute la force de ses poumons. Un vieillard sans défense! souiller de sang cette maison! arrête! arrête!

Ces mots avaient à peine retenti, que des pas précipités se firent entendre dans le corridor qui conduisait de la salle à manger des maîtres à l'office des domestiques, où se passait cette scène de violence; presque aussitôt Jacques parut derrière Brulard, qui n'avait pas quitté sa place près de la porte.

A la vue de son maître, Vivant laissa retomber sa chaise, mais son visage garda toujours l'expression de haine et de fureur qu'il avait prise en apercevant Brulard.

— Que se passe-t-il donc? demanda Jacques d'une voix sévère, pourquoi ces cris?

Vivant garda le silence, mais Adrienne montra de la main Brulard qui s'était rangé de côté pour faire place à son libérateur, car Jacques l'était bien certainement en cet instant.

— J'ai parfaitement reconnu monsieur Brulard, continua Jacques; mais cela ne m'explique point les cris de fureur qui m'ont attiré ici. Vivant, je veux savoir la vérité, et si vous n'êtes pas assez calme pour me la dire, j'ordonne à Denis de me la révéler sans le moindre détour.

Denis attendit un moment pour savoir si Vivant, interpellé devant lui, parlerait: mais Vivant s'obstinant à se taire, Denis dit:

— Très-certainement, monsieur le comte, je vous conterai l'affaire telle qu'elle s'est passée. Vous savez d'abord que Vivant et M. Brulard ne sont pas du *même pied*. Monsieur Brulard a demandé à vous voir, Vivant lui a répondu qu'il ne vous verrait pas; alors ils ont eu des mots ensemble, et quand vous êtes arrivé, ça allait peut-être se gâter.

Vivant fit un signe de tête à peu près affirmatif, comme pour dire que Denis racontait les choses assez exactement.

Jacques comprit que s'il était de son devoir d'empêcher que les gens à son service manquassent aux lois sacrées de l'hospitalité, qu'on avait toujours respectées chez lui, il ne devait pas, d'un autre côté, blesser les sentiments de ses vieux serviteurs, dont la haine pour Brulard n'était que trop motivée.

Il se tourna donc vers celui-ci, et lui de-

manda avec une froide sévérité s'il était vrai qu'il eût quelque chose à lui dire.

— Oui, Monsieur, répondit Brulard, et je vous prie de vouloir bien m'accorder un moment d'entretien particulier. — J'acquiesce à votre requête, Monsieur, reprit Jacques, bien que je ne puisse m'en expliquer le motif, car vous comprenez qu'il ne saurait y avoir rien de commun entre vous et moi; et je m'étonne que vous qui, seul dans le pays, n'avez pas jugé à propos de m'approcher pendant trois années que j'y ai vécu sans le quitter un instant, vous veniez, aujourd'hui que je ne fais qu'y passer, me demander une entrevue. Enfin, mon incertitude à cet égard ne sera pas de longue durée. Voulez-vous me permettre de vous entendre ici? — Comme vous voudrez, Monsieur, fit Brulard. — Laissez-nous un instant, mes amis, dit Jacques avec bonté en s'adressant à Adrienne et à Vivant. Je vous reverrai tout à l'heure. Suis-les, mon vieux Denis; mais ne quitte pas le château que je ne t'aie revu.

Adrienne, Vivant et Denis sortirent, et quand Jacques et Brulard furent seuls, le premier désigna une chaise à l'autre, puis, par un autre geste, il sembla l'inviter à lui faire connaître le motif qui l'amenait.

Brulard se recueillit un moment, et il devait en avoir besoin, car toute sa personne trahissait une pénible contrainte. Ses mains s'ouvraient et se fermaient tour à tour et toujours convulsivement, de grosses gouttes de sueur descendaient de son front sur ses joues, et son regard inquiet errait à droite et à gauche, comme s'il eût craint de rencontrer celui de son interlocuteur.

Jacques n'eut pas de peine à deviner ses angoisses, et sa bonté naturelle lui inspira le désir de les soulager, si cela était en son pouvoir.

— Mon Dieu, monsieur Brulard, dit-il, vous me semblez embarrassé de ce que vous avez à me communiquer; eh bien, franchement, vous avez tort, car je n'ai aucune raison de supposer que vos paroles pourront m'être désagréables, et vous devez à cet égard penser comme moi. — Oh! Monsieur, je sais que vous êtes très bon, répondit Brulard d'une voix sourde, et je suis sûr, en outre, que ce que j'ai à vous apprendre n'est pas de nature à vous indisposer contre un ancien serviteur de votre famille...

Jacques fit un signe de tête bienveillant, comme s'il voulait encourager Brulard qui s'était interrompu.

— Ma fille est malade, Monsieur, reprit Brulard avec la précipitation d'une contrainte qui se décide à se vaincre. — Je l'ai effectivement trouvée un peu changée, balbutia Jacques, abasourdi de cette bizarre entrée en matière de son interlocuteur. Et ma sœur m'a dit, il n'y a qu'un moment, que cela l'avait frappée aussi, bien qu'elle voie mademoiselle Francine tous les jours. — Oui, elle est malade, très malade... elle meurt, murmura Brulard, et je viens essayer de la sauver, car je sais ce qui la tue... Francine, voyez-vous... — Mais, Monsieur, interrompit Jacques, je ne vois pas en quoi je pourrais vous être bon à quelque chose dans une circonstance aussi douloureuse. — Vous allez le voir, monsieur de Brancion, vous allez le voir... Je me suis jeté aux genoux de ma fille, il y a quelques jours, pour la supplier de me dire ce qui la faisait souffrir. Elle a résisté à toutes mes prières, à mes larmes; car je pleurais, Monsieur... je pleurais... mais à la fin j'ai tout deviné... c'est sa conscience qui la tue...

Brulard s'arrêta de nouveau, mais cette fois Jacques ne se sentit pas le courage de l'inviter à continuer : s'il l'eût osé, il aurait même supplié Brulard de ne pas lui en dire davantage, tant il était effrayé de la confidence qu'il le croyait prêt à lui faire.

Il y eut un moment de silence pénible et solennel. Brulard se tordait les mains dans une inexprimable angoisse, et Jacques attendait avec anxiété, les yeux baissés vers la terre.

— Je ne suis riche que de vos dépouilles, reprit lentement Brulard... — Pas tout à fait, interrompit Jacques, puisque votre maison est l'ancien presbytère du village. — Je ne suis riche que de vos dépouilles, répéta Brulard, comme s'il n'avait pas entendu l'observation du jeune comte. Eh bien! monsieur de Brancion, il faut que je redevienne pauvre

pour que mon enfant vive... Comprenez-vous maintenant?

Le soulagement qu'éprouva Jacques fut immense. Il releva vivement ses yeux attachés sur le sol, arrêta sur son interlocuteur un regard assuré et bienveillant, et lui dit d'une voix où se révélait la subite paix de son esprit :



Ce jour même, mais à une heure assez avancée de la soirée, Jacques rejoignait son petit détachement. (Page 365.)

— Monsieur Brulard, la démarche que vous faites me touche profondément, et augmente, s'il est possible, l'estime que j'avais depuis longtemps conçue pour le noble caractère de votre fille. Je n'accepte pas la restitution que vous voulez me faire : mais il existe peut-être un moyen de mettre en repos la conscience délicate de *ma sœur de lait.* (Jacques appuya sur ces derniers mots.) Nous ratifierons, Hélène et moi, tout ce qui a été fait jadis, et vous resterez, de notre consentement, paisible possesseur des

biens que vous avez acquis. Si vous le voulez, cela peut se faire demain matin, pendant les quelques heures que je passerai ici. Dites un mot. — Ce sera trop peu pour elle, monsieur de Brancion. Ah! vous ne connaissez pas la noblesse et la sensibilité de cette chère âme! Vous n'êtes pas comme moi dans le secret de l'affection qu'elle a pour vous... et pour mademoiselle Hélène. Reprenez tous vos biens, je vous en conjure!... Nous, nous irons vivre et mourir quelque part, n'importe où, et du moins les derniers jours de mon enfant seront tranquilles... — Monsieur Brulard, interrompit Jacques avec émotion, ne vous exagérez-vous pas les scrupules de mademoiselle Francine? — Et de quel mal voulez-vous donc qu'elle dépérisse si ce n'est pas de celui-là? s'écria le vieillard en se tordant les mains. Ah! si vous l'aviez vue tout à l'heure quand elle est revenue d'auprès de vous, pâle, brisée, pouvant à peine articuler une parole... Ayez pitié d'elle, monsieur de Brancion! ne soyez pas aussi cruel pour moi que je l'ai été pour vous! Rendez un enfant à celui qui est peut-être cause que vous êtes orphelin! Tout ce que j'ai fait de mal, voyez-vous, c'était pour elle! je voulais qu'elle fût riche, qu'elle ne subît jamais la condition humiliante de son père! je voulais cela, monsieur de Brancion; mais j'avais oublié, avant de le vouloir, de lui faire une âme semblable à la mienne. C'est un ange, elle... et moi... moi... Et puis, je n'oublie pas que vous lui avez sauvé la vie! que je vous dois la conservation de mon seul bonheur dans ce monde! Vous avez arrêté le bras de Dieu déjà levé pour me frapper! Grâce encore une fois pour elle! grâce! Car sa vie est encore plus menacée aujourd'hui qu'elle ne le fut le jour où elle était exposée aux fureurs du ciel. Nous serons pauvres, mais je la verrai sourire! J'userai ce qui me reste de forces pour la faire vivre par mon travail; mais du moins le pain qu'elle mangera ne sera pas amer! Nous nous réfugierons dans un lieu où personne ne nous connaîtra, mais elle y trouvera peut-être l'oubli des peines qui la torturent dans ce pays! Si vous saviez comme elle est malheureuse! et si douce dans ses souffrances! si tendre pour moi, qu'elle doit cependant regarder comme la cause de ses tourments! Monsieur de Brancion, pensez un peu à tout cela! ne soyez pas insensible aux douleurs de ce cœur qui vous est si dévoué!... — Monsieur Brulard, interrompit Jacques d'une voix toute tremblante d'émotion, vous ne devez pas douter que, s'il dépendait de moi de ramener le contentement et la paix dans l'esprit de votre fille, je ne fusse vraiment heureux de vous donner cette marque de la profonde compassion que m'inspirent vos inquiétudes; mais permettez-moi de vous faire observer que, sur un simple soupçon de votre part, je ne puis accepter une chose qui vous rétablirait dans une condition précaire après que vous avez joui pendant bien des années des douceurs de la fortune. Si mademoiselle Francine vous avait positivement dit que c'est l'origine de vos richesses qui fait le tourment de sa vie jusqu'au point d'altérer sa santé, je pourrais peut-être consentir à des arrangements qui, sans vous dépouiller tout à fait, mettraient sa conscience en repos; mais vous avouez vous-même n'avoir à cet égard que des conjectures. Les causes de douleur sont malheureusement nombreuses dans cette vie... et voyez donc ce qui arriverait si nous nous trompions! si j'acceptais le sacrifice que vous m'offrez, et qu'il nous fût démontré ensuite que le mal n'était pas où nous le supposions... — Je comprends, je comprends, interrompit à son tour Brulard; vous ne voulez pas admettre la possibilité que la fille d'un misérable comme moi puisse sentir battre dans sa poitrine un cœur aussi généreux, aussi fier, aussi grand que le vôtre, monsieur de Brancion! Vous repoussez la vérité pour vous dispenser d'admirer mon enfant! Dieu me punit par vous; c'est faire deux fois justice... — Mais je ne repousse rien, monsieur Brulard; je crois comme vous aux souffrances morales de votre fille; seulement je ne suis pas aussi sûr que vous semblez l'être, qu'il soit en mon pouvoir de les soulager. Je cherche la lumière; qu'on me la montre, et je ferai tout ce qui dépendra de moi... Malheureusement, les instants de mon séjour dans ce pays sont comp-

tés... Demain, il faudra que je parte, et qui sait si je reviendrai jamais? — Vous partez, c'est vrai... et à votre retour, quand vous demanderez ce qui s'est passé dans le pays en votre absence, on vous répondra: « Oh! pas grand'chose: la fille au père Brulard est morte... »

Jacques ne put retenir un tressaillement douloureux, et Brulard, soit qu'il l'eût ou non remarqué, reprit:

— Mais ça n'empêchera pas le village de danser pour fêter votre bienvenue, monsieur de Brancion. Une jeune fille de moins, un pauvre père fou, couché comme un chien sur sa tombe, il n'y a pas là de quoi faire taire les musettes de Saint-Révérien. — Assez, assez! monsieur Brulard! interrompit Jacques avec une vivacité sous laquelle perçait la révolte d'une âme méconnue; je ne vous ai jamais donné le droit de supposer que je fusse sans pitié pour les douleurs de mes semblables, et dans cette circonstance vos insinuations sont d'autant plus blessantes pour moi, qu'il s'agit de votre fille, pour laquelle j'ai une estime profonde et une affection que je veux bien avouer devant vous, parce qu'elle n'a rien que d'honorable pour elle et pour moi. — Ainsi pas d'espoir! murmura Brulard avec accablement, et si bas que ce fut à peine si Jacques l'entendit. — Écoutez, monsieur Brulard, reprit Jacques avec l'accent d'une profonde sensibilité, je vais parler de tout cela à ma sœur. Elle est bien jeune encore, mais son âme est déjà mûre pour comprendre les peines de ceux qu'elle aime. Elle est tendrement attachée à votre fille, qui de son côté lui témoigne une vive affection. Elle l'invitera à la confiance; elle entrera dans ses chagrins avec la grâce délicate qui préside à toutes ses actions, et si elle découvre un moyen quelconque de lui faire du bien, ce ne sera pas moi, croyez-le, qui y mettrai obstacle. — Mais on ne pourra rien en votre absence, balbutia Brulard. — On n'aura peut-être pas besoin de moi...

Brulard secoua la tête d'un air de douloureuse incrédulité, et Jacques reprit aussitôt:

— Et puis, d'ailleurs, on m'écrira si c'était nécessaire. En attendant, monsieur Brulard, faites comprendre à votre fille, sans avoir l'air d'y mettre de l'intention, que depuis la restitution qui nous a été faite par l'empereur, nous sommes bien plus riches que mon père ne l'a jamais été, et que par conséquent... — Elle ne comprendra pas... — Peut-être... Essayez toujours.

La tête de Brulard tomba sur sa poitrine et un soupir navrant s'échappa des profondeurs de son sein.

Jacques se leva, s'approcha du vieillard avec une attitude pleine de sympathie, et lui dit:

— Adieu, monsieur Brulard: je suis bien aise de vous avoir vu, quoique vous m'ayez fait de bien tristes confidences, et vous pouvez compter sur mon profond et durable intérêt pour votre fille.

Brulard s'était aussi levé, et il se dirigea vers la porte, chancelant comme un homme ivre, et répétant la phrase qu'il avait déjà prononcée quelques minutes auparavant.

— Ainsi, pas d'espoir!

Jacques se hâta de retourner à la bibliothèque, où sa sœur et sa tante, instruites par Adrienne et Vivant qu'il était en conférence avec Brulard, l'attendaient, en proie à une curiosité inquiète très-facile à comprendre.

XXXI.

Jacques, en quittant la pièce où venait d'avoir lieu son entrevue avec Brulard, pour retourner près de sa tante et de sa sœur, qui étaient restées dans la bibliothèque, fut obligé de traverser le vestibule du château, et il y trouva Denis qui l'attendait en compagnie d'Adrienne et de Vivant.

Jacques avait été profondément remué par la scène qui remplit le chapitre précédent, et sa physionomie, habituellement calme jusqu'à la sérénité, gardait, aussi complète que possible, l'empreinte des sentiments qui venaient d'agiter son âme jusque dans ses plus secrets replis.

La vue de ses trois fidèles serviteurs le

rappela à lui-même, en lui faisant comprendre la nécessité de leur cacher ses impressions ; toutefois, il sentit qu'il n'y parviendrait qu'à la condition de ne pas se laisser examiner longtemps par eux, et comme il était d'ailleurs fort impatient de rejoindre sa sœur et sa tante, il se borna à adresser, en passant, quelques paroles affectueuses et joviales au vieux piqueur, en lui recommandant de ne pas manquer de le venir voir le lendemain de bonne heure, attendu qu'il voulait lui donner ses instructions avant de se remettre en route pour aller retrouver la grande armée en Allemagne.

— Vivant, avez-vous remarqué comme monsieur le comte était pâle ? dit Adrienne lorsque Jacques eut disparu par la porte qui donnait du vestibule dans la bibliothèque. — Il m'a semblé, au contraire, qu'il était plus rouge que de coutume, répondit Vivant. — Vous avez raison tous les deux, ajouta à son tour Denis; monsieur le comte était très-pâle quand il est entré ici, mais, en nous apercevant, il est devenu un peu rouge. Après ça, voyez-vous, à son âge, on change à tout moment, ça ne veut rien dire du tout. — Mais qu'est-ce que ce misérable Brulard aura pu lui conter? reprit Vivant, car ils sont restés joliment longtemps ensemble. — Très-certainement, il t'en fera part, riposta Denis d'un ton légèrement railleur, dans lequel un observateur un peu attentif eût peut-être deviné le secret antagonisme de deux serviteurs du même maître, dont l'un jalouse l'autre. — Monsieur le comte ne me fera part de rien? dit Vivant d'un air sombre et presque irrité... autrefois il me contait tout, mais aujourd'hui... — C'est qu'autrefois il n'avait rien à cacher, interrompit Adrienne, tandis qu'à présent...

Comme Adrienne prononçait ces mots, Jacques ouvrit la porte de la bibliothèque et dit :

— Mes bons amis, j'ai à vous parler, venez.

Adrienne et Vivant suivirent le jeune comte, après avoir échangé un rapide regard, dans lequel ils se dirent mutuellement : « Nous allons donc savoir enfin ce qui s'est passé. »

L'aspect de la bibliothèque avait quelque chose de solennel; la marquise de Viéville, plongée au fond d'une immense bergère, avait une attitude grave, et Hélène, debout et appuyée sur l'angle de la cheminée, semblait en proie à une vive émotion.

— Prends ce fauteuil, ma bonne Adrienne, dit Jacques; assieds-toi aussi, Vivant, et tous deux écoutez-moi.

Jacques alla se placer à côté de sa sœur, dont il prit la main qu'il porta à ses lèvres, puis il ajouta :

— Tout à l'heure, mes bons amis, quand nous avons entendu d'ici votre violente querelle avec Brulard, dont nous eûmes d'abord quelque peine à reconnaître la voix, nous fûmes surpris comme vous de sa présence au château, où nous ne pouvions pas supposer qu'il osât jamais remettre le pied. — J'avais toujours dit qu'il y reviendrait, interrompit Vivant encouragé par ces paroles qui semblaient hostiles à son ennemi. — Alors, tu le connais mieux que moi reprit Jacques, ou, ce qui est plus probable, tu te trompais sur le sentiment qui devait le déterminer à y revenir un jour.

Jacques s'arrêta un moment comme s'il se fût attendu à une nouvelle interruption de Vivant, mais Vivant garda le silence; alors il reprit de nouveau d'une voix ferme, dans les inflexions de laquelle l'autorité résolue du maître se confondait avec la bienveillance affectueuse de l'ami.

— C'est une pensée de repentir et un désir de réparation, dit-il, qui a motivé la visite de cet homme, dont la conduite envers ma famille a été si coupable autrefois; il est venu m'offrir la restitution de tous ceux de mes biens qui sont entre ses mains à l'heure qu'il est, et cela sans aucune condition. — Pourquoi n'est-il pas venu plus tôt? demanda Adrienne d'une voix brève et rude qui témoignait qu'elle était peu touchée encore de la démarche de Brulard. — C'est vrai, ajouta Vivant, pourquoi n'a-t-il pas fait comme tous les autres, dans le temps? — Je vous accorde, mes amis, que son repentir est tardif, mais comme il m'a paru sincère, je n'ai pas cru devoir le repousser, et je vous demande, au nom de l'attachement que vous m'avez toujours témoigné, de cesser dès ce

moment votre hostilité contre ce malheureux... Je fais plus, ajouta Jacques, je vous prie, et cela te regarde plus particulièrement, ma bonne Adrienne, puisque Vivant me suit à l'armée, je vous prie d'employer dès à présent votre influence sur les habitants de ce pays qui gardent rancune à Brulard du mal qu'il nous a fait, pour obtenir d'eux qu'ils le traitent avec moins de mépris. Je n'exige pas qu'on l'aime, mais je réclame pour lui un peu de pitié... Est-ce trop attendre de votre affection pour nous, mes bons amis?

Adrienne se leva, pâle et froide; fit avec lenteur quelques pas pour se rapprocher de Jacques et d'Hélène, toujours debout côte à côte près de la cheminée, et leur dit d'une voix tremblante :

— Monsieur le comte a le droit de tout exiger de ses serviteurs tant qu'ils demeurent sous son toit; mais il est trop juste pour réclamer l'obéissance de ceux qui veulent reprendre leur liberté.. Je demande à aller mourir loin d'ici. — Oh! tu ne feras pas cela, ma bonne Adrienne! s'écria Hélène qui se précipita vers la vieille femme de charge et l'enlaça de ses deux bras. Quoi! parce que mon frère cherche à suivre les exemples du maître que tu pleures, tu veux te séparer de lui! Mais ce n'est pas possible! c'est ici que tu as vécu, ma vieille amie, et c'est ici que tu dois mourir. Tu ne nous as pas compris... Il ne s'agit pas d'approuver lâchement la conduite de M. Brulard, mais seulement de lui pardonner comme des âmes chrétiennes doivent toujours le faire quand le coupable repentant vient s'adresser à elles. Songe donc que mon frère nous quitte demain, qu'il va nous laisser dans la douleur et l'inquiétude; et c'est dans un semblable moment que tu pourrais te résoudre à te séparer de nous! mais j'ai besoin de toi pour pleurer, comme pour me réjouir... Adrienne, n'ajoute pas à nos chagrins, je t'en conjure! reste avec nous... — Eh bien! je vous obéirai, mes chers maîtres! mais au nom du Dieu qui vous a rendu une patrie, monsieur le comte, bornez-vous à accorder, sans condition, votre pardon à Brulard... — Que veux-tu dire, ma vieille amie? interrompit Jacques. — Je veux dire que vous n'acceptiez pas la restitution que cet homme veut vous faire; parce qu'il ne faut pas qu'il puisse s'en glorifier un jour. Qu'il soit votre obligé, rien de mieux, mais ne devenez pas le sien, car voyez-vous, lorsque les êtres de son espèce se dépouillent, c'est qu'ils ont une arrière-pensée. Vous êtes assez riche à présent, pour lui laisser ce qu'il vous a volé! — C'est aussi à ce parti que je me suis arrêté, dit Jacques; ainsi nous n'aurons pas de discussion sur ce point, et je suis bien heureux, ma vieille amie, d'avoir eu la même idée que toi... Viens m'embrasser!

Et Jacques tendit les bras à Adrienne qui s'y précipita en sanglotant.

— Et toi, Vivant, reprit Jacques, n'as-tu rien à me dire? car tu ne m'as pas parlé, et je veux savoir aussi si tu me blâmes ou si tu m'approuves. — Un soldat n'approuve ni ne blâme, monsieur le comte : il obéit, et c'est ce que je fais. — Un soldat, c'est juste... mais un ami? — Un ami se résigne et attend, en gardant son opinion pour lui-même : puis s'il découvre un jour qu'il a mal jugé, il en convient : ainsi je ferai, monsieur le comte. — Je ne t'en demande pas plus, mon bon Vivant; et, maintenant que nous nous sommes bien compris, je compte sur vous, mes amis, comme vous pouvez compter sur moi. Vivant, que les chevaux soient près demain à midi. Adrienne, tu viendras dans ma chambre dès que tu seras levée. — Mon neveu, vous avez été parfait, dit la marquise de Viéville, aussitôt qu'Adrienne et Vivant eurent quitté la bibliothèque; permettez-moi de vous en faire mon compliment. Ces braves gens sont beaucoup trop sévères... Mais, chers enfants, je vous laisse ensemble, car il se fait tard, et je suis sûre que vous avez cent millions de choses à vous dire, pour lesquelles ma présence vous est au moins peu nécessaire. Hélène, mon cœur, donnez-moi, je vous prie, mon bougeoir.

Madame de Viéville ne fut pas contrariée dans son désir de regagner son appartement; et il est superflu d'apprendre à nos lecteurs qu'Hélène et Jacques attendaient avec impatience le moment d'être seuls.

Comme la veille du premier départ de Jacques, ils restèrent ensemble jusqu'au matin,

et ce fut avec beaucoup de peine que le jeune officier obtint de sa sœur d'aller prendre quelques instants de repos, lorsque les premières lueurs de l'aurore se glissèrent à travers les rideaux de la bibliothèque.

Quant à Jacques, il ne se jeta pas même sur son lit, et après avoir marché longtemps dans sa chambre comme un homme violemment agité il se mit à son secrétaire et écrivit la lettre qu'on va lire :

« J'ai communiqué à ma sœur et à ma tante tout ce qui s'est passé hier soir entre nous, Monsieur ; et elles m'ont paru toutes deux dans les mêmes sentiments que je vous ai déjà exprimés. La noble délicatesse de mademoiselle votre fille ne les a pas surprises, et elles ont compris qu'elle vous ait inspiré la démarche que vous avez faite. Pour ce qui est de la restitution dont vous m'avez parlé, je persiste dans l'opinion que je vous ai déjà fait connaître : elle ne saurait être acceptée par nous. Nous voulons au contraire que cette fortune que les événements ont fait tomber entre vos mains *y reste* comme si vous l'aviez acquise directement de nous. Faites entendre, je vous prie, à ma sœur de lait qu'elle blesserait profondément nos cœurs si elle persistait dans des scrupules désormais sans objet, puisque nous aprouvons tout avec bonheur. Si mon pauvre père vivait encore, je suis convaincu qu'il aurait voulu doter l'enfant de la femme qui m'a nourri. Eh bien ! nous le remplaçons : mademoiselle Francine n'aura pas la cruauté de m'en vouloir.

« Tout doit donc être oublié, Monsieur. En ce qui me concerne, ma sincérité je vous le jure, est entière, et je saisirai avec empressement toutes les occasions qui se présenteront de vous en donner des témoignages.

« Veuillez dire à mademoiselle Francine que je compte sur elle pour faire paraître moins triste à ma pauvre petite sœur les longs jours de notre séparation.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de la loyauté de mes sentiments à votre égard.

« Jacques DE BRANCION. »

Nous allons maintenant nous transporter chez Brulard au moment où cette lettre y arrivait apportée par un domestique du château.

XXXII.

Brulard, en se décidant subitement à paraître au château, ainsi que nous l'avons raconté, avait bien eu pour mobile la première tentative d'un projet qu'il roulait depuis longtemps dans sa tête, et dont le brusque départ de Jacques, deux mois auparavant, avait seul retardé l'exécution ; mais il avait été surtout déterminé à agir immédiatement par l'état vraiment déplorable où se trouvait sa fille, lorsqu'elle s'était présentée devant lui, la veille au soir, au retour de sa visite quotidienne à Hélène.

Sans la questionner, sans la consulter, ignorant peut-être comment il entrerait en matière quand il se verrait en présence de Jacques, dont sa fille venait de lui annoncer laconiquement l'arrivée inattendue, il n'était résolu fermement qu'à une seule chose, c'était à pénétrer dans les secrets de l'âme du jeune comte, comme il avait déjà pénétré dans les causes mystérieuses du dépérissement de son enfant.

Chemin faisant, il n'avait rien combiné, se fiant, comme toutes les natures énergiques, à l'inspiration du moment.

On sait le moyen qu'elle lui avait fourni, et il n'a pu échapper au lecteur, que, bien que Jacques eût paru profondément touché de la délicatesse de Francine, dont Brulard disait n'être que l'interprète docile et en quelque sorte résigné, le jeune comte n'avait cependant laissé sortir de son cœur aucun indice, si faible qu'il fût, qui pût donner à Brulard la plus légère espérance relativement au succès de sa démarche.

Aussi sa dernière parole avait-elle *été pa d'espoir*.

La lettre de Jacques, qu'il reçut le lendemain, n'apporta aucun soulagement dans ses douloureuses convictions. En vain il la relut plusieurs fois, torturant à chaque lecture le sens de chaque phrase, il n'y put découvrir rien de plus que l'expression d'une

gratitude froide et digne ; et dans le désir exprimé par le jeune comte, que ceux de ses biens qui se trouvaient entre les mains de Brulard, servissent de dot à sa sœur de lait, le vieillard entrevit une pensée qui acheva de briser son cœur.

En proie à cette insurmontable agitation qui accompagne les grandes tortures morales, il se rendit, la lettre de Jacques à la main, près de Francine à qui il n'avait rien dit encore de son expédition de la veille.

Il la trouva assise auprès d'une des fenêtres de sa chambre, paraissant épier le moment où le brouillard d'automne, qui enveloppait toute la contrée, lui permettrait, en se dissipant, d'apercevoir le toit du château de Saint-Révérien.

Francine, en voyant entrer son père, se leva brusquement et vint à sa rencontre en essayant de fixer sur ses lèvres un de ces sourires douloureux, dont l'aspect est mille fois plus navrant que celui des larmes pour ceux à qui il s'adresse.

— J'ai à te parler, mon enfant, dit Brulard d'une voix tremblante et émue, après avoir posé sa bouche contractée par l'angoisse sur le front de Francine, qui s'était inclinée vers lui, es-tu disposée à m'entendre, ma minette ? — Oui, mon père, comme toujours. — C'est que ce que j'ai à te dire est bien grave. — Vous savez que je suis moi-même très-sérieuse. — Depuis quelques semaines surtout... eh bien ! écoute-moi.

Et Brulard prit un siége qu'il plaça près de la chaise que Francine avait quittée pour aller au-devant de lui ; puis, quand ils furent assis tous deux, il reprit :

— Tu sais que je n'aime que toi au monde.

Francine ne répondit à ces premières paroles que par un signe de tête affectueux, mais profondément triste.

— Il n'y a rien dont je ne me sente capable, je ne dirai pas pour te rendre heureuse, cela va sans dire, mais pour t'ôter seulement un souci, continua Brulard. Alors, hier soir, après que tu m'eus appris l'arrivée de M. de Brancion, je n'en ai fait ni une ni deux, et je suis allé au château.

Brulard prononça ces derniers mots avec une précipitation qui témoignait de l'effroi qu'il ressentait à la pensée de l'effet qu'ils produiraient sur sa fille.

— Vous êtes allé au château, mon père ! s'écria Francine en joignant les mains. — Mais oui, mon enfant, repartit Brulard en s'efforçant de prendre un ton dégagé. — Et pourquoi faire, grand Dieu ? — Pour voir M. de Brancion. — Voir M. de Brancion, mon père ! Mais vous vous exposiez à être mal reçu, et je suis désolée... — Eh bien ! tu te trompes, ma minette, interrompit Brulard, retrouvant un peu d'assurance dans la pensée que la glace était rompue, M. de Brancion m'a fait un très-bon accueil... c'est un brave et noble jeune homme. — Mais, mon père, répliqua Francine, vous n'avez pu vous présenter au château sans avoir des motifs graves pour y justifier votre apparition après tant d'années et des événements... — Oh ! sois tranquille, mon bijou, j'en avais... — Au nom du ciel, faites-les-moi connaître ! interrompit à son tour Francine d'une voix suppliante. Avez-vous bien réfléchi à notre position ? — Probablement, puisque je n'ai pas lieu de me repentir du parti que j'ai pris.

Francine posa sa main sur son cœur, comme si elle y sentait une souffrance aiguë ; puis elle attacha sur son père un regard douloureusement interrogateur qui semblait lui dire : « Ayez pitié de moi et ne me faites pas languir davantage ! »

Brulard la pressa sur sa poitrine après l'avoir attirée à lui avec une tendresse pleine d'angoisses, et il se hâta de reprendre :

— Vois-tu, ma fille, j'ai vu depuis quelques semaines que tu avais un chagrin, et je t'aime trop pour n'en avoir pas deviné la cause.

Francine tressaillit et un soupir douloureux s'échappa de son sein.

— Oui, j'ai deviné, reprit Brulard. Tu es malheureuse de la pensée que nous nous sommes enrichis des dépouilles de cette famille que tu aimes, ma petite Francine.

Une lueur fugitive de soulagement intérieur passa sur le visage atterré de la jeune fille, et elle se mit aussitôt à écouter avec une attention un peu plus sereine que celle qu'elle avait montrée jusqu'alors.

Brulard examina ce changement avec une curiosité anxieuse, et après quelques instants de silence, il continua en ces termes :

— J'ai hésité longtemps sur ce que je devais faire ; d'ailleurs, M. de Brancion étant absent, il n'y avait pour le moment aucune démarche possible... et puis, vois-tu, minette, ajouta Brulard en hésitant, c'est dur, quand on a eu tant de mal à s'enrichir et à se créer une position, de se dépouiller tout d'un coup et de retomber plus bas qu'auparavant... oui, plus bas. Francine, parce qu'il n'y a rien que les hommes pardonnent moins à leurs semblables que de devenir pauvres, fût-ce même par une bonne action. — Mon père, s'écria Francine d'un ton profondément pénétré, Dieu récompense quelquefois ce que les hommes ne savent pas pardonner! — Tu crois? au fait, ça se peut... mais moi je n'en ai pas pensé si long, parce que mon bon Dieu, c'est ma fille... Oh ! ne t'attriste pas de ce langage, mon enfant. C'est une religion que d'être père. Celui qui est là-haut ne s'appelle-t-il pas le père aussi? Et quand il a fallu qu'il se dévouât pour le salut de la grande famille, ne s'est-il pas exposé aux humiliations et à la mort ?... Il était père !

Brulard s'arrêta, interrompu par Francine qui avait saisi sa main décharnée et venait de la porter à ses lèvres.

— Où en étais-je ? reprit le vieillard... Ah ! je te disais que j'avais hésité longtemps, et puisque M. de Brancion n'étant pas au pays, je ne pouvais rien faire en son absence. Mais hier, en apprenant par toi qu'il était de retour, et qu'il n'avait que quelques heures à passer au château ; en te voyant surtout brisée, mourante pendant que tu me racontais cela, ma foi, je n'y ai plus tenu... je suis allé là-haut, j'ai reçu sans sourciller la bordée d'invectives de Vivant et d'Adrienne... J'aurais bravé mille fois la mort, si cela eût été nécessaire, pour te rendre un peu de vie, et j'ai fini par voir M. de Brancion, qui, attiré par le bruit des injures et des menaces qu'on me jetait *en veux-tu ? en voilà !* est arrivé dans l'office où nous étions. — Et c'est pour moi que vous avez souffert tout cela ! s'écria Francine en se laissant tomber aux genoux de son père, qui la releva aussitôt. — Tiens, cela t'étonne ? fit Brulard avec une simplicité qui avait quelque chose de sublime. Mais n'est-ce pas toujours pour toi que j'ai vécu, agi ?... Mes premières pensées d'ambition me sont venues en contemplant ton berceau, et aujourd'hui, Francine, je les foulerais toutes aux pieds pour ramener un seul sourire sur tes lèvres... Ce n'est plus ton berceau que je vois, ma pauvre enfant... — Pardonnez-moi, mon père... interrompit Francine d'une voix à peine intelligible. Pardonnez-moi... — Que je te pardonne !... parce que tu as une âme fière et sensible? allons donc, ma minette ! — Mais vous auriez dû être tout pour moi, comme moi je suis tout pour vous ! — Est-ce que c'était possible ? repartit Brulard. Que moi, un pauvre vieux domestique, que tout le monde fuit et méprise, et qui ne peut se supporter lui-même quand tu n'es là pour lui faire tout oublier, je me sois attaché à un petit ange de ton espèce, au point de n'avoir de cœur que pour t'aimèr et d'esprit que pour arriver à te rendre heureuse, cela se comprend ! Mai toi, ma fille ; toi, si belle, si pure, tu ne devais pas ne chérir que moi ; tu ne pouvais pas te dire : « Je n'aurai de pensée que pour ce vieillard ! Je ne vivrai que pour lui ! Il sera mon soleil comme je suis le sien ! » Il faut de la raison en tout, Francine, et si tu avais eu ces idées-là, tu aurais été folle !... C'est ton père qui te le dit. — Ainsi, mon père, murmura Francine en courbant la tête, vous avez pu dire à M. de Brancion ce qui vous avait déterminé à aller le trouver ? — Sans doute, puisque je venais pour cela... Oh ! quand je suis bien décidé à faire une chose, vois-tu... — Et comment a-t-il accueilli votre proposition de lui restituer ses biens ? car je présume que c'est par là que vous avez commencé. — Il m'a chargé de te dire que cette marche ne l'étonnait pas de la part d'une personne comme toi, et que... — Quoi ! mon père, c'est en mon nom que vous avez parlé ? interrompit Francine. — Mais certainement. Avais-je donc le droit de parler au mien, et me crois-tu capable de me parer d'une bonne action

dont la pensée appartient à mon enfant ? J'ai dit à M. de Brancion que tu étais ma conscience vivante ; que cette conscience était troublée, et je l'ai supplié de lui rendre le repos. J'eusse été le dernier des misérables si j'avais agi autrement ! — Ah ! mon père, qu'avez-vous fait ? M. de Brancion va croire, croit sans doute déjà, que je cherche à l'intéresser, à le toucher. — Et où serait le mal, non pas qu'il pensât que tout cela est combiné, mais qu'il fût convaincu que tout vient de toi, que tu es sincère, et qu'il en fût reconnaissant. — Où serait le mal ! où serait le mal ! s'écria Francine avec désespoir et en se levant brusquement. N'ai-je pas déjà trop vu M. de Brancion ? n'à-t-il pas déjà été trop bon pour moi ? continua-t-elle avec une sorte d'égarement dans la voix et dans les gestes, et voulez-vous donc, mon père, que par de nouveaux témoignages de son affection, il creuse plus profondément encore la blessure dont je souffre depuis deux mois ? Mais vous n'avez donc pensé à rien, mon pauvre père ? vous n'avez donc pas réfléchi que cette démarche que vous faisiez en mon nom me briserait le cœur, soit qu'elle eût pour résultat de rendre M. de Brancion reconnaissant, ou de le montrer ingrat ! — Voyons, ma minette, calme-toi, dit Brulard en prenant le bras de Francine pour l'obliger à s'asseoir sur ses genoux. Ingrat, M. de Brancion ne peut pas l'être ; et quant à sa reconnaissance, qui nous dit qu'un jour elle ne lui inspirera pas la pensée de... de... tu es si belle, ma fille... — Et vous avez pu faire ce calcul insensé, mon père ! interrompit Francine en éclatant en sanglots déchirants, et s'arrachant des bras de Brulard qui s'efforçait de la retenir. Quoi ! votre œil, qui a pénétré le mal qui me dévore, n'a pas vu l'abîme qui me sépare de M. Brancion ? mais vous avez joué avec la vie de votre enfant ! Maintenant je veux tout savoir ! tout, tout, entendez-vous bien ? reprit-elle avec l'énergie du désespoir. Que vous a-t-il dit ? Quel est ce papier que vous serrez dans votre main ? puisqu'il vous a plu de déchirer le voile qui couvrait ma destinée, il faut qu'elle m'apparaisse tout entière ! parlez ! parlez !

Et Francine, se levant pâle et froide comme la mort, se plaça, les bras croisés, devant son père qui balbutia :

— Mais je t'ai tout dit, mon enfant. — Tout ce que vous avez fait et dit vous-même ; mais non pas ce qu'on vous a répondu. — Eh bien ! M. de Brancion n'a pas paru étonné de ta conduite à son égard... il était très-ému en me parlant... il m'a quitté pour faire part de tout cela à sa sœur, et ce matin... — Ce matin, il vous a écrit, n'est-ce pas ? — Oui. — Donnez-moi sa lettre, car c'est elle que vous tenez ! — Elle ne t'apprendra rien de plus que ce que je t'ai dit... M. de Brancion ne pouvait pas me laisser voir le fond de son cœur... il n'a fait que me répéter ses paroles d'hier, et tu penses bien... — Donnez toujours, interrompit Francine d'une voix qui exprimait tout à la fois la résolution et la douleur... vous l'avez voulu !

Brulard tendit la lettre d'un air profondément désespéré ; Francine la lui arracha des mains en répétant :

— Vous l'avez voulu.

Puis elle se mit à lire pendant que Brulard suivait du regard toutes les variations de sa physiononie avec la plus poignante anxiété.

— Tu vois que je ne t'ai pas trompée, dit-il, quand il crut remarquer que Francine était arrivée à la dernière ligne de la lettre. — Oui, mon père... je vois que vous aviez raison tout à l'heure quand vous me disiez que ce n'était plus sur mon berceau que vous fixiez vos yeux. M. de Brancion me dote, reprit Francine avec une amertume d'un calme effrayant. Il me dote... comprenez-vous, mon père ? — C'est une manière délicate... — Très-délicate, en effet, interrompit Francine. On vous a deviné... et comme c'est en mon nom que vous avez parlé, c'est à moi que la leçon s'adresse.

Et Francine tendit à son père la lettre qu'elle avait gardée jusqu'à ce moment dans ses mains convulsivement serrées contre sa poitrine.

— Mon enfant ! mon enfant ! s'écria Brulard, j'ai peur de t'avoir fait bien du mal ! mais je te jure que je ne le croyais pas ! Oh ! je t'en prie à mains jointes, ne te désespère

pas encore! tout n'est pas perdu! je te reste avec mon dévouement sans bornes, mon énergie infatigable, mon amour... et puis, vois-tu, je suis sûr que M. de Brancion t'aime... sois patiente... confie-toi...

En ce moment la porte de la chambre de Francine s'ouvrit brusquement, et Carmagnole montra sa figure effarée sur le seuil.

— Monsieur! Mademoiselle! descendez vite dans le salon! voilà M. le comte de Brancion et mademoiselle Hélène qui entrent dans le jardin! ils viennent vous faire visite!

Et Carmagnole repartit à toutes jambes en passant sa veste de livrée qu'il tenait sur son bras...

Brulard avait une livrée...

XXXIII.

A ces mots jetés brusquement par Carmagnole : « Voilà M. le comte de Brancion et mademoiselle Hélène qui entrent dans le jardin, ils viennent vous faire visite! » la pauvre petite Francine avait senti tout son sang refluer vers son cœur, et elle était tombée anéantie sur le siége qui se trouvait le plus à sa portée, comme si la force lui manquait pour soutenir cette nouvelle épreuve à laquelle elle ne pouvait pas être préparée.

Brulard se leva précipitamment et courut à elle avec un visage devenu tout à coup radieux : son aveuglement s'obstinait à voir une espérance là où sa fille ne pressentait qu'une douleur de plus à souffrir et à dévorer.

— Tu vois bien! tu vois bien! lui dit-il d'une voix entrecoupée, en prenant ses mains tremblantes et glacées qu'il appuya contre son cœur, comme s'il voulait tout à la fois les contenir et les réchauffer. Il n'a pas pu s'empêcher de venir te faire ses adieux avant son départ. Allons, remets-toi, ma minette! Il ne s'agit plus cette fois d'un nouveau chagrin à cacher. — Vous croyez, mon père? murmura Francine, mais si bas que Brulard ne l'aurait pas entendue s'il ne se fût penché sur elle pour lui parler. — Belle question! Comme si je pouvais me tromper quand il s'agit de ton bonheur; arrange un peu tes cheveux... ou plutôt, non... ne les arrange pas... et descendons bien vite au salon. — Allez d'abord sans moi, mon père, répondit Francine en s'efforçant visiblement de donner plus de fermeté à son organe brisé. Je vous rejoindrai dans quelques minutes... le plus tôt possible. — Bien vrai au moins? — Je vous le promets. — Ne va pas me manquer de parole, ma Minette. Ce serait très-mal à toi... à nous... si la première fois que M. de Brancion nous fait l'honneur de nous rendre visite nous ne nous montrions pas sensibles...

Encore sous l'influence du sentiment paternel exalté qui s'était manifesté en lui avec tant de violence depuis la veille, il put se présenter avec une sorte de dignité devant les deux jeunes visiteurs, que la Providence lui envoyait dans un moment où il ne pouvait guère attendre cette faveur, et nous devons, pour rendre hommage à la vérité, convenir que son attitude en cette circonstance fut celle d'un homme qui, bien que coupable pendant de longues années, se sent jusqu'à un certain point réhabilité par une bonne action récente.

— Monsieur Brulard, lui dit le jeune comte en faisant quelques pas au-devant de lui avec une dignité courtoise, après ce qui s'est passé entre nous hier, vous ne serez point étonné, j'espère, que je n'aie pas voulu quitter ce pays sans vous exprimer de vive voix ma reconnaissance. — Rien dans ce genre ne m'étonne de votre part, monsieur de Brancion, répondit Brulard avec un accent ému et pénétré qui faisait de lui un tout autre homme que celui que nous connaissons. — Ma sœur, reprit Jacques, tenait aussi à vous confirmer en ma présence qu'elle s'associe de tout son cœur aux sentiments contenus dans ma lettre de ce matin. Nous n'avions que ce moment pour venir ensemble, et nous en avons profité avec un véritable bonheur.

Hélène s'empressa d'ajouter quelques paroles bienveillantes à la franche et noble déclaration de son frère; puis tous les deux prirent place sur un canapé que Brulard

leur avait désigné avec un geste respectueux.

— Je vous remercie, Monsieur et Mademoiselle, leur répondit-il en se tenant debout devant eux, et je vous répéterai encore ce que j'ai dit hier à monsieur de Brancion, ce n'est pas à moi que vous devez...—Est-ce que nous ne verrons pas ma sœur de lait? interrompit Jacques, car je ne vous cache pas que ce serait un véritable chagrin pour moi... si...

Il n'eut pas le temps d'achever : la porte du salon s'ouvrit lentement et Francine entra.

Les signes les plus apparents de son émotion anxieuse avaient disparu ; le désordre de sa chevelure était réparé, et si son regard, humide et brillant à la fois, gardait encore quelques traces de ses larmes si récentes, sa bouche, sur laquelle errait un calme et doux sourire, semblait démentir toute pensée de tristesse qu'on aurait pu supposer dans son cœur.

Francine était douée d'une de ces natures délicates et fortes qui, toujours atteintes, restent debout jusqu'au moment où elles succombent tout à fait.

Hélène, en la voyant paraître, se leva en poussant une exclamation de joie et de tendresse, et courut à elle les bras ouverts, Jacques, qui était venu aussi à sa rencontre, lui tendit affectueusement la main et l'obligea à aller prendre sur le canapé sa place à côté de sa sœur qui semblait ne pas vouloir se séparer d'elle.

Il y eut un moment de silence, ce qui était bien naturel dans la situation respective de ces quatre personnes.

Ce fut Francine qui prit la parole la première : la plus brisée intérieurement elle voulait se montrer la plus forte en apparence.

— Monsieur de Brancion, dit-elle en attachant un regard assuré sur Jacques qui était resté debout à côté de Brulard, mon père vous a trompé hier quand il vous a assuré que c'était en mon nom qu'il venait... — Mais, ma fille, tu te rappelles cependant, interrompit Brulard... — Je suis profondément heureuse de sa démarche, reprit Francine comme si elle n'avait rien entendu, seulement, ajouta-t-elle avec une imperceptible altération dans la voix, cette démarche, je ne l'avais pas conseillée à mon père et j'ignorais même qu'il l'eût résolue : le mérite de sa bonne action, s'il y a du mérite à faire son devoir, n'appartient donc qu'à lui, et ce serait mal à moi de vouloir le lui enlever,

Le visage de Jacques, depuis son entrée dans cette maison, était grave et même par instants soucieux, mais pendant que Francine parlait, il s'illumina d'un de ces doux et rayonnants reflets de joie qui ne sont cependant encore que la révélation incomplète d'un immense bonheur intime.

— Que vous ayez conseillé ou seulement inspiré la démarche à laquelle vous faites allusion, Mademoiselle, répondit-il, elle me rend également heureux, puisqu'elle m'a fourni une occasion toute naturelle de vous revoir encore une fois avant mon départ de ce pays. — Ma fille ! ma fille ! s'écria Brulard, tu me fais valoir à tes dépens, mais je ne le souffrirai pas... Monsieur de Brancion, reprit-il avec force, je vous en conjure, croyez-moi plutôt qu'elle ! Je ne dis pas qu'un jour et de mon propre mouvement je ne serais pas venu vous proposer de reprendre ce qui vous appartient, quoique la loi ait prononcé ; mais enfin, hier, quand je suis allé à vous, c'était elle qui me faisait agir... elle seule, entendez-vous bien, Monsieur et Mademoiselle ? Non pas parce qu'elle m'avait dit : « *agissez tout de suite*; » mais parce que j'avais vu qu'elle souffrait de ma lenteur à remplir mon devoir !... Francine, sois sincère, n'es-tu pas malheureuse de... — Monsieur Brulard, interrompit Jacques, vous m'obligerez de ne pas insister davantage sur ce point. Quant à moi, je croirai ce qui semblera le plus doux à mon cœur, et comme il n'existe pas un seul noble sentiment dont je ne suppose mademoiselle votre fille capable, je lui ferai, soyez-en bien sûr, la part qui lui revient dans cet événement. *Ma sœur*, ajouta-t-il en s'adressant directement à Francine qui paraissait recueillir chacune de ses paroles avec une attention dévorante, laissez-moi vous dire que si quelque chose avait pu

ajouter à la tendre estime que j'ai conçue pour votre caractère, c'eût été la délicatesse que vous venez de montrer tout à l'heure, en refusant de vous laisser attribuer un acte honorable dont la pensée, j'en suis certain, était dans votre âme, mais dont l'initiative, même par un conseil, ne devait, ne pouvait pas venir de vous. Je vous remercie, continua Jacques en posant la main sur son cœur, d'avoir prévenu les doutes qui auraient pu naître à cet égard dans mon esprit. — Oh! monsieur Jacques, que vous êtes bon! s'écria Francine en joignant les mains avec une expression de profonde gratitude, et que je vous remercie de m'avoir mise à même d'entendre ces nobles paroles sortir de votre bouche avant votre départ, car j'en aurai plus de bonheur à prier pour vous pendant votre absence.

Et Francine, se tournant vers Hélène, appuya contre l'épaule de cette dernière son visage subitement inondé de larmes bien moins amères que celles qu'elle avait versées quelques minutes auparavant, car Jacques venait, sans s'en douter peut-être, de répandre un profond soulagement dans son âme : il ne la soupçonnait pas d'avoir été de connivence avec son père.

— Du moment que vous êtes tous satisfaits comme cela, dit Brulard, dont la physionomie exprimait, depuis quelques intants, un contentement extraordinaire, il ne me reste plus rien à objecter. Allons, ma petite Francine, sèche tes larmes... Je suis si malheureux quand tu pleures... Aussi, s'il dépendait de moi... — Tout le monde doit pleurer aujourd'hui à Saint-Révérien, monsieur Brulard, interrompit Hélène en appuyant sa joue sur le front de Francine. Mon frère va partir tout à l'heure, ajouta-t-elle avec un soupir douloureux.

Jacques fit signe à Hélène de se lever ; il sentait que cette situation ne devait pas se prolonger plus longtemps, si chacun voulait en conserver un souvenir qui ne fût pas trop pénible ; peut-être avait-il encore d'autres motifs pour l'abréger.

Hélène se disposa à se conformer à l'inspiration de son frère ; c'était ainsi qu'elle procédait toujours. Elle commença d'abord par se reculer un peu afin de dégager son épaule de la tête de Francine, puis, comme celle-ci avait enlacé ses bras autour d'elle. Hélène chercha à se soustraire doucement à cette étreinte.

Francine tressaillit douloureusement. Quoiqu'elle n'eût pas aperçu le signe de Jacques, elle avait instinctivement deviné, au mouvement d'Hélène, que ce rapide instant de bonheur touchait à son terme.

Les deux jeunes filles furent debout en même temps, comme si elles avaient obéi à une même pensée.

Jacques s'approcha de Francine, la contempla pendant quelques secondes, sans proférer une seule parole, puis il lui prit la main.

— Je vais vous quitter, lui dit-il avec une mâle tristesse et une profonde sensibilité dans la voix et dans le maintien, mais avant de me séparer de vous, j'ai une prière à vous adresser. — Une prière, monsieur de Brancion... murmura Francine. Une prière... à moi! — Oui, une prière... l'entendrez-vous? — Il n'existe rien que vous ne puissiez me demander. — Eh bien! soyez la fidèle compagne de ma sœur le temps de cette seconde absence, comme vous l'avez été pendant les derniers jours de la première... Consolez-la... consolez-vous toutes deux, puisque vous êtes ma sœur aussi, Francine... Moi, je vous confondrai dans mes souvenirs et dans mes regrets... Je me dirai que vous parlez de moi... Ce sera ma consolation, car il m'en faut bien aussi un peu, quoiqu'on prétende que ceux qui partent sont toujours moins à plaindre que ceux qui restent.

Jacques s'efforça de sourire en prononçant ces derniers mots.

Quant à Francine, elle redressa sa tête qui s'était inclinée sur son seiu, passa rapidement sa main sur ses yeux, pour essuyer les larmes qui les obscurcissaient, et attachant sur Jacques un regard tout à la fois voilé de tristesse et brillant d'énergie, elle lui répondit :

— Vous serez obéi, monsieur de Brancion... celle qui a sucé le même lait que vous ne saurait être faible... J'accepte donc la sainte mission que vous me confiez, d'ap-

prendre à votre sœur comment il faut supporter l'absence pour devenir digne d'être regrettée par vous. Oh! que je vous rends grâces de m'avoir aussi bien comprise! J'en avais grand besoin.

Brulard, qui était un peu en arrière du petit groupe formé par Francine, Hélène et Jacques, se tordit silencieusement les mains comme un homme tout à coup et profondément navré : son instinct paternel venait de lui révéler une incurable douleur au fond de l'énergie surhumaine que montrait sa fille.

Jacques se tourna vers lui.

— Monsieur Brulard, lui dit-il, je crois pouvoir vous répondre que mademoiselle Francine... que ma sœur trouvera désormais au château tous les égards, tous les respects mêmes auxquels elle a si bien droit Je n'ai pas négligé d'apprendre à ceux de mes serviteurs qui conservaient encore un peu d'hostilité dans le fond de leur âme contre vous, la réparation que vous m'avez offerte *de votre propre mouvement* (Jacques appuya sur ces trois derniers mots en regardant Francine), et ils ont compris qu'ils devaient respecter les sentiments qu'elle m'inspire. Voilà ma main, ajouta-t-il en pâlissant, comme s'il avait été obligé de faire un violent effort sur lui-même, pour accomplir cet acte si simple en apparence. Je vous la tends loyalement, sans arrière-pensée, en signe de réconciliation, parce que le ciel a placé un ange entre vous et moi... Adieu, monsieur Brulard... adieu, Francine... ma sœur...

Et Jacques, prenant le bras d'Hélène sous le sien, sortit en faisant signe à Brulard, avec une sorte d'autorité bienveillante, de ne pas les accompagner.

Brulard garda le silence pendant que le bruit de leurs pas se perdait dans l'éloignement, puis il se rapprocha avec hésitation et lenteur de sa fille, qui était restée immobile et muette à la place où les dernières paroles de Jacques avaient vibré à son oreille, et il lui dit à voix basse, mais avec un accent qu'il cherchait à rendre énergique :

— Eh bien! mon enfant, je mettrais ma main dans un brasier jusqu'au coude, pour soutenir qu'il t'aime... mais là, ce qui s'appelle aimer. Je l'ai vu, — mon père, répondit Francine avec un calme effrayant, et sans accompagner ses paroles d'aucun geste. — Alors pourquoi parais-tu si peu satisfaite? reprit Brulard, qui eût mieux aimé peut-être que Francine eût combattu son opinion, que de la lui voir adopter si facilement.

Francine posa la main sur le bras de son père et lui dit d'une voix mourante :

— Ce n'est pas son indifférence qui me tue... c'est son amour!

Brulard fixa sur elle des yeux égarés : il la croyait folle.

— C'est son amour reprit Francine... par pitié, mon père, ne m'en parlez jamais! un jour vous saurez pourquoi.

Et Francine sortit du salon, laissant Brulard tout à la fois navré et stupéfait de ce qu'il venait d'entendre.

XXXIV.

Ce jour même, mais à une heure assez avancée de la soirée, Jacques rejoignit son petit détachement à l'étape de St-Thiébault, où il l'avait laissé la veille; et le lendemain, deux heures avant le lever de l'aurore, il continuait sa route vers cette frontière d'Allemagne qu'il avait hâte d'atteindre, maintenant qu'à l'exception de son brave et fidèle Vivant, il était séparé de tous les objets de son affection.

Le 1er octobre, un peu avant le coucher du soleil, Jacques aperçut, du haut d'une colline qu'il venait de gravir avec son détachement, le village dans lequel il était arrivé il y avait trois années et quelques mois, après avoir passé le Rhin pour rentrer en France.

Bien qu'il eût été préparé, par la connaissance de son itinéraire, à la rencontre de ce souvenir qui lui rappelait un moment si heureux de sa vie, il ne fut pas moins ému à l'aspect de ce lieu, où son long et cruel exil avait cessé de le faire souffrir. Il appela à son côté Vivant, qui marchait à la queue de la petite colonne, et lui montra avec une douce satisfaction, au milieu d'un groupe de peupliers et d'ormes, au feuillage doré par les riches teintes de l'automne, l'auberge

dans laquelle il avait passé la première nuit de son retour sur le sol aimé de la patrie.

Ce fut là qu'il voulut aller loger. L'aubergiste le reconnut après quelques mots d'explication, et Jacques passa une soirée délicieuse à se retracer jusque dans leurs plus minimes détails les circonstances de cet événement, qui eût laissé indifférente une âme vulgaire, mais dont la sienne avait toujours gardé un religieux souvenir.

Le lendemain, Jacques traversa le pont de bateaux, à l'extrémité duquel il était tombé à genoux, tenant sa sœur dans ses bras après avoir lu le mot *France* inscrit sur le poteau qui marquait la frontière de la République. Le poteau n'existait plus à la même place : l'empire l'avait poussé plus loin.

Quelques jours après, Jacques eut encore un moment de bien délicieuse émotion, car le hasard toujours heureux qui semblait présider à sa destinée avait voulu qu'il passât par cette petite ville de Kopitz, où six années de sa vie s'étaient écoulées dans l'intérieur de la famille Hecker.

Le bon bourgmestre et sa femme poussèrent un cri de joie en reconnaissant dans le jeune et brillant officier de la garde impériale le pauvre enfant qui était venu un jour leur demander l'hospitalité pour lui et sa sœur. Ils ne pouvaient en croire leurs yeux; et, pleurant et riant à la fois, ils remerciaient Dieu qui jetait ce nouveau bonheur au milieu de leur heureuse et paisible existence.

On se rappelle que, lorsque Jacques était entré dans cette maison, neuf années auparavant, Marie-Lise, la femme du bourgmestre, allaitait un petit enfant. L'enfant vivait toujours, et grandissait en promettant d'être plus tard une ravissante jeune fille. Ce fut elle qui la première reconnut Jacques sous son uniforme, lorsqu'il se présenta, un billet de logement à la main, sur le seuil de l'appartement où se tenaient d'habitude monsieur et madame Hecker.

— C'est mon mari ! s'était-elle écriée en courant se précipiter dans les bras de Jacques.

Le jeune officier n'avait jamais laissé passer trois mois sans donner de ses nouvelles à ses anciens bienfaiteurs. Ceux-ci n'avaient donc rien à apprendre de lui, si ce n'est le changement qui s'était opéré dans sa destinée depuis sa présentation à l'empereur.

Pendant la veillée, les principaux citadins de Kopitz vinrent rendre visite au jeune officier, que personne n'avait oublié dans la ville, et ils lui souhaitèrent toutes sortes de bonheur pendant la campagne qui allait s'ouvrir.

— J'espère que vous m'épouserez à votre retour ? lui dit Caroline Hecker, qui ne perdait pas une seule des paroles qu'on échangeait autour d'elle. — Nous verrons plus tard, si vous êtes bien sage, répliqua Jacques en riant; en attendant, soyez-moi toujours fidèle. — Fidèle ! qu'est-ce que c'est que cela ? fit la petite fille en attachant sur Jacques de grands yeux tendres et étonnés. — L'ignorer, c'est bien le savoir, ajouta à demi voix sa mère, avec le plus candide sourire qui ait jamais brillé sur la bouche d'une femme de bourgmestre.

Ce fut ainsi que la soirée s'écoula pour Jacques, qui jouit avec un doux enivrement de ces dernières heures paisibles que la Providence lui accordait avant de le lancer au milieu des émouvantes ivresses de la guerre.

Le lendemain, quand il monta à cheval à la pointe du jour, toute la ville était sur pied pour le voir partir et lui dire adieu.

M. Hecker l'accompagna jusqu'à la dernière maison du faubourg, sur la route de Saxe, et ne le quitta qu'après lui avoir fait promettre de leur donner bien exactement de ses nouvelles pendant toute la durée de la campagne. Quant à la petite Caroline, elle avait jeté les hauts cris au moment où le détachement commandé par Jacques s'était mis en marche.

Enfin le 13 octobre, vers midi, les imposantes détonations de l'artillerie et de la fusillade retentirent distinctement aux oreilles du jeune officier, qui sentit tout son corps tressaillir d'une joie héroïque.

Une heure plus tard ses soixante hommes s'alignaient à la gauche des vaillants chasseurs de la garde impériale. Jacques était dans les rangs de ces invincibles phalanges dont la renommée remplissait le monde.

Son colonel vint à lui au galop, passa rapi-

dement son détachement en revue, parut satisfait de l'état dans lequel il le trouvait après plus d'un mois de marche, puis il dit à Jacques en lui secouant rudement la main :

— Jeune homme, l'empereur m'a recommandé d'avoir bien soin de vous, et pour lui obéir je vais commencer par vous attacher à mon premier escadron qui est de garde cette nuit au quartier général ; cela pourra avancer l'heure de votre baptême.

Jacques s'inclina respectueusement, et quand il releva la tête on put voir sur sa physionomie rayonnante qu'il était digne de la faveur qu'on venait de lui accorder.

— Capitaine Müller, reprit le colonel en se tournant vers un vieil officier qui se tenait immobile sur son cheval à quelques pas en arrière, je vous donne ce brave enfant dans votre escadron ; vous serez son parrain et, si je ne me trompe, il vous fera honneur.

Il ne restait plus à Jacques qu'à prendre congé des hommes qu'il avait amenés de France, et avec lesquels il avait contracté, depuis quelques mois, ces liens qui se forment si vite dans la vie militaire. Il s'acquitta de ce devoir en adressant à ces braves gens quelques-uns de ces mots du cœur, dont il possédait le secret mieux que personne, puis il se dirigea, suivi de son fidèle Vivant, vers ses nouveaux camarades, rangés tout à la droite du corps, sur le front de l'escadron que le colonel avait désigné.

En quelques minutes, la connaissance était faite, et Jacques avait appris qu'une grande bataille devait avoir lieu le lendemain, et que le quartier général qu'il s'agissait de garder la nuit suivante n'était rien moins que celui de l'empereur lui-même.

A sept heures du soir, cent cinquante chasseurs de la garde impériale, représentant deux compagnies ou un escadron, sortaient de la ville d'Iéna et gravissaient le mamelon du Landgrafenberg, au sommet duquel s'élevait la tente de l'empereur, au centre d'un carré formé par quatre mille grenadiers, l'élite de la grande armée.

Les deux compagnies de chasseurs, parvenues à leur destination, furent divisées en quatre détachements ; trois reçurent l'ordre d'aller se placer en postes avancés, sous la conduite d'officiers de l'état-major-général ; le quatrième fut tenu en réserve pour servir d'escorte à l'empereur, dans le cas fort probable où ce chef vigilant voudrait, selon sa coutume, profiter des ombres de la nuit pour examiner de près la position de son adversaire.

Ce service d'honneur fut tiré au sort, et le sort favorisa Jacques, qui s'établit, avec quarante vieux soldats d'une valeur éprouvée, à une vingtaine de toises du carré.

Il fit mettre pied à terre à ses hommes, et le détachement attendit, la bride au bras, dans une superbe indifférence, les hasards de cette veillée guerrière.

Vers les trois heures du matin, un officier d'ordonnance de l'empereur vint prévenir Jacques qu'il eût à faire monter son détachement à cheval. Cet officier était suivi de quelques mameluks portant des torches de résine, qui furent distribuées aux plus anciens sous-officiers des deux compagnies de chasseurs, avec l'ordre de les allumer aussitôt qu'on verrait paraître l'empereur.

Quelques minutes après, un certain mouvement se fit au centre du carré où jusqu'alors avait régné un silence profond, puis une de ses faces s'ouvrit, et quatre hommes à cheval en sortirent au pas.

Ces quatre hommes étaient l'empereur, Duroc, Bessières et un page.

Les torches de résine furent allumées en un clin-d'œil et le détachement de chasseurs, après avoir envoyé quelques éclaireurs en avant, se rangea autour du petit cortége qui se mit à descendre les pentes du Landgrafenberg.

On arriva auprès d'une batterie qui avait été placée pendant la nuit, d'après une indication donnée la veille au soir par l'empereur lui-même.

Il s'arrêta et dit :

— Qu'on apporte de la lumière ici.

Jacques prit une torche des mains du sous-officier qui était le plus près de lui, et poussa son cheval à côté de celui de l'empereur, en inclinant la flamme vers l'affût des canons.

Quand il la releva au bout de quelques secondes, son visage était éclairé en plein.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Brancion,

lui dit l'empereur. Je vous avais donné rendez-vous à Berlin dans trois mois, mais vous êtes de quelques jours en avance. — Sire, si j'avais seulement tardé de vingt-quatre heures, je serais peut-être arrivé trop tard. Je me suis souvenu de Marengo et d'Austerlitz, répondit Jacques. Avec Votre Majesté une campagne n'est le plus souvent qu'une bataille. — Vous pourriez avoir raison cette fois encore, jeune homme, reprit l'empereur, dont le visage sévère s'illumina du double éclair de son sourire attirant et de son regard fascinateur.

Et il remit son cheval en mouvement.

Le cortége parcourut tout le front de l'armée prussienne, passant à plusieurs reprises à portée de pistolet de ses postes avancés, et pendant ce trajet l'empereur eut plus d'une fois l'occasion d'adresser la parole à Jacques, qui répondit toujours avec cet à-propos et ce laconisme lucide que le grand capitaine aimait dans les hommes, parce qu'il les considérait avec raison comme une preuve certaine de la résolution du caractère.

Quand Napoléon rentra sous sa tente, les premières lueurs de l'aurore descendaient à travers la brume sur les hauteurs du Landgrafenberg, et des rumeurs lointaines ou rapprochées, s'élevant de toutes parts, annonçaient que dans les deux camps on se préparait à la bataille.

XXXV.

Quelques heures après le retour de l'empereur et de son escorte, les colonnes françaises, dont les mouvements avaient été dérobés à l'ennemi par une brume épaisse qui ne devait se dissiper que fort tard dans la matinée, attaquaient sur tous les points l'armée prussienne, enfin décidée à accepter les chances d'une action décisive qu'elle avait évitée jusqu'à ce jour, bien qu'elle eût contribué puissamment à allumer la guerre, par la folle confiance qu'elle avait su inspirer à son gouvernement.

Le choc fut terrible et la résistance opiniâtre : mais que pouvaient faire les soldats de Frédéric-Guillaume, amollis par douze ans de paix et découragés par les fâcheux débuts de cette campagne qu'ils avaient rêvée si brillante, contre ces invincibles phalanges accoutumées à la victoire depuis 1792?

Quand le soleil, qui n'avait éclairé qu'à une heure très-avancée la défaite de nos adversaires, disparut dans un nuage de pourpre et d'or derrière les coteaux de la Lusace, il ne restait plus sur le vaste champ de bataille d'Iéna que des morts, des mourants, des prisonniers et des vainqueurs : il n'y avait même pas de vaincus à poursuivre, tant la déroute avait été complète, et pour terminer la guerre, l'armée française n'avait plus qu'à donner un coup de pied en passant à la colonne de Rosbach, et à aller s'incliner devant l'épée du grand Frédéric dans le caveau de Potsdam.

Un peu avant la nuit, le détachement commandé par Jacques de Brancion, qui avait servi toute la journée d'escorte à l'empereur, rejoignit le gros du régiment, après avoir été relevé de sa garde au quartier général par deux compagnies de grenadiers à cheval.

— Eh bien! mon filleul, dit le vieux capitaine Müller, en abordant le jeune officier qui se diposait à mettre pied à terre sur la lisière d'un taillis, dans lequel les chasseurs de la garde impériale venaient d'établir leur bivouac. Il me semble que la journée a été bonne pour vous. — C'est vrai, capitaine, puisque j'ai le plaisir de vous revoir. — Deux coups de sabre et la croix, sans compter le grade qui vous arrivera demain quand on s'occupera de reboucher les trous que le canon a faits dans nos rangs! Mille bombes! comme vous y allez, pour un conscrit de deux mois! — J'avais de si bons exemples sous les yeux, capitaine, répondit Jacques, avec une intention marquée qui prouvait qu'il faisait allusion à son interlocuteur. — Maintenant, reprit le vieux Müller, il faut prendre le chemin de l'ambulance; c'est un peu ennuyeux, mais... — Je m'en dispenserai, si vous le permettez, capitaine, interrompit Jacques. Le chirurgien de l'empereur m'a pansé sur le champ de bataille, et je ne sens pas du tout mes blessures. — Il n'y a plus d'enfants, grommela le capitaine d'un ton

jovial sous lequel perçait le mâle attendrissement d'un soldat. Faites donc ce que vous voudrez, jeune homme, continua-t-il. Sur mon honneur cette balafre à la joue vous va aussi bien que ce ruban rouge à votre boutonnière. Elle vous vaudra demain des agaceries de mouches, et plus tard des coquetteries de femmes. Oh ! c'est un bel état que le nôtre, monsieur de Brancion !

Jacques sourit, serra cordialement la main



Francine se laissa tomber à genoux. (Page 382.)

du vieux capitaine, puis il alla se mêler à sa compagnie, déjà installée au bivouac.

Peu d'instants après, Vivant, qui avait quitté Jacques depuis une heure environ, vint le rejoindre. Il arrivait d'une petite excursion dans un village situé un peu en arrière du champ de bataille, et apportait dans un sac posé en travers sur le garrot de son cheval, un énorme pain, deux canards et une bouteille d'eau-de-vie.

— Voilà, mon lieutenant, dit-il en jetant son sac aux pieds du jeune officier qui venait

de s'étendre sur un lit de fougères. Mais vous pouvez être tranquille et manger de bon appétit : j'ai tout payé comme au marché et même un peu plus cher. — Oh ! je m'en rapporte bien à toi, mon brave, répondit Jacques. Eh bien ! donne ces deux bêtes à mon chasseur, que tu vois près de ce feu là-bas, et reviens me trouver.

Au bout de quelques minutes Vivant reparut, et sur l'invitation que lui fit Jacques de se placer près de lui, il s'étendit sur l'herbe à son côté.

— Quelle belle journée, mon lieutenant! lui dit-il avec un inexprimable mélange d'affection et d'enthousiasme. J'ai cru, continua-t-il, que je deviendrais fou de joie quand j'ai vu l'empereur détacher son étoile de la Légion d'honneur et vous la donner en vous disant : « Monsieur de Brancion, il y a en vous l'étoffe d'un maréchal de France. » C'est ça des paroles, mon lieutenant! Quel bonheur d'avoir à écrire tout cela demain matin à mademoiselle Hélène! car je lui écrirai. — Ma pauvre sœur! dit Jacques. Je voudrais bien que la lettre que nous lui adresserons lui arrivât en même temps que la nouvelle de notre victoire. — Ça n'est pas impossible, mon lieutenant. Et puis qui sait si le bulletin de la bataille ne fera pas aussi mention de vous? Vous avez sauvé l'empereur. — Un autre en eût fait autant à ma place, mon bon Vivant, et les bulletins de la grande armée ne peuvent pas parler de tous les braves qui la composent. Enfin j'écrirai toujours, et Dieu fera le reste.

XXXVI.

Le lendemain quand Vivant rejoignit Jacques, il le trouva assis sur son lit de fougère, ayant fait un pupitre de sa sabretache et se disposant à écrire.

— Mon lieutenant, si vous le permettez, je vais écrire aussi ; car je présume que c'est à mademoiselle que vous adressez une lettre, dit l'ex-dragon au jeune officier qui lui avait tendu affectueusement la main. — C'est convenu depuis hier, mon bon ami. As-tu tout ce qu'il te faut?

Vivant répondit d'une manière affirmative; puis il alla s'installer à peu de distance dans le taillis, après avoir demandé au chasseur chargé de la garde de leurs bagages tout ce dont il avait besoin pour donner à Hélène des nouvelles de la bataille.

Nous allons faire connaître à nos lecteurs le contenu du paquet destiné au habitants de Saint-Révérien, tel qu'il fut remis peu après au vaguemestre du régiment.

Nous commencerons par la lettre de Jacques :

« Iéna, le 15 octobre au matin.

« Ma belle petite sœur, remerciez Dieu et réjouissez-vous! Nous venons de remporter une des plus belles victoires dont puissent s'enorgueillir les armes françaises, si glorieuses toujours, et je m'en suis tiré avec deux coup de sabre qui ne m'ont empêché ni de souper de bon appétit, ni de dormir d'un sommeil de plomb. La fortune m'a traité en véritable enfant gâté.

« Quels soldats que les nôtres, Hélène! Quand je songe à tous les prodiges de valeur dont j'ai été témoin dans la journée d'hier, je sens mon cœur bondir d'enthousiasme et d'admiration, et je bénis Dieu de m'avoir inspiré la pensée de réclamer ma place dans les rangs de cette armée de braves sur laquelle l'univers a les yeux fixés depuis dix ans.

« J'ai eu le bonheur de rejoindre mon régiment la veille de la bataille, et le hasard, qui semble me favoriser, a permis que je fusse désigné, quelques heures après mon arrivée, pour commander le détachement qui est chaque jour de service auprès de l'empereur : c'est vraiment une chance unique, à ce que m'ont dit tous mes camarades.

« Pendant la journée, je n'ai pas quitté l'empereur un seul instant ; c'est tout à côté de lui que j'ai été blessé ; il a voulu que ce fût son chirurgien qui pansât mes petites blessures, à quatre pas de son cheval, et il m'a donné la croix de sa propre main, en m'adressant quelques-unes de ces paroles magiques avec lesquelles il fanatise son armée.

« Je voudrais pouvoir vous parler un peu de mon régiment ; mais de tous mes nouveaux camarades, je ne connais encore assez, pour oser formuler un jugement, que le capitaine de ma compagnie. C'est un bon Alsacien nommé Müller, qui a gagné son modeste grade sur les champs de bataille de la révolution, et que l'empire laisse un peu de côté, ce me semble, parce qu'il commence à vieillir.

« Comme Vivant vous écrit de son côté, je ne ferai mention de lui que pour vous dire que c'est toujours le plus dévoué des amis et le plus utile des serviteurs. Vous ne pouvez vous figurer jusqu'où vont ses soins et sa prévoyance : sa sollicitude serait presque risible s'il n'avait pas le don de la rendre toujours touchante. Il n'a pas cessé, pendant toute la bataille d'hier, de se tenir derrière mon cheval, et quelquefois même il aurait bien voulu passer devant ; mais j'y ai mis bon ordre. Défiez-vous un peu, chère Hélène, du bulletin qu'il vous adresse. Le cher garçon, dans sa passion aveugle pour moi, est capable de vous donner à entendre que j'ai gagné la bataille d'Iéna à moi tout seul, ce qui n'est pas exact, je vous le jure.

« Nous serons à Berlin dans peu jours : le temps d'y aller le fusil sur l'épaule par la grande route, car l'armée prussienne est hors d'état de nous opposer la moindre résistance ; elle n'est pas seulement battue et dispersée, elle est anéantie moralement et matériellement ; ses colonnes éparses se rendent sans combat à la première patrouille qu'elles rencontrent.

« Chère Hélène, donnez-moi de vos nouvelles le plus tôt et le plus souvent que vous pourrez. Ne m'épargnez pas les détails ; même ceux qui vous paraîtraient insignifiants auront du prix pour moi à la distance où nous sommes les uns des autres ; ne perdez jamais cela de vue quand vous tenez la plume pour m'écrire.

« Mes tendres respects à ma tante de Viéville. Prend-elle enfin son parti de me voir *l'un des séides du Corse ?* Bonne tante ! elle est bien heureuse ; elle oublie la révolution, c'est une grâce d'état.

« J'embrasse Adrienne, mais à la condition qu'elle m'aura fidèlement tenu les promesses qu'elle m'a faites la veille de mon dernier départ de Saint-Révérien. Lisez-lui ce passage de ma lettre, afin que la chère femme sache bien à quoi je fais allusion. Je ne puis vous nommer tout le monde, ma belle petite sœur ; mais je compte bien que vous ne manquerez pas de donner de mes nouvelles aux personnes que j'aime et dont vous connaissez plus particulièrement l'intérêt pour moi.

« Adieu, chère Hélène, mon cœur est rempli de vous et ma pensée ne vous quitte jamais.

« J'espère que la santé de ma sœur de lait ne vous donne plus d'inquiétude.

« Jacques. »

Voici maintenant la lettre de Vivant :

« Mademoiselle,

« J'ai assisté à bien des batailles dans ma vie de soldat, et j'ai connu beaucoup de braves dans nos armées ; mais je n'ai jamais vu rien d'aussi magnifique qu'Iéna et d'aussi vaillant que monsieur le comte votre frère.

« Il s'est comporté au feu comme s'il n'avait fait que cela depuis sa sortie de nourrice. Les premières balles comme les dernières l'ont trouvé le front aussi calme et le regard aussi assuré que s'il s'amusait à suivre le vol des hirondelles du haut de la terrasse de Saint-Révérien. Je m'y attendais, et cependant, quand je l'ai vu, j'en ai pleuré de joie et d'orgueil, mademoiselle Hélène.

« Dans le milieu de la journée, au moment où ça chauffait le plus fort, et au détour d'un petit bois, deux escadrons de hussards prussiens, de ceux qu'on appelle *hussards de la mort*, se sont précipités comme la foudre sur l'empereur, qui n'avait alors près de lui que quelques généraux et son peloton d'escorte ; mais ce peloton, Mademoiselle, était commandé par le lieutenant Jacques de Brancion, ce que les Prussiens ne pouvaient pas savoir. Monsieur Jacques s'est jeté en avant comme un lion, en criant à ses quarante chasseurs de le suivre, ce qu'ils ont fait aussi gaîment qu'on

va à la noce. Il a culbuté *les hussards de la mort*, bien nommés cette fois-là, tué de sa propre main l'officier qui était à leur tête, sabré à droite et à gauche, *en veux-tu? en voilà*, et finalement délivré l'empereur. Tout cela a été fait aussi vite que j'ai l'honneur de vous le dire, mais beaucoup mieux, vous pouvez le croire. Les Prussiens une fois en déroute, l'empereur a ordonné qu'on appelât monsieur le comte, et après lui avoir attaché sa croix sur la poitrine, en lui disant des paroles que je n'ose pas répéter, tant elles étaient belles, il a voulu qu'il fût pansé en sa présence par le docteur Ivan, et il a ajouté avant de se remettre en marche pour aller plus loin : « Monsieur de Brancion, « vous aurez encore de mes nouvelles « demain. » Ce qui veut dire aujourd'hui, Mademoiselle.

« Les blessures de M. Jacques ne sont pas graves, mais en revanche elles sont très-flatteuses. Il y en a une à la joue droite, qui fera très-bon effet un jour; l'autre est en pleine poitrine, mais par bonheur elle n'a pas pénétré profondément. M. Jacques a soupé comme en revenant de la chasse et dormi tout d'un somme. J'en parle savamment, puisque je l'ai servi à table, et que j'ai passé la nuit à le regarder à la lueur du feu de notre bivouac.

« Ne soyez pas inquiète, Mademoiselle. Nous allons faire une petite promenade à Berlin, que nous ne connaissons pas encore par hasard, et dans quelques mois nous serons de retour au château, où nous vous raconterons la bataille un peu mieux que je ne puis le faire ici, parce que je n'ai pas beaucoup de temps à moi, et qu'on écrit très-mal à son aise sur le ventre d'une marmite.

« On sonne à l'ordre en ce moment, Mademoiselle; et j'entends bourdonner à mon oreille que c'est pour annoncer que l'empereur va passer la revue du régiment. Par malheur, il faut que je ferme cette lettre, de sorte que je ne pourrai vous apprendre ce qui arrivera pendant cette revue; ce sera pour une autre fois.

« C'est bien décidément l'empereur qui va venir. Tout le bivouac est en l'air. Je vous quitte, Mademoiselle, pour aller brosser la grande tenue de M. Jacques. Vous voyez que ses blessures ne le gênent guère, puisqu'il songe à monter à cheval.

« Votre fidèle et respectueux serviteur,

« VIVANT BEAUGEY. »

Moins d'une heure après, l'empereur, suivi d'un splendide état-major, passait au grand galop dans les rangs des chasseurs à cheval de sa garde, dardant tout autour de lui les rayons du sourire magnétique dont son visage était illuminé.

Quand il eut achevé sa revue, il alla se placer sur le front du régiment et fit appeler les officiers, les sous-officiers et les soldats auxquels il voulait distribuer des récompenses.

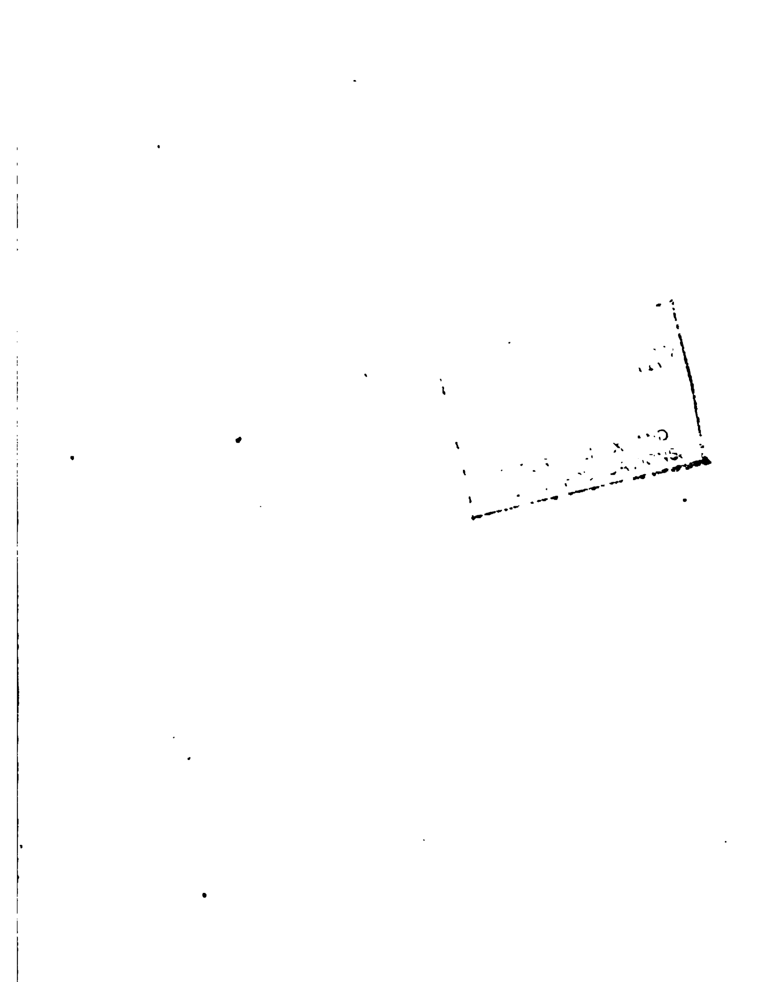
— Capitaine Müller, dit-il, je vous accorde la croix d'officier de la Légion d'honneur. — Sire, cela fait deux grâces bien près l'une de l'autre, répondit le vieil officier en portant la main à son colback. — Comment cela, capitaine? demanda vivement l'empereur. — Sire, ne m'avez-vous pas donné hier ce jeune homme dans ma compagnie?

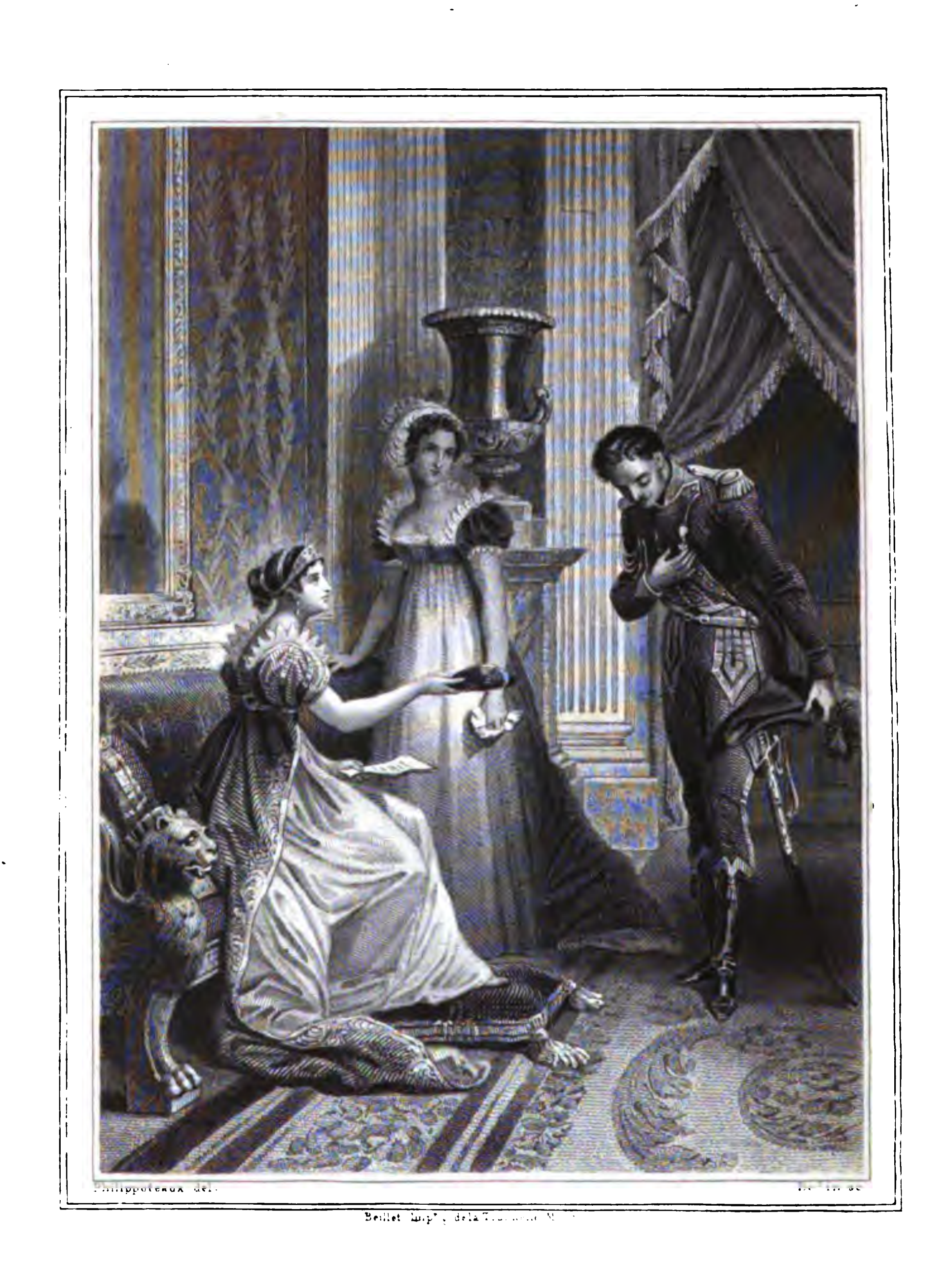
Et le capitaine Müller désigna Jacques, qui, ayant été aussi appelé, se tenait à côté de lui un peu en arrière.

— Vous avez raison, capitaine; mais vous êtes de ces hommes qu'on ne récompense jamais trop. Monsieur de Brancion, approchez-vous.

Jacques fit faire quelques pas à son cheval.

— Comment vont vos blessures? reprit l'empereur. — Je ne les sens pas, Sire. — Vous croyez vous de force à aller franc-étrier à Paris? — Oui, Sire. — Eh bien! tenez-vous prêt à partir dans une heure. Vous porterez en France la nouvelle de nos succès. Vous en avez le droit. — Vive l'empereur! s'écria le capitaine Müller. — Vive l'empereur! répéta tout le régiment. — Vive la France! murmura Jacques.





JACQUES DE BRANCION



XXXVII.

Jacques ne mit que quatre jours et cinq nuits à franchir la distance qui sépare Iéna de Paris : c'était presque l'impossible ; mais à cette époque prodigieuse l'impossible semblait être devenu la coutume des hommes aussi bien que celle des événements.

Grâce aux rudes épreuves de ses premières années et aux habitudes actives de son adolescence, le jeune officier, en dépit de ses deux blessures, supporta merveilleusement bien la fatigue de ce long voyage fait à franc étrier ; il n'eut donc besoin que de quelques heures de repos pour pouvoir se présenter convenablement devant les hauts personnages auxquels il devait remettre ses dépêches.

Il alla d'abord chez le ministre de la Guerre, près duquel il fut admis immédiatement quand on sut qu'il apportait des nouvelles de la grande bataille dont on commençait à parler à Paris. Le ministre lut attentivement le bulletin de ce beau fait d'armes, rédigé par l'empereur lui-même, puis il dit à Jacques :

— C'est vous qui êtes monsieur de Brancion ? — Oui, mon général. — Vous êtes nommé capitaine et officier d'ordonnance de l'empereur. Sa Majesté m'ordonne en outre de vous autoriser à passer quelques semaines dans votre famille pour vous remettre de vos blessures et des fatigues de la campagne. Vous rejoindrez l'état-major vers la fin de décembre : les hostilités contre les Russes, en supposant qu'elles éclatent, n'auront pas lieu avant cette époque.

Du ministère de la guerre, le nouveau capitaine se rendit chez le prince archi-chancelier, qui voulut aussi le voir à l'instant même. Cambacérès lut en sa présence les dépêches de l'empereur, puis il invita Jacques à dîner pour le lendemain, en lui annonçant qu'il désirait avoir un entretien particulier avec lui.

Vers le soir, Jacques prit une voiture de remise et se rendit à Saint-Cloud, où se trouvait l'impératrice Joséphine, à laquelle il remit une lettre de Napoléon.

Il avait trouvé de la bonhomie et de l'intérêt chez le ministre de la guerre ; de la bienveillance chez l'archi-chancelier ; chez l'impératrice il rencontra la bonté exquise d'une femme que la Providence ne semblait avoir placée sur un trône que pour montrer la puissance de la grâce à côté de la séduction du génie.

— Monsieur de Brancion, dit-elle à Jacques, qui attendait, dans une attitude respectueuse, qu'elle eût achevé la lecture de la lettre qu'il lui avait apportée, l'empereur ne me donne que peu de détails sur le nouveau succès de ses armes invincibles, mais il prétend que vous avez été à même de tout voir, et il m'engage à vous questionner : voyons, racontez-moi cette bataille ; souveraine d'un peuple vaillant et épouse d'un grand homme, je dois être curieuse dans cette circonstance où il s'agit de la gloire de l'un et de l'autre.

Jacques rougit de plaisir, mais il ne s'intimida pas, et ce fut en termes élégants, simples et poétiques cependant qu'il fit le récit des prodiges auxquels il avait assisté.

Pendant qu'il parlait, l'impératrice avait les yeux constamment attachés sur lui, et son regard spirituel et bienveillant semblait l'interroger.

— Quoi ! c'est là tout ce que vous avez à m'apprendre, monsieur de Brancion ! s'écria-t-elle lorsque Jacques s'arrêta. — Je crois avoir tout dit à Votre Majesté. — Cherchez un peu dans votre mémoire.

Jacques rougit de nouveau, mais il garda le silence : comme il n'avait plus qu'à parler de lui, il ne savait comment s'y prendre. L'impératrice, voyant son embarras, se hâta d'ajouter :

— Votre modestie m'exposerait cependant à être ingrate, monsieur de Brancion, si l'empereur était aussi discret que vous : il m'écrit qu'il vous doit sa victoire, puisque sans vous il eût sans doute été fait prisonnier. — Je n'ai fait que mon devoir, Madame ; et ce n'est pas un mérite quand on a l'honneur d'appartenir à une armée où chacun donne chaque jour les plus nobles exemples. J'ai été plus favorisé qu'un autre, et si je m'en réjouis, je ne crois pas avoir le droit de m'en enorgueillir. — Vous êtes un brave jeune

homme, monsieur de Brançion, dit l'impératrice d'une voix émue, et je veillerai à ce que votre modestie ne vous nuise pas pendant votre carrière. Vous avez une sœur à ce que je crois? — Oui, Madame. — La verrez-vous bientôt? — Dans quelques jours, j'espère, Madame, grâce aux bontés de l'empereur, qui a bien voulu m'accorder un congé. — Eh bien! moi je veux que vous lui remettiez un souvenir de ma part, et que vous lui disiez que je serai très-heureuse de la voir si jamais vous l'amenez à Paris.

L'impératrice adressa quelques mots à voix basse à madame de Rémusat, qui se tenait à côté d'elle, puis elle reprit pendant que madame de Rémusat s'éloignait,

— J'ai connu votre père autrefois, et vous me le rappelez beaucoup. — Votre Majesté veut donc absolument que j'aie de l'orgueil? répondit Jacques dont le noble et doux visage s'illumina d'un sourire fier et mélancolique à la fois, ressembler à mon père est toute mon ambition. Il vous est permis de l'avoir, et j'ajouterai qu'elle justifierait au besoin toutes les autres, monsieur de Brancion.

En ce moment madame de Rémusat revint et remit à l'impératrice un écrin en maroquin vert orné des armes impériales.

— C'est mon présent à votre sœur, reprit Joséphine avec le plus gracieux sourire. — Il y a là des émeraudes et des perles, symboles d'espérance et de pureté; il me semble que rien ne pourrait mieux convenir à mademoiselle de Brancion.

L'impératrice inclina la tête pour indiquer que l'audience était terminée, et Jacques s'éloigna à reculons, après avoir fait un profond salut à la femme charmante qui le laissait pénétré de reconnaissance.

Le lendemain de bonne heure, Vivant qui avait accompagné son maître, ce que nous n'avons pas jugé à propos de dire, convaincu que cela était tout à fait inutile, entra dans la chambre de Jacques encore profondément endormi.

— Lisez, monsieur le comte! lisez bien vite! s'écria-t-il en jetant sur le lit du jeune officier un numéro du *Journal de l'Empire*.

Jacques se frotta les yeux, prit le journal qu'il se mit à parcourir, puis il dit à Vivant:

— C'est le bulletin de la bataille : tu aurais bien pu me laisser dormir encore : je sais ce qu'il doit contenir. — Non, morbleu, vous ne le savez pas! reprit le dragon en s'emparant du journal que Jacques avait posé à côté de lui. Écoutez ce passage.

Et Vivant lut à haute voix :

« Parmi les beaux faits d'armes de cette mémorable journée, nous citerons l'acte d'héroïsme du lieutenant de Brancion, des chasseurs de la garde impériale. Ce jeune officier, arrivé à l'armée depuis la veille au soir seulement, et qui voyait le feu pour la première fois, a chargé résolûment, avec quarante chevaux, deux escadrons de hussards prussiens, qui, à la faveur du brouillard, s'étaient glissés au milieu de nos colonnes pour enlever l'empereur et venger ainsi la mort du prince Louis de Prusse, tué dans le combat du 10, à Saalfeld. Ils eussent peut-être réussi dans leur entreprise et compromis ainsi le sort de la campagne, sans la résolution du jeune officier que nous venons de nommer. L'empereur, témoin de son intrépidité et de son sang-froid, l'a décoré de sa main sur le champ de bataille, et a voulu qu'il fût pansé sous ses yeux de deux blessures légères qu'il a reçues. Toute l'armée a applaudi à cet acte de justice. »

— Eh bien! mon capitaine, regrettez-vous encore que je vous aie éveillé? demanda Vivant en attachant sur Jacques un regard radieux et attendri. — Non, mon ami, et je te remercie au contraire, car je pense que ma sœur sera bien heureuse en lisant ce journal. — Et comme ils vont être fiers au pays! reprit Vivant. Il me semble que je les vois et que je les entends, dimanche prochain au cabaret du grand Saint-Hubert; mais ce n'est pas tout, capitaine, écoutez encore.

Et Vivant se remit à lire :

« Ces glorieuses nouvelles ont été apportées à Paris par le lieutenant de Brancion, que Sa Majesté a voulu récompenser ainsi de sa belle conduite pendant la bataille. Ce jeune officier, malgré deux blessures, a franchi, à franc-étrier, en moins de cent vingt heures la distance qui sépare Iéna de

Paris. Reçu ce soir en audience particulière par Sa Majesté l'impératrice qui a désiré entendre de sa bouche le récit de notre victoire, M. de Brancion avait appris peu d'instants avant son départ pour Saint-Cloud qu'il était nommé capitaine et officier d'ordonnance de l'empereur.

« M. de Brancion appartient à une de ces vieilles familles françaises, qui, à toutes les époques de notre histoire, se sont toujours illustrées par leur valeur et leur patriotisme. Son père, mort pendant l'émigration, avait été glorieusement blessé en défendant l'infortuné Louis XVI lors de la journée du 10 août.

« Heureuse la nation dont le souverain sait ainsi deviner le mérite partout où il se trouve : les grâces qu'il accorde sont toujours des actes de justice. »

— Et c'est imprimé tout cela, mon capitaine! s'écria Vivant avec enthousiasme. Ma foi, vive l'empereur! en voilà un qui pense à tout!

Jacques fut moins expansif, bien que profondément touché aussi de ces attentions flatteuses et délicates. L'idée qu'une pensée politique les inspirait ne le rendit point ingrat, et ce fut sans effort qu'il se promit de nouveau de servir jusqu'à la fin, avec une incorruptible fidélité, l'homme prodigieux dont l'habileté tenait compte des services du passé en récompensant le dévouement du jour.

Il se leva bientôt après, et écrivit à Hélène cette lettre que nous citerons encore, parce qu'elle peint aussi bien les sentiments intimes de notre héros que celle qu'il lui adressa du champ de bataille d'Iéna.

« Le petit mot que j'ai jeté à la poste en passant à Nancy, vous a appris mon retour en France, ma chère Hélène. Je n'étais pas sûr de vous revoir alors; je le suis à présent, car le ministre de la guerre, que j'ai vu hier dans la matinée, m'a annoncé que l'empereur m'accordait un congé de quelques semaines. J'espère pouvoir partir demain. Ai-je besoin d'ajouter que cet espoir est une immense joie pour mon cœur rempli de vous? Me voilà capitaine et officier d'ordonnance de l'empereur. Je suis abasourdi de cette fortune rapide, et j'admire les caprices de la destinée. Que la nôtre est changée depuis trois ans, ma bien-aimée sœur! Remercions Dieu, et plus que jamais confions-nous en sa bonté, dont il nous a donné tant de preuves lors même qu'il nous frappait le plus cruellement.

« L'impératrice, que j'ai vue hier soir, comme vous allez le lire dans le journal qui vous arrivera avec cette lettre, a été charmante pour moi. Elle a connu autrefois notre pauvre père, et elle m'a révélé cette circonstance avec une grâce qui double le prix de ce bienveillant souvenir. Vous-même, chère Hélène, n'avez point été oubliée. L'impératrice m'a remis pour vous une parure d'émeraudes et de perles fines, qui me semble fort belle, et elle m'a chargé de vous dire qu'elle serait très-heureuse de vous voir si jamais vous venez à Paris.

« Il n'est plus question de mes blessures. Je crois même que celle de la joue ne paraîtra pas, au grand désespoir de Vivant, qui me voyait déjà balafré comme lui.

« Adieu, ma bien-aimée sœur; comme je suivrai de très-près cette lettre, je ne vous charge pour toutes les personnes qui veulent bien se souvenir de moi, que de leur dire que je serai heureux de les revoir. J'espère que tout le monde est en bonne santé.

« JACQUES. »

XXXVIII.

Les deux messages partis du champ de bataille d'Iéna quelques heures avant que Jacques l'eût quitté lui-même, étaient parvenus sans retard à Hélène, parce que celle-ci, fort inquiète alors, n'avait jamais manqué d'envoyer à la poste chaque jour de courrier; mais une fois rassurée par les lettres de Jacques et de Vivant, elle était revenue à ses habitudes, lesquelles consistaient à ne faire prendre les paquets à son adresse que le lundi, qui était jour de marché à Arc.

Hélène apprit donc tout à la fois l'honorable mission dont son frère avait été chargé, les faveurs inespérées qui en étaient la suite,

et l'heureuse nouvelle de leur prochaine réunion.

Expansive comme tous les êtres qui sont assurés de la sympathie de ce qui les entoure, Hélène n'eut rien de plus pressé que de faire partager son bonheur aux habitants du château ; puis, quand elle se fut abandonnée pendant quelques instants avec eux à la joie qui inondait son cœur, elle voulut l'augmenter encore en allant la confier à Francine, qu'elle n'avait pas vue depuis le jour où elle lui avait communiqué les deux lettres venant directement du champ de bataille d'Iéna.

Elle prit par la main la petite Pâquerette, dont elle se séparait le plus rarement possible, et elle se dirigea vers la demeure de Brulard.

Hélène atteignit l'ancien presbytère du côté de la porte de l'enclos qui donnait sur les bois, et comme cette porte se trouvait fermée au loquet seulement, la jeune fille n'eut besoin de personne pour pousser plus loin une entreprise qui n'était au surplus pas nouvelle pour elle, puisqu'elle était venue voir plus d'une fois Francine depuis la visite qu'elle lui avait faite avec son frère, le jour du départ de celui-ci pour l'armée.

Quand Hélène eut fait quelques pas dans le jardin, elle aperçut Brulard qui se promenait à peu de distance, la tête inclinée sur la poitrine, comme un homme plongé dans une profonde et pénible méditation.

Son visage, habituellement pâle, ravagé et empreint de souffrance, était encore plus altéré que de coutume, et quand il aborda Hélène, celle-ci remarqua que tout son corps était agité d'un tremblement nerveux, pénible à contempler, parce qu'il trahissait évidemment une grande perturbation morale.

Cette idée frappa si vivement Hélène, qu'oubliant tout à coup la répulsion que lui inpirait cet homme, elle lui dit avec l'accent d'un véritable intérêt et d'une pitié profonde :

— Mon Dieu, monsieur Brulard, qu'avez-vous? — J'ai... j'ai, Mademoiselle., balbutia Brulard avec une sorte d'égarement, que je suis le plus malheureux des hommes! — Francine serait-elle malade? — Non, Mademoiselle; mais elle est plongée dans un sombre désespoir, et depuis quarante-huit heures il m'a été impossible de lui arracher une seule parole. Oh! tâchez d'obtenir d'elle qu'elle vous dise ce qui l'afflige ; et s'il existe un moyen de la consoler, faites-le-moi connaître, je vous en conjure au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde! — Où est-elle en ce moment? demanda Hélène. — Dans sa chambre, où je n'ose plus entrer. — Mais enfin, savez-vous ce qu'elle a? — Oui... je crois... j'ai du moins des soupçons... Allez vite auprès d'elle! c'est Dieu qui vous envoie.

Hélène se pencha à l'oreille de Paquerette pour lui dire de l'attendre en jouant dans le jardin, puis elle se dirigea vers la maison en faisant comprendre à Brulard, par l'expression de son visage, qu'elle s'associait à ses inquiétudes, quelle qu'en fût la cause.

— C'est moi, ma bonne amie, dit-elle en frappant à la porte de Francine, dont la clef était retirée.

La porte s'ouvrit aussitôt, et les deux amies se trouvèrent en face l'une de l'autre.

— Vous m'abandonnez donc Francine? dit tendrement Hélène après avoir embrassé la jeune fille, qui se tenait immobile et silencieuse devant elle. — Non, Mademoiselle, car j'allais vous écrire, répondit Francine en conduisant Hélène vers un petit sofa placé près de la fenêtre. — M'écrire quand vous pouvez me voir! Pourquoi ce changement dans des habitudes qui me rendaient si heureuse? Vous ne m'aimez donc plus?

Et Hélène entoura de ses deux bras Francine, dont la physionomie et l'attitude trahissaient une douloureuse contrainte.

— Je vous aime, au contraire, plus que jamais, Mademoiselle, répondit-elle après quelques secondes de silence, en cherchant à se dégager doucement de l'étreinte de son amie. Mais, comme nous devons bientôt nous séparer pour toujours, je tâche dès à présent de prendre l'habitude de ne plus vous voir. — Nous allons nous séparer bientôt! s'écria Hélène. Mais que dira mon frère? attendez-le du moins pour le consulter. Je vous apporte une lettre de lui qui m'annonce son

arrivée prochaine. Peut-être sera-t-il ici aujourd'hui même...

Une pâleur mortelle couvrit le visage de Francine; ses mains se rejoignirent par un mouvement involontaire et se serrèrent convulsivement l'une contre l'autre; elle semblait en proie à un si violent désespoir, qu'Hélène cessa de parler pour se jeter au cou de son amie en sanglotant.

Elles restèrent quelques instants enlacées, confondant leurs larmes et leurs soupirs, car Francine s'était mise aussi à pleurer.

— Écoutez, mademoiselle Hélène, dit-elle après un assez long silence, ce que je vous ai annoncé est irrévocable. Vous me demandez de consulter monsieur votre frère... je ne le ferai pas; et si je le faisais il m'approuverait, j'en suis sûre. Je vous aime plus que jamais... J'aime tendrement aussi mon malheureux père... Ce ne sera pas sans un affreux brisement de cœur que je quitterai ce cher pays, où j'ai tant souffert cependant... Mais il faut que ma destinée s'accomplisse, telle que je l'ai choisie, ou que je meure misérablement dans des tortures morales au-dessus de mes forces... — Mais enfin que devenez-vous? — J'entre aux Sœurs de la Charité de Nancy.

Hélène ne put retenir un cri de douloureuse surprise.

— J'y prierai pour vous, pour votre noble et généreux frère, reprit Francine; et je finirai peut-être par obtenir de Dieu la grâce d'une sainte mort pour celui qui vous a fait tant de mal. — Promettez-moi du moins que vous réfléchirez encore pendant quelques jours; et autorisez-moi à confier tout ce que vous m'avez dit à mon frère. — Je partirai après-demain... Si d'ici là M. de Brancion arrive, je ne m'oppose pas à ce que vous lui rendiez compte de notre conversation; mais je vous avertis d'avance que je suis très-décidée à ne pas le voir.

En ce moment un bruit de grelots et des claquements de fouet retentirent sur la route que l'on apercevait de la fenêtre près de laquelle se tenaient les deux jeunes filles.

— C'est mon frère! dit Hélène en se levant vivement. — Mon Dieu, ne m'abandonnez pas! murmura Francine, dont la tête retomba avec accablement sur son sein. — Voulez-vous encore que je parle à votre père? demanda Hélène. — Non, je m'en chargerai... Retournez vite au château, Mademoiselle... — Vous ne ferez rien avant de m'avoir vue? — Partez! partez! qu'il ne soit pas dit que je lui enlève un seul instant de son bonheur!

Malgré cette touchante prière, Hélène ne pouvait se décider à s'éloigner; mais la porte s'ouvrit brusquement, et Brulard, le visage aussi radieux qu'il pouvait l'avoir, entra en criant d'une voix entrecoupée :

— Mademoiselle Hélène, monsieur votre frère arrive!

Les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et Hélène sortit en courant, après avoir murmuré à l'oreille de Francine quelques paroles que Brulard n'entendit pas.

XXXIX.

Après le brusque départ d'Hélène, Brulard passa quelques instants à contempler sa fille sans proférer une seule parole; mais en dépit de son silence, il était facile de deviner, à la tension douloureuse de sa physionomie, qu'il désirait ardemment savoir quelle espèce d'explication avait eu lieu entre les deux jeunes filles, pendant l'entrevue que l'arrivée de Jacques venait d'interrompre si inopinément.

Enfin Francine saisit vivement les deux mains de son père, les serra l'une contre l'autre dans les siennes, puis elle lui dit d'une voix brisée :

— Pardonnez-moi, mon pauvre père... — Mais je te pardonne d'avance, mon enfant. Tu sais bien que je ne trouve jamais rien de mal dans ce que tu fais. — Oh! vous me déchirez le cœur en parlant ainsi! s'écria Francine. Ce que j'ai à vous apprendre va vous réduire au désespoir... — Je comprends... tu persistes dans ton idée de t'éloigner de ce pays.

Francine fit avec accablement un signe de tête affirmatif.

— Eh bien! ma fille, si ta détermination est irrévocable, je vais prendre tous mes

arrangements pour notre départ, ajouta le malheureux père qui était à mille lieues de deviner toute l'étendue de l'infortune qui le menaçait. — Il n'y a pas d'arrangements à prendre mon père, murmura Francine. — Alors il ne s'agit que d'une absence de quelques mois.., tu as raison cela; peut se faire du soir au lendemain, et... — Il s'agit d'une séparation éternelle! interrompit Francine avec une sombre résolution. — Je n'y comprends plus rien, balbutia Brulard. — C'est vous et moi qui devons nous séparer pour toujours, réprit Francine.

Brulard se pencha brusquement sur sa fille, attacha sur elle des yeux égarés, et lui dit :

— Mais tu es donc folle, ma pauvre enfant? — Je ne le suis pas encore, mon père, et c'est pour ne pas le devenir que j'ai pris la résolution de quitter le monde... Encore une fois pardonnez à votre malheureuse fille! — Dans quelque lieu que tu ailles, je te suivrai. — C'est impossible! — Ce qui est impossible, c'est qu'il existe sur la terre un asile où tu puisses te retirer sans moi. — Ne dites pas cela, mon père, parce que nos destinées ne sont pas tellement liées.. — Si tu veux te tuer, interrompit Brulard avec un calme sublime, parle... je me tuerai aussi... Mais vivre sans toi, vois-tu, ma fille, cela est au-dessus de mes forces.

Francine se laissa tomber aux pieds du vieillard et embrassa ses genoux en sanglotant.

— Oh! ne me tenez pas ce langage, mon pauvre père! s'écria-t-elle d'une voix étouffée. Nous avons mieux à faire, vous et moi, que de mourir comme des impies et des réprouvés. — Je ne veux pas vivre... Je ne vivrai pas sans toi, ma fille... J'en aurais la volonté que je ne m'en trouverais pas la force. — Demandez-la à Dieu, mon père. — Que je demande à Dieu la force de vivre sans toi! Je ne jouerai pas cette indigne comédie avec lui, car puisqu'il voit tout, il saurait bientôt que mon cœur démentirait mes lèvres... Maintenant, achève... il faut que je sache tout.

Francine releva la tête, regarda son père avec une expression suppliante et désolée, puis elle lui dit :

— Je veux partir seule... — Tu me l'as déjà annoncé ; mais quand veux-tu partir? — Après-demain. — Et où comptes-tu aller? — Vous ne me maudirez pas?... — Je peux maudire le genre humain, mais non mon enfant... Parle, parle, ma fille. — Eh bien! mon père, je voudrais... j'ai l'intention de me retirer aux Sœurs de la Charité de Nancy et d'y consacrer le reste de ma vie à servir les pauvres et les malades.

Francine prononça cette phrase avec une difficulté extrême, laissant un long intervalle entre chaque mot, et tenant constamment un regard suppliant et tendre attaché sur son père.

Brulard fit entendre son ricanement sinistre.

— Est-ce qu'il y a encore des Sœurs de la Charité? dit-il avec une ironie méprisante. Est-ce que la révolution n'a pas détruit tous ces asiles que l'oisiveté et la superstition avaient inventés pour le désespoir des pères? Tu rêves, ma minette, ou tu veux t'amuser à me donner de l'inquiétude... Hé! hé! hé! — Ne vous faites pas d'illusions, mon père. Ce que je vous dis est sérieux... La maison dont je vous parle existe, et même on m'y attend. — On t'y attend! s'écria Brulard d'une voix terrible. Et qui donc a osé t'offrir un abri, sans savoir si tu avais obtenu l'aveu de ton père avant de le solliciter? Mais je dénoncerai à l'autorité ces femmes comme de viles intrigantes... Je les vois venir; c'est ta fortune qu'elles convoitent... — Elles savent, au contraitre, que nous pouvons en faire un meilleur usage que de la leur donner, interrompit Francine. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mon père... laissez-moi partir. — Tu n'es pas majeure, et je refuse de la manière la plus positive mon consentement à cette résolution criminelle... Oui, criminelle, Francine! car vois-tu bien, la fille qui abandonne un père dont elle est la seule consolation et l'unique soutien, commet un crime! un crime, entends-tu!.. et si la religion décidait qu'une pareille monstruosité est permise, les hommes qui, comme moi, on travaillé à la détruire, auraient bien mérité de l'humanité. — Ainsi, mon père, vous vous opposez à mon départ? — Oui, ma

fille! — C'est votre dernier mot? — Et il est irrévocable. — Alors vous me verrez mourir sous vos yeux. — J'aime mieux cela, répondit Brulard avec une énergie surhumaine.

Francine fit un mouvement de douloureuse surprise. Oui, j'aime mieux cela, reprit Brulard, parce que je serai mort avant toi, et du moins la même tombe pourra nous réunir.

Francine, qui s'était relevée, alla s'assoir sur un fauteuil, les bras croisés et la tête inclinée sur son sein haletant.

— Écoutez-moi, mon père, et ne m'interrompez pas, dit-elle après quelques instants d'un douloureux silence. J'aime M. de Brancion... Je l'aime comme une insensée, et s'il existe au monde un moyen d'empêcher cet amour de me tuer misérablement, c'est celui que Dieu m'a inspiré et dont je viens de vous faire part... Il n'y a rien, mon père, que je n'aie tenté jusqu'à ce jour pour me guérir de cette folle passion; mais comme la fatalité a toujours été plus forte que mon courage, il faut bien en venir à la dernière ressource qui me reste... Je sais que je commets une action coupable en vous abandonnant... Je me la reproche avec une amertume dont Dieu seul peu connaître la force et la sincérité... Mais la honte de succomber ici à des douleurs qui ne seraient un secret pour personne, domine tout... Comment ne le comprenez-vous pas, mon père, vous qui m'avez si souvent répété que vous étiez fier de votre enfant? Je ne veux pas vous adresser ici un reproche indirect; mais, franchement pour vous et pour moi, n'est-il pas bien nécessaire que nous nous relevions dans l'estime de ceux qui nous connaissent... Et sera-ce possible, si l'on peut supposer que je spécule sur mon désespoir pour attendrir le cœur de M. de Brancion? Si je pars, si j'ensevelis le reste de mes jours dans un hospice, personne ne saura pourquoi; on vous plaindra... et plus tard peut-être mes prières... — N'ajoute pas un mot de plus, ma fille, si tu ne veux pas entendre les plus horribles blasphèmes sortir de ma bouche! s'écria Brulard, avec une sorte d'égarement dans le regard et dans la voix. Ai-je besoin qu'on me plaigne? Que me font tes prières?... Tu sais bien que je ne crois à rien; que le ciel et la terre ne sont que mon amour pour toi? Toi entrer dans un hospice, Francine! mais j'irais t'en arracher demain, dussé-je, pour arriver jusqu'à toi, écraser sous mes pieds toutes les béguines qui ont exploité tes scrupules pour t'attirer à elles. Tu aimes M. de Brancion!... Eh bien! si lui t'aime aussi, et cela est, j'en suis sûr, pourquoi chercherais-tu à te guérir de ton amour? Qui peut savoir ce que l'avenir vous garde à tous deux? — Qui peut savoir ce que l'avenir nous garde? répondit lentement Francine. Moi, mon père, et c'est pour cela que je veux m'éloigner sans retour possible. — Mais puisque je te dis qu'il t'aime... — Mon Dieu, je ne le nie pas, interrompit Francine; seulement, je regarde cette réciprocité d'affection comme un malheur de plus pour moi. — Parceque tu as des idées romanesques, ma pauvre enfant! tu te figures que la fille d'un homme comme moi, d'un parvenu, d'un ancien laquais, n'est pas faite pour épouser le noble héritier des comtes de Brancion... — Cela est un peu vrai, murmura Francine avec un sourire de douloureuse résignation. — Mais si M. Jacques n'a pas les même préjugés que toi sur le chapitre de la naissance... — Réfléchissez donc un peu, mon père, interrompit de nouveau Francine. Ce n'est pas seulement la naissance qui nous sépare, M. de Brancion et moi... c'est... c'est aussi... votre position particulière vis-à-vis de lui... Ah! vous auriez bien dû ne pas me condamner à vous montrer cet abîme que notre passé a creusé entre nous! Pardon, pardon mille fois, mon pauvre père! Mais puisque vous ne voulez pas reconnaître la vérité, il faut bien que je vous la rappelle!

Pendant ces dernières paroles de Francine, Brulard, qui semblait plus irrité que triste peu d'instants auparavant, était tombé dans un profond abattement; sa physionomie trahit tout à coup une violente lutte intérieure. On eût dit, à le voir, qu'il venait seulement de découvrir toute l'étendue du malheur de son enfant.

— Ainsi, à t'entendre, dit il avec effort, je serais ton propre bourreau?

Francine ne put répondre à cette interpellation que par un regard désolé : c'était

avouer à son père qu'elle avait frappé juste sur le point sensible de sa conscience.

— Mais cependant, si M. de Brancion m'a loyalement pardonné, ce serait lui faire injure que de ne pas croire que je suis, vis-à-vis de lui, comme si je n'avais aucun tort à me reprocher.

Brulard fit cette réflexion bien plus comme s'il se répondait à lui-même que comme s'il l'adressait à sa fille, qui reprit cependant :

— Vous ne réfléchissez pas, mon père, qu'il y a des choses que M. de Brancion n'a pu vous pardonner. — Et lesquelles? demanda Brulard d'une voix dont le timbre venait de subir une altération extraordinaire. — Celles qu'il ne connait pas? — S'il ne les connait pas, je n'ai point à m'en occuper, repartit Brulard avec un peu moins d'anxiété. — Mais si d'autres les connaissent, mon père... — Que veux-tu dire? demanda Brulard dont le visage prit un aspect cadavérique. — Ne me questionnez pas, mon père... et au nom du ciel, n'approfondissez rien... Sachez seulement une chose, c'est que M. de Brancion serait là à mes pieds, me suppliant d'accepter son cœur et sa main, que je croirais de mon devoir de tout refuser... et que je refuserais tout!

Brulard se frappa le front des deux mains avec tous les signes du plus affreux désespoir.

— Dieu voudrait-il me punir par mon enfant? murmura-t-il d'une voix sourde et à peine articulée. Mais bah! reprit-il moins distinctement encore, il n'y a pas de Dieu.

Il se leva, s'approcha lentement de Francine, lui saisit le bras et la regardant fixement en se penchant sur son visage, il lui dit :

— Qui sait quelque chose que M. de Brancion ne sache pas? — Je vous ai prié de ne pas me questionner, mon père. — Je veux tout savoir, afin d'acheter le silence de ceux qui pourraient parler. — C'est inutile, ils ne parleront pas. — Tu les connais donc?

Francine baissa les yeux.

— C'est toi! s'écria Brulard... Ah! je comprends tout maintenant.

Et il tomba comme si la foudre venait de le frapper.

XL.

Aux cris déchirants de Francine, qui avait cru son père mort sur le coup, les trois domestiques de la maison accoururent en toute hâte.

Carmagnole releva son maître, et aidé de la cuisinière et de la petite femme de chambre Tronquette, il le porta dans sa chambre au rez-de-chaussée de la maison.

On l'étendit sur son lit, on lui desserra tous ceux de ses vêtements qui pouvaient le gêner, puis Francine, au désespoir, envoya Carmagnole chercher le médecin du village.

En attendant son arrivée et son arrêt, la pauvre enfant fit tout ce qu'elle put pour rappeler son père à la vie. Le pouls battait encore, quelques faibles mouvements se faisaient sentir dans la région du cœur, mais la face était toujours livide, les yeux fermés, et les membres avaient une roideur du plus fâcheux augure. Évidemment si le coup n'était pas mortel, il devait avoir une grande gravité, et Francine, qui ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il était parti de sa main, éprouvait d'affreux remords au milieu de ses inquiétudes.

Une heure s'écoula dans d'inexprimables angoisses et au milieu de soins toujours infructueux. Le médecin arriva, mais sa présence ne ramena pas le calme, parce qu'il ne put donner d'espoir. Après avoir examiné le malade attentivement, il déclara, avec tous les ménagements que commandait la douleur de Francine, que Brulard, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, était dans un état qui ne laissait que bien peu de prise aux tentatives de l'art.

Cependant les moyens les plus énergiques furent employés, et après deux saignées et l'application de larges sinapismes sur les jambes, le malade ouvrit les yeux, fit quelques mouvements des bras, et prononça même cinq ou six paroles sans suite et mal articulées.

— Vous voyez bien qu'il y a du mieux, Monsieur, dit Francine d'une voix entre-

coupée par les sanglots. Oh! promettez-moi que vous ferez tout ce qui dépendra de vous pour le sauver. — Vous ne devez pas en douter, ma chère demoiselle; mais, hélas! la science est bien impuissante contre les accidents de cette nature. Si j'avais le bonheur de sauver monsieur votre père, je ne parviendrais toujours pas à lui rendre la raison. Mais comment cela lui est-il arrivé? vous étiez là, je présume? — Hélas! oui, Monsieur, j'y étais, et je crains bien d'avoir à me reprocher...

Francine, ne put achever, les sanglots lui coupèrent la parole.

— Ces accidents-là, dit le docteur, se manifestent assez habituellement à la suite de violents accès de colère. Monsieur votre père serait-il...

En ce moment Brulard agita ses bras au-dessus de sa tête, et dit d'une voix lente et forte :

— Je sais comment on brûle... Je mettrai le feu à leur couvent... et si elles crient je les enverrai à la guillotine pour les faire taire... hé! hé! hé! — Vous voyez, Mademoiselle, dit froidement le docteur, voilà déjà le délire qui commence. — Vous croyez que c'est du délire, murmura Francine d'une voix brisée. Est-ce bon ou mauvais signe? — Ce n'est ni l'un ni l'autre pour le moment : en tout état de cause ces symptômes devaient se produire, et je vous engage ma chère demoiselle...

Le docteur fut de nouveau interrompu par Brulard qui se mit sur son séant et roula autour de lui des yeux égarés, en disant :

— Oh! je ne reculerai pas... tout tremble ici devant moi... et d'ailleurs, hé! hé! hé! si mon bras était trop faible, n'ai-je pas à mon service les bras les plus forts du village? Je sais comment m'y prendre... Ah! ils veulent m'ôter mon enfant! mon enfant! pour qui j'ai... j'ai...

Francine, bouleversée à la pensée des aveux qui pourraient encore échapper à son père, et trouvant qu'il en avait déjà beaucoup trop dit, courut à lui, l'entoura de ses deux bras en s'écriant :

— Je suis là, mon père! je suis là! et je ne vous quitterai pas... — M'enlever mon enfant! reprit Brulard sans paraître remarquer ce qui se passait autour de lui; mais ils ne savent donc pas de quoi je suis capable, les insensés! Je me la laisserais prendre, moi, qui pour la faire riche et heureuse aurais volontiers obligé tous les Français à marcher dans le sang jusqu'au genou, hé! hé! hé!

Francine qui n'avait pas cessé d'étreindre son père, se pencha sur lui et appuya sa bouche contre les lèvres décolorées du malade pour tâcher d'arrêter l'essor désordonné de ses paroles.

Mais Brulard rejeta vivement la tête en arrière, repoussa avec une violence extraordinaire la pauvre Francine loin de lui, et s'écria de nouveau :

— Je les braverai tous! je défierai Dieu lui-même de me séparer de ma fille. Ah! ils veulent qu'elle soit religieuse! eh bien! moi je veux qu'elle reste avec moi et qu'elle soit comtesse, hé! hé! hé!... Il faut qu'il y ait des comtesses à présent!... Il faut...

Francine, désespérant d'imposer silence à son père, ou de le ramener à des idées plus sensées, se mit à pousser des cris déchirants; peut-être, pensait-elle que le moribond finirait par entendre l'expression de sa douleur, ce qui lui occasionnerait une secousse capable de lui rendre un peu de raison.

Mais Brulard resta indifférent aux cris de désespoir de sa fille comme il était resté insensible à ses prières; et la pauvre Francine n'eut plus d'autres ressources que de supplier le médecin de vouloir bien s'éloigner pendant quelques instants, s'il ne jugeait pas que sa présence fût tout à fait indispensable.

— Je reviendrai ce soir, dit le médecin : jusque-là diète absolue, renouveler les sinapismes de temps en temps, en les changeant de place, et ne pas irriter le malade par la contradiction.

Cela fait, il sortit.

Francine prit place sur un siége, au pied du lit de son père, après avoir disposé autour d'elle tout ce qu'il fallait pour lui donner les soins dont il pourrait avoir besoin.

Brulard était retombé accablé sur son oreiller; mais de temps en temps on voyait aux mouvements convulsifs de ses bras qui s'agitaient autour de lui, et à l'expression farouche de sa prunelle égarée, que le repos apparent dont il jouissait ne serait pas de longue durée.

Effectivement, il ne tarda pas à se soulever sur un de ses coudes, et après avoir laissé errer sa vue autour de lui, il appela à plusieurs reprises Francine, bien que celle-ci fût debout à son côté à la première fois qu'il prononça son nom.

— Je suis là... je suis là, mon père, et c'est pour toujours, entendez-vous bien. — Qu'on m'aille chercher Francine, reprit Brulard, et surtout qu'on lui recommande bien de n'amener ici ni religieuse ni prêtre. — Reconnaissez donc votre enfant, s'écria Francine avec désespoir; elle est là! c'est sa main qui presse la vôtre! c'est sa joue qui s'appuie sur votre visage... Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi. — Qui ose parler de Dieu ici? balbutia Brulard avec une sorte de rage. — Moi, votre fille... votre petite Francine dont vous écoutiez toujours les paroles autrefois. Oh! reconnaissez-la, et quand elle invoque le saint nom de Dieu devant vous, ne la repoussez pas... Vous êtes bien malade, mon pauvre père. — Raison de plus pour ne pas souffrir qu'on parle de Dieu devant moi, à moins que ce ne soit pour le maudire et le blasphémer. Hé! hé! hé!... Qu'ai-je besoin de Dieu? Je suis riche à présent, et malgré lui ma fille deviendra la plus grande dame du pays.

Francine se laissa tomber à genoux.

Brulard se mit tout à fait sur son séant, et l'une de ses mains, en cherchant autour de lui, rencontra la tête de Francine, agenouillée près du lit. Les doigts du moribond saisirent la chevelure de la malheureuse enfant, et semblèrent s'y cramponner avec fureur.

— Eh bien! oui, dit-il, j'ai fait brûler le château! je l'ai pillé! j'ai acheté à vil prix les plus beaux domaines de l'ancien seigneur! j'ai fait égorger celui-ci pour être bien sûr qu'il ne reviendrait jamais réclamer son bien. Je ne m'en repens pas, car tout cela je l'ai fait pour enrichir mon enfant, ma fille, qui est si belle et qui sera comtesse un jour... Oui, elle le sera! dussé-je commettre de nouveau un crime, dussé-je tout briser, tout broyer...

Et Brulard saisissant avec sa seconde main la tête de Francine, la frappa à plusieurs reprises avec violence contre le bois du lit, et en moins de quelques secondes le visage de la pauvre petite fut inondé de sang.

Que se passa-t-il alors? quelle plainte assez touchante sortit de l'âme torturée de Francine pour arriver à la raison obscurcie de son père! nous ne saurions le dire; mais toujours est-il qu'un moment vint bientôt, où Brulard retrouva assez de lucidité d'esprit pour reconnaître sa fille et savoir que c'étaient ses propres mains qui la frappaient.

Il vit qu'ils étaient seuls, il se surprit cherchant à lui broyer la tête, il se sentit les mains humides de son sang, il la crut morte, et il conserva sa raison juste assez de temps pour rester convaincu que c'était lui qui l'avait tuée!

Quand on entra, quelques instants après, on trouva Francine assise par terre, tenant en travers sur ses genoux le cadavre de Brulard.

XLI.

On se souvient qu'Hélène s'était séparée de Francine et avait quitté la maison de Brulard peu d'instants après avoir vu passer, sur le grand chemin, la voiture qui ramenait son frère; mais comme elle avait avec elle la petite Pâquerette qui gênait la rapidité de sa marche, elle ne put regagner le château aussi vite qu'elle l'aurait voulu, de sorte qu'elle rencontra, aux deux tiers de la montée de Saint-Révérien, Jacques qui venait au-devant d'elle.

Ce fut un moment d'inexprimable bonheur que celui de la réunion de ces deux êtres si nécessaires l'un à l'autre et si confiants dans leur mutuelle affection.

Ils passèrent le reste de la journée en compagnie de leur tante de Viéville, qui s'était

enfin décidée à accepter la gloire acquise par son neveu au service du *Corse usurpateur*. Jacques raconta sa courte et brillante campagne, il parla de l'empereur avec une admiration digne qui ne ressemblait en rien à l'enthousiasme irréfléchi de la plupart de ses partisans.

Le soir vint, la veillée s'avança : Jacques et Hélène purent entrevoir le moment où ils seraient enfin livrés à eux-mêmes et libres de se communiquer toutes leurs impressions, avec plus de calme et de suite qu'ils n'avaient pu le faire au moment de leur réunion de l'après-midi.

A dix heures, la marquise prit son bougeoir, le frère et la sœur se trouvèrent seuls.

— Je l'aime beaucoup, dit Hélène en désignant du doigt la porte par laquelle venait de sortir madame de Viéville. Elle a été bien bonne pour moi pendant votre absence, et cependant il me semble qu'elle ne l'a jamais été autant qu'en ce moment.

Et Hélène et Jacques se mirent à rire comme deux enfants.

Hélène posa ses deux petites mains sur son front, et après être restée pendant quelques instants dans l'attitude de la méditation, elle reprit :

— J'ai des milliers de choses à vous dire, mon cher frère; mais je ne sais par où commencer. — Commencez par la première qui vous viendra à l'esprit, chère enfant, car je suis sûr que toutes seront également intéressantes pour moi. — Mon ami, il faudra vous marier : j'ai besoin d'aimer quelque chose encore dans ce monde, mais je sens qu'il faut que ce soit quelque chose qui vous appartienne.

La physionomie du jeune officier, de calme et souriante qu'elle était, devint triste et rêveuse; il resta silencieux pendant quelques instants, puis il répondit à Hélène :

— Ne parlons pas de cela, ma sœur... j'ignore si je changerai d'idée plus tard, mais pour le moment je désire beaucoup ne pas me marier. — Voilà donc qui est décidé : nous nous aimerons un peu plus, pour nous empêcher de penser que nous pourrions aimer d'autres personnes que nous-mêmes. Maintenant il faut que je vous avertisse d'une chose : vous n'aurez pas aussi facilement raison de ma tante de Viéville que de moi sur le chapitre du mariage. — Oh! cela ne m'inquiète guère, répondit Jacques avec un sourire distrait, je l'aime beaucoup, mais je ne la consulte pas. — C'est que votre mariage est son idée fixe. Elle dit que vous êtes le dernier Brancion, et elle me répète tous les jours qu'elle ne sera tranquille que lorsqu'elle vous verra des héritiers de votre nom. — Ah! fit Jacques, comme s'il se parlait à lui-même, je crois bien que ce serait aussi la constante préoccupation de mon père s'il vivait encore... Maintenant, reprit-il après quelques instants de silence, quelles sont les autres choses que vous avez à me dire, ma belle petite sœur? — Voyons, que je cherche un peu... Ah! je n'ai qu'à me louer d'Adrienne; elle vous a tenu toutes ses promesses avec la plus scrupuleuse fidélité. — Je l'avais deviné à l'accueil qu'elle m'a fait quand je suis arrivé ce matin... Ainsi elle n'a plus cherché à être désagréable à ma sœur de lait? — Elle a même été quelquefois affectueuse et polie pour elle, répondit Hélène; et, de plus, dans ses jours de bonne humeur, elle m'a avoué qu'elle trouvait Francine charmante, et que c'était bien dommage qu'elle fût la fille d'un tel père.

Comme Hélène prononçait ces mots, la porte de la bibliothèque s'ouvrit brusquement et Adrienne entra en criant :

— Monsieur le comte! Mademoiselle! cet abominable Brulard qui a tué sa fille!

XLII.

Le frère et la sœur se levèrent à la fois en poussant un cri de douloureuse stupéfaction.

— Ce n'est pas possible, Adrienne, dit Jacques en entraînant sa sœur vers la porte, comme s'il avait déjà la pensée de s'élancer avec elle vers la demeure de Brulard. — Je vous assure, monsieur le comte, qu'on vient de me le dire, et que ça paraît vrai... Tenez... écoutez... on sonne le glas des morts à l'église du village.

Jacques et Hélène prêtèrent l'oreille avec la plus poignante anxiété, et ils entendirent effectivement les tintements lugubres de la cloche de Saint-Révérien.

— Quelqu'un est mort à coup sûr, dit Jacques; mais cependant je ne puis croire encore... ce serait affreux!... Ma sœur, continua-t-il en s'adressant à Hélène, vous sentez-vous la force de venir avec moi dans cette maison de deuil et peut-être de crime? — Oui, mon frère, répondit résolûment. Hélène, partons à l'instant même.

Et la jeune fille relevant brusquement le châle qui couvrait ses épaules, le disposa en capuchon sur sa tête, puis elle saisit son frère par le bras, et elle lui dit chaleureusement quoique à voix basse :

— Je suis prête à te suivre et je ne te quitterai pas!

Jacques remercia sa sœur par un tendre regard : le tutoiement d'Hélène venait de lui dire que cette intelligente enfant comprenait toute l'étendue de son désespoir.

Ils parcoururent avec une rapidité presque fantastique la distance qui les séparait de la demeure de Brulard, et chemin faisant, ils recueillirent encore, sans suspendre leur course, quelques rumeurs qui leur firent supposer que la nouvelle d'Adrienne était vraie.

Plusieurs groupes de villageois s'étaient formés aux environs de l'ancien presbytère: Hélène et Jacques en passant près d'eux n'osèrent pas les interroger, et ils se hâtèrent d'entrer dans la maison.

Tout y était plongé dans un silence profond et dans une obscurité lugubre. Jacques et Hélène s'arrêtèrent dans le vestibule et se consultèrent à voix basse sur ce qu'ils devaient faire.

— Voilà la chambre de M. Brulard, dit Jacques, mais je ne puis me décider à l'ouvrir.

Comme Jacques prononçait ces mots, des gémissements de femme partant de l'intérieur de la chambre de Brulard, arrivèrent distinctement aux oreilles d'Hélène.

— Ah! mon frère, dit-elle, je crois avoir reconnu la voix de Francine! — Où? demanda Jacques. — Là! répondit Hélène en désignant l'entrée de la chambre de Brulard.

— Eh bien! entrons, ma sœur, et que Dieu nous pardonne si nous troublons le repos des morts ou la douleur des vivants.

Et malgré la violence des sentiments qui l'agitaient, Jacques eut assez d'empire sur lui-même pour ouvrir avec précaution la porte que sa sœur venait de lui indiquer. Hélène se serra contre lui.

Si douloureux que fût le spectacle qui frappa leurs regards, leurs cœurs se sentirent cependant aussitôt rassurés. Il y avait bien un mort dans cette chambre; mais ce mort était Brulard, et près de lui veillait Francine agenouillée.

La pauvre enfant, absorbée par son désespoir, n'avait rien entendu; elle ne tourna donc pas la tête, de sorte qu'Hélène et Jacques purent se communiquer par un regard le soulagement qu'ils devaient à sa présence inespérée.

Tous deux s'agenouillèrent près de la porte, et ils se mirent à prier.

— Mon Dieu! ayez pitié de lui! disait Francine, en levant ses mains jointes vers le ciel. — Mon Dieu! pardonnez-lui! murmurèrent involontairement Hélène et Jacques.

Francine se retourna et les aperçut.

— Vous ici! dit-elle. Vous, priant pour lui! Comment avez-vous su...

Hélène se leva, se rapprocha de Francine, prit sa main et lui dit à voix basse :

— Venez avec nous, mon amie; ce que vous faites est au-dessus de vos forces... Vous avez rempli vos devoirs jusqu'à la fin; songez un peu à vous maintenant... ou plutôt songez à ceux qui vous aiment. — Ah! souffrez que je reste ici jusqu'à demain! dit Francine en opposant une douce résistance à Hélène qui voulait la relever; — si vous saviez ce qu'il a souffert avant de mourir! quelle crainte horrible il a eue pour pensée dernière! Non, non, ne m'arrachez pas d'auprès de lui! Je dois le veiller jusqu'à ce que la terre le recouvre... Il m'a tant aimée!... — Eh bien! Francine, je resterai avec vous... je prierai avec vous... Et qui sait si vos prières pour lui, mêlées aux miennes, n'arriveront pas plus sûrement jusqu'à Dieu... Vous permettez, mon frère, n'est-ce pas? —

Je n'ai rien à permettre à un ange comme vous, ma sœur; mais je vous remercie d'une pensée qui naissait dans mon cœur en même temps que dans le vôtre. Oui, demeurez ici! priez ici... personne plus que vous n'en a le droit... Mais demain vous amènerez au château ma sœur de lait... Vous le voulez bien, Francine, n'est-ce pas?



Mais il n'y a plus de bonheur possible pour moi en ce monde! s'écria Jacques. (Page 391.)

Francine inclina la tête pour indiquer son acquiescement à ce qu'on lui demandait, et Jacques se retira en laissant près du lit de mort de Brulard les deux jeunes filles agenouillées et priant ensemble comme deux sœurs.

Quand il rentra au château, il trouva Adrienne et Vivant qui l'attendaient.

— Eh bien! monsieur le comte, demanda la première, cette horrible nouvelle est-elle vraie? — Non, Adrienne, répondit Jacques avec douceur. Une seule chose est vraie,

c'est la mort du malheureux Brulard. — C'est une bonne journée pour le diable, grommela la vieille femme de charge. Pardon, monsieur le comte, reprit-elle aussitôt, ramenée à des sentiments plus chrétiens par un regard attristé de son maître.

XLIII.

Adrienne et Vivant se retirèrent, et Jacques, après s'être assuré que madame de Viéville était visible, se rendit auprès d'elle et lui raconta dans les plus grands détails la catastrophe qu'elle ne connaissait encore que par ces mots prononcés par sa femme de chambre en ouvrant ses volets : « Le père Brulard est mort subitement cette nuit. »

— Je présume, mon neveu, dit la marquise, que votre sœur ramènera ici la petite Brulard, et que vous l'y garderez le plus longtemps possible? — Je crois, chère tante, que c'est un devoir pour nous d'agir ainsi... mais est-ce bien aussi votre opinion? — Vous n'en devez pas douter, mon ami. D'abord, vous devenez les protecteurs naturels de cette pauvre enfant, dont les parents ont été vos domestiques; puis Francine, qui a de la gentillesse et des sentiments fort au-dessus de son état, sera au besoin une très-agréable compagnie pour ma nièce. Autrefois les demoiselles de qualité avaient toujours auprès d'elles des subalternes... — Pardon, ma tante, interrompit Jacques, mais je suis sûr qu'il ne conviendrait nullement à ma sœur de se faire payer une bonne action en exigeant que celle qui la lui inspirerait devînt sa complaisante. Ma sœur de lait demeurera sous notre toit tant qu'elle ne se sentira pas la force de retourner dans sa maison; mais je crois que ce serait un bien mauvais moyen de lui faire oublier son malheur que de la blesser dans son orgueil. — Eh bien! mon cher enfant, dit madame de Viéville, je vous promets, tout le temps que je passerai chez vous, de montrer la plus grande bienveillance à cette pauvre petite.

Jacques parfaitement rassuré, pensa qu'il pouvait sans inconvénient retourner près de sa sœur et arracher Francine au triste spectacle qu'elle avait sous les yeux. Il ordonna donc à Vivant de faire préparer une voiture, et il se rendit seul à la maison mortuaire.

Hélène était parvenue à force d'instances à déterminer Francine à quitter la chambre de son père de sorte que Jacques trouva les deux jeunes filles réunies dans la pièce la plus retirée de l'ancien presbytère.

En revoyant Francine au grand jour, il ne lui resta plus de doutes sur la probabilité des bruits qui avaient couru la veille. La pauvre enfant avait la joue droite couverte de meurtrissures; une large et profonde cicatrice sillonnait une de ses tempes, et l'œil de ce côté était injecté de sang.

Jacques s'approcha de Francine dont il prit la main.

— Je viens vous chercher, ma sœur, lui dit-il, et j'espère que vous ne vous refuserez pas à nous suivre... Nous sommes votre famille maintenant. — Mais, monsieur de Brancion, tant que le corps de mon pauvre père sera ici, je ne puis pas... je ne dois pas partir... Retournez au château avec mademoiselle Hélène : je vous promets de vous y joindre demain matin. — Ma sœur restera donc près de vous, reprit Jacques, et je ne vous cache pas que pour elle j'aurais préféré... — Ne vous occupez pas de moi, interrompit Hélène...

En ce moment, Carmagnole vint prier à voix basse Jacques de prévenir sa jeune maîtresse que le juge de paix et le notaire étaient là pour poser les scellés partout.

Aussitôt que Carmagnole fut sorti, Jacques annonça avec tous les ménagements possibles l'épreuve que Francine allait avoir à subir.

— Je supporterai mieux celle-là que toutes les autres, monsieur de Brancion, dit Francine avec une fermeté dans la voix et une résolution dans la physionomie qu'elle n'avait pas montrées depuis son malheur. Veuillez dire à ces messieurs que je suis prête à les recevoir.

Jacques sortit, et peu d'instants après, il revint précédant le juge de paix du canton d'Arc, et M. Larue, ce notaire du village qui avait tourné le dos à Brulard, croyant que

c'était une manière de faire sa cour aux habitants du château.

Francine se leva et alla à leur rencontre, la tête haute et le regard décidé.

— Vous êtes seule héritière, Mademoiselle, n'est-ce pas? demanda le juge de paix d'un ton bienveillant. — Je ne suis pas héritière, Monsieur, répondit Francine, et si vous avez quelque formalité à remplir ici, je vous déclare à l'avance que je ne veux pas que ce soit en mon nom, et que je ne signerai rien.

Le juge de paix se tourna vers le notaire, et lui demanda du regard la signification de ces paroles.

M. Larue fit signe qu'il n'y comprenait rien; alors le juge de paix s'adressa de nouveau à Francine en ces termes :

— Veuillez, Mademoiselle, vous expliquer plus clairement sur vos intentions. La loi que je représente ici n'admet pas d'ambiguïté. — La conscience en admet encore moins, Monsieur, repartit Francine, et la mienne me défend de considérer comme à moi la fortune laissée par mon père. Cette maison est la propriété du village, et le reste doit retourner au héritiers du comte de Brancion, ancien possesseur légitime. — Je proteste hautement contre cette restitution! s'écria Jacques avec chaleur. — Et moi aussi! ajouta Hélène vivement. — Permettez-moi de vous dire que vous n'en avez pas le droit, reprit Francine avec douceur. Ce que je fais ici, orpheline, j'avais obtenu de mon père qu'il le ferait lui-même. J'outragerais sa mémoire en agissant autrement; et qui aurait la cruauté de m'imposer un pareil sacrifice? Il faudrait pour cela m'aimer bien peu ou me mépriser beaucoup.

Et Francine, en prononçant ces derniers mots, promena d'Hélène à Jacques un regard brillant d'une douloureuse fierté.

Jacques tira sa sœur à l'écart pendant que le juge de paix et le notaire allèrent conférer à demi-voix dans l'embrasure d'une fenêtre.

— O! Hélène, quel noble caractère!... Il n'y a pas à hésiter, faisons ce qu'elle nous demande, autant que cela dépendra de nous. C'est bien bien votre avis, n'est-ce pas? — Oh! oui, mon frère!

Les deux jeunes gens se rapprochèrent du juge de paix et du notaire, et Jacques leur dit :

— Messieurs, vous comprenez le sentiment qui nous a déterminés, ma sœur et moi, à protester contre les résolutions généreuses de mademoiselle Brulard; mais sa persistance à les faire prévaloir m'oblige à déclarer ici qu'il y a quelques mois, son père est venu librement m'offrir la restitution que sa fille veut accomplir aujourd'hui. C'est donc un devoir qu'elle remplit, et c'en doit être un pour vous, Messieurs, de la servir en cette circonstance comme elle veut être servie. Consultez-vous à cet égard.

Le juge de paix et le notaire se retirèrent et Francine se rapprochant vivement de Jacques, lui dit :

— Monsieur de Brancion, je suis prête maintenant à suivre mademoiselle votre sœur. Elle posa son mouchoir sur son visage inondé de larmes, passa son bras sous celui d'Hélène, comme pour la prier de guider ses pas, puis elle sortit, pauvre et à jamais malheureuse, de cette maison où son père avait rêvé pour elle la fortune et le bonheur.

XLIV.

Ce fut avec un redoublement de souffrance intérieure et une nouvelle explosion de sanglots déchirants, que Francine entra dans l'asile qui lui avait été si délicatement offert. A la voir ainsi désolée, on ne pouvait s'empêcher de supposer, ou qu'elle était malheureuse de venir habiter le château, ou qu'elle avait pris la résolution de n'y pas demeurer longtemps, si ce séjour était une consolation pour elle.

Rien ne fut négligé cependant par les nobles châtelains pour lui adoucir ces premiers instants d'amertume. La marquise de Viéville vint au-devant d'elle, lorsqu'elle entendit le bruit de la voiture qui l'amenait, et la serra tendrement dans ses bras. Adrienne n'adressa pas une parole à la pauvre orpheline, mais elle l'accueillit avec un visage ému et des yeux mouillés de larmes; puis, se tournant vers Hélène, sur le bras de laquelle Francine était toujours appuyée,

elle lui dit qu'elle avait fait préparer le lit de mademoiselle Brulard dans l'appartement de mademoiselle.

Ces premières heures s'écoulèrent au milieu des soins matériels qu'exigeait l'établissement de Francine au château. La pauvre enfant laissa tout faire sans prendre part à rien, et ne songea même pas à protester, par une seule observation, contre tout ce qui paraissait définitif dans les arrangements qu'elle voyait régler à son sujet. Le reste de la journée et la soirée tout entière se passèrent ainsi. A dix heures, Francine pria longuement, agenouillée au pied de son lit, puis elle serra avec une énergie fiévreuse la main d'Hélène, et elle se coucha silencieuse comme elle l'avait été depuis sa sortie de la maison de son père.

Hélène alors alla rejoindre son frère dans la bibliothèque, que madame de Viéville venait de quitter. Jacques se promenait de long en large comme un homme violemment agité. Quand Hélène entra, il courut à elle et lui dit :

— Eh bien! chère sœur, comment l'avez-vous laissée? — Aussi désespérée que possible, Jacques. Je n'ai pu lui arracher une parole, et il m'est à peu près démontré que tous mes efforts pour lui faire du bien ont été inutiles. — Ecoutez, Hélène; le malheur qui frappe votre amie et le noble désintéressement qu'elle a montré aujourd'hui nous imposent de grandes obligations. Je n'ai rien résolu encore, mais je ne vous dissimulerai pas que je suis violemment combattu. J'aime beaucoup Francine... je regarde presque comme un devoir que nous ne l'abandonnions jamais, et je demande à Dieu de m'éclairer sur ce que je dois faire. — Tout cela est bien digne de vous, mon frère; mais ce que vous déciderez pourra bien n'avoir aucun résultat. Avant la mort de son père, Francine m'avait confié une résolution dans laquelle ce tragique événement ne pourra que la confirmer. — Et cette résolution? demanda Jacques. — Est de se retirer aux sœurs de la Charité à Nancy.

Les traits de Jacques exprimèrent une vive souffrance; il se remit à marcher dans la bibliothèque, puis, au bout de quelques instants, il s'arrêta devant Hélène, croisa ses bras, et lui dit avec un accent profondément ému :

— Savez-vous bien, ma sœur, qu'il n'y a rien de plus grand que le caractère de cette jeune fille? — Je pense comme vous, Jacques, et quand je songe à son avenir, mon cœur se serre douloureusement... Ah! pourquoi Dieu lui a-t-il donné un tel père! — Elle ne l'a plus, Hélène, dit Jacques avec hésitation.

Le jour du lendemain se leva triste et brumeux. Jacques, debout de bonne heure, se hâta d'appeler Vivant, et ne fut pas peu surpris de le voir entrer dans sa chambre revêtu de sa grande tenue de dragon.

— Je voulais te faire une prière, lui dit-il, et je vois que j'ai un remercîment à t'adresser... Tu vas à l'enterrement, n'est-ce pas? — Oui, monsieur le comte; comme tous vos serviteurs; comme tous ceux qui sont fiers de suivre les exemples de votre famille... J'ai vu Denis hier soir : il viendra aussi. — Eh bien! pars, mon ami; puis, quand tout sera fini, tu remettras à M. le curé cette somme pour les indigents de la paroisse... Je fais ce que la pauvre orpheline ne pourra faire, puisqu'elle s'est dépouillée de tout.

Jacques indiqua de la main à Vivant un sac d'argent qui se trouvait placé à l'extrémité de son bureau, et l'ex-dragon se retira discrètement.

A l'exception des gens du château, en y comprenant Denis, et des trois domestiques du défunt, personne ne suivit le convoi funèbre. La réprobation publique s'acharnait sur le malheureux Brulard jusqu'après sa mort, avec plus de passion que de justice; car parmi ceux qui jetaient à son cercueil le mépris de leur abandon, beaucoup avaient été les flatteurs de son ingratitude et les complices de tous ses méfaits. Les natures vulgaires ont de ces bassesses quand elles se repentent, et de toutes les formes que le remords peut prendre en elles, la lâcheté est la plus commune.

— Très-certainement, dit Denis, en sortant du cimetière de Saint-Révérien, je n'ai jamais assisté à un hallali plus triste. Viens-tu boire une bouteille chez nous, Vivant? —

Merci, papa Denis, j'ai bien des affaires au château, ce sera pour une autre fois. Mais vous, montez donc aujourd'hui auprès de monsieur le comte, et èngagez-le à chasser... Il en a besoin. — Très-certainement, j'irai, mon garçon; ainsi, au revoir.

Vivant rendit brièvement compte à son maître de ce qui s'était passé à la cérémonie, et Jacques le remercia encore d'y avoir assisté.

Le jeune comte dîna seul avec madame de Viéville. Sa sœur n'avait pas quitté Francine depuis le matin.

Vers la fin de l'après-midi, elle vint trouver Jacques, et elle lui dit que sa sœur de lait l'attendait.

— Comment est-elle, en ce moment? — Beaucoup plus calme qu'hier, mais presque aussi silencieuse. J'espère qu'elle le sera moins avec vous... Dois-je vous suivre, mon frère? — Comme vous voudrez, Hélène. — Alors, je vais tenir compagnie à ma tante pendant votre absence.

Hélène embrassa Jacques avec émotion, et le jeune comte se dirigea vers l'appartement où Francine l'attendait. Avant d'ouvrir la porte, il se recueillit un moment, puis il entra.

XLV.

Francine, qui était prévenue de sa visite, et dont l'âme, depuis longtemps, se fortifiait pour cette dernière lutte, le reçut avec une contenance ferme et un regard triste, mais assuré; elle lui tendit la main sans aucun embarras, l'engagea du geste à prendre place auprès d'elle, et sans attendre qu'il surmontât, pour lui parler le premier, l'espèce de trouble auquel il semblait en proie, elle lui dit d'un ton pénétré :

— Les paroles sont bien impuissantes, monsieur de Brancion, quand il s'agit d'exprimer aussi vivement qu'on le sent une reconnaissance comme celle que m'inspire votre généreuse conduite à mon égard. Il ne me reste donc, reprit-elle, avec un doux et mélancolique sourire, qu'à vous prier d'interroger votre propre cœur... lui seul pourra vous dire ce que le mien ressent pour vous et mademoiselle Hélène. — J'avais peur de vous trouver ingrate, répondit Jacques, et je vous remercie de commencer par me rassurer. — Ingrate! ce n'est pas sérieusement que vous m'adressez une parole aussi cruelle... qui a pu vous l'inspirer? — L'intention où je vous sais de vous éloigner de nous pour toujours. Y auriez-vous renoncé, ou serais-je mal informé? — On vous a dit vrai, et je n'ai renoncé à rien. — Vous voyez donc bien que j'avais raison. — Quoi! monsieur Jacques, s'écria douloureusement Francine, vous considérez mon départ comme une preuve de mon ingratitude! — Franchement, à quelle cause voulez-vous que je l'attribue? Je m'en rapporte à vous.

Francine resta quelques instants sans répondre : si décidée qu'elle fût à briser sans retour son unique bonheur en ce monde, elle hésitait cependant au moment de lui porter le premier des coups qui devaient l'anéantir pour jamais.

— Oui, je m'éloigne de vous tous qui m'êtes chers, dit-elle; oui, je quitte ce pays où j'aurais tant aimé à vivre, même malheureuse... Mais en agissant ainsi, monsieur de Brancion, bien loin d'être ingrate, comme vous le supposez, je vous donne, et c'est ma conscience qui me le dit, la plus grande preuve d'affection qu'il soit en mon pouvoir de vous donner... Comprenez-le au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, la vie de votre charmante sœur et la mémoire de votre noble père. — Ah! je vous comprends, Francine... ah! ce qui se passe dans votre cœur n'est pas un mystère pour le mien... Seulement je me demande si vous ne devez pas reconnaître que j'ai le droit de combattre celles de vos résolutions qui sont de nature à nous affliger.

Francine fit un geste imperceptible d'approbation.

— Allons courageusement au fond des choses, continua Jacques. Vous voulez surtout nous quitter parce que vous êtes la fille d'un homme qui nous a fait beaucoup de mal. Vous avez hérité de son tardif repentir, et vous vous dites peut-être que, puisqu'il

est mort avant d'avoir suffisamment expié, c'est à vous d'expier à sa place.

Francine manifesta de nouveau son approbation, mais, cette fois, d'une manière plus marquée.

— On est toujours mauvais juge dans sa propre cause, si équitable qu'on soit pour les autres, reprit Jacques. Laissez-moi donc vous ramener à des idées plus dignes de vous et de nous, autrement je croirais que vous doutez de la sincérité avec laquelle nous avons tout oublié... tout, entendez-vous bien, Francine? — La fille du malheureux Brulard, fût-il mort couvert du pardon de Dieu et des hommes, ne peut demeurer à aucun titre sous le toit des enfants du comte de Brancion. Cet asile n'est pas fait pour elle... Il est digne de vous de me l'offrir; mais il serait misérable, honteux, infâme à moi de l'accepter. — Êtes-vous bien sûre, Francine, que ce n'est pas un sentiment d'orgueil qui vous guide en ce moment? — De l'orgueil! une pauvre créature comme moi être orgueilleuse! ah! monsieur Jacques, vous ne pouvez avoir une semblable pensée! songez donc à ce qu'a été ma vie jusqu'au jour où vos bontés et celles de votre sœur en ont relevé la douloureuse humilité... ditesvous donc que j'ai grandi au milieu du mépris et de la haine de tout ce qui m'entourait... Moi orgueilleuse! quand mon père, que j'ai aimé autant que vous avez aimé le vôtre peut-être, a été pour moi la cause de souffrances qui ne peuvent avoir de nom dans la langue des hommes... Croyez-moi, il n'y a de repos possible pour une existence aussi torturée que la mienne, que dans le sein de Dieu, où l'on oublie à la fois et que l'on a souffert et que l'on aurait pu être consolé. Ne me détournez pas de ce refuge! tendezmoi au contraire une main courageuse pour m'aider à l'atteindre! Ne me dites pas un seul mot, je vous le demande à mains jointes, qui puisse amollir ma pauvre âme. J'ai compté sur vous pour persévérer dans mon sacrifice... n'ayez pas la cruauté de me le rendre plus amer! — Vous ne voyez donc pas, vous ne savez donc pas que je vous aime! s'écria Jacques avec une sorte d'égarement. — Arrêtez, monsieur de Brancion! répondit Francine en se mettant debout, comme pour donner quelque chose de plus imposant à ses paroles, moi aussi je vous aime... seulement je sais mieux que vous que nous sommes condamnés tous deux, sous peine de honte et de crime, à étouffer l'affection que nous avons l'un pour l'autre... Et... — Je ne vous comprends pas! interrompit Jacques avec force. — Croyez-moi sans chercher à me comprendre... ce sera plus sage et plus généreux. — C'est sans arrière-pensée que j'ai pardonné et oublié! — Ah! je ne l'ignore pas... — Quoi! interrompit Jacques de nouveau, j'aurais adopté l'enfant de l'homme qui a égorgé mon père blessé et mourant... et il ne me serait pas permis...

A ces mots prononcés par le jeune comte, les traits de Francine subirent une altération si effrayante que Jacques n'osa pas continuer.

— Mon Dieu! qu'avez-vous? lui demanda-t-il après l'avoir examinée pendant quelques secondes avec la plus pénible anxiété. — J'ai... j'ai, murmura-t-elle d'une voix à peine intelligible, que vous me condamnez à vous révéler un secret qui aurait dû mourir dans mon sein.

Elle s'arrêta un moment, étendit la main et reprit en levant les yeux au ciel:

— Vous avez pu adopter l'enfant de l'homme dont le bras a frappé votre père... Mais... si elle ne s'éloignait pas de vous, vous devriez repousser la fille du malheureux qui a commandé ce crime abominable dans une de ses heures de folie... Mon Dieu! pardonnez-moi! ajouta Francine en retombant accablée sur son siége. — Que dites-vous? — La vérité... — Quoi! quoi! ce serait votre père... — J'aurais voulu vous cacher ce terrible secret, et j'avais résolu, s'il était malheureusement indispensable de vous le dire, de ne le faire qu'à la dernière extrémité... Cette extrémité est venue, monsieur de Brancion... Ne me questionnez pas davantage, je vous en conjure... Sachez seulement que le hasard a fait tomber entre mes mains la preuve du fait horrible que je viens de vous laisser entrevoir. Vous devez le reconnaître maintenant, tout nous sépare et nous sépare pour jamais! — Ah! pourquoi m'avez-vous dit... — Parce

que j'ai voulu être digne jusqu'à la fin de votre tendresse, et que je l'aurais lâchement usurpée si j'avais agi autrement. — Mais il n'y a plus de bonheur possible pour moi en ce monde! s'écria Jacques.

Un long silence suivit cette navrante explication. Jacques avait compris que tout devait être fini entre la fille de Brulard et lui, et c'était au moment où cette noble créature lui dévoilait tout ce que Dieu avait mis de vertus dans son cœur, qu'il reconnaissait avec elle que c'était un devoir sacré pour eux de vivre désormais séparés.

— Vous êtes un ange, Francine! lui dit-il d'une voix entrecoupée lorsqu'il lui fut possible d'articuler quelques paroles : ah! vous avez raison, vous ne pouvez appartenir qu'à Dieu et aux pauvres, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus grand dans le ciel et de plus saint sur la terre.

Jacques prononça ces derniers mots avec une si douloureuse expression de tendresse que Francine le remercia par un regard qui n'avait rien de trop douloureux, et Jacques reprit :

— Maintenant, dites-moi, quand comptez-vous nous quitter? — Demain! répondit-elle avec force. — Demain! répéta Jacques avec consternation. — Oui! reprit-elle. Ainsi le moment de la séparation est arrivé, car pour vous comme pour moi, je crois qu'il vaut mieux que nous ne cherchions pas à nous revoir pendant les quelques heures que j'ai encore à passer ici. — Comment! Francine, c'est un adieu suprême que nous allons prononcer en ce moment. — Il le faut... — Quand cette porte se sera refermée sur moi, tout sera fini entre nous! Nous faisons tous deux une chose au-dessus de nos forces, Jacques; ne la remettons pas... — Mais vous êtes donc déjà dans le ciel! s'écria Jacques avec un mélange de douleur et d'admiration. — Plût à Dieu, mon frère!... Allons, du courage... ne me plaignez pas trop... — Tant de jeunesse et de beauté dans le triste asile que... — J'y prierai Dieu pour vous tant que je vivrai... Ma conscience me dit que j'en ai acquis le droit.

Elle se leva résolûment, présenta à Jacques ses deux mains légèrement frémissantes, pencha son front vers lui, et après avoir prononcé le mot *Adieu* d'une voix ferme, elle regarda la porte d'un œil suppliant et résigné, comme pour dire au jeune comte de la laisser seule.

Éperdu de douleur, Jacques obéit sans résistance, et le sacrifice fut consommé.

Hélène attendait son frère dans le corridor qui conduisait à la bibliothèque; son cœur lui avait dit que sa présence serait nécessaire.

— Eh bien! mon ami, qu'avez-vous obtenu? lui demanda-t-elle. — Rien, ma sœur. — Elle persiste à partir? — Oui... et dès demain. — Et vous n'avez pas cherché à combattre sa résolution? — Non, ma sœur... Je l'approuve, au contraire.

En ce moment, le frère et la sœur, qui marchaient en causant, arrivèrent devant une des fenêtres servant à éclairer le corridor.

— Grand Dieu! qu'avez-vous, Jacques! s'écria Hélène. Vos traits sont bouleversés; vous êtes pâle comme si vous alliez mourir! Mon frère! mon frère! que s'est-il donc passé? — Vous le saurez un jour, Hélène... — Un jour... quand je voudrais vous consoler tout de suite, mon frère... — Si tu veux me consoler dès à présent, viens sur mon cœur, chère enfant, et aimons-nous plus que jamais, si toutefois cela est encore possible.

Hélène se suspendit au cou de son frère et tous deux, pendant quelques instants, pleurèrent avec autant d'amertume que dans les mauvais jours de leur triste jeunesse.

Le lendemain, Francine partit pour Nancy.

Quelques semaines après, Jacques reçut l'ordre de rejoindre le quartier général de l'empereur.

XLV.

Sept ans et quelques mois se sont écoulés depuis les événements que nous avons racontés dans les chapitres qui précèdent. Nous sommes au 31 mars 1814, époque douloureuse, dont tous les cœurs français gardent encore un poignant souvenir.

Au moment où l'*Angelus* du soir sonnait

dans la petite ville de Montereau, un magnifique régiment de dragons défilait devant la maison du hameau de Fossard, qui se trouve à l'embranchement des deux grandes routes conduisant à Paris, l'une par Melun et l'autre par Moret et Fontainebleau.

Bien que ce régiment arrivât à une allure plus vive que celle qui est habituelle aux troupes en marche, il était cependant facile de voir que cavaliers et chevaux ne tarderaient pas à toucher au terme de leur vigueur.

L'officier qui marchait à la tête de la colonne prononça le commandement de *halte*, au moment où les douze sapeurs, formant le peloton d'avant-garde, arrivèrent à la bifurcation des deux routes.

Tout le monde s'arrêta aussitôt.

— Major Muller, dit cet officier à un militaire d'un certain âge qui se trouvait à côté de lui, en avant de la compagnie d'élite du régiment, veuillez, je vous prie, aller demander au maître de poste, que je suppose être ce monsieur qui se tient debout à la porte du relais, s'il y a longtemps que l'Empereur est passé, et quelle route il a prise. — Oui, colonel, répondit le major en portant respectueusement la main à son casque.

Le major revint bientôt après avoir échangé quelques paroles avec le monsieur debout sur le pas de la porte.

Comme son attitude avait quelque chose de morne et d'irrité, le colonel n'attendit pas qu'il lui fît un signe pour s'avancer à sa rencontre.

Il se dirigea vers lui, et quand il l'eut rejoint, il se pencha sur l'encolure de son cheval afin d'entendre seul les communications du major.

— Colonel, l'Empereur ne fait que de passer, dit le vieil officier d'une voix sombre. — Et a-t-il laissé des ordres? — Il y a là au coin du feu un pauvre diable d'officier d'état-major, exténué et grelottant la fièvre, qui est chargé de transmettre à tous les régiments, au fur et à mesure de leur arrivée ici, l'injonction de continuer, coûte que coûte, leur marche sur Fontainebleau, en ne prenant que le repos strictement nécessaire. — Et quelles nouvelles de Paris? demanda le colonel avec une ardente et anxieuse curiosité. — Mauvaises... répondit le major, après une hésitation marquée et presque douloureuse. — Quoi! l'ennemi aurait osé l'attaquer?... — Et cette témérité lui a réussi, interrompit le major, car il paraît qu'il y est entré ce matin.

Le colonel porta involontairement la main sur la poignée de son sabre, et deux grosses larmes descendirent le long de ses joues creusées et pâlies par la fatigue et les privations.

— Alors, tout est fini, major, murmura-t-il d'une voix qui trahissait une émotion profonde. — Ça me fait cet effet-là, colonel. — Qu'allons-nous faire maintenant? — Il n'y a pas à hésiter : continuer notre marche vers Fontainebleau. Il ne faut pas qu'un détachement de Cosaques puisse venir y enlever l'Empereur. Que dit-on de l'impératrice? — Partie depuis avant-hier pour Blois. — Ce n'est pas l'ombre de Marie-Thérèse qui lui en aura montré la route, murmura le colonel avec une sourde indignation. Mais enfin, reprit-il, qui est chargé de débattre avec l'ennemi les intérêts de la France? — Le prince de Talleyrand? — Le prince de Talleyrand, major! c'est-à-dire la trahison incarnée. Ah! il n'y a plus d'espoir! l'homme qui a renié son Dieu vendra sa patrie, n'en doutons pas! Allons, major, à cheval! — Faites former le cercle au régiment.

Cet ordre fut exécuté avec autant de promptitude et d'ensemble que le permettait la prodigieuse fatigue sous laquelle succombait cette troupe, qui cheminait depuis trente-six heures.

Alors le colonel, placé au centre du cercle, élevant la voix, s'écria avec un mélange de fermeté et de tristesse d'un effet saisissant :

— Camarades, l'ennemi est, dit-on, entré ce matin à Paris, qui n'a pas voulu se défendre assez longtemps pour nous permettre d'arriver à son secours.

Un cri de douleur et de rage s'échappa de toutes les poitrines, et le colonel, après s'être interrompu pendant quelques secondes, reprit avec une nouvelle énergie :

— Mais l'empereur est à Fontainebleau, où il attend le reste de sa vaillante armée pour recommencer la lutte. Ayons encore foi, mes enfants, en son génie et en sa fortune... – Oui, oui! toujours! jusqu'à la mort! — Il ne s'agit plus que de faire six lieues pour arriver les premiers près de lui... Vous en sentez-vous la force, comme vous en avez sans doute la bonne volonté? — Oui! oui! cria-t-on de toutes parts. — Vive l'Empereur! A Fontainebleau d'abord, puis à Paris!

Le cercle fut rompu; le régiment, à la voix de ses chefs, se remit en colonne par quatre; les trompettes sonnèrent la marche, et les dragons s'ébranlèrent au trot aux cris de vive l'empereur, mille fois répétés par les échos d'alentour.

XLVI.

Le régiment dont il s'agit ici était le 14e régiment de dragons.

Il avait pour colonel, depuis quelques mois, le comte de l'empire, Jacques de Briancion.

Jacques, ainsi que nous l'avons dit à la fin du chapitre qui précède cet épilogue, était parti, vers la fin de l'automne 1806, pour le quartier général de l'Empereur, qu'il avait rejoint peu de temps avant la terrible journée d'Eylau.

Il s'était distingué à cette bataille comme à celle d'Iéna, et il avait fallu encore le mettre à l'ordre du jour de l'armée.

La croix d'officier de la Légion d'honneur lui fut donnée en cette circonstance.

A Friedland, il fut nommé chef d'escadron et reçut la décoration, rare encore dans l'armée, de la Couronne de Fer.

Cependant l'Empereur, tout en le récompensant avec une sorte de prodigalité, ne lui montrait plus la même bienveillance.

Son coup d'œil d'aigle avait pénétré au fond de l'âme du jeune et brillant officier, pour y découvrir son inébranlable attachement au vieux culte politique de sa famille, sous l'héroïsme de sa bravoure de soldat, et au milieu des scrupuleuses inspirations de sa fidélité de chevalier.

Aussi, peu de temps après la paix de Tilsitt, Jacques, tout officier d'ordonnance de l'Empereur qu'il était, avait-il été envoyé à l'armée qui se réunissait le long des Pyrénées pour envahir la trop confiante Espagne le printemps suivant.

De 1808 à 1813, Jacques n'avait pas quitté la Péninsule, et quoiqu'il eût continué à faire des prodiges de valeur comme en Allemagne, pendant cinq années il ne s'était avancé que d'un seul grade.

Ce ne fut qu'au moment où le 14e régiment de dragons rentra en France qu'il en fut nommé colonel.

Vivant ne s'était jamais séparé de lui pendant ces différentes campagnes, et de plus le hasard avait tout récemment favorisé Jacques d'une manière signalée, en lui donnant pour major ce vieux capitaine Muller, sous les ordres duquel il avait débuté avec tant d'éclat dans la carrière des armes.

Après ce coup d'œil rapide jeté sur le passé de notre héros, depuis le moment où nous avons cessé de le voir en scène, nous allons reprendre notre récit.

Quelques efforts qu'eussent faits les hommes et les chevaux du 14e de dragons, pour franchir rapidement la distance qui sépare Fossard de Fontainebleau, il était près de minuit quand son avant-garde atteignit les premières maisons de la ville.

Au moment où sa tête de colonne débouchait devant la cour du *Cheval Blanc*, la grille du château s'ouvrit, et quelques hommes à pied en sortirent enveloppés dans leurs manteaux.

L'un d'eux marchait un peu en avant des autres. A peine eut-il entendu le retentissement du pas des chevaux sur le pavé sonore de la rue, qu'il se tourna vers ses compagnons, à qui il dit d'une voix brève, sourde et anxieuse:

— Vous le voyez, Messieurs... Oh! je connais ces hommes-là, et j'étais sûr qu'ils ne pouvaient tarder beaucoup à arriver. Demain j'aurai cinquante mille hommes autour de moi. — Sire, qui nous assure que ce régiment arrive en droite ligne de la Champagne?

Cette réponse indique que le premier interlocuteur était Napoléon lui-même.

Et d'où voulez-vous qu'il arrive, général, venant de cette direction? reprit-il brusquement. Au surplus, la chose est facile à éclaircir.

Et l'Empereur fit quelques pas à la rencontre de la colonne, dont les premières files allaient bientôt atteindre à la hauteur de la grille du *Cheval Blanc*.

— D'où vient ce régiment? demanda-t-il. — De Troyes, répondit l'un des deux cavaliers qui marchaient en avant, la crosse du fusil appuyée sur la cuisse. — C'est donc l'avant-garde de la grande armée? — Il n'y a pas d'avant-garde : tout le monde à marché sans s'arrêter. — Dieu soit loué! se dit l'Empereur à lui-même. Quel régiment de dragons? ajouta-t-il à haute voix. Le 14ᵉ, colonel Brancion. — Le colonel Brancion!... répéta l'Empereur, du ton d'un homme dans l'esprit duquel vient de s'élever une pensée soudaine. Messieurs, continua-t-il en se tournant de nouveau vers son entourage, puisque ma brave armée de Champagne arrive, je n'ai pas besoin d'aller au-devant des troupes qui viennent de Paris. — C'est ici que je concentrerai mes forces.

Un morne silence accueillit ces paroles, qui exprimaient évidemment l'intention de recommencer une lutte considérée comme impossible.

— Berthier, poursuivit l'Empereur, comme s'il n'eût pas remarqué la muette improbation qui se manifestait autour de lui, vous allez expédier à Marmont l'ordre de suspendre son mouvement de retraite, et de prendre position sur les hauteurs de Juvisy et de la Cour-de-France. Son corps d'armée fera mon avant-garde. Quant à vous, Montesquiou, allez dire au colonel de ce régiment qui défile, de venir me parler sur-le-champ dans mon cabinet. Je rentre au château... Un régiment déjà arrivé cela tient du prodige.

Environ un quart d'heure après, Jacques était introduit dans le cabinet de Napoléon, qu'il trouva environné de plusieurs hauts fonctionnaires militaires, avec lesquels il semblait soutenir une discussion d'une grande vivacité.

L'Empereur en apercevant le jeune colonel, interrompit sa conversation, vint droit à lui, le regarda avec un œil perçant, et s'écria :

— Colonel, c'est superbe! — De quoi s'agit-il, Sire? — Il s'agit que je n'espérais mon avant-garde que demain matin, et que vous me l'amenez ce soir. — Les ordres de l'Empereur étaient de marcher sans nous arrêter, nous les avons suivis ponctuellement. — Mais c'est justement là ce que je trouve beau, colonel Brancion. Maintenant la masse de l'armée vous suit-elle? — Oui, Sire, et de près même, car je n'ai dépassé qu'à Villevallier les têtes de colonnes de l'infanterie de la vieille garde. Je suis convaincu que demain avant midi l'Empereur aura réuni ici trente mille hommes sur trente-cinq mille que nous étions avant-hier en quittant Doulevent.

Le visage assombri de l'Empereur s'illumina d'un des sourires de ses jours de bonheur et de gloire, et il reprit :

— Ce n'est pas pour me flatter que vous me dites cela, colonel? demanda Napoléon d'un ton interrogateur. — Non Sire. — On doit la vérité aux hommes dans ma position. — Sire, je la dis toujours. — Et dans quelles dispositions sont le régiment que vous m'amenez et ceux que vous avez croisés en route. — Prêts à suivre l'Empereur partout où il voudra les conduire. Il n'y a qu'un sentiment dans toute l'armée, celui du devoir. — Vous l'entendez, Messieurs! serez-vous convaincus maintenant, et me conseillerez-vous encore d'accepter toutes les conditions qu'il plaira au vainqueur de nous imposer? — Sire, balbutia un général, l'armée qui rejoint à marches forcées Votre Majesté, ignorait sans doute encore l'occupation de Paris par les troupes de la coalition, et il est à croire que... — Pardon, général, interrompit Jacques d'un ton ferme et modeste, l'armée fera comme mon régiment. — Et qu'a fait votre régiment, Colonel? demanda l'empereur avec une grande vivacité. — Sire, quand je lui ai appris à Fossard la douloureuse nouvelle à laquelle le général G*** vient de faire allusion, il n'y a eu qu'un cri dans tous les rangs... — Et ce cri?... fit l'empereur. — Fontainebleau et Paris, Sire! repartit Jacques avec une chaleur toute che-

valeresque. — Monsieur de Brancion, reprit l'empereur, saviez-vous qu'il y a eu à Paris un mouvement en faveur des Bourbons, et que les souverains alliés paraissent disposés à le seconder.

Le visage de Jacques s'empourpra, et ce fut d'une voix tremblante d'émotion qu'il répondit que c'était la première fois qu'il entendait parler de cet événement.

— Et quels sont les sentiments qu'il vous inspire, à vous, royaliste! car je sais que vous l'êtes, dit l'Empereur en donnant à sa voix l'inflexion d'une bonhomie caressante. — Sire, je l'étais aussi à Iéna, à Eylau et à Friedland, où j'ai eu l'honneur de combattre sous les yeux de Votre Majesté, et, comme dans ces trois mémorables journées, j'oublie mes sentiments pour ne songer qu'à mes devoirs. — Mais que pensez-vous? — Sire, je pense que je suis soldat, que j'ai un drapeau, et que tant que ce drapeau sera debout, ma vie lui appartient comme aux jours de sa plus grande prospérité.

Jacques prononça ces paroles avec un accent dans lequel respirait une si évidente loyauté, que Napoléon, comme s'il eût obéi à un mouvement involontaire, fit trois pas vers le jeune colonel.

— Monsieur de Brancion, lui dit-il, je ne sais s'il me sera permis de faire encore quelque chose pour vous; mais ce dont je suis sûr, c'est que vous avez payé noblement votre dette à la France. Venez embrasser votre Empereur... votre général, si vous préférez ce titre.

Jacques appuya respectueusement sa joue contre le visage ému du grand capitaine.

— Messieurs, ajouta l'Empereur en élevant la voix, il y a quelque chose de plus beau que l'enthousiasme et de plus durable que le fanatisme, c'est la fidélité qui repose sur l'honneur. Celle-là ne varie jamais, car elle n'est pas l'esclave de la fortune. Colonel Brancion, je vous nomme au commandement des dragons de ma garde. Ils se sont couverts de gloire sous les murs de Paris; vous êtes digne de devenir leur chef.

Deux mois après, le conseil des ministres était réuni à Saint-Cloud, dans le cabinet du roi Louis XVIII.

Il s'agissait d'arrêter définitivement la constitution et la composition de la nouvelle chambre des pairs, instituée par la Charte constitutionnelle.

Une liste nombreuse était soumise à l'appréciation du conseil, et chaque nom devait être discuté.

Le chancelier Dambray nomma le comte de Brancion, maréchal de camp et officier supérieur des mousquetaires noirs.

— Sa famille, se hâta d'ajouter le chancelier, s'est toujours illustrée par son dévouement à la monarchie légitime; son père a succombé glorieusement dans l'émigration, après s'être battu pour le roi martyr, au 10 août, et lui-même fait un noble usage d'une grande fortune. — Chancelier, dit le roi, vous oubliez ses services à l'armée.

Le chancelier fit un geste d'approbation respectueuse.

— Sire, reprit un autre ministre, ancien courtisan de Napoléon, mon devoir m'ordonne de faire connaître une circonstance grave à Votre Majesté. — Parlez, Monsieur. — Au mois d'avril dernier, pendant que Monsieur, frère du roi, entrait à Paris, aux acclamations de tous les bons Français, le général Brancion, alors colonel, était à Fontainebleau auprès de l'usurpateur, et... — Vous pourriez même ajouter, interrompit le roi, qu'il l'a escorté jusqu'à Montargis, lors de son départ pour l'île d'Elbe. — Sire, j'ignorais ce nouveau fait... — Mais, nous, nous ne l'ignorions pas, reprit sèchement Louis XVIII, et c'est pour cela que mon neveu, le duc de Berry, a pris ce brave colonel pour son premier aide de camp; et moi-même, Messieurs, en signant hier le contrat de mariage du comte de Brancion avec mademoiselle de Navaille, je lui ai rappelé cette circonstance comme une des plus honorables que je connaisse pour la noblesse française. Chancelier, mettez le nom du comte de Brancion en tête de votre liste.

Le lendemain de ce jour, toute la vallée de Saint-Révérien avait un air de fête.

La population sortait du village et montait au château, bannières flottantes et musique en tête.

En ce moment, deux voitures de poste débouchèrent par la route d'Arc et s'arrêtèrent à la vue de la foule qui poussa une triple salve d'acclamations, bientôt suivie de nombreuses décharges de mousqueterie.

Deux couples descendirent des voitures et se mêlèrent aux bons habitants de Saint-Révérien, à la tête desquels marchaient la vieille Adrienne, Vivant et Denis.

Ces deux couples étaient Jacques de Brancion, marié l'avant-veille, à Paris, à mademoiselle Blanche de Navaille, et sa sœur Hélène, qui, le même jour, s'était unie au jeune comte de Navaille, frère de la femme de Jacques.

Il y eut festin dans la cour d'honneur du château et bal sur la pelouse, où dansèrent les jeunes mariés avec tous leurs bons amis du village indistinctement.

Au dîner, la marquise de Viéville se pencha à l'oreille de Jacques et lui dit :

— A propos, mon neveu, en traversant Nancy, ces jours derniers, j'ai vu sœur Brulard. Elle est très-heureuse, et sera incessamment supérieure de l'hôpital général. Elle m'a dit qu'elle priait tous les jours pour vous et pour Hélène. — Cela m'explique le constant bonheur dont nous jouissons, répondit le jeune comte avec un sourire mélancolique : un ange nous protége.

Marquis DE FOUDRAS.

ULRIC D'ANDUZE.

I.

L'an dernier, au mois d'octobre, je dînai à l'hôtel du Luxembourg, à Nîmes, avec un de mes amis qui me raconta longuement les aventures de son compatriote Ulric d'Anduze. Ce récit m'est revenu à la mémoire, l'autre soir, sur le boulevard des Italiens, parce qu'il faisait très-chaud, et que nos élégants du café de Paris arrosaient galamment le pavé avec des carafes frappées à vingt degrés au-dessous de zéro. Cet arrosement et cette chaleur n'ont rien de commun avec mon récit, mais la mémoire ne joue jamais que de ces tours-là. Mon histoire est historique, contre l'usage des histoires; je n'aurais pas mieux demandé que de l'avoir inventée : heureux ceux qui inventent, le royaume du mensonge leur appartient!

La soirée était fraîche, sous les beaux arbres de la *Fontaine*, cette belle promenade que Nîmes vendrait cent millions à Paris, si Paris pouvait l'acheter. Le premier soleil de juin 1836 tombait à l'horizon du Rhône; quelques familles de riches oisifs vaguaient nonchalamment devant les *bains de Diane*, ruine solitaire, pleine du vieux parfum romain. Deux jeunes gens causaient ensemble, séparés d'une société de dames à laquelle ils paraissaient appartenir. L'un se nommait Ulric d'Anduze, l'autre Durand, comme presque tous les Nîmois.

Ulric d'Anduze, né dans les Cévennes, a reçu une de ces éducations qu'on appelle incomplètes; il n'a jamais connu le collége royal, et n'a pas payé son tribut d'enfant à l'Université; il a été élevé dans le manoir paternel par un professeur complaisant qui

nait ses classes au bord des petits ruisseaux et dans les bois de chênes. Lorsque l'écolier eut atteint l'âge de seize ans, son professeur donna sa démission entre les mains de M. d'Anduze père. Ulric profita de quelques lambeaux de grec, de latin et de français, que son professeur lui avait laissés par mégarde, pour se vouer à des études solitaires qui charmaient ses ennuis. Il lut et pensa beaucoup. A l'âge de vingt-quatre ans, il hérita de la fortune de son père et avait abandonné ses montagnes pour faire connaissance avec les villes : il apportait à la société un cœur neuf, une indépendance de montagnard, un trésor de passions vagues, une rudesse d'éducation vernissée par la lecture des poëtes; âme noble dans un corps bien sculpté. Son professeur l'ayant rencontré à Nîmes, lui dit: « Vous êtes un très-bel homme, mon enfant, *sed manent vestigia ruris.* »

— Te voilà donc marié! disait Durand à Ulric, je t'en félicite. — Ce sera fait dans huit jours, répondit Ulric. — Il me semble que tu as soupiré. — Eh! mon ami, c'est mon habitude; je soupire toujours. Que veux-tu? C'est une affaire, un mariage. Nous avons été chez le notaire aujourd'hui. — Les préliminaires du mariage sont amusants, n'est-ce pas?— Quels préliminaires?— Eh bien! le notaire, les emplettes, les cadeaux, la publication des bans, que sais-je, moi! — Oh! tout cela est très-amusant! le notaire nous a tenus quatre heures devant son bureau, et nous n'avons pas pu signer le contrat aujourd'hui; il manquait une pièce : il manque toujours une pièce. Le beau-père est un ancien fabricant relié en veau comme son grand livre; il a un million et fait des chicanes pour cent sous; il prétend qu'en affaires cela doit être ainsi. Moi, j'ai ma terre de Saint-Hippolyte, qui n'est pas encore purgée, dit-on, de ses hypothèques légales; trois heures, ce mot d'hypothèques m'a déchiré l'oreille droite que j'avais prêtée au notaire pour économiser la gauche. Hypothèques! hypothèques! J'ai envoyé un courrier à Saint-Hippolyte pour demander au conservateur un certificat de dégrèvement. M. Chartoux, mon beau-père, ne veut rien conclure sans ce certificat. Que diable! il sait bien que j'ai trente mille francs de rente! Et puis, je ne demande rien, moi, pour sa fille; c'est lui qui s'obstine à vouloir me donner cent mille francs. Qu'il garde ses cent mille francs et qu'il me donne Myrrha. — Elle se nomme Myrrha, ta future? — Elle se nomme Marguerite; mais c'est un nom qui n'en finit plus! on perd haleine en le prononçant. Je l'ai baptisée Myrrha : c'est la Marguerite des Babyloniens. Au diable les beaux-pères, les belles-mères et les notaires! ils jettent de la glace à pleins seaux sur tout. Me conçois-tu, moi, en présence de cette collection de nénuphars vivants? moi l'homme de la passion désintéressée? moi, l'artiste, le poëte, le fou, si tu veux, qui ne cherche dans la femme que la femme? moi qui n'ai demandé au mariage qu'un long rendez-vous où je puisse parler d'amour en toute sécurité, sans craindre toutes les épées de Damoclès que les intrigues promènent sur les têtes des amoureux? Je suis là, tout amour et poésie, attaché à la bordure de cette robe, suspendu à ces belles boucles de cheveux. « Halte-là! me crie ce beau-père; donnez-moi votre certificat d'hypothèques légales. » C'est comme si le pôle me coiffait! — Eh bien! mon cher Ulric, il n'y a qu'à donner le certificat. — Oui, prose que tu es, il n'y a qu'à le donner; c'est bientôt dit; tu ne sens pas tout ce qu'il y a de désenchantement au fond? — Non.— Tant mieux!... Oh! regarde-la marcher devant nous, Myrrha! Elle glisse comme un rayon! Que ce mantelet de tulle est gracieux sur ses épaules! Qu'il est doux le son de cette voix qu'elle laisse tomber langoureusement en arrière, afin que je la recueille dans l'air! Oh! laisse-moi la suivre; mes pas sur ses pas; je veux boire cet air qu'elle déplace; je veux baiser ces branches qui tremblent encore d'une caresse de ses doigts; je veux m'évanouir de bonheur sur ce sillon qu'elle trace dans l'atmosphère, et qu'elle embaume de son haleine de vierge! soirée ravissante! Ces belles ruines, ces galeries souterraines pleines d'ombres et d'eau vive, ces murs antiques où le lierre tremble, ces balcons qui se mirent dans la fontaine, ces arbres qui chantent avec les rossignols, tout cela serait incomplet et sans voix si une pensée d'amour ne courait pas dans ces om-

bres, dans ces eaux, dans ces rayons, dans ces ruines, partout. Oui, j'ai vu les mêmes choses, dans de beaux tableaux, des tableaux qu'on regarde avec des larmes aux yeux, le sourire à la bouche, l'amour au cœur.

Il y a de belles dames qui marchent avec langueur sur des terrasses de marbre, et de jeunes seigneurs qui suivent, et un escalier qui descend au lac et aux gondoles, et par-dessus de beaux arbres arrondis en parasol. Ces charmantes scènes se passaient devant le lac de Como, ou sur la Brenta, ou à Villa-Pamphili, quand la volupté courait l'Italie en robes de brocart, et que pas une flamme d'amour tombée du soleil n'était perdue pour la terre. Aujourd'hui ces tableaux morts ressuscitent pour moi; mon âme se fond de plaisir !... — Ulric, mon ami, gagne à gauche de ton tableau, le beau-père a une idée, il marche sur nous... il n'est plus temps, tu vas le subir.

M. Chartoux avait pris le bras d'Ulric.

— Mon cher gendre, lui dit-il, êtes-vous bien sûr qu'il y ait une conservation d'hypothèques à Saint-Hippolyte?

Ulric tomba des nues; et, du bout de sa botte, il fit des croix sur le sable de l'allée. Le beau-père continua :

Réfléchissez, mon enfant : je crois que vous avez fait une étourderie; nous étions là, occupés à parler affaires avec madame, et elle m'a dit : Mais il n'y a point de bureaux... — C'est bien ! c'est bien ! dit assez brusquement Ulric ; attendons le retour de mon courrier. — Attendons, soit. Mais vous verrez ; le conservateur d'où ressort votre terre est à Montpellier ou à Nîmes; si c'est à Nîmes... — Attendons le courrier. — Attendons le courrier. Si c'est à Nîmes, c'est M. Bressan qui vous expédiera, lui ou un autre; je les connais tous. Si c'est à Montpellier, oh ! alors... — Ne pensez-vous pas que nous ferions bien d'attendre le courrier ? — A la bonne heure, mais on peut toujours parler de ses affaires; vous autres, jeunes gens, vous marchez à l'étourdie; vous n'entendez rien aux affaires; vous regardez le mariage comme un amusement : ce n'est pas un amusement le mariage, mon cher Ulric. On a beau être riche, quand les marmots arrivent, on est pauvre : il faut acheter une charge de notaire à celui-ci; il faut faire une dot à celle-là; c'est le diable que d'établir ses enfants... — Nous n'en sommes pas encore là, monsieur Chartoux. — — Vous y serez dans quatre jours. Si vous saviez comme le temps passe ! Ah !... à propos, avez-vous trouvé cette pièce?... l'extrait mortuaire de M. votre père? — Eh ! mon pauvre père est mort à la bataille de Brienne, tout le monde le sait ! — C'est possible, mais enfin il faut le certificat. Avez-vous écrit au ministre de la guerre? — Oui, depuis dix jours. — Vous devriez avoir la réponse. Connaissez-vous quelqu'un aux bureaux de la guerre ? — Non, Monsieur. — Tant pis; il aurait fallu connaître quelqu'un... — Il me semble qu'on pourrait bien se marier sans toutes ces formalités ennuyeuses... — Ah ! voilà encore le jeune homme ! mais comment voulez-vous que nous passions au contrat, s'il nous manque une pièce? voyons ! soyons raisonnables; mettez-vous à la place du notaire; j'en appelle à M. Durand; le notaire ne vous connaît pas. — Le notaire me connaît; nous sommes amis d'enfance. — Distinguons; l'ami vous connaît. l'officier public ne vous connaît pas : est-ce raisonné?

En causant ainsi, ils avaient gravi le sentier en spirale qui conduit à la tour Magne. Ulric n'avait pas écouté les dernières paroles de M. Chartoux; il embrassait déjà, de ses regards d'artiste, le magnifique panorama que le soleil couchant dorait de sa lumière horizontale. Il contemplait cette Rome française qui nageait à ses pieds dans les vapeurs transparentes d'une soirée de printemps : la blancheur des édifices modernes se détachait sur de sombres ruines éparses, noircies par le volcan sarrasin; à la limite opposée de la ville, s'arrondissait l'amphithéâtre romain, échancré par les dents du ravageur, et respirant à l'aise, au milieu des fabriques bourgeoises qui s'étaient retirées, à l'écart, dans un saint respect. Devant la colonnade du théâtre moderne, s'abaissait avec orgueil l'attique de la Maison-Carrée, ce diamant qu'un empereur mit au doigt de la cité gauloise, et qu'il avait fait tailler à l'image des temples d'Auguste à Nola, de la Fortune virile à Rome, de Vénus à Vernègue. A droite,

l'horizon était fermé de montagnes bleues, ondulées comme leurs sœurs de Tivoli et l'Albano et fécondes aussi en carrières monumentales et en sources d'eau merveilleuse qui demandent des arcs de triomphe pour aqueducs.

La société s'arrêta au pied de la grande ruine romaine, qui sert aujourd'hui de piédestal à un télégraphe, et qu'on nomme la tour Magne. M. Charteux contemplait le télégraphe et cherchait gravement le mot de l'énigme que ses bras convulsifs jetaient aux intelligences de l'air. Les dames tâchaient de découvrir le toit de leur maison. M. Durand causait avec mademoiselle Myrrha sur la fabrication des étoffes de Nîmes. On chercha Ulric d'Anduze. Il avait disparu : on l'attendit vainement jusqu'à la nuit.

— Il doit avoir vu passer son courrier, dit M. Chartoux; il veut nous faire une surprise : nous aurons la pièce du notaire ce soir. Allons chez nous.

Cette explication satisfit tout le monde, on se dirigea vers la ville; la nuit tombait.

Quelques heures après, Durand, qui cherchait Ulric, le rencontra devant les Arènes; il se promenait mélancoliquement.

— Ne me fais point de question, dit Ulric. Je crois qu'il y a sur le globe de la place pour tous, excepté pour moi et quelques autres. As-tu trouvé la tienne, toi, Durand? — Mais, oui, je suis casé. — Oui, tu es casé, comme le pion sur l'échiquier; au moindre mouvement qui se fait derrière toi, tu tombes le front contre le carreau; et personne ne se plaint. On dit : C'est un pion. — Moi! point du tout; je suis content de mon sort; je prends le monde comme il est. J'ai une femme que j'aime tranquillement, et deux enfants qui m'amusent; je travaille le jour, et je me promène le soir. — Diable! te voilà dans une fameuse position! — Mais, de quoi te plains-tu, toi, Ulric? Il me semble que ta part de destin est assez bonne. Est-ce la faute du monde si, à ton âge, tu es déjà arrivé au dégoût, sans avoir passé par le plaisir? Tu me rappelles l'histoire du comte Gérard... — Qu'est-ce que ce comte Gérard? — C'est un chevalier du XIII[e] siècle, qui... — Ah! laisse là les antiquités modernes, mon ami. Que penses-tu de M. Chartoux? — C'est un honnête homme, M. Chartoux. — Eh! tout le monde est honnête homme! il est bien question de cela! Sais-tu qu'il est cruel d'épouser cet honnête homme par-dessus le marché! — Mais je crois que tu n'as pas besoin de lui. — Mais lui a besoin de moi; c'est une ombre qui va me suivre partout; et quelle ombre! Tu ne saurais dire la révolution qui se fait en moi lorsqu'il arrive avec son habit bleu, son éternel gilet blanc, et surtout avec sa figure qui est une parodie de la figure de Myrrha. Parole d'honneur, je me sens défaillir devant lui. Que sera-ce quand je serai marié! — Tu voyageras. — Il me suivra. Tu as un beau-père, toi, Durand? — J'en ai deux : un beau-père et une belle-mère. — J'entends. Et qu'en fais-tu? — Ils meublent le salon : j'aime la société. — Ah! tu te résignes à tout, toi; je ne me résigne à rien, moi. — Le bon sens viendra. — Je suis donc fou? — Non; mais tu tournes au comte Gérard... — Ah! voilà le comte Gérard, encore!... Voyons, pour me consoler, parle-moi un peu de Myrrha. Comment la trouves-tu? — Ravissante! je te l'ai dit cent fois. — Crois-tu qu'elle m'aime? — Je le crois; pourquoi ne t'aimerait-elle pas? — Il faut que je t'avoue que je ne la trouve pas très-empressée autour de moi. — Ah! c'est naturel; une jeune fille est toujours timide... — A la veille de se marier? — Sans doute. — Ce n'est pas ce qu'ils disent partout dans les romans, dans les vaudevilles, dans les opéras... Il y a une idée qui me tue, mon ami; je ne trouverai jamais une femme qui s'élève à l'unisson de mon amour, qui me rende ce que je lui donnerai : je fais un métier de dupe. Il faut donc que je traverse la vie, toujours prêt à me jeter corps et âme dans une passion, et sans en retirer d'autre bonheur que ce que les convenances, l'éducation, les préjugés, conseilleront de me donner en échange! — Attends, attends pour te plaindre; c'est le premier pas que tu fais dans le monde, et tu te révoltes déjà contre l'inconnu! — Oui, j'ai vécu jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans dans mes Cévennes; je me suis livré au monde depuis un an, je crois. Il faut moins de

temps pour connaître le monde; je n'y serai pas heureux, c'est sûr. Tous mes jours sont pleins de lacunes; j'achète pour des heures d'ennui quelques minutes de bonheur, et, quand ce bonheur vient, ce bonheur après lequel j'ai tant soupiré, le bonheur d'être assis auprès d'une jeune fille et de lui parler d'elle, jamais rien n'arrive comme je l'avais prévu : je ne dis pas ce que je voulais dire, on ne me répond pas ce que j'attendais. J'accours avec des trésors d'amour dans le cœur, et je m'aperçois qu'insensiblement mon cœur se resserre, et que je n'ai rien à dépenser de ce monde d'idées que j'apportais à ses genoux. Il se fait autour de moi un bruit de paroles auxquelles je suis étranger; on parle une langue que je ne comprends pas. Elle-même, la pauvre fille, reste emprisonnée dans le cercle des banalités bourgeoises; jamais un élan ne l'emporte vers cette région idéale, où mon esprit l'appelle à un chaste rendez-vous. Nous sommes assis, ses mains dans les miennes, mes yeux dans les siens; il y a tout un monde entre nous deux!

Ulric se tut et prit le bras de son ami. Ils se promenèrent longtemps encore autour de l'amphithéâtre; on n'entendait d'autre bruit que le vent qui tourmentait les couronnes de lichen et de saxifrages suspendues aux issues de vomitoires, et le hennissement des chevaux alignés devant les loges ruinées des édiles et des consuls. Le silence qui règne la nuit autour des monuments antiques est plus bruyant que le fracas de la tempête sur les grèves de la mer, ou le murmure de la foule sur le pavé des grandes villes. Ces portiques béants ont des voix qui racontent les lamentables histoires du passé. La nuit interroge les ruines; elles répondent à la nuit : elles sont muettes le jour.

— Sonne à la porte du concierge, dit Ulric; fais-toi reconnaître, et entrons à l'amphithéâtre : nous nous consolerons mieux, assis sur ces ruines, que sur des fauteuils de velours, n'est-ce pas?

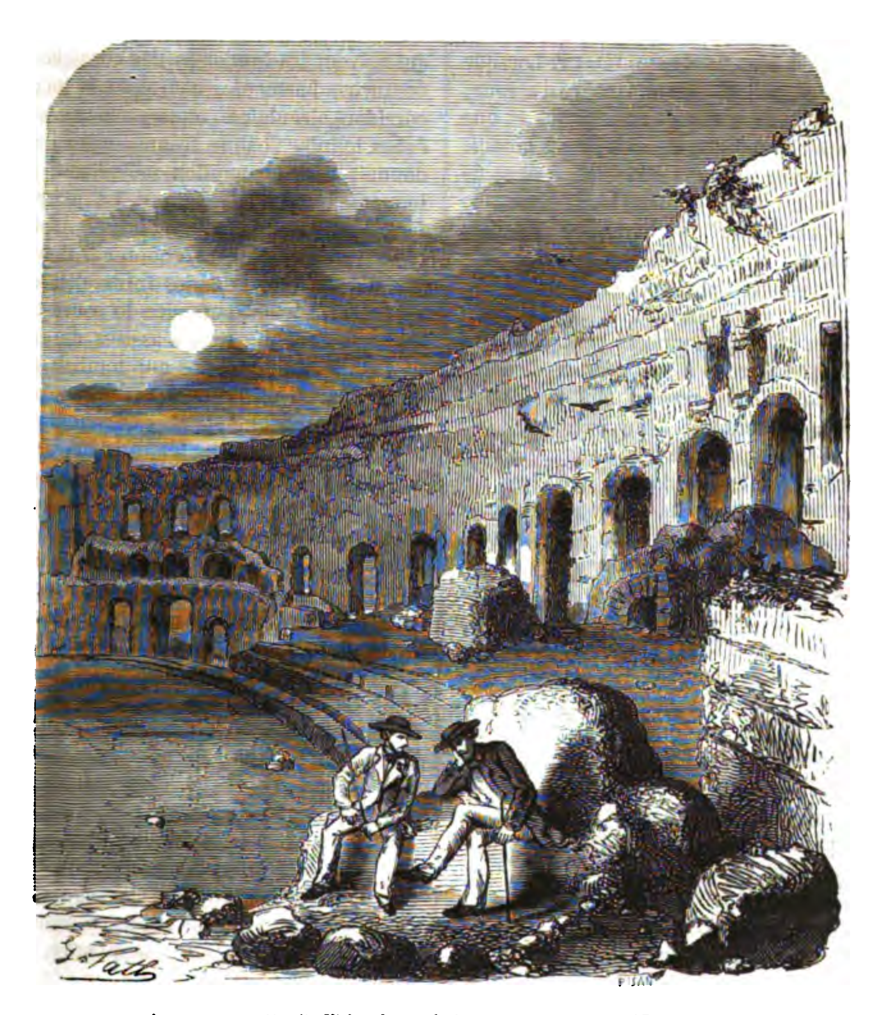
Le concierge ouvrit la grille, et ils entrèrent dans les arènes.

— Asseyons-nous là, dit Ulric, devant la loge des courtisanes; nous occupons un gradin qui fut bien recherché autrefois par la jeunesse des Gaules : personne ne nous le dispute aujourd'hui. C'était un heureux temps : la vie était large; elle vous emportait avec un enivrement qui ne permettait pas la réflexion. L'homme s'est bien rétréci depuis; alors il lui fallait des lambeaux de montagnes pour escabeaux, des voiles de pourpre pour parasols, un peuple de courtisanes nues pour écharpes à ses amphithéâtres, les rugissements de tous les monstres de Barca pour orchestre à ses drames. Oh! c'était vivre cela! L'ennui et la mélancolie sont deux inventions modernes: c'est au milieu de ces ruines qu'on découvre cette vérité. Nous sommes devenus si mesquins! Nous avons de petits théâtres, de petits boudoirs, de petits repas, de petites amours; on écrirait sur l'ongle le programme des plaisirs que nous recevons au berceau. Dans la société qu'on nous a faite, il n'y a de place ni pour la vertu ni pour la corruption; on se débat au milieu d'une civilisation étriquée et fade, avec un code de morale bâtarde qui n'est ni la religion ni l'impiété. Les travailleurs s'applaudissent de tuer le temps; les riches et les oisifs traversent les villes la bourse à la main, demandant des émotions en échange de leur or; on prend l'or, et on ne leur donne rien. Tout est compassé dans l'existence; on tire nos sensations au cordeau : un notaire enregistre nos voluptés et les numérote; un père vous marchande le lit nuptial de sa fille; il cote l'extase, il tarife la passion; un huissier allume les flambeaux d'hyménée avec du papier timbré; on a pris au sérieux cette bouffée épileptique qu'on appelle la vie, et on l'a divisée en je ne sais combien de compartiments dans les cartons de l'état civil. C'est bien misérable, tout ce qu'on nous a fait là.

Ulric souriait avec amertume en égrenant un bloc de ciment romain.

— Te voilà dans de singulières dispositions pour le mariage, lui dit son ami; tu regardes le monde du haut de quinze siècles; il faudra te faire bien petit pour te mettre à sa hauteur maintenant. Jeune, riche, bien fait, tu te donnes autant de peine pour être

malheureux qu'un autre pour arriver au bonheur. Comment t'es-tu avisé de devenir amoureux, pauvre Ulric? — Que veux-tu? c'est une fatalité! Je me suis trouvé sur le passage d'une jeune fille, et j'ai perdu ma raison. Je suis sage à cette heure; demain je serai insensé. Une passion inexorable m'emporte, et je sais bien ce qui m'attend



Asseyons-nous là, dit Ulric, devant la loge des courtisanes... (Page 400.)

au bout. Quand tous mes sacrifices seront consommés; quand elle aura jeté à mon cou, cette femme, ses belles chaînes de cheveux blonds, je dirai, moi, en croisant mes mains par-dessus ma tête : Comment! ce n'est que cela! — Peut-être! — Oui, je le dirai; je suis dans ce moment dans mon intermittence de raison : laisse-moi raisonner. C'est mon dernier jour de liberté. J'ai voulu monter bien haut cette nuit, afin de tomber plus bas et de profiter de l'étourdissement de ma chute pour mettre ma bague au doigt de

l'épouse; oh! si je pouvais revenir en arrière! — L'honneur, Ulric! l'honneur!... — L'honneur! mais est-ce que j'ai compromis cette femme? Elle me tient à distance comme un excommunié; elle m'a donné l'autre soir le bout de son gant à baiser et a fait sonner bien haut cette faveur. Lorsque je l'entoure, moi, d'une atmosphère d'amour; lorsque la flamme rougit mon front, et que mes paroles tombent de mes lèvres comme des étincelles, son âme reste calme et sa figure sereine. Je ne connais les femmes que par les livres. Oh! les livres les ont bien calomniées, si elles ressemblent toutes à Myrrha! Je puis l'abandonner demain; pas un pli de sa robe virginale n'a été froissé! — Mais tu ne l'abandonneras pas? — Eh! ne serai-je pas encore à ses genoux demain! Oui, demain, on danse au château de Remouleas; ce sera un beau bal, une belle nuit! Je viens prendre des forces ici, dans cet air puissant, où planent peut-être des ombres héroïques; je ne veux pas la secouer sur le seuil de la fête, cette poussière qui s'attache à mes pieds! nous verrons demain... Mon ami! mon ami! regarde là, de ce côté, à droite; il y a un portique noir qui encadre la constellation d'Orion. Descends plus bas; il y a un pan de mur écroulé, enveloppé de lierre; tu distingues, par cette brèche, un angle du palais, et, un peu plus loin, une vitre qui brille comme une grande étoile: c'est la chambre de Myrrha, devant l'Esplanade. — Elle veille, la belle enfant! — Elle dort! elle dort avec la tranquillité d'un ange! C'est sa lampe qui veille! Tu verras comme son teint sera rose à son lever. La jalousie seule trouble le sommeil des femmes; l'amour, jamais. — Oh! tu perds la raison, Ulric; la jalousie, c'est l'amour. — La jalousie, c'est l'amour-propre blessé; l'amour, c'est la passion jamais satisfaite. — Je ne comprends pas. — Ma distinction est claire pourtant. — La nuit, tout est obscur pour moi. — Je te la répéterai à midi.

Durand se leva et tendit la main à Ulric.

— Tu pars, dit Ulric; c'est bien: moi je reste. — A demain au bal. Il faut que je parte pour Arles de bonne heure. A demain. — A ce soir, plutôt; nous sommes à demain déjà.

Ulric se coucha sur le gradin, les yeux tournés dans la direction de la vitre lumineuse; il contempla longtemps encore, du haut de son observatoire, cette étoile qui ne brillait que pour lui.

Le vent pleurait dans les panaches d'herbes qui suivent les broderies des corniches; de nocturnes harmonies couraient le long des corridors circulaires, et se prolongeaient en échos infinis. Chaque frémissement de l'air donnait une commotion mélodieuse à cet immense clavier de ruines. La pierre, la feuille, le grain de sable, l'insecte, l'oiseau, tout avait une plainte à conter à l'invisible divinité du lieu. Dans les intervalles de silence, on pouvait entendre le sourd travail du temps qui minait les assises de granit, et l'atome de poussière qui tombait sur le brin d'herbe et prenait sa place dans le trésor que chaque siècle expirant lègue au siècle qui commence. L'aube jeta sa teinte vaporeuse dans l'édifice, et lui donna un caractère de désolation incomparable. Les hautes murailles opposées à l'horizon du levant conservaient la double obscurité de la nuit et de l'incendie sarrasin; ailleurs le monument semblait se dépouiller d'un suaire, et préparer au jour le spectacle de ses grandes pierres, semblables à des tombes bouleversées par un ouragan. Au milieu du cirque, et levant les yeux au ciel, on peut croire alors qu'on habite le fond du cratère d'un volcan épuisé par les éruptions, et qui n'a plus de lave à verser aux campagnes, plus de fumée à jeter à l'air; mais, au lever du soleil, la ruine se révèle dans son auréole romaine; l'artiste s'incline de respect devant cet art puissant qui découpa ses voûtes, qui arracha tant de blocs à la montagne, les jeta sur la plaine et les fit remonter aux cieux, comme ces sources d'eau vive qui, tombées du réservoir natal, reprennent agilement leur niveau : à tant de grandeur et de majesté s'allient encore une grâce, une suavité de contours, une ondulation harmonieuse de formes, qui satisfont les yeux comme les vers antiques ravissent les oreilles. Et quel est le prodigieux architecte qui tailla cette œuvre en passant sur la terre des Gaules? On ne le sait pas. Glorieuse abnégation d'ar-

tiste! la gloire de l'œuvre n'appartient qu'à Rome. Allez voir la signature de la ville éternelle; elle luit au soleil levant, sous son aigrette de lierre : c'est la louve allaitant les jumeaux!

Ulric jeta un dernier regard autour de lui, et, souriant avec rage, il dit tout haut à la ruine :

— Allons voir si la pièce des hypothèques est arrivée chez le tabellion.

II.

A peu de distance du joli village de Remoulens, sur la rive gauche du Gardon, on trouve une de ces charmantes maisons de campagnes, que l'orgueil bourgeois des propriétaires a érigées en châteaux; c'est une de ces oasis délicieuses comme le Midi en fait tant éclore, à l'écart, loin des grandes voies poudreuses. Le voyageur du Nord qui traverse nos contrées méridionales, et observe la nature en chaise de poste, entre deux haies d'oliviers blanchis par la vieillesse et par la poussière, ne soupçonne pas l'existence de ces fraîches et calmes retraites, où les fontaines chantent, où les peupliers tremblent au vent du solstice, en s'élançant comme des flèches d'église au-dessus du dôme des marronniers. C'est là que la nature ardente conseille les passions extrêmes; c'est là que l'amour et la haine ont l'énergie du tison. Autour de ces résidences, la plaine brûle, l'herbe se fane, le roseau s'effeuille et jaunit dans le marécage, la fleur s'incline vers le ruisseau, les blés ondulent comme des vagues dorées; mille parfums irritants que la terre exhale sous l'embrasement du soleil courent dans cette atmosphère, où chaque atome est une paillette de feu. Le démon de midi, caché dans les bois de pins, secoue partout sa torche de résine, et l'homme qui vient demander un asile à ces oasis aux ceintures de flammes, regarde si quelque ravissante image, créée par le désir, ne vient pas s'asseoir, langoureuse, auprès de lui.

Le lendemain de sa visite aux arènes, Ulric se dirigeait à cheval vers le château de Remoulens; quand il passa devant le cadran solaire de l'auberge de Lafoux, l'ombre marquait midi. Il traversa le pont suspendu, et ce ne fut pas sans un vif serrement de cœur qu'il entra dans l'allée de mûriers qui conduisait à la propriété de M. Chartoux. Sur la terrasse, les paysans faisaient des préparatifs de fête; on plaçait des lampions sur les cordons saillants du château; on sablait le quinconce; on hissait des tentes au sommet des arbres; on disposait avec symétrie, devant la façade, les vases de lauriers-roses et d'orangers. Ulric avait été aperçu par son futur beau-père, qui vint le recevoir dans le vestibule et lui serra la main en disant :

— Eh bien! avons-nous la pièce? — Nous avons la pièce, répondit Ulric; et il tira de son portefeuille une double feuille de papier timbré qu'il remit à M. Chartoux.

Ulric jeta un coup d'œil rapide dans les salons; il ne vit que deux raquettes et un volant sur le plancher.

M. Chartoux lut la pièce et la serra soigneusement.

— C'est très-bien! maintenant, dit-il, nous sommes en règle : il ne nous manque plus rien... Si, si, il nous manque encore quelque chose! — Encore une pièce! s'écria Ulric consterné. — Non, non, il nous manque un invité pour rendre la fête complète; il nous manque mon fils Sylvestre. — Eh bien! nous l'attendrons. — Oh! oui, l'attendre! il est en Afrique, le drôle! Mauvaise tête qui veut être soldat, et qui s'est brouillé la cervelle avec un tas de bulletins de l'Empire que j'avais dans mon grenier. Il est maréchal des logis dans les chasseurs à cheval; il m'a écrit l'autre jour qu'il voulait tuer chose, comment l'appelez-vous? le grand Turc des Arabes... et qu'après il viendrait manger le veau gras. Il n'a que vingt ans, l'enfant! ça changera... Vous êtes distrait, mon beau-fils... Vous craignez la chaleur; passons au salon... Je veux vous faire rafraîchir; ces dames sont à leur toilette; elles vont descendre; elles étaient en négligé; elles ont entendu votre cheval, elles ont disparu. Vous connaissez les femmes.

M. Chartoux se mit à rire avec ce fracas qui veut faire violence au sérieux des autres. Ulric garda son silence et sa gravité; il en-

trait dans le salon où tout lui rappelait Marguerite, la broderie négligemment abandonnée au dossier d'un fauteuil, le bouquet de roses effeuillé devant la vitre, la partition de *Robert* ouverte à l'air de *Grâce*, un mouchoir de batiste oublié sur le tabouret de piano; Ulric laissait errer et mourir ses regards sur toutes ces choses aimées, pleines de ce parfum que laisse l'orange aux feuilles qu'elle toucha. Il respirait avec délices l'air de ce salon, où la douce haleine de Myrrha jouait encore dans les lumineux atomes versés de la persienne; il écoutait un bruit de pas légers au-dessus de sa tête et une voix bien connue qui chantait, en se mêlant au frémissement des aliziers, au murmure agreste de la fointaine. aux harmonies lointaines qui montent des campagnes aux collines, à toutes les heures de l'été.

— Monsieur d'Anduze, dit Chartoux, je pense que vous devez avoir chaud.—Moi, dit Ulric toujours distrait; moi! mais, non, pas trop, je ne crains pas la chaleur.—Eh bien! je veux vous montrer quelque chose, ici tout près, qui vous fera plaisir. Nous avons du temps à nous avant le bal; mes invitations ne sont que pour sept heures.

Ulric se résigna et suivit M. Chartoux. La conversation dura trois heures, ou pour mieux dire le monologue du riche propriétaire. Pas un brin d'herbe ne passa incognito sous le pied d'Ulric; M. Chartoux fut impitoyable dans ses démonstrations : après avoir énuméré tout ce qu'il avait fait, il énuméra tout ce qu'il comptait faire dans ses projets d'embellissement; il fit deux saignées au Gardon, planta un bois de chênes, creusa un bassin, naturalisa la cochenille, établit une magnanerie; enfin, gardant son dernier projet pour le coup de surprise, il annonça paternellement à Ulric qu'il allait lui faire bâtir, pour son ménage particulier, un grand corps de logis isolé sur les rives du Gardon, et il ajouta gravement :

— Je mettrai devant la rivière une longue balustrade de fer à hauteur d'homme, pour empêcher vos enfants de tomber dans l'eau.

En ce moment, Marguerite se leva, comme une étoile derrière un rideau de peupliers d'Italie. On aurait cru voir une de ces apparitions, telles que le désir extrême semble pouvoir les créer, dans cette nature puissante, où la vie anime tout ce qui nous environne, comme autrefois au milieu des saintes forêts de la Grèce. La jeune fille portait une robe blanche, irritante de simplicité; l'or roulait en boucles de chevelure sur son front et ses épaules; elle glissa sur l'herbe azurée comme une voile sur le miroir du golfe, et disparut.

Ulric avait vu Marguerite, et il était resté froid, lui qui venait de traverser la campagne en demandant la jeune fille à toutes les voix de l'air : il s'alarma de ce changement subit qui s'opérait en lui; car, en écoutant M. Chartoux, dans son interminable monologue, il avait entrevu, à travers les arbres d'un parc, sur l'autre rive du Gardon, de flottantes images, d'agiles ombres, couvertes d'un voluptueux mystère, et il avait tressailli, comme si un rayon de soleil lui eût percé le cœur; et maintenant, la femme adorée, Myrrha, sortie comme une hamadryade de l'écorce d'un chêne, le laissait calme et sans désir! « Oh! je me devine trop, se dit-il en lui-même, et je souffrirai bien après mon mariage de cette délicatesse exquise de sensations! Qu'il faut peu de chose pour ternir l'émail de cette marguerite blanche, et rendre vulnérable sa couleur! Le moindre souffle profane detache un rayon de sa corolle. Que lui restera-t-il donc au dernier quartier de ma lune de miel? Et celles-là qui jouent, rient et chantent de l'autre côté du fleuve; ces formes élyséennes, oubliées du monde; ces vaporeuses images, couvertes d'ombre au milieu de tant de soleil; oh! que j'aime le mystère qui les entoure! Rien de lourd et de désenchanteur ne gravite sur leur horizon; un baiser du soleil les a fait éclore, dans ce jardin, à cette heure où tout atome du midi est une lèvre qui féconde les parterres et les change en gynécées! Oh! laissons-les dans leur mystère; n'approchons pas, de peur qu'il ne s'évanouisse à mes yeux, ce doux mirage de femmes, ce tableau divin qui reflète, peut-être, un autre monde, un autre soleil, un autre ciel.

— Vous ne paraissez pas dans votre as-

siette ordinaire, mon cher beau-fils, dit M. Chartoux, qui s'inquiétait de la rêverie d'Ulric. — Oui, oui, je suis un peu préoccupé... — Ah ! le mariage n'est pas une petite affaire, j'entends. J'étais comme vous, quand j'allais me marier, absolument comme vous, je crois me voir. Il me survint une faillite de Montpellier qui m'accabla la veille de mon mariage; j'eus un remboursement sur les bras de cent vingt-sept mille francs de traites; je n'avais que dix mille francs en caisse. Sentez-vous cette position? Eh bien! je m'en tirai avec les honneurs de la guerre. Vous n'êtes pas dans le commerce, vous n'avez pas de ces secousses-là. Vos fonds sont bien placés... Vous m'avez dit... en rentes sur l'État? — Oui. — Cela vous rend le quatre, le quatre et demi? — Oui.— C'est peu, mais c'est solide. — Oui. — A moins qu'un bouleversement... — Oui. — Alors, nous sommes tous ruinés. — Oui. — Allons, venez, venez; nous trouverons Marguerite à son piano, elle vous chantera quelque chose.

Ils entrèrent au salon. Madame Chartoux fit une révérence à son futur beau-fils et lui présenta un fauteuil; Marguerite lui donna un sourire gracieux et familier.

— Embrassez-vous donc, enfants, dit le père.

Marguerite et Ulric s'embrassèrent respectueusement. Ulric laissa tomber ses gants et son chapeau.

— M. Durand n'est pas avec vous? dit Marguerite. — Il viendra plus tard, Mademoiselle, répondit Ulric; il est parti pour Arles, ce matin, il est allé voir sa femme chez sa belle-mère. — Ah! M. Durand est marié? — Oui, Mademoiselle, depuis trois ans; il habite Arles, ordinairement, où sa maison est établie; il est venu me voir à Nîmes : je ne l'avais pas vu depuis sept ans; nous sommes liés dès notre plus tendre enfance; c'est mon seul ami, c'est mon frère. — Voyons, mets-toi au piano, dit M. Chartoux, et donne-nous une bonne idée de toi; nous venons ici pour t'entendre. — Ah! mon Dieu! je ne sais rien, rien; il fait si chaud! Je suis là occupée à déchiffrer *Robert*. Connaissez-vous *Robert*, monsieur d'Anduze? — Non, Mademoiselle. — Nous irons le voir à Paris, n'est-ce pas? — Ah! il ne s'engage à rien, Ulric, dit le père; très-bien! C'est ainsi qu'il faut être. Ne promettez rien aux femmes, et donnez-leur tout. — Voici déjà du monde qui nous arrive, dit Marguerite; j'entends des voitures. — Vous nous permettrez de recevoir, Messieurs? dit la mère, avec une certaine affectation de belles manières.

Ulric s'inclina et sortit.

— Grand Dieu! dit madame Chartoux, il est bien taciturne, ce soir, ton prétendu, dit-elle tout bas à sa fille. — Et quel costume pour le bal! dit Marguerite : en redingote bleue et des éperons! — Il a trente mille francs de rente, dit M. Chartoux.

Deux voitures tournèrent sur la terrasse. Ulric était déjà bien loin.

Le soucieux jeune homme entra dans un massif de chênes et s'assit; son esprit était assailli de pensées décousues, qu'il ne prenait pas la peine de relier en raisonnement; il n'avait plus la force de suivre logiquement une réflexion, pour arriver à une conséquence; il s'abandonnait à la volonté du moment, sans essayer de la maîtriser, comptant toujours, après tant d'hésitation, s'élever à une de ces violentes révoltes de l'âme, où l'on n'a plus besoin de calculer pour agir, où toute inspiration paraît bonne, parce qu'elle enfante un dénoûment.

Il avait ainsi passé plusieurs heures; il avait dépouillé de leurs glands tous les rameaux de chênes qui flottaient sous sa main. La nuit tombait avec sa langueur amoureuse; les collines versaient leurs parfums du soir; les cloches sonnaient au village; les derniers rayons du crépuscule d'été doraient encore quelques flocons d'azur au couchant, et nuançaient, par intervalles, le sable d'argent que le Gardon roule et dépose sur ses deux rives, avec un léger bruit de satin. L'orchestre conviait les jeunes femmes et les jeunes hommes aux délices du bal. Ulric jeta une poignée de glands au fleuve, et dit, comme le cheval de Job : *Allons!*

Durand fut la première personne qu'il rencontra dans l'avenue. Durand était superbe, comme un élégant du balcon de l'Opéra.

— Très-bien! s'écria-t-il, j'ai vu le moment où le bal commençait sans toi; je te croyais encore dans les Arènes, devant la loge des courtisanes. Ah! mon Dieu! comme te voilà costumé pour un bal qué tu dois ouvrir! — Un bal de campagne! dit Ulric avec humeur. — Un bal de campagne! mon ami, regarde ce monde, de loin : c'est comme à la préfecture, le mardi-gras. Vois cette file de voitures; nous avons toutes les autorités du département. J'ai amené ma femme, ma sauvage Arlésienne; elle est coiffée à l'Osiris, comme la fille de Pharaon : prépare-lui un nom égyptien, toi qui connais le calendrier de l'Orient. Non; mais, parole d'honneur, tu ne peux décemment paraître en redingote et en cravate blanche à ce bal. Écoute, écoute, voilà les premières mesures : c'est le quadrille danois; on te cherche partout. Tiens, vois-tu le préfet qui passe avec ses décorations, et le géral en costume de général, et tout l'univers nîmois! — Enfin, que veux-tu que je fasse? il y a trois lieues d'ici à Nîmes. — Impossible! ah! il semble que nous jouons la comédie... Attends... il faut que je me dévoue; tout pour l'amitié; voilà mon gilet et mon habit; donne-moi ta redingote; voilà ma montre; pourquoi ne portes-tu pas de montre? — Une montre ne sert qu'à savoir l'heure qu'il n'est pas. — C'est égal, on la porte pour la chaîne... Voilà mon diamant et mes gants jaunes. Ote tes éperons, et laboure les hautes herbes avec tes bottes; bien, elles luisent comme le vernis; les bottes sont reçues au bal depuis la révolution de juillet : nous avons conquis les bottes. Te voilà beau comme un héros de Balzac. — Et toi, toi, Durand? — Moi, je me sacrifie; je vais prendre ton cheval et repartir; tu ramèneras ma femme dans mon tilbury; et ne l'oublie pas au moins! — Mais je ne la connais pas, ta femme. — Coiffée à l'égyptienne, avec des bandelettes; les Arlésiennes descendent d'Osiris, d'Isis, d'Anubis, à ce qu'elles disent; je l'ai présentée à M. Chartoux... Une grande brune... robe de popeline feuille morte; extravagante, la robe... Un collier de perles, un bras de la Vénus d'Arles, un pied d'enfant... Cours; adieu : on t'appelle. — Mais comment! — Va, te dis-je! à demain; je me dévoue; c'est plus beau qu'Harmodius et Aristogiton : l'honneur du bal est sauvé.

Et Durand poussa vivement son ami dans la direction de la terrasse. L'orchestre jouait : les danseurs cherchaient leurs vis-à-vis.

Ulric, paré des plumes de Durand, fit une grande sensation en paraissant dans le cercle.

—Ah! vous voilà! lui cria M. Chartoux; vous avez été vous habiller à Nîmes? Marguerite se désole; où est Marguerite? Au diable le bal! j'ai commandé des glaces à Nîmes, elles sont arrivées brûlantes. Eh bien! il faut commencer le bal. Commençons le bal; voyons, amusons-nous.

Une double haie de jeunes gens entourait les dames; Ulric découvrit Marguerite au milieu du cercle; elle rayonnait de joie et suspendait ses lèvres au flot d'adulations qui roulait autour d'elle. Un appel décisif de l'orcheste arrêta les galants propos; Marguerite se leva, regarda de tous côtés et apercevant Ulric, appuyé mélancoliquement contre le tronc d'un arbre, elle fut droit à lui, en disant avec gaieté :

— Venez donc, Monsieur, je vous ai retenu pour la première.

Ulric ne répondit rien; il prit la main qu'on lui tendait et se mit au quadrille. Elle dansait à ravir les anges, la belle enfant! elle ne touchait la terre que pour ne pas humilier ses voisines; une grâce céleste accompagnait toutes les ondulations de sa robe; une joie d'enfant rayonnait sur sa figure et s'élevait à l'extase; il semblait que l'orchestre ne jouait que pour elle et qu'un nuage d'harmonie la balançait mollement dans l'air; il semblait que le vent du soir ne soufflait du fleuve que pour rafraîchir son teint, enflammé de la fièvre du bal; le sable uni s'amollissait sous ses pieds divins; la feuille de l'alizier se relevait joyeuse au contact de sa chevelure; le jeune danseur qui l'effleurait, en passant, ne voyait plus qu'elle; la danseuse qui la regardait une fois, ne la regardait plus.

Le bal éclatait dans toute sa frénésie méridionale; les fleurs de juin croisaient leurs

parfums avec les émanations irritantes des collines, ces vases de thym que le soleil échauffe pour embaumer les étoiles. Toutes les harmonies des nuits d'été accompagnaient les harmonies des quadrilles : quand l'orchestre s'interrompait brusquement, on entendait les chants qui montaient du sillon et des marécages, le bruit des fontaines, le roulement lascif du fleuve, la plainte de la brise dans les arbres ; alors tout ce monde heureux de femmes et de jeunes gens, délivrés des prisons de l'hiver, se précipitait encore dans son ivresse, à l'air libre et frais de la nuit ; la salle de bal avait l'horizon pour muraille, les arbres pour tenture, le gazon pour siége, les étoiles pour lustres. Le bonheur semblait être invité à une fête après un long exil.

Ulric était épouvanté de se sentir heureux ; les hésitations de la journée avaient fait place à d'autres sentiments. Jamais il n'avait vu Marguerite dans cet éclat de séduction irrésistible.

—Oh ! que je l'avais mal jugée, dit-il ; non, elle n'appartient pas à ce monde, cette femme ! elle vient du ciel, comme la poésie dont elle est faite. Oh ! quel trésor d'amour ce cœur doit recéler et garder en réserve pour un amant !

A minuit, après une contredanse, Ulric offrit son bras à Marguerite, et l'entraîna, avec une hardiesse que l'irritation du bal lui donnait, vers une allée voisine, faiblement éclairée par quelques lampions expirants. Il ne lui avait pas adressé la parole depuis le commencement du bal ; il la regardait, et elle dansait toujours.

— Mademoiselle, dit-il, et la parole tremblait sur sa lèvre convulsive, Mademoiselle, restez un instant avec moi, afin que, seul, je puisse vous voir dans votre grâce de femme ; oui, j'avais besoin de vous voir ainsi, de près, immobile devant moi ; ainsi recueillie pour m'entendre. Les autres vous ont assez vue ; ils ont brûlé votre robe avec la flamme de leurs regards. Oh ! si vous n'étiez pas un ange, j'aurais bien souffert !... N'êtes-vous pas fatiguée du bal ? — Du bal ! moi ! eh ! je danserais toute la nuit, et demain encore ! Oh ! j'adore le bal ! ces contredanses de M. Musard sont ravissantes ; aimez-vous les contredanses de M. Musard ?... Vous ne les aimez pas ? J'en ai reçu un ballot. — Oui, j'aime tout ce que vous aimez. Dites, n'aimez-vous pas ces belles nuits à la campagne ? Ne trouvez-vous pas que l'amour est partout, que la lèvre brûle en prononçant ce nom ? — Nous parlerons de cela quand nous serons mariés, Monsieur. A propos, papa se plaint de vous ; il dit que vous le traitez déjà comme un beau-père, que vous ne l'écoutez pas quand il parle, ou que vous l'interrompez. — Ah ! votre père dit cela !.. — Oui, mais n'y faites pas attention : entre beau-père et beau-fils, c'est la mode de se disputer ; vous en verrez bien d'autres. Nous ne quitterons pas la maison, n'est-ce pas ? C'est convenu. Papa est vif, mais bon ; vous vous disputerez deux ou trois fois par jour : eh bien ! vous vous raccommoderez. Moi, je ne puis pas quitter la maison, vous concevez, une fille unique ! Savez-vous jouer au billard ? Papa raffole de ce jeu ; vous jouerez ; nous ferons de la musique ; maman vous plaira, celle-là ne dit jamais rien, et... —Écoutez, Myrrha...— Mais pourquoi donc m'appelez-vous Myrrha ? — Écoutez, Marguerite ; l'heure s'écoule, et nous perdons les plus beaux instants de notre vie, des instants que nous regretterons un jour. N'avez-vous jamais désiré ces causeries délicieuses de la nuit, ces douces promenades d'amants, aux étoiles, quand tout se fait bonheur autour de soi ? — Vous avez des questions un peu indiscrètes, monsieur mon prétendu. — Moi, j'ai rêvé mille fois ces entretiens intimes, où le cœur de l'amant parle au cœur de son amante ; où la parole même est inutile, parce que l'amour est intelligent, l'amour cette première langue des êtres ! Oui, retenons-les bien, de toute la puissance de nos lèvres, ces instants qui s'en vont ; cueillons la minute qui vole, comme la fleur qui va se faner. Si vous saviez que de regrets nous préparons à notre avenir, par le dédain du présent ; le présent, cet or fluide que la jeunesse nous verse à pleines coupes, et que nous laissons fuir sous nos pieds ! Dites-moi, avez-vous vu jamais une nuit plus sereine, plus amoureuse, plus embaumée ? Avez-vous jamais

compté plus d'étoiles au ciel ? c'est votre lumineuse couronne d'épouse. La nature aussi vous donne une fête ; elle vous offre une corbeille de noces, elle vous enveloppe de cet air odorant comme d'une robe : cet amour immense qu'on respire partout ; cette volupté langoureuse, qui circule avec la brise, tout est une émanation de vos lèvres ; vous êtes la reine de la plus belle des nuits! — Oh ! nous aurons bien le temps de nous dire des tendresses ; moi, je ne crois pas que nous perdions les heures, comme vous dites ; je m'amuse beaucoup ; je danse ; j'aime le bal à la folie ; surtout l'hiver, dans un salon, à cause des toilettes ; il fait si chaud l'été ! vous croyez donc que je suis insensible ? Tenez, voilà que la mesure annonce une valse ; eh bien ! le cœur me bat ; mais il bat ! — Eh ! songez-vous aussi à... notre mariage ? — Si j'y songe ! je n'en dors pas, Monsieur. Hier, j'ai fait une scène affreuse au facteur des messageries de Lyon qui m'apporte des cartons dans un état incroyable. Savez-vous ce que contenaient ces cartons ? une robe de Pékin, rayée, avec sa jupe de mousseline claire, et un chapeau de velours moiré, avec une fleur ponceau, tout abîmé ! Vous croyez donc qu'il n'y a que vous qui pensiez au mariage ? Hier encore, j'ai commandé une robe de chambre en foulard, gros grain écossais, à manches pagodes, doublées de marceline bleue... Comment trouvez-vous ce goût ?... Attendez : un bonnet de tulle blonde, avec une garniture autour de la tête, et un nœud en chou, en tulle pareil ; deux rangs de bavolet et trois nœuds blancs. Ça sera-t-il gentil ?

Ulric, la tête inclinée sur l'épaule, les bras languissamment croisés sur la poitrine, écoutait Marguerite ; et la figure du jeune homme avait un sourire d'une expression étrange.

— Marguerite, dit-il avec mélancolie, vous étiez bien belle, l'autre soir, en négligé, à la ville, quand vous chantiez ces beaux vers de Lamartine :

Un soir, t'en souviens-tu ? nous voguions en silence...

— De quoi donc allez-vous me parler, quand nous parlons affaire !... — Oui, c'est un souvenir qui me revient ; excusez-moi.

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez, nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez !

— Eh bien ! où voulez-vous en venir ? Qu'est-ce que cela signifie ? — Rien. — Pourquoi avez-vous retiré votre main de la mienne ? — Pour croiser les bras. — Comme il est sec ! — Ah ! — Demain, vous me verrez, en robe de batiste blanche, à manches courtes, avec un petit bracelet en émeraude, et des mitaines de filet ; j'aurai les cheveux nattés, avec deux médaillons de cristal, ici. Ah ! voilà la valse ; valsez-vous ?

Une grosse voix se fit entendre aux premiers arbres de l'allée.

— C'est papa ! dit Marguerite. Ulric ne bougea pas ; il regardait fixement la terre. — Mon cher beau-fils, s'écria M. Chartoux, où donc avez-vous la tête ? Qu'est devenu M. Durand ?

Ulric tressaillit à ce nom.

— Madame Durand a perdu son mari depuis trois heures ; elle vous fait chercher partout pour vous en demander des nouvelles, cette pauvre dame ! C'est qu'elle a failli se trouver mal. — Ah ! mon Dieu ! dit Ulric, portant la main à son front ; où puis-je trouver madame Durand ? — Cela vous inquiète bien ? Monsieur, dit Marguerite... Vous me quittez brusquement comme cela ? — Ne le retiens pas, dit M. Chartoux ; il va consoler cette pauvre femme. Je crois que M. Durand s'est noyé dans le Gardon.

Ulric, sur le seuil de la maison, tourna ses yeux vers la danse ; la valse bouillonnait déjà ; Marguerite valsait, emportant avec elle, dans l'air, un gigantesque conseiller municipal.

Il trouva madame Durand, seule dans le cabinet de M. Chartoux, écrivant une lettre à Nîmes. Ulric s'excusa très-poliment auprès d'elle, et lui emprunta sa plume pour écrire un billet.

— Maintenant, dit-il à madame Durand, nous pouvons partir ; je suis à vos ordres.

Et il regardait madame Durand qui, la tête haute et immobile, les bras nus et al-



ULRICH ET MOUZE

longés sur la table, ressemblait à une divinité des mystères d'Isis.

Cette femme ne rappelle rien de connu, dit Ulric en lui-même. Quels beaux yeux noirs! quelle divine tête! quels bras!

— Vous vous mariez donc, Monsieur, dit madame Durand. — On le dit, répondit Ulric. — Le mariage est un tombeau, dit la belle Arlésienne.

Ulric s'effraya comme s'il eût entendu quelque oracle sortir de la lèvre d'un sphinx, devant la pyramide de Chéops.

Il monta en tilbury avec l'Égyptienne d'Arles, et appelant un domestique, il lui dit :

— Portez ce billet à M. Chartoux.

La valse finissait, et M. Chartoux donnait le bras à sa fille, haletante de fatigue, pour la conduire au salon, lorsque le domestique lui remit le billet d'Ulric. M. Chartoux rompit le cachet, regarda la signature, et dit :

— C'est de mon beau-fils!

Sa femme et sa fille se groupèrent à ses côtés pour entendre la lecture du billet.

— Je l'ai toujours dit, s'écria M. Chartoux, écumant de colère, c'est un fou! — Lisez! lisez! dirent les femmes. — Voici sa lettre, dit M. Chartoux :

« Monsieur,

« Je vous ai demandé votre charmante fille en mariage, il y a quinze jours. Après-demain les bans devaient être publiés; il est donc urgent de prendre une détermination; voici la mienne : je n'aurai pas le bonheur d'épouser votre fille; je me déchire le cœur, mais il le faut; il vaut mieux rompre avant qu'après.

« Ulric d'Anduze. »

Marguerite s'évanouit, selon l'usage, et sa mère crut devoir l'imiter.

II.

Le lendemain, à neuf heures du matin, Ulric fut réveillé dans sa chambre de Nîmes par une série de coups lestement donnés à la porte. Le domestique ouvrit et Durand entra.

— Je te remercie de ta complaisance, dit-il en présentant la main à Ulric; tu m'as ramené ma femme saine et sauve. Elle m'a conté votre voyage; vous n'avez donc versé que deux fois : c'est peu, car il paraît que ta main *sur les chevaux laissait flotter les rênes*, et que le mariage te préoccupait comme un malheur. Moi, j'ai regretté de t'avoir quitté; car, après tout, je pouvais me promener dans les bois, bien que cela m'ennuie à la mort. Rien ne m'ennuie comme la campagne, excepté un bal pourtant. J'ai perdu ma soirée, quand je n'ai pas fait vingt tours sur l'esplanade et trois parties d'échecs. Eh bien! où en sommes-nous? Tu es pâle comme un jeune marié : as-tu bien dansé avec la Myrrha des Babyloniens?

Ulric s'habillait lentement; il prit sur la cheminée un papier chiffonné, et dit d'une voix sourde à Durand :

— Tiens, voilà la copie du billet que j'ai fait remettre à M. Chartoux, cette nuit; lis. — Admirable! mon ami, s'écria Durand; prodigieux!... On regrette cent fois de s'être lié, on ne regrette jamais d'avoir rompu. Vraiment, je te croyais perdu, noyé dans le Gardon; d'autant plus que M. Isambert a laissé tomber à plat le divorce, à la chambre. Oh! je veux t'embrasser. — Ah! mon ami, si tu savais ce que cela me coûte! — Dieu a inventé les lendemains pour nous guérir. Attends vingt-quatre heures.—Non, non, je suis blessé au vif; plains-moi. — Allons faire un tour de promenade aux Arènes. — Impossible! vois comme je suis abattu; moi qui aurais déraciné un chêne, hier! — Nous irons déjeuner chez Guirand; nous sortirons forts comme le pont du Gard, et gais comme des vaudevilles... Voyez donc comme ce jeune homme est faible! le plus robuste lutteur des Cévennes!... Je ne sais pas pourquoi le comte Gérard me revient encore à l'esprit; veux-tu que je te conte l'histoire de ce comte, calembour à part? — Une autre fois, je n'ai pas l'oreille au récit aujourd'hui... Malédiction sur ce monde! — Ah! nous voici retombés dans le

drame! Laissons passer la tirade. — Pauvre enfant! pauvre Marguerite!... Elle a fait son métier de femme! — Réaction! tu l'épouseras demain.—Non, non...—Après-demain. — Non, te dis-je, cent mille fois non!... J'ai failli me condamner de gaieté de cœur au supplice de Mézence!... — Ceci sort de mon érudition. — Quelle vie! traîner avec soi son corps... et désirer l'âme! J'ai bien fait; je suis content. — Ah! bravo! il ne te manquait plus que ton approbation. Allons déjeuner chez Guirand. — Mais, dis-moi, où se réfugier maintenant lorsque la société vous chasse? — La société ne te chasse pas, mon ami; M. Chartoux n'est pas la société. — Hier encore, tu me disais que l'honneur s'opposait à une rupture; tu t'en souviens? — Je voulais te sonder; tu m'as fort bien répondu. Jamais je ne t'aurais donné un conseil dans une démarche de cette nature; en fait de mariage, il faut laisser le libre arbitre à son ami; aujourd'hui tu brises tout, je t'applaudis, je t'embrasse, je crie bravo! — Heureux temps où l'homme avait des refuges! — Viens chez moi. — Des refuges dans quelque monastère, au milieu des bois, bien loin des villes, un monastère isolé, comme un navire en pleine mer. Rome n'a plus de Thébaïde, et la France n'a plus de couvents! — Pour le coup, voici le comte Gérard plus de circonstance que jamais! As-tu l'oreille au récit? — Parle, si cela t'amuse. — Je serai court, quoique l'histoire originale ait quatre volumes. Le comte Gérard était de Nevers, je crois, ou de Tournus, ou de quelque autre pays du Nord. A vingt-cinq ans il ne savait que faire, parce qu'il avait tout fait et tout mal fait. Il fréquentait un seigneur son voisin; il le défia en champ clos; le seigneur lui fit répondre qu'il n'avait aucune raison de se battre avec un bon voisin, et qu'il ne se battrait pas. Gérard lui enleva sa femme. Il y eut alors une sorte de raison. On se battit, et Gérard tua le mari, selon le jugement de Dieu, qui jugea bien mal cette fois. Ce divertissement ne procura au comte Gérard qu'une quinzaine de jours d'émotions. Après il retomba dans la monotonie de la probité. Il chercha, dans le voisinage, d'autres seigneurs à tuer; mais c'étaient tous des vieillards veufs et goutteux. Le comte Gérard ne savait où donner de la tête... Cela t'amuse, Ulric? — Jusqu'à présent, pas trop. — Tu vas voir... D'ailleurs soyons justes, que pouvait faire un gentilhomme riche en ce temps-là? Le comte Gérard courut la province, cherchant des tournois : dans ces passe-temps chevaleresques, il tua trois chevaliers et en blessa beaucoup. L'ennui le prit encore; cette fois on prêchait une croisade; il partit pour la Palestine. Gérard était fort peu dévot, mais il obéissait à la mode : il vit Jérusalem de près; il rompit des lances avec les farouches musulmans; il enleva des Clorindes et des Herminies; il tua deux princes sarrasins; puis, étant attaqué de la peste, il tua la peste. La croisade finie, il rentra dans ses foyers, et retomba dans un vide affreux. Tous ses voisins étant morts en Palestine, de la peste, et ses vassaux, de la faim, il habitait un désert; il était locataire du néant. L'infortuné Gérard se vit contraint de retourner en Palestine, mais le dégoût arriva bientôt cette fois; les croisades mêmes lui manquant sous les pieds, il se mit à réfléchir pour la première fois de sa vie. A l'âge de trente-quatre ans, il avait tout usé, jusqu'à ses cuirasses; tout à coup, le comte blasé se relève avec une idée. Jérusalem l'inspira : il ramassa son argent, et se bâtit un monastère dans le département de l'Ain; il se fit prieur, comme de raison, et envoya des circulaires à quelques vieux chevaliers, ses amis, aussi ennuyés que lui, pour les engager à se faire moines. La moitié de ces chevaliers persista dans la chevalerie, l'autre répondit à l'appel. On inaugura pompeusement le monastère; Gérard prit ses grades en théologie et devint abbé, tout le monde se cloîtra et fit pénitence. Le comte vécut, avec un plaisir infini, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans; et il a été béatifié par le pape Paul III. La légende le met au rang des saints; c'est fort agréable, ma foi! Voilà l'histoire du comte Gérard. — Oui! tu en parles légèrement de ces choses; cependant elles sont toujours sérieuses, au fond, malgré ce vernis frivole. Oh! le siècle n'est plus à ces

héroïques sacrifices. Je vois Rome, et je ne vois pas le désert. — Veux-tu habiter un désert? un véritable désert? — Oui! — Va à Paris. Tu ne connais pas cette ville; ah! c'est la Thébaïde du dix-neuvième siècle! il y a tant de monde qu'il n'y a personne. Que connais-tu à Paris? Pas un être vivant; eh bien! marche dans la foule : ce sera toujours, pour toi, comme si tu voyais des arbres qui se promènent; on ne salue pas des arbres : tu n'auras pas un *bonjour, monsieur*, à dépenser. Prends un désert, le plus désert possible, tu seras toujours dérangé par quelque bête féroce ou par quelque caravane qui te forcera de chanter avec elle : *Dieu est grand et Mahomet est son Prophète!* tu tomberas dans quelque hutte d'Arabe qui t'offrira du lait de chamelle et te fera un conte des *Mille et une Nuits* à dormir debout. Promène-toi sur le boulevard de Gand à Paris, personne ne te fera rien chanter; surtout, on ne te donnera rien. Tu peux vivre ainsi, comme le comte Gérard, jusqu'à cent ans; le pape ne te canonisera pas; mais, en 1836, on ne peut pas tout avoir. — Voilà, je crois, ce que tu as dit de plus raisonnable depuis ce matin. — Il faut se lancer dans les folies pour trouver la raison. —Oui, je crois avoir lu quelque part que la foule était un désert.— C'est possible; mais j'ai perfectionné l'idée. —Oh! puisque je ne puis vivre... J'ai la ressource des Cévennes aussi. — Des Cévennes! Y songes-tu? c'est ton pays; on te forcera d'être adjoint, juré, conseiller municipal, sous-lieutenant de la garde nationale, président de la caisse d'épargne et philanthrope! A Paris tu ne seras rien du tout, excepté misanthrope. Tu feras de longs monologues contre la société; pourvu que tu ne les imprimes pas, cette horrible société, te donnera, pour ton argent, des filets de chevreuil chez Tortoni, du vin de Johanisberg, dans des coupes vertes, aux Frères-Provençaux; de la musique de Meyerbeer, de Rossini, d'Auber, d'Adam, à trois théâtres; des drames de Hugo, de Dumas, et des comédies de Scribe partout. Cela manquait au comte Gérard! Dans le jour, il se fera autour de toi un tel fracas de roues, de chevaux, d'enseignes, de tonnerre d'omnibus, d'orgues barbares, de chiens obscènes, de vendeurs enroués, que tu ne trouveras pas une place dans l'air pour y loger une pensée de désespoir. Paris est la seule chartreuse que la Révolution n'ait pas détruite; va t'y cloîtrer, mon ami. — Nous réfléchirons à cela... taistoi, j'entends mon domestique dans l'escalier... voici quelque visite, c'est sûr.

Durand ouvrit la croisée, et la referma avec précaution.

— Mon ami, dit-il à voix basse, il y a là-bas une voiture que je crois reconnaître... c'est... — M. Chartoux... — Bon, courage contre l'assaut; ne mollis pas. Veux-tu que je sorte? — Non, demeure... j'ai besoin de toi... — Entre dans ce cabinet... — Sois ferme... songe au comte Gérard.

Durand s'enferma dans le cabinet. Le domestique annonça M. Chartoux.

Ulric, debout, et dans une agitation orageuse, salua froidement le terrible visiteur, et lui présenta un fauteuil.

M. Chartoux fit un geste de refus.

— Monsieur, dit-il en s'efforçant de rassurer sa voix, Monsieur, ce billet est-il de votre main?

Ulric répondit par un signe de tête affirmatif. M. Chartoux ne put continuer qu'après un long repos :

— Vous avez quelque motif grave pour rompre ainsi une affaire conclue? — Un motif très-grave.—Pouvez-vous me le communiquer? — C'est impossible, Monsieur.— Cela touche aux mœurs? — Oh! non, Monsieur. — A la probité? — Encore moins.— Avez-vous découvert chez ma fille quelque inclination secrète, qu'elle aurait eue à l'insu de son père? — Votre fille, Monsieur, est la plus honnête et la plus pure des femmes. — Auriez-vous entendu des propos tendant à vous laisser supposer que ma fortune n'est pas établie sur des bases... — Non, non, Monsieur... — C'est qu'il y a des envieux dans les villes... et lorsqu'on a gagné, à la sueur de son front, une fortune honorable, on est exposé à la médisance, à la calomnie, à une... — Croyez bien, Monsieur, que je n'ai pas cédé à de pareilles idées; j'ai moi-même plus de fortune qu'il

ne m'en faut pour vivre avec une famille et tenir un rang honorable.— Ne trouvez-vous pas ma fille d'assez bonne éducation ? elle a été élevée chez les dames Lefèvre, de Paris, à Montpellier où elle a remporté trois prix : le prix de sagesse, le prix...—Votre fille est charmante, et son éducation exquise ; elle doit faire le bonheur d'un époux.—Eh bien! pourquoi ne l'épousez-vous pas ? — Parce que je crains de ne pas la rendre heureuse, comme elle mérite de l'être. Ce n'est pas devant votre fille que je recule, c'est devant le mariage.—Vous aurais-je blessé, moi, par quelque propos ? moi souvent à la campagne j'aime à folâtrer, et il serait possible qu'une plaisanterie... — Je vous assure que vos plaisanteries ont toujours été décentes avec moi. — Alors, je m'y perds.

M. Chartoux regardait le plancher, en tourmentant le nœud de sa canne. Ulric appuyait son front sur ses mains.

— Il faut donc, dit M. Chartoux après une longue pause, il faut donc que je rentre à la campagne, sans avoir une bonne raison à donner à ma femme ?

Ulric ne répondit pas.

— Je ne puis donc rien vous arracher de satisfaisant, Monsieur ?

Même silence.

— Il faut donc que je devienne la risée d'une ville, ou que je m'expatrie? — Nous nous expatrierons tous, Monsieur. — Expatriez-vous tant que vous voudrez, vous, Monsieur, s'écria M. Chartoux en frappant le carreau, mais moi je veux rester. — Eh bien, restez! — Voilà qui est bien dur, Monsieur, et bien insolent!

Il leva la canne sur la tête d'Ulric.

— N'oubliez pas que je suis chez moi, dit Ulric avec dignité. — Les voilà, les voilà, les jeunes gens d'aujourd'hui, avec leurs idées de philosophes! Des fous qui jouent avec ce qu'il y a de plus sacré, avec l'honneur des femmes, avec le repos des familles! — Monsieur, dit Ulric, un instant, un seul instant vous m'avez ébranlé : vous venez de me rendre mon courage; je vous prie de ne rien ajouter de plus. —C'est bon!

Et M. Chartoux sortit brusquement, pâle de colère, et agitant sa canne en signe de menace. On entendit bientôt le bruit de la voiture sur le pavé.

— Il est à plaindre, dit Durand, ouvrant la porte du cabinet. — Moi, plus à plaindre que lui, répondit Ulric les larmes aux yeux. — Mon Dieu! n'allons pas nous plonger dans la tristesse! Il faut prendre un parti. Avant tout quittons cette chambre, cet appartement, cette maison. Il y a un écho de M.Chartoux qui restera incrusté à ce plafond. Viens chez moi... Eh bien! tu me regardes avec des yeux effarés... Tu trouves mon offre extraordinaire?... Ce n'est pas à mon comptoir que je t'invite, c'est à mon jardin *extra-muros*... Il y a une bibliothèque choisie, une serre, un bassin, un billard, des arbres, ma femme et mes petits enfants.—Il y a une chose de trop.—Les petits enfants, j'ai deviné; sois tranquille : ils ne t'inquièteront pas; je les exilerai. D'ailleurs, ils sont si jeunes! Allons, décide-toi; viens-tu? le spectre de M. Chartoux va te poursuivre ici. — Je te suis. — Embrasse-moi et partons. Le domestique peut rester.

Les deux amis descendirent. Ils traversèrent la ville, et se dirigèrent vers le jardin hospitalier.

C'était une retraite délicieuse et voisine de la *Fontaine :* tout y respirait une quiétude opulente. La maison se voilait de trois rideaux de tilleuls, et les rameaux avancés flottaient sur les jalousies. Ulric ne put s'empêcher de dire :

—Oh! qu'on est bien ici! —Ma femme arrivera bientôt, dit Durand, et nous déjeunerons là, devant la volière; le couvert est mis. Tu peux rester ici deux ou trois jours pour ta guérison, et, quand tu seras convalescent, tu iras à Paris. — C'est entendu; oui, je partirai après-demain... On peut arrêter les chevaux de poste. Prépare-moi une lettre de crédit de dix mille francs. — C'est bien peu. En arrivant, il serait sage de se lancer dans toutes sortes de débordements pour t'étourdir; il te faut un crédit de vingt mille francs au moins. D'ailleurs tu ne peux te dispenser de jouer. — Je n'ai jamais joué. — Tu commenceras, le jeu tue l'amour. Va, crois-moi, je ne te donnerai jamais que de bons conseils. Voici ma femme

qui arrive : devant elle soyons graves, et respectons le mariage.

Ulric courut dans l'allée pour offrir sa main à madame Durand qui descendait de voiture. Ulric était ému ; il voulut s'excuser sur le farouche silence qu'il avait gardé dans le tilbury la nuit précédente, mais la phrase n'arriva pas heureusement.

— Il faisait bien beau cette nuit, répondit madame Durand.

Et elle alla déposer son mantelet dans le salon.

— Comme elle est belle, ma femme ! dit Durand à Ulric ; n'est-ce pas ? On dirait que je l'ai trouvée dans les fouilles du *Proscenium ;* eh bien ! j'y suis habitué. Chut ! mettons-nous à table.

La belle Arlésienne avait jeté sur ses magnifiques cheveux noirs une résille de soie rouge qui coulait en deux bandelettes sur ses épaules de statue : un arbre de Judée s'inclinait en face d'elle, et nuançait de reflets rouges et mobiles les bras nus, la figure et le sein de l'admirable femme. Ulric tremblait comme l'arbre. Il se rappela l'émotion de cet artiste qui découvrit la Vénus de Médicis dans la fouille de la villa d'Adrien, et il se dit à lui-même :

— C'est tout simplement une émotion d'artiste que j'éprouve à cette heure.

Hélas ! sa statue était vivante.

Au dessert, Durand se leva en disant :

— J'ai donné le matin à l'amitié ; maintenant je vais aux affaires. Ulric, je te laisse avec madame ; nous nous reverrons au dîner. Ulric, viens m'accompagner jusqu'au portail... Eh bien ! franchement, comment trouves-tu ma femme ?—Mais je te félicite... — As-tu vu comme je suis digne et réservé devant elle ! — Oui. — Tu me crois indifférent, n'est-ce pas ?... Avoue que je parais un véritable mari de comédie... Ne te fie pas aux apparences ; je l'aime à l'adoration. Adieu.

Ulric resta encadré dans le portail ; il regarda longtemps la même place, et, lorsqu'il revint sur la terrasse, il trouva l'Arlésienne assise et brodant sous les arbres. Elle ne regarda point de son côté ; elle ne manifesta aucun désir de conversation : aussi le timide jeune homme se tint à distance, et se contenta de contempler, toujours en artiste, la plus belle des filles qui aient baigné leurs pieds dans le Rhône devant la ville aînée de Constantin.

Le soir, après le dîner, Ulric resta seul encore dans le salon avec l'Arlésienne. Ils échangèrent de temps en temps quelques phrases décousues ; la femme ne répondait jamais qu'en deux ou trois mots, et ses réponses avaient toujours l'air d'avoir un sens profond qui imposait à Ulric une longue méditation. A minuit, Ulric sentit au cœur une impression toute nouvelle en voyant l'Arlésienne, en robe blanche et la lampe à la main, traverser le corridor et fermer la porte d'une chambre. Il ouvrit une croisée pour respirer la fraîcheur et la vie qui tombent des étoiles, et pour demander au ciel le mot d'une énigme effrayante. Le ciel ne répondit pas.

Huit jours après, en partant pour la ville, Durand dit à son ami :

— A quand les chevaux de poste ?

Ulric répondit :

— Je suis encore malade, mon cher. — C'est bon ! quand tu voudras. — Il faut partir pourtant, dit-il en lui-même ; partir ! Il y a du feu dans cet air ; ce gazon brûle ; il y a des empreintes qui embrasent les pieds ! il faut partir ! tout s'empoisonne autour de moi. Gagnons le port avant la tempête. Oh ! ce n'est pas cette Arlésienne au moins que je redoute, quoiqu'elle soit terrible... je crains cette vague passion, cette passion inassouvie qui gronde là... ce démon qui déchire mon sein, et qui veut un aliment...

Et il marchait, la chevelure au vent et broyant les herbes sous ses pieds ; dans sa préoccupation, il ne voyait pas son domestique arrêté au bout d'une allée devant lui.

— Que me veux-tu ? dit Ulric. — Un étranger demande monsieur. — Son nom ? — Il ne l'a pas dit. — Où est-il ? — A la *Fontaine*, devant les *bains de Diane ;* je n'ai pas voulu le conduire ici. — Tu as bien fait... je vais le joindre... aux *bains de Diane !* Quel souvenir !

Il jeta un coup d'œil d'habitude à la

muette Arlésienne, posée sur un vase, comme la Polymnie du Louvre, et sortit du jardin.

La promenade de la *Fontaine* était déserte; on entendait un bruit ravissant d'eaux, de feuillage et d'oiseaux; un calme divin régnait dans les allées ombreuses : c'était une de ces heures où l'homme se réconcilie avec Dieu et avec l'homme en voyant tant de sérénité autour de lui.

Ulric recula comme devant une apparition. Entre deux touffes de figuiers sauvages qui flottaient aux parois de la ruine romaine, il vit Marguerite en habit d'homme : une redingote verte serrait étroitement sa taille élégante; une casquette écarlate couvrait ses cheveux blonds et bouclés. Le fantôme fit un signe du doigt, et Ulric marcha hardiment vers la ruine.

— Vous m'avez reconnu, c'est bien, dit l'apparition; approchez.

Ulric avait au visage cette pâleur nerveuse qui arrive aux plus braves dans les crises surnaturelles.

— Ce n'est pas sa voix, dit-t-il, ce ne sont pas ses yeux.—Ajoutez, en tremblant, ce n'est pas son sexe. Je suis le frère de Marguerite.

Ulric changea de maintien et se posa fièrement.

— Savez-vous manier une épée, Monsieur? — Non; je n'ai jamais perdu mon temps à ces futilités. — Savez-vous presser la détente d'un pistolet? — C'est possible. — Avez-vous du courage? — Je n'en sais rien; je n'ai jamais trouvé l'occasion d'en montrer. — Je vais vous l'offrir. Acceptez-vous un combat à mort? — Avec qui? — Avec moi. — Avec Satan, oui : avec vous, non.— Non! dites-vous, non!... — Ne menacez pas, enfant, ou je vous écrase entre ces deux doigts, comme la meule écrase le grain de blé. — C'est bien! votre conduite se soutient... Allez, allez... J'ai cru trouver un homme... le malheureux! il a sacrifié ma sœur à la femme de son ami, et il me refuse satisfaction!

Ulric bondit sur les ruines, et s'écria écumant de rage;

— Qu'avez-vous dit? qu'avez-vous dit?... Répétez votre phrase : je ne l'ai pas entendue... Qu'avez-vous dit? — La vérité, puisque vous êtes si ému. — Vous allez rétracter cette atroce calomnie. — Je ne rétracte rien. — Si vous la rétractez, je me bats.—Je la rétracte.—Votre jour?—Ce soir. —Le lieu?—Au pont du Gard.—Vos armes?— A votre choix.— Vos témoins? — Je serai le vôtre, vous serez le mien. Quand il s'agit de l'honneur des femmes, on est déjà trop de deux. — Vous parlez comme un homme. — Vous verrez si je suis un enfant. Ce soir à dix heures, devant la grotte des Bohémiens. — Au pont du Gard.

IV.

Quand un épouvantable incident vient de bouleverser votre âme, et que vous emportez au cœur, dans la tranquille demeure de vos amis, un secret de vengeance et de mort, une pensée de sang, rien ne frappe et n'attendrit comme le calme heureux qui règne dans la famille où vous vivez; car elle ignore la terrible scène dont elle est menacée; elle vous reçoit dans vos angoisses du jour, comme dans votre sérénité de la veille; elle est trompée par ce faux air de quiétude que votre visage emprunte à la force de l'âme : elle ne voit pas, comme vous, le nuage livide qui souille l'horizon.

On dînait à cinq heures chez Durand : Ulric se promena quelque temps à la *Fontaine*, pour se composer une figure, et quand il se sentit l'homme de tous les jours, il entra au jardin. Durand jouait avec ses enfants; la belle Arlésienne souriait à sa famille; les oiseaux chantaient dans la volière; un rayon dorait le figuier du puits, et parfumait la treille de l'odeur du pampre; la petite gerbe du bassin donnait à l'écho un bruit clair et joyeux; par intervalles, le rossignol jetait du haut du peuplier une roulade éclatante comme une fusée d'or. Dans les rêves qu'on fait du bonheur, on entrevoit toujours un tableau de ce genre : le bonheur a des accessoires peu variés; il est simple et facile à saisir.

L'homme dédaigne toujours les conquêtes faciles.

On se mit à table. Ulric avait établi sur sa figure un sourire en permanence! Il s'était résigné à cette expression de béatitude avec un courage héroïque.

— Nous t'avons ménagé une surprise, lui dit Durand, et ma foi? tu me parais ce soir de si bonne humeur, que je m'applaudis de mon idée. Écoute : ma femme est folle du bal; les Arlésiennes ont toujours adoré la danse; on a trouvé l'autre jour encore dans les fouilles du *Podium* quatre statues de danseuses; tu vois que c'est une passion héréditaire. Comme tu as pris ton parti en brave, je puis te rappeler que madame était venue d'Arles exprès au bal de Chartoux pour danser à mort; tu sais ce qui est advenu : elle n'a pas fait un temps de galop. Il fallait donc réparer les torts de cette soirée, et nous donnons ce soir un petit bal de famille et d'intimes.

Ulric retint à deux mains son sourire stéréotypé, et dit :

— Ce soir, ce soir... ah! — Ce soir même. J'ai fait douze invitations, tu vois qu'on ne s'étouffera pas. Il y aura deux sœurs de ma femme et trois de ses cousines; elles arrivent d'Arles dans une heure, exprès pour notre bal : cinq belles créatures qui descendent de la famille arlésienne de l'empereur Gallus. C'est une collection ravissante de profils antiques, à angle droit, comme on n'en trouve plus que chez nous. Tu vois que je songe à toi, artiste. — Ah! c'est pour ce soir? dit Ulric nonchalamment et n'ayant pas la force de retenir le mensonge de son sourire. — Oui, ce soir, ce soir à neuf heures; je te prêterai un habit... Eh bien! cela te rend soucieux... Tu avais des projets? — Non... oui..., oui... j'avais... — Quel projet? — Oui... tu sais... ce que nous avons dit l'autre jour... La Thébaïde... le comte Gérard... la caravane du désert... Dieu est grand et Mahomet...

Madame Durand ouvrait des yeux de sphinx d'une dimension pyramidale.

— Oh! dit Durand, rien ne presse; la caravane attendra... un ou deux jours de plus... — Combien faut-il de temps pour aller à cheval au pont du Gard? — Que diable me demandes-tu là... Tu as été vingt fois au pont du Gard. — Oui, le jour... mais la nuit... au clair de lune... — Eh bien! la lune ne meurt pas aujourd'hui... Ah ça! il est donc écrit que tu troubleras tous les bals de la ville et de la banlieue? — Il faut bien une heure et demie, à cheval!... — J'ai deviné! tu as un rendez-vous avec Myrrha.

Ulric fit un signe mystérieux, comme pour prier son ami de se taire. Durand resta la bouche béante. Sa femme couvrit Ulric de ses yeux noirs et quitta la table. Les deux jeunes gens continuèrent.

— Tu es retombé dans le piége! dit Durand ébahi. — Non, non... pas précisément... Tu ne conçois pas que... — Voyons... parle... — Tu sauras tout demain... Aujourd'hui, j'ai une raison... — Et mon bal? — Oh! il faut commencer le bal! J'espère... il est possible que je sois de retour avant la fin. — Mais où donc as-tu pris le temps de renouer? Comment cela s'est-il fait? Tu n'as pas quitté la maison depuis dix jours... On t'a écrit? — Oui... J'ai reçu des nouvelles de vive voix... Il se fait tard... Combien faut-il de temps pour aller, à cheval, à la grotte des Bohémiens? — Un rendez-vous dans une grotte? — Non... la grotte n'y est pour rien... Tu verras... Il est fort tard, je crois? — Ma foi! si tu n'es pas fou... Oh! je ne te quitte pas... Ulric, ne me cache pas un projet sinistre... Ta figure est verte comme une feuille de vigne... Tu me fais peur... Eh bien! tu te lèves! tu pars! — Oui... oui... laisse... nous nous reverrons... embrasse-moi... — Ah! tu as quelque horrible idée!... Oui, ta gaieté n'était pas naturelle quand tu es entré... tu as une infernale pensée au cœur? — Embrasse-moi, mon ami. — Oh! je ne te quitte pas!...

Durand saisit Ulric à deux mains et s'efforça de le retenir; Ulric, avec ses bras d'athlète, se débarrassa facilement de ses étreintes, et s'élança comme un chevreuil des Cévennes par-dessus les haies : l'homme le plus agile n'aurait pu suivre dans sa course ardente le jeune et impétueux mon-

tagnard. L'air porta un *adieu* déchirant au paisible jardin.

Son domestique, qui déjà avait reçu ses instructions, attendait le jeune homme dans le vestibule de sa maison.

— Tout est-il prêt? demanda Ulric. — Oui, Monsieur. — Mon cheval? — Sellé, à l'écurie. — La boîte que tu as achetée? — Pendue sous la selle et couverte. — Tout de suite, fais mettre des chevaux de poste à ma calèche? et va m'attendre à l'auberge de Lafoux, dans la cour de l'auberge, entends-tu? Surtout de la diligence. Si l'on t'interroge, ne réponds à aucune question, et paye bien. A minuit, si je ne suis das de retour, tu ramèneras les chevaux à Nîmes, et tu partiras le lendemain pour Saint-Hippolyte, avec cette bourse de mille écus que je te donne. Pas un seul mot de plus.

Neuf heures sonnaient à Remoulens quand Ulric arriva au pont suspendu; mais, cette fois, il ne le traversa pas. Il laissa le village et le pont à droite, et s'enfonça dans la sombre forêt de chênes qui borde la route du pont du Gard. Il avait encore une heure devant lui. Ne craignant plus d'arriver trop tard au rendez-vous, il ralentit le pas de son cheval et se plongea mélancoliquement dans les réflexions qui naissaient de la circonstance.

— Quel monde et quelle vie! se disait-il à voix basse, comme s'il eût fait des confidences mystérieuses à un ami. Dieu nous a donné l'amour : plaisir qui fait beaucoup de bruit, et bien au-dessous de sa réputation! Enfin, on s'en contenterait, faute de mieux, et voilà que le hasard épuise toutes ses combinaisons pour troubler notre petite joie d'enfant! Il y a autour d'une passion plus de buissons épineux que dans cette forêt. Il semble que tout conspire ici-bas contre l'amour : c'est le jardin des Hespérides, gardé par un dragon; il faut toujours courir la chance d'être dévoré pour cueillir une pomme d'or. Moi, j'aurai pu me retirer tranquillement de cette intrigue innocente et continuer mon chemin; point du tout : il y a un frère, s'il n'eût pas existé! la route du plaisir est semée de frères, de pères, de maris, de rivaux, de jaloux, d'envieux, tous armés d'épées et de pistolets! O volupté!... les anciens avaient fait de l'amour un *petit dieu malin!* C'est la seule sottise des anciens... Allons nous faire tuer.

Et, tout en parlant ainsi, Ulric se rapprochait toujours du lieu du rendez-vous. Un ruban argenté se dessinait derrière les chênes : c'était le Gardon. Ulric doubla un promontoire de collines à sa gauche, et découvrit le pont du Gard dans la transparence d'une nuit d'été.

Cependant le tonnerre grondait par intervalles sous un nuage noir encore tout enflammé des exhalaisons du jour. Le roulement de la foudre retentissait à triple écho sur les arches superposées de l'aqueduc triomphal comme la roue d'airain d'un char à une ovation consulaire. Le ciel était écartelé d'azur lumineux et de ténèbres orageuses; un sourd murmure de feuilles druidiques se prolongeait dans les bois de chênes, en se mêlant aux plaintes nocturnes et monotones du grillon.

Ulric arriva devant la grotte des Bohémiens; il poussa un cri d'appel, et personne ne répondit; sa voix ricocha d'ellipse en ellipse sous les arches colossales de l'aqueduc romain, comme un son que l'orchestre varie à l'infini. Le monument éternel qui a survécu aux folies séculaires de l'homme étendait ses bras pour se reposer à l'ombre de la nuit sur deux montagnes. La forêt de chênes couvrait son front comme une immense couronne murale décernée au triomphateur. Le fleuve, brisé aux angles de ces assises prodigieuses, les remplissait d'harmonie, et il semblait alors que l'aqueduc faisait un entretien sublime à la nuit, et racontait ces temps passés où Rome s'associait avec Dieu pour accomplir quelque magnifique travail.

— Quelle dérision, disait Ulric, de venir traîner nos misères au pied de ce géant! quels flots d'ironie ce monument laisse tomber sur nous, lui qui a usé l'ongle et la dent du Sarrasin!

Le jeune homme descendit de cheval devant la grotte et l'attacha à un arbre. Il prit ses armes, et, suivant le sentier latéral qui part et monte de la grotte, il arriva

bientôt sur le sommet de cette montagne ciselée qu'on appelle le pont du Gard.

Il marchait d'un pas exalté sur cette allée suspendue qui court et tremble dans l'air, comme la planche d'un architecte italien à la voûte d'une basilique ; roseau délié qui flotte entre deux abîmes. Ce troisième rang d'arches, rempli des harmonies de l'orage et



Le jeune homme descendit de cheval devant la grotte. (Page 416.)

du fleuve, semblait encore retenir dans ses veines la source d'eau triomphale qu'il transvasait d'une montagne à l'autre, selon la volonté d'Agrippa.

Les dalles énormes frémissaient comme des dalles d'airain sous le pied impétueux d'Ulric, car le temps les a disjointes et a fondu leur ciment de fer. La course rapide avait calmé le sang brûlant du jeune homme. L'artiste, dans le voisinage du ciel, avait oublié les infirmités du monde ; du haut de son piédestal sublime, il embrassait

tous les horizons; il était perdu dans les nues, comme le passager d'un aérostat, et croyait voir passer fantastiquement la terre au-dessous de lui.

A chaque instant le spectacle changeait de décor ; aux ténèbres succédait une clarté livide, qui laissait voir dans la plaine d'autres lignes d'aqueducs, comme les ombres du pont du Gard. Puis retombait encore la nuit sourde, et l'œil distinguait à peine, au fond du double précipice, le fleuve pâle, perdu sous les masses noires de chênes; à cette hauteur, le bruit de l'eau torrentielle arrivait comme un soupir à demi éteint, exhalé par une âme en peine, errante dans le vallon.

Le naïf enfant des Cévennes se laissait bercer par ses poétiques rêveries.

Une voix d'homme et un galop de cheval ramenèrent Ulric aux réalités de sa vie. On entendit en même temps le son de la cloche lointaine. Ulric répondit énergiquement à la voix. Cartel funèbre échangé entre la terre et le ciel!

Ulric entendit bientôt des pas agiles qui brisaient les ronces le long du petit sentier; le frère de Marguerite était devant lui.

— Dix heures! dit l'enfant. — C'est bien, répondit Ulric; j'arrive, je vous attendais; voulez-vous descendre? — Nous sommes bien ici. Où sont vos armes? — Les voilà. — Il ne faut en charger qu'une, n'est-ce pas? — Comme vous voudrez. — Chargez-la, Monsieur. — Je n'entends rien à ce travail; vous êtes militaire, cela vous revient de droit. — Donnez.

L'enfant chargea un pistolet, ramassa l'autre, mit ensuite les deux armes dans un foulard, et donna le foulard à Ulric, en lui disant :

— Choisissez.

Ulric plongea brusquement sa main, et prit un pistolet.

— A deux pas maintenant, Monsieur, dit l'enfant; armez, je compte les coups; au troisième, feu!... Un... deux... Attendez, Monsieur, attendez... il me vient une idée... un cas n'a pas été prévu... Nous ne voulons passer pour assassins ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas? Comme nous n'avons pas de témoins, écrivons sur une feuille de papier, au crayon, notre adhésion réciproque à ce duel. — Tout ce que vous voudrez, dit Ulric... Écrivez, je signe.

Les deux adversaires cherchèrent vainement; ils n'avaient ni papier ni crayon.

— Nous reviendrons demain, dit Ulric. — Non, s'écria vivement le frère de Marguerite, non! c'est impossible! il est déjà trop tard aujourd'hui. Il faut que je sois vivant à Toulon demain, ou mort cette nuit au pont du Gard!

L'enfant jeta un regard sur le double abîme qui tombait à pic.

— Monsieur, dit-il, tout peut s'arranger; vous avez votre arme, j'ai la mienne. Gardons notre chance. Étendez votre main sur le précipice, comme moi, et pressons la détente. Celui de nous deux qui tient l'arme non chargée se précipitera dans l'abîme. Nous ferons croire au suicide, n'est-ce pas? — Accordé, dit Ulric; cela m'arrange d'autant mieux, que je viens de quitter un ami, comme si je marchais à un suicide. A vos ordres, Monsieur. — Même commandement, alors.

Les deux adversaires appuyèrent leurs armes sur un figuier sauvage qui saillissait de la corniche de l'aqueduc. Au signal, les deux adversaires lâchèrent en même temps la détente de leur arme; mais on n'entendit qu'un coup, le pistolet d'Ulric avait fait feu. L'enfant jeta le sien sur la dalle et s'élança.

Ulric le saisit dans l'air et fut renversé, la moitié du corps dans l'abîme; l'enfant se débattait sous la main vigoureuse qui le retenait suspendu à la corniche tremblante. Ulric, pour donner un point d'appui à sa force, embrassait étroitement un rameau de figuier; à chaque secousse, l'arbre craquait avec un bruit effrayant, et des lambeaux de corniche tombaient au fleuve. Enfin, l'athlète montagnard fit un effort suprême; il abandonna l'arbre au moment où l'habit de l'enfant se déchirait sous des ongles convulsifs; il le saisit à deux mains, et se releva, tel qu'un acteur de cirque, avec son fardeau. Un coup de tonnerre éclata dans l'aqueduc, comme un applaudissement d'amphithéâtre.

— Laissez-moi, criait l'enfant, qui se débattait toujours avec rage; laissez-moi mourir; ne me déshonorez pas deux fois. — Venez! venez! criait Ulric; je veux vous rendre à votre père. — Non, non... n'usez pas de violence aujourd'hui, Monsieur... ce serait inutile... je reviendrai demain, ici, à la même place, seul, et je me tuerai. — Eh bien! j'épouserai votre sœur!

Ulric, épuisé par tant d'efforts et surtout par cette dernière parole, avait rendu la liberté au frère de Marguerite; l'enfant ne bougeait plus; Ulric lui tendit une main qui fut serrée cordialement.

Ils descendirent en silence le petit sentier, et remontèrent à cheval devant la grotte des Bohémiens.

— Au château de Remoulens, dit Ulric. — Oui, il n'est jamais trop tard pour faire une bonne action. — Votre sœur doit être bien affligée, je pense? — Oh! ma sœur est mourante, Monsieur, depuis ce bal. — Ah! si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour faire ce coup d'éclat... comme mon cœur a été déchiré! il m'eût été plus aisé de mourir! — Je le crois, Monsieur. — Ah! je l'avais peut-être mal connue, Marguerite... L'amour est un mauvais juge. Je la croyais légère, froide, insensible, évaporée; et moi, j'ai tant besoin d'une âme de feu qui réponde à la mienne! — Oui, vous l'aviez mal jugée, ma sœur... Si je croyais qu'elle ne dût pas vous rendre heureux, je serais le premier à m'opposer au mariage. Car vous méritez du bonheur, Ulric; tout enfant que je suis, je vous comprends, et je vous ai jugé. — Ne craignez-vous pas que mon retour ne cause à votre sœur quelque mouvement de joie dangereuse... dans son état de faiblesse? — Sans doute... nous la préparerons. — Connait-elle notre affaire du pont du Gard? — Oh! personne n'est dans le secret. On me croit au théâtre de Nîmes. — C'est sage... Quelle douceur dans l'air! Comme on se calme vite, en respirant la fraîcheur de ces bois, n'est-ce pas? — Oui, vous avez raison; l'orage se dissipe et la soirée devient délicieuse; moi, je suis tout renouvelé à cet air pur et embaumé; je me sens léger sur mon cheval; je crois vivre dans un heureux rêve. Donnez-moi la main, Ulric, mon frère... mon sauveur. — Merci, merci de votre affection... Oh! comme le cœur me bat!... Ralentissons nos chevaux... Voilà le pont suspendu de Remoulens. — Il est moins dangereux que le pont du Gard, celui-là. — Je vois des lumières au château, dit Ulric, qui, en approchant du château, se sentait gagner par une émotion étrange. Écoutez; traversons le pont, et allons à pied dans l'avenue, pour nous refaire un peu; nous devons être dans un état horrible.

Après le pont, Ulric et le frère de Marguerite descendirent de cheval; ils entrèrent dans une ferme, et réparèrent à la hâte le désordre de leur toilette. Ulric ne s'était pas trompé, il y avait beaucoup de lumière à la maison de campagne. Les deux jeunes gens avançaient silencieusement et avec timidité.

— Je dois me tromper, dit tout à coup Ulric en riant, il me semble que j'entends le piano... — Oh! le piano, dit le frère, à cette heure... c'est impossible... Ma sœur n'a pas touché le piano depuis... A moins qu'elle ne joue *la Folle* de Grisar... quelque chose de situation... l'andante de la symphonie en *ut mineur* de Beethoven... — Parole d'honneur, dit Ulric, j'ai un mensonge dans les oreilles... Je crois entendre une contredanse... le quadrille danois... — Bah! impossible! *Tra la la, tra la la*, quel est donc cet air?... c'est *la Folle*... — C'est incroyable! mes oreilles mentent... — *Il s'approcha vers moi... d'un air...* c'est *la Folle*. — Mais on danse aussi, on danse, vous dis-je...

Le frère resta muet, lui aussi n'osait plus accuser ses oreilles de mensonge. Ulric traversa la terrasse, et colla ses yeux aux persiennes du salon.

Il fit un signe au frère pétrifié sous les derniers arbres de l'avenue, et celui-ci s'approcha la tête basse.

Le conseiller municipal de l'autre soir jouait le quadrille danois au piano. Un grand éclat de rire remplit le salon. Ulric reconnut celle qui riait ainsi. Marguerite, rayonnante d'un bonheur perpétuel, en robe de batiste blanche, les cheveux nattés, avec

deux médaillons de cristal, dansait le *solo* de la *pastourelle*, et le père offrait des rafraîchissements à la société.

Ce rire traversa la poitrine d'Ulric comme la lame acérée du poignard. Il se pencha à l'oreille de l'enfant et, d'une voix éteinte, lui dit :

— Voulez-vous retourner au pont du Gard?

Le frère de Marguerite, les yeux humides de larmes, embrassa Ulric et lui dit :

— Je vous comprends! adieu! séparons-nous et ne nous revoyons plus.

Ulric serra de nouveau la main du frère de Marguerite et s'éloigna. Il courut à la ferme, remonta à cheval, et en trois bonds il atteignit l'auberge de Lafoux. Là, il trouva sa chaise de poste et deux hommes, son domestique et Durand.

— Toi ici, Durand! — Depuis une heure. — Eh bien! comme tu vois, je me porte bien... je suis calme. — Oh! que j'ai du plaisir à te revoir! Laisse-moi te serrer la main, mon ami... tu m'expliqueras ce mystère.... plus tard; on a toujours le temps d'expliquer... Allons à Nîmes; viens... laisse là ta chaise de poste... — Je suis bien indécis... —Oh! tu ne partiras pas cette nuit! — Je ne sais pas... — Depuis deux heures je serais ici : mais tu nous as bouleversés à la maison : ma femme s'est évanouie, elle est sensible à l'excès. Il a fallu donner des secòurs, que sais-je, moi!

Ulric regarda fixement son ami et parut agité d'une convulsion nerveuse. Il voyait clair maintenant dans son cœur. Ce fut avec une voix bien altérée qu'il dit à Durand :

— Me voilà décidé, je pars!... — Où vas-tu? — Embrassons-nous.

Ulric s'élança dans la calèche et tendit encore les mains à son ami.

— Je vais à la Thébaïde de 1836, lui dit-il. Adieu... Postillon toujours en courrier en avant, et route de Lyon, par Remoulens!

MÉRY.



LE BATTEUR D'ESTRADE.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Vers le milieu du mois de juin de l'année 1852, une petite troupe, composée de sept cavaliers, traversait péniblement et en silence une forêt du Mexique, la forêt Santa-Clara.

Brûlés par le soleil et amaigris par les privations, les visages de ces hardis voyageurs portaient l'empreinte de cruelles et récentes souffrances, de même que leurs vêtements de cuir, déchirés par les ronces et incrustés de poussière, accusaient de rudes fatigues.

Nous avons dit : hardis voyageurs, et cette épithète n'a rien d'exagéré ; car pour avoir osé et pu pénétrer là où se trouvaient ces hommes, il fallait être doué d'une double force morale et physique à toute épreuve. Quoiqu'une distance de deux cents lieues au plus, à vol d'oiseau, sépare la forêt Santa-Clara de la ville de San-Francisco, pas un des téméraires et aventureux habitants de la nouvelle Babylone américaine n'avait encore foulé du pied ce sol vierge de tout contact européen. Crevassée d'horribles précipices, émaillée de serpents, peuplée de jaguars et de panthères, n'offrant aucune ressource contre les tortures de la faim et les angoisses de la soif, la forêt Santa-Clara n'avait abrité jusqu'à ce jour que des Indiens apaches, hôtes certes plus féroces, plus malfaisants et plus redoutables que les reptiles et les bêtes fauves.

Adossée au nord contre le golfe de Californie, bornée au sud, à l'ouest et à l'est par ces immenses et inexplorées solitudes que les géographes contemporains les mieux informés sont réduits à désigner sur la carte par d'humbles points d'interrogation et de modestes hachures, la forêt Santa-Clara est en outre défendue contre l'envahissement des émigrants européens par la difficulté presque insurmontable que présente son itinéraire, que l'on parte de San-Francisco ou de Guaymas. Longer les bords à peu près impraticables du golfe de Californie, traverser le *rio Colorado*, franchir une triple barrière de montagnes[1], ou marcher continuellement à travers des tribus ennemies, présente des difficultés que l'amour le plus effrayant de l'or ne songerait pas même à vaincre. Le trajet de San-Francisco à Santa-Clara est d'environ neuf cents milles anglais ou douze cents kilomètres ; mais de Guaymas, port mexicain, à cette forêt, la route n'est guère plus de trois cents milles ou cent lieues.

Le cavalier qui marchait en tête de la petite troupe, et lui servait de guide, présentait dans sa personne un singulier mélange de civilisation et de barbarie ; son accoutrement, moitié mexicain, moitié indien, n'aurait pas permis de préciser sa nationalité, si sa peau rouge, son front déprimé, ses traits bizarrement accentués ne l'avaient désigné tout d'abord comme appartenant à la grande famille des enfants libres du désert ; en effet, c'était un Indien Seris pur sang.

Derrière l'Indien, et profitant de l'espèce de sentier momentané qu'il traçait dans sa course, quatre Mexicains, solidement et nonchalamment campés sur de maigres et infatigables chevaux originaires de l'État de Sonora, le suivaient pas à pas ; chacun de ces Mexicains, qui, soit dit entre parenthèses, paraissaient appartenir à la classe des aventuriers de la pire espèce, portait à l'arçon de sa selle un sabre droit, une paire de pistolets et une courte carabine ; en outre, un long et solide couteau, soigneusement affilé, dont le manche seul apparaissait à la hauteur du genou, était retenu par une jarretière en fils d'aloès dans les plis de leurs bottes *vaqueras ;* ce couteau, arme plutôt défensive qu'offensive, sert à trancher le nœud du lazo ennemi qui vous enveloppe dans une mortelle étreinte.

Le sixième cavalier cheminait à une distance d'environ cent mètres de l'avant-garde. C'était un homme de haute stature, une espèce de géant aux larges épaules, à la constitution robuste ; l'expression d'apathique indifférence habituelle à son visage, grossièrement modelé, semblait indiquer, de prime abord, un manque absolu d'énergie et d'initiative ; toutefois la fixité et l'assurance de son œil, sec et dénué de rayonnement, disaient d'une façon à ne pouvoir s'y méprendre la détermination unie à la volonté ; évidemment cet homme, malgré sa banale et vulgaire apparence, méritait et devait éveiller l'attention de tout observateur : il se nommait Grandjean, était originaire du Canada et touchait à la cinquantaine.

1. Sur la carte du Mexique la plus récente, carte dressée par ordre du sénat, on lit, à propos de ces montagnes : « Se « supone que estas montañas no se extendieu mas de loque aquí « se ve hácia el norte ; pero no hay datos suficientes para « trazarlas con exactitud. » On suppose que ces montagnes ne s'étendent pas plus loin qu'on ne le voit ici, vers le nord ; mais on n'a pas de renseignements suffisants pour les indiquer d'une façon précise.

Soit qu'il craignît d'ensanglanter son visage aux lianes épineuses accrochées aux arbres et balancées par le vent dans l'espace, soit qu'il eût compassion de sa monture, le Canadien marchait à pied, tirant après lui son cheval par la bride; au reste, il paraissait peu soucieux de ce surcroît de fatigue.

Le septième et dernier cavalier de l'aventureuse petite troupe était, sans contredit, le plus remarquable de tous; il devait avoir de vingt-huit à trente ans : ses manières hautaines, son buste nerveux et élancé, un je ne sais quoi d'essentiellement aristocratique qui se décelait jusque dans ses moindres mouvements, sa façon fière et superbe de relever la tête; tout enfin dénotait en lui, sinon l'habitude, au moins le goût inné du commandement.

Ses bras, démesurément gros et développés comparativement à la finesse de sa taille, indiquaient une puissance musculaire peu commune; néanmoins ses mains, de forme irréprochable malgré leur nerveuse maigreur, eussent été enviées par bien des femmes. Ses trais, d'une beauté réelle, pris isolément, présentaient dans leur ensemble quelque chose d'antipathique. La raison de cette impression étrange provenait du singulier regard qui tombait de ses yeux, d'un gris clair et verdâtre. Ce regard, assez semblable à celui du reptile fascinant sa proie, exprimait à dose égale le dédain, la méfiance et la férocité. Un homme prudent se serait abstenu sans doute d'asseoir un jugement définitif sur de tels indices, mais il aurait à coup sûr évité le contact de cet inconnu et repoussé son intimité. Les aventuriers, placés sous ses ordres, car les six cavaliers dont il vient d'être question étaient à sa solde ignoraient son nom de famille, et l'appelaient simplement *el señor* don Enrique, M. Henry.

Au moment où commence notre récit, le soleil déclinait à l'horizon; l'atmosphère, accablante pendant la journée, avait repris un peu de fraîcheur; les cris discordants de milliers d'oiseaux aux formes fantastiques et aux étincelants plumages retentissaient de tous les côtés; les cimes des arbres, courbées par l'ardeur du soleil, relevaient doucement leurs verts panaches : tout annonçait l'approche de la nuit.

Don Enrique, les sourcils froncés, l'air soucieux, paraissait, depuis un instant, livré à de pénibles réflexions; tout d'un coup il ramena à lui la bride, qu'il laissait distraitement flotter sur le cou de sa monture, et stimulant d'un vigoureux frottement d'éperon le pauvre animal harassé de fatigue, il rejoignit le flegmatique Canadien.

— Grandjean, dit-il d'un ton bref, je veux que nous sortions de cette forêt avant la fin du jour. Remonte à cheval et fais en sorte que mon ordre soit promptement exécuté. — Ma foi, monsieur Henry, répondit le Canadien d'une voix traînante et avec un accent normand des plus prononcés, voilà ce que j'appellerai, sauf votre respect, parler pour ne rien dire!... Je comprends parfaitement bien que vous souhaitiez avec ardeur camper cette nuit en rase campagne, mais comment diable voulez-vous que je réalise votre désir? Pas plus que vous je ne connais les solitudes du monte Santa-Clara... Jamais jusqu'à ce jour je ne me suis aventuré dans cet océan de verdure!... — Si ton expérience de la vie du désert est tellement incomplète que tu aies besoin d'avoir cent fois parcouru une route pour réussir à t'orienter, ce n'était pas la peine de t'engager à ma solde; le premier mendiant aveugle m'aurait rendu les mêmes services que toi.

A cette apostrophe le Canadien resta impassible et continua d'avancer d'un pas égal, en tirant toujours après lui sa monture.

— Ne m'as-tu pas entendu? reprit d'un ton menaçant celui qu'on appelait M. Henry. — Certes, oui. — Alors pourquoi ne me réponds-tu pas? — Parce que je hais les querelles inutiles, monsieur Henry. — Tu es fou! tu oublies l'infranchissable distance que l'éducation et la naissance ont mise entre nous deux! Tel mot qui dans la bouche de mon égal constituerait à mes yeux une mortelle injure, devient, en passant par tes lèvres, insignifiant et sans portée!... Tu peux t'expliquer sans crainte.

— Ce n'est pas la crainte, mais seulement l'ennui qui me fait garder le silence, monsieur Henry, dit froidement le Canadien, je déteste les discussions inutiles. Enfin! puisque vous tenez tant à causer, causons.

Tandis que Grandjean prononçait ces paroles, le visage de M. Henry se teignait et se couvrait alternativement de la rougeur de la colère et de la pâleur de la rage. Un moment il parut sur le point de céder à la violence de ses sentiments; mais bientôt, soit qu'il eût pitié de l'infériorité morale de son interlocuteur, soit plutôt qu'il ne jugeât pas le moment opportun pour se priver de ses services, les muscles contractés de son visage se détendirent, l'éclair de son regard s'éteignit, et ce fut sur un diapason beaucoup moins élevé qu'il reprit l'entretien.

— Quel motif te fait supposer, Grandjean, que je désire si ardemment camper cette nuit hors de la forêt? lui demanda-t-il. — Dame! il n'est pas nécessaire d'avoir reçu une bien grande éducation pour savoir que Dieu a donné aux hommes et aux animaux un puissant instinct de conservation! Tout être vivant fuit la mort! — Mes jours sont-ils donc menacés? — Je le crois!

Un sourire de souverain mépris glissa sur les lèvres minces de M. Henry.

— Et c'est dans cette forêt que les ennemis ou les traîtres que j'aurai bientôt à combattre ou à punir, espèrent accomplir leur œuvre sanglante? — Je l'ignore. — Tu mens, et tu es toi-même un traître! s'écria le jeune homme en portant sa main droite au pommeau de sa selle qui soutenait les fontes de ses pistolets.

Le Canadien vit et comprit parfaitement ce mouvement; néanmoins aucune trace d'émotion n'apparut sur sa figure.

— Monsieur Henry, dit-il d'une voix toujours aussi calme, vous ne me prouverez jamais, quelque savant et quelque instruit que vous soyez, qu'avertir un homme de se tenir sur ses gardes, ce soit lui être hostile et se montrer son ennemi!... Laissez donc vos pistolets en repos... Vous maniez les armes à feu d'une manière très-convenable... j'en conviens... Toutefois, malgré la remarquable justesse de votre vue, malgré la fermeté de votre main, vous ne comptez encore que parmi les tireurs secondaires de la frontière! Votre trop grande fougue nuit à la précision de vos mouvements... Avant que vous n'ayez sorti votre revolver, j'aurais, moi, le temps d'armer ma carabine et de vous envoyer une balle en plein corps!... N'allez pas croire au moins que ce soit là une menace que je vous adresse; non, c'est un simple avertissement que je vous donne.

M. Henry haussa les épaules d'un air de pitié.

— Trêve de vains propos et allons au fait! dit-il; comment se peut-il que, sachant que l'on en veut à mes jours, tu ignores quels sont mes ennemis et quels projets ils ont formés contre moi? — Vous me prêtez un langage que je n'ai jamais tenu, monsieur Henry: j'ai dit seulement, et je vous répète que je crois vos jours menacés; mais croire à une chose, ce n'est pas l'affirmer!... Il est possible que je me trompe! Quant au désir que, selon moi, vous devez éprouver de vous voir hors de la forêt Santa-Clara, quoi de plus naturel?... J'ai connu des gens très-courageux qui préféraient marcher toute la nuit sans prendre une heure de repos, à camper dans une forêt! Une vipère qui rampe, protégée par l'obscurité et abritée par l'épaisseur d'un buisson, est certes plus à craindre que l'ours gris bondissant furieux dans la savane!

Un assez long silence suivit cette réponse du Canadien. Ce fut M. Henry qui, le premier, reprit la parole.

— Je laisse à l'avenir le soin de m'édifier sur ton compte, Grandjean, dit-il d'un air pensif. Seulement, sois persuadé d'une chose: il vaut mieux être mon ami que mon ennemi! Ah! j'oubliais... une dernière question... Comment se fait-il qu'ayant une si grande communication à m'adresser, tu aies paru éprouver tout à l'heure une aussi forte répugnance à entamer cet entretien? Ta conduite me semblait assez difficile à expliquer. — Elle est cependant fort simple, monsieur Henry! — Parle, je t'écoute! surtout n'essaye pas de me tromper!... — Vous tromper! répéta le Canadien, me prenez-vous donc pour un Mexicain ou pour un

Yankee? Je suis Normand, originaire de Villequier. On n'a pas chez nous l'habitude de mentir. Quand une question nous embarrasse ou nous déplaît, nous n'y répondons pas, voilà tout. Maintenant, vous désirez connaître le motif de mon silence; eh bien! je vais vous le dire. D'abord, je dois vous déclarer que je n'éprouve pour vous ni amitié ni haine : vous m'êtes complétement indifférent. Que vous réussissiez ou que vous échouiez dans votre entreprise, dont j'ignore et ne désire nullement connaître le but, cela m'est complètement égal. Je ne tiens qu'à une chose, gagner honnêtement la solde que vous me payez! Vous m'avez loué à Guaymas, à raison de trente piastres par mois, pour vous accompagner en voyage. Partout où vous avez été je vous ai suivi; là où vous irez, j'irai!... Je me suis engagé, si les Indiens nous attaquent, à me battre bravement, soyez persuadé que, si l'occasion se présente, mon *rifle* ne restera pas inactif!... Enfin, il a été convenu entre vous et moi que j'emploierai au profit de votre bien-être mon expérience de la vie du désert! N'ai-je pas encore, sur ce point, loyalement rempli mes engagements? Quand la soif vous brûlait la gorge, quand le soleil, versant sur votre tête ses rayons de plomb fondu, vous menaçait d'une mortelle démence, ne vous ai-je pas toujours trouvé de l'eau, toujours construit un abri? Oui, n'est-ce pas? Vous ne sauriez prétendre le contraire! Nous ne nous devons donc rien l'un à l'autre; vous m'avez exactement payé, je vous ai consciencieusement servi; nous sommes quittes. A présent si, par votre imprudence ou par votre cupidité, vous vous êtes placé dans une mauvaise position, cela ne me regarde en rien!... Je ne suis ni votre conseiller, ni votre ami, ni votre défenseur, ni votre ennemi... Je tiens à rester neutre... Mais voilà beaucoup de paroles perdues!... J'ai eu tort de soulever cette discussion!... Ne m'interrogez plus : je ne vous répondrai pas.

Le jeune homme avait écouté Grandjean avec une extrême attention, et sans cesser de fixer sur lui son regard.

— Je te remercie de ta rude franchise, lui dit-il; elle m'inspire plus de confiance qu'une pompeuse protestation de dévouement!... Puisque tu crains si fort de te compromettre, je consens à couper court à cette conversation! Sois assuré que vipère et ours gris, pour me servir de ton énigmatique langage, me sont également indifférents : contre les premiers, j'ai le talon de ma botte; contre les seconds, le canon de ma carabine. — Moi, monsieur Henry, je suis moins imprudent : je préfère tuer de loin le reptile à l'affronter de près! Une morsure au talon est chose vite faite, et le venin monte bien rapidement du talon au cœur! Au reste, toutes ces choses-là ne me regardent pas : chacun est libre d'envisager à son point de vue et de juger d'une façon différente les actions de la vie. N'avez-vous aucun ordre à me donner? — Au contraire! tu vas remonter tout de suite à cheval, prendre la tête de notre troupe, et nous guider comme bon te semblera, jusqu'à ce que tu trouves un emplacement convenable pour le campement de cette nuit. — Je vous ai déjà dit et je vous répète, monsieur Henry, que je ne connais nullement la forêt de Santa-Clara, répondit le Canadien, tout en se mettant lourdement en selle. — Aussi n'est-ce pas à ta mémoire, mais bien à ton expérience que je fais un appel en ce moment. Un homme, initié comme tu l'es aux mystères des solitudes, doit savoir, mieux que personne, choisir l'endroit le plus favorable, pendant une halte, à sa propre sécurité. Agis donc pour moi comme pour toi; j'approuve implicitement à l'avance, soit les précautions que tu jugeras convenable de prendre, soit les imprudences que tu croiras nécessaires de risquer! Allons, éperonne ton cheval... et en avant! — Vraiment, monsieur Henry, dit Grandjean après une courte hésitation et d'un air qui décelait le mécontentement et l'embarras, je ne vous dissimulerai pas que la confiance que vous me témoignez m'est extrêmement désagréable, et me place dans une singulière position... — Quelle position, Grandjean? — Dame! dans la position de me faire casser la tête par une balle ou creuser la poitrine par un couteau, pour rendre service à une

personne qui m'est complétement indifférente!... Je devine, à votre étonnement, que vous ne comprenez pas bien encore votre situation. Après tout, comme vous êtes dans votre droit en exigeant que je vous serve de guide, je dois vous obéir.

Le Canadien, après cette réponse, fit claquer sa langue à plusieurs reprises, mit son cheval au trot, et rejoignit bientôt l'Indien Seris, qui marchait à la tête de la caravane.

Les Mexicains, en voyant Grandjean opérer sa manœuvre, échangèrent entre eux un rapide et presque imperceptible regard d'intelligence. Quant à l'Indien, ce fut avec une roideur de statue et sans manifester la moindre surprise qu'il se retourna vers le Canadien, qui, du canon de sa carabine, l'avait doucement touché à l'épaule.

— Traga-Mescal, lui dit Grandjean en espagnol, le dialogue échangé entre M. Henry et le Canadien avait eu lieu en français, retiens ta jument et laisse-moi passer! — Passe! répondit laconiquement le Seris. — Voilà qui est fait..: très-bien!... Deux mots encore, cher Traga-Mescal. —Dis!...—Je ne saurais, quand je suis en voyage, sentir quelqu'un sur mes talons... cela me gêne dans mes allures, m'agace les nerfs et me conduit à fatiguer inutilement mon cheval! — Voilà bien des paroles, et tu ne m'as encore rien dit! — Ton observation est fort judicieuse, aimable Traga-Mescal!... Alors j'aborde franchement la question : si tu t'avises de me suivre à moins de vingt-cinq pas de distance, je t'envoie la balle de mon rifle en plein corps! Tu m'as bien compris? — Très-bien, répondit l'Indien avec une imperturbable gravité. — Tu me connais déjà assez pour savoir que je ne menace jamais en vain! Ce que je dis, je le fais! — Je sais que tu es brutal et brave!

Au sourire de satisfaction qui entr'ouvrit les grosses lèvres du Canadien, il est aisé de deviner que la réponse du Seris constituait, à ses yeux, un compliment flatteur; toutefois, il s'éloigna sans répondre. Traga-Mescal, roide et immobile sur sa jument, attendit, avant de se remettre en route, que les Mexicains l'eussent rejoint; deux mots qu'il prononça alors à voix basse, et sans retourner la tête, firent tressaillir les nouveaux venus, qui continuèrent d'avancer en silence.

Après une nouvelle heure d'une marche lente et pénible à travers la forêt, la troupe des aventuriers s'arrêta : Grandjean avait enfin rencontré un campement à sa guise.

L'endroit choisi par le Canadien était d'une pittoresque et sauvage beauté : c'était au bord d'une large lagune dont l'eau dormante, abritée et encadrée par un gigantesque rempart de verdure, ressemblait à la surface d'un immense miroir. Une espèce de berge naturelle, formée par un accident de terrain et complétement dénuée d'arbres, côtoyait pendant une centaine de pas la partie de la rive où les voyageurs mirent pied à terre.

Les Mexicains et l'Indien Traga-Mescal dessellaient déjà leurs chevaux qui, le cou tendu vers la lagune, hennissaient de joie et léchaient avec des langues enflammées par la soif leurs mors recouverts d'une couche d'écume desséchée, lorsque M. Henry atteignit à son tour le lieu du campement.

A la vue du calme et mystérieux paysage qui se présentait soudainement à ses regards, le jeune homme ne put retenir une exclamation de ravissement et de surprise; son air froid et hautain fit place à un enthousiasme qui changea complétement l'expression de son visage et lui donna une fière et mâle beauté; mais cette métamorphose fut de courte durée.

— Voilà un attendrissement aussi ridicule que déplacé, murmura-t-il bientôt comme se parlant à lui-même; Dieu me pardonne, j'ai presque rêvé une chaumière et un cœur! Qu'a donc ce site de si remarquable et de si attrayant? C'est à peine s'il atteint à la perfection d'un vulgaire décor d'opéra!... Je me croyais plus fort!... Comment ai-je pu oublier un seul instant que, dans la nature, tout est mirage, de même que, dans la société, tout est mensonge?... Ici-bas, il n'y a rien de vrai, si ce n'est l'or!... J'avoue pourtant que, de prime abord, cette nappe d'eau est d'un assez heureux effet!... Ces géants centenaires des forêts qui inclinent sur la lagune leurs vertes chevelures, bizarrement entremêlées de lianes, ressemblent

assez à de vieux Faunes coquets se mirant dans l'onde d'un ruisseau!... L'imposant silence qui règne de tous les côtés, les âpres parfums qui flottent dans l'air, le vaste champ qu'offrent à l'imagination ces solitudes, tout cela réuni forme un ensemble assez harmonieux!... Oui, mais qu'au lieu de se laisser sottement aller à sa première émotion, on en appelle à l'analyse... que vous dira votre raison?... Elle vous répondra que, dans le fond fangeux de cette lagune, s'agitent de voraces et laids caïmans; que ces bords recouverts d'une si luxuriante végétation servent de refuge à de hideux reptiles; que ces prétendus parfums enivrants sont tout bonnement des miasmes empoisonnés et mortels; que cette eau si limpide est stagnante, et que vouloir s'y rafraîchir en y trempant ses lèvres ou en y plongeant son corps, ce serait s'exposer, presque à coup sûr, à cette terrible fièvre froide d'Amérique qui lâche si rarement sa proie! L'homme réellement au-dessus du vulgaire, l'homme supérieur, ne doit jamais se laisser dominer par une impression spontanée. Il est si rare que nos yeux et notre esprit ne se trompent pas lorsqu'ils apprécient un objet ou un sentiment nouveau!

Après avoir plutôt murmuré que prononcé ces paroles, M. Henry descendit de cheval et fit signe au Canadien de venir le rejoindre; le géant obéit avec une lenteur qui témoignait de son indépendance.

— Ne crains-tu pas, Grandjean, lui dit le jeune homme, que le voisinage de cette lagune n'occasionne parmi nous quelque grave maladie?... Tu sais aussi bien que moi combien dans ces régions l'humidité est chose malsaine, surtout pendant la nuit!... Il nous reste encore près d'une heure de jour... ne ferions-nous pas bien d'en profiter pour chercher un autre gîte?... — On guérit plus aisément d'une fièvre que d'un coup de poignard! répondit lentement le Canadien... Du reste, agissez comme bon vous semblera. Maintenant que j'ai rempli mon devoir et accompli honnêtement la mission dont vous m'avez chargé, il m'importe peu que vous soyez demain un être vivant ou un cadavre. Remettons-nous en marche. — Je n'ai qu'une parole, Grandjean : nous camperons ici!... seulement je désire savoir la raison qui t'a fait choisir ce lieu de préférence à tout autre.

Le Canadien, au lieu de répondre tout de suite à cette question, se mit à considérer attentivement son interlocuteur; on eût dit qu'il le voyait pour la première fois.

— J'avais cru jusqu'à ce jour qu'il me suffisait d'étudier le visage d'un homme pour connaître son caractère, répondit-il enfin; mais je reconnais que c'était là une sotte présomption!... Dorénavant j'attendrai pour juger quelqu'un que je l'aie vu agir : les actions seules ne mentent pas!... — Tu viens donc de changer d'opinion sur mon compte? — Oui, monsieur Henry. — Comment cela? — Je vous croyais brave et rusé à l'excès.— Et maintenant? — Maintenant, je vous accorde toujours un grand courage, mais c'est tout!... — Ce qui signifie, Grandjean, pour parler plus clairement, que tu n'as nulle confiance dans ma sagacité?... — C'est vrai.. — Tu pourrais bien te tromper, répondit le jeune homme en accompagnant ces paroles d'un fin sourire. Et quel est, je te prie, le motif qui te fait me juger à présent d'une façon si différente? — C'est votre question... Quoi! vous n'avez pas compris que, retranché au bord de cette lagune, vous ne sauriez être attaqué que d'un seul côté à la fois? Ne comptez-vous donc pas comme un grand avantage, quand on doit se mesurer avec des forces supérieures, d'avoir ses ennemis en face de soi?

Le jeune homme allait répondre, lorsque des exclamations d'étonnement et d'effroi, poussées par les Mexicains, attirèrent son attention; il s'avança vivement vers eux. Le Canadien le suivit sans que rien, soit dans sa contenance, soit sur son visage, dénotât la moindre curiosité. Il était évident que Grandjean était rompu à la vie des aventures, et que les incidents, si imprévus et parfois si dramatiques de l'existence nomade, n'exerçaient plus aucune influence ni sur son imagination ni sur ses nerfs.

— Qu'y a-t-il? demanda M. Henry en accostant les Mexicains — Regardez, seigneurie! répondit l'un d'eux, dont les traits décompo-

sés décelaient une terreur réelle et profonde.

Le jeune homme suivit du regard le doigt que le Mexicain inclinait vers la terre. Ce doigt indiquait l'empreinte d'un pied humain fraîchement et nettement tracé sur le bord fangeux de la lagune.

II.

La preuve irrécusable du récent passage d'un homme dans la forêt Santa-Clara constituait non-seulement pour la petite troupe des aventuriers un événement mystérieux, mais aussi un fait de la plus haute importance.

En effet, il n'était guère probable qu'un homme eût osé pénétrer seul au cœur de cette dangereuse solitude. Mais alors quels étaient ses compagnons ? Quels desseins secrets poursuivaient-ils ? Qu'attendre de leur rencontre ? Une alliance ou un choc ?

Toutes ces pensées, qui se présentaient rapides et confuses à l'esprit des Mexicains, leur faisaient garder un anxieux silence.

Ce fut M. Henry qui, le premier, prit la parole.

— Vraiment ! leur dit-il d'une voix railleuse, je ne conçois pas qu'une découverte aussi insignifiante produise sur vous une si vive impression ! Si ces empreintes sont celles d'un être surnaturel, ne possédez-vous pas vos chapelets ? Si elles proviennent d'un homme en chair et en os, n'avez-vous pas vos carabines ?... Et toi, Grandjean, que crois-tu ? — Moi, monsieur Henry, répondit le Canadien en espagnol, je ne crois qu'à ce qui est possible. Je nie donc l'existence de cette piste. — Pourtant, reprit le jeune homme après un léger silence, la trace reçue et conservée par le sol est d'une si scrupuleuse fidélité ; elle rend si bien, jusque dans ses moindres détails, l'empreinte d'une chaussure, que le doute n'est pas permis !... Regarde... là... tout contre la lagune... N'aperçois-tu pas deux étroites circonférences, légèrement creusées dans la terre ?... elles proviennent certainement de la pression de deux genoux... et ici... là... tout auprès... observe ces dix doigts marqués par le sol... on voit le profil des deux pouces et des ongles des doigts... Il est incontestable qu'un homme s'est agenouillé et appuyé ici, probablement pour boire dans la lagune... — J'ai déjà lu d'un seul coup d'œil les pistes que vous épelez si lentement, dit Grandjean. J'ai même remarqué des brisées de branches qui me permettraient de jurer, en toute autre circonstance, qu'un homme et un cheval ont tout récemment passé ici... — Alors, puisque tu as si bien vu, pourquoi te récries-tu contre l'évidence ? — Je vous le répète, parce que ma raison se refuse à admettre l'impossible !... Or, je n'admets pas qu'un idolâtre, un juif ou un chrétien, ait pu pénétrer seul jusqu'ici... — Nous nous y trouvons bien, nous... — Ça, c'est une tout autre chose ! D'abord nous sommes sept hommes ; ensuite, pour atteindre le monte de Santa-Clara, nous avons traversé simplement la *Sonora*... — Eh bien ? — Eh bien ! pour qu'un homme eût pu arriver jusqu'ici sans passer par la Sonora, il faudrait, ni plus ni moins, qu'il eût franchi les montagnes Rocheuses, le rio Colorado et les territoires indiens !... Or, c'est à peine si une armée pourvue de vivres se hasarderait à entreprendre un tel trajet !... — Et qui te dit que cet homme n'a pas imité notre exemple ? qu'il n'a pas, comme nous, côtoyé constamment le golfe de Californie ? — Le moindre bon sens suffit pour détruire cette supposition !... Si celui que vous vous obstinez à appeler un homme nous avait suivis, il ne serait pas encore arrivé ; s'il nous eût précédés, nous aurions trouvé à chaque instant sa piste le long de notre chemin. — D'où tu conclus ?... — Que la supposition que vous avez émise tout à l'heure, en manière de raillerie, est la seule vraisemblable, la seule à laquelle nous devrions nous arrêter. — De quelle supposition parles-tu, Grandjean ?

Le Canadien hésita ; mais bientôt prenant son parti :

— Je n'ignore point, dit-il d'un ton bourru, que ma réponse va vous prêter à rire... Cela m'est, du reste, on ne peut plus égal... Je n'attache aucune importance à ce que l'on pense de moi, car je sais ce que je vaux. Je vous déclare donc, selon moi, que cette trace, dont vous cherchez en vain l'ori-

gine, a été laissée par un esprit... — Un esprit! répéta M. Henry. Qu'entends-tu par là? — J'appelle un esprit ce que vous nommiez tout à l'heure un être surnaturel!... Mettez revenant ou fantôme, si bon vous semble...

En entendant cette réponse, le jeune homme ne put garder son sérieux; quant aux Mexicains, ils ne semblèrent nullement partager l'opinion du Canadien : le Mexicain accepte, les yeux fermés, tout ce qu'on lui présente sous le nom de miracle; mais il n'ajoute aucune foi aux manifestations surnaturelles qui se produisent sans l'intervention d'un saint.

— Moquez-vous de moi tant que vous voudrez, reprit Grandjean, les habitants de Villequier croient aux revenants, et mes compatriotes ne sont pas des imbéciles! Après tout, si le mot de revenant vous choque, remplacez-le par celui de sorcier... — Les revenants et les sorciers voyagent généralement peu à cheval et n'ont guère l'habitude de se désaltérer aux sources qu'ils rencontrent sur leur route, dit M. Henry; mais laissons de côté cette ridicule discussion, et occupons-nous des apprêts provisoires de notre souper; que nous reste-t-il en fait de provisions? — Cinq livres de *pinoli*[1] et une tranche de *tasajo*[2], répondit un Mexicain. — C'est peu, dit le jeune homme. — Dieu veuille, seigneurie, que nous n'en soyons pas réduits bientôt à regretter cette maigre pitance... ce qui ne peut manquer d'avoir lieu, si vous vous obstinez à poursuivre votre course insensée... — Silence, interrompit M. Henry d'une voix impérieuse et en regardant fixement le Mexicain, qui baissa les yeux; je hais les observations et ne fais aucun cas des conseils... Ce que j'exige de vous, c'est une obéissance passive!.. Je vous paye, vous êtes mes serviteurs; ne l'oubliez pas!...

Une étincelle de colère brilla, rapide comme un éclair, dans l'œil noir du Mexicain.

— C'est bien, seigneurie, dit-il avec un sang-froid glacial qui frisait l'impertinence, je ne l'oublierai pas. — Grandjean, poursuivit le jeune homme en se retournant vers le Canadien, qui depuis un instant semblait tout pensif, prends ta carabine, et va faire un tour dans la forêt. Il est probable que tu rencontreras quelque pièce de gibier sur ton chemin... Je te confie le soin de notre souper.

Cette mission, qui n'était pas sans danger, parut plaire au géant; il vérifia avec soin les capsules de son rifle, serra la ceinture de cuir qui lui ceignait la taille, remplit d'eau une gourde qu'il portait suspendue à son côté, et partit presque aussitôt.

Tandis que les Mexicains, après avoir pansé leurs chevaux et les avoir attachés aux endroits où l'herbe était la plus fraîche et la plus abondante, s'occupaient à couper du bois pour entretenir le feu qui devait brûler pendant toute la nuit, M. Henry causait, ou, pour être plus exact, interrogeait Traga-Mescal, car l'Indien était peu causeur de sa nature.

— Ainsi, Traga-Mescal, lui disait-il, tu es bien certain que nous n'avons pas fait fausse route?... bien certain qu'avant quinze jours nous serons arrivés au but de notre voyage... au palais du grand chef des Sables-d'Or? — A quoi bon ces questions? répondit l'Indien. Si je t'ai trompé lorsque nous nous sommes vus pour la première fois, je ne serais pas assez enfant pour t'avouer maintenant ma trahison... Si mes paroles ont été vraies alors, je ne puis te répéter aujourd'hui que ce que tu sais déjà... On n'interroge pas deux fois un homme sur le même sujet... Je ne suis pas une femme... — Si tu me trahissais, répéta M. Henry en baissant la voix et d'un ton de menace, malheur à toi!... — Quel intérêt ai-je à te trahir? — Aucun... au moins que je sache. — M'as-tu payé à l'avance? — Non! — M'as-tu insulté? — Non! — Ai-je à venger sur toi la mort d'un frère ou d'un ami? continua l'Indien, après une légère pause et en accentuant particulièrement cette dernière question. — Non! — Non, dis-tu? Eh bien! alors pourquoi me soupçonnerais-tu? — Je ne te soupçonne pas, Traga-Mescal, car mes intérêts sont trop les tiens, pour que tu ne désires pas de tout ton cœur me voir réussir; seulement

1. Farine cuite de fleur de maïs.
2. Viande desséchée au soleil.

je crains que tes renseignements ne soient faux, que tu ne nous aies égarés !... Plusieurs fois déjà, depuis trois jours, je t'ai vu hésiter sur la direction à suivre. — Quand a-t-on jamais vu un Seris perdre sa route? dit l'Indien d'un air superbe. Cette forêt, quoique je ne l'aie jamais visitée, ne m'offre pas plus de difficultés que ne t'en présenterait le parcours de ce que vous appelez une ville... Si tu savais que le wigwam d'une personne que tu cherches est situé dans la ville où tu te trouves, tu serais assuré, n'est-ce pas, en prenant des informations aux faux-pâles désœuvrés qui encombrent vos rues, d'arriver jusqu'à ce wigwam?... Il en est de même pour moi. Le soleil, la mousse des arbres, la nature du sol, tout, jusqu'au chant des oiseaux et aux rugissements du tigre, répond à mes questions et m'indique mon chemin!... Si parfois j'hésite, c'est que là où je flaire un danger, je préfère user ma chaussure à aller me heurter contre un obstacle!... L'homme brave, quand il parcourt le sentier de la guerre, évite toute lutte inutile qui pourrait le fatiguer avant qu'il ait atteint son véritable ennemi!... Mais voilà beaucoup de paroles! Causer dans une forêt, quelque peu fréquentée qu'elle soit, c'est s'exposer à déposer son secret dans une oreille invisible!

Traga-Mescal, après avoir dit ces mots, croisa ses bras sur sa poitrine et s'éloigna d'un pas lent et majestueux, sans paraître se soucier en rien de son interlocuteur.

— Oh! murmura le jeune homme en le suivant à la dérobée du regard, lui aussi m'est suspect! Quelle affreuse position est la mienne! Quel terrible pays est celui-ci!... La mort s'offre de tous côtés à vos regards sous mille formes différentes!... Le fer, le poison, la faim, la soif, la fièvre, tout conspire contre votre existence! Non-seulement le sol que l'on foule à ses pieds fourmille de reptiles, il est en outre semé de trahisons. Avoir à craindre à chaque pas une embûche, ne savoir à qui se fier, n'accomplir qu'avec des précautions extrêmes les actes les plus insignifiants de la vie, c'est une intolérable existence!... Non... non... Au contraire, c'est là vivre, continua le jeune homme, dont les yeux brillèrent subitement d'un sauvage enthousiasme!... Ici, point de sottes lois à craindre, point de ridicules positions sociales à ménager!... L'homme courageux est roi dans le désert! Son indomptable énergie, ses fortes et ardentes passions, que rien ne comprime, se développent à l'aise et prennent librement leur essor!... Ah! si le hasard de ma destinée m'avait fait naître dans le Nouveau-Monde, ma jeunesse ne se serait pas tristement écoulée dans une stérile agitation! Les violences et les hardiesses qui tachent mon passé seraient, aux yeux de tous, des titres de gloire!... Les principes de la sotte éducation que j'ai reçue n'obscurciraient pas mon esprit, et je n'aurais pas à subir les nuits d'insomnie fiévreuse qui me torturent! Hélas! c'est en vain que mon orgueil se révolte... Jamais je ne parviendrai à m'affranchir complétement des premières impressions de mon enfance!... Pourtant qui sait, lorsque le succès aura couronné mes efforts, si la joie du triomphe n'ouvrira pas un nouvel horizon à mon intelligence?... Qui sait si je ne foulerai pas dédaigneusement sous mes pieds les pompeux paradoxes inventés par les habiles pour exploiter les niais?... Au reste, mon parti est irrévocablement pris!... Rien ne me fera dévier de ma route; ce que je veux, c'est de l'or, beaucoup d'or! Une souillure magnifiquement dorée ne fait plus de tache dans un blason... au contraire! elle en augmente l'éclat!... Tous les plats faquins et les tristes viveurs de Paris qui, pour s'affranchir de la terreur que je leur inspirais, ont lâchement prétendu qu'il n'était plus permis à un honnête homme de croiser son épée avec la mienne, brigueront l'honneur, lorsque je serai millionnaire, d'être admis dans ma salle à manger pour y glaner les miettes de mon opulence!... Allons, du courage! Je sens en moi un fonds d'énergie qui m'assure la victoire! Toutefois, si mes pressentiments sont faux, si je tombe... eh bien! je veux encore que le retentissement de ma chute soit si éclatant, qu'il couvre le bruit de mes erreurs de jeunesse!...

Celui que l'on appelait M. Henry fit une légère pause, puis il se dit :

— Le point essentiel pour le moment, continua-t-il, soit que je pousse en avant, soit que je retourne sur mes pas, c'est de sortir sain et sauf de la téméraire entreprise dans laquelle je me suis embarqué. Mon entretien avec Grandjean a changé en certitude les doutes qui depuis quelque temps se représentaient sans cesse à ma pensée. Il est incontestable que je me trouve à la veille d'une catastrophe! L'allure impudente de mes Mexicains et les airs dignes et majestueux de Traga-Mescal me sont également suspects. Que m'importe, après tout! Je ne crains rien de tels adversaires!... M'attaquer de face, ils ne l'oseraient. Me surprendre, ils ne le pourront jamais; je me tiens trop sur mes gardes. Mais s'ils allaient m'abandonner, que deviendrais-je, perdu dans ces immenses solitudes? Je succomberais fatalement aux atteintes de la soif et de la faim!.. Pourquoi m'abandonneraient-ils? Je leur dois encore une partie de leur salaire! Et puis Grandjean, lui, malgré sa brutale franchise et sa rare indifférence, ne suivrait pas ce honteux exemple! Il me resterait fidèle, non pas par attachement à ma personne, mais par respect pour sa parole. Singulière et bizarre nature que celle de cet homme! C'est un honnête *condottiere* moderne; le bravo loyal de la *Prairie*. Tant que l'engagement qui lie son sort au mien ne sera pas expiré, je pourrai compter sur son appui. Seulement, le jour où il deviendra libre, si quelqu'un le paye chèrement pour m'assassiner, il n'hésitera pas à m'envoyer une balle dans la tête... J'ai eu tort de le brusquer tantôt; il faudra, au contraire, que je tâche de gagner son affection. Ce Grandjean est un instrument précieux qui peut m'être, dans l'avenir, d'une extrême utilité.

Une détonation d'arme à feu, qui retentit en ce moment dans les profondeurs de la forêt, fit relever la tête à M. Henry et l'arracha à ses pensées.

Pendant quelques secondes, le cou tendu, l'oreille au guet, il écouta attentivement les moindres bruits qui flottaient indécis dans l'air; il allait reprendre sa promenade, quand un nouveau coup de carabine, répercuté au loin par l'écho, le retint immobile.

— Bah! murmura-t-il bientôt, c'est Grandjean qui s'occupe de notre souper... Quelle est la contenance de mes Mexicains? ils paraissent inquiets. Ils ne comptent donc sur aucun secours étranger pour m'attaquer... C'est d'eux seuls que je dois me défier... Et Traga-Mescal, où est-il?... Ah! le voici. On dirait, à le voir, une statue de bronze. Il dort appuyé contre un arbre, mais un froncement presque imperceptible de ses sourcils, que je ne remarquerais certes pas si je n'étais prévenu, dément ce sommeil si subit. Traga-Mescal me conduirait-il tout bonnement dans une embuscade indienne, et ces deux coups de feu, au lieu de venir de Grandjean, n'auraient-ils pas été plutôt tirés contre lui?

Le jeune homme, après une courte hésitation, arma sa carabine, puis se dirigea vers l'Indien.

— Traga-Mescal, lui dit-il en espagnol et en le secouant rudement par le bras, voici l'instant de déployer cette profonde connaissance des forêts dont tu te vantais tout à l'heure. Tu vas me conduire, sans perdre une seconde, à l'endroit d'où sont partis ces deux coups de feu que tu as dû entendre malgré ton sommeil... Laisse là tes armes... Elles pourraient te gêner dans ta course.

M. Henry achevait à peine de prononcer ces paroles, quand les branches d'un épais buisson, auprès duquel il se trouvait, s'agitèrent violemment, et donnèrent passage à Grandjean.

Le Canadien paraissait fort ému, l'inquiète mobilité de son regard, ses mouvements brusques et saccadés, sa main crispée autour du canon de sa carabine, et, par-dessus tout, la pâleur qui, malgré le hâle de son teint, couvrait son visage, permettaient de supposer que la crainte n'était pas étrangère à son émotion.

— Quoi! déjà de retour... Grandjean! dit M. Henry; la chance, à ce qu'il paraît, t'a été favorable!... Qu'as-tu tué? deux daims ou deux chevreuils? — J'ai tiré sur un daim!...—Où est-il?—Je l'ignore!—Comment cela? — Je l'ai vu tomber, mais je n'ai pu le retrouver.

Le jeune homme regarda Grandjean d'un air étonné.

— Si je n'avais pas été témoin cent fois de l'infaillibilité de ton coup d'œil, je prendrais ta réponse évasive pour une mauvaise excuse de chasseur maladroit et vaniteux; mais, avec toi, une pareille supposition n'est pas possible! Si tu as tiré sur un daim, tu as dû l'abattre. Comment se fait-il que tu reviennes les mains vides?

Le Canadien frappa du pied avec violence, puis d'une voix distraite et qui répondait plutôt à ses propres pensées qu'aux questions de son interlocuteur :

— Oh! si j'avais eu une balle d'argent, grommela-t-il entre ses dents, ce ne serait pas seulement un daim, mais bien le diable en personne que j'aurais rapporté!... Un homme sensé ne devrait jamais s'aventurer dans les forêts de ce damné pays-ci, sans avoir en réserve au moins une couple de balles en argent fondu, et, par surcroît de précautions, bénites ensuite par un curé. — Qui te fait parler ainsi? — Ce qui vient de m'arriver. — Ah! et que t'est-il arrivé? — Une aventure que je ne tiens nullement à vous raconter, car vous me traiteriez de fou, et vous refuseriez d'y ajouter foi. — Qui sait! moi aussi j'ai mes heures de crédulité. Voyons cette aventure. — Vous avez entendu deux coups de feu, n'est-ce pas? — Oui. Après? — Eh bien! de ces deux coups de feu, un seul a été tiré par ma carabine. — Et l'autre?... Je ne me charge pas de l'expliquer... Tout ce que je puis faire, c'est de vous rapporter ce qui m'est personnel. — Dis, j'écoute. — Je venais à peine d'entrer dans la forêt, poursuivit le Canadien, lorsqu'un daim se leva à environ cent pas de moi. Empêché par les branches de lui envoyer une balle, je me mis à suivre sa piste. L'allure irrégulière et pleine d'abandon de l'animal me prouvait qu'il ne soupçonnait pas ma présence, et qu'il ne fuyait pas mon approche; j'étais donc certain de le rejoindre, et je le considérais comme une proie assurée. Ce n'était plus qu'une question de temps. En effet, après quelques nouveaux élans, il s'arrêta au beau milieu d'une espèce de clairière formée sans doute jadis par le parcours d'une trombe; je levai ma carabine et je tirai; l'animal, frappé en plein corps, fit un bond prodigieux et retomba lourdement par terre!... Sachant que, presque toujours, lorsqu'un daim n'est pas atteint au cœur, il s'éloigne rapidement et va souvent mourir à une distance considérable de l'endroit où il a été blessé, je m'élançai pour le saisir... A peine vingt pas me séparaient-ils de l'animal, lorsque, effrayé et excité par ma vue, il parvint, par un puissant effort, à se relever et à prendre la fuite. Je me mis à sa poursuite... presque aussitôt un coup de feu partit à mes côtés; le daim tomba foudroyé... — Et qui avait tiré ce coup de carabine? demanda M. Henry. — Un coup de carabine, répéta Grandjean en levant les épaules d'un air de doute et de pitié, croyez-vous que c'en était un?... Si je me sers de cette expression, c'est que je n'en trouve pas d'autre pour rendre ce que j'ai entendu... ce que j'ai vu... Riez tant que bon vous semblera, vous ne me prouverez jamais qu'un coup de carabine ne produise ni feu, ni fumée!... Or, cette fois, c'est ce qui a eu lieu!... — As-tu au moins visité l'endroit d'où est parti ce coup de tonnerre? Tu vois que je respecte tes préjugés, Grandjean, demanda le jeune homme d'un air moqueur. — A quoi bon? Je vous répète que c'était tout près de moi, il n'y avait personne. — Et le daim, qui t'a empêché de le ramasser? — Je n'y ai même pas songé. C'eût été comme si je voulais essayer d'allumer un foyer au contact d'un feu follet, répondit le Canadien d'un ton de conviction profonde. Croyez-moi, monsieur Henry, ne vous obstinez pas, par fanfaronnade, à nier la puissance du diable, cela vous porterait malheur! — Enfin, ce que je vois de plus clair dans tout ceci, reprit le jeune homme, c'est qu'il nous faudra souper ce soir avec notre *tasajo* et notre *pinoli;* car la nuit se fait, et ce serait une imprudence inutile de vouloir rentrer dans l'intérieur de la forêt. Je regrette, Grandjean, de t'avoir envoyé à la découverte, et de ne pas m'être chargé moi-même de ce soin. C'est un daim que nous y perdons. — Vous vous figurez donc que ce daim était réellement un daim? dit

le géant. — A moins que ce ne fût un titre déguisé.—Vos railleries ne prouvent qu'une chose, monsieur Henry, interrompit Grandjean d'un ton bourru; c'est que l'instruction que l'on reçoit dans les écoles des grandes villes produit des ignorants vaniteux. Un homme qui n'a jamais vécu dans l'intimité de la nature est un sourd qui croit entendre, un aveugle qui s'imagine voir, un bavard qui parle à tort et à travers. Ce que je dis là n'est pas pour vous humilier! Dans quelques années, lorsque vos sens commenceront à se développer, vous reconnaîtrez, avec un étonnement extrême, combien j'avais raison de m'expliquer ainsi que je le fais en ce moment! Dieu veuille pour vous, ce qui est fort douteux, que d'ici là votre triste présomption ne vous soit pas fatale, et ne vous conduise pas à une malheureuse fin!

Le jeune homme avait écouté le Canadien avec une patience et une douceur qui ne lui étaient pas habituelles. Le désir de s'attacher Grandjean motivait cette bienveillance inaccoutumée.

— Brave et savant compagnon, répondit-il en affectant une gaieté presque familière, tout enfant que je suis encore, je me sens ce soir un appétit formidable et capable de lutter contre la voracité d'un Indien. Or, mes Mexicains, qui achèvent de fumer leur vingtième cigarette, ne songent plus à souper! Si tu ne t'occupes point de mon repas de ce soir, il est probable que tes sinistres prédictions à mon égard ne tarderont pas à se réaliser; demain, l'on me trouvera mort de faim.

Une heure après cette conversation du Canadien et de M. Henry, une nuit sans étoiles enveloppait d'une ombre épaisse la forêt Santa-Clara. Un immense amas de branches mortes et de feuilles sèches, allumé par le Canadien, éclairait de ses flammes inégales et tremblantes la petite troupe des aventuriers, et lui donnait un singulier aspect.

Les branches touffues et serrées des arbres qui s'étendaient, ainsi qu'un impénétrable dôme de verdure, au-dessus du bûcher, condensaient l'éclat de sa flamme, et formaient comme une espèce d'auréole rouge et enfumée d'un bizarre effet!... Encadrés dans ce rayon lumineux, qui les mettait énergiquement en relief, les aventuriers ressemblaient assez à des créations de légende. Un Européen qui se serait trouvé tout à coup transporté au milieu d'eux n'aurait pu se défendre d'un mouvement d'étonnement et d'effroi!

Les Mexicains, malgré les fatigues de la journée et les préoccupations du lendemain, jouaient une partie de *monte*. Traga-Mescal était couché par terre; à quelques pas plus loin, et dans l'ombre, Grandjean, appuyé sur sa carabine, veillait à la sûreté de ses compagnons; quant à M. Henry, il se promenait lentement sur le bord de la lagune.

Habitué depuis son enfance à la vie nomade, le Canadien y avait acquis une telle expérience qu'il lui suffisait de déployer une médiocre attention pour être une infaillible sentinelle. A la nonchalance de sa pose, à ses yeux à moitié fermés, à l'abandon de son maintien, celui qui n'aurait pas connu ses remarquables aptitudes, n'aurait pas hésité à l'accuser d'une coupable négligence.

Il y avait à peine dix minutes que Grandjean était de faction, lorsqu'il fut arraché tout à coup à sa demi-somnolence par une vive émotion. Son regard, fixe et ardent, sembla vouloir percer les ténèbres; son corps prit la rigidité du marbre; son souffle s'arrêta dans sa poitrine, et son cœur, phénomène extraordinaire, cessa presque de battre.

Quelques secondes d'une suprême attention fixèrent ses incertitudes; il se courba lentement; puis, malgré sa forte corpulence et l'apparente roideur de ses membres grossièrement musculeux, il se mit à ramper avec la sourde souplesse d'un serpent.

L'arrivée de Grandjean auprès des Mexicains fut si soudaine, qu'elle ressembla presque à une apparition.

— Silence!... pas un cri... pas une exclamation, leur dit-il vivement et à voix basse, prenez vos armes, et tenez-vous prêts à agir. Où est don Enrique? — Ici, répondit un Mexicain en étendant le bras vers la lagune.

—Monsieur Henry, dit-il en surgissant tout



Philippoteaux del.

J. Schroeder sculp.

Fossat, Imp. r. du Fg St Jacques, 19, Paris

LE BATTEUR D'ESTRADE

à coup devant le jeune homme, comme s'il sortait de dessous terre, il va y avoir du nouveau... Suivez-moi !... — Du nouveau, Grandjean? répéta M. Henry d'une voix parfaitement calme. Quoi donc, je te prie ?... Sans doute le sorcier à la carabine enchantée, qui nous apporte le daim qu'il a tué tantôt en notre honneur et que tu as si sot-



Qui vive? s'écria M. Henry d'une voix vibrante. (Page 434.)

tement dédaigné ! — Cette fois, je vous pardonne votre plaisanterie, dit Grandjean, car elle prouve ou une intrépidité à toute épreuve, ou un amour-propre capable de suppléer à un manque absolu de courage ! Dieu veuille que nous n'ayons affaire qu'à des créatures humaines !

Lorsque le Canadien et M. Henry rejoignirent les Mexicains, ils trouvèrent ces derniers en proie à une inquiétude réelle. Traga-Mescal dormait.

— Si mon ouïe pouvait me tromper, dit Grandjean en jetant un rapide coup d'œil sur l'Indien, je croirais volontiers à une

surprise des peaux-rouges; mais le bruit que j'ai entendu n'est produit ni par l'élan d'un animal ni par le pas d'un Indien. Silence... écoutez !...

Grandjean parlait encore, quand un frôlement de branches éveilla toute l'attention des aventuriers; presque au même moment un sifflement cadencé troubla le silence de la nuit.

— Qui-vive ? s'écria M. Henry d'une voix vibrante. — Ami. — *¿Quién vive?* reprit un Mexicain. — *Hombre de paz*[1]. — *How goes there*[2]? demanda Grandjean. —*Friend*[3], répondit la voix.

Grandjean, M. Henry et les Mexicains se regardèrent avec étonnement. Aux trois interrogations qui lui avaient été faites dans trois langues différentes, l'invisible personnage avait répondu, avec une telle pureté d'accent, en français, en anglais et en espagnol, que chacun avait cru reconnaître en lui un compatriote.

— Avancez et ne craignez rien, reprit M. Henry après un léger silence, vous êtes le bienvenu! — Parbleu! reprit l'inconnu que l'on n'apercevait pas encore, votre invitation, dont je vous remercie néanmoins, est parfaitement inutile; je vous apporte un excellent souper, et je ne demande qu'à me réchauffer à votre feu. Vous avez plus à gagner que moi à cet échange...

L'inconnu sortit alors du milieu d'un buisson où il était engagé, et s'avançant vers les aventuriers :

— Voici ma promesse accomplie, dit-il en jetant par terre un magnifique daim qu'il portait sur l'épaule; maintenant c'est à vous de me faire place à votre foyer.

III.

L'arrivée, ou, pour être plus exact, l'apparition de ce voyageur nocturne constituait un fait si bizarre, si extraordinaire, que les aventuriers restèrent un moment sans lui adresser la parole. Chacun l'examinait avec une avide curiosité. Sa taille svelte, souple et dégagée, ne dépassait guère cinq pieds trois pouces; elle indiquait plutôt l'agilité que la force. Son visage ovale avait cette expressive immobilité qui distingue la race asiatique; on ne devait connaître les passions qui agitaient le cœur de cet homme qu'à leur subite explosion. Quant à son âge, il eût été assez difficile de le préciser; l'aisance et la légèreté de sa marche indiquaient la jeunesse, mais les rides de son front et certains plis qui, de l'extrémité de ses yeux, s'écartaient en rayonnant jusque sur ses tempes et sur les pommettes de ses joues, disaient qu'il avait dépassé la quarantaine. Son teint, primitivement d'un blanc mat, bruni par le soleil, avait ces tons chauds et riches, particuliers au sang more et castillan. Ses vêtements étaient ceux d'un pauvre *ranchero* ou fermier de l'intérieur des terres. Il portait une courte veste et un large pantalon de gamuza, ou peau de daim; au lieu de la *bota vaquera*, une paire de grandes guêtres en toile épaisse lui montait jusqu'à mi-jambe. Il tenait à la main une carabine à deux coups, de fabrication anglaise et de très-gros calibre.

Après avoir salué les aventuriers d'une légère et familière inclinaison de tête, comme s'ils eussent été pour lui d'anciennes connaissances, le nouveau venu avait allumé un cigare, et s'était assis par terre à quelques pas du brasier; son laisser-aller donnait à penser qu'il ne soupçonnait pas ce qu'il y avait d'étrange dans son arrivée, et qu'il ne se doutait pas qu'on dût lui en demander l'explication.

Ce fut M. Henry qui entama la conversation.

— Mon ami, dit-il en français, comment se fait-il que vous vous trouviez, à cette heure, dans le beau milieu de la forêt Santa-Clara? Qui êtes-vous? D'où venez-vous ? Êtes-vous seul ou avez-vous des compagnons de voyage ? Quel est votre nom?

Tandis que le jeune homme adressait ces nombreuses questions au pauvre diable vêtu

1. Homme de paix.
2. Qui va là?
3. Ami.

de gamuza, celui-ci échangeait avec Grandjean un rapide regard. Si M. Henry eût observé en ce moment le Canadien, il se serait difficilement expliqué l'expression de joie contenue que reflétait le visage, ordinairement impassible, du géant. Ce ne fut qu'après avoir humé une longue bouffée de la feuille de tabac grossièrement roulée qu'il tenait entre ses lèvres, que l'inconnu répondit à son interlocuteur :

— Je ne me rends pas compte, dit-il en espagnol, de l'étonnement que vous cause ma présence en ce lieu. Quoi de plus naturel que de renconter un chasseur dans une forêt ? Vous désirez savoir qui je suis ? regardez mon costume. Mon nom ? on m'appelle Joaquin Dick... D'où je viens ? je l'ignore ; je traîne mon existence au hasard. Si je suis seul ? oui...

Cette réponse insignifiante et laconique parut causer aux Mexicains une impression profonde : Traga-Mescal entr'ouvrit les yeux, et oublia un instant son rôle de dormeur.

— Quelqu'un de vous connaît-il cet homme ? dit M. Henry en s'adressant aux Mexicains, dont l'émotion ne lui avait pas échappé. — Nous connaissons tous sa seigneurie de réputation, répondit l'un d'eux. Qui n'a pas entendu parler de Joaquin, le célèbre Batteur d'Estrade ?

Au respect mêlé de crainte avec lequel le Mexicain prononça ces paroles, M. Henry regarda une seconde fois le voyageur nocturne. Joaquin Dick supporta ce nouvel examen d'un air parfaitement indifférent.

—Ne serait-ce pas une indiscrétion, señor, reprit le jeune homme après une pause, que de vous demander qui vous vaut la grande réputation dont vous jouissez, et quelle est cette réputation ? — Mon Dieu ! señor, répondit Joaquin Dick, mon existence est si solitaire, que quand l'occasion se présente d'échanger quelques paroles avec des êtres humains, je suis loin de la repousser ! Il est si doux de vivre parmi les hommes ! On trouve auprès de ses semblables tant de générosité, de franchise et de charité !...

L'accent indéfinissable avec lequel le Batteur d'Estrade nuança ces mots, tenait tellement le juste milieu entre l'onction et le sarcasme, que M. Henry ne sut auquel de ces deux sentiments il devait les attribuer.

— Ma célébrité, si célébrité il y a, reprit Joaquin Dick, provient de la façon dont j'accomplis ma tâche, dont j'exerce ma profession. Le Batteur d'Estrade, vous ne l'ignorez pas, señor, est l'avant-garde extrême, je pourrais presque dire sacrifiée, de toutes les excursions dans la *Prairie*... Quand part de Saint-Louis, par exemple, ou de tout autre point attenant à la frontière, soit une colonie d'émigrants, soit une troupe d'aventuriers ou de chasseurs, la première chose à laquelle on songe, c'est à se procurer de bons batteurs d'estrades. Du reste, notre mission est si rude, si difficile et si dangereuse, que peu d'hommes sont aptes à la bien remplir. Nous devons pressentir, deviner et déjouer les ruses des tribus ennemies, indiquer la route à suivre, trouver les gués des rivières, pourvoir à la nourriture de ceux que nous escortons, en un mot, éloigner d'eux tout péril ; et si la fatalité se joue de nos efforts et trompe nos prévisions, nous offrir comme premières victimes aux dangers que nous n'avons su ou pu éviter ! C'est donc à un certain sang-froid dans les heures suprêmes, à une prompte et presque infaillible appréciation des événements imprévus, enfin à des ressources acquises par une longue expérience, que je dois d'être connu des hardis compagnons qui fréquentent les terres indiennes. Quant à ma réputation, elle est celle d'un homme qui fait bon marché de sa vie, et n'hésite jamais, lorsqu'il s'agit de venger une injure, à se servir de son couteau !

Un silence de près d'une minute suivit ces paroles de Joaquin Dick.

— Joaquin, dit enfin M. Henry, nous reprendrons plus tard ce sujet de conversation ; j'ai, pour l'instant, quelques autres questions à vous adresser... — Et qui vous assure que je daignerai y répondre ? demanda le Batteur d'Estrade en changeant subitement de ton. Ma condescendance à satisfaire votre curiosité vous a induit, je le vois, en erreur. Vous oubliez, señor, que je ne suis ni votre compagnon ni votre serviteur ! Ici, dans le désert, la civilisation n'y

pas d'écho. La richesse, la naissance et l'éducation ne jouissent d'aucun privilége! Ici, entre les hommes que réunit le hasard, il n'existe qu'une seule distinction : celle du courage! Le brave commande, le lâche obéit! Nous reprendrons plus tard ce sujet de conversation, avez-vous dit?... Savez-vous si, dans une heure, je serai encore auprès de vous? De quel droit disposez-vous ainsi de ma personne et de ma volonté?

Les Mexicains, qui connaissaient la violence du caractère de M. Henry, espérèrent un instant que la réponse du Batteur d'Estrade donnerait lieu à un orage; leur prévision ne se réalisa pas.

— Señor Joaquin, répondit froidement le jeune homme, vous vous méprenez étrangement sur mes intentions. Je n'ai jamais songé à attenter à votre liberté. Je veux bien admettre que le prestige qui, partout ailleurs, s'attache à la richesse, soit ici sans force; mais je ne croirai jamais que vous soyez sourd à la voix de l'intérêt. La cupidité est un sentiment trop humain, trop puissant, trop indépendant de la civilisation, pour que vous vous en débarrassiez en franchissant les montagnes Rocheuses. Or, je ne vous cacherai point que j'avais, que j'ai encore le désir de vous attacher momentanément à mon service. C'est donc à l'arrière-pensée de vous faire réaliser un bénéfice, et à la certitude que vous ne me refuseriez pas, qu'il faut attribuer le ton dont j'ai usé vis-à-vis de vous.

Ces explications parurent produire une certaine impression sur Joaquin Dick; un sourire qu'il eût été, au reste, assez difficile de traduire, éclaira son visage, et ce fut d'une voix adoucie qu'il répondit :

— Caramba! voilà ce que j'appellerai parler d'or. Oui, señor, vous avez cent fois, mille fois raison, batteurs d'estrades, aventuriers et chasseurs, nous ne sommes jamais insensibles à un lucre honnête. Que ne vous êtes-vous tout d'abord placé sur ce terrain? nous nous serions entendus tout de suite. Maintenant me voici prêt à répondre à vos questions... Ne vous gênez pas!...

A la cupide satisfaction montrée par le Batteur d'Estrade, le Canadien Grandjean ne put retenir un mouvement de vive surprise.

— C'est impossible!...je rêve!...murmura-t-il entre ses dents. Bon! ne voilà-t-il pas que je le juge!... comme s'il était possible de savoir ce que pense ou ce que veut le señor Joaquin!... Il a plus d'esprit dans son petit doigt que moi dans tout mon cerveau! Que je suis donc joyeux de cette rencontre!

M. Henry ne perdit pas de temps pour mettre à profit la bonne volonté du Batteur d'Estrade, il s'empressa de commencer son interrogatoire.

— Y a-t-il longtemps que vous vous trouvez dans la forêt Santa-Clara? lui demanda-t-il. — Huit jours. — Qu'y faites-vous? — Je chasse... J'ai même effrayé tantôt l'un de vos gens, qui s'est sottement sauvé à mon approche. Eh, parbleu!... le voici en personne. C'est ce grand corps mal bâti, ajouta Dick en désignant Grandjean.

Le Canadien salua.

— Quel motif a pu vous déterminer à vous aventurer seul dans ces parages, surtout lorsque cette témérité ne devait vous rapporter aucun bénéfice? reprit M. Henry. — Votre étonnement prouve, señor, que vous ne m'appréciez pas encore comme je mérite de l'être, dit Joaquin. Pourquoi la célébrité s'attacherait-elle à mon nom, si je ressemblais au commun des hommes?... Je ne suis pas, je vous le répète, un serviteur vulgaire, mais bien un véritable batteur d'estrade!... C'est encore plus par goût que par nécessité que j'ai choisi ma profession, et c'est avec amour que je l'exerce!... Je n'ai jamais laissé échapper l'occasion d'explorer une solitude, d'étudier un pays inconnu!... Le hasard m'a conduit près du monte Santa-Clara, je me suis empressé d'entrer dans cette périlleuse forêt, réputée imprenable... le succès a couronné mon audace : maintenant, Santa-Clara n'a plus pour moi de mystères!... — D'où veniez-vous, lorsque vous êtes arrivé ici? — D'un endroit dont le nom doit vous être inconnu, des bords du *rio* ou rivière *Jaquesila*.

Soit distraction, soit calcul, le Batteur d'Estrade, en prononçant ces mots, se pencha vers le foyer, y prit un tison enflammé et se

mit à raviver son cigare à moitié éteint; il ne put donc pas remarquer le mouvement de surprise, presque de stupéfaction que la mention de la rivière de Jaquesila causa à M. Henry.

Maintenant, señor, reprit Joaquin, en entrecoupant ses paroles d'ondoyantes bouffées de fumée, daignez m'apprendre de quelle sorte sont les services que vous attendez de moi, et quels bénéfices doivent en être la récompense... Je ne vous dissimulerai pas que ce sujet de conversation me plairait infiniment.

Ce fut après une courte hésitation que M. Henry répondit :

Señor Joaquin, la langue française vous est-elle familière ?—Non !... J'ai bien appris et retenu quelques mots de français et d'anglais pendant divers séjours que j'ai faits au Canada, mais je ne possède pas suffisamment ces deux idiomes pour soutenir une longue conversation, et surtout pour discuter une affaire. Employez, je vous prie, la langue espagnole.

M. Henry jeta un oblique coup d'œil sur les Mexicains; puis après une nouvelle et presque insaisissable hésitation :

— Mon intention était d'abord de vous entretenir en particulier, Joaquin, dit-il, mais j'ai changé de résolution en songeant au dévouement de ceux qui m'accompagnent. L'attachement que ces braves gens me témoignent mérite toute ma reconnaissance; et ce serait mal agir que de reconnaître leur loyauté par des soupçons. Je m'expliquerai donc devant ces estimables *caballeros*.

L'ironie de ce langage était si flagrante, si peu dissimulée, que les Mexicains la comprirent à merveille; néanmoins, ils parurent accepter comme réels les compliments moqueurs du jeune homme.

— Quant à vous, Joaquin, continua M. Henry, prêtez-moi toute votre attention, et ne répondez à mes questions qu'après avoir mûrement réfléchi!... — Parlez, j'écoute! — Le motif qui m'a conduit dans ces lointains parages est un voyage d'exploration. J'ai besoin, peu vous importe pourquoi, d'étudier et de connaître à fond le vaste département de Sonora et l'immense territoire habité, ou, pour être plus exact, possédé par la puissante tribu des Indiens *Apaches*. Croyez-vous qu'il me soit possible de pénétrer plus avant avec chance de succès? Je dois ajouter que mes serviteurs manifestent déjà les craintes les plus vives au sujet de notre retour à Guaymas, et déclarent que je commettrais une folie insigne en m'obstinant à poursuivre ma route. Ils prétendent que nous sommes égarés et menacés de mourir de faim. Que me conseillez-vous ? De retourner lâchement sur mes pas, ou de continuer hardiment mon chemin? — La façon dont vous venez de formuler votre question indique clairement la réponse que vous souhaitez, dit Joaquin ; mais je vous ai promis la vérité, et je ne dois pas tenir compte de vos désirs. Si, par continuer hardiment votre chemin, vous entendez doubler le golfe de Californie ou bien vous enfoncer dans l'Apacheria, alors oui, vos serviteurs ont raison de blâmer votre témérité, car ce projet insensé est d'une exécution impossible! Vous obstiner, ce serait courir à une mort certaine. —C'est, en effet, l'Apacheria que je veux traverser. — En ce cas, il est inutile que nous poursuivions notre entretien. — Pourquoi cela? — Parce que je ne saurais plier ma volonté aux caprices d'un fou, répondit le Batteur d'Estrade d'un ton ferme et froid. — Eh bien! j'admets pour un instant que mon projet soit inexécutable, dit le jeune homme pensif, que dois-je faire? — Regagner au plus vite le point dont vous êtes parti. — Vous oubliez, señor Joaquin, que nous sommes égarés; et, dans cette position, fuir me présente, avec moins de gloire, les mêmes dangers que pousser en avant. — Vous êtes égarés? répéta le Batteur d'Estrade en haussant les épaules d'un air de mépris, allons donc! qui prétend cela? — Mes serviteurs. — Vos serviteurs sont des drôles qui veulent exploiter votre crédulité, ou bien qui ont l'intention de vous faire tomber dans un piége, répondit tranquillement Joaquin Dick. Je vous jure, moi, qu'ils connaissent parfaitement leur chemin et qu'ils ne seront nullement embarrassés pour regagner Guaymas... Dieu me pardonne! poursuivit le Batteur d'Es-

trade sans tenir compte des regards tout à la fois furieux et embarrassés des Mexicains, je n'ai jamais vu une collection plus complète de méchantes figures! Quelle singulière idée vous avez eue de choisir de pareils auxiliaires!... Ce sont là tous gens à potence que la loi de *Lynch* ferait brancher, sans même songer à s'enquérir de leurs antécédents, tant ils portent le crime écrit sur leurs visages.

Des murmures menaçants, proférés par les Mexicains assis à terre autour du foyer, accueillirent l'audacieuse réponse du Batteur d'Estrade.

— Qui ose élever la voix quand je parle? continua Joaquin impassible. Avez-vous oublié mon nom, ou ne connaissez-vous pas la réputation de mon couteau? Vous vous taisez?... bien!... Allons, enfants, rassurez-vous... Je n'ai nullement l'intention de vous demander compte du passé... Que m'importent le sang qui tache vos mains, les forfaits qui pèsent sur votre conscience! Je ne suis pas, moi, le vengeur de la société. Pillez, volez, assassinez, cela m'est on ne peut plus indifférent. Seulement n'exigez pas, lorsque je traite une affaire de nature à me donner un honnête profit, que, par considération pour des bandits de votre espèce, j'use de ménagements préjudiciables à mes intérêts.

Il fallait que la réputation du couteau de Joaquin Dick fût en effet bien glorieusement établie, bien généralement répandue; car pas un des Mexicains, malgré leur impudence, n'osa donner signe de vie; ils paraissaient paralysés par la terreur.

— Les propos que vous achevez de tenir, Joaquin, sont, si je les ai bien compris, d'une si haute gravité, dit M. Henry après avoir réfléchi pendant quelques instants, que je veux, afin d'éviter toute erreur, les résumer et les préciser. — Résumez et précisez, señor, rien ne me presse. — Vous prétendez, n'est-ce pas, que mes serviteurs connaissent parfaitement leur chemin et qu'ils ne sont nullement égarés? — Votre résumé, señor, manque de clarté dès son début. Je n'ai point prétendu, j'ai affirmé. — Soit, je continue : la comédie que jouent ces gens vis-à-vis de moi constitue à vos yeux une preuve certaine de trahison? — Certes! — Et quel but leur supposez-vous? — Votre question, permettez-moi de vous l'avouer, me paraît des plus naïves... — Celui de m'assassiner? — Dame, on n'hérite guère que des morts! Mais, pardon, señor, poursuivit le Batteur d'Estrade en ne donnant pas le temps au jeune homme de reprendre la parole, à quoi, je vous prie, doit aboutir cette espèce d'enquête? A une scène de violence? Vous auriez tort! vous êtes seul de votre côté! A une vigoureuse ou sentimentale réprimande? Ce serait peine perdue! vous avez affaire à des natures foncièrement vicieuses, à des cœurs entièrement gangrenés! Je ne vois dans tout ceci rien qui ne soit très-naturel! Vous, vous avez le goût des aventures périlleuses; ces braves garçons, eux, ont la passion du vol et de l'assassinat. Chaque homme possède une marotte particulière, obéit à un instinct différent. Croyez-moi, laissez de côté toutes ces récriminations inutiles, et arrivez plutôt à l'affaire dont vous avez à m'entretenir.

Le calme inaltérable du Batteur d'Estrade pendant cette brûlante explication, la dédaigneuse et égale indifférence qu'il montrait et pour la trahison des Mexicains et pour les dangers courus par M. Henry, lui donnaient tout naturellement le rôle de médiateur; chacune des deux parties, assurée de sa neutralité, était disposée à accepter son intervention; seulement, la contenance des Mexicains était aussi embarrassée que celle du jeune homme était agressive et provoquante : les premiers cédaient à la peur; le dernier ne faisait que se rendre à la nécessité et à la raison.

— En effet, señor Joaquin, dit enfin M. Henry, ces gens-là sont indignes de ma colère. A présent, j'arrive à ce qui vous est personnel. Êtes-vous libre en ce moment-ci de tout engagement? — Parfaitement libre. — Bien! Quelle solde exigeriez-vous pour entrer à mon service? — Entrer à votre service? répéta lentement le Batteur d'Estrade, en accompagnant ces paroles d'un singulier sourire. Qu'entendez-vous, je vous prie, par là? Me contraindre à servir vos caprices, me rendre solidaire de vos actions bonnes ou

mauvaises, ou bien seulement m'imposer une tâche débattue et déterminée à l'avance entre vous et moi?... Ces questions semblent vous étonner! Vous avez tort... J'ai pour principe invariable, quand je contracte un engagement, d'être d'une scrupuleuse exactitude à l'accomplir. Il est donc très-naturel que je désire connaître d'une manière positive mes obligations. Et puis mes prix diffèrent selon ce qu'on exige de moi... — Ce sont moins vos questions que la façon et le ton dont vous me les adressez qui m'étonnent, señor Joaquin!—Je ne vous comprends pas! — Votre langage, je ne vous le cache pas, me paraît de beaucoup supérieur à la position que vous occupez dans le monde!— Votre étonnement, señor, répondit Joaquin Dick, me prouve tout bonnement que vous êtes nouveau venu au Mexique; car si vous aviez tant soit peu vécu parmi nous, la banale pureté de mon langage ne vous surprendrait pas. Dans notre fantasque et turbulente république, les positions changent si rapidement, qu'il y a peu de *leperos*[1] qui n'aient eu ou qui n'attendent leur jour de pouvoir! Chacun se tient prêt à gérer un ministère ou à conduire une armée. La seule différence qui existe entre le grand seigneur et le pauvre gueux, c'est que le premier est habillé en velours de soie, et le second en velours de coton... à la richesse du costume près, nous sommes tous les mêmes... affables, courtois, hommes du monde et souvent même gens d'esprit! Vous souriez?... je devine votre pensée : vous prenez ma franchise pour de la fatuité! Votre erreur provient tout bonnement de ce que vous n'êtes pas encore familiarisé avec nos mœurs... Mais, pardon... il se fait tard, et au lieu de songer à nous reposer, nous gaspillons notre temps en propos oiseux!... Si vous voulez bien le permettre, reprenons notre conversation là où nous l'avons laissée! Qu'attendez-vous de moi, que me demandez-vous? — Que vous m'accompagniez à Guaymas. — Est-ce comme guide, comme compagnon, ou comme escorte? — Comme serviteur, répondit le jeune homme d'un ton bref et qui marquait un commencement d'impatience. — Voilà un mot bien vague, dit froidement le Batteur d'Estrade. Il y a le serviteur qui assassine son maître et celui qui se sacrifie pour le sauver; le serviteur probe et le serviteur voleur; enfin, le serviteur qui ne vole et n'assassine pas lui-même, mais qui ne s'oppose nullement à ce que d'autres dépouillent et égorgent son patron. Or, vous conviendrez que mon salaire doit être en rapport avec la catégorie dans laquelle vous comptez me classer; voilà pourquoi je vous demande ce que vous désirez de moi. — Un dévouement à toute épreuve! — Ah diable! alors ce sera cher. Le dévouement est un sentiment plus rare encore que le diamant n'est une chose précieuse. — Concluons! Votre prix?

[1] Le lépero est le lazzarone mexicain.

A cette question du jeune homme, une bizarre métamorphose s'opéra dans la physionomie du Batteur d'Estrade; son œil voilé et atone s'illumina d'une lueur étrange; ses traits un peu effacés prirent une indéfinissable expression de fierté et d'ironie, et le laisser-aller de sa pose fit place à un maintien d'une inconcevable dignité. — Señor, dit-il d'une voix dont le timbre à la fois doux et mordant aurait ouvert un vaste champ aux conjectures d'un observateur, ne vous êtes-vous donc pas encore aperçu que je plaisantais?... Nous autres, batteurs d'estrades, nous ne sommes ni des valets ni des mercenaires... Quand nous entrons dans une expédition, nous prenons notre part des dangers qu'elle présente, des bénéfices qu'elle rapporte; mais jamais nous ne recevons d'homme à homme un salaire!... Je me rends volontiers à votre prière, je vous conduirai sain et sauf à Guaymas!

Le désintéressement de Joaquin Dick parut contrarier M. Henry; ses sourcils se contractèrent, un nuage de colère passa sur son front.

— Batteur d'Estrade, dit-il d'un ton de hauteur qui établissait entre l'aventurier mexicain et lui une ligne de démarcation bien tranchée, et toute au désavantage du premier, Batteur d'Estrade, plaisanter avec quelqu'un est le signe d'une égalité que je ne vous reconnais pas le droit de garder vis-

à-vis de moi !... Je vous ai prié de me faire connaître vos intentions, mais je n'ai nullement invoqué votre générosité !... C'est un marché que je vous propose, et non un service que je sollicite... Un « oui » suivi d'un chiffre, ou un « non » sans commentaires, voilà ce que je vous demande...

Un nouveau changement s'opéra dans la contenance de Joaquin ; son regard s'éteignit ; sa tête, orgueilleusement rejetée en arrière, s'inclina sur sa poitrine, et ce fut d'une voix traînante et monotone qu'il répondit au jeune homme :

— Señor Enrique, car tel est, je crois, votre nom, vous vous êtes trompé du tout au tout sur mes sentiments, vous avez attribué à la générosité ce qui, de ma part, n'était qu'un scrupule ! Je tenais à soutenir aux yeux d'un étranger l'honneur de mes confrères ! Maintenant que, de vous-même, sans y avoir été aucunement provoqué, vous insistez sur la question pécuniaire, je ne serai ni assez sot ni assez insensé pour repousser vos avances ! Je ne vous cacherai pas que, de toutes les choses du monde, ce que j'estime le plus, c'est l'argent ! — Bien ! votre chiffre ?

Le Batteur d'Estrade réfléchit un moment avant de répondre.

— Vraiment, señor, dit-il, la fierté que vous venez de montrer vous vaut toute mon estime ! Refuser de me traiter en égal et en compagnon, lorsque votre sort repose presque dans mes mains, est le fait d'un caballero de naissance et de courage. Personne n'apprécie plus que moi les hommes de valeur ! J'entends me montrer digne par la loyauté de vos grands sentiments. — Terminons, señor Joaquin ! — Mon intention, lorsque je vous ai rencontré ce soir, était de me rendre moi-même à Guaymas ! Vous escorter, ou, si vous le préférez, vous accompagner jusqu'à cette ville, ne m'occasionnera aucun dérangement; il ne s'agit donc pas de rémunérer mes fatigues, mais bien de savoir à combien vous estimez votre vie ?... Vous hésitez... vous vous taisez ? Ma foi, señor, quelque tort que puisse me causer ma franchise, je n'hésite pas à répondre moi-même à la question que je viens de vous adresser. Votre tempérament irascible, votre indomptable fierté, et, par-dessus tout, votre extrême témérité, vous condamment fatalement à une fin précoce. Vous sauver aujourd'hui, ce n'est probablement que prolonger de peu de jours le cours de votre existence. Vous me donnerez vingt piastres (cent francs) lorsque nous entrerons à Guaymas, et je me considérerai comme restant votre débiteur. —Soit ! c'est un marché conclu. —Un dernier mot. J'exige encore une chose... —Laquelle? —Que vous me laissiez une entière liberté d'allures ; que vous ne me demandiez jamais d'explications...

M. Henry hésitait, lorsque Grandjean, qui depuis l'arrivée du Batteur d'Estrade avait observé un rigoureux silence, prit la parole à son tour :

— Señor, s'écria-t-il en s'adressant à M. Henry, la rencontre de Joaquin Dick est pour nous un vrai bienfait de la Providence ! Je connais beaucoup le señor Joaquin de réputation, et je vous déclare que non-seulement je servirai volontiers avec lui, mais que je lui obéirai même s'il le désire...

Le jeune homme, au lieu de répondre au Canadien, se retourna vers le Batteur d'Estrade :

— C'est entendu, dit-il, je m'en rapporte entièrement à votre loyauté... je ne vous demanderai aucun compte de vos actions.

Joaquin Dick retira alors une cigarette de la poche de sa veste et se pencha vers le foyer; mais tout à coup, bondissant avec l'impétuosité d'un tigre, il s'élança sur l'Indien Traga-Mescal, toujours endormi.

Un éclair brilla dans l'ombre et un cri de douleur et de rage, presque aussitôt étouffé par un râle, retentit.

— Que faites-vous ? s'écria M. Henry en s'armant instinctivement de sa carabine. — J'entre en fonctions, répondit froidement le Batteur d'Estrade. Je viens de punir un traître qui, cette nuit même, devait vous livrer, vous et vos serviteurs, à une horde de Seris !... Eh ! l'ami, continua Joaquin Dick en se retournant vers Grandjean, si votre courage égale votre stature, vous n'êtes pas un compagnon à dédaigner ! Prenez votre

rifle et venez avec moi... Il nous faut aller reconnaître la position de l'ennemi.

Le Canadien s'empressa de se rendre à l'invitation du Batteur d'Estrade.

Quelques secondes plus tard, les deux aventuriers entraient et disparaissaient dans l'intérieur de la forêt.

IV.

Joaquin Dick avait déployé une telle impétuosité dans l'accomplissement de sa sanglante action, le meurtre du Seris avait eu lieu d'une façon si soudaine, si inattendue, que M. Henry, surpris, malgré sa rare présence d'esprit, par la rapidité de l'événement, laissa s'éloigner le Batteur d'Estrade, sans en exiger d'autres explications que celles qu'il avait bien voulu donner lui-même.

Quant aux Mexicains, groupés comme des oiseaux de proie autour du cadavre de Traga-Mescal, ils s'extasiaient sur la *beauté* de la blessure qui avait causé sa mort.

— Quel magnifique coup de couteau, disait l'un d'eux en croisant les mains d'un air de profonde admiration ! Le cœur, je le parierais, est touché au centre, et pas une goutte de sang n'apparaît au dehors. Il faut avouer qu'il y a des gens bien heureusement doués par la nature ! Le señor Joáquin n'a pas volé sa réputation ! Quelle précision !... quelle sûreté de main !

Pendant que l'on rendait ainsi justice à son mérite, le Batteur d'Estrade, suivi par Grandjean, avançait d'un pas sûr et rapide à travers l'inextricable et vigoureuse végétation de la forêt. La marche souple et silencieuse de Joaquin se rapprochait, selon la nature des obstacles qu'il avait à vaincre, de l'allure rampante du serpent ou des fougueux élans du jaguar ; le Canadien, lui, sa lourde carabine d'une main et son large coutelas de l'autre, brisait ou hachait les faisceaux de lianes et les amas de branches qui s'opposaient à son passage ; du reste, malgré sa grande habitude de ces sortes d'excursions, ce n'était qu'avec une peine extrême et au prix d'efforts inouis qu'il parvenait à conserver à peu près intacte la faible distance qui le séparait de son étrange compagnon.

Après avoir franchi à peu près deux milles, le Batteur d'Estrade s'arrêta, puis, faisant entendre un sifflement plus prolongé que retentissant, il parut écouter avec attention ; presque aussitôt un hennissement de cheval, poussé à quelques pas des deux aventuriers, s'éleva au milieu du silence de la nuit.

— Tout va bien, dit Joaquin, mon brave Gabilan m'apprend qu'il n'a pas eu à se plaindre de l'importunité des tigres, et me demande la permission de terminer son souper. Soit ; rien ne nous presse... nous pouvons attendre... asseyons-nous !

Le Batteur d'Estrade frappa à plusieurs reprises de la crosse de sa carabine une épaisse touffe d'herbes qui entourait le pied d'un arbre, puis se laissa nonchalamment tomber sur ce siége improvisé.

— Seigneurie, dit le Canadien en prenant place à ses côtés, ma confiance en vous est certes illimitée ; toutefois permettez-moi de vous faire observer que siffler ou causer, quand on est entouré d'ennemis qui vous guettent, c'est presque appeler la mort ! — Il n'y a pas un Indien à dix lieues à la ronde, mon pauvre Grandjean, interrompit Joaquin d'un ton doucement moqueur. Je me suis servi de ce prétexte vis-à-vis de ton maître, pour qu'il ne songeât pas à s'étonner de la durée de notre absence ; j'ai à t'entretenir assez longuement.

Le Canadien reçut avec une complète indifférence l'assurance qu'aucun danger ne le menaçait ; mais, en revanche, l'annonce que le Batteur d'Estrade désirait avoir avec lui une conversation sérieuse sembla lui causer autant d'émotion que de surprise.

— Señor Joaquin, dit-il d'une voix dont l'agitation contrastait d'une manière singulière avec sa façon ordinairement lente et monotone de s'exprimer, señor Joaquin, laissez-moi, avant de commencer cet entretien, vous déclarer d'abord une chose...c'est que ma vie, mon cœur et mon rifle sont à votre disposition ! Je vous dis ceci, afin que vous ne perdiez pas votre temps à m'expli-

quer vos intentions!... Je vous appartiens, señor Joaquin, corps et âme! Avec moi, vous n'avez nul besoin de motiver vos actions : un mot, si vous avez un ordre à me donner; un signe, si vous avez une victime à me désigner, et vous serez obéi! Aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, excepté vous, je n'aime âme qui vive en Amérique; mais aussi, vous, je vous aime bien! Ne m'interrompez pas, je vous prie, Seigneurie, je suis très-gauche et très-timide en fait de sentiment, et si je ne profite pas de cette occasion pour vous exprimer toute ma reconnaissance, je ne retrouverai sans doute plus jamais le courage d'aborder de nouveau ce sujet...— Tu as tort de parler de ta reconnaissance, Grandjean, interrompit le Batteur d'Estrade, je mérite plutôt ta haine! — Ma haine! vous qui m'avez sauvé deux fois la vie? — Pauvre intelligence, qui ne comprend pas que vivre c'est souffrir! murmura Joaquin Dick pensif. — Et de quelle manière encore! continua le Canadien en s'animant de plus en plus à ses souvenirs : de la façon la plus noble, la plus héroïque, car il y a mille manières de sauver un homme! La soif m'avait jeté délirant et affaibli sur le sol brûlant du désert... Les zopilotes[1], calculant, avec leur féroce et infaillible instinct, la courte durée de mon agonie, commençaient déjà à fouetter de leurs grandes ailes noires mon front baigné de sueur, lorsque la Providence vous conduisit vers moi. Votre gourde était à moitié vide. Le peu d'eau qu'elle contenait fut employé à laver mon visage, à humecter mon gosier en feu... Or, dans le désert, chaque goutte d'eau vaut un diamant! Mais ce n'est pas tout... Quand votre provision fut épuisée et que je vous suppliai de m'abandonner à mon malheureux sort, de ne pas vous perdre inutilement avec moi, quelle fut votre réponse? « Sois sans crainte, me dites-vous en souriant, tu auras toujours à boire. » Une lueur brillante et rapide comme un éclair passa devant mes yeux. Je ne compris votre généreuse et folle action qu'en vous voyant me tendre votre bras gauche, d'où sortait un filet de sang. Vous veniez de vous ouvrir la veine avec la pointe de votre poignard. Tenez, señor Joaquin, je ne suis ni tendre ni sensible, et il est même possible que je ne sois pas bon; eh bien! quand je me rappelle cette aventure du désert, il me prend de véritables désespoirs en songeant que je ne trouverai peut-être pas, dans tout le cours de mon existence, l'occasion de vous prouver mon ardente gratitude.

Grandjean, ému jusqu'aux larmes, fit une légère pause, puis, par un mouvement pour ainsi dire instinctif, il tendit sa rude et large main au Batteur d'Estrade; mais Joaquin, adossé contre l'arbre au pied duquel il s'était assis, et les bras croisés sur sa poitrine, resta immobile et ne répondit pas à cette amicale invitation.

— Que votre seigneurie me pardonne ma familiarité, reprit le Canadien d'une voix qu'il voulait rendre calme, mais qui, malgré ses efforts, trahissait une douleur réelle, je ne suis pas un homme des villes, on me l'a déjà reproché aujourd'hui; je ne sais que brutalement traduire les meilleures pensées de mon cœur...

A l'opiniâtre silence que continua de garder le Batteur d'Estrade, Grandjean leva sur lui un œil inquiet, presque suppliant; Joaquin, semblable à une statue, n'offrait aucun signe de vie. Son visage, faiblement éclairé par un rayon de lune qui filtrait à travers le feuillage des arbres, présentait l'aspect de la mort.

Le Canadien tressaillit, un indicible sentiment d'effroi s'empara de lui.

— Señor Joaquin! señor Joaquin! s'écria-t-il en secouant le Batteur d'Estrade par l'épaule, au nom du ciel, répondez-moi!

Au contact de Grandjean, le Batteur d'Estrade tressaillit, et, secouant la tête à plusieurs reprises :

— Mon pauvre garçon, dit-il, si, au lieu de nous trouver dans une forêt vierge du Nouveau-Monde, nous étions dans un salon d'Europe, je te devrais d'humbles excuses pour ma distraction, car, je te l'avoue, j'ai, pendant un moment, complétement oublié ta présence! C'est la faute de ce sempiter-

1. Le zopilote est un hideux oiseau de proie, de la grosseur du dindon. On le rencontre partout au Mexique, en grand nombre, surtout dans les villes, que sa voracité purge de leurs immondices; aussi est-il défendu de le tuer.

nel et monotone récit que tu t'obstines à me débiter chaque fois que le hasard nous fait nous rencontrer. Je t'en prie, s'il le faut même, je te l'ordonne, qu'il ne soit plus jamais question entre nous deux de ces vieilles histoires. Je t'ai sauvé par caprice et non par générosité; le lendemain je serais sans doute passé près de toi sans même daigner m'assurer si tu étais mort ou vivant. — Mais ce coup de couteau qu'un an plus tard vous reçûtes pour moi, Seigneur? — Que veux-tu? Comme tout le monde, j'ai mes heures de faiblesse. C'était justement parce que je t'avais déjà une fois arraché aux étreintes de la soif, que je t'ai disputé ensuite au tranchant d'un couteau. Je n'ai pas voulu laisser détruire une de mes bonnes actions. J'en compte si peu dans ma vie !... — Non, non, Seigneurie; je ne vous crois pas... vous vous calomniez, s'écria le Canadien avec chaleur. Il n'y a personne sur la terre de meilleur, de plus noble, de plus généreux que vous. — C'est également mon opinion, dit le Batteur d'Estrade en souriant. Tous les hommes, quand leurs intérêts et leurs passions ne sont pas en jeu, représentent la parfaite image de la vertu! Mais brisons sur ce sujet!... J'ai des renseignements à te demander sur deux personnes. — Vous savez, Seigneurie, que je suis entièrement à vos ordres!... Quels sont ces deux personnages? — Toi et ton maître actuel. — Moi et M. Henry! s'écria le Canadien sans essayer de cacher son étonnement. — Oui, et je commence par toi. Jusqu'à ce jour, Grandjean, je n'ai jamais songé à m'informer ni qui tu es, ni de ce que tu fais; je sais ton nom, voilà tout. — Hélas! c'est vrai, Seigneurie, répondit tristement le Canadien. — Si ma pensée ne t'a pas suivi, continua le Batteur d'Estrade, au moins t'ai-je donné la preuve que je ne t'avais pas complétement oublié. Ne t'ai-je point fait parvenir, jusqu'aux endroits les plus reculés où te conduisait ta nomade étoile, les lettres qu'on t'adressait d'Europe, soit à Guaymas, soit à San-Francisco? — J'en conviens, Seigneurie. Je me suis même demandé bien souvent comment il vous était possible de me découvrir là où j'ignorais moi-même la veille que je me trouverais le lendemain. Les allures bizarres de vos messagers, qui arrivaient toujours inopinément, comme s'ils sortaient de dessous terre, et s'éloignaient sans me répondre, n'ont pas peu contribué non plus à exciter ma curiosité. J'ai eu beau me torturer l'imagination, il m'a été impossible de soulever le voile qui cache votre véritable puissance. — Ma puissance! Grandjean, répéta Joaquin Dick d'un air moqueur. — Oui, Seigneurie, votre puissance, reprit le Canadien d'un ton de profonde conviction... Oh! señor Joaquin, il est inutile que vous essayiez de me donner le change... Défendez-moi de communiquer mes réflexions à qui que ce soit, et je serai muet comme une tombe; ordonnez-moi de mentir, et, pour vous obéir, je mentirai; mais ne me demandez pas que j'essaye de me tromper moi-même... je n'y saurais parvenir! Oui, Seigneurie, je vous le répète, votre modeste profession, j'en suis persuadé, n'est pas en rapport avec votre position réelle! — J'étais loin de supposer que ta rude enveloppe cachât une aussi brillante imagination, dit Joaquin Dick; et sur quels indices, sur quelles preuves appuies-tu ton extravagante croyance? — Des preuves positives, certaines, je n'en ai pas, Seigneurie; mais les indices abondent. — Vraiment! Et quels sont-ils? — Par exemple : les plus vieux et les plus sages trappeurs, lorsqu'on les interroge sur votre compte, secouent la tête d'une façon mystérieuse, regardent tout autour d'eux, comme s'ils craignaient qu'un personnage invisible n'assistât à l'entretien et gardent le silence. De temps en temps aussi les échos du désert répètent votre nom? A quels événements s'est trouvé mêlé le célèbre Batteur d'Estrade? Nul ne le sait au juste; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un grand triomphe ou une épouvantable catastrophe a eu lieu, et que les mains du señor Joaquin Dick ont versé le sang ou se sont plongées dans l'or!...

A cette réponse du Canadien, Joaquin haussa les épaules d'un air de pitié.

— Le mensonge règne dans les villes, dit-il, et l'exagération au désert! La vérité n'est nulle part; quelques combats et quelques

duels heureux soutenus contre les Indiens et les Yankees; quelques poignées de pépites d'or ramassées par hasard le long de mon chemin ont suffi, à ce qu'il paraît, pour faire de moi un être fantastique, presque surnaturel?... Soit!... Que l'on croie ce que l'on voudra ; je ne prendrai certes pas la peine d'accréditer ou de détruire ces contes absurdes : je tiens si peu à l'opinion des hommes!...

Il y avait dans la parole du Batteur d'Estrade un tel accent de vérité, que Grandjean se sentit ébranlé dans sa conviction.

— Du reste, poursuivit Joaquin après une pause de quelques secondes, il ne s'agit pas, en ce moment, de ma très-humble personne, mais bien de toi... Ta patrie est la France, n'est-ce pas? — Oui, Seigneurie, répondit Grandjean après une courte hésitation. — Dans quelle province es-tu né?— Dans quelle province je suis né? répéta machinalement le Canadien, du ton d'un homme qui cherche à gagner du temps. — Eh bien! j'attends.

Grandjean dut faire un violent effort sur lui-même pour obéir; sa langue était paralysée.

— Je suis né en Normandie, à Villequier, murmura-t-il d'une voix à peu près inintelligible, et tandis qu'une rougeur de brique envahissait son front et ses joues hâlés par le soleil.

L'embarras du Canadien était manifeste, évident.

— Pourquoi, diable! te troubles-tu ainsi? lui dit Joaquin, ma question n'a pourtant rien de bien terrible. — Je suis troublé, Seigneurie, parce que je mens et que je ne sais pas bien mentir, s'écria Grandjean en prenant bravement son parti; je suis né à Québec, au Canada. — Ah!... Et quel motif t'a fait choisir le fatigant et périlleux état de chasseur, pire encore, de chercheur d'aventures dans le Nouveau-Monde? As-tu obéi à un goût personnel, ou bien à une nécessité de position? N'y avait-il plus de sécurité pour toi au Canada? — Je n'ai jamais eu aucun démêlé avec la justice anglaise, Seigneurie. Quant à courir la chance d'être quotidiennement mordu par un serpent, scalpé par un peau-rouge, ou *riflé* par un Américain, cela n'a rien de bien agréable, et je ne comprends pas qu'il y ait des gens qui, après avoir amassé une petite fortune, continuent, de gaieté de cœur, à s'exposer à de semblables hasards... Si j'étais riche, je ne resterais pas vingt-quatre heures de plus dans ce triste pays.

Grandjean poussa un bruyant soupir; Joaquin se mit à sourire, puis après avoir laissé tomber sur son interlocuteur un regard empreint tout à la fois de tristesse et de mépris, il continua :

— Ainsi, c'est l'amour de l'or, la cupidité, pour appeler les choses par leur nom, qui te retient dans une carrière embrassée avec répugnance et suivie avec ennui? Le contraire m'aurait étonné. Les hommes, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, se ressemblent tous par le fond; ils ne diffèrent entre eux que par la forme! Et dis-moi, Grandjean, si la fortune venait frapper un jour à la porte de ta tente, que ferais-tu de ses dons?... N'en serais-tu pas embarrassé?... — Oh! que non! s'écria le géant avec explosion. — Tu pourrais te tromper! Aimes-tu le luxe? — Le luxe! ma foi, ce mot s'est si rarement présenté à ma pensée, que j'en ai oublié la signification! — Tes rêves te conduisent-ils près de ces belles et fières Américaines dont les touristes européens chantent si naïvement les vertus? — Lorsque je rêve, et cela m'arrive bien rarement, je poursuis des daims, j'évite une embuscade, ou je loge une balle dans la tête d'un Yankee. — Alors il faut te ranger dans la catégorie de ces malheureux plus à plaindre qu'à blâmer, qui subissent, véritable maladie, l'influence de l'or et l'aiment pour lui-même : le contact d'une pépite doit te donner la fièvre?... — L'or me plaît assez comme métal, mais je lui préfère le plomb ou le fer. Avec l'or on ne confectionne rien d'utile; avec le fer on forge des canons de carabine, on fabrique des couteaux; le plomb sert à fondre des balles.. Permettez-moi d'ajouter, Seigneurie, que votre interrogatoire, au lieu de vous apprendre quelque chose sur mon compte, n'a eu, jusqu'à présent, d'autre résultat que de vous induire en erreur.

Le ton de franchise que mit le géant dans cette réponse sembla surprendre Joaquin, et amena dans son œil intelligent un commencement de curiosité.

— Puisque je t'interroge si maladroitement, dit-il, il est inutile que je poursuive, je te cède la parole. Raconte-moi, le plus brièvement possible, ton passé jusqu'à l'époque où tu es entré au service de M. Henry; une fois là, je verrai s'il est nécessaire que je recommence mes questions. — Qu'il soit fait en tout selon vos désirs, Seigneurie! néanmoins je crois devoir vous avertir que ce récit ne vous offrira rien de bien curieux. — Pas de préambules, au fait! —Je possède une nombreuse famille, reprit Grandjean; mais, de tous mes parents, je n'ai connu que mon père et ma mère. Mon père, lorsque arriva la révolution de 93, était le principal garde-chasse des seigneurs de Villequier. La rigidité qu'il déployait dans l'accomplissement de ses devoirs, la dureté de son caractère et son opiniâtreté invincible, lui avaient suscité beaucoup d'ennemis parmi les braconniers du canton; aussi voulait-on le traiter en grand seigneur, c'est-à-dire l'accrocher à une lanterne!... Vaincu par les prières de sa femme ou dominé par la peur, mon père prit passage sur un navire en partance pour le Canada, et arriva sain et sauf à Québec. Je naquis une dizaine d'années plus tard. De mon enfance, je ne vous dirai rien, si ce n'est que ma mère, brave Normande de cœur et d'âme, me berça au bruit des chansons de son pays, et que le premier mot qu'elle m'apprit à bégayer fut celui de Villequier! Mon père, soit qu'il y eût été contraint par la nécessité, soit plutôt qu'il eût choisi cette carrière de préférence à toute autre, parce qu'elle se rapprochait de sa condition passée, s'était établi trappeur! Ma mère resta seule chargée de mon éducation; et Dieu sait que cette tâche ne lui donna pas grand mal! Elle m'envoyait chaque matin à une école gratuite; puis, le soir venu, elle me faisait asseoir à côté d'elle, et me racontait jusqu'à une heure avancée de la nuit des histoires du pays. Elle me disait les légendes, les coutumes, les mœurs de sa chère Normandie; je dois ajouter que je l'écoutais avec un extrême plaisir! « Mon fils, me répétait-elle chaque fois en terminant, n'oublie point que si le hasard t'a fait naître à Québec, tu n'en es pas moins un enfant de Villequier! »

Un soir, à mon retour de l'école, je trouvai ma mère dans un état d'exaltation extraordinaire. J'avais alors dix ans. « Louis, me dit-elle, sans me laisser le temps de la questionner, j'ai reçu une lettre du pays... — Une lettre du pays, répétai-je avec un fort battement de cœur! Quel bonheur! montrez-la-moi! — Tu vas mieux faire que la voir, tu vas me la lire tout haut, » me répondit-elle. Jamais je n'oublierai, dussé-je vivre cent ans, la confusion et le désespoir que me causèrent ces paroles!... Depuis quatre ans que je fréquentais l'école, je n'avais pas encore su vaincre les difficultés de l'alphabet... je ne connaissais que les dix premières lettres. En revanche, je boxais mieux qu'un Anglais, je luttais comme un Français, et je n'aurais pas craint de disputer un prix au *rifle* avec un tireur kentuckien! Je dus faire à ma mère l'aveu de mon ignorance.—Quel malheur, me dit-elle, que tu ne saches ni lire ni écrire! nous aurions pu causer avec les amis de *là-bas*.

Le lendemain, j'arrivais le premier à l'école; le soir, je savais toutes mes lettres; un an après, j'écrivais un peu moins mal que je n'écris aujourd'hui. A partir de ce moment, ma vie, grâce à mes nouveaux talents, se passa plus souvent à Villequier qu'à Québec. J'entretins une correspondance quotidienne avec les nombreux parents et amis de ma famille. Cela dura pendant deux ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort de ma mère. Rien ne me retenant plus à Québec, je me mis en route pour rejoindre mon père, alors campé sur la frontière américaine. J'appris, pendant mon voyage, qu'il avait été tué, il y avait un mois, dans une querelle avec des Yankees. Ma première intention fut de retourner en France, en Normandie; mais une fausse honte, dont je m'applaudis aujourd'hui, m'empêcha d'exécuter mon projet. Il me répugnait de revenir dans ma famille comme un gueux... Ils croiront, pensai-je, que c'est la misère qui

me ramène à eux. Je restai. Depuis cette époque jusqu'à ce jour, ma vie ne présente rien de bien remarquable et qui vaille la peine d'être raconté, à vous surtout, señor Joaquin, qui connaissiez mieux que personne au monde les incidents dont se compose l'existence des aventuriers du Nouveau-Monde. J'ai couru beaucoup de dangers, risqué souvent ma tête et tué pas mal de peaux-rouges et de Yankees! Mon seul bonheur, l'unique but de tous mes travaux, est de venir en aide aux *pays* qui ne sont pas heureux! Les lettres que je reçois de Villequier m'apprennent que l'on y parle souvent de moi et que l'on y attend mon retour, je voulais dire mon arrivée, avec une vive impatience. Du reste, je vous le répète, je fais de mon mieux pour être agréable aux amis. J'ai eu, l'année dernière, la joie de pouvoir offrir une cloche à l'église et de faire réparer l'école des enfants; il ne se passe guère de mois que je ne sois parrain par procuration; je donne des conseils aux maris qui se dérangent; je gronde les femmes coquettes; quelquefois aussi je paye à un jeune gars amoureux et tombé au sort un remplaçant pour l'armée. Au total, et quoique des milliers de lieues me séparent de Villequier, c'est presque pour moi tout comme si j'y demeurais! Je compte bien, si par le plus grand des hasards j'arrive à la richesse, mourir au village et être enterré dans le cimetière du presbytère, au milieu de mes parents et de mes amis.

Le Batteur d'Estrade avait écouté le récit de Grandjean avec une attention soutenue. A plusieurs reprises une marque d'étonnement avait plissé son front et une lueur de sensibilité brillé dans ses yeux.

— Vraiment, mon brave compagnon, dit-il, je ne m'attendais nullement à ce que je viens d'entendre! Je te croyais brutal, violent, vindicatif, âpre au gain et prompt à te servir de ton couteau ou de ta carabine! J'étais loin de me douter que tes formes peu avenantes cachassent une aussi exquise sensibilité! Caramba! je ne conçois réellement pas comment, avec cette nature d'agneau, tu as pu parfois te décider à employer ton rifle et à verser le sang de tes semblables! —Moi sensible, Seigneurie! s'écria Grandjean en riant d'un gros rire, vous voulez sans doute vous divertir à mes dépens? J'ai trop vécu dans la violence pour que la vue du sang me cause la moindre émotion. J'ai dernièrement brûlé la cervelle à un Américain qui se refusait à me payer une piastre qu'il me devait. Je me serai mal expliqué, ou vous ne m'avez pas compris. En dehors de mes pays de Villequier, vous toutefois excepté, je n'aime âme qui vive au monde. Les Yankees comme les Mexicains sont, à mes yeux, des bêtes malfaisantes que je tue, quand l'occasion s'en présente, sans la moindre pitié. — Voilà un correctif qui rend compréhensible et vraisemblable le côté par trop bienveillant de ton caractère, s'écria Joaquin. Vertueux en Normandie, où tu n'as jamais mis les pieds, et bandit en Amérique où tu te trouves, tu sais garder ta personnalité sans enfreindre les lois de la nature. Quant à ton attachement pour tes pays, je l'accepte fort volontiers, et je m'en rends aisément compte... Tu n'as pas encore vécu parmi eux... A présent que tu m'as appris ce que je désirais savoir sur ton compte, prête-moi de nouveau toute ton attention. Je recommence mes questions. Où as-tu rencontré M. Henry? Quel est son nom de famille? Pourquoi et comment es-tu entré à son service?... La nuit s'avance; sois bref dans tes réponses. — J'ai connu M. Henry à San-Francisco, et nous nous sommes rencontrés ensuite à Guaymas. J'ai dû l'avoir entendu appeler par son nom; mais ce nom, je l'ai oublié! Je sais seulement que les Français établis en Californie le désignaient par un titre de noblesse... comte ou duc... je ne sais pas lequel... car je ne me connais guère à ces choses-là!... C'est M. Henry qui m'a proposé de l'accompagner dans une excursion qu'il allait entreprendre, et j'ai accepté son offre afin de commencer la dot qui doit servir à marier ma cousine et payse Jacqueline Lefort à mon pays Jean Ledru, le fils du meunier!... —Quelle était, à San-Francisco, la réputation de M. Henry? — Il m'est impossible de répondre à cette question, Seigneurie, et par une raison bien simple, c'est que personne n'aurait osé dire hautement à

San-Francisco ce qu'il pensait de M. Henry. —Pourquoi cela?—Parce que tout le monde avait peur de lui.—Il est donc bien terrible, ton maître. —Je l'ignore; je puis seulement vous assurer qu'il est doué d'une merveilleuse force corporelle et d'une adresse peu commune. — Et toi, quelle est ton opinion? — Moi, Seigneurie, je le crois aussi brave qu'il est fort, et aussi méchant qu'il est brave! — Un dernier mot!... N'as-tu aucun soupçon sur le but de l'expédition entreprise par ton maître? — Aucun, Seigneurie! — Jamais la pensée ne t'es venue de te demander où il te conduisait? — Jamais... Ça m'est si égal d'aller par-ci ou par-là! Du moment que l'on me paye mes pas, tous les endroits me sont indifférents. — Eh bien! veux-tu que je t'apprenne, moi, où te menait ton maître? — Dites, Seigneurie. — Il te menait à la mort!

Cette révélation ne produisit aucune impression sur le géant.

— Bah! Seigneurie, dit-il tranquillement; ce ne serait pas chose aussi aisée de me tuer que vous semblez vous l'imaginer. Que cette expédition eût abouti à une bataille, cela ne m'aurait que peu surpris... Mais rien ne prouve que j'aurais succombé dans l'action. — Et moi, je te jure que oui!—Dame! pourtant, jusqu'à présent... — Jusqu'à présent, tu n'as jamais servi de cible au point de mire de mon rifle, interrompit froidement le Batteur d'Estrade. — Quoi! Seigneurie, s'écria vivement le Canadien, l'expédition de mon maître était donc dirigée contre vous? — Oui. — Ah! le misérable! voulez-vous que...

Grandjean s'arrêta.

— Achève, dit Joaquin. — Mille millions de furies! je suis lié par ma parole... Je ne m'appartiens pas en ce moment, reprit le Canadien avec violence. Oui; mais bientôt nous serons de retour à Guaymas... et alors... — Alors tu te tiendras à ma disposition, dit le Batteur d'Estrade, et je te ferai gagner la dot qui doit servir à marier ta cousine Jacqueline Lefort avec ton pays Jean Ledru, le fils du meunier.

V.

Un assez long silence suivit la révélation du Batteur d'Estrade. Grandjean essayait de mettre un peu d'ordre dans ses idées, étrangement troublées par ce qu'il achevait d'apprendre, et Joaquin Dick, retombé dans une nouvelle rêverie, semblait avoir oublié, pour la seconde fois, la présence de son compagnon.

Ce fut le Canadien qui, le premier, renoua la conversation.

— Seigneurie, dit-il, vous m'avez causé tout à l'heure une si vive surprise que, pendant un instant, j'ai été comme ahuri. A présent que mon esprit est un peu remis de ce choc, je vous demanderai la permission de vous adresser à mon tour une question.

Joaquin Dick releva sa tête inclinée sur sa poitrine, et regardant d'un air distrait son interlocuteur :

— Parle, lui dit-il. — Comment se peut-il que M. Henry soit votre ennemi et qu'il ait entrepris une expédition contre vous? Avant notre rencontre de ce soir, il ignorait votre nom et n'avait jamais vu votre visage! — Je n'ai point pour habitude, Grandjean, de discuter une chose que j'ai commencé par affirmer. — Au fait, c'est juste, Seigneurie! Eh bien! puisque mon maître est votre ennemi, pourquoi, en ce cas, l'avez-vous averti de la trahison que les Mexicains tramaient contre lui? C'était si simple de le laisser assassiner!

A l'air préoccupé du Batteur d'Estrade, il était aisé de deviner qu'il n'écoutait plus le Canadien.

— Dis-moi, Grandjean, s'écria-t-il, as-tu remarqué la carabine que porte ton maître? — Oui, Seigneurie, je l'ai remarquée et admirée. — Quelle espèce d'arme est-ce? — Une arme à deux coups, d'une exécution, d'une solidité et d'une portée merveilleuses... —Son calibre? — Un calibre exceptionnel et très-fort: douze balles à la livre... — Et les balles dont se sert M. Henry n'ont-elles rien de particulier, ni qui les distingue des projectiles ordinaires? — Je vous de-

mande pardon, Seigneurie, ces balles sont garnies d'une pointe en acier. — Ah! très-bien !... je ne m'étais pas trompé, murmura Joaquin; puis élevant la voix : Ton maître, il y a de cela huit jours, n'est-il pas resté pendant quelques heures en arrière de son escorte? — Cette circonstance est entièrement exacte, Seigneurie; seulement je me demande comment il peut se faire que vous en soyez instruit! — N'as-tu pas entendu, pendant cette absence, un coup de feu?... — Oui, señor Joaquin, c'est encore vrai, dit le Canadien de plus en plus étonné. M. Henry, que j'interrogeai plus tard à ce sujet, me répondit qu'il avait tiré sur un buffle, et qu'il l'avait manqué... Pourtant, ses vêtements étaient tachés de sang... — De mieux en mieux! — Mais, Seigneurie... —Partons! interrompit brusquement le Batteur d'Estrade; Gabilan doit avoir fini de souper, et moi j'ai appris tout ce que je voulais savoir! Ah! une recommandation : n'oublie point d'être très-circonspect avec moi pendant toute la durée de notre voyage; je tiens essentiellement à ce que ton maître ne sache rien de nos relations passées!

Le Batteur d'Estrade se leva de dessus la touffe d'herbes où il était assis, et se remit en route; Grandjean l'imita, sans se permettre la moindre observation,

Joaquin Dick ne s'était pas trompé en prétendant que Gabilan avait dû terminer son repas; car, au premier coup de sifflet qu'il donna, l'intelligent animal accourut auprès de lui.

Les *gentlemen-riders* d'Europe, ces juges omnipotents dont les arrêts sont sans appel dans les questions hippiques, non-seulement ne connaissent pas le cheval, mais ne se doutent même pas des qualités et des aptitudes morales que possède ce noble animal.

Le pur sang anglais est, certes, une merveilleuse et puissante machine humaine, une admirable locomotive vivante, mais rien de plus. Les soins empressés et pour ainsi dire mathématiques dont il est l'objet, sa vie monotone et dénuée de tout accident, empêchent le développement de son intelligence; il grandit, court, gagne des prix et meurt sans avoir jamais réellement vécu; il n'a que fonctionné.

C'est tout le contraire qui a lieu pour le cheval mexicain de l'intérieur des terres. Élevé en plein air, en toute liberté, sans avoir jamais eu à subir l'humiliation et le confort de l'écurie, il gagne sa nourriture à la pointe de son sabot, et ne doit sa sécurité qu'à sa ruse et à sa vigilance. Plus tard, quand sonne pour lui l'heure fatale de la servitude, c'est fier et frémissant d'indignation qu'il accepte la lutte; les énervantes études du manége ne l'ont pas habitué graduellement à subir le contact de l'homme: aussi n'a-t-il pas à craindre d'être destiné à flatter l'amour-propre d'un fastueux parvenu; il n'appartiendra qu'à un véritable cavalier : son vainqueur seul sera son maître.

Le respect instinctif qu'éprouve le cheval mexicain pour l'homme qui a su le dompter ne tarde pas à se changer en reconnaissance quand il s'aperçoit que celui-ci, au lieu de le traiter comme un vil esclave, lui laisse une grande partie de sa liberté. Peu à peu la généreuse bête devient l'ami dévoué de son maître, vivant de sa vie, s'associant à ses dangers, partageant sa gloire et ses malheurs.

Aussi fut-ce par une affectueuse caresse que Joaquin Dick accueillit son compagnon Gabilan, qui se mit à hennir de joie et embrassa délicatement du bout de ses grosses lèvres la joue du Batteur d'Estrade.

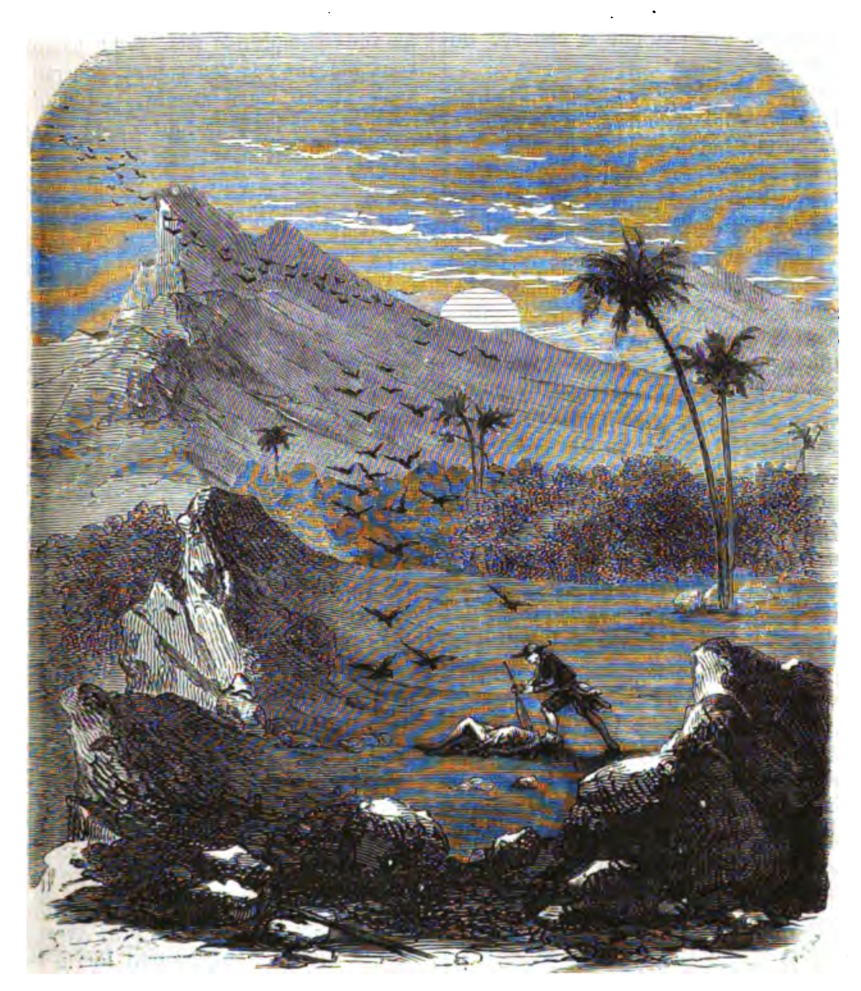
— Brave et bonne bête! murmura Grandjean presque attendri.

Le Canadien, s'il considérait les Américains et les Mexicains comme des bêtes malfaisantes, ainsi qu'il le déclarait naguère à Joaquin, ressentait en revanche une sincère sympathie pour les chevaux du Nouveau-Monde. Après ses pays de Villequier, ils étaient les seuls êtres *humains*, disait-il, qu'il aimât.

Lorsque les deux aventuriers atteignirent les abords du campement, un « Qui-vive? » sonore, prononcé en espagnol, leur apprit que M. Henry et ses gens faisaient bonne garde.

— Eh bien! señor Joaquin, demanda le jeune homme qui s'était avancé à la rencon-

tre du Batteur d'Estrade, quel est le résultat de votre excursion? — Que nous pouvons dormir cette nuit sans inquiétude, répondit Dick en étendant flegmatiquement son zarape par terre, à quelques pas du foyer. — Et l'ennemi?... — Ah! permettez, Señor, interrompit Dick en français, voici que vous manquez déjà à nos conventions. — Com-



C'était le cadavre d'un homme... (Page 457.)

ment cela? — En m'interrogeant lorsque je vous manifeste le désir de me taire.

Le jeune homme fronça le sourcil, puis après un moment de silence :

— Vous êtes dans votre droit, Joaquin, dit-il; après tout, le laconisme chez un serviteur ne me déplaît pas. Veillerez-vous, cette nuit? — Je veille toujours, répondit le Batteur d'Estrade en se couchant sur son zarape. — Même quand le sommeil engourdit vos facultés et abat vos paupières?

Joaquin avait déjà fermé les yeux; il ne répondit pas.

Le reste de la nuit se passa sans qu'aucun

incident, ainsi que l'avait prédit le Mexicain, troublât la sécurité des voyageurs.

Une heure environ avant que le jour n'éclairât l'horizon, la petite troupe des aventuriers pliait ses bagages et se remettait en route, laissant derrière elle le cadavre de Traga-Mescal.

Le Batteur d'Estrade remplaçait l'Indien seris dans son rôle d'éclaireur et de guide : c'était avec une habileté extrême, et égale au moins à celle déployée par Traga-Mescal, qu'il s'acquittait de ses fonctions. On eût dit que les obstacles disparaissaient devant lui à mesure qu'il avançait; Gabilan, la bride flottante sur le cou, secondait les efforts de son maître avec une inconcevable sagacité.

Le soleil, à son zénith, versait ses rayons de plomb fondu sur les cimes flétries des arbres; pas un souffle d'air n'agitait les feuilles; tout semblait mort dans la nature, lorsque Joaquin mit pied à terre.

— Señor Enrique, dit-il, voici l'heure de la sieste. Désirez-vous que nous nous arrêtions? Les chevaux n'avancent plus qu'avec peine; un peu de repos leur est nécessaire. — Pas plus nécessaire qu'à nous, répondit le jeune homme! j'ai, moi, la gorge et la tête en feu! — C'est, en effet, un rude apprentissage que celui de chercheur d'aventures, dit froidement le Batteur d'Estrade; j'ai connu plus d'un cœur audacieux, enfermé dans une poitrine de fer, qui a cessé de battre en s'obstinant à cette terrible tâche!... — Mais vous, Joaquin, n'êtes-vous point fatigué? — Hélas! Señor, la fatigue n'a point prise sur mes nerfs! — Pourquoi dites-vous : hélas? — Parce que la fatigue conduit au sommeil, et que le sommeil donne parfois l'oubli!... — Vous avez donc besoin d'oublier? demanda M. Henry en regardant fixement le Batteur d'Estrade.

Joaquin soutint avec une parfaite insouciance la fixité de ce regard, ou, pour être plus exact, il sembla ne pas le remarquer.

— Croyez-vous, Señor, qu'il existe un homme doué d'assez de résignation et de confiance pour pouvoir songer sans regret à sa jeunesse passée, et envisager sans effroi son avenir? Quant à moi, lorsque je réfléchis aux ennuis de ma condition présente et aux épreuves qui, selon toutes les probabilités, pèseront sur ma vieillesse, je désirerais ne plus appartenir au monde. —Joaquin, dit M. Henry en baissant la voix, vous prenez mal votre temps pour vous plaindre! — Je ne vous comprends pas. — Le hasard, en vous plaçant sur ma route, pourrait bien avoir assuré votre avenir! — Quelle belle chose que la jeunesse! dit lentement le Batteur d'Estrade; à cet âge de bonheur et de folie, on croit à tout, on ne doute de rien... Me promettre votre protection, lorsque vous êtes vous-même sur la route de l'aventure!... Votre audace, Señor, je n'en doute pas, est grande; votre sang ardent et impétueux, vos qualités sont, je l'admets, des plus remarquables; mais n'oubliez pas que vous foulez en ce moment sous vos pieds un sol fertile en accidents et parsemé de tombes ignorées et sanglantes! — Oui, c'est possible; mais ce sol regorge d'or! interrompit le jeune homme avec un fébrile enthousiasme.

Un sourire d'évidente satisfaction entr'ouvrit les lèvres du Batteur d'Estrade.

— Oh! murmura-t-il, comme ils sont bien tous les mêmes! — Joaquin, reprit M. Henry après un assez court silence, ne m'avez-vous pas raconté hier que vous revenez de la rivière de Jaquesila? — Vous rappelez ce nom que j'ai laissé tomber une seule fois dans la conversation, nom inconnu de la plupart des habitants de ce pays, et qui, pour vous surtout, nouvel arrivé, ne doit avoir aucune signification et ne saurait éveiller aucun souvenir, c'est là, en vérité, un tour de force inouï de mémoire! — Ce n'est pas répondre à ma question, Joaquin. Avez-vous, en effet, oui ou non, franchi le rio Jaquesila? — Je l'ai côtoyé et franchi. — Et connaissez-vous les terres qu'il arrose dans son parcours? — De ceci, ni moi ni personne n'oserait se vanter! — Pourquoi donc, Joaquin? — C'est que de tous les aventuriers qui ont tenté d'explorer ces vastes régions, pas un seul n'est revenu. — Ah!... Et pourquoi ne sont-ils pas revenus? — Avez-vous jamais vu, señor don Enrique, marcher un cadavre? — Ce qui signifie que tous ces aventuriers sont morts sans avoir pu accomplir

leur dessein? — On le prétend. — Et ajoute-t-on de quelle façon ils sont morts? par accident ou de maladie? — L'accident est la maladie des bords du Jaquesila. — En vérité, Joaquin, ce que vous m'apprenez là me donne une furieuse envie de retourner sur mes pas! Je suis fou des entreprises réputées impossibles, et le mystère exerce un irrésistible attrait sur mon esprit. — Retournez, Señor, vous ne serez pas le premier que j'aurai vu courir de gaieté de cœur à sa perte!

Malgré le tour de badinage que, depuis un instant, le jeune homme avait donné à la conversation, un habile physionomiste aurait soupçonné, à l'intonation affectée de sa voix et au jeu presque insaisissable des muscles de son visage, que cet entretien était pour lui d'un intérêt bien autrement considérable qu'il ne voulait le laisser voir. Le Batteur d'Estrade, occupé à desseller Gabilan, ne songeait pas à observer son interlocuteur.

— Voilà qui est fait, dit Joaquin en s'adressant à son cheval dépouillé de son harnachement; allons, bonne chance, ami, tâche de trouver de l'herbe bien fraîche; prends garde aux *corallilos* [1] et n'oublie point que nous devons repartir dans trois heures.

Gabilan se mit à hennir joyeusement; puis, après avoir fièrement secoué sa belle crinière et égratigné de son sabot la terre à plusieurs reprises, il s'élança d'un prodigieux élan dans la forêt.

— Ne craignez-vous point que votre cheval ne revienne plus? demanda M. Henry stupéfait. — Gabilan ne plus revenir? répéta Joaquin Dick d'un air étonné et qui prouvait combien cette question lui semblait étrange; et pourquoi ne reviendrait-il plus, Señor? Ne l'ai-je pas prévenu que nous devons nous remettre en route dans trois heures? Oh! soyez sans inquiétude, Gabilan est l'exactitude en personne; il n'a jamais, de sa vie entière, été de dix minutes en retard à un rendez-vous! Mais le temps passe, et vous oubliez votre sieste. Or, nous avons à faire aujourd'hui une rude et longue étape, et quelques heures de repos ne sont pas à dédaigner. A revoir, Señor.

Le Batteur d'Estrade, sans attendre la réponse de M. Henry, avait jeté sa carabine en bandoulière et se disposait à s'éloigner; le jeune homme le retint.

— Où allez-vous ainsi, Joaquin? lui demanda-t-il. — Chercher le souper de ce soir. — Vous n'êtes donc pas fatigué, vous! — Un Batteur d'Estrade fatigué pour s'être promené pendant une matinée dans une forêt mériterait d'être et serait hué par les petits enfants! — Eh bien! pourquoi alors me conseillez-vous de me livrer au sommeil? Croyez-vous donc que je vous suis inférieur en force et en énergie? demanda M. Henry avec une certaine hauteur mêlée de dépit. — Caramba! oui, je le crois! Après tout, ce n'est pas votre métier, à vous, de ne voir dans la nourriture et le repos que des choses inutiles ou d'agrément!... Ici-bas, chacun a ses habitudes et sa manière de vivre!

Le jeune homme considéra pendant un instant la structure délicate, presque grêle du Batteur d'Estrade, puis un sourire de triomphe et de satisfaction se dessina sur son visage, lorsque son regard glissa ensuite le long de son propre buste nerveux.

— Oh! je ne me dissimule pas que la nature a été plus généreuse envers vous qu'envers moi, dit Joaquin, à qui le sourire de M. Henry n'avait pas échappé; seulement, je vous le répète, je possède une chose qui vous manque, l'habitude des privations. — Partons, señor Joaquin!... — Quoi! vous voulez m'accompagner? vous n'y songez pas!... Comment diable vous y prendrez-vous pour me suivre?... Vous vous égarerez... c'est sûr!... Enfin, je n'ai pas le droit de vous empêcher de commettre une folie, mais je vous avertis que je ne changerai pas, pour vous être agréable, ma manière de chasser! — Ne vous occupez pas de moi, Joaquin.

Le jeune homme et le Batteur d'Estrade, abandonnant l'espèce de clairière choisie par ce dernier pour faire reposer la petite

[1] Le corallilo est le plus venimeux et le plus dangereux des reptiles du Mexique. Ce serpent, de petite dimension, est revêtu d'une robe aux couleurs admirables, et parmi lesquelles domine la nuance du corail; de là lui vient son nom.

troupe, entrèrent dans la partie la plus épaisse et la plus touffue de la forêt.

M. Henry, attentif aux moindres mouvements du Mexicain, marchait presque sur ses talons. Quant à Joaquin, s'arrêtant de temps à autre, pour écouter sans doute s'il ne surprendrait pas quelque bruit qui le mît sur la piste d'un gibier, il paraissait avoir complétement oublié la présence de son compagnon.

Bientôt le Batteur d'Estrade disparut derrière un colossal amas de lianes. M. Henry accéléra le pas; mais, retenu par les mailles irrégulières et élastiques de cet inextricable réseau végétal formé par la nature avec un art bien supérieur à celui que déploie le plus habile pêcheur dans la confection de ses filets, il perdit quelques minutes; quand il parvint à se dégager de l'obstacle qui l'arrêtait, ce fut en vain que son regard chercha Joaquin Dick. La première intention du jeune homme fut d'appeler le Batteur d'Estrade; mais la réflexion l'en empêcha : c'eût été reconnaître la supériorité du Mexicain, solliciter son appui, se mettre presque sous sa dépendance.

— Bah! pensa M. Henry, j'ai un parti plus simple à prendre, c'est de rester ici pendant environ une heure, puis de rejoindre ensuite ma troupe. Je serai censé revenir de la chasse de mon côté.

Vingt minutes ne s'étaient pas encore écoulées depuis qu'il avait pris cette détermination, que le jeune homme, en proie à un malaise moral qu'il essayait de se dissimuler à lui-même, se décidait à regagner le lieu de la sieste. Le lourd silence qui régnait autour de lui commençait à peser sur son imagination. Malgré l'accablante chaleur de l'atmosphère, il se sentait froid au cœur.

Après une demi-heure de marche, il s'étonna de n'être pas encore arrivé, car il se croyait bien certain d'avoir suivi le bon chemin.

— Allons, murmura-t-il avec un geste d'impatience, il est probable que j'ai calculé mal la distance.

Et il accéléra le pas.

Des minutes d'abord, puis des heures s'écoulèrent, et M. Henry dut enfin s'arrêter et s'avouer qu'il était égaré; des bourdonnements sifflaient dans ses oreilles, une douleur aiguë serrait ses tempes comme dans un étau, des gouttes de sueur perlaient sur son front.

Ceux-là qui n'ont pas vu une forêt vierge d'Amérique ne peuvent s'en faire une idée, même approximative : les poëtes auront beau charger leur palette de tous les tons éclatants et les plus chauds, employer les teintes les plus bizarres et les plus fantastiques, ils n'arriveront jamais qu'à ébaucher une pâle caricature de la vérité. Quant à nous, nous n'hésitons pas à le proclamer hautement, les descriptions les mieux réussies que nous ayons lues jusqu'à présent nous ont simplement rappelé la forêt de Fontainebleau; quelques-unes même ne dépassaient pas la majesté sauvage d'un bois de Boulogne mal entretenu.

La seule comparaison pratique, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui convienne à une forêt vierge, c'est celle de l'Océan. Même immensité, même absence de routes, mêmes dangers!... La faim, la soif et l'incendie! Quant aux requins, qui sillonnent de leur aileron noir la surface de la mer, ils ne sont que trop remplacés, dans les forêts vierges, par la hideuse population des reptiles qui glissent à travers les couches spongieuses d'un sol élastique et factice, uniquement composé de détritus de toutes sortes. Toutefois, l'Océan présente aux voyageurs, sur les forêts vierges, cet avantage qu'ils embrassent d'un coup d'œil un espace d'une vaste étendue et voient venir de loin le danger. Dans une forêt vierge, c'est le contraire qui a lieu. A vos pieds, sur votre tête, à vos côtés, partout peut se trouver un ennemi. Il est bien rare que l'aventurier ait le temps de se mettre en défense; il n'a pas même toujours la consolation de pouvoir se venger. Tel intrépide soldat qui affronte gaiement la mitraille et ne redoute pas la belle mort du champ de bataille, s'arracherait les cheveux de désespoir et tomberait à genoux en se trouvant, à la tombée de la nuit, perdu dans un des vastes océans de verdure du Nouveau-Monde. M. Henry, c'est une justice à lui rendre, était doué d'un

courage réel, presque indomptable; cependant, lorsqu'il s'arrêta, l'imagination haletante, si l'on peut ainsi parler, plutôt que le corps épuisé, il s'avoua qu'il avait peur.

— Misérable que je suis! se dit-il, humilié par cette découverte, n'est-ce donc plus le même cœur qui bat dans ma poitrine?... Ne suis-je plus ce que j'étais autrefois? Oh! que tous ceux qui ont tremblé jadis devant un simple froncement de mes sourcils seraient joyeux et se railleraient de moi, s'ils me voyaient à cette heure livré à de si honteuses et puériles angoisses!... Puériles?... Non... car tomber d'inanition et n'avoir pas assez de force pour repousser les oiseaux de proie qui vous dévorent vivant, doit être un supplice sans nom. Si j'appelais Joaquin à mon aide?... Non, non! que personne ne soit témoin de ma faiblesse! Marchons, marchons encore!...

Pendant un laps de temps assez long, le jeune homme avança bravement, au hasard, devant lui; certains arbres de formes bizarres qu'il croyait reconnaître, une branche brisée, une empreinte douteuse, une éclaircie aperçue de loin, soutenaient son espoir et ses forces; malheureusement toutes ces désillusions répétées eurent pour résultat d'user plus promptement son reste d'énergie; de nouveau il s'arrêta.

— Le soleil commence à décliner à l'horizon, me faudra-t-il passer la nuit ici? Affreuse perspective!

Après une courte hésitation, M. Henry plaça ses deux mains en guise de porte-voix devant sa bouche et se mit à appeler Grandjean; mais sa voix, étouffée et absorbée par l'épaisse végétation de la forêt, alla mourir à quelques pas. Alors, oubliant son orgueil, le jeune homme poussa de longs cris de détresse; rien ne répondit à cet appel désespéré.

— Oh! se dit-il après un instant de réflexion, un dernier espoir me reste! Comment n'y ai-je pas songé plus tôt? Là où n'arrive pas la voix s'entend le bruit d'une arme à feu... ma carabine me fera retrouver mon chemin!

M. Henry épaula son arme et appuya sur ses doubles détentes.

Après avoir prêté l'oreille pendant quelques secondes, il porta la main à son côté gauche, où il laissait ordinairement pendre sa poudrière.

— Malédiction! s'écria-t-il, tandis qu'une pâleur livide envahissait son visage; dans mon orgueilleuse précipitation à suivre Joaquin, j'ai oublié mon sac à munitions... me voici désarmé.

Cette triste découverte acheva de l'accabler. Les bras pendants, la tête inclinée sur sa poitrine, il ressemblait à la statue du désespoir.

Enfin, son énergique nature reprit le dessus.

— Comment, aussi lâche que je le suis, ai-je donc osé rêver la fortune et tenter ce que j'ai tenté? s'écria-t-il en serrant les poings avec rage. J'ai bien mérité ce qui m'arrive! mon outrecuidante présomption exigeait un sévère châtiment... Mais non, j'ai tort de m'accuser... je ne suis pas un lâche!... Vingt fois, dans le cours de mon existence, j'ai vu un canon de pistolet ou une pointe d'épée dirigés contre ma poitrine; et si parfois dans ces circonstances mon cœur a battu plus fort ou plus vite que de coutume, c'était de joie, car la lutte m'a toujours enivré: la violence va bien à la chaleur de mon sang. Comment donc expliquer ce que j'éprouve à présent? comment? Oh! je crois tenir enfin le mot de l'énigme... je suis brave... oui... c'est vrai... mais ma bravoure a besoin de témoins... Qu'un rustre me regarde, cela me suffit... mais il faut au moins qu'on me regarde!... Que d'hommes dans le monde civilisé ne doivent leur réputation d'intrépidité qu'au sentiment exagéré d'un amour-propre féroce! Eh bien! que je sorte vivant de cette maudite forêt, et je fais le serment que je m'étudierai à acquérir le véritable courage... et j'y parviendrai...

Le jeune homme jeta alors un regard découragé sur sa carabine; puis, après un combat intérieur qui, alternativement et à plusieurs reprises, fit passer un éclair dans ses yeux ou amena une couche de rouge sur son front, il se détermina à tenter un dernier effort.

Réunissant toutes ses forces dans un cri,

il jeta aux solitudes du monte Santa-Clara le nom de Joaquin Dick, le Batteur d'Estrade.

Ce sacrifice de son orgueil était à peine accompli, que M. Henry s'en repentit, et pourtant, à la pensée que cette tentative désespérée ne devait amener aucun changement à sa position, il se sentait retomber dans un profond découragement.

Tout à coup, à quelques pas derrière lui, il lui sembla entendre un frôlement dans le feuillage. Il se retourna vivement. Était-ce un ennemi ou un sauveur ?

C'était Joaquin Dick !

Le Batteur d'Estrade, sa carabine négligemment rejetée le long de son épaule gauche, et les mains enfoncées dans les poches de sa calzonera, ressemblait bien plus en ce moment à un flâneur du boulevard qu'à un coureur des bois.

Sa physionomie calme et indifférente ne décelait ni la joie du triomphe, ni l'âpre satisfaction du sarcasme ; elle exprimait plutôt l'ennui vulgaire et banal d'un homme que l'on vient de déranger de ses occupations.

— Quand je vous disais que vous vous égareriez, Señor, avais-je tort ? demanda-t-il froidement au jeune homme.

La joie, l'étonnement et le dépit que l'arrivée du Batteur d'Estrade causaient à M. Henry, produisaient une telle confusion dans ses idées, qu'il fut quelque temps sans savoir que répondre ; à la fin son amour-propre froissé l'emporta sur la reconnaissance.

— Il me semble, s'écria-t-il avec une colère concentrée, que je ne vous ai pas interrogé ? Je n'ai que faire de vos réflexions ! Je vous ai appelé, parce que c'était mon droit ; vous, vous êtes accouru, parce que c'était votre devoir... Nous sommes chacun dans notre rôle... Restons-y !

Le Batteur d'Estrade regarda curieusement M. Henry, et hochant la tête d'un air de bonhomie :

— Eh bien ! là, franchement, dit-il, je ne me doutais pas de cette réception ; mais elle me plaît fort. Me menacer presque, lorsqu'il me suffirait de m'éloigner pour vous replonger dans un affreux embarras, cela est humain, beau et complet au possible ! Si vous manquez de vertus, au moins avez-vous une grande qualité : celle de la franchise !... Les hommes sont rarement ingrats à brûle-pourpoint, car, avant de renier un bienfait, ils attendent ordinairement qu'il soit accompli en entier... tandis que vous !... Ma foi, je vous le répète, je suis très-satisfait de votre façon d'agir... je vous tiens en haute estime. Croyez-en mon expérience des choses et des hommes du Nouveau-Monde... vous irez loin.

Accepter la discussion sur ce terrain, c'eût été accorder au Batteur d'Estrade une familiarité qui n'était ni dans les goûts ni dans les idées de M. Henry de tolérer chez ceux qu'il considérait comme des serviteurs : aussi garda-t-il le silence.

Le chemin que prit Joaquin Dick était l'opposé de celui que suivait le jeune homme ; au reste, ce dernier, malgré ses nombreux détours, ne s'était pas éloigné de beaucoup de l'endroit où reposait sa petite troupe ; dix minutes lui suffirent, guidé par Joaquin, pour opérer ce trajet.

Les chevaux sellés et les Mexicains leur *cuarta* (espèce de fouet-cravache) à la main, attendaient le signal du départ.

— Combien de temps nous faudrait-il pour sortir du monte Santa-Clara ? demanda M. Henry au Batteur d'Estrade. — Un jour, si vous ne tenez pas à abréger la route ? trois heures, si le séjour de cette forêt vous déplaît ! — Ainsi, vous vous chargeriez de nous faire camper ce soir en plaine ? — J'attends vos ordres ! — A cheval ! s'écria vivement le jeune homme, et quittons au plus vite ces lieux maudits ! J'ai hâte de revoir le ciel et le soleil !

Joaquin attacha sur la croupe de Gabilan un marcassin qu'il avait tué ; puis, passant près de M. Henry pour aller prendre la tête de l'escorte, il lui dit en français et en baissant la voix :

— J'espère que votre léger déboire de tantôt vous donnera à réfléchir sur votre expédition projetée le long de la rivière de Jaquesila.

Le jeune homme tressaillit, et déchirant

d'un coup d'éperon le flanc de sa monture qui bondit de douleur :

— Oh! murmura-t-il, ce n'est point le hasard qui a placé ce Joaquin sur ma route!... Il faudra, coûte que coûte, que je sache ce qu'il y a au fond de cet homme, dût mon poignard aller chercher la vérité jusque dans son cœur!...

Grandjean, peu soucieux du drame intime qui commençait à se nouer sous ses yeux, formait l'arrière-garde; tout pensif et réfléchissant au moyen de procurer une dot à Jacqueline, il marchait à pied, tirant après lui, selon son habitude, son cheval par la bride. Décidément le cheval du Canadien était la plus heureuse bête du Nouveau Monde; son service auprès de son maître constituait une véritable sinécure.

VI.

La nuit commençait à fondre dans une seule ligne indécise les crêtes aiguës et inégales des montagnes qui bornaient l'horizon, lorsque la troupe des aventuriers franchit la lisière du monte Santa-Clara et entra en rase campagne; Joaquin Dick avait scrupuleusement rempli son engagement; la petite caravane était restée juste trois heures en route.

Ce fut en vain que M. Henry tenta de se rapprocher du Batteur d'Estrade et d'entrer en conversation avec lui; Joaquin opposa une froideur si marquée aux avances du jeune homme, que celui-ci dut renoncer, du moins momentanément, à éclaircir ses soupçons.

Le lendemain, à l'heure du départ, ce fut Grandjean qui réveilla les Mexicains, car le Batteur d'Estrade était monté à cheval vers le milieu de la nuit, et depuis lors on ne l'avait plus revu. A la tombée du crépuscule, Joaquin Dick apparut tout à coup, stimulant de la voix son cheval Gabilan qui, bondissant comme un chevreuil sur ses jarrets d'acier, dévorait l'espace.

— Voici de quoi manger! dit le Batteur d'Estrade en jetant par terre une dizaine de poules sauvages qu'il portait pendues mortes à l'arçon de sa selle. — Joaquin, deux mots, je vous prie, s'écria M. Henry en s'avançant vivement à sa rencontre. — Quatre, si bon vous semble! Mes affaires sont terminées, et je suis libre de tous soucis. — Vos affaires? — Eh bien, oui, mes affaires! Vous figurez-vous tout bonnement que je vous vole votre argent? J'accomplis consciencieusement ma tâche. Je suis parti la nuit dernière dans la double intention d'éclairer le chemin et de prendre l'avance d'une étape sur vous; maintenant je reviens d'examiner et de reconnaître la route que vous aurez à parcourir demain. *All is right* (tout va bien), comme répètent sans cesse les Yankees. Quels sont ces deux mots que vous avez à me dire? — Vous avez répondu à ma question à l'avance. Je voulais savoir ce que signifiait votre brusque départ de la nuit dernière. — Oui, je comprends! une vieille habitude d'Europe! Quand, dans votre pays, vos domestiques s'absentent trop longtemps sans votre permission, vous les gourmandez et les interrogez à leur retour : « D'où diable viens-tu, pendard de Jasmin? Où as-tu été maraud de Lafleur?» Mais avec nous autres, batteurs d'estrades, ce n'est plus cela!... Tant que nous ne disons rien, ou tant qu'on ne nous voit pas, ceux qui nous emploient sont tranquilles, car notre silence ou notre absence signifie qu'ils ne courent aucun danger... Voilà justement pourquoi j'ai posé comme condition première de mon engagement à votre service que vous ne m'interrogerez jamais, ou du moins, si vous me questionnez, que j'aurais le droit de me taire?

Il serait difficile, sinon impossible, de décrire l'étonnement que la réponse du Batteur d'Estrade causa à M. Henry. Ces mots de « pendard de Jasmin, et maraud de Lafleur,» constituaient dans la bouche d'un Mexicain, habitant la frontière, une si singulière anomalie, que le jeune homme, il faut en convenir, avait bien le droit de se montrer surpris.

— Señor Joaquin, s'écria-t-il, après s'être assuré par un rapide et circulaire regard qu'aucun de ses serviteurs n'était à portée de l'entendre, señor Joaquin, vous n'êtes ni

un vagabond, ni un batteur d'estrade, et le rôle que vous jouez vis-à-vis de moi ne saurait durer davantage... Allons, à bas le masque et montrez votre visage.—Comment! je joue un rôle? Comment! je ne suis pas un batteur d'estrade? dit le Mexicain en riant d'un franc rire ; et que diable suis-je alors? Un prince qui voyage incognito? Je consens à être damné au jour du jugement dernier si je comprends un mot à tout ce que vous me dites là? Votre Seigneurie, sans doute, veut se divertir? — Trêve de maladroites hypocrisies, Joaquin!... L'évidence ne se nie pas! C'est en vain que vous essayez de me donner le change!... J'ai cent preuves pour une, je vous le répète, que vous jouez en ce moment un rôle! Pourquoi? c'est ce que je veux savoir, ce que je saurai! — Et quelles sont vos cent preuves, señor? — A quoi bon vous les énumérer? Ma conviction est faite; cela me suffit! Du reste, votre langage de tout à l'heure, réminiscence du siècle dernier... — Je n'y suis plus du tout, señor! —*Ce pendard de Jasmin, et ce maraud de Lafleur!* — Ah! oui, je me rappelle!... Ma foi! c'est un matelot déserteur que j'ai connu *maromero* (ou saltimbanque) à Mexico, qui, en me parlant des domestiques qu'il prétendait avoir eus jadis, me citait toujours son pendard de Jasmin et son maraud de Lafleur... Depuis lors...—Que vous sert de mentir, Joaquin, puisque je ne vous crois pas?... — Merci, caballero, de votre politesse! Comme je vois que votre conversation n'aboutirait pas à grand'chose, je vous demande la permission d'y couper court pour aller m'occuper de mon souper. Je suis à jeun depuis hier soir. — Cette conversation, Joaquin, doit aboutir à une explication, s'écria le jeune homme d'un ton d'autorité qui décelait une résolution fermement arrêtée.

Joaquin, au lieu de répondre, prit une cigarette dans la poche de sa veste, battit ensuite le briquet, et allumant le *papelito*, sans se presser, souffla nonchalamment une ondoyante bouffée de fumée devant lui.

— Eh bien? demanda le jeune homme d'une voix encore contenue, mais qui vibrait déjà de colère et d'impatience.

Le Batteur d'Estrade leva sur son fougueux interlocuteur un œil atone, et d'un air à la fois impertinent et ennuyé :

Señor, lui dit-il, vos allures de matamore, c'est encore mon matelot déserteur qui m'a appris ce mot-là... sont non-seulement déplacées envers les personnes à qui elles s'adressent, mais elles sont surtout dangereuses pour vous!... Vous avez à exiger de moi une seule chose... que je vous conduise sain et sauf à Guaymas... pas davantage!... Si mon présent vous appartient dans une certaine mesure, vous n'avez absolument rien à voir dans mon passé. Est-ce que je vous demande, moi, quelles ont été les occupations ou les erreurs de votre jeunesse? Non!... Pourtant ce récit me ferait peut-être bien passer quelques heures agréables!.. vous avez un tempérament qui se prête si bien aux aventures!... Ne m'interrompez pas, je vous prie, ce serait éterniser un dialogue qui commence à me fatiguer... Je n'ai plus que peu de mots à ajouter...

Joaquin Dick huma une seconde bouffée de sa cigarette, puis reprit toujours avec le même sang-froid :

— Je vous donne ma parole d'honneur de caballero, que ma seule, mon unique profession est bien celle de batteur d'estrade!... Du reste, vous avez un moyen bien facile de vous assurer de la véracité de mes assertions: interrogez vos domestiques; j'ai assez malmené ces drôles pour que vous n'ayez pas à craindre leur partialité en ma faveur!... Ils vous répéteront ce que je vous affirme ici, que la réputation de Joaquin Dick, comme batteur d'estrade, s'étend à plus de mille lieues au delà de la frontière! Maintenant, si votre confiance en moi est ébranlée, si vous vous méfiez de mon habileté et de mon expérience, mon Dieu, je suis tout dis-posé à résilier notre marché; vous irez de votre côté, moi du mien! J'aime l'argent, mais, après tout, vingt piastres ne constituent pas une fortune!...

Les doutes qui, après la réponse du Mexicain, s'emparèrent de l'esprit de M. Henry, furent aussi grands que son étonnement avait été naguère extrême. Cependant, soit qu'il obéît à un inexplicable pressentiment

soit plutôt qu'il ne voulût pas paraître céder, il revint à sa première idée.

—Voilà beaucoup d'adresse et d'éloquence dépensées en pure perte, Joaquin, dit-il, car j'attends toujours votre explication.

Cette insistance finit par ébranler le sang-froid du Mexicain : de son regard voilé, engourdi, jaillit comme une flamme, et sa voix, jusqu'alors lente et monotone, prit un timbre métallique et vibrant dont l'effet ne saurait se traduire.

— Señor don Enrique, dit-il, si ce n'est par savoir-vivre, que ce soit au moins par prudence, n'insistez pas! Imitez la réserve dont je fais preuve depuis mon retour en refoulant au plus profond de mon cœur une question indiscrète qui me brûle les lèvres... car, moi aussi, j'aurais une explication à vous demander. — Vous! et laquelle?... — Alors, c'est un nouveau marché que vous me proposez? Soit, je l'accepte!... Confidence pour confidence... Tantôt, en éclairant la route que nous parcourrons demain, j'ai fait fuir à mon approche une épaisse nuée de zopolites acharnés après une proie. Les croassements prolongés de ces hideuses bêtes, en m'apprenant avec quelle volupté ils assouvissaient leur gloutonne voracité, me donnèrent l'idée de regarder de près quel était l'objet de cet immonde festin... C'était le cadavre d'un homme!... Vous m'écoutez, n'est-ce pas, señor don Enrique? — Poursuivez!... — Je descendis de cheval, j'écartai les vêtements de la victime, et je reconnus que l'infortuné, comme on dit généralement à tort en parlant de ceux qui ont cessé de vivre, avait reçu une balle en pleine poitrine... Un beau coup, ma foi! bien ajusté, bien réussi!... — Eh bien! après?... — Dans la secousse que j'imprimai au cadavre, une balle roula par terre... je la ramassai... la voici! Oh! vous pouvez la toucher sans crainte... cette balle ne saurait être empoisonnée... la pointe d'acier dont elle est garnie la rend bien assez meurtrière pour qu'on ait jugé inutile de la tremper dans des sucs vénéneux!... Une belle invention que ces pointes d'acier!... n'est-il point vrai, Señor?...

Le Batteur d'Estrade aurait pu continuer longtemps sans que M. Henry songeât à l'interrompre. Le visage blême, les paupières dilatées outre mesure, les lèvres agitées par un tic nerveux, il était en proie à une émotion que ses efforts pour la contenir et la dissimuler rendaient encore plus visible et plus poignante.

Joaquin Dick attendait patiemment et sans paraître attacher une grande importance à cette crise, qu'elle fût passée.

Enfin M. Henry, par un violent effort de volonté, parvint à donner passage à sa voix à travers son gosier resserré.

— Quel a été votre but en me racontant cette histoire, Joaquin? — Mon but était d'abord de vous intéresser, et je crois y avoir réussi; puis ensuite de vous demander s'il vous est possible de m'apprendre quelle est la main qui a lancé cette balle, et l'intention qui a guidé cette main.

Un silence menaçant, presque solennel, régna de nouveau entre les deux interlocuteurs; celui que l'on appelait M. Henry écoutait, prêt à y céder, les conseils de la violence; Joaquin Dick, quoique sa physionomie eût repris son expression habituelle de bonhomie inintelligente, ressemblait assez au tigre qui, à l'approche du combat, se replie lentement sur lui-même en affectant un calme doucereux et plein de candeur.

La position était trop tendue pour pouvoir se prolonger; M. Henry rompit le premier la glace.

— Si je vous ai bien compris, Joaquin, s'écria-t-il, vous désirez savoir si c'est moi qui suis le meurtrier de ce malheureux, et, dans ce cas, quel est le motif qui m'a fait agir? — Non, Seigneurie, je ne désire rien savoir du tout!... Je ne tenais qu'à une chose, et j'y suis parvenu... à vous faire comprendre qu'il est toujours de mauvais goût, et parfois cruel, d'exiger d'un homme qu'il vous raconte ses affaires privées! Que diable, ici-bas, chacun a ses petites peccadilles à cacher!... L'humanité, en général, est admirable et féconde en vertus; mais, en particulier, elle n'est pas complétement parfaite... elle laisse parfois à désirer! Sur ce, Señor, je vous baise les mains et suis votre très-humble serviteur.

Le Batteur d'Estrade salua profondément le jeune homme, et, s'éloignant à grands pas sans attendre sa réponse, rejoignit Grandjean et les Mexicains, déjà occupés à préparer le repas du soir.

Pendant les six jours qui suivirent, aucun événement digne d'être rapporté n'entrava ou n'accidenta la marche des aventuriers; Joaquin Dick, presque toujours en avant, ne se mêlait guère à ses compagnons de voyage que pour prendre part au souper; Quant à M. Henry, après avoir longtemps questionné le Canadien Grandjean, qui lui confirma de tous points ce que le Batteur d'Estrade avait dit de soi-même, il ne cherchait plus à se rapprocher de ce bizarre personnage; il avait plutôt l'air, au contraire, de l'éviter.

Le septième jour, c'était le lendemain que la petite caravane devait arriver à Guaymas, le Batteur d'Estrade qui, contrairement à sa coutume, n'avait point pris les devants et marchait au milieu des aventuriers, se retourna vers Grandjean, et lui adressant brusquement la parole :

— Señor Canadien, lui dit-il en espagnol, votre maître m'a affirmé, si j'ai bonne mémoire, que vous possédez la science approfondie du pionnier et du chasseur? — Dame! Seigneurie, j'emploie de mon mieux ma mémoire, ma vue et mon intelligence! — En ce cas, les indices qui annoncent dans les solitudes l'approche d'un événement grave doivent vous être familiers? — Quand cet événement fait partie des choses naturelles et humaines, oui. — Depuis ce matin, n'avez-vous rien remarqué? — Je vous demande pardon, j'ai au contraire remarqué beaucoup de choses... — Quoi donc, je vous prie? — Oh! vous en savez à ce sujet autant que moi... — C'est probable, mais je ne serais pas fâché de contrôler mes observations par les vôtres... Dites... — Nous avons croisé, à six heures, une piste d'Indiens... — C'est juste... Avez-vous compté combien ils étaient?... — Une quarantaine, à ce que je pense. — Vous vous trompez de six; ils sont passés au nombre exact de trente-quatre. Et, selon vous, qu'indique la marche de ces Indiens? — Ah! Seigneurie, répondit le Canadien, votre question prouve que vous avez une bien médiocre opinion de ma sagacité... Ces Indiens sont chaussés de leurs mocassins de guerre...

Les paroles prononcées par Grandjean produisirent une impression aussi vive que pénible sur les quatre Mexicains.

— Mais alors, Seigneurie, s'écria l'un d'eux en fixant sur le Batteur d'Estrade ses yeux agrandis et troublés par la peur, nous sommes perdus!... qu'allons-nous devenir?...

Joaquin, par un geste qui lui était familier, haussa les épaules, et continuant de s'adresser au Canadien :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas communiqué votre découverte aussitôt que vous l'avez faite? — J'aurais cru vous faire injure, Seigneurie. — Quel parti pensez-vous que nous devons prendre? — Gagner le plus de terrain que nous pourrons. — Et si les Indiens nous attaquent? — Ce sera tant pis pour eux. — Comment cela, tant pis pour eux?... Vous oubliez qu'ils sont trente-quatre et que nous ne sommes que sept! — Votre calcul, Seigneurie, diffère beaucoup du mien. Je comptais que nous n'étions que trois pour tenir tête à ces quarante peaux rouges; car ces Mexicains, voyez-vous, ça pique ferme et mortellement dans l'ombre, mais c'est fainéant au soleil, et puis ça n'aime pas le bruit des armes à feu! Ah! pardon, Seigneurie, voilà que j'oublie que vous êtes Mexicain!... oui, mais vous, vous êtes une exception en tout!... — Le hasard, dit Joaquin, m'a fait naître au Mexique: mais je ne reconnais pas ce pays pour patrie! Enfant de la liberté, je me considère comme citoyen de l'univers!... Je reviens au sujet qui nous occupe... Quelles dispositions prendriez-vous si vous étiez chargé de notre défense? — Mes préparatifs ne seraient ni longs ni compliqués, Seigneurie; je ferais égorger nos chevaux, et, couché à plat-ventre et à l'abri derrière ce rempart, j'abattrais à coups de rifle tout peau rouge qui aurait l'imprudence de se montrer à portée..... Ce ne serait pas, au reste, la première fois que j'aurais usé de ce moyen... Je sais qu'il est pénible de massacrer d'honnêtes et bons animaux, et je préférerais, certes, cent fois

sacrifier nos Mexicains; mais malheureusement, ils sont si maigres, qu'ils ne sauraient nous rendre le même service que nos chevaux...

La réponse de Grandjean amena presque le rire sur les lèvres sérieuses du Batteur d'Estrade; les Mexicains, eux, parurent ne l'approuver que médiocrement; mais, dominés par l'intensité de leur effroi, ils ne songèrent pas à réclamer.

M. Henry, surpris par les éclats de voix qui partaient des rangs ordinairement silencieux de ses serviteurs, avait depuis un instant arrêté son cheval, et il attendait que son escorte le rejoignît.

— Qu'y a-t-il? que se passe-t-il? demanda-t-il à Grandjean.

En peu de mots le Canadien le mit au courant de l'événement.

Le jeune homme se retournait vers Joaquin Dick pour connaître son opinion, lorsque celui-ci fit signe de se taire.

La troupe entière fit halte. Le Batteur d'Estrade, penché sur le cou de son cheval immobile, paraissait prêter une extrême attention à un bruit venant du lointain.

— Entendez-vous? demanda-t-il en se remettant droit en selle. — Non, je n'entends rien... Ah! si fait, je distingue maintenant un roulement éloigné du tonnerre... C'est singulier... le temps est magnifique, et pas un nuage ne tache la limpidité du ciel...—Ce que vous prenez pour le tonnerre est tout bonnement le bruit produit par un vaste incendie!... les peaux rouges ont commencé leurs opérations. — Devons-nous donc battre en retraite? demanda M. Henry d'un ton qui prouvait combien cette proposition lui souriait peu. — Non, avançons toujours! Ah! apercevez-vous ce nuage d'un noir opaque, qui s'élève en se balançant lourdement à l'horizon? — Oui, parfaitement. — C'est un épais tourbillon de fumée... Caramba! ils n'y vont pas de main morte, les Apaches! — Ces Indiens sont donc des Apaches?—Oui, et des Apaches Chiricoguis, c'est-à-dire les plus féroces et les plus vindicatifs de leur race; car les Apaches se divisent en plusieurs tribus, répondit le Batteur d'Estrade avec un calme si plein d'insouciance, qu'il ressemblait à un professeur d'histoire naturelle expliquant du haut de sa chaire, à son auditoire, les mœurs, la classe et les instincts d'une race animale peu connue. Que diable s'amusent-ils à brûler là-bas? continua Joaquin Dick. Probablement la ferme (*rancho*) de Buenavista ou celle d'El-Aguage. — Je crois que vous faites erreur, Seigneurie, interrompit Grandjean en baissant les yeux d'un air embarrassé et modeste; car contredire le Batteur d'Estrade lui semblait une grande hardiesse. C'est le rancho de la Ventana qui doit brûler!... — Le rancho de la Ventana! répéta Joaquin Dick en poussant un cri de fureur et d'effroi qui fit tressaillir ses compagnons de route. Non... non... ce n'est pas... ce ne peut être... Pourtant qui sait? ces Apaches sont doués de si déplorables instincts... ils sont si cruels... si ingrats!... Oh! les misérables! s'ils ont commis ce crime, je...

Le Batteur d'Estrade s'arrêta au beau milieu de son court et véhément monologue, leva les épaules et se mettant à sourire :

— Après tout, murmura-t-il, ce serait peut-être un bonheur pour moi!... Laissons marcher les événements! Ce qui est écrit là-haut doit s'accomplir ici-bas!

Il était si évident que les pensées qui préoccupaient Joaquin lui étaient intimes et personnelles, que ni Grandjean, ni les Mexicains, ni M. Henry lui-même n'osèrent l'interroger à ce sujet; ils sentaient instinctivement que leur curiosité déplacée aurait reçu un mauvais accueil.

A partir de ce moment, le Batteur d'Estrade, lancé sans doute dans un nouvel ordre d'idées, parut ne plus s'occuper de la présence des Apaches. Cependant, l'odeur âcre et pénétrante de la fumée commençait à incommoder les voyageurs; l'ennemi ne devait plus être bien loin. — Grandjean, dit M. Henry en se rapprochant du Canadien, qui, chose inouïe, était monté à cheval, ne penses-tu pas qu'il serait prudent de nous arrêter? Nous sommes ici sur une élévation que ne domine aucun terrain, du moins à portée de carabine, et où nous n'avons pas à craindre d'être attaqués à l'improviste?... Toi, pendant que nous ferions halte, tu par-

tirais en éclaireur, pour tâcher de découvrir la position de l'ennemi. — Votre projet est des plus sensés, monsieur, répondit le Canadien ; je puis même ajouter qu'il est le seul possible et praticable dans l'état actuel des choses. Seulement je refuse entièrement de m'y associer. — Parce que?... Ah! je comprends, le rôle d'éclaireur ne sourit que médiocrement à ton dévouement?... — Vous vous trompez du tout au tout, monsieur Henry!... Rien ne me plaît comme d'aller en découverte!... c'est, chez moi, une véritable passion, et une passion qui a failli plusieurs fois me coûter ma chevelure!... — Alors, d'où vient ta résolution? — De ce que le señor Joaquin Dick ne m'a donné aucun ordre, et que je ne voudrais, pour rien au monde, disposer de ma personne sans son consentement. S'il allait avoir besoin de moi, il ne me pardonnerait jamais mon absence. — Ne suis-je pas ton maître, celui qui te paye et à qui tu dois obéissance? s'écria le jeune homme d'un ton sec et hautain. — Je vous rends des services et vous me donnez quelque argent, cela est incontestable, répondit froidement Grandjean ; mais à l'heure du danger, voyez-vous, et lorsqu'il s'agit de ma vie, je ne reconnais pour maître que celui qui m'est supérieur en expérience et en courage ; or, cet homme, en ce moment-ci, est le señor Joaquin Dick. — Il ne semble guère s'occuper de nous, ce merveilleux et infaillible Batteur d'Estrade! — Tant mieux ; cela prouve que le péril n'est pas imminent! — Ou qu'il est d'accord avec les Apaches! — Voilà une méfiance, monsieur Henry, qui, il y a encore quelques jours, ne se serait pas présentée à votre esprit. Quand je vous disais que vous vous formeriez promptement à l'existence nomade, je n'avais pas tort!... Se méfier est une grande qualité pour ceux qui courent les aventures ; seulement, il vous reste encore à apprendre à placer vos soupçons ; autrement, vous n'aurez jamais un fidèle et véritable allié!... Soyez sans inquiétude à l'égard du señor Joaquin Dick..., je vous réponds de lui sur ma tête! — Je croyais qu'avant cette fois-ci, tu ne l'avais jamais vu? dit le jeune homme en observant à la dérobée le Canadien. — Je n'ai jamais vu non plus l'empereur Napoléon, et je sais pourtant que c'était le plus grand capitaine de son siècle. Il y a des réputations éclatantes, inattaquables, que l'on ne saurait mettre en doute sans avoir perdu le sens commun. Le señor Joaquin compte parmi celles-là. Au reste, qui vous empêche, si vous êtes inquiet, d'aller le consulter? — C'est ce que je vais faire! répondit M. Henry en chatouillant de l'éperon les flancs de son cheval.

Lorsqu'on le jeune homme eut rejoint le Batteur d'Estrade, il dut l'appeller deux fois par son nom avant de parvenir à attirer son attention.

— Que désirez-vous, señor? demanda le Mexicain avec une politesse froide et un peu hautaine que M. Henry ne lui connaissait pas. — Parbleu! je désire savoir si nous devons, oui ou non, nous préparer au combat? — Non, señor!... — Mais, ces Apaches? — Je vous demanderai la permission, señor, de ne pas répondre à cette question, qui entraînerait à sa suite de longues phrases. Je désire, j'ai besoin d'être seul! L'essentiel pour vous c'est que nous ne soyons pas attaqués! Eh bien! je vous jure que l'on ne vous attaquera pas.

Le Batteur d'Estrade, après avoir prononcé ces paroles, lâcha la main à Gabilan qui prit le galop.

Une heure plus tard la troupe des aventuriers atteignait le théâtre de l'incendie; Grandjean avait eu à moitié raison; ce n'était ni la ferme de Buenavista, ni celle d'El-Aguage qui étaient la proie des flammes; mais bien seulement une espèce de bourgade abandonnée depuis des années par sa population semi-nomade. Les Apaches s'étaient amusés, voilà tout.

A cette vue, un soupir de satisfaction allégea la poitrine du Batteur d'Estrade d'un poids qui paraissait l'oppresser; mais presque en même temps un froncement très-prononcé de ses sourcils donnait à supposer que les désirs de son cœur n'étaient pas en harmonie avec les espérances de ses passions ou les souhaits de sa raison.

— Quel est ce rancho que l'on aperçoit

dans le lointain, à une lieue environ de nous? demanda M. Henry en désignant du doigt au Canadien un bâtiment de forme assez irrégulière, d'une éclatante blancheur et à moitié enfoui sous un amas de verdure. — C'est le rancho de la Ventana, celui-là même que je croyais brûlé... — Mais n'est-ce point justement à ce rancho que nous devons passer la nuit? — Oui, monsieur! et vraiment je n'en suis pas fâché! s'asseoir une fois par hasard devant une table proprement servie, se coucher dans un lit véritable et pouvoir dormir les deux yeux fermés jusqu'au lendemain sans préoccupation, sont des plaisirs un peu efféminés, j'en conviens, mais qu'un homme a bien le droit de se donner de temps en temps, tous les six mois, par exemple!... Tiens! pourquoi donc le señor Joaquin prend-il à sa gauche?... ce n'est pas le chemin! Bon! le voici qui nous fait signe de venir. Il doit y avoir du nouveau. Il retourne probablement de l'Apache! Allons! en avant!

Le Canadien enfourcha de nouveau son cheval, car il s'était empressé de mettre pied à terre après que son maître lui eut rapporté sa courte conversation avec le Batteur d'Estrade; puis, précédé de M. Henry et suivi par les Mexicains, il se rendit à l'appel de Joaquin Dick.

— Eh bien! señor, dit ce dernier, hâtez-vous donc, ou nous n'arriverons jamais aujourd'hui! N'oubliez pas que nous avons encore dix-sept lieues à faire avant d'atteindre Guaymas...—Que parlez-vous de Guaymas? dit M. Henry, vous n'avez pas, je pense, l'intention d'entrer aujourd'hui dans cette ville? — Aujourd'hui, non; cette nuit, oui. — Avez-vous perdu la raison, Joaquin? Vous savez bien que nos chevaux, harassés de fatigue, sont incapables de fournir une pareille course. Pourquoi ne pas camper au rancho de la Ventana.

Le Batteur d'Estrade tressaillit.

— Ah! vous connaissez ce rancho? dit-il. — Je sais que l'hospitalité y est douce et que l'on y trouve ce que je n'ai pas goûté depuis bien des jours, un peu de comfort.

Joaquin Dick réfléchissait. Sa réponse ne se fit pas longtemps attendre.

— Soit, dit-il, en relevant la tête de l'air d'un homme qui vient de prendre une résolution subite; nous coucherons cette nuit au rancho de la Ventana. Où diable avais-je donc l'esprit, que je n'aie pas songé plus tôt à cela? — Songé à quoi, señor Joaquin? — Vous êtes un jeune et beau cavalier, poursuivit le Batteur d'Estrade, sans paraître entendre cette question; vous lui plairez tout de suite. L'occasion ou le désœuvrement vous feront trouver la petite passable, et vous vous aimerez comme deux tourtereaux!... Ce spectacle me causera une joie extrême et me divertira fort!... C'est convenu... Au rancho de la Ventana!...

Joaquin Dick allongea alors un si furieux coup d'éperon à Gabilan, que le noble animal resta durant quelques secondes comme anéanti; depuis le jour où il avait été dompté, c'était la première fois que son maître lui faisait sentir son état de servitude; mais, revenant presque aussitôt de sa stupeur, il bondit comme un cerf traqué, et enleva Joaquin dans un tourbillon de poussière...

— Qu'a donc aujourd'hui le Batteur d'Estrade? demanda M. Henry en se rapprochant de Grandjean. Je ne comprends rien à sa conduite, et je suis encore à m'expliquer son langage... — Le Señor Joaquin prend parfois plaisir à s'amuser aux dépens des gens, répondit froidement le Canadien... Attrape, pensa le géant, et laisse-moi maintenant tranquille! Le fait est que le seigneur Joaquin a été bien bizarre. Je le connais, moi, et je gagerais ma tête que sa feinte gaieté cachait une violente colère ou une grande douleur. Quelle pensée saugrenue traverse mon cerveau!... Aimerait-il Antonia?... Bah! c'est impossible! il y a entre eux une telle différence d'âge! Du reste, ça n'y fait peut-être rien. Bon! quand je me casserai la tête à réfléchir, à quoi cela m'avancera-t-il? L'amour, qu'est-ce que c'est que ça? Je n'y ai jamais, ma foi, songé!... Je ne connais pas le premier mot de toutes ces drôleries-là. — Ah! murmurait de son côté Joaquin, insoucieux des bonds prodigieux de Gabilan, se connaîtraient-ils?... s'aimeraient-ils déjà?... Insensé que je suis!

tirais en éclaireur, pour tâcher de découvrir la position de l'ennemi. — Votre projet est des plus sensés, monsieur, répondit le Canadien; je puis même ajouter qu'il est le seul possible et praticable dans l'état actuel des choses. Seulement je refuse entièrement de m'y associer. — Parce que?... Ah! je comprends, le rôle d'éclaireur ne sourit que médiocrement à ton dévouement?... — Vous vous trompez du tout au tout, monsieur Henry!... Rien ne me plaît comme d'aller en découverte!... c'est, chez moi, une véritable passion, et une passion qui a failli plusieurs fois me coûter ma chevelure!... — Alors, d'où vient ta résolution? — De ce que le señor Joaquin Dick ne m'a donné aucun ordre, et que je ne voudrais, pour rien au monde, disposer de ma personne sans son consentement. S'il allait avoir besoin de moi, il ne me pardonnerait jamais mon absence. — Ne suis-je pas ton maître, celui qui te paye et à qui tu dois obéissance? s'écria le jeune homme d'un ton sec et hautain. — Je vous rends des services et vous me donnez quelque argent, cela est incontestable, répondit froidement Grandjean ; mais à l'heure du danger, voyez-vous, et lorsqu'il s'agit de ma vie, je ne reconnais pour maître que celui qui m'est supérieur en expérience et en courage; or, cet homme, en ce m ment-ci, est le señor Joaquin Dick. — semble guère s'occuper de nous, ce veilleux et infaillible Batteur d'Estr Tant mieux; cela prouve que le p pas imminent! — Ou qu'il est d'a les Apaches! — Voilà une méfi sieur Henry, qui, il y a enc jours, ne se serait pas présen prit. Quand je vous disais formeriez promptement à made, je n'avais pas tor une grande qualité po les aventures; seulem :ore à apprendre à utrement, vous n'a ritable allié!... ard du señor J ds de lui su vant cette 'it le jeu

dérobée le Canadien — non plus l'empereur N pourtant que c'était le p de son siècle. Il y a de tantes, inattaquables. mettre en doute sans commun. Le señor J celles-là. Au reste, vous êtes inquiet, C'est ce que je vais en chatouillant de cheval.

Lorsqu'on le j Batteur d'Estra par son nom a attention.

— Que d Mexicain a hautaine pas. — devons. bat? —

— J de tr

..., mon
...existe

... Andrès
...ait avoir
...int, cou-
...tienne, sa
...ent sa des-
...l'un métis et
Aztèques, ces
... du Nouveau-
... historique se
... fable, et que la
Fernand Cortez a

...ûtées et les jambes
indiquaient l'abus ou
...ent du cheval; c'était
...e, que le sont tous les
...nt écuyer. Ses membres
... sa taille déhanchée, la
...uvements, à laquelle suc-
...ssitôt une rigidité de mar-
...ut une apparence grotesque
...ment pour lui, il n'avait pas
; loin de là, il se croyait un
...ompli.
...train d'accabler le Batteur d'Es-

... protestations d'amitié et de recon-
...ce, lorsque ce dernier, qui ne l'écou-
..., lui coupa brusquement la parole.
...es Apaches sont donc entrés dans le
... de la guerre? lui demanda-t-il. —
...Seigneurie... J'ai même entendu dire
... l'heure, par un de mes pions, qu'ils
...urpris et égorgé le ranchero de Buena-
... — Et ils ne sont pas venus ici? — Oh!
...gneurie, il n'y a pas de danger! Tant que
...rancho de la Ventana sera habité par la
...ille de la *Vierge*, il n'aura à craindre ni
dévastation ni incendie de la part des peaux
rouges!... N'est-il point tout de même bien
étrange que ces damnés hérétiques, ces fils
enragés du diable, ces tigres à formes humaines, qui ne respectent rien, n'épargnent rien, ni la faiblesse, ni la jeunesse, ni la pauvreté, ni la richesse, se feraient tous massacrer jusqu'au dernier pour défendre ma maîtresse, et lui obéissent avec une docilité et un empressement qu'ils n'ont pas pour leurs propres chefs? Mais non, ce n'est pas drôle? Qui donc ne se ferait pas tuer pour plaire à dona Antonia?

La pantomime effrénée dont Panocha accompagnait ces paroles en atténuait beaucoup la portée; toutefois, il était facile de voir qu'il parlait avec une entière conviction, un sincère enthousiasme.

— Antonia, elle est au rancho? demanda Joaquin. — Non, Seigneurie, elle est à la chasse.

Le Batteur d'Estrade haussa les épaules d'un air de dépit, presque de colère.

— Folle, dit-il, un de ces jours il lui arrivera malheur!... — C'est ce que je me tue à lui répéter à chaque instant, Seigneurie, mais dona Antonia se moque de mes craintes; elle m'assure qu'elle possède un talisman qui la garantit de tout malheur. Après tout, c'est peut-être vrai. Est-ce que votre seigneurie compte passer la nuit au rancho? — Oui. — La señorita va être bien contente!... C'est étonnant l'affection qu'elle a pour vous! Je ne comprends vraiment pas... c'est-à-dire... si... je comprends!... Veuillez m'excuser, Seigneurie, si je vous quitte, mais je dois aller vous faire préparer une chambre... et puis dona Antonia peut reve-

Comme si les femmes étaient capables d'aimer!

Un éclat de rire nerveux sortit d'entre les lèvres pâles et serrées du Batteur d'Estrade; deux grosses larmes coulaient de ses yeux.

VII.

Le rancho de la Ventana n'avait rien dans son ensemble qui se rapprochât de la lourde et imposante construction des haciendas [1], tout au contraire. La capricieuse et élégante incorrection de son architecture n'appartenait à aucun ordre proprement dit; elle tenait le milieu entre la villa italienne et la maison de plaisance espagnole; aucune trace de fortifications ne s'apercevait aux alentours; cependant, les habitants de cette ferme devaient être, en temps de guerre, exposés aux excursions journalières des Indiens, et, en temps de paix, aux visites non moins dangereuses parfois des vagabonds de la prairie. Ce rancho présentait, en outre, cette double particularité, inouïe au Mexique dans l'intérieur des terres et surtout loin des grands centres de population, de murs soigneusement peints à la détrempe, et d'un jardin d'agrément méticuleusement entretenu, malgré ses nombreux et épais massifs de fleurs.

Environ un quart de lieue avant d'atteindre le rancho, Joaquin Dick arrêta Gabilan.

— Pauvre bête, dit-il en caressant de sa main droite le cou nerveux du cheval, pauvre bête, j'ai été tout à l'heure bien brutal envers toi!... Une loi fatale de la nature veut que l'homme, égoïste dans la joie, soit injuste dans la douleur!... La douleur, ai-je dit? m'est-il donc arrivé un malheur?... Non, certes, non... Que m'importent les amours de ce M. Henry et d'Antonia!... Je n'aime pas cette enfant... non... j'ai beau examiner froidement, sans forfanterie et sans lâcheté, l'état de mon âme, je n'aime pas, du moins je le crois, Antonia d'amour! Seulement, si mes passions restent muettes devant son innocence, il y a en elle, soit dans son regard, soit dans le timbre de sa voix, un charme indéfinissable et dont je ne puis m'empêcher de subir l'empire... et puis cette ressemblance extraordinaire avec... parbleu! avec une infâme créature! Arrière, odieux souvenirs qui m'avez donné l'expérience en échange du bonheur!... Bah! le bonheur n'existe que dans le plaisir!... Oui, mais mes plaisirs à moi, je ne les trouve que dans l'épanouissement de ma haine, et ils m'infligent une épouvantable torture!...

Le Batteur d'Estrade fut distrait de ses pensées par une voix qui criait son nom; il leva les yeux et vit un cavalier qui galopait à sa rencontre.

— Ah! c'est toi, *Panocha* [1]? dit-il.

Cette réception fit faire la grimace au cavalier.

— Señor don Joaquin, répondit-il d'un ton piqué, vous ne daignerez donc jamais me faire l'honneur de vous rappeler mon nom? — Alors, décidément Panocha n'est pas ton vrai nom? — Je me nomme don Andrès Morisco y Malinche y Nabos, pour vous servir, Seigneurie. — Je préfère Panocha, c'est plus court. — Oui; mais c'est moins noble... et puis c'est ridicule. — Comment, don Andrès Morisco y Malinche y Nabos, tu redoutes le ridicule et tu tiens à la noblesse, toi, un demi-sauvage, issu d'un métis et d'une Apache? — J'avoue que je n'ai jamais connu mon père ni ma mère, et que, par conséquent, toutes les suppositions sont possibles sur ma naissance... Toutefois, votre seigneurie m'accordera que je dois être *hijo de algo* (fils de quelqu'un)? Or, comme tel, j'use du bénéfice de la vieille loi espagnole, qui accorde aux enfants dont les parents sont inconnus le titre de *hijo de algo* ou hidalgo. — Je ne te savais pas aussi fort légiste, Panocha.

Don Andrès Morisco y Malinche y Nabos eut un méchant sourire. Il était incontestable que, sans le respect mêlé de crainte que lui inspirait le Batteur d'Estrade, ces plaisanteries auraient abouti à un sanglant résultat.

— Encore, señor don Joaquin! dit-il d'un ton de doux reproche. — Que veux-tu? j'en

1. Hacienda, majorat du temps de la domination espagnole.

1. Panocha, sucre brut, espèce de cassonade dure.

ai pris l'habitude... Et puis, réellement, tu t'es affublé d'une si interminable kyrielle de noms, que le fait seul de t'appeler constitue un véritable discours... C'est fatigant. — Seigneurie, voulez-vous me permettre de vous proposer un arrangement? — Voyons cette transaction, Panocha. — Quand nous serons seuls, ou même devant des étrangers, vous continuerez à me nommer Panocha; mais quand la señorita dona Antonia se trouvera présente, vous m'appellerez don Andrès, ou, si vous l'aimez mieux, Andrès tout court. Accordez-moi cela, Seigneurie, et je vous en conserverai une éternelle reconnaissance. — Lui aussi! murmura Joaquin, dont le front s'était rembruni, personne n'échappe à son irrésistible fascination.

Le Batteur d'Estrade considéra pendant quelques instants en silence son suppliant interlocuteur; puis, reprenant la parole, mais cette fois d'une voix où la pitié avait remplacé la raillerie :

— Je me rends volontiers à ton désir, mon pauvre Andrès, dit-il. Panocha n'existe plus!...

Panocha, ou plutôt le señor don Andrès Morisco y Malinche y Nabos, pouvait avoir de vingt-sept à trente ans; son teint, couleur de café au lait, sa tête égyptienne, sa gravité de sphinx assyrien, disaient sa descendance en droite ligne, non d'un métis et d'une Apache, mais bien des Aztèques, ces derniers dominateurs connus du Nouveau-Monde, race dont l'existence historique se perd dans les légendes de la fable, et que la terrible et cupide épée de Fernand Cortez a presque anéantie.

Les épaules un peu voûtées et les jambes arquées de don Andrès indiquaient l'abus ou du moins l'usage fréquent du cheval; c'était en effet ainsi, du reste, que le sont tous les Mexicains, un excellent écuyer. Ses membres grêles et maigres, sa taille déhanchée, la vivacité de ses mouvements, à laquelle succédait presque aussitôt une rigidité de marbre, lui donnaient une apparence grotesque dont, heureusement pour lui, il n'avait pas la conscience; loin de là, il se croyait un caballero accompli.

Il était en train d'accabler le Batteur d'Estrade de protestations d'amitié et de reconnaissance, lorsque ce dernier, qui ne l'écoutait pas, lui coupa brusquement la parole.

— Les Apaches sont donc entrés dans le sentier de la guerre? lui demanda-t-il. — Oui, Seigneurie... J'ai même entendu dire tout à l'heure, par un de mes pions, qu'ils ont surpris et égorgé le ranchero de Buena-vista. — Et ils ne sont pas venus ici? — Oh! Seigneurie, il n'y a pas de danger! Tant que le rancho de la Ventana sera habité par la *fille de la Vierge*, il n'aura à craindre ni dévastation ni incendie de la part des peaux rouges!... N'est-il point tout de même bien étrange que ces damnés hérétiques, ces fils enragés du diable, ces tigres à formes humaines, qui ne respectent rien, n'épargnent rien, ni la faiblesse, ni la jeunesse, ni la pauvreté, ni la richesse, se feraient tous massacrer jusqu'au dernier pour défendre ma maîtresse, et lui obéissent avec une docilité et un empressement qu'ils n'ont pas pour leurs propres chefs? Mais non, ce n'est pas drôle? Qui donc ne se ferait pas tuer pour plaire à dona Antonia?

La pantomime effrénée dont Panocha accompagnait ces paroles en atténuait beaucoup la portée; toutefois, il était facile de voir qu'il parlait avec une entière conviction, un sincère enthousiasme.

— Antonia, elle est au rancho? demanda Joaquin. — Non, Seigneurie, elle est à la chasse.

Le Batteur d'Estrade haussa les épaules d'un air de dépit, presque de colère.

— Folle, dit-il, un de ces jours il lui arrivera malheur!... — C'est ce que je me tue à lui répéter à chaque instant, Seigneurie, mais dona Antonia se moque de mes craintes; elle m'assure qu'elle possède un talisman qui la garantit de tout malheur. Après tout, c'est peut-être vrai. Est-ce que votre seigneurie compte passer la nuit au rancho? — Oui. — La señorita va être bien contente!... C'est étonnant l'affection qu'elle a pour vous! Je ne comprends vraiment pas... c'est-à-dire... si... je comprends!... Veuillez m'excuser, Seigneurie, si je vous quitte, mais je dois aller vous faire préparer une chambre... et puis dona Antonia peut reve-

nir d'un moment à l'autre, et je ne voudrais, pour rien au monde, qu'elle me vît dans mon costume de travail, c'est-à-dire de promenade. Il est temps que je songe à ma toilette.

Le señor don Andrès Morisco y Malinche y Nabos tournait la bride, Joaquin l'arrêta :

— Je ne suis pas seul, dit-il; il faudra trois lits. — Ah! ah! vous n'êtes pas seul, répéta lentement Panocha d'un ton soucieux et pensif, mais plus soucieux que pensif; et quelles sont donc, je vous prie, Seigneurie, les personnes qui vous accompagnent? — D'abord, le Canadien Grandjean, que tu connais peut-être....

Le visage de Pinocha s'éclaircit à moitié.

— *Caramba!* je crois bien que je connais Grandjean, dit-il, il m'a donné des leçons de tir au rifle... il est affreusement laid, lourd et commun, ce cher ami... C'est un charmant garçon; qu'il soit le bienvenu!... Et votre autre compagnon, Seigneurie? — Est un cavalier accompli sous tous les rapports! Il a pour lui les qualités qui séduisent les femmes : la jeunesse, le courage, la force et la beauté. Je suis persuadé qu'Antonia sera charmée de faire sa connaissance.

Les lèvres de Panocha, qui s'ouvraient dans un sourire, se plissèrent sous une grimace.

— Ah! mon Dieu! Seigneurie, s'écria-t-il comme frappé d'une pensée soudaine, nous n'avons que deux lits disponibles au rancho! Comment fera ce cavalier si accompli? que pensera-t-il de notre hospitalité? Eh bien! s'il est aussi accompli que vous le prétendez, il ne voudra pas nous déranger par sa présence, et il continuera son chemin. Du reste, il n'y a que seize lieues d'ici Guaymas... C'est une simple promenade! — Le cavalier dont je parle, Andrès, n'est point homme à s'exposer à subir un refus. Il ne demande pas... il prend. — Une bataille? s'écria le Mexicain, mais cela me va beaucoup! — Ce cavalier, continua froidement Joaquin, a déjà tué, à lui seul, six ours gris. — Ah! diable, Seigneurie!... Oui, mais ces ours gris n'avaient probablement pas un couteau pour se défendre? — Et que diable ferais-tu de ton couteau contre un tigre qui s'élancerait sur toi? — Ce *cavalier accompli!* Panocha souligna avec ironie cette épithète, n'est pas un tigre... — Dame! il en a l'impétuosité, le courage et les instincts.

Don Andrès Morisco y Malinche y Nabos baissa la tête d'un air accablé.

— A quoi penses-tu? lui demanda le Batteur d'Estrade. — Je me rappelle maintenant, Seigneurie, qu'il y a trois lits au rancho ; et c'est réellement dommage, car depuis quelque temps mon couteau a besoin de prendre l'air...

L'arrivée de la petite caravane mit fin à cette conversation.

Panocha s'éloigna en adressant un geste de menace et de mépris à M. Henry, que celui-ci n'aperçut pas, par l'excellente raison que cette pantomime expressive et guerrière avait lieu derrière son dos. Le señor don Andrès Morisco y Malinche y Nabos savait allier la prudence au courage.

La pièce d'entrée dans laquelle pénétrèrent les aventuriers était la salle à manger de la ferme. Un ameublement européen y remplaçait le dénûment à peu près complet que l'on rencontre dans tous les ranchos mexicains. Une douzaine de chaises garnies en jonc verni et ayant un dossier bariolé de dessins aux couleurs éclatantes, chaises qui sortaient des fabriques des États-Unis, étaient symétriquement rangées le long des murs; une grande table en acajou massif et dont les pieds avaient été assez habilement sculptés par un artiste indigène, occupait le milieu de la pièce; un buffet, surmonté d'étagères surchargées de porcelaines anglaises, s'appuyait contre la muraille du fond; enfin un *petate*, ou natte de paille, recouvrait en entier le sol.

M. Henry, en franchissant le seuil de la porte, fit entendre une exclamation d'étonnement.

— Parbleu! j'étais loin de m'attendre à de telles splendeurs!... s'écria-t-il en souriant; c'est presque à se croire à Paris! Si la suite de notre réception répond à son début, nous n'aurons pas à nous plaindre de notre séjour ici!...

Le jeune homme prit une chaise, et, s'a-

dressant directement au Batteur d'Estrade, qui déjà était assis à côté de Grandjean :

— Quel est donc, señor Joaquin, lui demanda-t-il, l'heureux propriétaire de ce rancho? — Ne le connaissez-vous point? dit le Mexicain les yeux attachés sur ceux de M. Henry. — Comment le connaîtrais-je, puisque je ne suis pas encore venu ici?



Et l'Indien qui emportait Antonia tomba foudroyé. (Page 466.)

Le regard de Joaquin quitta son interlocuteur pour se porter sur Grandjean.

Le Canadien confirma par un signe de tête les paroles de son maître.

— Le propriétaire de la Ventana est une femme, reprit Joaquin. — Jeune? — Dix-sept ans. — Belle? — On le prétend. — Ne l'avez-vous donc point vue, Joaquin? — Moi, cent fois! Je l'ai pour ainsi dire tenue enfant sur mes genoux. — Alors, je répète ma question : Est-elle belle? — Et moi, ma réponse : on le prétend. — Mais votre opinion personnelle,

Joaquin, quelle est-elle? — Je ne saurais en avoir une, Señor, car, à mes yeux, toutes les femmes, sans exception, sont d'une horrible laideur. — Quelle monstrueuse hérésie proclamez-vous là? — Je vous dis ce que j'éprouve, pas autre chose. — C'est différent; les impressions ne se discutent pas...—Non, c'est vrai, mais parfois elles s'expliquent. — Et vous pourriez expliquer la vôtre? — Que trop, *caramba!*... Il me suffirait d'une comparaison. — Je demande à entendre cette comparaison? — Avez-vous jamais rencontré sur votre route un serpent corallilo? — Oui, une fois. — Comment vous a-t-il semblé, ce délicieux animal, ce charmant collier qu'envierait une reine? — J'ai une horreur instinctive et profonde pour les reptiles: leur vue me fait mal. — Vraiment? Et savez-vous d'où vous vient cette horreur que presque tout le monde partage avec vous?... De ce que vous savez que les morsures des reptiles sont mortelles. — Après?

Joaquin Dick alluma sa cigarette au brasero placé sur la table, savoura en véritable fumeur une bouffée de tabac, et, se balançant nonchalamment dans sa chaise:

— Après, demandez-vous? Mais je n'ai plus rien à ajouter; j'ai répondu à votre question. — Ainsi, vous prétendez que les femmes et les corallilos... — Moi, je ne prétends rien, interrompit le Batteur d'Estrade. J'ai cité un fait, voilà tout! — Et moi, je ne vous dissimulerai pas que vos réticences ont vivement piqué ma curiosité; il me tarde d'être présenté à... A propos, vous ne m'avez pas encore appris le nom de la propriétaire du rancho de la Ventana? — Elle se nomme Antonia. — Alors, c'est à doña Antonia que j'ai hâte d'offrir l'expression de ma reconnaissance pour sa bienveillante hospitalité. Pouvez-vous me conduire auprès d'elle? — Moi? s'écria le Batteur d'Estrade de cette voix métallique et vibrante qu'il avait fait entendre lors de sa discussion avec M. Henry. Ma foi, ce serait avec grand plaisir, ajouta-t-il après une légère pause et d'un ton indifférent, mais Antonia ne se trouve pas en ce moment au rancho. Elle est à la chasse! — A la chasse? — Oui, à la chasse! — Drôle d'occupation pour une jeune fille de dix-sept ans!... Après cela, si c'est qu'elle accompagne quelque parent... — Antonia n'a pas de parents... Elle est partie seule avec sa carabine. — Tudieu!... c'est donc une amazone que cette demoiselle Antonia!... Je parie, quoique je ne l'aie jamais vue, que je trace maintenant son portrait. — Vous vous avancez beaucoup! Et que représenterait-il, ce portrait fait au juger? — Des traits fortement accentués, une cambrure virile, des mains épaisses, et une taille de cinq pieds trois pouces. — Votre sagacité ne répond pas à votre présomption. Vous aviez à esquisser un corallilo, et vous avez peint un boa constrictor. — Ah! et cette demoiselle Antonia habite seule le rancho de la Ventana? — Seule avec ses serviteurs. — Pourtant ce rancho isolé présente peu de garanties de sécurité, témoin l'apparition actuelle des Apaches dans ces parages-ci. — Antonia est brave. — Je ne conteste pas l'intrépidité de cette jeune héroïne, mais la bravoure sans la force constitue plutôt un danger qu'une défense. — La *fille de la Vierge* n'a rien à redouter des peaux rouges; loin de là. Ils la respectent à l'égal d'un fétiche vivant. — La fille de la Vierge! de qui parlez-vous, señor Joaquin? — Mais toujours d'Antonia. — Ah! on la nomme la fille de la Vierge, cette señorita! c'est un joli sobriquet d'opéra-comique! Savez-vous à quelle circonstance elle doit ce surnom? — Certes, à une circonstance assez étrange. Il y a sept ans de cela, Antonia, qui était à cette époque une enfant de dix ans, fut enlevée par les peaux rouges... — C'était débuter de bonne heure. — Laissez-moi achever. Antonia fut enlevée, dis-je, par les peaux rouges, à la suite de l'incendie et de la dévastation du rancho de la Ventana. La pauvre enfant, jetée en travers sur le cheval de son ravisseur, s'écria dans son effroi: « Ah! sainte Vierge, protégez-moi! » Au même instant, un orage, qui, depuis le matin, menaçait d'éclater, se déchaîna avec furie, et l'Indien qui emportait Antonia tomba foudroyé. Dans ce coup de tonnerre, qui avait le mérite de l'à-propos, les Indiens crurent voir un miracle. Ils se prosternèrent devant Antonia, déposèrent à ses pieds le butin qui provenait du pillage

du rancho, et s'éloignèrent en la suppliant de ne pas les punir, car ils lui attribuaient un pouvoir occulte et sans bornes. Depuis cette époque jusqu'à ce jour, il y a eu entre les peaux rouges de toutes les tribus et la fille de la Vierge un continuel échange de bons procédés. Antonia prétend que ces Indiens sont, au demeurant, les meilleures gens du monde, et que, si la race blanche ne prenait pas plaisir à les traquer comme des chiens enragés, ils seraient très-doux et inoffensifs. En ceci, je ne vous le cache pas, je suis un peu de l'avis d'Antonia.

Un assez long silence suivit le court récit du Batteur d'Estrade. M. Henry, le coude appuyé sur la table et sa tête dans sa main, paraissait livré à de profondes méditations. Du reste, depuis son arrivée à la ferme, un changement notable s'était opéré dans ses manières. Ce n'était plus l'homme aux allures impérieuses, au parler bref et tranchant de la forêt Santa-Clara; il ressemblait plutôt alors à un commensal habituel des meilleurs salons de Paris, qu'à un aventurier de la prairie.

C'était également la première fois que M. Henry adressait la parole au Batteur d'Estrade depuis l'altercation qu'ils avaient eue ensemble.

Le dialogue qu'ils achevaient d'échanger n'indiquait, on vient de le voir, ni acrimonie, ni rancune. Le calme de ces deux hommes n'était-il qu'apparent, et cachait-il encore une sourde haine? C'est ce que l'observateur le plus profond et le plus sagace n'aurait pu décider.

L'entrée de Panocha dans la salle à manger attira en ce moment les regards des nouveaux venus, et véritablement le señor don Andrès méritait bien cette attention. Sa toilette était des plus remarquables : son chapeau, en fin poil de vigogne, était entouré d'une *toquilla* d'une grosseur démesurée; sur cette toquilla, tressée en perles, une main féminine, sans doute, avait semé à profusion des cœurs transpercés d'une flèche et des essaims de colombes frémissantes. Au Mexique, l'allégorie, plus sentimentale qu'ingénieuse, en est encore à l'enfance; cette toquilla était connue et admirée de tous à vingt lieues à la ronde.

Panocha avait remplacé sa veste de travail par un dolman de drap fin d'une couleur bleu de ciel et soutaché d'un mince galon noir sur toutes les coutures. De dessous la veste sortait, en plis bouffis, une chemise de batiste couverte de broderies; au milieu du jabot brillaient, ou du moins reluisaient, deux gros blocs de cristal de roche mal taillés en forme de diamants, et enchâssés dans une abominable monture en cuivre oxydé. Une *faja* ou ceinture de crêpe de Chine, d'un vert tendre, lui serrait le corps en lui donnant une fine taille de hussard; les extrémités de cette ceinture étaient garnies d'une frange en or faux; enfin, des calzoneras en velours grenat, ornées tout le long des jambes d'une rangée de boutons creux et guillochés, suspendus à de longues tiges d'argent, complétaient, avec une paire de bottines jaunes en cuir de Cordoue, le galant déshabillé de l'illustre Panocha.

A l'air de satisfaction qui épanouissait son visage, il était facile de voir que le señor don Andrès Morisco y Malinche y Nasbos connaissait sa beauté, et qu'il était fier de son bon goût. Le regard empreint d'une douce commisération qu'il laissa tomber sur M. Henry disait clairement aussi qu'il était revenu de ses sottes alarmes, et qu'il ne craignait plus la concurrence d'un rival.

— Que tu es *guapo* (beau) aujourd'hui, ami Andrès! s'écria Joaquin, dois-tu donc te rendre à une fête? — Je suis tous les jours ainsi, Seigneurie, répondit Panocha en regardant sournoisement M. Henry; cet habillement est mon costume quotidien. — Mais alors, Antonia doit être folle de toi? — J'ignore quels sont les sentiments de la señorita à mon égard, dit Panocha d'un air discret et en baissant modestement les yeux. Quand bien même votre supposition serait vraie, señor Joaquin, je ne saurais en convenir. Ce ne serait pas agir en caballero. Mais il se fait tard et vous devez avoir faim; je cours surveiller les apprêts du dîner.

Panocha, ravi de l'effet qu'il venait de produire, salua courtoisement les trois aventuriers, et s'éloigna en se disloquant les hanches par de gracieuses contorsions.

— Quel est cet idiot? demanda M. Henry en s'adressant à Joaquin. — C'est le major-dome, ou, pour être plus exact, le principal domestique de doña Antonia. — Et vous croyez que cette jeune fille aime ce grotesque personnage? continua le jeune homme d'un ton de mauvaise humeur très-prononcé. — Pourquoi pas? Andrès, que vous jugez avec vos préjugés et vos souvenirs, serait peut-être grotesque en Europe, mais, ici, nous ne sommes plus en France! Tel cavalier de noir tout habillé, que les femmes les plus difficiles de votre pays considèrent comme un type d'élégance, paraîtrait probablement peu séduisant à nos *rancheras*. Un défaut commun à tous les Européens, c'est de trouver ridicules et déplacés les mœurs et les costumes qui ne sont pas les leurs! Prenez-vous-en à la nature, qui fait pousser l'acajou dans nos forêts et le chêne dans les vôtres... les habitudes, et, par suite, la manière d'envisager les choses, changent avec les climats... Mais on dirait vraiment que ma réponse vous contrarie?... — Et ce serait, ma foi, vrai!... — Ah bah! expliquez-vous... — Oh! c'est un enfantillage d'esprit, un caprice d'imagination qui m'a passé par la tête et ne vaut pas la peine d'être répété. — Préférez-vous parler affaires?... Alors, entamons la grave question de la récolte du coton et du prix des suifs... — Vous avez raison, Joaquin, voilà longtemps que je n'ai causé... Eh bien! je vous avouerai que tout à l'heure je m'étais amusé à bâtir un roman dont Antonia était l'héroïne! Cette jeune et jolie fille de dix-sept ans, qui vit bravement au milieu de la solitude et à portée des Apaches, prête merveilleusement, vous en conviendrez, à la fantaisie... J'étais en train de doter notre hôtesse actuelle de toutes les grâces, de toutes les séductions imaginables, lorsque ce rustre de... Comment appelez-vous ça?... — Andrès en public, Panocha dans l'intimité. — Lorsque ce rustre d'Andrès Panocha m'a rappelé par sa présence au sentiment de la réalité et a fait évanouir mon rêve! — Et si vous n'aviez pas rêvé, señor don Enrique? — Qu'entendez-vous par là? — Si votre poétique création se trouvait être inférieure à celle de la nature; si Antonia possédait en réalité et au centuple les grâces et les séductions dont vous vous êtes plu à l'orner, que feriez-vous? que penseriez-vous? quelle serait votre conduite? — Parlez-vous sérieusement, Joaquin? demanda vivement le jeune homme. — Peu importe! il ne s'agit encore que d'une hypothèse... Nous verrons tout à l'heure... Avant de m'expliquer d'une façon plus positive, j'exige une réponse catégorique et précise. — S'il en était ainsi que vous dites, Joaquin, je passerais une semaine au rancho de la Ventana. — Et après? — Après, parbleu! Eh bien! j'irais là où m'appelle le soin de mes intérêts et de mes affaires. — Quoi! vous auriez ce courage, quand bien même Antonia vous aimerait... et vous l'avouerait? — Ce courage me serait facile, Joaquin; car j'ai pour principe invariable de ne voir dans l'amour qu'un simple délassement d'esprit et rien autre chose! Ceux qui, sur ce sentiment, sincère seulement à son début, font reposer le bonheur de leur vie entière, sont des cœurs faibles et mesquins, plus dignes encore de pitié que de blâme! Je n'ai jamais compris comment les hommes de quelque valeur pouvait mettre leur intelligence et leur bras au service absolu des caprices d'une femme!... De toutes les folies humaines, celle-là me paraît la seule inexplicable. — A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle parler d'or, s'écria Joaquin avec une joie qui avait quelque chose de farouche. Oui, je vous approuve. Vous avez cent fois, mille fois raison! Faibles, lâches ou insensés sont ceux qui placent le bonheur de leur existence sur l'amour d'une femme; ils s'exposent à une banqueroute presque certaine. Et, ma foi! moins bienveillant que vous, j'ajoute qu'ils n'ont que ce qu'ils méritent!

L'animation extraordinaire avec laquelle le Batteur d'Estrade prononça ces paroles, lui, d'ordinaire si maître de ses impressions, surprit vivement M. Henry. Il cherchait un biais pour changer cet entretien en confidence, quand un coup de feu tiré, tout près du rancho, fit entrer Grandjean dans la conversation.

— Voilà une carabine qui a été mal chargée, dit-il, et qui n'a pourtant pas été chargée

par un Mexicain. — Qui vous fait dire cela? demanda Joaquin, que cette interruption parut ne pas contrarier. — L'observation et le bon sens, Seigneurie, répondit le géant. Le peu d'ampleur du son m'apprend que la dose de poudre n'était pas suffisante, et l'abus que font les Mexicains de la poudre me donne à conclure que cette arme n'a pas été chargée par l'un d'eux; c'est simple comme tout.

Joaquin Dick se leva de dessus sa chaise et s'en alla regarder à la porte.

— Gare à vous, monsieur Henry, dit-il en se retournant vers le jeune homme resté à sa place. Gare à vous, voici un corallilo!... — Un corallilo! — Avez-vous déjà oublié ma comparaison? reprit le Batteur d'Estrade avec un sourire affecté. Oui; alors, je retire mon allusion, et je vous annonce tout simplement la señorita Antonia.

L'empressement avec lequel M. Henry avait quitté sa chaise montrait combien sa curiosité était excitée; il allait franchir le seuil de la porte, lorsqu'il s'arrêta et s'effaça pour laisser passer la maîtresse du logis: mais la jeune fille resta au dehors.

— Te voilà donc, Joaquin! s'écria-t-elle en tendant sa petite main au Batteur d'Estrade, je désespérais déjà de te revoir! Sois mille fois le bienvenu!... Mais non, laisse-moi d'abord te gronder... je te remercierai après. Sais-tu que c'est bien mal d'oublier ainsi ses amis? car, enfin, il y a près de trois mois que suis sans nouvelles de toi! Et aujourd'hui encore, qui sait si le hasard plutôt que ton affection n'est pas ce qui t'a conduit au rancho de la Ventana?

A mesure que la jeune fille parlait, le visage du Batteur d'Estrade prenait une expression de tendresse qui le rendait complétement méconnaissable. Joaquin semblait, sous l'influence d'un charme magnétique, avoir perdu la conscience de la réalité.

Cette douce extase ne fut pas, du reste, de longue durée; secouant bientôt sa tête d'un air moqueur, il laissa retomber la main de la jeune fille qu'il avait gardée dans la sienne.

— Je n'ai jamais, dit-il, pu parvenir à me rendre compte de cette manie que possèdent toutes les femmes d'exhiber à propos de rien des trésors de sensibilité!... Peut-être bien est-ce un moyen qu'elles emploient pour cacher l'indifférence réelle et l'égoïsme profond qui forme le fond de leur caractère... Merci, Antonia, de l'intérêt que tu me témoignes... Ce n'est que de la politesse, mais je dois toujours t'en savoir gré. Moi, je serai plus franc, et je t'avouerai tout naïvement que mon arrivée à la Ventana est, en effet, le fait du hasard. — Ainsi, tu es donc toujours le même? dit la jeune fille en riant d'un rire frais et perlé qui ressemblait à un gazouillement d'oiseau. Tu as peur que l'on sache que tu es bon, et tu joues du mieux que tu peux ton rôle d'homme méchant. C'est une plaisante idée que tu as là, Joaquin! Heureusement qu'elle ne nuit à personne, pas même à toi. Ah! à propos, tu n'es pas venu seul, n'est-ce pas? j'ai aperçu plusieurs chevaux dans le corral. Qui t'accompagne? — Des domestiques mexicains, Grandjean que tu connais, et un jeune étranger qui désire vivement te voir et que je vais te présenter. — Un étranger qui désire vivement me voir, moi? et pourquoi donc? — Parce que cet étranger, un charmant caballero, a entendu vanter partout ta beauté sans pareille.

Un nouvel éclat de rire, mais moins franc, moins spontané que le premier, sortit des lèvres roses et fraîches de la jeune fille.

— Tu apportes dans tes plaisanteries une gravité à laquelle je me laisse toujours prendre, Joaquin, dit-elle; puis, après une hésitation à peine marquée, Antonia ajouta: Mais non, cette fois tu as l'air de parler sérieusement... Est-il donc vrai que je sois jolie? ne me trompes-tu pas? dis: est-ce vrai? — Si je réponds oui, seras-tu contente? — Oh! certes, bien contente! — Pourquoi?

Antonia se mit à réfléchir; l'étonnement naïf qui se peignit bientôt sur son délicieux visage aurait convaincu le plus sceptique et le plus incrédule que la jeune fille n'avait jamais songé, jusqu'à ce jour, aux avantages de la beauté.

— Je ne sais pas! dit-elle enfin; n'importe, je voudrais bien être jolie!...

Depuis que la jeune fille lui avait adressé

sa délicate question, le Batteur d'Estrade était devenu tout soucieux.

— Tu oublies, Antonia, dit-il tout à coup, comme s'il se réveillait d'un profond sommeil, que tu manques en ce moment-ci aux devoirs de l'hospitalité! — Moi!... Pourquoi? comment? — En tardant aussi longtemps à souhaiter la bienvenue à ton hôte. — Ah! mon Dieu! tu as raison, Joaquin! J'avais oublié cet étranger! Où est-il? Pourvu que Panocha ait eu soin de lui offrir des rafraîchissements! Il est parfois si fier et si bizarre, ce pauvre Panocha! — Cet étranger est ici, répondit Joaquin en se retirant de devant la porte et en indiquant d'un geste la salle à manger.

La jeune fille entra.

— Señor, dit-elle en saluant gracieusement M. Henry, veuillez considérer cette maison comme étant la vôtre! Tout ce qui est ici vous appartient!

Après avoir plutôt récité que dit cette formule invariable et monotone de la politesse mexicaine, Antonia leva les yeux sur le jeune homme et tressaillit; une expression indéfinissable, et dont le caractère prédominant se rapprochait de l'effroi, fit passer comme un nuage sur son front rayonnant de jeunesse, d'innocence et de pureté.

Quant à M. Henry, l'air gauche, embarrassé, profondément troublé, il s'inclina devant Antonia en balbutiant quelques paroles à peu près inintelligibles.

— Ah! ah! ah!... Dieu me pardonne, j'étais loin de m'attendre à une telle entrevue! s'écria le Batteur d'Estrade en accompagnant ces paroles d'un rire aigre et nerveux, la candeur fascinée par l'audace, et l'audace foudroyée par la candeur!... Mais cela fait vraiment tableau!... Allons, allons, allons! voilà qui commence bien et promet d'attendrissantes péripéties pour l'avenir.

Antonia regarda Joaquin avec de grands yeux étonnés, et le jeune homme, reprenant son sang-froid, répondit en souriant:

— J'ai porté la peine, non de mon audace, mais de mon imprudence!.. J'ai été, non pas foudroyé, mais ébloui... En effet, c'est folie de regarder le soleil en face.

Antonia avait écouté attentivement ce compliment entortillé et suranné, mais elle ne l'avait pas compris; aussi garda-t-elle le silence.

Il faut cependant reconnaître que la conduite de M. Henry, conduite dont il ne se serait certes pas cru capable quelques minutes auparavant, était parfaitement motivée par l'apparition, c'est le mot, de sa jeune hôtesse.

Antonia présentait, dans sa personne, un de ces types exceptionnels de beauté et de forme que les anciens poëtes de la Vieille-Castille ont été seuls assez heureux pour voir et pour chanter, types merveilleux que fit éclore la domination des Maures en Espagne, et qui brisa à Cordoue l'épée de Gonzalve victorieux.

Sa chevelure noire, d'une abondance et d'une finesse inouïes, deux qualités rarement réunies, avait des reflets blonds, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui, tout à la fois, en doublaient et en adoucissaient l'éclat. Ses yeux, d'un bleu foncé, voilés par de longs cils, et fendus avec cette perfection inimitable qui relève directement de Dieu, promettaient des trésors de tendresse que démentait la chaste et calme assurance de son maintien.

Sa bouche, chef-d'œuvre de la nature, à enthousiasmer et à décourager un grand peintre, était si fraîche et si délicate qu'elle paraissait, comme une fleur, douée d'un parfum. Quant à ses petites dents d'une admirable blancheur et rangées avec une irréprochable régularité, si elles ne ressemblaient pas à des perles, car les perles sont généralement nuancées de gris ou de bleu, elles offraient le type des dents espagnoles, c'est-à-dire des plus jolies dents qui soient au monde. Son nez, sans présenter cette ligne droite et un peu tranchante qui se retrouve souvent dans les keepsakes anglais, avait une finesse extrême; l'expressive mobilité de ses narines imprimait à sa physionomie, selon les émotions qui l'agitaient, un air de mutinerie enfantine ou de fierté castillane capable de troubler un sage anachorète ou de faire baisser le regard le plus effronté. Antonia était plutôt petite que grande, mais sa taille était si souple, sa

jambe si fine, sa démarche si gracieuse, que ce défaut, si c'en est un, devenait chez elle une qualité.

Quant à ses pieds et à ses mains, ils étaient, comme ses dents, espagnols dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire irréprochables et au-dessus de toute exagération.

Le costume que portait la jeune fille était fort simple, et pourtant il lui allait à ravir.

Sur sa tête, un grand chapeau de paille la garantissait des atteintes du soleil; un corsage d'étoffe de foulard, qui dessinait sa taille adorable, sans nuire à la liberté de ses mouvements, était réuni à un *corte de tunico* ou espèce de jupe mexicaine par une *faja* en crêpe de Chine.

Ce corte de tunico assez court, selon l'usage du pays, laissait apercevoir la naissance de la jambe d'Antonia. Des bottines, d'une forme un peu différente de celles d'Europe et assez semblables aux chaussures des hongroises... de l'Opéra, défendaient ses petits pieds cambrés contre les aspérités du sol et la morsure des insectes venimeux dont abonde la Basse-Californie. Antonia portait à la main une légère et riche carabine que des ornements trop visibles et d'assez mauvais goût indiquaient comme étant d'origine belge.

L'arrivée de l'illustre Panocha fit cesser un silence gêné et contraint, qui, depuis la présentation de M. Henry à Antonia, s'était établi dans la salle à manger du rancho.

L'empressement que mit la charmante enfant à interpeller son majordome, prouvait que ce silence glacial l'embarrassait, et qu'elle avait hâte d'y mettre fin.

— Eh bien! Andrès, dit-elle, es-tu content de ta journée? As-tu bien travaillé? La récolte de maïs sera-t-elle belle?

Ces questions, dont il ne pouvait deviner le vrai motif, parurent produire sur le Mexicain une impression peu agréable.

Il releva la tête d'un air majestueux, campa son poing sur sa hanche, et se dandinant d'une façon toute gracieuse :

— Vous savez bien, Señorita, dit-il, que je ne travaille jamais! Un caballero se doit à son rang... Vos *pions*, que j'ai rencontrés tantôt, pendant que j'étais en promenade, m'ont semblé assez assidus à leur ouvrage. Si je ne me trompe, ils m'ont même assuré que le rendement de la *milpa* [1] sera des plus satisfaisants. — Bien!.. bien! Andrès... Ordonne, je te prie, que l'on serve le dîner; ces messieurs doivent avoir faim. — Oh! oui, s'écria d'une voix de stentor Grandjean, qui, sérieusement occupé à déguster un énorme verre de *mescal* ou eau-de-vie indigène placé devant lui, n'avait pas encore pris part à la conversation; oh! oui, ce n'est pas de refus!

Le Canadien parlait peu; mais, en revanche, ce qu'il disait était ordinairement frappé au coin du bon sens et de la pratique de la vie.

— Du moment où vous me priez d'une chose, je suis à vos ordres, Señorita! répondit Panocha en s'inclinant devant la jeune fille. — Ce Panocha me paraît un drôle de corps! dit M. Henry en suivant d'un regard moqueur le Mexicain qui s'éloignait. — Andrès possède des qualités sérieuses, répondit Antonia. J'ai une confiance entière dans son dévouement et sa fidélité. Quant aux petits travers qui vous ont choqué en lui, je serais coupable de les remarquer, car j'en suis peut-être cause... — Je ne vous comprends pas, Señorita, daignez nous expliquer!...— Mais je ne puis vraiment pas trahir les secrets de ce bon Panocha, reprit la jeune fille d'un air mutin et enjoué!.. Après tout, comme ce secret ne m'a pas été confié et que je l'ai deviné, il m'appartient!.. Sachez donc que si Panocha s'affuble de si singulières toilettes, s'il se retranche avec tant de morgue dans sa dignité, s'il prône si haut sa qualité d'hidalgo, — il a déjà dû vous apprendre qu'il se croit hidalgo, n'est-il pas vrai? — c'est tout simplement parce qu'il veut me plaire!.. — Ah! le señor Panocha vous aime? — Il est fou de moi... il en perd la tête! répondit gaiement Antonia.

Le jeune homme allait accueillir cet aveu par un compliment; mais, après avoir hésité, il resta silencieux, et se mit à considérer avec une nouvelle attention le délicieux visage de la jeune fille.

1. Champ défriché dans une forêt.

— Cette enfant est-elle tout simplement une petite coquette campagnarde, une sorte de Célimène des bois, ou bien une création d'élite et tout exceptionnelle de la nature ? se demandait-il ; c'est ce qu'il ne m'est pas encore possible de décider ! Bon ! voilà que je fais fausse route ! Je m'aveugle à plaisir !.. Quelle bizarre propension a donc l'homme à écouter plutôt le fou caquetage de l'imagination que la voix logique de la raison ? c'est que probablement les images qu'enfante notre imagination sont le reflet de nos désirs, tandis qu'au contraire les accents de la vérité nous arrachent à nos rêves les plus doux ! Antonia, une création d'élite et tout exceptionnelle de la nature !.. Ah ! ah ! ah ! parole d'honneur, je m'admire dans ma naïveté ! C'est à croire que j'ai quitté d'hier les bancs du collége !.. D'où diable m'est venue cette pensée ? Quelque réminiscence, sans doute, de mes lectures de jeunesse ! Le domaine du roman, ce pays magique, découvert par des cerveaux creux et fréquenté par des oisifs, peut être fort agréable à parcourir pour les personnes qui, se sentant incapables d'arriver à rien par elles-mêmes, éprouvent le besoin de se créer une existence factice ; mais je serais impardonnable de me laisser prendre à ces puériles rêveries. Antonia est adorablement belle... c'est vrai... et encore ne devrais-je pas me prononcer d'une façon si absolue sans l'avoir vue auparavant vêtue à l'européenne, car le pittoresque de son costume contribue probablement pour beaucoup à l'éclat de sa beauté... Non ! non ! cette fois-ci, je vais trop loin... ouvrière ou grande dame, Mexicaine ou Française, coiffée d'un chapeau, d'un bonnet ou d'un *rebozo*, Antonia serait toujours un véritable chef-d'œuvre de la nature, mais rien de plus, et c'est déjà bien assez... Née et élevée dans une contrée à peu près sauvage et inhabitée, elle n'a pas rencontré encore l'occasion de développer ou de démasquer ses petites passions, et elle conserve toute la poésie de l'ignorance... Oui, mais qu'elle trouve par hasard un adorateur possible... un peu moins ridicule que Panocha, et je parierais ma tête que la señorita Antonia se lancera à corps perdu dans un amour banal et mesquin, qui n'aura pas même pour lui la sémillante et traîtresse allure d'un caprice de grisette. Et pourquoi, au fait, ne serais-je pas l'homme de cet amour ? Bah ! je ne suis pas venu en Amérique pour gaspiller en enfantillages un temps précieux ! Je dois suivre d'un pas infatigable et sûr, sans me laisser détourner par rien, la route que je me suis tracée. Dieu ! que cette enfant est belle ! c'est à n'en pas croire ses yeux ! Parbleu ! s'arrêter en route, ce n'est pas se détourner de son chemin... c'est faire une halte... pas autre chose !

Le jeune homme contempla pendant quelques instants Antonia, tout en paraissant sourire à une pensée intime.

Le dîner qu'une servante apporta en ce moment mit un terme aux réflexions du jeune homme.

Grandjean, ses deux larges coudes appuyés sur la table, regardait avec une satisfaction évidente, et qu'il ne songeait nullement à dissimuler, les plats que la servante déposait devant lui.

— Holà ! *muchacha*, dit-il à la domestique, donne-moi une serviette bien blanche.

Quand par hasard, hasard qui se représentait bien rarement, le Canadien se voyait assis devant une table régulièrement servie, il se figurait qu'il assistait à une véritable débauche de luxe, et alors, ma foi ! il voulait que la fête fût complète, et il ne reculait devant aucun des raffinements de la civilisation : témoin cette extravagante demande d'une serviette blanche.

Quoique M. Henry, assis à côté d'Antonia, s'occupât bien plus de sa voisine que du repas, il ne put s'empêcher de remarquer la composition du dîner ; les plats étaient tous de façon européenne.

— Réellement, Señorita, dit-il, depuis quelques jours le département de la Sonora s'est changé pour moi en une terre enchantée... Je marche de surprises en surprises. D'abord, la rencontre du señor Joaquin Dick, un batteur d'estrade probablement unique en son genre ; ensuite votre apparition si radieuse, si éblouissante, que j'en suis encore à me demander comment et pourquoi

vous êtes si belle! Plus tard, passant des personnes aux choses, la découverte d'un rancho, tenu avec l'élégante coquetterie d'une maison de plaisance européenne; et enfin, maintenant, me voilà assis devant un dîner qui, si j'avais quelques tendances à la nostalgie, m'attendrirait jusqu'aux larmes, en me rappelant ma patrie... En présence de tant de sujets d'étonnement, veuillez excuser ma curiosité et me pardonner ma question : Êtes-vous réellement née au Mexique; avez-vous toujours habité la ferme de la Ventana?

— Non, señor, je suis née de l'autre côté des mers... j'avais huit ans lorsque je suis arrivée au Mexique. — Non pas seule, sans doute, poursuivit le jeune homme en souriant. — J'étais avec ma mère...

Une adorable expression de tristesse passa sur le front de la jeune fille, ainsi qu'un nuage blanc dans un ciel d'azur.

— Et madame votre mère... est...

Le jeune homme hésita; puis avec une sensibilité qu'éveillait en lui la beauté d'Antonia, il ajouta :

— Madame votre mère est retournée vers Dieu? — Ma mère a été tuée par les Peaux-Rouges, qui pillèrent, il y a six ans, le rancho de la Ventana.

M. Henry observa tout juste le silence commandé en une pareille circonstance par les convenances, et reprenant la parole d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente, mais qui, malgré lui, trahissait un vif intérêt :

— Et maintenant, Señorita, vous habitez seule ce rancho? — Seule de corps, mais non de pensée, car ma mère est toujours avec moi! — *Caramba!* il est plus d'une jeune fille qui s'arrangerait fort d'une surveillance aussi peu incommode! s'écria le Batteur d'Estrade, qu'en pensez-vous señor don Henrique?

Il y avait dans cette demande une expression d'ironie douloureuse et une allusion directe qui n'échappèrent pas à M. Henry; toutefois, il eut l'air de ne s'apercevoir de rien, et il répondit froidement :

— La señorita a une beauté qui commande l'admiration, et un esprit qui impose le respect... dans de telles conditions on peut regretter l'amour d'une mère, mais on n'a nul besoin d'une surveillance.

Le repas s'acheva dans le silence. Grandjean attaquait le menu avec une victorieuse violence, et Panocha, sa serviette encore pliée sur son assiette, regardait Antonia tout en épluchant une orange. Panocha, avant de se mettre à table, avait largement satisfait, en cachette, son appétit à la cuisine, car, pour rien au monde, il n'aurait consenti à toucher à un plat en présence d'Antonia!.. Le galant majordome possédait trop à fond la science de la civilité mexicaine pour jamais manger devant une femme... Fi donc! cela eût été indigne d'un caballero.

— Señores, dit Antonia en se levant de table, que je ne vous dérange en rien. Vous devez vous mettre en route de bonne heure, et le repos vous est nécessaire. Vos chambres sont prêtes. A propos, Andrès, ne doistu pas partir demain pour Guaymas? — Oui, Señorita, et je resterai absent deux jours en tout. Au reste, à présent que la récolte de maïs est... Qu'est-ce que cela me fait à moi, la récolte du maïs? continua vivement Panocha, qui s'était interrompu au beau milieu de sa phrase; est-ce que ces choses-là me regardent?.. Je serai de retour après-demain.

M. Henry, au lieu de profiter de la liberté que lui donnait la jeune fille, laissa sortir Grandjean et Panocha de la salle à manger; puis, s'inclinant gracieusement devant Antonia :

— Señorita, lui dit-il, il me reste non-seulement à vous remercier de votre généreuse et gracieuse hospitalité, mais encore à solliciter une nouvelle preuve de votre bonté.

— Que désirez-vous, señor? — La continuation de cette même hospitalité. Oh! je vous en conjure, Señorita, n'ayez pas mauvaise opinion de moi en me voyant si exigeant et si audacieux. Le long voyage que je viens de faire m'a brisé. J'aurais peur, s'il ne m'est permis de prendre un peu de repos, de ne pouvoir arriver jusqu'à Guaymas. — Ce que vous appelez une preuve de ma bonté, est tout bonnement un droit qui

vous appartient, señor... comme à tout le monde! Il y a toujours une place à la table et sous le toit du rancho de la Ventana pour ceux qui se présentent au nom de l'hospitalité! Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, cette maison est à votre disposition... considérez-la comme étant la vôtre... Vous êtes ici chez vous!

L'indifférence avec laquelle la jeune fille prononça ces paroles donnait une bien moindre portée à leur signification; néanmoins elles parurent causer un vif plaisir à M. Henry, qui, saluant Antonia, se dirigea vers la porte. — Mauvais prétexte, mais bon résultat, lui dit rapidement à demi voix le Batteur d'Estrade, en l'arrêtant au passage.

M. Henry leva les yeux sur son interlocuteur et sortit sans lui répondre. Joaquin Dick était pâle comme un mort.

VIII.

Resté seul avec Antonia, Joaquin Dick se mit à se promener de long en large dans la salle à manger; son pas irrégulier et nerveux accusait, soit une extrême irrésolution, soit une douloureuse tension d'esprit. Quelques monosyllabes inintelligibles qui, de temps à autre, s'échappaient de ses lèvres, prouvaient par-dessus tout la violence de ses préoccupations, car le Batteur d'Estrade prenait ordinairement grand soin de ne trahir, par aucun signe extérieur et visible, les émotions qu'il ressentait.

Antonia, le bras appuyé contre le dossier d'une chaise, suivait les mouvements de Joaquin d'un regard empreint d'une bonté qui atteignait presque à la tendresse.

— Antonia, lui dit le Batteur d'Estrade en s'arrêtant brusquement devant elle, depuis la dernière fois que je t'ai vue, un grave événement a dû prendre place dans ta vie? Tu rougis... tu te tais... C'est bien... Ton silence m'apprend deux choses : que tu as un secret, et que ta bouche n'est pas encore habituée au mensonge. *Caramba!* je ne te demande pas ce secret; garde-le, il m'importe si peu de le savoir! Seulement, fais-moi grâce dorénavant de ces fausses démonstrations d'amitié dont tu m'accables chaque fois que le hasard me conduit au rancho... J'ai sans doute tort de te parler ainsi, car tu vas peut-être t'imaginer que tu m'as froissé dans mon affection pour toi... ce serait une erreur... Tu m'as toujours été complétement indifférente. Antonia, ce qui m'irrite, et ce mot va même plus loin que ma pensée, c'est que tu te figures que je suis ta dupe, que je prends au sérieux l'étalage de tes beaux sentiments... Je sais bien que c'est montrer là un sot et puéril amour-propre... Que veux-tu? chacun a ses faiblesses et ses défauts. Moi, je ne puis supporter l'idée que quelqu'un croie se moquer de moi. J'ai juré, il y a de cela aujourd'hui de longues années, que jamais je ne serais la dupe de qui que ce soit... et, vrai Dieu! j'ai bien tenu mon serment.

La parole heurtée de Joaquin Dick donnait un flagrant démenti à l'indifférence dont il se vantait; dans sa voix, tour à tour émue et ironique, la tendresse l'emportait sur la colère; il était évident qu'il souffrait horriblement.

L'attaque un peu brutale du Batteur d'Estrade ne parut nullement offenser Antonia; si ce n'est un doux sourire et une légère rougeur qui entr'ouvrit ses lèvres et passa sur son front, on aurait eu le droit de penser que les reproches de son vieil ami avaient rencontré en elle une indifférence complète.

— Mon bon Joaquin, lui dit-elle, tes accusations me sont précieuses; car elles me confirment davantage dans ma croyance que tu me portes un véritable et sincère intérêt.

— Allons donc!.. — Pourquoi te défendre d'un bon sentiment, Joaquin? Si tu ne m'aimais pas, tu n'aurais pas été si méchant... Ne m'interromps pas, je t'en prie; laisse-moi d'abord me disculper, ensuite tu me donneras un loyal *abrazo*, et entre nous il n'y aura plus aucun nuage. Tu prétends que j'ai des secrets pour toi, que je t'ai caché un événement important dans mon existence? Tes accusations, fausses tout à l'heure, seraient peut-être vraies, à présent que tu viens de m'ouvrir les yeux.

La jeune fille s'arrêta pendant quelques secondes, mais surmontant bientôt le mou-

vement de timidité ou de confusion qui l'avait fait interrompre sa phrase, elle reprit d'une voix qui, malgré son émotion et sa douceur, décelait la résolution et la franchise.

— Si je n'ai pas provoqué moi-même cette conversation que maintenant j'ai l'air de subir, Joaquin, dit-elle, c'est d'abord parce que, depuis ton arrivée au rancho, je ne me suis pas trouvée seule avec toi ; ensuite, je te le répète, parce que je ne me doutais pas qu'il s'était produit un changement dans mon existence. Et qui sait même si... Enfin, je t'assure, Joaquin, que, loin de redouter ou de fuir ta bienveillante curiosité, je considère ta présence ici comme un grand bonheur pour moi. Tu as de l'expérience, toi ; tu m'aideras à voir clair dans mon cœur.

En dépit de l'indifférence qu'il avait déclaré éprouver pour le secret d'Antonia depuis qu'elle parlait, Joaquin Dick l'écoutait avec une anxieuse attention ; son irritation acquit même bientôt une telle intensité, qu'il interrompit Antonia, malgré sa prière, avec une vivacité extrême. — Ainsi, s'écria-t-il, j'ai deviné juste ! Cet air de mélancolie, que j'ai remarqué aujourd'hui en toi pour la première fois, ce désir d'être belle, que tu as manifesté avec une candeur presque audacieuse, le peu d'empressement que tu as mis à voir l'étranger, M. Henry, qui m'accompagnait, tout cela n'était pas le fait du hasard. Cette tristesse, cette coquetterie, cette indifférence, étaient d'irrécusables indices de la métamorphose qui vient de s'opérer en toi.

Le Batteur d'Estrade se mit à se promener d'un air agité et irrésolu ; on eût dit qu'il redoutait et souhaitait ardemment à la fois la fin de cette confidence. Enfin, il parut prendre son parti.

— Tu as un amant, n'est-il pas vrai, Antonia ? dit-il avec un calme glacial et qui contrastait étrangement avec l'agitation qu'il achevait de montrer.

Cette question, si brutalement précise ne produisit aucune impression sur la jeune fille.

— Non, Joaquin, dit-elle, en accompagnant sa réponse d'un lent et adorable mouvement négatif de tête, je n'ai pas encore d'amant.

Il y avait dans la voix d'Antonia un tel accent de pureté et d'insouciance, qu'il n'était pas possible de se méprendre au sens réel de ses paroles. La jeune fille se figurait, dans sa chaste ignorance, avoir répondu à une question dont elle n'avait pas même soupçonné la portée.

— Singulière enfant ! murmura Dick ; oh ! que ne m'est-il au moins donné de la haïr !.. Tu n'as pas *encore* d'amant, soit, mais tu aimes? poursuivit le Batteur d'Estrade en fixant la jeune fille d'un regard interrogateur. — Crois-tu, Joaquin ? demanda vivement Antonia. Oh ! je t'en supplie, ne te moque pas de moi... n'abuse pas de mon inexpérience... je serais si malheureuse, si tu me trompais !.. J'aime... dis-tu ?.. Oh ! ce serait trop de bonheur... Mais, en es-tu bien sûr ?

Le naïf et sincère enthousiasme de la jeune fille amena sur les lèvres du Batteur d'Estrade un superbe et sublime sourire ; le sourire du gladiateur qui, mortellement atteint, tombait en saluant César.

— Antonia, dit-il avec un sang-froid qui n'avait plus rien d'affecté, tu as reçu, pendant mon absence, un *forastero* [1] à la ferme ? — Il n'est pas forastero, Joaquin, il est étranger... Français ! — *Il*, pour la femme, représente l'homme aimé, je le sais; mais moi, Antonia, je préférerais un nom... cela donnerait une plus grande clarté à notre dialogue. — Il s'appelle don Luis ! — Quel joli nom ! — N'est-il pas vrai, Joaquin ? C'est ce que je ne cesse de me répéter.

Le Batteur d'Estrade haussa les épaules.

— Il est jeune, sans doute, ce señor don Luis ? — Je le crois. Oh ! oui, il doit être jeune. — Beau garçon ? — Beau garçon, répéta lentement Antonia ; attends que je me souvienne.... Voilà qui est singulier. Mon Dieu, je ne me rappelle plus son visage, et pourtant sa voix résonne encore à mes oreilles. — Est-il resté longtemps au rancho,

1. Le mot de *forastero* sert à désigner l'indigène de passage dans une localité qui n'est pas la sienne, et non pas l'étranger ou *estranjero*, c'est-à-dire l'homme qui vient d'un autre pays.

ce charmant étranger à la voix si musicale? — A peine quinze jours! — Ah! à peine quinze jours!.. Et quel prétexte a-t-il mis en avant pour motiver un séjour de deux semaines à la Ventana, ce señor don Luis? Était-il, comme ton hôte actuel, trop fatigué pour continuer son voyage? ou bien... — Don Luis n'est ni faible ni menteur. Il s'est contenté de me dire la vérité. — J'avoue que je serais curieux de connaître cette vérité! — Il m'a déclaré que, depuis qu'il était au monde, il ne s'était jamais trouvé nulle part aussi heureux qu'ici, il m'a demandé si je voulais consentir à ce qu'il restât quelque temps à la Ventana? — Et toi, naturellement, tu t'es empressée de lui en accorder la permission? — Certes! — Et comment avez-vous passé ces quinze jours ensemble? — D'une manière délicieuse; les journées ne me paraissaient pas durer une heure. — Cela va de soi-même!.. Ce que je désire savoir, c'est la façon dont vous employiez votre temps? — Nous chassions un peu, et nous causions beaucoup. — Il est inutile que je te prie de me rapporter vos conversations; je sais à l'avance tout ce que don Luis a dû te dire. — Comment le saurais-tu, Joaquin, puisque nous étions seuls? — Parce que justement, quand une jolie fille et un jeune homme sont seuls, ils traitent toujours le même sujet. Les nuances diffèrent bien un peu... mais ce n'est pas la peine d'en parler... C'est là une simple question de hardiesse et d'éducation... le fond reste le même.

Cette réponse du Batteur d'Estrade amena une délicieuse expression de tristesse sur le visage d'Antonia.

— Tu ne te joues pas de ma crédulité, Joaquin? dit-elle. Quoi! est-il possible que je me sois aveuglée à ce point?.. Moi qui écoutais, avec un plaisir dont je ne saurais te donner une idée, ce que me disait don Luis, et qui étais ravie de son esprit, je n'entendais donc qu'une leçon qu'il me répétait après l'avoir déjà cent fois récitée à d'autres femmes? Non, non, cela n'est pas, cela ne saurait être. D'abord tu plaisantes toujours, toi, Joaquin.

— Je te jure, Antonia, que j'ai parlé fort sérieusement. — Tu le jures?.. alors je te crois... Pourtant, qui m'assure que tu ne me trompes pas? Mais il est un moyen bien simple de savoir si tu as deviné juste.. — Quel moyen, Antonia? — Répète-moi ce que me disait don Luis! Acceptes-tu cette preuve? — Je l'accepte! Seulement il est probable que, comme ma voix n'est pas aussi harmonieuse que celle de cet étranger, mes paroles ne possèderont plus pour toi ni le même charme, ni par conséquent le même sens que les siennes te paraissaient avoir. — C'est possible; mais à présent que me voilà avertie, je réfléchirai bien avant de porter un jugement. — Don Luis te racontait qu'il n'avait encore jamais aimé. — Tu te trompes déjà, Joaquin... Don Luis ne m'a pas touché un mot de son passé. — Au fait, c'est juste!.. Il comprenait que tu ne saurais être exigeante!... Il te jurait que de sa vie entière il n'avait rencontré une femme dont la beauté pût être comparée à la tienne?

Antonia battit joyeusement des mains.

— Oh! voilà que tu fais décidément fausse route! s'écria-t-elle. Don Luis ne m'a jamais parlé de ma beauté! — Alors cet homme est plus adroit et plus dangereux que je ne le supposais d'abord; ça ne doit pas être un aventurier vulgaire!.. Pourtant, il n'avait nul besoin d'user de ménagements envers elle... Aurait-il deviné l'exquise et fière intelligence qui se cache sous ses allures enfantines et sauvages? Non... non... pour croire à ce phénomène, il faut avoir assisté à son développement. Et puis, Antonia est trop belle; il aurait été tout de suite ébloui... — Eh bien! Joaquin, tu te tais, s'écria la la jeune fille avec une impatience mutine, est-ce à dire que tu t'avoues vaincu? — Ah! j'oubliais! Antonia, prête-moi ton attention. Il est probable que, cette fois, tu n'auras plus à constater mon erreur... — Je t'écoute, Joaquin. — Don Luis ne s'est-il pas tout d'abord montré surpris de la vie solitaire que tu mènes ici? — Oui, c'est vrai! — Ah! c'est cela... — Quoi, cela, Joaquin? — N'a-t-il pas ajouté qu'il était imprudent à toi de demeurer ainsi seule, si loin des villes et, pour ainsi dire, abandonnée de tous?..

Antonia devenait rêveuse.

— Oui... Joaquin. — Et toi, que lui as-tu répondu ? — Que je n'ai rien à redouter de personne... que tout le monde m'aime... que les Apaches eux-mêmes sont mes amis. — Alors don Luis s'est écrié que vivre ainsi n'était pas vivre, que c'était végéter. Puis il s'est mis à te faire une séduisante description de l'existence des femmes en Europe, des plaisirs que vous offre le séjour des villes... Il t'a parlé d'étoffes merveilleuses, d'admirables bijoux, de spectacles enchantés... — Non... non... non... il ne m'a pas dit un seul mot de toutes ces choses-là, s'écria Antonia en interrompant joyeusement le Batteur d'Estrade. Tout au contraire il m'a répondu que du moment où je ne courais aucun danger, il ne voyait pas une vie plus heureuse que la mienne... et il m'a prié, au nom de mon bonheur, de bien réfléchir avant de quitter mon rancho, si jamais me venait le désir de changer de position !.. Que, quant à lui personnellement, sa conviction intime, profonde, était que nulle part ailleurs je ne retrouverais une tranquillité égale à celle dont je jouis ici !.. Tu vois donc bien, Joaquin, que tu avais tort tout à l'heure de prétendre que tu savais à l'avance tout ce que don Luis avait dû me dire ?..

Un assez long silence suivit cette réponse d'Antonia ; le Batteur d'Estrade était véritablement étonné ; quant à la jeune fille, on peut présumer quel était le sujet de ses pensées.

— Il est incontestable pour moi, Antonia, dit enfin le Batteur d'Estrade, que tous ces bons conseils de don Luis cachaient une mauvaise pensée et une méchante intention. Maintenant, quelle est cette intention et cette pensée ? C'est ce que je ne saurais deviner. La perversité humaine possède tant de ressources, dispose de tels moyens, qu'elle met souvent en défaut la prudence la plus consommée, la perspicacité la plus grande !.. Une dernière question : don Luis n'a-t-il reconnu par aucun cadeau ta généreuse hospitalité ? — Oui, il m'a fait un cadeau, répondit Antonia en rougissant, non d'embarras, mais de plaisir, et même un cadeau bien précieux. — Ah ! ah ! serais-je sur la piste ?... Quel est ce cadeau ? — Une bague, Joaquin ! — Je vois que don Luis connaît les classiques allemands !.. La scène de Faust et Méphistophélès : « Des cadeaux, des cadeaux, toujours des cadeaux et vous réussirez. » A-t-il au moins galamment fait les choses ?.. Le diamant est-il beau ?.. — Quel est ce Faust et ce Méphistophélès dont tu parles, Joaquin ? — Rien... Rien... j'ai pensé tout haut... Voyons cette bague ?

Antonia tendit sa petite main andalouse au Batteur d'Estrade ; un mince filet de vieil or se jouait autour de l'annulaire de la jeune fille.

— Mais cela ne vaut pas quatre réaux, dit Joaquin. Allons, allons, ce don Luis doit être rangé plutôt dans la classe des bons vivants que dans celle des hommes passionnés. Il aura trouvé très-commode de se faire héberger et entourer de soins pendant quinze jours sans avoir bourse à délier. — Cette bague, continua Antonia qui, toute pensive, n'avait pas pris garde à ces paroles, cette bague appartenait à la sœur de don Luis, lorsqu'elle était toute enfant; elle la lui donna le jour où elle cessa de porter son nom pour prendre celui de l'homme qui la conduisit à l'autel. C'est ce que je possède de plus précieux au monde, m'a dit don Luis ; et souvent la pensée que, si un accident m'arrivait en voyage, cette bague pourrait passer en des mains indignes, m'a fait tristement réfléchir. C'est un véritable service que vous me rendrez, Señorita, en acceptant cet objet qui, dénué de toute valeur par lui-même, en a une si grande à mes yeux. — *Caramba !* mais voilà une phrase qui vaut son pesant d'or, et qui remplace parfaitement un diamant... Elle a eu en outre, mais ceci pour don Luis, le mérite d'être fort économique. — Don Luis, en quittant le rancho, a donné trois onces[1] d'or à Andrès, dit Antonia.

Cette fois, Joaquin Dick était décidément battu. Aussi jugea-t-il à propos de détourner la conversation.

— Tiens! mais à propos, et ce pauvre Panocha, comment prenait-il le séjour de l'étranger au rancho ? — Andrès adorait don

1. L'once vaut 80 à 85 fr, selon le cours du change.

Luis... — *Caramba!* si je comprends... — C'est pourtant bien simple, interrompit Antonia en souriant d'un fin sourire que mademoiselle Mars n'aurait pas désavoué... Je lui avais ordonné de l'aimer. — Oh! les femmes! murmura le Batteur d'Estrade, ignorantes ou naïves, élevées dans les bois ou dans les salons, elles ont toutes de l'esprit dès qu'il s'agit de se moquer d'un pauvre garçon qui les aime... Mais ce don Luis, quelle espèce d'homme ce peut-il être? Quels sont ses projets sur Antonia?... Bah! à quoi bon chercher davantage?... Il y a heureusement dans le monde des gens qui ne sont que tout bonnement des sots.

IX.

La conversation qu'il avait avec Antonia faisait éprouver à Joaquin Dick une poignante souffrance morale; cependant, au lieu d'y mettre un terme, il dit à la jeune fille :

— Antonia, la soirée est magnifique, veux-tu venir me montrer les merveilles de ton jardin?

La charmante hôtesse de la Ventana accueillit avec une joie tout enfantine la proposition du Batteur d'Estrade.

— Prends garde, Joaquin, répondit-elle en souriant, voilà que tu te trahis! — Comment? — Si tu ressentais pour moi cette indifférence dont tu fais si souvent parade, me demanderais-tu à voir mes fleurs chéries?... Non. Ton intention est de m'être agréable, je le sais... Mais j'ai peut être tort de parler avec tant de franchise, car, pour prendre ta revanche, tu vas maintenant critiquer mes nouvelles plantations, et ne pas trouver jolie une seule de mes roses.

L'air de fausse modestie avec lequel Antonia prononça ces mots, disait clairement qu'elle comptait sur un triomphe.

Au reste, il eût été difficile de rêver un *retiro* plus embaumé, plus frais et plus charmant que le rancho de la Ventana.

Quoique le caprice seul eût présidé au tracé de ses allées sinueuses, à la disposition de ses épais massifs de fleurs et de verdure, il régnait dans ce désordre apparent un goût exquis, une harmonie pleine de délicatesse et de coquetterie qui décelaient de prime-abord une direction toute féminine.

Le Batteur d'Estrade, retombé dans ses réflexions, se promena pendant quelques instants sans renouer la conversation. La première question qu'il adressa à la jeune fille, inquiète et humiliée de ce silence, car elle l'avait perfidement conduit devant les plus belles corbeilles, expliquait de quelle nature étaient ses pensées.

— Ainsi, Antonia, dit-il, tu serais heureuse de savoir si tu aimes don Luis? — Oh! oui... bien heureuse!... — Et pourquoi? — Il doit être si doux d'aimer! — Mais si don Luis restait indifférent à ton amour? si la tendresse que tu attends de lui, il te la refusait pour la mettre aux pieds d'une autre femme? — Eh bien? demanda Antonia d'une voix calme qui décelait simplement la curiosité. — Ne comprends-tu pas, pauvre enfant, le trouble profond qu'une pareille désillusion apporterait dans ton existence! tes jours seraient voués aux larmes... tes nuits à l'insomnie!.. — Pourquoi me désolerais-je, parce que don Luis ne m'aimerait pas?.. cela ne m'empêcherait pourtant ni de penser à lui ni de l'aimer...

Le Batteur d'Estrade resta quelque temps sans répondre; le sarcasme était sur ses lèvres, l'attendrissement dans ses yeux.

— Chère enfant, reprit-il, on croirait, en t'entendant manifester une telle soif d'affection, que tu n'as jamais encore rencontré, jusqu'à ce jour, l'occasion d'exercer la tendresse de ton cœur. As-tu donc perdu le souvenir de ta mère? N'as-tu jamais pris garde au dévouement de tes serviteurs? — Ma mère! s'écria Antonia avec un élan passionné qui fit tressaillir Joaquin Dick, ma mère! répéta-t-elle lentement; puis, après une légère pause, la délicieuse enfant, se reprenant comme si elle se repentait d'avoir laissé échapper ce cri parti du fond de son âme, continua d'une voix calme et indifférente... Mes serviteurs ont toujours été bons et honnêtes avec moi.. j'en conviens... mais ce sont des serviteurs. — Et Panocha te semble-t-il donc indigne de ton attachement?

Un sourire plutôt espiègle que railleur passa sur les lèvres roses d'Antonia.

— Pauvre Andrès, dit-elle.

Le Batteur d'Estrade qui, tout en causant, avait continué de marcher aux côtés d'Antonia, s'arrêta, et prenant la main de la jeune fille dans les siennes :

— Et moi, Antonia, lui demanda-t-il en baissant la voix et d'un accent qui exprimait plutôt la crainte que la passion, ne m'aimes-tu pas un peu? — Oh! toi, oui, je t'aime bien... mais... — Achève! — Mais, continua-t-elle, ce n'est pas ainsi que je voudrais aimer. — Tu as raison, dit tristement Joaquin; la neige effraye le printemps; la jeunesse peut respecter la vieillesse, mais elle en a peur. — Non, non... interrompit vivement Antonia, tu te trompes, Joaquin... ce n'est point là ce que j'ai voulu dire... mon Dieu! je ne sais comment expliquer ce que j'éprouve! Dès le premier jour que je t'ai vu, c'était un peu après la mort de ma mère, je me suis sentie entraînée vers toi; depuis lors chaque fois que tu es venu au rancho, mon cœur a battu de joie... je suis bienheureuse quand nous sommes ensemble... Je ne voudrais jamais te quitter... Mais, vois-tu, Joaquin... oui, c'est bien cela, il y a en toi un côté mystérieux qui empêche ma pensée de te suivre dans tes voyages... J'ai beau me torturer l'esprit, il m'est toujours impossible de t'attribuer telle ou telle action, de te supposer dans telle ou telle situation... Don Luis, lui, c'est tout le contraire! il suffit de l'avoir entendu une heure pour lire dans son cœur, pour connaître ses désirs, ses espérances. Si je l'aimais, si je m'intéressais à son sort, l'oisiveté de mon existence qui, depuis quelque temps, j'ignore pourquoi, commence à me peser, se dissiperait je le sens, comme par enchantement!... Je m'associerais, par la pensée, à ses travaux et à ses périls; je vivrais de sa vie... je ne serais plus seule sur la terre! Mais tu ris, Joaquin... Allons, je le vois... j'ai dit des folies et en toi-même tu te moques de moi...

Joaquin ne répondit pas, il pensait :

— C'est bien cela, les jeunes filles commencent toujours, à leur début, par s'égarer dans les nuages; mais qu'elles aperçoivent une proie qui leur convienne, un cœur bien frais et bien jeune à déchirer, elles plient aussitôt leurs ailes et tombent femmes sur la terre! Quel peut être ce don Luis? sera-t-il bourreau ou victime?.. Antonia, reprit Joaquin en élevant la voix, rassure-toi : l'ennui dont tu te plains, et dont je ne devine que trop la cause, va cesser de t'accabler de ses molles langueurs. L'ennui à ton âge dure peu!... car il est le messager de la douleur... Tu ne me comprends pas à présent... Peu importe, rappelle-toi mes paroles et sois assurée que si jamais nous nous revoyons, tu me diras, sans que j'aie besoin de t'interroger : « Ah! Joaquin, comme tu as eu jadis raison! » — Si jamais nous nous revoyons, dis-tu? répéta Antonia en interrompant le Batteur d'Estrade avec vivacité; as-tu donc l'intention d'abandonner ce pays?

Joaquin hésita à répondre.

— Non... non... je ne mentirai point, murmura-t-il; cette enfant, en affaiblissant mes convictions, a rendu plus cruelles encore mes souffrances; mais c'est à elle que je suis redevable des fugitifs rayons de soleil qui seuls, depuis des années, ont éclairé et égayé ma sombre existence! Je lui dirai la vérité, afin que, si jamais elle apprend à me connaître, elle n'ait pas au moins le droit de me haïr. — Je t'ai bien souvent vu triste, maussade, Joaquin, reprit la jeune fille après quelques secondes de silence et d'attente, mais jamais encore autant que ce soir... Tu passes devant mes plus jolies fleurs sans les regarder; je te parle, tu ne m'écoutes pas, et si, par hasard, tu daignes me répondre, tes propos sont bizarres et moqueurs. Ce n'était vraiment pas la peine de me proposer cette promenade au jardin!..

Cette petite attaque dirigée contre le Batteur d'Estrade par Antonia, et dont elle attendait merveille, fut perdue; Joaquin, de plus en plus absorbé dans ses réflexions, n'y prit seulement pas garde.

La jeune fille, impatientée et dépitée, se remit en marche.

— Écoute-moi, Antonia, s'écria le Batteur d'Estrade en la retenant par la main, mes paroles, les dernières, sans doute, que tu entendras sortir de ma bouche, seront

graves et dignes de toute ton attention. — Voilà maintenant que tu me fais peur, dit Antonia en essayant de sourire. — Tu me demandes, enfant, si j'ai l'intention de m'expatrier à tout jamais? Non, car je hais et je méprise tellement le genre humain, que je ne saurais supporter la pensée de me reposer de l'éternel sommeil dans un cimetière commun... Ma tombe est déjà creusée dans le sable du désert! — Vraiment, Joaquin, je trouve que tu... — Laisse-moi poursuivre sans m'interrompre, Antonia; je n'ai plus à t'importuner longtemps de ma présence. Si j'ai pris la résolution de ne plus te voir, c'est parce que je t'aime, et que mon amitié porte malheur... Tu as tort de secouer ainsi d'un air de doute ta jolie tête, chère enfant!.. je porte malheur, te dis-je, non pas que la nature m'ait doté d'une fatale influence, mais bien parce que je suis méchant, parce que je mets maintenant ma volupté à froisser les cœurs, à faire verser des larmes!.. Y a-t-il un bon ange qui veille sur toi, es-tu née sous une heureuse étoile?.. c'est ce que j'ignore... Toujours est-il, Antonia, que jamais la pensée ne m'est venue d'attenter à ton repos, de troubler la paix de tes jours... Je t'ai toujours porté une tendresse patertcrnelle, et si tu m'as si souvent trouvé brusque de ton et de manières, c'était une révolte contre le sentiment que tu m'inspirais, et que j'étais humilié et froissé de ne pouvoir vaincre... Pour toi, Antonia, j'ai manqué à un serment de haine!.. Aujourd'hui, que des symptômes évidents, irrécusables, m'annoncent que tu es sur le point de subir la fatale métamorphose qui attend toute jeune fille aux premiers bégaiements de son cœur, je dois m'éloigner, sous peine de m'exposer à un remords ou à un tourment. Je n'ose former des souhaits pour ton bonheur; car je ne crois pas qu'il y ait de bonheur possible ici-bas... et puis, mes souhaits partiraient d'un cœur trop ulcéré pour pouvoir arriver jusqu'au ciel!.. Pourtant, j'essayerai de me persuader, lorsque je ne te verrai plus, que tu es heureuse... Adieu, Antonia!

Joaquin Dick serra la main d'Antonia, et, s'approchant de la jeune fille, il effleura son front d'un baiser.

— Joaquin, tu es malheureux... tu pleures!... je ne veux pas que tu partes!... s'écria Antonia avec une généreuse émotion, car elle venait de sentir l'humide chaleur d'une larme sur sa main. — Oh! merci... merci, mon enfant, murmura le Batteur d'Estrade avec une voix d'une si sympathique douceur, que la jeune fille en fut toute troublée!... Merci, chère enfant... Depuis vingt ans je n'avais pas pleuré!

Alors, après une suprême et pourtant presque insensible hésitation, Joaquin s'éloigna à grands pas.

Deux heures plus tard le rancho de la Ventana était plongé dans une obscurité profonde, aucune lumière ne brillait aux fenêtres, aucun bruit ne s'élevait au milieu du silence de la nuit, et cependant, de tous les habitants ou des hôtes de la ferme, un seul dormait: Grandjean.

Le voyageur qui aurait aperçu en passant cette paisible et calme habitation, enfouie pour ainsi dire dans la solitude, aurait certes envié la tranquillité dont devaient jouir ceux qui reposaient sous son toit, et il ne se serait pas douté que là, tout comme dans une ville, s'agitaient des passions et régnait l'insomnie.

Joaquin Dick, couché tout habillé sur son lit, fumait distraitement une cigarette; son sang, enflammé par la fièvre, affluait à son cerveau, et donnait à sa pensée une fatigante activité.

— Quelles bizarres contradictions présente le cœur humain! se disait-il. Tantôt, j'ai ressenti une âpre et farouche satisfaction en m'imaginant que les Apaches avaient incendié la ferme et tué Antonia..., et voilà maintenant que je tremble à la pensée de laisser cette faible enfant exposée aux entreprises de don Enrique. Serait-ce que j'aimerais mieux voir Antonia morte que flétrie? Que cet homme prenne garde à lui!... Il a voulu me voler mon or et je lui ai pardonné... S'il touche à ma dernière illusion, il mourra! Des illusions, moi!... Et pourquoi pas? Ne voit-on pas tous les jours de pauvres petites fleurs, privées de lumière et de soleil, s'épanouir fraîches et odorantes sur des ruines? Il n'y a granit si dur qui ne recèle un grain

de sable créateur, ni cœur si desséché qui ne contienne un germe d'espérance!... Oui, c'est possible... mais on n'a jamais vu pousser des fleurs sur un rocher de glace!... Ah! tout est en confusion dans mon cœur!...

M. Henry, également retiré dans sa chambre, pensait à Antonia; le délicieux visage



Que pensez-vous de mon hospitalité, Señor? (Page 486.)

de l'adorable jeune fille, se détachant de l'ombre dans une lumineuse auréole, irritait et exaltait son imagination.

Panocha, étendu par terre sur son zarape, couche qui lui semblait bien préférable au lit qui ornait son appartement de caballero, songeait aux six ours gris tués par M. Henry, et cherchait un moyen qui lui permît, sans trop s'exposer, de combattre un si redoutable adversaire.

Quant aux quatre domestiques mexicains, enfermés ensemble dans une grange, ils dé-

ploraient l'arrivée du Batteur d'Estrade, qui les avait empêchés d'assassiner et de dépouiller leur maître.

Des pensées d'amour, de cupidité et de meurtre tourmentaient donc les habitants et les hôtes de ce paisible rancho, qui, vu du dehors, ressemblait à un asile de tranquillité et de paix !

Dès le lever du jour une bruyante animation fit place au silence de la nuit. Les serviteurs mexicains, Grandjean et Joaquin Dick, sellaient leurs chevaux et se préparaient à se mettre en route, lorsque M. Henry entra dans le *corral*. Il appela ses domestiques, et Grandjean remit à chacun d'eux ce qui lui était dû pour ses gages, puis leur déclara qu'il n'avait plus besoin de leurs services. S'approchant ensuite du Batteur d'Estrade, qui déjà était monté à cheval :

— Señor Joaquin, lui dit-il d'un air embarrassé et qui ne lui était pas habituel, il me semble qu'avant de vous éloigner, vous avez un petit compte à régler avec moi? — Quel compte? Ah! les vingt piastres que vous vous êtes engagé à me donner lors de notre arrivée à Guaymas?... Ce n'était pas pressé... nous sommes gens de revue; vous m'auriez payé une autre fois. — Croyez-vous, en effet, que nous nous reverrons? demanda M. Henry en regardant fixement le Batteur d'Estrade. — Je fais mieux que le croire, j'en suis certain. — D'où vous vient cette conviction? — De ce que vous et moi nous marchons dans le même sentier, dans le sentier de l'aventure. N'importe! *Mas valea uno toma que dos te daré*[1]! donnez toujours.

Joaquin tendit sa main vers M. Henry, qui lui remit les vingt piastres. Le Batteur d'Estrade fit joyeusement sauter les pièces d'argent, puis, après les avoir examinées une à une, il les glissa dans les larges poches de sa calzonera.

Il y avait une telle vulgarité dans l'action de Joaquin, son contentement paraissait si foncièrement vrai et banal, que M. Henry ne fut pas maître d'un mouvement de surprise.

— Me serais-je grossièrement trompé? pensa-t-il ; cet homme devrait-il à son contact avec les voyageurs les façons et le langage qui m'ont si fort étonné en lui? Quoi qu'il en soit, il est audacieux, intelligent et capable... J'espère, señor Joaquin, reprit le jeune homme, si la destinée nous réunit de nouveau, que notre seconde rencontre vous sera plus productive que la première... — Mais je suis loin de me plaindre de cette rencontre, Seigneurie !... D'abord j'y ai gagné vingt piastres; ensuite elle m'a fait connaître l'invention et l'emploi des balles garnies d'une pointe en acier. Seigneurie, au plaisir de vous revoir !

Le Batteur d'Estrade rendit la bride à Gabilan, qui bondit hors du corral.

A ce trait lancé à la manière des Parthes, et qui le frappait en pleine poitrine, M. Henry avait tressailli; mais, apercevant le Canadien qui tirait son cheval par la bride, il domina son émotion, en interpellant le géant:

— Holà! Grandjean, lui cria-t-il, est-ce ainsi que l'on se sépare quand on a passé de longs jours de danger ensemble? Quoi! pas un mot?

Le Canadien s'arrêta.

— Que voulez-vous que je vous dise? Vous m'avez payé : vous ne me devez rien!... Ah! parbleu! vous m'y faites penser!... J'ai à vous prier de ne plus me tutoyer, maintenant que je ne suis plus à votre service. — Volontiers, Seigneurie, reprit le jeune homme en riant. Et, si j'avais encore besoin de vous, me serait-il permis de compter sur votre concours? — Si je ne suis pas engagé ailleurs, oui! — Où vous trouverais-je? — A Guaymas, sans doute! — C'est bien; il est probable que vous recevrez bientôt de mes nouvelles. — Vous n'avez plus rien à me dire? — Non, Seigneurie. — Bonjour.

Le Canadien enfourcha sa monture, fit claquer sa langue, car il ne se servait jamais de l'éperon, et partit sur les traces du Batteur d'Estrade.

— A présent, murmura le jeune homme, à nous deux, charmante Antonia! — Votre seigneurie a donc l'intention de ne se mettre

1. La traduction littérale de ce proverbe, dont nous avons l'équivalent dans notre langue, est : Il vaut mieux *un prends* que *deux je te donnerai*.

en route qu'après la sieste? dit en ce moment une voix derrière M. Henry. Celui-ci se retourna vivement et se trouva face à face avec le señor don Andrès Morisco y Malinche y Nabos. — Panocha! s'écria-t-il, je vous croyais déjà parti pour Guaymas!

Panocha prit une pose d'une extrême dignité.

— Señor estranjero, dit-il, *Panocha* est un sobriquet inventé par quelque domestique en gaieté, et qui est doublement déplacé dans la bouche d'un caballero s'adressant à un autre caballero!...

Le Mexicain déclama alors pompeusement l'élégante liste de ses noms.

— Bien, assez, je les accepte tous, interrompit M. Henry, mais vous n'avez pas répondu à ma question!... Ne deviez-vous point vous rendre aujourd'hui à Guaymas? — Nullement, Señor... — Pourtant, vous avez annoncé hier votre intention de... — Il faut croire que j'ai changé d'idée, puisque me voici, interrompit à son tour Panocha. — Mais on ne change pas ainsi d'idée à propos de rien, señor Andrès? — Et qui vous assure que je n'ai pas un motif? — Vraiment! Eh bien! tenez, je m'en doutais. — Vous? — Oui, moi! et pour vous prouver que je ne cherche pas à vous arracher par surprise ce que vous paraissez tant tenir à cacher, c'est que je vais, pour peu que cela vous soit agréable, vous dire le motif qui vous retient ici. — Vous allez me dire cela, vous? demanda Panocha d'un ton qui coudoyait l'impertinence. — Tout de suite, si vous me l'ordonnez, señor don Andrès! répondit M. Henry, dont la politesse augmentait à mesure que croissait l'arrogance du Mexicain. — Savez-vous bien que vous m'amusez beaucoup? — Vous me comblez! — Eh bien! dites, j'écoute. — Voulez-vous me permettre de vous adresser auparavant une question? — Ah! ah! voilà que vous reculez!... Quelle est cette question? — Si le désir me prenait de me mettre à l'instant même en route, resteriez-vous toujours au rancho ou m'accompagneriez-vous? — Dame! à vous parler franchement, je présume que je vous accompagnerais. — Ce qui signifie clairement que vous ne restez que parce que je reste? — Quand cela serait? — Et que le seul et unique motif qui vous fait retarder votre voyage est une jalousie insensée. — Moi, jaloux? — Comme un tigre, señor don Andrès! — Jaloux de qui? — Parbleu! de doña Antonia!

Le teint de Panocha était ordinairement jaunâtre, la réponse de M. Henry le rendit cramoisi.

— Ah! ah! s'écria-t-il avec un grand éclat de rire, ah! ah! ah! que vous êtes donc plaisant, Señor!

L'hilarité du Mexicain était si violente, qu'il semblait ne pouvoir plus se tenir sur ses jambes; il chancela du côté de M. Henry.

— Misérable!... s'écria tout à coup Panocha en sortant un couteau ouvert de la poche de sa calzonera, meurs!...

Et il frappa le jeune homme.

Malheureusement pour le noble et vaillant don Andrès, sa gaieté trop exagérée avait mis son adversaire sur ses gardes; Panocha sentit une main de fer arrêter et broyer son bras; il poussa une exclamation de douleur et laissa tomber son couteau.

— Señor don Andrès, dit froidement M. Henry, vous devez la vie à Antonia! La crainte seule d'affecter sa sensibilité m'empêche de vous tordre le cou!... Vous essayez en vain d'ouvrir votre main... ce n'est rien... cela se passera tout à l'heure; je n'ai presque pas serré!... Ramassez donc votre couteau, señor Andrès... il a une lame affilée et pointue à vous faire venir l'eau à la bouche!... Consolez-vous... vous l'emploierez mieux une autre fois!

Panocha était anéanti d'admiration et de terreur.

— Quand votre seigneurie désire-t-elle que je parte pour Guaymas? demanda-t-il sans oser lever les yeux sur son terrible interlocuteur. — Quand bon vous semblera, cher caballero... Je vous donne un quart d'heure.

Le Mexicain ramassa son couteau de la main gauche, et s'éloigna après avoir salué jusqu'à terre son généreux vainqueur.

Au lieu de se diriger vers le corral, Panocha prit le chemin du rancho. Arrivé devant la porte de la salle à manger, il regarda de

tous côtés, puis, n'apercevant personne, il entra.

Une fois qu'il eut pénétré dans la pièce, Panocha referma avec soin la porte derrière lui, et tirant de sa poche une petite clef informe et grossièrement forgée, il la glissa dans la serrure d'un tiroir de l'étagère dont il a déjà été parlé. Plusieurs brusques secousses qu'il donna, car la serrure résistait, provoquèrent un son métallique et argentin; en effet, lorsque ce tiroir fut ouvert, il offrit à la vue du Mexicain un monceau de piastres entremêlées de quelques onces d'or.

— Je gagerais ma tête contre un paquet de cigarettes, murmura Panocha, que doña Antonia ne se rappelle plus qu'elle possède cet argent... Son âme est si haute, sa générosité si grande!... Si ce n'est qu'un caballero ne peut aborder décemment une question d'intérêt vis-à-vis d'une femme, je ne me serais pas donné tant de mal à confectionner une double clef; j'aurais tout bonnement demandé la sienne à Antonia... Voyons! de combien ai-je besoin? Ce maudit étranger m'a tellement troublé l'esprit avec sa brusquerie de mauvais goût, que j'ai oublié mon compte. Récapitulons: un chapeau de paille de Guayaquil, seize piastres... je prends donc seize piastres... Une *manga* en drap bleu et brodée de velours noir, soixante piastres... une paire d'éperons dorés et argentés, huit piastres... une cravate de foulard... quatre piastres...combien tout cela fait-il?.. Quatre-vingt-huit piastres!... Est-ce bien là mon total?... Non, mon total était de quatre-vingt-dix; je me le rappelle à présent! j'oublie quelque chose!... Ah! deux piastres pour mon *mescal*...

Panocha prit les deux piastres, mais, se ravisant presque aussitôt, il les rejeta dans le tiroir.

— Non, cela ne serait pas délicat de ma part, poursuivit-il, car si je vidais quelques bouteilles de mescal, ce serait uniquement pour satisfaire un de mes goûts, et non pour plaire à Antonia!

Panocha réfléchit un instant, puis reprenant cinq piastres au lieu des deux qu'il venait de remettre, il les fourra dans sa poche en [illegible]:

— Je déteste le vin de Malaga... n'importe... c'est un vin de caballero... J'en achèterai une bouteille pour la boire, à mon retour, devant doña Antonia!...

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis que Panocha avait achevé cette petite expédition, d'une honnêteté peut-être un peu douteuse aux yeux d'un Européen, qu'il montait à cheval et s'éloignait de la Ventana...

Il avait à peine franchi une distance de deux cents pas, lorsqu'en retournant la tête pour jeter un dernier regard sur le rancho, il aperçut M. Henry offrant son bras à Antonia.

— J'ai fait tout ce qu'il m'a été humainement possible de faire pour sauver ma bien-aimée maîtresse, dit-il avec un triste soupir, j'ai noblement combattu pour elle; mais le sort a trahi ma valeur. Que les saints du paradis veillent maintenant sur elle! J'ai accompli mon devoir...

X

Huit jours s'étaient écoulés depuis que le Batteur d'Estrade avait quitté le rancho de la Ventana, et M. Henry habitait toujours la ferme. Panocha, revenu de Guaymas, mettait tous ses soins à fuir le jeune homme, et, par conséquent, ne le gênait en rien par sa présence. Quant à doña Antonia, il aurait été difficile de dire si le séjour prolongé de son hôte lui était agréable ou pénible, tant ses manières vis-à-vis de lui étaient restées simples, naturelles, dénuées de toute affectation. Elle ne semblait ni l'éviter, ni le rechercher. Du reste, depuis le départ du Batteur d'Estrade, un changement notable se remarquait dans la charmante enfant: son insouciante et espiègle gaieté d'autrefois avait fait place sinon à la mélancolie, du moins à la réflexion et au recueillement. Il devait s'opérer un grand travail dans son esprit.

Si Antonia était changée, M. Henry, lui, n'était plus reconnaissable. La transformation qu'il avait subie était si complète, que la jeune fille s'en était elle-même aperçue.

Son regard fixe, sec et hautain, était devenu rêveur, humide et tendre; la brusquerie anguleuse de ses mouvements s'était fondue en un laisser-aller plein d'abandon; et sa voix, ordinairement nette et impérieuse, s'était voilée et avait pris les accents d'une véritable douceur.

Il était neuf heures du matin; le ciel, resplendissant de lumière et sans un seul nuage qui tachât son azur, promettait une journée magnifique. M. Henry, assis dans le jardin de la ferme, au pied d'un bananier qui le recouvrait de son gigantesque éventail de verdure, était plongé dans cette espèce d'extase que les Orientaux nomment *kief*, et qui laisse flotter l'esprit entre la réalité et le songe. Bientôt, ses paupières, à moitié closes, se relevèrent, son œil s'anima, et une contraction nerveuse plissa ses sourcils: la réalité reprenait le dessus.

— Encore quinze jours de ce régime, murmura-t-il, et je ne serai plus bon qu'à parader avec une houlette et à souffler dans un chalumeau. Je reconnais maintenant combien j'avais tort quand je me moquais jadis des œuvres de M. Florian. Oui, c'était un grand poëte et un profond observateur que cet aimable dragon; et je ne m'étonne plus maintenant que M. de Penthièvre le tînt en si haute estime. Plaisanterie à part, je joue depuis une semaine un rôle d'autant plus ridicule, qu'il n'entre ni dans mes habitudes ni dans mes moyens. Moi, amoureux et amoureux timide! Allons donc, cela n'a pas le sens commun. Quoi! je serai resté huit jours en tête-à-tête avec une enfant de dix-sept ans, sans oser risquer une déclaration, sans mener à bonne fin une aussi facile entreprise? Mais c'est de la folie, de l'absurdité, de l'idiotisme! Si encore j'avais affaire à une coquette émérite, toute cuirassée d'égoïsme et de glace, mon inaction s'expliquerait jusqu'à un certain point. Quand on a devant soi un formidable ennemi à combattre, on a le droit d'attendre le moment opportun pour l'attaque. Mais Antonia, une espèce de campagnarde, moins que cela même, une espèce de sauvage naïve, crédule et sans aucune expérience des choses d'ici-bas! c'est à en mourir de honte! Allons, ma résolution est irrévocablement prise. Voilà assez de temps perdu. Je veux que la journée d'aujourd'hui voie se terminer, au gré de mes désirs, cette déplorable et trop longue pastorale.

Le jeune homme fut troublé dans ses réflexions par l'arrivée de la personne qui en était l'objet, par Antonia. Il se leva vivement et s'avança à sa rencontre.

— Señorita, dit-il en s'inclinant devant elle, l'agréable promenade que je viens de faire dans le jardin m'a mis en appétit d'exercice; j'ai fort envie de partir pour la chasse. Inutile d'ajouter que si, par hasard, vous aviez formé de votre côté un projet semblable, je serais ravi de vous avoir pour compagne de mes dangers et pour témoin de mes exploits. — Non, je vous remercie. señor don Enrique! Depuis quelque temps, la chasse n'a plus pour moi d'attrait. — Dois-je chercher la cause de cette indifférence, señorita?

La question de M. Henry parut troubler la jeune fille.

— Cette cause est fort simple, dit-elle, c'est que je suis dans une veine de paresse. J'ignore comment cela se fait, mais depuis un mois mes occupations et mes plaisirs d'autrefois me fatiguent et m'ennuient. — S'avouer que l'on a un défaut, c'est s'engager à le corriger. Allons, señorita, un peu de courage; faites un effort sur vous-même et venez avec moi. Je suis persuadé que notre petite excursion vous délivrera de votre paresse et de votre ennui. Et puis, je ne vous le cacherai pas: dussiez-vous m'accuser d'égoïsme, si j'insiste tellement, c'est que je ne serais pas fâché d'avoir un compagnon de chasse, car je ne connais nullement les environs du rancho. — Eh bien! soit, Señor, je vous accompagnerai. — Quand partirons-nous? — Il est déjà bien tard; ce sera, si vous le voulez, après la sieste. — C'est convenu! Cependant la matinée est le moment le plus favorable pour rencontrer du gibier. Pourquoi ne pas nous mettre en route tout de suite? — C'est que, dans deux heures, la chaleur du soleil ne sera déjà plus supportable. — C'est vrai, mais rien ne nous empêchera de nous réfugier alors dans

la forêt. Le gibier, lui aussi, aime à faire sa sieste dans les bois! Qui sait si, tout en nous reposant, nous ne trouverons pas occasion de placer heureusement une balle? — Vous avez raison, Señor; je connais justement un endroit ombragé et où nous n'aurions rien à craindre des insectes venimeux ni des serpents. — Alors tout est pour le mieux, nous pouvons partir.

M. Henry avait soutenu ce court dialogue avec un air d'indifférence admirablement bien simulé.

— Désirez-vous que nous emmenions Panocha, demanda Antonia, prête à s'éloigner, il nous aidera à rapporter le gibier? — Voilà une excellente idée, Señorita, s'écria le jeune homme; mais, j'y songe... Non, non, laissons Panocha au rancho. Ce brave garçon est d'une extrême susceptibilité, surtout devant les étrangers; il croirait qu'on exige de lui un acte de servilité et serait cruellement mortifié, ce qui me contrarierait fort; car, au demeurant et malgré ses petits travers, c'est une excellente nature d'homme que ce Panocha! honnête et doux au possible, si je ne me trompe! — Andrès est excellent.

Dix minutes après cette conversation, M. Henry et Antonia, armés de leurs carabines, sortaient ensemble du rancho et passaient devant le susdit Panocha, qui, appuyé contre le mur, fumait gravement sa cigarette.

Le Mexicain eut un regard de vipère; mais, se composant aussitôt un mielleux sourire et un humble maintien, il salua profondément son ancien adversaire.

Vers les onze heures, M. Henry, qui jusqu'alors avait laissé une entière liberté à sa charmante compagne de chasse, se rapprocha insensiblement d'elle, de façon à la rejoindre sans toutefois avoir l'air de montrer nul empressement.

— Señorita, dit-il, votre prophétie s'est réalisée. La chaleur de l'atmosphère n'est plus supportable au soleil. Ne m'avez-vous pas parlé tantôt d'un abri ombragé et privé de serpents que vous connaissez dans les environs? — Oui, Señor, c'est ce bois... là... à cent pas de nous. Désirez-vous que nous nous y réfugiions! — Oh! bien volontiers!

Le bois dans lequel pénétrèrent les deux jeunes gens présentait un coup d'œil enchanteur. Des arbres d'une prodigieuse grosseur, mais assez clair-semés, le couvraient littéralement d'un toit de feuillage assez épais pour garantir le sol de la brûlure du soleil, mais non pas assez touffu pour empêcher l'air de circuler librement à travers les branches. La terre, garnie d'une mousse fine et serrée, assez semblable à un tapis de velours émeraude, n'offrait aucun refuge aux reptiles et aux insectes, et permettait au voyageur un doux et tranquille repos. Il n'y a guère de forêt au Mexique qui ne possède de semblables oasis.

— Que pensez-vous de mon hospitalité, Señor? dit la jeune fille, en s'asseyant gracieusement au pied d'un arbre.

Le jeune homme s'inclina sans répondre. Son teint pâle, l'oppression de sa poitrine, la mobilité de ses narines et par-dessus tout la flamme de son regard, disaient qu'il était en proie à une émotion violente. Il jeta par terre le gibier qu'il avait tué, appuya sa carabine contre le tronc d'un arbre, et, après une hésitation courte, il prit lentement place auprès d'Antonia.

— Ne m'avez-vous pas fait l'honneur de m'adresser tout à l'heure la parole, Señorita? dit-il. — Oui, Señor, je vous demandais ce que vous pensiez de ce bois? — Je pense, Antonia, que les plus splendides beautés de la nature ne sont rien à côté de vous, qui en êtes la merveille!

La jeune fille parut n'attacher aucune importance à cette réponse, et pourtant elle frissonna.

— Qu'avez-vous, Antonia? reprit vivement M. Henry. — Je ne sais... J'ai froid... — Froid, par ce temps? Peut-être est-ce ce passage sans transition du soleil à l'ombre?

Antonia resta un instant silencieuse; puis tout à coup elle se leva brusquement.

— Ce n'est pas froid que j'ai, murmura-t-elle. — Quoi donc? — J'ai peur...

Le jeune homme s'était également levé.

— Peur? répéta-t-il en essayant de sourire! Permettez-moi, doña Antonia, de m'étonner de cette réponse. Quel danger pou-

vez-vous courir ici? — Aucun... je le sais... mais que voulez-vous, Señor?... l'impression que j'éprouve l'emporte sur mon raisonnement et sur ma volonté. — Je le concevrais encore, si vous aviez un motif, quelque puéril qu'il fût...

Antonia poussa un cri étouffé, en interrompant M. Henry :

— Adieu, Señor! dit-elle. — Quoi! vous songeriez à vous remettre en route malgré la mortelle chaleur du ciel? Soyez assurée que je ne vous laisserai pas commettre une pareille imprudence. Un rayon du soleil de midi tue, vous ne l'ignorez pas, aussi sûrement qu'une balle de fusil.

La jeune fille, sans tenir compte de cet avertissement, se disposait à reprendre sa carabine qu'elle avait déposée par terre; mais le jeune homme, se plaçant devant elle et la saisissant doucement par le bras :

— Antonia, lui dit-il d'un ton qui dénotait une froide et irrévocable détermination, j'emploierai, dans votre intérêt, la force s'il le faut pour vous retenir; vous ne partirez pas!

Au contact de la main qui effleurait le contour arrondi de son bras, la pauvre enfant se recula avec une précipitation pleine d'effroi.

— Mais, c'est vous, Señor, qui me faites peur! s'écria-t-elle.

Un long silence suivit ces paroles.

— Je vous fais peur, Antonia? reprit M. Henry avec un accent mêlé d'ironie et d'étonnement; que craignez-vous donc de moi? — Je ne le sais. — Que je vous vole? — Ah! Señor!... — Que je vous tue? — Non, non... A quoi vous servirait ce crime? — Eh bien, alors, quelle est donc la cause d'une terreur si peu flatteuse pour moi? — Je ne la devine pas! Oubliez, Señor, je vous en prie, l'aveu qui s'est échappé de mes lèvres; je reconnais que j'ai tort, mille fois tort: mais, que voulez-vous? je ne me comprends pas moi-même; il faut que je sois folle, insensée! Oui, je déclare que vous êtes un caballero d'honneur; je n'ai jamais eu à me plaindre de vous en aucune façon, mon bon sens me dit que je n'ai rien à redouter de votre caractère; et pourtant, je vous le répète, vous me faites peur, bien peur! — Antonia, si le langage que vous me tenez en ce moment sortait de la bouche d'une autre femme, je n'y verrais qu'un motif de gaieté, et j'y répondrais par des plaisanteries; venant de vous, il m'affecte profondément!... Toutefois votre défiance, à la fois si vague et si injurieuse, m'est précieuse, en ce sens qu'elle me permet d'aborder franchement un sujet qui nous intéresse également tous les deux, et que je n'ai osé, je ne sais pourquoi, traiter jusqu'à ce jour!... Antonia je vous aime!... — Vous m'aimez! répéta la jeune fille avec stupeur! oh! non... cela n'est pas! — Enfant, poursuivit M. Henry avec une violence passionnée, je vous aime comme jamais personne ne saurait et ne pourrait vous aimer. Écoutez-moi, Antonia. Vous ne connaissez rien à la vie... je ne suis pas un homme ordinaire... mon amour est pour vous un triomphe et un bonheur dont il vous est difficile de comprendre la portée. Dans ma patrie, en France, la terre des splendeurs et du plaisir, je compte parmi les plus nobles familles... A mon nom, s'ouvrent les portes des plus illustres salons... j'ai le droit de me présenter et d'être reçu partout, et cela, non pas parce que le hasard m'a protégé à ma naissance, mais bien parce que ma tête dépasse la foule, et qu'il n'est pas un homme qui ose soutenir la fixité de mon regard!... pas un qui ne tremble devant ma colère!... Moi, qui mendie un de vos sourires, Antonia, j'ai vu les femmes les plus fières briguer comme une grande faveur l'honneur d'attirer mon attention! Antonia, vous ne soupçonnez pas non plus les trésors de grâce et de beauté qui brillent en vous. Vous passez misérablement dans une triste solitude une existence qui, en France, serait un perpétuel enchantement. Appuyée à mon bras, forte par un amour, invincible par votre beauté, que rehausserait encore l'éclat de superbes parures, vous seriez la reine adulée et incontestée de toutes les fêtes!... Vous auriez un peuple de gentilshommes, de caballeros, à vos genoux. Eh bien! cette existence de joies et d'enivrements, il ne tient qu'à vous qu'elle soit la vôtre!... Dans six mois d'ici, je dois être riche à millions,

et vous, ma maîtresse bien-aimée, vous partagerez cette étonnante et prodigieuse fortune !

Antonia avait écouté M. Henry sans essayer de l'interrompre. L'air à la fois distrait et attentif de la jeune fille donnait à supposer qu'elle poursuivait la solution d'un problème, plutôt qu'elle ne cherchait un sens aux paroles de son interlocuteur.

M. Henry attendit pendant quelques secondes.

— Eh bien! Antonia, reprit-il, vous vous taisez?... Ne m'auriez-vous pas compris? La nature vous aurait-elle prodigué les dons de la beauté au détriment des clartés de l'intelligence? Mais non... tout en vous est exceptionnel, l'âme comme le visage!... Vous réfléchissez, sans doute, à la nouvelle existence que je vous propose, aux enchantements qui vous attendent, et votre imagination, qui n'a pu encore se développer dans la misérable vie que vous menez, reste troublée, fascinée, confondue aux éblouissantes perspectives qu'elle entrevoit. — Señor, répondit Antonia, je suis bien ignorante, il est vrai, des choses de la vie... Le peu que je sais, je l'ai appris dans les livres qui me viennent de ma mère. Cependant, si les nuances de votre langage ont pour moi une certaine obscurité, je saisis le fond de votre pensée... Ce que vous me souhaitez, c'est mon malheur et ma honte!....— Antonia... — Je vous ai patiemment écouté, Señor, laissez-moi donc vous répondre. Il est possible, comme vous venez de le dire, que Dieu ait refusé la clarté à mon intelligence; en revanche, dans sa bonté infinie, il m'a accordé la conscience du bien et du mal. Oui, il y a en moi, je vous le répète, un sentiment que je ne saurais définir, qui me guide dans toutes mes actions, et qui, jusqu'à présent, ne m'a pas encore trompée. Je n'ai jamais eu à revenir sur une impression première. J'ai toujours su distinguer les bons des méchants, ou du moins ceux qui me souhaitaient du bien de ceux qui me voulaient du mal. Cela doit vous paraître étrange. Je vous jure pourtant que c'est vrai. Combien de fois n'ai-je pas été étonnée moi-même, presque effrayée, en voyant se réaliser des pressentiments que j'avais d'abord repoussés comme étant extravagants, insensés! Si, tout à l'heure, vous m'avez causé une frayeur aussi vive, c'est que vous aviez de méchantes intentions; lesquelles? je l'ignore... — Prenez garde, enfant, s'écria le jeune homme d'une voix qu'il s'efforça de rendre calme, mais qui vibrait de passion et de colère, prenez garde, enfant! la soumission et les prières peuvent parfois me désarmer; les obstacles ne font que m'irriter. Ne me poussez pas, par une méfiance insultante, dans la voie de la violence... Vous auriez à vous en repentir amèrement plus tard... Croyez-moi, Antonia; fiez-vous à mon amour... — Votre amour, Señor, interrompit la jeune fille, avec un effroi mêlé d'indignation qui fit resplendir son divin visage, oh! je vous en conjure, ne parlez pas ainsi!... Vous prétendez que vous appartenez à une illustre famille... et vous ne reculez point devant un mensonge... Un vrai caballero ne saurait être un menteur!... — Ainsi, vous doutez de mon amour? demanda le jeune homme avec un sourire qui fit instinctivement tressaillir Antonia. — Je n'en doute pas, Señor, je le nie! — Alors, comment appelez-vous le sentiment qui m'entraîne vers vous?... — Un crime!... Señor!... — Un crime! — Oui, un crime! répéta avec force la jeune fille, car vous n'avez jamais eu à vous plaindre de moi, et cependant vous rêvez mon malheur! — Eh bien! soit. Au fait, cela simplifie beaucoup la question. Je suis un infâme, capable des plus odieuses actions... c'est convenu... Après?

Antonia regarda tristement M. Henry, et d'un ton de compassion:

—Je vous plains, Señor, dit-elle lentement; vous devez être bien malheureux!

Pendant quelques instants, le jeune homme resta comme accablé; mais bientôt les pommettes de ses joues livides se colorèrent, l'éclat de ses yeux redoubla d'intensité, et ses lèvres pâles, minces et brûlantes frémirent sous la contraction de ses nerfs violemment excités.

— J'ai pu accepter vos craintes et vos soupçons, Antonia, reprit-il en scandant pour ainsi dire chacune de ses paroles; mais



Philippoteaux del. Leguay sculp

[illegible]

LE BATTEUR D'ESTRADE

je

je ne saurais en faire de même pour votre commisération et votre dédain... Regardez-moi bien... Je suis calme... Je m'exprime posément... tranquillement... sans éclat... n'est-il pas vrai? Eh bien! savez-vous ce que signifie ma modération? Que je serai pour vous inexorable, sans pitié... que ne pouvant vous faire partager mon amour, je vous l'imposerai. A défaut de votre sourire, j'aurai vos larmes... Ah! vous vous êtes imaginé, ma belle enfant, que vous aviez affaire à une espèce de Panocha. Vous avez pris ma retenue pour de la timidité, de la gaucherie; et votre petit orgueil de ranchera s'est exalté outre mesure à la pensée que vous repousseriez les hommages d'un caballero? Parbleu! vous vous êtes étrangement trompée! —Mon Dieu! que veut cet homme? murmura Antonia.

M. Henry la contempla pendant quelques instants avec une sinistre admiration, si l'on peut s'exprimer ainsi; puis, reprenant la parole, mais cette fois sans se contraindre, et en laissant librement vibrer sa voix:

— Enfant, que tu es donc belle! s'écria-t-il. Ah! si j'étais capable d'aimer, je sens que je serais fou de toi!...

Alors le jeune homme, par un geste plus rapide que la pensée, saisit la main d'Antonia, et la retenant malgré les efforts de la pauvre enfant pour se dégager:

— A quoi bon cette indignation, dit-il avec moins d'emportement, elle nuit à ta beauté sans affaiblir mon amour!..— De grâce, Señor, laissez-moi! Le contact de votre main me glace le sang... Il me semble que je suis liée par l'étreinte d'un reptile venimeux.

Cette imprudente exclamation fut la goutte d'eau qui fait déborder la coupe trop pleine. Toutes les mauvaises et impétueuses passions du jeune homme éclatèrent.

— Ah! misérable! s'écria-t-il en serrant avec une violence frénétique la main d'Antonia dans les siennes, ce dernier outrage met le comble à la mesure! Tout à l'heure tu as prononcé le mot « crime »... tu pourrais bien, ainsi que tu le prétends, posséder en effet la prescience de l'avenir.

Phénomène inexplicable et étrange! A mesure que croissait la fureur de M. Henry, le calme revenait à Antonia.

— Il est heureux pour vous, Señor, dit-elle froidement, qu'il n'y ait pas de témoin de ce qui se passe ici, car vous seriez à jamais déshonoré. — Déshonoré pour avoir laissé tomber mes regards sur une ranchera? — Non, Señor, mais pour avoir abusé de votre force vis-à-vis d'une femme...Regardez ma main!...

M. Henry obéit: des gouttelettes de sang, semblables à des grains de corail, perlaient sur les ongles roses de la pauvre enfant.

— Oh! pardonne-moi! Ta beauté m'avait rendu fou! s'écria-t-il en jetant ses bras autour de la taille d'Antonia.

Il faudrait un pinceau et non une plume pour rendre la sublime indignation qui illumina le visage de la jeune fille.

Avec une souplesse féline et une force virile que l'on n'aurait jamais soupçonnées dans une aussi frêle et gracieuse créature, elle s'était dégagée de l'étreinte de M. Henry.

— Oh! vous me faites horreur! s'écria-t-elle; mais je n'ai plus peur... car je sais maintenant que vous me tuerez!... Un danger inconnu m'effrayait... Je ne baisserai pas les yeux devant la mort...

Le regard d'Antonia était d'une si triomphante fierté, sa pose exprimait un si superbe dédain, que M. Henry hésita.

L'admiration avait remplacé en lui la colère.

— Non... je ne faiblirai pas, murmura-t-il enfin, ce serait une lâcheté et une honte!

Le jeune homme s'élança vers Antonia, lorsque, poussant tout à coup un cri qui n'avait rien d'humain et qui ressemblait au rugissement d'un tigre blessé à mort, il tomba de toute sa hauteur sur le sol.

La chute de M. Henry démasqua Panocha, qui apparut, tenant un couteau ensanglanté à la main.

Le Mexicain contempla d'un air radieux son ennemi gisant à terre.

— C'est bien flatteur pour moi, dit-il, un homme qui a tué six ours gris... Eh bien! Señorita, continua don Andrès Morisco y Malinche y Nabos en s'avançant vers la jeune fille, que la surprise et la terreur retenaient

immobile à sa place, n'avais-je pas raison de vous répéter sans cesse que vos excursions aboutiraient un jour ou l'autre à quelque catastrophe? Voyez ce qui serait advenu aujourd'hui si je n'avais pas eu la bonne idée de vous suivre de loin! — Tu as tué cet homme, Andrès!... murmura Antonia, toute tremblante. — Je l'espère bien, Señorita... mais, rassurez-vous... s'il n'est pas mort, je l'achèverai!... Du reste, la partie était engagée entre nous depuis une semaine... je vous raconterai cela plus tard... Enfin, j'ai gagné la belle!... — Pas encore, Panocha! nous sommes seulement manche à manche!

Andrès bondit comme s'il avait été piqué par un serpent.

M. Henry venait de se soulever de terre; il s'appuyait sur son bras gauche, et de sa main droite il tenait sa carabine.

— Merci, mon Dieu! Il vit! s'écria Antonia en levant ses beaux yeux vers le ciel. — Antonia, vous êtes une vaillante et sainte créature! dit le blessé d'une voix faible. Tantôt je vous désirais... à présent je vous aime...

Alors, tournant sa tête vers le Mexicain tremblant:

— Tu as bien fait, Panocha; je t'approuve!...

M. Henry, après avoir prononcé ces derniers mots avec une difficulté extrême, laissa tomber sa carabine et ferma les yeux; Antonia courut vers lui.

— Vite, vite... il n'y a pas un instant à perdre, Andrès, dit-elle, va chercher des pions, et fais préparer un brancard!

Panocha ne se fit pas répéter cet ordre; il s'éloigna en courant; il se méfiait de l'évanouissement du jeune homme.

— Oh! murmura Antonia quand elle fut seule... et une adorable teinte rosée passait sur son visage... maintenant je comprends combien don Luis a été noble et délicat avec moi... et je sens que je l'aime!...

XI

La ville la plus curieuse et la plus extraordinaire qui soit au monde n'est plus ni Paris, ni Pékin; c'est San-Francisco. Bâtie en un jour par la cupidité, détruite régulièrement tous les mois par l'incendie, elle présente le singulier spectacle d'une prospérité qui se développe et se fortifie par les désastres. La flamme dévore-t-elle une masure de bois, le lendemain s'élève à sa place une maison en briques; la maison devient-elle à son tour la proie du terrible fléau, alors apparaît un palais bâti en pierres de taille! Du reste, rien de pittoresque et de charmant comme l'ensemble de San-Francisco, vu de la mer; coquettement adossé en forme d'amphithéâtre au versant d'une colline, il offre dans ses constructions une incroyable diversité de formes et de couleurs: le bois, la brique, la pierre, mêlent leurs nuances diverses aux ordres d'architecture les plus différents. Si ce n'est le rigide et monotone alignement des rues qui laisse l'œil sans obstacle, et l'imagination sans travail, on ne pourrait jamais croire que l'on se trouve dans une ville américaine, c'est-à-dire sortie des mains du peuple le plus positif et le moins fantaisiste de l'univers.

L'animation qui règne dans la ville tient, comme la ville elle-même, du prodige. Une foule bigarrée, compacte, affairée et agitée, grouille au milieu de la fange fétide et noirâtre des rues; on se coudoie sur les trottoirs en bois qui bordent les maisons, on s'assassine un peu partout.

L'Américain est un piéton assez désagréable à rencontrer sur son chemin; ainsi que le taureau, il affectionne singulièrement la ligne droite, et ne déteste pas la brutalité; si vous lui semblez moins robuste que lui, il s'empresse de vous passer sur le corps, et continue joyeusement sa route en se figurant qu'il vient de donner une preuve éclatante de son indépendance. La locomotive agit de la même sorte; mais au moins a-t-elle une excuse; on la conduit, et son crâne de fer ne renferme, au lieu de cervelle, que de la vapeur.

Des *bars*, espèces de buvettes où le consommateur reste debout, provoquent de tous les côtés l'intempérance des passants, et contribuent grandement, par le prodigieux et nuisible débit de leur *brandy* et de leur

whisky frelatés, à changer les altercations en rixes et les rixes en meurtres.

En un mot, comme personne n'est assuré de son lendemain, chacun vit du mieux et le plus vite qu'il peut; cependant on trouve des usuriers qui thésaurisent!

Inutile d'ajouter que la population de cette ville si exceptionnelle, se compose en majeure partie des épaves de toutes les nationalités dévoyées; toutefois, on y rencontre des négociants très-millionnaires et excessivement honorables, d'honnêtes artistes écervelés ou misanthropes, et de bons et braves touristes qui sont venus de bien loin pour acquérir le droit de passer plus tard pour des menteurs, quand ils seront de retour dans leurs foyers!

C'est dans une des maisons de la plus belle rue de San-Francisco, dans Montgomery-street, que, du rancho de la Ventana, nous transporterons le lecteur. Montgomery tient le milieu, dans la nouvelle Babylone américaine, entre notre rue Vivienne et la rue de la Paix. C'est le quartier des magasins splendides, des riches négociants et des hauts spéculateurs. Seulement Montgomery-street l'emporte, et de beaucoup, sur ses rivales parisiennes, par le déploiement de son étendue; parallèle à la baie, elle traverse la ville dans sa plus grande longueur.

Sur la porte de la maison où nous pénétrons est clouée une plaque de cuivre brillante comme de l'or, et sur la plaque est écrit en gros caractères noirs : *M. Sharp and Cᵉ*. C'est là le nom de l'un des opulents négociants de San-Francisco.

Entrons tout de suite dans le parloir, qui est assez luxueusement décoré; les meubles qui le garnissent n'ont pas coûté bien cher à M. Sharp : ils proviennent d'une saisie faite par la douane, et ont été vendus à vil prix à l'encan.

Une jeune fille, âgée de dix-huit ans, miss Mary, l'enfant unique de M. Sharp, est en train de surveiller et de gourmander une servante qui dresse le couvert sur la table. Il est trois heures.

Miss Mary, un nom bien commun, mais aussi joli à entendre que facile à prononcer, est la véritable Américaine pur sang. Grande, svelte, élancée, d'une éblouissante blancheur, bien prise de taille, le premier coup d'œil lui est tout favorable. Si on la regarde avec plus d'attention, on voit qu'elle a de grands yeux bleus, un nez délicatement dessiné, et une petite bouche fraîche et mignonne; son front, élevé, est à moitié caché par deux bandeaux d'un blond doré qui viennent, en se contournant, se rejoindre derrière ses oreilles. Sa chevelure, abondante et soyeuse, est digne d'un diadème.

Miss Mary est vêtue avec plus de luxe que de goût; sa robe, beaucoup trop décolletée pour une jeune fille, est d'une riche étoffe de soie; il y a à ses manches pagodes une trop grande profusion de dentelles; les bouts de sa ceinture, qui retombent et se cachent dans les plis de ses volants, rappellent trop une jeune pensionnaire. Quant aux pieds et aux mains de miss Mary, ils n'ont rien de remarquable; ils manquent certainement de cette délicate finesse aristocratique que l'on trouve en Europe dans certaines classes privilégiées; mais s'ils ne prêtent pas à l'éloge, ils ne provoquent pas la critique.

Miss Mary est donc jolie, très-jolie, et pourtant l'admiration que l'on éprouve en la voyant pour la première fois n'est pas spontanée, complète; elle laisse la place à l'analyse. Cela provient de ce que la jeune fille manque de ce je ne sais quoi que l'on pourrait appeler la beauté morale : l'âme de miss Mary est sans reflets; son visage reste muet.

Lorsque la domestique eut terminé sa tâche, la jeune fille jeta un dernier coup d'œil sur la table.

— Mon Dieu, Betsy, dit-elle, il est fort heureux que je me défie de vos distractions. Vous n'avez mis que cinq couverts, et nous sommes six convives!

Après cette observation fort juste et raisonnable, que la servante accueillit assez mal, car Betsy, la brave Américaine, était pénétrée de l'idée de son indépendance et de sa dignité, miss Mary quitta le parloir et monta au salon. Le salon de M. Sharp occupait à lui seul le premier étage de la maison; il se composait d'une vaste pièce et d'une espèce de boudoir moitié moins grand;

une ouverture de porte, sans battants, séparait les deux pièces, tout en laissant entre elles une facile et mutuelle communication.

Les meubles de ce salon avaient le même cachet, la même origine que ceux du parloir; ils sentaient la belle pacotille et sortaient d'un *auction*, ou vente à l'encan. Miss Mary était à peine assise lorsque la porte s'ouvrit, et M. Sharp entra.

Master Sharp pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans; sa taille dépassait cinq pieds six pouces; ses gros favoris noirs, son nez un peu fort, sa bouche assez grande, ne le désignaient nullement comme étant le père de la belle miss; il n'y avait pas même entre eux prétexte à cette ressemblance vague et très-contestable que l'on appelle en Europe « un air de famille; » phraséologie aussi spirituelle que profonde qui a préservé bien des amours-propres et sauvegardé bien des positions!

Master Sharp, quoiqu'il arrivât à l'instant d'une longue excursion dans les environs de San-Francisco, portait un habit et un pantalon noirs, un chapeau rond et une cravate blanche : son menton, fraîchement rasé, offrait une teinte bleuâtre qui ne contribuait certes pas à adoucir ses traits.

Master Sharp ne parut pas remarquer la présence de sa fille; il prit une chaise, s'assit dessus, appuya ses jambes sur un divan; et tirant de sa poche un journal de dimension colossale, et imprimé en caractères microscopiques, il se mit tranquillement à le lire à voix basse.

Comme le digne négociant ne parcourait du regard que les colonnes des annonces placées sous la rubrique « entrées et sorties des navires, ventes et achats, cours du change, » sa lecture ne se prolongea pas au delà d'une demi-heure. Alors il sortit d'une autre poche de son habit un morceau de bois blanc et un couteau, et se mit à sculpter le buste de Washington. Un mouvement trop brusque, qui entama profondément le visage de l'illustre libérateur des États-Unis, modifia la pensée de master Sharp; du domaine de l'art, il passa dans celui de l'industrie : de son Washington mutilé, il fit un paquet de cure-dents.

Quand un Américain n'a pas un morceau de bois à découper, il taille un meuble; s'il est en mer, il ravage les bastingages du navire; à l'église, son banc; au sénat, son pupitre! c'est le signe particulier de sa nature. Il y a toute une physiologie dans cette observation-là.

Ses cure-dents terminés, M. Sharp eut un moment pénible; il manquait de bois, alors il s'occupa de sa fille.

— Miss Mary, lui dit-il, vous avez l'air triste aujourd'hui. La brique aurait-elle baissé depuis ce matin... car je suppose que vous n'ignorez pas que j'en ai acheté six cent mille hier à raison de dix piastres le mille.— Je ne présume pas que la brique ait baissé, Monsieur ! — Alors vous n'êtes pas triste? Je suppose que je me serai trompé.

L'Américain, c'est une justice que l'on doit rendre à sa prudence, n'affirme jamais une chose; il *suppose* que sa santé est bonne; il *présume* qu'il se nomme un tel, et il *calcule*, tout en consultant un chronomètre, qu'il pourrait bien être midi.

Beaumarchais, si je ne me trompe, prétendait qu'avec le mot seul de *goddam* on parlait anglais : l'anglais des États-Unis est donc trois fois plus difficile à apprendre que celui de la métropole, car il comprend trois mots: je suppose, je calcule, je présume.

Rassuré sur l'état moral de sa fille, M. Sharp bâilla à plusieurs reprises; puis, ce nouveau passe-temps épuisé, il rentra dans la conversation par une remarque fort judicieuse : il déclara qu'ayant grand appétit, il ne serait pas fâché de se mettre à table.

— Vous oubliez, Monsieur, que nous attendons du monde aujourd'hui. — Je présume que si mes invités tardent encore dix minutes, je ne les attendrai pas.

Plusieurs coups précipités qui retentirent en ce moment à la porte de la rue, annoncèrent l'arrivée d'une personne étrangère.

Peu après, un domestique mâle introduisit le visiteur dans le salon. L'honorable M. Sharp se leva, et, allant à sa rencontre, lui donna une fougueuse poignée de main. Une telle réception de la part de M. Sharp dénotait le dernier degré de l'estime, à

moins qu'elle ne signifiât qu'il avait besoin du visiteur, ou bien encore qu'il espérait le tromper dans la négociation de quelque affaire. Du reste, quelles que fussent les intentions secrètes de M. Sharp, il faut avouer que le nouveau venu méritait bien, à en juger sur l'apparence, un accueil aussi flatteur.

C'était un jeune homme de vingt-huit à trente ans. La noblesse pleine de simplicité et de naturel de son maintien, la loyauté et la franchise que reflétait son visage, devaient forcément commander le respect et éveiller la sympathie de chacun. Ses traits, d'une excessive pureté de lignes, auraient pu paraître efféminés sans l'expression de fière audace qui brillait dans ses yeux. Quoique ses cheveux et sa barbe, qu'il portait entière, fussent d'un blond doré, il y avait dans toute sa personne une telle vitalité, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'un statuaire, et même un peintre, l'auraient volontiers accepté comme le modèle de l'homme dans toute la splendeur virile de sa force et de sa beauté.

D'une taille qui ne dépassait guère la moyenne, il possédait néanmoins tous les signes qui indiquent une redoutable puissance musculaire; et l'on comprenait que l'espèce de maigreur de son buste provenait seulement des excès d'une vie élégante et privée d'exercices violents.

— Vraiment, monsieur le comte, dit l'Américain, je présume que je suis enchanté de vous voir! Je ne comptais plus sur vous!

— Vous aviez tort, monsieur Sharp, car vous aviez ma parole!

Le jeune homme, après avoir répondu assez faiblement à la vigoureuse poignée de main du négociant, était allé saluer miss Mary.

Le sourire par lequel l'accueillit la jeune fille fut si doux, si tendre, que tout homme se serait senti ému; le visiteur ne le remarqua pas.

— Je suppose, monsieur le comte, que vous êtes toujours en bonne santé et en bonne humeur? dit M. Sharp.— Parfaite, je vous remercie.

Les citoyens des États-Unis ont un faible des plus prononcés pour les titres de noblesse; ne pouvant s'en affubler eux-mêmes, ils ne manquent jamais de bien constater ceux de leurs hôtes; cependant, car, au fond, ce sont des gens sensés que les Américains, il est une chose qu'ils mettent au-dessus de la noblesse: l'argent!

Le comte venait de prendre place à côté de miss Mary, quand de nouveaux coups de marteau annoncèrent un second visiteur.

— Je suppose que c'est le marquis, dit M. Sharp; nous allons donc manger!

Une minute après, la porte du salon s'ouvrait et donnait passage à M. Henry.

Le bon négociant étreignit la main du marquis comme il avait fait pour celle du comte, à la briser; puis, présentant les deux jeunes gens l'un à l'autre:

— Monsieur le comte d'Ambron, le marquis Henry de Hallay; monsieur le comte de Hallay, monsieur le comte Louis d'Ambron.

MM. d'Ambron et de Hallay se saluèrent d'une légère inclination de tête; puis après une courte hésitation, ce dernier, s'avançant vers M. d'Ambron et lui tendant la main:

— Ma foi, cher comte, s'écria-t-il en français, je n'ai pas voulu troubler master Sharp dans ses majestueuses fonctions de grand maître des cérémonies, pour lui dire que sa présentation était bien inutile, et que nous sommes d'anciens amis!...

Le comte se recula de quelques pas, et saluant M. Henry, mais sans prendre la main que ce dernier lui avançait:

— En effet, Monsieur, répondit-il froidement, je vous connais beaucoup de réputation, et je vous ai rencontré jadis quelquefois dans le monde.

Le comte revint alors vers le marquis, et lui donnant une poignée de main:

— Nous sommes devant une dame! continua-t-il avec la même roideur; je crois donc que vous auriez tort de vous formaliser ouvertement de ma réserve.

A la mortelle insulte qui venait de lui être faite, le marquis de Hallay avait souri. Toutefois, à la sinistre lueur qui illumina ses yeux gris, il était évident que, lui aussi, courbait momentanément la tête devant les convenances, mais qu'il comptait sur une prompte et éclatante vengeance.

— Soit, comte, dit-il, ne changeons rien à mon premier programme; jusqu'à la fin de la soirée nous serons deux amis... mais demain!... — Comme bon vous semblera, marquis, je suis un débiteur très-solvable. — Oh! je le sais!... c'est ce qui me donne la force de me contenir... sans cela je vous aurais assassiné sur place!...

Le comte eut un superbe sourire d'incrédulité; mais il ne répondit pas. Sa conversation avec le marquis n'avait que trop duré, puisque ses hôtes ne comprenaient pas le français.

M. Sharp n'avait attaché aucune importance à la rapide et, en définitive, courtoise pantomime des deux jeunes gens: il les avait vus se serrer mutuellement la main, ils étaient compatriotes, ils se connaissaient déjà sans doute, tout était pour le mieux; mais ce que le négociant n'avait pas soupçonné, sa fille Mary l'avait deviné: les hommes jugent peut-être plus sainement et plus sûrement la portée d'un fait que les femmes; mais les femmes ont un merveilleux flair et un infaillible instinct des nuances que nous méconnaissons trop souvent. Une femme fait plus facilement une folie qu'une gaucherie. Pour les hommes, c'est le contraire.

— Je présume que je dînerais bien volontiers, dit M. Sharp; descendons au parloir.

Miss Mary indiqua, en rougissant imperceptiblement, une place à ses côtés à M. le comte d'Ambron, et le marquis s'assit près de l'excellent Sharp. Deux couverts restaient vacants.

—Attendez-vous encore d'autres convives? demanda le marquis — Encore deux, je crois que oui: un ami qui ne manque jamais à un rendez-vous, et un *excentric* gentleman sur lequel on ne doit jamais compter.

M. Sharp n'avait pas achevé sa phrase, que de furieux coups de marteau, frappés à la porte de la rue, ébranlèrent la maison. Un homme, le front baigné de sueur, s'élança dans la salle à manger; c'était l'ami ordinairement si exact, M. Wiseman, un armateur américain.

— Quatre heures moins une minute, dit-il en tirant sa montre, je suis en avance d'une minute. — Je présume que votre montre retarde de près de cinq minutes, répondit M. Sharp après un léger silence, car l'affirmation à brûle-pourpoint de M. Wiseman l'avait frappé de surprise; heureusement que le dîner n'est pas commencé; allons, à table!

L'armateur Américain, après avoir été présenté aux deux jeunes gens, s'empressa de vider sur son assiette le contenu de cinq ou six plats, et ne s'occupa plus qu'à battre en brèche le formidable bastion de viandes, de poissons et de légumes qui s'élevait devant lui.

Un regard de miss Mary, que le marquis de Hallay surprit, allant du comte à lui, lui fit engager la conversation; il craignait que son silence n'éveillât les soupçons de la jeune fille. Miss Mary, nous l'avons déjà indiqué, n'en était plus aux soupçons.

— Votre départ a dû causer un grand vide dans les salons de Paris, cher comte, dit-il. Et vraiment, je suis à me demander quel est le motif qui a pu vous conduire en Californie: jeune, riche, ayant de luxueux et doux loisirs, retenu dans votre patrie par des chaînes de fleurs, vous auriez été le dernier homme que je me serais imaginé devoir retrouver à San-Francisco! — La place que j'occupais à Paris était si humble, si effacée, que mon absence n'aura pas même été remarquée, marquis. Quant au motif qui m'a fait traverser les mers, il est fort simple: je m'ennuyais de ma paresse... j'ai voulu voyager. — Très-bien!... Mais choisir la Californie pour but de vos pérégrinations, voilà ce que je ne m'explique pas!... On vient à San-Francisco pour gagner de l'argent et non pour s'y distraire! Du reste, soyez assuré que je suis ravi de notre rencontre. — Je vous remercie infiniment; le plaisir est partagé. Mon Dieu! j'ai dû ma détermination, comme cela se voit la plupart du temps dans les actes les plus importants de la vie, à une circonstance bien insignifiante, à la connaissance que j'avais faite à Paris d'un Mexicain millionnaire qui, habitant depuis de longues années la Californie, m'a tracé une description si pittoresque des mœurs de ce curieux pays, que l'envie m'a pris tout aussitôt d'aller y chercher des

aventures. — Alors vous n'êtes pas seul? — Comment cela? — Votre Mexicain millionnaire vous sert de cicerone? — Nullement!... Il m'a été impossible, malgré mes démarches, de le retrouver!... Mais, j'y pense, vous devez connaître mon Mexicain? — Moi?... A quel propos? — C'était le plus beau joueur de Paris! — Il se nommait, ce Mexicain? — Le señor don Ramon Romero. — Non, je ne l'ai jamais vu; seulement, j'ai beaucoup entendu parler de lui. Il a été le lion d'un hiver!... J'étais absent de Paris à cette époque!... Ce don Ramon, disait-on, jetait l'or à pleines mains, ensorcelait toutes les femmes, faisait un scandale inouï... Je crois, si ma mémoire ne me trompe pas, qu'il passait pour un peu sorcier... On lui attribuait de merveilleux effets magnétiques!... Mais, parbleu! j'y songe, n'avez-vous pas eu vous-même une affaire avec ce don Ramon Romero?

Une légère rougeur monta aux joues du comte.

— Mais, oui, c'est bien vous... Je me rappelle maintenant... un duel à bout portant avec un seul pistolet chargé... — Votre mémoire ne vous trompe pas, Monsieur, dit d'Ambron d'une voix ferme. Don Ramon fut avec moi d'une générosité impitoyable... Le sort l'avait favorisé, il tira en l'air!... — Ce n'était pas agir en gentleman, répondit le marquis en regardant fixement son interlocuteur. — Pourquoi donc? — Parce qu'il est, selon moi, de fort mauvais goût d'épargner sur le terrain un adversaire! C'est imposer un sentiment de reconnaissance forcée à un homme qui souvent désirerait rester votre ennemi!... Je ne vous dissimulerai pas que, quant à moi personnellement, je n'accepterai ni ne ferai jamais une pareille grâce!... N'est-ce point là aussi votre opinion, comte? — Je vous rends justice, marquis... vous avez toujours tué vos adversaires... Oui, je partage, du moins momentanément, votre manière de voir.

L'armateur américain qui était parvenu à démolir, mieux encore, à engloutir son bastion, se mêla alors à la conversation :

— Savez-vous quel est aujourd'hui le cours du suif sur la place, miss Mary? — Non, Monsieur. — En vérité?

Alors l'Américain se retourna vers le comte, et lui répéta flegmatiquement la même question.

Le comte d'Ambron allait répondre d'une façon également négative, lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrit, et un homme mis avec une parfaite élégance apparut sur le seuil.

— Est-ce là le *gentleman excentric* dont vous me parliez dernièrement? demanda l'armateur au bon M. Sharp. — Je calcule que c'est lui!... Eh! bonjour, mon cher! — Joaquin Dick! s'écria le marquis de Hallay avec une surprise qui côtoyait la stupéfaction. — Don Ramon Romero!... dit vivement le comte en se levant de table. — Lui! toujours lui! murmura miss Mary en pâlissant.

Le Batteur d'Estrade salua les convives et s'avança vers le couvert vide qui l'attendait.

XII.

L'arrivée soudaine d'un convive qui n'est plus attendu, surtout lorsqu'un dîner touche à sa fin, amène toujours une certaine gêne dans une réunion; mais l'entrée du Batteur d'Estrade dans le parloir produisit une véritable stupéfaction parmi les invités. L'armateur américain eut seul un sourire; il espérait que l'on recommencerait le repas. Joaquin Dick salua courtoisement l'amphitryon.

— L'excuse de mon retard est dans votre ponctualité, cher monsieur Sharp, dit-il; je savais que mon absence ne vous empêcherait pas de vous mettre à table à quatre heures précises; et, comme une affaire importante m'appelait ailleurs... — Les affaires doivent passer avant tout, cher Monsieur, interrompit le négociant avec feu.

Il fallait que la conviction de maître Sharp fût bien profonde pour qu'il osât ainsi la proclamer nettement, et sans la faire précéder d'un je *calcule*, je *suppose* ou je *présume*. Le comte d'Ambron, en apercevant Joaquin, s'était, par un mouvement spontané, levé de dessus sa chaise; dès que ce

dernier eut présenté ses excuses au maître de la maison, il s'avança vivement vers le Batteur d'Estrade, et lui prenant la main :

— Señor don Ramon Romero, lui dit-il, le silence que vous avez gardé vis-à-vis de moi jusqu'à ce jour me donne à supposer que vous ne souhaitiez guère me revoir. Eh bien! moi, je vous avoue franchement que je suis ravi de notre rencontre.

Joaquin Dick serra cordialement la main du jeune homme dans la sienne.

— Vous vous méprenez sur mes sentiments, répondit-il; bien souvent, au contraire, j'ai pensé à vous dans mes heures de découragement et de tristesse. Le souvenir du fou sublime m'aidait alors à supporter l'humanité. — Le fou sublime!... — Avez-vous donc oublié que je ne vous appelais jamais autrement à Paris? Le climat de la Californie vous aurait-il déjà changé à ce point, que ce surnom, que vous acceptiez jadis en souriant, vous paraîtrait aujourd'hui injure? — Non, cher don Ramon!... Tel vous m'avez connu, tel je suis et je mourrai. — C'est possible! Il y a des maladies incurables!

La reconnaissance du Batteur d'Estrade et du comte d'Ambron avait paru causer un médiocre plaisir au marquis de Hallay.

— Señor Joaquin, dit-il, vous ne vous trompiez point en prédisant que le hasard nous réunirait tôt ou tard! Acceptez mes sincères félicitations de l'extrême et subite amélioration qui s'est opérée dans votre sort. — Quelle amélioration, señor don Enrique? — Je vous avais quitté batteur d'estrade, et je vous retrouve gentleman et millionnaire! — Dites plutôt que vous m'avez quitté batteur d'estrade déguenillé, ou, si vous aimez mieux, revêtu de la livrée de mon état, et que vous me revoyez maintenant dans un costume de courtaud de boutique ou de grand seigneur, c'est-à-dire ganté de blanc et vêtu de noir... Voilà tout!... Du reste, je n'ai jamais affiché la prétention d'être un pauvre mendiant ou un homme mal élevé! — Soyez persuadé, don Ramon Romero, que ma remarque n'est nullement une critique, mais bien au contraire un compliment. — Ce nom de Ramon Romero vous intrigue? Mon Dieu! rien de plus simple à expliquer. J'avais depuis longtemps envie d'aller dépenser en Europe quelques pépites d'or enfouies dans ma ceinture; mais craignant que ma réputation ne me fermât la porte des salons où je désirais pénétrer, — dans mon amour-propre d'ignorant sauvage je me figurais que le Batteur d'Estrade était connu de la terre entière, — je m'affublai d'un pseudonyme de pure fantaisie!... Quant à ce titre de millionnaire que vous m'accordez si généreusement, je ne l'ai, hélas! jamais mérité. — Mon cher Joaquin, interrompit master Sharp qui semblait prendre peu d'intérêt à cette conversation, je suppose que si vous mangiez bien vite, cela me permettrait de faire desservir! — J'ai dîné.

L'armateur américain, en entendant la réponse du Batteur d'Estrade, lui lança un regard de pitié qui disait clairement :

— Mon ami, vous n'êtes qu'un maladroit!

Il est inutile de rapporter ici, ce que personne n'ignore, que les Anglaises et les Américaines quittent la table dès qu'arrive le dessert; elles laissent ainsi aux convives mâles la liberté de se griser à leur aise.

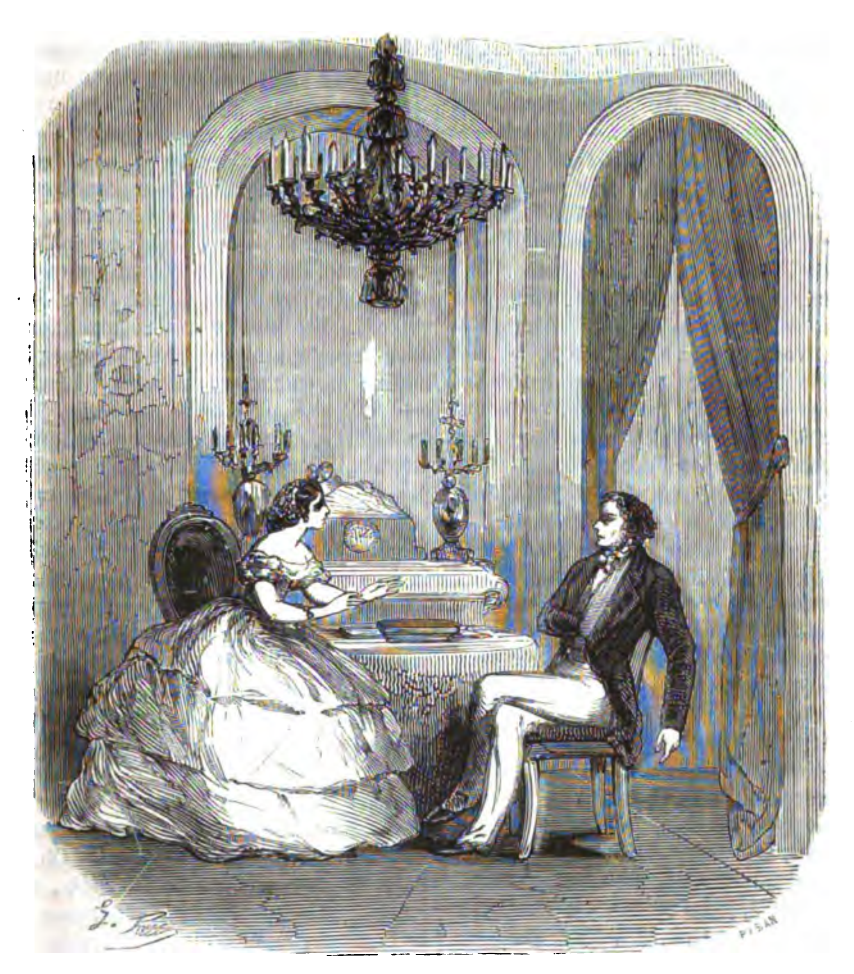
Ce que tout le monde sait également, c'est que les jeunes filles américaines possèdent une liberté illimitée; cette liberté, fondée sur le respect qu'elles inspirent ou que, du moins, on leur témoigne, leur donne des prérogatives qui, en Europe, sont l'apanage exclusif de la population masculine. Elles prennent l'initiative en presque toutes choses : par exemple, elles vous demandent de les conduire dîner en tête-à-tête à la campagne; et quand l'omnibus dans lequel elles montent est au complet, elles s'asseyent tranquillement sur les genoux du premier voyageur venu, à moins, toutefois, cas qui se présente plus rarement, qu'elles n'ordonnent au voyageur de se tenir debout et de leur céder la place. Les jeunes filles américaines, en y réfléchissant, jouissent de beaucoup plus de droits que, grâce à Dieu, les hommes n'en ont en Europe.

Aucun des convives de M. Sharp ne s'étonna donc, quand on eut apporté le dessert, d'entendre miss Mary dire au Batteur d'Estrade :

— Señor Joaquin, accompagnez-moi, je vous prie, au salon, j'ai à vous parler.

Une expression d'ennui et de mauvaise humeur, qu'il dissimula en s'inclinant devant la jeune fille, assombrit toutefois le visage du Mexicain; mais il s'empressa d'obéir.

Une fois qu'ils furent seuls, le Batteur



Oh! vous le sauverez, Joaquim! (Page 498.)

d'Estrade prit un fauteuil, et se plaçant en face de miss Mary :

— J'attends que vous daigniez vous expliquer, Señorita, lui dit-il avec un sang-froid glacial.

La jeune fille leva sur le Batteur d'Estrade ses grands yeux bleus, et sembla hésiter; son regard exprimait l'embarras.

— Señor don Joaquin, répondit-elle, il y a longtemps que je reculais, tout en le souhaitant vivement, devant cet entretien. Il a fallu une circonstance bien impérieuse pour me décider.

Le Batteur d'Estrade resta silencieux, et miss Mary continua :

— Mon intention, Señor, n'est point de

revenir sur le passé... Oh! loin de là!... — Vous avez raison, Señorita, dit Joaquin... parler du passé, c'est généralement évoquer de tristes souvenirs. Le passé, c'est la vie réelle. L'homme qui veut être heureux doit fixer ses yeux sur l'avenir seul; car l'avenir, c'est l'illusion, le rêve!... Mais quelle est, je vous prie, la circonstance imprévue à laquelle je dois l'honneur de me trouver en ce moment auprès de vous? — Connaissez-vous depuis longtemps le comte d'Ambron? demanda la jeune fille, après une légère pause. — Depuis deux ans. — Vous intéressez-vous à lui? — Oui. — Beaucoup?

Joaquin réfléchit avant de répondre.

— Non, pas beaucoup, dit-il, mais plus pourtant qu'à tout autre être humain! — Eh bien! vous pouvez lui sauver la vie... — Moi? comment cela? — Il doit se battre demain avec le marquis de Hallay. — De qui tenez-vous cette nouvelle, miss Mary? demanda Joaquin toujours avec le même sang-froid. — De personne!... J'ai été témoin de leur querelle. — Vous? cela m'étonne!... — Pourquoi donc, señor Joaquin? — Parce que si le marquis de Hallay est doué d'un tempérament trop fougueux pour pouvoir, à certaines heures, modérer ou dissimuler sa violence, le comte d'Ambron, lui, est trop bien élevé, trop caballero pour s'abandonner jamais, en présence d'une femme, aux emportements de la colère. Quel était le motif de cette querelle? Contez-moi, je vous prie, comment cela s'est passé.—Ces gentlemen parlaient français, je n'ai rien compris. — Ah! ah! alors ce sont leurs éclats de voix et leur contenance menaçante qui vous ont fait deviner qu'il s'agissait d'une provocation?... — Non, Joaquin, ces messieurs se sont au contraire expliqués avec beaucoup de calme, et rien n'indiquait dans leurs gestes qu'ils échangeassent d'insultants propos... Mais... mais... — Je vous assure que je vous écoute, miss Mary; vous pouvez poursuivre. — Je suis certaine de ne pas me tromper!... Ils sont convenus de se rencontrer demain!

Le Batteur d'Estrade se mit à sourire d'une singulière façon; miss Mary paraissait attendre sa réponse avec une véritable anxiété.

— Soit, qu'ils se battent! dit-il tranquillement. Je me résous toujours difficilement à verser le sang humain, et pourtant la mort du marquis de Hallay pourrait me devenir bientôt si nécessaire, que je ne serais pas fâché qu'un heureux accident, en l'enlevant de ce monde, m'empêchât de succomber à la tentation... Si je m'exprime avec une telle franchise devant vous, miss Mary, c'est que je sais parfaitement que je n'ai rien à redouter de votre indiscrétion... — Oh! certes non, señor Joaquin; mais ce sera le marquis de Hallay qui tuera son adversaire. — Qui vous l'assure? — Le marquis est invincible! Sa force, son adresse et son courage sont incontestables et incontestés dans toute la ville!... Les plus terribles malfaiteurs de San-Francisco n'oseraient s'attaquer à lui, même en employant la ruse et la surprise. — Voilà une phrase de jeune fille. Sachez, miss Mary, qu'aucun homme n'est invincible devant la gueule d'un rifle ou d'un pistolet. Le plomb a des brutalités, et le hasard a des caprices qui égalisent toutes les forces et trompent toutes les prévisions; et puis M. le comte d'Ambron n'est nullement inférieur à son adversaire... Ce sera un beau combat! J'ai vu M. le comte à l'heure la plus solennelle de sa vie... Il était désarmé, et le canon d'un pistolet s'appuyait sur son front... Il resta droit, immobile et fier... Son regard limpide exprimait la joie du triomphe... Il se considérait non comme la victime, mais comme le martyr du point d'honneur!... Sa force était dans sa foi!... C'est un sublime fou que ce jeune homme!... — Oh! oui, n'est-ce pas, señor Joaquin Dick, que le comte est la plus noble et généreuse nature que jamais le ciel ait créée! s'écria miss Mary avec un enthousiasme et un élan qui venaient du cœur. Oh! vous le sauverez, Joaquin!... Vous empêcherez ce duel!...

Le Batteur d'Estrade regarda fixement la jeune Américaine, qui baissa la tête; un assez long silence eut lieu.

— *By God!* s'écria Joaquin en riant, que ne vous êtes-vous expliquée plus tôt, chère miss Mary!... Il fallait me dire tout de suite que vous aimiez le comte! Peut-être bien vous semblait-il difficile et pénible de faire

un semblable aveu à votre humble serviteur... vous aviez tort... Je n'ai jamais éprouvé pour vous aucune affection... vous n'êtes tenue à aucun ménagement envers moi... vous avez éveillé jadis ma curiosité, pas autre chose. J'ai voulu savoir si, ne croyant plus à la vertu des femmes, je devais avoir confiance dans l'insensibilité des statues. Je me suis adressé à vos mauvais instincts; j'ai excité vos mauvaises passions! Ma peine n'a pas été perdue! Un succès complet n'a pas tardé à couronner mes efforts. Le marbre a tressailli... votre cœur a battu... et vos lèvres m'ont enfin accordé un sourire... L'expérience avait réussi... rien ne me retenait plus auprès de vous... je me suis éloigné.

Le Batteur d'Estrade avait prononcé ces paroles sans nulle ironie, et du ton d'un homme qui raconte un événement auquel il a été complétement étranger. La jeune fille, les veines du front gonflées par l'émotion et les yeux pleins de larmes, l'écoutait dans un état d'accablement qu'elle ne songeait pas à cacher. Tout à coup elle releva la tête, et, posant sur Joaquin un regard assuré :

— Señor, dit-elle, votre cruauté m'apprend que je vous avais mal jugé ! Je n'ignorais point que vous n'aviez ni cœur ni âme, mais je vous croyais un vrai gentleman... — Vous aviez raison, miss Mary, interrompit Joaquin; c'est là la seule chose qui me soit restée de mes traditions de famille. Mais cela me passera sans doute, un de ces jours... J'ai déjà tant oublié!... Qui me vaut ce reproche de votre part? mes allusions au passé? Vous auriez tort. Je vous jure que vous me semblez tout aussi digne de respect que n'importe quelle autre femme. Vous n'avez pas compris mon intention. Je voulais simplement vous mettre à votre aise. L'homme qui insulte une femme est aussi lâche à mes yeux que celui qui l'aime est insensé! Je n'ai rien à vous reprocher, miss Mary, car je ne vous ai pas donné le temps de me tromper; et vous fussiez-vous jouée de moi, que je m'en prendrais, non pas à votre perfidie, mais bien à ma sotte crédulité. Maintenant, s'il est en mon pouvoir de vous rendre un service, soyez assurée, je vous en supplie, de mon empressement à vous être agréable.

Il y avait, à défaut d'enthousiasme ou de chaleur, une sincérité réelle dans la parole du Batteur d'Estrade.

— Quel homme extraordinaire vous êtes, Joaquin! s'écria miss Mary, il y a des moments où, tout en me rappelant la mystérieuse et fatale fascination que vous avez exercée sur moi, je ne trouve plus la force de vous haïr! Il faut que vous ayez bien souffert, Joaquin, pour que vous soyez devenu ce que vous êtes aujourd'hui : implacable quand vous réfléchissez, bon quand vous obéissez à votre premier mouvement.

A cet appel fait à ses souvenirs, le Batteur d'Estrade resta impassible.

— Ne m'ordonniez-vous pas, miss Mary, dit-il, d'empêcher que le comte d'Ambron ne serve de point de mire au rifle du marquis de Hallay? — Oh, Joaquin! la reconnaissance de ma vie entière... — Vous serez obéie, miss Mary; ces deux gentlemen ne se battront pas. — Vous me le jurez? — Oui. — Oh! merci!... merci!...

Le Mexicain se disposait à se lever, mais se ravisant :

— Vous vous figurez donc, miss Mary, que vous aimez le comte? — Si je l'aime! répéta l'Américaine avec un enthousiasme passionné qui idéalisa son visage et lui donna un admirable rayonnement de beauté, si je l'aime? oh! de toutes les forces de mon âme!... — Je gagerais mon brave Gabilan contre un âne boiteux, que cette enfant croit en ce moment à ce qu'elle dit, murmura Joaquin. Après tout, peut-être bien les femmes sont-elles parfois sincères, quand elles nous avouent d'abord qu'elles nous aiment. Seulement leur amour est mort depuis longtemps, qu'elles s'obstinent toujours à prétendre qu'il est plus vivace que jamais... De là vient qu'il y a tant de dupes!... Les femmes commencent à nous prendre par leur bonne foi; notre amour-propre achève leur ouvrage... et de cette façon tout le monde est à peu près heureux! — Vous qui connaissez le comte, vous devez me trouver bien audacieuse, bien coupable même, d'oser élever ma pensée jusqu'à lui, n'est-il point

vrai, Joaquin? reprit la jeune Américaine après un court silence. Que voulez-vous? la passion ne raisonne pas. Et puis, je vous le déclare devant Dieu, qui m'entend, je ressens pour le comte un dévouement si profond, si surhumain; je sais si bien que si jamais sonnait l'heure de l'adversité, je serais pour lui une vaillante et courageuse compagne, de même qu'aux jours de l'opulence il aurait en moi une esclave obéissante et fidèle, que, forte de mes bonnes et glorieuses intentions, je m'abandonne sans remords au sentiment qui me domine. — *Caramba!* dit Joaquin en souriant, si vous continuez cinq minutes de plus sur ce ton, vous allez renverser toutes mes convictions, et me plonger dans le chaos. Vraiment il n'y a que les statues, lorsqu'elles s'animent, qui soient capables de pareils élans! Mais le comte, lui, soupçonne-t-il, miss Mary, la forte impression qu'il a faite sur votre cœur? — Non, señor Joaquin!... — Parbleu! il faut alors lui avouer votre amour!... Sans cela, il est homme à ne s'en jamais douter, et à perdre ainsi bien involontairement le resplendissant avenir que vous rêvez pour lui. — Vous raillez, Señor, dit miss Mary après avoir réfléchi; eh bien! oui, je suivrai votre conseil. Quand on aime comme moi, on ne doit pas craindre de le proclamer hautement! Mon amour est trop grand, trop pur, trop désintéressé, pour que j'aie à en rougir!

La jeune fille mit dans cette réponse une si sereine et majestueuse dignité, que le sourire qui écartait les lèvres du Batteur d'Estrade s'effaça. Joaquin s'avoua qu'il était en présence d'un sentiment sincère; seulement, s'il admettait son existence, il n'avait pas foi dans sa durée.

— Ainsi, j'ai votre parole, Señor, reprit miss Mary, ce duel n'aura pas lieu? — Vous avez ma parole, il n'aura pas lieu. — Puis-je connaître les moyens que vous comptez employer pour arriver à ce résultat? — A quoi cela vous avancerait-il, miss Mary?... à rien... L'essentiel pour vous, c'est que le comte ne coure aucun danger. — Non, señor Joaquin, ce que je veux avant tout, c'est que son honneur ne soit pas compromis. — Je ne m'attendais pas à vous entendre exprimer une pareille crainte... Allons, je vois que vous aimez réellement ce cher d'Ambron... Vos sentiments ne sont plus américains, il sont français... Soyez à cet égard sans la moindre inquiétude: le comte porte trop haut son honneur pour que nulle main, soit amie ou ennemie, puisse y porter atteinte!

Le Batteur d'Estrade se leva de son fauteuil; et, après avoir salué miss Mary avec une courtoisie parfaite, il redescendit au parloir.

Master Sharp et son ami l'armateur étaient lancés dans une conversation des plus animées et des plus bruyantes; ils parlaient affaire. Le comte et le marquis faisaient semblant de les écouter.

Joaquin Dick prit place à côté des deux jeunes gens.

— Messieurs, leur dit-il, pendant que ces deux bêtes brutes se gorgent d'eau-de-vie et se jettent des chiffres à la tête, voulez-vous bien me permettre d'aborder un sujet de conversation qui nous intéresse tous les trois... vous deux comme acteurs principaux, et moi comme étant l'ami de M. d'Ambron?

Le marquis et le comte regardèrent Joaquin avec étonnement.

— Parlez, Señor, lui répondirent-ils. — Vous devez vous battre demain? poursuivit tranquillement le Batteur d'Estrade.

Le marquis de Hallay l'interrompit.

— D'où savez-vous cela? — Qu'importe! si la chose est vraie? — Tout ce qu'il y a de plus vrai, Señor. — Or donc, comme il est plus que probable que je servirai de témoin à l'un de vous, je ne serais pas fâché de connaître le motif qui vous conduit sur le terrain. Ces explications données, il ne vous restera plus qu'à régler le mode et les conditions du combat. — L'insulte vient de vous, Monsieur, dit le marquis en s'adressant au comte d'Ambron, c'est à vous de parler. Du reste, quoique votre agression me laisse le choix des armes, je suis tout prêt à céder sur ce point. L'acier et le plomb sourient également à ma vengeance. Je ne veux qu'une chose! vous tuer, et je vous tuerai.

— Monsieur de Hallay, répondit le comte avec une fermeté pleine de modération, je serais au désespoir d'ébranler votre conviction, je ne relèverai donc pas ce que votre assurance un peu prématurée peut avoir d'hypothétique; et puis, cette discussion donnerait à notre dialogue une tournure castillane, qui, fort appréciée sans doute sur une scène de théâtre, serait, dans la vie privée, d'un goût au moins douteux. — J'ai eu tort de m'exprimer ainsi, comte, interrompit M. de Hallay. Vous n'êtes pas, je le reconnais volontiers, un adversaire vulgaire! Vous me valez; au lieu d'une conviction, c'était un désir que j'aurais dû manifester!

Le comte répondit à cette rétractation spontanée par une lente inclination de tête.

— Ainsi, señor Joaquin, reprit-il en s'adressant directement au Batteur d'Estrade, vous voulez bien me faire l'honneur de me servir de témoin? — C'est selon, Monsieur, quelle est la cause de ce duel? Voilà justement pourquoi je sollicite de vous une explication.

Peu de mots suffirent à M. d'Ambron pour mettre Joaquin au courant de ce qui s'était passé.

Le marquis confirma par son silence le récit de son adversaire.

Le Batteur d'Estrade resta pendant quelques secondes à réfléchir; puis, prenant à son tour la parole:

— Me permettez-vous une question, Monsieur d'Ambron? dit-il. — Faites, Señor. — Le refus de donner votre main à M. de Hallay n'est-il pas un prétexte que vous avez pris pour satisfaire un ressentiment qui date de loin? — Pas le moins du monde, Señor; M. le marquis me connaît assez pour que je ne craigne pas d'ajouter qu'en repoussant ses avances, je n'ai nullement eu l'intention de l'offenser. J'ai tout simplement obéi à l'ancienne devise: « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Du reste, je n'ignorais pas non plus que je ramassais un duel; j'ajoute, pour terminer, que M. de Hallay est tout à fait dans son droit en exigeant une réparation, et que le choix des armes lui appartient entièrement. Mon Dieu! messieurs, ma réponse paraît vous étonner, poursuivit le comte en voyant que le Batteur d'Estrade et le marquis l'interrogeaient involontairement du regard, cependant ma conduite est bien simple. Ainsi que je vous le déclarais à l'instant, j'ai pris pour guide invariable de ma vie la devise de la vieille noblesse française: « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Il n'y a puissance humaine qui soit capable de m'imposer une action qui répugnerait à mon honnêteté ou à ma franchise. Je n'ai jamais transigé avec ma conscience. Je ne prétends pas que j'aie raison d'agir ainsi; je ne discute pas, je vous rapporte tout simplement un fait. — Alors, vous m'avez refusé votre main, Monsieur? — Parce que vous m'avez offert la vôtre en m'appelant votre ami, et que je ne vous estime pas assez pour vous accorder mon amitié.

Il y avait dans l'accent du jeune homme tant de noblesse unie à une nuance si délicate de tristesse, que sa réponse horriblement outrageante, lue sur le papier, avait plutôt l'air, dans sa bouche, d'un regret que d'une nouvelle insulte.

Le marquis pâlit affreusement.

— Ah! Monsieur, murmura-t-il d'une voix tremblante de rage, maintenant, oui, je puis le dire sans forfanterie aucune, je vous tuerai, car eussé-je une balle en plein corps, que je puiserais assez de force dans ma haine pour ne pas mourir sans vengeance! Demain vous aurez cessé de vivre.

Un long silence suivit les paroles de M. de Hallay.

— Messieurs, dit enfin le Batteur d'Estrade en s'adressant aux deux adversaires, il est inutile que vous poursuiviez cette conversation; elle est devenue sans objet, vous ne vous battrez pas. — Nous ne nous battrons pas? répéta le marquis d'un ton qui tenait le milieu entre la stupeur et la violence, et qui nous en empêchera? — Moi, Señor. — Vous, Joaquin? — Mais oui, Señor, moi!

M. de Hallay se leva à moitié de dessus sa chaise; il était livide et paraissait ne plus avoir la conscience de ce qu'il faisait.

Le Batteur d'Estrade, immobile à sa place, le contemplait avec un regard d'une fixité étrange; le marquis se rassit.

— De quel droit et par quel moyen em-

pêcherez-vous ce duel? demanda-t-il. — Du droit que possède tout créancier sur la fortune de son débiteur. Quant au moyen, il est infaillible; mais je ne le confierai qu'à vous seul. — Vous déraisonnez, Joaquin! Et moi, je suis un fou d'écouter les propos d'une espèce de valet!

A son tour, le Batteur d'Estrade se leva à moitié de dessus sa chaise, et approchant sa bouche de l'oreille du marquis:

— Il ne vous est pas permis de disposer de votre vie, lui dit-il rapidement, parce qu'elle appartient à la loi; quant à mon moyen, s'il pèche par l'ingéniosité, il se relève par l'énergie. Essayez de me désobéir, et je vous fais pendre.

Joaquin reprit sa place, et se retournant vers M. d'Ambron:

— Monsieur le marquis avait oublié qu'il se trouvait en ce moment non plus sur la terre mexicaine, mais bien aux États-Unis, et que la loi américaine défend le duel, dit-il froidement; qu'il ne soit donc plus question de ce combat impossible.

Le marquis de Hallay courba la tête; une larme, amenée par la confusion et séchée par la fureur, brûla sa paupière.

— Messieurs, dit gravement le comte d'Ambron, il se passe ici une chose que je pressens sans pouvoir me l'expliquer. Votre soumission, monsieur de Hallay, n'est pas naturelle... bien loin de là... il faut, pour que vous ne vous soyez pas déjà jeté sur le señor Joaquin, qu'il exerce sur vous une terrible pression morale! Vous savez tout aussi bien que moi que si la loi américaine prohibe le duel, personne à San-Francisco ne tient compte de la loi! Du moment que l'on n'a pas assassiné et que l'inexorable *comité de surveillance* n'a aucun droit sur vous, je ne sache rien que l'on ne puisse se permettre! Je vous ai insulté, je vous dois une réparation, et, foi de gentilhomme, vous l'aurez.— Vous m'avez insulté, il est vrai, répondit le marquis de Hallay d'une voix qui sortait avec peine de son gosier, mais les explications que vous m'avez données ont effacé votre outrage! Vous ne doutez pas de ma bravoure, n'est-ce pas? — Mille fois non!— Cela me suffit. — Ainsi, vous renoncez à me voir sur le terrain?

Le marquis dut faire appel à toute sa force de volonté pour pouvoir répondre.

— Oui, dit-il, j'y renonce!

Le comte d'Ambron hocha la tête d'un air de doute.

— Tout cela n'est pas naturel, murmura-t-il.

Alors, abandonnant sa place et s'avançant vers M. de Hallay:

— Marquis, lui dit-il, voici ma main, daignerez-vous me faire le plaisir de l'accepter avec mes très-humbles excuses?...

M. de Hallay toucha la main que lui offrait le comte; mais l'expression de ses yeux brillants de férocité et de colère démentait la sincérité de cette réconciliation.

M. d'Ambron le comprit ainsi.

— Marquis, continua-t-il en baissant la voix, mes excuses ne sont que provisoires.— Merci! répondit M. de Hallay en jetant un regard vers le Batteur d'Estrade, qui, soit par délicatesse, soit par indifférence, s'était éloigné des deux adversaires en les voyant sur le point de mettre un terme à leur différend, et avait été prendre place à côté de M. Sharp et de l'armateur.

XIII.

Master Sharp et son convive, M. Wiseman, en étaient aux injures lorsque le Batteur d'Estrade vint s'asseoir auprès d'eux; il faut avouer aussi qu'ils traitaient une question bien irritante et qui était de nature à soulever toutes leurs passions, ils discutaient sur la hausse ou la baisse probable des bois de construction.

— *By God!* s'écria master Sharp en frappant sur l'épaule de Joaquin, je suppose, mon cher, que vous n'avez jamais connu un homme aussi entêté que ce Wiseman! Comme il a bu trop de whiskey, il voit tout en double, et se figure que le prix des planchers va monter de cent pour cent. — Et comme je calcule que Sharp a absorbé trois fois plus de brandy qu'il n'est capable d'en supporter, il déraisonne, dit vivement l'arma-

teur. — Vous parlez de brandy, Wiseman. Eh bien! quelle est votre opinion sur la position de cet article sur le marché? Je présume que vous allez vous prononcer pour la hausse? — Non, je crois à la baisse!

M. Sharp accueillit cette réponse avec un gros soupir, car elle était d'accord avec son propre sentiment; c'était donc un fort agréable sujet de conversation qui lui échappait.

— Et vous, cher Joaquin, reprit-il avec l'arrière-pensée de rencontrer dans le Batteur d'Estrade un contradicteur, que dites-vous de l'avenir du brandy? hausse ou baisse? — Une hausse énorme!

M. Sharp frappa la table d'un si violent coup de poing que les verres s'entre-choquèrent; du reste, il était radieux.

— Je suppose que vous ne plaisantez pas, Joaquin? — Nullement! — Ainsi, c'est sérieusement que vous prétendez à la hausse des eaux-de-vie? — Si sérieusement que j'en ai acheté trois cents barriques aujourd'hui même. — Je calcule que c'est trois mille piastres au moins que vous perdrez dans cette belle opération. — Vous voulez dire que je réaliserai de dix à vingt mille piastres de bénéfice?...

M. Sharp était si joyeux qu'il mit ses deux pieds sur la table, à la façon américaine, et se renversa dans son fauteuil; il tenait enfin sa discussion sur les trois-six, et il se sentait certain du triomphe. — Je suppose que vous ignorez une chose, ami Joaquin, reprit-il d'un ton à la fois protecteur et modeste, c'est que Kennedy, dans le but de produire une hausse, a accaparé depuis six semaines toute l'eau-de-vie qui était disponible sur la place. — Tant mieux pour moi! — Attendez donc, Joaquin, je n'ai pas achevé. Le malheur veut que ce brave Kennedy, à court d'argent, et ne pouvant pas attendre, se trouve forcé aujourd'hui de se défaire à tout prix de ses immenses approvisionnements de brandy. — Et puis? — Comment! et puis?... Cette vente va déterminer une baisse extraordinaire sur l'eau-de-vie. Vraiment, Joaquin, vous avez agi dans cette circonstance avec une légèreté impardonnable... il fallait donc venir me trouver... Voulez-vous que je vous donne un conseil d'ami? — Très-volontiers, ce sera le premier que j'aurai reçu de ma vie... — Sortez au plus vite de cette affaire. C'est le seul parti sensé que vous ayez à prendre. — Vous croyez?

Master Sharp eut un bon mouvement.

— Je l'affirme, répondit-il sans hésiter. — Mais comment faire?... Parbleu, une idée!... Je vous cède mon acquisition, Sharp!

L'Américain retira ses pieds de dessus la table et prit une pose réfléchie.

— J'ai beaucoup bu ce soir, ainsi que le remarquait si judicieusement tout à l'heure mon ami Wiseman, répondit-il, vous pourriez abuser de mon état pour me tromper... — Merci!... Supposez alors que je n'ai rien dit. — Non... non... J'ai confiance en vous, Joaquin... Et puis, je ne suis pas tout à fait assez ému pour ne pouvoir pas discuter... Que j'entende seulement prononcer quelques chiffres, et cela me rendra tout de suite mon sang-froid. Avancez un premier prix... — Je vous livre mes eaux-de-vie avec un bénéfice de cinq mille piastres! — Je ne vous comprends pas!... vous voulez sans doute dire que vous consentez à un rabais de cinq mille piastres... n'est-ce pas?... — Du tout!... c'est au contraire cette somme que j'exige pour vous céder mon achat...

L'Américain s'empressa de replacer ses jambes sur la table; il croyait à une mystification.

— Vous refusez, Sharp? reprit Joaquin. Je vous avertis que c'est un bénéfice de cinq à quinze mille piastres que vous manquez à réaliser! — Que vous êtes donc parfois plaisant, cher señor! s'écria l'Américain. — Oh! bien délicieusement plaisant, en vérité, ajouta M. Wiseman.

Le négociant et l'armateur s'abandonnèrent pendant près de cinq minutes à une bruyante hilarité; ils ne s'étaient jamais autant divertis.

— Connaissez vous M. Kennedy? demanda le Batteur d'Estrade à son amphitryon, lorsque la gaieté de ce dernier se fut un peu calmée. — Je suppose que oui. — Que pensez-vous de lui? — Je présume que c'est un vrai gentleman... Il n'opère jamais qu'au comptant!... Savez-vous ce qu'il a fait, il y

a aujourd'hui six semaines de cela, ce Kennedy, qui est si gentleman? — Non... je l'ignore. — Il s'est amusé, pour essayer la portée de son rifle, à tirer sur un Indien inoffensif et tranquillement occupé à labourer un champ aux environs de la ville. — Oh! il tire très-bien, Kennedy!... Je gagerais qu'il a touché l'Indien. — Vous gagneriez... il l'a tué! — Il est parfois, lui aussi, très-plaisant, ce cher Kennedy! — Oh! oui, bien délicieusement plaisant, confirma de nouveau master Wiseman.

Et les rires recommencèrent.

Tandis que MM. Sharp et Wiseman jetaient ainsi l'esprit à pleines mains, MM. d'Ambron et de Hallay échangeaient quelques phrases insignifiantes, le premier dans l'intention de ne pas abuser de la position équivoque de son adversaire; le second, afin de dissimuler son embarras et sa rage; mais bientôt tous les deux se levèrent, comme d'un accord commun, et se rapprochèrent du négociant et de l'armateur; il était aisé de voir qu'ils avaient hâte de rompre leur espèce de tête-à-tête.

— Je suppose que Kennedy, quelque habile qu'il soit à se servir d'un rifle, rencontrerait son maître dans monsieur le marquis, s'il osait se mesurer avec lui, dit M. Sharp. Vous êtes-vous essayé avec M. de Hallay, cher Joaquin? — Jamais!... ce qui ne m'empêche pas de rendre justice à l'extrême adresse de monsieur. — Vous avez vu tirer monsieur le marquis? — Non, pas précisément... — Du reste, ce talent vous sera bien utile, si la grande opération que vous combinez maintenant se réalise bientôt, poursuivit le négociant en s'adressant à M. de Hallay; je calcule, Señor, que vous êtes content de la tournure que prend cette affaire... on en parlait aujourd'hui très-favorablement à la Bourse... Je suppose, cher Joaquin, que vous ferez partie de cette expédition?... — De quelle expédition, Sharp? — De celle de monsieur le marquis. — J'ignore complétement quels sont les projets de M. de Hallay... — En vérité! Pourtant, il n'est question dans tout San-Francisco que de cette entreprise... Je présume que si vous y entriez, Dick, je prendrais peut-être une centaine d'actions... Ce serait aventurer mon argent, c'est vrai.. mais qui ne risque rien ne gagne rien!... Et puis, après la découverte des *placers* de la Californie, on doit croire à tout; tout est possible!... — J'ai déjà entretenu jadis vaguement le señor Dick de mes espérances, répondit M. de Hallay, mais le moment n'était pas encore venu de m'expliquer clairement... S'il désire connaître le motif qui m'avait conduit en Sonora lorsque j'ai eu l'honneur d'y faire sa connaissance, je suis prêt à satisfaire sa curiosité. — Je suis peu curieux, Monsieur... Si cependant cette explication peut aboutir à une affaire lucrative pour moi, je vous écouterai avec attention. — A une fortune, cher Joaquin, interrompit M. Sharp, une fortune, en vérité!

Le marquis attendit une réponse; mais voyant que le Batteur d'Estrade gardait le silence, il continua:

— Le vaste département de la Sonora possède cent fois plus d'or à lui seul que la Californie entière!... Quand les trésors enfouis dans ses sables luiront au soleil, ce sera une révolution sociale dans l'univers, car les plus colossales fortunes actuelles ne constitueront même plus à leurs détenteurs une modeste aisance!... Assisterons-nous à ce curieux et étrange spectacle? Je l'ignore. Quelles que soient les ressources que possède la civilisation, quelque énergie que donne la fièvre de l'or à ceux atteints de cette inexorable maladie, les obstacles qui s'opposent à une exploitation réglée de la Sonora sont si nombreux et si grands, que notre siècle ne parviendra sans doute pas à les vaincre! Toutefois il est permis, dès aujourd'hui, aux cœurs intrépides et aux bras vaillants de commencer cette riche récolte! Des renseignements exacts, positifs, irrécusables, m'ont donné la certitude qu'une société ou une association d'Européens, assez forte pour n'avoir rien à craindre des peaux-rouges qui campent dans ces solitudes, parviendrait aisément à réaliser des bénéfices immenses, et qui dépassent tout ce que pourrait rêver l'imagination la plus exaltée. C'est cette troupe que j'organise, ce sont ces bénéfices que je veux. — Que pensez-vous des espérances de M. le marquis, cher Joa-

quin ? demanda master Sharp avec vivacité. Comme personne ne connaît mieux que vous la Sonora, j'attache une importance extraordinaire à votre opinion. Je calcule que, n'ayant aucun intérêt à me tromper, vous me direz la vérité vraie. — M. de Hallay reste de beaucoup au-dessous de la réalité, dans son appréciation des richesses de la Sonora, répondit le Batteur d'Estrade ; mais, en revanche, il ne me paraît pas accorder une importance suffisante aux difficultés que rencontrerait une semblable expédition. Combien d'hommes emmèneriez-vous, marquis? — Deux cents au moins, trois cents au plus. — Eh bien ! avant six semaines le désert compterait deux ou trois cents nouveaux cadavres ! — Ce serait bien triste pour les actionnaires ! s'écria M. Sharp d'un air lamentable. Dick, je vous remercie. — Attendez, Sharp... je n'ai pas achevé. Là où deux cents hommes mourraient de faim, dix trouveraient le moyen de vivre ! L'opération de M. de Hallay, déplorable sous la forme d'une expédition, pourrait donc être excellente si elle était exécutée comme un simple coup de main...— Le conseil que vous me donnez, señor Joaquin, est-il de me faire massacrer, moi et mes gens, par les peaux-rouges? demanda le marquis.—Je veux dire, Monsieur, répondit tranquillement le Batteur d'Estrade, que si les renseignements que vous possédez sont aussi précis et irrécusables que vous le prétendez, vous n'avez nullement besoin de réunir trois cents aventuriers pour partager et amoindrir votre gain... Si vous savez que là, à tel endroit, se trouve telle masse d'or... eh bien! mettez-vous tout de suite seul en route et revenez le plus tôt possible. Seulement, permettez-moi d'ajouter qu'il est possible que l'on vous ait trompé. Je suis loin, bien loin, de soupçonner votre véracité ; mais je me méfie de votre crédulité ! Qui vous assure que la personne dont vous tenez ces renseignements si positifs, n'a pas abusé de votre bonne foi, ne s'est pas jouée de vous? Cette supposition est au contraire des plus vraisemblables; car il est peu probable qu'un homme, possesseur d'un aussi précieux secret, eût été assez fou pour le confier à une oreille étrangère ! — Cher Joaquin, vous auriez dû vous établir négociant, interrompit M. Sharp avec enthousiasme. Je n'ai jamais entendu mieux discuter une affaire, non, jamais, en vérité. Je calcule que je ne prendrai pas une seule action. Comment, diable ! avec tant de bon sens, avez-vous pu acheter aujourd'hui trois cents barriques d'eau-de-vie ?

Les compatriotes de M. Sharp ne jugeaient nullement cet excellent homme aussi ridicule qu'il pourrait le paraître aux yeux des Européens ; loin de là, il jouissait, parmi le commerce de San-Francisco, d'une réputation d'habileté, bien méritée, certes, par trois faillites heureuses, qui avaient eu pour résultat définitif de lui constituer une très-belle aisance. On le consultait fort volontiers dans les cas embarrassants ! En effet, un négociant qui a failli trois fois doit connaître parfaitement, et par conséquent éviter facilement les affaires scabreuses. Aussi est-il bien difficile d'acquérir la confiance du commerce américain, si l'on n'a pas dans ses états de services industriels quelques suspensions de payement !

Comment oser se fier à un homme qui n'a jamais eu à supporter les bourrasques de la mauvaise fortune ? Si la chance vient à l'abandonner, que sera-t-il aux jours du malheur ? Ne perdra-t-il pas la tête ? Saura-t-il, comme le géant de la Fable, puiser de nouvelles forces dans sa chute, et rebondir jusqu'au faîte dont il aura été précipité ? Une entreprise, publiquement désapprouvée par M. Sharp, était donc immédiatement mal notée sur la place ; elle perdait tout de suite cinquante pour cent de sa valeur.

A l'approbation donnée par l'Américain au Batteur d'Estrade, toutes ces considérations se présentèrent en foule à l'esprit du marquis, et firent taire la voix de son orgueil ; l'intérêt l'emporta momentanément en lui sur la violence.

— Señor Joaquin, dit-il, je me plais à reconnaître la justesse de vos observations ; oui, dans un cas ordinaire, votre critique serait irréfutable ; mais il est une circonstance que vous ignorez, et qui me donne toute confiance dans les renseignements qui m'ont été fournis. Il est un moment où

l'homme le plus vil et le plus perfide, celui-là même qui se serait montré parjure au sentiment de l'amitié, et serait resté sourd à l'appel de la reconnaissance, peut et doit être cru sur sa simple parole... c'est lorsque, prêt à abandonner la terre, il jette un regard de pitié sur les vanités et les ambitions du monde !... A l'heure suprême de la mort, on craint ou on méprise le mensonge !... Le secret que je possède m'a été confié par des lèvres agonisantes.

Le Batteur d'Estrade regarda fixement son interlocuteur. Le teint pâle, les yeux brillants d'un feu sombre, et la main droite passée dans son gilet, le marquis avait l'immobilité d'une statue. Loin de paraître redouter l'examen de Joaquin, il semblait au contraire le provoquer.

Il y avait quelque chose de si menaçant dans l'attitude impassible de ces deux hommes, mais ce quelque chose offrait une nuance si difficile à saisir, que le comte d'Ambron fut le seul qui soupçonna un drame muet et intime. Master Sharp réfléchissait aux nouvelles explications données par le marquis ; M. Wiseman, sa tête appuyée sur son assiette, dormait d'un lourd sommeil, agité par des rêves, ainsi que le prouvaient les mots saccadés qui s'échappaient de temps à autre de sa bouche. « Oh ! bien plaisant !... délicieusement plaisant... »

Enfin le Batteur d'Estrade prit la parole.

— Aussi vrai, marquis, dit-il, que vous jouez, en ce moment-ci, sans vous en douter, avec le manche de votre poignard, j'admire votre belle audace et suis tenté de croire à la réussite de votre entreprise.

Le jeune homme retira comme involontairement sa main de dessous son gilet, et, d'une voix parfaitement calme :

— Prendrez-vous place dans les rangs de ma petite armée, señor Joaquin ? — Non, marquis !... Oh ! ce n'est pas la confiance en vous qui me manque, soyez-en persuadé ; mais j'éprouve une répugnance instinctive tellement forte pour tout ce qui se rapproche de l'assujettissement, je me sais tellement incapable de me plier à la moindre discipline, que je ne m'engagerai jamais dans une expédition où je n'aurais pas mes coudées franches ! Cependant je calcule, comme dit cet honnête master Sharp, que si vous donnez suite à vos desseins, nous nous reverrons encore en Sonora !... — Je l'espère !... — Bah ! faites mieux... comptez-y. — Dois-je m'inscrire oui ou non pour des actions, cher Joaquin ? demanda M. Sharp. — Je vous répéterai ce que vous disiez tout à l'heure : « Qui ne risque rien ne gagne rien. » — C'est juste ! je présume que je souscrirai pour vingt-cinq... on ne sait ce qui peut arriver. Ah ! si c'était vous, Joaquin, qui fussiez à la tête d'une pareille expédition, je suppose que j'y engagerais volontiers la moitié de ma fortune !... — Vous auriez tort. — Oh ! que non ! il n'est pas un homme qui en sache autant que vous sur la Sonora ; on prétend que vous y avez ramassé des millions !... Mais racontez-moi donc où et comment vous avez rencontré monsieur le marquis : M. de Hallay était-il dans le bon chemin ? se dirigeait-il vers ces mystérieuses retraites où l'or, sans méfiance de l'homme, dort tranquillement au soleil sur son lit de sable ? — Quels contes à dormir debout me récitez-vous là, Sharp ! Apprenez une bonne fois pour toutes que l'or, cette source de toutes les bassesses et de la plupart des crimes, fuit la lumière du soleil, et se cache dans les entrailles de la terre comme s'il avait la conscience de sa fatale mission, et qu'elle lui fît honte et horreur ! C'est dans la forêt Santa-Clara, c'est-à-dire à cent et quelques lieues de Guaymas, que monsieur le marquis et moi nous avons fait connaissance. — Mais je présume que depuis lors vous n'êtes pas restés ensemble, car M. de Hallay ne m'a pas parlé de vous à son retour à San-Francisco. — Vous présumez juste, Sharp. Après avoir remis monsieur le marquis dans son chemin, je le laissai dans un rancho voisin de Guaymas, au rancho de la Ventana. Depuis lors, — il y a de cela près de deux mois ; — ce soir est la première fois que nous nous soyons retrouvés en présence l'un de l'autre.

Une exclamation d'étonnement, poussée par le comte d'Ambron, attira en ce moment l'attention de M. de Hallay, de Sharp et du Batteur d'Estrade. Le comte, quoiqu'il

essayât de sourire, car il voyait tous les yeux fixés sur lui, était d'une pâleur de mort; le gonflement de ses narines, le tremblement de ses lèvres, l'expression tout à la fois vague et menaçante de son regard annonçaient une émotion extraordinaire.

Il sembla d'abord vouloir prononcer une phrase; mais soit que les mots qui se présentaient à son esprit lui parussent impropres à formuler sa pensée; soit plutôt qu'il craignît par sa trop grande précipitation de livrer un secret, il s'arrêta; toutefois, ce silence fut de courte durée; ses hésitations disparurent bientôt devant la violence du sentiment qui le dominait.

— Vous connaissez Antonia, Monsieur? demanda-t-il à de Hallay d'un ton brusque et impérieux qui froissait toutes les convenances.

Le marquis tressaillit; mais dominant aussitôt la colère mêlée de surprise que lui causaient la nature et le ton de cette question :

— Oui, Monsieur, je connais la señorita Antonia!... c'est une belle enfant!... — Combien de temps êtes-vous resté au rancho de la Ventana? — Six semaines! — Six semaines? — Oui, six semaines! Vous avez l'air étonné? Je viens pourtant de vous avouer que cette jeune fille était fort de mon goût. — Antonia est-elle ou a-t-elle été votre maîtresse? — Ah! pardon, cher comte, mais voici que votre interrogatoire franchit les limites de la curiosité la plus intime! Je vous demanderai la permission de ne pas répondre à cette question. — Vous y répondrez, marquis!... — Vous croyez?... Alors ce sera bien contre ma volonté! Il faudra que l'on m'y contraigne... — Soit, on vous y contraindra. — Vraiment! Et qui se chargera de cette mission, qui, je ne vous le cacherai pas, me paraît hérissée de périls et de difficultés? — Moi, marquis. — Ah! vous, comte! Puis-je savoir par quel moyen? — J'userai de mon droit. — Ah! vous avez des droits sur Antonia? — Non; mais sur vous. — Sur moi! En vérité, je suis tenté de copier ce bon master Wiseman et de vous dire : « Oh! bien délicieusement plaisant! » Et quel est, je vous prie, ce droit que vous avez sur moi? — Le droit que possède tout homme de cœur, de forcer à parler les drôles qui calomnient les femmes et ne se battent pas avec les hommes! — Comte! — Marquis!

Les deux jeunes gens s'étaient levés; le Batteur d'Estrade se plaça entre eux.

— Messieurs, leur dit-il froidement, un mot me suffira pour vous mettre d'accord. Antonia ne vous aime ni l'un ni l'autre. Maintenant, si vous souhaitez, comme je le présume, vous retrouver demain, entendez-vous ensemble. Cela ne me regarde plus en rien. Je suis un batteur d'estrade et non un juge conciliateur. J'ai pu, j'ai dû m'interposer une fois entre vous deux; mais les efforts humains sont impuissants contre la destinée. Il doit y avoir entre vous du sang répandu... Cela se voit. Soit! Ici, vous êtes dans une maison et sur un terrain neutre, sous le même toit qu'une jeune fille; l'oublier serait manquer à toutes les lois de l'hospitalité et de l'honneur.

Joaquin Dick parlait encore, quand de bruyantes exclamations, poussées dans la rue par la foule, couvrirent le bruit de sa voix.

Presque aussitôt des sifflements aigus, des vociférations furieuses, des cris lamentables retentirent devant la maison de M. Sharp.

— Je calcule qu'il est arrivé quelque tragique événement, dit le négociant en s'élançant vers la porte du parloir; allons voir, Messieurs, ce que cela peut être!... Un meurtre, sans doute, cela nous divertira!

M. Wiseman, resté seul dans la salle à manger, répétait toujours en dormant son monotone refrain :

— Bien délicieusement plaisant... oh! oui, en vérité, bien délicieusement plaisant!...

Lorsque MM. Sharp, Joaquin, d'Ambron et de Hallay arrivèrent sur le seuil de la porte, ils virent une foule atterrée et effarée qui encombrait la rue; puis, au milieu de cette espèce de troupeau humain, des charretiers qui lançaient leurs chevaux à fond de train et sans se soucier des accidents inévitables qui devaient être la conséquence forcée de leur brutale imprudence.

Peu après apparut une troupe d'hommes attelés à une pompe, courant à toutes jambes en poussant des cris de démons et en renversant tout sur leur passage; des gens couverts de haillons et à la figure sinistre éclairaient la marche des pompiers en secouant de longues torches résineuses qui jetaient des milliers d'étincelles. Ce spectacle avait quelque chose d'infernal.

— Un incendie, je suppose! s'écria M. Sharp avec effroi! Pourvu que le vent ne porte pas vers ma maison...

Le négociant arrêta au passage un enfant qui, plus réjoui qu'épouvanté par cette scène, suivait les pompiers partant pour éteindre l'incendie, et les charretiers qui espéraient bien voler des meubles.

— Où est le feu, mon ami? lui demanda-t-il. — Dans Merchant-street, Monsieur!.., Laissez-moi partir... c'est moi qui ai donné l'alarme... je veux tout voir... — Je suppose que si vous répondez à mes questions, je vous ferai cadeau d'un shilling.

L'enfant était Américain ; il resta :

— Donnez le shilling, dit-il, je calcule que j'arriverai toujours à temps, cet incendie durera au moins jusqu'à demain. — Dans Merchant-street? répéta M. Sharp, alors notre rue n'a rien à craindre... Le vent est pour nous!... Tiens, tiens, tiens; mais cela pourrait bien faire hausser la brique... Pourvu que l'on n'aille pas l'éteindre tout de suite, ce feu!... Dites-moi, mon jeune ami, savez-vous dans quelle maison s'est d'abord déclaré l'incendie?... — Puisque c'est moi qui l'ai signalé le premier! Et mon shilling? — C'est juste. Eh bien! quelle est cette maison? — Celle de master Kennedy. *By God*, que cela sera donc beau! s'écria l'enfant, sans chercher à dissimuler sa joie. Tous ces immenses magasins remplis de barriques d'eau-de-vie vont produire un feu comme l'on n'en a peut-être pas encore vu à San-Francisco... sans compter que l'eau-de-vie en flammes va se répandre partout. Tout le monde aura du grog... Mon shilling, Sir?... Merci...

L'enfant mit la petite pièce d'argent dans la poche de son gilet et s'enfuit à toutes jambes.

— Que pensez-vous, Señor, de mon opération sur le brandy? demanda froidement le Batteur d'Estrade à M. Sharp. Je calcule que vous avez eu tort de ne pas me croire, et de me refuser cinq mille piastres de bénéfices!... C'est, je vous le répète, au moins deux mille guinées que vous manquez à gagner!...

Le négociant était ébahi.

— Vous saviez donc que cet événement aurait lieu, Joaquin? — Ah çà! me prenez-vous pour un incendiaire? — Non... non... pardon... Je voulais dire : vous soupçonniez donc ce sinistre?

Le Batteur d'Estrade se mit à rire.

— Je calcule, Joaquin, que je ne devine pas le motif de votre gaieté! — Je pense, master Sharp, que, comme les Indiens sont des êtres très-superstitieux, ils vont se figurer que le malheur qui atteint ce Kennedy, si bon tireur de rifle et si parfait gentleman, est un châtiment que lui inflige leur Dieu ou *Manitou* pour avoir essayé la portée de sa carabine sur ce pauvre diable qui cultivait si tranquillement son champ!...

L'arrivée de miss Mary mit fin à cette conversation.

XIV.

Quoiqu'elle eût été surprise par les clameurs de la foule et qu'elle ignorât encore si un danger imminent ne menaçait pas la maison de son père, car les incendies se propagent à San-Francisco avec une incroyable rapidité, miss Mary avait conservé ce maintien calme et placide qui lui avait valu de Joaquin Dick le surnom de belle statue.

Elle s'approcha de son père, et, d'une voix exempte de toute émotion :

— Dois-je donner aux serviteurs l'ordre de commencer le déménagement? lui demanda-t-elle. — C'est inutile, Mary! je calcule que nous ne courons aucun risque. — Alors, monsieur, si vous désirez monter au salon, le thé est servi! — Tout à l'heure, Mary, tout à l'heure! Il est toujours pénible d'être le témoin d'un sinistre... Mais quand un malheur ne vous touche pas directement,

on éprouve malgré soi une certaine joie en songeant que la ruine passe à vos côtés sans vous atteindre, pour aller tomber sur votre voisin!... Ce Kennedy est un butor qui parviendra difficilement à se relever de ce désastre... Oui, je le répète, un butor et un sot qui se croyait un habile négociant, parce qu'il avait joué de bonheur... Je doute fort qu'il renaisse de ses cendres!...

Miss Mary, après avoir répondu par une affirmative et distraite inclination de tête aux remarques peu charitables de son excellent père, s'était rapprochée du Batteur d'Estrade.

— Eh bien! señor Joaquin, lui demanda-t-elle rapidement et à voix basse, avez-vous arrangé le différend de MM. de Hallay et d'Ambron? ont-ils renoncé à leur projet de duel? — J'ai tenu la promesse que je vous avais faite, Mary, et pourtant le comte et le marquis se battront demain. — Que m'apprenez-vous, Joaquin? s'écria la jeune fille avec agitation. — La vérité, miss Mary!... La prudence humaine est impuissante contre les arrêts du destin!... Il était sans doute écrit là-haut que ces deux hommes se rencontreraient ici-bas, face à face, la carabine à l'épaule ou le revolver au poing. — Mais vous m'aviez assuré que vous aviez un moyen infaillible pour empêcher ce combat?... — Ce moyen, je l'ai employé, et il m'a réussi!... — Eh bien, alors... — Une réconcilliation s'en est suivie, mais bientôt un nouveau choc entre ces deux indomptables natures a fait jaillir l'étincelle, et j'ai dû m'avouer vaincu... Je ne puis rien contre la foudre...

Miss Mary resta un instant réfléchie et silencieuse.

— Ce que la prudence humaine n'a pu faire, dit-elle enfin d'un ton calme et résolu, l'amour l'accomplira. — C'est possible, miss Mary! j'ai une extrême confiance dans l'opiniâtreté rusée que déploient les femmes lorsque leurs passions sont en jeu. Pourtant, n'oubliez pas qu'il y a entre ces deux jeunes gens plus qu'une injure, il y a de la haine. S'ils n'obéissaient, en cette circonstance, qu'aux préjugés du point d'honneur, on parviendrait à les arrêter au moyen d'arguments subtils et de pompeux paradoxes... Mais telle n'est pas la situation des choses... ce sont deux cœurs chargés de colère outre mesure et qui font explosion. Quoi qu'il en soit et quoi qu'il arrive, je déclare que je reste et resterai complétement étranger à tout ce qui s'ensuivra.

Miss Mary, pendant que le Batteur d'Estrade prononçait ces paroles, l'observait avec une sérieuse attention.

— Señor Joaquin, lui dit-elle, je crois pouvoir affirmer, sans me tromper, qu'un revirement complet s'est opéré depuis tantôt dans vos idées. — Quel revirement, miss Mary? — Je l'ignore, mais il est flagrant. — Qui vous donne à penser cela? — Le peu d'empressement, ou mieux encore, l'inqualifiable tiédeur que vous mettez à présent à empêcher l'événement que je redoute. On dirait vraiment que ce duel vous comble de joie. Votre intérêt personnel ne se trouverait-il pas mêlé à la querelle du comte et du marquis?

Soit que cette question l'embarrassât, soit qu'il considérât cette discussion comme sans but et sans utilité, le Batteur d'Estrade s'inclina devant la jeune fille et s'en alla rejoindre M. d'Ambron, que M. Sharp raisonnait pour qu'il ne se rendît pas sur le lieu du sinistre.

La présence de Joaquin produisit plus d'effet sur la volonté du comte que l'éloquence du négociant américain; il promit à M. Sharp qu'il ne s'éloignerait pas avant d'avoir pris le thé; puis, passant son bras sous celui du Batteur d'Estrade, il l'entraîna dans la rue.

— Señor Joaquin, lui dit-il, je souhaitais ardemment vous revoir... j'ai à vous demander une explication de la plus haute importance. — Quelle explication, comte? — Vous connaissez ma devise? répondit M. d'Ambron après avoir hésité. — Oui, c'est la devise d'un fou : elle est fort belle. Ensuite? — Joaquin, contina le jeune homme d'une voix à la fois grave et émue, je vous dois la vie, vous m'avez touché la main et je vous ai appelé mon ami! n'est-ce pas?... — Oui; après? — Au nom de mon repos futur, si je ne suis pas tué demain, au nom de la

générosité dont vous avez usé envers moi, enfin au nom de la loyauté, qui, en dépit de vos accès de scepticisme, perce malgré vous jusque dans vos moindres actions, je vous adjure de ne pas me tromper, de me répondre la vérité entière. N'est-ce point par votre ordre que les magasins de ce Kennedy sont devenus la proie des flammes?

Un silence embarrassant dura quelques secondes.

— Je crois inutile d'ajouter, reprit M. d'Ambron, que ce secret, si vous le confiez à mon honneur, mourra avec moi, quel que soit le nombre d'heures, de jours ou d'années que je passerai encore sur la terre. — Eh bien! si j'étais, en effet, l'auteur de cette catastrophe, en quoi et comment cette conviction modifierait-elle les rapports qui existent entre vous et moi?— Je resterais votre débiteur, prêt à vous prouver, à votre premier appel, toute l'étendue de ma reconnaissance... mais je cesserais d'être votre ami... Je risquerais sans hésiter ma vie, et je compromettrais volontiers ma fortune pour vous sauver d'un danger honnête, si l'on peut parler ainsi... mais jamais plus ma main n'accepterait l'étreinte de la vôtre... Nous serions séparés par un crime!...

Le Batteur d'Estrade, au lieu de répondre, se mit à considérer le comte; il y avait dans le regard de Joaquin une telle expression de bonté indicible et de tendre bienveillance, que M. d'Ambron n'attendit pas sa réponse!

— Oh! non, vous n'êtes point coupable, Joaquin! s'écria-t-il; mes soupçons étaient odieux, insensés!... Avouez pourtant que votre achat des trois cents barriques d'eau-de-vie, et vos prétentions exorbitantes pour céder cette affaire, qui devait, tout à l'heure encore, vous paraître détestable, présentaient des coïncidences si inouïes, si singulières avec l'incendie des magasins de ce Kennedy, que j'ai pu, de prime abord, concevoir des doutes!... — Voilà bien la jeunesse, dit froidement Joaquin, excessive et folle dans ses appréciations et ses sentiments! Acceptant ou niant tout, selon qu'elle voit un visage qui rougit ou qui reste impassible, elle ne comprend de la vie que les actions qui semblaient être tout d'une pièce!... Non, je ne suis pas l'auteur de l'incendie qui va ruiner ce Kennedy; mais je savais que cet événement devait avoir lieu, et je l'ai laissé s'accomplir... Ah! ah! voilà que vous vous taisez... vous n'osez plus poursuivre votre interrogatoire... Tout à l'heure, vous me considériez comme le plus généreux des hommes, et maintenant je vous apparais comme un monstre sans nom... Monsieur d'Ambron, voulez-vous me laisser vous donner un conseil? Eh bien! tant qu'un de vos semblables n'aura pas attaqué la société et été flétri par la loi, ne portez jamais sur lui un jugement irrévocable! Oui... je devine votre objection!... Si je n'ai pas allumé cet incendie, je profite du moins des désastres qu'il cause! Eh bien! non!... du bénéfice provenant de la vente de mes eaux-de-vie, pas une seule piastre ne restera entre mes mains!... L'emploi de cet argent était consacré à l'avance à une bonne action... à une réparation!...

Joaquin Dick s'arrêta, et, se mettant à rire :

— Vous voyez, comte, poursuivit-il, que tout en me rendant à votre désir, en ne vous cachant rien de la vérité, je vous laisse plus perplexe et incertain que vous ne l'étiez au début de notre conversation; c'est que, pour se former une opinion bien arrêtée sur le compte de quelqu'un, il ne s'agit pas seulement de le surprendre dans un acte isolé de sa vie, il faut connaître son existence entière. Cette remarque prouve tout bonnement, monsieur d'Ambron, que j'attache une importance très-grande à l'opinion réfléchie et irrévocable que vous serez peut-être bientôt appelé à vous former sur mon compte!... Ceci, dans ma bouche, est, je vous en préviens, un compliment d'un haut prix! Je ne vois guère que vous à qui je pourrais parler ainsi... Mais bah!... voilà que j'oublie ce que je vous répétais chaque jour lorsque j'habitais Paris : vous n'êtes qu'un fou sublime!...

— Señor Joaquin, dit le jeune homme après avoir passé à plusieurs reprises sa main sur son front, je ne saurais vous exprimer quel chaos vous mettez dans mes idées. Vous ne touchez pas à mes convictions, non; mais vous fatiguez horriblement mon imagina-

tion; je vous cherche en vain une analogie dans la nature humaine, et n'y rencontrant aucun type qui se rapproche du vôtre, je me lance dans le domaine vertigineux de la fantaisie!... Je vous demande donc de mettre un terme à cet entretien que j'ai, le premier, je l'avoue, sollicité de votre complaisance. Demain, si Dieu me favorise, si, comme j'en ai l'espérance, je sors vainqueur de ma rencontre avec le marquis de Hallay, je viendrai vous prier de reprendre cette conversation! D'ici là, j'ai besoin de calme et de repos!...

M. d'Ambron, après cette réponse, se dirigea vers la maison de M. Sharp dont, tout en causant, il s'était éloigné d'environ deux cents pas. Joaquin Dick marchait distraitement à ses côtés sans prononcer une parole, et plongé dans une profonde méditation.

— Comte, dit-il en arrêtant le jeune homme par le bras au moment où il allait frapper à la porte, car M. Sharp, une fois bien assuré de la ruine de l'ex-gentleman Kennedy, était rentré au parloir; comte, deux mots! — Je vous écoute, señor Joaquin. — Moi aussi j'avais, ce soir, une explication à vous demander... mais une explication utile et sérieuse, car son résultat doit peser sur notre mutuel avenir. Où demeurez-vous? A quelle heure vous trouverai-je chez vous demain? — Vous oubliez, señor Joaquin, que demain je ne m'appartiendrai pas... Je serai toute la journée aux ordres de M. de Hallay! — Vous vous trompez! demain vous ne serez pas aux ordres du marquis, ce sera lui qui se verra à votre discrétion!... — Mais, señor Joaquin... — Craignez-vous donc que je vous expose à une démarche compromettante? vous auriez tort!... Le sauvage Joaquin Dick n'est pas complétement étranger aux délicates questions et aux usages consacrés qui se rapportent au duel! Son ami don Romero, une espèce de spadassin cosmopolite, très-expert et instruit dans ces sortes de choses, l'a mis jadis au courant des notions premières du point d'honneur... Où demeurez-vous? — Près d'ici, à Washington-square! — Vous levez-vous de bonne heure? — Autrefois, non; maintenant, oui.— C'est bien; je serai chez vous demain matin à six heures... Encore une question, je vous prie. Êtes-vous joueur?

M. d'Ambron ne put s'empêcher de sourire; et regardant Joaquin qui avait l'air très-sérieux :

— Je ne devine pas trop, répondit-il, l'opportunité et l'à-propos de cette question. — Êtes-vous joueur? répéta froidement le Batteur d'Estrade. — Non! — Du moins, n'êtes-vous point sans savoir ce principe élémentaire qui veut, lorsque deux adversaires jouent l'un contre l'autre, que chacun d'eux expose une mise égale? — Cette vérité est si incontestable, qu'elle ressemble un peu, señor Joaquin, à une naïveté. — Cela vous paraît ainsi... Dans la vie, ce sont généralement les choses les plus simples, c'est-à-dire les seules vraies et les meilleures auxquelles on ne pense jamais... Le duel, lui aussi est un jeu... n'est-ce pas? Seulement, faute d'être naïf comme moi, on met moins de justice dans cette partie dont l'enjeu se paye avec du sang, que dans celle où la perte se solde avec quelques pièces d'or!... L'or n'a qu'une seule et même valeur... Sur cent mille onces, sur un million de louis, il n'y a pas une once ou un louis qui ne se vaillent l'un l'autre! Il n'en est pas de même du sang!... Le sang d'un lâche coquin n'a pas la même vertu que celui d'un vaillant soldat!... Le sang du criminel, versé par la main du bourreau, fait une tache sur un échafaud; celui du martyr que buvait le sable avide des arènes de l'ancienne Rome incrustait une relique dans la terre, et faisait un élu au ciel!... *A priori*, le duel est donc une duperie!... Ne m'interrompez pas.. Je sais d'avance votre réponse!... Je ne discute pas le plus ou le moins de moralité du duel, il est parfois utile.... c'est possible. Je voulais en arriver à ceci : Vous battriez-vous avec un assassin? — Non! répondit le comte d'une voix forte et sans hésitation. — Pourquoi? — Parbleu! parce que ce serait m'avilir que d'admettre un pareil misérable sur le pied de l'égalité!... — En ce cas, je serai demain, à six heures, à Washington-square. — Je ne vous comprends plus!... — Je dis que si le marquis se présente tandis que

nous serons vous et moi ensemble, et qu'il croie devoir se formaliser de ce que vous le ferez attendre, vous aurez le droit de lui répondre qu'un honnête homme n'est pas aux ordres d'un assassin!..— Quoi! M. de Hallay!.. — Si les éclaircissements que j'ai à vous demander, et que vous me donnerez demain, sont conformes à mes désirs, je vous apprendrai le nom de la victime du marquis, afin que, s'il osait jamais lever la tête devant vous, vous puissiez le lui jeter à la face!... Si notre explication ne répond pas à mon attente, alors, ma foi! comme ma fréquentation avec les Yankees m'a rendu tant soit peu homme d'affaires, et que la mort de M. de Hallay me serait utile, je ne toucherai pas à son masque et je vous laisserai vous *rifler* tout à votre aise!... Maintenant, rentrons.

Pendant le temps que Joaquin Dick et le comte d'Ambron étaient restés dans la rue, miss Mary et le marquis de Hallay, montés tous deux au salon, avaient eu une conversation assez intéressante.

— Marquis, lui avait dit la jeune fille avec une assurance et une audace tout américaines, vous avez provoqué pour demain M. le comte d'Ambron... Vous m'obligerez infiniment en ne donnant pas suite à ce projet. — Je vous assure... miss Mary!... Eh bien! oui, c'est vrai!... Que craignez-vous? Que notre querelle, ayant pris naissance chez vous, ne donne lieu à de sots commentaires?... Vous avez raison!... Mais M. d'Ambron, je le reconnais, malgré la haine qu'il m'inspire, est un véritable gentleman... je puis engager sa parole, de même que je vous donne la mienne, que nous cacherons soigneusement l'un et l'autre cette circonstance!...— Vous vous trompez grandement, marquis; je ne redoute nullement la calomnie, et le fait qu'une altercation s'est passée dans la maison de M. Sharp ne saurait atteindre en rien sa fille!... Savez-vous pourquoi je ne veux pas que le comte se batte avec vous? — Non, miss Mary! — Parce que j'aime le comte, répondit tranquillement la jeune fille.

Un sourire moqueur apparut sur les lèvres minces de M. de Hallay.

— Vous ignorez sans doute la cause de notre duel! — Cette cause m'importe peu... — Permettez-moi de ne pas être de votre avis! Cette cause vous touche au contraire beaucoup personnellement.

Une vive rougeur monta aux joues de la jolie Américaine.

— C'est donc moi qui... — Non, miss Mary, vous n'êtes pour rien dans la discussion que nous avons eue. C'est pourtant pour une femme que nous allons sur le terrain. — Une femme que vous aimez? — Que M. d'Ambron et moi nous aimons! Oui, miss!...

A cette réponse, miss Mary eut une flamme dans le regard, du sang dans les veines, des nerfs dans le corps; elle devint réellement femme et fut souverainement belle.

— Vous me jurez, marquis, que cela est vrai? demanda-t-elle d'une voix qui exprimait toutes les douleurs et toutes les colères de la passion.— Je vous le jure, miss Mary! — Non... non... vous voulez me tromper, éveiller ma jalousie afin que je vous laisse votre liberté d'action? Je ne vous crois pas. Ah! dites-moi: y a-t-il à San-Francisco un autre homme que vous et le comte qui connaisse, qui ait vu cette femme? — Oui, il y a Joaquin Dick; lui aussi l'aime. — Joaquin Dick n'aime pas, murmura la jeune fille d'une voix sourde. N'importe, je l'interrogerai.

Alors, grâce à un puissant effort de volonté, miss Mary recouvra son sang-froid.

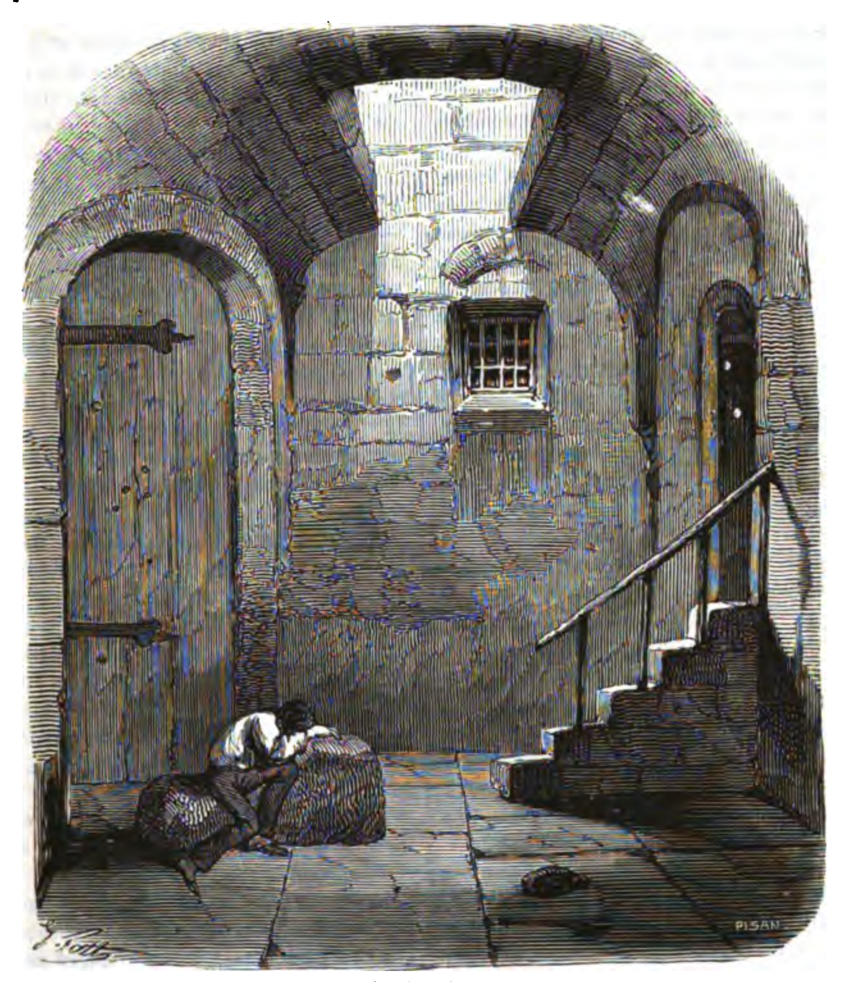
— Marquis, continua-t-elle, je n'ai pas eu l'intention en provoquant cet entretien de faire un appel à votre générosité, mais seulement de vous proposer une affaire. Je sais que la coopération de M. Sharp vous est en ce moment-ci très-utile, même indispensable... Assurez-moi que vous n'attenterez pas aux jours du comte, et, de mon côté, je vous garantis la bonne volonté de mon père!...

M. de Hallay allait répondre, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et donna passage au Batteur d'Estrade et au comte d'Ambron.

Master Sharp, toujours attablé dans le parloir, avait décidément renoncé à prendre du thé; le sucre de canne fermenté l'emportait sur la plante chinoise.

Master Sharp s'amusait de plus en plus : il buvait outre mesure et accablait d'invectives l'armateur qui dormait toujours, tout en répétant de temps à autre son sempiternel refrain : Oh ! bien plaisant !... en vérité... bien délicieusement plaisant !

Master Wiseman était certes doué de toutes les qualités qui constituent un excellent négociant américain ; mais malheureusement il avait des rêves monotones. On ne peut pas tout avoir !



A la fin de la journée j'étais dans un cachot. (Page 521.)

XV.

Le lendemain du dîner donné par master Sharp, Joaquin Dick, exact à son rendez-vous, frappait à six heures précises du matin à la porte d'une belle maison bâtie en briques et située au coin de Washington-street, en face d'un immense square ; c'était là que demeurait le comte.

Au premier coup de marteau, un domestique se présenta.

— M. d'Ambron est-il visible? demanda le

Batteur d'Estrade en français. — Monsieur veut-il prendre la peine de me dire son nom? — Joaquin Dick.

A la façon dont le domestique s'inclina d'abord, puis ensuite s'effaça pour laisser passer le matinal visiteur, il est incontestable qu'il avait dû recevoir des ordres. Joaquin était habillé à l'européenne: sa redingote et son pantalon, de couleur sombre, sortaient certainement de l'un des meilleurs ateliers de Paris; la soyeuse et riche finesse de leur tissu, leur coupe sévère et éloignée de toute exagération, ne laissaient aucun doute à cet égard; il y avait entre ces vêtements et ceux que la pacotille expédie à San-Francisco toute la distance qui sépare l'art du métier. Joaquin ne portait ni bagues, ni chaînes, ni bijoux: un Américain aurait trouvé sa toilette un peu mesquine.

Ce fut dans un petit salon attenant à sa chambre à coucher que M. d'Ambron reçut le Batteur d'Estrade. L'accueil du jeune homme, quoique cordial et affectueux, manqua d'élan; il ne lui offrit pas la main.

Joaquin ne parut nullement remarquer cette espèce de réserve; il s'assit sur une causeuse, alluma une cigarette, et s'adressant à M. d'Ambron avec le même ton de familiarité et de laisser aller qu'il employait toujours vis-à-vis de lui:

— Cher comte, dit-il, j'ai, avant toute chose, à m'acquitter d'une commission auprès de vous. Miss Mary m'a chargé de vous faire des reproches pour la précipitation avec laquelle vous vous êtes éloigné hier soir, après votre première tasse de thé... C'est une bien jolie personne, que cette jeune fille, n'est-il pas vrai? — J'avais hâte de vous voir, señor Joaquin, dit M. d'Ambron, sans répondre à la question du Batteur d'Estrade. L'insomnie ne m'a pas laissé goûter cette nuit un instant de repos. — Vous avez pensé à miss Mary?

Le jeune homme ne put retenir un geste d'impatience.

— Señor Joaquin, dit-il, notre entretien de ce matin doit être, si je ne m'abuse et si je m'en rapporte à vos paroles d'hier, d'une si grande importance, que nous ne saurions, il me semble, entrer trop tôt en matière. — Mais cet entretien est déjà commencé! Je vous assure, comte, que j'attache beaucoup de prix à connaître votre opinion sur miss Mary. Ne vous arrêtez pas à l'allure un peu irrégulière de mon dialogue; je hais les longues et pompeuses périodes, et je traite les choses les plus importantes de la vie avec un semblant de légèreté que vous auriez tort de prendre pour de l'insouciance... cela tient souvent à une disposition nerveuse de mon esprit, voilà tout! Au fond je suis très-sérieux! Que pensez-vous de miss Mary? — Miss Mary ressemble à toutes les jeunes Américaines: elle a le teint blanc, les cheveux blonds et le cœur vide! Maintenant... — Ainsi, son éclatante beauté n'a produit aucune impression sur vous? — Aucune!... vous souriez... pourquoi? — Demander à un homme la cause d'un sourire, c'est l'exposer la plupart du temps à commettre une grossièreté ou un mensonge, car le sourire est presque toujours le reflet d'une arrière-pensée; on le motive, mais on ne l'explique pas! L'éclatante beauté de miss Mary n'a produit aucune impression sur vous! Soit, c'est convenu! je vous crois!... Tant pis!... — Pourquoi cela, tant pis? — Ce mot m'est échappé! Je vous le répète, je suis très-nerveux ce matin. Ce n'est pas que l'insomnie m'ait agité le sang... je ne dors jamais... mais j'ai réfléchi cette nuit plus que de coutume, et mon cerveau est à la fois fatigué et irrité...

Le Batteur d'Estrade se leva de dessus la causeuse, fit quelques tours dans le salon, et revenant s'asseoir:

— Cher comte, dit-il, nous ressemblons tous les deux en ce moment-ci, vous, malgré votre franchise, et moi, malgré mon indifférence, à deux adversaires qui, sur le terrain, se donnent mutuellement du fer, pour tâcher de deviner leurs intentions réciproques. Vous, qui avez l'héroïsme pour spécialité, et qui ne le cédez en rien par votre chevaleresque générosité à l'illustre héros chanté par Cervantes, voulez-vous essuyer le premier feu? Si vous n'êtes pas atteint, c'est-à-dire si les explications que vous me donnerez ne tournent pas contre vous, je m'engage à vous offrir loyalement

à mon tour ma poitrine, à me mettre entièrement à votre disposition? — J'accepte, señor Joaquin! Seulement, n'oubliez pas que M. de Hallay peut se présenter d'un moment à l'autre, et couper court à notre entretien. — Six heures viennent de sonner à peine... Le marquis ne vous enverra pas ses témoins avant midi; nous avons donc plus de temps qu'il ne nous en faut!... voulez-vous que je recommence? — Commencez!...

Le comte prit un fauteuil, s'assit en face du Batteur d'Estrade et attendit.

— Comte, reprit Joaquin Dick, tout en allumant une nouvelle cigarette, si mes souvenirs ne me font pas défaut, c'était Raoul, et non pas Louis d'Ambron que vous vous appeliez à Paris? Quel motif vous a déterminé à changer ainsi votre véritable prénom de Raoul contre celui de Louis? — Un motif très-simple, c'est que le nom de Raoul manque de synonyme en espagnol. Du reste, le prénom de Louis figure également sur mon acte de naissance. — Alors, c'est bien vous qui êtes le don Luis qui a séjourné quinze jours au rancho de la Ventana? — Oui!...

Le Batteur d'Estrade jeta sa cigarette à peine entamée, et affectant de sourire :

— Ce même don Luis, continua-t-il, qui donnait des conseils si pleins de sagesse à la señorita Antonia, l'accompagnait à la chasse et ne lui parlait jamais d'amour? — Señor Joaquin... ces détails... — Permettez, cher comte, voici que vous allez oublier votre promesse! votre rôle actuel est purement passif... votre tour viendra tout à l'heure... En attendant, vous avez à répondre simplement et sincèrement à mes questions. Je continue. Le souvenir d'Antonia n'est-il pas resté cher et présent à votre pensée? N'avez-vous pas l'intention de retourner un de ces jours au rancho?

Cette demande causa au comte une émotion visible, et que, du reste, il ne chercha pas à cacher.

— Il ne m'est pas permis de satisfaire votre curiosité à cet égard, Joaquin! s'écria-t-il. — De la discrétion à propos d'une petite fermière? — De la discrétion, non; des doutes, oui! Quant à celle que vous appelez une petite fermière, Joaquin, continua le jeune homme avec feu, si je n'ai pas été le jouet d'une illusion trop longue pour être probable, c'est la plus adorable créature qui soit jamais sortie des mains de Dieu! — Ce serait, en effet, une fort jolie maîtresse, qui, comme on dit en Europe, vous ferait honneur. — Señor Joaquin!... interrompit le jeune homme d'un ton involontairement menaçant. — Vous vous fâchez?... Vraiment, je ne comprends rien à votre colère! Ai-je donc affecté de croire que vous étiez disposé à donner votre nom à Antonia? Nullement. Jamais cette monstrueuse idée n'a pris place dans mon cerveau. Vous êtes de trop bonne noblesse pour songer à une aussi ridicule mésalliance. — Tenez, Joaquin, vous ne me connaissez pas. Laissez-moi vous apprendre quelle est ma manière d'envisager la vie, quels sont mes principes. Ces aveux vous guideront plus sûrement ensuite dans vos questions, dont, soit dit en passant, je ne puis encore deviner ni l'utilité ni la portée. — Parlez, si bon vous semble... Nous avons au moins six heures devant nous!... Toutefois, je doute que vos explications me soient d'une grande utilité... Vous allez vous comparer à Caton!... — Que Dieu me garde d'une telle fatuité! Du reste, Caton n'est pas mon héros, loin de là, et je serais au désespoir de le prendre pour modèle! Ce que je désire avant toute chose au monde, c'est, non pas d'éveiller l'admiration de mon entourage, mais bien de posséder ma propre estime! La satisfaction de ma conscience me donne une force, un orgueil et un bien-être que je ne saurais vous exprimer... Le poids d'une mauvaise action m'écraserait, il me semble que je ne saurais le supporter. Ce que j'aime le plus après ma tranquillité, c'est le plaisir... j'en suis avide!... Caton, moi, allons donc! vous êtes fou, Joaquin!... Il n'est pas un jeune homme dans Paris qui ait jeté plus joyeusement et plus facilement son or que je ne l'ai fait. Mon pied a foulé les tapis des plus somptueux et des plus enviés boudoirs... mais il n'a jamais taché le sol pauvre et dénudé d'une honnête mansarde!... Si j'ai magnifiquement payé le vice, j'ai du moins toujours respecté la vertu!...

Je suis fier de ma noblesse, parce qu'à cette noblesse se rattachent des traditions de loyauté, de courage et de tact! Dans l'homme parvenu qui a bravement et honnêtement escaladé les obstacles qui s'opposaient à son élévation, je trouve un égal et un frère, et je lui tends la main! Dans celui qui, pourvu par le hasard de sa naissance d'un nom glorieux dans les annales de la France, l'exploite indignement au profit de son ambition et de son intérêt, je vois un renégat et je ne daigne pas lui rendre son salut!... Je suis, dans ces circonstances, d'un inflexible orgueil! Aussi, ai-je eu malheureusement beaucoup de duels! Je dois ajouter que le sang versé dans ces rencontres m'a laissé sans le moindre remords. La justice de ma cause me paraissait si incontestable, si éclatante, que ces combats m'enivraient comme des joutes de tournoi. J'avais pour devise « l'honneur! » Vous avez dû entendre souvent citer mon nom comme étant celui d'un duelliste : c'était non une calomnie, mais une erreur de la part du monde; on jugeait mes actes sans connaître le mobile qui me faisait agir. C'est cette réputation imméritée qui m'a poussé à accepter le combat exceptionnel que vous m'avez jadis proposé à Paris. La cause de notre querelle, vous vous en souvenez sans doute, était une insulte que vous aviez adressée à une femme que je considérais comme digne de tous les respects... j'appris plus tard que je m'étais trompé... A présent, Joaquin, si vous désirez descendre encore plus au fond de mon cœur, je ne vous cacherai pas qu'en songeant à la nullité de mon existence, j'éprouve parfois un sentiment qui tient le milieu entre l'ambition et l'envie! Je me dis qu'il y a en moi une force que je suis coupable de laisser sans emploi, et je me prends à désirer d'héroïques aventures!... C'est cette aspiration à la fois indéterminée et vigoureuse qui m'a conduit en Californie! Il m'a semblé que, sur cette terre où chacun cherchait de l'or, il y avait une place pour celui qui voudrait chercher seulement la gloire!... Quels sont mes projets? Je n'en ai aucun de bien arrêté, mais j'entrevois déjà un horizon dont l'immensité sourit singulièrement à mon activité et à mes rêves!... Je viens de me montrer à vous tel que je suis, ou du moins tel que je crois être!... Maintenant, reprenez votre interrogatoire, je suis prêt à répondre à vos nouvelles questions.

Le Batteur d'Estrade avait écouté M. d'Ambron avec une attention qui approchait de la bienveillance et qui touchait presque à l'admiration.

— Comte, lui-il après une légère pause, c'était non le fou sublime, mais le sage par excellence que j'aurais dû vous nommer! Peut-être avez-vous envisagé la vie sous son unique et véritable point de vue. Plaindre ceux qui trompent, et rester soi-même fier et glorieux de n'avoir aucune trahison à se reprocher, c'est se tenir hors de la portée, sinon du malheur, au moins du désespoir... Avec de tels principes, les déceptions peuvent être pénibles, mais elles cessent d'être mortelles!...

Joaquin Dick fit une nouvelle pause; puis, d'une voix sourde et qui ressemblait à un sanglot étouffé, il reprit :

— Seulement, pour rester fidèle à vos principes, il faut que vous n'ayez jamais sincèrement, follement aimé!... Non, vous n'avez jamais aimé !...

Il y avait dans l'accent morne avec lequel Joaquin prononça ces derniers mots l'expression d'une si profonde et incurable douleur, que le jeune homme tressaillit.

— Vous souffrez, Joaquin? dit-il doucement... — Non!... non!... s'écria le Batteur d'Estrade avec force; non!... Cette consolation ne m'est plus même permise!... Souffrir, c'est vivre!... Mon cœur, à moi, est mort! mort à tout!... à la haine comme à l'espérance!..

Joaquin s'arrêta, et passa sa main sèche sur son front brûlant :

— A quoi me sert de vouloir me révolter contre l'évidence? poursuivit-il... La douleur ne doit-elle pas toujours l'emporter à la fin sur l'orgueil?... Oui... je souffre!... comme jamais homme n'a souffert.

Le Batteur d'Estrade se leva, ouvrit la fenêtre, et y resta quelques minutes; quand il revint reprendre sa place sur la causeuse,

aucune trace d'émotion ne se remarquait plus sur son visage!...

— De quoi parlions-nous donc? dit-il d'un air ironique et distrait... Ah! d'amour! C'est là un charmant sujet qui me cause, chaque fois que je le traite, d'agréables distractions! Vous n'avez pas répondu à ma question tout à l'heure, comte!... Avez-vous été souvent amoureux? — Il y a deux mois, je vous aurais dit : oui; aujourd'hui, je réponds : non! — Il y a deux mois signifie sans doute avant votre séjour au rancho de la Ventana?... — Permettez-moi, señor Joaquin, de vous faire observer que votre curiosité dépasse les limites de notre convention, et éveille dans mon esprit un singulier soupçon!... — Notre convention n'a pas de limites : nous nous sommes promis une franchise entière et réciproque. J'use donc de mon droit, comme vous userez tout à l'heure du vôtre, si bon vous semble! Quel est, je vous prie, ce singulier soupçon que ma question vient d'éveiller dans votre esprit? — Que vous aimez Antonia, et que la jalousie est le mobile qui vous a conduit à me demander cette entrevue. — C'est possible, répondit froidement le Batteur d'Estrade. Quand ce sera votre tour de m'interroger, il vous sera très-facile d'éclaircir vos doutes. En attendant, je continue. Vous aimez Antonia, bien; mais vous avez trop vécu pour vous abandonner à l'enivrement de cette passion sans avoir l'arrière-pensée d'un dénoûment. Quel terme ou quel résultat assignez-vous à cet amour? — Je vous jure, Joaquin, que je n'ai jamais songé à cela; car j'en suis encore à me demander si cet amour, que vous acceptez comme un fait accompli, n'est pas plutôt un caprice de mon imagination qu'un désir et un besoin réels de mon cœur; si la présence d'Antonia ne détruirait pas le prisme éblouissant à travers lequel j'aperçois cette adorable créature; si, en un mot, la réalité ne tuerait pas le souvenir! — Alors, vous comptez revoir Antonia? — Oui... mille fois oui!...

Et si cette seconde épreuve lui est défavorable; si vous ne la retrouvez plus telle que vous la représente votre imagination.. n'accorderez-vous pas une heure d'attention à celle qui n'aura plus votre amour? — Non, Joaquin... non!... Il faut que je me sois mal expliqué ou que vous ne m'ayez pas compris .. sans cela un pareil doute ne vous serait pas venu!... j'ai éprouvé toute ma vie un véritable culte pour les femmes, et je n'ai pu parvenir encore à m'expliquer le dénigrement systématique de notre siècle à leur égard. Je comparerais volontiers la femme réellement femme, — car il y a en tout des exceptions, — à un sourire de la Providence! Mère et épouse, elle veille sur notre berceau et pleure sur notre tombe!... De même que nous sommes avides de plaisirs, la femme a soif de dévouement!... sacrifier ses goûts, ses penchants, ses espérances au bonheur de celui qu'elle aime est pour elle une suprême volupté!... elle met une si paisible et si charmante gaieté dans l'accomplissement de la sublime et pénible mission que Dieu lui a donnée à remplir sur la terre, que nous ne nous doutons même pas de ses courageux efforts. La femme sait être grande sans ostentation, héroïque avec simplicité! Cette faiblesse que, dans notre sot orgueil, nous regardons comme un signe d'infériorité, me paraît être au contraire la marque de sa supériorité. Dieu a voulu la préserver ainsi de nos luttes stériles et insensées; il nous a donné un bras nerveux pour frapper et détruire, il lui a accordé un cœur généreux pour aimer et consoler... Nous sommes la forme, elle est le sentiment. Je n'entends point prétendre, Joaquin, qu'aucune désillusion n'ait assombri mon existence. J'ai vu mon amour indignement méconnu; de tristes réveils ont fait évanouir mes plus beaux songes!... Oui, c'est vrai, mais la cause première de mon malheur était ma propre imprudence. Tels que notre éducation nous a faits, nous avons un déplorable penchant à chercher le bonheur dans l'éclat du rang, dans la splendeur de la fortune. Au lieu de nous adresser à la vraie femme, nous portons nos vaniteuses adorations à la créature sans sexe et sans cœur que le stupide caprice de la mode a mise en évidence pour un jour! peut-être bien aussi, est-ce un hommage involontaire et instinctif que nous rendons à la vertu, en

n'osant pas franchir le seuil paisible de ces calmes demeures où s'épanouissent, au milieu des douces joies de la famille, ces frêles et chastes enfants qu'un regard trop tenace ferait rougir, et qui, devenues épouses, se changent en lionnes indomptables et vaillantes, dès qu'il s'agit de l'honneur de l'homme dont elles portent le nom!... Quoi qu'il en soit, et quels qu'aient été les mécomptes de ma vie, je n'en ai pas moins toujours eu la conviction que toute femme qui n'a pas une tache au front y porte une couronne.

M. d'Ambron s'était exprimé avec une enthousiaste conviction qui donnait un charme et une force extraordinaires à sa parole. Joaquin Dick, impassible, avait rallumé une cigarette.

— Ainsi, comte, dit-il froidement, vous ne seriez pas éloigné d'épouser la señorita Antonia?

Cette question ne parut causer aucun étonnement au comte.

— Il faut à ma nature le bonheur sans bornes d'un amour sincère, ou le fracas éclatant de la gloire, répondit-il après un moment de réflexion. Si je rencontrais sur ma route l'amour que je rêve, je renoncerais aisément à la gloire. — Quand même la personne qui vous offrirait cet amour serait d'une condition à ternir, par son alliance, l'éclat de votre blason? — Encore une fois, Joaquin, nous ne nous comprenons pas. Si Antonia était telle que j'ai cru la voir, telle que je la vois encore, je n'hésiterais pas un instant à lui offrir mon nom. Ma noblesse engage, à mes yeux, mon honneur et non mon bonheur.

A ces paroles le Batteur d'Estrade se leva vivement; et, s'avançant vers le comte d'Ambron:

— Monsieur, lui dit-il, quand je suis entré ce matin chez vous, vous ne m'avez pas tendu votre main... et vous avez eu raison... Vous êtes un vrai gentilhomme, je ne suis pas digne de votre amitié! Voilà dix-huit ans que nul sentiment humain n'a fait battre mon cœur! J'espérais mourir sans avoir à estimer un homme... La fatalité ne l'a pas voulu! Je dois peut-être porter, dès ici-bas, la peine de mes fautes, et le respect que vous m'inspirez est déjà pour moi un commencement de châtiment!... Ne m'interrompez pas, comte!... Cet aveu m'est à la fois salutaire et cruel... Je ne vous cacherai pas qu'en commençant cet entretien, j'espérais vous trouver tout autre que vous ne vous êtes montré...

Cependant mon repentir n'est pas encore bien complet... je ne vois en vous qu'une exception au reste de mes semblables... Je n'en suis pas encore au remords... mais j'éprouve déjà des doutes... des doutes, moi, Joaquin! Oui, oui, des doutes... Monsieur d'Ambron, vous avez loyalement tenu votre promesse; vous ne m'avez rien caché... je suivrai votre exemple: ma franchise sera égale à la vôtre!... je suis prêt à déchirer pour vous le voile qui couvre mon passé!... Un dernier mot. Me promettez-vous, lorsque vous me connaîtrez tel que je suis, que vous me direz, sans aucun ménagement, votre opinion sur mon compte? Quant à votre discrétion, ce serait vous faire injure que de vous la demander... j'ai, depuis hier, votre parole!...

Il y avait dans la façon dont le Batteur d'Estrade accentua ces phrases brèves et hachées un accent de sincérité et de douleur qui impressionna vivement le comte. Il comprit combien cet homme, ordinairement si orgueilleux, si cruellement railleur, et doué d'une si fière indépendance, avait dû souffrir avant de se résoudre à une pareille démarche.

— Joaquin, dit-il, si vos actions n'ont abouti qu'à faire votre malheur personnel, elles ne sont pas des fautes. Par exemple, je ne blâmerai jamais l'homme qui se ruinera pour satisfaire ses goûts, si cet homme n'a pas de femme ou d'enfants, et qu'il sache ensuite courageusement et noblement supporter la misère. Le bonheur est si rare et si fugitif sur la terre, qu'on ne doit pas en vouloir à ceux qui, l'ayant momentanément à leur portée, l'escomptent au détriment de leur avenir... Ma morale n'a rien de l'âpre et farouche vertu de Caton!... J'accorde à chacun le droit d'écouter ses propres passions et de leur obéir, en tant que cette

faiblesse ne portera préjudice qu'à soi seul, et n'aura aucun contre-coup dans la famille ou la société. Vous le voyez, je ne suis pas un juge sévère : vous pouvez parler devant moi sans crainte !...

Joaquin Dick secoua lentement la tête.

— Vous venez de me condamner à l'avance, répondit-il : car si j'ai cruellement souffert, je me suis bien impitoyablement vengé. N'importe, vous avez ma parole, je ne reculerai pas. Écoutez-moi.

XVI.

Le Batteur d'Estrade se recueillit pendant une minute, puis d'une voix dont le timbre froid et monotone prouvait qu'il en surveillait et en modérait les intonations, il reprit la parole :

— Comte, dit-il, je vous demanderai la permission de continuer à m'appeler pour vous Joaquin Dick ; ce n'est pas que j'aie la moindre défiance de votre discrétion, loin de là ; mais mon véritable nom appartient à l'histoire, et je n'ai pas le droit de l'exposer au mépris. Ma famille, dont je suis, ou, pour être plus exact, dont j'étais le dernier représentant, car on me croit mort depuis longtemps, tient une des plus glorieuses places dans les annales nationales de l'Espagne ; mon blason est surmonté d'une couronne ducale ; je suis grand d'Espagne de première classe, et *caballero cubierto* [1]. — Vous êtes duc et grand d'Espagne ? señor Joaquin, répéta M. d'Ambron avec un profond étonnement. — Oui, comte ! si vous saviez combien toutes les vanités humaines me semblent maintenant choses puériles, vous comprendriez que je n'obéis nullement, en vous révélant mon rang, à un amour-propre mesquin ; vous cacher cette circonstance, c'eût été jeter de l'obscurité dans mon récit !... Les positions sociales expliquent souvent mieux certains actes que ne pourrait le faire la logique des passions !...

« A l'âge de quatorze ans, je devins orphelin. Ma mère, fille d'un lord de la chambre haute, m'avait enseigné la langue anglaise, que je parlais aussi correctement que l'espagnol ; après sa mort, mon père, ancien ami du roi Joseph, m'envoya en France pour y faire mes études. J'avais alors treize ans.

« J'ignore encore et j'ignorerai sans doute toujours les intrigues ou les motifs qui s'opposèrent à mon retour immédiat dans ma patrie, lorsque la mort du duc m'eut rendu le chef de la famille ; j'avais des tuteurs pauvres. Il est possible que mon absence leur fut utile et profitable.

« J'entrais dans ma dix-neuvième année lorsque je revis pour la première fois le beau ciel d'Espagne. Vous tracer mon portrait à cette époque, ce serait éveiller votre incrédulité. On prétendait qu'à une âme de feu je joignais une raison au-dessus de mon âge, et que les grâces de ma personne dépassaient encore les éminentes qualités de mon esprit. J'étais un vrai prodige. Si je m'exprime avec tant de franchise sur mon compte, c'est que le misérable Batteur d'Estrade d'aujourd'hui n'est plus, à mes yeux, le même homme que le jeune duc d'autrefois. Quand je me reporte à ce que j'étais à ce temps de ma vie, il me semble que je pense à un mort. J'avais, à cette époque, un bien terrible défaut : je croyais à la bonne foi de tous les hommes, à l'amour de toutes les femmes ; le doute n'avait jamais éclairé mon esprit ; ma seule ambition était d'avoir une maîtresse et un ami ; la fatalité ne tarda pas à exaucer ces vœux insensés.

« Je retrouvai dans une cousine que j'avais laissée enfant la plus adorable jeune fille que l'imagination puisse rêver, le type parfait de la beauté idéale ; j'en devins éperdument amoureux ; elle se nommait Carmen. A quoi bon vous tracer son portrait ? cette tâche serait au-dessus de mes forces ; et puis, vous qui avez vu Antonia, vous connaissez Carmen... Jamais ressemblance plus exacte, plus extraordinaire et plus fortuite n'a existé sur la terre. Parez Antonia des séductions que donne l'usage du monde, et vous aurez Carmen telle qu'elle était lorsque j'avais à peine vingt ans, et que je ne vivais

1. Les caballeros cubiertos sont les gentilshommes qui ont le droit de rester la tête couverte devant le roi.

que pour elle! Je dois l'avouer encore, maintenant qu'une implacable et cruelle expérience a mis en fuite toutes mes illusions, jamais plus belle âme n'avait animé une plus adorable enveloppe : chaque jour, chaque heure, chaque minute me révélait en Carmen une nouvelle perfection. Aussi le sentiment que j'éprouvais pour elle ne tarda pas à devenir une véritable idolâtrie! Si Carmen fût morte, et pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi? je n'aurais pu lui survivre; je me serais tué! Si ma bonne étoile m'avait servi dans mon amour, je n'avais pas non plus à me plaindre du côté de l'amitié. J'avais rencontré deux jeunes caballeros accomplis, des compagnons dévoués, toujours prêts à applaudir à mes succès et à partager ma mauvaise fortune. Je me sentais si parfaitement heureux, que parfois je souhaitais qu'une légère contrariété vînt faire tache à mon ciel d'azur; j'étais presque effrayé de mon bonheur.

« Deux années, les plus belles de ma vie, car la réalité, quelque resplendissante qu'elle soit, n'atteindra jamais à l'enivrement des rêves, passèrent ainsi pour moi avec la rapidité d'un jour.

« Libre de mes actions, n'ayant aucun contrôle à subir, aucune autorité à consulter, je demandai et j'obtins la main de Carmen : notre mariage fut fixé par sa famille à trois mois de là.

« Sur ces entrefaites, le hasard de mes relations me fit faire la connaissance de certains caballeros qui, mécontents de leur position à la cour, s'occupaient activement de politique. Ils me parlèrent d'honneur, de patrie, je ne les écoutai pas; mais lorsqu'ils me montrèrent dans un avenir prochain une gloire éclatante à acquérir, une gloire qui devait rejaillir sur Carmen, je prêtai l'oreille à leurs propos... Peu après, à force de s'adresser à mes généreux sentiments, ils finirent par exalter mon indignation et par me faire croire que du redressement de leurs propres griefs, et de l'accomplissement de leurs ambitions, dépendaient la prospérité et la grandeur de l'Espagne. J'étais jeune, ardent, confiant et téméraire, je devins, entre leurs mains perfides, un précieux instrument!... On pouvait compter sur moi pour l'action, et me sacrifier après la défaite... J'avais donc toutes les qualités que recherchent les habiles dans ceux qu'ils emploient à l'édification de leur fortune!... On me fit conspirer. Carmen, c'est une justice que je dois lui rendre, ne fut pas longtemps à s'apercevoir du changement qui s'était opéré en moi depuis que je m'étais laissé entraîner dans ces déplorables intrigues; elle me pressa de questions et obtint enfin, sous la foi du serment, mes aveux les plus complets. Je livrai à ce qui me semblait être l'amour ce que je croyais être l'honneur. Ah! que j'étais donc jeune, et comme je jouais sottement mon rôle dans la burlesque comédie de la vie!... A cette révélation inattendue, Carmen, je dois encore le reconnaître, eut un beau mouvement; elle pleura... j'ignorais, à cette époque, que les femmes se parent de leurs larmes, de même que de perles et de diamants... Un moment atterré, je fus sur le point de renoncer à tous mes projets.. Je devinai presque le piége qui m'était tendu, j'entrevis à moitié le gouffre qui s'ouvrait sous mes pas... Mais, hélas! il est une vérité que je n'ai cessé de proclamer depuis, et dont je fis alors la cruelle expérience : c'est que ce qui est écrit là-haut doit s'accomplir ici-bas!... Notre destinée doit avoir forcément son cours. Après m'avoir bien convaincu de la tendresse et de la sensibilité de son cœur, Carmen voulut me prouver l'héroïsme de son âme. Elle me dit que je me devais à mes serments, à mon nom; tout en regrettant de me voir engagé dans une voie aussi périlleuse, elle ne ferait rien pour m'en détourner, car elle ne voulait pas que j'eusse, un jour, le droit de lui demander compte de mon honneur. Bref, elle eut de ces magnifiques paroles castillanes qui remuent fortement le cœur de la jeunesse et amènent un sourire de pitié sur les lèvres des vieillards. J'étais dans l'enthousiasme. Carmen me paraissait une incomparable créature! Elle me fit jurer que je la préviendrais quand sonnerait l'heure du combat, car elle voulait s'associer à mes dangers par la prière et par la souffrance. Je le lui promis.

« Je ne vous décrirai pas, comte, le triste spectacle de ces luttes qui, il y a dix-huit ans, ensanglantaient l'Espagne ! J'ai hâte de terminer ce récit. Qu'il vous suffise de savoir qu'une semaine plus tard j'escaladais, vers le milieu de la nuit, le balcon de la chambre de Carmen !... C'était le lendemain au point du jour que je devais descendre dans l'arène.

« Quelle nuit, mon Dieu !... Jamais la douleur humaine ne trouva de plus admirables accents !... Carmen était sublime de désespoir, éblouissante de beauté. Quelle incomparable comédienne !... Mais non, Carmen était alors sincère... elle croyait à son désespoir. Elle était encore si jeune ! »

Joaquin Dick s'arrêta, et, laissant tomber sa tête dans ses mains, il resta pendant quelques minutes immobile comme un mort. M. d'Ambron le considérait d'un œil attendri et respectait son silence. Enfin relevant la tête :

— Oh ! cette nuit est présente à ma pensée comme si elle datait d'hier... son souvenir me brûle le sang et me cause des transports de fureur à me faire craindre pour ma raison !... Bah ! la vie est une saynète dans laquelle chacun remplit du mieux qu'il peut l'emploi qui lui semble le plus approprié à ses moyens... j'ai joué le rôle d'amoureux, tandis que j'aurais dû choisir celui de comique ; voilà tout... Il n'y a vraiment pas, dans ceci, de quoi me désoler. — Votre gaieté m'effraye, señor Joaquin, interrompit M. d'Ambron. Ne craignez-vous pas que le récit que vous avez entrepris ne soit au-dessus de vos forces ? — Ma gaieté, comte, serait plutôt monotone qu'effrayante, répondit le Batteur d'Estrade, car voilà dix-huit ans qu'elle dure... Merci de votre bienveillante sollicitude... Ce récit peut en effet me fatiguer maintenant, mais j'en espère un soulagement prochain. Seulement, je suis habitué depuis tant d'années à cacher mes émotions, qu'elles doivent, lorsque je leur donne toute liberté, se manifester avec une force et une violence inusitées... Je continue. Vous connaissez la scène de Roméo et Juliette. Cela me dispensera de vous répéter les sots propos que nous tînmes, Carmen et moi, jusqu'au moment où les chants de l'alouette m'annoncèrent qu'il était temps de songer au départ.

« — Carmen, lui dis-je, à travers mes sanglots, j'ai cette nuit, dans une heure de délire, ravi un ange au ciel pour en faire ma femme sur la terre !... N'oubliez point, quoi qu'il arrive, que vous êtes la duchesse de***. Tant que nous serons vivants, aucun pouvoir humain ne saurait plus nous séparer. »

Inutile d'ajouter que Carmen me jura une fidélité éternelle. Elle joua d'instinct son rôle à ravir.

« Deux heures plus tard, des coups de fusil pétillaient dans les rues ; à la fin de la journée, j'étais dans un cachot. Les habiles qui m'avaient si adroitement poussé en avant, et qui avaient eu grand soin de ne pas trop se compromettre, et surtout de ne pas s'exposer, essayaient de tirer un petit profit de leur soumission ; la conjuration avait complétement échoué.

« Je restai pendant trois semaines au secret, sans voir une seule personne ; enfin, mes deux amis obtinrent la permission de pénétrer jusqu'à moi. Quels embrassements ! que de larmes ! L'entrevue fut des plus touchantes. Ma première parole fut pour m'informer de Carmen. Elle était en proie à une douleur sans nom ; elle appelait la mort... ses parents avaient la plus grande peine du monde à la retenir... elle voulait courir vers moi, son amant, son mari... car non-seulement elle avouait hautement sa faiblesse, mais encore elle s'en glorifiait ! Vous devinez aisément mes transports !... Mes deux amis me promirent une prompte délivrance. Grâce à leurs incessantes et infatigables sollicitations, ils étaient à peu près certains de me tirer de ce mauvais pas. Toutefois, et si, contre toute attente, leurs espérances ne se réalisaient pas, ils s'étaient assuré les moyens d'une évasion ! De toute façon je devais donc me trouver bientôt réuni à Carmen !... Dans les prévisions d'une fuite prochaine, je remis à l'un de ces deux amis si dévoués une procuration complète, qui lui permettait de réaliser ma fortune ! Quels beaux rêves je fis après leur départ ! Qu'avais-je à craindre ? Rien ! Quel malheur pou-

vait m'atteindre? Aucun!... L'exil?... Carmen m'aimait!... Carmen était ma femme!... Carmen devait me suivre... Un amoureux de vingt ans n'a pas de patrie! sa patrie est le cœur de celle qu'il aime!...

« Au lendemain de ce jour, où de si délicieuses émotions firent battre mon cœur, je comparus devant un tribunal. Ce que l'on me demanda et ce que je répondis, je l'ignore. Je ne voyais dans mon jugement qu'une formalité ennuyeuse; le résultat fut une déportation momentanée à la Havane. Le tribunal, prenant en considération ma jeunesse et mon inexpérience, s'était montré clément envers moi. J'écoutai distraitement cette sentence. N'était-il pas convenu que l'on devait me faire évader?

« J'abrége!... S'il fallait vous dire les terribles et poignantes angoisses par lesquelles j'ai passé, un mois entier ne me suffirait pas!... Et puis, on ne raconte pas dix-huit années de souffrances!

« L'évasion sur laquelle je comptais ne s'effectua pas; je fus envoyé prisonnier à la Havane.

« Ma robuste et naïve croyance dans l'amitié m'aida pendant plusieurs mois à supporter ce contre-temps; je ne doutais pas un seul instant que mes épreuves ne touchassent à leur terme! Un coup de tonnerre me réveilla, et déchira le voile qui me cachait l'humanité! J'appris en une minute, mais cette minute fut un siècle de douleur, à connaître les hommes!...

« Deux lettres m'arrivèrent à la fois : la première était de la main même de Carmen: elle m'annonçait, en peu de lignes, son mariage avec l'un de mes deux amis; la seconde était d'un de mes parents éloignés; il me racontait que le misérable à qui j'avais donné une procuration avait réalisé, joué et perdu ma fortune! Ce que je ressentis à la lecture de la lettre de Carmen, il n'y a pas d'expression capable de le rendre. Je tombai par terre comme foudroyé!

« Quand je repris connaissance, sept semaines s'étaient écoulées; le gouverneur général, un ancien ami de mon père, m'avait fait transporter dans son palais, et veillait au chevet de mon lit. Ma convalescence passa pour un miracle. La mort manque presque toujours d'à-propos.

« Ma grâce ne tarda pas à m'être accordée, mais mon état de faiblesse était si extrême, qu'il ne me fut pas possible d'en profiter tout de suite. Je dus rester près de six mois encore à la Havane!... Une seule pensée me faisait supporter la vie, j'avais à me venger!... Lorsque j'arrivai en Espagne, Carmen n'était plus : une subite et courte maladie l'avait préservée du parjure, elle ne s'était pas mariée; quant à son fiancé, il avait été tué dans l'une des nombreuses escarmouches qui avaient lieu chaque jour entre les christinos et les carlistes!... L'existence était devenue pour moi sans objet et sans but. Je pensai au suicide! Comment ne succombai-je pas à cette vertigineuse tentation? qui me préserva d'accomplir cette lâcheté? Je ne le sais! Peut-être bien fut-ce l'indomptable énergie de ma vivace nature qui se révolta contre cette idée d'anéantissement.

« Le séjour de l'Espagne m'était devenu insupportable et impossible; je résolus de m'expatrier. Le souvenir des grandes propriétés que ma famille avait jadis possédées au Mexique me fit songer à ce pays; je changeai de nom et je m'embarquai pour Vera-Cruz. A Mexico, je rencontrai un des anciens fermiers de mon père; cet homme, devenu millionnaire en s'appropriant les richesses que le duc, obligé de fuir lors de l'expulsion des Espagnols, lui avait confiées, me refusa une place de commis dans ses bureaux, et m'offrit quelques piastres comme à mendiant. Ce dernier coup, cette suprême désillusion, au lieu de m'accabler, me rendirent tout mon courage. Je venais de trouver une voie à suivre, un projet à réaliser. J'avais à prendre une revanche de l'humanité. Je fis le serment, et jusqu'à présent je l'ai toujours fidèlement tenu, de ne plus voir dans les hommes que des instruments de ma volonté, des ennemis à combattre ou des coupables à punir!... Toutefois je suis persuadé que si quelqu'un m'eût alors généreusement tendu la main, j'aurais abandonné ma résolution!... Il y avait en moi un fonds de bienveillance, de générosité réellement

incroyable !... Il m'a fallu, après avoir passé par toutes les plus douloureuses déceptions, subir encore les plus dures privations de la misère pour arriver où j'en suis venu !... Après avoir vainement frappé à toutes les portes de Mexico, après avoir subi toutes les angoisses de la faim, toutes les humiliations de la pauvreté, moi, grand d'Espagne, et portant un des noms les plus illustres de l'Europe, je partis à pied, au hasard, un bâton à la main, m'en remettant à Dieu du soin de pourvoir à mes besoins ! L'hospitalité au Mexique, je parle, non des villes, mais de l'intérieur des terres, fait rarement défaut au voyageur ou même au vagabond ! Je ne mourus pas de faim : voilà tout.

« Enfin, après six mois de pérégrinations au hasard, j'arrivai en Californie ! La fortune allait enfin me sourire !... Il était trop tard : le malheur s'était trop rudement appesanti sur moi pour me laisser d'autre sentiment dans le cœur que celui de la haine !... Ma route était tracée... depuis lors, je n'en ai plus dévié !...

Joaquin Dick fit une légère pause, regardant fixement son interlocuteur :

— Eh bien ! comte, reprit-il, que pensez-vous de ma jeunesse? Croyez-vous qu'il y ait bien des hommes qui eussent résisté à de telles épreuves ? — Votre début dans la vie, señor Joaquin, je le reconnais volontiers, a été affreux ; mais il ne s'ensuit pas de ce que la fatalité s'est acharnée contre vous, que l'humanité entière mérite votre aversion et votre mépris. — Vraiment ! Ainsi, à ma place, vous auriez humblement courbé la tête et pris votre mal en patience? Mais vous ne pouvez répondre à ma question : vous n'avez jamais connu la misère.

Le Batteur d'Estrade allait reprendre son récit, lorsqu'un vigoureux coup de marteau frappé à la porte de la rue annonça l'arrivée d'un visiteur et arrêta la parole sur ses lèvres.

Le comte d'Ambron se mit à sourire.

— Les mœurs et les habitudes, dit-il, changent avec les climats. Le marquis de Hallay, si nous étions à Paris, ne m'enverrait pas ses témoins de si bonne heure ! Et qui sait? peut-être bien vient-il en personne ! Si c'est lui, señor Joaquin, vous m'obligeriez infiniment en ne vous mêlant pas à la discussion... N'oubliez pas que prendre parti contre M. de Hallay lorsqu'il se trouverait chez moi, et que nous serions deux contre lui, ce serait enfreindre toutes les règles de l'honneur. — L'honneur est pour moi une parole vide de sens ! N'importe, pour ne pas vous désobliger, comte, je me tairai. Seulement je vous préviens que si M. de Hallay exige une réparation par les armes, je laisserai tomber un mot dans votre dialogue... rien qu'un seul... — Quel mot, señor Joaquin ? — Le mot « assassin ! » et je vous jure qu'il en résultera de deux choses l'une : ou que le marquis se jettera comme un tigre sur moi, ou qu'il baissera humblement la tête...

Le Batteur d'Estrade parlait encore, lorsqu'un pas lourd et pesant retentit dans la pièce qui précédait le petit salon où Joaquin et M. d'Ambron se tenaient; presque aussitôt on gratta à la porte.

— C'est mon domestique, dit le jeune homme; puis élevant la voix : — Entrez ! s'écria-t-il.

Le domestique français entre-bâilla les battants de la porte...

— Qu'y a-t-il, Pierre ? — C'est un étranger qui demande à voir le señor Joaquin Dick. — Cet étranger a-t-il donné son nom ? — Non, Monsieur.

M. d'Ambron consulta du regard le Batteur d'Estrade.

— Introduisez-le ! reprit-il sur un signe affirmatif de Joaquin.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit de nouveau, et le Canadien Grandjean, revêtu de son costume de voyage et portant sa carabine à la main, fit son entrée dans le salon.

XVII.

L'entrée de Grandjean dans le salon du comte d'Ambron fut majestueuse ; il ne salua pas. Il songeait vraiment bien à la politesse ! Ébloui par la vue du riche mobilier qui garnissait la pièce, il ouvrait de grands yeux

étonnés, et se demandait s'il devait en croire le témoignage de ses sens. Son imagination n'avait jamais rêvé de pareilles splendeurs, et sa curiosité n'avait jamais été aussi excitée; quels pouvaient être la destination et l'emploi de toutes ces brillantes superfluités? Il était ébahi. La voix de Joaquin Dick le rappela à la réalité.

— Qui t'a envoyé ici? D'où viens-tu? Que me veux-tu? — Tiens, c'est vous, Seigneurie! Je ne vous avais pas reconnu sous vos nouveaux habits; ils vous font paraître plus maigre et plus petit : je préfère votre casaque de cuir!... Qui m'envoie ici? Je l'ignore... — Tu l'ignores! — Oh! quand je dis que je l'ignore, c'est une façon de parler; je veux dire que la certitude me manque; pourtant, en y refléchissant bien, ce doit être ça...

Joaquin Dick fit un mouvement d'impatience.

— Au fait! dit-il, et sois bref; je n'ai pas, ce matin, de temps à perdre.

Cette invitation parut embarrasser le Canadien; néanmoins, faisant un effort sur lui-même.

— C'est un sorcier, dit-il, qui m'a chargé d'une commission pour vous!—Un sorcier!... — Oh! ce n'est pas un revenant, car il m'a serré la main, et j'ai senti la chaleur de sa chair... il a même un poignet de fer, c'est donc un sorcier?

Au sérieux que mit le géant dans sa réponse, il n'était pas permis de douter de sa bonne foi.

— Voyons, assieds-toi, et apprends-nous, le plus succinctement possible, où tu as rencontré ce sorcier et ce qu'il désire de moi.

Grandjean regarda d'un air respectueux et méfiant la causeuse que Joaquin lui indiquait du doigt.

— Merci, Seigneurie, je préfère rester debout... Voici le fait : je chassais hier à une quinzaine de lieues de San-Francisco, lorsque j'ai vu tout à coup surgir de dessous terre le sorcier en question... il était si bizarrement accoutré avec des peaux et des fourrures, qu'au premier abord je le pris pour un ours gris égaré; je levai mon rifle... mais bah! la crosse n'était pas encore à mon épaule que le sorcier, s'élançant d'un bond prodigieux, avait déjà relevé le canon de mon arme. « Reste tranquille! me dit-il en anglais, je ne te veux aucun mal; j'ai un simple renseignement à te demander... Cette recommandation était superflue... la frayeur paralysait mes mouvements!... — Parlez, Monsieur, lui dis-je (je l'appelais ainsi pour le flatter, car les sorciers n'aiment pas que l'on devine leur profession); je lui dis donc: parlez, Monsieur. — Connais-tu le Batteur d'Estrade, Joaquin Dick? continua-t-il. — Beaucoup. — Sais-tu où il se trouve en ce moment? — A San-Francisco. — Tu es bien certain de cela? — Oui. — Merci! » Comment s'en alla le sorcier, je l'ignore. Il fit semblant de courir, mais c'était sans doute pour cacher son jeu et mieux me tromper: il dut s'envoler! — Et cette commission qu'il t'a donnée pour moi, Grandjean? — Je n'ai pas achevé, Seigneurie. Vers la tombée de la nuit, c'est-à-dire cinq heures plus tard, je me dirigeais, chargé de mon gibier, vers une habitation où je comptais coucher, lorsque je me sentis doucement frapper sur l'épaule; en me retournant, je me trouvai face à face avec le sorcier. — Je reviens de San-Francisco, me dit-il, je n'ai pu voir Joaquin Dick. Monte tout de suite à cheval et cours l'avertir que je l'attendrai demain vers midi sur la montagne du Télégraphe! Tu m'as bien compris? — Ah oui! Monsieur, vous pouvez être assuré de mon exactitude à exécuter vos ordres.

Le sorcier allait se retirer, j'eus le courage de le retenir :

— Si le seigneur Joaquin me demande votre nom, que lui répondrais-je? — Tu lui diras que j'ai fait à pied trente lieues en cinq heures sans éprouver aucune fatigue; ce renseignement lui suffira. Vous conviendrez, Seigneurie, que cet aveu du sorcier manquait de finesse et de prudence. C'était m'avouer clairement qui il était. J'enfourchai mon cheval, et me voici! — C'est bien, Grandjean, merci.

La façon dont le Batteur d'Estrade prononça ces mots équivalait à un congé; cependant le Canadien ne bougea pas.

— Seigneurie, dit-il, est-ce que vous avez

l'intention d'aller à ce rendez-vous? — Certes. — Prenez garde, Seigneurie! Il ne faut jamais se fier à un sorcier... — Sois sans inquiétude, Grandjean, je suis moi-même un sorcier... — Vous!... Votre Seigneurie ne se fâchera pas si... — Non... dis toujours. — Eh bien! voilà déjà longtemps que je m'en doutais.

Joaquin Dick et le comte se mirent à rire; et le géant reprenant la parole avec une émotion qu'il essayait en vain de dissimuler:

— Après tout, continua-t-il en affectant un air de conviction profonde, il y a aussi de bons sorciers! C'est là une vérité que proclame tout Villequier! — Merci, Grandjean. A présent, je n'ai plus besoin de toi. Tu peux t'en aller.

Cette fois, quoique l'allusion se fût changée en un ordre formel, le Canadien resta encore immobile à sa place.

— Seigneurie, reprit-il après une nouvelle hésitation, accordez-moi seulement deux minutes, j'ai une grâce à solliciter de votre bienveillance! — Parle et sois bref! — Depuis deux mois que vous m'avez pris à votre service, Seigneurie, c'est-à-dire depuis notre départ du rancho de la Ventana, vous n'avez pas eu une seule fois l'occasion d'utiliser ma bonne volonté. Je vous vole, ni plus ni moins, votre argent... — Tu veux que je te rende ta liberté?... soit! — Dame! Seigneurie, ma délicatesse...— Il suffit! n'ajoute pas le mensonge à l'ingratitude.— Ah! Seigneurie, je vous jure...— Assez!... Tiens, prends... nous voilà quittes... Adieu!...

Le Batteur d'Estrade tendit une dizaine d'onces d'or au Canadien; celui-ci recula d'un pas.

— Tout cet or pour moi, Seigneurie? s'écria-t-il, c'est trop! — Pour toi, non! C'est le commencement de la dot de Micheline!... Je me venge de toi sur ton pays Ledru! — Ah! si c'est pour Micheline, c'est tout différent, j'accepte, s'écria le géant, qui, les yeux brillants de joie, saisit avidement l'or. Maintenant, je vous donne ma parole, Seigneurie, que je stipulerai, comme condition première à tout nouvel engagement, le drot de quitter mon maître pour me rendre auprès de vous, si jamais vous aviez besoin de moi.

Grandjean salua le Batteur d'Estrade et s'éloigna.

— Je perds là une bien bonne place, murmurait-il en descendant l'escalier; une place comme je n'en trouverai plus, probablement, une semblable. Oui, mais servir un sorcier!

Le Canadien mettait à peine le pied dans la rue, quand une jeune fille, vêtue avec une grande élégance, l'aborda.

— Ne venez-vous point de chez M. d'Ambron? lui demanda-t-elle. — Non. — Cependant vous sortez de chez le comte?

Le géant était très-laconique et surtout extrêmement timide avec les femmes.

— C'est possible! répondit-il. — Enfin, qui avez-vous vu dans cette maison? — Mon maître. — Et votre maître se nomme? — Joaquin Dick.

Le Canadien allait continuer son chemin, mais un geste impérieux de la jeune fille le retint.

— Y a-t-il longtemps que vous appartenez au señor Joaquin Dick? — Non. — Mais combien de temps? — Deux mois. — Vous n'étiez pas avec lui lorsqu'il est passé dernièrement au rancho de la Ventana?

L'étonnement que cette demande causa au géant lui donna une grande hardiesse; il osa, à son tour, formuler une question.

— Vous connaissez le rancho de la Ventana? dit-il.—Que vous importe? Aimez-vous l'argent, mon ami? dit la jeune femme.

Le Canadien, qui se remettait en route, fit une pause.

— Tout le monde aime l'argent, répondit-il. — Voulez-vous en gagner?

Grandjean revint sur ses pas.

— Oui, je le veux bien. — Alors, suivez-moi. — Où cela?

La jeune fille se mit à sourire.

— Que craignez-vous? dit-elle, n'êtes-vous point armé? C'est chez mon père que je vous prie de m'accompagner. — Ah! c'est votre père qui a besoin de moi! je préfère cela!... — Pourquoi? — Parce que... Mais, non, c'est inutile. — Dis toujours...

Grandjean chercha un mensonge; son ima-

gination lui faisant défaut, il se résigna à dire la vérité.

— Parce que j'ai remarqué que l'on s'entendait plus aisément avec les hommes qu'avec les femmes... D'abord ils marchandent moins... ensuite ils payent mieux. Et puis; mais, non, c'est encore inutile... — Continuez.

Le Canadien s'était trop avancé pour pouvoir reculer.

— Et puis, poursuivit-il, quand on a une discussion avec une femme, on est très-embarrassé... on ne sait que faire... on ne peut pas la *rifler!*... Enfin je préfère, je vous le répète, avoir à m'entendre avec votre père qu'avec vous.

Dix minutes après ce dialogue, échangé en plein vent, Grandjean pénétrait, à la suite de sa conductrice, dans l'une des plus belles maisons de Montgomery-street, chez master Sharp ; la jeune femme, on l'a deviné, était miss Mary.

Avant d'entrer dans le parloir, le Canadien eut une heureuse inspiration de civilité ; il déposa sa carabine dans le corridor.

— Asseyez-vous, Monsieur! Betsy, apportez du brandy, dit miss Mary.

Grandjean, afin de se donner une contenance, remplit à pleins bords son verre, puis il le vida d'un seul trait pour faire honneur, sans doute, à son hôtesse ; au reste, ce verre ne contenait guère plus d'un demi-litre.

Miss Mary jugea le moment opportun pour entamer la conversation.

—Comment vous nommez-vous, Monsieur? demanda-t-elle. — Grandjean, pour vous servir, Mademoiselle.

Le Canadien, on le voit, commençait à allonger sa phrase : l'alcool avait la propriété de le rendre bavard ; seulement, quelque excité qu'il fût, il restait timide.

— Je répète une question à laquelle vous n'avez pas répondu tout à l'heure : Étiez-vous dernièrement avec le señor Joaquin Dick au rancho de la Ventana? — Oui, Mademoiselle, j'y étais. — Ainsi, vous avez vu la señorita Antonia? — Si j'ai vu Antonia? *By God!* mais voilà des années que je la connais, cette enfant! Chaque fois que je m'arrête à sa ferme, elle me donne à dîner.. des dîners magnifiques, avec une nappe et des serviettes; elle est fort riche, Antonia! — Ah! elle est fort riche! — Je crois bien; elle a des troupeaux, des meubles, des chevaux, une carabine, du linge blanc et de la vaisselle bleue: elle a de tout! — Et... est-elle jolie? — La vaisselle? — Non! cette Antonia! — Ah! ma foi, je ne sais pas. — Comment, vous ne savez pas? Voilà pourtant, s'il faut vous en croire, des années que vous êtes son commensal.

Grandjean se gratta l'oreille et se mit à regarder la carafe, au tiers vide, qui contenait le brandy.

— Mais buvez donc, monsieur Grandjean, en vérité, vous ne prenez rien.

Ce reproche fut pénible au Canadien; aussi jugea-t-il à propos de se disculper.

— Ce brandy est excellent, répondit-il, c'est mon verre qui est un peu petit!... — A la bonne heure, monsieur Grandjean. Ainsi, d'après vous, la señorita Antonia n'est pas jolie? Tant pis : une jeune fille si bonne et si riche!... — Mais je n'ai pas du tout prétendu qu'Antonia ne soit pas jolie. Je vous ai tout simplement répondu que je ne le savais pas. — Quelle fable me racontez-vous là, monsieur Grandjean? — C'est la vérité, Miss.

Le géant acheva de vider son second verre.

— Miss, reprit-il en levant les yeux sur la jeune fille, voulez-vous que je vous avoue une chose? — Certes! — Eh bien! je ne connais rien aux femmes... j'ignore quand elles sont laides ou jolies. — En vérité? — Oui, Miss, en vérité.

Grandjean se sentait de plus en plus à l'aise; il se versa le reste de la carafe.

—Elle est grande, cette señorita Antonia? — Oh! du tout!... elle m'arrive à peine à l'épaule. — Quelle est la couleur de ses cheveux? — Ils sont noirs. — Ses yeux? — Ah! ça! je n'y ai jamais pris garde. — Sa bouche? — Sa bouche? Attendez donc... Pas belle, petite. — Et son teint? — Dame! comme celui de toutes les femmes, un peu fade. — Il paraît que tout le monde l'aime, cette Antonia? On prétend qu'il est impos-

able de résister à ses grâces? — Oui, elle n'est pas méchante fille... elle vous donne de bons dîners et se sert assez adroitement de sa carabine... Quant à ses grâces, elle ne les a jamais déployées sans doute devant moi, ou bien je n'y aurai pas fait attention, car je ne les ai pas remarquées. — Et vous, monsieur Grandjean, aimez-vous aussi Antonia? — Mais oui... il m'est assez agréable de dîner à son rancho! — Vous sentiriez-vous capable de vous dévouer pour elle? — Me dévouer pour Antonia? ma foi, non! Elle est Mexicaine! — Eh bien? — Eh bien! je ne me dévouerai, en fait de femmes, que pour mes *payses* de Villequier!... Le reste, voyez-vous, Américaines, Mexicaines, Espagnoles et même Françaises, si elles ne sont pas Normandes, ça m'est de la plus grande indifférence! — Ainsi, s'il arrivait un malheur à la señorita Antonia... vous vous en consoleriez bien vite? — Quel malheur? — Si elle mourait, par exemple? — Ça m'affligerait; car le rancho de la Ventana présente une étape très-commode pour les voyageurs qui partent de Guaymas, ou qui se rendent à cette ville.

Miss Mary réfléchit un instant; son air exprimait l'indécision, presque l'anxiété. Deux fois elle commença une phrase, et s'arrêta dès les premières syllabes. Grandjean, lui, regardait d'un œil mélancolique la carafe complétement à sec.

—Miss, s'écria-t-il tout à coup, n'aviez-vous pas l'intention de me présenter à monsieur votre père, qui désire traiter une affaire avec moi? — Vous verrez mon père plus tard... en attendant, je le représente... Oui, j'ai une affaire à vous proposer. Avez-vous du goût pour les voyages? — Je ne reste jamais en place. Ma vie est un voyage perpétuel! — Ainsi, il vous serait parfaitement indifférent de partir tout de suite pour tel ou tel endroit? — On ne peut plus indifférent!... c'est-à-dire, entendons-nous, à la condition que l'on me payerait en raison des dangers que j'aurais à courir. — Il n'y aurait nul danger à courir. — Tant pis! — Ainsi, si vous vous chargiez d'accompagner une personne, cette personne aurait le droit de compter implicitement sur votre obéissance? — Du moment où ce serait chose convenue à l'avance entre elle et moi, oui! Dans le cas contraire, c'est-à-dire si l'on exigeait un service non spécifié par notre contrat, je demanderais une gratification en sus de mes gages. — C'est bien ainsi que je l'entends! — Alors, Miss, une fois les gages fixés, nous serons d'accord. Quelle est la personne que j'aurai à accompagner? Monsieur votre père? — Non, moi! — Vous, Miss! répéta le Canadien d'un ton de désappointement! Ah! diable! Pardon, je voulais dire: Ah! *By God!* c'est que, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le déclarer, je n'aime pas beaucoup traiter les questions d'affaires avec les femmes! — Que vous importe, pourvu que je vous paye généreusement? L'argent n'a pas de sexe... — Oh! Miss, toutes les femmes sont généreuses quand elles promettent... seulement... — Achevez! — Seulement, quand il s'agit de régler le compte, il n'y a plus moyen de s'entendre avec elles. Je ne sais pas trop comment elles s'y prennent; mais, pour peu qu'elles vous aient remis la centième partie de ce qui vous est dû, on se trouve toujours être leur débiteur. *By God!* si on avait le droit d'assommer une femme quand elle est de mauvaise foi, ça irait encore... Mais l'usage s'y oppose. Décidément, Miss, je tiens à être présenté à monsieur votre père. — Mais en supposant que vos craintes soient fondées, monsieur Grandjean, quand une femme paye à l'avance, en quoi s'expose-t-on à traiter avec elle?

Le Canadien se mit à réfléchir; puis, d'une voix qui dénotait la conviction la plus sincère et la plus profonde:

— Cela ne s'est encore jamais vu, Miss! s'écria-t-il. — Vous croyez?... Pourtant c'est bien ainsi que j'entends agir avec vous! — Réellement, Miss! En ce cas vous êtes pour moi monsieur votre père!... — Combien désirez-vous par mois pour m'accompagner, me guider, et, si j'étais attaquée, me défendre? — Soixante piastres, Miss, en dehors du logement et de la table. Je dois ajouter que je couche fort volontiers à la belle étoile, et que mon rifle, si nous parcourons des pays un peu déserts, pourvoira

amplement à notre nourriture. La poudre et le plomb resteraient à votre compte! — Accepté. Où demeurez-vous? — Moi, Miss, nulle part. — Où pourrai-je vous retrouver, si j'ai besoin de vos services? — Me retrouver, si vous avez besoin de moi, Miss? répéta Grandjean; et il se mit à rire. Je savais bien, moi, qu'on ne me payerait pas d'avance, ajouta-t-il à haute voix, mais comme se parlant à lui-même.— Du reste, monsieur Grandjean, reprit la jeune fille, il y a une chose bien simple à faire! Si je me décide à ce voyage, ce sera dans un très-bref délai; veuillez donc prendre la peine de passer tous les jours à la maison... — Ce que vous me demandez là est, en effet, une chose très-simple, Miss... mais fort coûteuse! Vous devez comprendre que, pour ceux qui ne possèdent aucune fortune, le temps c'est de l'argent! — Vous avez raison, monsieur Grandjean! En vérité, je suis charmée de vos raisonnements. Je vois que vous êtes un esprit sensé. Voici pour vous indemniser de vos courses quotidiennes...

Miss Mary avait retiré de son porte-monnaie un billet imprimé et l'offrait au Canadien.

— Qu'est-ce ceci? — Une banknote de trente piastres.

Grandjean eut une contenance magnifique; il ne bougea pas!

— Prenez donc, Monsieur! insista la jeune fille. — Je vous remercie bien, Miss... je n'estime pas le papier!

La fille de master Sharp regarda le géant avec une espèce d'admiration.

— Si vous vous mariez un jour, Monsieur, vous rendrez votre femme bien heureuse. Voici six livres sterling.

Cette fois, Grandjean sortit de sa majestueuse dignité; il saisit, et même avec assez de vivacité, l'or que lui présentait miss Mary.

— Je viendrai tous les jours pendant deux semaines, Miss, dit-il; mais, une fois ce temps écoulé, si vous n'avez pas pris une détermination, il est bien entendu que vous n'aurez pas le droit de me réclamer ni tout ni partie de ces six livres? — C'est bien convenu!... De toute façon cette somme vous restera acquise en dehors de vos appointements... — N'avez-vous plus rien à me dire, Miss? — Rien, Monsieur, si ce n'est à demain! — A demain.

Grandjean se leva, salua assez courtoisement et sortit du parloir.

— Ma foi, murmura-t-il en reprenant sa carabine dans le corridor, j'ai peut-être eu tort de négliger jusqu'à ce jour autant les femmes... elles ont du bon!

Miss Mary, après le départ du Canadien, était restée dans le parloir. Son coude appuyé sur la table et sa jolie tête sur sa main, elle méditait.

— C'est une heureuse rencontre pour moi que celle de cet homme, se disait-elle; je ne pouvais mieux tomber. Quand j'ai parlé de la mort d'Antonia, il n'a pas même sourcillé!... Dieu m'est témoin que si j'avais trouvé un autre moyen pour empêcher le combat de M. de Hallay et du comte, je ne me serais pas arrêtée à celui-là!... Mais c'était le seul qui pût calmer l'amour-propre irrité du marquis... Et puis cette señorita, quelque séduisante qu'elle soit, est indigne de l'amour de M. d'Ambron... Elle ne saurait ni l'apprécier ni le comprendre. Cher comte, je vous sauverai malgré vous!...

XVIII.

Tandis que miss Mary engageait conditionnellement Grandjean à son service, Joaquin Dick continuait son récit.

Aussitôt après le départ du Canadien, il avait repris la parole.

— Comte, dit-il, si j'avais l'intention de capter votre bienveillance, je n'aurais pas glissé aussi rapidement que je l'ai fait sur la double déception qui, en amour et en amitié, détruisit toutes les illusions de ma jeunesse. Je vous aurais raconté mes entretiens avec Carmen, heures chastes et délirantes qui élevaient mes pensées et mes sensations au-dessus des pensées et des sensations humaines, et me laissaient pressentir l'ineffable bonheur dont les élus jouissent au ciel!... Je vous aurais dévoilé les trésors de dévouement, d'abnégation et de ten-

dresse que contenait mon cœur! Si je n'ai point procédé de la sorte, c'est que j'ai voulu laisser le calme à votre esprit, l'impartialité à votre jugement. L'épisode seul des humiliations et de la misère que j'eus a subir à Mexico aurait suffi, si je m'étais appesanti sur les détails, pour me valoir votre pitié!... Ce que j'attends de vous, ce n'est



Bonjour, Joaquin, dit-il; tu as reçu mon message? (Page 534.)

ni de la sévérité ni de l'indulgence. c'est la vérité. Je continuerai donc mon récit avec une rapidité brutale!

« Arrivé en Californie, je m'engageai comme chasseur de loutres dans une compagnie d'aventuriers américains. J'échangeai mon bâton de voyageur contre un rifle, mon costume de mendiant contre une casaque de cuir, et je m'élançai bravement, presque joyeusement, dans le désert, car on m'avait prévenu que la moitié des nouveaux trappeurs succombaient avant la fin de leur

rude apprentissage, et j'espérais être bientôt débarrassé de tous les ennuis de ce monde!...

« Vous ne sauriez vous faire une idée, comte, du pénible noviciat de l'homme qui se voue à la vie nomade de la Prairie; eh bien, malgré les privations inouïes et les dangers sans nombre que j'avais à supporter, je trouvais un certain plaisir à cette épouvantable existence; les souffrances de mon corps calmaient les souffrances de mon cœur; et puis, il était une pensée qui souriait singulièrement à ma misanthropie, celle que personne ne s'intéressait, ou, pour être plus exact, ne feignait plus de s'intéresser à mon sort. Je me sentais si abandonné, si seul, que, par moments, je me demandais si j'appartenais bien, en effet, à la famille humaine! Je parcourais la Prairie depuis près d'une année, lorsque mes compagnons d'aventure attaquèrent une tribu d'Indiens avec lesquels ils étaient en paix, mais qu'ils soupçonnaient possesseurs d'assez grandes quantités de poudre d'or. Cette attaque, ou, pour mieux dire, ce massacre, eut lieu pendant une fête improvisée exprès pour accomplir cet acte d'insigne mauvaise foi et de sauvage barbarie!... Les suites de cet odieux attentat furent horribles; on soumit à d'épouvantables tortures les malheureux Indiens blessés qui tombèrent en notre pouvoir; pas un seul d'entre eux ne consentit à racheter sa vie par un aveu. Tous moururent la tête fière et haute, le sourire aux lèvres, l'injure et le mépris à la bouche! Ce sont parfois de nobles et vaillantes natures que ces Indiens!... Emporté par mon indignation, je ne gardai aucune mesure vis-à-vis de mes compagnons, je voulus prendre la défense des infortunées victimes de leur cupidité. Vingt canons et crosses de carabine se levèrent contre moi. Comment échappai-je à ce danger? je ne saurais vous le dire. Ce fut un véritable et triste miracle. Une vieille carabine, une livre de poudre, quelques poignées de balles et le désert devant moi, telles étaient mes ressources; quant à ma position, elle n'était guère plus brillante, j'avais à mes trousses vingt bandits qui avaient juré ma mort. Il faut avouer que, pour être encore vivant aujourd'hui, il faut que je n'aie pas eu de chance. Le lendemain du massacre des Indiens, je rencontrai le dernier Peau-Rouge de cette tribu. C'était un fier et courageux vieillard: il ne pleurait plus; il songeait déjà à la vengeance. « Frère, me dit-il, j'ai été témoin hier de tes généreux efforts pour sauver mes enfants! Tu n'es face pâle que du visage, Dieu t'a donné le cœur d'un Indien... Veux-tu rester avec moi? je serai ton père! Je ne croyais plus à rien, et cependant j'eus confiance en la parole de cet infortuné. — Oui, lui répondis-je, je resterai avec toi et je t'aiderai à te venger. L'Indien secoua la tête en signe de doute. — Tu es brave, me dit-il, mais tu es encore bien jeune. J'ai vu des tigres devenir la proie des renards! Non, à nous deux nous ne serions pas assez forts pour punir les assassins de mes enfants!... Je connais un homme qui vaut à lui seul une armée; un homme juste et bon pour les Peaux-Rouges... Allons le trouver! S'il nous accorde son appui, pas un des assassins blancs n'échappera au châtiment! » Nous nous mîmes aussitôt en route.

« J'étais tellement dégoûté de la vie, si indifférent à tout ce qui pouvait m'arriver, que je ne questionnai pas même l'Indien: je me contentai de le suivre.

« Ce fut après trois jours de marche que nous parvînmes à rencontrer l'homme que nous cherchions; et, si nous pûmes le rejoindre, ce fut seulement parce qu'il se montra à nous et qu'il nous attendit.

« Cet homme était et est encore la créature la plus extraordinaire, l'individualité la plus étrange qui existe ici-bas; du reste, il n'est pas une personne dans toute la Californie qui ne le connaisse de nom, car peu de gens peuvent se vanter de l'avoir vu, et le bruit de sa mort a déjà circulé cent fois.

« Quel est l'âge de cet homme, je devrais dire de ce phénomène? Nul ne le sait. Peut-être bien l'ignore-t-il lui-même. Voilà plus de quarante années que son nom retentit dans le désert, et cet être inexplicable est resté doué de toutes les facultés corporelles de la jeunesse? Son agilité dépasse de beau-

coup celle de la panthère, sa force celle du tigre, son regard celui de l'aigle. Quant à son adresse, elle reste sans point de comparaison. Là où son œil distingue un objet, la balle de sa carabine arrive!... On prétend qu'il est Américain de naissance; on se trompe, il est né de parents anglais.

« Le phénomène écouta gravement, et sans l'interrompre par aucun signe d'horreur, le lamentable récit du Peau-Rouge.

« — Tu peux compter sur moi, lui répondit-il.

« Puis, m'adressant la parole en mauvais anglais:

« — Veux-tu te joindre à nous? — Oui.

« Un mois plus tard, des trente et quelques aventuriers qui avaient massacré la tribu indienne, il ne restait plus un homme debout.

« — Adieu, me dit notre terrible auxiliaire, si tu as jamais besoin de mon rifle, tu le trouveras toujours à ton service. Je me nomme Lennox.»

Le comte d'Ambron interrompit Joaquin Dick.

— Quoi! ce Lennox si populaire et dont on raconte des choses si merveilleuses, existe donc en effet? Je l'avais pris jusqu'à ce jour pour un personnage de légende. — J'ai eu de ses nouvelles ce matin même! Je continue. Dans la dernière escarmouche que nous avions livrée aux aventuriers américains, le Peau-Rouge avait été légèrement atteint d'une balle. Soit que la fatigue eût aggravé sa blessure, soit plutôt que l'apparence extérieure de la plaie n'annonçât pas les ravages intérieurs produits par le plomb, toujours est-il que le malheureux se trouvait, deux semaines après, réduit à la dernière extrémité: « Enfant, me dit-il avant de mourir, il y a à présent entre ta race et toi une mer de sang. Tu es devenu un Indien; jure-moi que tu resteras toujours fidèle à tes nouveaux frères! Tu le jures? bien. Maintenant, j'ai un grand secret à te confier; prête-moi toute ton attention: tu sais quelle a été la cause de la destruction de toute ma tribu; les faces pâles prétendaient que nous avions de l'or, beaucoup d'or, et ils avaient raison. Je me hâte, car je sens que je vais mourir... Je suis le dernier descendant des anciens rois ou chefs aztèques de ce pays. Quand les faces pâles traversèrent les mers pour nous voler nos terres et nous réduire à l'esclavage, mes aïeux cachèrent leurs richesses et s'enfuirent dans les déserts. La grandeur de ma tribu disparut, mais l'or de nos ancêtres nous resta. Afin de ne pas éveiller la féroce cupidité des faces pâles, le secret de l'asile qui contient nos trésors était confié par le chef de notre tribu à son fils aîné seul. Aujourd'hui, tu es mon unique enfant: à toi mon or! » L'Indien me donna alors les indications les plus minutieuses. Puis, sentant la mort approcher: « Enfant, me dit-il, que cet or te serve à venger tes frères. Quand ton tour viendra de quitter la terre tu emporteras ton secret avec toi! » — Et cet Indien, en parlant ainsi, n'avait-il pas le délire, señor Joaquin? demanda le comte d'Ambron. — Cet Indien disait vrai. — Ainsi, ce trésor des anciens chefs ou rois aztèques...? — Je le trouvai; il m'appartient.

Un assez long silence suivit la réponse du Batteur d'Estrade.

— Réellement, señor Joaquin, dit enfin M. d'Ambron, si je ne vous savais pas incapable de passer votre temps à me débiter des contes à dormir debout, si je n'avais pas été témoin, à Paris, de vos scandaleuses dépenses, je me figurerais que vous voulez vous divertir aux dépens de ma crédulité. Ces descendants des rois aztèques, réduits à l'état de vagabonds nomades... ce secret transmis de génération en génération. Ce trésor enfoui... des millions sans doute... — Oui, comte, des millions!... — Tout cela, permettez-moi de vous le dire, ressemble singulièrement à un roman, et même à un roman de la bonne vieille école! — Vous trouvez, comte? Eh bien! en ce cas, j'irai plus loin encore. Je vous apprendrai que la Basse et Haute-Californie abondent en trésors cachés par les Indiens aux premiers temps de la conquête... Je conçois fort bien que ces révélations vous causent un certain étonnement, à vous surtout qui n'avez jamais vécu qu'en Europe, c'est-à-dire dans un pays tellement peuplé que chacun de ses

habitants est, pour ainsi dire, parqué et numéroté à sa place... et encore y découvre-t-on assez souvent des trésors... Mais ici, c'est bien différent. Nos immenses déserts qui restent des années entières sans être foulés par les pieds de l'homme, présentent des ressources et une sécurité qui ne pouvaient manquer d'être utilisées par la crainte ou la défiance. Il y a très-peu de banques et de sociétés industrielles dans le désert... Les aventuriers américains sont de fort braves gens, sans doute; mais enfin ils ne sauraient servir de notaires ou d'agents de change... L'Indien, embarrassé du placement de ses fonds, pour me servir du langage d'Europe, creuse un trou dans la terre. Cette opération, assez primitive, pèche, je le reconnais volontiers, par le côté financier... le Peau-Rouge ne touche pas d'intérêts, c'est vrai; mais aussi, en revanche, il n'a pas une faillite à craindre. Il y a aujourd'hui en Europe des gens devenus fort gueux après avoir été très-riches, qui n'auraient pas perdu leur fortune s'ils avaient été arriérés comme des sauvages... J'ajouterai un mot... c'est que la place où mes millions dorment depuis si longtemps, et où ils reposent encore actuellement, est indiquée sur la plupart des anciennes cartes géographiques!... La dernière carte, dressée il y a quelques années, par ordre du sénat mexicain, l'indique par ces simples mots : *Antigua residencia de los Aztecas*. Seulement, comme les savants sont des pionniers de cabinet, ils ont commis une erreur grossière dans leur indication! Je reprends mon récit. La vue des immenses richesses que je découvris ne me causa d'abord aucune émotion. Cet or me semblait un sable brillant et inutile. Peu à peu cependant un singulier changement s'opéra en moi. Je me mis à rêver à ma fortune... j'étais troublé, inquiet, agité! Je ne souhaitais rien, je ne désirais rien, je ne tenais plus par aucun lien à la vie ordinaire des hommes, et cependant j'éprouvais comme un impérieux besoin d'utiliser mes richesses, de faire acte de puissance. Plus tard enfin, mes aspirations prirent une forme, devinrent une idée. C'était parce que j'avais perdu ma fortune que Carmen avait sans doute trahi ses serments; je voulus savoir si le malheur qui m'avait frappé était une exception ou bien un événement logique, fatal, inévitable; si l'or n'exerce pas sur les femmes une fascination irrésistible, qu'elles confondent avec l'amour. Et puis, j'avais à me venger. La pensée que des hommes se croyaient aimés, que des femmes prétendaient les aimer, me causait de véritables accès de fureur. Je voulais que tout le monde fût malheureux. Ce sentiment injuste ne tarda pas à se modifier; il fit place à un projet:

« Si je parviens à acquérir la conviction que les femmes donnent la préférence à l'or sur tous les sentiments humains, pensais-je, il est possible que, tout en méprisant la vie terrestre, j'en arrive à ne plus autant souffrir. A l'œuvre! Je jure qu'excepté la violence et le mensonge, j'emploierai, pour réussir auprès des femmes, toutes les séductions, tous les moyens que procure la richesse. Je ne me laisserai prendre ni aux sourires, ni aux protestations, ni aux larmes. Je resterai un froid, un implacable observateur; j'expérimenterai sur les âmes comme les médecins font sur les corps!... A l'œuvre! et je partis.

« Mon premier voyage en Europe me confirma plus que jamais dans mon opinion!.. Partout mon or triompha! Celles qui n'acceptèrent pas mes onces m'aimèrent parce qu'elles me savaient riche, ou, comme on dit dans le style de l'amour civilisé, parce que j'étais un magnifique parti!... Je vous le répète, partout l'influence de mon or triompha!... Pourtant j'avais beau me plonger dans le tourbillon des plaisirs, le souvenir de Carmen me poursuivait toujours sans pitié et sans trêve. L'adorable et trompeur visage de celle que j'avais si éperdument aimée m'apparaissait au milieu de l'orgie, et glaçait le rire sur mes lèvres!... Peu à peu je me pris à regretter mon existence du désert. La satiété se faisait sentir. Je repartis pour la Californie!... Ce que la dissipation n'avait pu me donner, l'oubli, je le demandai à la fatigue. On ignorait mes richesses, je me fis batteur d'estrade. Alors commença pour moi une nouvelle existence. Allié à la plupart des tribus indiennes,

disposant par mon or de tous les aventuriers dont je pouvais avoir besoin, je devins en peu d'années le maître absolu du désert. Je me mêlais avec une fiévreuse activité à toutes les intrigues, à toutes les entreprises, à tous les combats; je recherchais les fortes émotions du danger et de la violence, de même qu'un voyageur, haletant de soif, aspire après une source d'eau vive. Combien de crimes qui, sans moi, seraient restés impunis, ont été suivis d'un châtiment mystérieux et terrible!

« Que vous dirai-je, comte? ce rôle de Providence finit par me paraître monotone. Je résolus de retourner en France. Ce second voyage ne différa en rien du premier; j'obtins le même résultat dans mes expériences. Mon or finissait fatalement par avoir raison. Depuis cette époque jusqu'à ce jour, je me suis arrangé et j'ai mené une double existence: je dépense mes immenses richesses en Europe, où l'on me connaît comme millionnaire, et je reviens me guérir de la satiété au désert. Ici, du moins, on ne sait de moi que ma réputation de batteur d'estrade. Je cesse d'être obsédé par les courtisans et les parasites. Il y a même, par-ci par-là, quelques pauvres Indiens qui sont assez contents quand je vais frapper à la porte de leur wigwam. Ils m'offrent le calumet, me donnent de l'eau-de-vie et m'appellent leur frère! Ce sont d'assez braves gens... Ils s'égorgent bien un peu entre eux, mais, du moins, ils possèdent un esprit de dignité et d'indépendance qui les rend bien supérieurs aux Européens! Quant à leurs femmes, je les tiens en grande estime... Ce sont de véritables bêtes de somme... Elles ne parlent jamais de sentiment. »

A mesure que Joaquin Dick avançait dans son récit, sa parole devenait de plus en plus brève et railleuse; enfin il s'arrêta.

— Et maintenant, señor Joaquin, dit le comte d'Ambron, êtes-vous parvenu à vous affranchir du souvenir de Carmen? — Carmen! je n'y pense plus! j'ai trouvé depuis lors tant de Carmen!

Le Batteur d'Estrade fit cette réponse d'un ton dégagé; mais presque aussitôt des larmes mouillèrent ses paupières.

— A quoi bon mentir? murmura-t-il: Carmen, cette infâme qui a brisé mon avenir, qui, de bon que m'avait fait Dieu, m'a rendu méchant et cruel... eh bien! je l'aime comme jamais je ne l'ai plus aimée aux jours de ma jeunesse... je l'aime à ce point, que je suis presque jaloux de vous entendre prononcer son nom; je l'aime encore tellement que, devant vous, un homme, je ne puis ni retenir mes larmes ni dissimuler ma honteuse faiblesse. Oh! qui me délivrera de son souvenir!... L'oublier... non... je ne le voudrais pas!

Depuis que Joaquin Dick avait terminé son récit, le comte d'Ambron avait un air de froideur qui ne lui était pas habituel : il pensait que le Batteur d'Estrade n'avait pas dit un mot d'Antonia, dont la ressemblance avec Carmen était si extraordinaire, et ce silence lui fournissait matière à de graves pensées.

Il se disposait à aborder résolûment cette question si délicate et si brûlante, lorsque plusieurs coups de marteau lui annoncèrent l'arrivée d'un visiteur.

Peu après, miss Mary faisait son entrée dans le salon.

Les deux hommes se levèrent et la saluèrent.

— Ne vous dérangez pas, Messieurs, dit miss Mary sans accepter le siége que M. d'Ambron lui offrait, je n'ai que peu de mots à dire. Restez, señor Joaquin, je vous prie.

La jeune fille fit une légère pause, puis s'adressant directement au comte d'Ambron :

— Le marquis de Hallay m'a appris hier soir, Monsieur, après votre départ, qu'il avait eu une querelle avec vous, et il a ajouté que, craignant que le motif de cette altercation ne fût mal interprété par la société de San-Francisco, il me serait infiniment obligé si je parvenais à vous faire agréer ses excuses!... C'est cette commission que je viens remplir... Il reste donc bien entendu, monsieur le comte, car j'ai foi en votre générosité, que cette affaire n'aura aucune suite et sera considérée comme non avenue!

Les deux hommes se regardèrent; M. d'Ambron ne cachait pas son étonnement, Joa-

quin Dick ne dissimulait pas son sourire.

— Je vous avouerai, miss Mary, répondit le jeune homme, que j'étais loin de m'attendre au plaisir et à l'honneur de votre visite, et bien moins encore au message dont vous avez bien voulu vous charger. Si M. le marquis se déclare satisfait, soit, cela le regarde : c'était lui qui me demandait une réparation. Permettez-moi, néanmoins, de trouver étrange, au point de vue de la régularité et des convenances, qu'il ait cru devoir vous choisir pour être l'intermédiaire de ses intentions. Quant à vous, miss Mary, veuillez agréer, je vous en conjure, toutes mes excuses et tous mes remercîments pour le dérangement, bien involontaire au reste, que je vous ai occasionné.

La jeune fille fit une légère inclination de tête et se dirigea vers la porte; M. d'Ambron s'empressa de la reconduire.

— Monsieur, lui dit-elle en arrivant dans la rue, j'aurai besoin aujourd'hui d'un cavalier pour m'accompagner dans une excursion aux environs de San-Francisco, et j'ai compté sur vous. Ai-je eu tort? — Je suis absolument à vos ordres, miss Mary. — Merci, Monsieur. Je vous attendrai à deux heures. Nous sortirons à cheval.

Lorsque le jeune homme remonta dans le salon, il vit Joaquin Dick, son chapeau à la main, et prêt à s'éloigner.

— Vous partez, señor Joaquin? lui demanda-t-il. — Oui. Je vais à mon rendez-vous avec le sorcier...

XIX.

Un brillant soleil inondait de ses chauds rayons la montagne du Télégraphe, lorsque Joaquin Dick, gravissant le versant de l'ancienne baie, arriva au lieu du rendez-vous désigné par Lennox.

L'attente du Batteur d'Estrade ne fut pas de longue durée; l'homme étrange, dont l'existence a si longtemps excité et excite encore la curiosité des populations californiennes, se leva de dessus un quartier de roche où il était assis, et vint presque aussitôt à la rencontre de Joaquin.

Le costume de Lennox était des plus bizarres. Il était entièrement composé de peaux de daims. Une espèce de justaucorps, taillé en dehors de toutes les modes connues ou usitées, et qui tenait le juste milieu entre une blouse et une casaque, lui descendait un peu plus bas que les hanches; des guêtres très-hautes, retenues par des attaches de cuir, emprisonnaient ses jambes nerveuses; un manteau court, assez semblable à un crispin, fixé à son épaule gauche, et dont un pan était passé sous son bras droit, lui donnait un air un peu théâtral qu'augmentait encore une plume d'aigle fixée sur son chapeau de feutre, la seule pièce de son vêtement qui ne fût pas en peau de daim.

Il eût été aussi difficile de supposer un âge à cet être exceptionnel, que de lui assigner une race ou une nationalité, tant le hâle épais de son teint, ses rides profondes et l'éclat de ses yeux laissaient une large marge aux suppositions et aux commentaires.

Une calebasse pleine de poudre pendait à son côté gauche; il portait à la main une carabine à pierre.

— Bonjour, Joaquin, dit-il; tu as reçu mon message? — Ma présence ici répond à ta question. As-tu besoin de moi? — Oui. — Que veux-tu? de l'or?...

Lennox frappa sur la calebasse qui lui servait de poudrière, et qui rendit un son mat.

— Merci, elle est pleine. Ce que j'attends de toi, c'est un simple renseignement : sais-tu ce qu'est devenu Évans? — Oui, je le sais.

Lennox parut hésiter.

Joaquin Dick attendit un instant; mais, voyant que le vieux chasseur persévérait dans son silence, il reprit la parole :

— Portes-tu une grande affection à Évans? — Je suis habitué à lui!... J'ai été pendant dix ans son ennemi sans pouvoir parvenir à le tuer... Deux fois je lui ai traversé le corps d'une balle... deux fois il s'est guéri de cette terrible blessure... Je compris que Dieu voulait que je fusse son ami... Nous nous sommes réconciliés... Depuis lors, nous nous rencontrons de temps à autre dans la Prai-

rie... et ces rencontres, que je ne provoque pas, me font plaisir... Évans me fournit ma poudre et me racente les iniquités des faces pâles. Il est mort, n'est-ce pas?... — Oui! — Je m'en doutais... voilà six mois que je ne l'avais vu!

Lennox fit une légère pause; puis d'une voix flegmatique :

— Tout le monde meurt, excepté moi, continua-t-il. Ma mémoire est peuplée de tombes!... Merci, Joaquin... à revoir! — Tu pars déjà?— Pourquoi resterais-je davantage ici? Le voisinage des faces pâles m'est odieux. Je sais ce que je voulais savoir... Je retourne là-bas... Ce sera toi, dorénavant, qui m'approvisionneras de poudre... — Un mot, Lennox... — Dis. — N'as-tu pas envie d'apprendre quel a été le genre de mort d'Évans? — A quoi bon? A moins que je n'aie à le venger! — Tu as à le venger. — Il a été tué? — Oui, tué d'un coup de carabine! — Par un ennemi? — Non, par un traître! — En ce cas, tu as raison je dois, le venger!... Tu connais l'assassin? — Mieux que cela, j'ai reçu les suprêmes confidences et le dernier soupir d'Évans!...

Lennox ne montra ni surprise, ni curiosité, ni émotion; il se contenta de se rasseoir sur le quartier de rocher.

— Évans, poursuivit le Batteur d'Estrade, a mérité sa fin tragique; car, quoiqu'il prétendit être mon ami, il conspirait contre moi lorsqu'il a été assassiné!... — Évans ne pouvait être honnête puisqu'il était une face pâle; mais, je te le répète, j'étais habitué à lui... je ne l'oublierai jamais...

Cet aveu dans la bouche de Lennox, qui, entièrement façonné à la vie sauvage, se serait cru déshonoré s'il avait laissé voir la moindre marque de sensibilité, accusait de sa part une profonde douleur.

— Évans était cupide, poursuivit Joaquin Dick sans ménager la mémoire du défunt, et c'est là ce qui l'a perdu!... Il n'ignorait pas que je possède beaucoup d'or, et, depuis bien des années déjà, la pensée de s'approprier mes richesses le poursuivait sans cesse... — Oui, il m'a souvent interrogé sur l'endroit où tu caches ton or. — Mais cet endroit, tu l'ignores, Lennox! — Non... je le connais, répondit toujours avec le même flegme le vieux chasseur.

Cet aveu laissa Joaquin Dick impassible.

— Ainsi c'est toi, poursuivit-il froidement, qui as fourni à Évans les renseignements qui l'ont conduit à sa perte? — Non, car ton or t'appartient légitimement... il t'a été légué par ses véritables maîtres, et tu l'as souvent employé à aider les Peaux-Rouges à se défendre contre les faces pâles. Il y a eu beaucoup de ta poudre de brûlée dans le désert. Écoute-moi bien. Il n'y a pas un homme au monde, quelque sûr qu'il soit de soi, qui puisse répondre qu'on n'arrachera pas la vérité à son sommeil. Nous avons souvent, Évans et moi, reposé et dormi tête contre tête. — Merci de cet éclaircissement, Lennox, il m'évite un crime!... — Quel crime? — Si j'avais eu la preuve de ton indiscrétion, je t'aurais poignardé! — Tu aurais bien bien fait! Continue. — N'osant s'aventurer seul dans cette périlleuse entreprise, Évans s'adjoignit un audacieux compagnon. Seulement, afin de détourner les soupçons que son départ aurait pu éveiller en moi, car il il se doutait que j'avais deviné ses projets, il lui donna rendez-vous dans la direction de la forêt Santa-Clara; un misérable Indien seris, un nommé Traga-Mescal, devait servir de guide à l'Européen avec lequel Évans s'était associé. — J'ai trouvé le cadavre de ce Traga-Mescal dans la forêt Santa-Clara... Sa blessure m'a dit le nom de ton couteau... Ensuite? — L'Européen avait réfléchi sans doute qu'un trésor partagé perd de sa valeur; quand il rejoignit Évans, il lui tira un coup de carabine dans le dos.

Le vieux chasseur se mit à rire.

— Quel est le sujet de ta gaieté, Lennox? — Je pense que quand deux faces pâles déterrent un trésor, il y a toujours l'une des deux qui tue l'autre... C'est drôle!... Quelle a été la dernière parole d'Évans? — Ton nom...

Un tressaillement à peu près imperceptible, mais qui n'échappa pas au Batteur d'Estrade, rida le front de Lennox.

— Il y avait du bon dans cet Évans, dit-il de son ton glacial. Comment se nomme l'homme qui l'a assassiné? — De Hallay. —

Où demeure-t-il? — A San-Francisco. — Je voudrais le voir. Pourrais-tu me le montrer? — Certes, mais il te faudra descendre dans la ville.

Un froncement de sourcils prouva que cette perspective ne souriait nullement au vieux chasseur; c'était la première marque d'émotion qu'il donnait depuis le commencement de l'entretien.

— Le contact d'une face pâle m'est odieux, répondit-il; j'ai dû faire hier un appel à toute ma volonté pour me décider à parcourir les abords de San-Francisco, dans l'espoir de te rencontrer. Il y a bien cinquante années au moins que mon pied n'a foulé le pavé d'une ville; n'importe, j'irai...—Quand? — Ce soir même... Tu m'accompagneras? — Soit! Où te retrouverai-je? — Ici, en bas... au pied de la montagne.

Les deux hommes échangèrent une légère inclination de tête et s'éloignèrent chacun dans une direction différente.

Joaquin Dick redescendait le versant qui conduit à l'ancienne baie, lorsqu'il aperçut le comte d'Ambron qui venait à sa rencontre.

— J'ignore si ma présence ne constitue pas une indiscrétion, dit le jeune homme, et je suis prêt, s'il en est ainsi, à me retirer; mais je n'ai pu résister au désir de voir le fameux Lennox. J'ai pensé que du moment où vous m'aviez averti de votre rendez-vous avec lui, vous ne blâmeriez pas ma curiosité. Au reste, mon intention était de me tenir à l'écart. — Lennox est parti; mais si vous tenez tellement à le connaître, votre souhait ne tardera pas à être accompli. Vous le verrez ce soir, et, si je ne me trompe, vous le verrez agir.

Joaquin et M. d'Ambron marchèrent pendant quelques instants à côté l'un de l'autre sans échanger une parole. Enfin le comte, s'adressant au Batteur d'Estrade :

— Señor, lui dit-il, l'arrivée imprévue de miss Mary et votre rendez-vous avec Lennox ont interrompu si brusquement notre entretien de ce matin, que je vous demanderai la permission de le reprendre. Bien des points sont restés dans l'ombre. — J'aurais préféré remettre à plus tard la continuation de cette conversation, Monsieur, car vous êtes encore sous la première impression de mon récit, et je crains que la réflexion n'ait pas suffisamment mûri le jugement que vous allez porter sur moi. — Ce jugement, auquel vous paraissez vouloir bien attacher une certaine importance, señor Joaquin, il me serait impossible de le formuler, tant que vous ne m'aurez pas donné certains éclaircissements qui me manquent... — Parlez! — Je vous déclare tout d'abord hautement que je ne reconnais à personne le droit de s'arroger le rôle de la Providence... c'est empiéter sur les priviléges de Dieu et de la société. Toutefois, si vos intentions étaient pures et bonnes, et si surtout, en présence de la triste anarchie qui règne et qui régnait bien plus encore jadis dans ce triste pays, vous avez cru devoir prendre sur vous d'agir pour le salut de tous, je ne saurais ni vous condamner ni vous blâmer... mais cela, je vous le répète, à la seule condition que vous n'aurez jamais écouté la voix de vos passions, jamais obéi à votre intérêt personnel!... Vous vous êtes mêlé, m'avez-vous dit, à toutes les violences, à tous les combats, à toutes les intrigues du désert! Cet aveu est d'un grand laconisme et d'une extrême portée!... Oui ou non, avez-vous versé le sang humain en vous exposant à des dangers moindres que ceux encourus par les malheureux qui tombaient sous vos balles ou sous votre couteau? — Vous manquez de franchise ou d'énergie dans votre question, comte!... Ce que vous voulez savoir, c'est si je suis un spadassin ou un assassin, n'est-ce pas? Ni l'un ni l'autre... Je suis un homme qui, ayant chèrement acquis le droit de ne plus croire à rien, ne voit plus dans ses semblables que des indifférents, des ennemis ou des obstacles!... Les indifférents, je les ai méprisés; mes ennemis, je les ai détruits!... Toutes les fois que mon intérêt personnel ou mes passions ont été en jeu, je me suis montré et j'ai été impitoyable. Je n'ai pas plus reculé devant de terribles dangers, que je n'ai été désarmé par la faiblesse de mes adversaires, et par la certitude de mon impunité! Ce que je vous demande, comte, ce n'est pas de peser une à une les actions de ma vie,

c'est de me déclarer franchement si, d'après vous, un homme qui n'a jamais manqué à sa parole, jamais trahi personne, et que tout le monde a trompé ou trahi, est coupable d'avoir pris sa revanche?... — Oui, mille fois oui, señor Joaquin! s'écria M. d'Ambron avec un accent de conviction passionnée. — Et à cet homme, vous ne tendriez pas la main?

La réponse du comte ne se fit pas attendre :

— Non! dit-il d'une voix à la fois ferme et émue. — Je vous remercie de votre franchise, reprit froidement, mais sans colère et sans raillerie, le Batteur d'Estrade ; l'heure de ce que vous appelleriez ma conversion et de ce que je nommerai, moi, mon changement, n'est pas encore sonnée et ne sonnera probablement jamais, car votre opinion, qui devrait être d'un grand poids à mes yeux. me laisse le cœur calme et l'esprit insoucieux.

Un second silence, plus long que le premier, régna de nouveau entre les deux hommes : cette fois encore ce fut M. d'Ambron qui recommença la conversation.

— Señor Joaquin, dit-il, vous me devez un dernier éclaircissement. — Lequel? — Celui de votre conduite avec Antonia. Cette conduite me paraît assez difficile à concilier avec votre cruel et coupable serment de vengeance. Antonia est jeune, belle, sans défense... Comment se peut-il que la haine que vous portez à toutes les femmes n'ait point rejailli jusque sur elle? Comment se fait-il que vous l'ayez respectée? — Cette question que vous m'adressez, monsieur d'Ambron, je me la suis cent fois posée à moi-même, sans jamais parvenir à la résoudre! Antonia m'a toujours inspiré une tendresse contre laquelle je me suis souvent et en vain indigné et révolté. Mes efforts pour me soustraire à l'influence inouïe qu'elle exerce sur ma volonté n'ont abouti qu'à mieux constater et consolider cette incroyable et inexplicable influence! Combien de fois n'ai-je pas souhaité la mort d'Antonia!... et pourtant je sens que si mon désir s'était accompli, mon cœur, quelque insensible et desséché qu'il soit, aurait, pour la pleurer, trouvé des larmes!... Le sentiment qui m'attire vers cette enfant ne se rapproche en rien de celui de l'amour... Il n'en a ni la violence ni les tempêtes... Je goûte près d'elle un calme délicieux, qui me fait presque oublier le passé... Parfois, sous la magique influence de cette douce fascination, je me suis surpris à faire des rêves d'avenir... à croire à la possibilité du bonheur ici-bas. Et cependant la ressemblance d'Antonia avec Carmen devrait, en me rappelant d'affreux souvenirs, surexciter mes mauvaises passions, augmenter et activer mon ardeur de vengeance... Qui sait même si ce n'est pas la fatale et lâche ténacité de ma première, de mon unique passion, qui m'entraîne vers Antonia? Je crois revoir Carmen dans toute la splendeur de sa jeunesse, de sa candeur, de son amour! C'est à ma faiblesse vis-à-vis d'Antonia, que je dois les premiers doutes qui aient ébranlé mes convictions. Je me suis demandé si la vérité que j'ai placée dans les extrêmes, ne se trouve pas plutôt entre le bien et le mal; s'il existe des hommes qui soient absolus en perversité ou en vertu; si en nous abandonnant à nos passions vacillantes, nous ne trébuchons point à chaque pas, alors que nous nous figurons courir directement vers un but. Il y a des moments où, irrité et humilié de l'empire d'Antonia, j'ai mentalement appelé un vengeur... souhaité sa chute... Eh bien! je vous jure que si un homme avait osé porter la main sur sa ceinture, je l'aurais poignardé... Je n'ai pas d'amour, je vous le répète, pour Antonia... mais je suis jaloux d'elle! J'arrive, comte, à ce qui vous est personnel. Votre rare loyauté, votre caractère chevaleresque, la fermeté de vos convictions, me font admettre qu'il peut se trouver par hasard une exception à la perfidie humaine, et que j'ai rencontré en vous cette exception. Je vous verrais avec joie être aimé d'Antonia!... Je ne suis pas jaloux de vous. Pourquoi? Je l'ignore.. Peut-être l'hommage que je rends à votre vertu ne m'est-il précieux que parce qu'il me donne la preuve de mon impartialité, et qu'il justifie mes actes de vengeance!... Maintenant, comte, il me reste à vous adresser une prière et une recommandation : la prière : c'est de vous abstenir de toute allusion aux

aveux que j'achève de vous faire!... qu'il ne soit plus jamais question entre nous d'Antonia... Mon orgueil supporte une humiliation venant de moi-même et sans que rien ne m'y ait contraint, mais il ne saurait l'endurer d'autrui!... Ma recommandation, c'est de bien vous tenir sur vos gardes vis-à-vis du marquis de Hallay... La démarche accomplie ce matin par miss Mary me donne beaucoup à réfléchir... J'y vois un présage du plus mauvais augure... Tenez-vous sur vos gardes, comte!... tenez-vous sur vos gardes!... — Je vous remercie beaucoup de votre intérêt, señor Joaquin, mais je ne partage nullement vos soupçons! La démarche de miss Mary ne prouve qu'une chose, que la belle Américaine aime le marquis de Hallay, et qu'elle a craint de voir la chance des armes tourner contre lui! — Si vous manquez de perspicacité dans cette circonstance, Monsieur, au moins ne saurait-on vous accuser de fatuité... — Je ne vous comprends pas! Expliquez-vous! — C'est inutile! Revenons au marquis... Pensez-vous qu'un tel homme serait capable de sacrifier son amour-propre à l'attachement d'une femme! Rappelez-vous donc la façon dont vous l'avez traité! Comme un misérable goujat! Non, non! l'orgueil de M. de Hallay est trop immense; sa férocité, et je n'emploie pas ce mot au hasard, sa férocité est trop réelle, pour qu'il oublie jamais l'injure que vous lui avez faite. Soyez persuadé que, pour qu'il ait laissé miss Mary accomplir sa pacifique et humiliante mission, il faut qu'il ait la certitude de tirer plus tard de vous une éclatante vengeance. — Soit! qu'il agisse comme il l'entendra; j'ai confiance dans la bonté de Dieu et dans mon courage! S'il m'attaque, je me défendrai. — Et s'il vous provoque à son tour? — Je refuserai... On n'accorde pas l'honneur et l'égalité d'un duel à un assassin. -- C'est vrai, mais à la condition qu'on pourra lui dire le nom de sa victime. Or, ce nom prononcé ailleurs qu'à San-Francisco et par toute autre personne que par moi constituerait une calomnie et non un châtiment. Dites-moi, Monsieur, connaissez-vous l'établissement de *la Polka*? — Certes! c'est une espèce de cercle où l'on joue, où l'on couche et où l'on mange. C'est le plus vaste établissement de toute la ville. — C'est cela. Eh bien! si vous voulez écouter mon conseil, rendez-vous ce soir, vers les huit heures, dans les salons de jeu de *la Polka*. — Ces sortes de réunions ne sont guère de mon goût!... — En ce cas, promenez-vous dans Pacific-street... puis, quand vous me verrez passer, suivez-moi! — Mais enfin ne puis-je savoir?

Joaquin Dick se mit à sourire; et, regardant le comte:

— Quand j'étais jeune comme vous, dit-il, je ne savais pas non plus attendre. Comte, croyez-moi, la patience est la plus grande force qui existe sur la terre... A revoir! Je traverserai ce soir, à huit heures précises, avec mon ami Lennox, Pacific-street... y serez-vous? — Avec Lennox! répéta vivement le jeune homme, j'y serai!...

XX.

Il était deux heures, miss Mary, revêtue d'une élégante amazone, était assise dans le boudoir attenant à son salon; un livre ouvert reposait sur ses genoux, mais elle ne lisait pas.

De temps en temps, elle consultait d'un regard inquiet les aiguilles de la pendule, puis elle se baissait pour s'assurer si le balancier poursuivait bien ses courtes et régulières oscillations; il lui semblait que les aiguilles n'avançaient pas.

On prétend qu'à certaines heures décisives les femmes deviennent jolies par la seule force de leur volonté; jamais miss Mary n'avait été aussi belle que ce jour-là. Son charmant visage, animé par l'irritation à la fois pleine de charme et de tourment que produit l'attente, avait une expressive mobilité qui aurait défié le ciseau de Pradier; la statue était devenue femme!

Bientôt une subite et ravissante rougeur colora le velouté de ses joues; elle venait d'entendre bien au loin, et malgré les rumeurs de la rue, le pas de chevaux qui se dirigeaient vers la maison de M. Sharp.

L'amour a des sens infaillibles: il perçoit

des sons que l'oreille ne saurait saisir, il voit au delà de la limite que le regard le plus perçant ne pourrait franchir !

Miss Mary ne s'était pas trompée: quelques minutes après, M. d'Ambron, suivi de son domestique, s'arrêtait devant la porte.

— Mon Dieu ! murmura la jeune fille en appuyant ses deux mains sur son cœur pour en comprimer les mouvements désordonnés, mon Dieu ! faites que mon trouble ne tourne pas contre moi !... Jamais, à aucune époque de ma vie, je n'ai eu autant besoin de tout mon sang-froid qu'en ce moment suprême qui va décider de mon existence, et jamais je ne me suis sentie si émue, si agitée, si désarmée ! O vous, mon Dieu ! qui savez la pureté de mes intentions, secourez-moi dans ma faiblesse... soutenez mon courage...

Les coups de marteau qui retentirent à la porte de la rue eurent un écho dans le cœur de la jeune fille. Les Américaines aiment rarement ; mais, quand elles s'abandonnent à la passion, elles payent en une seule heure tout l'arriéré de leur longue indifférence !

Miss Mary s'était si bien préparée à recevoir le comte ; elle avait, — un habile général ne néglige aucun détail, — si bien étudié son salut et sa révérence, que quand l'émotion la prit à la gorge, elle fut d'une déplorable gaucherie.

M. d'Ambron ne remarqua pas cette réception embarrassée ; il était si loin de se douter de l'impression qu'il produisait sur la jeune fille !

Il s'inclina gracieusement devant elle, s'informa avec une parfaite indifférence et une exquise politesse de l'état de sa santé, lui adressa un compliment sur le bon goût de son amazone, et finit en lui disant qu'il était complétement à ses ordres. Ces paroles banales, relevées par une voix harmonieuse et un grand usage du monde, émurent délicieusement miss Mary, et lui rendirent un peu de confiance. Dix minutes plus tard, la jeune fille et M. d'Ambron traversaient, au pas de leurs chevaux, les rues de San-Francisco.

— Avez-vous un but à votre excursion, miss Mary ? demanda le jeune homme.

L'Américaine se troubla.

— Certainement, Monsieur, répondit-elle en hésitant, sans cela je n'aurais pas osé vous déranger... abuser ainsi de vous. Mon père m'a priée de me rendre à... à... *la Mission*... — Si je ne me trompe, Miss, ce que vous appelez la Mission est une bourgade située à quelques lieues de San-Francisco ! — Oui, Monsieur. — Alors, comme il commence à se faire tard, nous activerons, si vous le voulez bien, l'allure de nos chevaux. — Volontiers, Monsieur. — Je réfléchis, comte, reprit peu après la jeune Américaine, que la Mission est bien éloignée. Si cela vous est indifférent, nous remettrons cette excursion à une autre fois, et nous nous contenterons, pour aujourd'hui, d'une simple promenade.

M. d'Ambron s'inclina en signe d'acquiescement, et retint la bride de son cheval. Il était facile de voir qu'ayant pris son parti de l'acte de complaisance qui lui avait été demandé et auquel il avait consenti, il lui était tout à fait indifférent de rester plus ou moins longtemps en tête-à-tête avec miss Mary.

— Vraiment, comte, dit cette dernière après un moment de silence, vous qui êtes habitué à la grâce inimitable et sans égale des Françaises, vous devez nous trouver, nous autres pauvres sauvages Américaines, d'un goût déplorable. — Ce reproche très-grave, que je suis loin de mériter, est parfaitement injuste, miss Mary, dans votre bouche. Si je ne vous savais pas saturée de compliments, je serais tenté d'y voir une provocation à ma galanterie, avec l'arrière-pensée de vous moquer ensuite de moi ! Venant de vous, permettez-moi d'ajouter qu'il ressemble un peu à un petit mouvement de fatuité patriotique. — Vous vous trompez, monsieur d'Ambron... Je vous jure que j'ai parlé sérieusement... très-sérieusement. Du reste, nous ne sommes nullement jalouses des Françaises. Si la nature leur a donné le don de plaire, elle leur a refusé, dit-on, celui d'aimer. Vos compatriotes, à ce que l'on nous raconte, n'ont qu'une seule pensée : celle de conquérir et de mériter par leur bon goût l'admiration des hommes et la haine des femmes... Ce rôle peut être

éclatant à la surface, mais au fond il est bien triste et bien navrant... Dépenser toutes ses facultés et toute son énergie à lutter contre les ravages du temps, à vouloir éloigner la vieillesse, à se cramponner à une génération nouvelle qui ne veut pas vous ouvrir ses rangs, c'est faire un déplorable abus de l'intelligence que Dieu nous a donnée!... On prétend que les Françaises meurent moralement le jour où elles reçoivent leur dernier baiser!... Pauvres femmes!... Après avoir eu une existence si mesquinement et si profondément agitée, elles se privent du calme et bel automne que la Providence nous accorde pour nous préparer à l'éternel repos... leur corps retourne au néant sans que leur âme ait vécu!... Non, comte, nous ne sommes pas jalouses des Françaises!

Les jeunes filles américaines ont un penchant des plus prononcés aux discussions déclamatoires : elles abordent même volontiers les questions les plus ardues et les plus transcendantes de la métaphysique. Le sujet de conversation choisi et développé par miss Mary n'étonna donc nullement M. d'Ambron. Il se résigna galamment à fournir la réplique à ce qu'il croyait être l'écho d'une lecture mal comprise ou mal choisie.

— Je vous assure, Miss, répondit-il, que vous avez une très-fausse opinion de mes compatriotes. De la frivolité que vous leur supposez, elles n'ont que le côté gracieux, c'est-à-dire le désir bien naturel de paraître aimables... Ce que beaucoup d'écrivains et de touristes américains ont pris chez elles pour une coupable légèreté n'est que l'expression d'un tact exquis!... Les Françaises, miss Mary, n'affichent jamais leurs sentiments intimes, et ne font point parade de leurs douleurs!... Elles cachent leurs souffrances sous un sourire... Leur délicate et nerveuse organisation donne un air de fête, s'il est permis de parler ainsi, aux luttes les plus déchirantes qu'elles ont à soutenir!... Tombent-elles foudroyeés par la violence d'une passion irrésistible, ou accablées sous le poids d'un amour méconnu, leur chute est si noble et si vaillante, qu'on doute, jusqu'à ce qu'elles soient mortes, de la réalité du coup qui les a atteintes. Le portrait que l'on vous a tracé des Françaises ressemble à celui que *John Bull* se faisait jadis de nos gentilshommes : des pantins recevant avec joie des coups de pied dans le dos, ayant leurs poches bourrées de pralines, de flacons d'odeurs, de petits miroirs, marchant dans les rues en dansant le menuet au son d'une pochette, et se nourrissant exclusivement de pattes de grenouilles.

Miss Mary avait écouté le jeune homme avec une extrême attention et un dépit réel, car sa réponse détruisait à l'avance le thème qu'elle avait préparé.

— J'admets, dit-elle, qu'il y ait de l'exagération dans ce que l'on raconte des Françaises ; néanmoins, le mariage qui, pour les Européennes, est le synonyme d'affranchissement et de plaisir, signifie pour nous abnégation et dévouement!... Vos compatriotes acceptent un époux plutôt qu'elles ne le choisissent; elles ne voient dans la perte de leur nom que le gain de leur indépendance, que la fin d'une contrainte antinaturelle, et dont elles ont hâte de se débarrasser à tout prix; pour nous autres Américaines, c'est le contraire qui a lieu. Tant que nous restons jeunes filles, nous jouissons de la liberté la plus absolue, la plus illimitée, nous échappons aux préjugés et aux jugements du monde, nous ne devons compte de nos actions qu'à notre seule conscience!... Le mariage, pour nous, c'est l'esclavage; car, à partir du jour où un homme devient responsable de nos actions, nous ne nous appartenons plus ; nous avons un maître, et la société reprend sur nous tous ses droits!... Vous conviendrez donc, Monsieur, que l'amour d'une Américaine doit être bien plus sûr et bien plus flatteur que la bonne volonté d'une Française; nous prouvons la sincérité de notre attachement par un immense sacrifice, alors que vos compatriotes réalisent simplement une bonne affaire. Nous acceptons des chaînes, elles cueillent des fleurs. — Miss Mary, répondit M. d'Ambron en souriant de nouveau, vous avez, avec une rare adresse et une profonde perfidie, amené la discussion sur un terrain où je me garderai bien de me laisser entraîner,

car j'y rencontrerais quelque redoutable embuscade, et je serais honteusement battu. Je défends les femmes d'Europe, mais je n'attaque en rien celles du Nouveau Monde ; les unes et les autres ont une façon différente de traduire leurs qualités et leurs vertus. Au lieu de comparer, je préfère admirer, c'est plus commode et plus sage. — Vous m'accusiez naguère d'un mouvement de fatuité patriotique, monsieur d'Ambron ? Soit; j'accepte ce reproche... Les Américaines possèdent au dernier degré l'esprit de nationalité. Je refuse donc l'égalité que vous nous accordez, et, s'il le faut, je plaiderai, comme un grave avocat, pour vous prouver notre supériorité morale sur les femmes d'Europe, reprit la jeune fille en affectant une gaieté qui ne rentrait ni dans ses habitudes, ni dans son tempérament. — Je joue de malheur, miss Mary. Vous avez justement choisi pour but de vos attaques le seul point sur lequel il ne me soit pas permis de céder !... Je vous avertis qu'avant de me rendre j'épuiserai tous les degrés connus de la juridiction, y compris celui de la Cour de cassation elle-même !... — Soit; j'accepte la lutte. — Vous avez la parole, Miss. J'écoute. — Comte, reprit la jeune fille après une courte hésitation, pour ne point vous pousser à bout, je me montrerai peu exigeante. Une simple concession de votre part me suffira. — Quelle concession, Miss? — Accordez-moi que les femmes du Nouveau Monde l'emportent, du moins en ténacité, sur les Européennes ; que les premières ont autant de suite et de fixité dans leurs idées que les secondes montrent de versatilité et d'inconstance, et je me déclarerai satisfaite. — Vous vous trompez étrangement, miss Mary... Les Françaises, avec leur vive imagination, craignent peut-être la monotone rigidité de la ligne droite ; mais soyez assurée que leur marche, pour être brisée par de gracieux détours, par de hautes fantaisies de stratégie, ne tend pas moins vers un but désigné à l'avance par leur raison et par leur cœur !... — Vous connaissez mal les femmes américaines, monsieur d'Ambron ! Elles seules sont capables d'accomplir des prodiges de volonté.

Miss Mary s'arrêta l'espace d'une seconde ; puis elle reprit d'une voix moins assurée :

— Croyez-vous, monsieur d'Ambron, qu'il soit possible à une femme de vaincre, à force de patience, de dévouement et de tendresse, l'indifférence d'un homme? — Certes, Miss, cela arrive tous les jours. — Eh bien ! comte, assurez-moi, sur votre foi de gentilhomme, que vous avez vu une seule de vos compatriotes s'astreindre à la terrible tâche d'attendre, pendant des années entières, le sourire aux lèvres et la mort dans l'âme, un simple regard de celui qu'elle aime, et je reconnaîtrai que les Européennes nous égalent en persévérance ! — Je hais le mensonge, et l'exagération me répugne, miss Mary. Si vous n'aviez parlé que d'une année, et encore ce serait beaucoup, j'aurais pu fouiller dans mes souvenirs. Mais des années !... Il me faudrait remonter aux temps fabuleux où les Françaises n'étaient pas même encore des Gauloises. Permettez-moi de mettre en doute, si votre sincérité répond à la mienne, que vous ayez un tel exemple à me citer parmi vos compatriotes ! — J'en aurais mille, Monsieur !... Et moi-même je sens que si j'avais pris Dieu à témoin de mon affection pour un homme, ni l'indifférence, ni la froideur, ni l'éloignement que me montrerait l'élu de mon âme ne seraient capables d'affaiblir l'attachement que je lui porterais !... — Cela vous semble maintenant ainsi, miss Mary, parce que vous n'avez pas encore aimé !... Si vous saviez quelle horrible démence un amour méprisé vous loge au cerveau, vous ne vous exprimeriez pas ainsi... — Et qui vous assure, comte, que ces tourments je ne les ai pas subis? — Vous, miss Mary ?...

Le jeune homme allait poursuivre, mais il s'arrêta; un vague soupçon, moins encore, un pressentiment confus, venait de jeter le trouble dans son esprit.

Miss Mary attendit un moment.

— Que penseriez-vous, Monsieur, dit-elle, d'une femme qui, assurée de l'éternité de sa constance, fière de la sainteté et de l'immensité de son amour, ferait franchement, loyalement l'aveu de son affection à celui

qui la lui aurait inspirée? — Je pense, miss Mary, que vous remplissez à merveille votre rôle d'avocat... vous vous éloignez de plus en plus de la véritable question. Tout à l'heure nous ne saurons plus, ni vous ni moi, quel est le point de départ de notre discussion... Ce sera se croire à l'audience. — Je vous en conjure, monsieur d'Ambron, ne plaisantez pas. Ma question est solennelle. Que penseriez-vous, je vous le répète, d'une femme qui agirait ainsi? — En supposant que cette femme eût toujours été chaste et vertueuse? — Oui, murmura la jeune fille d'une voix sourde et en baissant la tête, oui, toujours chaste!... — J'admirerais cette femme... — Vous l'admireriez? interrompit vivement l'Américaine. — Oui, miss Mary, je l'admirerais un peu, mais je la blâmerais beaucoup, et je la plaindrais encore davantage... — Expliquez-vous plus clairement, comte.

M. d'Ambron prit un air sérieux qu'il n'avait pas eu pendant toute la durée de cette conversation.

— Miss Mary, dit-il lentement, en France, les jeunes filles sont entourées d'une auréole d'innocence et de candeur devant laquelle s'incline tout honnête homme... Nous considérons comme un devoir de leur accorder le respect, et comme une lâcheté ou une infamie de troubler par de brutales révélations la chaste tranquillité de leurs paisibles consciences. Je n'ignore point qu'aux États-Unis il en est autrement. Pourvu qu'on observe vis-à-vis d'elles la pruderie de l'expression, on a toute liberté de langage. Je vous en conjure, miss Mary, n'exigez point que je développe toute ma pensée, je me verrais, à mon grand regret, forcé de vous désobéir!... — Monsieur, dit la jeune fille, je me rends compte de vos scrupules, mais je ne saurais les admettre! Notre éducation nous fait femmes de bonne heure, par le cœur et par la raison... Et puis la question que je vous adresse, monsieur le comte, n'a point pour mobile une puérile curiosité... C'est un conseil d'ami que je sollicite de vous, rien autre chose... — En ce cas, miss Mary, je vous dirai, comme si vous étiez ma sœur: Si vous aimez, il n'y a, après Dieu, que votre mère ou votre père que vous puissiez prendre pour confidents de votre espoir ou de vos souffrances... — Ma mère est morte, et mon père me répondrait que cela ne le regarde point, ou bien, s'il m'adressait une recommandation, ce serait celle de prendre des renseignements exacts sur la fortune de celui que j'aimerais. — Et Dieu, miss Mary? — Dieu, je l'ai prié avec ferveur... et lorsque mes genoux se sont relevés de terre, j'avais pris la résolution d'avouer mon amour à celui qui me l'a inspiré. — Il me semble, miss Mary, qu'avant d'en arriver à ce que je vous demanderai la permission d'appeler cette extrémité, il est cent moyens que vous pourriez employer. En général, nous nous apercevons assez vite et fort volontiers de l'intérêt qu'une femme nous porte; notre amour-propre aide, dans ces circonstances, notre perspicacité... Parfois même, il la trouble par la facilité qu'il met à prendre un vague indice pour une preuve certaine. — Celui qui occupe ma pensée ignore ses propres mérites, et sa modestie ne lui laissera jamais soupçonner l'ineffable impression qu'il a produite sur mon cœur.

Un sourire d'une incrédulité doucement railleuse entr'ouvrit les lèvres de M. d'Ambron.

Miss Mary arrêta son cheval, et, levant sur le jeune homme des yeux empreints d'une chaste hardiesse:

— Comte, lui dit-elle d'une voix nettement et harmonieusement accentuée, vous êtes celui que j'aime!

Il y avait tant de véritable passion dans l'audacieux aveu de la jeune Américaine, que M. d'Ambron se sentit ému.

— Je vous en conjure, comte, écoutez-moi sans m'interrompre, poursuivit miss Mary avec une froide exaltation, ma démarche doit vous faire comprendre que le sentiment qui me domine ne saurait prendre place parmi les amours vulgaires, autrement ma franchise serait sans excuse; elle deviendrait pour moi une honte et un remords. Je vous aime, comte, non pas parce que vous êtes jeune, riche et élégant, mais parce que vous avez un esprit magnanime! Ce n'est

pas l'homme que je vois en vous, c'est l'âme. Ce que je vous demande, comte, ce ne sont ni de ces soins assidus ni de ces douces paroles qui flattent si délicieusement la vanité et la tendresse d'une femme; je ne souhaite qu'une chose : que vous ayez foi en moi, que vous sachiez qu'il y a dans ce monde une pauvre créature toute dévouée, qui priera sans cesse pour vous, se réjouira toujours de vos succès, et qui serait trop heureuse si jamais l'occasion s'offrait à elle de se sacrifier à votre bonheur!... En un mot, je vous le répète, c'est mon âme que je vous donne, et c'est votre âme que je veux!...

M. d'Ambron avait l'air accablé; il comprenait qu'en présence d'un sentiment pareillement exprimé, de banales protestations d'amitié seraient indignes d'un galant homme.

— Miss Mary, dit-il en voyant que la jeune fille attendait sa réponse, j'étais si peu préparé à l'honneur que vous voulez bien me faire, que je crains réellement de n'y être pas aussi sensible que je le devrais!... Votre franchise mérite la mienne! Si j'acceptais le dévouement que vous daignez m'offrir, je manquerais de loyauté, car si ma raison et mes yeux rendent hommage à votre générosité et à votre beauté, mon cœur reste indifférent à ce jugement!... — Je vous comprends, comte... vous aimez une autre femme... Eh bien! j'attendrai...

Il y avait dans le ton avec lequel la jeune fille prononça ces mots, une détermination si fermement arrêtée, que M. d'Ambron jugea inutile d'insister.

Le reste de la promenade se passa dans un lourd et froid silence.

Lorsque M. d'Ambron prit congé de miss Mary devant la maison de master Sharp, l'Américaine accueillit son cérémonieux salut par un charmant et tranquille sourire; et d'une voix dont toute trace d'émotion avait disparu :

— Comte, lui dit-elle froidement, je vous assure que, tôt ou tard, vous finirez par m'aimer!

M. d'Ambron s'inclina de nouveau, et, toujours silencieux et impassible, écorcha d'un impatient coup d'éperon les flancs de son cheval.

A peine rentrée chez elle, miss Mary passa dans le parloir; master Sharp, la tête gloutonnement inclinée sur son assiette chargée de mets divers, était en train de dîner; il parut ne pas remarquer la présence de sa fille.

— Betsy, dit la jeune Américaine en s'adressant à la domestique, vous préparerez ce soir mes effets; je dois partir demain pour un assez long voyage!...

Master Sharp songea bien un instant à interroger sa fille sur la cause de ce brusque départ; mais le mélange de soupe de tortue, de compote de pigeons et de *mince-pie* qui s'élevait sur la base de son assiette, en guise de pyramide, réjouissait si singulièrement sa vue, son goût et son odorat, qu'après une hésitation, dont la durée ne dépassa guère une demi-seconde, il sacrifia sa curiosité à ses gastronomiques occupations.

XXI.

L'établissement connu à San-Francisco sous le nom déjà si usé et si suranné en Europe de « Polka » rend d'immenses services aux habitants de la capitale de la Haute-Californie. Il leur permet de satisfaire, sans se déranger, toutes leurs passions dominantes : l'intempérance, la cupidité et la violence. On y trouve d'effroyables approvisionneurs de wiskey et de brandy, des tables de jeux de hasard en permanence, et des duellistes à profusion.

La Polka sert également de Bourse au commerce; et tout le monde fait le commerce à San-Francisco. C'est au comptoir, le verre à la main, que s'opèrent la plupart des transactions. Les boissons frelatées s'harmonisent parfaitement avec la bonne foi des contractants : on s'empoisonne réciproquement avant de se tromper de même.

Un plaisir des plus attrayants que l'on rencontre encore à la Polka, est celui de la musique. Le concert commence dès le matin et ne se termine qu'à la fermeture de

l'établissement. Les Américains, c'est une justice à leur rendre, sont d'intrépides mélomanes. Il est vrai qu'ils confondent volontiers une mélodie de Rossini avec l'air de M. de Marlborough, et qu'ils n'attachent aucune importance à l'harmonie ni à la mesure; mais cela ne les empêche pas de se pâmer d'aise, dès qu'ils entendent un bruit quelconque produit par n'importe quel instrument de musique. Si une fausse honte et un malheureux amour-propre ne les portaient pas à afficher des prétentions à la musique savante, et s'ils s'abandonnaient franchement à la naïve tendance de leur propre goût, ils s'affranchiraient bien vite de l'exploitation des grands artistes européens; et tout en conservant leurs dollars, ils augmenteraient leurs plaisirs : il leur suffirait d'armer leurs domestiques de chapeaux chinois et de cymbales, et de les faire s'escrimer contre les murailles.

Master Sharp, après avoir détruit sa pyramide, bu un énorme verre de porter et dégusté quelques gorgées de wiskey, s'était mis en route pour se rendre à la Polka. Il avait bien songé à interroger sa fille, mais miss Mary avait quitté la table avant lui, et master Sharp détestait monter des escaliers après ses repas. Il remit ses questions à plus tard, et dans la crainte d'oublier qu'il avait à parler à sa fille avant le départ de celle-ci, il fit un nœud à son mouchoir. Chez M. Sharp, le souci des affaires n'excluait point les élans du cœur; il savait être à la fois honnête négociant et bon père.

Lorsque le digne et excellent homme entra dans les vastes salons de la Polka, il y trouva une foule plus compacte et bruyante qu'à l'ordinaire.

— *By God !* murmura-t-il, je suppose qu'il a dû ou qu'il va se passer quelque chose d'extraordinaire ce soir!... Ah! j'y suis... c'est aujourd'hui que le marquis de Hallay a lancé ses actions sur le marché. Cette entreprise met tout San-Francisco en révolution. Réellement je ne conçois pas que j'aie pu me décider à souscrire pour cinq cents actions. C'est miss Mary qui en est la cause; elle m'a tant prié; elle m'a fait de si beaux raisonnements, appuyés par tant de chiffres, que j'ai fini par me rendre à ses instances et à ses calculs. Je reconnais, après tout, que miss Mary possède un grand bon sens et un tact parfait des affaires; et puis, si l'opération est mauvaise, je n'ai pas encore payé, je réfléchirai!

Master Sharp se promena pendant quelques instants autour des tables de jeu. Il regarda d'un air de pitié mêlée de bonhomie ses compatriotes qui s'attaquaient au pharaon, avec moins de bienveillance les Français qui se livraient au lansquenet, et d'un œil furieux les Espagnols et les Mexicains qui s'acharnaient au *monte*.

— Je ne puis supporter la vue de gens qui perdent sottement leur argent sans qu'il m'en revienne aucun profit, murmura-t-il. Il me semble qu'ils me volent. Le jeu est une stupidité et une duperie, à moins que l'on ne s'entende sous main avec le croupier qui taille les cartes, comme cela m'est arrivé souvent dans ma vie. Mais alors ce n'est plus jouer, c'est faire une affaire!

La mauvaise opinion que le digne master Sharp avait des fermiers des jeux de l'établissement de la Polka, était-elle injuste ou motivée? C'est ce que l'on ne saurait dire. Toujours est-il que croupiers et ponteurs s'observaient avec une égale et mutuelle défiance, et que les uns, comme les autres, étaient armés de revolvers et de poignards.

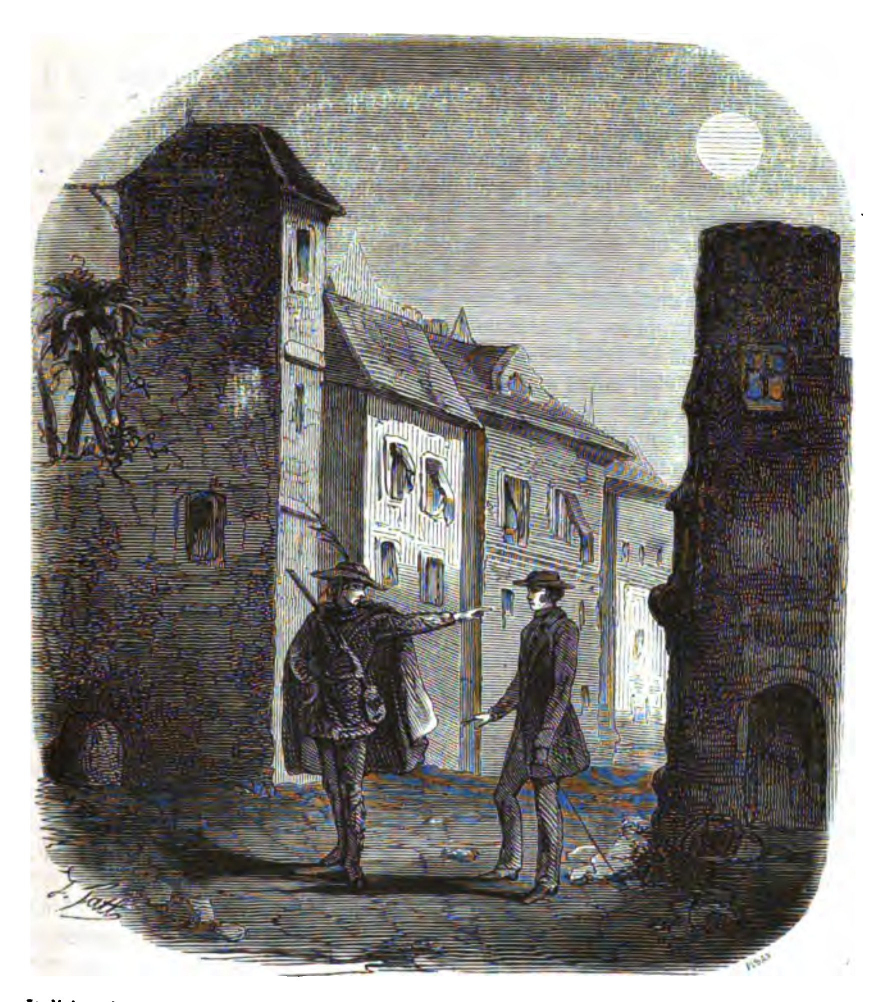
Ce soir-là, l'orchestre ordinaire de l'établissement s'étant mis en grève, on l'avait provisoirement remplacé par deux cloches et un tam-tam; les consommateurs, loin de se plaindre de cette innovation, la trouvaient aussi ingénieuse qu'agréable, et demandaient son maintien pour l'avenir!

Tout à coup le bruit étourdissant des conversations, et quelles conversations! fit place à un demi-silence : les croupiers cessèrent de tailler les cartes, les ponteurs de faire leurs mises, et tous les regards se dirigèrent vers la porte; le marquis de Hallay, accompagné de quelques aventuriers français, venait de faire son entrée dans le grand salon.

Le jeune homme était un peu plus pâle que de coutume; mais en revanche, jamais son regard n'avait brillé d'un tel éclat, ja-

mais sa démarche n'avait été aussi assurée, son maintien aussi superbe! Il savait qu'il allait jouer son avenir, que du succès ou de la non-réussite de cette soirée dépendait la réalisation ou la ruine de ses plus chères espérances.

On comprenait, au retentissement sec de son pas nerveux sur le plancher du salon,



Je désire, Joaquin, que tu apprennes à ceux qui m'ont vu frappé, que je me nomme Lennox. (Page 538.)

qu'il arrivait avec l'intention bien arrêtée, non de solliciter des suffrages, mais d'imposer sa volonté, et qu'il était prêt, soit à relever le gant, si on osait le lui jeter, soit à subir victorieusement toutes les épreuves qu'on croirait devoir lui proposer.

La façon dont on l'accueillit fut tout en sa faveur. Les Américains estiment prodigieusement l'impudence, lorsqu'elle s'appuie sur un courage hors ligne et une force musculaire remarquable. Chacun lui offrit la main et l'invita à venir au *bar* prendre des rafraîchissements, c'est-à-dire de l'alcool à trente-six degrés.

Le marquis serra toutes les mains, accepta et rendit tous les toasts, et se mit sans plus tarder à parler de sa fameuse expédition en Sonora.

Master Sharp suivait le jeune homme d'un regard attentif et observateur.

— Je calcule, se disait-il, que M. de Hallay supporte bravement la boisson ; c'est là le signe d'un cerveau solidement constitué; oui, mais il y a cent personnes ici qui sont également capables d'absorber une semblable quantité de brandy, sans en être non plus incommodées! Or, sur ces cent personnes, il n'en est pas une seule à laquelle je voudrais confier mes fonds, et que je choisirais pour être le chef d'une aussi scabreuse et délicate entreprise. Je présume que miss Mary a manqué cette fois-ci de prudence... Souscrire cinq cents actions... à dix dollars l'action... soit cinq mille dollars, c'est trop... beaucoup trop!... Et pourtant, que répondre au marquis, quand il me sommera de remplir mes engagements? Il paraît qu'il est très-violent, ce M. de Hallay! *By God!* moi aussi je suis violent... Oui, mais il est plus fort que moi, et puis il tire le rifle dans la perfection... Je suppose que, s'il était faible et maladroit de son corps, je romprais toute relation avec lui, et lui défendrais la porte de ma maison... Tout ceci est très-grave.

Master Sharp en était au plus fort de ses réflexions, quand un bonsoir, qu'on lui adressa, attira son attention.

— Tiens, c'est vous, *my dear* Jenkins! dit-il du ton le plus aimable; je présume que vous vous portez bien?... Voilà bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir! Comment vont les affaires aux placers? Êtes-vous content de votre saison?— La saison a été déplorable... Je reviens sans un penny...

La figure du digne master Sharp, qu'épanouissait un sourire, prit une expression rogue et hautaine.

— En vérité! dit-il froidement, et il tourna le dos à son *dear* Jenkins.

Le chercheur d'or Jenkins était un Américain pur sang; aussi ne songea-t-il ni à s'étonner ni à se formaliser du brusque changement que son aveu avait opéré dans les manières de son interlocuteur; il savait qu'à la place de M. Sharp il aurait agi de même.

Sa surprise ne fut donc pas médiocre, lorsqu'il vit master Sharp retourner sur ses pas et s'avancer vers lui, le sourire aux lèvres :

— Je calcule, *dear* Jenkins, dit le négociant, que la saison prochaine pourra vous dédommager de ce que celle-ci vous a fait perdre?... Vous offrirai-je un verre de gin, de wiskey ou de brandy? — Ces trois boissons me sont également agréables. — Eh bien! nous les prendrons toutes les trois. — Je présume, *dearest* Jenkins, continua le bon master Sharp, une fois qu'ils furent rendus au *bar*, que vous n'êtes pas sans avoir déjà entendu parler de la belle expédition que projette le marquis de Hallay? — En Sonora? Je calcule que oui... — Savez-vous bien une chose, ami Jenkins, c'est que si vous aviez pris la priorité sur M. de Hallay, il vous aurait été cent fois plus facile qu'à lui de réussir... car enfin, nous préférerons toujours, nous autres Américains, confier nos fonds à un compatriote qu'à un étranger... Et puis, en vérité, vos antécédents vous auraient considérablement servi... Vous avez l'habitude des voyages, vous êtes aventureux, hardi, robuste comme un hercule, merveilleux tireur comme tous les braves Kentuckiens!... les actions de votre société auraient fait prime tout de suite!... Quel malheur, vraiment, que l'idée de cette expédition ne se soit pas présentée à votre esprit! Oui, j'ose le répéter, quel malheur!

Master Sharp ne débita pas ce long dialogue tout d'une haleine; un verre de liqueur servait de point à chacune de ses phrases; Jenkins, qui n'avait qu'à écouter, en buvait deux.

Master Sharp mit enfin un temps d'arrêt à ses doubles fonctions d'orateur et de dégustateur, et, changeant de ton :

— Mais non... non... reprit-il comme se parlant à lui-même, il vaut mieux qu'il en soit ainsi... il est si redoutable, ce M. de Hallay... Pauvre Jenkins!... je calcule qu'il n'aurait pas pesé une once...

Le bon négociant, en murmurant ces paroles confuses, avait des larmes dans les yeux, et, à sa physionomie lugubre, on aurait dit un père pleurant la mort de son enfant !

Le chercheur d'or Jenkins le regardait avec un étonnement mêlé de colère.

— Que diable ! marmottez-vous là, master Sharp ? s'écria-t-il, expliquez-vous clairement. Savez-vous bien qu'avec vos réticences, vous avez l'air de prétendre que si l'envie en prenait au Français, il ne ferait de moi qu'une seule bouchée ?... Je suppose que telle n'est cependant pas votre opinion ?...

M. Sharp se contenta de pousser un profond soupir.

— Mais parlez donc, master Sharp ! reprit le chercheur d'or avec violence, apprenez-moi quelles sont vos pensées. — Je pense, ami Jenkins, que si le marquis consentait à se retirer de cette affaire, nous vous acclamerions avec bien du plaisir à sa place... Et puis je pense encore... mais non... cette vérité vous chagrinerait... Je préfère me taire. — Par l'enfer ! vous commencez à m'agacer les nerfs, master Sharp ! Quelle est cette vérité qui me serait si pénible à entendre ? Dites... j'écoute ! Que la foudre m'écrase si, votre silence continuant, je ne vous en demande pas satisfaction ! — Oh ! avec moi, Jenkins, je sais que vous n'auriez pas peur... mais, si c'était... — Qui ? mille furies... — Bon, voici, Jenkins, que vous vous fâchez, c'est mal !... *By God !* si nous n'avions pas déjà fait souvent ensemble des affaires au comptant, si vous m'étiez indifférent, j'aurais déjà depuis longtemps répondu à votre question. — Que l'enfer m'engloutisse si... — Jenkins, vous me poussez à bout !... Tant pis, c'est vous qui l'aurez voulu ! Je pensais donc que si M. de Hallay se doutait de notre conversation, s'il savait quel dangereux compétiteur il pourrait trouver en vous, il ne vous resterait plus qu'à quitter au plus vite San-Francisco... — Moi ! quitter San-Francisco, et pourquoi ? — Mais pour fuir la colère du marquis.

Jenkins donna sur le comptoir un coup de poing à étourdir un bœuf.

— Je suppose, master Sharp, dit-il, que vous ignorez que j'ai déjà tué quatre hommes. — Je l'ignorais, en vérité, Jenkins... Mais cela ne prouve rien. Tel chasseur qui a abattu mille chevreuils se sauve devant un ours gris... Je ne présume pas que vous ayez la prétention de tenir tête au marquis... — Vous supposez mal, Sharp. — Quoi ! vous oseriez ? — Vous allez voir !

Master Sharp prit le chercheur d'or à bras-le-corps.

— Jenkins, mon cher Jenkins, s'écria-t-il, je vous en conjure, modérez vos transports, calmez-vous. Je calcule que je ne me consolerais jamais s'il vous arrivait un malheur. Car enfin ce serait, quoique indirectement, et bien involontairement, certes, de ma faute. Aussi comment aurais-je jamais pu présumer que vous vous révolteriez contre la supériorité incontestable du marquis... que vous oseriez vous comparer à lui ?... J'avoue, en effet, que si vous aviez l'avantage sur M. de Hallay, votre fortune serait assurée... mais c'est là un rêve insensé... une chose impossible !... Allons, vous voilà plus tranquille... Vous vous rendez à l'évidence... vous écoutez la voix de la raison... Jenkins ! je porte un toast à votre prudence... — Un, deux, vingt, cent toasts, autant que vous voudrez... Mais ensuite...— Eh bien, ensuite ? — Vous verrez.

Les deux Américains se saluèrent de leurs verres pleins de gin ; puis, du gin ils passèrent au brandy, du brandy au wiskey et du wiskey ils revinrent au gin. Entre chaque toast, le chercheur d'or jetait un regard menaçant sur le marquis ; master Sharp, dans un état de parfaite béatitude, levait les yeux au ciel ; il était si content, le digne homme, d'être parvenu à calmer le fougueux Jenkins !

Le dernier toast porté, les deux Américains se séparèrent.

— *By God !* murmura master Sharp, ce Jenkins est un drôle de la pire espèce, et un solide gaillard... Je présume qu'avant peu je saurai à quoi m'en tenir sur la valeur de mes actions... si toutefois l'émission de ces actions doit être suivie de leur versement !... D'aucune façon je ne puis faire une mauvaise affaire ! De deux choses l'une :

ou bien il y aura une hausse ce soir, ou bien il ne sera plus question demain de l'expédition en Sonora...

Le négociant, tout en se livrant à ces agréables pensées, qu'il venait de résumer en un dilemme si rassurant, ne perdait point de vue son très-cher Jenkins. Il le vit, après s'être fait brutalement, à coups de coudes, une trouée à travers la foule, aller se camper devant le marquis.

— C'est vous qui êtes M. de Hallay ?... dit Jenkins d'un ton impérieux.

Le jeune homme comprit tout de suite qu'il s'agissait d'une querelle, et que de la façon dont il en sortirait dépendait le succès ou la chute de son entreprise. Il croisa les bras, et regardant fixement le chercheur d'or :

— Oui, c'est moi qui suis M. de Hallay, répondit-il froidement, que désirez-vous ? — Vous adresser une question. — Parlez, Monsieur ! dit le marquis avec une extrême politesse. — Savez-vous ce que c'est qu'un *Know-Nothing ?* — Ces deux mots l'indiquent d'eux-mêmes : un homme qui ne sait rien !... — Vous vous trompez ! les *Know-Nothing* sont les vrais Américains qui se croient assez forts et assez instruits pour pouvoir se passer du concours intéressé des étrangers ; les *Know-Nothing* sont de bons citoyens, qui entendent préserver notre beau pays de l'envahissement des vagabonds et des aventuriers que l'Europe ne veut plus ni garder ni nourrir, et qui viennent chercher chez nous ce qui leur manque chez eux, la considération et la fortune. — Soit, Monsieur ; ensuite? demanda M. de Hallay avec la même politesse. — Ensuite ? ditesvous. Eh bien ! je présume que les justes exigences des *Know-Nothing* ne doivent pas seulement s'appliquer à la politique, mais aussi à l'industrie !... Je suppose qu'il y a parmi nous assez de gens capables, pour que nous repoussions avec indignation et mépris les aventuriers étrangers qui affichent la ridicule prétention de se mettre à la tête de nos entreprises... — Pardon, Monsieur, vous ignorez sans doute une chose, c'est que ce long et beau discours que vous voulez bien prendre la peine de me réciter, sans que je vous en aie en rien sollicité, est une allusion directe à ma position ! Je suis étranger et j'organise en ce moment une expédition dont je serai le chef. Je suis persuadé que cette circonstance ne vous était pas connue, sans cela vous ne vous seriez pas exprimé avec aussi peu de ménagement que vous l'avez fait. — Je calcule que vous êtes dans l'erreur, Monsieur. Je vous connais parfaitement. — Mais alors, c'est une injure personnelle que vous m'adressez?

Jenkins mit la main dans la poche de son habit noir (les Américains de toutes les conditions portent presque toujours des habits noirs), et reculant vivement de plusieurs pas :

— Oui, c'est une injure ! s'écria-t-il d'un ton provocateur. — Eh bien ! franchement, je crois que vous avez tort ! répondit le jeune homme avec le même sang-froid et la même tranquille politesse qu'il avait déployés depuis le commencement de cet entretien.

Un murmure spontané et désapprobateur s'éleva de tous les côtés; les habitués de la Polka n'en pouvaient croire leurs oreilles; eux qui avaient si longtemps tremblé devant M. de Hallay, s'étaient-ils donc si grossièrement mépris sur son compte ? Le lion n'était-il qu'un agneau ? En une seconde les actions, qui étaient déjà faiblement tenues, fléchirent de trente pour cent.

Quant aux Français témoins de cette scène bizarre, ils en attendaient le dénoûment avec plus d'impatience que d'inquiétude: ils comptaient sur une éclatante revanche. Bientôt les murmures firent place à un grand silence, M. de Hallay reprenait la parole.

— Messieurs, dit-il froidement, la difficile modération dont je viens de faire preuve avait un but : c'était d'ôter tout prétexte à ce pauvre *Know-Nothing* de se servir de son revolver... car, dans son état d'exaltation, il est aussi incontestable qu'il aurait blessé quelqu'un d'entre vous, qu'il est certain qu'il m'aurait manqué. Je prie les gentlemen qui se trouvent près de moi, et surtout derrière moi, de vouloir bien s'écarter un peu...

M. de Hallay n'avait pas achevé sa phrase,

que le vide s'était formé autour de lui.

— Maintenant, poursuivit-il, ses bras toujours croisés sur sa poitrine, et en s'adressant à Jenkins, il vous est permis, Monsieur, de tirer tout à votre aise!... Seulement je dois vous prévenir que comme je ne puis, sans m'exposer au ridicule, vous servir sempiternellement de poupée, si vos deux premières balles restent sans effet, je me verrai dans la nécessité de vous assommer d'un coup de poing! Ne vous pressez pas, et visez du mieux qu'il vous sera possible, car, je vous le répète, si vous me laissez vivant, vous êtes mort!...

Le chercheur d'or hésita. Le froid et tenace regard, la contenance impassible, le souverain dédain du marquis lui en imposaient.

Les actions remontèrent de dix pour cent.

— Monsieur, dit enfin Jenkins, vous vous méprenez sur mes intentions; je ne veux point vous assassiner. — Ce scrupule est déplacé... vous avez mon consentement... tirez!...

Les actions regagnèrent cinq pour cent; elles n'étaient plus qu'à quinze au-dessous du pair. Le bon Sharp jugea que le moment n'était pas encore propice pour se défaire des siennes, et il attendit!...

— Oh! murmura-t-il, que je voudrais que Wiseman fût ici! comme il s'amuserait!

Ce Sharp était réellement un excellent cœur!

La réponse du chercheur d'or avait causé un certain désappointement aux habitués de la Polka; un instant, ils craignirent que cet incident, qui s'annonçait si bien et qui promettait une si belle représentation dramatique, ne restât sans dénoûment. Le marquis de Hallay les rassura bientôt.

— Monsieur, dit-il à son adversaire, vous devez comprendre que si j'ai été si patient et si courtois envers vous, c'est que je suis assuré de vous tuer. On doit tolérer beaucoup de choses d'un homme qui n'a plus que quelques minutes à vivre. Notre discussion ne saurait en rester au point où elle en est; il faut forcément qu'elle aboutisse... Vous préférez un duel régulier au mode d'attaque que j'avais cru devoir vous accorder; soit... j'y consens, mais à une condition... c'est que ce duel aura lieu ici, et sur l'heure... Je ne vous connais pas, moi. Rien ne m'assure que je vous retrouverai demain... — J'accepte, Monsieur! répondit le chercheur d'or. — Hourra pour Jenkins! hurlèrent la plupart des spectateurs américains. — Hourra pour M. de Hallay, crièrent les étrangers.

Les actions restèrent stationnaires.

— J'ai bien envie d'envoyer un garçon de l'établissement chercher mon ami Wiseman, murmura master Sharp. Je calcule que Wiseman pourrait se refuser à payer la course: je n'enverrai pas.

XXII.

L'enthousiasme et la joie des habitués de l'établissement de la Polka étaient à leur comble; en effet, ce duel improvisé et qui, selon toutes les probabilités, devait être un combat exceptionnel, promettait de saisissantes péripéties, et offrait un spectacle gratis.

Les regrets que causait au bon Sharp la pensée que son ami Wiseman n'assisterait pas à ce beau divertissement, lui donnèrent une idée. Il sortit du coin où il se tenait blotti, et s'élançant bravement entre les deux adversaires:

— Gentlemen, leur dit-il d'un air d'affabilité qui s'harmonisait parfaitement avec la bonté de son cœur, je vous demanderai la permission de présenter une motion.

La plupart des Américains recherchent avidement les occasions de se produire en public. Lorsqu'une semblable bonne fortune leur arrive, ils s'affublent tout aussitôt d'une gravité parlementaire, affectent des allures de sénateurs et se servent du langage politique.

Personne ne songea donc à s'étonner que master Sharp eût une motion à proposer.

— Parlez, Sharp, lui dit Jenkins.

M. de Hallay donna son consentement par une très-froide et très-faible inclination de tête.

— Honorables gentlemen, reprit le négo-

ciant d'une voix de Stentor, je présume que votre mutuelle intention est que l'un de vous deux reste sur la place ? Tous les deux vous comprenez trop bien l'importance du mandat que vous vous êtes imposé de vous-mêmes pour vouloir y manquer ; chacun de vous se doit à la gloire de sa nation. Gentlemen, il est maintenant sept heures et un quart, le moment du crépuscule. Or, je calcule que, par la demi-clarté qui règne dans le salon, votre combat ne pourrait être sérieux ; vous ne sauriez déployer vos rares qualités, dignement produire votre courage ; en un mot, vous laisseriez trop de chances au hasard... Je propose donc un ajournement.

De bruyantes et improbatives clameurs s'élevèrent de tous les côtés.

Master Sharp mit sa main gauche sur son cœur et étendit majestueusement son bras droit vers la foule. Cette pose était d'un grand effet ; le silence se rétablit.

— Gentlemen, reprit-il avec une imposante fermeté, je ne céderai ni à l'intimidation, ni aux menaces ; je suis citoyen d'un pays libre ; rien ne m'empêchera d'exprimer librement ma pensée.

Ce mouvement oratoire et cette noble et courageuse déclaration impressionnèrent la foule et eurent du succès.

Quelques hourras timides s'élevèrent des diverses parties du salon ; une dizaine d'assistants se mirent à entonner le patriotique chant de *Yankee doodle*. Sharp, après avoir salué, reprit la parole.

— Très-honorables gentlemen, dit-il, mon amendement ne touche en rien au fond de la question. Je demande simplement que le combat soit remis à huit heures... Le courage éprouvé et reconnu des deux champions rend ce retard sans danger pour la curiosité, et, j'ose ajouter, pour l'intérêt que vous voulez bien leur témoigner !... Je présume qu'aucun duel régulier aux flambeaux n'a encore eu lieu jusqu'à présent à San-Francisco !... c'est un spectacle que les deux très-honorables gentlemen sont dignes de nous offrir et auquel nous sommes, nous, dignes d'assister !...

Cette péroraison valut à l'éloquent négociant d'immenses bravos. *Hurra for Sharp ! Sharp for ever !* Jenkins frappa du pied le parquet avec violence ; toutefois, un regard instinctif et significatif qu'il jeta du côté du *bar* ou buffet permettait de supposer que ce répit ne lui était pas aussi pénible qu'il voulait bien le faire croire. Quant au marquis de Hallay, il resta silencieux et impassible ; seulement, à la subite et fugitive rougeur qui passa sur son front, il était aisé de deviner que cette façon d'être mis en scène, et la perspective de devenir un sujet d'exhibition, lui causaient une honte et une colère réelles.

Aussi modeste qu'éloquent, le bon Sharp, après son triomphe, était précipitamment sorti du salon : il avait été trouver le propriétaire de la Polka.

— Cher ami, lui dit-il, j'ai à vous proposer une affaire qui exige une prompte, très-prompte décision : voulez-vous me louer votre établissement pour une heure ? — Comment ! vous louer mon établissement pour une heure ? — Eh bien ! oui, pendant une heure, je serai le maître ici, ce qui ne vous empêchera ni de recevoir ni de garder les prix et bénéfices de toutes les consommations... — Je ne comprends pas... — Je calcule que si vous compreniez, vous feriez l'affaire pour vous seul. — Il y a donc une affaire ? — *By God !* puisque je vous propose de l'argent !.. Voulez-vous cinquante piastres ? — Non. — Cent piastres ? — Non. — *By God !* Bonsoir.

Sharp s'éloigna, le maître de l'établissement courut après lui, et le prenant par le bras :

— Master Sharp, un mot... — Il est trop tard. — J'ignore quelle est cette affaire, mais je l'accepte de compte à demi avec vous...

Sharp consulta sa montre, qu'il tenait à la main ; il vit qu'il n'avait pas le temps d'être digne et de se faire prier ; il fut concis et positif.

— Accepté, dit-il. Appelez vos garçons. — Mes enfants, dit Sharp en s'adressant aux employés venus à la voix de leur chef, vous allez courir les rues de la ville en annonçant qu'un splendide duel aux flambeaux doit avoir lieu ce soir à huit heures précises à la

Polka, entre le célèbre marquis de Hallay et master Jenkins, qui a déjà tué quatre hommes. L'entrée de la Polka est fixée à cinq piastres par personne. Vous aurez, vous autres, dix pour cent sur la recette totale... Allez... allez, ne perdez pas de temps, et criez bien fort... Vous m'avez entendu ? dix pour cent sur la recette! Courez... criez... courez...

Les garçons étaient déjà partis.

Le maître de l'établissement était ébahi d'admiration, de joie et de surprise.

— Master Sharp, lui dit-il en le saluant humblement, je présume qu'il n'y a pas dans toute la Californie un homme qui vous arrive à la cheville. Quelle belle idée vous avez eue là, mon Dieu ! oui, en vérité, quelle belle idée!.. — J'en ai tous les jours de semblables! murmura le négociant en baissant les yeux.

On ne saurait trop le répéter, l'excellent homme joignait à une intelligence hors ligne la plus charmante et la plus rare modestie.

— Je calcule, murmura-t-il en se plaçant, pour le surveiller, derrière le maître de l'établissement qui se tenait déjà devant la porte, prêt à percevoir le prix des entrées, je calcule que je finirai, avant la fin de la soirée, par réparer l'imprudence de miss Mary, et par rentrer dans le prix de mes actions.

Les prévisions de master Sharp ne tardèrent pas à se réaliser; à huit heures précises, la recette s'élevait à environ douze cent cinquante piastres; près de deux cent cinquante personnes étaient accourues pour être témoins de ce duel aux flambeaux.

Pendant la longue demi-heure qui venait de s'écouler, une agitation extraordinaire, et que l'on s'expliquera sans peine, avait régné dans les salons de la Polka.

Jenkins, entouré d'Américains qui lui donnaient des conseils et qui exaltaient par leurs louanges son courage, avait stationné presque constamment auprès du *bar;* ce qu'il avait consommé de liqueurs était chose incroyable : ses compatriotes, craignant de le voir faiblir au dernier moment, avaient jugé prudent de le saturer de brandy; la réputation du marquis méritait bien cette dépense et ces précautions.

M. de Hallay était resté à la même place où il avait été insulté par Jenkins; quelques Français groupés autour de lui avaient voulu tout d'abord émettre leur opinion sur le combat qui allait avoir lieu; mais le jeune homme les avait interrompus, en leur disant avec un sang-froid glacial :

— J'ai déjà eu l'honneur de vous déclarer, Messieurs, que je tuerai ce Jenkins... Je ne permets pas que l'on mette ma parole en doute! Jenkins est mort! Causons d'autre chose... Revenons à mon expédition en Sonora.

M. de Hallay, reprenant son thème favori, s'était mis alors à expliquer ses intentions futures, à développer ses plans.

Ce fut seulement cinq minutes avant que l'aiguille de la pendule marquât huit heures, qu'il s'arrêta.

— Il fait ici une chaleur étouffante, dit-il, j'ai soif!..

Cinquante invitations spontanées et simultanées lui arrivèrent de tous les côtés.

— Je vous remercie, Messieurs, je prendrai un verre d'eau!

Ce verre d'eau, habilement exploité dans les groupes par master Sharp, qui fit observer que cette sobriété dénotait une grande prudence unie à une entière confiance de soi-même, donna une nouvelle impulsion aux actions; elles remontèrent de dix pour cent. On commença à trouver que Jenkins avait trop absorbé d'alcool, et à le blâmer de son intempérance.

Le champion des États libres examinait en ce moment une collection de revolvers qui lui étaient offerts pas ses compatriotes; chacun lui présentait son arme, car personne n'ignore que les Américains, surtout ceux de la Haute-Californie, ne sortent jamais sans porter un arsenal avec eux; les plus modestes se contentent du pistolet à cinq coups; beaucoup y joignent un large couteau et une espèce d'assommoir écourté dont le manche flexible est garni à ses deux extrémités de pommes de plomb.

— Mon cher Monsieur, dit le marquis de

Hallay en s'adressant à un Français, n'avez-vous pas sur vous vos pistolets de tir! — Oui, marquis... — Ce sont d'excellentes armes?.. — Le fait est qu'entre vos mains je les ai vues accomplir des prodiges... — Voulez-vous avoir la bonté de me prêter un de ces pistolets? — Les voici, marquis!.. Mais je croyais que l'arme choisie pour ce duel était le revolver...

M. de Hallay haussa les épaules d'un air de suprême mépris.

— L'homme assez peu sûr de soi-même pour garder dans ses mains quatre coups en réserve n'est pas digne de toucher une arme, répondit-il. — Pourtant quelque adroit que l'on soit, le hasard peut parfois... — Le hasard est la ressource des faibles et l'excuse des maladroits! interrompit le marquis. Puis-je compter sur votre pistolet, Monsieur? continua-t-il en s'adressant au Français. — Parfaitement, marquis! je les ai aujourd'hui même nettoyés, flambés et chargés... — Combien de poudre? — La charge ordinaire, huit à neuf grains. — Bien! merci, Monsieur.

L'horloge du salon de la Polka sonna huit heures : un grand silence se fit : les spectateurs se rangèrent le long des murs ou montèrent sur les tables de jeu.

Par un accord spontané et tacite, Français et Américains s'étaient séparés en deux bandes : on ne savait pas ce qui pouvait arriver. De tous les côtés, on entendait craquer des ressorts de revolvers : le proverbe « la prudence est la mère de la sûreté, » n'est nulle part aussi vrai qu'en Californie ; chacun se tenait prêt.

Jenkins, le visage enluminé par le feu de la boisson, s'avança suivi de deux Kentuckiens, ses témoins. M. de Hallay était seul.

— Je suppose, Monsieur, dit l'un des Kentuckiens en s'adressant au jeune homme, que vous avez choisi deux amis pour vous assister dans cette rencontre? — Non, Monsieur. Je suis ici sous la seule sauvegarde de ma force, et cette garantie me suffit. — Cependant l'usage... — L'usage, dès l'instant que vous l'invoquez, n'admet pas qu'un duel soit un spectacle! Ce spectacle, ou, si vous le préférez, cette exécution, sort des règles ordinaires. — Une exécution! répéta le Kentuckien... Qu'entendez-vous par ce mot? — Ce qu'il exprime! Le Jenkins m'a insulté et je l'ai en moi-même condamné à mort; or, je vais devant vous tous accomplir ma sentence.

L'accent de sincérité et de conviction avec lequel M. de Hallay prononça ces paroles leur ôtait en partie ce qu'elles pouvaient avoir d'outrecuidant et de présomptueux; le Kentuckien sembla embarrassé.

— Qui nous assure, Monsieur, reprit-il, que vous ne vous servirez que d'un seul revolver? — Je ferai mieux, je ne me servirai pas du tout de revolver. Je n'emploierai qu'un pistolet à un coup. — Je calcule qu'il a été convenu... — Permettez!... J'ajoute que je reconnais parfaitement au Jenkins le droit d'utiliser son revolver. — Alors, c'est différent. Ainsi vous ne ferez feu qu'une seule fois? Cela vous regarde. N'importe, je présume que vous auriez plus sagement agi en prenant des témoins... Ils auraient mieux défendu vos intérêts. Un dernier mot. Entendez-vous commencer le feu? Je vous avertis que nous n'admettrons pas cette prétention. Nous avons décidé que vous tirerez tous les deux à volonté. Acceptez-vous cet arrangement? — Non-seulement je l'accepte, mais j'en profiterai pour faire une concession au Jenkins!... J'accorde à ce malheureux l'avantage des trois premières balles; je lui donne le premier coup parce que je suis Français, le second parce qu'il est à moitié ivre, et le troisième parce que, soit dit sans aucune fatuité, je vaux plus qu'un homme ordinaire!... Je sais bien que cela n'égalisera pas encore la partie, mais, je vous le répète, j'ai condamné le Jenkins; il faut que ma justice ait son cours!...

Ces mots, prononcés avec un calme merveilleux, produisirent une vive impression sur l'assemblée; les actions remontèrent au pair. Jenkins était en proie à une rage sans nom, l'alcool lui montait au cerveau.

— *Rascal!* coquin! s'écria-t-il, c'est moi qui vais vous tuer comme un chien!

M. de Hallay sourit.

— Vous me manquerez trois fois de suite, Jenkins, dit-il, et ma balle vous atteindra

au milieu du front! Mettez-vous en place et commencez!

Le grand salon de l'établissement de la Polka avait une longueur d'environ douze mètres, soit quinze pas ordinaires; cette distance, surtout aux États-Unis où les duels ont généralement lieu à petite portée, était très-convenable. Le chercheur d'or s'éloignait, lorsque M. de Hallay, qui, à cette heure suprême, songeait bien plus à son expédition en Sonora qu'au danger qu'il allait courir, eut une inspiration de génie.

— Master Jenkins, s'écria-t-il, un mot!

Cette interpellation, qui menaçait de retarder le combat, fut fort mal accueillie par les Américains, et ne plut que médiocrement aux Français; les uns et les autres trouvaient que le marquis avait assez causé, et qu'il était temps d'arriver au dénoûment.

Les actions fléchirent d'un dollar.

Jenkins se retourna d'un air tout à la fois arrogant et joyeux; il avait comme le vague pressentiment d'un arrangement tout à son avantage.

— Que me voulez-vous encore? demanda-t-il d'un ton rogue. — Je veux que vous déposiez entre des mains tierces le prix de la glace qui se trouve derrière moi, et que vous allez casser sans doute... Cette glace vaut bien deux cents dollars... Ce serait me faire payer votre mort à un plus haut prix que je ne vous estime vivant.

Cette preuve, non pas seulement de sang-froid, mais surtout de présence d'esprit et d'à-propos dans les affaires, fut accueillie par les Américains avec une haute faveur!

— Je prends des actions de la compagnie sonorienne à vingt-cinq pour cent de prime! hurla master Sharp de la table de jeu où il était huché.

Les actions étaient demandées à vingt-cinq, elles firent aussitôt cinquante!

Jenkins, malgré les vapeurs alcooliques qui lui montaient au cerveau, comprit que la prétention de M. de Hallay lui donnait un avantage, celui de choisir sa place.

La réverbération de la glace devait le gêner beaucoup pour chercher et fixer son point de mire.

— Je n'ai point deux cents dollars à offrir en garantie, répondit-il, changeons de position. — Soit!... — Et vous, ne déposerez-vous pas une caution? — C'est inutile... Vous me semblez avoir le crâne épais. Ma balle restera dans votre tête...

Quelques secondes plus tard, chacun des deux adversaires se trouvait à son poste.

M. de Hallay, les bras croisés, tenait le canon de son pistolet renversé, sans daigner se couvrir avec son arme; toutefois, et quoique son maintien annonçât le laisser aller et l'abandon, il s'effaçait avec soin; il y avait dans sa pose la savante coquetterie du duelliste émérite.

— *Fire*, gentleman! cria l'un des deux Kentuckiens.

Jenkins tira; sa balle dépassa d'un pied la tête de M. de Hallay.

— Vous vous pressez trop, Jenkins! dit tranquillement le jeune homme; prenez votre temps.

L'Américain n'entendit probablement pas cette recommandation, car, en voyant la non-réussite de son premier coup, il avait précipitamment armé de nouveau son revolver. M. de Hallay parlait encore lorsque la seconde détonation retentit.

— C'est mieux! dit-il froidement.

Le projectile avait éraflé sa redingote noire avant de s'enfoncer dans la muraille.

Jenkins hésita. Une pâleur livide remplaça l'épaisse couche de rouge que ses monstrueuses libations avaient placée sur ses joues. La terreur venait de dissiper son ivresse. Il flairait la mort! Sans l'invincible pression magnétique qu'exerçait sur lui la présence des trois cents spectateurs qui suivaient d'un œil avide ses moindres mouvements, il aurait présenté des excuses au marquis et demandé grâce.

L'amour-propre lui donna du courage; le sentiment de la conservation, de la prudence. Profitant de l'impunité au moins momentanée que lui assurait l'immobilité de son adversaire, il l'ajusta avec un soin et une lenteur extrêmes; son doigt, au lieu de frapper nerveusement la gâchette, s'abaissa progressivement, sans secousse; le coup partit: le chapeau de M. de Hallay roula par terre.

Le marquis, par un geste magnifique, re-

jeta sa chevelure en arrière, et d'une voix métallique qui vibra comme une note de clairon :

— Au front, dit-il, et levant rapidement le bras, il fit feu.

Les Américains poussèrent des hurlements de joie et de triomphe : Jenkins n'avait pas été atteint... il ne bougeait pas!

— *Hurra for Jenkins! Jenkins for ever!*

Jenkins tomba lourdement sur le plancher. Un point rouge, à peine visible, se distinguait à un pouce de hauteur entre ses deux yeux, juste au milieu de son front.

Ce furent alors des clameurs indicibles, une confusion inouïe, puis enfin une ovation enthousiaste à laquelle M. de Hallay dut se résigner.

Une voix de Stentor dominait ce tumulte sans nom, la voix de Sharp qui demandait des actions de la société sonorienne à cent pour cent de prime; chacun se moquait des prétentions absurdes du bon négociant et lui tournait le dos, car ces actions valaient alors deux cents pour cent. Sharp se résigna à se défaire à ce taux des cinq cents qu'il possédait. C'était un léger bénéfice de dix mille dollars ou cinquante mille francs qu'il réalisait dans la soirée; mais l'excellent Sharp n'était pas ambitieux, et puis il avait réfléchi que le *puff* à la Jenkins ne pouvant se renouveler deux fois tout de suite, il valait mieux se liquider.

Au moment même où le corps de cet ivrogne de Jenkins, comme disait plus tard master Sharp en parlant du chercheur d'or, roulait sur le plancher, Joaquin Dick et Lennox faisaient leur entrée dans les salons de la Polka. Le comte d'Ambron les suivait à quelques pas.

XXIII.

Il est probable que sans la confusion produite par la fin tragique de Jenkins, l'arrivée de Lennox dans les salons de la Polka aurait éveillé la curiosité des nombreux habitués de ce philanthropique établissement. Grâce à l'événement dramatique qui venait de se produire, personne ne fit d'abord attention au Peau-Rouge européen.

Du reste, s'il est une ville au monde où il soit permis de conserver toute sa personnalité, de se livrer à toutes ses excentricités, sans attirer les regards de la foule, c'est assurément à San-Francisco. La population de la capitale de la Haute-Californie est composée d'éléments si hétérogènes, de nationalités si tranchées et si diverses, les intérêts qui la dominent sont si puissants; une si fiévreuse activité met en ébullition tous les cerveaux, que nul ne songe à s'occuper de son voisin. Ce que l'on redoute plus à San-Francisco que les incendies, les voleurs, les épidémies, c'est la rencontre d'un importun désœuvré qui vous fait perdre votre temps.

Inutile de dire que la mort de Jenkins avait fait de cet infortuné le type de scélératesse; c'était à qui rappellerait une infamie de son passé; il ne méritait certes pas l'honneur de tomber dans un duel; on aurait dû depuis longtemps lui appliquer la loi de *lynch* dans toute sa sévérité, etc., etc. La mort n'a pas de courtisans!

Si la mémoire du chercheur d'or était outrageusement attaquée et décriée, en revanche, les plus plates adulations pleuvaient sur le marquis de Hallay; c'était à qui briguerait l'honneur de lui serrer la main. Les Américains du nord ont en général un profond respect pour l'action; ils s'inclinent toujours devant le fait accompli.

M. de Hallay, c'est une justice à lui rendre, paraissait plutôt ennuyé que flatté de son triomphe; il ne s'était pas battu pour punir la grossière insolence du chercheur d'or, mais bien seulement pour prendre position vis-à-vis de ses actionnaires, pour leur inspirer la confiance, et il avait hâte d'exploiter sa victoire au profit de son entreprise. Il répondit donc froidement, laconiquement, aux compliments qui lui étaient adressés de tous les côtés, et il s'empressa de mettre la conversation sur son expédition projetée en Sonora. Le jeune homme aurait proposé la conquête de la France ou de l'Angleterre, qu'il aurait, ce soir-là, trouvé des admirateurs et des adhérents: il était le lion du moment. Nulle part la popularité n'est

plus éphémère qu'aux États-Unis, mais nulle part non plus elle ne se manifeste avec plus d'entraînement et plus de violence. Celui que le caprice de la foule ou du hasard met pour quelques heures en évidence, a le droit et le pouvoir de prétendre à tout. Lorsque M. de Hallay développa dans un *speech* passionné ses projets et ses espérances; lorsque, d'une voix vibrante de cupidité, il montra les trésors incalculables enfouis dans les sables du désert; lorsqu'il décrivit les dangers que présentait cette entreprise et les moyens qu'il comptait employer pour en sortir victorieux, ce fut dans le grand salon de l'établissement de la Polka un enthousiasme qui approcha du délire.

Du reste, l'affaire proposée par M. de Hallay était bien de nature à enflammer l'imagination de son auditoire; elle flattait les plus intimes passions des Américains; elle leur offrait ce qui les séduit le plus : de l'or, des aventures, de l'imprévu et des scènes de violence.

Master Sharp seul ne partageait pas cette ivresse générale; il avait l'air fort triste, l'excellent homme! Il se repentait d'avoir vendu trop tôt ses actions, et il cherchait un moyen de les faire retomber au pair afin de pouvoir rentrer sans bourse délier dans l'affaire.

Quand M. de Hallay cessa de parler, ce n'étaient pas simplement des actionnaires qu'il avait, mais aussi une armée; plus de deux cents personnes sollicitaient l'honneur de servir sous ses ordres! Lennox, retiré avec Joaquin Dick dans un angle obscur du salon, observait d'un œil fixe et impassible celui qui avait assassiné son ami Évans.

— Que penses-tu des projets de cet homme? lui demanda Joaquin à demi-voix. — Ils me font plaisir! — Pourquoi?.. — Parce qu'ils promettent à mon rifle de nombreuses distractions! Tu sais que jamais je ne suis venu attaquer les faces pâles sur les territoires qu'ils habitent depuis la conquête, et que je considère comme leur appartenant, mais jamais, non plus, je n'ai laissé impunies leurs agressions dans nos solitudes? Te joindras-tu à nous? Pouvons-nous compter sur toi? — Je l'ignore encore. — N'est-ce point pourtant ton or que ces faces pâles veulent voler? — Oui. — Et tu les laisseras faire? — Lennox, veux-tu que je t'avoue une chose? — Dis! — De jour en jour, je tiens moins à mes richesses. Il y a des instants où je désirerais presque me voir réduit à la pauvreté. — Je le crois! répondit le vieux chasseur sans montrer aucun étonnement : mais pourquoi es-tu dégoûté de ton or? — Parce qu'il me retient malgré moi dans la vie civilisée. — Oui, je n'ai jamais pu comprendre comment toi, Joaquin Dick, un bras fort et un vaillant cœur, tu te mêles parfois à ces troupeaux de désœuvrés qui parcourent les rues des villes!

Le Batteur d'Estrade sourit tristement.

— Tu es trop ignorant des choses de la vie, Lennox, dit-il, pour qu'il me soit possible de t'expliquer ma conduite : tu ne me comprendrais pas... — C'est vrai, je suis bien ignorant. — Oui, tu es bien heureux...

Un silence de quelques minutes régna entre les deux amis; ce fut le vieil habitant du désert qui reprit la parole.

— Regarde donc, Joaquin, dit-il, comme toutes les faces pâles s'humilient devant l'homme qui a assassiné mon ami Évans! On dirait à les voir qu'ils le craignent et l'adorent comme un dieu!... — En effet, ils le craignent! — Pourquoi donc? — Ce parquet teint de sang répond à ta question, dit Joaqui en indiquant du doigt la place où Jenkins était tombé. — La face pâle que ce de Hallay a tué avait l'esprit troublé par l'eau de feu. Et puis ce n'est pas une raison, parce qu'on a eu le dessus sur un adversaire, pour que tout le monde tremble devant vous. Crois-tu que ce de Hallay soit réellement brave? — Oui. — Brave comme le Peau-Rouge qui, attaché au poteau des tortures, entonne son chant de mort, et insulte son ennemi, tandis que le fer coupe sa chair et que le feu brûle son corps? — Non, pas ainsi. Ce de Hallay a le courage de la race européenne : ardente pendant le combat, mais faible après la défaite. Les faces pâles ne craignent pas la mort, mais ils redoutent la souffrance.

Lennox resta silencieux; il semblait réfléchir. Bientôt un singulier sourire releva ses lèvres; Joaquin Dick le regarda avec un

étonnement extrême : depuis seize ans qu'il connaissait le vieux chasseur, c'était la première fois qu'il voyait son visage déridé par un sourire.

— A quoi penses-tu, Lennox ? lui demanda-t-il. — A me mêler et à jouer un rôle parmi les faces pâles.

Joaquin Dick se tut ; il savait qu'avec Lennox les conseils étaient inutiles ; les résolutions du vieux chasseur étaient toujours irrévocables.

En effet, Lennox, sans attendre la réponse du Batteur d'Estrade, avait quitté l'angle obscur où il s'était tenu jusqu'alors, et s'était avancé vers M. de Hallay. L'apparition de cet étrange personnage, quelque habitué que l'on fût à San-Francisco aux individualités et aux costumes les plus bizarres, produisit tout d'abord une curiosité générale. Les Américains et les Européens de toutes les nations se regardèrent en se consultant du regard. Après avoir frémi à la représentation d'un drame, n'allaient-ils pas assister à un gai vaudeville ? Si Lennox répondait à ce que l'on attendait de lui, c'était une soirée complète. Chacun se rapprocha du vieux chasseur. Lennox, sans se douter le moins du monde que la foule, par un accord spontané et tacite, venait de le choisir pour son jouet, s'arrêta devant M. de Hallay.

— Je vous ai écouté tout à l'heure pendant que vous nous livriez follement vos secrets, dit-il en mauvais anglais, et je suis maintenant convaincu d'une chose, c'est que votre légèreté égale votre ignorance... Ne m'interrompez pas... Je n'ai pas l'intention de fuir ; vous aurez tout le temps de me répondre. Une question : cet or que vous promettez à ceux qui voudront vous suivre, l'avez-vous vu de vos yeux ? Non !... Alors quelle confiance voulez-vous que l'on ait en vous ?

La parole lente, froide, monotone, de Lennox, la nature de la question qu'il posait à M. de Hallay, changèrent en un instant les dispositions de la foule : les sourires s'effacèrent, les visages redevinrent sérieux.

M. de Hallay, malgré sa rare assurance, fut presque déconcerté. Toutefois son embarras fut de courte durée.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à Lennox, avec un air de mépris visible.

— Que vous importe, si ce que je dis est vrai ? Avez-vous, oui ou non, vu une seule parcelle de cet or que vous promettez si généreusement ?

M. de Hallay hésita.

— Oui, dit-il, mes yeux et mes mains ont vu et touché cet or.

Lennox se mit à sourire une seconde fois, et du ton le plus calme qu'il soit possible d'imaginer :

— Votre bouche vient de prononcer un mensonge ! dit-il.

A cette insulte inattendue, le jeune homme pâlit ; mais dominant aussitôt sa colère :

— Quelqu'un de vous, gentlemen, connaît-il ce vieux fou ? dit-il en s'adressant à la foule.

Personne ne répondit ; chacun comprenait instinctivement que Lennox n'était pas un homme ordinaire.

La contenance grave et réfléchie des assistants apprit au marquis qu'il ne devait plus, sans crainte de perdre ou de compromettre sa popularité, mépriser ce nouvel adversaire.

— Votre costume et vos façons, reprit-il en s'adressant à Lennox, me donnent à supposer que vous ignorez la portée de votre propos. Vous êtes sans doute un pauvre vagabond ?... N'importe ; le rifle que j'aperçois dans vos mains rendrait dangereuse pour vous une seconde inconvenance... car, vis-à-vis d'un homme armé l'on n'est tenu à aucun ménagement ! Voyons ! expliquez-vous. Quel est le but de vos questions ? A quoi voulez-vous en venir ? — Je n'ai pas bien compris ce que vous venez de me dire, répondit Lennox, toujours sur le même ton ; cependant, si je ne me trompe, vous me portez un défi ! si cela est, vous auriez tort. — Tort de vous porter un défi ? — Oui. — Pourquoi ? — Parce que je ne me laisserais pas sottement assassiner comme Évans.

A cette réponse, que deux personnes seules comprirent dans la foule, Joaquin Dick et M. d'Ambron, le marquis de Hallay tressaillit ; ses yeux s'injectèrent de sang ; une pâleur livide couvrit son visage.

—Votre nom? Qui êtes-vous, misérable? demanda-t-il d'une voix qui sifflait à travers ses dents serrées par la colère.—Je vous ai déjà dit que cela vous importait peu. On m'appelle l'homme juste.

M. de Hallay se mit à rire d'une façon méprisante et nerveuse.

— Tous les coquins et tous les imposteurs ont l'habitude de s'affubler de pompeux sobriquets! L'homme juste! ah! ah! vraiment! la plaisanterie est bonne! L'homme juste a dû s'embusquer plus d'une fois derrière un arbre ou un buisson pour faire feu sur le voyageur attardé et lui voler son or! — Oui, je me suis souvent, en effet, caché derrière un arbre, pour abattre commodément mon ennemi, quand je savais qu'il devait passer à la portée de mon rifle, répondit Lennox; mais je n'ai jamais volé!

La tranquille simplicité avec laquelle le vieux chasseur avouait, sans y être nullement contraint, qu'il avait souvent versé le sang humain, en dehors des règles et des usages du duel, produisit une singulière impression sur la foule; ceux-là mêmes qui avaient d'abord espéré qu'ils se divertiraient à ses dépens, s'éloignèrent de lui avec une superstitieuse terreur? Quel peut être cet homme? se demandait-on de tous les côtés.

— Ainsi, reprit le marquis, au milieu du silence qui régnait de nouveau dans le salon de la Polka, ainsi vous assassinez quelquefois, mais vous ne vous battez jamais? — Vous vous trompez encore! je n'ai jamais assassiné. —Les malheureux que vous visez froidement, tranquillement et sans danger pour vous... — C'étaient, je vous le répète, des ennemis! S'ils avaient pu m'abattre comme je les abattais, ils n'y auraient point manqué. Il est incontestable que je préfère tirer sur un ennemi, sans m'exposer, que de livrer un combat... Toute personne sensée doit penser ainsi. Mais quand le combat est le seul moyen qui me reste pour assurer ma vengeance, je me bats!... — Vous vous battez, vous? — Oui! — Prenez garde! — Pourquoi? — Parce que l'envie pourrait me prendre de prouver que vous êtes un lâche coquin, et un infâme menteur! — Vraiment, non, je ne suis ni un coquin ni un menteur! répondit Lennox toujours imperturbable, et comme s'il ne se doutait pas de l'injure qui lui était adressée. — Parbleu! ma patience est à bout et ma curiosité excitée... C'est ce que nous allons voir!... — Quoi! — Si vous vous battez? — Et comment verrez-vous cela? — En vous mettant dans la nécessité de vous sauver honteusement ou de me montrer votre adresse au rifle. — Je ne vous comprends plus!

Le marquis de Hallay devenait de plus en plus pâle; les Français, qui le voyaient journellement et dans une sorte d'intimité, connaissaient cette pâleur; ils savaient qu'elle précédait toujours de grandes colères et qu'elle en était le symptôme certain; ils s'attendaient donc à un acte de violence; ils ne se trompaient pas...

Par un geste plus rapide que la pensée, le jeune homme leva le bras, et le bruit sourd et mat d'un horrible coup retentit au milieu du silence. Un jet de sang jaillit du front de Lennox et inonda son visage; mais le vieux chasseur ne bougea pas : on eût dit un chêne centenaire atteint par la hache impuissante d'un bûcheron.

M. de Hallay devait compter sur des représailles; cependant il ne recula pas pour se mettre en défense.

—Eh bien! vous battrez-vous maintenant? demanda-t-il. — Pourquoi plutôt à présent qu'auparavant? dit tranquillement Lennox. Parce que vous m'avez frappé? Votre coup ne m'a pas fait grand mal, pas plus que si, en courant, je m'étais cogné contre une branche. — Quoi! misérable, l'honneur! — L'honneur! interrompit Lennox en riant tout haut, ce qui ne lui était pas arrivé une seule fois dans toute sa vie... l'honneur des faces pâles n'est pas le mien! Quand vous me reverrez... ce sera pour mourir...

Le vieux chasseur allait s'éloigner, le marquis se plaça devant lui.

— Vous ne sortirez pas avant de m'avoir appris qui vous êtes. — Je ne sortirai pas? qui m'en empêchera? — Moi!

Lennox poussa un cri guttural qui fit frémir les assistants; puis s'élançant avec une impétuosité de tigre sur son adversaire, il le saisit par le milieu du corps, l'enleva de

terre comme s'il ne pesait pas plus dans ses mains qu'un faible enfant, parut hésiter, et le déposant doucement sur le plancher, il partit sans que personne osât ni l'arrêter, ni même le suivre.

— Eh bien! ami, dit le Batteur d'Estrade, tu vois ce qu'il en coûte de se mêler aux faces pâles quand on n'a plus ni leurs mœurs ni leur langage. Lorsque ton sang a coulé, j'ai eu toutes les peines du monde à me retenir... mais j'ai eu peur de te contrarier... et puis je savais que si tu voulais...—

— Oui, Joaquin, tu m'aurais contrarié. Merci! Oh! je ne me plains pas... je suis bien heureux... ma haine s'est retrempée dans ce sang, car, je puis te l'avouer maintenant, je craignais parfois d'être injuste envers les faces pâles. Je me disais que ceux qui parcourent nos déserts ne sont que le rebut des villes. Je ne donnerais pas ma soirée d'aujourd'hui pour cent livres de la meilleure poudre anglaise! — Pourquoi n'as-tu pas brisé le crâne de ce de Hallay contre la muraille? — Tu oublies que j'avais déjà Évans à venger!... — Cet homme doit mourir deux fois par la souffrance... pour Évans et pour moi... — Mais qui t'assure que tu le retrouveras jamais?... — Il sait que ton or repose dans le désert... Je suis certain qu'il viendra l'y chercher. — C'est vrai. — Adieu, Joaquin. — Tu n'as aucune recommandation à me faire? A revoir.

Lennox hésita.

— Je désire Joaquin, dit-il, que tu retournes tout de suite dans cette grande réunion d'où nous sortons, et que tu apprennes à ceux qui m'ont vu frappé que je me nomme Lennox. — Tu seras obéi.

Les deux amis se séparèrent.

— Ah! pensait le Batteur d'Estrade en se dirigeant vers la Polka, quelle mystérieuse influence exerce sur chacun le sang de sa race!... Lennox a beau avoir passé sa vie entière parmi les Peaux-Rouges, il n'en subit pas moins, à son insu, certains nobles préjugés de sa véritable patrie... témoin cette commission dont il vient de me charger... Il méprise les Européens, dit-il, et cependant il craint d'être méprisé par eux. Il ne veut pas qu'ils mettent en doute son courage!... Ne serait-ce pas encore un hommage rendu à la civilisation?...

Il serait impossible de décrire l'émotion extraordinaire que produisit, quelques minutes plus tard, dans les salons de la Polka, la déclaration de Joaquin Dick. Tous ceux qui furent témoins de cette scène et qui eurent, ce soir-là, le rare bonheur de voir Lennox, en parlent encore aujourd'hui, et ne l'oublieront jamais.

L'homme le plus content de sa soirée était sans contredit master Sharp. Il s'était défait de ses actions avec un fort beau bénéfice, et les avait vendues avant que Lennox ne se fût déclaré l'ennemi du marquis : une double chance! Seulement, le bon négociant regrettait que le départ précipité de Lennox l'eût empêché de traiter avec lui; car il était persuadé qu'il se serait, pour une exhibition, entendu avec cet homme si populaire et si célèbre.

En rentrant chez lui, master Sharp trouva Mary qui l'attendait au salon.

— Je calcule que vous n'êtes pas encore couchée, miss Mary? dit-il. — Je désirerais vous voir ce soir, Monsieur! Vous savez que je pars demain?

Master Sharp se frappa le front d'un air joyeux.

— Ah! je suis bien content de ce que vous me dites là, miss Mary, s'écria-t-il. — Pourquoi, Monsieur, je vous prie? — Parce que j'ai cherché inutilement, pendant toute la soirée, à me rendre compte d'un nœud que j'avais à mon mouchoir pour me rappeler que je devais vous questionner au sujet de ce voyage. Je craignais d'avoir oublié ou négligé une affaire... Où devez-vous aller, miss Mary? — A Guaymas. — Ah! à Guaymas!... Je calcule que vous m'obligerez beaucoup de m'écrire aussitôt votre arrivée... — Je n'y manquerai pas, Monsieur. — Pour m'apprendre, continua M. Sharp, quelle est la position du suif et de la farine sur cette place... Je présume qu'il doit y avoir quelque chose à faire dans ces deux articles. Vous avez sans doute besoin d'argent, miss Mary? voici la clef de ma caisse. Je vous souhaite un bon voyage.

Master Sharp, après avoir salué sa fille,

se retira dans sa chambre à coucher. Il était de plus en plus joyeux. Un seul nuage troublait un peu sa joie : la pensée que son ami Wiseman n'avait pas assisté à tous les événements dont l'établissement de la Polka venait d'être le théâtre... Réellement ce Sharp était le meilleur des hommes et le plus dévoué des amis!

XXIV.

Le surlendemain du jour qui suivit le duel du marquis de Hallay et de Jenkins, M. d'Ambron se disposait, vers les six heures du matin, à monter à cheval pour faire sa promenade quotidienne, lorsque son domestique lui annonça Joaquin Dick.

— Ma visite semble vous étonner, Monsieur, dit le Batteur d'Estrade. Vous avez tort. La franchise que vous avez bien voulu me montrer n'a pu ni me froisser ni m'irriter... Elle n'a servi, au contraire, qu'à consolider l'estime que vous m'inspirez...

Joaquin Dick s'assit, et reprenant tout aussitôt la parole :

— Comte, poursuivit-il, master Sharp, que j'ai rencontré hier, m'a appris une grande nouvelle à laquelle vous ne sauriez rester indifférent... — Quelle nouvelle, Señor? — Le départ de sa fille, miss Mary...

M. d'Ambron rougit de dépit; il crut à une allusion ironique à ce qui s'était passé entre lui et la jeune Américaine.

— Señor Joaquin, s'écria-t-il avec une extrême vivacité, je ne m'explique réellement pas votre opiniâtreté à revenir sans cesse sur un sujet de conversation qui ne saurait vous intéresser, et qui compromet inutilement la réputation d'une jeune personne. — Si vous aviez daigné m'écouter avec un peu plus de patience, reprit le Batteur d'Estrade, vous vous seriez épargné cette question. Veuillez, je vous prie, me laisser poursuivre. Quelques mots me suffiront pour vous faire bien apprécier l'importance du fait que je vous annonce. Miss Mary, vous ne l'ignorez pas, vous aime avec la fougue et l'impétuosité inouïes que déploient les natures froides et concentrées lorsqu'elles s'abandonnent, par hasard, aux ardeurs de la passion. Pour que miss Mary se soit éloignée de vous, il faut qu'un bien impérieux motif ait pesé sur sa volonté. Il faut qu'elle ait jugé son absence favorable à la réussite de ses espérances... c'est-à-dire de son amour. Miss Mary s'est embarquée pour Guaymas. Commencez-vous à comprendre? — Non, répondit M. d'Ambron, après une courte hésitation. — Je vous demande mille pardons, comte, mais il ne m'est pas possible d'accepter votre feinte ignorance. Vous avez peur, sans doute, que je prenne votre franchise pour de la fatuité. Cette crainte est injurieuse pour vous et pour moi. Nous ne sommes, ni l'un ni l'autre, des hommes vulgaires. Nous avons le droit de parler franchement, sans affecter une fausse modestie, sans tomber dans une mesquine hypocrisie. Miss Mary, vous le savez fort bien, ne restera pas à Guaymas, elle ne s'arrêtera qu'au rancho de la Ventana. — Oui, vous avez raison, señor Joaquin! Eh bien! une fois sa curiosité satisfaite... — Miss Mary, en entreprenant ce voyage, a obéi bien plus au sentiment de la jalousie qu'à celui de la curiosité... L'admirable beauté d'Antonia va exalter son chagrin jusqu'à la fureur... Je crois que l'on doit s'attendre à tout de l'explosion de sa colère... — Oh! non, Joaquin, vous exagérez! Que miss Mary ressente pour moi une certaine prédilection, de l'amour même, si vous le voulez, soit! mais je n'admettrais jamais que cette passion soit assez violente et miss Mary assez dépourvue de toute vertu pour qu'Antonia ait à redouter les effets de sa vengeance!... — Une femme dédaignée n'est ni vertueuse, ni criminelle, ni bonne, ni mauvaise, elle est folle! Elle ne sait pas ce qu'elle fait!... Mais laissez-moi achever. Miss Mary n'est pas partie seule!... Elle a emmené avec elle le canadien Grandjean; or, cet homme, si elle le paye généreusement, et rien n'est magnifique et généreux comme la femme jalouse, ne reculera devant l'exécution d'aucun ordre, devant aucune extrémité... Ce n'est pas que ce Grandjean soit une méchante nature; non, tout au contraire. Il vaut mieux que la plupart des gens

que je connais; mais il a une manière de voir qui lui est toute particulière et qui le rend bien plus dangereux que ne le serait un bandit !... Je vous le déclare nettement, la position des choses étant telle qu'elle est, je crois qu'Antonia va se trouver exposée à de grands périls... et qu'il y a urgence, si réellement vous vous intéressez à elle, de courir à son secours !... — Ah ! Joaquin... — Un dernier mot, continua le Batteur d'Estrade en interrompant le comte. Laissez-moi m'étonner, qu'éprouvant pour Antonia un amour aussi sérieux et sincère que vous le prétendez, vous vous amusiez à gaspiller inutilement votre temps à San-Francisco, au lieu de vous rendre auprès d'elle. Cette commode indifférence ne s'allie que médiocrement avec les beaux et grands sentiments que vous affichez... — Votre reproche est injuste, señor Joaquin !... Il m'a fallu au contraire déployer toute mon énergie, pour pouvoir rester aussi longtemps loin d'Antonia !... Si le sentiment qui m'entraîne vers elle devait être rangé dans la catégorie de ces affections éphémères que l'on nomme un caprice, depuis longtemps déjà je serais retourné à la ferme de la Ventana. C'est justement parce que je redoute de me laisser aller follement à un désir de mon imagination, plutôt qu'à un besoin de mon cœur, que je retarde le moment d'une épreuve suprême. Je suis trop encore sous l'impression de la beauté d'Antonia pour avoir la liberté d'esprit que demande une résolution grave. Mais du moment qu'elle peut avoir besoin de mon appui, mes irrésolutions doivent cesser, ma prudence doit se taire. Je partirai aujourd'hui même. — Vous ne partirez que dans huit jours ! — Pourquoi ce retard ? — Parce qu'il est inévitable !... Le premier navire en destination pour Guaymas ne doit mettre à la voile que dans une semaine.

Cette annonce causa une véritable douleur au jeune homme.

— Mais, s'écria-t-il après un léger silence, qui m'empêche de fréter un navire ? — Le navire qui vous conduira à Guaymas est déjà frété par moi. Sans cela, il vous aurait fallu peut-être attendre six semaines. L'expédition du marquis de Hallay absorbe tous les aventuriers, tous les vagabonds et tous les matelots déserteurs qui se trouvent à San-Francisco. Jamais aucune entreprise n'a inspiré une telle confiance, excité un pareil enthousiasme ! C'est à prix d'or que j'ai dû me procurer un équipage ! Ah ! ah ! vraiment, il me tarde de voir le marquis à l'œuvre !... Il emmènera près de deux cents hommes !... Quel splendide festin pour les oiseaux de proie du désert !... Mais vous ne m'écoutez pas, comte !... Puis-je vous demander, sans indiscrétion, de quelle nature sont vos réflexions ? — Oui, señor Joaquin, car ces réflexions vous concernent. Je cherche à m'expliquer comment il se fait que portant vous-même un si vif intérêt à Antonia, ainsi que vous me l'avez déclaré, vous ne joigniez pas vos efforts aux miens, et ne m'accompagniez pas au rancho de la Ventana. — Ma réponse sera claire et précise; je vous ai déjà dit et je vous répète que, quoique je ne sois nullement amoureux d'Antonia, je suis jaloux de son affection; ce me serait une poignante douleur si je la voyais accorder sa tendresse à un autre homme... Je ne me sens donc pas le courage d'assister à votre bonheur... Aimez-vous !... soit... j'y consens... Je ne m'y oppose pas... cette pensée m'est même agréable; mais ne m'imposez pas la vue d'une félicité à laquelle je me refuse à croire !... ce serait verser de l'huile bouillante sur ma blessure encore et toujours saignante. Antonia, ne l'oubliez pas, est le portrait frappant de Carmen... ce serait me rendre fou de douleur !... Du reste, bientôt, dans quelques mois, en supposant toutefois que vous donniez suite à votre héroïque et folle détermination d'épouser cette enfant du désert, je me rendrai auprès de vous... Le mariage use et dépoétise assez promptement l'amour pour que je n'aie pas à craindre alors, en revoyant Antonia, qu'elle me rappelle Carmen !... Au contraire, j'espère que la certitude, si douce d'abord, puis ensuite si odieuse, que rien, excepté la mort, ne saurait plus vous séparer, que vous êtes éternellement unis l'un à l'autre sur cette terre, vous aura conduits tous les deux, sinon à l'aigreur ou à la haine, du moins à l'indifférence ! Si mon espoir se

réalise, si vous subissez la loi commune, qui veut que la satiété engendre le dégoût, oh ! alors, je ne vous le cache pas, le plus cher de mes souhaits sera accompli !... J'aurai enfin la certitude que nul ne peut être heureux ici-bas !

Huit jours après cette conversation, une petite goëlette montée par cinq hommes



Le rancho de la Ventana. (Page 571.)

sortait du port de San-Francisco et cinglait vers Guaymas. Un canot traîné à la remorque, à l'arrière du navire, attendait avec quatre rameurs que Joaquin Dick voulût retourner à terre.

Le Batteur d'Estrade et M. d'Ambron, retirés dans la dunette, causaient ensemble.

— N'oubliez point mes recommandations, comte, disait Joaquin Dick. N'ayez confiance à personne ! Ne vous laissez jamais prendre aux protestations d'amitié et de dévouement d'un Mexicain ! Quant à Grandjean, la lettre

que je vous ai donnée pour lui vous assurera au moins de sa neutralité. S'il vous promet de vous servir, vous pourrez avoir foi dans sa promesse. Il ne vous trompera pas!... N'oubliez point, lorsque la troupe des aventuriers de M. de Hallay passera au rancho de la Ventana, d'en éloigner Antonia!... Si vous avez absolument besoin de moi, vous n'auriez qu'à m'écrire à San-Francisco... Vos lettres me seraient remises le jour même de leur arrivée... Adieu, comte. Il peut se faire que nous ne nous revoyions plus!...

Joaquin Dick remonta sur le pont et descendit dans un canot; un quart d'heure plus tard, la goëlette doublait la pointe du *Presidio;* puis, après avoir longé le canal, prenait la haute mer!...

XXV.

C'est dans la petite ville mexicaine de Guaymas que recommence notre récit.

Guaymas, l'un des ports les plus importants de la mer Pacifique aux temps de la domination espagnole, est bien déchu aujourd'hui de son ancienne splendeur; ses fameuses pêcheries de perles dont les produits étaient si avidement recherchés par les grandes dames et les fastueux seigneurs de la cour de Philippe II, sont maintenant à peu près abandonnées; et c'est à peine si, de temps à autre, quelques *Kanakâs* désœuvrés, les plus merveilleux plongeurs qui soient au monde, s'amusent, pour exaspérer les requins, à cueillir, sur les sables sous-marins, quelques huîtres perlières. La prodigieuse activité qui, jadis, animait Guaymas, a fait place au calme et au silence; on n'y voit plus ni hôtelleries ni auberges; on dirait la ville endormie du Conte.

Dans la salle du rez-de-chaussée d'une maison à un étage, située aux environs de la plaza, se trouvent assis devant une table, sur laquelle fument deux tasses exiguës remplies de chocolat, la jeune fille de master Sharp et le Canadien Grandjean; tous les deux sont en costume de voyage. Les premières clartés de l'aube naissante n'éclairent encore que faiblement l'horizon; miss Mary paraît absorbée par de graves réflexions; l'aventurier semble être de fort mauvaise humeur : derrière eux se tient debout une petite servante mexicaine.

Un accès formidable d'une toux suspecte, éprouvée par le Canadien, arracha enfin miss Mary à ses pensées. Elle leva les yeux sur le géant.

— Je crois qu'il est temps de partir, master Grandjean? Qu'en pensez-vous? lui dit-elle d'un air distrait. — Je pense, miss Mary, que, depuis trois heures que nos chevaux sont sellés et bridés, voilà la vingtième fois au moins que vous m'adressez la même question. Je ne recule jamais devant une fatigue nécessaire, mais je déteste subir un dérangement inutile. Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé dormir sur ce beau petate[1] presque neuf que m'avait obligeamment prêté l'hôtesse, et où je reposais si mollement? On ne rencontre pas tous les jours de semblables aubaines en voyage. Les femmes ne savent jamais au juste ce qu'elles veulent. Décidément je me repens d'être entré à votre service.

La jeune Américaine n'avait pas écouté la réponse de son serviteur; elle était retombée dans ses réflexions.

— Allons! trêve à mes lâches irrésolutions, murmura-t-elle; reculer devant une aussi facile démarche, ce serait m'avouer vaincue sans avoir combattu; ce serait me montrer indigne de mon amour. S'adressant alors au Canadien : — Master Grandjean, dit-elle en élevant la voix, hâtez-vous de terminer votre déjeuner... je suis prête à me mettre en route! — Mon déjeuner, miss Mary! répéta le géant d'un ton d'ironie des plus marqués; mais où donc est-il, je vous prie? Ce n'est pas, sans doute, ce grain de cacao délayé et fondu dans une goutte d'eau que vous appelez un déjeuner? Depuis six jours que nous sommes arrivés à Guaymas, je n'ai pas encore mangé une seule fois sérieusement... enfin, n'importe! ceci est un détail... partons!

Miss Mary n'insista pas, elle effleura du

1. Petate, mot indien usité dans tout le Mexique, signifie une natte de paille ou de jonc.

bout de ses lèvres sa tasse de chocolat, et se retournant vers la servante mexicaine :

— Mon enfant, lui dit-elle, tu rappelleras à ta maîtresse la promesse qu'elle m'a faite de m'expédier sans retard, au rancho de Buenavista, et si l'on ne m'y trouvait pas, à celui de la Ventana, les lettres qui m'arriveront ici de San-Francisco. Je récompenserai généreusement le courrier qui me les apportera. — Bien, Señora, je m'acquitterai fidèlement de votre commission. Serez-vous longtemps absente?

Cette question, quoique fort insignifiante, causa une assez vive émotion à l'Américaine.

— Je l'ignore, dit-elle; Dieu seul sait, mon enfant, ce que me réserve l'avenir!

Il y avait, dans ces paroles de miss Mary, une mélancolie pleine de découragement.

— Cependant, señora, si des voyageurs ou des étrangers veulent louer la maison, ma maîtresse devra la leur refuser?... Vous la gardez pour vous?... — Oui, mon enfant!...

Miss Mary se leva et sortit de la salle à manger; Grandjean la suivit après avoir jeté un regard de mépris sur sa propre tasse de chocolat restée intacte.

Quelques minutes plus tard, l'aventurier et la fille de master Sharp, montés sur deux excellents et vigoureux chevaux, sortaient de Guaymas. Miss Mary était revêtue d'une courte et élégante amazone; une valise assez volumineuse, attachée derrière la selle du Canadien, renfermait le bagage de la jeune fille; quant à Grandjean, il portait, selon son habitude, toute sa garde-robe sur son dos.

Pendant la première heure de marche un silence complet régna entre les deux voyageurs; ce fut le Canadien qui, en arrivant à un endroit où la route bifurquait, arrêta sa monture et prit la parole.

— Faut-il continuer d'avancer droit devant nous ou bien incliner sur notre gauche, miss Mary? demanda-t-il. — Vous n'ignorez point, Grandjean, que je ne suis jamais venue dans ce pays-ci, que vous m'avez assuré, vous, parfaitement connaître!... Montrez-moi la route... je vous suivrai!... — Il y a une excellente raison qui m'empêche de vous servir de guide, miss Mary... c'est que j'ignore complétement où vous voulez aller!...
— Ne m'avez-vous point dit, Grandjean, que le rancho de Buenavista n'est pas bien éloigné de celui de la Ventana! — D'environ deux lieues, miss Mary! J'ai même ajouté que Buenavista ayant été saccagé lors de la dernière excursion des Apaches, son séjour ne doit pas offrir de grandes ressources aux voyageurs.

La jeune fille fut quelque temps sans répondre; il était évident qu'une cruelle indécision tiraillait son esprit.

— Où mènent ces deux chemins? demanda-t-elle. — L'un conduit justement à Buenavista. — Et l'autre? — Au rancho de la Ventana.

Les irrésolutions de miss Mary recommencèrent; tout à coup, et comme frappée d'une inspiration soudaine, elle détacha le voile de mousseline qui entourait son chapeau et le livra au caprice du vent. Le léger tissu resta pendant un instant immobile dans l'espace; puis, emporté bientôt par une subite bouffée de la brise du matin, il alla doucement s'abattre à trente pas plus loin, au beau milieu du sentier qui continuait la route suivie jusqu'alors par l'Américaine et le Canadien.

— Avançons tout droit! dit la jeune fille.

Grandjean haussa les épaules et obéit sans faire la moindre observation, mais non pas toutefois sans grommeler entre ses dents certaines remarques un peu risquées.

— Que les femmes sont donc des êtres bizarres et étranges! murmura-t-il, tout en caressant de sa large main le poitrail nerveux de son cheval. Je m'applaudis chaque jour davantage de ne m'être jamais occupé d'elles. Elles sont toutes plus ou moins folles, c'est là un fait certain. Le vent porte devant nous; nous allons à la Ventana... Le voile serait tombé à gauche, nous nous serions dirigés sur Buenavista. C'est à ne pas y croire. Il faudra que j'exige de miss Mary qu'elle me compte toujours un mois de mes gages à l'avance. On ne saurait, avec les femmes, prendre trop de précautions. Que le diable me torde le çou si je devine pourquoi il y a tant d'hommes qui se marient!

C'est là une chose que je n'ai jamais pu parvenir à m'expliquer.

Tandis que le Canadien se permettait ces réflexions hardies, la jeune fille poursuivit le cours de ses pensées, sans souci de l'allure irrégulière de sa monture.

— Je ne me reconnais plus, se disait-elle; quel changement s'est donc opéré dans mon esprit?... Comment se fait-il que moi qui étais douée jadis d'une volonté si ferme, d'un caractère si opiniâtre, je sois devenue si indécise, si irrésolue? Le bon sens et la raison, autrefois mes seuls conseillers, élèvent en vain maintenant la voix; je me bouche les oreilles pour ne point entendre!... J'agis à l'opposé de mes résolutions; j'obéis servilement à des inspirations que je ne cherche même pas à m'expliquer. Je m'abandonne lâchement à la fatalité... Je ne m'appartiens plus. Comment concilier l'irrésistible et ardente curiosité qui m'a conduite ici avec la pusillanimité qui s'est emparée de moi dès que mon pied a eu touché la terre mexicaine? Que Dieu me prenne en pitié et me vienne en aide, car je sens que dans la voie fatale où je suis engagée, je marche d'un pas incertain entre le dévouement et le crime...

Bientôt les pensées de la jeune fille prirent une autre direction, sans changer pourtant de sujet; son regard, qui brillait des ardeurs de la fièvre, s'éteignit graduellement; l'expression d'un morne désespoir assombrit l'azur de ses yeux, et sa jolie tête s'inclina sur sa poitrine.

— Infortunée que je suis, continua-t-elle, ai-je donc encore le droit d'aimer? N'y a-t-il pas entre le comte et moi un abîme? Le souvenir de Joaquin Dick! Non... non... arrière ce rêve odieux!... Cette heure, d'un inexplicable égarement, ne saurait engager mon avenir! J'ai été la victime d'une coupable fascination, pas autre chose!... Joaquin n'a jamais possédé mon amour!... Et puis, à cette époque, je n'avais point vu M. d'Ambron... je ne le connaissais pas encore! l'étincelle sacrée qui devait me faire vivre en m'initiant aux passionnées et ineffables jouissances de l'âme ne m'avait pas frappée au cœur! J'ignorais la joie et la douleur! je n'étais qu'une statue animée, ainsi que le disait Joaquin. Après tout, mon passé n'appartient à personne... Nul n'a le droit de m'en demander compte.

Les jeunes filles américaines, nous ne saurions trop le répéter, afin de n'avoir point à fausser les caractères de nos personnages pour les rendre vraisemblables, possèdent une liberté absolue, sans bornes, qu'aucun contrôle, pas même celui de la société, ne saurait atteindre ou amoindrir; aussi leur est-il permis, malgré toutes les erreurs de leurs premières années, d'accepter loyalement la main de l'homme qui leur offre son nom; seulement, à partir du jour où elles deviennent femmes, elles se doivent à l'honneur de leur mari, et la moindre infraction à leurs nouveaux devoirs serait punie par le blâme et le mépris général.

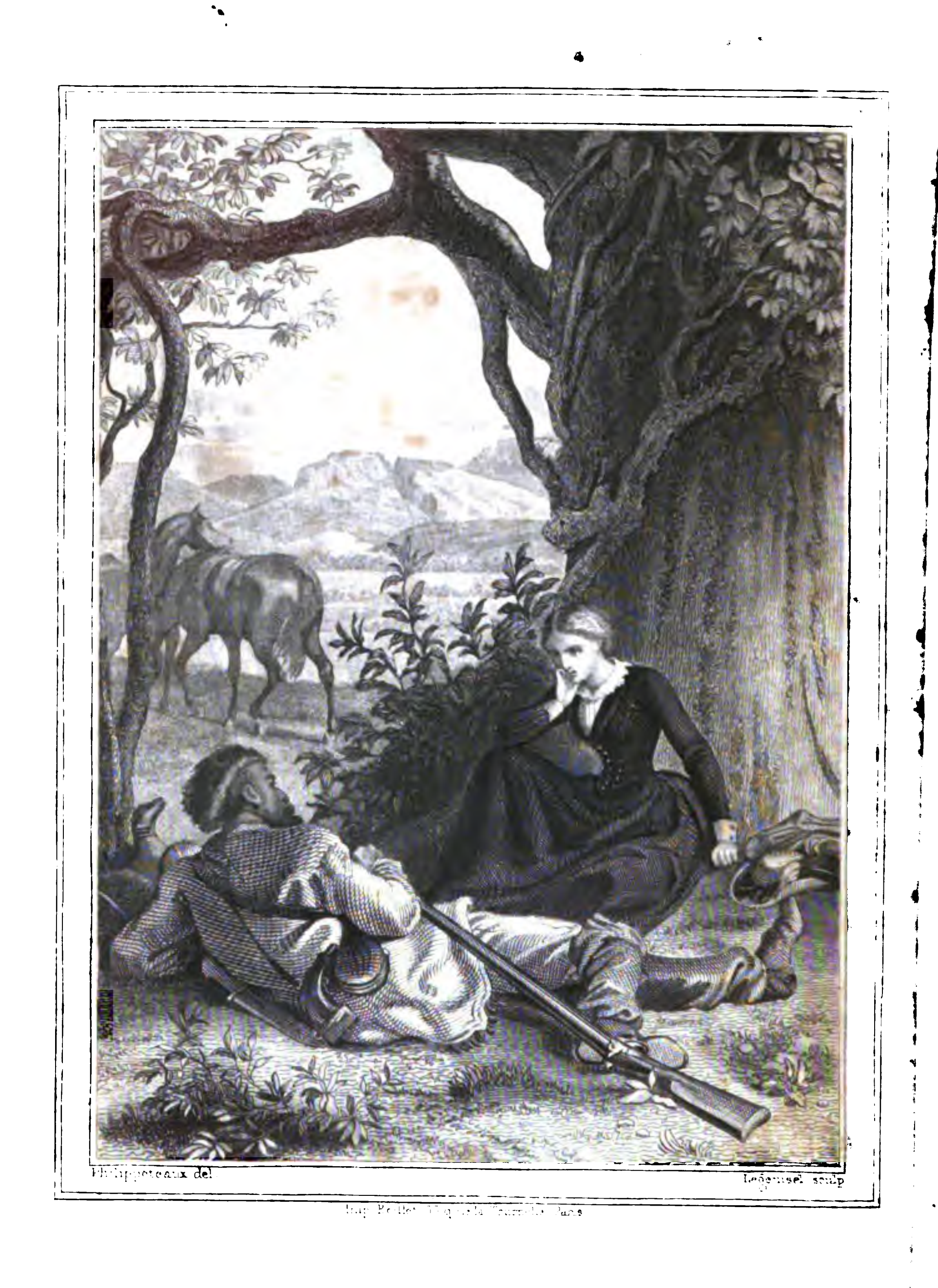
Miss Mary, en songeant si souvent et si douloureusement aux relations indéterminées qu'elle avait eues jadis avec Joaquin Dick, montrait donc une susceptibilité et une délicatesse de sentiments que l'on aurait vainement cherchées auprès de la plupart de ses compatriotes. La sincérité de sa passion donnait une extrême sensibilité à sa conscience.

Vers midi, Grandjean proposa à la jeune fille une halte de quelques heures, pour laisser reposer les chevaux. Miss Mary accepta cette offre avec l'empressement d'une personne qui ne demande qu'à retarder le moment de son arrivée.

Assise au pied d'un arbre centenaire dont l'épais feuillage la garantissait des brûlantes atteintes du soleil, l'Américaine promenait, depuis un instant, autour d'elle, ses yeux distraits, lorsque, sortant tout à coup de sa rêverie, elle adressa la parole au Canadien.

— Vous avez un grand faible pour l'argent, n'est-il point vrai, master Grandjean? — Oui, répondit laconiquement le géant. — Il n'est rien que vous ne fassiez pour gagner beaucoup d'or? — C'est selon, Miss. — Complétez, je vous prie, votre phrase : quels sont les scrupules devant lesquels s'arrêterait votre conscience?

Le Canadien étendit les bras et sembla hésiter.



Philippoteaux del. Legenisel sculp

Imp. Rellet [illegible] q. de la Tournelle Paris

LE BATTEUR D'ESTRADE

— Ma question vous embarrasse, master Grandjean, continua miss Mary. Soyez sans crainte. Nous autres Américaines, nous ne ressemblons pas aux filles d'Europe! Nous ne parlons jamais pour le plaisir de bavarder, et nous savons garder un secret!... Ce n'est ni la curiosité, ni le désœuvrement qui me font vous interroger... Je désire, je dois savoir jusqu'à quel point et dans quelle mesure il m'est permis de compter sur vous!... — Vous interprétez fort mal le motif de mon silence en l'attribuant à la méfiance, miss Mary, répondit Grandjean avec un bâillement à moitié comprimé. Si je recule devant cet entretien, c'est que j'ai sommeil et qu'il n'entre pas dans nos conditions que je sacrifierai mes heures de repos à des conversations inutiles!... Il est connu, quoi que vous en disiez, que quand les femmes mettent leur langue en mouvement, il ne leur est pas toujours possible de s'arrêter... Ce n'est pas leur faute, c'est une maladie! Or, si je ne mange pas, c'est bien le moins que je dorme!... Autrement mon service auprès de vous deviendrait impossible. — Master Grandjean, reprit miss Mary avec son même sérieux, j'accepte et j'approuve parfaitement vos raisons... Vous êtes dans votre droit... Voulez-vous me vendre votre sommeil?... — Vous vendre mon sommeil?... — Certes!... Qu'a donc ma proposition de si étrange, qu'elle vous donne cet air surpris?... Vous souhaitez faire votre sieste, et moi je désire vous questionner... J'achète votre attention, et vous me vendez votre repos... C'est là une affaire, voilà tout.

Grandjean s'inclina gauchement, puis, d'une voix qu'il s'efforça de rendre insidieuse :

— Une affaire au comptant? demanda-t-il. — Certes! quel est votre prix? — Mes paupières s'abaissent malgré moi. Il me faudra de grands efforts pour vaincre mon sommeil. Je vous assure que deux piastres... — Les voici! interrompit la jeune fille.

Le Canadien prit les pièces d'argent, les serra soigneusement dans la ceinture de cuir qui lui ceignait la taille, et, se donnant sur l'oreille droite un coup de poing retentissant :

— Parlez, Miss, dit-il, me voici parfaitement éveillé. — J'aurais dû avoir cette explication avec vous avant de quitter San-Francisco, reprit la jeune fille après s'être recueillie un instant; mais de si graves pensées occupaient alors mon esprit, que je n'y ai pas songé!... Je cherchais un serviteur actif, brave et fidèle qui m'accompagnât dans mon voyage... Vous m'avez paru réunir ces différentes qualités, et je vous ai pris à mon service. Aujourd'hui, de nouvelles réflexions ont modifié mes intentions premières. Il est possible que j'aie besoin bientôt de toute votre énergie et de toute votre soumission : il est donc bien naturel que je désire connaître quelle est la limite de votre dévouement, et le point précis où finit votre conscience. — Ma conscience finit là où commence mon intérêt!... Je n'affecterai pas une fausse modestie vis-à-vis de vous, miss Mary, je suis un garçon précieux pour les aventures; vous chercheriez sans doute inutilement un rifle aussi docile et aussi infaillible que le mien!...

La bonhomie réelle avec laquelle le Canadien prononça ces mots, si elle n'en atténuait la signification, en retirait du moins la sinistre portée.

— Ainsi, master Grandjean, si je me trouvais forcée, dans l'intérêt de ma conservation personnelle, de vous désigner du doigt un homme... — J'estimerai l'homme, et je vous dirai : c'est tant. — Quel que fût cet homme?... — Oui! — Vous n'aimez donc personne? — On ne vient pas en Amérique pour faire du sentiment, mais bien sa fortune... Ceux qui s'expatrient, laissent leur cœur derrière eux! Le mien est resté dans mon pays... à Villequier... je l'y retrouverai si j'y retourne jamais! Pourtant, oui, j'y pense, il est un homme contre lequel je n'entreprendrai rien, m'offrît-on toutes les pépites de la Californie et de la Sonora!... — Par crainte? — Non, miss Mary, par reconnaissance! répondit le Canadien tranquillement et sans paraître nullement froissé de la question de la jeune fille. — Il n'est pas probable, master Grandjean, car ce serait là, en vérité, un hasard par trop merveilleux, que cet homme soit justement celui-là même à qui je songe!...

Vous le nommez? — Joaquin Dick, le Batteur d'Estrade!...

La réponse du Canadien produisit un effet prodigieux sur la jeune Américaine; ses joues se décolorèrent, une pâleur livide envahit son front, une flamme jaillit de ses yeux devenus d'un bleu sombre.

— Joaquin! toujours lui... répéta-t-elle à demi-voix. C'est la fatalité! — Vous le connaissez, Miss? Au fait, qui ne le connaît pas?... continua Grandjean. C'est un bien galant caballero! nul mieux que lui ne manie l'or et le fer; prodigue d'onces et de coups de couteau, il est un gentleman accompli dans toute la force du mot! Ah! quel malheur qu'il soit un peu sorcier!... sans cela, je serais encore à son service... Vous voyez, miss Mary, que la personne à laquelle vous aurez peut-être à me *présenter*, n'a rien de commun avec le seul être humain que je respecte en Amérique; car don Joaquin se trouve en ce moment-ci en Californie, et nous, nous sommes en Sonora!...

L'émotion éprouvée par la jeune fille était violente; mais avec une rare présence d'esprit et une force inouïe de caractère, elle avait, aussitôt le choc reçu, recouvré son sang-froid.

— Y a-t-il longtemps que vous étiez lié avec le señor Joaquin Dick? — Personne n'est lié avec Joaquin Dick, répondit le Canadien. Il y a environ trois ans aujourd'hui que nous nous sommes vus pour la première fois. — Ainsi, sa confiance en vous n'a jamais été assez intime pour qu'il vous ait dévoilé le mystère qui entoure sa vie? Vous ignorez et ce qu'a été son passé et ce qu'il espère de l'avenir? — Le señor Joaquin possède un extrême bon sens. Il se méfie de tout le monde. — Et vous, vous n'avez rien deviné? — Qu'entendez-vous par-là, miss Mary? — Vous ne vous êtes jamais demandé, et vous n'avez jamais cherché à savoir quelle est l'existence réelle de cet homme si inexplicable?—Au contraire...—Ah!... et quel a été le résultat de vos réflexions ou de vos investigations?... Joaquin est-il bon ou méchant, désintéressé ou cupide, haineux ou aimant?... Est-il vrai, comme certaines gens le prétendent, qu'il ait souvent pris part à des actes de sauvage violence, et que l'or qu'il possède soit taché de sang?

Grandjean, au lieu de répondre, se mit à considérer attentivement la jeune fille: il fallait qu'il se passât quelque chose de bien extraordinaire pour qu'il osât se permettre une telle hardiesse; car c'était la première fois de sa vie qu'il regardait fixement une femme.

— Miss Mary, dit-il, je m'aperçois que je me suis trop hâté de serrer vos piastres dans ma ceinture. — Pourquoi? — Parce qu'il me va falloir vous les rendre!... Oh! vous avez beau affecter l'étonnement, vous me comprenez bien!... La façon dont le nom de Joaquin, que j'ai prononcé par hasard, est devenu tout de suite le sujet de notre conversation, m'apprend et me prouve que mon ancien maître est l'homme contre lequel vous songez à m'employer... J'ignore et ne tiens aucunement à connaître le motif de la haine que vous lui portez... je me bornerai à vous déclarer tout net que le Batteur d'Estrade en voulût-il à mes jours, je ne lèverais pas davantage pour cela mon rifle sur lui: je me résignerais à la mort!

Il y avait, dans le ton du Canadien, une espèce de brutalité passionnée qui se rapprochait de l'enthousiasme. L'Américaine, toujours maîtresse d'elle-même, conserva l'apparence glaciale qu'elle montrait depuis le début de l'entretien.

— Vous n'êtes pas heureux dans vos appréciations, master Grandjean, dit-elle froidement. Vous vous méprenez du tout au tout sur la nature de mes sentiments!

Le géant allait répliquer, mais il s'arrêta dès les premières syllabes de sa phrase, et, baissant les yeux, il devint d'une couleur de brique; la témérité de l'interrogation qui était montée jusqu'à ses lèvres le couvrait de confusion. Miss Mary avait deviné la question indiscrète du Canadien; et avec cette hardiesse que le calcul ou la coquetterie ont seuls le pouvoir de modérer chez les jeunes filles américaines, elle répondit à son silence comme s'il avait formulé sa pensée:

— Cette fois, master Grandjean, vous vous rapprochez de la vérité, si toutefois vous ne l'avez pas devinée entière... Maintenant, de

quelle sorte est, au juste, l'attachement que je porte au señor Joaquin : amitié, amour ou reconnaissance? c'est ce que je n'ai pas besoin de vous apprendre... L'essentiel, c'est que, bien convaincu que j'ai uniquement en vue le bonheur du señor Joaquin, vous m'aiderez à le sauver d'un danger dont il est menacé. — Quel danger, miss Mary? demanda le Canadien avec vivacité. — Un danger, master Grandjean, que vous comprendrez fort difficilement, car il ne s'agit ici ni du tranchant d'un couteau, ni de la gueule d'un rifle! — Du poison? s'écria le Canadien avec une anxieuse indignation. — Les jours du señor Joaquin ne sont pas en péril! — Alors, on veut le voler?

Grandjean fit une légère pause.

— Miss Mary, dit-il après avoir réfléchi, vous parlez pour moi d'énigme. Que peut-il donc arriver de malheureux à un homme, si ce n'est d'être volé ou assassiné?

La naïveté de cette question entama le sérieux de l'Américaine; et pour la première fois, depuis qu'elle était partie de San-Francisco, un sourire glissa sur ses lèvres roses.

— Master Grandjean, répondit-elle, si mes explications vous semblent en quelques points obscurs ou inintelligibles, ne vous gênez pas pour m'interrompre et me demander des éclaircissements!... Vous m'écoutez? — Je vous écoute avec une double attention, miss: d'abord parce que je dois loyalement gagner mes deux piastres, ensuite parce qu'il s'agit du señor Joaquin Dick.

La jeune Américaine, après s'être recueillie de nouveau pendant quelques secondes, releva la tête, et fixant à son tour ses regards sur ceux de son interlocuteur :

— Avez-vous jamais aimé? lui dit-elle. — Il me semble, autant que je me le rappelle, que jadis j'ai assez aimé ma mère, et peut-être bien aussi un peu mon père, quoique je ne l'aie pas beaucoup connu. — Vous ne me comprenez pas, master Grandjean, interrompit miss Mary; ma question ne concerne en rien les liens de famille; elle se rapporte exclusivement à l'amour. Avez-vous jamais été amoureux? — Oh! jamais!... s'écria le géant, jamais, je vous le jure! Je dois même ajouter que l'existence de ce sentiment si bizarre m'a toujours paru une mystérieuse monstruosité. En effet, quel profit ou quel agrément procure-t-il aux malheureux qui l'éprouvent? Aucun, certes... au contraire!... Après tout, les gens qui attrapent le *vomito* ou la fièvre jaune sont plus à plaindre qu'à blâmer. Ce n'est pas leur faute si l'épidémie les atteint... c'était écrit à l'avance dans leur destinée. Mais pardon, miss Mary, je ne vois pas bien clairement le rapport qui existe entre la question que vous m'adressez et le danger que court le seigneur Joaquin. — Un rapport aussi simple qu'intime, master Grandjean. Le señor Joaquin Dick est passionnément épris. Or, si votre cœur n'a jamais battu pour aucune femme, vous vous rendrez difficilement compte, et des tourments qu'endure à présent le Batteur d'Estrade, et des malheurs que lui réserve l'avenir... — Je n'ai jamais été frappé par le vomito, et cependant je connais les effets de ce terrible fléau, car j'ai vu bien des gens y succomber. Il en est de même de l'amour. Il y a quelques années, un de mes compagnons du désert, un nommé Dickens, eut la raison troublée par une Peau Rouge, une belle femme du reste, presque aussi grande que moi... des poings énormes, gros comme ma tête... et des reins qui supportaient sans peine la charge d'une mule... Mais Dickens ne la recherchait pas à cause de ces précieuses qualités... loin de là... puisqu'il l'aidait au contraire dans ses travaux!... Eh bien! miss Mary, je vis un jour Dickens, — personne ne maniait mieux un *rifle* que lui, — manquer un buffle à trente pas!... Son amour lui avait ôté non-seulement la justesse de l'esprit, mais aussi celle du coup d'œil... Il était devenu comme idiot!... Heureusement pour lui, dans un intervalle de raison, il eut honte de sa faiblesse, et il brisa de la crosse de sa carabine le crâne de sa bien-aimée!... Mais tout le monde n'a pas cette chance; et l'on prétend qu'il y a des gens qui meurent d'amour. — Et ceux-là ne sont pas les plus à plaindre, murmura douloureusement la jeune fille; car il est des tortures d'une telle violence que la mort devient un véritable bienfait pour ceux qui les endu-

rent!... — Ainsi, reprit le Canadien, que la fausse confidence de l'Américaine avait rendu tout soucieux; ainsi le señor Joaquin Dick est amoureux! lui, un sorcier! A qui se fier? Mais en quoi puis-je lui être utile dans cette triste circonstance? Et quel est l'objet de sa passion? — La señorita Antonia!... — La petite Antonia! que c'est drôle!... une enfant qui ne m'arrive pas à l'épaule! Pourtant, lors de mon dernier passage au rancho de la Ventana, j'avais déjà eu des soupçons... Je me rappelle même maintenant que le señor Joaquin, se figurant que les Apaches avaient incendié la ferme, et que par conséquent Antonia avait été brûlée vive, s'est un instant réjoui de cette aventure... Mais après, il était furieux et il pleurait!... Cela me fit souvenir de Dickens, qui, après avoir fracassé la tête de sa Peau Rouge, voulait se brûler la cervelle!... Je fus obligé d'employer les meilleurs raisonnements, et de lui lier de force les mains pour l'empêcher de mettre ce sot projet à exécution!... Enfin, miss Mary, je vous répète ma question, en quoi et comment puis-je rendre service au señor Joaquin? — Laissez-moi d'abord, master Grandjean, vous donner quelques éclaircissements indispensables. Si Antonia répondait sincèrement à l'affection du Batteur d'Estrade, je ne chercherais pas à combattre ce mutuel attachement; mais il n'en est pas ainsi. Antonia n'éprouve que ce sentiment d'orgueil que cause aux femmes la certitude qu'un homme est devenu leur esclave! Sa vanité, doucement flattée, lui fera tout mettre en jeu pour conserver et augmenter l'empire qu'elle exerce sur votre bienfaiteur, et elle réussira, soyez-en persuadé, car son cœur est désintéressé dans la partie, et elle ne commettra aucune faute... Il me semble voir déjà le señor Joaquin, vieilli par la douleur avant l'âge, l'œil trouble, la démarche chancelante, le visage amaigri, l'air morne et abattu, traîner lâchement sa languissante existence!... Oh! à cette pensée, je vous l'avoue, mon cœur s'indigne et se révolte! je ne puis m'habituer à l'idée que le caballero le plus accompli du Mexique, l'aventurier le plus hardi du désert, le Batteur d'Estrade, si justement célèbre, est sur le point de jouer un rôle aussi misérable et aussi honteux!... Non, tant que je serai vivante... cela n'arrivera pas!... — Mais, miss Mary, si le señor Joaquin savait qu'il ne vous est pas indifférent, il est probable qu'il ne s'occuperait plus d'Antonia!.. La comparaison serait tellement en votre faveur! N'êtes-vous pas plus grande, plus forte, plus âgée et plus riche que la fille de la Vierge?.. Il est vrai qu'elle se sert assez adroitement d'une carabine; mais je me chargerai, moi, de vous apprendre en quelques semaines le maniement du rifle!.. Que n'avouez-vous donc franchement au señor Joaquin le penchant que vous avez pour lui?.. — Vous ignorez, mon pauvre master Grandjean qu'un pareil aveu, dans la bouche d'une femme, lui retirerait toute séduction et toute influence auprès de celui à qui elle le ferait. La certitude qu'ils sont éperdument aimés éveille à peine chez les hommes une orgueilleuse pitié, et les conduit sûrement à l'indifférence. Les grandes passions naissent de la froideur qui les a accueillis à leur début. L'amour-propre froissé est le plus grand auxiliaire de la passion!.. L'homme ne peut supporter sans un vif dépit la pensée que ses mérites ne sont pas dignement appréciés, et sa colère s'exalte jusqu'à la fureur, si la femme qu'il recherche reconnaît les qualités d'un rival!.. Non... non... le conseil que vous me donnez n'est pas praticable... Il n'y a que deux moyens de rendre le señor Joaquin Dick à lui-même... l'absence ou le mépris.

L'Américaine se tut, mais le Canadien ne mit pas ce silence à profit pour prendre la parole. Il semblait atterré. Quelques monosyllabes qui s'échappaient distraitement de ses lèvres trahissaient la confusion et l'incohérence de ses pensées. Les théories élémentaires, mais si nouvelles pour lui, que la jeune fille achevait de développer, lui avaient causé comme un éblouissement et avaient plongé son esprit dans le chaos. Il ressemblait au héros de la poétique et audacieuse mystification, si bénévolement acceptée par notre siècle, à Gaspard Hauser, ce malheureux, renfermé dans un souterrain depuis le jour de sa naissance, et qui, sorti

des entrailles de la terre à l'âge de vingt-cinq ans, entra dans la vie, homme avec les sensations d'un enfant... De même que le soleil brûlait les paupières du prétendu Gaspard, de même la vérité aveuglait Grandjean. Quant à miss Mary, un mouvement nerveux et presque imperceptible qui remuait d'une façon à la fois courroucée et dédaigneuse les coins de ses lèvres, prouvait que le récit de la fable qu'elle venait d'inventer de l'amour de Joaquin pour Antonia, et de son amour à elle pour le Batteur d'Estrade, avait coûté des efforts à sa patience et à sa fierté.

— Eh bien! master Grandjean, reprit-elle, en voyant que le Canadien continuait à rester muet, commencez-vous à comprendre quelle tâche vous aurez à remplir, si vous êtes aussi sincèrement dévoué au señor Joaquin que vous le prétendez?... — Non, Miss!... Comment voulez-vous que je fasse pour que mon ancien maître arrive à mépriser Antonia?... Comment l'empêcherais-je, si telle est son intention, de se rendre au rancho de la Ventana?... Le señor Joaquin est fort tenace dans ses projets. — Soit! j'admets tout cela; mais supposons que le señor Joaquin, en arrivant à la Ventana, n'y trouve plus Antonia?... — Pourquoi ne l'y trouverait-il pas? Elle ne s'absente jamais du rancho! — *Indeed*, master Grandjean, vous avez, ce matin, l'intelligence singulièrement paresseuse. La señorita Antonia est sédentaire, je le veux bien; mais si on l'enlevait?...—Eh bien! le señor Joaquin se mettrait sans plus tarder à la recherche du ravisseur; il rencontrerait tout de suite sa piste, se lancerait à sa poursuite, l'atteindrait sans grand'peine, et le tuerait à coup sûr! — Vous croyez cela, vous? — J'en suis certain, miss Mary. L'Indien le plus subtil, l'aventurier le plus rusé, ne sauraient, soyez-en persuadée, mettre en défaut la sagacité du Batteur d'Estrade. Il est notre maître à tous dans la connaissance du désert. Son œil est infaillible, sa jambe infatigable. Permettez-moi donc d'ajouter, avec tout le respect que l'on doit à une femme, que votre projet n'a pas l'ombre du sens commun. — Si vous m'aviez laissé poursuivre au lieu de m'interrompre, master Grandjean, vous vous seriez épargné bien des paroles et des suppositions inutiles. Je ne conteste nullement les qualités exceptionnelles du señor Joaquin comme Batteur d'Estrade; je reste convaincue que s'il tenait à retrouver sa belle Antonia, ses démarches aboutiraient à un succès complet; mais, d'un autre côté, je suis on ne peut plus certaine que si un pareil événement avait lieu, le señor Joaquin laisserait en paix le ravisseur et la fugitive. — Pourquoi donc, miss Mary?... — Parce que la voix de l'orgueil froissé ferait taire en lui celle de l'amour. Son cœur, avant de recouvrer le calme et la tranquillité, subirait peut-être bien d'épouvantables tortures, mais son front resterait haut et fier et ne se courberait pas.

Cette explication changea l'embarras du géant en stupeur: il ne comprenait plus absolument rien à la conversation.

— Ma foi, miss Mary, s'écria-t-il, je suis à me demander si je dors ou si je veille, si vous parlez de bonne foi ou si vous ne vous moquez pas de moi. J'en suis à me demander, excusez ma franchise, si le chagrin n'a pas attaqué votre raison et si vous n'êtes pas tout uniment devenue insensée.

Un sourire froid et railleur entr'ouvrit la bouche fraîche et sérieuse de l'Américaine.

— Pourquoi donc, je vous prie, master Grandjean, dit-elle, mon langage vous étonne-t-il à ce point? — Mon Dieu! miss Mary, vous m'apprenez que le señor Joaquin est fou à lier d'Antonia, et vous ajoutez que, si l'on enlevait cette jeune fille, il ne daignerait pas se donner la peine de courir après elle! C'est absolument comme si vous me souteniez que, si on me volait un cheval de prix, je ne me dérangerais point pour le chercher! — L'amour a des délicatesses que vous me semblez ignorer, master Grandjean. — Mais il n'y a point de délicatesse qui puisse aller contre le bon sens... Or, le bon sens le plus commun veut que si l'on vous prend une femme que vous aimez, et que vous parveniez plus tard à découvrir la retraite de cette femme, vous fassiez tous vos efforts pour vous en emparer de nou-

veau. — Vous vous trompez, master Grandjean! En pareille circonstance, la violence de l'outrage que l'on a reçu rend toute réconciliation impossible. — Un outrage!... je n'y suis plus! c'est sans doute un dommage que vous voulez dire!... Oui, je conviens, en effet, que l'homme qui vous prive pendant quelque temps des soins qu'une femme apporte à votre ménage, vous cause un certain préjudice; il y a alors entre lui et vous une indemnité à débattre, un chiffre à discuter. Il paye, c'est fini; il refuse, on le rifle, et tout est dit.

La naïve logique du Canadien ne pouvait être combattue; on ne s'attaque pas au néant; aussi l'Américaine jugea-t-elle à propos de ne pas s'obstiner dans une discussion sans issue et sans résultat.

— Master Grandjean, reprit-elle en changeant de ton, pour quelle somme vous chargeriez-vous d'enlever la señorita Antonia? — Pour aucune somme, Miss. — Des scrupules? — Oh! non, miss Mary, mais une crainte. — Laquelle? — Celle de m'attirer la colère du señor Joaquin! Or, je vous le répète, comme s'il m'attaquait je ne me défendrais pas, je me trouverais placé dans une position peu agréable. — Si l'événement que je prévois se réalisait jamais, master Grandjean, le señor Dick ne songerait pas un instant à vous en rendre responsable!... et puis la señorita Antonia ne resterait pas longtemps sous votre garde! Si le Batteur d'Estrade parvenait à la rejoindre, ce ne serait plus vous qu'il aurait à combattre... il se trouverait en présence d'un bras vaillant et d'un cœur indomptable!... — Ce que vous m'apprenez là, miss Mary, change du tout au tout la position des choses! Dans ces conditions-là, j'enlèverai peut-être Antonia, quoiqu'à ne vous rien cacher, cette affaire ne me plaise que médiocrement; mais il nous resterait encore à traiter auparavant une question de la plus haute importance. — Quelle question, master Grandjean? — Celle de mon salaire!... Antonia s'est toujours montrée si affable et si généreuse envers moi, qu'il m'en coûterait beaucoup de la contrarier... Je demanderais donc un prix élevé... — Soyez sans nulle inquiétude. Vous n'auriez pas à vous plaindre de ma générosité! — Et quand vous arrêterez-vous, miss Mary, à une résolution définitive?... — Dès que j'aurai vu Antonia!... Si je la trouve digne de l'amour qu'elle inspire au Batteur d'Estrade, je renonce à mon projet; si j'acquiers la conviction qu'elle se joue, au contraire, de Joaquin, alors malheur à elle, je serai sans pitié.

Après cette réponse, miss Mary garda le silence; de son côté, le Canadien réfléchissait.

— Que mon rifle se change en mes mains en une quenouille! se disait-il, si je me reconnais dans toutes ces complications-là... Il me semble que ma tête va éclater, tant mon cervèau est en feu!... Comme les ruses de guerre des Indiens sont peu de chose en comparaison des ruses de femmes!... Ce doit être bien difficile que de savoir aimer!... Quel fatigant apprentissage à faire! quel rude métier à exercer!... Tâchons un peu de me débrouiller au milieu de tout ce chaos!... Non... ce serait peine perdue... je n'y parviendrais jamais!... Un homme à rifler!... Quel homme, et pourquoi?... Je n'en sais rien... Du reste, peu m'importe! Antonia à enlever si elle n'aime point, et à ne pas enlever si elle aime... Est-ce bien cela? Non... je ne crois pas... ce doit être l'opposé! Mais non du tout... Ah! ma foi! je m'y perds?... Le mieux est de ne plus songer à rien jusqu'à ce que vienne le moment d'agir.

Le géant, après avoir pris cette résolution, se retourna vers l'Américaine :

— N'avez-vous plus aucune question à m'adresser, miss Mary? lui demanda-t-il. — Non, master Grandjean. — Vous reconnaissez que j'ai bien gagné mes deux piastres? — Certes! — Bon!

Grandjean s'étendit sur l'herbe à une distance respectueuse de la jeune fille, appuya sa tête sur la selle de son cheval qui broutait attaché à quelques pas plus loin, et ferma presque aussitôt les yeux. Une minute ne s'était pas écoulée, qu'il dormait d'un calme et vigilant sommeil, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Le soleil commençait à décliner lorsque

Grandjean se réveilla; la chaleur, affaiblie par une brise bienfaisante, offrait une température supportable; le moment était opportun pour se remettre en route.

Miss Mary n'avait pas changé de place; l'air toujours aussi réfléchi et rêveur, elle se tenait assise au pied de l'arbre; une légère nuance bleue qui s'arrondissait en forme d'arc renversé au-dessous de ses yeux, disait clairement qu'elle n'avait pas, à l'exemple de son serviteur, mis à profit l'heure de la sieste.

— Allons, Miss, dit le Canadien, après avoir sellé et bridé les chevaux, si vous désirez arriver avant la nuit, vous n'avez pas de temps à perdre. Il est maintenant près de trois heures, et il nous reste cinq lieues au moins à franchir pour atteindre le rancho de la Ventana.

La jeune Américaine hésita avant de remonter à cheval, il était évident que, malgré les intentions si énergiques qu'elle avait montrées dans sa conversation avec Grandjean, l'incertitude régnait encore dans son cœur; bientôt, comme honteuse de sa faiblesse, elle s'appuya sur le poing que lui offrait le Canadien, se mit légèrement en selle et frappa d'un impatient coup de cravache sa monture, qui partit au galop.

Aucune conversation suivie et nul incident digne d'être signalé ne prirent place durant le reste du trajet, qui s'accomplit dans un silence mutuel et presque absolu. Miss Mary, soit que ayant appris tout ce qu'elle désirait savoir, elle craignît les questions de son serviteur, soit qu'elle désirât ne pas être troublée dans ses méditations, avait laissé s'accroître la distance qui la séparait du Canadien; elle marchait à quelques centaines de pas en arrière de lui.

Un quart de lieue avant d'arriver au rancho de la Ventana, Grandjean se trouva, au détour d'un sentier, face à face avec un cavalier qui, penché sur son cheval, poussait devant lui, tout en se livrant à une pantomime des plus animées, quelques vaches retardataires.

— Le señor don Andrès Panocha! s'écria le géant. — Tiens, c'est vous, Grandjean! venez-vous seul, cette fois? — Non.

L'illustre et galant don Andrès Morisco y Malinche, etc., pâlit.

— Vous accompagnez, sans doute, le señor don Enrique? reprit-il. — Nullement! je ne suis plus à son service! — Recevez-en mes compliments les plus sincères! Un homme qui fait continuellement son bravache et qui ne sait seulement pas supporter un petit coup de couteau sans garder le lit pendant six semaines?... Et quel est votre nouveau maître?... — J'escorte une femme!

Cette fois, don Andrès rougit; non pas de timidité, mais d'espérance et de joie.

— Jeune? demanda-t-il. — Une vingtaine d'années, à ce que je crois avoir entendu dire! — Jolie? — *Caramba!* je l'ignore! Du reste, la voici qui vient. Attendez un peu! — Y songez-vous? s'écria le Mexicain en tournant bride, me laisser voir dans mon costume de travail, c'est-à-dire d'exercice, je n'oserais jamais plus me présenter devant votre maîtresse... A bientôt, Grandjean, à bientôt.

Andrès laissant là, sans plus s'en occuper, le troupeau de vaches qu'il conduisait, lança son cheval à fond de train dans la direction du rancho.

— Que diable a-t-il donc, ce pauvre Panocha? se demanda le Canadien, serait-il devenu fou? Bah! je devine, il est probablement amoureux!

Grandjean n'acheva pas sa phrase, mais la façon dont il leva les épaules, et l'air de souverain mépris que refléta son visage, valaient un long discours.

— Ce rancho, que l'on aperçoit d'ici, n'est-ce point la Ventana? lui demanda miss Mary, qui le rejoignit en ce moment. — Oui, Miss.

La jeune fille arrêta son cheval, et droite, blanche et immobile comme une statue, elle resta pendant longtemps à contempler la riante et hospitalière habitation d'Antonia.

Les rayons irisés du soleil couchant qui se jouaient à travers les hauts arbres séculaires dont le rancho était entouré, lui donnaient un merveilleux et fantastique aspect; on aurait dit la traduction vivante et animée d'une page du Dante. Chaque feuille

brillait ainsi qu'une pierre précieuse, chaque fleur étincelait ainsi qu'un gros diamant. La lumière, tamisée et décomposée par les arêtes et l'ombre des branches, présentait les couleurs les plus éclatantes, les nuances les plus délicieusement graduées; c'était comme un mirage aérien, un féerique palais.

Ce qui ajoutait encore un charme à cet indescriptible paysage, c'était, si on peut le dire, son calme embaumé. Purifié par l'excessive chaleur de la journée, l'air avait acquis une mélodieuse sonorité, qui changeait en une riche harmonie les cris des animaux et des insectes saluant d'un dernier cri de joie les dernières lueurs du jour! Les pénétrantes odeurs qui se dégageaient des arbustes gras et épineux, odeurs corrigées par les senteurs acides qu'exhalaient les plantes parasites et grimpantes, complétaient l'ensemble de ce tableau; le parfum des fleurs est pour ainsi dire l'âme d'un paysage!...

Soit que, influencée par le spectacle de ces magnificences de la nature, qui formaient un si singulier contraste avec ses haineuses et mesquines passions, la jeune Américaine soupçonnât l'odieux du rôle qu'elle allait jouer, soit au contraire que la vue de cette espèce d'oasis, en lui faisant pressentir une créature d'élite dans Antonia, éveillât ses craintes à l'heure solennelle du combat, et changeât sa colère en prudence, la jeune Américaine, disons-nous, resta longtemps, bien longtemps à contempler la petite ferme isolée.

Enfin, la passion triompha du sentiment, et la femme jalouse l'emporta. Une lueur sinistre fit jaillir de sa prunelle bleue un noir regard d'Andalouse!

— En avant! murmura-t-elle, ainsi que le soldat fait pour s'exciter à la bataille; et de sa flexible cravache elle cingla l'épaule de son cheval. Dix minutes après, miss Mary s'arrêtait devant la porte du rancho; au même instant Antonia, assise sur un banc de gazon, dans l'endroit le plus solitaire de son jardin, quittait brusquement son siége agreste; et, appuyant vivement sa petite main blanche sur son cœur pour en comprimer les battements précipités:

— O mon Dieu, ayez pitié de moi, murmura-t-elle, il me semble que je suis menacée d'un grand malheur!...

Antonia n'avait cependant pas entendu de sa retraite le galop du cheval de l'Américaine.

Quel homme de génie expliquera jamais la mystérieuse et incontestable puissance du rayonnement magnétique: la propagation à travers l'espace des colères, des angoisses, qui forment les pressentiments.

Quelques secondes plus tard, les deux rivales se trouvaient en présence l'une de l'autre.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

PAUL DUPLESSIS.

SIR TEMPLE.

Dans l'automne de 1782, le chirurgien Louis Thévenet, de Calais, fut invité, par une lettre anonyme, à se rendre dans une maison de campagne, située sur la route de Paris, et à se munir des instruments nécessaires à une amputation.

Thévenet était renommé alors pour son habileté, et il n'était pas rare qu'on le fît appeler au delà du détroit, pour donner en Angleterre des consultations; ses manières étaient brusques, mais il était bon homme au fond, et on l'aimait pour cette raison. Thévenet trouva étrange cette invitation anonyme, quoique le temps et l'endroit y fussent parfaitement indiqués. « Probablement, se dit-il, que quelque fat veut me jouer un tour ».

Et il n'alla point.

Trois jours plus tard, même invitation, mais conçue dans un style plus pressant. On ajoutait que le lendemain, une voiture s'arrêterait devant sa maison pour le prendre.

En effet, le jour suivant, à neuf heures, une élégante calèche stationnait devant la porte de la maison du docteur.

Celui-ci n'hésita plus et y monta.

Mais au moment de sortir de sa maison, il s'était adressé au cocher :

— Chez qui me menez-vous? lui avait-il dit. — *Things unknown, to me I am not concerned*, avait répondu l'insulaire.

Mais cela pouvait se traduire par cette phrase : « Je ne me mêle point de ce qui ne me regarde pas. »

— Vous êtes un rustre, avait répliqué Thévenet à cet Anglais, dont la nationalité était désormais constante à ses yeux.

Mais enfin la calèche s'arrêta devant la maison de campagne désignée.

— Chez qui dois-je aller? Qui habite ici? Qui est malade? demanda Thévenet au cocher avant de descendre.

L'automédon répondit comme il avait déjà fait, et le médecin le remercia de même.

Il fut reçu à la porte cochère par un jeune homme de belle apparence, d'environ vingt-huit ans, qui le fit monter dans une grande chambre. Comme le jeune homme s'exprimait en anglais, le docteur l'interrogea dans la même langue. La réponse fut pleine d'affabilité :

— Vous m'avez fait appeler, dit Thévenet. — Oui, Monsieur, et je vous suis obligé de la peine que vous avez prise, répondit l'Anglais. Asseyez-vous, s'il vous plaît. Vous avez devant vous, continua-t-il, du chocolat, du café, dans le cas où vous voudriez prendre quelque chose avant l'opération. — Montrez-moi d'abord le malade, Monsieur. Il faut que je voie le mal, et que je sache si l'opération est nécessaire. — Elle est nécessaire, monsieur Thévenet; mais prenez place. J'ai toute confiance en vous. Écoutez-moi. Voici une bourse contenant cent guinées, elle est à vous, si vous faites cette opération, et je ne m'en tiendrai pas là si vous la faites avec succès. Dans le cas contraire, ou si vous vous refusez à l'accomplir, vous voyez ce pistolet, eh bien, je vous jure (car vous êtes en mon pouvoir), je vous jure que je vous brûle la cervelle. — Je ne crains pas, Sir, votre pistolet, répondit tranquillement Thévenet. Mais enfin, que voulez-vous? Parlez franchement, sans préambule. Que dois-je faire ici? — Docteur, répliqua notre Anglais, vous allez me couper la jambe droite. — De tout mon cœur, Sir, et la tête aussi, si cela vous convient. Mais si mes yeux ne me trompent pas, votre jambe est parfaitement saine, car vous venez de franchir devant moi l'escalier avec la prestesse d'un danseur de corde. Mais, dites, qu'a donc votre jambe? — Rien, mais je voudrais ne plus l'avoir. — Monsieur, vous êtes fou. — Possible; mais cela ne vous regarde point. — Qu'a-t-elle donc commis cette pauvre jambe? — Rien; mais oui ou non, êtes-vous décidé à me la couper? — Monsieur, je ne vous connais point; faites venir, je vous prie, des témoins qui m'attestent que votre raison est saine. — Voulez-vous, Monsieur, faire ce que je vous demande? — Dès que vous m'aurez donné un motif raisonnable qui puisse justifier cette mutilation. — Je le veux bien, mais plus tard, dans un an peut-être. Je parie[1], Monsieur, qu'alors vous conviendrez que j'avais les plus nobles motifs pour me débarrasser de cette jambe. — Et moi je ne parie que si vous me dites votre nom, votre demeure, votre famille, votre état. — Tout cela vous le saurez un jour. Considérez-moi, je vous prie, comme un homme d'honneur! — Un homme d'honneur ne menace point de ses pistolets un médecin pour le forcer à une opération. J'ai, Monsieur, des devoirs à remplir, même envers vous, que je ne connais pas. Je ne vous mutilerai donc point sans nécessité. Si vous avez envie de devenir l'assassin d'un père de famille innocent, tirez. — Soit, Monsieur, dit l'Anglais, je ne tirerai point, et, néanmoins, je vous forcerai à me couper la jambe. Ce que vous ne voulez pas faire pour moi par complaisance ou par intérêt, vous le ferez par compassion. — Et comment cela, Monsieur?

1. On sait que les Anglais parient toujours

— Je me casserai moi-même la jambe, sur-le-champ et en votre présence.

Ce disant, l'Anglais s'assied, prend le pistolet dont il tient près du genou la bouche.

Thévenet veut s'élancer pour arrêter ce furieux.

— Ne bougez pas, s'écrie l'Anglais, ou je tire. Répondez seulement à ma question : Voulez-vous accroître ou prolonger inutilement mes souffrances? — Vous êtes fou en vérité, dit le docteur; que votre volonté soit donc faite : je vous ampute cette malheureuse jambe.

Tout fut disposé pour cette opération. Dès qu'elle commença, l'Anglais alluma sa pipe et jura qu'il ne la laisserait pas s'éteindre dans l'intervalle. Il tint parole : la jambe gisait sur le parquet, que l'Anglais fumait encore.

Thévenet remplit son office en maître. Par ses soins, le malade guérit peu de temps après l'opération. Il remercia son médecin en versant des larmes de joie, et fit voile vers l'Angleterre, avec une jambe de bois.

Trois mois après, Thévenet reçut de ce pays une lettre, conçue dans les termes suivants :

« Inclus vous recevrez, en témoignage de ma profonde gratitude, un mandat de deux cent cinquante guinées, payable chez Panchand, banquier à Paris.

« Vous m'avez rendu, Monsieur, en m'enlevant ma jambe, l'homme le plus heureux du monde.

« Et maintenant, digne docteur, apprenez le motif de ce que vous appeliez un caprice insensé. Vous souteniez alors qu'il ne pouvait y avoir de cause raisonnable pour la mutilation que je vous demandais. De mon côté, je vous offrais de parier; vous refusâtes le pari et vous fîtes bien.

« Je revenais pour la seconde fois des Indes-Orientales, quand je fis connaissance avec une personne accomplie, appelée miss Emilia Harley. Je l'adorai. Mes parents apprirent avec bonheur ses relations, sa fortune; moi je ne voyais que sa beauté et son caractère divin. Je me mêlai à la foule de ses adorateurs. Hélas! cher Thévenet, j'eus le bonheur ou, si vous voulez, le malheur d'être le préféré. Je dis le malheur, car en même temps qu'elle ne me dissimula point son amour, elle repoussa l'offre de ma main. En vain j'insistai, en vain ses parents, ses amies intercédèrent pour moi. Elle fut inflexible. Longtemps je ne pus découvrir la cause de son refus de s'unir à moi, à un homme que, de son aveu, elle aimait passionnément, quand enfin une de ses sœurs révéla tout le mystère.

« C'était un prodige de beauté que miss Harley, mais elle avait une infirmité : il lui manquait une jambe, et à cause de cela elle n'osait songer à devenir ma compagne. Elle tremblait à l'idée qu'un jour je la dédaignerais peut-être à cause de ce défaut. Aussitôt ma résolution fut prise : je voulus lui ressembler, et grâce à vous, mon très-cher Thévenet, ce miracle s'accomplit. J'arrivai à Londres avec ma jambe de bois. Mon premier soin fut d'aller voir miss Harley. On avait répandu le bruit, et moi-même je l'avais fait courir en Angleterre, que je m'étais cassé la jambe à la suite d'une chute de cheval, et qu'il avait fallu m'amputer ce membre. Tout le monde eut compassion de moi; Emily s'évanouit en me revoyant. Longtemps elle fut inconsolable. Aujourd'hui elle est mon épouse.

« Le lendemain seulement du jour des noces, je lui appris ce qu'il en était et le sacrifice que j'avais fait pour la posséder. Elle m'aima d'autant plus tendrement. Brave Thévenet! eussé-je encore dix jambes à perdre, je les sacrifierais sans sourciller pour avoir Emily. Je vous serai toute ma vie reconnaissant; venez à Londres, venez me voir; vous ferez connaissance avec ma femme, et nous verrons si vous direz encore que j'étais fou.

« Charles TEMPLE. »

Thévenet communiqua cette lettre ainsi que l'anecdote à ses amis, et chaque fois qu'il narrait cette histoire, il riait à gorge déployée. — Et cependant c'est bien un fou, ajoutait-il en parlant de sir Charles Temple.

Il lui répondit comme il suit :

« Sir, je vous remercie de votre présent : je l'appelle ainsi, ne pouvant le considérer comme la rémunération de mon trop faible service. Je vous souhaite le plus parfait bonheur dans votre union avec la plus aimable des femmes.

« Sans doute une jambe est beaucoup, mais c'est peu si l'on ne perd pas au change. Adam a payé de la perte d'une jambe la possession de son épouse; autant en coûte-t-il, et parfois aussi la tête, aux autres maris, pour obtenir leur moitié.

« Permettez-moi cependant, Sir, de persister dans mon ancienne opinion. Quant à présent, vous avez raison; mais moi aussi j'ai raison; seulement cela ne se vérifiera que plus tard, comme il arrive pour toute vérité longtemps méconnue.

« Prenez garde, Sir; je crains qu'avant deux ans vous ne vous repentiez d'avoir fait amputer votre jambe au-dessus du genou. Vous estimerez alors que cela eût pu se faire au-dessous, et trois ans plus tard, vous serez d'avis que la perte du pied aurait suffi. Dans quatre ans vous affirmerez que le sacrifice de l'orteil était de trop, et dans cinq, le sacrifice du petit doigt vous paraîtra exagéré ;enfin, dans six ans, vous m'avouerez qu'il eût suffi de couper les ongles. Tout cela soit dit sans porter atteinte au mérite de votre charmante épouse. Les dames savent maintenir leur beauté et leurs vertus, mieux que les hommes leurs jugements. Dans ma jeunesse j'aurais sacrifié ma vie pour ma bien-aimée, mais jamais une jambe; je n'aurais jamais regretté l'une, mais toujours j'aurais regretté l'autre; car si je l'avais fait, je me dirais encore aujourd'hui : tu étais fou, Thévenet! Sur ce, Sir, j'ai l'honneur d'être votre très-obéissant serviteur.

« G. THÉVENET. »

En 1793, pendant la Terreur révolutionnaire, Thévenet ayant été déclaré suspect, sur la dénonciation d'un confrère plus jeune que lui, il se réfugia à Londres, pour ne pas tomber sous le couteau égalitaire de la guillotine. Poussé par l'ennui, ou pour renouveler connaissance, il s'informa de sir Charles Temple. On lui indiqua son manoir; il s'y fit annoncer et fut admis.

Dans un fauteuil près de la cheminée, et un verre de porter mousseux devant lui, tandis qu'il avait vingt journaux sur la table, était assis un gros monsieur, à qui son obésité permettait à peine de se lever.

— Eh! soyez le bienvenu, monsieur Thévenet, s'écria le gros monsieur, qui n'était autre que sir Charles Temple. Ne le prenez pas en mauvaise part, si je reste assis, mais cette maudite jambe de bois me paralyse complétement. Vous venez sans doute, cher ami, vérifier par vous-même si vos prévisions se sont réalisées. — Non, Sir, dit Thévenet; je suis proscrit et je viens vous demander un asile. — Vous logerez chez moi, répondit sir Temple; car en vérité vous êtes un homme sage; il faut que vous me consoliez : tenez, Thévenet, je serais peut-être aujourd'hui amiral du pavillon bleu, si cette damnée jambe de bois ne m'avait mis hors d'état de servir ma patrie. Maintenant j'en suis réduit à lire les journaux; et je fais les plus affreux jurons de ne pouvoir assister à rien. Venez donc et consolez moi. — Madame votre épouse saura mieux que moi vous consoler, répondit Thévenet. — Ne parlons pas d'elle, répliqua le gentleman. Sa jambe de bois l'empêche de danser; en conséquence elle s'est vouée aux cartes et à la médisance. Elle en est devenue insupportable; au demeurant la plus honnête femme du monde. — J'aurais eu raison! s'écria Thévenet. — Trop raison, cher Thévenet. Mais que faire? La sottise est consommée. Si j'avais encore ma jambe, je n'en sacrifierais pas la rognure d'un ongle : ceci dit entre nous. Je fus insensé, j'en conviens; mais gardez cette vérité pour vous.

V. ROSENWALD.

FIN DU TOME VINGTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE VINGTIÈME VOLUME DE L'ÉCHO DES FEUILLETONS.

CLASSEMENT DES GRAVURES.

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT

